

Princeton University Library
32101 067934149

1000
.91

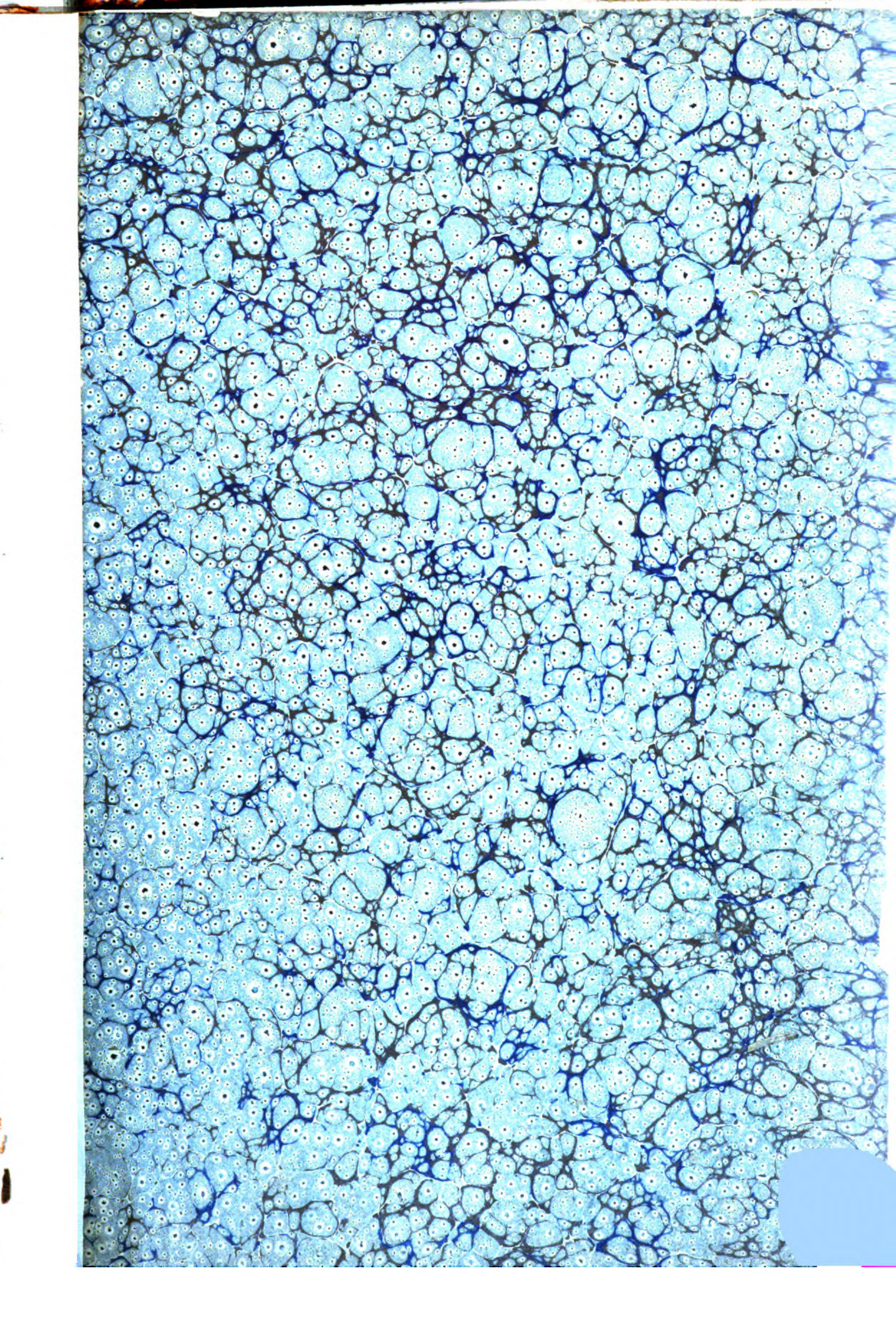
Library of



Princeton University.

Presented by

Mr. Ernest Sandoz



LE

TOUR DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rues de Fleurus, 9, et de l'Ouest, 21

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1ER SEMESTRE DE 1860

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

PARIS, RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

1860

PRÉFACE.

Le Tour du monde a pour but de faire connaître les voyages de notre temps, soit français, soit étrangers, les plus dignes de confiance, et qui offrent le plus d'intérêt à l'imagination, à la curiosité ou à l'étude.

Il admet de préférence les relations inédites, mais il a place aussi pour celles qui, déjà publiées, ne sauraient être omises dans un tableau complet des explorations contemporaines de notre globe.

Le Tour du monde n'est, du reste, destiné à aucune classe spéciale de lecteurs. Il répondrait mal à l'intention de ses fondateurs s'il n'était aussi varié et aussi universel que son objet même, qui est le spectacle vrai et animé de la nature et de la vie humaine sur toute la surface de la terre.

Parmi les voyageurs, les uns représentent la science, les autres l'art, d'autres le commerce ou l'industrie; ceux-ci s'exposent à mille périls pour propager leur foi, ceux-là sont simplement des observateurs, des moralistes, ou ne recherchent que les émotions d'une existence errante et aventureuse. Toutes ces préoccupations diverses, même les plus frivoles en apparence, ont leur intérêt et leur part d'utilité : le Tour du monde n'en veut exclure aucune; il n'a d'indifférence que pour les récits sans valeur ou sans sincérité.

Le choix des relations contenues dans notre premier volume, bien que nous aspirions à mieux encore, sera considéré, nous l'espérons, comme une garantie de nos promesses et de notre désir sérieux de mériter un succès durable. Les voyages de Kane à la mer Polaire, de Mac-Clintock à la recherche de sir John Franklin, de M. le marquis de Moges en Chine et au Japon, de M. Guillaume Lejean dans le Monténégro et l'Herzégovine, de M. Moynet à la mer Caspienne et au Caucase, de Mac-Donald à la grande Viti, de M. Élisée Reclus à la Nouvelle-Orléans, de Pargachefski au fleuve Amour, de Möllhausen entre le Mississipi et les côtes de l'océan Pacifique, de M. Bida à Jérusalem, et

JUN -4 1874 181315
1000 .91 1860, V.1

plusieurs autres, n'auront pas été lus sans doute avec indifférence : ce sont des récits qui méritent d'être relus et conservés. Parmi les relations de premier ordre qui entreront dans notre deuxième volume, nous pouvons annoncer, dès à présent, le grand voyage du docteur Barth au centre de l'Afrique, la relation de la découverte des lacs de l'Afrique orientale par Burton et Speke, le voyage au royaume d'Ava par Henri Yule, le journal de M. Guillaume Lejean, qui remonte en ce moment le Nil, celui de Hadji-Iskander (baron de Krapt), qui parcourt le pays des Tibbous, le voyage inédit de Mme Ida Pfeiffer à Madagascar, un voyage au mont Athos, etc., etc.

Nous avons insisté sur ce programme de notre rédaction, parce que nous ne voulons pas nous laisser atteindre par le préjugé qui porte quelquefois à négliger la lecture des recueils « illustrés, » pour ne prêter d'attention qu'à leurs gravures. Notre ambition est qu'on trouve à nous lire plaisir et profit.

Il paraîtra naturel toutefois que nos efforts tendent à donner aux gravures du Tour du monde une importance égale à celle du texte même. Si dans les œuvres poétiques ou romanesques les gravures ne sont qu'un ornement, dans les relations de voyage elles sont une nécessité. Beaucoup de choses, soit inanimées, soit animées, échappent à toute description : les plus rares habiletés du style ne parviennent à en communiquer à l'esprit des lecteurs qu'un sentiment vague et fugitif. Mais que le voyageur laisse la plume, saisisse le crayon, et aussitôt, en quelques traits, il fait apparaître aux yeux la réalité elle-même, qui ne s'effacera plus du souvenir.

De tout temps les éditeurs de voyages ont compris cette incontestable utilité des « illustrations. » Mais presque toujours leur bonne volonté a été mal servie. Les peintres du moyen âge, trompés par les fantaisies de leur imagination ignorante, mêlaient d'incroyables extravagances aux récits déjà exagérés et obscurs des voyageurs. La méfiance et l'incrédulité dont furent si longtemps à triompher les narrations de l'illustre Vénitien Marco Polo et de quelques autres voyageurs très-estimables des douzième et treizième siècles, eurent certainement en grande partie pour cause les divertissantes, mais folles inventions des miniaturistes chargés de les interpréter. Aux quinzième et seizième siècles, on trouve, dans les dessins de voyages, beaucoup d'art et plus de vraisemblance, mais encore assez peu de fidélité : les planches de la précieuse collection des « grands et petits voyages, » si souvent réimprimées, ne reproduisent pour la plupart que des types de pure imagination. Au dix-huitième siècle, les artistes qui avaient accompagné Cook dans ses trois voyages donnèrent, à leur retour, des imitations le plus souvent inexactes des indigènes qu'ils avaient eus sous les yeux. Il ne faudrait pas même remonter si haut pour montrer combien de fois les auteurs de dessins joints à d'excellents textes ont encouru trop justement le reproche ou d'inhabileté à bien voir, ou d'insouciance de la vérité.

Aujourd'hui, l'art d'observer simplement, sans idée préconçue, sans tout rapporter à des types de convention, anciens ou modernes, a pénétré dans la plupart des esprits. Les voyageurs qui savent assez bien dessiner pour se passer de l'aide des artistes de profession, sont de plus en plus nombreux. La photographie enfin, qui se répand dans toutes les contrées du globe, est un miroir dont le témoignage matériel ne saurait être suspect et doit être préféré même à des dessins d'un grand mérite, dès qu'ils peuvent inspirer le moindre doute.

Dans les vingt-six premières livraisons que nous venons de terminer, plusieurs de nos gravures les plus remarquables ont été faites d'après des photographies. On peut avoir aussi toute confiance dans les dessins faits d'après nature par MM. Bida, de Trévise, Moynet, G. Lejean, de Bérard, de Bar, etc. Nos autres dessins ont été empruntés à des ouvrages d'une autorité incontestée et dont nous avons toujours eu le soin d'indiquer les titres.

Un de nos vœux était de nous concilier la sympathie des hommes sincères. Nous sommes heureux d'avoir à constater l'empressement des voyageurs les plus honorables à nous aider de leurs conseils et à nous communiquer les documents qui peuvent nous être utiles. Ce concours qui nous était indispensable, l'accueil bienveillant que le public a fait à nos débuts, les encouragements de la presse française et étrangère, nous permettent d'espérer que le Tour du monde est venu à son heure et qu'il est dès à présent en mesure de mériter que l'on ne doute pas de son avenir. Il s'offre comme un moyen de publicité facilement accessible aux voyageurs que décourageait souvent la rareté des éditeurs ou l'espace trop restreint dont pouvaient disposer en leur faveur les journaux et les revues. Nous n'attendrons pas, d'ailleurs, que l'on vienne à nous. Désireux de nous créer des relations actives et régulières avec les centres d'informations les plus importants, si éloignés qu'ils soient, attentifs à ce que l'on signale d'explorations nouvelles dans toutes les contrées du globe, bien résolus à ne négliger aucun effort pour nous avancer dans toute voie raisonnable d'amélioration et de progrès, nous avons confiance que nous arriverons à satisfaire aussi complétement qu'il est possible les lecteurs éclairés qui cherchent dans des voyages des éléments variés tout à la fois de distraction agréable et d'instruction solide.

Notre champ est vaste; nous pouvons dire qu'il est illimité. Non-seulement la Terre n'est pas entièrement connue, et chaque jour nous révèle des découvertes importantes en Afrique, en Asie, dans l'Océanie ou aux pôles, mais encore la plus grande partie des régions qu'on pouvait croire les mieux explorées ne l'ont été qu'imparfaitement. Presque tout le globe, modifié de siècle en siècle par les révolutions des sociétés et celles de la nature, est à étudier incessamment sous des aspects nouveaux. Combien de descriptions vraies jadis ont cessé de l'être! Combien de choses effacées de l'Asie, de

l'Afrique et de l'Europe, depuis Hérodote, Posidonius et Strabon, ou même des deux Amériques depuis Colomb et Cortez! Combien, au contraire, de scènes nouvelles dévoilées seulement d'hier ou qui le seront demain : cimes réputées inaccessibles où le pied humain se pose pour la première fois; lacs, fleuves, sources dont d'intrépides voyageurs cherchent, assiégent, cernent de toutes parts les mystères; déserts immenses fertilisés par la conquête; champs d'incultes richesses qui s'ouvrent à l'espoir des émigrations; trésors des mines qui groupent les aventuriers en nations; empires endormis entre leurs murailles depuis les temps les plus reculés de l'histoire et qui s'éveillent enfin à l'approche de la civilisation! De tous côtés, que de spectacles singuliers, curieux, solennels, émouvants! Et, sous la surface même des phénomènes extérieurs, que d'observations morales à recueillir encore sur les habitudes, les mœurs, les institutions, les traditions, les arts, les caractères différents des races! Que d'aventures, de péripéties, de surprises, tour à tour sérieuses ou riantes, et aussi, trop certainement, que de tableaux de misères et de déplorables oppressions à dénoncer à l'indignation et aux sollicitudes du monde chrétien!

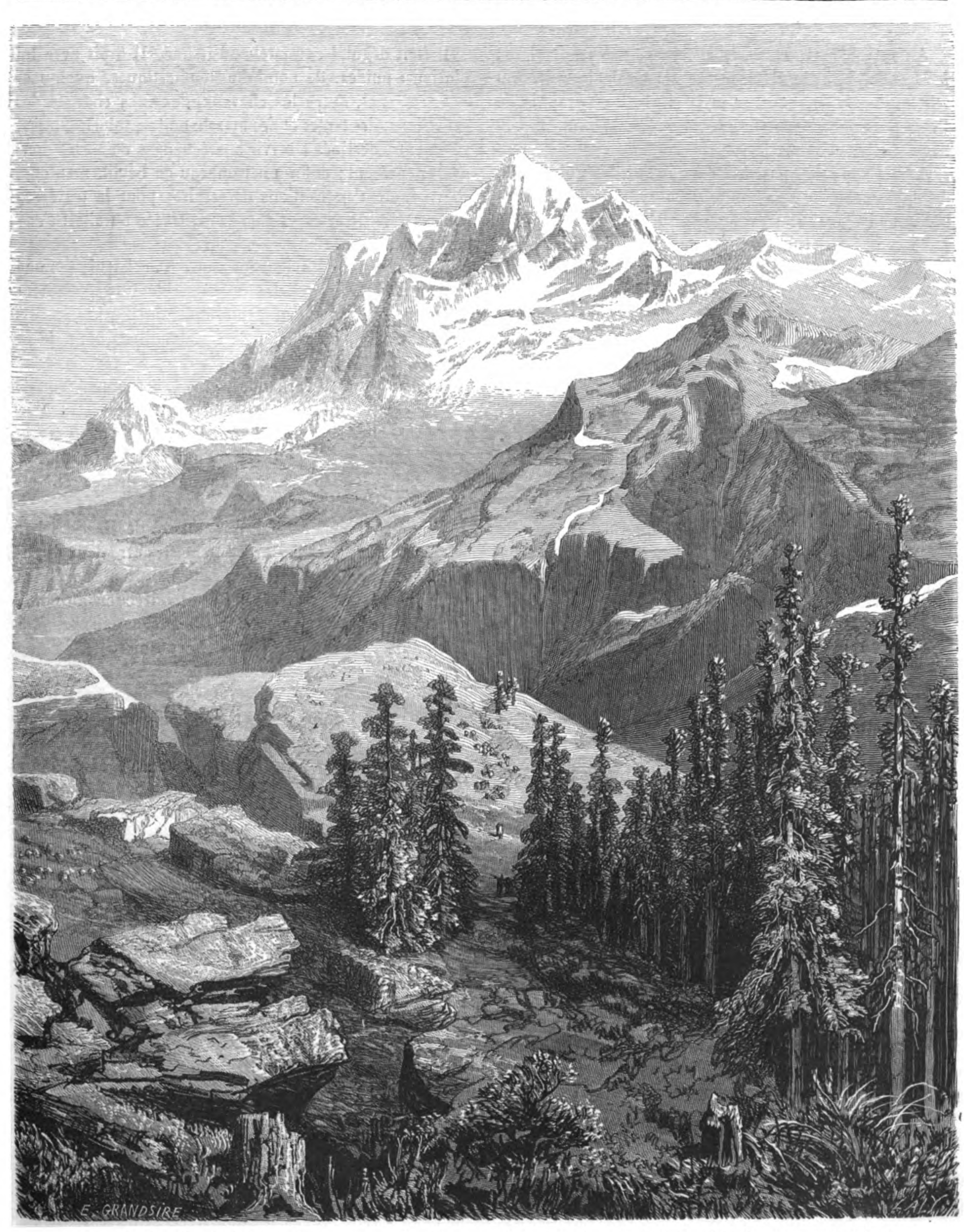
Nous regardons, nous écoutons. A toute heure quelques voyageurs partent des différents points de l'Europe pour les régions lointaines : quel que soit leur itinéraire, notre tâche désormais est de les suivre. Ce ne sera jamais le sol qui manquera sous nos pas : ce ne sera pas non plus le zèle qui nous fera défaut. Le jour où nous avons commencé ce recueil, nous avons bien compris que nous entreprenions la course du « Juif errant. » Plus libres seulement de notre destinée que ce type légendaire du voyageur, lorsque la fatigue nous conseillera le repos, nous appellerons vers nous un homme de bonne volonté, nous mettrons notre bâton dans sa main, et jusqu'à ce que lui-même ait besoin d'un successeur, il continuera le TOUR DU MONDE.

ÉD. CH.

30 juin 1860.

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Le Gaurisankar (Himalaya), la plus haute montagne du globe connue (8840 mètres). — Dessin de Grandsire d'après H. Schlagintweit.

MORT DU VOYAGEUR AD. SCHLAGINTWEIT

DANS LE TURKESTAN (1857)[1].

Au mois d'avril 1859, trois frères, nés en Bavière, MM. Adolphe, Hermann et Robert Schlagintweit, ont obtenu le prix décerné par la Société de géographie de Paris pour la découverte géographique la plus importante pendant l'année 1856[2].

A cette époque, on savait déjà que l'un des trois frères, Adolphe, avait été assassiné à Kashgar, dans le Turkestan chinois, mais on n'avait aucun détail sur ce tragique événement : on croit en connaître aujourd'hui les principales circonstances : c'est la pieuse sollicitude de MM. Robert et Hermann qui, à l'aide de nombreuses correspondances, a recueilli ces renseignements dans le fond de l'Asie, et nous croyons qu'on les lira avec intérêt, non-seulement à cause de la sympathie qui s'attache naturellement à la mémoire de la victime, mais encore parce qu'ils constatent l'état d'anarchie barbare et permanent des provinces frontières du Turkestan et de la Chine.

A la fin de l'année 1856, les trois frères étaient dans le Pendjab[3]. Ce fut là que MM. Robert et Hermann, résolus à rentrer en Europe, virent pour la dernière fois leur frère Adolphe, qui se proposait de séjourner encore une année en Asie afin d'explorer plusieurs parties inconnues du Turkestan et du Tibet.

Le 13 décembre 1856, Adolphe Schlagintweit quitta Rawoull-Poundi. Le 16, il était à Attack, et le 30 janvier 1857, à Peshawer, où il engagea divers individus à son service. Il traversa ensuite successivement Kohat, Kalabagh, Mousakehl, Dera-Ismaël-Khan.

En mars, il séjourna du 9 au 20 à Lahore, et il s'y pourvut d'une partie des choses nécessaires à son voyage. De là il se rendit à Kangra, et le 5 mai à Soultampour où il avait donné rendez-vous au chef de ses guides. Du 15 au 26 mai, il séjourna à Kardong (Lahore) ; il y acheta soixante chevaux et des provisions.

Ce fut alors que commença réellement son voyage.

Le 31 mai 1857, il passa de l'Inde au Tibet par le col de Bara-Lacha, entre Dorché dans le Lahore et Roupchou dans le Ladak.

Il était déguisé en marchand indien. Il avait avec lui plusieurs guides, de nombreux domestiques, quelques-uns armés, et, outre les chevaux, des yaks chargés des provisions, des tentes et des marchandises, soieries, tapis, vêtements, destinés à servir aux échanges ou à être donnés en présent ; enfin un troupeau de bétail, moutons, chèvres, etc. : précautions nécessaires pour la traversée des contrées désertes et sans route tracée où allait s'engager la caravane.

Le chef des guides était un vieux Turkistani, nommé Mohammed-Amin que les frères Schlagintweit avaient déjà employé dans leur exploration du Turkestan. Ils n'avaient eu qu'à se louer de son intelligence et de sa probité.

Un homme né à Yarkand, Mourad, surnommé Youdi, c'est-à-dire le Juif, était attaché particulièrement à la personne de Mohammed-Amin. Parmi les autres serviteurs, les plus intelligents étaient une sorte de secrétaire, Mohammed-Hassan, et un khansama ou maître d'hôtel, nommé Ghost-Mohammed.

Arrivé à Roupchou, au delà du col de Bara-Lacha, Adolphe Schlagintweit avait eu à choisir entre deux directions, l'une au nord-ouest vers Leh, l'autre au nord vers Aksae-Chin. Le voyageur préféra la direction du nord.

Il s'arrêta quelque temps à Changchemmo, situé à l'extrémité nord-est du Ladak. La dernière lettre que l'on ait reçue de lui est datée de cet endroit : il écrivait le 24 juin (1857) : « Je suis tout à fait bien : maintenant toutes choses, j'espère, vont aller à souhait. »

La caravane passa, le 9 juillet, non sans beaucoup souffrir de la fatigue et du froid, la chaîne du Karakorum qu'Adolphe Schlagintweit connaissait déjà en partie. Il l'avait explorée avec ses frères. Ces voyageurs sont les premiers qui aient déterminé exactement la position, la direction et les dimensions des deux chaînes du Karakorum et du Kuen-Lun. Avant eux on les confondait en une seule. Le Kuen-Lun, qui est de beaucoup le moins étendu, forme une ligne presque droite au nord du Karakorum.

Aksae-Chin est situé à trois marches au sud-est du col de Karakorum ; aucune route n'y conduit : la caravane ne traversa que des solitudes.

Le 20 juillet, on passa le Kuen-Lun près de Karongotak, et l'on marcha ensuite dans la direction d'Elchi qui est sur le bord du Khotan.

Pendant ce voyage pénible, il survint diverses mésaventures.

Mohammed-Hassan prit la fuite avec un cheval, quelque argent et des livres de compte. On envoya à sa poursuite deux tchaprassis ou tchouprassys (serviteurs armés), qui lui reprirent les objets volés, mais ne purent le détermi-

1. *Rapport officiel sur les derniers voyages et sur la mort d'Adolphe Schlagintweit dans le Turkestan* (en anglais) (mai 1859). — On s'est servi aussi de notes manuscrites de M. H. Schlagintweit, dont la communication est due à l'obligeance de M. de La Roquette.

2. Voy. le rapport de M. de La Roquette, vice-président de la Société de géographie de Paris, dans le Bulletin publié par cette Société (avril 1859).

3. Voici un conseil que nous prenons la liberté de donner, une fois pour toutes. Lorsqu'on lit une relation de voyage, même sans y chercher rien de plus qu'une distraction, on double l'intérêt que l'on peut y trouver en plaçant devant soi une carte de la contrée que parcourt le voyageur, afin de le suivre en quelque sorte du regard et de bien comprendre son itinéraire. Nous nous proposons du reste de joindre souvent aux récits que nous publierons, des cartes spéciales exécutées, avec grand soin, d'après les meilleures et les plus récentes autorités.

ner à revenir. Plus tard, il y eut encore d'autres désertions et d'autres vols.

Adolphe Schlagintweit, au lieu de poursuivre son voyage vers le nord ou le nord-est, paraît avoir été obligé de redescendre pendant plusieurs journées au sud-est.

Du 1er au 5 août, il séjourna à Shaidoulla-Khoja d'où l'on peut se rendre en cinq jours à la ville de Yarkand, et en vingt jours à Osh, non loin de Kokand, par Tashkorgan.

Mohammed-Amin conseilla au voyageur de choisir cette seconde route, malgré sa longueur, parce que, d'après les rumeurs du pays, il y avait des troupes armées qui se combattaient du côté de Yarkand et de Kashgar.

Adolphe Schlagintweit prit le parti d'envoyer Mourad le juif à Yarkand pour s'y assurer par lui-même de la vérité de ces bruits.

Mourad revint huit jours après, en compagnie de plusieurs caravanes. Il apportait de mauvaises nouvelles. On guerroyait en effet à Yarkand et à Kashgar.

Ces deux villes et leurs territoires, à l'est et au nord, font partie de l'empire chinois. Leur conquête date d'environ un siècle. Les descendants des anciens maîtres de ces provinces ne se sont pas encore résignés à leur défaite. On appelle ces petits chefs turks les bara-sahibs (grands hommes ou seigneurs) du Kokand. Ils enrôlent de temps à autre des bandes d'aventuriers, excitent le fanatisme religieux des uns, la cupidité des autres, et les mènent à l'assaut de Kashgar et de Yarkand. S'ils sont vainqueurs, ils dépossèdent les gouverneurs chinois, les chassent et occupent leurs résidences jusqu'au jour où des forces armées supérieures, venues du centre de la Chine, les renvoient sur les terres du Kokand.

Or, dans l'été de 1857, Kashgar était au pouvoir d'un chef nommé Woulhi ou Veli, qui venait de réussir à s'emparer du trône de Kokand à la suite d'une guerre religieuse : car si ces chefs ont en haine les Chinois, ils ne se détestent pas moins les uns les autres par suite de leurs divisions en sectes irréconciliables.

Veli-Khan n'était maître que de Kashgar. Une troupe chinoise, campée près de la ville, assiégeait un petit fort voisin. La garnison musulmane faisait de fréquentes sorties. Tout le pays était en armes.

Ces renseignements ne découragèrent pas Adolphe Schlagintweit. Il résolut malheureusement de s'avancer vers Yarkand et Kashgar. Peut-être même la guerre lui semblait-elle une occasion favorable pour pénétrer sur cette partie du territoire chinois où un étranger a presque toujours en perspective d'être sûrement reconnu, arrêté et décapité en temps de paix, à cause de la rareté des voyageurs dans ces pays peu habités. Peut-être aussi se confiait-il dans les promesses d'hospitalité et de protection que lui avait faites à Lahore un individu nommé Shâzadah, qui habitait ordinairement à Andishan, grande ville située à l'est de Kokand.

Toutefois, dans la prévoyance des périls qu'il allait affronter, le voyageur chargea Ghost-Mohammed de porter à Kangrah, dans le Lahore, ses manuscrits, ses dessins et ses collections. Il recommanda cet homme au chef d'une caravane qui se dirigeait vers Lahore, et lui donna un beau cheval, deux cents roupies et un billet à ordre de trois cents roupies sur un riche négociant de Kangrah.

Ensuite il se mit en route résolûment avec le reste de son escorte, et, peu de temps après, il arriva devant Yarkand. Selon l'un des récits, il fut bien accueilli par les habitants ; ils lui procurèrent des provisions, et, en retour, il leur fit des présents selon leur rang ou leurs services. Une autre correspondance semble indiquer que l'on se battait autour de la ville et qu'il dut s'en éloigner immédiatement.

De là il se dirigea, avec sa suite, vers Kashgar. On était à la fin d'août (1857). Au moment où il arriva devant cette ville, la garnison des musulmans faisait une sortie contre les Chinois.

Que se passa-t-il alors ?

Mohammed-Amin, dont le caractère peut être diversement apprécié d'après les rapports venus de l'Inde, raconte ainsi les faits :

« Les musulmans nous demandèrent qui nous étions. M. Schlagintweit répondit qu'il était envoyé vers le roi de Kokand par l'honorable Compagnie des Indes orientales. Sur ce, ils entrèrent en fureur et ordonnèrent de décapiter M. Schlagintweit et de nous jeter en prison, moi et ceux qui nous suivaient, après nous avoir dépouillés de tout ce que nous possédions. Pendant les trente-cinq jours que dura notre captivité, deux de mes domestiques moururent. Mais l'armée des Chinois ayant obtenu des renforts de la Grande-Chine (Maha-Chin), le koja, battu, fut forcé de fuir. J'obtins alors la liberté, je confiai les restes de M. Schlagintweit à Mourad, et je me rendis, en avant, à Kokand. »

Le Cachemirien Abdoullah a donné quelques détails différents. Selon lui, le voyageur, en arrivant à Kashgar aurait demandé une audience à Veli-Khan. Celui-ci, pour toute réponse, l'aurait fait arrêter et conduire en sa présence avec son escorte. Puis, sans vouloir entendre aucune explication, sur-le-champ il lui aurait fait trancher la tête hors de la ville. Un homme charitable de Yarkand, nommé Atta-Bae, aurait recueilli les restes du voyageur, privés de sépulture, et plus tard les aurait remis à Mohammed-Amin.

On cite aussi une autre version d'après laquelle le voyageur aurait péri pour avoir voulu prendre la défense de quelques bhol-radjpouts, sujets anglais de l'Himalaya oriental, que l'on voulait mettre à mort ou vendre comme esclaves.

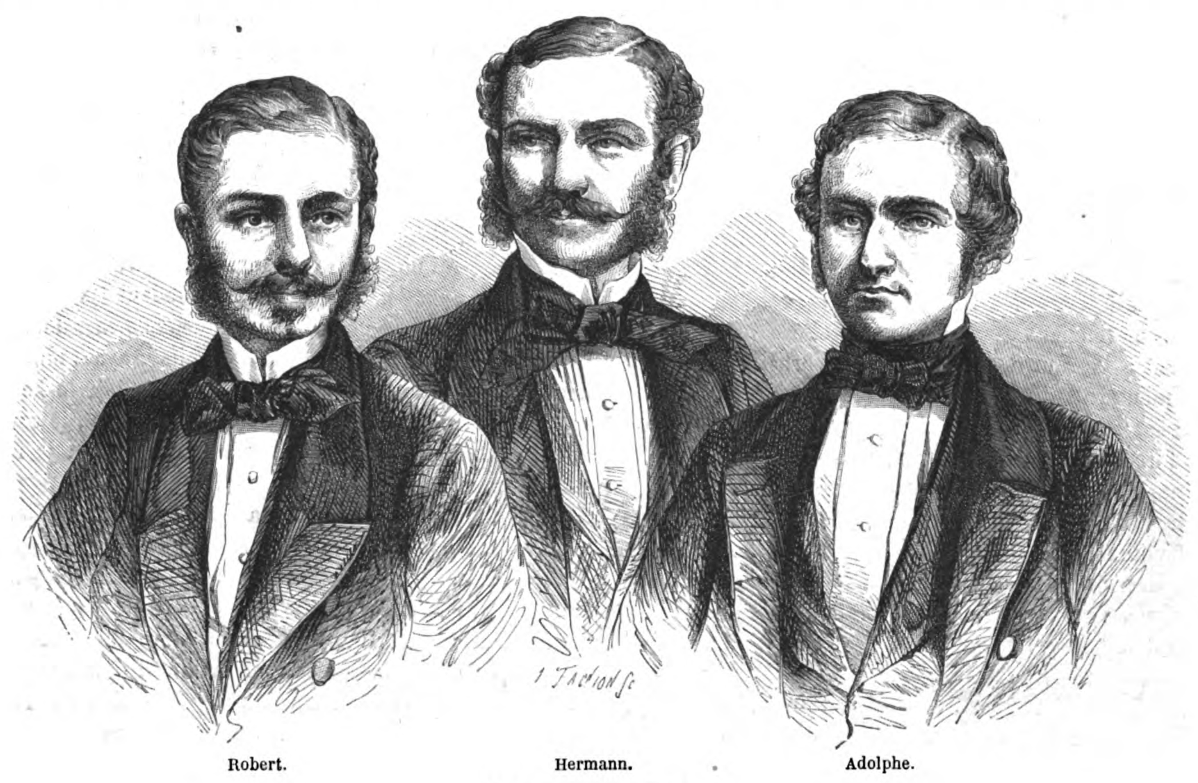
Adolphe Schlagintweit fut-il soupçonné de n'être qu'un espion, ou était-ce assez de son titre d'Européen ou *Franghi* pour exciter la fureur de ces fanatiques ? Son titre d'envoyé de la Compagnie des Indes, au lieu de le recommander, fut-il la cause même de sa perte ? On l'ignore. Ces contrées de la haute Asie sont autant en dehors de la civilisation que les îles les plus sauvages de l'Océanie, et il est même moins aisé d'aller y donner des leçons d'humanité et de justice. L'Angleterre sera très-probablement sans pouvoir pour atteindre jamais l'auteur de ce crime odieux.

« Si quelque réflexion peut adoucir la douleur des

amis de M. Schlagintweit (dit noblement le lieutenant-colonel Edwards, dans une lettre datée de Peshawer), c'est assurément la pensée qui naît du contraste entre le zèle éclairé, le généreux dévouement à la science qui avait conduit ce malheureux jeune homme, confiant et désarmé, dans ces contrés sauvages, et la frénésie de ces ignorants barbares acharnés à la propagation de l'erreur et prodigues de sang humain. »

Nous ferons connaître les travaux des trois frères Schlagintweit qui ajoutent beaucoup à ceux de Victor Jacquemont et de Hooker, leurs explorations dans le Tibet et le Turkestan oriental, et leurs découvertes dans les parties ouest et nord de l'Himalaya. La relation de leur voyage et leurs dessins n'ont pas encore été publiés. L'ouvrage sera très-considérable et de nature à exciter vivement l'intérêt de tous ceux qui aiment les études géographiques et ethnographiques. Mais le prix en sera si élevé qu'il en viendra peu d'exemplaires en France. Il se composera d'un texte étendu (on compte quarante-trois volumes manuscrits pour la géographie seulement), de cartes et de gravures nombreuses, d'après des aquarelles et des photographies.

MM. Hermann et Robert Schlagintweit ont bien voulu nous autoriser à reproduire, dès à présent, un de leurs plus beaux dessins, l'aquarelle qui représente le mont *Gaurisankar,* désigné déjà par le colonel Waugh sous le nom de mont *Everest.* Ce fut de la crête Singalila, qui sépare le Népaul du Sikkim, que M. Hermann mesura et dessina ce pic, dont l'élévation est évaluée à huit mille huit cent quarante mètres (quatre mille trente mètres de plus que le Mont-Blanc). A peu de distance, il a également mesuré, dans le Sikkim, parmi un grand nombre d'autres cimes gigantesques, le Kanchanjunga, haut de huit mille cinq cent quatre-vingt-deux mètres. Ce sont les deux pics les plus élevés que l'on ait encore mesurés sur la surface du globe[1].



Robert. Hermann. Adolphe.

LES FRÈRES SCHLAGINTWEIT.

1. Voici la hauteur comparée de quelques-uns des principaux sommets dans différentes parties du globe :

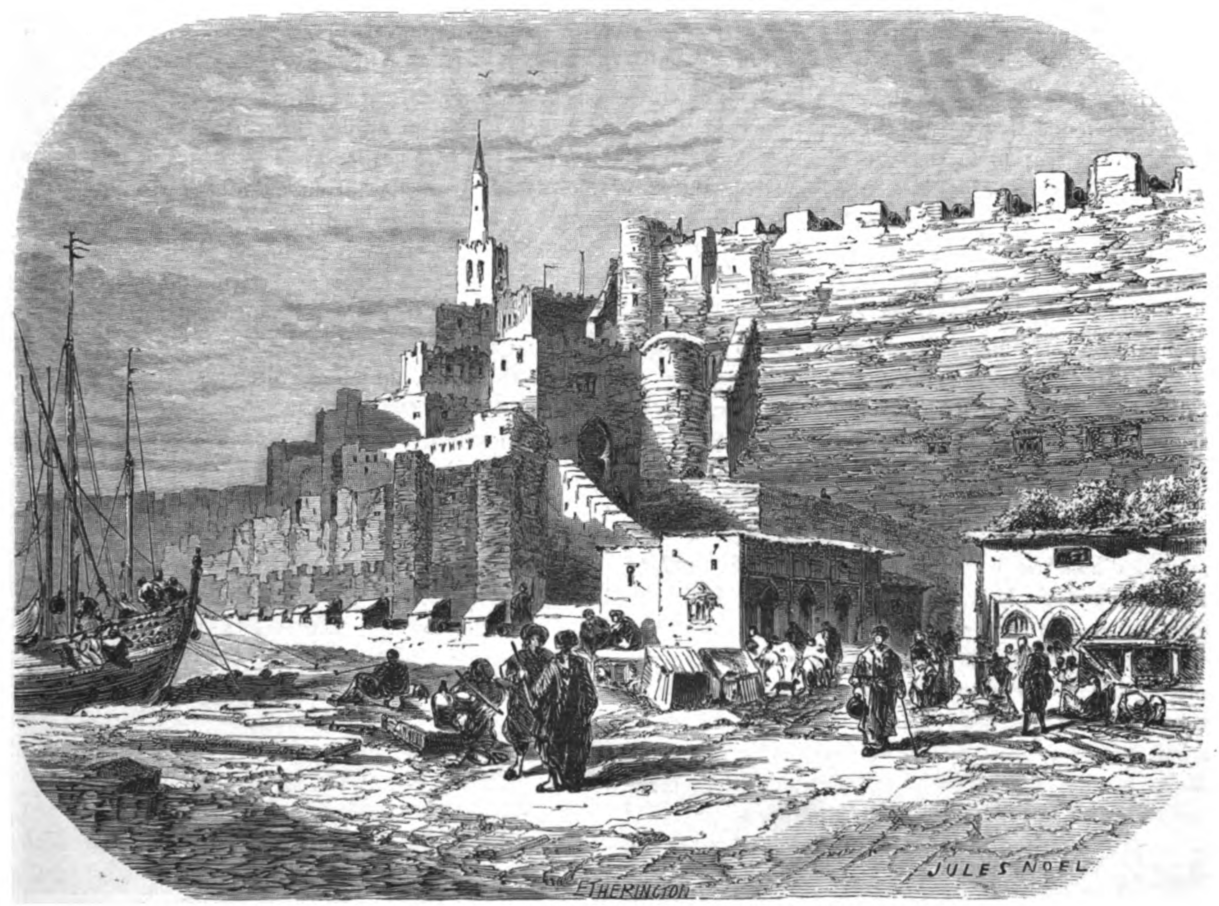
	mètres.
Gaurisankar (Himalaya, Tibet)	8840
Kanchanjunga (id., Sikkim)	8582
Dhawalagiri (id., Népaul)	8187
Jawahir (id.)	7848
Ibi-Gamin (Gorkwal)	7700
Tchoumalari (Boutan)	7250
Elbourz (Caucase)	5646
Aconcagua, V. (Andes du Chili)	6834
Chimborazo (Andes de l'Équateur)	6549
Nevada de Sorata (Andes de la Bolivie)	6488
Illimani	6456
Sierra Nevada de Santa Marta (Nouvelle-Grenade)	6006
Cayambe, V. (Andes du Pérou)	5954
Antisana, V. (id.)	5833
Cotopaxi, V. (Andes)	5733
Aréquipa, V. (Andes, Pérou)	5600
Popocatepetl, V. (Mexique)	5400
Mauna-Roa, V. (Hawaï, îles Sandwich)	4838
Mont-Kenia (Afrique équatoriale), *au moins*	5000
Le pic des Camerones	3870
Mont-Blanc (Alpes)	4810
Mont-Rose (id.)	4636

QUELQUES JOURS AU MAROC,

NOTES DE VOYAGE, PAR M. F. SCHICKLER [1].

(Inédit.)

Par une belle et chaude matinée du mois de novembre, je traversais dans toute sa longueur le détroit de Gibraltar. La barque à deux voiles sur laquelle je me trouvais sert de courrier hebdomadaire entre l'Espagne et le Maroc. Favorisés par la brise qui enflait nos voiles, nous avancions rapidement, nous rapprochant, selon les courants, tantôt des rives de l'Europe, tantôt des bords africains. Étendus sur les marchandises dont la petite embarcation était chargée, les trois matelots, juifs de Tanger, se livraient aux douceurs d'une demi-sieste; les trois passagers marocains, enveloppés d'énormes burnous blancs rayés de noir, et la tête protégée par de volumineux turbans, restaient flegmatiquement accroupis en méditation ou roulaient entre leurs doigts les grains de leur chapelet d'ébène.



Une vue du port de Tanger, d'après une photographie communiquée par M. F. Schickler.

Nous dépassions, en Afrique, Ceuta, située au pied d'une montagne peu élevée et *presidio* espagnol; en Europe, Tarifa, pittoresquement bâtie en terrasse à la pointe même de la péninsule; puis, nous éloignant de plus en plus de l'Espagne, nous longions les côtes escarpées du Maroc. Les monts s'y étagent les uns sur les autres, sombres, gris, dénués de végétation; quelques petites tours ruinées, restes d'anciennes défenses portugaises, dominent parfois un port désert : peu à peu le détroit s'élargit, l'Europe semble toujours reculer davantage; elle n'est plus bientôt qu'une ligne à l'horizon, et, doublant un dernier cap, nous pénétrons dans une petite baie au fond de laquelle s'étend la ville de Tanger.

MERCREDI.

A l'arrivée le coup d'œil est charmant : bâtie en amphithéâtre et se détachant sur le bleu du ciel et de l'o-

1. M. F. Schickler, qui veut bien nous permettre de publier son journal de voyages, n'a visité que Tanger. Nous donnerons prochainement le récit d'une excursion plus étendue dans le Maroc. Ce pays, dont la superficie dépasse celle de la France, est encore très-peu connu. On n'en trouve que des descriptions très-incomplètes dans les ouvrages de MM. Jackson, Graber de Hœmsö, le capitaine Washington, Wilshire, Taylor, Renou, Richardson, etc.

céan, la ville déroule à la vue ses nombreuses maisons blanches à terrasses plates, ses deux minarets, l'un rose et l'autre vert, ses vieilles murailles crénelées et la citadelle à droite dominant le tout.

Le port, peu profond, ne permet pas l'entrée de notre embarcation, mais une nuée de canots nous entourent et les rameurs s'apprêtent à nous disputer entre eux. Un des passagers m'offre sa propre barque venue à sa rencontre; elle s'arrête à vingt pas du rivage, et la lutte recommence, cette fois entre une multitude de porteurs nous présentant leur dos comme unique moyen de transport. Débarqué sur la plage sablonneuse, je subis mille plaintes sur la prétendue insuffisance du payement; le serviable passager s'emporte encore plus que les autres sur la lésinerie du *caballero ;* la foule m'entoure : ce sont des Maures cachés sous leurs burnous, des nègres à demi nus, des soldats du pacha, et la sensation est curieuse de se voir, pour la première fois, complétement environné et serré par un triple rang de figures brunes ou noires; tout porte un cachet nouveau, et la largeur du détroit a suffi pour changer entièrement l'aspect de tout ce qui frappe les yeux.

Le rivage est encombré de caisses, de bois de construction jetés en désordre; quelques vieux canons garnissent les meurtrières à demi démantelées, où veille cependant une sentinelle; à la première enceinte se tient un aga chargé de la police; il est revêtu d'une robe rouge et d'un pyramidal turban bleu; enfin, par une rampe escarpée et trois portes en fer à cheval, nous pénétrons dans l'intérieur de la ville. Mais ici quel bruit! quelle confusion! De quel effet indescriptible est cette rue longue et étroite, montante, encombrée d'ânes, de chameaux, d'hommes criant à tue-tête : *Balak! Balak!* Les uns vêtus de burnous blancs et noirs, bleus ou brun foncé, d'autres portant la longue tunique brodée, les bas de soie, les pantoufles et la calotte noire des enfants d'Israël, quelques-uns en simple chemise de grosse toile, ou drapés dans leurs manteaux et coiffés du turban, auquel d'autres encore ont substitué un fez éclatant; tous, les juifs exceptés, ayant bras nus et jambes nues au moins jusqu'au genou et agitant avec force cris ces membres bruns et noirs. Enfin, je rencontre un guide, c'est Hamet, Maure, servant de guide et de domestique aux étrangers tentés de visiter ces parages; il est attaché à la maison d'une vieille veuve écossaise qui loue des chambres aux Européens.

A peine parvenu au gîte et entré dans le petit salon dont la vue embrasse le haut de quelques terrasses avoisinantes, je suis persécuté par un juif qui veut me montrer ses marchandises, roule ses grands et magnifiques yeux noirs, fend sa bouche en cœur, baisse la voix, s'incline, sourit, proteste et supplie que je lui promette de ne pas voir d'autres objets avant d'examiner les siens.

Il me faut attendre Hamet occupé à aider l'unique étranger dans la maison, un voyageur anglais, dans la fustigation d'un domestique juif dont il a été mécontent et dont il paye en même temps les bons et les mauvais services par le salaire convenu et de formidables coups de bâton. Pendant notre promenade, Hamet communique ce fait, avec des cris de transport, à tous ses amis : Dans cette promenade, à chaque pas se révèle à moi la physionomie vraiment orientale de la ville. Les rues sont étroites, la plupart non pavées; les maisons dépourvues presque toutes de fenêtres, recouvertes de terrasses plates, n'atteignent pas la hauteur d'un premier étage en France. Les portes forment l'ogive mauresque en fer à cheval et sont ordinairement surmontées de la représentation peinte, blanche ou noire et grossière, d'une main ouverte : c'est un talisman que l'on retrouve fréquemment en Orient. Souvent une arche lie un côté de la ruelle à l'autre.

Nous sortons de la ville par la porte méridionale, nous suivons les murs vieux et délabrés, assez dépourvus de canons, et rencontrons un des cent-gardes à cheval du pacha : drapés dans de grands burnous blancs qui recouvrent leur chemise blanche brodée, les jambes garnies de guêtres bleues, sur la tête un fez pointu rouge autour duquel, en le laissant dépasser, s'enroule le turban; assis sur de grandes selles turques rouges et armées, leur long fusil croisé devant eux, ces gardes ont une tenue pittoresque et soignée. Un sabre, une poire à poudre qu'ils portent sur le dos complètent leur armement; les fusils ont une crosse très-large garnie de cuivre ouvragé, et la housse en cuir rouge est suspendue à la selle. Les chevaux sont maigres; Hamet en donne pour cause la cherté de l'avoine que les gardes, assez mal payés, doivent se fournir eux-mêmes.

Par une porte véritablement mauresque nous rentrons dans la ville du côté de la hauteur, et bientôt un intéressant spectacle attire nos regards, celui d'un tribunal marocain. La scène se passe sur une petite place irrégulière fermée à droite par un vaste bâtiment plus élevé que de coutume, et dont l'aspect indique aisément l'emploi, c'est la prison; auprès est le corps de garde, dont le péristyle repose sur quelques marches et offre une succession de petites colonnettes mauresques qui se prolongent encore dans l'intérieur; un peu à l'arrière-plan, le palais du pacha; on ne distingue que la porte d'entrée et la coupole de la mosquée.

Sur le devant à gauche se trouve un portique à trois arches, le fond est fermé et les deux ouvertures secondaires de droite et de gauche sont palissadées : des colonnes sculptées séparent les arches et soutiennent le toit plat.

Autour de ce portique sont rangés six soldats; sous l'arche du milieu est étendu le pacha, derrière lui un soldat, à côté un juif chargé des comptes. Le pacha fait un signe, un garde se rend à la prison et en ramène un malheureux trébuchant à chaque pas, embarrassé des grosses chaînes qui entourent ses jambes. Il s'incline le front contre la terre, puis s'accroupit devant son juge; c'est un voleur saisi dans la campagne; il mourait de faim, n'a dérobé que peu de chose et ne possède plus rien qu'on puisse lui reprendre; aussi le pacha est-il clément : d'ordinaire le coupable, après un court interrogatoire, est fustigé, décapité ou empalé séance tenante; on ramène celui-ci en prison; d'autres lui succèdent. Plusieurs de ces infortunés subissent leur détention enfermés

dans de petites niches grillées pratiquées à l'extérieur des murs de la prison; ils y sont accroupis comme des bêtes fauves.

Le pacha est déjà vieux, sa physionomie respire la cruauté; son fils passe près de nous, les jambes nues comme les autres habitants; il ne se distingue d'eux que par la finesse de son burnous.

A quelques pas de la place du tribunal où se trouve l'*Alcazaba* (palais), on jouit d'un beau panorama sur la ville, la baie qu'elle entoure, les côtes d'Espagne à l'horizon et le point noir qui indique au loin le rocher de Gibraltar. On risque à tout moment de heurter un Arabe enveloppé dans son burnous blanc sale, et difficile dans son immobilité à reconnaître pour une créature vivante.

Nous visitons ensuite un caravansérail, vaste cour entourée d'arcades dont chacune communique à un petit réduit, en même temps habitation et dépôt de marchandises. La cour est remplie de chameaux dans toutes les attitudes, les uns attendant leurs fardeaux, les autres chargés et prêts à partir. Ces animaux sont d'une extrême douceur; ils s'agenouillent au moindre signe, souffrent que nous nous promenions au milieu d'eux sans témoigner la moindre impatience, sollicitant même quelquefois une caresse et paraissant la recevoir avec plaisir. Les Arabes sont étendus près de leurs bêtes, et Hamet me fait remarquer le riche pistolet de l'un d'eux; celui-ci le saisit avec méfiance et, en murmurant, le cache sous les plis de son burnous.

Du caravansérail nous allons à l'hôtel maure : la cour y est entourée d'un double rang d'arcades, l'une au rez-de-chaussée, et l'autre à l'unique étage du bâtiment; la cour et les arcades du bas sont encombrées de ballots; les arcades du haut forment une galerie, et chaque arcade correspond par une petite porte à un cabinet étroit, logement des différents voyageurs. Par cette porte basse, peu large et nécessairement laissée ouverte, entrent l'air et la lumière et s'échappe la fumée.

Chaque voyageur s'occupe de son aménagement; on loue le réduit, mais on ne fournit rien aux hôtes; aussi l'animation est-elle extrême.

Ici on cuit des mets, qu'on apprête un peu plus loin, et que l'on mange dans le cabinet à côté; là, sur une natte que viennent d'étendre deux esclaves, causent avec gravité deux personnages importants; en face, des nègres font les derniers préparatifs du départ près de Maures qui ouvrent leurs ballots, afin de s'installer dans l'espace qui leur est échu en partage : en un mot, partout l'occupation, le bruit, et tout cela en même temps voilé de la fumée qui sort par toutes ces portes et inondé des rayons de ce soleil d'Orient qui projette sur les murs les ombres fantastiques des personnages. C'est un poëme que cette cour, que cette réunion d'hommes si différents de nos mœurs, de notre civilisation, de nos usages!

Après le café, où l'on fume en jouant aux tarots, j'ai visité l'habitation d'un riche marchand juif : une petite cour carrée, de grandes chambres, de nombreux petits miroirs ornés de cuivre doré, une école juive près de la maison, où les enfants récitent leur leçon en chantant en chœur, et une impression générale de propreté et de fraîcheur, sont les souvenirs que j'en ai emportés.

A ma rentrée, seconde et fort importune visite du marchand de tantôt, qui me persécute de coussins, de pantoufles et d'eau de rose.

Vers sept heures et demie environ du soir, j'entends des sons discordants mêlés de coups de fusil. « Est-ce une émeute? — Oh! non, répond Hamet, c'est une fête, venez vite voir; » et, saisissant sa lanterne, il me prend le bras et m'entraîne, à travers un dédale de rues obscures, du côté de la musique. Nous atteignons bientôt une troupe de vingt-cinq à trente hommes; l'un d'eux joue du fifre et cinq jouent de tambours que d'autres accompagnent de la voix : c'est une musique vraiment sépulcrale; les grands burnous des assistants, qui marchent trois à trois se donnant le bras, prêtent à l'ensemble un aspect fort lugubre. A la lueur tremblante des lanternes, nous voyons de grandes figures arabes se dresser le long du chemin et dans l'embrasure des portes. A mesure que nous approchons du but, tous les assistants, les musiciens exceptés, s'étreignent et, dansant en rond, se poussent mutuellement contre les murs, se pressent les uns les autres en luttant, à travers les nombreuses portes, sous les différentes arches étroites et basses qu'il nous faut traverser. Nous parvenons enfin à une petite cour de cinq mètres carrés environ : au milieu s'élève un magnifique figuier dont les branches étendues frôlent les murs qui l'entourent; on y suspend trois des lanternes apportées. Après des salutations échangées avec le maître de la maison, venu quelques pas au-devant du cortége, la musique reprend de plus belle et douze danseurs, en rond, se tenant par la taille, exécutent pendant près d'une demi-heure une danse nationale fort curieuse. La mesure change à plusieurs reprises, elle s'accélère, se ralentit et finit par une grande rapidité : les danseurs tantôt sautent alternativement sur chaque jambe, tantôt se penchent en avant par secousses toujours de plus en plus violentes. Au milieu du cercle se tiennent deux danseurs qui cèdent ensuite la place à deux autres, et de tous les amis, c'est encore l'hôte qui s'agite le plus. Cette danse a beaucoup de caractère; malgré la singularité des mouvements, elle n'offre rien de disgracieux. La cour est remplie de monde; j'y figure pour ma part comme seul étranger.

Les danseurs se reposent de leurs fatigues en mangeant du bœuf et du biscuit. Nous sommes chez un riche marchand marocain qui se marie demain, et se réjouit ce soir avec ses amis en prévision de cet heureux événement. Après le souper on étend des nattes sur le sol de la cour, qui se remplit de nouveau de monde; les trois principales pièces du logis sont occupées par les plus distingués des invités; dans l'une d'elles se tient le fiancé revêtu d'une robe rouge, d'un burnous et d'un turban blancs. Des esclaves, laissant soigneusement leurs babouches à la porte, et entrant pieds nus dans l'appartement, présentent les rafraîchissements, surtout du thé et du biscuit; l'usage du lait est inconnu, mais le sucre abonde. Une nouvelle musique a commencé dans la cour, produite par deux joueurs de mandoline arabe que l'on racle avec



Vue de Tanger. — Dessin de M. de Bérard.

un archet en orme d'arc, un tambourin et des chants accompagnés de battements de mains en cadence. Les chants sont graves, mâles, énergiques; ils forment une mélodie indéfinissable qu'il faudrait entendre souvent pour pouvoir l'apprécier à sa juste valeur, mais qui, j'en suis convaincu, ne laisse pas d'avoir son mérite, sauf lorsque des voix plus juvéniles y joignent un cri perçant comme le sifflet d'une locomotive. J'admire les poumons de ces musiciens qui poursuivent, pendant trois quarts d'heure, la même complainte aux interminables strophes, et qui en ont sans doute bien souvent charmé les ennuis de la caravane, dans sa marche à travers le grand désert marocain.

Ces fêtes sont rares; le Maure n'aime pas à sortir de sa routine de chaque jour; il vit dans son harem loin des yeux profanes et ne se mêle à ses amis qu'au dehors, dans la rue, au marché. C'étaient ici les adieux de la jeunesse, et demain, la maison, close aux amis, deviendra l'asile inviolable de la jeune épouse.

Les frais sont du reste peu considérables : les vivres sont à bon marché; il y a huit jours, la viande se vendait à Battoun deux sous la livre et l'on se plaignait de cherté; les musiciens sont payés au moyen d'une offrande envoyée le surlendemain par les invités. A dix heures le divertissement dure encore, mais déjà quelques-uns des assistants ont rallumé leur lanterne au fanal placé à l'entrée, et se sont silencieusement éloignés. Nous suivons



Costumes du Maroc. — Une caravane.

des cavaliers à cet exemple; la lanterne est fort utile, car, sauf de rares lumignons sous les arcades des maisons juives, tout est plongé dans l'obscurité la plus profonde. Au bruit de nos pas s'élèvent à nos côtés de sourds murmures, et nous distinguons des masses encapuchonnées ramassées contre les maisons : nous importunons leur sommeil : bientôt nous arrivons à notre gîte; je suis fatigué, mais ravi de cette première journée.

JEUDI.

Le marché du jeudi est le plus considérable de toute la semaine; aussi quelle affluence! quelle animation! Derrière la ville, hors la porte méridionale, s'étend une vaste plaine, irrégulièrement tracée; elle est bordée d'un côté par les murs de la ville et le beau jardin du consulat de Suède, où s'épanouissent les orangers et les célestinas; de l'autre, elle va se perdre sur les premières hauteurs de la campagne, et elle est séparée par de gigantesques roseaux des plaines de sable du désert. Tout cet espace est noir de monde, masse compacte d'où s'échappent mille cris confus : laboureurs et femmes de la campagne, accroupis au centre de leurs provisions, nègres courant çà et là pour faire les commissions de leurs maîtres, Maures achetant avec force vociférations, et juifs tenant leur longue bourse à la main et n'en sortant qu'avec peine la moindre pièce. Au milieu de tout cela, circulent chevaux ou ânes, dont les charges volumineuses débordent des deux côtés et causent d'aussi grands rava-

ges dans les rangs de la foule que les pieds des quadrupèdes au milieu des provisions; rien ne les gêne, ils ne se détournent pour quoi que ce soit.

Le haut du marché est rempli de tentes de toutes formes : les unes hautes et pointues, se reliant à une perche qui en occupe le milieu; d'autres carrées; d'autres enfin ne se composant que d'une grande toile jetée sur deux morceaux de bois parallèles. Ces tentes sont recouvertes en étoffes brunes, blanches et rayées; plusieurs sont encombrées de marchandises, quelques-unes habitées provisoirement par des pèlerins récemment revenus de la Mecque, et qui reprennent des forces pour le grand trajet qui leur reste à parcourir. Auprès des tentes, les chameaux glanent le maigre herbage qui peut croître dans cette plaine sablonneuse. Au loin, l'on voit se perdre dans les sentiers du désert une caravane, dont la course, ce matin commencée, doit durer au moins un mois.

Les provisions exposées en vente consistent en légumes, volailles vivantes, chevaux, ânes, et grossiers ustensiles de ménage; aujourd'hui les esclaves manquent. Les femmes de la campagne ont le visage soigneusement voilé, non, comme en Algérie, par de légers tissus de mousseline qui laissent aisément deviner les traits qu'ils recouvrent, mais par une grosse toile blanche au-dessus de laquelle brillent deux yeux noirs. Aucune femme maure de la ville ne paraît au marché; les hommes peuvent seuls sortir et font tous les achats; et c'est ici l'occasion de remarquer, dans la variété de costumes et d'attitudes qui m'environnent, combien il est de manières différentes et caractéristiques de draper et de porter un burnous. Du haut de la colline, avec la ville dans le fond, et la mer formant l'horizon, le tableau est digne de nos meilleurs peintres; le soleil, le plus grand artiste de tous, y prodigue les splendeurs de son étincelant coloris!

L'argent du pays, que les Marocains gardent d'ordinaire dans leur ceinture, se compose de petites pièces rondes assez informes appelées *rrhani;* elles valent chacune quinze *flous;* le flou est un liard, dont trois forment le gros sou, ou *mouzourah,* qui vaut deux cuartos de Gibraltar.

Hamet achète, après beaucoup de négociations, de pourparlers, et même de dégustations, une petite terrine de beurre fondu, et, prenant grand soin de me déguiser son intention, s'engage dans des rues détournées vers une maison écartée; il frappe à la porte; on ouvre, il entre en me priant de l'attendre. Je feins de ne pas le comprendre, et je le suis. Il se retourne alors, et, me voyant déjà au delà du seuil, d'un air vexé qui se change bientôt en demi-sourire : « Eh bien! entrez, me dit-il, seulement ne le racontez pas! »

F. SCHICKLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

TRADITIONS RELIGIEUSES DE LA POLYNÉSIE.

COSMOGONIE TAHITIENNE.

(Document inédit.)

Avant de mourir, un vieux Tahitien, nommé Maré, a raconté, sur la demande de M. le contre-amiral et gouverneur Lavaud, tout ce qu'il savait de la croyance religieuse de ses ancêtres. C'était un homme très-intelligent : la vivacité de son esprit et son élocution facile l'avaient fait élever à la fonction « d'orateur du gouvernement de Tahiti[1]. » Son manuscrit, rédigé par lui en langue indigène, est aujourd'hui conservé dans la bibliothèque du Dépôt de la marine, à Paris. Il nous a paru qu'il serait utile d'en publier une traduction. Ce document unique, ne fût-il considéré que sous le rapport littéraire, serait déjà d'un grand intérêt; mais il mérite surtout l'attention à titre d'élément nouveau pour l'étude comparée des traditions religieuses de la Polynésie. Notre célèbre orientaliste, M. Eugène Burnouf, conseillait aux voyageurs de consigner avec soin dans leurs relations tout ce qu'ils pourraient apprendre sur les légendes cosmogoniques de cette partie du monde, isolée et inconnue de toutes les nations civilisées pendant une si longue suite de siècles. Il faisait observer que ces traditions qui, à l'époque des premières découvertes, formaient encore un faisceau commun, étaient exposées à s'éteindre et à disparaître avec les générations nouvelles, et qu'il fallait par conséquent se hâter d'en recueillir les débris déjà trop dispersés. A l'époque où M. E. Burnouf exprimait ce vœu, quelques recherches remarquables venaient d'être faites par l'Anglais W. Ellis et le Belge Mœrenhout dans la direction particulière indiquée par notre grand philologue; depuis lors a paru le recueil des traditions nouveau-zélandaises publié par le gouverneur sir Georges Gray[1]. Il est satisfaisant d'être en mesure de prouver que l'occupation française à Tahiti n'aura pas eu lieu sans apporter sa part au travail commun. Le manuscrit de Maré comptera certainement parmi les relations les plus curieuses qui soient encore sorties de la bouche

1. L'orateur était dans l'assemblée des chefs de Tahiti ce que sont dans nos assemblées représentatives les commissaires du gouvernement.

Nous donnerons le portrait de Maré, dessiné d'après nature à Tahiti, par un peintre habile, M. Charles Giraud, qui a longtemps habité cette île.

1. *Polynesian mythology and tradition on ancient history of the New-Zealand race.*

trop discrète ou trop ignorante des modernes Polynésiens. Nous devons avertir toutefois que Maré ne nous a peut-être pas transmis les traditions de sa race dans toute leur pureté primitive : lorsqu'il les a écrites, il était depuis longues années converti au christianisme, et il se peut que, volontairement ou non, il ait fait quelque mélange des croyances nationales de Tahiti avec les idées nouvelles apportées par les missionnaires anglais. Il n'était plus assez ingénu pour être complétement sincère. Pour lui, les anciens dieux de son pays sont des démons, des *varua ino*, de mauvais esprits, comme il les appelle. Son style n'est pas uniforme; quelques endroits, ceux qui semblent faire partie d'un chant liturgique, ne peuvent être traduits littéralement et paraissent bien avoir conservé le caractère de l'originalité primitive. Ailleurs, au contraire, il est visible que Maré raconte la tradition à sa manière; il emploie les formes modernes de la langue, et alors la traduction ne présente aucune difficulté. De cette confusion de fragments épars, d'anciens chants et de narrations interpolées, il résulte des contradictions évidentes dont la critique pourra, du reste, tirer parti pour rétablir le sens général de l'ancienne croyance.

Ajoutons que si notre traduction est nouvelle, nous avons cependant consulté avec quelque profit la version anglaise qui a été faite à Tahiti, par ordre de M. le gouverneur Lavaud, et qui est restée manuscrite. Nous nous sommes toujours tenu aussi près du texte qu'il était possible, afin de ne pas effacer le double caractère de grandeur et de naïveté dont il est empreint. La modification la plus considérable que nous nous soyons permise a été de compléter la ponctuation imparfaite de Maré, et d'indiquer par des points les principales lacunes du texte et aussi quelques suppressions honnêtement nécessaires.

GENÈSE TAHITIENNE[1].

DIEU. — CRÉATION DE LA TERRE, DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

O gouverneur ! ô Lavaud !
Salut en Dieu !
Voici les paroles que tu m'as demandées :

TAAROA NUI TUHI MAITE, Taaroa[2], le grand ordonnateur, est la cause de la terre. Taaroa est toïvi, il n'a point de père, point de mère, point de postérité.

Taaroa restait dans le néant : il n'y avait alors ni terre, ni ciel, ni mer. La terre flottait sans direction, agitée comme l'eau au souffle du vent : elle n'était point fixée. Taaroa dit alors : « Voici que le ciel erre dans l'espace, que la terre informe flotte et vacille dans les profondeurs de l'abîme. Elle est haletante comme le plongeur au fond de la mer; elle attend, informe, vacillant dans les profondeurs de l'abîme. » Taaroa mit la tête en dehors de son enveloppe et son enveloppe s'évanouit et devint la terre. Taaroa vit alors que la terre était devenue terre, que la mer était devenue mer et que le ciel était devenu ciel.

Taaroa restait Dieu et contemplait son œuvre, lorsque la terre fut emportée au loin. Il dit alors[1] :

« O Tronc ! viens ici. » Mais le tronc lui répondit : « Je n'irai pas, je suis le tronc de la terre. — O Base ! viens ici. — Je n'irai pas, je suis la base ou le fondement de la terre. — O Rejetons ! venez ici. — Nous n'irons pas, nous sommes les rejetons de la terre. — O Racine mère ! viens ici.— Je n'irai pas, je suis la racine mère de la terre. — O Radicules ! venez ici. — Nous n'irons pas, nous sommes les radicules de la terre. — O Racines chevelues ! venez ici. Nous n'irons pas, nous sommes les racines chevelues de la terre. »

Alors Taaroa secoua la terre, mais la terre ne fut pas ébranlée.

Taaroa cria à longue voix : « Qui est sur la terre ? » Et la voix de Taaroa fit écho dans les vallées, et il lui fut répondu : « C'est moi la terre stable, c'est moi la montagne inébranlable, c'est moi le sable[2].... »

Taaroa demanda ensuite : « Qui est vers la mer? » Et il lui fut répondu : « C'est moi les rochers de la haute mer, les récifs qui croissent dans la mer, le corail de la mer.... »

Taaroa demanda encore : « Qui est au-dessus? » Il lui fut répondu : « C'est moi le jour éclatant, c'est moi la nue éclatante, c'est moi le ciel éclatant.... »

Enfin, Taaroa demanda : « Qui est au-dessous? » Et il lui fut répondu : « C'est mòi la caverne (l'enfer), la caverne dans le tronc, la caverne dans la base.... »

L'âme de Taaroa resta Dieu : son nom est *Teharuru*[3] *papa*, c'est-à-dire le murmure de la base de la terre.

Alors Taaroa vit qu'il n'y avait pas d'homme sur la terre, et en bas il aperçut *Tepaparaharaha* (déesse à la chevelure flottant sur l'épaule) : elle leva les yeux vers Taaroa et lui sourit.

.... Voici le germe de Taaroa! regardez l'origine, regardez ! observez l'origine, observez ! considérez l'origine, considérez ! veillez l'origine, veillez !... Teapoirai de Taaroa (la partie courbe du ciel) s'étendit vers Tepaparaharaha....

1. Les personnes qui ont lu le *Voyage aux îles du Grand océan*, publié il y a une vingtaine d'années par Mœrenhout, reconnaîtront facilement dans le texte suivant quelques passages rappelant des fragments cosmogoniques que ce voyageur eut le bonheur de recueillir de la bouche du dernier prêtre indigène de Tahiti, mais qu'il paraphrasa dans la forme classique de l'antiquité grecque, faute de bien connaître la langue polynésienne.

2. Tangaroa, Tanaloa, Takaoa, etc., dans les autres archipels. (Voy. sur les dieux tahitiens le tome IV des *Voyageurs anciens et modernes*, note 1 de la page 315.)

1. Pour comprendre le passage suivant il faut se figurer la terre comme un arbre dont l'ensemble des rameaux forme la surface terrestre. Ces rameaux sont supportés par un tronc qui a ses rejetons et ses racines fixés dans une base inébranlable, fondement du monde.

2. Il nous est impossible de traduire littéralement quelques lignes de ce passage qui vraisemblablement faisait partie d'un chant liturgique dans lequel l'officiant, après avoir rappelé le dialogue grandiose de la création, interpellait directement le dieu de la terre, le dieu du ciel, le dieu de la mer et le dieu des cavernes ou des enfers. Peut-être aussi l'officiant donnait-il des ordres à l'un des aides de la cérémonie à laquelle il présidait.

3. *u* doit être prononcé *ou*.

. La femme est l'os de l'épaule de Taaroa....

Un autre nom de la femme est Tefaimairaro,... de même que Taaroa est appelé aussi Tefaimainia....

D'eux naquit Oneura (le sable rouge), vint ensuite Onemea (le sable blanc) : ce furent les sables de la terre. Puis naquit Oro, qui est devenu dieu et demeure au-dessus de la voûte du ciel.

Vint ensuite Tane, vint ensuite Teiri, vint ensuite Tefatu, vint ensuite Moe, vint ensuite Ruanuu, vint ensuite Tu, vint ensuite Toahiti, vint ensuite Tauutu, vint ensuite Temeharo, vint ensuite Punua te Fatutiri, et ce sont les seuls qui naquirent dieux.

Puis naquit une femme dont le nom fut Hina tutupo (Hina qui bat l'écorce pendant la nuit)[1] : sa fonction était de battre l'écorce de l'Auté pour la cohorte des dieux.

.... Voici le *pehe* ou chant de Taaroa lorsqu'il étendit *Havaï*[2], comme on étend de l'herbe sur le sol, lorsqu'il étendit la *Terre :* « Étendez-vous, sables rouges! étendez-vous, sables blancs! Fleurs du cocotier, épanouissez-vous! Oh! les gémissements, les cris de douleur de la terre dans le travail de sa création!... Tane-nui-mana ore, en disposant tout en ordre, arrange le sable pour ma petite pirogue, étends-le pour ma grande pirogue! Étends, étends, jusqu'à ce que tout soit fini! Vtie, à l'œuvre! à l'œuvre! à l'œuvre! jusqu'à ce que tout soit fini. » C'est ainsi que Tetumu (la cause, l'origine) étendit *Havaï*, comme on étend de l'herbe sur le sol.

1. Les anciens vêtements étaient en écorce battue.

2. Havaïki, Savaïki; cette tradition, suivant nous, se rapporte à Savali, du groupe Samoa ou des Navigateurs.

LÉGENDE DE HINA.

.... Taaroa but alors de l'ava[1] et s'enivra. Il appela Pani, qui était son ami. Pani lui dit : « O Tupuaitu, qu'y-a-t-il? Les feux de Maurai sont éteints; le coq de Raroata, le chien d'Arava et le cochon de Fetuna se sont tus. On n'entend plus que le Tutua[2] de Mauoro où *Hina tutupo* bat l'écorce de l'Auté pour les vêtements des dieux et de Taaroa. » Mais Taaroa se mit à gronder, et dit à Pani : « Ce Tutua me bourdonne dans les oreilles. » Pani lui répondit : « C'est Hina qui bat l'écorce de l'Auté. — Va la trouver et dis-lui de cesser, qu'elle trouble l'ava du Tupuaitu. » Pani alla trouver Hina et lui dit de cesser, qu'elle troublait l'ava du Tupuaitu. Hina lui répondit : « Je ne cesserai pas, je bats l'écorce de l'Auté pour les vêtements des dieux, pour Taaroa, pour Oro, pour Tane, pour Teiri, pour Tefatu, pour Moe, pour Ruanuu, pour Tu, pour Toahiti, pour Tauutu, pour Temeharo, pour Punua te Fatutiri. » Pani revint et fit savoir au Tupuaitu que Hina ne voulait pas cesser. Taaroa ordonna de nouveau à Pani d'aller parler à Hina. Par trois fois, Pani se rendit vers Hina. La colère le gagna parce qu'elle ne voulait pas écouter sa parole. Il prit le Ie et la frappa sur la nuque : elle mourut. L'âme de Hina s'envola dans le ciel. Elle reçut le nom de Hina-nui-aia-i-te-marama, c'est-à-dire la grande Hina prenant possession de la lune, et depuis Hina demeura dans la lune.

Traduit du tahitien par M. L. Gaussin.

(*La suite à une autre livraison.*)

1. Kava dans d'autres archipels, liqueur enivrante.

2. Tutu signifie battre (l'écorce); le *tutua* est le morceau de bois sur lequel on bat l'écorce, le *je* est le battoir.

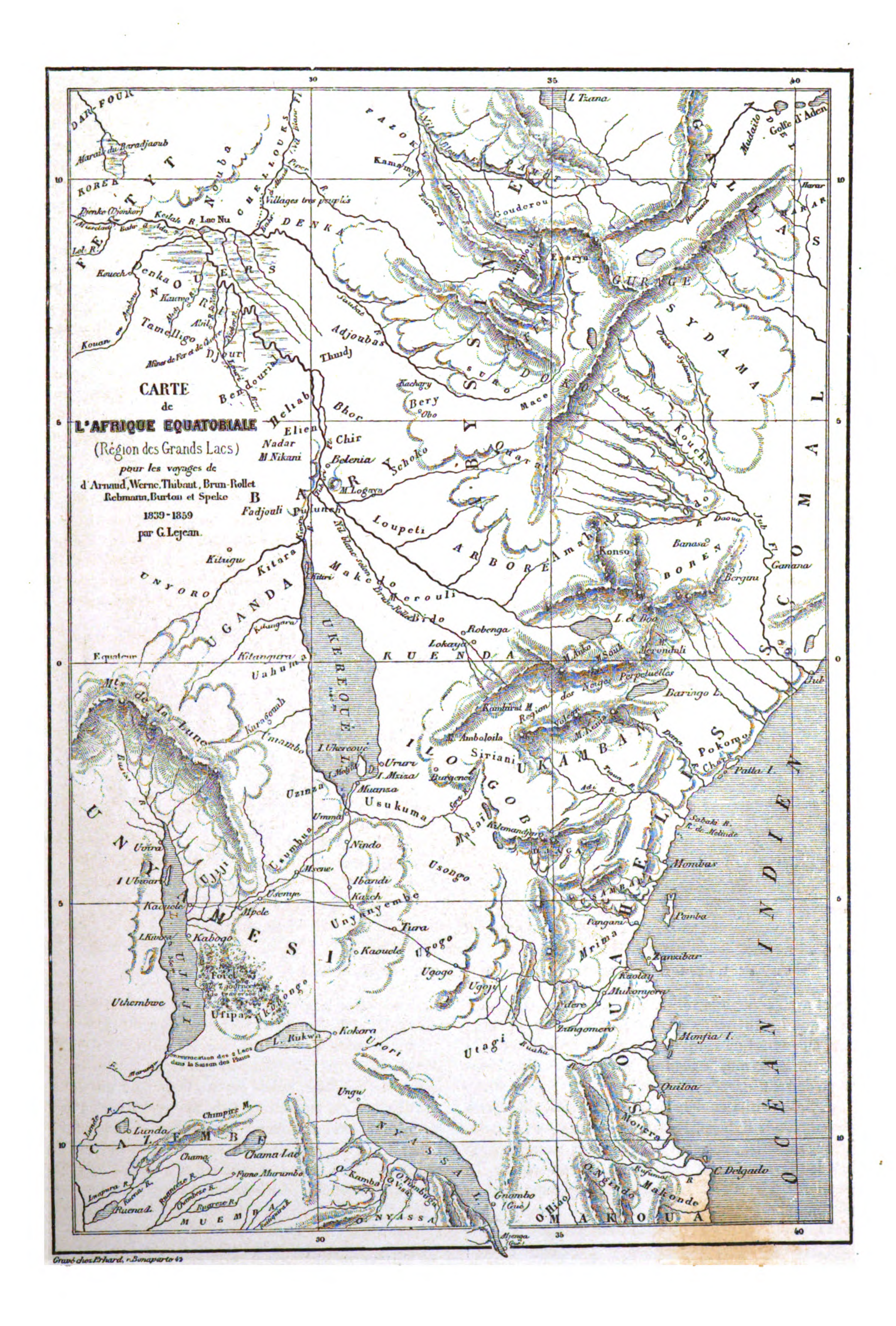


DÉCOUVERTE DE GRANDS LACS AFRICAINS.

(Voyage de MM. Burton et Speke, 1858-59.)

Il y a trois ans, le public qui s'intéresse aux découvertes géographiques apprit avec un grand étonnement que des missionnaires protestants, établis non loin de Zanzibar, avaient découvert, à dix degrés de la côte, une immense mer intérieure de plus de 400 lieues de long, sur une largeur indéterminée. Ils ne l'avaient pas vue, mais voici ce qui les avait menés à cette combinaison. Les ports de Pangain, à l'embouchure de la rivière de ce nom, de Bagamoyo, juste en face de Zanzibar, de Quiloa et de Kisango, jadis possessions portugaises, sont les quatre principales stations de la côte de Zanguebar et de celle de Mozambique, du 5° au 14° de latitude sud. Or, toutes les caravanes qui partent de ces quatre points aboutissent, après un voyage plus ou moins long, à des masses d'eau énormes : de quoi les savants missionnaires de Rabat Mpia conclurent assez logiquement que toutes ces masses d'eau n'en faisaient qu'une, et ils la nommèrent Uniamesi. La nouvelle mer prit possession de toutes nos nouvelles cartes. Cependant quelques géographes protestèrent, et déjà l'année précédente un voyageur, dont les connaissances scientifiques n'étaient pas égales au courage, mais qui a rendu à la science des services trop vite oubliés, feu M. Brun-Rollet, avait deviné sur sa carte de l'Afrique orientale, d'après des renseignements recueillis dans le pays, et même d'après les premières informations des mêmes missionnaires, *trois lacs distincts*, dont le plus septentrional était coupé par l'équateur; mais, ébranlé sans doute par la contradiction, il supprima la partie inférieure de sa carte, et on va voir s'il eut raison.

L'an dernier, deux vaillants voyageurs, qui avaient déjà fait leurs preuves en matière d'excursions africaines et autres, MM. Burton et Speke, officiers de l'armée de l'Inde, se mettaient en route sous les auspices de la Société géographique de Londres et sous la protection du sultan de Zanzibar, prince arabe de Maskate qui donne un fort heureux démenti à ceux qui prétendent que le génie arabe est antipathique à la marine. Ils s'arrêtèrent à peine à Zanzibar, qui eût pu, s'ils n'avaient pas été sous l'empire d'une préoccupation absorbante, mériter un examen plus approfondi. C'est une ville à peu près


CARTE
de
L'AFRIQUE EQUATORIALE
(Région des Grands Lacs)
pour les voyages de
d'Arnaud, Werne, Thibaut, Brun-Rollet
Rebmann, Burton et Speke
1839-1859
par G. Lejean.
Gravé chez Erhard, r. Bonaparte 42
DAR-FOUR
KORER
Lac Nu
DENKA
Villages très peuplés
Villages très peuplés
FAZOKL
I. Tzana
Golfe d'Aden
Harar
Gouderou
GURAGE
SYDAMA
Adjoubas
Thuidj
Bendouria
Bery
Obo
Mace
Bhor
Elien
Chir
Nadar
M. Nikani
Belenia
Schoko
M. Logaya
Fadjouli
Loupeti
ARBORE
Konso
Banasa
BOREN
Bergun
Ganana
Kitara
UNYORO
UGANDA
Kitangura
Makedo
Merouli
Robenga
Lokaya
RUENDA
L. et Boo
Equateur
Uahuma
UKEREOUÉ
Mts. de la Lune
Karagouah
Baringo L.
Kenia
Amboloila
Siriani
UKAMBANI
Pokomo
Palla I.
I. Ukereoue
Ururi
I. Mziza
Uzinza
Muanza
Usukuma
Kilimandjaro
Sabaki R.
Mombas
Nindo
Usongo
Ujiji
Kaouele
Mpole
Ibandi
Kazeh
Unyanyembe
Tura
Pemba
Pangani
Zanzibar
Kabogo
Kaouele
Ugogo
Uthembwe
Ufipa
L. Rukwa
Kokora
Utagi
Monfia I.
Quiloa
OCÉAN INDIEN
Ungu
Chimpire M.
Lunda
Chama
Chama Lac
NYASSA
Ruenad
C. Delgado
Makonde
Gnambo
MUEMBA
O NYASSA
MAKOUA

arabe, et qui se présente fort gracieusement du côté de la mer, ses constructions les plus importantes, palais, consulats, etc., s'élevant de ce côté : elle est bâtie sur une grande île basse, boisée, avec quelques villages souchelis bordant le rivage. Nos Européens partirent du petit port de Kaolay, remontèrent la rive gauche du petit fleuve Kingani, et passèrent, sinistre augure ! à Ndeje, où avait péri, en 1843, le brave officier français Maisan, parti comme eux à la recherche de la mer intérieure. Ce n'est pas sans émotion que l'auteur de cette notice a lu à Londres, sur l'esquisse originale de nos voyageurs, l'annotation qui accompagne ce nom Ndeje, *où le pauvre Maisan fut assassiné.* En quittant la vallée du Kingani, ils montèrent un plateau coupé de nombreux ruisseaux, et, après une marche de plusieurs semaines, ils purent descendre le bassin de la rivière Malagarazi jusqu'à la ville de Kaouélé, capitale du pays d'Oujiji dont elle porte quelquefois le nom. Ils avaient trouvé partout un pays parcouru et commercialement exploité par les Arabes zanzibariens sujets du sultan, et l'influence de ce souverain leur ménagea partout un accueil amical de la part de ses sujets. Une embarcation que leur prêta (en les rançonnant audacieusement) un petit chef du pays, leur permit d'explorer le lac, et de se convaincre qu'il était bien distinct de deux petites caspiennes qui l'avoisinaient au nord-est et au sud-est. Ainsi Brun-Rollet avait entrevu la vérité. Il y a mieux : l'immense forêt que les voyageurs anglais figurent, sans la nommer, au sud-est du lac d'Oujiji, existe dans la carte du voyageur sarde sous le nom de Mileilimi, et avec l'indication de sept journées de marche.



Une rue de la ville de Zanzibar, dans l'île de ce nom (côte orientale de l'Afrique). — Dessin d'après nature par M. de Bérard.

M. Speke visita en détail un petit archipel situé presque en face de Kabogo, et composé de trois îles, Kabiza, Kasenge, Kivira, formant un royaume microscopique dont le souverain reçut la visite de notre voyageur. La première des trois est l'île marchande, et a un marché au poisson très-fréquenté : la population se livre surtout à la pêche, mais l'agriculture semble dominer dans la partie nord. Kasenge est la plus grande, et la résidence du roi : un étroit canal la sépare seul de la terre ferme. L'horizon est fermé à l'ouest par un rideau de collines.

La fameuse île Kavogo, dont parle la relation d'Erhardt (1856), où réside l'*Esprit du lac* auquel on fait des sacrifices, est évidemment une de ces trois îles, qui sont, nous l'avons dit, en face de Kabogo. Speke vérifia par lui-même l'exactitude de ce que disaient les indigènes à Erhardt sur les tempêtes du lac, car, à la hauteur du petit pont Mgiti, il en essuya une qui le força à se réfugier dans cette rade. Il trouva du reste partout un pays d'une fertilité exubérante, de belles forêts, des cultures et une richesse prodigieuse du règne animal.

Cela fait, MM. Burton et Speke retournèrent sur leurs

pas jusqu'à Kazeh, ville en partie arabe d'où partent plusieurs routes de caravanes dans diverses directions : et comme M. Burton était très-souffrant malgré sa constitution athlétique, son compagnon se dirigea seul vers le nord, à la recherche du lac Ukéréoué, d'où il supposait que sortait le Nil. Il traversa un pays ondulé, arriva au bord d'une rivière qu'il descendit, puis d'une baie en forme de gaîne de poignard, semée de petites îles qu'en souvenir de sa carrière militaire il appela provisoirement Archipel du Bengale : enfin il longea les rives méridionales du lac en se dirigeant au levant et remonta successivement une ville (Mbanza) et quelques villages. Malheureusement il ne put se procurer d'embarcation, et dut renoncer à voir de ses yeux l'extrémité nord du lac : il y suppléa tant bien que mal au moyen de notes recueillies de la bouche des caravanistes, car les marchands arabes vont, en tournant le lac au nord-ouest, jusqu'à une ville de Kibuyu, au nord de l'équateur, en traversant deux grosses rivières qui viennent s'y jeter. Il apprit donc de ces gens que le lac se rétrécit au nord et forme un canal par où s'échappe une rivière appelée Kivira, qui coule vers le pays des Baris à travers une contrée fort inégale. Or, d'autre part, les voyageurs qui ont remonté le Fleuve-Blanc sont arrivés jusqu'à Garbo, sous le 4° de latitude nord. D'après les dimensions que les indigènes donnent au lac Ukéréoué, sa pointe nord serait à peu près sous la 2e parallèle : il n'y aurait donc que deux degrés (55 lieues) à parcourir entre le lac et Garbo pour résoudre ce problème si cherché des sources du Nil, recherche qui était chez les anciens le synonyme proverbial de l'impossible : *Fontes Nili quærere !*

Nous donnerons plus tard le récit de ce beau voyage envisagé par ses côtés dramatiques et pittoresques, nous bornant aujourd'hui à mettre sous les yeux du lecteur les résultats généraux d'une découverte qui change à fond la géographie d'une partie de l'Afrique équatoriale.

Un missionnaire sarde, qui est établi chez les Gellas au sud du fleuve Jub, le P. Léon des Avanchers, nous a donné d'après les dires des indigènes des lumières précieuses sur un autre lac jusqu'ici inconnu et qui pourrait bien être la source tant cherchée du grand fleuve.

Dans le pays des Borren est une haute montagne appelée Tertale, aux environs de laquelle sont des puits de sel natron, que les gens du pays mélangent avec du tabac. Le plus important parait être celui de Magad, à l'est et au pied du mont.

A une journée du Tertale, on arrive à un plateau cerné par de hautes montagnes, de manière à former un bassin en forme de cratère, dont le fond est occupé par le lac Bôô. « J'ai vu, dit M. des Avanchers, des Sanchelis qui se sont rendus plusieurs fois en cet endroit. Hadji-Abd-el-Nour m'a dit qu'il fallait cinq jours pour le contourner. Il en sort un grand cours d'eau qui va se jeter dans le Nil, *et les habitants affirment que l'on peut aller de là en bateau jusqu'à Masser* (Masr-l'Égypte).

« Les environs du lac sont habités par les Rendile Gallas, qui sont de couleur rougeâtre, portent de longs cheveux et ont de nombreux troupeaux.... Le lac Bôô est entouré par de très-hautes montagnes coniques dont les pics sont couverts par des neiges. Elles portent les noms d'Anko, Souk, Abaio-Dertou, Ferlito-Mérélé, Meroudadi et Soukou : ces trois dernières n'ont pas de neiges. »

M. des Avanchers suppose que le lac Bôô est le lac Abbola des autres voyageurs ; mais la confusion n'est pas possible, l'Abbola était le lac figuré sur notre carte à l'est du pays de Kaffas bien plus au nord. Sa position précise est difficile à déterminer; on a les distances de ce point à plusieurs points également vagues, sauf un ou deux, comme Ganassa sur le Jub, dont la situation est connue et qui est à vingt journées du Bôô. Maintenant, si la navigation du Tubire devient si difficile à quelques journées au sud de Belevia, comme on peut le voir dans Brun-Rollet; si d'autre part on peut aller en bateau du Bôô jusqu'en Égypte, comme l'affirment les noirs, ne peut-on en conclure qu'il y a là une nouvelle direction à étudier ?

G. Lejean.

BIOGRAPHIE.

KARL RITTER.

L'année 1859 a vu mourir, à Berlin, les deux hommes dont les écrits ont exercé, depuis le commencement du siècle, la plus légitime et la plus heureuse influence sur les études qui ont pour but la connaissance de notre globe. Le 28 septembre dernier, Karl Ritter a suivi Alexandre de Humboldt, mort le 6 mai précédent. Personne n'ignore quelle a été la carrière scientifique de M. de Humboldt. Ses travaux ont laissé des traces profondes, non-seulement dans la géographie et dans les sciences naturelles, mais même dans la littérature du vieux et du nouveau monde. Pour être moins vulgarisées que celles de son illustre compatriote, les œuvres de Karl Ritter ne sont pas moins dignes du respect de ses contemporains. Si la simple qualification de géographe reste, dans l'avenir, attachée à son nom, ce sera du moins avec un lustre philosophique et littéraire qu'elle n'avait pas eu depuis les jours de Strabon. Tous les écrits de Ritter, depuis le moindre de ses mémoires à l'Académie de Berlin jusqu'aux vingt volumes ayant pour titre : *Étude de la terre dans ses rapports avec la nature et l'histoire*[1], portent l'empreinte vigoureuse d'un génie

1. *Die Erdkunde im Verhältniss zur Natur und Geschichte des Menschen.*

synthétique, ne bornant pas sa tâche à recueillir des faits isolés, ou à esquisser des tableaux sans corrélation entre eux, mais s'efforçant partout et toujours de mettre en relief les rapports intimes qui existent entre les grandes bases de l'ordre physique et de l'ordre moral et qui relient en un faisceau indivisible la terre, la science et l'homme. C'est surtout grâce à ce grand mérite d'unité, de plan et de composition, que l'œuvre capitale de Ritter (celle dont nous venons d'indiquer le titre) devra, bien qu'inachevée, servir d'exemple et de modèle à quiconque voudra tenter d'élever à la planète que nous habitons un monument digne d'elle.

Ritter, né en 1779, à Quedlinbourg, professa successivement la science, où il était maître, à Schnepenfthal, à Francfort-sur-le-Mein, et enfin à l'Université royale de Berlin. C'est là qu'il forma pour les découvertes quelques-uns de ces voyageurs héroïques qui ont illustré, les uns par leurs succès, les autres par leur martyre, tous par leur ardent dévouement, l'Allemagne qui leur donna le jour, et l'Angleterre qui les a employés. Ritter, et ce n'est pas son moindre titre de gloire, a eu pour élèves Barth, Overweg, Vogel et les trois frères Schlagintweit.

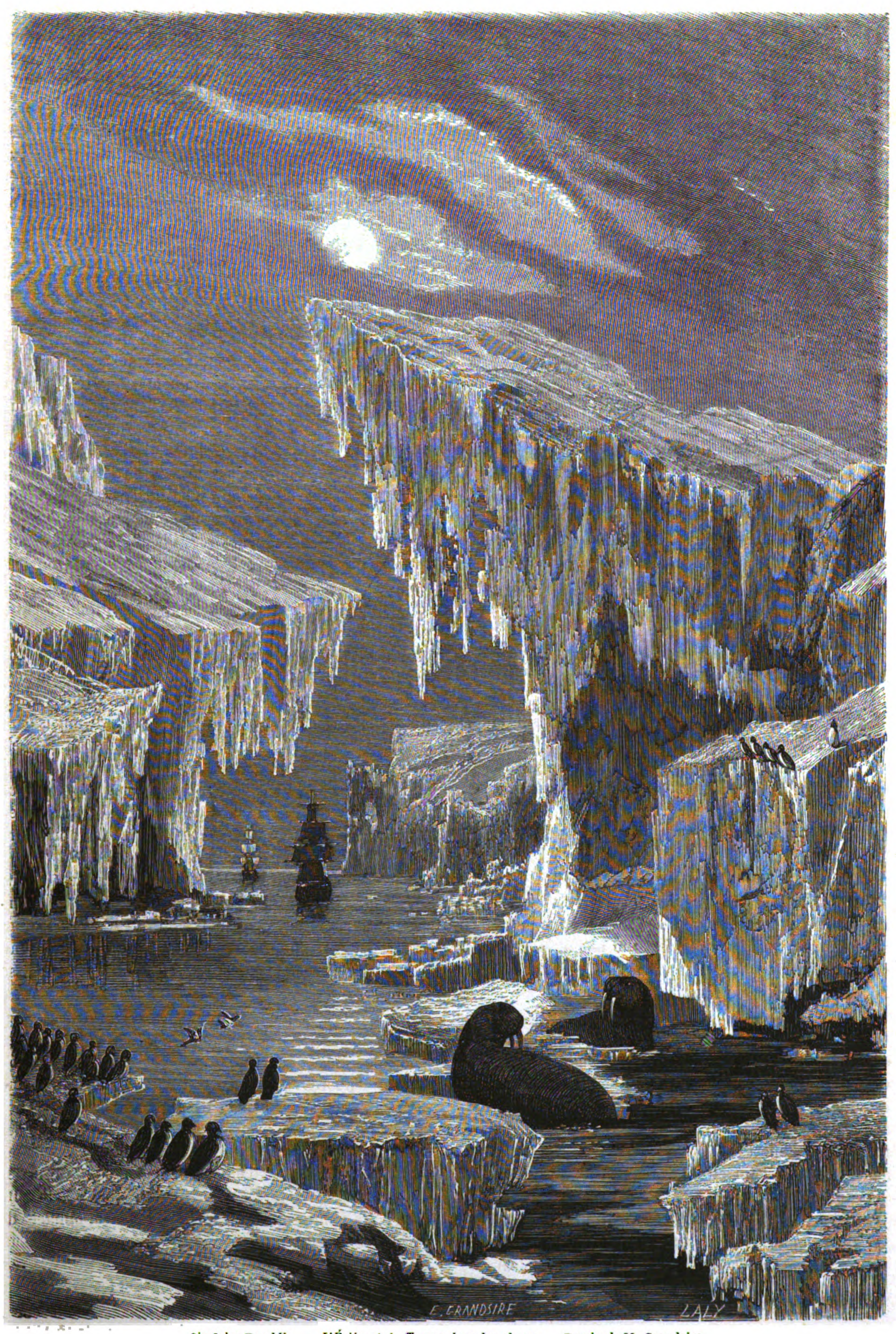


Karl Ritter, célèbre géographe, mort à Berlin le 28 septembre 1859.

D'après le souvenir d'un de nos collaborateurs, qui s'honore aussi d'avoir reçu des leçons de cet illustre savant, « il était de haute et forte taille, son front était vaste, sa figure puissamment sculptée comme celle de Goethe, mais il avait de plus une extrême douceur dans le regard et dans le sourire. Il marchait d'un pas lent et inégal et parfois s'arrêtait pour réfléchir ; ses yeux, dirigés au loin comme s'ils rêvaient à l'Asie ou à l'Afrique lointaines, s'abaissaient rarement sur ceux auxquels il parlait ; sa voix, retenue brusquement par une pensée, s'interrompait de temps en temps ; on voyait dans chacun de ses mouvements qu'il était, pour ainsi dire, possédé par le démon de la science, et, tout vieux et cassé qu'il fût, on sentait que pour l'étude il était jeune[1]. »

1. M. Élisée Reclus (*Revue germanique*).





Sir John Franklin. — *L'Érèbe* et *la Terror* dans les glaces. — Dessin de M. Grandsire.

SIR JOHN FRANKLIN ET SES COMPAGNONS.

(D'après les rapports officiels du capitaine Mac-Clintock.)

Grâce à l'énergique dévouement d'une femme que nul désastre n'a pu abattre, nul obstacle décourager; qui n'a jamais faibli, ni hésité, même quand les hommes les plus forts doutaient ou succombaient à la fatigue, le mystère funèbre que le génie du pôle a célé dix ans dans ses sombres solitudes, est enfin dévoilé. On sait de la destinée des marins de *l'Érèbe* et de *la Terror*, partis d'Angleterre le 26 mai 1845 sous le commandement de sir John Franklin, tout ce qu'on pouvait espérer d'en savoir. On peut désormais suivre sur la carte des régions arctiques la route qu'ils ont suivie, depuis l'instant où les brumes de la soirée du 26 juillet 1845 les dérobèrent à la vue des baleiniers de la mer de Baffin, jusqu'au jour où, décimés par trois hivers polaires, en proie à la défaillance et au scorbut, et portant déjà le deuil de leur glorieux chef, ils abandonnèrent leurs navires démantelés et soudés dans la mer congelée, pour s'acheminer vers les établissements de la baie d'Hudson et succomber un à un, jusqu'au dernier, sur une route, dont quinze ans auparavant le capitaine Back avait fait connaître les misères et les périls.

Lady Franklin a fait ce que le gouvernement britannique, après huit ans de recherches vaines, après dix-neuf expéditions sans résultat, huit vaisseaux perdus, et vingt millions dépensés, avait jugé impossible. L'attachement indomptable et sans espoir d'une épouse, s'est montré une fois de plus à la face du monde plus puissant que les administrations et les conseils des souverains. Chargé par la noble veuve d'aller arracher aux glaces des mers arctiques, à leurs plages désolées, le secret de la destinée fatale de l'amiral Franklin et de ses compagnons, le capitaine Mac-Clintock vient de remplir dignement cette mission de confiance.

En attendant la relation complète de son voyage, dont la publication ne peut se faire attendre, nous sommes heureux de pouvoir insérer dans un même cadre la traduction complète de ses rapports à l'Amirauté et à la Société royale de géographie de Londres.

« Partis d'Aberdeen le 1er juillet 1857, nous étions le 6 août suivant à Uppernavik, le plus septentrional des établissements danois dans le Groënland. Je m'y procurai trente-cinq chiens de trait et deux conducteurs esquimaux, auxiliaires indispensables de nos futures recherches. En effet, l'espace de terre et de mer, laissé inexploré à l'ouest de Boothia, entre les découvertes de James Ross, Austin et Belcher au nord, celles de Collinson et de Mac-Clure à l'ouest, et enfin les excursions de Rae et d'Anderson au sud, espace que j'avais le projet de sillonner en tous sens, ne pouvait guère, comme la suite me le prouva, être parcouru qu'en traîneau.

« Le 18 août, nous nous trouvions à mi-chemin de la baie de Melville au détroit de Lancastre, quand tout à coup, cernés par une immense accumulation de glaces en dérive, nous nous vîmes condamnés à passer l'hiver au milieu du plus vaste champ de glaces flottantes dont j'aie entendu parler dans ma carrière de marin. Incapable de gagner un rivage quelconque ou d'établir un observatoire fixe sur la surface instable de l'immense radeau qui nous entraînait, nous fûmes réduits à l'étude des vents et des courants dont nous étions les jouets. Contrairement à une théorie récente (celle du lieutenant Maury), nous reconnûmes que l'influence atmosphérique était plus forte que celle de la mer sur les mouvements des glaces, et nous ne pûmes saisir le moindre indice du contre-courant sous-marin qui devrait porter au nord. Au contraire, de hautes montagnes de glace qui, suivant cette théorie, auraient dû marcher en sens inverse du *Fox*, dérivèrent en lui tenant une compagnie plus fidèle que rassurante, depuis le 75° 30′ jusqu'au cercle arctique.

« Pendant l'hiver, les forces élastiques des couches marines ouvrirent souvent de longues crevasses ou chenaux dans la voûte solidifiée qui les recouvrait, et ces solutions de continuité dans la glace se produisaient si violemment, que parfois de longues files de glaçons étaient projetées, comme par l'effet d'une mine, à plusieurs pieds en l'air, et formaient de véritables chaussées de chaque côté des crevasses d'où elles étaient sorties. Heureusement pour *le Fox*, qu'il ne se trouva jamais dans l'axe même d'un de ces soulèvements, bien que quelques-uns d'entre eux eussent lieu à une cinquantaine de mètres de nous. Pendant notre hivernage, nous nous procurâmes, dans ces sortes de chenals d'eau ouverte, environ 70 phoques qui nous fournirent de la nourriture pour nos chiens et de l'huile pour nos lampes.

« Nous ne retrouvâmes notre liberté que le 25 avril seulement, par 63° 30′ de latitude, et au milieu de circonstances dont tous les hommes du bord garderont longtemps la mémoire. Une violente tempête s'éleva au sud-est : l'océan, soulevé dans ses profondeurs, brisa sa voûte flottante, et, lançant dans un chaotique désordre les masses désagrégées du champ de glace, menaça vingt fois de broyer *le Fox* dans quelque choc inévitable. Nous ne fûmes redevables de notre salut qu'à la Providence d'abord, puis à l'excellence de notre machine motrice et de la forme de notre étrave, taillée en coin.

« Redevenus maîtres de nos mouvements, nous n'eûmes rien de plus pressé que de revenir vers les établissements du Groënland, dans l'espoir de nous y procurer des provisions fraîches. Mais la pénurie qui règne à cette époque de l'année dans ces petites colonies, obligées de compter sur la mère patrie pour leur propre approvisionnement, ne nous permit pas d'en tirer de grandes ressources, malgré toute la bonne volonté et les prévenances des résidants danois.

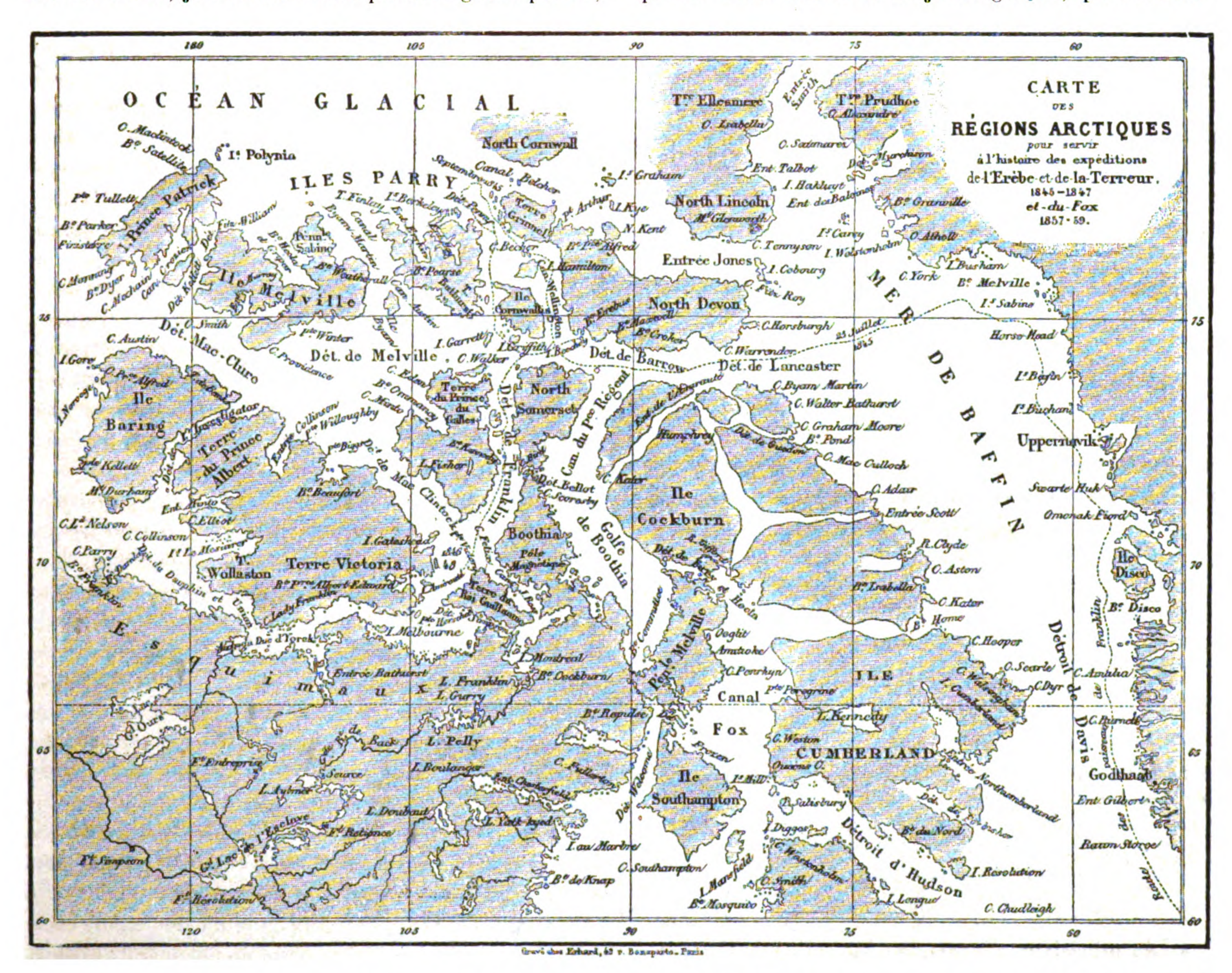
« Après avoir visité successivement Holsteinbourg,

Godhaven et Uppernavick, nous entrâmes dans la baie de Melville au commencement de juin, et nous doublâmes le cap York le 26; là, nous nous mîmes en communication avec les indigènes. Ils reconnurent immédiatement M. Petersen, notre interprète, dont ils avaient fait la connaissance lors du passage de *l'Advance*, expédiée par M. Grinnel, sous les ordres du docteur Kane.

« En réponse à nos questions sur Hans (l'Esquimau conducteur de chiens, dont parle la relation du docteur Kane et qui déserta *l'Advance* en 1854, par un caprice d'amour) ils nous dirent qu'il résidait au Whale-Sound. S'il eût été là, je l'aurais embarqué avec grand plaisir, attendu que, depuis fort longtemps, dit-on, son désir est de revenir dans le Groënland méridional.

« Le 12 juillet, je communiquai avec les indigènes du cap Warrander, près du cap Horsbugh; ils n'avaient vu aucun vaisseau depuis la visite du *Phœnix* en 1854; aucun naufrage n'avait eu lieu sur leurs côtes.

« Nous ne pûmes arriver à l'entrée du Pond avant le 27 juillet, par suite de la quantité extraordinaire de glaces accumulées dans la partie nord de la baie de Baffin, et qui, depuis notre départ d'Holsteinbourg, gênait considérablement notre marche. Sans l'aide de la vapeur, nous n'aurions pu nous en dégager. Nous ne trouvâmes là qu'une vieille femme et un jeune garçon, qui nous ser-



virent de pilotes jusqu'à leur village situé à 25 milles dans l'intérieur du passage. Là, sur la mousse humide d'une profonde ravine entourée de tous côtés par des escarpements de rochers ou de glaciers à pic, s'élevait un groupe de ces tentes de peaux de phoques, qui forment les habitations d'été des Esquimaux.

« Pendant une semaine, nous fûmes continuellement en rapports amicaux avec la population hospitalière de ce point reculé du globe qui porte le nom peu euphonique pour une oreille européenne, de Kapawroklulik, et qui n'est accessible que par mer. Ce petit clan nomade n'avait aucune notion de l'expédition de Franklin et gardait pourtant un souvenir distinct de trois vaisseaux naufragés à une époque bien antérieure : deux de ces bâtiments me paraissent devoir être *la Dexterity* et *l'Aurora*, qui se perdirent en août 1821, à environ 70 ou 80 milles de la passe de Pond. Le troisième vaisseau, maintenant complétement enseveli dans le sable, se trouve à quelques milles à l'est du cap Hay.

« Ces populations communiquent, par terre, chaque hiver, avec les tribus de la péninsule Melville. Elles savaient toutes que les vaisseaux de Parry y avaient passé l'hiver de 1822-23 ,et elles avaient entendu parler de la visite du docteur Rae à Repulse-Bay; elles faisaient la description de son bateau, semblable à notre baleinière, et de son équipage, qui, vivant sous des tentes dans des

maisons de neige, fumant la pipe, chassant les rennes, etc., avait passé un hiver dans ces régions et n'avait perdu personne.

« Leurs parages, abondants en grands cétacés, sont fréquentés par les baleiniers, chaque fois que l'état de la glace le permet, et nous trouvâmes chez les indigènes une quantité considérable de côtes de baleines et de cornes de narvals, qu'ils étaient fort désireux d'échanger contre des couteaux, du fil, des scies, des carabines et de la laine. Ils nous tracèrent des cartes grossières de l'entrée de Pond, nous montrant qu'elle conduisait à un large détroit situé à l'ouest du passage du Prince-Régent.

« Nous ne pûmes que regretter qu'aucun de nos amis baleiniers, de qui nous avions récemment reçu tant de preuves d'amitié, ne se trouvât pas là pour profiter d'une occasion aussi favorable. Laissant Pond's Inlet le 6 août nous arrivâmes au mouillage de l'île de Beechey le 11, et nous déposâmes à terre, et tout auprès de la stèle funéraire élevée à la mémoire du noble Français Bellot par les soins de sir John Barrow, la belle table de marbre, envoyée dans ce but par lady Franklin, et portant, à la mémoire des équipages de *l'Érèbe* et *la Terror*, une inscription que nous reproduisons textuellement :

A LA MÉMOIRE DE
FRANKLIN,
CROZIER, FITZJAMES
ET DE TOUS LEURS VAILLANTS FRÈRES,
OFFICIERS ET FIDÈLES COMPAGNONS, QUI ONT SOUFFERT ET PÉRI
POUR LA CAUSE DE LA SCIENCE ET POUR LA GLOIRE DE LEUR PATRIE.
CETTE PIERRE
EST ÉRIGÉE PRÈS DU LIEU OU ILS ONT PASSÉ
LEUR PREMIER HIVER ARCTIQUE
ET D'OU ILS SONT PARTIS POUR TRIOMPHER DES OBSTACLES
OU POUR MOURIR.
ELLE CONSACRE LE SOUVENIR DE LEURS COMPATRIOTES ET AMIS
QUI LES ADMIRENT,
ET DE L'ANGOISSE MAÎTRISÉE PAR LA FOI,
DE CELLE QUI A PERDU DANS LE CHEF DE L'EXPÉDITION
LE PLUS DÉVOUÉ ET LE PLUS AFFECTIONNÉ DES ÉPOUX.

C'EST AINSI QU'IL LES CONDUISIT
AU PORT SUPRÊME OU ILS REPOSENT.
1855.

« Les provisions et magasins laissés sur l'île par les expéditions précédentes nous semblèrent en bon état; seul un petit bateau, retourné et jeté à la côte par un orage, avait souffert quelques dégâts. Nous fîmes aux toits des maisons les réparations nécessaires; puis après avoir embarqué du charbon et des provisions dont nous avions besoin, nous gagnâmes, le 17 août et par une bonne traversée de 25 milles, le détroit de Peel; mais le trouvant entièrement obstrué de glaces encore solides, je résolus de me diriger vers le détroit de Bellot. En chemin j'examinai les provisions qui restaient au Port-Léopold, et j'y laissai un bateau baleinier que j'avais amené, dans ce but du cap Hotham, pour aider à notre retraite, dans le cas où je serais plus tard dans la nécessité d'abandonner *le Fox*. Nous trouvâmes le canal du Prince-Régent sans aucune glace, et nous n'en aperçûmes que très-peu durant notre traversée pour nous rendre à la baie de Brentfort, où nous arrivâmes le 20 août.

« Le détroit de Bellot, qui communique avec la mer de l'Ouest, a une largeur moyenne d'un mille sur dix-sept ou dix-huit de long. A cette époque, il était rempli de glaçons en dérive; mais à mesure que la saison avança, il devint plus navigable. En plusieurs endroits, ses rives sont bordées de rochers escarpés et de blocs de granit, et quelques-unes des montagnes voisines s'élèvent à la hauteur de 1600 pieds. Les marées y sont très-fortes en été, courant six à sept nœuds à l'heure.

« Le 6 septembre, ayant franchi le détroit de Bellot sans encombrement, nous assurâmes le navire au milieu des glaces fixes. Là, et jusqu'au 27, jour où je crus nécessaire de gagner nos quartiers d'hiver, nous avons constamment observé les mouvements de la glace dans les eaux qui nous entouraient. Au milieu du détroit, elle flottait en fragments épars.

« Peu à peu, l'eau augmenta, et il ne resta plus devant nous qu'une zone de glace de trois ou quatre milles d'étendue seulement; mais qui, soutenue par les petits îlots, résista à l'action dissolvante des pluies et à la violence des vents d'automne. Attendre de jour en jour que le passage fût libre pour nous remettre à flot et ne pouvoir y parvenir, bien que les vagues vinssent baigner le pied des rochers qui se trouvaient à quelques milles de nous, au midi, était un vrai supplice de Tantale.

« Pendant l'automne et tant que la lumière du jour nous le permit, nous nous efforçâmes de transporter des dépôts de provisions du côté du pôle magnétique, dans le but de faciliter d'autant nos opérations projetées pour le printemps. Mais nous ne pûmes réussir, par suite de la rupture des glaces dans cette direction. Le lieutenant Hobson et ses hommes revinrent en traîneau au mois de novembre, après avoir beaucoup souffert du mauvais temps et couru les plus grands dangers, car la glace sur laquelle ils étaient campés se détacha une fois du rivage, et les entraîna au large avec elle.

« Ainsi l'hiver nous surprit à l'entrée est du détroit de Bellot, dans un petit port abrité que j'ai nommé port Kennedy, d'après le digne officier anglais qui explora ces parages en 1851, en compagnie du lieutenant français. Il se trouve presque au point de jonction du calcaire des basses plages septentrionales de la baie Brentford, avec les hautes chaînes granitiques qui forment la charpente de l'intérieur ainsi que les falaises escarpées des rivages occidentaux de Boothia et du North-Somerset.

« Quoique la végétation des bords du détroit soit relativement abondante, et que nos deux chasseurs esquimaux et plusieurs autres aient toujours été en quête ou sur le *qui-vive*, néanmoins les ressources que nous avons retirées du pays, pendant onze mois et demi, n'ont formé qu'un total de huit rennes, deux ours, dix-huit veaux marins et quelques poules d'eau, les fréquentes tempêtes qui balayent ces parages en écartant sans doute les êtres animés.

« L'hiver fut le plus froid et le plus rude que j'aie éprouvé dans ces régions. Pendant sa durée, nous fimes nos préparatifs pour mettre à exécution notre plan de recherches. Je pensai qu'il était de mon devoir de visiter personnellement l'île Matty, et de compléter le circuit de l'île du Roi-Guillaume; pendant que le lieutenant Hobson se chargerait de faire des recherches sur les côtes extérieures de Boothia jusqu'au pôle magnétique, et à l'est, depuis l'île de Gateshead jusqu'à celle de Wynniatt. Je confiai au capitaine Allen Young, excellent marin, le soin d'explorer les bords de la terre du prince de Galles; en outre, il devait inspecter la côte du North-Somerset, depuis le nord du détroit de Bellot jusqu'aux dernières limites atteintes en 1849, par sir James Ross.

« Nos premières recherches de printemps commencèrent le 17 février 1859. Le capitaine Young transporta son dépôt à travers la terre du prince de Galles, pendant que je me dirigeais au midi, vers le pôle magnétique, dans l'espoir de communiquer avec les Esquimaux, et d'en obtenir des informations propres à conduire à bonne fin nos recherches.

« J'étais accompagné par MM. Petersen, notre interprète, et Alexandre Thompson, notre quartier-maître. Nous avions avec nous deux traîneaux tirés par des chiens. Le 28 février, près du cap Victoria, nous eûmes le bonheur de rencontrer quelques indigènes, dont le nombre s'éleva bientôt à quarante-cinq individus.

« Pendant quatre jours nous demeurâmes en relations avec ces bonnes gens. Nous en obtînmes plusieurs reliques et la certitude que, plusieurs années auparavant, un navire avait été pris par les glaces, au nord de l'île du Roi-Guillaume, mais que tout l'équipage, parvenu à descendre à terre sans danger, s'était dirigé vers la rivière du Grand-Poisson, où il avait péri, jusqu'au dernier homme. Ces Esquimaux étaient bien fournis de bois, tiré,



Village de neige, habitation d'hiver des Esquimaux. — D'après la relation de John Ross.

dirent-ils, d'un bateau abandonné par les hommes blancs sur la Grande-Rivière.

« Nous retournâmes à notre navire après vingt-cinq jours d'absence, en bonne santé, mais exténués par de longues marches et par les rigueurs du froid auquel nous avions été exposés. Pendant les premiers jours de cette excursion, le mercure était resté constamment gelé.

« Le 2 avril commencèrent nos recherches finales. Le lieutenant Hobson m'accompagna jusqu'au cap Victoria; nous avions chacun, outre un traîneau tiré par quatre hommes, un traîneau auxiliaire tiré par six chiens. C'était là toute la force que nous pouvions réunir.

« Avant de nous séparer nous rencontrâmes deux familles d'Esquimaux, vivant sur la glace dans des cabanes faites de neige. Elles nous informèrent qu'un second navire avait été vu près de l'île du Roi-Guillaume, et que, dans le courant de la même année, il avait été jeté et brisé sur la côte. Ce navire avait été pour eux une mine féconde de bois et de fer.

« D'après le plan arrêté pendant l'hiver pour ces recherches, le lieutenant Hobson était chargé de relier le long de la terre Victoria, les dernières découvertes de Collinson à celles de Winniat; mais, par suite des renseignements obtenus des Esquimaux, je lui donnai l'ordre de faire des recherches sur le naufrage et de suivre toutes les traces qu'il trouverait au nord et à l'ouest de l'île du Roi-Guillaume.

« Accompagné de ma petite troupe je marchai le long des côtes est de cette même île, visitant les cabanes de neige abandonnées, mais sans rencontrer d'indigènes jusqu'au 8 mai, où, près du cap Norton, nous arrivâmes à un village de neige contenant 30 habitants. Ils vinrent à nous sans la moindre apparence de crainte ou d'hésitation, quoique aucun d'eux n'eût vu des hommes blancs en vie auparavant.

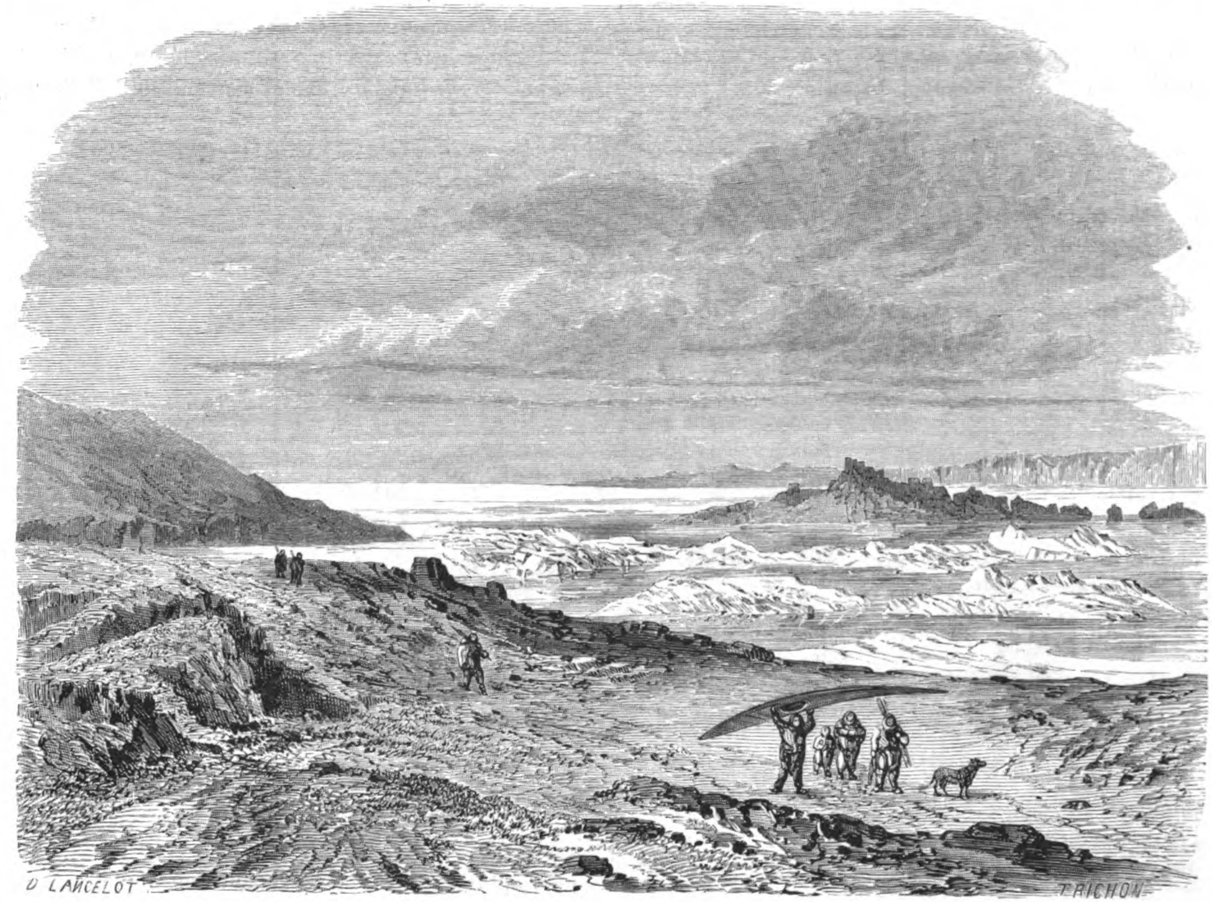
« Ils mirent beaucoup d'empressement à nous com-

muniquer tout leur savoir et à échanger leurs produits, mais ils nous auraient dérobé tout ce que nous possédions si nous n'y eussions pris garde. Nous avons obtenu d'eux beaucoup de reliques de nos compatriotes, et nous aurions pu en acheter beaucoup plus encore, si j'avais eu des moyens suffisants de transport. En indiquant le nord-nord-est, ils nous ont dit qu'à cinq jours de marche dans cette direction, dont un sur la mer glacée, on arrivait au lieu du naufrage.

« Aucun d'eux n'y était allé depuis 1857-58, époque à laquelle il n'y restait plus rien à récolter, dirent-ils, leurs compatriotes ayant emporté presque tout.

« La plupart de nos informations nous ont été données par une vieille femme très-intelligente, qui n'hésita jamais devant les questions de Petersen, et dont tous les dires furent confirmés par un de ses compatriotes témoin de ses interrogatoires. Elle nous dit que le bâtiment avait été jeté à la côte, et que plusieurs des hommes blancs avaient succombé sur la route de la Grande-Rivière ; mais ce ne fut que pendant l'hiver suivant que leurs cadavres, découverts par les Esquimaux, instruisirent ceux-ci de la destinée des *kablounas*.

« Ils nous assurèrent tous que nous trouverions des indigènes sur la rive méridionale de la Grande-Rivière, et peut-être aussi au lieu du naufrage ; mais malheureusement il n'en fut pas ainsi : nous ne trouvâmes qu'une seule famille au-dessous de la Pointe-Booth, et personne à l'île Montréal ou en aucun des lieux visités plus tard.



Vue de l'embouchure de la Grande-Rivière de Back, prise de l'île de Montréal. — Dessiné par Lancelot, d'après Back.

« Nous parcourûmes successivement la Pointe-Ogle, l'île Montréal et l'entrée de Barrow ; mais nous n'y trouvâmes rien, excepté quelques morceaux de cuivre et de fer dans une cachette des Esquimaux. Nous avions alors atteint les limites du champ des recherches exécutées en 1855 par MM. Anderson et Stewart, et n'ayant pas l'espérance de rencontrer de nouveaux indigènes dans cette direction, nous repassâmes sur l'île du Roi-Guillaume, et continuâmes d'explorer ses rives sud sans aucun succès, lorsque le 24 mai, à environ 10 milles à l'est du cap Herschell, nous découvrîmes un squelette blanchi autour duquel étaient quelques fragments de vêtements européens.

« Après avoir avec soin écarté la neige, nous trouvâmes aussi un petit portefeuille contenant quelques lettres, qui, bien que détériorées, peuvent encore, néanmoins, se déchiffrer. Nous avons jugé, par les restes de ses vêtements, que cet infortuné jeune homme était un garçon d'hôtel ou un domestique d'officier, et sa position confirmait exactement le dire des Esquimaux, que les *kablounas* avaient succombé, l'un après l'autre, sur le chemin qu'ils avaient pris.

« Le jour suivant, nous arrivâmes au cap Herschell, et nous examinâmes le cairn élevé par Simpson (en 1839), ou plutôt ce qu'il en reste, car il n'a plus que quatre pieds de haut, et les pierres centrales ont été déplacées, comme si l'on eût mis quelque chose au-dessous. Mon opinion, for-

mée dès le premier abord, est que les équipages y avaient déposé quelques objets, enlevés plus tard par les naturels.

« Je dois revenir maintenant au lieutenant Hobson qui, après s'être séparé de moi au cap Victoria le 28 avril, s'était dirigé sur le cap Félix. A une très-petite distance, il trouva des traces non douteuses de l'expédition Franklin : un très-large cairn de pierres, et, tout près, une petite tente avec des couvertures, des habits et d'autres effets. Un morceau de papier blanc a été trouvé dans le cairn, ainsi que deux bouteilles cassées qui gisaient au milieu des pierres, mais rien de plus ; bien qu'on fouillât le cairn et la terre qui le portait à plus de dix pieds de distance tout autour, le lieutenant n'y trouva aucun document écrit.

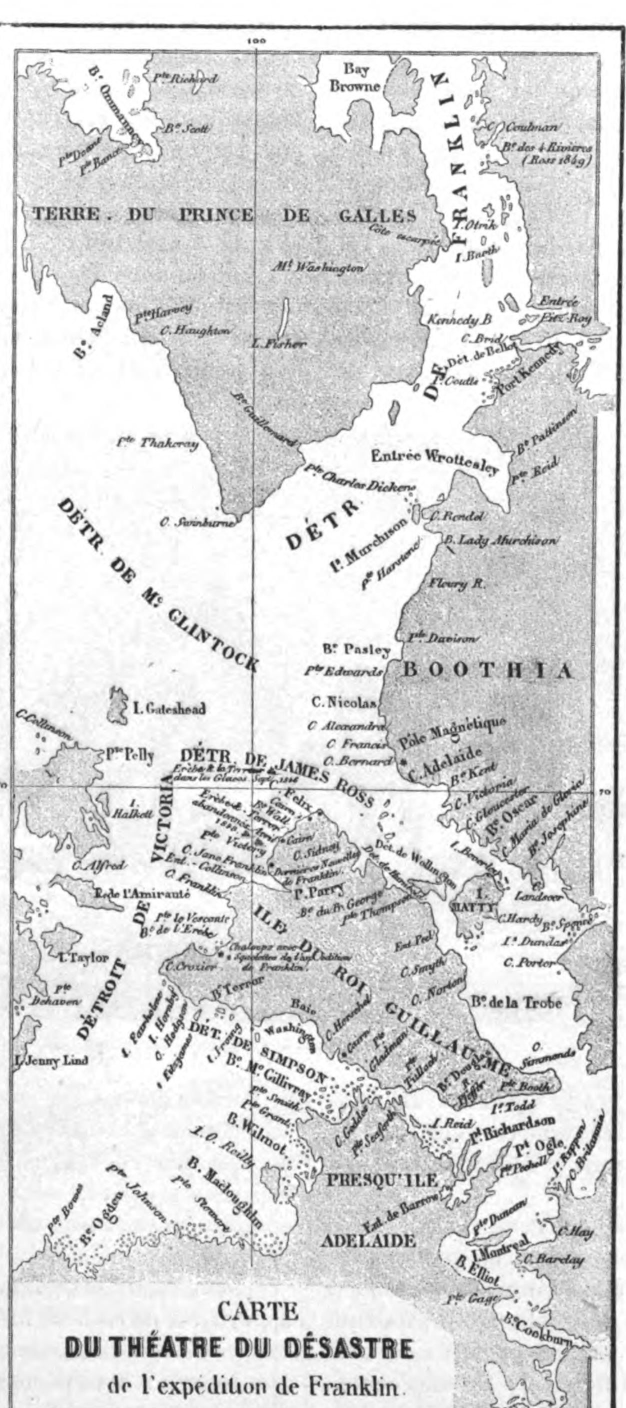
« A environ deux milles plus loin, au sud, étaient deux autres petits cairns qui ne contenaient ni traces ni reliques, à l'exception d'une pioche cassée et d'une boîte à thé encore pleine. »

On lit dans la relation du second voyage exécuté par sir John Ross à la recherche du passage nord-ouest, que son neveu, aujourd'hui sir James Ross, parvint à la Pointe-Victory le 29 mai 1839. Ce fut le terme extrême de ses explorations vers le sud-ouest. « Prêt à m'en éloigner, dit-il, j'élevai sur ce promontoire un amas de pierres de six pieds de hauteur, dans l'intérieur duquel je déposai une courte relation de ce que nous avions fait depuis notre départ d'Angleterre. Telle est la coutume, et je m'y conformai, bien qu'il n'y eût pas la moindre apparence que notre petite histoire tombât jamais sous les yeux d'un Européen.... Si cependant une mission de découvertes en conduit un en cet endroit, et qu'il y trouve la preuve de la visite que nous y avons faite, je sais quel prix le voyageur errant dans ces solitudes attache au moindre vestige qui lui rappelle sa patrie et ses amis, et je pourrais presque lui envier ce bonheur imaginaire. »

Dix-neuf ans plus tard, sir James Ross, envoyé à la recherche de Franklin, s'efforçait en vain de parvenir jusqu'à cette même Pointe-Victory, et dix ans encore s'écoulèrent (6 mai 1859) avant que le lieutenant Hobson vînt y dresser sa tente, en face du cairn élevé par le premier découvreur.

.... « Il s'empressa de faire fouiller ce monument, et parmi les pierres du sommet il trouva une boîte de fer-blanc contenant un court rapport, le rapport même de l'expédition perdue.

« Ce document, écrit sur parchemin, nous apprit que le 28 mai 1857 *tout allait bien* à bord de *l'Érèbe* et de *la Terror ;* que dans le courant de la même année 1845, qui avait vu leur départ d'Angleterre, ces deux navires avaient remonté le chenal de Wellington jusqu'à la latitude de 77°, et qu'ils étaient revenus par l'ouest de l'île Cornwallis prendre leurs quartiers d'hiver à l'île Beechey. Le 12 septembre de l'année suivante (1846), ils étaient bloqués dans les glaces par 69° 05′ de latitude et 98° 23′ de longitude ouest (de Greenwich), à environ 15 milles des rivages nord-ouest de l'île du Roi-Guillaume. Ce fut là le théâtre de leur second hivernage. Le lieutenant Gore et M. des Veaux, avec un parti de six hommes, vinrent déposer à terre ce précieux document, ainsi qu'un autre exactement semblable qui fut trouvé sous un petit cairn, à une journée de marche plus au sud.



CARTE
DU THÉÂTRE DU DÉSASTRE
de l'expédition de Franklin.

« Autour des marges du premier de ces parchemins, on remarque plusieurs observations additionnelles ajoutées onze mois plus tard (25 avril 1848). Les navires n'ayant

fait en vingt mois qu'une quinzaine de milles vers le sud avaient été abandonnés trois jours auparavant. Sir John Franklin était mort depuis le 11 juin 1847, et neuf officiers et quinze hommes l'avaient déjà précédé ou suivi.

« Les survivants de l'expédition, au nombre de cent cinq, avaient abordé sur ce point, sous le commandement du capitaine Crozier, et reconstruit sur l'emplacement du cairn de James Ross, détruit probablement par les Esquimaux, le cairn existant aujourd'hui. Leur intention était de partir le lendemain au matin pour la Grande-Rivière de Back, et ce rapport était signé par Crozier comme capitaine de *la Terror* et principal officier de l'expédition, et par Fitzjames, capitaine de *l'Érèbe*. Il semble que les trois jours de marche écoulés entre l'abandon des navires et la date de cet écrit, avaient déjà épuisé les forces de ces malheureux, et il paraît qu'en se mettant en marche vers le sud, ils abondonnèrent en cet endroit une grande quantité d'habits, d'effets et de provisions de toutes sortes, comme s'ils avaient eu l'intention de se débarrasser de tous les objets qui pouvaient ne leur être d'aucune utilité. Après dix ans écoulés, des pioches, des pelles, des ustensiles de cuisine, des cordages, du bois, de la toile, et même un sextant portant le nom gravé de Frédéric Hornby, R. N., étaient encore épars sur le sol ou incrustés dans la glace.

« Le lieutenant Hobson continua ses recherches jusqu'à quelques jours de marche du cap Herschell, sans trouver aucune trace des naufragés ou des indigènes. Il laissa pour moi un rapport détaillé de ce qu'il avait découvert, de manière que, revenant par l'ouest de l'île de King-William, j'eus l'avantage d'être mis au courant de tout ce que l'on avait trouvé.

« Bientôt après avoir laissé le cap Herschell les traces des indigènes devinrent moins nombreuses et moins récentes, et, plus à l'ouest, elles cessèrent complétement. Cette partie de la terre du Roi-Guillaume est extrêmement



Découverte du cairn où était déposé le document reproduit page 25.

basse et dénuée de toute espèce de végétation. De nombreuses petites îles s'étendent en avant, et au delà le détroit de Victoria est couvert d'énormes et impénétrables monceaux de glace.

« Parvenus au 69° 09′ de latitude nord, et au 99° 27′ de longitude, nous nous dirigeâmes vers un grand bateau que le lieutenant Hobson avait découvert quelques jours auparavant, ainsi qu'il m'en avait informé. Il paraît que ce bateau, destiné dans le principe par nos infortunés compatriotes à remonter la rivière du Grand-Poisson, avait dû être abandonné ensuite. Il mesurait 28 pieds de long sur 7 1/2 de large. Sa construction était très-légère, mais le traîneau sur lequel il était placé était fait de chêne brut solide, et pesait autant que le bateau lui-même.

« Une grande quantité d'effets fut trouvée en cet endroit, un squelette même était à l'arrière du bateau, desséché et tapi sous un monceau de vêtements; un autre, plus endommagé, probablement par les animaux, gisait non loin de l'embarcation. Cinq montres de poche, une quantité considérable de cuillers et de fourchettes en argent et plusieurs livres de religion furent recueillis en cet endroit; mais nous n'y pûmes découvrir ni journaux de bord, ni portefeuilles, ni aucun effet portant le nom de son propriétaire.

« Deux fusils à deux coups, chargés et amorcés, étaient appuyés sur les côtés du bateau, probablement à la place même où les deux marins dont nous voyions les déplorables restes les avaient déposés onze ans auparavant. Il y avait aussi tout autour des munitions en abondance, trente ou quarante livres de chocolat, du thé et du tabac.

« Beaucoup de reliques intéressantes ont été recueillies par le lieutenant Hobson et quelques-unes par moi-même. Le 5 juin, j'arrivai à Pointe-Victory sans avoir découvert rien de plus. Nous fouillâmes de nouveau avec le plus grand soin les habits et les carnets, dans l'espoir d'obtenir d'autres renseignements, mais cela sans aucun succès.

25th April 1848 — HM Ships Terror and Erebus were deserted on the 22nd April 5 leagues NNW of this having been beset since 12th Sept 1846. The officers & crews consisting of 105 souls under the command of Captain F. R. M. Crozier landed here — in Lat 69° 37' 42" Long 98° 41' 15" — This paper was found by Lt Irving under the cairn supposed to have been built by Sir James Ross in 1831 — 4 miles to the Northward — where it had been deposited by the late Commander Gore in June 1847. Sir James Ross' pillar has not however been found and the paper has been transferred to this position which is that in which Sir J. Ross' pillar was erected — Sir John Franklin died on the 11th June 1847 and the total loss by deaths in the Expedition has been to this date 9 officers & 15 men.

James Fitzjames Captain HMS Erebus

F. R. M. Crozier Captain & Senior Offr.

and start on tomorrow 26th for Backs Fish River

H. M. S. hips Erebus and Terror

Wintered in the Ice in

28 of May **184** 7 — **Lat.** 70° 5' N **Long.** 98° 23' W

Having wintered in 1846–7 at Beechey Island in Lat 74° 43' 28" N Long 91° 39' 15" W after having ascended Wellington Channel to Lat 77° and returned by the West side of Cornwallis Island.

Sir John Franklin commanding the Expedition

All well

WHOEVER finds this paper is requested to forward it to the Secretary of the Admiralty, London, *with a note of the time and place at which it was found*: or, if more convenient, to deliver it for that purpose to the British Consul at the nearest Port.

QUICONQUE trouvera ce papier est prié d'y marquer le temps et le lieu où il l'aura trouvé, et de le faire parvenir au plus tôt au secrétaire de l'Amirauté britannique à Londres.

CUALQUIERA que hallare este Papel, se le suplica de enviarlo al Secretario del Almirantazgo, en Londres, con una nota del tiempo y del lugar en donde se kalló.

FINDEREN af dette Papiir ombedes, naar Leilighed gives, at sende samme til Admiralitets Secretairen i London, eller nœrmeste Embedsmand i Danmark, Norge, eller Sverrig. Tiden og Stœdit hvor dette er fundet önskes venskabeligt paategnet.

WRE diesen Zettel findet, wird hier-durch ersucht denselben an den Secretair des Admiralitets in London ein zusenden, mit gefalliger angabean welchen ort und zu welcher zeit er gefundet worden ist

EEN ieder die dit Papier mogt vinden, wordt hiermede verzogt, om het zelve, ten spoedigste, te willen zenden aan den Heer Minister van de Marine der Nederlanden in 's Gravenhage, of wel aan den Secretaris den Britsche Admiraliteit, te London, en daar by te voegen eene Nota, inhoudende de tyd en de plaats alwaar dit Papier is gevonden geworden.

Party consisting of 2 Officers and 6 Men left the ships on Monday 24th May 1847

Gm. Gore Lieut.

Chas. F. Des Voeux mate

Fac-simile du document trouvé à la Pointe-Victory, le 6 mai 1859.

« Il ne m'arriva rien autre de remarquable jusqu'à mon retour au vaisseau, que j'atteignis le 19 juin, cinq jours après le lieutenant Hobson. Nous nous sommes assurés que les côtes de la terre du Roi-Guillaume, entre ses deux extrémités nord et sud et les cap Félix et Crozier, n'ont pas été visitées par les Esquimaux depuis l'abandon de *l'Érèbe* et de *la Terror*, puisque les cabanes et les articles laissés n'ont pas été touchés.

« Si d'autres vestiges de ce grand naufrage sont encore visibles, il est probable qu'ils doivent se trouver auprès des petites îles situées entre les caps Crozier et Herschell.

« Le 28 juin, le capitaine Young et ceux qui l'accompagnaient revinrent, après avoir fait leur part de la tâche commune et s'être assurés que la terre du prince de Galles est une île séparée de la terre Victoria par un détroit, dont ils ont tracé les lignes de côtes entre les deux points extrêmes atteints en 1851 par les lieutenants Osborne



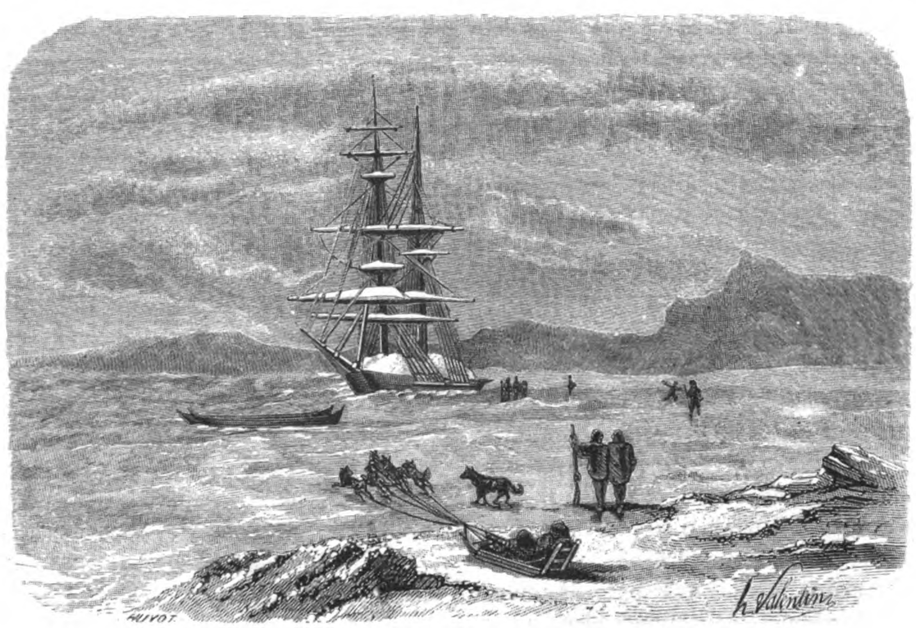
et Browne. Ils ont aussi fait la géographie des côtes comprises entre le détroit de Bellot et la baie des Quatre-Rivières.

« Dans la crainte de n'avoir pas assez de provisions, le capitaine Young renvoya quatre de ses hommes, et pendant quarante jours il marcha à travers les brouillards et les tempêtes de neige, accompagné d'un seul homme et de ses chiens, et bâtissant chaque nuit une cabane de neige; mais il ne put supporter tant de privations et de fatigues sans altérer profondément ses forces et sa santé.

« Le lieutenant Hobson, à son retour à bord, était également dans un triste état. Dès le début du voyage il était loin de se bien porter, et à la suite de ses fatigues il eut une violente attaque de scorbut. Néanmoins il accomplit courageusement et habilement sa tâche, et de tels faits prouvent de quel espoir nous étions animés dans les recherches particulières que chacun de nous eut à faire.

« Enfin, nous nous retrouvâmes tous à bord. Comme plusieurs cas de scorbut s'étaient présentés, toutes nos précieuses provisions de jus de citron, d'ale de Burton, etc., furent employées, et grâce à ces conservatifs, il ne nous fallut qu'un court espace de temps pour nous remettre tous en parfaite santé.

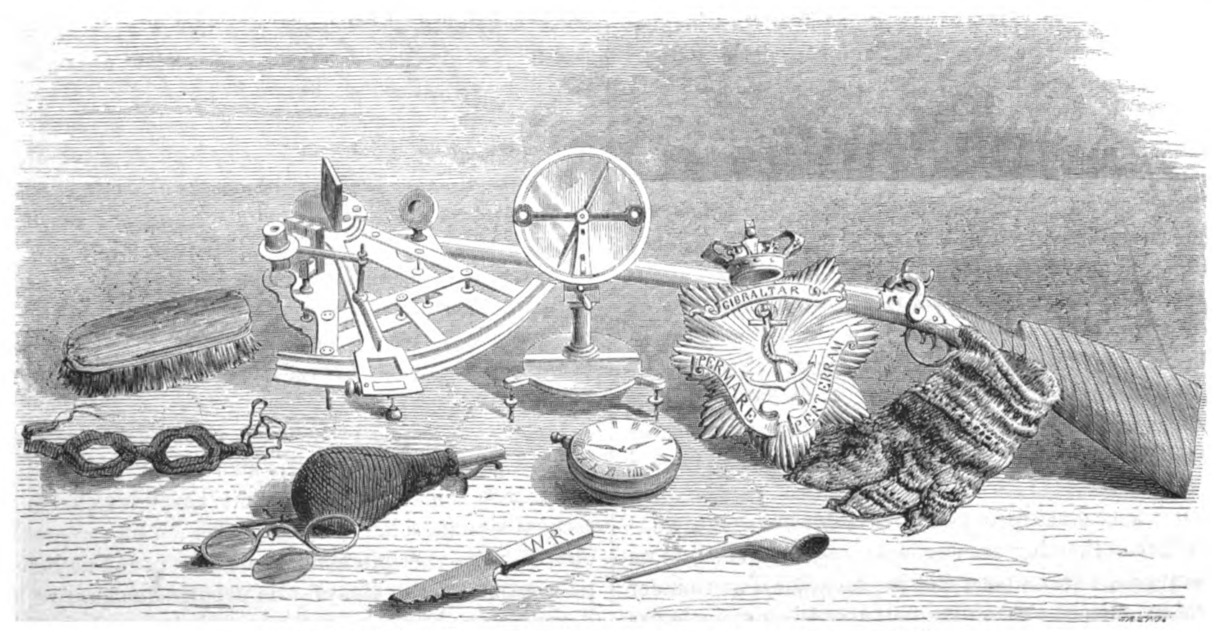
« Pendant notre séjour à Port-Kennedy, nous avons été deux fois appelés à conduire un des nôtres dans la



Le Fox hivernant dans le détroit de Bellot. — Dessin de M. Valentin.

tombe. M. George Brands, ingénieur, mourut d'une attaque d'apoplexie le 6 novembre 1858. Le matin de ce même jour il paraissait en bonne santé et s'était livré pendant plusieurs heures à la chasse aux rennes. Le 14 juin 1859, Thomas Blackwell, maître d'hôtel, mourut du scorbut. Cet homme avait servi dans deux précédentes campagnes arctiques.

« L'été ayant été très-chaud, la mer était parfaitement



Divers objets de l'expédition de sir John Franklin, rapportés en Angleterre par *le Fox*.

libre au nord; en conséquence, le 9 août nous étions prêts à reprendre le chemin de notre patrie, et quoique la mort du mécanicien, en 1857, et celle de l'ingénieur, en 1858, nous eussent laissés avec deux chauffeurs seulement, néanmoins, avec leur aide, je parvins à conduire le steamer à la pointe de la Fury.

« Nous restâmes là pendant quelques jours, jusqu'à ce que le vent ayant changé et poussé les glaces, nous pûmes continuer notre voyage, sans aucune autre interruption, jusqu'à Godhaven, où nous arrivâmes le 27 août, et où nous fûmes reçus avec la plus grande cordialité par M. Olick, inspecteur du Groënland du nord, et par les

autorités locales, qui eurent l'obligeance de nous faire fournir tout ce dont nous avions besoin.

« Là nous congédiâmes nos deux Esquimaux conducteurs de chiens, et le 1er septembre nous reprimes la mer pour revenir en Angleterre.

« Ce rapport serait incomplet si je ne parlais pas des obligations que j'ai contractées envers tous mes compagnons de voyage, officiers et marins, pour le zèle qu'ils ont déployé et l'aide efficace qu'ils m'ont constamment donnée.

« Un sentiment d'entier dévouement à la cause que lady Franklin a si noblement défendue, et une ferme détermination de faire tout ce qu'il est possible à l'homme, sont les deux mobiles qui nous ont guidés et qui nous ont fait surmonter toutes les difficultés. Avec moins d'enthousiasme et d'obéissance dévouée au commandement, un si petit nombre d'hommes, — vingt-trois en tout, — n'aurait jamais suffi pour conduire à bonne fin une tâche aussi grande et aussi difficile. »

QUELQUES JOURS AU MAROC.

NOTES DE VOYAGES, PAR M. F. SCHILKER.

(Suite et fin.)

Dans une petite cour basse, étroite et garnie, au premier et unique étage, d'une galerie en bois, se tiennent la femme de Hamet et ses deux filles, Aïstra et Fatima. La femme est petite, grosse, ornée d'un turban rouge se terminant en pointe élevée et d'une robe bleue; Aïstra est tout à fait charmante, drapée avec un goût remarquable dans de transparentes mousselines blanches, et les bras nus et bien formés ornés de pesants bracelets d'argent; Fatima, moins jolie que son aînée et coiffée d'un bonnet pointu rouge, me donne avec répugnance la poignée de main que son père commande de m'offrir, puis se réfugie dans la galerie et s'y livre à la vive hilarité que ma visite lui inspire.

De la cour on pénètre dans trois pièces plus longues que larges, dont chacune occupe un côté de la maison; c'est l'ordre généralement observé dans les habitations mauresques, où le quatriène côté, réservé à l'entrée, est pourvu de doubles portes et de guetteurs grillagés; les chambres sont garnies de tapis turcs et d'étagères du Maroc; certes ce n'est pas là une bien riche résidence, mais avec l'impossibilité où l'on se trouve de pénétrer dans ces demeures mauresques, je dois m'estimer heureux d'avoir jeté ce coup d'œil à la dérobée. Hamet, en en ressortant, me dit qu'il a eu plaisir à me montrer sa famille, mais me recommande le secret; il craint dit-il, ses coreligionnaires d'une part, et de l'autre les demandes indiscrètes d'autres étrangers; mais j'imagine que je ne suis pas le premier Européen qu'il ait honoré de cette faveur.

Désirant connaître un peu les environs de la ville, j'envoie Hamet chercher des chevaux; il m'amène bientôt un poney gris, et nous nous mettons en quête d'un coursier pour lui-même; c'est alors que j'apprécie à sa juste valeur le pavé de Tanger, avec ses rocs, ses profondeurs, ses marches plus roides qu'un sentier montagneux. Enfin Hamet découvre un cheval, porteur d'une haute selle à marchandises, sur laquelle se perche mon guide, les deux jambes pendantes du même côté, le caban bleu négligemment jeté sur les épaules, les replis de son turban menaçant de se dérouler au vent et ramenés sur la tête dans une pittoresque irrégularité, le fusil croisé devant lui. Près de la ville s'étendent d'abord de vastes plaines, parsemées de bouquets d'aloès, à gauche un fond de montagnes, à droite au loin l'océan. C'est une charmante promenade qui sert aux divertissements équestres des familles consulaires. Nous nous enfonçons ensuite dans un sentier bordé et dominé par les haies de gigantesques aloès et dégénérant bientôt en véritable ravin. Comment décrire cette promenade où le sentier souvent interrompu, court sur des pierres, sur des rochers, descend les pentes rocailleuses, passe les ruisseaux à gué? Les chevaux glissent, mais Hamet n'en répète pas moins que les coursiers berbères aiment précisément les routes de ce genre et s'ennuieraient si le chemin était aisé. La nature compense cependant par sa nouveauté les peines de la route. Ces lignes de collines et de montagnes arides, ces vastes ravins au fond desquels coulent de petits torrents, ces touffes d'aloès d'où jaillit parfois la belle fleur funeste à la plante qui l'a produite, ces immenses haies de roseaux de dix à douze pieds de hauteur, ces horizons aux tons violacés, ces premières plaines du désert, tout cela c'est l'Afrique dans sa sauvage immensité, et Hamet, se retournant souvent vers moi, s'écrie avec orgueil : « Comme c'est beau la Barbarie ! N'est-ce pas que c'est un des plus beaux pays du monde ? N'est-ce pas que c'est mieux que l'Espagne ? »

Dans notre longue promenade, nous passons près de Maures lavant leur linge dans un ruisseau à demi ensablé; non loin d'eux une femme garde les effets qui sèchent vite au soleil d'Orient, mais à notre approche elle se voile précipitamment; des troupeaux de bœufs paissent en liberté, essayant de brouter quelques restes d'une récolte depuis longtemps terminée, car le terrain encore assez fertile aux approches de Tanger n'est cependant cultivé qu'une fois par an. Sur une petite colline, quinze bâtons dans un tas de pierres, portant chacun un lambeau de toile blanche, annoncent l'entrée d'un village. Au détour d'un monticule de sable, nous l'apercevons; il se compose de cabanes très-basses, couvertes de chaume; il y en a quinze, nombre correspondant à celui des bâ-

tons de l'entrée : quelques Marocains sont accroupis à terre, les jambes croisées, devant leurs petits enclos, laissant aux femmes le soin de cuire le pain hors de la hutte. L'aspect général est sale et misérable.

Non loin de là, nous rencontrons deux caravanes dont le voyage commence ; les chameaux se suivent en longue file, le cou en avant, la tête un peu en arrière, un vrai tableau de Decamps, ou de ce pauvre Marilhat. Il ne manque que les palmiers, fort rares de ce côté de l'Afrique. Après quatre heures de promenade, nous revenons par les bords de la mer, fort sablonneux sur cette partie du littoral où la marée se fait sentir.

Nous rencontrons beaucoup de Maures qui reviennent du marché ; parmi ceux-ci quelques femmes de la campagne, portant sur leur dos un enfant enveloppé dans leur burnous, et si bien enveloppé qu'on n'aperçoit que la tête ou une extrémité de jambe ou de bras. La ville est toujours d'une excessive animation, surtout la rue menant au marché ; des deux côtés sont construites de petites baraques en bois, basses et adossées aux maisons ; le marchand est couché au fond, les jambes croisées, au milieu de ses marchandises. La rue est le lieu de réunion générale, on s'y cherche, on s'y visite, on s'y raconte les événements, on discute sur le marché du matin, sur les voleurs pris la veille, et au milieu de tout cela passent les bêtes de somme chargées de ballots, et les juifs écoutant tout, souriant à tout, offrant sans cesse leurs services et ne se rebutant pas d'un refus répété.

Le dialecte parlé au Maroc est dur, et m'a semblé plus rauque que l'arabe avec lequel il offre cependant beaucoup de ressemblance. A propos de juifs, j'oublie de mentionner qu'à ma rentrée, à ma sortie, à toute heure enfin je retrouve mon marchand à ma porte ; il me quitte avec force saluts, l'instant après il revient en m'apportant un nouvel objet ; je ne puis m'en défaire, et ma visite chez un de ses confrères lui tient fort à cœur. Ce confrère était un fils d'Israël qui m'a vendu quelques poteries de Fez ; les couleurs sont vives, les formes gracieuses, les prix minimes, mais les défauts nombreux. « C'est ce qui en fait la valeur, me dit assez spirituellement le marchand, s'ils n'avaient pas de défaut ils ne seraient pas arabes ! »

De leur côté, les Arabes montrent le poing aux juifs et les rançonnent quand ils le peuvent : c'est l'éternel dissentiment entre Isaac et Ismaël[1].

Quand le soir est venu, des détonations, qui se succèdent, annoncent la continuation de la fête du mariage maure. Avant de rejoindre le cortége de mon hôte d'hier, j'en rencontre un autre plus modeste ; la noce du pauvre passe : quelques musiciens, quelques lanternes, les assistants marchant l'un après l'autre, puis le mari conduisant la mule sur laquelle est huchée la femme, immobile et voilée. Quelques amis ferment la marche et le tout a bientôt disparu. Il n'en est pas de même de la noce du riche, le bruit augmente, se rapproche, et nous nous joignons au cortége. Ici la mariée est encore absente, on va la chercher en cérémonie. Sur une mule, monture consacrée en pareille circonstance, est placé un grand panier carré garni en toile blanche, d'où sort un mannequin féminin, recouvert d'un grand manteau rouge et d'un turban en pointe blanc et rouge ; les hommes soutiennent des deux côtés le volumineux échafaudage, qui dépasse de beaucoup le dos de la mule et atteint presque la hauteur des maisons mauresques. Les fifres et les tambours suivent la bête, devant laquelle on tire des coups de fusil qui font à tout moment arrêter le cortége. La lune éclaire cette singulière procession, qui serpente à travers les méandres de la ville, afin de la faire participer tout entière à la réjouissance ; enfin l'on arrive chez la fiancée ; les amis, après quelques pourparlers, la reçoivent ; confiée à leur garde, elle est soigneusement voilée ; ils la placent sur la mule enveloppée des ornements qu'ils ont apportés et la conduisent chez son futur époux. Il la fait entrer chez lui, et la voit alors pour la première fois de sa vie. On assure cependant que, si elle lui déplaît trop, il peut la rendre à son père, en payant une forte indemnité ; ce moyen est rarement employé, parce qu'il en rejaillit toujours une sorte de déshonneur sur la famille de la répudiée.

J'ai terminé ma journée en passant une demi-heure au petit théâtre organisé par les riches juifs de Tanger : il est fort simple ; on a recouvert de toile une cour garnie de bancs ; les galeries du premier étage forment les loges qu'occupent les consuls et huit ou dix juives, dont la parure fait encore ressortir la beauté. Des Maures, jambes nues, arrangent la scène, ce qui ne laisse pas de produire un singulier effet. On joue une comédie espagnole suivie de danses ; peu de Marocains assistent au spectacle.

Quelques gardes sillonnent les rues de la ville en criant et en s'éclairant d'une lanterne, double moyen de prévenir les voleurs de leur passage. Hamet admire beaucoup cette organisation et m'assure qu'elle est égale à celle de Gibraltar. Mais ce matin, quand j'ai cru avoir perdu ma bourse au marché, il s'arrachait le turban, criait, gémissait et m'avouait que les vols sont bien nombreux à Tanger.

VENDREDI.

Chez les musulmans, c'est le jour du repos ; ils vont prier dans les mosquées, dont l'extérieur est orné d'une tour quadrangulaire surmontée d'un belvédère et d'une longue perche : deux fois par jour le muezzin convoque du haut de cette tour les fidèles. Je ne vois que le parvis de la mosquée, l'entrée étant formellement interdite aux *infidèles*. Je m'en console par une promenade hors les murs, non loin desquels se trouve un de ces puits tels que les patriarches ont dû les creuser pour abreuver leurs troupeaux. A l'ombre des grands roseaux, entourée d'aloès et de cactus sauvages, s'ouvre la citerne ; grimpés sur le rebord, les jambes pendantes, la tête au-dessus de l'orifice, des enfants suivent la descente de leurs cruches,

1. Toutefois les juifs du Maroc paraissent jouir d'une entière liberté religieuse. On ajoute que certaines tribus juives, très-anciennement établies sur les montagnes, y vivent sur le pied d'une parfaite égalité avec les familles berbères.

ou la remontent à grand'peine; c'est le tableau de Decamps; des vieillards à barbe blanche, quelques femmes même, toujours voilées, attendent leur tour de puiser. Elles arrivent, la cruche couchée en travers sur l'épaule, ou s'en retournent la tenant, les unes debout sur l'épaule, et la cruche soutenue par la main, les autres sur la main ouverte appuyée contre la tête. Poussin, dans son beau tableau d'Éliézer et de Rébecca, n'a rien inventé de plus noble et de plus gracieux que ces poses diverses avec lesquelles s'harmonisent si bien les longs plis des vêtements mauresques.

J'ai conclu aujourd'hui plusieurs achats, indépendamment de mes poteries, entre autres un turban formé, comme ils le sont tous, d'une immense pièce d'étoffe blanche que l'on roule en corde, laquelle corde à son tour se roule à volonté autour du fez; le tout est fort lourd, ce qui est moins sensible aux Maures qu'à nous qui ne portons pas les cheveux rasés. Un turban bien fait s'enlève de la tête comme un bonnet, sans que les plis se dérangent.

Le juif m'a jusqu'ici persécuté sans trêve ni merci; il m'apporte, entre autres objets, les beaux bijoux des riches dames juives : ils se composent de bracelets et de pendants d'oreilles en or, enrichis de pierres fines. Ces pendants d'oreilles ont la forme et la pesanteur d'un gros bracelet dont les deux bouts restent écartés; l'une des extrémités se passe dans un petit anneau traversant l'oreille; l'autre extrémité, plus large et ornée de fleurs en rubis et émeraudes, est reliée par une chaine d'or à une broche de dessin semblable placée dans les cheveux au-dessous de la tempe. Ces bijoux sont excessivement lourds à porter; ils valent deux mille cinq cents francs. Les Mauresques y ajoutent des anneaux entr'ouverts en argent ciselé que l'on met au bas de la jambe; les Mauresques pauvres ont des anneaux plus simples et une seule boucle d'oreille en argent, formant également cercle entr'ouvert, d'où tombent quatre ou cinq breloques d'argent et de verre colorié.

Après de longues discussions sur les prix, et les hésitations du juif, qui me jure sur le salut de son âme qu'il ne gagne presque rien et n'a d'autre but que de me satisfaire, je conclus et paye; aussitôt son ton change, ce sont des transports de reconnaissance, des poignées de main, de tendres adieux, avec l'assurance d'un éternel attachement. Cet intéressant personnage a nom Jose-Ben-Saken. Il avait hâte d'en finir, car à la première étoile le sabbat commence, et les juifs, ce jour sacré, s'interdisent scrupuleusement tout négoce.

Tanger même est pauvre en manufactures, tous les produits viennent de Rabat, de Tétuan ou de Fez; on y fabrique des étoffes très-remarquables dont le dessin et la couleur rivalisent de perfection, des pièces de soie, de belles toiles, des colliers d'ambre jaune et, comme de raison, beaucoup d'objets en maroquin. Parmi la poterie, on retrouve des formes tout à fait anciennes et quelquefois la coloration des vases étrusques. Du reste, quant aux formes, les ouvriers sont très-habiles et livrent sur commande, d'après dessin, les objets voulus. Tout cela est fort bien; mais ce qu'ils font là ils le faisaient il y a déjà quelques siècles et le feront sans doute, sans y rien changer, pendant plusieurs siècles encore; c'est l'absence complète du progrès. D'après les détails qu'on me donne, Fez doit être une ville fort intéressante à visiter; elle renferme des écoles, de beaux palais enrichis, dit-on, de peintures; mais le voyage est fatigant et coûteux : avant de l'entreprendre, il faut d'abord obtenir une permission de l'empereur; on la reçoit contre l'envoi d'un cadeau valant de cinq à six cents douros; il faut ensuite quarante gardes qui se font chèrement rétribuer. Le voyage en lui-même dure plusieurs semaines; on part à l'aube, et, sauf une heure de repos, on marche tout le jour à travers le désert. Les Européens fréquentent peu Battoun et Rabat. A Rabat, on voit la belle tour dite *Sina-Hassan*, contemporaine de la Giralda de Séville, et de la même architecture. Dans cette ville, trois fois grande comme Tanger, se confectionne une partie considérable des produits de l'empire; chaque après-midi ont lieu les ventes, qui se font toutes aux enchères et dans la principale rue : il en résulte une grande animation; mais il est nécessaire d'ajouter, pour être narrateur fidèle, qu'à chaque pas on trouve des chevaux morts dont les cadavres infectent la voie publique et pourrissent à moitié rongés par les chiens : cela contribue, certes, en grande partie, aux dangereuses fièvres sévissant si fortement pendant les chaleurs.

SAMEDI.

Je causais avec mon compagnon d'auberge, le jeune voyageur anglais, lorsque entre dans la chambre un Marocain âgé qui se jette à ses pieds, embrasse la terre, puis se précipite sur ses mains, et, les yeux petillants de joie, les couvre de baisers à plusieurs reprises. S'approchant ensuite de moi, il embrasse la terre et me donne sur la main deux solennels baisers. Ceci me rappelle la profusion de gestes généralement employés ici dans les moindres salutations : deux amis se rencontrent dans la rue, ils portent la main à la bouche et au cœur, en murmurant quelques mots consacrés.

Ce vieillard est un capitaine de chasseurs de sangliers; il demeure à Midiah, charmant site avec vieux château entre deux montagnes, à six lieues de Tanger; il jouit d'une grande influence parmi les siens et commande à soixante hommes. Comme tout Oriental il est tout dévoué à ses amis, et compte l'Anglais dans ce nombre, ayant chassé en sa compagnie.

Je me promène dans la prairie hors la ville; on y voit trois canons envoyés jadis à l'empereur du Maroc par la reine Victoria et qui se rouillent abandonnés dans l'herbe. Assis sur la hauteur, dirigeant ses regards sur l'océan, à ses pieds, l'on se représente le passage en Espagne des premiers conquérants musulmans, à travers ce même détroit, sous ce même ciel : tandis qu'ils renversaient le faible trône des Visigoths, qu'ils y étendaient leur empire et faisaient naître les sciences et les arts, rien n'était changé de ce côté-ci du détroit; plus tard, leur

puissance s'affaiblit de jour en jour, le croissant céda pied à pied le terrain à la croix; une heure vint où par ce même chemin que sillonnèrent les barques des conquérants, quelques faibles esquifs ramenèrent le dernier calife; il aborda non loin de Tanger; la vieille civilisation était restée immuable sur ce vieux sol africain, et depuis la mort de Boabdil jusqu'à nos jours de révolution et de progrès, tout est encore de même. Ainsi l'un de ces événements qui suffisent pour bouleverser un monde a pris naissance sur ces rives et est venu s'y terminer sans rien changer à la physionomie du pays, aux mœurs des habitants; une seule différence est remarquable, c'est qu'à mesure que le temps s'écoule, la population diminue, le rôle s'efface[1].

L'empereur[2] est venu quatre fois à Tanger; il est vieux, fort gros, et père de nombreux enfants[3]; il réside à Maroc; son fils aîné règne à Fez, et, lors du bombardement par les Français, il vint à Tanger. — « Jamais, dit naïvement Hamet, les étrangers n'eussent osé débarquer: il les eût tous taillés en pièces ! »

Le gouvernement se déshonore par une incroyable avidité, qui du trône descend jusqu'aux plus humbles fonctionnaires. L'empereur dépouille les pachas, qui s'en vengent sur leurs administrés. A Tanger, dès que meurt un habitant riche, la famille est convoquée par le pacha, qui l'oblige, même au moyen de la torture, à révéler l'étendue de la fortune et à lui en montrer le dépôt, dont il s'empare. Souvent on n'attend pas la mort de celui dont la renommée exalte les grands biens; aussi les habitants les plus influents cherchent-ils à se placer sous la protection d'un consul européen.

Le fils aîné du pacha est fort cruel; c'est lui qui préside aux exécutions, et l'autre jour, pour un mince délit, il a fait expirer un malheureux sous le bâton. Par suite les révoltes sont fréquentes; en général les Marocains de l'intérieur valent mieux que ceux des côtes, qui sont tentés, par le voisinage de la mer, de se livrer à la piraterie. Une population que l'on retrouve partout où il y a quelque commerce à entreprendre, prospère à Tanger; c'est celle des juifs; presque tous se font protéger par les consuls et parlent entre eux la langue espagnole. Comme c'est aujourd'hui samedi, les femmes sont en habits de fête sur le seuil de leurs portes, les enfants, sales et déguenillés d'ordinaire, sont revêtus de riches tissus.

Une des plus opulentes familles célèbre le mariage d'un de ses membres, et, grâce à l'hospitalité orientale, je suis parfaitement reçu au milieu des invités. Déjà à la porte extérieure se tiennent quatre belles jeunes filles couvertes de pierreries et des plus éclatants costumes, mais le seuil de la cour franchi, c'est un rêve féerique qui s'offre aux regards. La cour, aux formes mauresques, est remplie de dames juives dans leur plus somptueux costume, surchargées de magnifiques bijoux et portant sur la tête cette charmante coiffure que les juives d'Alger n'ont pas et que je n'ai vue qu'au Maroc. Elle est formée de deux fichus de couleurs, de rayures et d'ornements différents, dont l'un forme turban sur la tête, l'autre passe sous le menton et retombe derrière sur les épaules. Le soleil ici de nouveau ne manque pas à son rôle brillant; il se joue sur ces étoffes éclatantes, sur ces pierreries, sur ces rayures d'argent, sur ces corsages de drap d'or, et ne s'arrête qu'au seuil de la salle étroite et longue où sont assis à l'ombre les plus vénérables des invités. Les hommes dînent ensemble dans une autre salle. Toutes les pièces sont blanchies à la craie, mais garnies jusqu'à la hauteur de cinq pieds d'une natte jaune et rouge se terminant par une corniche peinte et découpée; ces corniches sont faites à Tétuan.

Le soir, j'ai fait une nouvelle visite aux juifs; j'y ai trouvé la cour encombrée de curieux et de musiciens maures, et, dans la salle principale, une réunion de dames juives dont la parure, plus splendide encore s'il se peut que le matin, fait bien ressortir les véritables beautés. L'une d'elle, coiffée d'un turban bleu et or, porte une veste bleue et or sur une longue jupe rouge; une autre est tout en rouge couvert d'or; une autre en violet et fichu bleu foncé cachant entièrement les cheveux. Leurs bijoux sont splendides, surtout les pendants d'oreilles et les agrafes des cheveux; autour de leurs tailles flexibles se nouent de longues et brillantes ceintures. De temps à autre, à force de prières, on obtient qu'une des jeunes filles danse; c'est un pas lent et grave; une main posée sur la hanche, fortement agitée, et les deux mains retournant entre elles un mouchoir, elle tourne lentement sur elle-même plusieurs fois, et la danse finit par un salut. A l'une des extrémités de la salle, étendus sur un lit de repos, les nouveaux mariés reçoivent les félicitations de leurs amis; à l'autre extrémité on sert les rafraîchissements. Vers dix heures, beaucoup de dames se font envelopper dans leurs légers bournous et retournent chez elles suivies d'un esclave : ces fêtes se prolongent cependant fort tard dans la nuit.

Les solennités d'un mariage juif durent quinze jours environ; les cérémonies sont diverses; l'une d'elles consiste à placer la mariée sur une table, et sur sa tête une couronne de carton doré à plusieurs étages, offrant une certaine analogie avec la tiare papale. Elle reste là immobile, les yeux fermés, jusqu'à ce que chacun l'ait considérée à loisir; puis on la descend, on lui prend la main, et, entourée de ses plus proches parents, on la promène par les principales rues de la ville. Cette promenade a lieu le soir, à la lueur des flambeaux. La mariée doit toujours fermer ses yeux; le tout offre un coup d'œil fort curieux.

Notons ici la différence profonde entre les fêtes du mariage maure et celles du mariage juif : de l'un, les femmes sont entièrement exclues; dans l'autre, elles

1. La population du Maroc est estimée par quelques voyageurs à 15 millions et par d'autres à 4 millions seulement; celle de Fez à 300 000 par les uns, à 30 000 seulement par les autres. Nous reviendrons sur ce sujet à l'occasion d'un voyage au Maroc plus étendu que celui-ci.

2. Abd-er-Rahman, mort en 1859. Son fils Mohammed lui a succédé.

3. Le harem de l'empereur du Maroc se compose ordinairement de 700 à 800 femmes, dont une partie a été choisie, dans un intérêt politique, parmi les familles les plus influentes de l'empire.

jouent le rôle principal, et ces deux civilisations si différentes vivent porte à porte.

Je m'éloigne à regret de ces splendeurs.

DIMANCHE.

Les Maures aujourd'hui tiennent un de leurs grands marchés et les juifs rouvrent leur bazar, où l'on trouve peu de chose à des prix exorbitants. Les consuls, de leur côté en l'honneur du dimanche, hissent sur leurs maisons les couleurs de leur patrie. Là se borne tout souvenir de la fête chrétienne, et l'activité est plus vive que jamais dans les rues de la ville.

Les consuls sont les seuls dont les maisons diffèrent un peu, par leur élévation, des résidences marocaines : de ces petites terrasses plates on voit les cours voisines, toutes semblables à celles de Hamet, ce qui me console de n'avoir pu en visiter qu'une seule. Mon regard, plongeant aux alentours, offense vivement une juive debout sur une terrasse voisine; elle me fait d'abord des gestes de colère, puis m'injurie et finit par vouloir me jeter des pierres. Dès que j'observe un peu attentivement les êtres et les habitants, toute image féminine se cache, et les enfants pleurent. Lors de ma tentative pour esquisser le pacha, son tribunal et son entourage, un garde me fut



Vue de Rabat-Salé[1]. — Dessin de M. de Bérard.

dépêché qui me surveilla pendant tout le temps de mon croquis, s'assurant que mon travail n'avait rien que d'inoffensif. Il en a été de même quand, au moment de quitter Tanger, j'ai voulu en dessiner l'entrée du côté du port[2] : un des gardes s'est assis à côté de moi et ne m'a quitté qu'à la fin du croquis.

Le moment est venu de m'éloigner. Un bateau à vapeur français a paru en rade et ne s'arrête que deux heures. Sur le port m'attendent les marchands auxquels j'ai acheté, les matelots de la barque qui m'amena; l'un d'eux essaye en vain, par ses prières et ses promesses de bon service, de m'engager à l'emmener avec moi. De nouveau, l'on se dispute à qui me portera jusqu'au canot: cris, gestes, coups jusqu'à l'arrivée de Hamet, qui tranche la discussion en m'enlevant lui-même sur ses vigoureuses épaules. Il m'accompagne jusqu'au navire, m'offre tous ses vœux, me baise les mains, et quand, obligé de regagner sa barque, il m'a envoyé ses derniers adieux et ses derniers souhaits de longue vie et de parfait bonheur, *le Tartare* s'est déjà ébranlé, et quelques tours de roue nous font bientôt perdre de vue la petite mais intéressante ville de Tanger.

F. SCHICKLER.

1. Notre gravure représente à la fois le vieux Salé, autrefois repaire de pirates, et Rabat ou le nouveau Salé. Les deux villes sont séparées par le Bouregreb.

2. Voy. la gravure, page 5.



Voyage de circumnavigation. — La frégate *la Novara* devant l'île Saint-Paul (océan Indien).

VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE AUTRICHIENNE LA NOVARA.

(1857-1859.)

La frégate autrichienne *la Novara* est le dernier navire qui ait fait un voyage scientifique autour du monde. Partie de Trieste le 30 avril 1857, elle est rentrée dans ce port au mois d'août 1859. Construite dans les chantiers de Venise, il y a une dizaine d'années, c'est un des plus beaux des dix bâtiments de cette classe que possède l'Autriche. Elle peut être armée de quarante-quatre canons, mais elle n'en portait que trente-deux pendant son voyage autour du monde : on avait ainsi allégé le navire et augmenté l'espace réservé aux collections que devait recueillir l'expédition.

Cette grande exploration, conçue d'abord, puis organisée par l'archiduc Maximilien, commandant en chef de la marine autrichienne, avait pour but principal de fournir aux jeunes officiers de marine l'occasion de se familiariser avec la navigation de différentes mers, d'arborer le pavillon autrichien dans des lieux où il n'a pas encore été vu, et de donner aux professeurs de sciences naturelles les moyens d'acquérir des connaissances plus étendues et plus variées.

La direction en chef de l'expédition avait été confiée au capitaine de vaisseau Wullerstorf Urtair, marin érudit et habile. C'est lui qui a présidé aux études et aux recherches de la commission scientifique, de même qu'aux divers travaux astronomiques, météorologiques, magnétiques et géodésiques, exécutés par les officiers de marine. La frégate était commandée par le capitaine baron de Pock, qui avait sous ses ordres un état-major d'une trentaine d'officiers, y compris trois médecins et un aumônier. L'équipage comptait 310 hommes. Au nombre des membres de la commission se trouvaient un géologue, deux zoologistes, un botaniste, un collectionneur de botanique, un ethnographe, un économiste et un dessinateur.

La relation officielle du voyage de *la Novara* ne doit être publiée qu'au printemps prochain : mais nous pouvons, dès aujourd'hui, indiquer son itinéraire, et donner une idée générale de ses travaux en faisant quelques emprunts aux publications périodiques allemandes et à la correspondance d'officiers ou de savants attachés à l'expédition, notamment aux lettres du docteur Scherzer, naturaliste, chargé des études ethnographiques.

D'après un rapport particulier adressé par M. Scherzer à la Société de géographie de Paris, l'expédition entière a duré deux ans trois mois et vingt-huit jours. De ce temps, deux cent quatre-vingt-dix-huit jours ont été employés en relâches et en explorations à terre, et cinq cent cinquante et un jours sous voiles. La frégate a mouillé dans vingt-cinq ports différents, et a parcouru dans son voyage de circumnavigation 51 686 milles marins, ou 95 722 kilomètres[1].

Les premières relâches de *la Novara*, à Rio-Janeiro et ensuite au cap de Bonne-Espérance, ne nous apprenant aucun détail bien nouveau, nous passons immédiatement à l'arrivée de la frégate à l'île Saint-Paul, dans la mer des Indes.

SAINT-PAUL.

Il nous tardait d'aborder enfin à un endroit dont l'exploration nous fit quelque honneur près de Petermann[2] et de l'Institut géographique de Gotha[3]. — Ce ne fut donc pas sans émotion qu'après vingt-quatre jours d'une pénible navigation, employés (du 26 octobre au 19 novembre) à traverser 2770 milles marins, nous vîmes se dégager, du milieu des vapeurs lointaines, les deux îles volcaniques de Saint-Paul et d'Amsterdam qu'Alexandre de Humboldt nous avait recommandé de visiter, et qui devaient être le théâtre de nos premiers exploits[4].

Nous avions à peine jeté l'ancre à 1 mille et demi du bord, que la population tout entière de l'île, composée de deux mulâtres et d'un vieux Français à longue barbe grise, vint à notre rencontre. Le Français, M. Viot, nous offrit ses services avec une politesse exquise, et mit tout le pays à notre disposition. Il nous raconta qu'en vertu du droit de premier occupant, l'île était d'abord devenue la propriété d'un négociant français de l'île Bourbon ou de la Réunion, M. Camin, qui en avait cédé l'exploitation à un certain Polonais, M. Adam, son associé. Celui-ci avait acheté de malheureux nègres de Mozambique, et les avait forcés à lui construire quelques habitations, à faire sauter des quartiers de roche pour améliorer l'abordage, et à cultiver quelques carrés de choux et de pommes de terre. Depuis une dizaine d'années, la possession de l'île a été transférée à un M. Otovan, fournisseur des navires à Saint-Denis (île de la Réunion). Deux fois par an, ce nouveau souverain de l'île expédie une goëlette d'une quarantaine de tonnes pour pêcher dans

1. Rappelons que le mille commun marin est de 60 au degré, soit 1852 mètres, et le mille allemand de 15 au degré ou de 7 kilomètres 408 mètres. Le narrateur se sert ici du mille commun.

2. Le docteur A. Petermann est le directeur d'un recueil géographique très-estimé publié à Gotha par M. Jules Perthes : ***Mittheilungen aus Justus Perthes' Geographischer Anstalt uber wichtige neue Erforschungen auf dem Gesammtgebiete der Geographie.***

3. L'Institut géographique de Gotha est l'œuvre et la propriété du même savant éditeur M. Jules Perthes. Il a pour but spécial la publication de travaux géographiques de toute nature.

4. Humboldt désirait sans doute faire vérifier si les îlots de Saint-Paul et d'Amsterdam sont réellement volcaniques. Il s'exprime dubitativement à ce sujet dans le *Cosmos* (traduction française, t. IV, p. 430 et 431.) L'îlot de Saint-Paul est situé par 38° 38'.

les eaux poissonneuses de Saint-Paul le cheilodactylus, ou, selon son faux nom, la morue de mer. A 50 centimes par poisson, chacune de ces expéditions lui rapporte 25 000 francs. Les trois habitants de l'île surveillent ces pêcheries pour son compte, gardent les magasins, et cultivent une soixantaine de quintaux de pommes de terre, qu'ils échangent avec les baleiniers pour du riz, du tabac, des biscuits et du salé.

L'île Saint-Paul n'est qu'un sommet de cratère qui s'élève du fond de l'Océan jusqu'à une hauteur de cent soixante mètres. Elle n'est abordable que du côté du sud-ouest, où le cratère effondré forme un port magnifique, ovale, avec une ouverture large de cent mètres, aux côtés de laquelle s'élèvent deux barres, longues, l'une de deux cents et l'autre de trois cent quarante mètres, qui viennent se rattacher aux flancs escarpés de la montagne. Les côtés intérieurs du cratère tapissés de gazons offrent aux yeux un ravissant amphithéâtre de verdure.

Nous nous hâtâmes d'installer divers instruments pour nos observations astronomiques, magnétiques, géodésiques, météorologiques et hydrographiques; puis, chacun, suivant son goût, fit de la botanique, de la géologie, de l'entomologie, de la zoologie ou de la minéralogie. Quelques naturalistes zélés semèrent à la hâte des graines apportées d'Europe, avec l'espérance de les voir germer et sortir du sol. Mais bientôt un vent à écorner des bœufs, des pluies battantes et persistantes, vinrent nous assaillir dans nos huttes pendant plusieurs jours de suite et calmèrent beaucoup notre ardeur. Heureusement nous découvrimes dans la cabane du propriétaire de l'île une collection de livres choisis avec goût, des histoires de voyages, et les œuvres de Charles Bonnet. Quelques pingoins vinrent nous rendre visite. Claudiculant comme des invalides sur leurs jambes de bois, ils se promenaient dans notre cabane, lourds, gauches, naïfs, agitant leurs petites ailes informes, ouvrant de leur mieux leurs yeux ronds et leur bec, comme pour exprimer la surprise que leur causait notre présence. Ces pauvres palmipèdes vivent par milliers sur l'île Saint-Paul. Ils se sont construit une sorte d'immense cité où, le soir, au retour de la pêche, ils montent en longues files par de petits sentiers en zigzag. La nuit, ils font un vacarme assourdissant.

Nous visitâmes avec intérêt deux sources thermales, qui sortent du cratère presqu'au niveau de la mer; elles marquent 96° c. Quelques-uns d'entre nous se donnèrent la satisfaction d'y faire bouillir, au bout de leur ligne, des poissons qu'ils venaient de pêcher dans la mer, à quelques mètres de là.

Le 6 décembre (1857), nous fîmes nos adieux à M. Viot et à ses deux camarades, leur laissant en souvenir une collection d'outils.

Saint-Paul, dont nous avons levé la carte avec soin, pourrait devenir une excellente station pour les navires qui, arrivant de la Chine, du Cap, des Indes ou de l'Australie, auraient besoin de réparations ou d'approvisionnements. Elle dépend du gouvernement de l'île de France.

ÎLE D'AMSTERDAM[1].

Le 7 décembre, notre chaloupe aborda par deux fois à l'île d'Amsterdam, et non sans peine. Nous y vîmes des gazons, des roseaux, quelques herbes arborescentes, mais le vent nous força, vers le milieu de la nuit, à renoncer à l'abordage et à tourner cap sur Ceylan.

CEYLAN[2].

Nous parcourûmes la distance de l'île d'Amsterdam à Ceylan, soit 3110 milles marins en 31 jours, et, le 8 janvier, nous jetâmes l'ancre dans la baie de la Pointe-de-Galles, en vue d'une côte très-unie, couverte de cocotiers, et d'un ravissant panorama de montagnes, dont les sommets se cachaient dans les nuages.

Pointe-de-Galles est un endroit encore peu important; il consiste en une Pettah (ou ville noire des indigènes), un fort et un quartier européen, dont les maisons blanches, les rues propres, et les avenues ombragées offrent un aspect agréable.

Le bouddhisme qui semble reculer devant l'islam dans l'Inde et les îles de la Sonde, est en pleine prospérité à Ceylan. Cette île est, pour ainsi dire, la Rome des adorateurs de Sakya-Mouni. Aussi les temples et les chapelles s'y comptent-ils par milliers. Les prêtres cingalais jouissent d'une assez grande autorité à la fois religieuse et politique. Ils s'obstinent à affecter l'ignorance du moindre mot anglais : c'est une manière de protester contre les hérétiques conquérants de l'île sainte. Ils sont d'ailleurs fort polis vis-à-vis des Européens, et préoccupés uniquement, en apparence, de leurs fonctions religieuses.

A peine débarqués, nous nous mîmes en route pour le grand temple de Dadalla-Panzela, dans le voisinage de Galles. C'est là que réside le grand prêtre de Ceylan, entouré d'un conclave d'Hamadourous. Nous eûmes l'honneur de lui être présentés. C'est un vieillard de soixante-dix ans, décoré du nom redoutable de Nanalangara-Sirisoumana-Mahadama-Radjiourong-Ganatchari-Naïkoumangi. Il voulut bien nous informer par interprète qu'il avait longtemps vécu dans le pays de Siam, et que l'empereur de ce royaume (avec lequel il correspond fréquemment), venait de lui envoyer un vaste parasol d'honneur. Il nous fit voir ce riche présent. Ensuite, il daigna nous demander nos noms, notre patrie, et le but de notre voyage, toutes choses auxquelles il parut s'intéresser; il ordonna même à un jeune lévite de prendre note de tous ces détails, avec une plume d'oie, sur un papier probablement réservé aux usages profanes, car, dans le vestibule, un étudiant transcrivait religieusement quelques saintes Écritures sur une feuille de talipotier.

De Galles à Colombo, 130 kilomètres. Nous louâmes pour faire le trajet une voiture et un cocher. Pendant les

1. Cet îlot inhabité, situé par 38° 30′ de lat., et celui de Saint-Paul ont été découverts en décembre 1696 par le Hollandais Willem Van Vlaming. L'un et l'autre ont été dessinés, à cette époque, par Valentyn.

2. Parmi les voyageurs qui ont étudié Ceylan, on peut surtout recommander John Davy, Ward, et Emerson Tennent (*Ceylon, an account of the island, physical, historical, and topographical*, etc. 2 vol. avec cartes, plans, etc.).

premiers 30 kilomètres, tout alla à merveille, et nous entrâmes dans le caravansérail de Bentotte, qui est en même temps une station télégraphique. Les bâtiments ont quelque analogie avec les salles d'attente de nos chemins de fer; ils ont été construits aux frais du gouvernement. On y trouve un abri commode et une bonne nourriture au prix d'un tarif affiché contre la muraille. Pour un déjeuner à la fourchette on paye 1 fr. 80 c., et pour un dîner 3 fr. 60 c.

Pendant notre déjeuner le cocher, qu'au départ on nous avait fort vanté, s'enivra de manière à ne plus pouvoir se tenir sur ses jambes. Un sergent de police à qui nous demandâmes un nouveau conducteur ne voulut ou ne put accéder à nos désirs. Il fallut donc nous contenter de notre homme, qui, à la distance d'un kilomètre, tomba sous la roue, mais sans se faire grand mal. Le cheval profita de l'occasion pour ne plus avancer d'un seul pas; c'est la coutume du pays de n'atteler aux voitures des voyageurs, quelle que soit leur pesanteur, qu'un seul cheval maigre, efflanqué, piteux. De plus, on ne relaye que tous les 10 ou 15 kilomètres; aussi, pour faire marcher le pauvre animal, a-t-on recours à des expédients de bourreau. On lui tord les oreilles avec des ficelles, on introduit une barre sous sa queue, et dès que la bête,

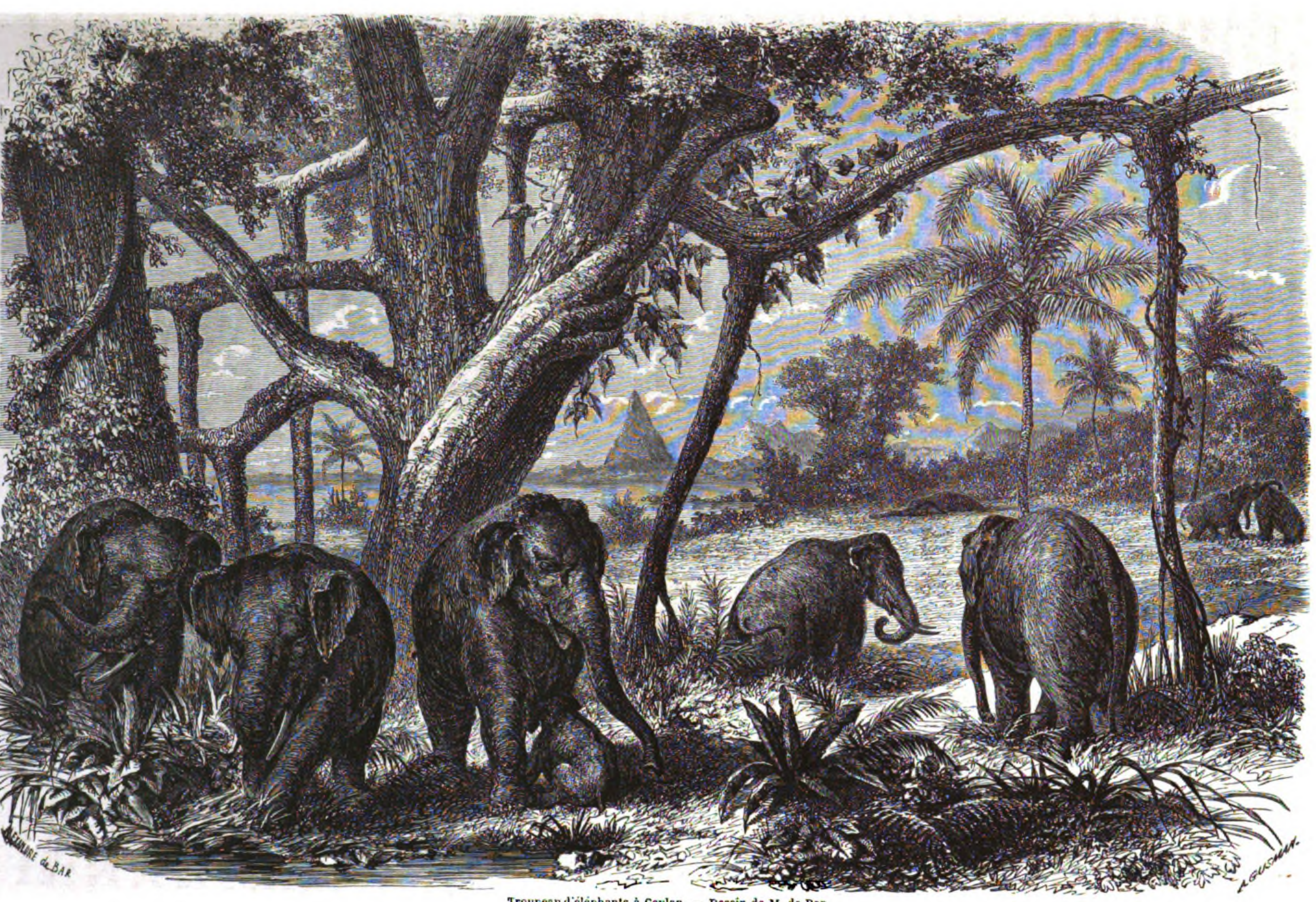


Portrait du capitaine Wullerstorf Urtair, directeur en chef de l'expédition scientifique de la frégate *la Novara*. (*Die illustrirte Zeitung*.)

exaspérée, prend un temps de galop, le cocher crie, jure, fouette, rosse pour maintenir le pas de course. On pourrait s'attendre à plus d'humanité sur cette terre sacrée de la foi aux transmigrations.

Nous n'arrivâmes qu'après des peines inouïes à une mission catholique, où nous trouvâmes un nouveau cheval et un nouveau cocher, qui nous conduisirent à une seconde mission. Le prêtre Miliani insista pour nous y faire accepter une tasse de café et une invitation à déjeuner avec lui lors de notre retour de Colombo. On se remit en marche par la nuit noire; heureusement la route était éclairée çà et là par les indigènes qui s'en allaient à leurs gîtes avec des flambeaux de bois de palmier jetant de vives étincelles et répandant au loin les plus suaves odeurs. Minuit sonnait quand nous entrâmes à Colombo.

Comme presque toutes les villes de l'Inde, Colombo se compose de deux quartiers, la ville blanche avec le fort, où se concentre la population européenne qui a seule le droit d'y ouvrir boutique, et la ville noire, où les Anglais n'entrent que bien rarement, mais qui est incontestablement la plus active et la plus industrielle, la plus intéressante des deux. Toutefois Colombo, ville de 36 000 ha-



Troupeau d'éléphants à Ceylan. — Dessin de M. de Bar.

bitants, capitale de Ceylan, siége du gouvernement politique, ne nous a pas laissé d'agréables souvenirs. La ville soi-disant blanche y est fort grise et fort sale; elle tend à décroître, peut-être parce que l'anse qui lui tient lieu de port n'est accessible que par le mousson du nord-ouest Le commerce s'éloigne et se groupe à Pointe-de-Galles, dont le port, abordable en toute saison, est déjà le rendez-vous de plusieurs lignes de steamers.

Je fus agréablement surpris de lire sur une enseigne : « Ice shop; » et j'entrai immédiatement dans la maison pour y déguster une glace provenant des États-Unis; les blocs de glace expédiés à travers l'Atlantique et l'océan Indien reviennent dans l'île Ceylan à bien meilleur marché que ceux qu'on tir.rait des montagnes de l'Inde. L'Amérique du Nord, et la ville de Boston en particulier, pourvoient abondamment de ce rafraîchissement délicieux Bombay, Madras et Calcutta, par convois réguliers de quinze en quinze jours. Ce commerce de nouvelle date paraît fort avantageux; on paye la tonne de glace 300 fr. à Colombo, et on en consomme 500 kilog. par jour.

L'inspecteur des pêcheries de perles nous a appris que les quatorze pêcheries dont l'affermage rapportait naguère au gouvernement de 1 million à 1 million 800 000 fr. avaient été ruinées par les fautes d'une exploitation avide et inintelligente, et finalement abandonnées en 1838. On a cependant essayé de reprendre cette industrie en 1855; et aujourd'hui la pêche est affermée pour quelques mois de l'année, moyennant 250 000 fr.

La plupart des éléphants dont on se servait jadis dans les armées du Deccan ou dans les chantiers maritimes du Coromandel provenaient de Ceylan. Moins grands, moins forts que leurs congénères des Ghauts occidentaux ou des vallées de l'Araccan, les éléphants cingalais passent pour être plus faciles à élever, à dresser et à conserver dans la servitude. Malgré les chasses multipliées et les massacres inintelligents qui les ont décimés, ces grands et puissants pachydermes sont encore aujourd'hui très-nombreux dans les djungles qui couvrent le sud-est de l'île, et dans les grandes forêts qui s'étendent au bas des pentes nord du plateau de Kandy. Là il n'est pas rare d'en rencontrer encore de grands troupeaux vaguant sans souci de l'étable et du rifle.

Le consul autrichien, M. Wilson, nous fit traverser de magnifiques plantations de laurier cinnamome; on exporte tous les ans des cargaisons de ce précieux végétal pour une valeur de 20 millions de francs. C'est un véritable monopole dont la nature a fait présent à l'île de Ceylan. M. Wilson nous conduisit ensuite à la grande fabrique d'huile de coco dont il est le principal actionnaire. Dans ces magasins, nous vîmes de véritables collines de cowries, coquilles recueillies, comme l'on sait, aux Maldives, et entreposées à Ceylan pour Londres, d'où elles sont expédiées dans l'intérieur de l'Afrique comme monnaie en échange de poudre d'or, d'huile de palmier, et surtout, hélas! de nègres et de négresses. La tonne de ces porcelaines revient à Colombo à dix-huit cents francs environ; on échange la chair vivante du nègre contre un poids égal de coquilles.

Dans l'établissement de M. Wilson, on fabrique en outre des bougies, des savons et des parfumeries.

Nous remarquâmes dans l'élégante villa du fabricant, des pounkas, gigantesques éventails ou cadres légers recouverts de mousseline que des domestiques cachés derrière quelque paravent agitent sans cesse. Dans les maisons des riches Anglais, il y a des pounkas dans chaque chambre et au-dessus de chaque tête, et le mouvement qu'on leur imprime est si vif qu'il occasionne souvent des migraines aux étrangers. Ces ventilateurs jouent aussi leur rôle dans les hôtels, dans les tribunaux et même à l'église. Pendant la nuit ils rafraîchissent les banquiers endormis et leurs songes dorés.

A notre retour de Colombo à Pointe-de-Galles, nous trouvâmes à Caltura le missionnaire catholique, M. Miliani, qui nous attendait avec une élégante calèche pour nous mener à son presbytère de Saint-Sébastien Macoun, éloigné d'une douzaine de kilomètres. Sur la route, tous les indigènes qui nous rencontraient se renversaient de tout leur long et attendaient, la figure voilée, la bénédiction de leur pasteur. Le révérend père, qui tenait d'une main les rênes, et de l'autre un fouet assez lourd, se penchait légèrement hors de son break et distribuait ses bénédictions moitié avec les doigts, moitié avec son fouet. Quand nous arrivâmes près de la cure, deux Cingalais s'élancèrent sur notre chemin; l'un suppliait le père de l'accompagner chez sa femme mourante, et l'autre tenait déjà les vases sacrés employés en cette triste circonstance; il avait été les chercher au presbytère. Surpris, M. Miliani remit les rênes à M. le commodore de Wullerstorf, le commandant de l'expédition, et, s'excusant avec une politesse parfaite, disparut dans la forêt qui bordait le chemin. Mais à peine quelques minutes s'étaient-elles écoulées que nous revîmes à notre grande satisfaction la figure réjouie de notre hôte; la malade n'était pas sans doute à l'extrémité. Au moindre symptôme de maladie les indigènes se font administrer les sacrements, à la fois par prudence religieuse et par trop de confiance dans la vertu de la sainte huile pour la guérison de leurs maux physiques. Un temps de galop nous conduisit au village, suivis par un long Indien désossé courant à perdre haleine pour obtenir un supplément de bénédiction. La congrégation tout entière des fidèles nous attendait pour nous escorter à travers un bosquet de palmiers, vrai décors d'opéra, jusqu'au presbytère, dont les colonnes étaient ornées de guirlandes, de feuillage, de fleurs des tropiques, et d'admirables corbeilles de fruits au-dessus desquelles semblaient voltiger de charmants oiseaux bariolés que nos Cingalais avaient artistement découpés dans des feuilles de cocotier. Au-dessus de l'entrée, on voyait une ancre, symbole de la foi, et on lisait en lettres de verdure des paroles tirées des Épîtres de l'apôtre saint Paul : « Mon espérance ne sera pas déçue, » allusion délicate à la promesse faite par M. le commodore d'accepter à son retour de Colombo le déjeuner du révérend père. Dans l'intérieur du pavillon on avait dressé une grande table; elle s'affaissait

sous le poids des viandes ; des fauteuils étaient rangés tout alentour, et le sol était jonché de feuilles du *ficus religiosa* au vert éclatant et tendre. Dès que M. de Wullerstorf eut pris place, quelques centaines de parois, siens se rangèrent en groupes et exécutèrent des danses nationales, au son de pipes et de tambourins. Le repa- aurait eu l'approbation des convives les plus difficiless même en Europe.

La paroisse de Saint-Sébastien compte environ neuf mille fidèles ; c'est une des plus importantes d'entre les cinquante stations du diocèse de Colombo, qui a pour chef Mgr Brava. Le commodore laissa un présent considérable pour l'église du P. Miliani, et pour les domestiques ; puis nous remontâmes en voiture, accompagnés jusqu'au relais suivant par notre hôte, par une bande de musiciens, tapant, sifflant, soufflant et cornant, et aussi par une foule de paroissiens, figures noires et presque nues, à longs cheveux plats tombant au-dessous des épaules, criant, gesticulant, gambadant et dansant : c'était évidemment pour eux une fête extraordinaire. Ces pauvres Cingalais, étonnés d'un si magnifique accueil, donnaient au commodore le titre de *Roi de la mer*.

LES ÎLES NICOBAR[1].

Du 30 janvier 1853 au 10 du mois suivant, l'expédition séjourna à Madras et visita les sept temples monolithes des sept pagodes à Vellore. Le 10 février on fit voile de la côte de Coromandel aux îles Nicobar dans le golfe de Bengale, et le 23 février la frégate jeta l'ancre devant l'île de Car-Nicobar.

Quelques-uns d'entre nous descendirent et s'avancèrent vers l'intérieur. Bientôt nous fûmes hélés par un bataillon d'une cinquantaine de naturels qui venaient à notre rencontre, à peu près nus, mais armés de grandes lames de coutelas sans manche, de javelots et de longs bâtons : « *Good friends? Good friends?* » (Êtes-vous des amis?) nous demandaient-ils.

Rassurés sur nos bonnes intentions, leurs chefs, qui s'intitulaient capitaines et s'ornaient de noms européens, capitaine Nelson, capitaine Byron, capitaine Wellington, docteur Crisp et autres, remirent leurs armes à des suivants et nous tendirent une main huileuse et malpropre que nous nous hâtames d'accepter. Chacun d'eux produisit alors quelque certificat à lui délivré par un capitaine de passage, attestant sa loyauté dans le commerce des noix de coco. Plusieurs de ces certificats contenaient certaines prescriptions d'un code de civilité puérile et honnête à l'usage des matelots nouveaux venus, telles que : « Pour rester ami avec les sauvages, ne voler ni leurs cochons ni leurs femmes. »

La plupart de ces certificats portaient les prix courants en noix de coco des principaux objets importés d'Europe. Ainsi, une lame de sabre se paye trois cents noix, autant qu'un sac de riz ; une cuiller à soupe cent cinquante, et un fichu cent noix. Chaque guenille a son prix. Le pain, les outils, les vareuses rouges, le poivre et divers médicaments, entre autres l'huile de ricin, le camphre et le sel de magnésie, sont des objets fort recherchés ; mais non pas autant que les habits et les chapeaux-feutres. Il n'est pas d'habit en loques qui ne se vende d'enthousiasme ; les feutres les plus piteux sont payés deux mille cinq cents noix, autant qu'un fusil double, qu'une barrique de rhum, ou qu'une pièce de calicot longue de vingt mètres (ils se servent de calicot pour enrouler leurs morts). Certainement, le spéculateur qui enverrait aux îles Nicobar une cargaison de vieux feutres réaliserait un bénéfice considérable. On suppose qu'en voyant la plupart des capitaines munis de ce chapeau, les insulaires ont imaginé qu'il était l'insigne de leur grade, comme la couronne celle de la royauté, et que le feutre faisait le capitaine.

Le « capitaine Dixon » me remit le certificat suivant, dont il ne tirait pas peu de vanité : « Malgré son air crasseux, le capitaine Dixon est un homme solide. » C'est un fort bel homme, nu comme la main, et à teint bronzé ; sa chevelure fine, luisante, longue et flottante, est retenue par un diadème en écorce. Parmi ses compagnons, l'un portait une simple chemise, l'autre un frac, un autre des bottes éculées et béantes ; çà et là, on voyait une paire de culottes. A eux tous, ils auraient peut-être pu fournir un habillement complet. Un grand nombre de ces insulaires portaient autour des reins une bandelette fort mince,

1. L'archipel de Nicobar est situé au S. S. E. des îles Andaman, à 200 kilomètres N. O. de Sumatra.

retombant en forme de queue. Leur tournure n'aurait pas été, en somme, déplaisante, si l'on n'eût souffert à voir leurs bouches larges ouvertes, avec des mâchoires cariées et noires. Dents et gencives ont souvent disparu, pour faire place à une masse informe et maladive entre une paire de lippes bouffies et enflammées. Ils ont en outre pris la disgracieuse habitude de s'étirer les oreilles, en y perçant des trous où ils glissent leurs pipes, des cigares et autres objets, ou bien des morceaux de bois garnis de pièces de cuivre ou d'argent; je vis, par exemple, un naturel, fort satisfait d'un petit flacon dont je venais de lui faire cadeau, le passer à son oreille en guise d'ornement.

J'invitai Dixon et ses amis à me suivre à bord, en leur assurant qu'il ne leur serait fait aucun mal, et que nous étions de bons amis. « Non pas amis, s'écria-t-il, non pas bons amis, mais bons frères! un père, une mère, tous frères! » Explosion de fraternité humaine qui m'abasourdit de la part de ce pauvre sauvage huileux et nu! Il est vrai qu'il n'oublia pas de me demander ensuite si, à bord, je ne lui donnerais pas à fumer, à boire et à manger. Tout sur notre navire excitait leur admiration, et principalement nos gros canons sortis de la fonderie de Marienzell, notre saint lieu de grâce et de pèlerinage. Comme je questionnais ces barbares au sujet des punitions qu'ils infligeaient à leurs malfaiteurs, un d'eux me répondit naïvement: « Nous pas méchants, nous tous bons. Mais chez vous, grands méchants, puisque gros canons! »

A part les ravages que l'abus du bétel cause dans leur



Interieur d'une hutte dans l'île de Car-Nicobar, dessiné par M. Thérond d'après Steiger. (*Dei illustrirte Zeitung.*)

bouche, les habitants de Nicobar sont bien faits et sains. Nous n'avons rencontré parmi eux que deux cas pathologiques, celui d'un bras paralysé, et celui d'un petit homme gras et court, ayant de tout petits doigts, particularité qui lui avait valu le sobriquet de *Kiouta-Kounti.* Comme je demandais, à ce propos, qui prenait soin du pauvre Kiouta-Kounti: « Moi! nous! eux tous! » me répondit le capitaine Charley, avec une certaine surprise de ma question. Je pensai à nos dépôts de mendicité, à nos hôpitaux, à nos maisons de travail, aux spectres affamés de l'Irlande, de Lille et de l'Erzgebirge. Le capitaine Charley était un petit homme maigre, très-sec, vêtu simplement d'une casquette.

Ces Nicobariens ont conservé un très-fâcheux souvenir des Danois qui ont envoyé, en 1835, une corvette chargée par le cabinet de Copenhague de faire acte de possession sur leurs îles, où ils étaient déjà venus en 1756.

« Danois, mauvaises gens! s'écriaient-ils les yeux flamboyants. Voulaient prendre notre île! Si nous vouloir prendre votre île à vous, nous être méchants! Danois pas bons, pas bons! » Je me rappelai les glorieuses histoires de victoires et conquêtes dont s'enorgueillissent tous les peuples civilisés de l'Europe.

Le capitaine John nous invita à visiter sa cabane, élevée sur une douzaine de pieux et couverte de feuilles de palmier; on y montait par une échelle de bambous. La



Forêt vierge à Car-Nicobar. — Dessin de Mr de Bar d'après l'amiral danois Steen-Bille.

hutte était à peu près vide; on voyait seulement dans un coin deux ou trois coffres renfermant toutes les richesses du capitaine ; quelques javelots fixés contre la paroi, une chaise effondrée qu'il nous offrit, et une planche retenue au plafond par une corde, sorte de balançoire sur laquelle notre hôte s'était hissé et se dandinait gravement, avec un profond sentiment de sa haute importance politique.

Nous avions déjà fait acheter au gras docteur Crisp, pour la somme de quatre francs, un porc grillé que nous offrîmes à nos nouveaux amis; mais aucune de leurs femmes ni aucun de leurs enfants n'apparurent au festin: « Elles se sont enfuies dans la forêt, nous dirent-ils, nous ne savons où, et tant que vous resterez, elles y demeureront cachées, au risque de mourir de faim. » Évidemment ces braves gens, instruits par de désagréables incidents, usaient avec nous de précaution. Dans les relations des Européens avec les sauvages, ce sont rarement ces derniers qui ont les premiers torts.

On peut affirmer que les Nicobariens ont un sentiment naturel très-développé de moralité et de justice; ils sont serviables, hospitaliers, et ne paraissent ni envieux ni jaloux. Si leur idéal social est bien moins élevé que le nôtre, il n'est pas toutefois sans valeur, et ils semblent l'avoir à peu près réalisé. Leur pratique n'est pas, comme il arrive trop souvent chez nous, en raison inverse de leur théorie.

Les missionnaires protestants et catholiques n'ont pas encore eu le moindre succès auprès de ces insulaires, qui les ont fort bien accueillis, les ont regardés avec curiosité, les ont écoutés sans les comprendre, et ne savent pas encore ce qu'ils sont venus faire.

Cependant le capitaine John alla chercher dans son coffre une petite Bible anglaise, et nous dit avec un naïf orgueil: « Voici Jésus-Christ. Quand moi être malade, moi le mettre sous ma tête, et moi guérir! »

On m'a nommé, dans l'île de Car-Nicobar, treize villages renfermant ensemble une centaine de cabanes, avec une population totale de huit à neuf cents habitants.

La noix de coco est le seul produit marchand de l'île, mais on pourrait y cultiver avec succès la canne à sucre, le tabac, le coton et le riz. On évalue à 4 à 5 millions par an la quantité de noix exportées, dont la plupart prennent la route de Poulo-Penang. Le cocotier, haut de soixante à cent pieds, et d'un diamètre de deux pieds, se couronne d'un véritable toit de feuilles toujours vertes et se balançant mollement dans l'air. Qui ne sait les mille usages de cet arbre précieux, de ses feuilles, de ses racines, de son tronc, de sa séve, de son eau, de son huile, de son vin, de son lait et de ses fibres?

La plus grande fête que célèbrent les indigènes de Car-Nicobar dure une quinzaine de jours : elle s'ouvre à l'entrée de la saison pluvieuse, lorsque le mousson du sud-ouest commence à souffler.

A la fin de l'époque de sécheresse, ils célèbrent une autre fête, par une course assez grotesque. Des porcs sauvages sont lancés dans une arène, les jeunes gens du pays s'y précipitent à leur suite, armés de bâtons et de lances, en criant et faisant vacarme; puis, sous les regards de leurs belles, de leurs rivaux et du peuple assemblé, ils piquent et houspillent les malheureux porcs qui se défendent assez bravement et font plus d'une blessure, mais qui, après une lutte intrépide, succombent, sont grillés et mangés.

A leur fête des Morts, les Nicobariens exhument les corps de leurs parents et de leurs amis qui ont passé une année sous terre, les portent dans une cabane, et s'accroupissent autour d'eux en criant, sanglotant, et se lamentant. Entre les mâchoires de chaque squelette brûle un cigare, dont la fumée est sans doute l'image du souffle humain. Les crânes sont ensuite enterrés dans le cimetière, ou kouïoukoupa; mais les ossements sont jetés dans la forêt, et de préférence dans la mer. Serait-ce qu'ils considèrent comme nous la tête comme le siége de l'intelligence et de la personnalité? Et croient ils devoir rendre à la terre ou à la grande mer les éléments de la vie simplement végétale ou animale? En même temps, on abat quelques cocotiers, qu'on jette avec les cadavres, et l'on disperse à tous les vents des noix de coco, qui devront donner naissance à de nouveaux cocotiers. Les Indiens, les Germains immolaient aussi, sur la tombe de leurs morts, des chevaux et des buffles pour leur servir de coursier ou de nourriture dans l'autre monde. Serait-ce dans la même intention qu'aux îles Nicobar on leur immole des palmiers? ou plutôt serait-ce quelque symbole instinctif de la vie renaissante et des régénérations toujours nouvelles dans le sein de la nature?

Les naturels de Car-Nicobar dansent, mais tristement; ils chantent, c'est-à-dire, se lamentent en musique. Leur figure est si élégiaque, qu'irrésistiblement il me venait à l'idée que cette population est le débris d'une race autochtone primitive, peut-être antérieure à la nôtre, qui sent qu'elle n'a plus de place dans la série actuelle des êtres et qu'il ne lui restera bientôt qu'à mourir.

Le 28 février, nous quittâmes Car-Nicobar pour nous rendre à Battelmave, île inhabitée à 21 milles de là, et où nos géographes désiraient faire quelques observations.

Le 6 mars, nous passâmes devant Trincut et abordâmes le soir même au port commode, mais malsain, de Mancaouri, bien connu du monde religieux par le nombre de missionnaires allemands et danois, moraves et luthériens qui sont venus y mourir de la fièvre.

Nous visitâmes d'abord le village d'Itoë. Tous les habitants étaient en fuite: ils n'avaient laissé derrière eux que quelques chiens hurlants. Devant les huttes nous vîmes beaucoup de pieux dressés au-dessus de l'eau et où étaient attachés quelques branchages pour éloigner les mauvais esprits. A l'intérieur nous remarquâmes aux toits, aux parois, une multitude de figurines de bois grossièrement, bizarrement et diversement taillées, représentant des Iwis, c'est-à-dire de méchants esprits pendus par la patte, ainsi que jadis on dressait aux portes de nos villes des gibets et des potences pour décourager les malfaiteurs. Cependant, afin de prendre aussi ces Iwis par de bons procédés, on attache, à leur intention, aux différents endroits de la hutte, et surtout à l'échelle de bambou, des comestibles et quelques douceurs, par exemple du tabac et des feuilles de bétel. Le cimetière d'Itoë

de même que celui de Camourta, où nous nous rendîmes ensuite, est planté de pieux auxquels on suspend les haches, limes, couteaux et divers instruments du défunt. Au sommet des pieux on cloue quelques figures bien grossières, peinturlurées en noir ou en rouge, dont le ventre est garni de nombreux rubans blancs, rouges, bleus, de toutes les couleurs, ou plus simplement, de longues feuilles de palmier flottant au souffle de l'air; toujours pour effrayer les mauvais esprits.

Nous parcourûmes les collines de Moughata, les villages d'Enuang, de Calaba et de Coumat où les luthériens, herrnhuters et catholiques, ont essayé à diverses reprises de fonder des stations missionnaires. Aujourd'hui on a peine à trouver un indice de leur passage. La vallée où moururent, les uns après les autres, onze herrnhuters sur treize, s'est transformée de nouveau en une forêt vierge, majestueuse et sombre.

Malgré la proximité de leurs îles, les habitants de Car-Nicobar, d'Enuang et de Malacca ne parlent pas la même langue. Ils donnent aux objets les plus usuels des noms complétement différents. Peut-être faut-il attribuer à la difformité de leur bouche l'imperfection de leur langage, qui est plutôt bégayé que prononcé.

Le 11 mars, nous remîmes à la voile et passâmes trois jours à louvoyer entre Katchal, Nancauri et Camourta, où *la Novara*, simple navire à voiles, ne pouvait aborder.

Le 17, nous vîmes poindre à l'horizon les îles Meroë, puis Treis et Track, la longue chaîne montagneuse de la Petite Nicobar et Poulo Milou, île petite, mais dont le paysage et la végétation sont admirables. On y trouve dans toute sa beauté le pandanus, qui donne aux forêts de l'Asie méridionale un aspect si différent de celles de l'Amérique centrale. Un naturaliste suédois, Rink, nous y avait précédés et avait employé une quarantaine d'ouvriers chinois à ouvrir les routes dans plusieurs directions. Nous vîmes encore dans cette île les perches avec les guenilles flottantes, épouvantails des méchants Iwis. Ce sont les Maulouenas, ou pourchasseurs de diables, qui les érigent. En exploitant la terreur des mauvais esprits, ils asservissent complétement les populations, ainsi que font ailleurs leurs confrères, les *Achits* du Guatémala, les Medicine-men des Indiens de l'Amérique du Nord, les faiseurs de pluie chez les Cafres, etc.

Avec la plus grande difficulté, et en prodiguant beaucoup de tabac, de verroteries et de mauvais couteaux, je déterminai trois naturels à me vendre un squelette. Tout tremblants, ils me conduisirent sous des palmiers et barringtoniers où était enfoui le cadavre d'un jeune homme; mais dès qu'ils me virent fouiller la terre avec un couteau, ils s'enfuirent pâles et consternés : « le crâne, pensaient-ils, allait se venger de leur trahison ! »

Le 19 mars, nous traversâmes le Canal Saint-Georges, longeâmes l'île Mousial, et le lendemain nous touchâmes à la charmante petite île de Condoue où nous admirâmes des forêts imposantes et une végétation splendide. Nous trouvâmes des naturels qui se prêtèrent complaisamment à se laisser peser et toiser, opération qui, ne durant pas moins de 20 minutes et ne comportant pas moins de 68 mesures par individu, est assez fatigante pour le patient et l'opérateur.

Je prétextai une douleur rhumatismale au bras gauche et j'engageai un docteur indigène à entreprendre ma guérison. Aussitôt il se saisit du membre prétendu malade, le pinça, le pressa, le comprima, le massa de toutes façons, et souffla dessus, en criant et sautant, pour forcer le mauvais esprit qui hantait mon bras à en sortir; enfin, il fit un geste expressif pour le forcer à couler peu à peu jusqu'à l'extrémité des doigts; mais, fort peu rassuré lui-même sur la vertu de son procédé, il s'enfuit à toutes jambes, dès que je lui eus jeté une pièce de cinq sous.

A l'île de la Grande Nicobar (Sambelong), où nous touchâmes un instant, s'est terminée notre expédition dans cet archipel peu connu. Elle a duré un peu plus d'un mois.

SINGAPORE [1].

Notre traversée de la Grande Nicobar à la petite île de Singapore a duré vingt jours. Nous avons débarqué au magnifique hôtel Esperanza, où l'on est assez bien traité pour une somme de 3 1/2 dollars d'Espagne (19 fr.) par jour.

La moderne Alexandrie, Singapore (de *Sing*, lion, et *Poure*, ville), n'était en 1819 qu'une plaine marécageuse, parsemée d'arbres et de cabanes, repaire de pirates qui infestaient l'archipel de la Sonde et les mers de Chine. Lorsque les Anglais, en 1814, restituèrent à la Hollande ses colonies dans cet archipel, ils voulaient détrôner Batavia, et Stamford Raffles proposa d'élever Singapore. Mais ce fut seulement en 1824 que la Hollande abandonna toute prétention sur cette île, et que le sultan de Djohore fut désintéressé dans la question, grâce à 60 000 dollars d'Espagne (325 000 fr.) et à une rente de 24 000 dollars (130 000 fr.). En même temps on affranchit les esclaves, on abolit l'esclavage, et l'île fut déclarée port libre. Aujourd'hui Singapore renferme plus de 100 000 habitants, dont plus de 60 000 sont domiciliés au port. Les éléments de cette population sont des plus hétérogènes; ce sont des Malais au nombre de 15 000, des natifs du Bengale, de la côte de Coromandel, des Macassars, des Javanais, une masse de Chinois, des Arabes, des Persans, des Anglais, des Allemands, des Hollandais. On ne compte dans ce chiffre que 300 Européens, en n'y comprenant pas les matelots de passage; mais ce petit groupe domine par l'intelligence tout le reste et est à la tête des affaires.

De toutes les langues qui se heurtent dans cette Babel, le malai est la plus usuelle; c'est celle qu'on parle dans les transactions générales.

A Singapore, on ne compte, en moyenne, qu'une femme contre sept hommes et qu'une Chinoise contre dix-huit Chinois; disproportion monstrueuse qu'on retrouve dans les ports de Sydney, Melbourne et San Francisco, aux placers et aux diggings, peuplés par des émigrations récentes d'aventuriers. On n'arrive à l'équilibre de population entre les sexes qu'avec un équilibre de civilisation, avec un groupement définitif des éléments

1. Sincapour, Singapour, entre la côte S. E. de Malacca et l'île de Sumatra.

sociaux, et à la faveur de certaines garanties de repos et de bien-être matériels.

Pas d'agriculture à Singapore. En dehors du commerce, on s'occupe tout au plus de la préparation du sagou, importé de Sumatra. On peut admettre que tout le sagou du commerce, 80 000 tonnes environ, d'une valeur de 360 fl. (770 fr.) chacune, vient de Singapore.

Le commerce de Singapore se fait surtout avec la Grande-Bretagne, les Indes anglaises, la Nouvelle-Hollande, l'archipel de la Sonde, la Chine et la Cochinchine.

En 1854, on a constaté l'existence de 4719 comptoirs, magasins et entrepôts, représentant une valeur immobilière d'une vingtaine de millions de francs.

En 1855, 892 vaisseaux européens et 2513 barques indoues et jonques chinoises étaient entrés dans le port.

Les importations d'Europe consistent en tissus de laine et de coton, quincailleries diverses. — Les possessions anglaises livrent à la Chine l'opium et les cotonnades. — De la Chine arrivent en retour des porcelaines, de la soie, du thé, du camphre ; de Malacca et des Philippines, du sucre, du café, du poivre, du riz, de l'étain, de l'antimoine, de l'écaille, de l'or et de la houille.

Singapore est un port libre dans toute l'acception du mot, ouvert aux drapeaux de toutes les nations, sans aucune distinction, et ses maisons de commerce appartiennent à des négociants professant les religions les plus diverses. Cette liberté illimitée a imprimé à Singapore une activité prodigieuse qui lui donne le caractère plutôt d'une colonie américaine que d'une ville de l'Asie.

La liberté de la presse est aussi étendue qu'on peut le désirer, et par suite le développement intellectuel est rapide. Les deux principaux journaux de Singapore seraient remarqués en Europe ; l'un est un journal hebdomadaire : *Singapore free press*, et l'autre une excellente revue mensuelle : *Journal of the Indian Archipelago.*

Le *Singapore Institute* contient un musée d'histoire naturelle, avec bibliothèque et salon de lecture, et l'on y trouve les principaux journaux d'Europe.

Les monuments et les curiosités sont rares à Singapore. On y remarque toutefois un temple que les fidèles bouddhistes ont orné avec une rare magnificence.

Nous avons fait une charmante excursion à la Butte-d'Étain (*Boukit Timah*), le plus haut sommet de l'île, situé à 175 mètres au-dessus de la mer, au milieu de collines ondulées et surmontées pour la plupart de villas dont les propriétaires sont Européens ; de ces sommets on jouit de très-belles vues sur la plaine. Cette promenade est du reste assez dangereuse pour les piétons isolés : d'un moment à l'autre ils peuvent y être assaillis par les tigres. Il y a six ou sept ans à peine on évaluait à 360 environ, par an, les hommes dévorés : depuis, ce nombre s'est réduit d'une centaine. On est obligé de supposer que les tigres traversent à la nage le détroit entre l'île et le continent, large d'un demi-mille seulement. Pour les tuer, on attache une chèvre sur quelques roseaux recouvrant une fosse : une fois tombée dans le piége, la bête féroce est tuée à coups de fusil.

Nous avons visité la colonie pénitentiaire où se trouvent actuellement plus de deux mille forçats, hommes et femmes, déportés de tous les points de l'Inde anglaise. On les occupe à des travaux de bâtiment ou à la fabrication de câbles et de tissages divers. Ce sont eux qui ont construit tous les édifices publics de Singapore, églises, casernes, hôpitaux, bourse, dépôts de mendicité. Les prisonniers qui, pendant une captivité de seize années, se sont conduits de manière à contenter les geôliers et les chapelains, reçoivent un billet de congé, qui leur permet de séjourner dans l'île et de vaquer à leurs affaires, sous la seule condition de se présenter une fois par mois à la geôle.

Pour mon édification d'ethnologue, le gouverneur de la prison, le capitaine Mac Nair, eut l'obligeance de faire défiler devant moi, rangés par nationalités, une foule de ces malheureux ; et ce fut avec le plus vif intérêt que je passai en revue tous ces corps musculeux et ces figures énergiques de Chinois, Malabariens, Hindous, Lascars et métis, gens de tout poil et de toute couleur. Dans l'intérieur de la prison, ils sont répartis par catégories de crimes : on traverse ainsi la division des voleurs, les salles des meurtriers, les dortoirs des pirates, etc. ; distribution fort curieuse pour un phrénologue. M. le gouverneur et M. le geôlier sont des fonctionnaires européens, nommés directement par le gouvernement, mais la presque totalité des agents subalternes sont des forçats promus aux grades d'argousins et de surveillants. Dans cette visite, nécessairement superficielle, le bagne de Singapore m'apparut comme une cité dont les conditions hygiéniques sont excellentes, où vit une population active, énergique et industrieuse, soumise à des habitudes d'ordre et de régularité, administrée par un gouvernement très-fort et très-respecté, et offrant toutes les garanties qu'on cherche encore ailleurs.

J'eus l'occasion de faire l'agréable connaissance du grand négociant chinois Whampoa, qui s'occupe de l'approvisionnement des navires à Singapore, et qui nous a fourni immédiatement tout ce qui nous était nécessaire, mieux que nous n'aurions pu le faire en huit jours, dans tout autre port. M. Whampoa nous fit la politesse d'inviter quelques officiers de notre frégate à visiter sa maison de campagne, qui réunit le confort anglais à l'élégance chinoise. Aux parois de son charmant salon étaient appendus des rouleaux de poésies chinoises, en petits cartons, jouant comme des plaques de persienne. Les portes étaient rondes ou ovales, d'un délicieux effet. Je dois faire le plus grand éloge des vins d'Espagne, de Bourgogne et de Champagne qu'il nous servit à son excellent dîner. Son fils étudie à l'université d'Édimbourg, mais il garde sa queue chinoise sous son chapeau. La soirée que nous avons passée avec cet aimable Chinois ne sera pas un des moins intéressants épisodes de notre voyage.

JAVA[1].

Après un séjour d'une semaine à Singapore, nous partîmes pour Java, le paradis malais, et le 5 mai, une

1. Ile de la Sonde, située par 5° 32'—8° 45' lat. S. et par 102° 48 — 112° long. E.

année après notre départ de Trieste, nous jetions l'ancre dans le port de Batavia.

Du port à la ville, il faut se faire haler en canal pendant une heure et demie fort ennuyeuse ; il semble, en vérité, que ce soit uniquement pour se passer la fantaisie d'un canal que les Hollandais ont bâti leur ville si loin de la mer.

Il s'en faut de beaucoup que le port de Batavia ait une activité comparable à celle du port tout récemment ouvert de Singapore, malgré la prééminence qu'auraient dû lui assurer son ancienneté, son importance et sa situation exceptionnelle. Je n'y ai vu que 65 vaisseaux européens et 120 à 150 lougres montés par des Chinois et des Malais. La cause de cette infériorité est d'abord la protection exorbitante dont jouit Batavia. Ensuite les moyens de transport sont trop coûteux. Le petit bateau qui nous mena du navire au point de débarquement se fit payer de 4 à 5 fl. (10 fr.), et la voiture, jusqu'à Molenvliet ou Weltvreden, 3 fl. et demi, soit en tout 16 fr. 50 c. De plus, il faut absolument transporter tous les objets encombrants, caisses, malles, etc., jusqu'à la ville, attendu qu'au port il n'y a personne pour s'en charger : on n'y trouve ni ouvriers, ni marchands, ni marchandises.

Avec ses 86 500 habitants (8370 Européens, 800 Hindous et Arabes, 18 400 Chinois, et le reste Javanais), Batavia recouvre une superficie égale à celle de Paris, ses maisons étant fort éloignées les unes des autres, et entourées de vastes jardins, de champs, de prairies et de parcs. L'ancienne ville, bâtie sur un terrain marécageux et malsain qui lui avait valu le nom de Grand Cimetière, n'est plus habitée par les Européens. Ses beaux bâtiments, ses vastes hôtels sont transformés en bureaux, en magasins et en comptoirs, qu'on se hâte d'abandonner avant la fin du jour pour se rendre à Weltvreden, devenue depuis dix ans une charmante ville.



Paysage dans l'intérieur de Java. — Dessin de M. de Bar. (*Die illustrirte Zeitung.*)

M. Pahud, le gouverneur de l'île, avait chargé un de ses aides de camp de nous accompagner dans les différentes régences ; le docteur Bleeker, un des naturalistes les plus distingués de Java, s'offrit pour être notre guide ; on dressa un itinéraire pour nous montrer, en peu de temps, le plus de choses possible ; on expédia des messagers pour annoncer notre arrivée et préparer nos repas et nos logements.

Le 13 mai, trois calèches transportaient notre société de la capitale à Buitenzorg (Sans-Souci), la résidence du gouverneur général. En trois heures et demie nous avions parcouru plus de 67 kilomètres, soit 20 kilomètres à l'heure ; à chaque demi-heure on prenait des chevaux frais qui ne cessaient de galoper. Jamais chevaux ne m'ont mené si vite, même en Hongrie. Le travail humain, c'est-à-dire le travail d'esclaves, coûte si peu à Java, qu'au lieu de munir les voitures de sabot, on emploie aux descentes une douzaine de pauvres diables

qui s'accrochent aux roues ou les retiennent par des cordes.

Buitenzorg possède un des plus beaux jardins botaniniques du monde; sa disposition devrait servir de modèle à nos Jardins des plantes. Chaque famille étant cultivée avec toutes ses espèces dans un carré spécial, on peut apprécier d'un regard tous les caractères du groupe. Le jardin est surtout riche en palmiers, mais il n'est guère de plante importante de l'Inde ou de l'Australie qui manque à la collection. Le directeur de l'établissement s'est fait une très-belle fortune grâce à la culture de la vanille, dont la livre se vend encore 40 fl. hollandais, soit 173 fr. le kilogramme[1].

A Sans-Souci je fus mis en relation avec un jeune nègre, Acouasie Boachi, fils d'un prince de Coumasi, capitale des Achantis, sur la Côte d'Or. Un Hollandais, voulant prouver à ses compatriotes que les nègres sont capables d'un développement égal à celui de la race blanche, détermina les parents d'Acouasie, qui n'avait alors que neuf ans, à lui confier cet enfant et son frère pour leur donner une éducation européenne. L'expérience a réussi parfaitement; Acouasie a appris avec succès le hollandais, l'anglais, le français et l'allemand; il a étudié la minéralogie à Freiberg, en Saxe, sous la direction du célèbre Bernh. Cotta. Il s'est converti au christianisme. Son frère voulut retourner à la Côte d'Or, où il espérait introduire quelque civilisation : il y fut assassiné comme coupable de tendances révolutionnaires; les livres qu'il avait apportés d'Europe passèrent pour des grimoires, et il acheva de soulever contre lui les passions rétrogrades en essayant de faire adopter par ses compatriotes une machine à tisser.

Le gouvernement hollandais a nommé Acouasie ingénieur des mines à Java.

On nous présenta aussi un artiste indigène, Raden-Saleh, dont l'aptitude pour la peinture avait été remarquée de bonne heure. Le gouvernement l'envoya étudier en Europe, où il est resté vingt-trois ans. Depuis son retour à Batavia, il reçoit une pension annuelle d'une douzaine de mille francs, avec la seule obligation de peindre de temps à autre quelque tableau pour le roi des Pays-Bas. C'est un peintre de paysage; il a beaucoup de mérite, mais peut être n'a-t-il pas surmonté toutes les difficultés matérielles de son art; aussi regrette-t-il beaucoup les séjours de Dresde et de Paris.

Nous visitâmes Pondok Jedeh, Gadok, Tijpanat, Meganandoeng (ou la montagne dans les nuages), élevée de 1500 mètres au-dessus de la mer. Sur notre route les autorités nous faisaient la conduite de village en village; derrière notre voiture galopaient 10 à 20 cavaliers revêtus de leurs plus beaux uniformes, et de shakos en papier. Plus de 40 esclaves ou domestiques nous précédaient d'une étape. Les natifs et même les fonctionnaires indigènes nous regardaient passer en se prosternant et en s'agenouillant. A Tjian Javar certain chef suivait à cheval notre voiture par une pluie battante; il portait un uniforme tout doré, et le nom pompeux de Roahen-Rangga-Patma-Nagara.

Dans l'espérance d'en tirer d'énormes profits, le gouvernement a fait planter à Tijpoda un grand nombre d'arbres à quinquina qui ont prospéré. Plusieurs de ces arbres ont déjà donné des graines parfaitement mûres. Mais on ne peut être encore assuré que les éléments chimiques de l'écorce auront toute la vertu de ceux de l'arbre du Pérou. C'est une question d'une extrême importance pour l'île et pour toutes ces contrées tropicales si malsaines.

Après Tijpoda nous passâmes devant plusieurs Pasangraham's, ou lieux de refuge destinés aux voyageurs surpris par l'orage. — Un étroit sentier entre de minces garde-fous nous conduisit au-dessus d'un ravin à pic entouré de vapeurs brûlantes (105°); elles s'élèvent d'une source d'eau bouillante qui se précipite d'une profondeur de quelques centaines de pieds.

A trois heures de l'après-midi nous atteignîmes le sommet du Pondjak-Pangerango. Le thermomètre marquait 8 degrés et demi seulement. Depuis longtemps nous avions laissé derrière nous la grande végétation, les massifs d'arbres avec leurs rameaux monstrueux, les dômes épais de feuillage, les fourrés obscurs, enchevêtrés d'énormes fougères, de plantes grasses, d'herbes arborescentes, de troncs et de branchages en décomposition, les lianes gigantesques entortillées autour des branches comme des serpents, ou suspendues dans les airs comme des hamacs de feuillage pleins de nids. Peu à peu les taillis, avec leurs branches couvertes de longues mousses pendantes d'un verdâtre argenté, s'étaient à leur tour éclaircis pour faire place à des bouquets isolés de basse futaie, puis à quelques arbrisseaux rabougris, dont les troncs et les branches rampaient çà et là sur le sol ou se contordaient dans les anfractuosités du rocher pour mieux s'abriter du vent et du froid et trouver encore quelque reste de chaleur terrestre. Après ces chétifs arbrisseaux, nous vîmes pendant longtemps une herbe courte et rude sur les pentes méridionales, puis rien, rien sinon le roc stérile et nu, couvert d'un brouillard humide. Nous étions nous-mêmes dans un nuage froid, qui bientôt s'épaissit au point de nous empêcher de distinguer un homme à cent pas. Nous approchions du sommet.

Nous fûmes heureux de pouvoir nous abriter sur le vaste plateau dans deux cabanes en bois où nous attendaient un poêle allumé et tout ce qui nous était nécessaire.

Le lendemain, à cinq heures du matin, nous étions tous sur pied, interrogeant avec anxiété le ciel. A sept heures les nuages s'éclaircirent en partie, et nous aperçûmes en face de nous le cratère du Gedeh, long de près de 2 kilomètres, avec ses parois escarpées de 600 à 700 pieds de haut, et si rapproché en apparence qu'une pierre lancée du Pangerango nous semblait devoir tomber dans l'abîme igné. Le temps persista, par malheur, à nous être défavorable, et nous ne pûmes que deviner la splendide nature qui se dérobait à nous sous ses voiles de brouillards.

1. On trouve des détails intéressants sur les industries de Java dans une notice de M. Renard, qui a été publiée par la Société de Géographie de Paris. (*Bulletin*, mai 1854.)

Je m'isolai de l'expédition et je me dirigeai avec un compagnon vers Bandong, où j'arrivai à minuit. J'y fus conduit dans la maison du régent Radhen-Delhipati-Wira-Natou-Keuseuma, qui nous reçut splendidement, avec le confortable européen le plus recherché; on eût hésité à se croire les hôtes d'un seigneur javanais, sans les costumes orientaux et la multitude d'esclaves qui rampaient à plat ventre en nous offrant des pipes ou du bétel.

Le lendemain, le géologue Junghuhn, inspecteur des plantations de Quina, aux appointements de 13 200 flor. (28 000 francs par an), eut la complaisance de nous faire visiter le grand entrepôt où les planteurs de la régence doivent livrer tous leurs cafés ainsi que la plupart de leurs autres produits au gouvernement, qui les revend aux prix qu'il lui plaît de fixer.

En ce moment, le monopole des cafés est affermé à un sieur X.... Or, cet habile homme, non content de ses autres bénéfices, fait absorber au café, au moyen d'une humectation prolongée, 14 pour 100 d'eau, en sus des 4 pour 100 qu'il contient naturellement; de sorte que sur 100 000 quintaux qu'expédie annuellement M. X..., les consommateurs payent 14 000 quintaux de protoxyde d'hydrogène au poids du café, sans compter la détérioration déplorable des autres 82 000 quintaux. Il n'est donc pas étonnant que le café de Java perde de jour en jour de son ancienne célébrité. On a prétendu (peut-être les agents du sieur X....) que le sol de Java n'a plus les mêmes qualités productrices qu'autrefois. En conséquence, au lieu d'annuler la clause du contrat qui permet à son fermier de tremper ses cafés dans une mare d'eau, le gouvernement a expédié, à grands frais, de Leyde à Java, un professeur pour étudier les causes d'un appauvrissement du sol si inquiétant. Les honoraires de ce savant sont de 12 000 flor. (25 500 fr.) par an, sans compter les frais de déplacement. Il étudie le sol, et messire X.... continue à abreuver son café.

La régence de Bandong produit annuellement 100 000 quintaux de café, celle de Préang 200 000, et l'île de Java tout entière 1 million de quintaux environ.

Le gouvernement paye aux producteurs de Bandong 2 fl. 80 (5 fr. 95 c.) le quintal, rendu à l'entrepôt; mais à Batavia, il le paye un peu plus de 7 flor. (14 fr. 88 c.). Ce même café est revendu de 23 à 24 flor. (50 francs) par quintal à la Compagnie hollandaise Matschapie, qui seule, à son tour, a le droit d'embarquer, et, par suite, d'acheter cette marchandise pour le grand marché d'Europe. Monopoles sur monopoles! Enrichissement de quelques individus, accroissement de la multitude, complication inextricable!

De Lembang à Tjangoer, où nous rejoignîmes l'expédition, nous parcourûmes 128 kilomètres en 6 heures, toujours au galop, montées et descentes. De ce train, il nous fut aisé d'arriver avant le soir à la fête du premier de l'an que donnait le régent de la province. Un concours immense de population remplissait les abords et les cours du palais. Les plus proches parents de ce dignitaire avaient été installés dans la veranda ou galerie couverte devant la maison. A voir les démonstrations d'humilité servile qu'ils prodiguaient à Son Excellence, jamais nous n'aurions deviné qu'ils fussent de sa famille. Dans les salons n'entraient que les Européens spécialement invités; la seule Javanaise présente était Mme la régente, femme courte, grasse et noirâtre. Autour de nous grouillaient des masses noires; c'étaient des esclaves qui offraient à la société des tabatières, du bétel et des rafraîchissements en se traînant sur le ventre et en rampant sur les genoux; tous ces avilissements de la nature humaine nous impressionnèrent d'une façon désagréable [1]. On conversait comme on pouvait, l'oreille assourdie par le vacarme incessant du gamelong ou orchestre de cloches. Des bayadères fort peu vêtues, mais d'une laideur repoussante, exécutaient des danses sentimentales, religieuses et ennuyeuses au superlatif. Lentes, roides et maigres, elles sautillaient comme des fourches, en s'accompagnant de gestes télégraphiques. Le gouverneur voulut bien nous expliquer que cette danse devait représenter la touchante histoire de quatre sœurs, qui, égarées dans une forêt, imploraient de la divinité le retour de leur mère. Toujours l'étourdissant gamelong. Danse guerrière par huit chenapans brandissant leurs armes. Encore l'effroyable gamelong.

Dans la cour, même musique. Des masques hideux, à pied et à cheval, circulent dans la foule. Un prêtre musulman se met à pousser des hurlements lamentables sur des cendres brûlantes, près d'une masse de charbons ardents; quelques malheureux y sautent à pieds joints, et y dansent en rond. Enfin le prêtre se lance dans le brasier, et tous de danser et gesticuler furieusement. Cette représentation avait probablement quelque signification religieuse d'expiation; elle équivalait à tel ou tel de nos anciens mystères. Nous voyons ensuite des jongleries à faire dresser les cheveux sur la tête. De jeunes hommes, portant des toupies armées de pointes de fer fort aiguës, feignent de se transpercer le ventre, le sein, le front, les joues, les yeux. Ils tournent en cercle, le corps penché en avant, et poussent des cris effrayants, avec des mouvements toujours plus sauvages et convulsifs, et l'on respire enfin en les voyant tomber dans un coin, épuisés et sanglants. Et l'infernal gamelong recommence.

On lance une infinité de fusées et de raquettes, on enflamme des roues tournantes; mais le bouquet de la fête est un affreux serpent de feu de plus de 20 pieds de long, que des mains invisibles font glisser et tourbillonner çà et là, en imitant, avec une précision effrayante, les mouvements, les sifflements et les ondulations de la bête.

Enfin, le gamelong cesse son vacarme.

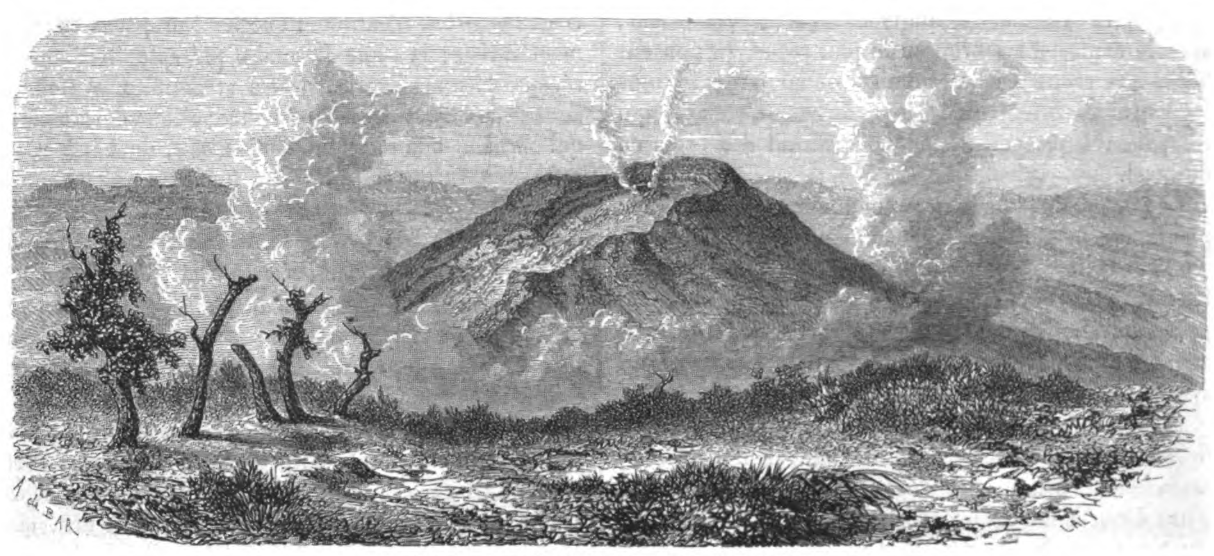
Le lendemain, nous étions de retour à Buitenzorg, chez le gouverneur.

M. Pahud vit fort retiré, et ne converse guère qu'avec ses aides de camp et sa fille, dont le mari avait été

1. On sait qu'on a eu récemment à déplorer d'affreux massacres d'Européens dans les îles de la Sonde; l'esclavage a dû être aboli d'urgence dans l'île de Java, à partir du 1er octobre dernier.

naguère assassiné sous ses yeux par quelques Malais. Ce deuil sincère contraste péniblement avec une étiquette officielle dont la roideur et la minutie ne sont comparables qu'à celles de la cour d'Espagne aux derniers siècles. A quoi sert-elle ?

Nous employâmes quelques jours à mesurer un grand nombre d'individus dans les casernes, les prisons et les hôpitaux. On nous a fait cadeau d'une collection de cinquante-quatre crânes appartenant aux races les plus diverses.



Un volcan à Java [1], d'après Steiger. (*Die illustrirte Zeitung.*)

De Java, *la Novara* se dirigea vers les îles Philippines, notre projet étant de visiter Manille et une partie de l'île de Luçon.

(*La suite à un prochain numéro.*)

1. Java renferme plus de quarante-cinq volcans, dont vingt ou vingt-trois sont en activité. Humboldt les a décrits dans le *Cosmos* (t. IV, p. 324 et suiv.).

PRIX PROPOSÉS PAR LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS.

PRIX ANNUEL POUR LA DÉCOUVERTE LA PLUS IMPORTANTE EN GÉOGRAPHIE.

La Société offre sa grande médaille d'or au voyageur qui aura fait en géographie, pendant le cours de l'année 1857, la découverte jugée la plus importante parmi celles dont la Société aura eu connaissance ; il recevra, en outre, le titre de correspondant perpétuel, s'il est étranger, ou celui de membre, s'il est Français, et il jouira de tous les avantages qui sont attachés à ces titres.

A défaut de découvertes proprement dites, des médailles d'argent et de bronze seront décernées aux voyageurs qui auront adressé, pendant le même temps, à la Société les notions ou les communications les plus neuves et les plus utiles au progrès de la science. Ils seront portés de droit, s'ils sont étrangers, sur la liste des candidats pour les places de correspondants.

PRIX SPÉCIAL POUR LES DÉCOUVERTES EN AFRIQUE.

La Société rappelle le sujet de prix qu'elle a proposé en 1855 :

Un prix de 6000 francs, susceptible d'accroissement par la souscription qui demeure ouverte au local de la Société[1], est offert au voyageur qui se sera rendu, le premier, de l'Algérie à la colonie du Sénégal ou réciproquement de la colonie du Sénégal à l'Algérie, en passant par Tombouctou. Le voyageur devra recueillir sur sa route des notions exactes et neuves sur les caravanes qui traversent l'espace dont il s'agit, leurs directions, leur importance et les époques de leurs voyages. La Société de géographie n'a pas l'intention de confier à personne, en particulier, une mission spéciale à ce sujet ; la récompense sera décernée à celui qui aurait atteint le but indiqué[2].

1. On souscrit, à Paris, chez M. Meignien, notaire et trésorier de la Société, rue Saint-Honoré, 370, et au bureau de la Société, rue Christine, 3.

2. « La France possède en Afrique, depuis plusieurs siècles, une grande colonie (le Sénégal) ; le pavillon français peut flotter de l'Océan à la Falemé ; les royaumes voisins sont en bonne intelligence avec nous. D'un autre côté, depuis bientôt trente ans, nous possédons l'Algérie et déjà même plusieurs oasis du Sahara. Comment se fait-il que ces deux colonies n'aient pas encore essayé de se donner la main, en s'envoyant réciproquement des missionnaires scientifiques, des pionniers de découvertes, des voyageurs courageux, des observateurs capables, même simplement des négociants intelligents et instruits, s'associant aux caravanes qui circulent sans cesse à travers le grand désert ? » (M. Jomard, *Bulletin de la Société de géographie*, mai 1854.)



LA COCHINCHINE. — Portraits et costumes de l'empereur et de ses ministres. — Dessin de Thérond, d'après des dessins communiqués.

LA COCHINCHINE

EN 1859.

NOTES EXTRAITES D'UNE CORRESPONDANCE INÉDITE.

.... Vous voulez avoir une idée de ce pays, du peuple qui l'habite, et de son gouvernement? Eh bien, figurez-vous la Chine en petit, un peu plus étriquée, un peu plus étranglée, réduite à 360 000 kilomètres carrés, à 20, ou peut-être à 25 millions d'habitants, une Chine dont les principaux cours d'eau coulent parallèlement au méridien, du nord au sud, au lieu de couler en latitude, de l'ouest à l'est, et vous aurez, sauf le climat, une idée assez exacte de la Cochinchine. Les îles Philippines lui tiennent lieu de Japon. La frontière septentrionale est limitrophe de la Chine, comme la Chine l'est de la Russie. L'Annam est tributaire de la Chine; la Chine ne l'est pas encore de la Russie, mais à la manière dont s'y prend le général Mouravieff, cela ne peut certainement beaucoup tarder.

L'empire annamite se compose de trois parties principales, le Tonkin au nord, le Cambodje au sud, la Cochinchine entre les deux. Autrefois le Cambodje était indépendant et formait même un État assez puissant. Les Cochinchinois lui ont enlevé la meilleure partie de ses provinces maritimes, à peu près comme les Anglais ont fait à la Birmanie. Pour ce qui lui reste, le roi de ce petit État est tributaire des souverains de Siam.

Le gouvernement de l'empire d'Annam paraît calqué sur le gouvernement chinois; à ce titre, il avait quelque droit aux sympathies de certains sinologues qui, soit dit en passant, autant que je les connais, sont bien capables de prendre fait et cause pour l'empereur Tu-Duc contre nous, comme ils le font sans vergogne pour l'empereur Hien-Foung contre MM. Bruce et de Bourboulon. Un seul voyage en Chine les guérirait bientôt de tout leur enthousiasme.

L'empereur d'Annam est le père de ses sujets, mais le père comme l'entendaient les anciens lorsqu'ils recommandaient au citoyen d'aimer énergiquement ses enfants, *amare fortiter liberos*. La sollicitude du monarque se traduit le plus souvent par des coups de fouet et de rotin, de rotin surtout, l'instrument essentiel de la politique asiatique. Cela commence par le premier ministre, qui, bâtonné, bâtonne à son tour, et ainsi de suite jusqu'au dernier échelon de l'échelle sociale. Il serait difficile de calculer combien un instant de mauvaise humeur impériale peut représenter de coups de bâton.

Comme, avant tout, les enfants se doivent à leur père, rien d'étonnant à ce qu'ils fournissent à ses besoins et même à ses caprices. En conséquence, S. M. Annamite puise assez largement dans l'escarcelle de son bon peuple. C'est d'ailleurs un honnête et saint homme, un disciple fervent de Confucius et de Fo, qui connaît par cœur toutes les maximes de l'antiquité, et qui, lorsqu'il coupe des têtes, ce qui lui arrive assez souvent, coupe de préférence celle des chrétiens.

Au-dessous de l'empereur, on trouve les mandarins, qui passent une moitié de leur vie à apprendre à lire, pour arriver aux emplois, et une autre moitié à rançonner leurs subalternes, pour tirer quelque fruit de leurs études. Néanmoins tous ne font pas fortune, car s'ils rançonnent, ils sont rançonnés, et à côté des coups de bâton qui descendent l'échelle sociale, il y a la corruption qui la monte. Avec ce système, aucune réclamation n'est possible, malgré les lois protectrices dont on parle toujours, sauf à n'en jamais tenir compte. Vous le voyez, c'est à s'y tromper: on se croirait dans l'empire du milieu. Enfin quant aux dimensions, aux traditions, aux mœurs publiques, aux habitudes privées et à la religion d'État, la Cochinchine est à la Chine ce que la Belgique est à la France.

Le climat est loin d'être sain, notamment sur les côtes et pendant la saison des pluies. J'en sais quelque chose. Mais il convient merveilleusement à une foule de petits animaux qui s'y développent avec une rapidité incroyable et qui font preuve d'une activité peu commune. Les moustiques surtout sont dévorants. J'ai souvent vu de mes camarades se réveiller méconnaissables, les yeux hors de la tête, horriblement boursouflés. Ils se fussent rencontrés sans se reconnaître. Nos cousins ne sauraient vous donner une idée de ce fléau; c'est quelque chose d'impossible et d'inimaginable, qui vous poursuit, qui vous tourmente, qui ne vous laisse ni repos ni trêve. Pour fermer l'œil pendant la nuit, il faut absolument des moustiquaires; et encore!... Dans certains villages, m'a-t-on dit, il n'y a pas jusqu'aux porcs qui n'aient la leur. Autrement ils périraient en une nuit.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF.

.... C'est au XVIII[e] siècle qu'ont commencé nos rapports avec le royaume d'Annam. M. Poivre, homme d'un grand talent, l'ami et le protecteur de Bernardin de Saint-Pierre, aborda vers 1749 en Cochinchine, où il était envoyé par la Compagnie des Indes. Il devait essayer d'entrer en rapport avec l'empereur d'alors, qui montra d'abord une bienveillance qui ne fut pas de longue durée, et, en somme, il résulta de la mission de M. Poivre la découverte de quelques plantes utiles, qu'il naturalisa dans nos colonies.

Peu de temps après, l'Annam fut troublée par une grande insurrection, assez semblable, sauf l'esprit moderne, à celle qui, depuis dix ans, met la Chine en feu. Cette insurrection se développa très-rapidement et par-

vint à détrôner Nguyen-Anh, plus tard l'empereur Gia-Long; c'était vers 1786. Louis XVI, comprenant l'intérêt que la France avait à se créer un point d'appui dans les mers de Chine, prit fait et cause pour le souverain déchu, comme, il y a quelques années, nous aurions dû prendre fait et cause pour la grande insurrection chinoise contre la dynastie Mantchoue, qui nous joue de si mauvais tours. Un traité fut conclu, le 28 novembre 1787, entre Gia-Long et la France. Aux termes de ce traité, dont vous serez peut-être bien aise de connaître les stipulations principales, on devait mettre à la disposition du monarque cochinchinois sept régiments français, vingt bâtiments de guerre et cinq millions, dont cinq cent mille francs en espèces, le reste en artillerie, mousquets, etc. En revanche, le port et le territoire de Tourane (Han-San), les îles adjacentes de Faï-Fo au midi, et de Haï-Wen au nord, étaient cédés à la France. Dans le cas où quelque puissance eût attaqué le nouvel établissement, le roi de Cochinchine devait fournir au moins soixante mille hommes de troupes, habillés et entretenus à ses frais, pour coopérer à la défense du territoire concédé.

La Révolution qui couvait en France paralysa tous les projets de Louis XVI. On ne put envoyer les forces qui devaient agir en faveur de Gia-Long, mais plusieurs officiers français partirent pour la Cochinchine; dans le nombre étaient MM. Chaigneau, Dayot, Vannier et Olivier. Un fils de M. Chaigneau habite Paris en ce moment, et même il a élucidé dans les journaux la question cochinchinoise par plusieurs articles pleins de détails intéressants sur les hommes de cœur qui nous ont devancés dans ces mers lointaines. Toujours est-il qu'ils furent parfaitement reçus par le souverain légitime, qu'ils disciplinèrent son armée, et qu'ils le replacèrent sur son trône.

La forteresse de Saïgon, dont je vous envoie le plan (voy. p. 55), est l'œuvre de ces intelligents officiers.

Gia-Long mourut le 25 janvier 1820. Son fils Minh-Mang lui succéda, aussi intraitable, aussi hostile aux Européens que Gia-Long avait été bienveillant. Son règne fut celui de la vieille barbarie asiatique, le triomphe de tous les mauvais instincts particuliers aux dynasties chinoises. Cela dura jusqu'en 1841, époque de la mort de Minh-Mang. Une chute de cheval en débarrassa le monde. Thien-Tri, monté sur le trône après lui, fut un peu moins cruel que son père, un peu moins persécuteur, ce qui n'empêcha pas le guet-apens dont la frégate *la Gloire* et la corvette *la Capricieuse*, qui se trouvaient dans la baie de Tourane, faillirent être victimes en 1847. Le commandant Lapierre et son état-major avaient été invités à dîner à terre; ils se disposaient à s'y rendre, quand une lettre interceptée leur apprit qu'on ne projetait rien moins que de les massacrer. Thien-Tri y perdit sa flotte, qui fut immédiatement attaquée et coulée bas, sans compter mille ou douze cents hommes. De notre côté, nous n'eûmes qu'un matelot tué. A cette nouvelle, telle fut la colère de l'empereur qu'il en étouffa, paraît-il, car il mourut très-peu de temps après, laissant à Tu-Duc, son fils cadet, le bonnet qui, en ces régions, tient lieu de sceptre et de couronne.

Tu-Duc règne aujourd'hui. Un missionnaire qui a long-temps séjourné à Hué m'a communiqué le portrait de ce souverain et des principaux personnages de sa cour. C'est un homme de trente-six ans, de la trempe de Minh-Mang, son grand-père et de Hien-Foung, son suzerain. Il hait les Européens et a étendu sur nos missionnaires la plus sanglante persécution dont les annales de la Cochinchine aient conservé le souvenir.

Dans le courant d'une seule année, l'année dernière, il y a eu dans ses États, pour faits de religion : soixante et un blocus de villes et de villages, accompagnés de destructions de couvents et d'églises, de pillage souvent et de confiscation toujours; six cent soixante-cinq arrestations de missionnaires, de religieuses ou de néophytes; trois cents condamnations à la prison ou à l'exil, et enfin quatre-vingts suppliciés, parmi lesquels douze prêtres indigènes et deux évêques européens.

Si cet échantillon de la manière dont Tu-Duc entend la liberté de conscience ne vous aide pas à comprendre comment il entend la liberté commerciale, vous le comprendrez mieux peut-être par ce fragment d'édit publié en 1845, et qui a toujours force de loi.

« .... Il convient d'apprendre aux habitants du royaume de France, s'il y en a qui veulent trafiquer ici, qu'ils ne peuvent aborder qu'au port de Tourane. Faire le commerce, vendre, acheter, tout cela leur est permis, mais ils ne peuvent venir de Macao pour parcourir toutes les provinces, se répandre parmi le peuple, le tromper et violer les lois. Le mandarin devrait en ce cas recourir aux plus sévères pénalités, et, en cas de récidive, il serait impossible de faire grâce. »

Malgré les avantages géographiques et autres qu'offrait le port de Tourane, les tracasseries humiliantes auxquelles les navires étrangers étaient soumis formaient un obstacle invincible aux transactions commerciales.

Tout navire européen venant en ce pays ne pouvait vendre sa cargaison qu'au roi; car la population est ou se dit trop pauvre pour rien acheter; redoutant l'avidité des mandarins, tous les indigènes se font pauvres ou enfouissent leur argent, s'ils en ont. Ensuite, pour traiter avec le roi, seul trafiquant de son royaume, le capitaine ne pouvait aller à Hué-fou, l'édit royal, ci-dessus relaté, lui interdisant, sous peine de mort, de pénétrer dans l'intérieur des terres. Il lui fallait donc accepter comme intermédiaires les mandarins, qui le rançonnaient sans conscience et sans merci. Lorsqu'enfin, à force de peines et d'humiliations, il avait fini par placer sa cargaison, venaient des contestations sans fin pour le payement, puis d'autres difficultés pour le chargement de son navire. Sous ce rapport, en effet, il lui fallait encore traiter avec le roi, seul vendeur comme seul acquéreur possible, et toujours passer par le médium de ses honnêtes agents. En cas de dol ou d'erreurs, à quoi lui servait de réclamer? Rebuté par tant d'obstacles, le commerce européen avait cessé de paraître à Tourane.

M. de Montigny, lors de sa mission de Siam, voulut

essayer une dernière réclamation diplomatique auprès de Tu-Duc et échoua complétement dans cette tentative. De là l'expédition que nous venons de faire de concert avec l'Espagne.

LA DERNIÈRE EXPÉDITION.

Les forts de Tourane, des ouvrages construits à l'européenne, qui défendaient la baie et qui de loin paraissaient quelque chose, furent enlevés le 1er septembre de l'année dernière (1858), en un tour de main, par moins de deux mille hommes, dont moitié français, moitié officiers espagnols et soldats Tagals de Luçon.

En entrant dans le fort de l'observatoire, nous fûmes très-surpris de trouver les artilleurs annamites, assis sur leurs canons, tranquillement, les bras croisés. S'ils se fussent enfuis, on leur eût tout bonnement coupé la tête; s'ils eussent prolongé la défense, ils se fussent inutilement fatigués; dans le doute, ils s'abstenaient, se laissant d'ailleurs sabrer avec la plus incroyable insouciance. C'est la consigne comme l'entendent les soldats de Tu-Duc, et, sous ce rapport, ils n'ont de pareils que leurs amis les Chinois. Beaucoup de ces braves gens n'avaient pas d'uniforme; ils étaient en haillons, comme tous les habitants du pays. La plupart étaient armés de fusils à pierre, de la fabrique de Saint-Étienne, ce qui nous a fort étonnés. J'ai trouvé sur le terrain plusieurs petites poires à poudre en bois, mais je n'affirmerais pas que cet engin fût réglementaire dans l'armée cochinchinoise. Pendant ce temps, le fort de l'est sautait; le lendemain le fort de l'ouest sauta de même. Si les ouvrages étaient assez médiocrement défendus, ils étaient en revanche merveilleusement armés. J'y ai vu des pièces de bronze magnifiques, pourvues de hausses seulement appliquées. Le fort de l'ouest contenait en outre un parc d'artillerie de campagne, de jolies pièces de 6 et de 9, presque semblables aux nôtres, seulement montées sur d'immenses roues, comme les *buggy* américains. Le même jour, nous étions définitivement établis à terre, en mesure d'attendre l'armée annamite, si l'envie lui prenait de paraître. Mais elle ne vint pas. Il faisait une chaleur accablante, comme j'en ai rarement vu de ma vie. C'était une fournaise. Deux ou trois de mes hommes succombèrent à l'action du soleil et de la fatigue. Rien de beau du reste comme cette baie de Tourane échancrée en croissant, avec ses deux caps montagneux prolongés sur l'Océan, tandis que nos deux escadres à l'ancre, le va-et-vient des embarcations, le mouvement des hommes à terre, les uniformes si variés de notre infanterie, de nos marins, des troupes coloniales des Philippines, et les pavillons des deux nations flottant au-dessus des forts éteints, rappellent l'activité de l'Europe, venant enfin secouer la léthargie séculaire du vieil Orient.

Je vous épargne le récit de nos menus combats quotidiens, de nos prodiges d'installation, de nos plaisirs et de nos misères, le plus souvent sous une pluie battante, car la saison sèche ne commence qu'en décembre, pour vous parler de notre expédition de Saïgon, à quelque deux cents lieues vers le sud.

Si vous jetez les yeux sur la carte et que vous suiviez le cours du fleuve Cambodje, qui là-bas s'appelle le Mé-Khom, vous remarquerez à son embouchure une multitude de bras, se faisant jour au travers d'un nombre infini d'atterrissements de toute grandeur, quelque chose que je ne saurais comparer qu'au delta du Gange, ou à la Zélande hollandaise. De ces atterrissements, les uns sont fournis par ce fleuve immense, l'un des plus considérables de l'Asie, les autres par un autre cours d'eau très-important qui se jette dans la mer à quelque distance, comme l'Escaut par rapport à la Meuse. En continuant ma comparaison, Saïgon serait à peu près dans la position d'Anvers. Figurez-vous un pays parfaitement plat, coupé de magnifiques rivières, extrêmement boisé, mais boisé de ficus, de tecks, de palmiers et de bananiers entre-croisant de toutes les manières possibles leurs branches et leurs feuillages; placez de loin en loin, sous ces berceaux de verdure, des cases de clayonnage et de bambous, aux abords desquels circulent, grouillent ou pataugent, en bonne intelligence les uns avec les autres, d'abord des échantillons, tous plus ou moins sales et laids, de la race d'Adam, puis des buffles noirs et doux, des cochons dont le ventre balaye la terre, et enfin des poules de cette variété que l'Exposition de 1855 a popularisée en Europe, et vous connaîtrez aussi bien que moi cette partie de la basse Cochinchine. Les vues (p. 53 et 56), dont l'une est prise d'une des embouchures de la rivière de Saïgon, vous représenteront l'aspect général de ce pays mieux que ne le ferait une description détaillée.

PRISE DE SAÏGON.

Nous étions le 9 février dernier à l'embouchure du fleuve de Saïgon, avec *le Phlégéton*, portant le pavillon du vice-amiral Rigault de Genouilly, *le Primauguet*, trois canonnières, autant de transports mixtes et un aviso à vapeur espagnol, *l'El Cano*, si je me souviens bien. Nous nous avançons résolûment au milieu de ce dédale de rivières, enchevêtrées de la manière la plus bizarre, trouvant d'ailleurs partout 5 ou 6 brasses de profondeur, le beaupré dans les arbres. Le bras principal n'avait guère moins de cent mètres de largeur. Il était défendu par une douzaine de forts en bois, bien armés, et par trois estacades. Tout cela fut enlevé assez rapidement; les deux derniers, ceux qui se trouvaient le plus rapprochés de la ville, tinrent seuls assez longtemps. Ils nous prenaient d'écharpe, et nos canonnières, serrées les unes contre les autres, ne pouvaient riposter que des deux pièces de l'avant. Il ne nous fallut cependant pas plus d'une heure pour en venir à bout. Nous étions à Saïgon.

Tâchez maintenant de vous représenter, je ne dis pas une ville comme nous l'entendons en Europe, mais une forêt tropicale du sein de laquelle surgiraient de distance en distance des habitations presque confortables; tout cela vert, tout cela frais, tout cela coupé de ruisseaux qui vont, qui viennent, qui se croisent, et qui se perdent dans le fourré; au milieu de cette végétation, masqué par les arbres, un grand fort, carré, bastionné, en belles pierres de taille : voilà Saïgon et sa citadelle. La pre-



Une rive du fleuve de Saïgon. — Dessin de Jules Noël.

mière était à nous, la seconde le fut bientôt, quoiqu'on ne la vît pas de la rivière et que nous fussions obligés de tirer au jugé. Après avoir éteint son feu, nous l'escaladâmes avec de grandes échelles de bambou, nous attendant à trouver les canonniers à cheval sur leurs pièces, comme à Tourane; mais, cette fois-ci, ils avaient disparu.

Nous y trouvâmes en revanche un matériel immense, un arsenal complet, 85 000 kilogrammes de poudre en caisses ou en baril, du salpêtre, du soufre, du plomb, des équipements militaires, du riz pour nourrir 8 000 hommes et 130 000 fr. en monnaie du pays, c'est-à-dire en sapèques. Il en faut 3000 pour faire 5 fr., ce qui porte à 78 millions le nombre des petits morceaux de zinc qui composaient la caisse militaire.

Je m'installai dans une pagode pour y passer la nuit, et j'en ai rarement passé de meilleure. La pagode, c'est l'hôtellerie de la Chine et de l'Indo-Chine; on y mange, on y boit, on y dort quand on peut, on y signe même des traités comme à Tien-Tsin, sans aucune profanation; le bouddhisme est tolérant. C'est un peu comme les églises grecques du Caire, où le prêtre vit en famille, avec ses enfants qui jouent devant l'autel et sa femme qui fait la cuisine dans une chapelle En somme, on y est infiniment mieux que dans certains hôtels de ma connaissance, l'hôtel *du prince de Galles*, à Aden, par exemple, tout anglais qu'il soit. Et je m'endormis, en pensant à cette carrière d'aventures qui me conduisait si loin de la France, quoique dans un pays tout plein de la France, dans ce fort construit par des Français et que des Français venaient de prendre; tant il est vrai que nous sommes partout et que l'Asie n'est plus chez elle.

Le lendemain, je m'éveillai avec cette nature merveilleuse qui nous entourait comme un océan de verdure. Sur les 7 heures du matin, je vis venir deux de mes hommes qui m'amenaient un pauvre diable assez bizarrement accoutré. La veille, pendant l'action, il s'était réfugié sur un figuier; il y était resté toute la nuit, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour que nos marins l'avaient aperçu. Ce fut une affaire que de le décider à descendre. Jugez de mon étonnement, quand je l'entendis s'écrier du ton le plus piteux, mais aussi avec une élégance que Cicéron n'eût pas démentie : *Parce, Domine! Non hostis sum, christianus Cambodjanus!* A ma honte, je dois l'avouer, mon prisonnier en savait plus long que moi; mais le bon docteur D*** vint à mon aide, et bientôt nous nous entendîmes.

Il s'appelait Li-Kouan. C'était un garçon de 27 à 28 ans, petit, le nez court et écrasé, les pommettes saillantes, la figure plate, les cheveux noirs, le teint d'un blanc sale tirant sur le jaune, d'un embonpoint prématuré. Il portait un large pantalon, un peu avarié par son ascension, et une espèce de petite blouse qui lui descendait jusqu'aux genoux. Comme il me l'avait si bien dit, il était chrétien et établi au Cambodje, quoique d'origine chinoise. Deux jours auparavant, il avait vainement tenté de rejoindre l'escadre, dans la rivière, avec l'évêque de Saïgon, Mgr Lefebvre, et le lendemain il avait vu massacrer un missionnaire.

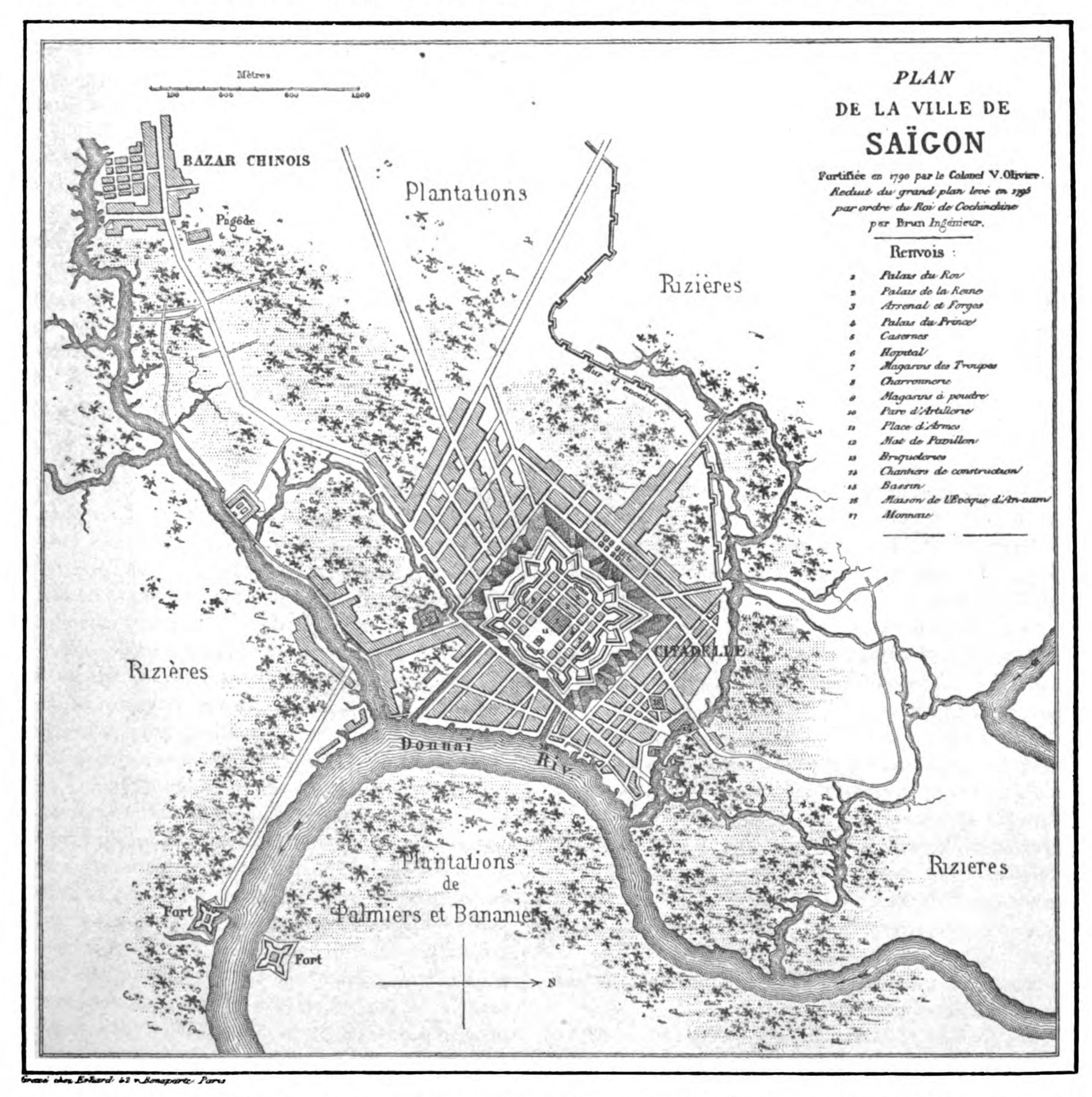
Li-Kouan et moi, nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Il m'apprit qu'il y avait environ 500 000 chrétiens en Cochinchine, et me donna d'assez curieux détails sur le petit royaume de Cambodje. Je vous ai dit que les provinces maritimes seules avaient été conquises par les Annamites. La frontière est à une vingtaine de lieues de Saïgon, tout au plus. Au delà commence la juridiction de l'illustre roi Duong, *illustris rex Duong*, comme l'appelait mon néophyte, un souverain qui a connu l'adversité. Longtemps prisonnier des Siamois, il fut obligé, pour vivre, de se faire horloger. On le dit petit et gros, très-marqué de la petite vérole, fanatique des Européens. Il se pique aussi de latinité, s'il faut en croire Li-Kouan, et il aurait décoré sa salle à manger d'inscriptions dans le genre de celle-ci : *domus manducare bibere que*. Son premier eunuque est aussi son premier cuisinier, et j'imagine que le grand maître de l'artillerie cambodjienne, dont mon prisonnier ne me parlait qu'avec le plus profond respect, doit remplir, en dehors de sa charge, quelques fonctions domestiques du même genre. Duong n'a de la royauté qu'un jupon en soie jaune, attaché par une ceinture d'or; pour le reste c'est un bon bourgeois de Paris ou de Londres, égaré dans les plaines de l'Asie, vous donnant de cordiales poignées de mains et vous offrant de l'eau de Cologne à la fin des repas, faute de pouvoir vous servir du vin de Champagne.

Que pensez-vous de Li-Kouan et de son souverain? J'avoue, que le premier compte aujourd'hui dans mes souvenirs et que le second a fort égayé mes loisirs de Saïgon. Quel singulier pays que l'Asie, où l'on trouve de pareils contrastes! Allez donc aux extrémités de l'Orient, au bivouac, sur la brèche de Saïgon, pour y entendre parler latin, et pour retrouver des souvenirs de collége dans ces mystérieuses et lointaines régions! Quelle action bizarre de notre jeune Europe sur ces vieux mondes, et que de révolutions en perspective, aujourd'hui que la vapeur a supprimé les distances, semblable à un pont mobile qui relierait les extrémités du globe!

Saïgon offre d'ailleurs d'immenses avantages commerciaux; sous ce rapport, c'est le point le plus important de la Cochinchine. La rivière est navigable pour les plus grands navires, même pour les vaisseaux, et nulle part je n'ai rencontré un fleuve aussi sûr et aussi facile. Il suffit d'une marée — elles sont ici de douze heures — pour remonter jusqu'à la ville, avec une petite brise favorable. Le pays est plat, le riz abondant, beaucoup plus beau que celui de Siam. J'ai vu de fort joli sucre terré presque blanc, ainsi qu'une espèce de sucre candi. Les bois de teinture abondent, la cire est magnifique et, quant à la cannelle, elle m'a paru d'une qualité bien supérieure à celle de la Chine et du reste de la Cochinchine. Je ne doute pas, en un mot, qu'avec un peu de persévérance et d'esprit de suite, nous ne fassions de ce port privilégié, l'un des plus beaux établissements du monde. La population est indo-chinoise et, quoique peu sympathique, elle est certainement moins hostile que celle de Canton. D'ailleurs, quelques lieues à peine séparent Saïgon du Cambodje proprement dit, et là se trouve une

race toute différente, très-facile à assimiler. Vous en jugerez par ce que je vous ai raconté du roi Duong. Si singuliers qu'ils puissent paraître, tous ces détails sont très-exacts. Ils m'ont été confirmés depuis par un missionnaire, qui a passé trois ans dans le pays. Ajoutez, enfin, qu'au point de vue militaire, la position peut être considérée comme absolument inexpugnable. En établissant quelques batteries le long de cette rivière contournée, je ne connais pas de flotte qui puisse songer à y pénétrer, pour peu qu'elle ait affaire à des Européens.

Li-Kouan est reparti pour Phnompenk, en cochinchinois Namwang, sa résidence habituelle, à quelques lieues d'Udong, la capitale du Cambodje. Il devait remonter le fleuve Mé-Khom, caché dans la jonque d'un chrétien de ses amis. La citadelle de Saïgon, bâtie pour Gialong par un colonel du génie français, n'existe plus; on l'a fait sauter. Nous n'avons conservé que les forts voisins de la

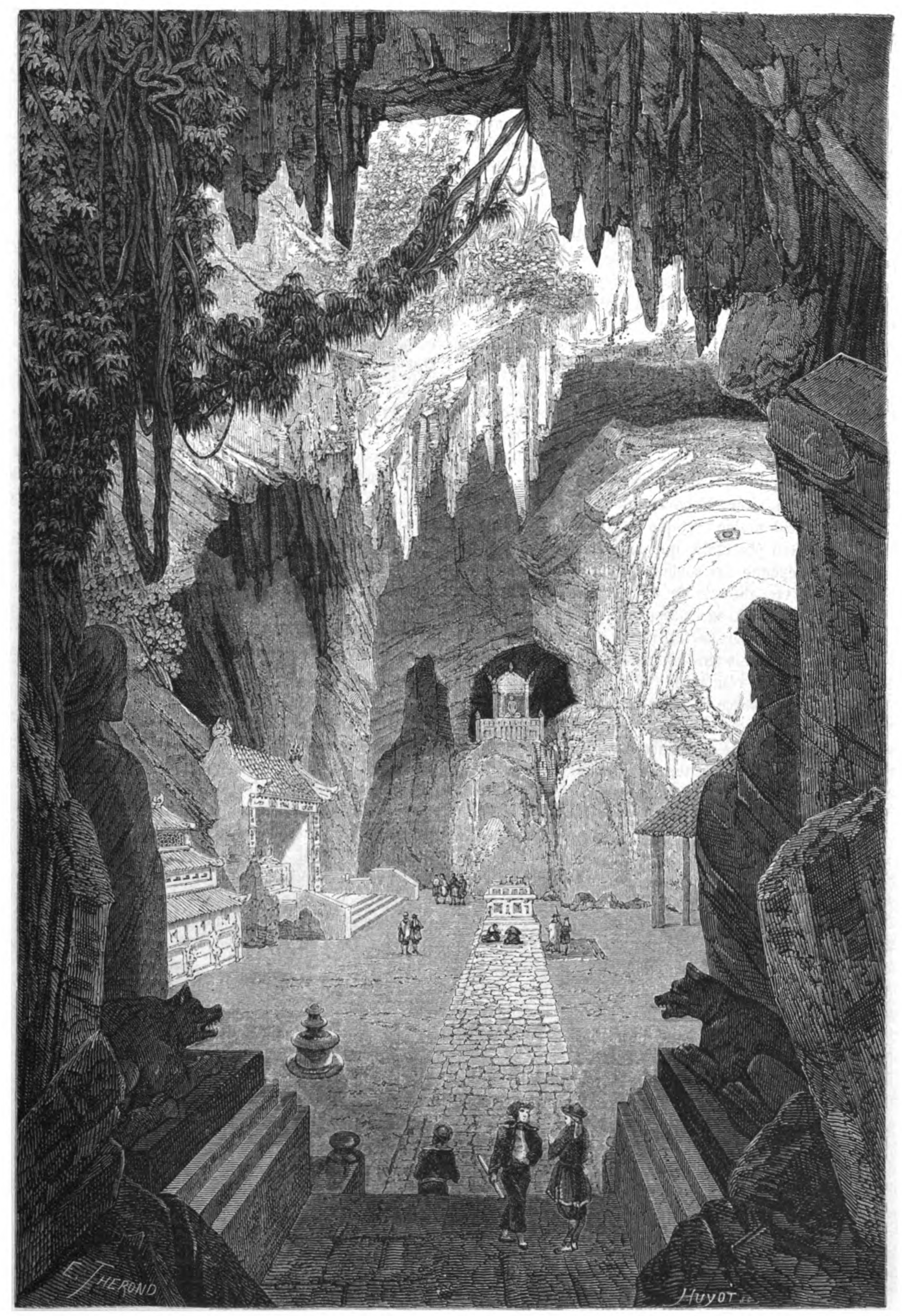


rivière, qui restent confiés à la garde du commandant Jaurréguiberry. Ils sont entre bonnes mains. Soyez certain que le *joyau de l'Annam*, comme on appelle ici Saïgon et sa province, doué comme il l'est, par le sol, le climat et les eaux, pourrait être appelé à un grand avenir sous la domination française. Déjà les catholiques, très-nombreux dans le voisinage, accourent à nous de toutes parts. Grâce à leur concours dévoué, M. Lefebvre, évêque d'Isaroopolis et premier vicaire apostolique de ces régions, vient de jeter les fondations d'une école, d'un hôpital et même d'une église qui sera, sans doute, de longtemps encore, la plus belle de l'Indo-Chine.

J'oubliais de vous dire qu'au moment où nos navires furent signalés sur les côtes du Cambodje, une division de la marine annamite qui y stationnait, comme jadis la flotte romaine au cap Misène, se réfugia dans un des mille chenaux qui découpent le double delta des fleuves Mé-Khom et Saïgon. Nous ne pûmes l'y suivre faute de



Vue d'une des embouchures de la rivière de Saïgon.



Temple bouddhiste souterrain dans les rochers de marbre près Tourane (voy. p. 60). — Dessin de Thérond d'après l'atlas de *la Favorite*.

fond, mais le canal fut bloqué et les navires cochinchinois, après un blocus de trois mois, furent réduits à une telle extrémité que le mandarin Kiemsin, qui les commandait, les fit brûler et congédia les matelots. Ces malheureux, après avoir erré pendant plus de dix jours, arrivèrent, dans un dénûment affreux, à Saïgon, où, comme de pauvres diables qu'ils étaient, ils furent recueillis et secourus par nous, à leur grande joie et à leur grand étonnement.

La flotte ainsi détruite se composait de huit jonques de guerre de premier rang et de cinq jonques de second rang. L'amiral cochinchinois s'est réfugié d'abord à Campot, sur le golfe de Siam. Mais là, craignant la colère de l'empereur, il s'est ouvert le ventre en présence des officiers de son état-major, comme n'eût pas manqué de faire, en pareil cas, et pour la plus grande gloire de Néron ou de Domitien, l'amiral romain du cap Misène.

Ne croyez cependant pas que tous les fonctionnaires annamites soient ainsi décidés à se sacrifier classiquement sur l'autel de l'héroïsme ou plutôt de la peur. Quelques semaines après j'ai été assez heureux pour voir, de mes propres yeux, arriver à Saïgon un mandarin de terre doué de plus de philosophie pratique que son collègue maritime. Ce n'était pas moins que le préfet indigène de la province. L'époque des semailles approchant, ce digne homme, en vrai disciple de Triptolème, avait saisi le prétexte des intérêts agricoles pour entrer en pourparler avec nous et s'assurer par lui-même de l'état des choses et de la physionomie des hommes qui tenaient sa place dans son ancienne résidence.

Conduit en présence de notre commandant, il se prosterna devant lui, ni plus ni moins que s'il eût eu affaire à une idole et lui adressa un discours que notre interprète a rendu à peu près en ces termes caractéristiques :

« Vous n'êtes pas de ces pirates comme il en vient « trop souvent dans nos rivières pour piller les villes et « insulter les femmes : vous êtes sages, puisque vous êtes « sortis de cette grande nation de l'Occident qui, sous le « règne de Nguyen-Anh, lui envoya un homme vertueux « qui fut son ami, et vous êtes forts, puisque vous êtes « du même pays que ceux qui lui ont rendu le trône de « son père, dont l'avait dépouillé Tayson. Nul ne saurait « vous résister quand vous combattez, mais vous êtes « désarmés devant le faible. Laissez-nous donc ensemencer nos terres, et donnez-nous l'assurance que vous « ne nous retirerez pas votre protection à l'époque de « la récolte. »

Qu'il fût sincère ou non dans sa requête, elle lui fut accordée, et il fut reconduit aux avant-postes avec des honneurs militaires dont il paraissait aussi étonné que reconnaissant.

Vêtu d'une longue robe de damas broché et d'un pantalon de soie rouge, qui ne couvrait pas ses pieds noirs fort imparfaitement chaussés de babouches, cet auguste dignitaire était coiffé d'une calotte noire, décorée sur le devant, comme un chapeau de cantonnier, d'un large écusson de métal, au nom et aux armes de S. M. Tu-Duc, et munie sur les côtés de deux appendices en gaze noire, ne figurant pas mal deux ailes de papillon de nuit, de neuf pouces de longueur. Cet étrange couvre-chef est l'insigne distinctif des mandarins civils ; à lui seul il eût mérité les honneurs du burin, lors même qu'il n'eût pas surmonté la tête et le corps les plus typiques qu'un heureux hasard m'ait offerts : visage carré, teint jaune, œil injecté et clignotant sous des paupières évidemment trop grandes pour l'organe qu'elles recouvrent, bouche trop fendue, lèvres pendantes, dents noires et corrodées par le bétel, un corps tout à la fois maigre et trapu, puis enfin des membres grêles, tel est le signalement de l'ex-mandarin de Saïgon, et avec quelques variantes il peut convenir à tous ses compatriotes. Il faut seulement remplacer, quand il s'agit du peuple, par un air d'abattement et de tristesse, l'expression de fausseté et de ruse qui domine en général chez les grands.

Il est donc bien entendu que les Cochinchinois ne sont pas beaux ; s'ils sont les frères cadets des Chinois, ils sont bien dégénérés de leurs aînés, qui, sans être des Apollons, ont en général en partage cette force physique qui dérive de la carrure de la taille et des membres. Ils ont, de plus, une qualité que leurs voisins du sud ignorent complétement, la propreté.

Ce que nous appelons chez nous le beau sexe ne fait pas exception ici à la règle générale. En dépit d'un regard doux et bienveillant, d'un buste assez bien modelé dans la jeunesse, de pieds et de mains qu'envierait une Parisienne et de longs cheveux noirs toujours mal peignés et relevés avec peu de soin sur le derrière de la tête, la femme cochinchinoise ne laisse pas d'elle, au premier regard, une impression plus agréable que son seigneur et maître. Chez l'une comme chez l'autre, ce sont les mêmes traits de figure, la même forme de vêtements, la même denture détériorée, la même bouche suintant constamment la salive sanguinolente que provoque le bétel, et enfin, partout et toujours, la même malpropreté de corps et de vêtements. On assure même que ceux-ci, qui doivent toujours tomber de vétusté avant d'être remplacés, entrent dans les calculs gastronomiques de leurs propriétaires, grands ou petits, riches ou pauvres, pour les myriades d'insectes auxquels ils donnent asile et dont les femmes ne sont pas moins avides que les hommes.

A part ce goût extraordinaire, commun à toutes les classes de la société, même celles du plus haut parage, le peuple de l'Annam me paraît plus sobre encore que celui du Céleste-Empire. Il ignore toutes les délicatesses culinaires. Il mange peu, ne se nourrit que de poisson, de riz, d'ignames, d'une espèce de pois particulière à ce pays, et ce n'est guère qu'à la fête du renouvellement de l'année, fête à la fois religieuse et civile en Cochinchine, que la tempérance ordinaire est mise de côté, et que, suivant une expression locale, mais facile à comprendre dans tous les foyers gaulois, chaque famille *fait son cochon*, c'est-à-dire égorge un porc gras, tue ses canards, met au pillage ses provisions d'œufs couveux et fermentés (en Cochinchine on a horreur des œufs frais), et dévore en un ou deux repas ses économies de

du Zambèse, pénètre jusqu'à la colonie portugaise de Loanda[1], et enfin, après seize années d'efforts incessants, opère, le premier entre tous les hommes de la race blanche, la traversée complète de l'Afrique de l'occident à l'orient!...

Accueilli dans sa patrie comme une des gloires du siècle, enrichi par la publication de ses voyages et par les souscriptions de ses concitoyens, il pouvait désormais jouir d'un repos que nul n'aurait pu lui reprocher; mais il est de ces hommes pour lesquels rien n'est fait tant qu'il leur reste quelque chose à faire, et David Livingstone, après quelques mois de séjour en Europe, est rentré sur le théâtre de ses luttes et de ses succès, par le fleuve Zambèse, cours d'eau dont il veut faire avec raison la grande route de la civilisation et du commerce dans l'Afrique australe.

Les extraits suivants de sa correspondance mettront le lecteur à même d'apprécier les idées et l'activité de cet infatigable voyageur.

.... « Je crois que nous avons maintenant démontré que les Européens peuvent remonter ce fleuve en toute sécurité. Nous avons eu la fièvre, il est vrai, mais d'une manière peu dangereuse, et elle cesse dès qu'on parvient à la région des montagnes.

« Nous avons également prouvé que le Zambèse est navigable pendant la plus grande partie de l'année. A l'époque des plus basses eaux, nous avons pu remonter jusqu'à Tété avec une embarcation calant deux pieds et demi. Depuis, le niveau de l'eau est monté de dix pieds au moins, et il se conservera ainsi jusqu'à la fin de mai.

« Nous avons aussi prouvé qu'il était inutile d'apporter ici de la graine de coton; celle du coton indigène donne un produit au moins égal à celui que l'on récolte en Amérique et même en Égypte. Il est remarquablement fort et crépu comme la chevelure des nègres. Dans ces régions, les tiges herbacées du cotonnier, brûlées chaque année par le soleil, reprennent aux premières pluies et poussent avec une incroyable vigueur; elles couvrent des espaces immenses. Toute la partie supérieure du vaste bassin du Zambèse est un sol à coton et à sucre.

« Tandis qu'à Bourbon et à Maurice on ne peut faire pousser une seule canne sans guano, ce pays-ci se couvre tout naturellement, sans culture, de cannes saccharifères magnifiques. Les indigènes fabriquent du sucre qu'ils vendent à raison de deux yards de calicot (1^{m},83) pour une cruche de vingt-cinq livres. Les travailleurs importés de l'Afrique aux colonies, ces prétendus engagés libres que je vois diriger vers la côte, pieds et mains chargés de fers, ni plus ni moins que les anciens esclaves, sont donc condamnés à travailler sur un terrain bien moins favorable à ces différentes cultures que celui de leur patrie.

« Quant à l'indigo, d'excellente qualité aussi, la nature le produit ici si abondamment, que je pourrais remplir plusieurs charrettes à fourrage avec celui qui pousse dans les rues de Tété et tout autour de son enceinte; et je puis affirmer avec certitude qu'il est d'excellente qualité.... Lorsqu'à mon passage à Manchester, on m'interrogea sur les huiles de l'Afrique australe, je parlai de celle qu'on extrait d'une sorte de concombre, ce qui m'attira les railleries des journaux de la localité. « Pourquoi, « écrivait l'un d'eux, ne pas extraire des rayons de soleil « de cet intéressant végétal? » Eh bien! je puis affirmer aujourd'hui qu'il n'existe point d'huile de table meilleure que celle dont je parlais alors, et qu'on la tire non-seulement d'un concombre ovale et jaune fort abondant dans l'intérieur du continent, mais aussi des graines d'une variété de melon. Ces deux cucurbitacés sont précisément en maturité, dans ce moment et je me promets bien de mettre de côté un flacon de leur huile pour l'expédier à Manchester.

.... « Afin de montrer aux gens de ce pays ce que l'on peut faire à l'aide de la mécanique, je leur ai taillé la charpente d'une usine à sucre, et je leur ai monté une petite machine. Le commandant du fort, homme éclairé et ami très-chaud des Anglais, pense comme moi que cet essai aura de bons effets. Mais en voyant renaître, sous un nom nouveau, la traite des noirs, dont la répression nous a coûté tant de temps, de peines et de frais, je suis venu à penser que la colonisation des hautes terres de ce pays par nos compatriotes serait le meilleur moyen de tourner la difficulté et d'étouffer cette hydre hideuse.

.... « Je vous aurais écrit tout ceci depuis longtemps, si, pendant toutes nos courses sur le fleuve, je n'avais pas été contraint de me faire patron de navire, notre officier de marine ayant donné sa démission, dans la pensée charitable que sans lui nous ne pourrions mouvoir ni bras ni jambes. Eh bien! j'ai rectifié ses idées en montant moi-même le tambour du bateau et en dirigeant l'embarcation sur un parcours de 1600 milles géographiques.

.... « Depuis mes dernières lettres, nous avons exploré la rivière Shiré, affluent de la rive droite du Zambèse. En remontant cet affluent avec notre petit steamer, pendant environ 100 milles, puis en le longeant à pied pendant 50 autres milles, nous avons découvert un magnifique lac nommé Shirwa, en comparaison duquel le lac Négami n'est qu'un étang, et d'autant plus intéressant qu'au dire des indigènes, il ne serait séparé que par une isthme de 5 ou 6 milles d'un autre lac encore plus grand, le N'yinyési ou lac des Étoiles[1], celui-là même que Burton est allé explorer. Le lac Shirwa qui n'a aucune issue et dont les eaux sont trop amères pour être potables, abonde cependant en poissons, en alligators, en sangsues et en hippopotames. Des montagnes très-élevées et couvertes de végétation l'entourent et lui font un cadre de verdure. Le Zomba, l'une d'elles, n'a pas moins de 6000 pieds et rappelle par sa forme la mon-

1. Saint-Paul de Loanda, chef-lieu des établissements portugais sur la côte occidentale d'Afrique, est situé par 8°50' de latitude sud, à 650 lieues en ligne droite du cap de Bonne-Espérance.

1. Il y a ici une erreur du docteur Livingstone; le lac visité par l'expédition Speeke et Burton est à près de 400 kilomètres au nord-est du lac dit des Étoiles. Voir la carte accompagnant le n° 1 de ce recueil, p. 13.

éperon avancé de la grande chaîne qui parcourt du sud au nord toute la Cochinchine, vient rejoindre ce massif gigantesque à trois lieues au plus du village de Tourane, et, projetant ses contre-forts en arrière de celui-ci jusque sur les bords du fleuve, présente à qui veut pénétrer dans l'intérieur un obstacle infranchissable partout ailleurs que par la grande route de Tourane à Hué. Or, cette route, qui suit le bord de la mer et pénètre ensuite dans un ravin que vous pouvez apercevoir au point d'attache des montagnes de l'intérieur avec la presqu'île de Callao, était fermée, dès avant notre venue, dans sa partie la plus élevée, par une forte muraille gardée de nombreux soldats, et que nul indigène même ne pouvait franchir sans un bon passe-port. En outre, si cette route pouvait être balayée par les boulets de nos croiseurs depuis Tourane jusqu'au ravin, elle l'était aussi journellement depuis le ravin jusqu'à Tourane par les batteries que les Cochinchinois avaient installées à force de bras et de ténacité sur la ligne de hauteurs parallèles au rivage.

C'est cet état de choses que l'amiral Rigault de Genouilly et son brave lieutenant, le commandant Saint-Elme Reynaud (aujourd'hui contre-amiral), voulurent faire cesser avant de rentrer en France.

Dans la nuit du 14 au 15 septembre, l'amiral fit ses dispositions, divisa en trois colonnes d'attaques les faibles forces dont il pouvait disposer, plaça les Français sur les ailes, les troupes de Philippines au centre, et nous mena, au point du jour, à l'attaque des montagnes parallèles à la route de Hué. En dépit des obstacles accumulés de longue date par la main de l'homme sur un sol qui déjà se défendait de lui-même ; en dépit des fossés multipliés avec un incroyable luxe au milieu d'escarpements à pic et de pentes hérissées de bambous dont la hache avait fait autant de chevaux de frise ; en dépit, enfin, du feu assez bien nourri de l'ennemi, notre petite troupe ne tarda pas à couronner les hauteurs, et vers le milieu du jour, une ligne de retranchements d'une demi-lieue de longueur, s'appuyant sur huit forts, armés de 46 bouches à feu et défendus par 8000 hommes, était enlevée à la baïonnette par moins de 1500 Européens ou Tagals. La réserve de l'ennemi, massée sur les bords du fameux ravin, fit mine un instant de vouloir recommencer la lutte, mais, toutes réflexions faites, se contenta de faire parader quelques éléphants de guerre, puis se replia avec eux vers le haut de la route de Hué, nous laissant incendier et détruire les ouvrages conquis, raser les retranchements et faire éclater les canons cochinchinois en les chargeant jusqu'à la gueule avec des éclisses ; parmi ces pièces, sorties des fonderies de Hué, il y en avait de magnifiques. Toutes étaient très-régulièrement établies et d'un fort bon métal.

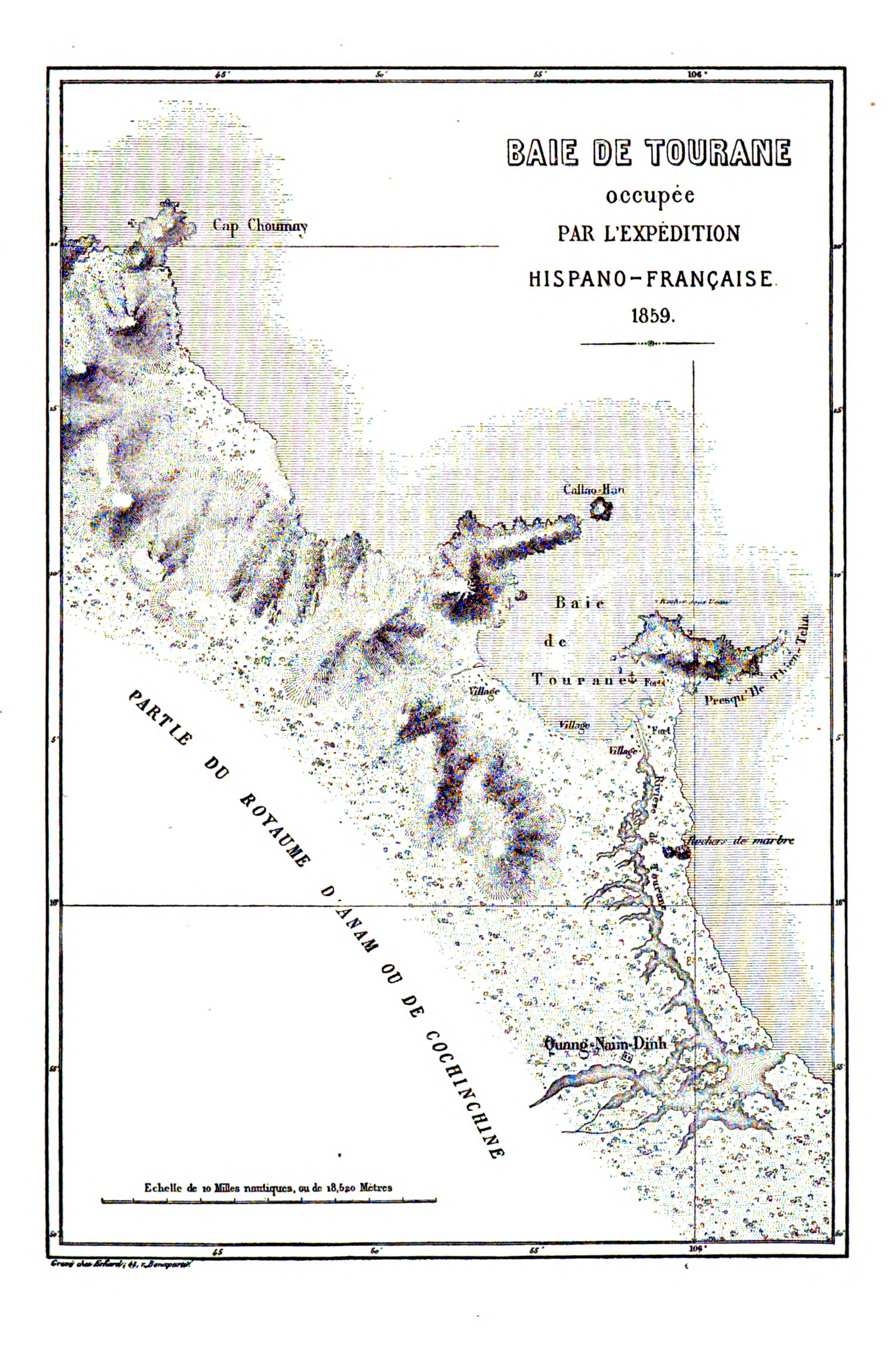
Le lendemain, il ne restait de ces lignes formidables, qu'une longue traînée de ruines fumantes, témoignant une fois de plus de l'éternelle suprématie de l'Europe sur les peuples dégénérés de l'extrême Orient.

A défaut de la route de Hué dont nous avons encore à conquérir les crêtes, cette journée nous a valu du moins la possession incontestable de la plaine de Tourane. Plusieurs de nous, moins prudents qu'impatients, en ont profité pour étendre le cercle de leurs excursions et visiter, en chasseurs, en artistes, en naturalistes ou même en simples curieux, l'espace compris entre Tourane et les montagnes, et la bande de dunes et de sable qui court entre le fleuve et la mer. Quelques-uns ont poussé dans cette direction jusqu'aux *Montagnes de marbre*, ces rochers consacrés par la superstition locale et dont le gouvernement, dans ces derniers temps, interdisait l'abord, même aux indigènes. On se rappelle encore ici ce qu'il en coûta, voilà bientôt 30 ans, au mandarin de Tourane, pour s'être laissé entraîner par les fumées du champagne, à y conduire les officiers de *la Favorite*. Cinquante coups de bambou bien et dûment reçus par lui en présence de son auguste et débonnaire souverain, lui imprimèrent profondément dans le derme, le respect des ordonnances impériales.

Du reste, la description et le dessin que l'amiral Laplace a pu nous donner des Montagnes de marbre et de leurs temples souterrains, étant les plus complets que nous possédions en ce moment, les amateurs du pittoresque et les artistes (ces gens sont sans pitié) ne trouveront peut-être pas qu'ils étaient trop payés par le châtiment du magistrat cochinchinois.

Les Montagnes de marbre sont au milieu des sables, et à deux heures de Tourane ; elles ont le fleuve au nord, au midi l'Océan. A mesure qu'on en approche, on remarque de pauvres cabanes accroupies sous ces rochers et de petites pagodes construites dans de jolies grottes dont le courant vient baigner l'entrée. Les cinq rochers de marbre, qui semblent des sommets de montagnes englouties dans les sables, ou des cathédrales effondrées, sont séparés les uns des autres par des passages couverts d'arbrisseaux, de plantes grimpantes, ou obstrués de blocs noircis par les pluies et le vent de la mer.... Un de ces sentiers, que des arbustes voilent de leur épais feuillage, aboutit à un long couloir taillé dans le roc et dont quelques marches largement espacées adoucissent la déclivité. Après quelques secondes passées au milieu de l'obscurité la plus complète, ce couloir conduit devant un souterrain dont l'aspect saisissant est d'un effet magique.

Cette excavation, à laquelle la main de l'homme semble avoir fait éprouver de grands changements, peut avoir cinquante pieds de long sur quarante de large, et à peu près quarante-cinq de hauteur. De la porte, que flanquent de chaque côté deux statues de pierre colossales, représentant un être humain au costume bizarre et un animal fabuleux, on descend par un escalier rapide au fond de la grotte qui reçoit le jour par une ouverture naturelle placée au milieu de la voûte, d'où pendent en festons des lianes couvertes de feuilles et de fleurs, dont l'éclat contraste admirablement avec les teintes variées et brillantes des rochers. Vis-à-vis l'entrée et dans un enfoncement élevé, auquel mène un petit chemin de brique terminé par quelques marches, est placé le grand autel orné de chandeliers rouges et de cierges de même couleur. Quelques autres ornements


BAIE DE TOURANE
occupée
PAR L'EXPÉDITION
HISPANO-FRANÇAISE.
1859.
Cap Choumay
Callao-Han
Baie
de
Tourane
Fort
Presqu'Ile Thien-Tcha
Village
Village
Fort
Village
Rivière de Tourane
Rochers de marbre
PARTIE DU ROYAUME D'ANAM OU DE COCHINCHINE
Quang-Nam-Dinh
Echelle de 10 Milles nautiques, ou de 18,520 Mètres

aussi simples entourent une statue de bois de trois piedss de haut et représentant un homme assis. Ses traits, se vêtements qui n'ont rien du style chinois, ses pieds joints et posés à plat, ses mains étendues le désignent assez pour une idole du culte de Bouddha, culte qui a fourni aux Cochinchinois une grande partie de leurs superstitions et dont on retrouve dans toute leur contrée des monuments d'une antiquité fort reculée (voy. p. 57).

On ne sait si cette religion est venue en ce pays de la Chine, ou s'il n'y a pas été déposé par des missionnaires indous ou cingalais, à l'époque de la grande prédication bouddhiste. Toujours est-il que les dogmes moraux de Sakhia-Mouni ne sont connus dans l'Annam que d'une minorité imperceptible, et que la plupart des grands de l'État, aussi ignorants que la masse populaire, croient aux sorciers, au diable, aux bons et aux mauvais génies des quatre éléments. Pour un Cochinchinois, les os de tigre réduits en poudre, la cendre de cornes de cerf, et la cervelle d'éléphant sont doués d'admirables propriétés. Celle-là rend léger à la course le lourdaud le plus épais, celle-ci donne du cœur au plus lâche gredin, enfin la dernière, plus précieuse encore, peut faire d'un imbécile un mandarin lettré. Bien d'autres recettes aussi infaillibles ont cours parmi les pauvres Annamites; ils les tiennent sans doute de leurs voisins les Chinois, qui pourraient très-bien les avoir transmises à des populations moins éloignées de la Seine et de la Tamise.

Au moment de fermer mon courrier, j'ai à vous rendre compte d'un succès significatif pour nos armes. Depuis l'affaire du 15 septembre, les Cochinchinois, repliés au nord du ravin, concentraient leurs forces et élevaient de nouveaux retranchements sur un mont élevé qui domine à la fois la route de Hué à son entrée dans les montagnes, et les abords de la presqu'île de Callao. Cette position leur permettait de se maintenir en face de nous dans une situation toujours menaçante, de recevoir des vivres, des munitions et des renforts de toute sorte. Le contre-amiral Page comprit qu'avant de reporter la majeure partie des forces dont il dispose dans le nord de la Chine, il lui fallait rejeter les Cochinchinois au delà de la ligne de faite des montagnes; en conséquence, le 18, à quatre heures du matin, la frégate *Némésis*, *le Phlégéton*, deux canonnières, un transport et une corvette espagnole quittaient le mouillage, se rendaient de l'autre côté de la baie de Tourane, à trois lieues environ, et s'embossaient devant des fortifications de l'ennemi, qui ouvrit immédiatement un feu aussi soutenu que meurtrier. La frégate *Némésis*, portant le pavillon de l'amiral, fut particulièrement le point de mire des pièces ennemies, et a eu fort à souffrir durant les premiers moments de l'attaque : un timonnier a eu la tête emportée aux côtés de l'amiral ; quelques moments après, un chef de bataillon du génie, auquel il donnait un ordre, a été coupé en deux ; le commandant de la frégate recevait en même temps une blessure à la tête ; un enseigne de vaisseau, M. de Fitzjames, était atteint par un éclat de bois ; un élève était blessé au bras. Cependant le feu plus précis de nos marins ne tarda pas à prendre le dessus ; une immense colonne de feu et de fumée s'élevant dans les airs, nous apprit qu'un de nos boulets avait donné en plein dans un magasin à poudre, et l'amiral chargea son chef d'état-major, M. de Saulx, d'opérer la descente à terre et de s'emparer du fort principal. A la tête d'une colonne de 300 hommes, cet officier exécuta cet ordre avec entrain et promptitude, et, malgré la vive résistance des Annamites et les difficultés du terrain, enleva son détachement avec vigueur, pénétra le premier dans l'ouvrage, et bientôt de tous les points de la baie on put voir le pavillon français flotter sur le point culminant. L'affaire avait duré trois quarts d'heure, nous avait coûté des pertes sensibles, mais avait amené un important résultat en nous rendant maîtres de la route de Hué, la seule voie ouverte à nos ennemis, et par où ils tiraient toutes leurs ressources. Désormais toutes les pentes extérieures et les crêtes des montagnes qui entourent la baie sont à nous, et nous pourrons descendre sur les revers opposés dès que nos chefs le jugeront opportun.

X.

(Toute la partie descriptive de cet article paraît très-exacte : mais peut-être convient-il de n'admettre qu'avec réserve quelques-unes des appréciations relatives à la population cochinchinoise et aux conséquences de notre expédition : nous reviendrons sur ce sujet.)

NOUVELLES DÉCOUVERTES DU DOCTEUR LIVINGSTONE.

Le nom de ce voyageur est célèbre à juste titre. Plus de cinquante mille exemplaires de la relation de ses voyages dans l'Afrique australe [1], l'ont popularisé dans les deux mondes. Peu d'existences humaines renferment de plus salutaires exemples et de plus hautes leçons que celle de cet enfant du peuple, qui, enchaîné à dix ans, et dix heures par jour, au mécanisme d'une filature de coton, trouve le temps pendant la nuit d'étudier les langues anciennes, les lettres, les sciences naturelles, conquiert successivement les grades de docteur en médecine et en théologie, et, missionnaire à vingt-cinq ans, court se placer tout d'abord à l'avant-garde de ces pionniers dévoués de la civilisation et de la foi chrétienne, que les sociétés des missions de Paris et de Londres entretiennent depuis le commencement du siècle au nord de la colonie du Cap. Là, Livingtone, prenant comme but l'extirpation de la traite des noirs, et comme moyen l'exploration complète des régions exploitées par cette monstrueuse iniquité, se dévoue, tout entier à cette œuvre, sous la griffe des lions, comme sous les flèches des sauvages; découvre successivement le lac Négami, les affluents supérieurs

1. *Explorations dans l'intérieur de l'Afrique australe, et voyages à travers ce continent*, etc., etc., de 1840 à 1856. London, Murray, 1858. — Paris, Hachette, 1859.

toute l'année. Mais, même dans cette débauche annuelle, au milieu des vapeurs passagères du vin et de l'eau-de-vie de riz (*camchou* et *rack*), le Cochinchinois ne se départ pas d'une sorte de tristesse qui lui est habituelle. Ses plus grands écarts de gaieté ne l'entraînent jamais jusqu'à danser, et je ne crois pas en avoir jamais entendu chanter un seul. Peu bruyant, peu verbeux dans la conversation, qu'il maintient, en toute occasion, sur une sorte de mode cadencé et nazillard, si un tel peuple possède des chants nationaux, ils doivent être de ceux que, nous autres occidentaux, nous choisirions pour porter le diable en terre. Somme toute, l'impression générale que nous font les Cochinchinois de tout sexe et de tout âge, est qu'ils forment avant tout une réunion d'êtres mélancoliques; peut-être est-ce parce que de génération en génération ils ont vieilli sans jamais connaître la liberté.

RETOUR A TOURANE.

Prince siamois. — Un typhon. — Combat du 15 septembre 1859.

Notre retour au quartier général a été marqué par deux événements de genres très-différents; le premier, qui nous a tous très-vivement intéressés a été la rencontre d'une jonque de guerre siamoise qui a croisé notre steamer dans le bas de la rivière de Saïgon et l'a salué de onze coups de canon, salut que nous nous sommes empressés de lui rendre. Nous n'avons pas tardé à apprendre qu'un neveu du premier roi de Siam se trouvait à bord et qu'il faisait un voyage d'instruction. Ce jeune homme passe dans le pays pour un savant distingué.

Notre commandant a été à son bord lui rendre une visite; le prince a paru très-sensible à cette attention. Il est venu ensuite visiter notre bâtiment, l'a examiné avec beaucoup de soin, surtout la machine à vapeur, et a fait avec nous une promenade de deux heures qui a paru avoir pour lui un intérêt tout nouveau.

Le lendemain, la jonque a levé l'ancre et s'est dirigée vers Saïgon. Les rapports entre le Cambodje et le golfe de Siam étaient autrefois très-fréquents, et ils ne tarderont sans doute pas à se rétablir comme par le passé.

La seconde rencontre de notre traversée, moins agréable que la première, a été celle d'un typhon, ou dragon de mer, comme on appelle ici les perturbations atmosphériques qui règnent dans les mers de la Chine lors des changements de moussons. Or, les parages qui s'étendent entre Saïgon et Tourane se trouvant sur la limite même de deux régions climatologiques, qui éprouvent alternativement et en sens inverse l'une de l'autre le chaud et le froid, le sec et l'humide, ces parages, dis-je, sont spécialement hantés par ces phénomènes redoutés des marins. Sur les proportions, la puissance et les effets d'un *typhon*, je vous renvoie d'abord au témoignage d'un voyageur moderne qui a résidé pendant de longues années dans l'Asie. « Un tremblement de terre, ou l'éruption d'un volcan, dit le révérend docteur Gutzlaff, cause peut-être de plus grands désastres; cependant, si quelqu'un voulait contempler l'image du dernier jour où le ciel et la terre passeront, c'est au milieu d'un typhon qu'il devrait l'aller chercher. On dirait, lors de ces terribles phénomènes, que tout est voué à la destruction, et que le monde va être de nouveau replongé dans le chaos. Nulle parole humaine ne peut peindre cette crise affreuse, ni la violence de la tempête, dans laquelle l'homme n'est qu'un atome. »

Maintenant, cette citation étant bien gravée dans votre imagination effrayée, je me hâte de vous dire, et sans vouloir accuser le révérend Gutzlaff de n'avoir pas le pied marin, que le typhon qui s'abattit sur nous à la hauteur du cap Saint-James, n'était probablement pas de la pire espèce; car il se contenta, après nous avoir rudement secoués, de nous jeter hors de notre route jusque dans les eaux de Bornéo.

Cet écart démesuré ne nous empêcha pas d'arriver à Tourane assez à temps pour prendre part à une nouvelle et brillante affaire contre les Cochinchinois.

A vrai dire, un succès un peu marqué était devenu indispensable à la sûreté même de notre position à Tourane; car pendant que des négociations de paix, sollicitées par le gouvernement annamite, s'échangeaient ostensiblement entre notre quartier général et la cour de Hué, celle-ci faisait sournoisement circuler parmi ses sujets le bruit que les barbares de l'Occident, vaincus et chassés, allaient purger de leur présence le sol sacré de l'Annam; puis subsidiairement elle appuyait ces rumeurs en fortifiant d'hommes, de canons et de retranchements les lignes occupées par son armée en face de nous.

Grâce aux milliers de bras dont peut disposer un gouvernement absolu, toujours muni du rotin, de la hache, et de tous les capitaux du pays, les positions de l'armée annamite, de défensives qu'elles étaient d'abord, étaient peu à peu devenues agressives, et, vers la fin de l'été dernier, bloquaient hermétiquement les nôtres, du côté de la terre du moins.

Jetez un coup d'œil sur le plan de la baie que je vous ai envoyé (voy. p. 61) : depuis le premier jour nous sommes maîtres de la presqu'île du sud, celle de Thien-Tcha, à laquelle l'intérieur de la baie doit surtout l'excellence de son mouillage. Là sont nos établissements militaires, nos magasins, nos ambulances et nos promenades incontestées. Nous pouvons aller et venir sur l'isthme étroit et sablonneux qui descend de la presqu'île vers la rivière de Tourane; nous occupons les deux forts qui commandent l'entrée de ce cours d'eau, et nos avant-postes couvrent et protégent l'amas de chétives cases de terre et de paille dont il a emprunté le nom. Au delà et sur tout le reste du pourtour de la baie, jusqu'à l'extrémité, nos possessions se bornent à la bande étroite du littoral que nos canonnières toujours croisant, toujours alertes, comme des sentinelles aux aguets, peuvent couvrir de leurs boulets.

Reportons-nous ensuite au nord de la baie. Là est encore une presqu'île, mais formée d'un entassement de montagnes dont les sommets aigus et les flancs boisés, inaccessibles à tous autres visiteurs qu'aux bêtes fauves, se perdent dans les nuages une partie de l'année. Un

tagne de la Table (cap de Bonne-Espérance); mais son sommet plantureux est habité et cultivé. D'autres, également hautes, paraissent inaccessibles. Le plateau tout entier est très-élevé, puisque le niveau du lac est à 2000 pieds au moins au-dessus de celui de l'Océan. Cette belle nappe d'eau n'a pas moins de 20 à 30 milles de large (7 à 10 lieues), sur 50 à 60 de long (17 à 20 lieues). Elle a la forme d'une poire dont la pointe serait tournée vers le sud. Les Portugais ignoraient entièrement son existence.

.... « Du sommet d'une éminence rapprochée du bord, nous vîmes dans le lointain deux cimes paraissant sortir du sein des eaux : ce sont sans doute des îles. Plus près de nous, il y en avait une assez grande qui est habitée. La rive orientale du Shirwa est occupée par des tribus de Mangenja; l'occidentale par les Maravis. Toute cette population, ainsi que celle qui habite le long du Shiré, ne s'occupe qu'à filer et à tisser le coton. Au retour, j'achetai des indigènes plusieurs paquets de cette denrée; ils nous en donnaient gros comme la tête pour un pied



Portrait du docteur Livingstone.

de notre calicot, c'est-à-dire pour moins de deux sous. »

Des lettres du Cap nous apprennent, d'un autre côté, qu'un détachement de missionnaires et d'évangélistes est parti des bords de l'Orange pour aller s'établir sur le Zambèse supérieur, à 200 lieues au nord des stations de mission les plus avancées, parmi les Makololos, ces indigènes qui se *font gloire de n'avoir pas d'esclaves*. Le docteur Moffat, beau-père de David Livingstone, et lui-même glorieux vétéran des explorateurs africains, conduit et dirige la jeune colonie. Il a été remplacé dans sa station de Kuruman par un évangéliste indigène, dont les talents, soit comme prédicateur, soit comme guide spirituel, sont, suivant l'expression de M. Moffat, « d'un ordre supérieur et donnent ainsi un démenti de plus aux préjugés qui ont si longtemps représenté les Africains comme une race inférieure sous le rapport des capacités intellectuelles. »





VOYAGE DE LA NOVARA. — La lagune enchantée, dans l'île de Luçon (archipel des Philippines). — Dessin de Lancelot.

VOYAGE DE CIRCUMNAVIGATION

DE LA FRÉGATE AUTRICHIENNE LA NOVARA.

(1857-1859).

LES ÎLES PHILIPPINES[2].

La Novara jeta l'ancre à Cavite, petite ville de l'île de Luçon : puis une chaloupe nous conduisit à Manille, située à 13 kilomètres plus loin dans la baie qui porte son nom.

Avec ses lourdes murailles grises, ses larges cloîtres s'étalant pesamment sur le sol, et ses grosses églises de mauvais goût, Manille ressemble plutôt à une « mission » qu'à une ville de commerce. Nous ne vîmes dans le port que 16 navires marchands. Nous en avions compté 60 à Batavia et 165 à Singapore, qui n'était, il y a quarante ans à peine, qu'un nid de pirates. Assurément ce n'est pas dans la capitale de Luçon que nos économistes auront à étudier les bienfaits du libre échange. On a peu de droits à Manille, mais on y jouit de beaucoup de priviléges. Le commerce y est à peu près nul, mais le monopole y fleurit. On tient à grand honneur d'y maintenir toutes sortes d'orthodoxies, mais on y abandonne volontiers la population à tous les fléaux du vice et de la misère. Rien de plus hideux et de plus attristant que la vue de l'amas confus de cabanes de bambou enchevêtrées les unes dans les autres, où pullulent les pauvres et sales habitants du port. Il est vrai que l'on remarque dans le quartier élégant de Manille, l'Ecolta, des maisons hautes d'un étage, mais elles s'ouvrent sur des rues presque aussi malpropres et infectes que celles du port.

Cette ville, où l'on compte plus de 100 000 habitants, n'a que deux petits hôtels à offrir aux étrangers. Chacune de leurs cinq à six chambres, rarement occupées, est louée au prix de 6 à 10 piastres par jour[3], et l'on y est dévoré par les moustiques, les cancrelats et tout ce que l'on peut imaginer d'autres vermines.

Il serait toutefois injuste de ne pas remarquer la Plaza de Gobierno et tous les monuments qui la décorent, cloîtres, églises, casernes, hôpitaux, la cathédrale, le tribunal, le palais du gouverneur et celui de l'archevêque. Ajoutons que si la vue est offensée par les immondices de la ville, elle peut de temps à autre se reposer agréablement sur de nombreuses et vastes pelouses d'où s'élance une luxuriante végétation tropicale jusque dans les profondeurs d'un magnifique ciel bleu.

La population offre aussi un spectacle varié et amusant. Les *padres* en longues soutanes noires, coiffés de feutres en forme de gouttières, circulent à l'ombre des palmiers; des frères ignorantins vont, viennent, parmi des congréganistes de la Vierge (*Virgo beata*) qui coudoient les pères de la Conception ou de la Nativité. Ils sont vêtus de frocs gris, jaunes, bruns ou d'un blanc sale, et armés de disciplines et de fouets de corde. Çà et là des galériens enchaînés deux à deux portent tranquillement des seaux d'eau : leur physionomie a toute la sérénité des plus honnêtes gens : ce sont les Auvergnats, les Gallegos ou les Irlandais de la capitale de Luçon; les robes de soie des señoritas qui passent les caressent sans frissonner. Elles sont charmantes, ces señoritas, métisses espagnoles pour la plupart, avec leur mantille descendant en cascade de dentelles noires et mates le long de leurs cheveux noirs et brillants, où s'entremêlent des fleurs rouges et des feuilles vertes. Elles ont la démarche indolente des créoles, de grands sourcils arqués, des yeux en amandes, d'un oblique adorable, qui vous transpercent à la dérobée ; leur éventail flamboyant et pailleté voltige devant leur cou fier, bien attaché, et leurs blanches épaules. Après les métisses, viennent les Tagales indigènes, de sang pur, de sang mêlé, les Chinoises, les négrillonnes qui vendent des fruits, assortissent en bouquets des faisceaux de fleurs éclatantes, ou se promènent en fumant la cigarette. A travers tout ce monde, des freluquets exhibent leurs précieuses petites personnes, et les modes les plus nouvelles : chapeaux noirs en tuyau de poêle à haute forme, longues chemises empesées flottant jusqu'aux genoux, boucles d'oreilles pendant le long des joues d'un brun olivâtre : ajoutez à chacun de ces agréables personnages un cigare vrai manille entre le pouce et l'index de sa main gauche, et de l'autre côté, entre l'annulaire et l'auriculaire de sa main droite, un stick de soie enroulé, avec lequel il vergète agréablement ses mollets et sa bouche en cœur. Ces jeunes beaux sourient aux métisses qui semblent leur répondre des yeux, de l'éventail et de la fumée de leurs cigarettes, et aux Tagales ou Chinoises dont les cheveux ornés de quelques fleurs de jasmin et de grenadier, tombent en larges boucles sur des seins à demi couverts de breloques pieuses, de médailles et d'amulettes bénies.

La plupart des maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée; les tremblements de terre trop fréquents rendent les étages supérieurs dangereux. C'est aussi par prudence

1. Suite et fin. — Voy. page 33.

2. Archipel de la Malaisie qui se compose de plus de cent îles. Il a été découvert par Magellan en 1521, et il appartient en partie à l'Espagne. Luçon est la plus grande de ces îles, et Manille en est la ville principale. Les relations de voyage aux Philippines sont nombreuses. (Voy. la notice bibliographique, p. 356 du IIIe volume des *Voyages anciens et modernes*.) Parmi les plus récentes on remarque *les Aventures d'un gentilhomme breton aux îles Philippines*, par P. de La Gironière (1855), et *a Visit to the Philippine isles in* 1858-59, par sir John Bowring, gouverneur de Hong-Kong.

3. La piastre espagnole est de 5 fr. 30 c.

que, même dans les habitations riches, les vitres sont remplacées par les coquilles usées et polies de la Placuna placenta, qui, d'ailleurs, tamisent plus doucement la violente lumière des tropiques et la transforment en un clair-obscur rafraîchissant.

Le plus curieux établissement de Manille est sans contredit la fabrique de cigares; on y occupe de six à huit mille ouvriers et ouvrières; les femmes confectionnent les cigares. les hommes les cigarettes. C'est merveille de voir l'activité de ces femmes rassemblées jusqu'au nombre de huit cents ou mille par salle. Assises devant une petite table, les unes frappent à coups redoublés avec une pierre ovale sur les feuilles de tabac pour les assouplir. D'autres roulent ces feuilles, et les yeux peuvent à peine suivre l'agilité de leurs mains; chacune d'elles peut fabriquer, dit-on, jusqu'à trois ou quatre mille cigares par jour. Le bruit du travail et des voix est étourdissant, et des miasmes infects s'exhalent de ces ateliers fiévreux où la chaleur est intolérable.

Les principaux districts où l'on cultive le tabac sont Cagayan et Bisaya au nord de Luçon; ils produisent environ dix-huit mille tonneaux, dont huit mille sont expédiés en Espagne seulement en feuilles, et dix mille vendus aux enchères de Manille à raison de huit à dix piastres par mille pièces.

La manufacture de Cavite emploie quatre mille ouvriers, celle de Malabon cinq mille. Si l'on ajoute au personnel des fabriques deux mille individus occupés à des préparations diverses et enfin les cultivateurs, on arrive à un total de dix-neuf mille hommes et femmes, produisant annuellement de 11 à 12 millions de cigares.

Jusqu'en mars 1858, l'île de Luçon ne communiquait avec l'Europe que par l'intermédiaire très-irrégulier de navires à voiles qui faisaient la traversée de Manille à Cadix en trois ou quatre mois. C'est un vapeur du gouvernement qui maintenant porte, de quinze en quinze jours, les dépêches à Hong-Kong, où la malle anglaise les reçoit et les fait parvenir à Alexandrie par Singapore et la Pointe de Galles.

Les relations entre les différentes îles des Philippines, et entre les Philippines et les Mariannes, sont tout à fait irrégulières. De temps à autre, le gouverneur loue quelque petit voilier, va d'île en île, et y recueille les dépêches et les produits en destination pour Manille. On n'aurait pas recours à un procédé plus primitif dans un groupe des îles les plus sauvages; or notez qu'il s'agit d'un archipel dont les richesses naturelles sont incomparables et qui appartiennent à un peuple très-fier de son histoire et de ses institutions.

La culture intellectuelle est, aujourd'hui, comme on l'imagine, l'un des moindres soucis des habitants de Manille. Pour toute bibliothèque ils ont un cabinet qui renferme quelques ouvrages de stratégie du temps de Cohorn ou de Montecuculli. L'archipel tout entier ne possède qu'un seul journal le *Boletin Oficial* et quelques almanachs imprimés par le gouvernement : n'oublions pas que les dominicains impriment aussi quelques petits livres religieux. Le seul ouvrage scientifique qui ait paru dans l'archipel depuis trois siècles de domination espagnole, est une très-faible monographie de botanique : la *Flora de las Islas filipinas*, par Fray Manoel Blanco.

Si nuls que soient, à Manille, les efforts de la pensée, on en surveille les velléités possibles avec une extrême rigueur. Une commission de douze censeurs nommés par le gouverneur et par l'archevêque a grand soin d'empêcher que les Manillais ne viennent jamais à soupçonner qu'il pourrait y avoir au monde d'autres sujets de préoccupation qu'un peu de commerce d'épicerie, beaucoup de galanterie et plus ou moins de vraie ou fausse dévotion.

Le commerce même ne semble toléré que parce que, dans une certaine proportion, il est en effet assez utile pour qu'on ne meure pas absolument de faim. Quant aux grandes spéculations, elles auraient garde de naître : une forte législation douanière, bien protectrice, des règlements, des prohibitions, des restrictions de toute sorte y mettent bon ordre.

A notre passage à Manille, il faisait une chaleur de 29 à 31° cent. nuit et jour; des pluies tropicales nous inondaient chaque soir; les chemins étaient à peu près impraticables. Il fallut donc renoncer aux excursions pédestres. Nous louâmes une *lorcha*, espèce de bateau chaland, large et lourd, dans le genre de nos bacs, et nous entreprimes une expédition sur le Passig, qui est la grande artère de Luçon, jusqu'au lac intérieur dit Laguna de Bay. La navigation sur ce canal, à travers une magnifique végétation tropicale de palmiers, bananiers, cannes et bambous gigantesques, est admirable. Le village du Pato, ou du Canard, s'étend le long du Passig sur une longueur de 8 kilomètres, et n'est habité que par des éleveurs de canards et d'oies. Devant chacune de leurs cabanes, on voit une aire fort propre, balayée tous les matins, où les canards viennent après leurs ébats aquatiques se chauffer au soleil et recevoir leur pitance journalière, qui consiste en moules pêchées à leur intention dans la lagune voisine. On élève ainsi dans ce Patero plusieurs millions de canards par an. On nous assura que le mets favori des Tagals est un plat de poussins ou canetons à peine éclos.

Nons avons admiré la lagune de Bay, vaste bassin d'environ 50 kilomètres en diamètre, et fort renommé dans tout l'archipel pour la qualité et la quantité des poissons qu'elle nourrit. Ses rivages fertiles sont couverts de nombreux villages qui prospéreraient s'ils pouvaient seulement communiquer avec la capitale à l'aide d'un bateau à vapeur. On parle depuis longtemps de cette grande innovation. Il est même aussi question d'ouvrir un canal du lac à l'Océan, ce qui épargnerait au commerce une longue, pénible et coûteuse circumnavigation. L'entreprise serait très-praticable; des capitalistes et des entrepreneurs se sont présentés; il paraît aussi qu'à la fin le gouvernement s'est ému : c'est pourquoi il a nommé des commissaires qui, depuis quatorze ans et plus, écrivent de longs et éloquents rapports pour démontrer que le projet est excellent et digne de toute l'approbation souveraine : tout le monde en est persuadé.

Comme nous n'avancions sur le Passig qu'en nous poussant péniblement avec des gaffes, force nous fut de

passer la nuit sur notre bateau, assez désagréablement du reste. Le lendemain seulement, nous atteignîmes le village de Los Baños, dont les sources thermales ont une température de 85°. De nombreux bains de vapeur sont situés au pied de la montagne boisée de Maquilino.

A quelques kilomètres de Los Baños nous atteignîmes la « Laguna Encantada. » Ce « lac enchanté » est une petite saline séparée de la grande lagune de Bay par une crête montagneuse fort étroite. N'y arrive pas qui veut! Les abords en sont défendus par des rochers escarpés, et, de plus, non-seulement par un fouillis inextricable de troncs, de racines, de lianes, de fougères, de buissons, de cannes, d'arbustes épineux, mais encore par un sol mouvant et perfide. C'est un bassin circulaire, qu'aura formé sans doute l'affaissement d'un cratère, car il est entouré de murailles de laves. Comme beaucoup d'autres enchantements, il est fort dangereux. Ses belles eaux servent de refuge à d'affreux alligators très-féroces, si bien qu'on n'ose y naviguer que sur des troncs extrêmement lourds attachés les uns aux autres. Des embarcations plus légères seraient infailliblement culbutées. Apparemment, le jour de notre visite à cet Éden des Philippines, le temps était trop mauvais, même pour les crocodiles, car nous n'aperçûmes aucun de ces monstres, et si le dessinateur en a figuré un, c'est qu'il n'a pas pu résister à son imagination. A la vérité, nous n'avions pas à bord un seul chien pour les éveiller par ses aboiements ; on se passe souvent le caprice barbare de jeter quelques-unes de ces pauvres bêtes domestiques à l'eau, afin de jouir du spectacle de l'avidité furieuse des alligators. Nous vîmes avec surprise des chiens volants (pteropus, roussette) se jouer au-dessus du lac en jetant des cris drolatiques et s'abattre par milliers sur les arbres, en se suspendant par énormes grappes aux rameaux.

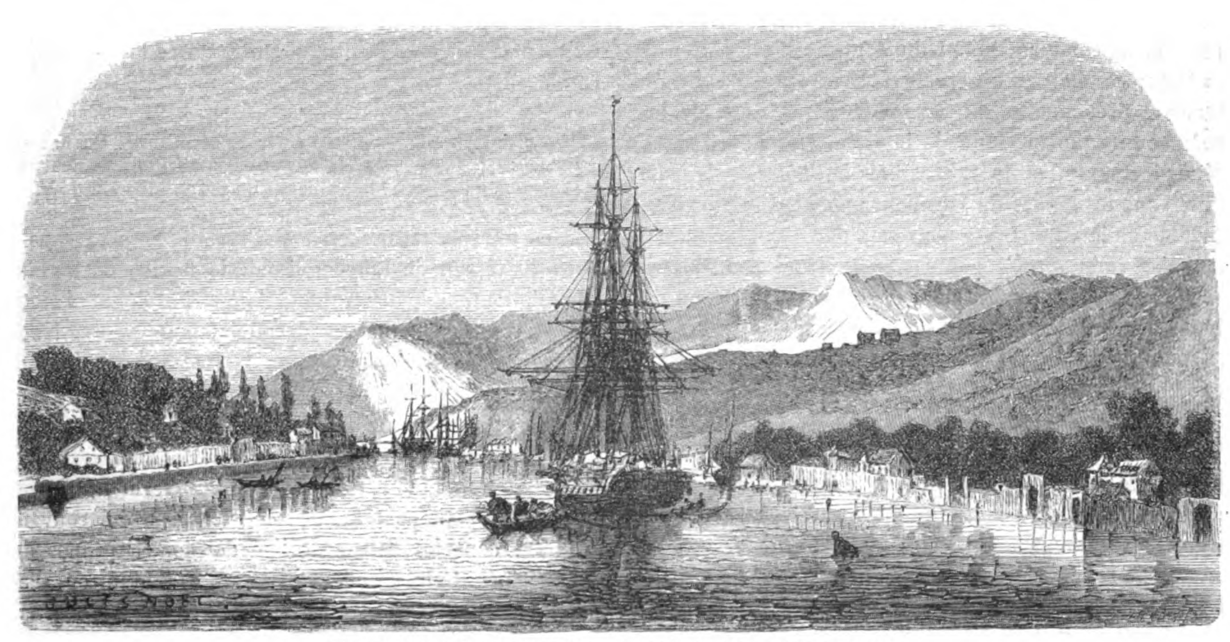
Le lecteur aura remarqué que jusqu'ici nous n'avons pas prodigué nos louanges à la civilisation de Manille. Citons toutefois un fait qui l'honore. Le préjugé de race en est presque entièrement banni. Le chef de l'administration actuelle de Manille est un métis, et des Tagals pur sang siégent dans le conseil du gouvernement au même titre que les plus nobles hidalgos et les plus vieux chrétiens. Quelle tolérance, et que nous voilà loin des Pizarre et des Fernand Cortès! oui, certes! et presque aussi loin que de New-York, de Washington ou de Batavia! On a déjà constaté d'ailleurs que c'est surtout dans les contrées espagnoles que la réconciliation et la fusion des races s'opèrent avec le plus de facilité et de rapidité.

Les Tagals que j'ai vus à Manille étaient petits et faibles de corps, mais on dit qu'ils sont d'une constitution plus vigoureuse dans les autres parties de l'archipel. Leur figure n'est nullement désagréable, leur couleur est un peu plus claire que celle des autres Malais et leurs cheveux sont noirs sans être laineux. Les combinaisons de la race tagale avec les nègres et les Chinois sont des plus intéressantes. Il est vivement à regretter qu'il n'y ait pas eu de photographe à bord de *la Novara;* nous aurions enrichi les collections de l'Europe d'une centaine de ces types si mal connus. L'ethnographie, base de l'histoire et point culminant de toute l'histoire naturelle, a été, parmi les sciences, l'une des dernières à naître; et même quelques hommes habiles prétendent qu'elle n'est pas encore fondée sur des faits assez positifs; raison de plus pour recueillir un très-grand nombre d'éléments d'études.

Les Tagals qui habitent Manille parlent l'espagnol, langue fort peu répandue dans l'intérieur du pays, où l'on ne connaît que le tagala et le bisaya. Dans les montagnes de Luçon, l'on rencontre des tribus entièrement sauvages, entre autres celle des Igolotes. Elles ont un idiome tout particulier dont M. W. Wood, négociant anglais, a bien voulu me donner un petit vocabulaire, rédigé par un curé de leur voisinage. De plus, j'ai eu la bonne chance de rencontrer un vocabulaire des mots les plus usités par une certaine peuplade nègre, celle des Aetas ou Negritos, qui habitent quelques-unes des îles avoisinant Luçon.

Après l'île de Luçon, *la Novara* a touché aux côtes de la Chine. Elle aborda ensuite à la Nouvelle-Zélande, où elle visita successivement Auckland et l'île Blanche, à Tahiti, à Valparaiso, à Lima, aux îles Falkland, à Montevideo, à Buenos-Ayres et à Rio. Lisbonne fut sa dernière étape avant de rentrer à Trieste. Nous n'avons voulu appeler l'attention que sur quelques points de son itinéraire. Le rapport officiel de la commission nous permettra sans doute de donner, avant peu de mois, une idée plus précise des avantages que la science a retirés de cette grande expédition. Il est impossible que tout voyage de circumnavigation bien dirigé n'augmente pas la somme des connaissances humaines et ne profite pas à la civilisation du monde entier.





La rade de Gravosa, en Dalmatie. — D'après un dessin de M. G. Lejean.

VOYAGE EN ALBANIE ET AU MONTÉNÉGRO,

1858)

PAR M. G. LEJEAN.

(Inédit.)

Les côtes de Dalmatie. — Gravosa. — Raguse. — Gendarmerie et chauvinisme.

Le voyageur qui s'embarque à Trieste à bord du paquebot *l'Albania* pour visiter les provinces occidentales de la Turquie doit s'attendre à se voir épargner la surprise ou l'ennui (comme on voudra l'entendre) des contrastes brusques et inopinés. Nos anciens coches d'eau, dont on a tant ri, n'étaient pas plus lents que cette espèce de cabotage à vapeur qu'on appelle le service du Lloyd autrichien de Trieste à Corfou. Le touriste impatient maugrée de s'arrêter douze heures en face d'un gros village fort irrégulièrement bâti entre la mer et un monceau de roches grisâtres, le tout pour la plus grande commodité de quelques marchands indolents qui reçoivent alors leur correspondance, soupent sans se presser et font leur courrier avant le départ du paquebot. Mais en voyage, et surtout dans un voyage en Orient, le plus sage est d'accepter la perte du temps comme un accident nécessaire qu'il faut faire tourner à son profit; ces haltes un peu trop prolongées peuvent être employées à récolter une ample moisson d'impressions et de souvenirs. Si la longue chaine des montagnes de Dalmatie, qu'un écrivain indigène compare assez plaisamment à des monceaux de cendres solidifiés par la pluie et le soleil, finit par fatiguer et impatienter le regard, les arêtes vigoureuses des longues îles Illyriennes avec leur végétation sombre et rase et leurs petites capitales aux vieux remparts vénitiens, Lossini avec sa jolie rade en miniature, Zara avec ses souvenirs historiques, Spalatro avec sa superbe cathédrale, et surtout le fameux palais de Dioclétien qu'on va visiter à Salone, à une heure de là: Sebenico avec son aspect tout oriental, dédommagent amplement de l'ennui de quatre longs jours d'une navigation fort douce d'ailleurs.

J'avoue cependant que j'éprouvai un vif soulagement quand, le soir du quatrième jour, j'entendis crier: *Gravosa!* Je montai sur le pont pour saisir d'un coup d'œil l'aspect de cette mignonne petite rade, autant que pouvait me le permettre la nuit qui tombait rapidement. Je vis une sorte de lac qui semblait fermé du côté de la pleine mer par la pointe aiguë de l'île Daxa et qui se partageait en deux bras, l'un se dirigeant vers l'Ombla, l'autre vers Raguse. *L'Albania* entra dans ce dernier, que cerne sur tout son développement la longue ligne de magasins et de villas qui porte le nom de Gravosa, et que domine à droite une colline couverte de bois et de jardins, pendant que se développe sur la gauche une chaîne rugueuse et pelée, semée de maigres oliviers. Au fond, on voit monter au flanc d'un coteau bien ombragé la belle route qui mène à Raguse, à trois kilomètres à peine. L'ensemble était d'un charme indicible, et très-inattendu pour le voyageur qui, du large, n'a vu qu'une

masse grise plutôt attristée que vivifiée par quelques taches d'un vert sombre et poudreux.

Nous dépassâmes le mouillage de l'escadre française qui, sous le commandement du contre-amiral Jurien de La Gravière, était en observation à Gravosa par suite des derniers événements du Monténégro, et nous débarquâmes presque au fond de la rade. Une heure après, j'étais à Raguse, et je m'installais à l'hôtel de la place Pille, que les guides du voyageur appellent le plus confortable de la ville. Il y a pour cela une assez bonne raison, c'est qu'il est le seul. Ce petit détail peut donner une idée de ce qu'est devenue, depuis la perte de son indépendance si iniquement sacrifiée par les traités de 1815, la fière république qui, au seizième siècle, perdait en une seule journée 80 navires de guerre sans ployer sous ce désastre inouï.

Raguse est une de ces villes dont il est difficile de parler à demi. Si l'on y séjourne plus de douze heures, il faut y passer six grands mois, qu'on trouvera largement à utiliser, soit qu'on cherche les souvenirs historiques ou simplement les beaux paysages. On la nommait jadis la *Venise slave*, et les paysans illyriens jouent encore sur son nom slave *Dubrovnik*, en l'appelant Dobra Venedig, la bonne Venise. Elle avait primitivement des canaux pour rues, comme sa poétique et superbe rivale : mais le tremblement de terre de 1667 combla les canaux avec les ruines des palais, et à leur place s'étendent aujourd'hui des rues à angles droits, pavées de dalles massives. La rue principale est une belle voie qui coupe la ville en deux parties assez égales, et mène de la porte Pille au palais des anciens doges ragusains, aujourd'hui occupé par le *capitano-circolare* ou sous-préfet du cercle de Raguse. C'est un fort beau monument du quinzième siècle, dont il me prit fantaisie de faire un dessin, au grand scandale de la sentinelle, qui me constitua prisonnier. Il fallut prévenir le *capitano-circolare*, qui descendit et s'informa de l'incident. Le soldat, très-ému, lui expliqua qu'un Anglais était venu précédemment *copiare la casa*, et qu'une consigne avait été donnée pour éviter des tentatives suspectes. Le capitaine lui expliqua que la consigne ne regardait que les fortifications, et, venant à moi, me pria fort gracieusement de n'attacher aucune importance à ces excès de zèle d'agents interprétant les consignes avec plus d'ardeur que de lumières.

Je dois rendre d'ailleurs à l'administration autrichienne cette justice, qu'elle est aussi bienveillante et aussi courtoise en haut que tracassière en bas, ce qui n'est pas peu dire. Si j'ai toujours eu à me louer des officiers autrichiens, j'ai conservé des gendarmes impériaux des souvenirs d'un autre genre et qui ont des côtés comiques. Le capitaine du cercle m'avait engagé à monter sur le mont Malastitza, à une heure et demie de Raguse, sur le territoire ottoman, m'assurant que de ce sommet je jouirais d'une vue admirable sur une portion de l'Herzégovine. J'y étais donc allé un beau matin et je touchais au pied de la montagne, quand un petit gendarme imberbe et joufflu m'atteignit après une course effrénée et me demanda où j'allais. — Sur la montagne que voilà. — Pourquoi faire ? — *Per vedere lo paese* (pour voir le pays turc). — C'est inutile : *non e paese quà* (il n'y a pas de pays par là). Pour ce soldat modèle, il n'existait rien du tout au delà de la frontière des États de l'empereur et roi.

Départ pour l'Albanie. — Spitza. — Rade d'Antivari : Un han albanais : types arnautes. — Antivari et ses environs. — Scutari : panorama du lac et de la plaine. — Un souvenir de Tite Live.

Mes affaires terminées à Raguse, je pris passage à bord du vapeur du Lloyd qui fait le service d'Albanie, dans l'intention de débarquer à Antivari et de me diriger à l'est vers les montagnes des tribus autonomes. Nous rangeâmes pendant deux jours les côtes ragusaines et cattarines, admirable décor dont la splendeur ne s'affaiblit pas un instant. Après Lastua et derrière le mont Ostrovitza commence le territoire ottoman. Quatre ou cinq petits hameaux nommés Zagrad, Gelibul, German, Bertza, forment le petit port de Spitza, dont il a été souvent question dans les débats de l'an dernier, à propos du Monténégro. Celui-ci alléguait avec assez de raison, d'abord, que Spitza avait appartenu aux princes de Zetta, dont le Monténégro est le dernier héritier ; ensuite, que la principauté, cernée par deux États plus ou moins hostiles, avait besoin d'un port qui lui servît de débouché, sous peine d'être rejeté par la misère dans cet état de guerre perpétuelle qu'on lui reprochait. Spitza, donné aux Monténégrins, serait devenu en petit pour eux ce qu'est Fiume pour la Hongrie, c'est-à-dire un des ports commerçants de l'Adriatique. A cela la Turquie n'a guère à répondre qu'une chose, c'est que Spitza est à elle depuis deux ou trois cents ans, et qu'elle n'a aucun intérêt, tant s'en faut, à empêcher le Monténégro de mourir de faim. En vertu du principe de l'intégrité de l'empire ottoman, il a fallu laisser Spitza aux Turcs, avec la conviction bien arrêtée qu'ils n'en feraient jamais rien. C'est l'éternelle histoire du chien de Robinson, qui ne mange pas, faute d'appétit, mais qui ne veut pas que les autres mangent.

« Les Turcs sont campés en Europe, » a écrit Chateaubriand. Je n'ai jamais trouvé d'expression plus juste pour peindre l'insouciance avec laquelle ce peuple étrange laisse s'accumuler les ruines et les incommodités de toute espèce dans l'immense empire dont il est le locataire. Au premier abord, cela paraît pittoresque, et on s'amuse : puis on y trouve quelque chose d'ingénu, de résigné, et on en est touché : on finit par l'impatience et l'irritation. Un voyageur allemand, en arrivant à Sophia, voit de grands jeunes gens de trente ans, accroupis au milieu de la rue et s'occupant gravement à établir de petits moulins sur le ruisseau. Le peuple turc est ce grand enfant, et de la civilisation occidentale il n'a guère pris que ce que les enfants aiment par-dessus tout : faire l'exercice et battre du tambour.

Je réfléchissais un peu à tout cela, en débarquant de *l'Albania* à *l'échelle* turque d'Antivari. C'était le soir. Antivari est une station fort importante : c'est le port de Scutari et de toute la haute Albanie, la tête de la ligne télégraphique qui va relier dans quelques mois tout

l'occident de l'empire avec Constantinople. Ce qui m'intriguait le plus, c'est que j'avais beau fouiller du regard la charmante baie qui s'ouvre au pied du mont Roumia, je ne voyais pas trace de village ou de ville. Le paquebot avait stoppé à quatre cents mètres de la côte, vu le peu de profondeur des eaux, calmes et unies comme un étang. Un caïque vint prendre le long du bord les quatre ou cinq passagers à destination de Scutari : nous débarquâmes sur une mauvaise jetée en pilotis au bout de laquelle se présentait un vaste bâtiment qu'on pouvait prendre à volonté pour une douane ou un *han* (caravansérail) et qui cumulait ces deux destinations. Une maison d'apparence plus confortable, située sur la droite et à cinq minutes de la douane, complétait le port d'Antivari : c'était le consulat d'Autriche.

Nous nous hâtâmes de monter au premier étage du *han*, que nous trouvâmes aussi délabré qu'un palais de pacha, et tous ceux qui auront passé huit jours en Orient saisiront la portée de la comparaison. Il y avait, en outre d'une vaste antichambre, deux chambres de voyageurs, un *Selamlik*, sorte de salon d'honneur où le *handji* (maitre de l'hôtel) passait ses journées majestueusement accroupi comme une divinité hindoue, offrant la pipe et le café aux voyageurs *croyants* qui venaient achalander sa maison. L'une des deux chambres était occupée par un Albanais musulman, qui y avait installé ce qu'il appelait son *harem*, c'est-à-dire sa femme. Je m'établis dans l'autre avec deux Albanais catholiques de Scutari, négociants notables qui revenaient de faire leurs achats à Trieste, et qui, parlant italien, m'avaient courtoisement offert leurs bons offices comme *ciceroni* jusqu'à Scutari, notre destination commune. Leur compagnie m'était d'autant plus précieuse que le peu de turc dont je pouvais disposer m'était parfaitement inutile dans un pays où tous, chrétiens et musulmans, semblent se faire un point d'honneur d'ignorer la langue du peuple qui les a conquis et les gouverne.

Un peu avant le souper, deux hommes se présentèrent. Le premier portait le beau costume des Palikares, auquel nous sommes accoutumés depuis les voyages de Pouqueville : à la cocarde tricolore qui décorait son fez, je reconnus un *kavas* albanais du consulat de France, qui venait se mettre à ma disposition pour le voyage du lendemain. Le second n'était ni moins armé, ni moins brillant, ni moins serré à la ceinture que son compatriote : je le pris pour un bey ou au moins pour un aga. Un de mes compagnons entra en conférence avec lui, et m'expliqua ensuite qu'il venait de traiter *con questo vetturino* pour les chevaux que nous devions prendre jusqu'à Scutari. Mon officier Skipetar était un simple *kiradji*, un entrepreneur de transports.

Le lendemain matin, en montant à cheval, j'eus le loisir de donner un coup d'œil à la station que j'allais quitter. C'était une gracieuse petite rade, fermée de tous côtés par des montagnes un peu moins grises que la plupart des massifs monténégrins. Le détail d'une douceur intime et pénétrante échappait encore à mes regards, sollicités par les arêtes vigoureuses des monts Rumia et Sutturman, et les lignes fières et dures des masses crayeuses qui forment le cap Volvitza. Un rocher voisin de cette pointe frappe les yeux par ses escarpements : c'est le *gour Vaïza* « la roche de la Vierge » tant célébrée par les poésies albanaises. Il y a trois siècles, quand le sultan Selim vint attaquer Antivari, que possédaient les Vénitiens, une jeune Serbe de noble maison, Franka Mediminovich, aperçut la première l'armée turque et voulut s'enfuir vers la ville pour avertir ses compatriotes. Mais les musulmans lui coupèrent la retraite, et quand elle se vit au moment de tomber entre leurs mains, elle n'hésita pas entre la mort ou la honte : elle courut au sommet de la falaise, se précipita dans la mer, et son héroïsme a donné son nom à ce rocher.

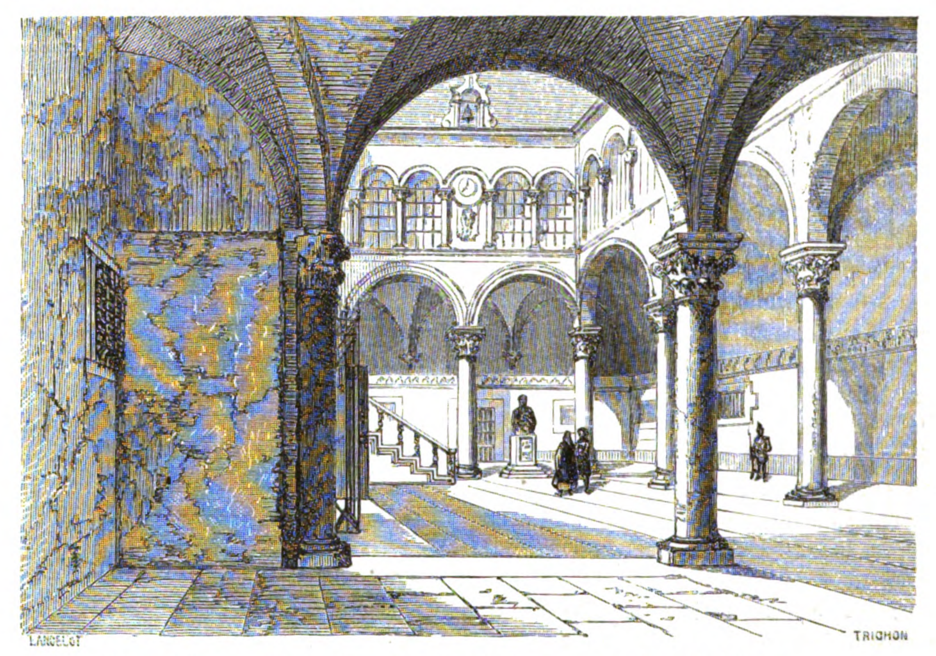
A six heures, nous étions tous à cheval, et nous défilions à la turque, c'est-à-dire en file indienne, à travers une plaine inculte, que des pluies récentes avaient semée de larges flaques d'eau. Une petite rivière nommée, je crois, *Rikavetz* (la Mugissante), montrait à travers les éclaircies des buissons ses eaux grises et paresseuses. Une échappée entre deux montagnes nous permit de voir une jolie ville aux toits rougeâtres, petite et ramassée sur elle-même comme toutes les vieilles places de guerre : c'était Antivari.

La vieille ville vénitienne est depuis près de trois cents ans une ville turque, c'est-à-dire une ruine. De son pont de marbre il n'est resté debout que quelques piles. La ville close n'a pas plus de 50 maisons ; les quelques centaines d'habitations qui forment les faubourgs sont, dit M. Hecquard, « presque toutes basses et d'un aspect misérable : sur quelques-unes d'entre elles, on voit encore gravées les armes des patriciens de Venise ... De l'antique château, il ne reste plus que quelques tours crénelées tombant en ruines, et quelques bastions dans lesquels sont une vingtaine de magnifiques canons de bronze ayant appartenu à la république de Saint-Marc, qui, privés d'affûts, sont jetés à terre comme objets inutiles. Au milieu de la place s'élève l'ancienne cathédrale, transformée en mosquée : elle était placée autrefois sous l'invocation de saint Georges ; il existe encore sur le portail un bas-relief en marbre, mutilé par les Turcs, représentant l'image de ce saint. » Sur l'antique prospérité d'Antivari, un seul fait dira tout : au temps des empereurs byzantins, elle avait trente monastères.

A mesure que nous avancions, des vergers et des champs de maïs remplaçaient peu à peu la lande infertile : quelques *Tchifliks* (fermes turques) d'aussi belle apparence que nos fermes de Normandie, s'élevaient parmi les arbres, des deux côtés d'une chaussée horriblement délabrée, que nous évitions quand nous le pouvions, en prenant à travers champs, au risque de glisser dans les fondrières. Arrivés au bout de la plaine, nous commençâmes à gravir un formidable sentier aux mille pointes calcaires où les malheureux chevaux butaient à chaque minute : il fallut mettre pied à terre et gravir en sautillant ce sentier auquel succéda un escalier moins fatigant pour les piétons, mais beaucoup plus inquiétant pour une cavalcade. *Cosi sono le strade di Parigi?* me demandait un de mes com-

pagnons en riant. Un brave capitaine du nizam soupirait à côté de moi, et me disait : *Tchoq tach* (beaucoup de pierres) ! — *Evet*, lui répondis-je, *iol fenan* (oui, c'est une triste route). Le digne homme semblait aussi dépaysé que moi parmi ces Albanais, et je regrettais cordialement de ne pas être plus fort en langage osmanli pour lui venir un peu en aide.

Le débouché au sommet du plateau nous reposa amplement et nous dédommagea de nos fatigues. Du préau d'une petite mosquée appelée, je crois, Bartola, où nous nous arrêtâmes pour faire souffler nos chevaux, nous avions une vue éclatante sur l'Adriatique, dont le bleu intense comme celui des lacs de Suisse justifie bien le nom de « mer bleue, » *sine more*, que lui donnent les Slaves. Ce n'est que le long du rivage, sur une largeur d'un demi-kilomètre au plus, que les eaux prennent le vert glauque de l'Océan. Une légère brise neutralisait les effets d'une chaleur déjà assez vive et de l'absence complète de tout ombrage. Nous étions au point culminant d'un col qui rattache le massif des monts Lesignia, voisins de la mer, à la chaîne qui part du Monténégro pour venir mourir en face de Scutari : ligne de montagnes d'un gris rougeâtre, nues, aux arêtes brisées, au pied desquelles une plaine fertile développe ses massifs d'oliviers et ses villages florissants. La route que nous allions suivre longe ces deux zones parallèles, et touche à la seconde par instants : on croit, au début, n'avoir qu'à descendre sur la vallée de la Boïana en tournant autour de quelques basses collines, et on en a encore pour cinq heures à piétiner dans la craie. A voir ces steppes pierreux, on croit longer les abords d'une gigantesque carrière. Au tiers du chemin, l'œil ennuyé s'arrête avec quelque plaisir sur un torrent qui roule bruyamment ses eaux laiteuses le long d'une berge escarpée, couronnée de chênes nains et se détachant vigoureusement sur l'azur implacable d'un ciel brûlant. Les roches délitées affectent les

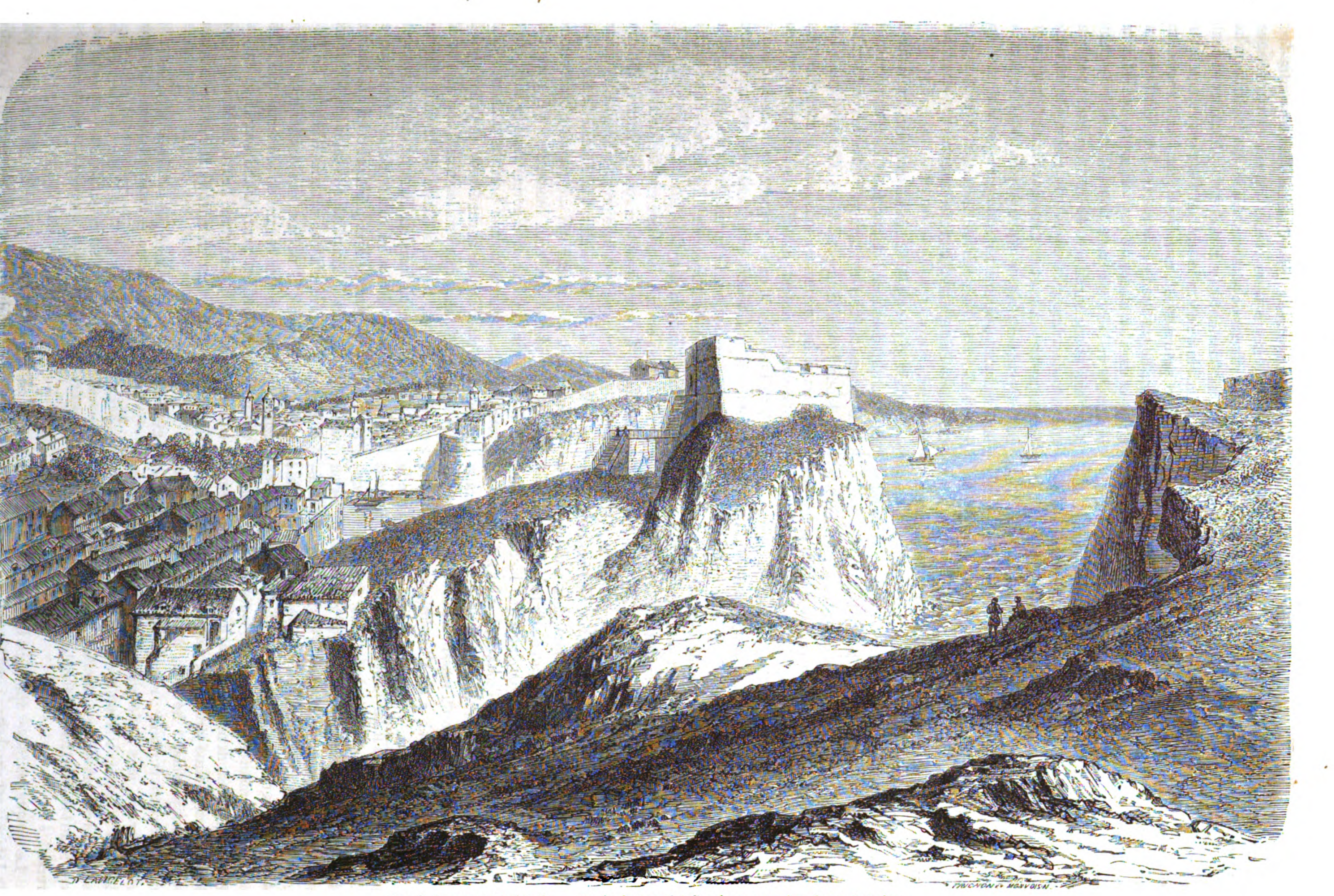


Une vue intérieure du palais des anciens doges de Raguse. — Dessin de M. G. Lejean.

formes les plus bizarres : un archéologue aventureux, comme il y en a encore au fond de nos provinces, tomberait ici en extase devant des *menhirs* et même des *dolmens* qui ne sont malheureusement pas plus druidiques que ce pavé, rencontré de loin en loin, n'est romain, malgré l'apparence.

Notre supplice finit au *han* de Coderkol, où nous nous arrêtons pour dîner. Cette fois, nous sommes bien en plaine, dans une plaine argileuse et détrempée où la vue se repose avec bonheur sur une franche verdure et des chênes énormes, à la place du gazon brûlé et des éternels oliviers poudreux de la matinée. Des deux côtés de la route, de gros buissons de grenadiers sauvages, parmi lesquels apparaît de loin la mine espiègle et effarouchée d'un petit berger au crâne rasé. Par-dessus quelques bouquets d'arbres, un massif escarpé s'estompe dans le lointain : ce sont les montagnes où les Mirdites abritent leur liberté orageuse et leur homérique sauvagerie.

A un détour de la chaussée antique, nous débouchons sur le bord d'un beau lac aux eaux limoneuses, que nous longeons avec précaution, car des portions de la route se sont effondrées dans l'eau. Tout en admirant les ombrages touffus de la rive opposée à celle que nous suivons, je remarque un léger courant, et quelques mots de mes guides mettent fin à mon erreur : ce que j'ai pris pour un lac allongé est un repli de la Boïana, qui sert de dégorgement au lac et aux eaux du Monténégro. Ce fleuve, car c'en est un, est en effet navigable jusqu'à deux lieues en aval de Scutari : malheureusement, en face du village d'Hoboti, une barre où il n'y a jamais plus de trois mètres d'eau obstrue à peu près toute navigation, et il ne faut pas compter de longtemps sur l'activité des Turcs ou des indigènes pour faire cesser cet obstacle et donner un dé-



Vue de Raguse, en Dalmatie. — Dessin de Lancelot d'après une esquisse de M. G. Lejean.

bouché maritime à une ville de 40 000 âmes. Jusqu'ici, la Boïana n'a guère porté, outre les *londras* albanaises, que des canonnières destinées à agir contre le Monténégro.

En dépit du flegme oriental, l'impatience commence à nous gagner tous, quand tout à coup nous voyons se dresser devant nous un mamelon isolé, couronné d'une vaste forteresse vénitienne, et que je reconnais aisément sans l'avoir jamais vue. C'est la poétique Rosapha, la forteresse historique de Scutari. Encore une bonne demi-heure passée à trébucher dans un sentier qui tourne autour du mont Tiroboch, et nous entrons dans un faubourg d'une saleté fort pittoresque, appelé (par dérision probablement) Galata : nous enfilons le long pont de bois d'*Ouzoun keupru* et nous entrons dans la ville marchande appelée plus spécialement le bazar et massée au pied du château. Je quitte là mes compagnons et je me rends, en traversant un grand terrain vague, au consulat de France, situé dans la ville neuve et où m'attend la gracieuse hospitalité du drogman, M. Robert, qui remplit les fonctions consulaires en l'absence de M. Hecquard.

Le lendemain matin, je me rends avec M. Robert à la colline de Kodra, fort bel observatoire qui me permet de saisir d'un coup d'œil l'ensemble de la contrée. Autour de nous s'étend une plaine de 27 lieues de longueur et d'une largeur fort inégale, qui suit en général le cours de la rivière Moratcha, le lac et la Boïana jusqu'à la mer. Les buttes de Kodra et celle de Rosapha forment dans cette plaine un petit chapelet de hauteurs schisteuses parfaitement isolées. En regardant le nord-est, on a devant soi l'admirable panorama du lac qui va finir en fuseau vers le Monténégro, dont les montagnes lointaines flottent dans les brouillards du matin. Sur la droite, une chaîne plus rapprochée, et partant plus visible, montre ses escarpements couverts de forêts, où habitent les tribus pastorales et à demi indépendantes que l'on appelle les sept bannières. Le mont Tzoukali, le plus méridional de ces sommets, laisse apercevoir la fente profonde où coule le Drin, qui se sépare du massif déchiré et noirâtre des Mirdites. « La liberté, a dit Chateaubriand, a toujours habité les montagnes. » Je me demande ce que pense le pacha de Scutari, s'il lui arrive de jeter les yeux du haut de sa citadelle, sur ces citadelles bien autrement formidables que la nature a données aux Albanais, libres en vertu de conventions et de priviléges, et aux Monténégrins, libres par leur fusil. « Concevez-vous ces bandits de Monténégro? me disait de très-bonne foi un consul ottoman. Ils meurent de faim dans leurs abominables cavernes : pourtant ils ne demandent qu'à travailler : comme laboureurs, comme jardiniers, comme marins même, ils sont incomparables : hé bien, nous leur proposons de descendre dans la plaine : nous leur offrons la Zetta, oui, monsieur, la plus belle plaine qu'il y ait à cinquante lieues à la ronde, à la seule condition de se reconnaître sujets turcs : savez-vous, monsieur, ce qu'ils répondent, ces meurt-de-faim? Ils prétendent que cela les déshonorerait! »

Le lac que les Slaves appellent le Blato et les Albanais le Likieni, est une belle nappe limpide encadrée au couchant par une arête grise dont les derniers contre-forts viennent y mirer leurs roches rugueuses où s'étagent quelques villages de pêcheurs. Au levant, la plaine qu'habitent les Busahuit et les Hotti vient s'y terminer en pente si insensible qu'entre la terre et l'eau règne une lisière indécise, prairie en été, marais en hiver. Nous rencontrons ici l'éternelle tradition des bords des lacs dans l'ancienne Grèce et dans les modernes pays celtiques. Les indigènes affirment que le lac n'a pas toujours été aussi vaste qu'aujourd'hui, et que sur la rive orientale existait une plaine couverte de villages et appelée la plaine des torrents, *fuscha pronere*. A la suite d'un tremblement de terre qui bouleversa la contrée, la plaine disparut sous les eaux, et les vieillards indigènes ne manquent pas d'ajouter que quand elles sont bien calmes, on peut voir les ruines des maisons et l'extrémité des arbres ensevelis dans leurs profondeurs.

Pendant que j'esquissais à la hâte un plan sommaire du pays compris dans mon horizon, une circonstance fortuite, ou du moins temporaire attira mon attention en ce qu'elle me donna la clef d'un passage de Tite Live qui a bien embarrassé les commentateurs. Je me trompe : les commentateurs ne restent jamais dans l'embarras, et ceux de Tite Live, plutôt que d'avancer qu'ils ne le comprenaient pas, ont décidé qu'il avait commis une lourde erreur géographique. Le grand historien, en traçant les traits généraux de l'aspect de l'Illyrie, a dit que le Drin déchargeait dans la mer les eaux du lac de Scodra. Le Drin, comme on sait, se dirige en effet droit vers le lac, mais arrivé à deux lieues environ de Scutari, il tourne brusquement au sud et va finir près d'Alessio. En étudiant la belle plaine dite des spahis, qui s'étend du fleuve jusqu'au pied de la hauteur qui me servait d'observatoire, je vis une rivière aux eaux limoneuses qui partait du coude du Drin et venait se dégorger dans le Kiri, qui se rend lui-même dans le lac tout près des pêcheries. Cette rivière n'est marquée sur aucune carte, et j'appris qu'elle est à sec en été, mais que tous les hivers elle sert de décharge au fleuve, la partie basse de la plaine formant delta et étant parfois inondée. Dans ce cas, un voyageur qui longe la rive droite en venant de la Macédoine est porté à prendre pour le bras principal celui qui continue sans déviation vers le lac plutôt que celui qui fléchit vers le sud, et Tite Live n'a pas commis d'erreur. Se fût-il réellement trompé, il ne faut pas oublier que l'Illyrie barbare n'était pas plus connue de son temps que le Maroc ne l'est aujourd'hui : car, quand saura-t-on au juste si le Draa, qui est le plus grand fleuve du Maroc, se perd dans la mer ou bien dans un marais à 200 lieues de la mer?

Excursion dans les Sept-Montagnes. — *Crau* de Scutari. — La terre promise du brigandage. — Poésie albanaise. — Le *Torrent-Sec*. — Un mot sur les Guègues. — Un clergé belliqueux. — Tribus de Skræll et des Klementi. — Pont de Berzela et lacs écoulés : Boga : retour à Scutari par Zogara. — Légendes pastorales et homériques : les Kastrati. — La femme en Orient : un point d'honneur monténégrin.

Je ne restai à Scutari que le temps nécessaire pour faire mes préparatifs d'excursion à l'intérieur. Un contre-

temps m'empêcha de profiter des lettres que le pacha m'avait données pour Prisrend; mais comme j'avais requis des chevaux de poste et un *sowar* d'escorte, je voulus pour me consoler de cette déception faire une excursion parmi les tribus libres des Sept Montagnes. Mes amis scutarins m'accompagnèrent jusqu'à l'arbre énorme qui marque au nord la limite de la ville, et quand j'eus pris congé d'eux, nos trois chevaux, sur un cri bizarre, poussé par le *suroudji*, se lancèrent au galop à travers une bruyère assez semblable aux vastes landes de l'ouest de la France, et où se montraient quelques groupes de maisons offrant cette apparence de bien-être qui m'a paru général en Albanie. De loin en loin, nous rencontrions de longs troupeaux escortés par des bergers à tournure superbe, aux moustaches pointues, balançant en guise de houlette l'inévitable fusil albanais, que vous voyez sur les épaules du moindre pâtre de treize ans. Des chiens à poil rude vous regardent de l'air le moins amical: les moutons eux-mêmes semblent presque menaçants sous leur masque stupide. On voit, dès les premiers pas, qu'on est entré chez les vrais Albanais, la race aux muscles et au cœur de fer.

Le sol lui-même s'harmonise bientôt avec la race. Nous avons passé le ruisseau de Vraca, un clair et beau ruisseau où nos chevaux se sont plongés avec délices. Les malheureux semblent se douter que pendant deux grands jours l'eau n'existera pour eux qu'à l'état de souvenir. Cette plaine, si verte et si unie de loin, est une *crau* albanaise où nos chevaux luttent à chaque pas : les lits de torrent que nous rencontrons ne nous offrent que leurs vagues de sable d'un blanc aveuglant, dont les riverains se servent pour brunir les armes. Au bout de trois heures, on entre dans un sentier ombreux et on fait halte au village de Kopilik, chef-lieu d'une tribu de 4500 âmes jadis entièrement catholique, mais dont la moitié environ a embrassé l'islamisme. Ce sont, il est vrai, des musulmans peu orthodoxes, car ils ont conservé une grande dévotion pour saint Nicolas et saint Georges et brûlent force cierges en leur honneur.

Kopilik a encore une petite particularité : c'est le rendez-vous des brigands du pays, que la gendarmerie scutarine se ferait scrupule de troubler dans leur industrie malhonnête. Beaucoup de pachas me semblent convaincus qu'un mois de brigandage bien employé forme mieux un fantassin que trois ans d'exercice à l'européenne, et je dois rendre cette justice aux brigands serbes ou albanais qu'ils se rendent fidèlement, en temps de guerre, sous le drapeau de leur tribu, ce qu'ils ne feraient certes pas, si la justice s'avisait de choisir ce moment pour leur demander des comptes. Un mille avant Kopilik, la route est coupée à angle droit par un sentier qui mène du lac à Rioli. Comme nous approchions du carrefour, cinq hommes qui venaient de l'est y prirent position. Leur costume, leurs armes, leur attitude surtout formaient un ensemble sculptural que je ne me lassais pas d'admirer. Mon sowar regardait aussi, mais il admirait moins : tout d'un coup il nous fit un signe, à moi et au suroudji, et se lança au galop dans la direction du village : je crus qu'il avait hâte d'arriver au gîte, c'est-à-dire au dîner : mais au bout de deux ou trois minutes il retomba, par un crochet à droite, sur la route : il avait simplement voulu rester hors de la portée des cinq fusils Je fus assez mortifié d'avoir joué le rôle du poltron sans le savoir, d'autant plus que, selon toutes les apparences, les cinq hommes étaient tout au plus des chercheurs de vendetta qui n'auraient pas molesté un voyageur. Ils n'eurent pas l'air de s'offenser des soupçons que manifestait l'escapade du gendarme, et continuèrent leur chemin comme de braves gens qu'ils étaient peut-être.

Mon sowar, rendu à des idées moins sinistres, se mit à tromper son ennui en lançant aux échos sonores des collines de Kastrati, de sa voix la plus éclatante, une jolie chanson albanaise de la tribu de Dibre, où sans doute il était né. Une traduction de quelques couplets peut donner une idée de la poésie amoureuse des Guègues : si elle ne peut rendre l'allure joyeuse, alerte et passionnée de ces petites strophes, le lecteur conviendra que je n'y puis pas grand'chose :

Giroflée dans le pré
Tu m'as donné ta foi,
O petite pomme mignonne!

Giroflée dans les cheveux
Sors et viens me parler,
O petite pomme mignonne!

Giroflée sur la pierre,
Mon cœur, tu l'as brisé,
O petite pomme mignonne!

Giroflée éclatante
Sein plus blanc que la neige,
O petite pomme mignonne!

Giroflée sur le mûrier
C'est moi qui suis ton amant,
O petite pomme mignonne!

Je vais faire la moisson,
Et l'oncle que je ne puis éviter,
O petite pomme mignonne!

. . . .

Après Kopilik, la Crau continue pendant une grande heure. Comme nous nous dirigions vers des masses de rochers du plus bel effet, nous arrivâmes sans transition au bord d'un magnifique précipice de quatre pas de large et de six à huit lieues de longueur : une de ces belles horreurs qui font vite oublier au touriste toutes les fatigues qu'elles lui coûtent. Qu'on se figure dans un plateau de craie recouvert de quatre pouces de terre végétale et d'une véritable pluie de pierres, une rainure que l'on n'aperçoit qu'au moment d'y arriver, et qui va se prolongeant dans les montagnes à l'est, jusqu'à la racine du mont Maudit (*Bieskat e namune*). Le lit desséché du torrent qui a creusé cette ravine montre, tout au fond, à une profondeur de trente pieds (qui, dans le cœur de la montagne, ne semble pas moindre de cent cinquante), un ruban de sable blanc serpentant à travers le feuillage touffu des arbres qui tapissent les parois du ravin et élèvent leurs cimes d'un vert éclatant au niveau de la plaine desséchée,

La déception qu'éprouve le voyageur à qui les traits généraux du paysage ont fait espérer de trouver une jolie rivière limpide sous ces beaux arbres, et qui, en se penchant sur le précipice, ne voit au fond que les petites vagues de sable et les blocs de rochers entraînés par les eaux, lui fait sentir encore plus vivement l'aridité de ce paysage pétrifié. C'est le fameux torrent sec, *Proneu-Saad*, avec lequel j'avais tout le temps de faire intime connaissance, car je devais le remonter jusqu'à Boga.

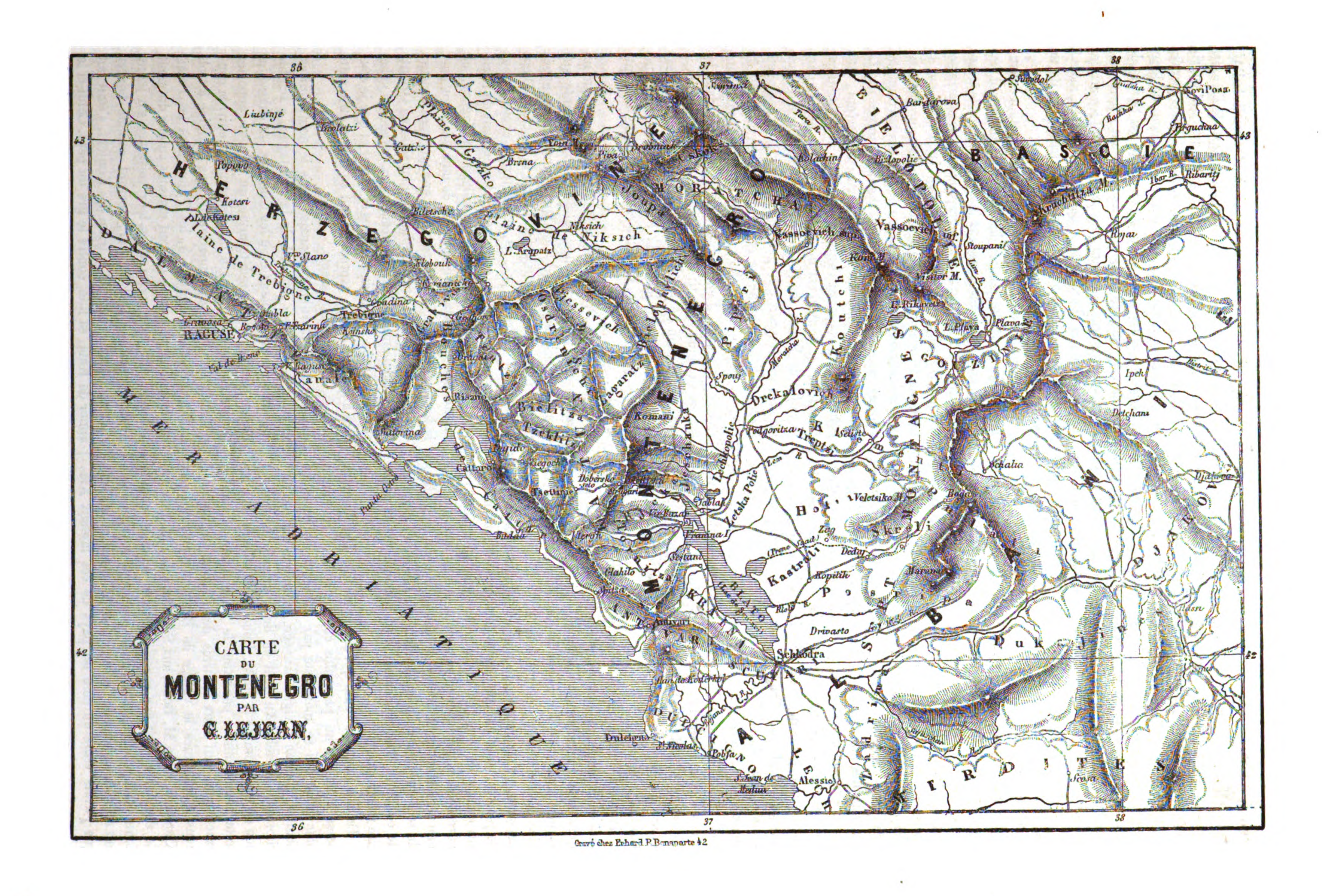
Nous le quittâmes un instant pour entrer dans la vallée de Dedaï, où j'espérais, sur une indication de M. Viquesnel, trouver une vraie carrière de fossiles; mais mon ignorance de la langue albanaise me fit manquer cette aubaine que peut-être les villageois eussent pu m'indiquer. Je m'en dédommageai en levant un plan détaillé de la vallée et de l'impasse nord de la plaine, entouré des gens de Dedaï qu'émerveillaient mes instruments. Je fus moi-même fort surpris de voir que ma longue-vue était pour ces paysans une chose connue, et qu'ils la maniaient et la mettaient au point aussi aisément que moi. J'eus plus tard l'explication de ce détail. Quand un Albanais se trouve obligé, par suite d'un coup de fusil malheureux, de se sauver dans la montagne, il emporte ses armes, un pain, et une longue-vue qui aide ses yeux de faucon à distinguer de loin, soit les gendarmes, qui, du reste, se dérangent rarement pour si peu, soit les parents de la victime acharnés à sa poursuite. Mme F. de Scutari avait pris pour aller chez les Mirdites un guide qui était dans ce cas, sans qu'elle s'en fût doutée : aussi éprouva-t-elle force tribulations du fait de son guide, qui la promena par d'affreux sentiers, peu fréquentés par la gendarmerie. A chaque point noir qui remuait à l'horizon, il se jetait à plat ventre, braquait sa longue-vue, et armait son fusil jusqu'à reconnaissance de l'objet suspect. L'expérience avait appris à ce gentleman en fustanelle la tactique de nos francs-tireurs en Crimée.

On me demandera si les *vendette* sont fréquentes en Albanie : je répondrai par un seul fait. J'ai sous les yeux un état, village par village, des meurtres commis dans le Poulati de 1854 à 1856. La proportion générale est d'un mort par dix maisons; dans la commune de Niksai, elle représente un homme par famille, au bout de treize ans. Ajoutez-y la liste assez longue des tentatives non suivies de mort, et vous comprendrez qu'un Albanais guègue qui, à trente ans, n'a pas tué son homme, est à peu près dans la situation d'un habitué de certains salons de Paris, qui est arrivé au même âge sans avoir écrit son article dans une *Revue* bien posée.

J'eus à Dedaï le loisir d'étudier le type des Guègues montagnards, que des conditions d'existence et de climat ont rendu un peu différent de celui des villes. C'est une population plus pastorale qu'agricole, grande, élancée, avec ce maigre et fier profil bien connu de ceux qui ont voyagé dans la Grèce, où le sang albanais s'est tant mêlé à celui des Hellènes. Le costume traditionnel, veste rouge et fustanelle, est une tenue d'apparat remplacée habituellement par le long surtout en laine, avec le fusil annelé passé en bandoulière. Le fusil fait en quelque sorte, comme je l'ai dit, partie intégrante de l'Albanais indépendant. Le port de cette arme a été, par des conciles dont on peut lire le texte dans le livre de M. de Hahn, formellement interdit aux prêtres catholiques indigènes, qui n'ont pas tenu compte de la prohibition. On voit d'ici un bon pasteur allant porter les consolations suprêmes à un mourant, et, au retour, envoyant une balle infaillible à un Turc à mine suspecte qui n'a pas répondu à son qui-vive ! Quant aux femmes, si le travail et une maternité hâtive les brisent de bonne heure, la vie tout intérieure et un bien-être relatif conservent aux jeunes filles une beauté qui s'épanouit avec tout l'éclat d'un sang jeune, pur et vigoureux.

Je venais d'entrer dans la tribu de Skræll, l'une des plus importantes de la montagne, car elle compte 2500 âmes et fournit aisément 600 fusils. Nous passâmes une bruyère en pente et nous descendîmes au Proneu-Saad, franchissable sur ce point seulement. Un homme d'une quarantaine d'années, de près de six pieds de haut et d'une très-belle mine, qui gardait son troupeau sur la bruyère, m'adressa la parole en fort bon italien, et je profitai de cette heureuse circonstance pour prendre quelques informations utiles. Mon interlocuteur était un paysan aisé du village de Zagora et de la tribu de Skræll : il se nommait Tchouka, et chaque année, au printemps, il allait sur les bords de la mer à Medua, où sa tribu avait à ferme des pâturages concédés par Osman, pacha de Scutari. Il avait appris l'italien pour pouvoir servir de drogman aux capitaines marchands italiens ou autrichiens qui abordaient à Medua, et qui faisaient des affaires en laine brute et en articles divers avec les montagnards. Il invita courtoisement Ma Seigneurie à passer au retour par Zagora pour lui rendre visite, m'assurant qu'il m'aurait accompagné jusqu'à Boga s'il avait eu quelqu'un pour prévenir sa famille de ne pas l'attendre. Je lui fis quelques questions sur le Proneu-Saad : il me dit que ce torrent coulait à peu près une fois tous les dix ans, pendant un jour ou deux, quand il y avait eu dans le mont Maudit des pluies exceptionnelles. On ne peut guère attribuer qu'au déboisement partiel des montagnes la siccité actuelle du Proneu, car il est impossible d'admettre qu'une pareille ravine ait été creusée par un torrent temporaire coulant à peine tous les dix ans.

Pendant près de deux heures, nous suivîmes à la file un effroyable sentier situé presque sur l'escarpement qui longe le Proneu au nord. Les gorges les plus âpres des Pyrénées ne peuvent donner une idée d'un sol pareil où le calcaire, délité par l'action atmosphérique, se dresse sous les pieds en forme de pointes ou d'arêtes tranchantes où les chevaux les plus solides bronchent de dix en dix pas. L'exaspération qui me gagnait s'accroissait de la vue du ruban argenté du Proneu, que j'avais sans cesse sous les yeux, et je me demandais pourquoi nous ne descendions pas rejoindre ce chemin uni, sablé et moelleux autant que les allées les mieux ratissées d'un


CARTE
DU
MONTENEGRO
PAR
G. LEJEAN.
HERZEGOVINE
MONTENEGRO
BIELOPOLIE
BASCIE
MER ADRIATIQUE
RAGUSE
Trebigne
Plaine de Trebigne
Niksich
Cattaro
Scutari
Podgoritza
Skodra
Alessio
Dulcigno
Antivari
Ipek
Drekalovich
Koutchi
Vassoevich
Plava
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

parc royal. Je fis sagement de ne pas communiquer cette belle réflexion à mes hommes, qui m'auraient pris simplement pour un idiot. Tout au plus se seraient-ils donné la peine de m'expliquer cette règle élémentaire de la stratégie, à savoir, que, quand on tient une hauteur, c'est le comble de la folie de descendre dans un coupe-gorge, surtout dans celui-ci où le rouge éclatant de nos fez, tranchant sur le blanc vif du sable, aurait été un très-beau point de mire pour la première carabine venue. Or, sans calomnier les Albanais, je dirai une fois pour toutes qu'il est imprudent d'exposer leur vertu à la tentation d'un coup de main trop facile.

La nuit approchait, quand nous vîmes devant nous s'ouvrir un cirque d'une demi-lieue carrée de surface, formé par deux ou trois ravins qui viennent y déboucher dans le Proneu et y versent, tous les hivers, les furieux torrents produits par les orages et la fonte des neiges. Ces eaux, aisément absorbées par le sol calcaire et poreux, ont accumulé dans ce bas-fond l'humus enlevé au flanc des montagnes, et développé une fertilité qui se manifeste par une abondance inusitée de cultures, d'arbres fruitiers, de grenadiers et de vignes sauvages. Au fond du cirque sont éparpillées les maisons blanches du village de Berzela, chef-lieu de la tribu, et appelé pour cette raison Skræll dans toutes les cartes. Rien de plus doux à voir que ce vallon de Berzela, surtout au mois de mai, quand les neiges couvrent encore les hauteurs voisines et que le sombre feuillage des forêts qui tapissent toutes les pentes tranche à la fois sur les blancs sommets et sur la verdure plus tendre de la végétation qui s'éveille dans la vallée.

Pendant que j'admirais ce beau paysage, mes hommes étaient devenus un peu soucieux. Ils échangèrent quelques mots, descendirent de cheval, et je les imitai. Nous rasions tout à fait les bords perpendiculaires du précipice, à une hauteur formidable. Cinq minutes après se présenta, sur le Proneu, le pont de Berzela, grossier pont de pierres, sans parapet, large de moins de deux mètres sur quatre de long. Le ravin n'était plus ici qu'une rainure dont la profondeur vertigineuse était masquée par une végétation assez touffue et plus encore par les ombres du soir qui descendaient rapidement. Les belles horreurs de ce genre sont si communes en Albanie, qu'on ne les cite même pas.

De là à Boga, la route qui suit la rive gauche du ravin passe à travers un pays plus cultivé, malgré un climat plus froid qui se manifeste par l'absence de quelques plantes, comme la vigne sauvage, commune dans le territoire de Berzela. Au bout de deux grandes heures, et non de cinq comme le dit M. Boué (dont le livre est pour cette route comme pour tout le reste d'une admirable exactitude, sauf deux ou trois détails peu importants), nous atteignîmes le village de Boga, appartenant aux Klementi, selon M. Boué, aux Schialla, selon M. Jubany. Ce dernier a écrit sur renseignements officiels, et si le doute était possible, mon amour-propre de voyageur aurait été plus satisfait de l'assertion de M. Boué, et de l'idée que j'avais visité un coin du pays de ces fameux Klementi, qui ont été pendant deux siècles l'orgueil de l'Albanie catholique et la terreur de tout l'ouest de l'empire ottoman, depuis la Dalmatie jusqu'au pachalik d'Andrinople. Ces montagnards qui avaient résisté à des armées de cent mille hommes, sont devenus victimes de leurs dissensions intestines : déportés en masse en Serbie, le mal du pays les prit un jour et ils revinrent à leurs anciennes demeures, écrasant tout ce qui voulut les arrêter La lassitude des Turcs leur a permis d'y rester, mais à l'état de souvenir plutôt qu'à celui de tribu, car ils ne comptent que quatre villages et 4000 âmes.

Je trouvai à Boga, grâce à la recommandation consulaire et à l'esprit hospitalier des Guègues, un accueil empressé, dont je n'abusai pas, car je n'y passai que le temps nécessaire à mes travaux topographiques. Boga occupe, comme Berzela, la place d'un ancien lac écoulé par la faille du Proneu : la vallée présente même une disposition très-curieuse, une succession de couches horizontales étagées indiquant autant de dessèchements successifs. Le village est éparpillé sur la rive droite du torrent; une église isolée s'élève sur l'autre bord. Cette disposition par étages du sol diluvial est bien plus frappante encore dans la vallée de Piatra en Moldavie, l'un des sujets d'étude les plus intéressants qui puissent s'offrir à un géologue. J'étais arrivé à une heure et demie environ de la *tête* du Proneu (je ne puis appeler source le point de départ d'une rivière sans eau). J'eusse bien voulu pénétrer dans les gorges du mont Maudit et voir, ne fût-ce que de loin, le ravissant bassin où se cachent Gouzinié et ce petit saphir qu'on appelle le lac de Plava : mais le temps me pressait, et je repris, à contre-cœur, la route déjà faite la veille.

Un peu après Dedaï nous passâmes le Proneu sur un pont de bois vermoulu d'une solidité si inquiétante que nous le franchîmes à pied, l'un après l'autre, laissant généreusement nos montures s'en tirer à la grâce de Dieu. Le pont ne s'écroula pas, et, remontant à cheval, nous gagnâmes, à travers des cultures qui témoignent de l'activité laborieuse des Albanais, le village de Zagora, où m'attendait l'hospitalité empressée de mon géant guègue, le brave Tchouka. Je ne veux pas ennuyer mes lecteurs des détails connus d'une hospitalité villageoise en Orient: je dirai seulement pour l'édification des voyageurs sybarites, que mon lit fut dressé dans le verger et que je couchai à la belle étoile, expression qui se trouva être, cette nuit-là, littéralement exacte.

Zagora est un village albanais, mais le nom, qui est slave et veut dire « au pied de la montagne, » semble indiquer un de ces lieux d'où les Guègues ont chassé les Serbes, à une époque indéterminée qu'on peut rapporter vaguement au temps qui a immédiatement suivi la conquête turque. Ce pays appartenait dans l'origine à trois tribus serbes, les Petrovich, les Tutovich et les Pelaï, qui formaient un groupe de cent maisons autour du mont Veletsik. Un jour arriva dans leur voisinage un jeune Albanais nommé Dedah, qui, servant comme berger chez un homme riche de la tribu des Koutchi, s'était fait aimer de Kata, sa fille, contre le gré du père. Celui-ci la

lui avait accordée, mais en chassant le jeune couple de sa maison, sans autres ressources que quelques provisions et une mule pour les porter. Ils arrivèrent de nuit dans le Veletsik, marchant à pied, Dedali soutenant sa jeune femme enceinte et épuisée de fatigue. La mule s'échappa, et Dedali faillit s'égarer complétement en se mettant à sa recherche : il la retrouva à l'entrée d'une caverne spacieuse dont la découverte le transporta de joie, car elle le mettait à l'abri des intempéries de l'hiver. Il s'y installa avec sa femme. et cette caverne, aujourd'hui célèbre parmi les Guègues sous le nom de Caverne des Troupeaux (*Spella e Baktive*), devint le berceau de l'une des grandes tribus d'Albanie.

Un jour arriva où les Petrovich et leurs voisins s'alarmèrent de la présence au milieu d'eux d'une famille déjà grande et redoutable. Ils allèrent consulter un vieillard centenaire qui avait cessé depuis longtemps d'assister aux conseils de la tribu où il avait laissé un grand renom de sagesse. « Mes enfants, leur dit le vieillard, voici l'épreuve à laquelle il faut soumettre les fils de Dedali pour savoir à quel point ils sont à craindre. Invitez-les à un repas d'honneur, et quand ils seront assis, placez la table devant eux, mais hors de la portée de leurs mains. S'ils s'en approchent, tuez-les à l'instant, car ce seront des gens pacifiques et timides. Si, au contraire, ils se lèvent et prennent la table pour la mettre au milieu d'eux sans se préoccuper de vous, ce sera signe que ce sont des hommes violents, et vous ferez prudemment de quitter la contrée la nuit suivante avec vos troupeaux et vos effets précieux, sans quoi ils finiront par vous tuer ou vous réduire en servitude. » L'expérience fut faite, et les Slaves virent avec consternation les fils de Dedali se lever impétueusement, saisir la table et la placer devant leur père. La nuit même ils émigrèrent tous, à l'exception d'une partie des Petrovich qui forme aujourd'hui un groupe de trente-huit familles. La race de Dedali est devenue la tribu de Kastrati, comptant environ 2600 âmes. Attaqués par les Turcs que commandait Tahir-Bey, les Kastrati taillèrent en pièces les envahisseurs, qui ne purent se reformer que derrière le Proneu-Saad, limite actuelle de la tribu.

Quatre heures après avoir repassé le Proneu sur un pont de pierre en bon état, je rentrais à Scutari, où je m'occupais sérieusement de mon excursion au Monténégro. J'obtins sans peine les lettres nécessaires, et le pacha mit à ma disposition une *londra* albanaise à six rameurs, qui devait me débarquer au bout de dix heures à Rjeka, au cœur même de la Tsernagore. On agita au consulat la question de sécurité, car un *statu quo* hostile régnait encore entre le Monténégro et la Turquie, et sur la frontière les passions étaient très surexcitées. M. Jubany m'engagea à prendre à mon bord, comme sauvegarde, quelque Monténégrine, s'il s'en trouvait alors à Scutari, qui attendit une occasion pour s'en retourner aux montagnes. La précaution fut trouvée bonne, mais nullement indispensable, et fut finalement écartée. Ce n'est pas qu'il en coûtât le moins du monde à ma dignité de me faire protéger en cette circonstance par ce qu'on veut bien appeler le sexe faible, mais je n'avais pas de temps à perdre. Cette protection féminine est plus efficace que tous les firmans du monde, car pour les Monténégrins comme pour tous les peuples chevaleresques, le respect de la femme est le devoir le plus absolu de l'homme d'honneur, et le guerrier qui aura fait feu sur un groupe où il y a une femme, cesse d'être candidat au titre de *iounak* (héros). Il doit plutôt recevoir toutes les balles sans les rendre, et c'est une loi si sacrée dans la montagne, que les Koutchi, quand ils sont en guerre avec les Monténégrins, s'embusquent derrière leurs femmes (disent les mauvaises langues), pour fusiller l'ennemi sans danger.

Il y a en Albanie un proverbe dialogué qui peint assez fidèlement la condition des femmes dans l'Orient européen. La scène se passe dans un café polyglotte.

« Qu'est-ce qu'une femme ?

UN TURC. — Une captive.

UN ALBANAIS. — Une esclave.

UN SERBE. — Une servante.

UN BULGARE. — Une compagne.

UN JUIF. — Une associée.

UN GREC. — Une souveraine. »

Le mot grec est encore plus expressif : *vasiliki*. Je désire que ce joli madrigal réconcilie mes amis les Hellènes avec les belles lectrices françaises qui auront accepté comme articles de foi les méchancetés spirituelles de M. Edmond About. Mais il ne faut pas prendre un proverbe au pied de la lettre, celui-ci n'exprime guère que la surface des choses. Le Turc, qui méprise prodigieusement la femme, est encore le mari le plus doux à mener, et le Serbe monténégrin, qui appelle sa femme une servante et même pis, a la plus profonde affection pour la compagne dévouée qui vient, au milieu des balles, lui apporter une poignée de cartouches ou lui charger son fusil.

Départ pour le Monténégro. — Le lac. — Les îles Vranina et Lessendra.

Je montai à bord de ma *londra* par une belle matinée d'août Pendant les premières heures, j'avais sous les yeux le paysage d'une douceur un peu monotone que j'ai indiqué plus haut : à ma droite, la Crau de Scutari dominée par les Sept-Montagnes qui s'estompaient dans la brume; à gauche, les escarpements de la chaîne de Roumia, dont les pointes les plus aiguës venaient plonger dans le lac et y former des caps et des îles d'un fort bel effet. Des villages albanais se cachent dans les plis de cette chaîne, et forment le district appelé Kraïna, qui semble signifier en slave frontière, et surtout frontière montagneuse. Après cinq lieues de canotage, nous vîmes successivement Vranina et Lessendra, deux îles jumelles qui sont en quelque sorte les portières du lac, dans la partie supérieure. La première se présente fort heureusement avec son double sommet et ses misérables fortifications: quant à la seconde, ce n'est qu'un rocher aride dominé de toutes parts et je n'ai jamais pu comprendre que les Turcs en aient fait leur place d'armes de ce côté.

L'histoire de ces deux îles est assez curieuse. En 1832, Rechid-Pacha, qui commandait à Scutari, eut la fantaisie de faire saisir huit insulaires de Vranina venus pour affaire dans cette ville, et sans forme de procès, où peu s'en faut, il les fit décapiter comme espions. Les insulaires, exaspérés de cette barbarie gratuite, se donnèrent au Vladika ou prince-évêque du Monténégro, Pierre III, qui fortifia à la hâte, mais incomplétement, les deux îles, et devint maître absolu de la navigation du lac. Ce fut une fort triste époque pour les Scutarins, qui voyaient sans pouvoir s'y opposer les *londras* effilées des Tsernagortses venir braver les canons de la citadelle, surtout pendant les nuits obscures et les jours brumeux, et rentrer insolemment à Rjeka avec une ample provision de têtes coupées. Osman, pacha de Scutari, fit donc une chose très-populaire quand, en 1843, il attaqua les îles, en chassa les habitants, et s'y fortifia, en faisant appuyer ses travaux improvisés d'une flottille composée d'un brick et de deux canonnières. Bien lui en prit, car le Vladika lança 3000 hommes résolus sur Vranina; mais repoussés par le feu croisé des deux



Costumes monténégrins.

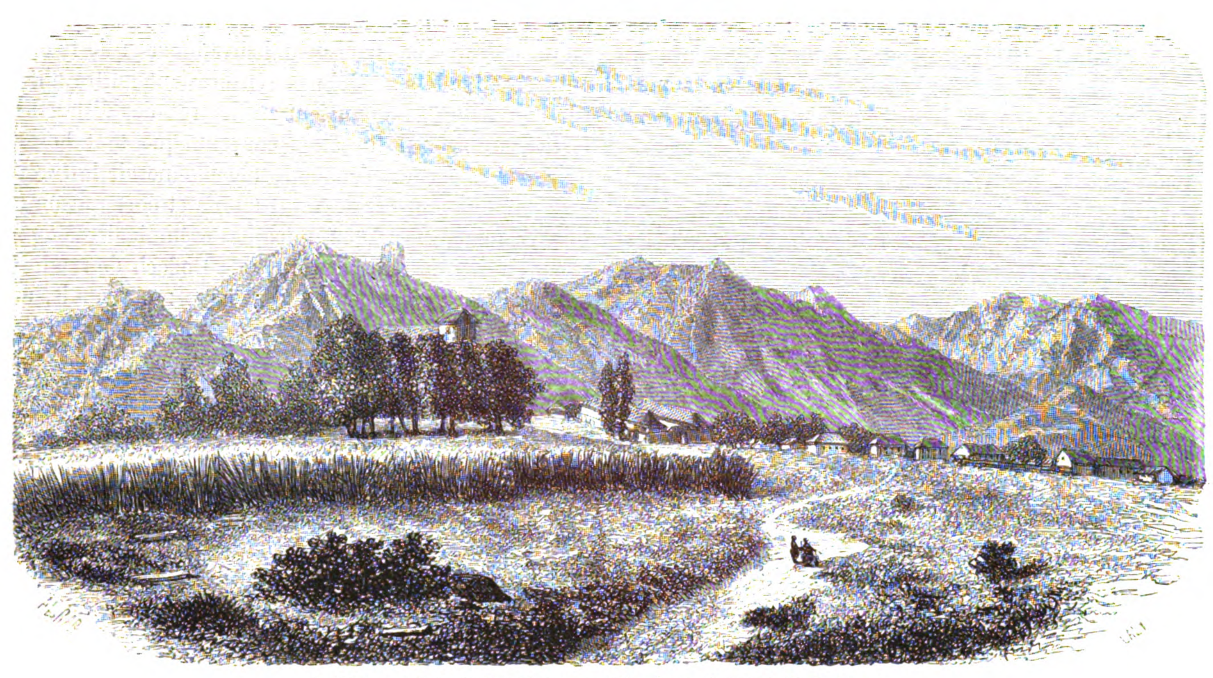
garnisons, les Monténégrins se retirèrent, et n'ont plus inquiété les îles.

J'avais dépassé Lessendra, montré de loin mon firman à un officier d'irréguliers qui m'avait hélé en italien, et joui pendant quelques minutes de la vue d'un groupe de bachi-bozouks de la plus fière mine que l'imagination de Decamps ou de Bida ait pu rêver. Je laissais vers ma gauche une petite rade où semblaient dormir paresseusement sur leurs ancres deux canonnières turques, qui avaient plus l'air de jonques chinoises que de navires européens. Mon regard pouvait embrasser sans obstacle le sévère panorama des côtes de la Tzernitza, avant-garde du Monténégro.

G. Lejean.

(La fin à la prochaine livraison.)





Tsettinie, capitale du Monténégro. — D'après un dessin de M. G. Lejean.

VOYAGE EN ALBANIE ET AU MONTÉNÉGRO,

(1858[1])

PAR M. G. LEJEAN.

(Inédit.)

Jabliak : épisodes de guerre contemporaine. — Récoltes bien gagnées. — La Tsernovich : arrivée à Rjeka. — Une imprimerie monténégrine en 1492. — Vue magnifique. — Arrivée à Tsettinie.

C'est avec une émotion facile à comprendre que je me trouvais en face de ce glorieux coin de terre qui tient en échec depuis quatre siècles la fortune et toute la puissance de l'empire ottoman. J'étais encore sous l'impression de la journée de Grahovo toute récente alors. Des troupes qui avaient vaincu les Russes sur le Danube étaient venues se faire écraser par la bravoure indisciplinée d'une poignée de paysans héroïques. En ce moment même quatre grandes puissances étaient occupées à intervenir entre la Porte humiliée et les Monténégrins prêts à conquérir l'Herzegovine où les appelaient les populations chrétiennes agitées et frémissantes. Ce nom de Monténégro, ignoré de l'Europe il y a dix ans, venait de se révéler dans des événements qui menaçaient de réveiller les complications de la question d'Orient, et quoique familiarisé par divers voyages avec l'histoire et la physionomie de ces étranges contrées, j'éprouvais une curiosité avide à étudier de près cette race indomptable et sur laquelle, comme il arrive à tous les peuples qu'un événement inattendu met subitement en lumière, tant de vérités et surtout tant de fables avaient été publiées.

Le paysage que j'avais sous les yeux produit, au premier abord, une impression bizarre et que je ne peux rendre que par une comparaison. Dans l'une des histoires les plus fantastiques d'Edgard Poe, un homme resté seul à bord d'un navire en perdition voit tout à coup arriver droit sur lui, dans la nuit et dans la tempête, la masse noire et silencieuse d'un vaisseau géant emporté à la dérive. Je ne sais ce que peut être le Monténégro vu par une belle matinée d'été : mais le ciel s'était voilé au moment où je passais à la hauteur de Vranina, et les montagnes de la Tzernitza m'apparaissaient brusquement dessinant leurs lignes sévères d'un vert sombre sur un ciel plombé, et se reflétant dans des eaux dormantes, lourdes et d'un noir d'encre. Pas un village, pas une hutte de berger, pas une chèvre sur les coteaux : une immobilité et un silence formidables pour qui savait comme moi qu'au premier coup parti d'une de ces canonnières, ces coteaux allaient se couvrir de combattants sortis en quelque sorte de dessous terre, et se conronner d'éclairs et de fumée.

Une échappée qui s'ouvrait sur la droite indiquait les

1. Suite et fin. — Voy. page 69.

bouches de la Moratcha, qui alimente presque seule le lac et baigne les plaines si fécondes de la Zetta et de Leschkopolie. Un monticule isolé, qui s'apercevait difficilement dans la brume, portait une forteresse ottomane, celle de Jabliak, sentinelle perdue de la Turquie sur cette frontière. Perdue est le mot, car les Monténégrins ont pris Jabliak toutes les fois qu'ils s'en sont donné la peine.

Bâtie vers 1423 par Étienne Tsernagora, prise par les Turcs, puis reprise, elle fut quelque temps la capitale du héros des légendes, Ivan Tsernoievich. Vers 1432, les Turcs la lui ayant enlevée, il se retira dans les montagnes et y fonda le petit État qui a bravé depuis tous les efforts des pachas de Bosnie et d'Albanie. En 1835, douze Monténegrins déterminés surprirent une nuit la forteresse de Jabliak et s'y défendirent contre les forces turques du voisinage, commandées par un certain Dervich-Aga. Au bruit de la fusillade, les Monténégrins du district du Rjeka accoururent en foule et on se battit pendant trois jours avec fureur : mais à l'approche du pacha de Scutari suivi de forces imposantes, les assiégés se retirèrent sans être fort inquiétés, chargés de butin, et incendièrent en partant la ville et la citadelle.

En 1852, ce fut plus sérieux : Danilo, nouvellement élu et tenant peut-être à donner à ceux qui contestaient sa nomination la preuve qu'il était, malgré ses vingt-deux ans, un Monténégrin de bonne race, chercha et trouva l'occasion de satisfaire aux instincts favoris de son peuple. Il avait appris que Jabliak n'était gardé que par vingt-cinq hommes, bien que les états fournis à la Porte en portassent cent : le pacha touchait la solde des soixante-quinze autres et la faisait entrer dans sa caisse. Tout eût été pour le mieux, sans le caprice de Danilo. Sur son ordre, quinze montagnards escaladèrent la forteresse, y firent la récolte de têtes d'usage qu'ils expédièrent à Tsettinie, tournèrent les canons du fort contre la ville, jetèrent les bourgeois musulmans à la porte, et appelèrent cent cinquante des leurs dans la citadelle qu'ils fortifièrent. Le pacha de Scutari se hâta, comme on le pense bien, d'essayer de réparer cette conséquence de sa comptabilité trop ingénieuse : il amena contre Jabliak les soldats qu'il eût dû y mettre plus tôt, donna l'assaut à la faveur d'un épais brouillard, et perdit trois cents hommes à la première attaque, qui fut suivie d'autres moins sanglantes et tout aussi infructueuses. Il se borna alors à un blocus qui aurait pu durer aussi longtemps que celui de Missolonghi; mais Danilo, obéissant à la pression de l'Autriche, évacua la place et la fit démanteler. Le pacha ordonna de reconstruire la forteresse sur un plan tout moderne, et il ne reste de l'ancienne que quelques casemates voûtées.

En face de Jabliak s'élève sur une colline le bourg monténégrin de Dodoch, dont l'histoire ne manque pas d'originalité. Quelques montagnards intrépides s'étaient, pendant la petite guerre de 1832, emparés de l'ile de Salkovina, que les Turcs leur avaient d'abord affermée, et pour défendre leur conquête, ils élevèrent une *koulé* (sorte de blockaus) au village de Dodoch : puis ils se partagèrent la plaine en simulant des actes de vente et des reçus, et se mirent à la cultiver, en désignant à tour de rôle ceux qui garderaient en armes cette acquisition d'un nouveau genre. Les Turcs dépossédés n'avaient qu'un recours, et en usaient bruyamment : de temps à autre, les boulets de Jabliak renversaient un travailleur sur son sillon et donnaient aux autres des distractions fort excusables. Il fut alors convenu que tout homme qui, sous le feu de l'ennemi, abandonnerait le travail, payerait une amende de vingt talaris et porterait un tablier de femme. En 1839, quelques préliminaires de paix ayant eu lieu, le refus des gens de Dodoch de rendre la Salkovina fit recommencer la guerre : et depuis, une sorte de prescription s'est établie en leur faveur. C'est, du reste, en petit l'histoire des Monténégrins : chaque pied de maigre terrain qu'ils cultivent n'est fécondé de leur sueur qu'après l'avoir été de leur sang.

J'étais entré dans le large et sinueux canal où se décharge la Tsernovich, et j'avais commencé à lever à vue les massifs qui la surplombent, quand un effroyable orage qui creva sur nous presque à la sortie du lac, fit une diversion désagréable au plaisir que j'éprouvais dans la contemplation des sauvages magnificences du pays. Je cherchai inutilement sur la crête ou sur le flanc des montagnes quelque trace de fortifications, une *koulé* ou du moins une de ces redoutes qui pouvaient abriter les tirailleurs contre le feu des canonnières. Il eût été intéressant pour moi de sonder de distance en distance le chenal qui serpentait entre deux belles nappes de plantes aquatiques; mais les torrents de pluie qui m'inondaient chassaient de mon esprit toute préoccupation scientifique. Le premier village que je rencontrai était celui de Prevlaka; c'était un groupe de huttes dont la rivière baignait presque le pied, et qui semblait désert. Ma première impression ne fut pas précisément favorable. Je venais de visiter les villages albanais, avec leurs petites maisons blanches, propres, aérées, leurs toits rouges encadrés de haies vives et ombragés de pommiers, animées de tous les bruits qui indiquent la vie et je me trouvais sans transition en face d'une sorte de bourgade kabyle, triste et morose à voir. On a dit que la pauvreté n'est pas vice, mais il est certain qu'elle produit généralement une prévention mauvaise, que la réflexion dissipe aussitôt chez les esprits sincèrement désireux de s'éclairer. Je compris vite que dans ce monde oriental où la force brutale a presque toujours le dernier mot, la liberté a de terribles exigences, et que la première condition pour être un peuple est de savoir vivre dans ces huttes misérables que je ne regardai plus qu'avec respect.

Après deux grandes heures de canotage, l'onde noire et immobile de la rivière fit place à un courant assez rapide et à des eaux d'une transparence parfaite courant entre de riantes prairies: la vallée s'évasait et le paysage prenait un caractère plus doux. La profondeur de la rivière diminuait si vite que malgré le très-faible tirant d'eau de la londra, nos rameurs durent se mettre dans l'eau jusqu'à mi-jambe et pousser vivement la barque qui grinçait sur les cailloux. Je commençais à m'inquié-

ter sérieusement de ce mode bizarre de navigation, quand une petite escale bordée de maisons d'apparence confortable, se montra à un angle de la vallée. Nous étions arrivés à Rjeka. Nous accotâmes en face du quai où je n'arrivai qu'en grimpant sur les épaules de mes arnautes, et c'est dans cette attitude peu héroïque que je débarquai dans les États de Daniel Ier.

Je ne passai qu'une nuit dans cet endroit, mais je recommanderai au voyageur qui pourra disposer de plus de loisirs que moi d'y passer au moins deux jours, pour visiter la ville elle-même et surtout ses admirables environs. Rjeka se compose de deux bourgs bien distincts : la ville proprement dite, groupée sur un coteau autour du monastère, et l'escale, qui ressemble assez à la première station venue de mariniers sur les bords de la Loire. Les habitations qui bordent le quai ont un aspect un peu européen, qui disparaît dès qu'on quitte la rive : la maison où une famille aisée du lieu donne l'hospitalité aux touristes, moyennant un petit présent fort modeste, l'escale et le pont de forme antique jeté sur la rivière semblent ne dater que de Danilo, comme tout ce qui a dans ce pays quelque apparence de travail d'utilité publique.

Le monastère a une histoire autrement riche. Il a été la capitale du Monténégro après la perte de Jabliak, quand Tsettinie n'existait pas encore. En 1492, il renfermait une imprimerie slavonne, et le métropolitain Nikanor m'a montré, chez lui, à Tsettinie, un missel imprimé à cette date à Rjeka. Ainsi, dans cette peuplade traitée de barbare, l'imprimerie existait à une époque où elle était inconnue aux deux tiers de l'Europe civilisée, près d'un demi-siècle avant le temps où elle était chez nous l'objet des rigueurs draconiennes de François Ier ! Cette imprimerie disparut on ne sait trop quand : de nos jours, le vladika Pierre III, obéissant à une de ces inspirations intelligentes qui lui étaient familières, installa une imprimerie slave dans les bâtiments de son évêché et y fit imprimer divers livres traitant de sujets religieux ou nationaux, le recueil de ses propres poésies, et le précieux annuaire monténégrin connu sous le nom de *Grlitza*. Mais à peine fut-il mort, qu'eut lieu en plein hiver la guerre de 1852 et l'invasion d'Omer-Pacha : les munitions vinrent à manquer, les caractères de l'imprimerie furent fondus pour faire des balles et n'ont pas été remplacés depuis.

A Rjeka, je louai pour mon bagage un maigre et vigoureux cheval de montagne et je pris à pied, sous une pluie battante, le sentier qui mène à Tsettinie. Danilo, qui a beaucoup tenté pour faire profiter sa nation de divers progrès matériels et moraux, n'a jamais songé, et pour cause, à améliorer les routes de la principauté : une bonne route stratégique serait assez facile à exécuter, mais elle serait surtout utile à une armée ennemie en cas d'invasion. Je passai, en conséquence, quelques heures à sautiller sur les arêtes coupantes de la roche calcaire, suivant d'abord un sentier passable qui remonte la vallée de la Tsernovich jusqu'au coude très-brusque qu'elle fait en tournant au midi. Je continuai à gravir la montagne, et arrivé au sommet, je me retournai vivement pour embrasser d'un coup d'œil la vaste région que je laissais derrière moi.

Il ne faut pas chercher d'analogies entre le Monténégro et tous les pays de montagnes dont la contexture, plus ou moins compliquée, se réduit toujours à une certaine ramure de chaînes correspondant avec un système régulier de rivières et de fleuves. La montagne Noire et une partie de l'Herzégovine forment un pâté calcaire qu'on peut comparer à un énorme gâteau de cire aux mille alvéoles. Ici, les alvéoles sont des vallées (*dolinas*), dont le diamètre varie d'une lieue à dix pas : quand elles sont très-petites, elles se nomment *roudinas* ou prairies. Ce mot de prairies semblerait supposer de l'eau, et c'est justement ce qui manque le plus au Monténégro : à part deux ou trois ruisseaux insignifiants, quelques puits et fontaines, la principauté n'a pas d'autres cours d'eau que des torrents dans la saison pluviale, vite absorbés par les pores du calcaire où s'ouvrent des gouffres (*ponor*), analogues aux *katavothra* de la Grèce. Les rivières permanentes n'existent que derrière le versant oriental, et vont déboucher dans la Moratcha ou dans le lac qui en est le prolongement.

Un dicton monténégrin rend assez bien cette structure étrange et presque sans analogies connues :

« Quand Dieu créait le monde, il passait dans l'espace tenant un sac où étaient les montagnes, et les semant à poignées là où il le jugeait à propos. Mais le sac vint à crever et il s'en échappa une masse effroyable de montagnes, qui sont venues tomber ici : et voilà ce que c'est que la Tsernagora. »

Après avoir franchi la montagne, je descendis dans un bas-fond où s'étendait le long village de Dobersko-Sélo. Je crus avoir un peu de répit, en voyant une sorte de chemin battu : mais il avait plu, et une partie du chemin était justement le lit d'un torrent rapide, aux eaux blanches et troubles, qui ne fit que varier mon supplice. Pour abréger, je dirai qu'après quelques heures de cet effroyable sentier, j'arrivai à un tournant de la route d'où ma vue plongea subitement sur une plaine d'une heure et demie de parcours, en partie cultivée, qui me parut un Éden après tout ce que je venais de traverser. Un village terminé par une belle habitation moderne s'élevait au pied d'une pointe de rochers qui formait une sorte d'étranglement de la plaine : c'était Tsettinie. Je congédiai mon guide et j'allai droit à l'évêché où je trouvai fort à point, pour me faire oublier l'ouragan et les grands chemins montagneux, l'accueil cordial de M. Henri Delarue, secrétaire français du prince, qui m'installa chez lui et alla immédiatement transmettre à Danilo les lettres dont j'étais chargé pour lui et ma demande d'audience. Il se faisait tard, et je ne devais guère espérer être reçu que le lendemain : mais M. Delarue revint et m'annonça que le prince m'invitait à souper le soir même, à neuf heures.

En attendant l'heure, je sortis avec M. Delarue afin de faire une reconnaissance préliminaire de Tsettinie et des environs.

Tsettinie, capitale du Monténégro. — Ses habitants. — Le palais. — Le prince Danilo. — La belle Darinka, souveraine des Monténégrins. — Une auberge. — La vallée de Niegosch. — Cattaro.

La capitale du Monténégro ne paye pas de mine : c'est probablement le plus petit village qui existe dans la principauté. Ce ne fut longtemps qu'un monastère, résidence préférée des vladikas qui avaient l'avantage d'y être fort loin des Turcs et à l'abri d'une surprise. Peu à peu, sept ou huit maisons se groupèrent autour de l'évêché : aujourd'hui, il y en a seize en tout, encore si l'on en défalque les édifices publics, le monastère, le palais, l'arsenal, l'hôtel des voyageurs, la maison du ministre, il n'en reste pas une douzaine pour les constructions privées.

Si la ville n'est pas grande, elle est du moins régulièrement bâtie. Elle forme une sorte de T et se compose de deux rues se joignant à angle droit : au point de jonction est une place triangulaire, au milieu de cette place un arbre, sous l'arbre un puits qui représente assez bien le *forum* de Tsettinie. Le seul édifice notable qui décore cette place est l'hôtel des Voyageurs, maison construite en style européen, et qui date seulement de ces dernières années, depuis que quelques touristes ont eu l'heureuse idée d'aller chercher au Monténégro ce pittoresque qui devient rare en Occident. L'hôtel est confortable, et l'hôte est un Serbe dalmate à figure réjouie, fort peu polyglotte, mais avec lequel les vogayeurs peuvent se donner l'agrément d'une conversation vive et animée, par signes. On ne saurait s'imaginer à quel point, en semblable occurrence, un peu de dessin peut être utile.

Quand on a du temps de reste, on a la ressource de se mettre à la croisée et de regarder — tout est relatif — le boulevard de Tsettinie. Autour du puits, quelques jeunes filles à la beauté un peu masculine, à la taille souple et robuste à la fois viennent puiser de l'eau et surtout échanger ces petits commérages dont une gracieuse moitié de l'espèce humaine ne se fait pas plus faute à Tsettinie que dans toute petite ville de France. Je ne jurerais pas que bien des œillades ne s'échangent pas entre ce groupe et celui qui, à quatre pas de là, cause politique sous prétexte de suivre les émouvantes péripéties du jeu de boules. Autour des joueurs en petite tenue, les élégants du lieu, beaux jeunes gens formidablement armés, fument la tchibouque, discutent les coups et, incidemment, causent de la question d'Orient, de la révolte de la Bosnie, des dispositions de la France, du nouveau pacha de Scutari et du massacre de Kolachim. Sur une belle pelouse qui s'étend au bout de la rue, des guerriers d'un âge plus mûr sont assis en rond : de loin, on croirait voir un banquet : de près, on reconnaît que ces pères de la patrie, sénateurs, *périanites* (gardes du prince), ou simples paysans, se livrent aux douceurs d'un lansquenet indigène.

Un dernier groupe, rangé le long du banc qui règne à l'extérieur de l'hôtel, attire les yeux par son costume étranger, son attitude sculpturale et une certaine tristesse fière qui fait penser aux grands exilés de l'antiquité. Ce sont, en effet, des suppliants, des députés des villages chrétiens de l'Herzegovine, Piva, Skuranzi ou Drobniak, qui sont venus implorer la protection de Danilo contre leurs tyrans. Prestiges merveilleux d'un héroïsme heureux ! Ce chef de quelques montagnes presque désertes est aujourd'hui l'arbitre de la paix et de la guerre dans la Turquie occidentale, et l'inaction à laquelle la diplomatie européenne l'a obligé après sa victoire n'a point affaibli les espérances ardentes que les chrétiens d'Orient ont fondées sur lui.

Je rentrai tard à l'évêché, un peu inquiet de la façon dont je me présenterais à Leurs Altesses, et non sans cause. Deux jours du voyage que j'ai dit avaient fait de moi le touriste le moins présentable qu'on puisse imaginer. Mon meilleur habit avait perdu trois boutons sans compter une manche un peu effrangée : et quand j'avais voulu chercher un Humann à Tsettinie, on m'avait un peu dédaigneusement répondu que les Tsernogortses avaient mieux à faire que de coudre des vestes, que c'était bon pour des *Schwabi* (Allemands), et que quand un Monténégrin avait besoin d'un habit, il allait l'acheter à Cattaro. Il y avait évidemment un peu de *pose* dans cette profession de foi héroïque; mais il fallait m'en contenter. Puis, mon chapeau menaçait de ressembler beaucoup trop à une coiffure devenue populaire chez nous sous le crayon de Daumier : et, pour comble mon excursion à Boga m'avait valu, grâce à mon fez, un coup de soleil qui avait suivi sa marche régulière : j'étais au moment de la *mue*, et sans moyen de la hâter. Il fallait me présenter dans une tenue de chef de claque, le front *feuilleté*, devant un prince souverain et une jeune femme élégante, peut-être rieuse ! Je pris mon courage à deux mains, et je suivis M. Delarue au palais. Nous traversâmes une cour où reposaient, sur leurs affûts, les canons turcs pris à Grahovo, et nous entrâmes. Deux superbes *périanites*, accroupis sans façon au bas de l'escalier, se levèrent prestement pour nous présenter les armes, et nous entrâmes au salon de réception, où, après quelques minutes d'attente, je vis entrer le prince, la princesse et un grand jeune homme portant l'uniforme du collége Louis-le-Grand : c'était leur neveu Nikitza Mirkowich, l'un des jeunes Monténégrins envoyés en France pour y faire leur éducation.

Le prince m'adressa, en fort bon français, quelques paroles de bienveillante courtoisie, et me déclara que j'étais son hôte et son convive pendant tout le temps que je passerais à Tsettinie; puis nous passâmes daus la salle à manger, servie à la française. Je crains bien que la gracieuse souveraine des sept-*nahiés* ne se soit aperçue, à ce souper, d'une préoccupation fort innocente à coup sûr, mais fort inattendue chez un chargé de mission de l'Institut de France : celle de dérober à ses regards une manche d'habit qui n'était pas précisément dans les conditions d'une réception officielle. Je retrouve quelques lignes que j'écrivais, à peu près à cette date, sur le jeune successeur de Pierre II :

« Danilo Petrovich Niegosch a aujourd'hui vingt-sept ans. C'est un jeune homme de petite taille, bien fait, blond, d'une physionomie mobile assez difficile à saisir,

comme on s'en aperçoit trop en comparant les divers portraits de lui publiés depuis cinq ans. Au repos, cette physionomie calme, froide, énigmatique ne reflète que l'attitude défiante et en quelque sorte *défensive*, de presque tous les princes d'Orient, entourés de périls et de trahisons. Chez eux la ruse se voile sous l'indolence et je dirais presque la somnolence officielle : chez Danilo, sous la bonhomie. Il a la parole facile, familière et colorée; à la moindre contradiction ou sous l'empire d'une émotion quelconque, ses yeux d'un bleu grisâtre lancent un éclair rapide, et, sous le jeune disciple de Pierre le Grand reparaît le vieux sang tsernogortse.

« Jusqu'à Danilo le gouvernement était héréditaire dans la famille Niegosch ; mais l'hérédité était en quelque sorte latérale. La constitution de l'Église grecque interdisant le mariage aux évêques, les vladikas ne pouvaient avoir pour successeurs que leurs neveux. Il y avait dans chaque génération un héritier présomptif destiné d'avance à l'Église, au trône ou au célibat. Pierre II avait deux neveux, Mirko et Danilo. Celui-ci était chétif et semblait peu propre à la vie militaire : ce fut lui que le vladika destina au pontificat, et il fut élevé en conséquence. Mirko fut désigné pour le commandement de l'armée.

« Le futur évêque vécut dans sa première jeunesse de la vie rude, pastorale et fortifiante des Monténégrins de toutes les classes. Les gens de Cattaro, depuis que Danilo a pris rang parmi les têtes couronnées, rappellent volontiers qu'ils le voyaient jadis venir au marché en poussant devant lui ses mulets chargés des produits rustiques de la montagne Noire. A la mort du vladika, il avait vingt ans; il accourut à Tsettinie, réunit l'assemblée populaire où un parti important s'était formé contre lui, et confondit en un instant toutes les tentatives d'opposition. En cette circonstance, son extérieur même tourna en sa faveur : tous ces hommes de bronze et d'acier, accoutumés à obéir à des géants, augurèrent heureusement de la puissante énergie cachée sous cette frêle enveloppe. Ses pouvoirs légaux étaient assez limités, mais la faveur publique l'investit d'une dictature morale que ses actes postérieurs ont régularisée et affermie. »

Dans un voyage à Trieste, Danilo fut reçu chez un de ses compatriotes, un négociant serbe, père de deux charmantes filles dont l'une produisit sur le chef des Tsernogortses une profonde impression. Malheureusement le titre de vladika condamnait le jeune Pierre au célibat perpétuel. Mais l'amour a souvent triomphé de difficultés plus grandes : Danilo tourna celle-ci en dédoublant son pouvoir. Il donna le vladika à son cousin, et resta laïque et prince séculier, sous le titre de *kniaz*, déjà inauguré avant lui par les princes de Serbie. Rien ne s'opposa dès lors à son mariage avec la belle Darinka K..., aujourd'hui bien-aimée souveraine des Monténégrins.

J'avais entendu parler à Paris et à Raguse de la beauté de la princesse Darinka, et j'avoue que ma première impression fut loin d'être, ce qui arrive souvent en pareil cas, une déception. La princesse paraît avoir vingt-cinq ans. Sa taille bien prise, souple, élancée, son teint éclatant, ses lignes correctes qui impriment un caractère un peu froid à une beauté que rehausse le contraste des yeus bruns et d'une opulente chevelure châtain, réalisent bien l'idée qu'on se fait du beau type illyrien ou plutôt oriental. Élevée à Trieste, la princesse est toute Française d'éducation, de langage, de lectures et d'habitudes, je dirai même de costume, car ce splendide costume monténégrin, sous lequel elle a posé pour quelques-uns de ses portraits, n'est pour elle que la tenue d'apparat et de quelques rares occasions. Cela se comprend assez, car ces vêtements de madone byzantine écrasent en quelque sorte une taille svelte et onduleuse, mais dans les solennités officielles, ils ont un charme d'étrangeté et surtout une majesté dont il est impossible de ne pas être frappé.

Le prince porte avec beaucoup de grâce le beau costume monténégrin que Paris a admiré il y a trois ans, lors du voyage qu'il y fit : il n'y ajoute qu'une cravate qui dérange un peu l'harmonie pittoresque de l'ensemble. De tous les Monténégrins que j'ai vus, il est peut-être le seul qui ne porte pas de moustaches; elles sont remplacées chez lui par de légers favoris blonds.

Je passai peu de jours à Tsettinie : le très-gracieux accueil de Danilo me faisait une loi de ne pas abuser de son hospitalité, et je ne restai près de lui que le temps nécessaire pour faire quelques recherches dans les archives de l'État (archives qui, par parenthèse, tiennent toutes dans une bibliothèque de grandeur fort ordinaire), un peu de topographie, et prendre une vue de Tsettinie. Ce dernier point avait une certaine importance aux yeux de Son Altesse. Il se plaignit vivement à moi d'un artiste allemand qu'il avait bien reçu et qui avait abusé de l'hospitalité en publiant dans l'*Illustrirte Zeitung* (*l'Illustration* de Leipzig) des dessins inexacts et diffamatoires. J'avais vu ces dessins, et je n'osais pas lui dire ma pensée, à savoir qu'ils étaient fort bien faits et surtout exacts. Je lui demandai ce qui avait pu le blesser. « Mais, dit-il, vous n'avez donc pas remarqué qu'il a figuré plusieurs têtes exposées sur la Tour aux Turcs? l'Europe, si elle prend ces choses-là au sérieux, aura le droit de croire que nous sommes encore des barbares, comme les diplomates turcs et les journaux autrichiens le répètent sur tous les tons. L'artiste aurait pourtant dû savoir que depuis trois ou quatre ans j'ai supprimé cet usage! »

C'était vrai. Le dessinateur, pour ajouter à *l'effet*, avait commis un petit mensonge, et le prince était fondé à se dire calomnié. C'est, à ce qu'on m'a dit, une des réformes obtenues par la douce influence de la princesse. Au début de son séjour à Tsettinie, elle ne pouvait se mettre à sa croisée sans avoir sous les yeux ces têtes brunies et desséchées par le soleil, qui ne disparaissaient que pour faire place à d'autres : et elle obtint que cette sinistre exposition disparût. On coupe toujours des têtes, mais on ne les affiche plus que sur quelques points de la frontière où la *tcheta* est en permanence.

J'eus la curiosité de grimper au rocher dominé par cette tour qui aurait tant de tragédies à nous raconter, si les monuments pouvaient parler. Je vis une construction assez grossière, ronde, et qui n'a jamais pu être évidem-

ment qu'une vigie et une tour destinée aux expositions dont j'ai parlé. La pluie a lavé toutes les traces sanglantes, et je n'y remarquai qu'un écoulement laiteux partant d'un rocher de la base, vers le sud-ouest, je crois, et que l'on constate sur divers monuments de ce genre bâtis sur la même nature de rocher, notamment à la Rosapha de Scutari. La légende est partout la même, avec quelques variantes.

Pendant qu'on bâtit la tour, un mauvais génie renverse chaque nuit le travail fait la veille. Les ouvriers se réunissent en conseil, et décident que, pour faire cesser le maléfice, on enterrera vivante dans les fondations la première femme qui passera. La victime se trouve être précisément l'épouse jeune et bien-aimée du chef des ouvriers, qui, engagé par un serment terrible, est obligé de travailler lui-même à l'effroyable tâche. La jeune femme ne se plaint pas, mais elle demande seulement qu'on laisse à la hauteur du sein une ouverture imperceptible qui lui permette d'allaiter son enfant. Depuis, le lait coule sans cesse.... La forteresse, sanctifiée par un sacrifice humain, s'élève alors triomphante et se rira des efforts du démon et des hommes.

Ce ne sont pas seulement des têtes turques qui ont orné la tour grise: tous les ennemis du Monténégro y ont fourni leur contingent. En 1807, c'étaient les Français possesseurs de la Dalmatie et protecteurs incommodes de Raguse: lancés contre nous par la Russie, les Monténégrins attaquèrent nos troupes près de Bergato et les refoulèrent dans la place. La réputation de bravoure des Français était telle, que le chant composé à cette occasion a été pendant près de cinquante ans le plus national des Tsernogortses: ce fut une véritable ivresse, comme celle des soldats romains après une victoire insignifiante sur nos aïeux: *Mille Francos.... semel occidimus.* Les Monténégrins, gens pratiques, utilisèrent des têtes coupées de nos soldats.... pour jouer à la boule. « On a raison de dire que les têtes françaises sont légères, disaient-ils avec de gros éclats de rire: il est certain qu'elles roulent bien! » Aujourd'hui, je n'ai pas besoin de le dire, les rapports sont plus aimables, et les Tsernogortses nous aiment autant qu'ils nous ont haïs autrefois. Les Autrichiens ont eu leur tour il y a vingt ans. Le vladika leur avait vendu, de sa propre autorité, quelques terres de son domaine épiscopal; quand les arpenteurs se présentèrent, ils furent reçus à coups de fusil: il fallut envoyer contre les montagnards de vieux régiments qui éprouvèrent de sanglants échecs, et la tour eut sa guirlande de têtes de grenadiers tudesques.

Mes affaires me rappelaient à Raguse: je pris congé du prince qui me réitéra avec effusion ses protestations de sympathie pour la France et les Français, et ses assurances de bienveillant accueil. « Je dois beaucoup à la France, me dit-il plusieurs fois; je puis dire que son intervention m'a sauvé dans la guerre actuelle.

— Votre Altesse, lui dis-je, s'exagère obligeamment des services qui ont pu lui être rendus: un peuple comme le vôtre ne doit son salut qu'à lui-même. La France, en tête des peuples civilisés, a salué de ses sympathies l'héroïsme du Monténégro se défendant contre une agression perfide: mais Grahovo a plus avancé la solution que tous les diplomates du monde. La nation tsernogortse est vaillante, et on sait qu'il faut compter avec elle.

— Sans doute, me répondit-il, nos hommes sont braves; mais ce n'est pas assez. Entourés de haines et de malveillance, privés de communications avec la mer, nous avons vu le moment où les armes allaient nous manquer. Nous serions morts avec honneur, mais enfin nous serions morts; si nous vivons, je vous le répète, c'est à la France que nous le devons, et je ne l'oublierai jamais. Je vous ai reçu comme un frère, parce que vous êtes Français; dites bien à vos compatriotes quels sentiments on a ici pour eux. »

Je quittai avec une véritable émotion ce glorieux coin de terre où tout un peuple pratiquait, sans jactance et sans effort, les fortes et fières vertus qui fondent les nations sur des bases inébranlables. J'avais vu de près le jeune chef qui excitait en Europe tant de curiosité et de sympathie. J'aurais voulu avoir le loisir d'étudier plus à fond la transformation qu'il fait subir à son pays, et juger par moi-même une crise qui a ses détracteurs comme ses approbateurs. Le résultat le plus visible des réformes de Daniel Ier a été une centralisation du pouvoir qui lui permet d'éviter ou d'atténuer ces interminables petites guerres de frontières, luttes dont la diplomatie turque se faisait un prétexte pour se réserver le droit permanent d'agression contre le Monténégro. A cette autonomie de fait qui la maintenait dans la situation toujours inquiète d'une sentinelle perdue, la principauté a joint une sorte d'existence légalisée par les États européens parmi lesquels elle a pris rang: garantie précieuse d'une sécurité qui lui permettra de développer dans la paix ses forces productives et ses éléments de bien-être.

Mais ce nouvel ordre de choses a un danger: l'affermissement d'une dictature temporaire au début et féconde entre les mains d'un homme aussi pénétré que Danilo de la hauteur de sa mission, serait un malheur, du jour où le pouvoir passerait à un souverain d'un caractère ou d'un patriotisme douteux. Reste à savoir, il est vrai, si la nation continuerait sa confiance illimitée à une médiocrité stérile ou malfaisante: il est permis d'en douter, quand on a vu ces homériques figures de *vitèzes* et de *iounaks* qui ont gardé au fond de l'Illyrie l'esprit et les mœurs des croisades. La garantie de l'avenir est là; et malgré les sinistres prédictions de la presse turque et autrichienne, on n'aura pas à reprocher à Daniel Ier d'avoir spéculé sur l'altération du caractère national.

Je quittai Tsettinie sur un cheval que m'avait courtoisement prêté le prince, et escorté d'un robuste *perianik*, je pris le sentier tortueux, mais assez bien tracé, qui mène à Cattaro et aux terres d'Autriche. Je ne répéterai pas ce que j'ai dit plus haut des admirables aspects des montagnes que je traversai. Je fis une courte halte à l'auberge d'un joli petit village qui borde le sentier. L'aubergiste, vieille moustache du meilleur air et qui avait dû, il y a quarante ans, laisser de rudes souvenirs dans maint village musulman du nord, fabriquait des

cartouches en prenant le soleil sur le pas de sa porte. Rien de plus commun dans la montagne Noire que ce paysan qui, son tchibouk allumé entre les dents, emplit ses cartouches sans trop se soucier de l'étincelle égarée qui peut faire sauter sa poudrière, lui-même et sa maison. Du reste, son vin n'était pas trop mauvais; j'en offris au perianik, mais le sobre guerrier se contenta de tremper dans une pinte d'eau un morceau de pain noir qu'il tira de sa ceinture, garde-manger du Monténégrin.

La vallée de Niegosch, qui a donné son nom à la dynastie régnante, me parut l'une des plus belles du Monténégro: des arbres, des cultures, des villages d'aspect assez confortable, y surprennent agréablement le voyageur qu'attriste l'aridité générale du pays. Je passai près des villages de Niegosch et de Dujido, situés des deux côtés de la route. Des montagnes de moyenne hauteur fermaient l'horizon au nord et au midi; à l'ouest, l'horizon se terminait par une de ces lignes brusques qui font deviner au touriste habitué aux perspectives des pays accidentés qu'il approche d'un escarpement. En effet, arrivé au bord du plateau, je vis s'ouvrir devant moi le précipice le plus vertigineux que j'aie vu de ma vie. Au fond d'un entonnoir que dominaient les arêtes tranchantes d'un calcaire sombre, étincelait comme un diamant bleu ciel une sorte de petit lac grand comme la main. C'était le fond de la baie de Cattaro: la ville restait masquée par les angles saillants des rochers, et du point où je me trouvais, je la surplombais tellement qu'à première vue il me semblait qu'un galet déplacé par le pied de mon cheval devait rebondir jusque dans les rues de la place avec une effrayante progression de vitesse.

Je ne me supposais pas à plus d'un quart d'heure de la ville: je descendis de cheval et je m'engageai dans un sentier dont les zigzags sans fin (j'en pus compter, je crois, plus de quatre-vingts) me permirent au bout d'une heure et demie d'arriver sur les bords d'une abondante rivière qui sort du milieu des galets à dix minutes de son embouchure: c'est encore un dégorgeoir des eaux souterraines du Monténégro. Cet incomparable casse-cou est très-fréquenté par les Monténégrins qui viennent au marché de Cattaro, et qui, lorsqu'ils n'ont pas de mules, chargent leurs denrées sur le dos de leurs robustes et infatigables compagnes: les unes ont le pied aussi sûr que les autres. Aux deux tiers de la descente, une belle route impériale succède au chantier raviné et marque la limite où commence l'Autriche.

J'étais le soir à Cattaro, attablé devant le souper confortable de l'hôtel *Marie-Thérèse*, et j'oubliais mes fatigues de la journée dans la compagnie agréable et inattendue de MM. Delarue, Matteo, Massieu de Clerval et Nicot, qui venaient visiter le champ de bataille de Grahovo. Le lendemain soir, j'étais de retour à Raguse.

G. Lejean.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN ORIENT.

ÉLÉPHANT DE LABOUR A CEYLAN. — SCÈNE FUNÉRAIRE A CALCUTTA.

(Extrait.)

M. le comte Andrasy raconte qu'en 1849, alors que la Hongrie était agitée par la révolution, il lui prit fantaisie, en lisant un numéro de journal, d'aller visiter les pays du soleil et le berceau de l'humanité, l'Orient. Trois jours après, il était à Vienne, et à un mois de là, il s'embarquait à Londres sur un steamer pour les Indes (prix : 110 liv. sterl.). M. Andrasy est un touriste grand seigneur; la chasse est surtout ce qu'il aime, la chasse mouvementée et périlleuse; aussi les aventures de ce genre abondent-elles dans ses récits. On y trouve mille détails sur les éléphants, par exemple; mais il aime aussi les scènes plus calmes, et, dans ce cas, il tient aussi bien le crayon que tout à l'heure le fusil. C'est ainsi que dans l'île Ceylan, le premier pays qu'il visite, il parcourt le district montagneux de Neuerra-Ellia, et là, à 6000 pieds au-dessus du niveau de la mer, il voit, pour la première fois, un éléphant employé au labour.

« Le soleil[1], dit-il, était sur son déclin, et dans la plaine on apercevait quelques indigènes poussant leurs bœufs fatigués du travail du jour. Je descendis de cheval pour mieux examiner cette scène et la *croquer* sur mon album. Les mottes de terre, couvertes d'herbes, se retournaient, et l'animal allait si vite dans cette besogne, que son guide, un Malabare crépu, avait peine à le retenir. Deux hommes étaient occupés à la charrue, et ils avaient assez à faire pour qu'elle ne sortît pas du sillon.

« Je m'étonne, dit à ce propos le comte Andrasy, que les émigrants allemands et irlandais aillent en Amérique et au cap de Bonne-Espérance, tandis que Neuerra-Ellia, avec son atmosphère pure et son sol favorisé où tiendrait la moitié de l'Irlande, présente un lieu de colonisation très-fertile et beaucoup plus agréable. »

Il ne faut pas s'attendre à trouver dans ce livre des révélations nouvelles sur des pays bien des fois déjà parcourus; cependant, voici un tableau curieux et très-bien esquissé de Calcutta d'après nature :

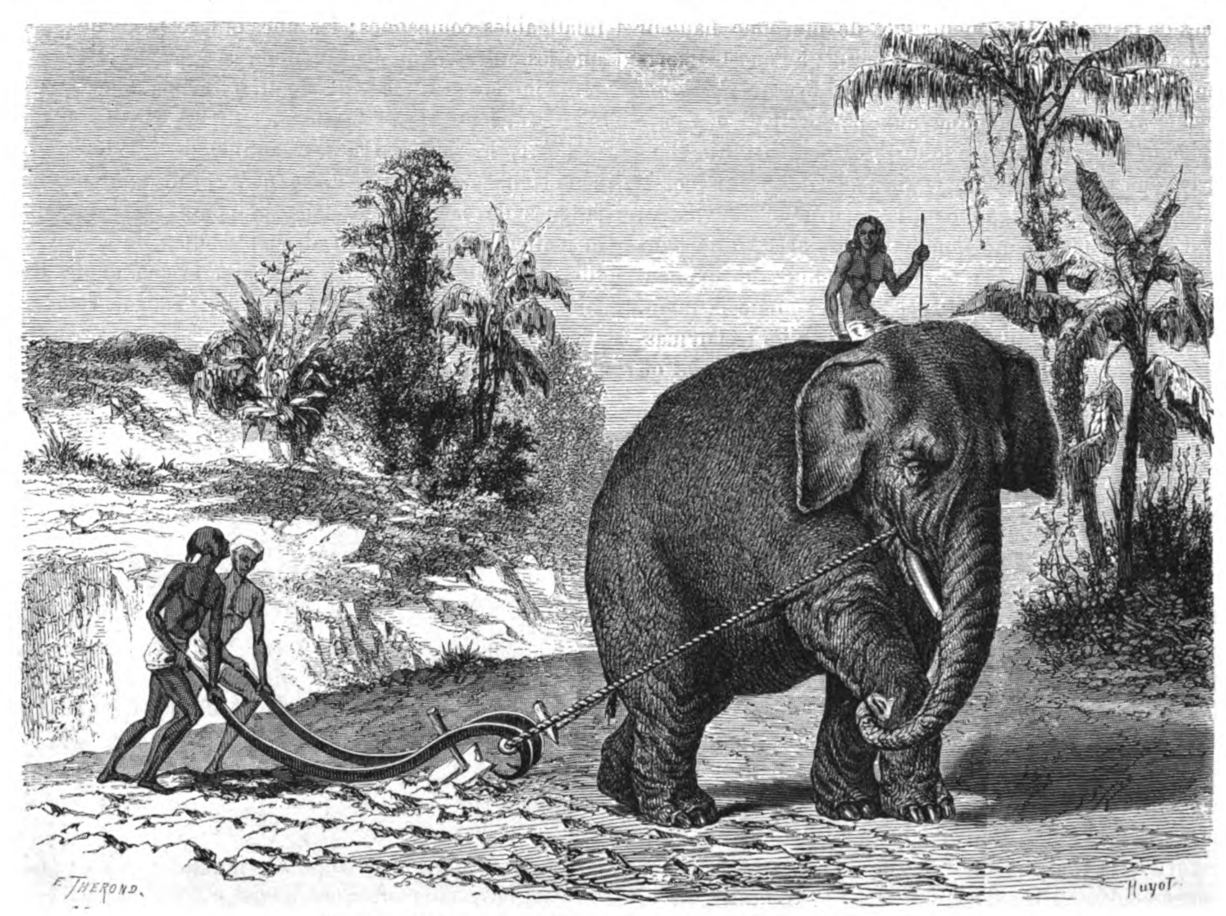
« Le troisième jour de mon arrivée à Calcutta, je sortis dès six heures du matin pour aller faire une excursion hors de la ville. En suivant les bords de l'Ougli, je trouvai déjà toute la population sur pied; l'activité régnait partout : les marchands étaient à leur boutique, les artisans à leur besogne. Les classes mêmes qui ne vivent pas

1. *Voyage dans les Indes orientales, à Ceylan, Java, à la Chine et au Japon*, par le comte Emmanuel Andrasy. (En hongrois et en allemand.) Pesth, 1859, in-fol. maximo.

du produit de leur travail étaient en l'air, les uns à cheval, les autres en voiture, pour respirer la brise du matin. En dehors de la ville, même animation; la route était encombrée d'allants et de venants, au milieu desquels on ne pouvait passer qu'avec peine.

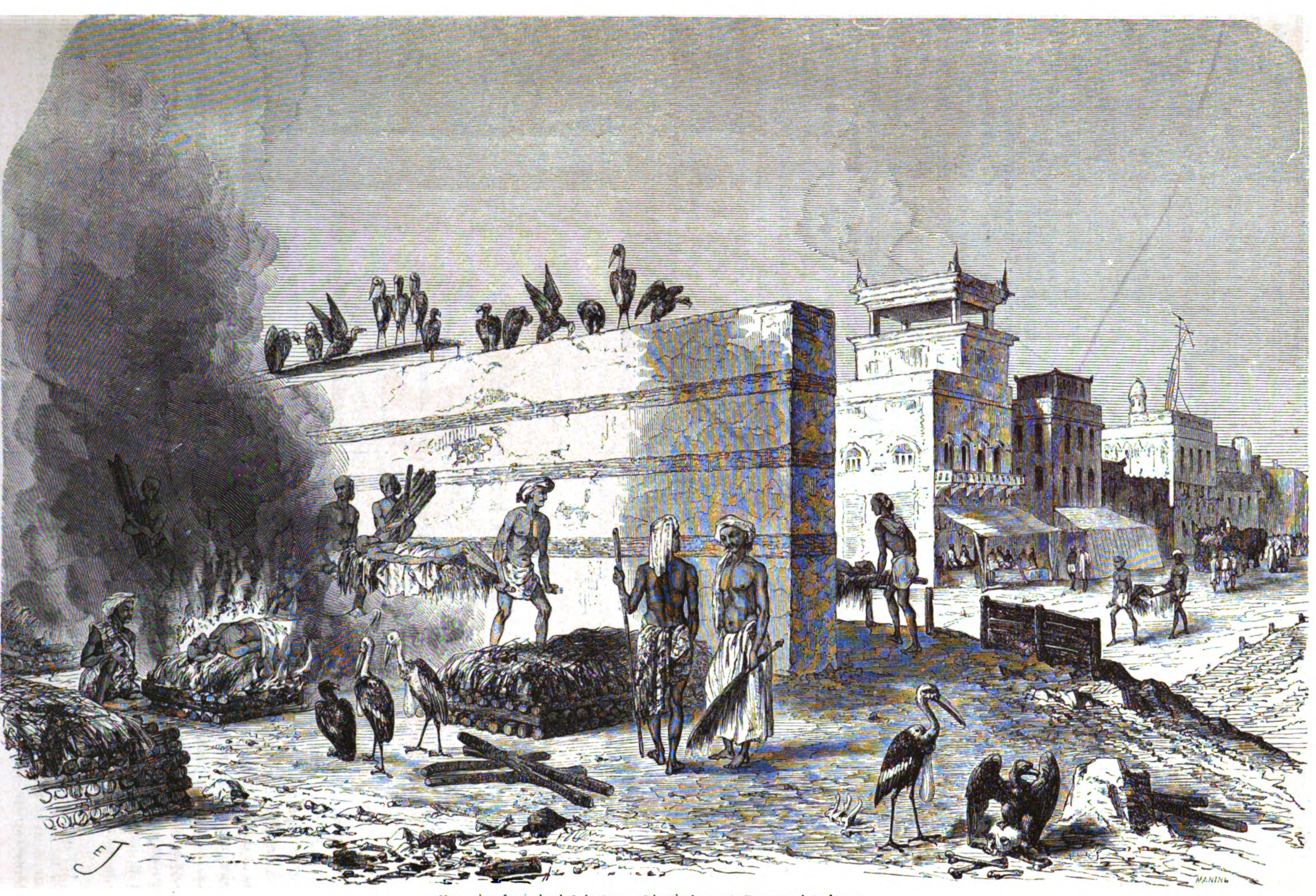
« J'avais déjà parcouru un mille et demi en amont du fleuve, quand une odeur singulière vint m'affecter douloureusement l'odorat; derrière un mur d'un aspect repoussant, s'élevait un nuage épais de fumée qui empestait l'air aux alentours; mais ce qu'il y avait de plus singulier, c'est que, sur la crête de ce mur, étaient perchés quantité de ces oiseaux de proie qui se nourrissent d'ordures et de charogne : des vautours au cou pelé, des aigles noirs, des faucons de couleur et de grosseur différentes, jusqu'à de petits autours, tous gras et sales, comme ils sont d'ordinaire après s'être repus; aussi j'en détournai les yeux avec dégoût. Quelques-uns avaient tant mangé, qu'ils ne pouvaient plus se tenir perchés sur le mur; ils gisaient là couchés sans mouvement, d'autres battaient des ailes, soufflaient de chaleur ; d'autres nettoyaient leur plumage terne et sale.

« Ces oiseaux ne s'inquiétaient guère des passants, et n'en continuaient pas moins à dormir et à se laver les plumes. Je fis arrêter ma voiture pour tâcher de deviner l'énigme de cette scène, et savoir quelle était cette fumée qui s'élevait derrière le mur. Il me fut répondu que c'était là qu'on brûlait les morts ; de là provenaient et la fumée et la présence des oiseaux de proie.



Un éléphant de labour à Ceylan. — D'après le comte Emmanuel Andrasy.

« En effet, c'est dans cet endroit que tous les cadavres du quartier occupé par les indigènes sont brûlés, ou plutôt roussis ; car, à peine le corps est-il légèrement noirci par la flamme, qu'il est retiré du feu et jeté dans les ondes sacrées de l'Ougli. Les oiseaux qui sont sur la rive n'attendent que ce moment, en sorte que les parents du défunt peuvent voir commodément de la rive par quel membre les rapaces volatiles commencent leur besogne et débarrassent le mort de son enveloppe charnelle. La lutte était justement engagée autour d'un cadavre exposé sur la rive: je voulus m'approcher, afin de mieux considérer cet étrange spectacle, et, passant par-dessus des amas d'os humains éparpillés çà et là, je me trouvai à deux pas de l'endroit même où se faisait l'opération anatomique; je voulais constater quelle espèce d'oiseaux était la plus habile à déchiqueter les cadavres; je vis que c'était, sans contredit, une cigogne munie d'un long jabot. Cet excellent anatomiste est, sous beaucoup de rapports, semblable à la cigogne d'Europe, mais il est plus fort et plus grand (quatre pieds de hauteur). Son bec seul a un pied de long; il est dur comme la pierre, et par conséquent très-propre à broyer son butin ; du reste l'animal ne fait pas grandes façons, et peut avaler un chat en une seule fois. La proie dévorée descend dans la poche pendue sous son cou, et ce n'est qu'après être restée là et s'y être amollie qu'elle est mâchée de nouveau et entraînée dans l'estomac.



Une scène funéraire à Calcutta. — D'après le comte Emmanuel Andrasy.

« Grâce à ces particularités l'oiseau fait, pour ainsi dire, partie des castes privilégiées; car il peut marcher fièrement dans les rues, au milieu des groupes, sans que personne lui fasse du mal : il y a, en effet, une amende de cinquante roupies contre celui qui se permettrait une telle injure; le tuer serait un crime. Au reste, la ville de Calcutta ne saurait être trop reconnaissante envers ces oiseaux : ce sont eux qui ramassent, au milieu des ordures, les débris d'animaux et de volaille; sans eux, ces immondices, eu égard à la paresse et à l'insouciance des habitants, risqueraient fort d'encombrer les rues et d'empoisonner l'atmosphère jusqu'au jour du jugement dernier.

« Mais ces balayeurs à deux pattes ont la conscience de leur importance et de leur utilité : le palais du gouverneur est leur résidence favorite. De ma fenêtre, située vis-à-vis, combien de fois ai-je été témoin des inconvenances que ces hôtes sacrés se permettaient sur la tête du lion britannique, quand, le matin, ils garnissaient la terrasse du palais! Ces oiseaux funèbres et irrévérencieux sont au nombre de 5000 à 6000! Le gouverneur lui-même a le plus profond respect pour cette garde d'honneur; car il n'ose pas une seule fois mettre le nez à la fenêtre pour voir ce qui se passe au faîte de sa demeure.

« Je fus tiré de ma contemplation par un bruit qui ressemblait assez à un petillement; derrière moi un cadavre venait d'être placé sur le feu. Deux autres étaient déjà exposés aux flammes; et le brasier était attisé par un couple d'hommes noirs comme l'ébène; alentour, sur des claies de paille ou sur le sol, gisaient les cadavres attendant leur tour; ils étaient complétement déshabillés, quoique les classes aisées seules fassent brûler les corps de leurs proches, tandis que les autres se contentent de les jeter à l'eau. Mais n'allez pas croire que cette crémation ait le moindre rapport avec la cérémonie usitée à Rome en pareille occasion! Là c'était une coutume pieuse; les enfants, les frères, les parents, les amis, les serviteurs, en un mot tous ceux que des liens de parenté ou d'affection attachaient au défunt, se pressaient autour du corps, en deuil et en larmes, les cendres étaient soigneusement recueillies; une pierre recouvrait l'urne qui renfermait ces restes.

« Mais dans l'Inde personne ne paraît s'inquiéter du mort, sauf ceux qui sont occupés de la crémation même; car, ainsi que j'ai pu l'observer, on n'y voit que rarement un parent du défunt. D'ailleurs, nulle part dans l'Inde, les cadavres ne sont respectés; on cherche à s'en débarrasser le plus vite possible; on y va même avec tant de promptitude que souvent on dépose sur la rive des personnes qui ne sont pas tout à fait mortes. Si, ce qui arrive quelquefois, elles reviennent à la vie, elles ne peuvent pourtant pas rentrer dans l'enceinte de la ville; il leur faut émigrer dans un district lointain situé sur les bords du Gange, où des villages entiers sont formés à l'aide de ces ressuscités; les Hindous méprisent et fuient les endroits ainsi peuplés Autrefois, on pouvait brûler les corps en n'importe quel endroit de l'Ougli; mais aujourd'hui les ordonnances de police interdisent l'accomplissement de cette cérémonie sur un point autre que l'endroit spécial dont j'ai parlé.

« C'est seulement quand je quittai ce triste lieu et que je me trouvai au milieu d'une atmosphère plus pure, que je sentis de quelle odeur infecte mes vêtements avaient été imprégnés. »

G. Depping.



LES ILES ANDAMANS,

OCÉAN INDIEN,

D'après des documents nouveaux[1].

AVANT-PROPOS.

Il y a des peuples dont le nom seul excite l'effroi et qui gagneraient assurément à être connus. Ce n'est certes pas la réputation que les anciens géographes ont faite aux pauvres Andamans qui a dû décider le gouvernement de la Grande-Bretagne à choisir leur ile pour en faire un lieu de déportation où l'agriculture pourrait fleurir. Si l'on justifie le renom d'implacables anthropophages qu'on leur a fait, l'établissement qu'on veut fonder parmi eux peut devenir un pénitencier bien sévère! A la suite des derniers événements, nombre d'Hindous pris les armes à la main durent être transportés, il y a deux ans, hors de leur pays : on voulait non-seulement les éloigner des lieux où s'était manifestée la révolte, mais il fallait, disait-on, les traiter avec rigueur et faire sur eux un exemple. Dans ce but, et sur une renommée de sauvagerie redoutable, le séjour inexploré de ces peuples noirs des Andamans, dont la race contraste avec celle des Hindous, a été désigné pour recevoir les soldats révoltés. Si l'on en croit Balbi, qui n'a fait que compulser d'antiques relations, les îles Andamans servent de refuge à une race cruelle, incapable de se laisser toucher par la pitié et immolant sans hésitation pour les faire servir à leurs festins de cannibales, les hôtes malheureux que la tempête leur envoie. Nous allons voir ce qu'il y a de vrai dans de pareils récits. Ce qui paraît certain, c'est que les Andamans prétendent conserver leur indépendance et ne se soucient nullement de devenir les geôliers d'un peuple envahissant.

1. Nous devons ces indications précieuses et les photographies qui les accompagnent à M. O. Mallitte; quelques passages seulement de ce récit, traduits en anglais d'après le manuscrit, ont déjà été insérés dans l'*Illustrated London News*.

LE GRAND-ANDAMAN.

Dans le golfe du Bengale et pour ainsi dire en face de Tenasserim se montre un groupe d'îles, rarement explorées, qui gît à peu de distance de la côte. Les Andamans sont compris entre 10° 32′ de latitude sud et 13° 40′ de latitude nord. L'île la plus considérable, qu'on désigne sous le nom du Grand-Andaman, peut avoir environ 140 milles anglais de longueur. Sa largeur est de 20 milles.

C'est à tort que l'on a considéré cette longue bande de terre comme une seule île; des canaux fort distincts la divisent en trois sections et en font trois îles différentes. Une montagne d'aspect pittoresque, que les Anglais ont appelée Saddle-Peack et qui n'a pas moins de 2400 pieds de haut, signale de loin cette terre aux navigateurs. On a la certitude qu'elle est d'origine volcanique et que des volcans y sont encore en état d'ignition, car on possède à Paris des échantillons de lave envoyés récemment par le jeune voyageur auquel nous devons les photographies reproduites dans ce recueil.

L'île qui gît plus au sud et que l'on appelle le Petit-Andaman, n'a guère plus de 28 milles de long sur 17 milles de large. Une absence complète de cours d'eau la rend bien moins importante aux yeux des Anglais que la terre voisine où l'on en rencontre plusieurs.

Comme toutes les autres îles des mers de l'Inde, les îles Andamans sont couvertes d'une végétation luxuriante. On y distingue, entre autres espèces de bois précieux, l'ébène, le *Pterocarpus Dahlbergioides* ou bois rouge, des bambousiers, et des rotins de diverses espèces donnant une singulière élégance aux forêts qui parent la côte.

Ces bois, néanmoins, ne renferment qu'un petit nombre d'oiseaux à plumage éclatant, parmi lesquels on remarque un ramier d'une beauté remarquable; mais à l'exception du sanglier et peut-être du cerf, il y a absence pour ainsi dire absolue de quadrupèdes. Ce qui aux yeux des Chinois pouvait rendre les Andamans un groupe précieux pour le commerce, c'est l'abondance de la jolie salangane, qui multiplie son vol gracieux autour des roches dont la rive est couverte, et qui construit dans les cavernes avec une mucosité ces fameux nids d'hirondelles réservés, dans le Céleste-Empire, à la table du riche.

EXPÉDITION ANGLAISE DE 1857.

Il y a tout au plus deux ans, une expédition semi-scientifique, semi-militaire, fut envoyée du Bengale pour explorer les Andamans, si complétement négligés jusqu'alors. La commission, que présidait le docteur F. J. Mouat, savant médecin attaché à l'armée du Bengale, se composait de deux autres membres, et s'était fait accompagner par un de nos jeunes compatriotes, M. Mallitte, qui, en outre de ses connaissances en chimie, possède au plus haut dégré le tact artistique, qui fait de la photographie un si précieux auxiliaire de la science. La commission avait pour but de choisir, dans les îles qu'on allait explorer, un lieu convenable pour y déposer ceux des révoltés auxquels le gouvernement de la compagnie, qui n'avait pas encore cédé ses droits à la reine, voulait bien faire grâce.

Le steamer *le Pluto*, bâtiment à vapeur de 400 tonneaux commandé par le capitaine Baker, avait été désigné pour faire ce voyage d'exploration; la commission s'embarqua afin de le rejoindre et quitta Calcutta le 23 novembre 1857. Le navire choisi pour ce voyage aventureux était bien armé et d'un tirant d'eau très-faible; il appartenait à cet ordre de petits bâtiments de guerre qui ont déjà rendu de si bons services en Chine, et que l'on a employés surtout avec tant de succès contre les pirates malais; mais ce ne fut en réalité que du 20 décembre qu'on put dater le départ définitif de l'expédition, qui avait suivi d'abord les côtes de la Birmanie, et était restée pendant plusieurs jours mouillée à Moulmhein. Dès le 11, à huit heures et demie, elle entrait dans le port Cornwallis, au nord des îles Andamans.

Une première reconnaissance du pays eut lieu sans aucune opposition de la part des indigènes. Partout on rencontrait des forêts vierges, partout se montrait une exubérance de végétation. Le 12, après une nouvelle exploration de la baie, M. Mallitte commença ses opérations difficiles sous ces climats, et elles eurent un plus heureux résultat qu'on n'osait d'abord espérer; mais bientôt le steamer chauffa et se porta sur un autre point de l'archipel. Pour la première fois, on aperçut des traces récentes du passage des naturels; quelques-uns parurent, mais, en dépit des signes d'amitié qui leur furent adressés et des cadeaux qu'on leur laissa dans une de leurs embarcations solitaires, ils poussèrent des vociférations belliqueuses lorsqu'ils virent les blancs se rembarquer. Le 14, on changea de position; l'eau manquait dans ces parages; les naturels ne se montraient plus. Pendant cinq à six jours, l'expédition fit l'hydrographie de ces parages si peu connus; on descendit fréquemment à terre, on chassa; une échauffourée assez vive eut même lieu entre les Andamans et les Européens. Ce ne fut que le 21 qu'on trouva le lieu propre à la fondation du pénitencier, que l'on persistait à vouloir établir. Le 26, les fêtes de Noël avaient été célébrées gaiement: mais, dès le lendemain, on avait prolongé la côte en continuant d'utiles explorations; on allait doubler l'extrémité de la grande île, et *le Pluto* se trouvait entre un îlot et la terre, dans un bras de mer qui n'avait guère plus de largeur que la Seine, lorsque les Andamans, armés en guerre, se montrèrent dans leurs canots et se dirigèrent vers le bateau à vapeur. On résolut d'accepter le combat; il était environ dix heures. Le docteur Mouat montant dans le premier canot se fit suivre du docteur Playfer et du lieutenant Headcote, auxquels s'adjoignit M. O. Mallitte : douze hommes bien armés montaient également l'embarcation. Dans le second canot venait M. Tobgrave, midshipman de la flotte des Indes, le chirurgien du *Pluto*, et huit autres Européens. Les mouvements des blancs n'échappèrent pas aux naturels. Entassés dans sept pirogues, ils se dirigèrent, en employant la pagaye seulement, de South reef Island vers Interview Island. Les Anglais n'hésitèrent pas, ils cachèrent soigneusement leurs armes, mais ils se dirigèrent du côté des sauvages. On avait fait provision de force bagatelles pour les leur offrir en cadeau, et les

mouchoirs des Européens s'agitaient en signe d'amitié, lorsque malgré ces démonstrations, les Andamans prirent de plus en plus une attitude hostile; une grêle de flèches commença à pleuvoir sur les embarcations montées par les Anglais. Ceux-ci se virent alors contraints de faire usage de leurs armes; dans ce conflit regrettable plusieurs sauvages furent tués ou blessés, et l'un des guerriers agresseurs tomba au pouvoir des Européens.

Ce combat inégal devait être cependant funeste à quelques personnes de l'expédition; un des officiers anglais reçut une flèche, un matelot fut blessé, et l'habile photographe, M. Mallitte, fut atteint d'une balle égarée durant l'engagement, qui lui causa une blessure assez sérieuse, mais ne l'empêcha pas de reprendre bientôt ses utiles fonctions.

Du reste, la lutte fut de courte durée, les Andamans

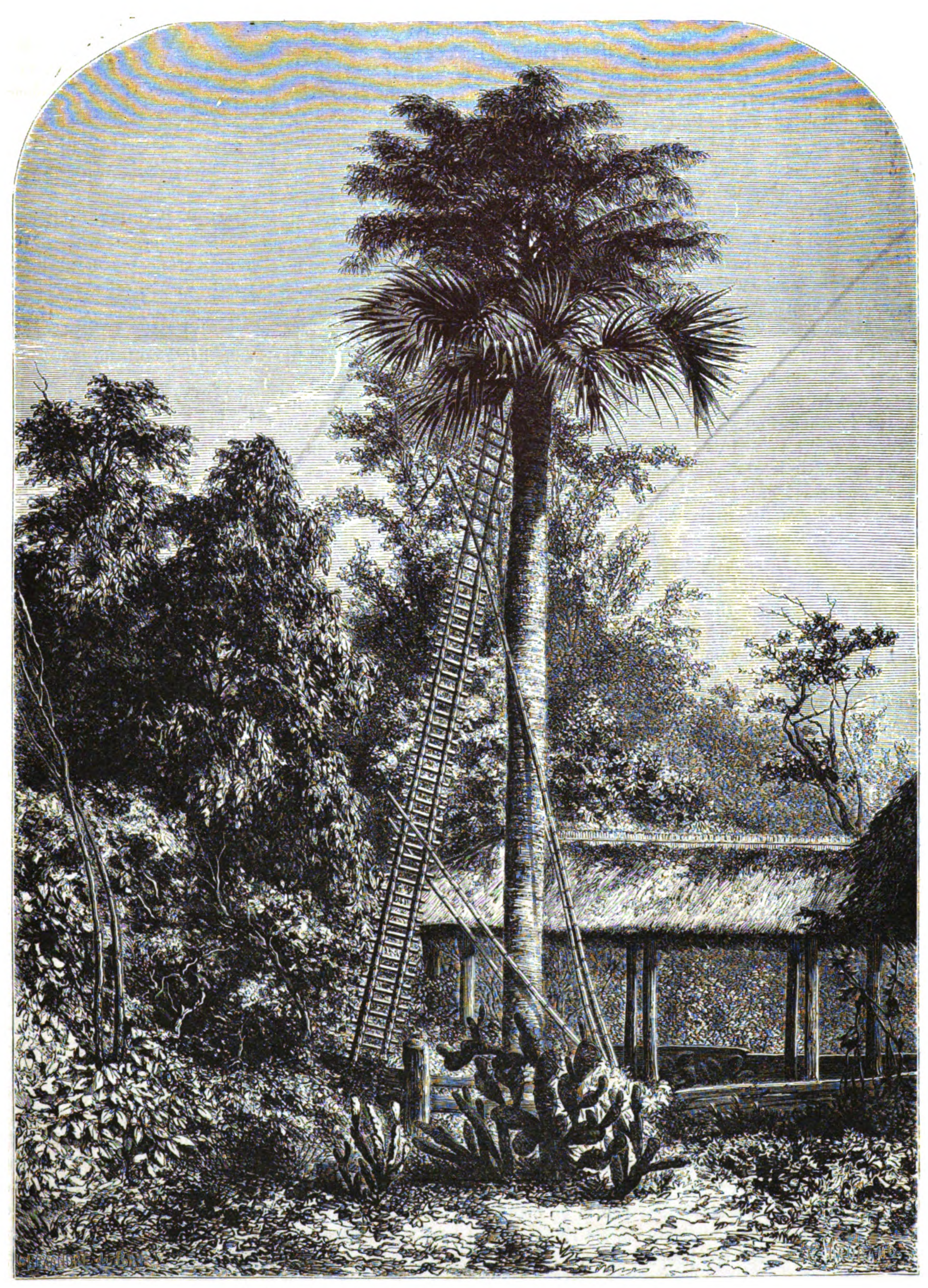


Type indigène andaman. — D'après une photographie de M. Oscar Mallitte.

se retirèrent, et les Anglais purent continuer leur route. Après s'être assurés de leur prisonnier, ils retournèrent immédiatement à Calcutta.

HABITATIONS, MOEURS, COUTUMES ET LANGAGE DES ANDAMANS.

Les habitations des Andamans appartiennent à la forme la plus rudimentaire. Quatre poteaux couverts d'un toit de feuilles de palmier font tous les frais de ces constructions primitives qui ne peuvent être acceptées comme abri que sous ces doux climats. Ces huttes, en effet, sont ouvertes à tous les vents; elles sont ornées à l'intérieur, si l'on peut se servir d'un terme pareil, d'os de cochons, de carapaces de tortues et de grands poissons liés en forme de grappes. On y chercha inutilement quelques indices de la prétendue anthropophagie des habitants. Toutes les perquisitions que l'on fit sur



Latanier de l'île du Grand-Andaman. — D'après une photographie de M. O. Mallitte.

ce point furent heureusement inutiles, et nul ossement humain ne vint témoigner d'une coutume horrible, trop souvent reprochée aux noirs Océaniens.

Les Andamans appartiennent en effet à cette race noire que l'on désigne sous les noms divers de Papouas, d'Alfourous, d'Endamènes, d'Aetas ou de Negritos; ils sont même d'un noir très-foncé. Rarement leur taille excède cinq pieds, ils ont la tête large et enfoncée dans les épaules, leur chevelure est lanugineuse comme celle des noirs Africains; chez un grand nombre d'individus le ventre est protubérant et les membres inférieurs sont grêles. Ils vont dans une nudité absolue, à moins qu'on ne veuille considérer comme une sorte de vêtement la couche d'ocre jaune ou d'argile dont ils se couvrent le corps, et qui a au moins l'avantage de les protéger contre la piqûre des insectes. Ils réservent l'ocre rouge que leur fournit leur terre pour en saupoudrer leur chevelure et pour en peindre leur visage. Selon les derniers calculs, la population totale des Andamans ne s'élèverait pas à plus de 2500 individus.

On a épuisé à l'égard de ces sauvages toutes les formules du dédain le plus méprisant. Nous les trouvons, pour notre part, beaucoup moins hideux que certains Australiens. Est-il bien vrai, d'ailleurs, que les Andamans « soient les derniers dans l'échelle des races humaines, » et les Birmans, qui vont couper du bois dans leur île, ou bien y chercher des nids de salanganes, n'ont-ils pas exagéré à Helfer et à Lowe la cruauté de ces insulaires. Le prisonnier que l'on conduisit à Calcutta, où il mourut de consomption, ne se montra nullement farouche; mais il était triste et sa mélancolie se traduisait par de l'abattement. Grâce à ce pauvre sauvage, on put acquérir la certitude que la langue des Andamans n'avait nulle affinité avec celle qu'on parle à Tenasserim, pas plus qu'elle n'en a avec l'idiome en usage aux iles Nicobar.

Pour connaître enfin l'origine première de ces peuples qui semblent égarés sur les mers de l'Inde, peut-être suffirait-il d'étudier, mieux qu'on ne l'a fait jusqu'à ce jour, les idiomes barbares de l'île de Waigiou, au centre de la Nouvelle-Guinée, ou bien (tout corrompus qu'ils sont) ceux des Papouas noirs, qui errent sur les plages du havre de Dorery, et dont le savant Lesson a recueilli un vocabulaire, limité sans doute, mais bien précieux pour l'ethnographie. Chose remarquable, ces noirs Océaniens dont tant de voygeurs considèrent l'intelligence comme étant voisine de celle de la brute, ces êtres que nous regardons comme déshérités de presque toutes les prérogatives qui appartiennent à la race humaine, ont un système de numération infiniment plus complet que celui de certains sauvages de l'Amérique ou de la Polynésie, qui forment encore des tribus considérables auxquelles on est dans l'usage d'accorder un certain degré de civilisation [1].

L'exploration à main armée que l'on fit de quelques habitations d'Andamans répandus sur les rivages de la grande ile, donna sur ces peuples des renseignements ethnographiques dont on était jusqu'à ce jour à peu près dépourvu. On acquit, par exemple, la certitude que leurs armes de guerre et de chasse étaient fabriquées avec une habileté rare. Les arcs des Andamans qui offrent la plus forte résistance, sont faits d'une sorte de bois de fer et affectent la forme la plus gracieuse; les flèches qu'ils décochent avec habileté ont quatre pieds de longueur et présentent trois variétés; fabriquées en bois très-dur; elles sont toutes armées de pointes très-fines; il y en a de simples et de barbelées, et la plus compliquée de ces trois espèces présente une sorte de harpon à pointe mobile, dont on se sert sans doute à la pêche. Les pagayes que les Andamans manient avec prestesse sont courtes et marquées d'ocre rouge; la hache avec laquelle ils creusent leurs embarcations est un assez grossier instrument; elle consiste en une sorte de patte arrondie, fabriquée avec une pierre dure et tranchante, liée à un manche par une forte corde de fibres végétales.

Les Andamans ne sont cependant pas un peuple agricole, c'est un peuple ichthyophage dans l'étendue du mot, comme le dit avec raison Adrien Balbi. Les mers qui baignent leurs îles sont heureusement abondantes en excellent poisson : les soles, les mulets, les huîtres forment leur principale ressource alimentaire. Mais parfois, durant les gros temps, le poisson vient à manquer, et alors ils s'arrangent sans dégoût des lézards, des rats et des souris qui pullulent dans leurs bois. Un peu plus d'industrie leur ferait trouver, dit-on, dans leurs forêts une nourriture végétale abondante. La grande *Encyclopédie d'Édimbourg* affirme que leurs bois renferment le *nicoban* ou arbre à pain; et le même ouvrage, qui base ses renseignements sur des documents sérieux [1], affirme que ces hommes, placés aujourd'hui si bas dans l'échelle des peuples, auraient dans l'intérieur de leur sol montueux un moyen productif d'échanges; ils possèdent à leur insu, dit-on, plusieurs mines de vif-argent, jusqu'à présent inexploitées.

NOTIONS HISTORIQUES.

Les paroles implacables qui poursuivent ces peuples et qui les accusent d'anthropophagie sont déjà bien anciennes, car elles datent du neuvième siècle. Lorsque les voyageurs mahométans, dont Renaudot a donné la relation, décrivent les mers de l'Inde, ils insistent sur les îles de Ramni, peuplées d'anthropophages qui séparent la mer de *Herkend* de celle de *Chelaet*, ils en citent d'autres qu'ils appellent les *Negebalous*, puis ils arrivent aux *Endamans*, et l'on peut juger, par l'exagération qu'ils mettent dans la peinture du physique de ces races malheureuses, de la foi qu'on peut accorder à leur appréciation dès qu'il s'agit du moral. « Les peuplades qui habitent la coste, disent-ils, mangent de la chair humaine toute crüe. Ils sont noirs; ils ont les cheveux crespus, le visage et les yeux affreux, les pieds fort grands *et presque longs d'une coudée*, et ils vont tout nuds. Ils n'ont point de bar-

1. Voy. *Histoire naturelle de l'homme* dans le complément des œuvres complètes de Buffon, par R. P. Lesson.

1. *Asiatics researches*, in-4, vol. IV, p. 385. — Syme's *Journey* — Hamilton's *News accounts of the East Indies*, etc.

ques, et s'ils en avoient, ils ne mangeroient pas tous les paysans qu'ils peuvent attraper[1]. »

On voit clairement, par ce curieux passage, qu'au temps d'Aroun al-Raschid, le sultan des légendes merveilleuses, les féroces Andamans, *aux pieds d'une coudée*, devaient infester la côte de Malacca; depuis ils ont demandé un asile au groupe qui a pris leur nom. Malheureusement pour ceux qui songeraient à exploiter les mines de vif-argent qu'on place au sein de ces îles, nous avons grande peur que l'existence de ces mines ne repose pas sur un document plus sûr que le premier récit des vieux voyageurs mahométans. Car ils parlent d'une île au sein de laquelle se dresse la montagne de *Chachenaï*, d'où l'embrasement de certaines forêts fait couler des ruisseaux brillants d'argent pur, voilà n'en doutons pas la source des mines abondantes de mercure! Convenons que si toute l'histoire de ce groupe se base sur des documents de pareille nature, il doit être permis tout au moins de garder certains doutes touchant la férocité native des Andamans.

En 1791, les Anglais prirent la résolution d'utiliser le sol fertile de la plus grande de ces îles. Le gouvernement songea à en faire un lieu de déportation pour y établir un certain nombre de convicts, et l'on fit choix, pour y former cette colonie pénitentiaire, du port Cornwallis. L'aspect des campagnes environnantes charma les Anglais. Néanmoins, soit que les nouveaux colons fussent imbus des préjugés séculaires qu'a répandus principalement l'ouvrage de Renaudot (et il est remarquable qu'en adoucissant plus ou moins les expressions tout le monde l'a copié), soit que des émanations paludéennes aient répandu parmi les Européens des fièvres pernicieuses, on se contenta de construire en pierre et en briques un bâtiment dont les vestiges se voient encore, et l'on abandonna la colonie naissante.

Un grand mystère de la science ethnographique se lie pour nous à l'existence de ces noirs Océaniens qui, en conservant tous les caractères de la race africaine, se fait voir aux portes de l'Inde et se propage en se modifiant à Bornéo, à Madagascar, aux Philippines, à la Nouvelle-Guinée, et dans tant d'autres îles du grand Océan que les géographes nommeront sans hésiter. Presque partout vaincue, cette race déshéritée, jadis nombreuse plutôt qu'elle ne fut puissante, s'allie insensiblement à la race victorieuse et donne naissance à des métis que la science de l'anthropologie ne sait encore comment caractériser.

Ces noirs Asiatiques, ces Papouas si on l'aime mieux, au nombre des plus laids des hommes, mais parfois aussi des chasseurs les plus industrieux, sont aujourd'hui les pourvoyeurs du monde élégant de Paris et de Londres, pour un genre de parure que nos dames reprennent toujours à d'assez courts intervalles; ce sont eux qui envoient à nos brillants magasins de plumes ces merveilleux oiseaux de paradis, dont la variété étonne autant que la vivacité de leurs couleurs charme les yeux. Ce fut surtout en 1823, lorsque la corvette *la Coquille* aborda à la Nouvelle-Guinée, que les noirs habitants de ces régions comprirent quels trésors recélaient, pour les blancs qui les visitaient, leurs forêts séculaires. Des milliers d'oiseaux de paradis tombèrent sous leurs coups pour être offerts aux étrangers qui, pour unique récompense, leur donnèrent sans regrets, on le suppose, les plaques de fer-blanc dont se composaient leurs boîtes d'histoire naturelle, et même certains objets d'un usage encore plus vulgaire. Nous n'avons jamais pu oublier avec quelle bonhomie le savant et spirituel Lesson nous racontait combien il se trouva heureux le jour où il imagina de tenter l'avidité des Papouas, en leur prodiguant cette monnaie peu coûteuse. Malheureusement les matelots et les mousses de *la Coquille* surprirent ce secret économique et surent aussi se procurer les plus beaux oiseaux de paradis. On se mit à fourbir de toutes parts les plus vulgaires ustensiles de cuisine, pourvu qu'ils fussent quelque peu luisants, et que l'on pût les courber en bracelets : les noirs sauvages s'en accommodaient. Durant quelques semaines, on obtint ainsi les plus beaux paradisiers connus. Mais, hélas! le fer-blanc perdit son éclat, et, dès qu'il se fut terni, les profits de ce beau commerce s'évanouirent. Les Papouas exigèrent des ustensiles d'argent, et, plus tard, ils demandèrent fort bien des piastres, dont ils finirent par connaître on ne peut mieux l'empreinte, les deux colonnes et même la fameuse devise. Ce n'était pas toutefois pour trafiquer dans leurs sombres forêts qu'ils les accumulaient, c'était pour les fondre et en fabriquer de grossiers bracelets, à demi ouverts, dont leurs tristes compagnes, abruties par les exigences de la vie sauvage, se montrent tout aussi fières que nos beautés aristocratiques se montrent heureuses de posséder un oiseau de paradis.

Il faut appartenir à cette race agile; il faut être familier avec les bruits légers qui se multiplient et se confondent dans les sombres forêts de Dorery pour se procurer les oiseaux de paradis, qui perchent souvent à l'extrémité d'arbres gigantesques et que la flèche doit frapper sans les endommager. Ces noirs chasseurs, la tête couverte de poussière d'ocre unie à de la graisse, ce qui leur fait à peu de frais, on le voit, une excellente casquette de chasse, parfois les épaules revêtues des belles feuilles satinées du pandanus que leurs femmes tressent en nattes, s'en vont à la tombée du jour dans leurs humides forêts, armés de leur arc classique en beau bois rouge et de petites flèches fort aiguës fabriquées avec le spadice des palmiers. Le lieu où ils se rendent en silence est vraiment digne, par sa splendeur, des oiseaux magnifiques qu'ils y viennent chercher. « La végétation la plus active couvre ce point du globe, dit Lesson; elle est ce qu'on doit en attendre sous l'équateur..., c'est-à-dire grande, majestueuse et imposante. La surface du sol ne présente qu'une forêt sans fin où la plupart des végétaux des Moluques se retrouvent et dont les arbres, immenses par la circonférence de leurs troncs, ont jusqu'à cent cinquante pieds d'élévation. Dans ces profondes forêts, ne croissent point d'herbes humiles : les plantes y revêtent de préférence

1. Nous reproduisons ici textuellement le passage emprunté à la relation publiée par Renaudot en 1718.

des formes robustes et ligneuses, les lianes serpentent et s'entrelacent jusqu'au sommet des rameaux, et retombent en unissant leur verdure à celle des grands arbres qui les supportent. La fécondité d'une terre sans cesse humectée par d'abondantes vapeurs et par des pluies de six mois, vivifiée par des chaleurs d'autant plus fortes que le soleil ne s'en éloigne jamais, est prodigieuse; aussi le voyageur éprouve-t-il un étonnement qui n'a rien d'analogue avec celui qu'imprime dans l'âme la vue des magnifiques monuments des hommes, et ne peut se lasser d'admirer ces forêts vierges, mélangées des teintes vertes les plus diverses, sur lesquelles tranchent les fleurs les plus larges et les plus bizarres, les fruits les plus singuliers, et ce mélange d'arbres ou de palmiers soutenant des parures étrangères, au point que leur feuillage disparaît sous les festons qui les voilent de la manière la plus agreste et la plus splendide. A des mimeuses gigantesques se joignent des aroïdes à larges feuilles, des orchidées, et surtout des épidendres parasites. Des arecs à choux, des bambous, des fougères en arbres, des lataniers, des tecks, des muscadiers, des spondias, sont les espèces les plus communes dans ces forêts. »

Sous ces voûtes magnifiques, l'astucieux Papoua ne se contente pas de guetter en silence le calao à plumage noir et à queue blanche, dont le vol bruyant imite à s'y méprendre le souffle précurseur de l'ouragan, le cacatoès à huppe jaune, le lori à la voix babillarde et au plumage vermeil, le cassican, qui rivalise par son éclat avec les plus beaux oiseaux; il les attire et sait merveilleusement imiter leur cri. Arrivé sous un teck, il est à peu près sûr d'y faire venir le brillant manucode qu'il nomme *saya*. Mais ce magnifique oiseau n'est pas le seul hôte qui fasse son séjour sur le bel arbre; son congénère, que recherchent surtout les dames européennes, se nourrit des mêmes fruits que lui.[1] « Les oiseaux de paradis, petites émeraudes, volent avec grâce et par ondulations; les plumes des flancs retombent négligemment pour former un panache gracieux et aérien qui brille dans l'air comme une étoile filante. »

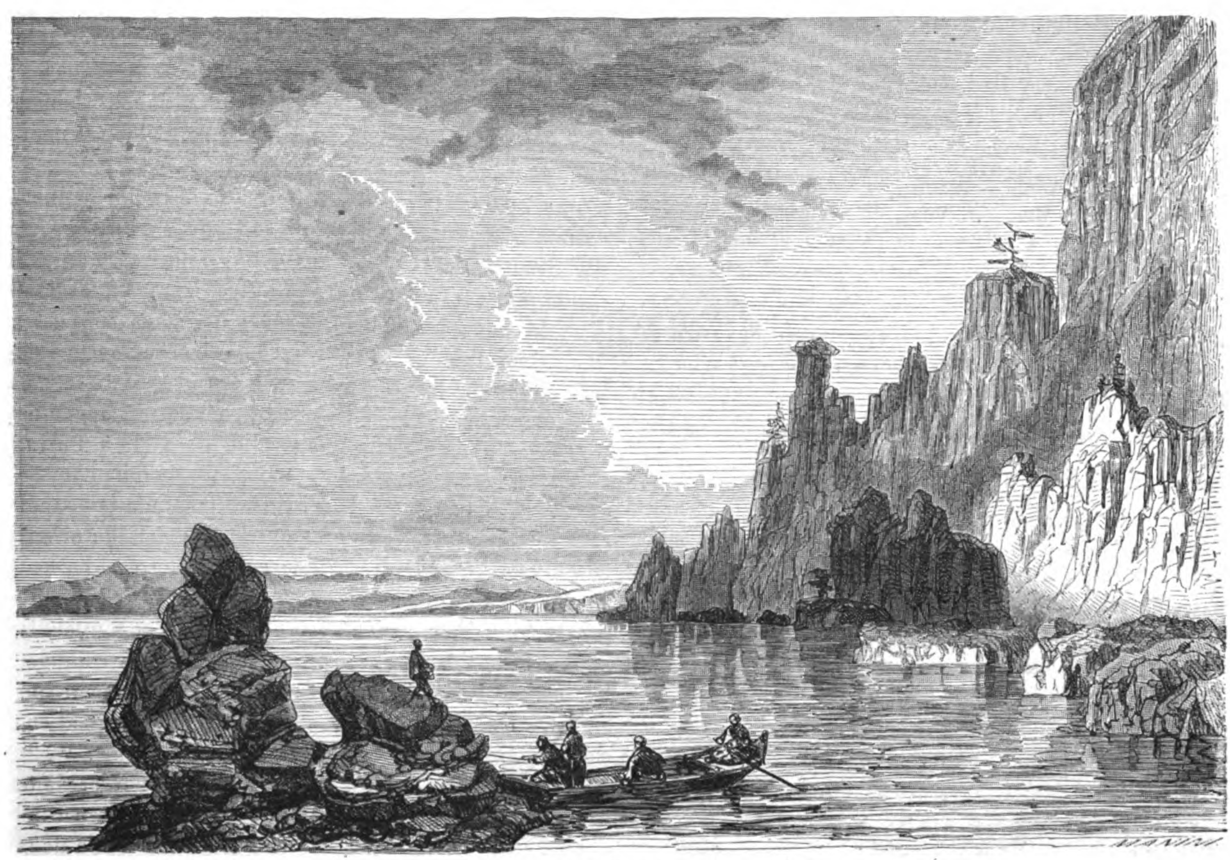


Attaque d'un steamer par les sauvages du Grand-Andaman (1857). — D'après un dessin de M. . Mallitte.

Pas plus que les chasseurs des autres régions du globe, le Papoua ne se laisse séduire par la contemplation de cet oiseau charmant : la flèche part, *le Mambé fore*[1] tombe sur un lit de verdure, le sauvage s'en empare, le place d'abord dans le creux d'un bambou et plus tard sèche sa peau avec soin pour en faire un objet d'échange : c'est cependant privée d'une partie de son éclat qu'on la reçoit ici, et d'ailleurs les plus belles de ces dépouilles sont encore destinées aux radjahs malais et aux princes musulmans de l'Inde, qui de tout temps en ont orné la coiffure qu'ils portent dans les grandes solennités. Le *paradisæa apoda*, avec ses reflets verts, le *manucode*, le *magnifique*, le *paradisier rouge*, sont dans cette famille les oiseaux précieux que rencontrent plus fréquemment les Papouas et les Alfourous-Endamènes, leurs sauvages voisins, avec lesquels ils sont perpétuellement en guerre. Nous venons de prononcer le nom d'une race misérable, qui, plus que les Papouas encore, a de l'analogie avec nos Andamans, dont ils sont séparés par un espace assez considérable. Mais cette analogie de nom n'est pas le produit d'un pur hasard, et lorsqu'il parle des noirs Océaniens dont on compte une si grande variété, Lesson a soin d'indiquer les chroniques de Malacca comme étant la source primitive où l'on peut étudier leur histoire

Ferdinand DENIS.

1. C'est le nom papoua du *paradisæa apoda*.



Le lac Baïkal. — Dessin de Sabatier d'après Atkinson.

LE FLEUVE AMOUR.

I

EXPLORATION DE CE FLEUVE DEPUIS SES SOURCES JUSQU'A SON EMBOUCHURE.

Le fleuve Amour ou Saghalien est formé par la réunion de deux puissants cours d'eau, l'Onon et l'Argoun, qui prennent naissance non loin l'un de l'autre, sur les flancs opposés d'une même chaîne de montagnes, en pleine Mongolie, entre le 48e et le 49e degré de latitude, et sous le 107e méridien à l'est de Paris. Le premier, grossi des eaux de l'Ingoda, de la Chilka, dont il prend le nom, et d'autres tributaires que lui envoient les monts Stavanoïs, qui séparent son bassin de celui du lac Baïkal, est déjà navigable pour de grandes embarcations devant la ville de Nertschinsk, célèbre par ses mines et ses usines métallurgiques. Le second, qui n'a pas moins de quatre cents lieues de longueur quand il se réunit à l'Onon devant Ust-Strelka, parcourt les plus riches pâturages de la Mongolie. Des traditions vénérées nourries de génération en génération parmi les nomades de l'Asie centrale, font de l'Argoun la rivière sainte des Mongols. C'est dans les forêts qui ombragent ses sources, dans les rochers qui les entourent, que Tchenkis-Khan naquit, grandit et reçut des dieux la mission de guider ses compatriotes au pillage du monde. Jamais un chef khalkhas amené dans le voisinage de ces lieux vénérés par un caprice ou un besoin de son existence errante, ne s'en éloigne sans murmurer quelque incantation rhythmique, que nous, Français, nous traduirions exactement par ces vers depuis longtemps célèbres :

.... J'ai d'un géant vu le fantôme immense
Sur nos bivacs fixer son œil ardent ;
Il s'écriait : « Mon règne recommence.... »

On assure que ces nomades, voyant se démanteler autour d'eux l'empire chinois et grandir d'autant la puis

sance russe, ont transporté à celle-ci un serment d'allégeance qu'ils n'avaient jamais prêté qu'à regret à la dynastie mantchoue qui trône encore à Pékin. Il est plus que probable que les empiétements journaliers des Russes en Mantchourie n'ont pas été sans influer sur cette grave détermination des tribus khalkas. La manière dont se sont opérés ces empiétements ne laisse pas que d'être caractéristique.

Le traité de Nertschinsk, conclu en 1733 entre la Chine et la Russie, désignait la chaîne des monts Yablonoïs, qui donne naissance aux affluents septentrionaux de l'Amour, comme la frontière naturelle des deux empires. Or, en 1845, un voyageur de Saint-Pétersbourg, M. Middendorff, découvrit le long d'un de ces affluents et bien au sud de la ligne de faîte des Yablonoïs, une borne dressée à l'époque du susdit traité par les commissaires chinois, trop paresseux sans doute pour aller l'ériger au sommet des montagnes. Aussitôt acte fut pris de cette trouvaille, les cartes russes furent corrigées, et peu à peu la limite des possessions moscovites descendit jusqu'au thalweg du grand fleuve. Nicolaïevsk, une place forte, fut fondée à l'embouchure même de l'Amour, et quand un envoyé de Pékin s'y rendit pour intimer aux Russes, selon le formulaire du Céleste-Empire, l'ordre de purger de leur présence le sol chinois, on se contenta de lui montrer les batteries de quelques vaisseaux de guerre et de lui demander « si cela ne suffisait pas pour légitimer et maintenir les faits accomplis. » C'était, on le voit, la réponse même que la lice fait à sa compagne dans un apologue bien connu; la Chine dut s'en contenter en cette occasion, et, à en juger par ce qui a suivi, dans beaucoup d'autres encore.

En 1854, le gouvernement russe chargea une commission d'aller étudier ses nouvelles acquisitions. Rendus à Irkoustk dans le courant de l'hiver, les membres qui la composaient s'acheminèrent, le printemps venu, vers les vallées supérieures de l'Amour, les uns par Kiachta, rendez-vous connu des caravanes chinoises, les autres par le lac Baïkal, ce grand *emporium* des relations futures de la Sibérie avec les mers orientales; après avoir franchi par des routes carrossables les cols faciles et peu élevés des monts Stavonoïs, ils étaient tous réunis à la fin de mars 1854 sur les rives de la Chilka, dans la ville d'Ust-Strelka, où les attendait le steamer destiné à les porter jusqu'à l'océan Pacifique. Nous allons les suivre sur le grand fleuve, en nous aidant principalement de la relation de M. Pirmikin, géologue et naturaliste de l'expédition.

Aspect du fleuve. — Les ruines d'Albasin. — Indigènes. — Un de leurs temples. — Végétation et culture.

Partis le 30 mai, nous rencontrâmes sur la rive gauche une tribu d'Orotsches, branche de la grande famille des Toungouses. Ces peuplades sont tributaires de la Russie et tributaires si bénévoles que pendant tout le siècle et demi écoulé entre le traité de 1689, qui enleva ces régions à la Russie, et celui de 1842 qui les lui rendit, ces bonnes gens n'ont pas manqué une seule fois d'adresser incognito leur impôt annuel de fourrures au grand Khan blanc de l'occident. Plus loin, nous rencontrâmes des Toungouses dans des bateaux faits en écorce de bouleau. Ils appartenaient à la tribu de la Mauri et ils payent, à ce qu'il paraît, une faible taxe aux receveurs chinois. Nous leur offrîmes un peu d'eau-de-vie, et nous leur donnâmes quelques petits objets d'ornements. L'un d'eux parlait, outre sa langue naturelle, le russe, le chinois et le mandchou.

Ce jour-là nous fîmes 130 verstes[1], et le 1er juin, nous arrivâmes à l'endroit où se trouvait autrefois Albasin, le chef-lieu des établissements que les cosaques, premiers explorateurs du bassin de l'Amour, avaient fondé le long de ce fleuve. Attaqués dans ce poste, sous le règne de l'empereur Kam-hi, par une armée de près de cent mille Chinois, peut-être n'auraient-ils pas été débusqués de cette forteresse sans le concours que les jésuites missionnaires, qui résidaient alors à Pékin, prêtèrent aux assaillants. La chute d'Albasin mit un terme aux expéditions que ces hardis pionniers de la puissance russe faisaient sur cette grande route de l'Océan oriental, et les remparts carrés de cette forteresse portent encore aujourd'hui les traces de ce combat. Cette petite poignée de héros, ramenée en Europe, fut conduite à la résidence de l'empereur qui, pour honorer leur courage, les institua les gardes du corps de sa race, honneur qui s'est transmis à leurs descendants, lesquels forment encore aujourd'hui une petite famille d'Albasinskis.

En amont des ruines, l'Emuri (Albasicha) se jette dans l'Amour sur la rive droite. Avant d'arriver au confluent, nous reconnûmes sur une île basse qui a deux verstes de longueur, les traces des batteries élevées par les Chinois-Mandchoux lorsqu'ils s'emparèrent d'Albasin. Ici aussi le caractère de la végétation change : sur les pentes sud des montagnes, le larix est remplacé par le chêne et par le bouleau noir, et à leur pied on voit l'ormeau et le noisetier avec une bordure de saules, de frênes et de rosiers sauvages. Cependant la végétation qui couvre le sol porte encore le cachet de la flore daourienne.

Les Manégriens, dont nous aperçûmes quelques hameaux dans cet endroit, nous regardèrent passer avec une parfaite indifférence, quoique bien certainement ils n'eussent jamais vu de bâtiment à vapeur remorquant une longue file d'embarcations. La musique que nous faisions à bord ne les dérangea seulement pas de leurs occupations.

Le 4 juillet, nous commençâmes à apercevoir dans l'Amour quelques îles couvertes de peupliers, de frênes et de saules. Le soir, à huit heures, nous stoppâmes sur la rive gauche; nous étions devant un des plus jolis endroits que nous eussions encore rencontrés. Les rivières Toro et Augan entourent une riche vallée ouverte; quelques Manégriens rôdaient sur leurs rives, où ils faisaient paître de jolis troupeaux de chevaux, parmi lesquels nous remarquâmes quelques bêtes blanches vrai-

1. La verste est égale à 1067 mètres.

ment magnifiques; tout le territoire que nous aperçûmes ce jour-là, était très-propre à l'agriculture et à l'élève du bétail; les vallées qui commencent à la rive sont entourées par des collines qui s'élèvent en amphithéâtre, et qui, dans quelques endroits, viennent expirer aux bords du fleuve, où elles se terminent par des falaises à pic.

A 40 verstes plus loin, à l'embouchure du petit Onon, un clan de Manégriens habitait sept hameaux disséminés sur un court espace. Un de ces nomades nous raconta une singulière légende sur une montagne de sable nommée Zagajon qui s'élève au fond d'une échancrure de la rive gauche du fleuve; aussitôt qu'un homme s'en approche, elle vomit de la fumée, mais quand il s'éloigne, la montagne cesse de fumer. Les populations de cette rivière, qui sont d'origine toungouse, et toutes adonnées au schamanisme, ont une grande vénération pour cette montagne miraculeuse, et elles sont convaincues qu'elle est habitée par un esprit infernal. Elle a une étendue de 30 verstes, mais ne pouvant l'explorer de très-près, nous supposâmes que la fumée qui s'en exhale pouvait provenir de la combustion de quelques couches de charbon de terre, ou bien que la montagne renfermait des excavations, comme il y en a fréquemment dans les montagnes de chaux de la Sibérie orientale, et que lorsque l'air extérieur se refroidissait, l'air chaud de l'intérieur sortait de ces excavations sous forme de vapeurs.

Plus bas les bords du fleuve changent encore de caractère. Les larges vallées qui bordent les rives du fleuve s'agrandissent, les montagnes à pic s'éloignent de plus en plus, les prairies sont couvertes de gras pâturages. Le nombre des îles augmente; le fleuve coule avec rapidité vers le sud, formant des coudes si brusques de l'est à l'ouest, qu'il semble quelquefois que l'on est ramené en arrière; nous passons devant de larges vallées, nous doublons des îles basses; partout des peupliers, des frênes, des pommiers sauvages (*pyrus spectabilis*), se succèdent alternativement avec des buissons de sureau à graine rouge et des saules. Sur les montagnes, croît une petite variété de chêne à côté du bouleau noir. Les larix et les pins deviennent plus rares. Les prairies sont couvertes d'herbes excellentes. Dans les immenses vallées, on pourrait élever de nombreux troupeaux de bétail, mais jusqu'à présent il n'y a de vivant, dans ces solitudes, que la puissante activité imprimée à la végétation par la nature.

A l'endroit où l'Amour reçoit la Kamara, sur sa rive droite, le premier conquérant russe de ces régions, Chaborof, avait fondé un poste militaire en 1651. Abandonné en même temps qu'Albasin, il vient d'être rétabli. Nous aperçûmes deux barques en écorce de bouleau dans une petite crique, mais nous ne vîmes personne.

A 76 verstes plus bas, il y a, sur la rive gauche de l'Amour, un autre poste militaire composé de trois huttes construites en bois et couvertes de joncs, et un peu en amont de celles-ci, s'élève une maison dédiée au culte. Devant elle, et plus près du fleuve fumaient de grossiers encensoirs, fixés dans le sol. D'après le sinologue Sytschewski, qui accompagnait l'expédition, cet humble temple en troncs d'arbres mal équarris serait dédié au dieu de la guerre [1].

A 117 verstes plus loin, sur la rive droite de l'Amour, vingt-trois maisons, nombre considérable pour ces régions, composent le village d'Amba-Sachalgan. Profitant de la halte de la nuit, nous allâmes le visiter. Quatre vieillards, deux vieilles femmes et trois jeunes enfants s'y trouvaient seuls dans le moment, tout le reste des habitants était parti à la chasse ou à la pêche. Les maisons disséminées étaient mal construites en bois, joncs et argile. Il y avait du papier huilé aux fenêtres à la place des vitres. Les chambres étaient ornées de peintures sur toile représentant des divinités du culte de Bouddha ou de Fo. Sur les murs, il y avait quelques ouvrages chinois, entre lesquels on voyait des armoires servant à serrer les ustensiles de ménage. Des massifs de bouleaux, d'ormeaux, d'érables, d'acacias et de l'incomparable *pyrus spectabilis*, ombragent chacune de ces humbles demeures, qui toutes possèdent un jardin cultivé avec le plus grand soin; j'y ai remarqué différentes espèces de millet et du blé de l'Inde; puis, dans de petits carrés, des radis gris, des poireaux, de l'ail, du poivre d'Espagne, des haricots et des légumes.

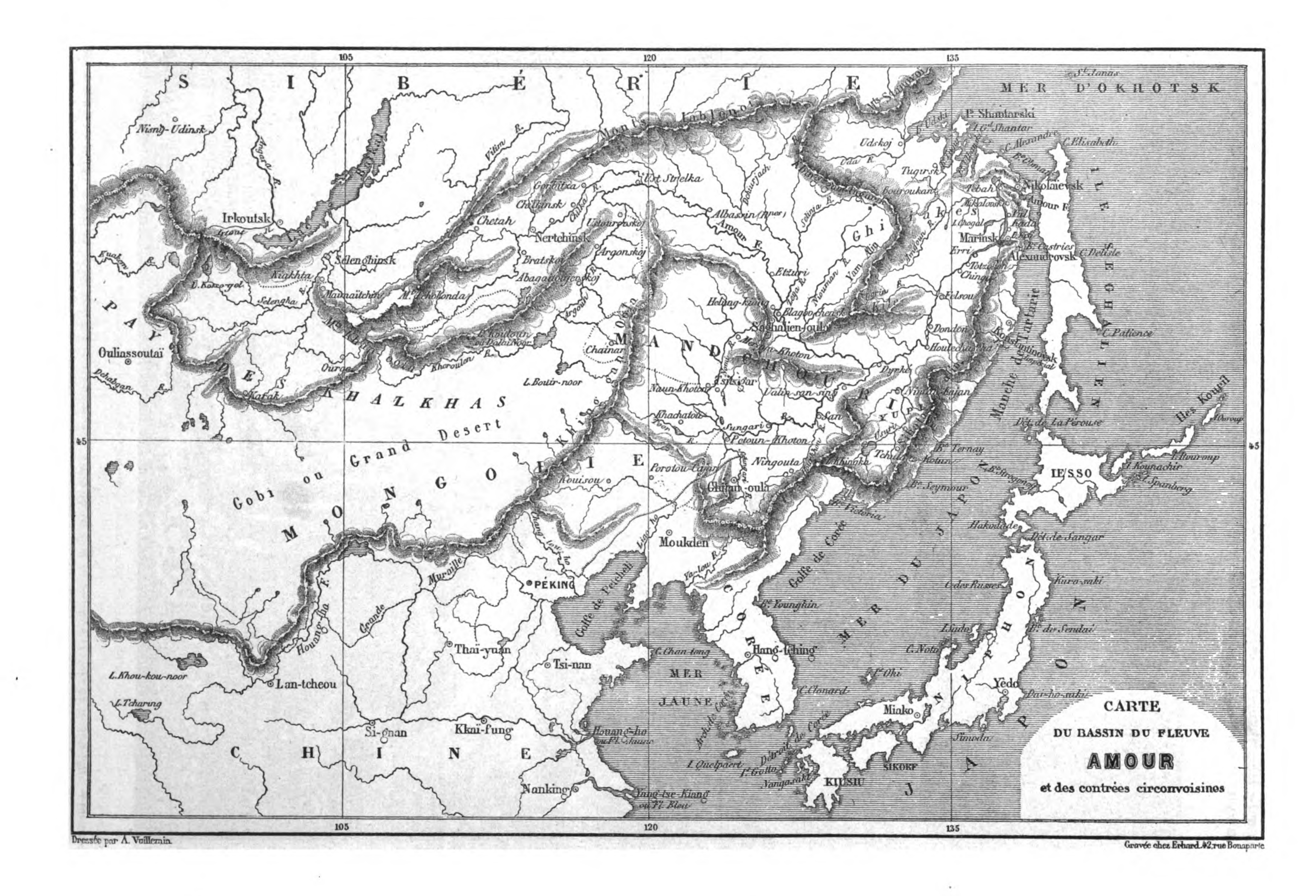
En vrais Russes, nous avons surtout admiré deux nouvelles variétés de choux. Ces indigènes possédaient peu de bétail et de chevaux, mais beaucoup de cochons et une espèce particulière de poules.

Le jour suivant, au détour d'un cap qui se dressait sur notre gauche, s'ouvrit devant nous l'immense vallée de la Séja ou Zéya, dont les bords s'étendent à perte de vue, et qui vient se jeter sur la rive gauche de l'Amour par une vaste embouchure. Ses eaux coulent comme un large ruban dans le fond de la vallée. Cet endroit est d'une beauté incomparable; je n'ai jamais rien vu de semblable. La largeur et la profondeur de l'Amour sont considérablement augmentées par cette masse additionnelle d'eau. Si le pays qui entoure Albasin, les embouchures de la Kamara et de l'Argoun sont propres à créer des établissements, la vallée de la Séja est très-préférable sous d'autres rapports. D'après un rapport daté de 1681, on aurait trouvé du minerai de fer dans les *montagnes blanches*, à mi-distance entre l'embouchure de la Séja et de la Selinga, un de ses affluents.

Une ville chinoise. — Les forêts vierges de l'Hing-Gan. — Mœurs et coutumes des tribus riveraines de l'Amour. — Monuments chinois à l'embouchure du fleuve.

A 30 verstes de l'embouchure de la Séja, gît la ville de Sagalien-Ula-Khoton. Tout le trajet intermédiaire est semé de petits villages composés de quelques huttes si espacées que l'un d'eux occupe une étendue de cinq verstes le long de la rive. Dans le voisinage des maisons on apercevait quelques champs cultivés. Le port, qui est un peu au-dessous de la ville, renfermait trente-cinq grandes barques pouvant porter chacune trois cents *puds* (environ

1. Voy. la gravure page 104.


CARTE
DU BASSIN DU FLEUVE
AMOUR
et des contrées circonvoisines
MER D'OKHOTSK
SIBÉRIE
ILE SEGHALIEN
MANDCHOURIE
MONGOLIE
KHALKHAS
Gobi ou Grand Desert
CHINE
CORÉE
JAPON
MER DU JAPON
MER JAUNE
Golfe de Corée
Golfe de Petcheli
Manche de Tartarie
IESSO
NIPHON
KIUSIU
SIKOKF
Irkoutsk
Nertchinsk
Nikolaïevsk
PÉKING
Moukden
Thaï-yuan
Tsi-nan
Lan-tcheou
Si-gnan
Kkaï-fung
Nanking
Hang-tching
Miako
Yedo
Oulïassoutaï
105
120
135
45
Dressée par A. Vuillemin.
Gravée chez Erhard, 42, rue Bonaparte

dix mille kilogrammes). Quelques membres de l'expédition ayant manifesté le désir de visiter cette ville chinoise, furent reçus au débarcadère par l'amban ou gouverneur mandchou et par trois officiers, qui les invitèrent



Vue du fleuve Amour, prise dans les monts Hing-gan. — Dessin de Grandsire d'après M. Radde.

à entrer sous une tente devant laquelle il y avait deux bancs. Pour cette réception, on avait dû réunir certainement tous les soldats de la place, car il y en avait bien un millier. Ils étaient armés de longs bâtons auxquels

une pointe aiguë, quelquefois noircie, donnait assez l'aspect de nos piques. Quelques-uns d'entre eux avaient des sabres lourds et grossiers; d'autres, mais en petit nombre, étaient armés de petites carabines; presque tous tenaient à la main de petits arcs et avaient sur l'épaule un carquois garni de flèches; à une petite distance de la tente, se prélassaient dix canons montés sur affûts, avec de grandes roues assez grossièrement faites; chaque canon était couvert d'un petit toit ou abri d'écorce de bouleau; le tout peint en rouge ainsi que les affûts. Auprès de chaque canon, se tenait un homme avec un petit bâton à la main, mais nous ne pûmes pas voir si le bâton servait de manche à une mèche. L'amban nous refusa la permission de pénétrer dans la ville. Pendant l'entrevue, les soldats entrèrent en si grand nombre dans la tente, que l'on fut obligé, à deux fois, de les repousser avec des bâtons. En face de la ville basse, il y a une île sur laquelle on peut voir les débris d'un mur en terre, derniers vestiges de la forteresse que les Chinois-Mandchoux avaient construite sur cette île pour s'opposer aux excursions que les cosaques du dix-septième siècle faisaient sur la rivière.

A 5 verstes au-dessous de Sagalien, sur la rive gauche de l'Amour, gisent les restes d'Aigunt, qui, au dix-septième siècle, avait toute l'importance que l'autre cité a acquise aujourd'hui. Lorsque les cosaques apparurent sur le fleuve, cet endroit fut abandonné peu à peu, et après la prise de Nertschinsk, on construisit la ville de Sagalien sur un ordre venu de Pékin.

Après l'embouchure de la Séja, les vallées s'élargissent des deux côtés de l'Amour; les rives s'abaissent, et les montagnes bleuâtres disparaissent à l'horizon. Les parties basses sont couvertes de marais, au milieu desquels se trouvent de petits lacs entourés de beaux joncs. Nous sommes dans la grande courbe méridionale du bassin du fleuve. La flore daourienne, qui domine à l'embouchure de la Séja, est remplacée ici par la végétation européenne, que l'on rencontre jusqu'au confluent de la Sungari. On trouve maintenant le tilleul, le peuplier, le *cornus mascula*, le *bryonia alba* et plusieurs autres espèces, parmi lesquels croissent le noisetier, le chêne, le bouleau blanc. Il est à remarquer que, sur les rives du fleuve, on ne voit guère que des essences basses, mais, dans les villages et dans les jardins des Mandchoux, on trouve l'ormeau et le peuplier, qui sont plantés par l'homme, et que l'on ne rencontre à l'état sauvage que très-loin dans l'intérieur des vallées.

Toute cette contrée rappelle les meilleures parties du centre de la Russie d'Europe. Elle pourrait contenir une population considérable qui y trouverait toute facilité pour y élever de nombreux troupeaux et cultiver d'immenses champs propres à l'agriculture. En outre des ressources que des colons actifs retireraient d'un sol vierge, couvert de prairies naturelles admirables et d'une magnifique végétation forestière, l'Amour leur fournirait une quantité inépuisable de poisson.

Ce n'est qu'au confluent de la Burija que se termine cette suite de grandes vallées qui attendent l'agriculteur et le pâtre, et que le bassin de l'Amour est de nouveau resserré entre les montagnes.

La chaine des monts Hing-gan, qui limite à l'ouest le bassin de la Sungari, franchit ici l'Amour pour aller croiser au nord les monts Yablonoïs et projeter de lointaines ramifications jusqu'aux extrémités nord-est du continent Asiatique. Dans cette partie resserrée de son lit, qui n'excède guère deux cents à deux cent cinquante mètres de largeur, l'Amour n'offre aucune de ces nombreuses iles qui le caractérisent en amont comme en aval; mais ses eaux plus profondes, plus rapides et plus claires que partout ailleurs, réfléchissent, comme un limpide miroir, l'admirable végétation de ses bords. A droite, à gauche du navigateur, croît, verdoie, grandit et s'échelonne jusqu'aux sommets des montagnes, jusqu'aux extrémités de l'horizon, la forêt primitive, la forêt vierge aux puissantes futaies, à l'impénétrable sous-bois. Tandis qu'à trente mètres du sol le cèdre sibérien, le juglans, le pin cimbro et le chêne de Mongolie forment de leur puissante ramure une voûte rigide, d'un vert sombre, qu'émaillent çà et là, de teintes blanchâtres et mobiles, les folioles argentées du tremble et du bouleau, au pied de ces géants du règne végétal, d'innombrables arbustes, d'innombrables plantes, spécimens variés de cette flore daourienne si chère au botaniste et à l'horticulteur, se pressent dans un pêle-mêle indescriptible, dont la confusion est encore augmentée par les inextricables liens de la vigne sauvage et des *trohastigma*, étendant leurs tiges sarmenteuses du tronc gisant et vermoulu, où plongent leurs racines, au faîte de l'arbre plein de séve qui leur sert d'échelon vers la lumière et le soleil.

Dans ces épais fourrés, les seuls sentiers frayés sont ceux que les ours des montagnes se sont ouverts entre leurs repaires, et en 1854, ni la hache du bûcheron, ni le fusil du chasseur n'avaient encore averti la faune de ces profondes solitudes que les hommes de l'Occident tenaient pour elle en réserve des bruits plus redoutables que les rauquements du tigre, son roi jusqu'alors incontesté.

Au delà de l'embouchure de la Burija, les montagnes de la rive gauche commencent à s'éloigner du fleuve et à se diriger directement au nord. Presque aussitôt après, celles de la rive droite tournent également au sud-ouest. Le fleuve lui-même, après qu'il a été débarrassé du voisinage des montagnes, se dirige graduellement à l'est. Après un espace montagneux d'environ 220 verstes d'étendue, on voit de larges vallées reparaître des deux côtés de l'Amour, et la nature y reprend le même aspect grandiose que l'expédition avait admiré dans les plaines précédentes. On y voit les mêmes espèces de bois et les mêmes prairies luxuriantes, et l'on ne peut que souhaiter que l'homme puisse profiter bientôt de tous ces dons de la nature.

Le 15 juin, nous atteignîmes l'embouchure de la Sungari. Comme elle forme un delta, il est difficile de reconnaître le bras principal, et la rapidité avec laquelle nous descendions ne me permit que de prendre quelques notes sur ce puissant cours d'eau, qui apporte les eaux de la

Mandchourie centrale. L'immense vallée circulaire, qui s'ouvre derrière les collines de la rive, a une largeur de 185 verstes et sa profondeur est inconnue. Quand on voit, après la jonction des deux fleuves, l'Amour couler en une seule branche dans un nouvel étranglement de montagnes, on ne peut pas croire que ses eaux seules aient pu se frayer un passage dans ces gigantesques contre-forts de pierre et la pensée s'arrête sur les commotions et les cataclysmes qui lui ont creusé son lit actuel.

Le pays entre la Sungari et l'Usuri n'offre de remarquable que des rives d'un sable glaiseux couvert de saules, d'arbrisseaux, de groseilliers et d'acacias, et dans les vallées, de chênes pittoresques, d'ormeaux, d'érables, de peupliers et de frênes. Ce n'est qu'en approchant de l'embouchure de l'Usuri que les montagnes qui bordent la rive droite se rapprochent du fleuve, la rive gauche continuant à rester basse. Tout ce pays, quoique complétement inhabité maintenant, offre des deux côtés de larges espaces propres à la colonisation, à l'agriculture et à l'élève du bétail. Le paysage conserve ce caractère jusqu'au point où la chaîne de montagnes qui sépare le bassin de l'Usuri des côtes de l'Océan, repousse vers le Nord le cours de l'Amour.

Le 19 juin, un courant rapide sépara le bateau sur lequel j'étais du reste de l'expédition ; après avoir longé sous un violent orage, une île longue de 50 verstes au moins, je vins demander l'hospitalité dans un village de Goldiens. Quelques cadeaux m'y firent accueillir très-amicalement, et furent les précurseurs d'un commerce très-animé entre eux et nous. Ces bonnes gens troquèrent des peaux de martres zibelines et d'ours contre nos marchandises. Des peuplades de cette partie du fleuve, les Goldiens sont les plus occidentaux, les Manguntsiens viennent ensuite et s'étendent entre les Goldiens et les peuplades de la côte. Ces derniers, les Gilyaks, chassent les bêtes sauvages, surtout les ours, qu'ils gardent et engraissent dans des cages, ainsi que des voyageurs précédents l'avaient déjà affirmé.

Au cap Saint-Kirile, l'aspect du pays change complétement. Des montagnes couvertes de bois touffus s'élèvent tout à coup, les vallées qui viennent jusqu'au fleuve deviennent de plus en plus étroites, et enfin, le navigateur se trouve entre quatre chaînes de montagnes qui bordent les deux côtés du fleuve en courant parallèlement les unes aux autres. Les dernières sont les plus élevées et paraissent complétement déboisées.

Tout ce haut pays est particulièrement remarquable par la prodigieuse quantité de grandes et de petites rivières qui descendent des hauteurs environnantes et grossissent le fleuve des deux côtés. Quoique celui-ci soit profondément encaissé il renferme cependant une grande quantité d'îles couvertes d'arbrisseaux. Les vallées qui descendent jusqu'à la rive, quoique peu larges, contiennent d'excellentes prairies.

Toute cette contrée est habitée par des tribus de Manguntsiens, dont les villages sont petits, mais nombreux. Ces indigènes ressemblent assez aux Goldiens pour la manière de vivre, de se loger et de se vêtir. Ils tirent leur principale ressource de l'Amour, qui, en s'approchant de l'Océan, devient de plus en plus riche en variétés de poissons de mer et de rivière.

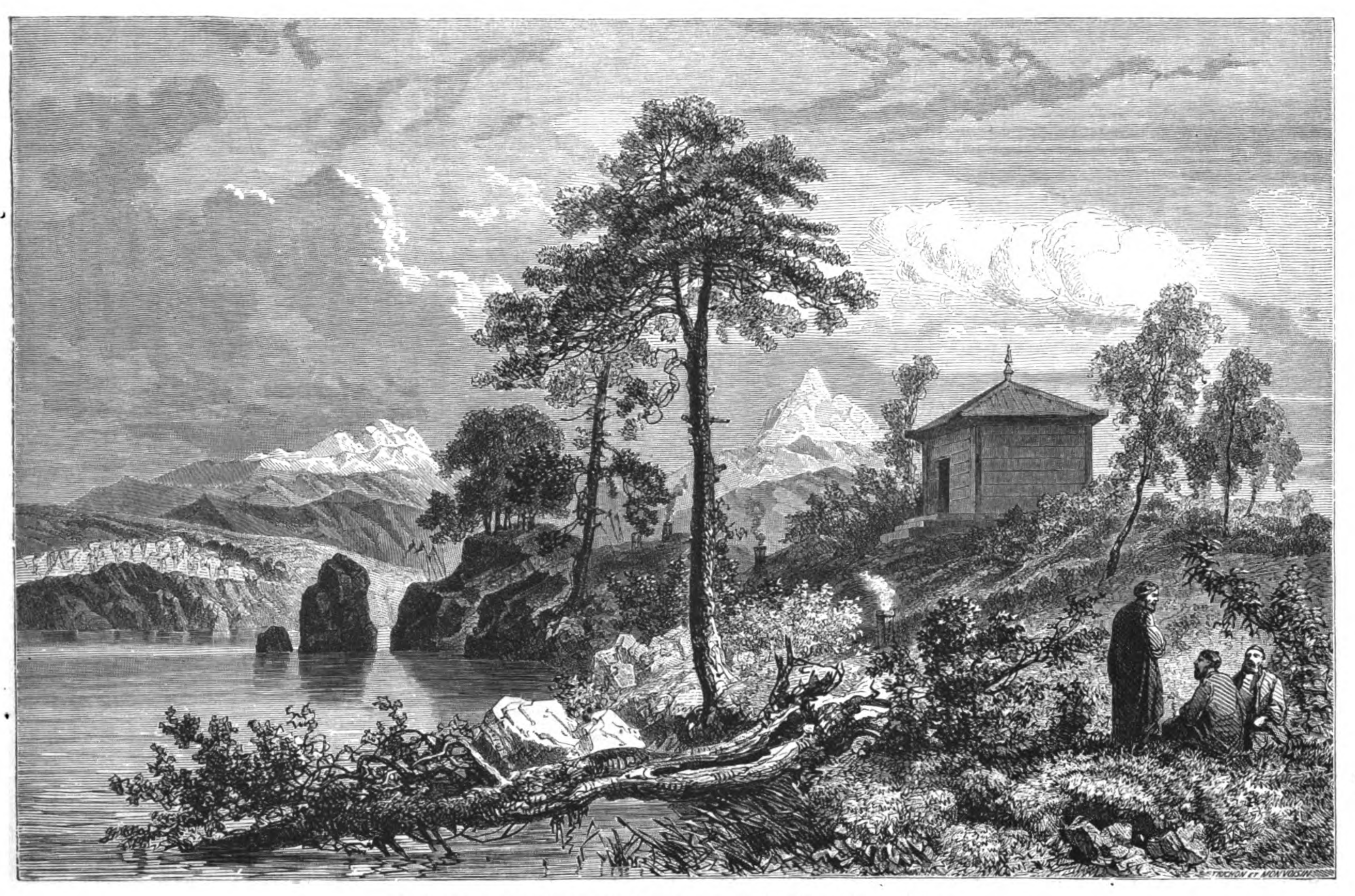
Je n'en avais jamais vu autant de ma vie. Les truites saumonées et les carpes sautaient hors de l'eau de tous les côtés, au milieu de bancs mouvants d'esturgeons, d'husos et d'aloses, qui couvraient la surface du fleuve et faisaient bouillonner ses eaux avec un bruit étourdissant. L'Amour ressemblait à un vivier artificiel.

Les Manguntsiens qui vivent sur ses rives sont comme les Goldiens, des descendants des Toungouses. Ils ne se coiffent pas comme eux, mais ils portent leurs cheveux tressés en queue. Quant à leur costume et à leur logement, ils ont pris évidemment une grande partie des coutumes des Mandchoux. Leurs vêtements sont faits avec des étoffes chinoises, mais ils sont plus larges, et quelques-uns portent encore des vêtements de peaux de poisson, qu'ils tirent de deux espèces de saumons. Ces vêtements sont solides et durent longtemps. Ces peuples ne vivent que de poissons, et donnent à l'Amour le nom de Mambu.

Le 27 juin, nous atteignîmes Mariinsk auprès du lac Kisi qui communique avec l'Amour par deux larges canaux. Il est évident que ce bassin intérieur, entouré de montagnes, se remplit graduellement à l'époque des inondations de l'Amour, et que pendant la sécheresse, il rend au fleuve le trop-plein qu'il en a reçu. Le lac Kisi a environ 40 verstes de longueur ; sa largeur comme sa profondeur varie selon les saisons, mais à l'époque de notre passage l'une et l'autre étaient considérables. Il n'est séparé de la baie de Castries, dans le golfe de Tartarie, que par un isthme peu élevé, de 15 verstes de largeur. Ses bords sont habités par les Manguntsiens, qui sont principalement occupés à la chasse du gibier et des zibelines. Ces derniers animaux fourmillent dans les bois épais qui entourent le lac, mais leur pelage est d'une qualité peu recherchée.

En avant de Mariinsk, les deux rives de l'Amour sont couvertes par les nombreux et petits hameaux des Gilyaks, qui ont moins subi l'influence des Mandchoux que les tribus de l'intérieur. Ils sont adonnés au culte grossier du schamanisme. La coutume de venger le sang répandu existe parmi eux et l'infidélité de la femme est punie de mort.

Auprès d'un de leurs villages, tous disséminés au milieu des bois, s'élèvent des constructions d'un autre ordre et dont les voyageurs qui nous ont précédés ont beaucoup parlé. Ils sont situés sur le sommet d'un gros rocher qui domine à pic le courant du fleuve. Le premier de ces monuments, construit à deux pas du bord du rocher, n'a que quelques mètres d'élévation. Il se compose d'une base de granit, surmontée d'un cube irrégulier, un peu arrondi au sommet et en marbre gris d'un grain très-fin. Ce monument porte des inscriptions que l'archimandrite Aovakum explique ainsi : « Il y avait autrefois un temple dédié à Bouddha en cet endroit; » sur la face la plus large on lisait cette inscription chinoise :



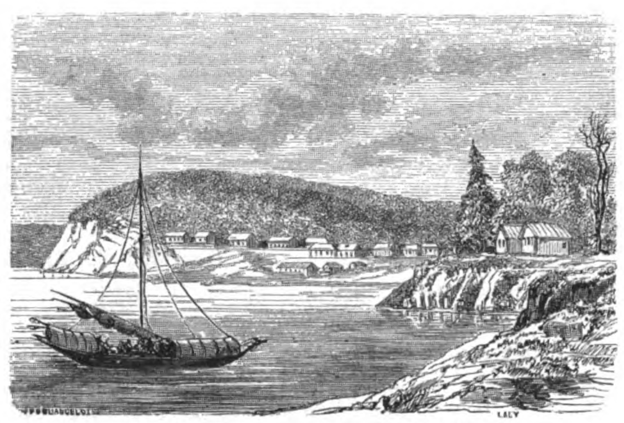
Temple toungouse sur les rives de l'Amour. — Dessin de Sabatier d'après Atkinson.

Tszi-jun-ninsy, écrite probablement par un lama peu instruit, car, d'après la construction grammaticale chinoise, elle devrait être écrite ainsi : *Tun-nin-sy-tszy*, c'est-à-dire : « Inscription sur le cloître de l'éternelle paix. » Le côté gauche portait d'abord en lettres thibétaines la phrase sacramentelle sanscrite : *Om Mani Padmi om !* dont le sens littéral : « Oh ! diamant nénufar ! » n'a jamais rien signifié en aucune langue; puis au-dessous et en chinois : *Dai-juan-schout-schohili-gunbu*, soit : « Le grand Tuan étend les mains de sa force partout. » Sur une deuxième ligne parallèle, à gauche, on retrouvait encore : *Om-Mani-Padmi-om*, en chinois et en nigurien. Les inscriptions du côté droit étaient les mêmes. Le second monument, situé à quatre pas du premier et sur la même ligne, est formé d'une colonne qui repose sur une base octogone. A cinq pas plus loin, il y en a une autre semblable, et enfin une beaucoup plus grande s'élève à 150 brasses plus loin, sur un cap à pic qui se projette dans la rivière. Les Russes connaissaient déjà ces monuments au dix-septième siècle. Il y avait alors, dans cet endroit, une chapelle avec une cloche, et la section de la Sibérie à Saint-Pétersbourg possède un manuscrit daté de 1678, dans lequel il est dit : « que les habitants de cet endroit assurent que, à une époque reculée, un tzar de la Chine vint par mer dans l'Amour, et, en souvenir de son voyage, fit élever en ce lieu ces monuments et une cloche. »

De la plate-forme naturelle qui porte ces constructions on a une vue magnifique. Vers le sud s'étend un sombre océan de bois, d'où surgissent, de loin en loin, de noirs blocs de rochers ; tandis que droit au nord, sur la rive opposée de l'Amour, se déploie une large vallée dans laquelle l'Aemgun[1] roule ses eaux, et forme à son débouché un delta couvert d'un tapis épais d'arbres et d'arbrisseaux.

Après avoir suivi le grand coude que l'Amour forme dans cette partie de son cours; après avoir exploré le vaste lac d'Orel, creusé dans un amphithéâtre de montagnes boisées, à l'angle le plus rentrant de ce coude, l'expédition que nous venons de suivre pendant plus de trois mille kilomètres arriva à Nikolaïevsk, où elle s'embarqua pour Ayan, port de la mer d'Okhotsk; de là elle regagna Irkoutsk par la route de terre.

La relation suivante, postérieure de deux années seulement à celle qu'on vient de lire, peut donner une idée de la rapidité des progrès accomplis par la Russie dans le bassin de l'Amour.



Vue d'Alexandrovsk, dans la baie de Castries.

II

VOYAGE D'HIVER LE LONG DE L'AMOUR, DE L'EMBOUCHURE DU FLEUVE AU CONFLUENT DE LA CHILKA ET DE L'ARGOUN, EXÉCUTÉ EN 1856-57 PAR M. PARGACHEFSKI.

Indigènes du bas Amour et Mandchoux. — Tourmentes de neige. — Attelage précieux. — Respect des indigènes pour le tigre. — Fonctionnaires chinois et mandchoux. — Retour à Ust-Strelka.

Je partis de Nicolaïevsk le 19 octobre 1856, dans un traîneau tiré par des chiens. Ces animaux, d'une vigueur et d'une vélocité incroyables, volent plutôt qu'ils ne courent sur la neige, et peuvent faire jusqu'à 15 verstes (près de 16 kilomètres) à l'heure. Aussi, une petite traite de 11 verstes pour une première étape n'était pas un tour de force. Mais comme je comptais sur le même attelage pour me conduire jusqu'à la station russe qui se trouve à l'embouchure de la Sungari, je jugeai prudent de lui accorder une longue nuit de repos et je fis halte à Kaki, village gilyak.

18 *novembre*. — Malgré l'ardeur de mes chiens, nous n'avançons que lentement; nous avons essuyé une terrible tempête de neige. Près du village de Mago, j'ai rencontré sur ma route une bande de Gilyaks conduisant des traîneaux chargés de poisson. C'est une espèce de carpe qu'ils prennent sous la glace. A Tyr, les eaux de l'Amour se réunissent dans un même lit, et à cet endroit le fleuve n'a pas moins de trois verstes (3180 mètres) de large.

19 *novembre*. — On ne peut être plus récent que Novo-Michaïlovsk. C'est un embryon de village. La co-

1. Cet affluent de la rive gauche de l'Amour porte aussi les noms de Omogun et de Kingan.

lonie n'a encore que quatre maisons construites. J'entrai dans une de ces habitations, et tout en me chauffant et en prenant le thé, je questionnai mes hôtes sur leur genre de vie. Ils se félicitent hautement d'être venus s'établir dans le pays. Les terres qu'on leur a concédées sont fertiles. Ils cultivent avec succès les céréales et les légumes. La dernière récolte a été très-abondante. Les rivières leur fournissent assez de poisson pour qu'ils puissent approvisionner les marchés voisins. Enfin à ces sources d'aisance viennent s'ajouter les bénéfices que leur promet la navigation du fleuve Amour et le transport des voyageurs de Nicolaïevsk à Kizi. Les autorités russes ont traité avec eux pour le bois nécessaire aux steamers, et la poste leur paye 150 roubles par paire de chevaux pour cinq mois d'hiver. De pareils éléments de prospérité les autorisent à envisager l'avenir avec confiance.

A Michaïlovsk, les progrès de la colonisation sont déjà plus sensibles. L'on y compte bien jusqu'à quinze maisons. Les moindres détails de la vie prouvent que les mœurs russes s'imposent graduellement mais avec rapidité dans ces régions. Les colons de Michaïlovsk spéculent sur l'élève du cheval, du bœuf et du mouton. Ils ont trouvé derrière la côte qui borde la rivière un vaste steppe couvert de pâturages où leurs troupeaux acquièrent en peu de temps une chair grasse et savoureuse.

Entre Michaïlovsk et Bagoradski, je rencontrai trois paysans qui revenaient de la chasse. J'appris par eux qu'en ce pays l'élan n'erre pas par couples, comme en Sibérie, mais marche presque toujours en troupes nombreuses.

Au village de Pul, les Gilyaks me reçurent à brâs ouverts. Les commerçants mandchoux viennent jusque chez eux, apportant des liqueurs chinoises, du tabac et du millet qu'ils échangent contre des peaux de martre et de renard. Trois frères gilyaks, qui vivaient sous le même toit, m'invitèrent à entrer dans leur hutte. J'y trouvai réunies une soixantaine de personnes ; c'étaient pour la plupart des voyageurs comme moi, des Samagirs et des Nagidals de l'Amegun. Les habitants de cette région acceptent avec empressement l'influence russe. Doués du meilleur naturel, ils donneraient bientôt l'exemple de toutes les vertus sociales, si leurs qualités n'étaient obscurcies par un vice déplorable : l'ivrognerie. Les négociants mandchoux, auxquels ils en sont redevables, alimentent activement ce fléau. Pendant l'année qui vient de s'écouler, ces empoisonneurs ont importé dans le pays 700 boites de liqueurs chinoises, représentant 4000 vedros russes[1]. A défaut de considérations d'un ordre plus élevé, les intérêts commerciaux de la Russie lui conseillent, sinon d'interdire absolument, dans ses nouvelles provinces, du moins d'y restreindre l'entrée des liqueurs chinoises. Car les bénéfices que cette branche de commerce rapporte aux Mandchoux leur permet d'accaparer toute la fourrure. C'est à peine si j'ai pu trouver à acheter de première main quarante peaux de castor, tandis qu'un seul commerçant mandchou m'en a livré 400 le même jour. Ces Mandchoux ruinent le pays. De Pul jusqu'à la Sungari, ce n'est qu'un cri de malédiction contre eux. Les habitants de ce pays qui voient leurs frères du bas Amour s'enrichir sous la protection de la Russie, tendent vers elle des bras suppliants. Pour gagner ses bonnes grâces, ils promettent de se convertir au christianisme. Chez certains d'entre eux, les sympathies russes se témoignent par des sacrifices dont on ne peut s'empêcher de tenir compte quand l'on sait combien le corps est attaché à ses habitudes. Ainsi l'un des trois frères chez qui je logeais, pour se conformer plus complétement aux mœurs russes, a renoncé à manger du chien. « Je suis bon Russe, moi, me disait-il, je ne suis pas un mangeur de chien comme ces autres. » Puisse cette concession aux préjugés de ses maîtres être appréciée comme elle le mérite !

1. Le vedro, mesure de capacité fort variable, semble valoir aujourd'hui un peu plus de 12 litres.

Si la conduite de la Russie à l'égard des Gilyaks les rattache étroitement à sa cause, elle est en même temps pour la plupart d'entre eux un sujet de profond étonnement. Je les ai, plus d'une fois, entendus demander : « Comment se fait-il que les Russes d'aujourd'hui ne nous oppriment ni nous tuent? » Pour comprendre ces paroles, il faut savoir que la tradition a conservé parmi les Gilyaks le souvenir des déprédations et des violences que les premiers cosaques russes ont exercées sur leurs ancêtres.

Désirant arriver à Mariinsk avant le départ du gouverneur de la province qui s'y rendait aussi, je louai deux traineaux pour la somme de 19 thalers à la condition que l'on me ferait faire le voyage dans le temps voulu. Ce marché conclu, je dis adieu à mes hôtes, et après leur avoir laissé une bonne provision de tabac et de thé, dont ils sont très-friands, je montai dans mon traineau. Mes chiens se comportèrent si bravement que je ne tardai pas à atteindre un petit établissement du nom d'Irkustk. J'avais en route rencontré le gouverneur qui voyageait avec les chevaux de la poste, et mon attelage n'avait pas eu de peine à le laisser en arrière. N'ayant plus de motifs de me presser, je mis un moment pied à terre et j'allai me chauffer au feu d'une hutte russe. Je fis une plus longue halte à Aür pour ménager mon attelage. Aür est renommé pour ses chiens. Ces animaux, qui ressemblent à nos chiens courants, ont le poil gris, sont grands, bien découplés, et ont le pied léger. Là aussi j'entendis les habitants se plaindre amèrement des Mandchoux qui les dépouillent avec le plus odieux cynisme.

Je brûlai les étapes de Mada et de Pulza, villages situés, comme tous ceux que j'ai rencontrés depuis Nicolaïevsk, sur la rive droite de l'Amour ; je saluai avec joie le village de Suteh, habité par des cosaques russes, et vers le soir j'arrivai à Mariinsk. Quand on y apprit que je comptais remonter l'Amour, on traita mon projet de folie. Les gens les plus expérimentés prétendaient que je ne pourrais jamais me procurer la nourriture de mes quarante chiens ; que le poisson manquait dans plusieurs endroits de la rivière ; que si je ne mourais pas de faim, je serais infailliblement gelé ; et enfin que si je résistais

au froid des nuits d'hiver, les tempêtes de neige me puniraient de ma témérité, etc.

Mais mon parti était bien pris, et aucune objection n'était capable d'ébranler ma résolution. Je soupçonnais d'ailleurs les Mandchoux d'avoir singulièrement exagéré les dangers de la route pour décourager les explorations des étrangers. Leur cupidité s'alarme des conquêtes de la civilisation; ils voudraient échapper au bras de la Russie qui s'avance incessamment vers eux et qui bientôt les forcera de renoncer à l'exploitation éhontée qu'ils font des peuplades de l'Amour. Tout voyageur qui pénètre dans la Mandchourie est une sentinelle avancée dont ils redoutent la clairvoyance.

30 *novembre*. — Le mauvais temps m'a retenu à Mariinsk pendant dix mortels jours. Depuis le 21, les tourmentes de neige font rage, et au moment de notre départ, le temps qui, le matin, paraissait vouloir se mettre au beau, tourne de nouveau à l'ouragan. Mais je ne veux pas reculer, et je pars avec quatre traîneaux et quatre mois de provisions. C'est à grand'peine que j'ai pu atteindre Golni, où j'ai passé la nuit. Entre Kizi et Gyrin, distance de huit étapes ordinaires, la neige était tombée en si grande quantité qu'elle nous engloutissait à moitié; mais mes chiens étaient habitués à triompher de ces obstacles. Je voyais quelquefois disparaître dans la neige l'attelage tout entier, mais bientôt un bond le ramenait à la surface, où il reprenait haleine, et en même temps un vigoureux coup de collier enlevait le traîneau. Cette habile manœuvre rappelle celle des nageurs qui sont habitués à nager entre deux eaux. Il fallut, pour m'empêcher de rebrousser chemin, toute l'intrépidité des braves animaux auxquels je m'étais confié. Chaque fois qu'ils émergeaient au-dessus de la neige, leur regard brillait, leur queue frétillante semblait à la fois témoigner de leur ardeur et du noble orgueil que ces amis de l'homme éprouvaient à le servir.

1er *décembre*. — Djaï est un village assez populeux, mais à notre arrivée tous les hommes étaient à la chasse au castor. Il n'était resté dans les maisons que les femmes, les enfants et quelques notables Mandchoux. J'eus en cet endroit une preuve de la surveillance dont nous étions l'objet.

Un émissaire était parti dès le matin pour annoncer notre voyage, dont la nouvelle lui avait été transmise de Golni par un de ses compatriotes. Les Goldiens m'apprirent plus tard qu'à chaque halte que nous avions faite il en avait été de même, et que les autorités de l'Usuri et de la Sungari étaient prévenues de notre approche longtemps avant notre arrivée.

Le dernier établissement des Gilyaks en remontant l'Amour est Addi ou Adza, village composé de quinze huttes, dans chacune desquelles logent au moins vingt personnes. C'est le centre commercial des Mandchoux pour leurs transactions avec les Gilyaks et les Goldiens. C'est aussi là que leur âpreté au gain se manifeste dans toute sa hideur. Mais ils ne spéculent pas sur les étrangers, ils s'entendent trop bien aux affaires pour traiter avec eux. Leur seul but est de les éloigner du champ qu'ils exploitent et de se soustraire à leurs investigations. Quand je leur marchandai le poisson dont j'avais besoin pour mes chiens, ils me firent des prix impossibles pour me forcer à discontinuer mon voyage. Heureusement j'avais pénétré leurs intentions. J'avais la bourse bien garnie, et j'adhérai sans sourciller à leurs dures conditions. Ils étaient tout ébahis de la bonne grâce avec laquelle je me laissais écorcher. A Addi, comme dans tous les villages précédemment traversés, les Gilyaks nous offrirent l'hospitalité la plus empressée. Nous étions pour eux les éclaireurs de la civilisation qui doit les délivrer des Mandchoux.

A partir d'Addi, j'entrai dans le pays des Goldiens, peuplade d'origine toungouse. Je n'ai vu qu'en courant Kalga et Niaugi infestés de Mandchoux qu'y attire le commerce des peaux de castor; après eux il n'y a plus qu'à glaner. Après avoir passé l'embouchure du Goryn, je suis arrivé à Keurmi où régnait une fièvre pernicieuse qui étendait ses ravages jusqu'à l'embouchure de la Sungari. Les villages placés sur ce parcours renferment cependant une nombreuse population, et s'élèvent au milieu d'un pays extrêmement fertile.

Je m'arrêtai deux jours dans un village situé par 50° à peu près de latitude, à l'embouchure du Chungari. J'ai obtenu sur ce cours d'eau des renseignements précieux. Pendant l'hiver, on peut, en le remontant avec des chiens, atteindre en sept jours Port-Impérial[1]. J'en conclus que le Chungari coule sur une étendue de 300 v. (360 kil.). Pendant l'été la rapidité du courant rendrait la navigation beaucoup plus longue et beaucoup plus difficile. J'ai rencontré à cette halte, un négociant chinois, qui m'a étonné par son aptitude pour les langues et surtout par la volonté tenace et par l'esprit ingénieux que révèle sa manière d'étudier. Il épie le passage des commerçants russes, va à eux, les salue, et par des gestes, quand il ne peut faire autrement, il engage résolûment la conversation, leur demande une leçon de grammaire ou l'explication de quelques mots et prend à mesure ses notes sur un carnet.

25 *décembre*. — Le village de Maï est situé dans une position des plus pittoresques, au bas d'une falaise et en regard d'un grand lac semé d'îles habitées par des Goldiens. Aux approches du village, la route était devenue presque impraticable; il fallait passer sur une berge étroite et rapide, au bas de laquelle s'amoncelaient d'énormes bancs de glace. En arrivant à Dalen, je trouvai le village désert. Les habitants fuyant la fièvre s'étaient disséminés dans les bois; leurs huttes éloignées les unes des autres indiquent combien la maladie est contagieuse. Les émigrations se renouvellent assez souvent chez les tribus de l'Amour.

La rivière Dondon-Bira se jette dans le fleuve Amour par la rive droite, devant un village bâti en partie sur la terre ferme et en partie sur des îles. Je pris le thé dans une pauvre hutte pendant qu'un Cosaque allait chercher du poisson pour mes chiens. Ce brave homme s'était

1. Havre Baracouta des Anglais, par 49° de latitude, sur la côte orientale de la Mandchourie. Les Russes s'en sont déjà emparés et y ont fondé une ville baptisée du nom de Constantinovsk.

spontanément offert à me rendre ce service. Un peu plus loin, à Kurem, petite station composée seulement de deux huttes, les Goldiens accoururent à ma rencontre sur la glace et aidèrent mes chiens à gravir la berge de l'île qui, en cet endroit, était fort escarpée. Ils semblaient heureux de pouvoir nous être de quelque utilité. Nous n'avions plus affaire à des Mandchoux. Nous approchions cependant de leurs frontières où je trouvai, du reste, meilleur accueil que je ne m'y serais attendu.

Le village de Syza est la résidence d'un officier mandchou préposé à la garde de la frontière. Il me reçut avec politesse et me donna un excellent repas pendant lequel il fit briller les connaissances et les bonnes manières d'un Chinois bien élevé. Son personnel se compose d'un secrétaire, de deux *boskos* ou caporaux et de cinq serviteurs. Cet estimable fonctionnaire se délasse de ses travaux administratifs en se livrant aux douceurs du commerce. Il échange avec les habitants de son district du tabac et des liqueurs chinoises contre de précieuses fourrures de castor. Pour tout ce qui est du ressort de sa magistrature il peut se montrer facile et indulgent, mais aussitôt qu'il s'agit de son commerce il devient impitoyable. Malheur au pauvre Goldien qui serait en retard pour la livraison de la commande, ou qui oserait seulement lui présenter une pelleterie douteuse ! Les Goldiens de Syza



Traîneaux de chiens. — Dessin de Sabatier d'après M. Pargachefski.

cultivent avec succès le chou chinois, la fève, la courge, l'oignon et l'ail. Dans leurs champs du moins ils sont à l'abri de la cupidité vexatoire des Mandchoux.

Continuant de côtoyer l'Amour, je passai par les villages goldiens de Metsur et de Ketsyr et j'atteignis Turmi à l'embouchure de l'Usuri. La chaîne de montagnes qui court le long de l'Usuri est couverte de forêts de chênes, de mélèzes et de cèdres, peuplées de bêtes féroces et surtout de tigres. Ce terrible félin que l'on a regardé longtemps comme un hôte exclusif des chaudes régions du midi de l'Asie, exerce ses déprédations jusque dans les gorges des monts Altaïs et Stavanoïs, au delà du 50e degré de latitude, ainsi que l'ont établi Humboldt dans son *Asie Centrale*, et Atkinson dans son beau volume intitulé *Oriental and Western Siberia*. La population des bords de l'Usuri est formée principalement de réfugiés chinois. Les terres qu'ils cultivent sont d'un excellent rapport, mais ils n'ont de bétail que ce qu'il leur en faut pour le labour. Les fréquentes attaques des tigres les empêchent d'élever des troupeaux.

29 *décembre*. — Au delà de Dyrki, je trouvai abandonnée la station que les Cosaques-Russes ont établie en face du village de Sulvi. Ils l'avaient quittée à l'automne, mais ils y avaient laissé leurs chevaux qui n'auraient pu traverser les marais de la rive gauche. J'étais forcé de me séparer de mes chiens avec lesquels j'avais fait

1500 verstes (1600 kilomètres) en 19 jours, les haltes comprises. Je n'aurais pas mieux demandé que de continuer le même mode de voyage, mais je ne devais plus trouver en quantité suffisante le poisson dont mon attelage était habitué à se nourrir. Je tâchai donc de me procurer des chevaux pour mes Cosaques et pour moi. Avant d'obtenir l'autorisation de les acheter, il me fallut triompher du mauvais vouloir des autorités mandchoues de la Sungari. Pendant que je négociais cette affaire qui ne me retint pas moins de 12 jours à Sulvi, un Goldien apporta dans la hutte où je m'étais logé un énorme tigre qu'il avait tué dans son repaire. Il dressa la bête contre la muraille et tous les habitants du village vinrent accomplir devant elle une cérémonie moitié burlesque, moitié sérieuse, mais en tout cas fortement empreinte de superstition; ils saluèrent profondément le tigre, l'appelant Monseigneur et le priant d'agréer leurs hommages respectueux.

Entre l'Usuri et la Sungari, la rive droite de l'Amour s'exhausse et offre un terrain éminemment favorable à la culture. La rive gauche, au contraire, est envahie par les eaux du fleuve qui, en serpentant à travers les terres, forme des ruisseaux, des lagunes, des lacs, des criques et des marais.

28 *janvier* 1857.— Au-dessus de Sulvi, le Bidjan, qui prend sa source dans les monts Hing-Gan, se jette dans



Types mandchoux et toungouses. — Dessin de Valentin Timkowski.

le fleuve Amour par la rive gauche. Un des affluents de cette rivière, le Djujur, mérite, au point de vue de la métallurgie, une attention toute spéciale. Suivant le rapport des Goldiens, l'on trouverait sur ses rives des lamelles d'argent qui, d'après la description qu'on m'en a faite, doivent être de même formation que l'argent telluré des montagnes de l'Oural et de l'Altaï. Les Goldiens dédaignent ce trésor, ou, pour mieux dire, il leur inspire une terreur superstitieuse dont le sens moral n'échappera à personne. Il prétendent que l'homme qui a le malheur de rencontrer les lamelles d'argent du Djujur est poursuivi pendant tout le reste de sa vie par les mauvais esprits. Je ne pouvais pas remonter à l'origine de cette croyance, je pouvais encore moins vérifier jusqu'à quel point l'existence des richesses dont on me parlait n'est pas fabuleuse; car le ruisseau sur les bords duquel on doit les trouver coule à 200 milles de ma route. Les Goldiens me donnèrent cependant un autre renseignement qui, s'il est exact, pourra déterminer les voyageurs à tenter une exploration. Si, comme ils me l'ont assuré, le Djujur coule de l'ouest à l'est, la distance se trouverait réduite à 63 milles. Pour moi, qui n'allais pas à la recherche d'une nouvelle Californie, j'écartai cette vision séduisante. J'avais besoin de ne pas me laisser amollir, car j'allais affronter le redoutable défilé rocheux du Hing-Gan. Ce défilé, au fond duquel coule l'Amour, se

prolonge sur une étendue de 150 verstes, ou 40 lieues françaises, de neige et de mauvais chemin. Pour franchir ce pas, je n'eus pas trop de tout mon courage et de toute ma patience. Nous n'étions guidés à travers les fondrières que par les vagues traces des chasseurs que mon guide avait beaucoup de peine à discerner. La neige était profonde et nous enfoncions souvent, les hommes jusqu'aux épaules et les chevaux jusqu'au poitrail. La nuit surtout était affreuse et je faisais tout éveillé de bien tristes rêves quand j'entendais dans le lointain le hurlement des loups et le rauquement des tigres affamés, dont j'apercevais à la faveur du clair de lune, les terribles empreintes gravées sur la neige. Enfin, le 21, c'est-à-dire après quatre jours de fatigues et d'angoisses, nous revînmes à la vie en débouchant dans la plaine où je me reposai pendant un jour. Je n'avais perdu qu'un cheval, mort de faim plus que de fatigue. Je ne trouvai, en poursuivant ma route, à différentes huttes où j'entrai, que des femmes et des enfants, les hommes étant partis pour chasser la martre. Dans l'espoir de me procurer des vivres, je passai sur la rive gauche du fleuve où résidait un officier mandchou. Il nous fit assez bon accueil, mais il n'avait à nous offrir qu'un peu d'orge dont il n'avait pas trop pour lui-même. Heureusement que je pus me traîner jusqu'à une hutte habitée par des Manégriens qui partagèrent avec moi une chèvre sauvage, reste de leurs provisions. Ce secours me permit d'atteindre les villages mandchoux du district encore chinois de Saghalien-Ula-Khoton.

Du 25 au 28 janvier je m'écartai du fleuve, pour remonter la belle vallée de la Buriya. Je rejoignis en route des Daouriens et des Salons qui allaient vers l'Hing-Gan avec leurs chevaux, chargés de liqueurs, de gruau et de froment, produits contre lesquels les Manégriens échangent leurs martres. Je passai trois nuits avec les compagnons que la Providence m'avait envoyés. Ils me prodiguèrent leurs provisions, et, ce qui me toucha bien plus, leurs sympathies. A chaque hutte ils me forçaient à prendre la place d'honneur auprès du feu du bivouac, et tout en fumant et en buvant le thé, je leur payais leurs attentions par le récit de mes voyages. Ils me témoignèrent autant de déférence que si j'avais été le chef de leur peuplade, et en me quittant ils me jurèrent amitié, serment qu'ils accompagnèrent d'énergiques poignées de main. La vallée de la Buriya ou de la Nioman-bira, comme quelques cartes désignent cette rivière, offre de vastes plaines d'un terreau vierge qui payera largement les peines du laboureur ou de l'éleveur de troupeaux. Suivant les récits des indigènes il n'y a point de contrées sur la rive gauche du fleuve comparables à celle-ci et les parties hautes de la vallée, entourées de montagnes et de forêts, abondent d'animaux à fourrure, d'espèces aussi variées que recherchées.

3 *février*. — Un commissaire de Saghalien-Ula avait été envoyé à ma rencontre; il m'attendait depuis longtemps au premier village. Il me dit qu'il avait ordre d'accompagner ma seigneurie jusqu'à la ville; il se trouvait on ne peut plus honoré d'une pareille mission, etc. Les dispositions des Mandchoux à notre égard étaient en apparence changées, mais leur tactique restait la même. N'ayant pu m'empêcher de pénétrer au cœur de leur pays, ils voulaient que je n'emportasse pas trop mauvaise opinion de leur caractère. Aussi fus-je accablé et de soins et de prévenances, et même d'hommages. Après quelques heures de repos, on me fit monter dans un traîneau attelé de deux bœufs qui me menèrent au pas aussi solennellement qu'un roi fainéant. Mon traîneau offrait une particularité de construction que je tiens à signaler : le timon et le chariot ne formaient qu'une seule pièce. J'avais pensé qu'il était inutile de me faire suivre de mes chevaux; mais l'on voulait que j'arrivasse à la ville au grand complet, et l'on attacha mes chevaux par la bride à l'un des traîneaux de l'escorte. Le commissaire allait en avant pour préparer les relais. Ces haltes se multiplièrent bientôt d'une manière vraiment particulière; nous nous arrêtions toutes les cinq ou sept verstes pour changer de bœufs. Je regrettais mon attelage de chiens, qui n'était ni si cérémonieux ni si nonchalant. J'essayais de me distraire de ces lenteurs, en questionnant les habitants sur leurs mœurs et sur les ressources du pays. Mais aussitôt que je leur adressais la parole, ils prenaient un air énigmatique, regardaient avec inquiétude autour d'eux, et, s'ils apercevaient le commissaire, ils ne me répondaient que par monosyllabes, et cherchaient à éluder mes questions; et si, pour conquérir leurs bonnes grâces, je me hasardais à leur offrir quelque présent en indemnité de leurs services, ils le repoussaient avec horreur. Il est vrai qu'aussitôt que le terrible commissaire avait disparu, ils s'empressaient de m'ouvrir leur cœur et leur main. Enfin, après une journée qui me semblait ne devoir jamais finir, nous arrivâmes. Je dois faire remarquer que dans la dernière moitié de mon voyage le froid avait été très-supportable, n'étant jamais descendu à plus 10° sous zéro. Il n'y avait alors sur le chemin qu'une mince couche de neige. Je fis mon entrée solennelle dans la ville chinoise de Saghalien-Ula à cinq heures de l'après-midi. Le commissaire me fit comparaître devant l'Amban, qui, après avoir examiné mes papiers et mon passe-port, me laissa libre de continuer mon voyage; mais, malgré mes instances et mes remontrances, il ne voulut jamais consentir à ce que je passasse la nuit dans la ville, et je dus aller coucher dans un village voisin.

10 *février*. — Amba-Sahali, sur la rive droite de l'Amour est le dernier village mandchou que l'on trouve en remontant le fleuve. L'intendant de cette station chinoise m'accompagna jusqu'au poste russe d'Ust-Zeysk où il me remit entre les mains du chef cosaque. Je me reposai trois jours en attendant la malle, et quand elle passa je la suivis à cheval escorté par quatre Cosaques.

Le lendemain, comme nous passions devant une des îles de l'Amour, un de ces hommes poussa son cheval à côté du mien et me montra l'île du doigt, en me disant qu'elle renfermait une riche mine de charbon. Un peu plus loin je remarquai une espèce de redoute carrée, entourée de fossés, et en avançant je découvris successi-

vement sur les bords du fleuve, une dizaine de semblables travaux de fortification. Je serai, à ma connaissance, le premier voyageur qui aura parlé de ces ruines. Je suis porté à croire que ce sont les vestiges d'un camp que les Chinois auront abandonné en 1688, après la prise d'Albasin et la conclusion du traité de Nertschinsk. En poursuivant ma route, je rencontre, de distance en distance, des chasseurs manégriens. Ils semblent ne pas soupçonner les destinées futures de leur pays. L'un d'eux me demanda : « Pourquoi les Russes passent-ils si souvent par ici ? » La réponse à cette question naïve, les prochains événements politiques se chargeront de la faire, et elle ne se fera probablement pas longtemps attendre.

25. — Nous avions atteint, en quatre jours, la station russe de Kamara, sur la rive gauche de l'Amour, où nous changeâmes de chevaux. Kamara est un grand centre commercial. La foire, qui s'y tient au mois de novembre dans une grande plaine, attire chaque année 5000 marchands. Ce sont nos voisins les Daouriens, les Salons, les Manégriens. Par leurs fréquentes relations avec les Cosaques, ils ont déjà pris leurs mœurs et vivent en bonne harmonie avec eux. Les Daouriens et les Salons apportent sur le marché des céréales, et les Manégriens des pelleteries, du bétail et de la colle de poisson.

J'étais pressé d'arriver au terme de ma course hâtive ; pendant les dix jours que je mis à parcourir la distance qui sépare Kamara de Kutoman, je ne m'arrêtai que pour prendre quelques heures de repos. Le pays que j'ai traversé ne m'a pas laissé de souvenirs dignes d'être conservés, et les mœurs des habitants n'avaient, pour ma curiosité, rien de bien attrayant. C'étaient, ou les mœurs russes, avec lesquelles je suis familiarisé, ou ce que j'avais déjà vu depuis le dernier village mandchou. Seulement, à mesure que je m'avançais vers l'ouest, je remarquais combien les stations russes sur l'Amour sont encore espacées. Je suis plus que qui que ce soit en droit de le regretter, et les fatigues que j'ai endurées me font désirer vivement que le gouvernement russe se hâte de placer la route de Nicolaïevsk à Irkoutsk dans les conditions de confort et de sécurité que l'on s'attend à trouver sur une des grandes artères de l'empire. Ce résultat pourra être obtenu en deux ans si l'on pousse les travaux avec la même activité que pendant l'automne dernier.

Ces observations faites, il ne me reste plus pour terminer le récit de mon voyage, qu'à constater qu'après avoir changé de chevaux une seconde et dernière fois à Kutoman, j'arrivai trois jours plus tard à Ust-Strelka. J'avais franchi 3000 verstes, ou 800 lieues de France, en trois mois. Si ce temps paraît long pour la distance parcourue, je rappellerai les difficultés de la route et les stations prolongées, par suite de l'intempérie des saisons, de la rareté des vivres et du mauvais vouloir des Mandchoux.

Les quatre années qui se sont écoulées depuis le voyage de M. Pargachefski ont suffi pour accomplir, et au delà, les vœux qui terminent sa relation.

Depuis lors ce que nos voisins d'outre-Manche appellent le flot du Nord (*the wave from the north*), n'a cessé de monter et de s'étendre. Il y a peu de mois il vient d'envahir et de couvrir l'île de Saghalien tout entière ; et la manière dont s'est opérée cette nouvelle acquisition de l'empire russe vaut la peine d'être rappelée ici. Le général Mouravieff, gouverneur général de la Sibérie orientale, étant venu à Yédo, avec une escadre, pour ratifier quelque traité de commerce ou de frontières, un homme de sa suite fut assassiné dans un des faubourgs de cette capitale. Un général diplomate, appuyé par six ou sept vaisseaux de guerre, n'était pas homme à essuyer un tel outrage sans le porter sur son compte de négociations, au débet du gouvernement japonais ; et par suite celui-ci céda, comme balance ou indemnité, la partie méridionale de l'île Saghalien, dont la Russie s'était déjà fait donner par la Chine la moitié septentrionale. Ici elle avait trouvé des tribus gilyaks, toutes disposées, comme celles du continent voisin, à accepter son joug. Plus au sud, elle a rencontré les Aynos, anciens aborigènes des grandes îles de Nyphon et de Jesso, d'où ils ont été expulsés par les Japonais. La haine séculaire qu'ils portent à leurs anciens maîtres fera de ces sauvages d'utiles éclaireurs des avant-postes russes sur les frontières du Japon.

La possession de l'île Saghalien complète parfaitement les territoires de l'Amour. Prolongeant au sud la ligne formée par le Kamtschatka et les îles Kouriles, commandant à l'est l'embouchure du grand fleuve ; couvrant, comme une digue, de plus de 600 milles géographiques de longueur, les côtes de la Mandchourie contre les lames et les orages du grand Océan, elle est aussi utile, aussi indispensable aux établissements créés, ou médités par la Russie dans ces parages, que l'île de Wight l'est à l'Angleterre. Parallèlement à elle, ces rivages du continent asiatique, que notre Lapeyrouse explora le premier et qu'il baptisa d'appellations françaises, voient leurs ports se peupler de colons russes, se garnir de vaisseaux, de retranchements et de batteries russes. Dans la baie de Castries, l'établissement militaire et maritime d'*Alexandrovsk* commande le plus bel ancrage du monde et communique déjà, par deux bonnes routes, en attendant deux voies ferrées, d'un côté avec Nicolaïewsk, de l'autre avec le lac de Kisi. A 280 kilomètres plus au sud, la cité de *Konstantinovsk* s'élève au fond du *Port-Impérial*, et ces importantes créations, dont les noms seuls sont significatifs, doivent être suivies de beaucoup d'autres qui étendront la colonisation russe jusqu'au 43e degré de latitude, parallèle qui marque aujourd'hui, avec ou sans le consentement de la Chine, l'extrémité méridionale des frontières maritimes de l'empire des tsars.

A l'heure où nous écrivons des centaines d'officiers, appartenant à la marine impériale, à l'artillerie et au génie, ont été expédiés des ports de la mer Noire vers ces parages lointains. Un pouvoir, que rien n'arrête ou ne contrôle, pousse incessamment dans la même direction des milliers de colons des confins européens et des mil-

liers d'exilés tirés des différentes provinces de la Sibérie. Six steamers construits à Hambourg, et destinés à renforcer ceux qui font déjà le service du fleuve Amour, doivent transporter, dans les divers établissements de ses bords ou du littoral maritime, des métiers et des machines. Enfin, dans la ville récente de Blagovschenk, fondée comme une menace en face de la cité chinoise de Saghalien-Ula, une banque puissante a été établie pour venir en aide au commerce nouveau, à la navigation, aux manufactures et à l'agriculture naissantes.

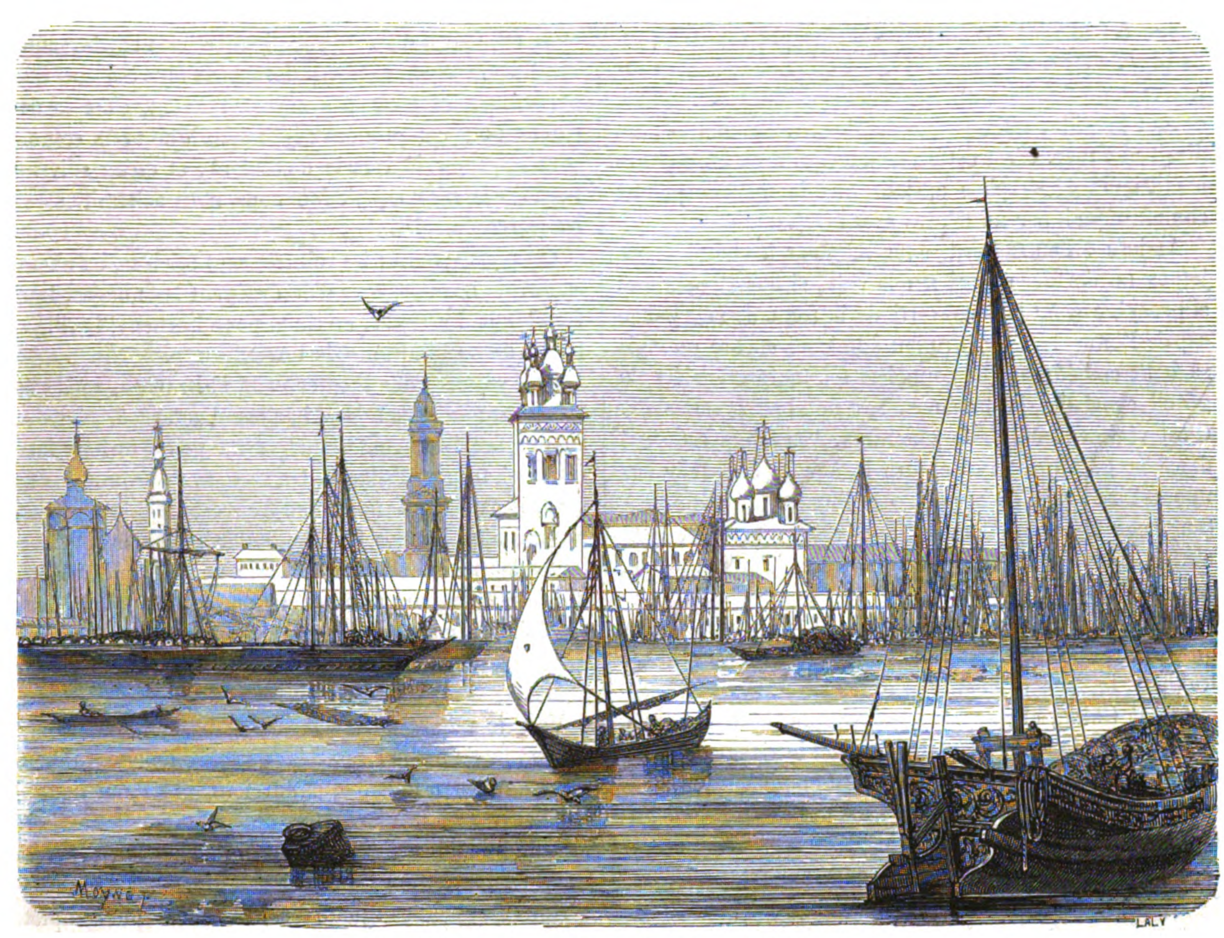
D. LANCELOT. SARGENT. SC.

Clan de Khalkhas du haut Argoun. — Dessin de Lancelot d'après Atkinson.

Ainsi se vérifient les prédictions accréditées parmi les Khalkhas; ainsi se justifient les espérances propagées de siècle en siècle sur *la terre des herbes*. Les arrière-petit-fils de Tchenkis-Khan reviennent des confins de l'Occident au berceau de leur race; ils y rentrent enrichis non-seulement du pillage des nations vaincues, mais ils y rapportent des trophées plus précieux que toutes les dépouilles opimes : — les arts, l'industrie et les armes de la civilisation moderne.

F. de Lanoye.





Vue d'Astrakhan (Russie d'Europe). — Dessin de M. Moynet.

VOYAGE AU LITTORAL DE LA MER CASPIENNE.

I

D'ASTRAKHAN A BAKOU

Octobre 1858.

INÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET[1].

Départ d'Astrakhan. — Le Volga. — Les Steppes. — Une caravane kalmoucke. — Chasse aux Outardes. — Lacs de sel. — Chevaux sauvages. — Mers de sable. — Hospitalité dans une kibitka. — Un prince kalmouck : sa tente; costume des dames kalmouckes; fabrication de l'eau-de-vie de jument; le tabounn; courses de chevaux et chameaux. — Moutons sans queue.

L'heure est venue de quitter Astrakhan. Depuis plusieurs jours nous avons été tout occupés de nos préparatifs de départ. Il nous a fallu acheter une des lourdes voitures de poste que l'on nomme tarantastes, et compléter notre mobilier ainsi que nos provisions de cuisine ; nous ne trouverons rien, de longtemps, sur la route ; c'est dans le désert que nous allons continuer notre voyage.

1 M. Moynet a fait ce voyage en compagnie de M. Alexandre Dumas. Il insiste sur la nécessité d'avertir les lecteurs qu'il n'a aucune prétention aux titres de géographe et de littérateur. « Je suis artiste, nous dit-il, et mon moyen de conserver le souvenir des choses que j'ai vues est de les représenter avec le pinceau ou le crayon, non de les décrire avec la plume. » Tout en accédant au désir modeste de M. Moynet, nous publions les pages qu'il veut bien joindre à ses dessins, avec la persuasion qu'on ne les lira point sans intérêt : elles ont surtout le grand mérite d'être simples et sincères. Nous les livrons à l'impression sans les modifier autrement qu'à l'aide de quelques notes qui nous paraissent utiles pour compléter ou éclaircir certains passages. Nous souhaitons, du reste, rencontrer souvent, dans la carrière où nous nous sommes engagé, des voyageurs qui sachent à la fois dessiner et décrire aussi habilement que M. Moynet.

Au lever du soleil, notre équipage nous précède et traverse le Volga sans accident. Nous nous embarquons à notre tour. — Trois quarts d'heure de traversée. — Le Volga est le plus grand fleuve d'Europe; son cours est de plus de six cents lieues, et notez que nous sommes sur le rivage de l'une de ses embouchures dont la largeur, devant la ville, est de plus de deux mille mètres; on dirait une mer. C'est cette étendue qui a dû faire croire à plusieurs géographes anciens que la mer Caspienne communiquait par un détroit avec l'Océan [1].

Arrivés à l'autre bord, nous montons à cheval. Nous jetons un dernier regard sur la ville, si commerçante et si prospère avant la découverte de la route de mer par le cap de Bonne-Espérance; nous admirons encore une fois sa belle cathédrale, ses coupoles, ses tours crénelées, le grand canal qui la traverse, ses nombreux vaisseaux. C'est vraiment un beau panorama. Astrakhan est situé dans un grand îlot qu'entoure le Volga, en partie sur une colline que l'on appelle « le Monticule du lièvre » (en russe Zaietchy-Bongor); son port est large, bien abrité, mais trop ensablé pour donner l'hospitalité aux navires d'un fort tonnage [2].

« Ah! nous dit un passager qui voit sur notre figure quelque émotion, c'est au printemps qu'il faudrait voir Astrakhan, lorsque viennent toutes les caravanes de l'Inde ou de la Chine, et que les cargaisons de thé destinées à la consommation de la Russie couvrent le rivage. »

Les amis qui nous ont accompagnés nous embrassent. — Adieu, et sans doute pour toujours. — Ils s'embarquent, et nous, au galop! Nous nous lançons dans le steppe.

Une demi-heure de course, et déjà tout change d'aspect. Nous avons laissé derrière nous les dernières maisons qui servent de relai et de magasins. Maintenant autour de nous la solitude, aucun arbre, aucune culture; toute la vaste étendue du sol jusqu'à l'horizon, est couverte de bruyères roses. Le spectacle est le même toute la journée. Il nous avait intéressés pendant une heure ou deux; mais l'effet, curieux d'abord, nous est devenu peu à peu indifférent : on se lasse vite de la monotonie.

Nous couchons dans une maison isolée, sur un petit monticule. Le lendemain avant le jour nous sommes sur pied; nous voulons voir de haut le steppe immense. Mais un brouillard épais nous cerne et voile les horizons. En attendant, nous prenons plaisir à voir cheminer dans cette épaisse vapeur, une petite caravane composée d'une demi-douzaine de cavaliers kalmoucks, et de quatre chameaux portant une kibitka (tente), des meubles et des ustensiles de ménage. C'est une famille kalmoucke qui change de résidence. Hommes et femmes sont à cheval, et il est fort difficile de distinguer les uns des autres. Tout le groupe, entrevu dans la brume, a un aspect particulier; ce n'est pas encore l'Orient, c'est la transition; nous comprenons déjà mieux que nous commençons à quitter la Russie d'occident, et qu'en suivant le bord de la mer Caspienne nous nous acheminons vers les terres du soleil.

On nous appelle; les voitures sont attelées, les chevaux sellés, de beaux rayons d'or dissipent les nuages, le ciel resplendit. En route! en route pour Derbent! la ville aux portes de fer! la limite de l'Asie!

Que voyons-nous s'agiter dans la bruyère, puis s'élever à tire-d'ailes? Des bandes d'outardes. Nous saisissons nos fusils, mais malgré un galop furieux, nous restons à trop de distance. On nous avait promis des faucons, il paraît que nous n'en trouverons qu'à Derbent [1]. Malgré tout, il nous faut des outardes. Nous employons toutes les ruses imaginables pour approcher des bandes qui fuient toujours avant que nous arrivions à la portée du fusil. On nous conseille de nous tenir cachés dans les voitures; le moyen réussit : nous ne manquerons pas de gibier.

Vers le milieu de la journée nous commmençons à apercevoir de petits lacs salés; de loin, ils ressemblent à des coquilles d'huître qui auraient une demi-lieue de longueur. Les bruyères qui croissent sur leurs bords sont du plus beau pourpre, ce qui leur fait des ceintures éclatantes.

Nous approchons : point d'eau. Les lacs sont complétement desséchés. On se promène sur des masses de sels qui, étincelantes sous le soleil, miroitent comme la nacre.

Richesses perdues, ou à peu près. Dans les environs d'Astrakhan, entre l'Oural et le Volga, on exploite des lacs semblables, ceux que nous rencontrons sont abandonnés [2].

De temps en temps, à droite et à gauche galopent ou paissent des centaines de chevaux sauvages, mais depuis longtemps les beaux moutons d'Astrakhan ont disparu. Quant à des humains, nous n'en voyons qu'aux relais de poste où nous changeons de chevaux, et ils ne sont pas toujours très-aimables; cependant, grâce à notre padarogné de couronne, et aussi à quelques coups de fouet distribués à propos, tout s'arrange.

1. Voyez plus loin la note 1 de la page 122.

2. Astrakhan, chef-lieu du gouvernement d'Astrakhan (Russie d'Europe), a d'abord fait partie de l'empire de Kaptschak, fondé par Batou-Khan. Au quinzième siècle, c'était une ville indépendante. En 1554, Ivan IV s'en rendit maître et prit le titre de roi de Casan et d'Astrakhan. En 1670, son gouverneur, Stenko-Razin, se mit à la tête d'une formidable insurrection, mais il fut vaincu par son oncle Jacolof, qui était resté fidèle à la Russie. La population, russe, kalmouke et tatare, est d'environ 46 000 âmes. On y trouve aussi des Arméniens, des Juifs, quelques Indiens, des Metis (nés des Indiens et des femmes kalmoukes). Les Russes sont marchands, les Arméniens font les métiers des Juifs, les Tatares sont jardiniers et gardiens de troupeaux. Les rues sont sablonneuses. C'est le soir seulement que la ville semble s'éveiller : alors commencent les affaires, les plaisirs; et la variété des costumes, les contrastes des types, les curieuses oppositions de style dans les édifices, l'animation générale, donnent à Astrakhan une physionomie singulière qui la distingue de toutes les autres cités russes.

1. Un officier tatar, qui fit ce même voyage avec M. Hommaire de Hell et ses compagnons, avait un faucon dont il se servit de manière à fournir abondamment la caravane d'oies et de canards sauvages. Les hérons seuls déjouèrent toutes les ruses de l'oiseau chasseur.

2. « Le nombre des lacs (salines) actuellement en exploitation dans le gouvernement d'Astrakhan s'élève à 32, et leur produit annuel est de 175 151 943 kilogrammes; si les circonstances le rendaient nécessaire, il serait on ne peut plus facile de donner une plus grande activité à cette branche d'industrie; car, outre les 32 lacs ci-dessus mentionnés, on en connaît encore 97 autres entièrement vierges. » — Hommaire de Hell.

La journée du lendemain ressemble trait pour trait à celle de la veille : ce sont deux sœurs jumelles. A la fin de la troisième, tout à coup, sans le moindre avertissement, plus de bruyères; du sable, rien que du sable : le Sahara! Ce passage, ainsi que beaucoup d'autres qui lui ressemblent, sont désignés sous le nom de « mers de sable. » Le vent, aux heures de tempêtes, en agite la surface comme celle de l'Océan, il soulève le sable et le fait onduler ainsi que de grandes vagues[1]. Inutile de dire qu'il ne faut pas songer à trouver là dedans un chemin frayé. Si l'on est en voiture, on est absolument à la discrétion du thiemchik (cocher) qui conduit son attelage toujours au galop, jusqu'à ce qu'il verse; si vous avez affaire à un thiemchik russe, il vient vous relever en disant : « Nicevo.... Nicevo.... Ce n'est rien, ce n'est rien. » Il caresse un peu ses chevaux et repart avec une rapidité égale à sa placidité.

Nous arrivons à la station de Koudoutzkaïa, elle est entourée d'une douzaine de kibitka. Les femmes kalmouckes y font la cuisine, ce qui nous invite à nous occuper immédiatement de la nôtre. Après le dîner nous rôdons autour des kibitka. On nous offre du thé kalmouck confectionné avec les feuilles et les tiges assaisonnées de beurre, de lait et de sel. De plus, on nous donne à boire de l'eau-de-vie de lait de jument. Il faut être arrivé insensiblement à une déviation complète du sens du goût pour absorber les mélanges dont ces braves gens se régalent. Quant aux palais européens ils ont beau se cuirasser d'un triple courage pour s'y habituer, c'est la chose impossible. En échange de si bons procédés nous offrons aux honnêtes Kalmoucks du vodka (eau-de-vie russe) et du cognac français, et nous avons le plaisir de voir nos produits occidentaux accueillis par des hourras de satisfaction, où la politesse n'entre pour rien du tout; après quoi nous nous quittons les meilleurs amis du monde.

Le lendemain notre route change d'aspect; nous cheminons dans le lit d'une rivière large au moins de deux kilomètres. Le sol est tapissé de cailloux; çà et là, seulement, quelques petits îlots et un ou deux ruisseaux.

Alexandre Dumas, qui a pris à l'avance ses informations, nous prie de ne pas nous moquer de cette pauvre rivière; elle perd, nous dit-il, ses eaux dans le sable, au-dessus de l'endroit où nous sommes, et ce n'est qu'au printemps que la fonte des neiges lui en fournit d'assez abondantes pour lui permettre d'aller porter majestueusement son tribut à la mer Caspienne[2]. — Nous promettons d'être plus respectueux à l'avenir, d'autant plus que nous approchons du fleuve le plus célèbre de ces contrées, du fameux Téreck, qui a des airs de torrent.

Par moments, nous chassons encore les outardes et les pluviers.

Nous arrivons près d'un camp de tentes kalmouckes semblables à celles que nous avions visitées près d'Astrakhan. Un prince stationne là depuis plusieurs jours avec une centaine de ses vassaux. Sa tente, dont je visite l'intérieur, est plus riche mais exactement de la même forme que toutes celles qui l'entourent comme pour la défendre de leur ceinture. En voici la description sommaire : au fond un grand lit recouvert de soie rose; rideaux de même étoffe; le devant du baldaquin en soie blanche et bleue. Près du lit un divan recouvert d'un riche tapis persan. A droite une espèce d'autel composé d'un riche coffre en laque aux couleurs éclatantes surchargé de petites coupes pleines de grains de blé et de riz, de sonnettes, de deux espèces de poupées revêtues de morceaux de drap découpés en pointe et affectant les formes chinoises. Derrière ce coffre une très-belle étoffe de satin blanc, brodée d'or, et au milieu, dans la partie supérieure, une petite statuette représentant le Bouddha, enveloppée soigneusement d'une écharpe de mousseline; en face, plusieurs coffres posés les uns sur les autres et recouverts d'un magnifique tapis, de même que le sol.

Cette kibitka princière, ainsi que les autres, est éclairée par le haut; point de cheminées; c'est par la porte d'entrée que la fumée s'échappe comme elle peut. Le prince a le privilége d'une seconde tente où l'on s'occupe des soins culinaires, ce qui fait que son magnifique intérieur n'est pas enfumé.

Nous avons l'honneur d'être présentés à la princesse, qui nous reçoit assise sur le divan et entourée de six de ses dames d'honneur.

Le costume de ces dames se compose d'une robe descendant jusqu'aux pieds, ouverte par le haut, et laissant voir une chemise ressemblant beaucoup aux chemises d'homme en France; le col en est rabattu et attaché par deux boutons de diamants. La robe de soie, de couleur très-vive, est ouverte du haut au bas comme un peignoir. Les cheveux sont tressés en nattes; les femmes mariées enveloppent ces nattes, tombant de chaque côté, de fourreaux de soie noire. Quant à la coiffure, invariable pour toutes les dames kalmouckes, elle consiste en un bonnet dont la partie supérieure est carrée, et dont la partie inférieure est relevée d'un côté, ce qui donne à leur figure un aspect assez étrange.

Nous allons visiter une autre kibitka qui appartient à un simple Kalmouck. Nous étions attendus, et la femme de notre hôte a tout préparé pour nous faire assister à la confection de l'eau-de-vie de lait de jument.

Une énorme marmite pleine de lait est suspendue, dans le milieu de la tente, au-dessus d'un feu assez vif. A la place du couvercle est un appareil qui a beaucoup d'analogie avec une cornue, et dont l'extrémité du goulot aboutit à un vase placé à côté du feu. Pour que l'air extérieur ne s'introduise pas dans cet appareil,

(1) Un voyageur contemporain a écrit un chapitre curieux sur les mers de sables de l'Arabie. Elles s'étendent approximativement en ligne droite, dit-il, depuis le territoire des Beni-Nozab, à 16° de latitude septentrionale, jusqu'à moitié chemin des 18e et 19e degrés, et peuvent avoir, dans leur plus grande largeur, de 30 à 35 lieues. Ces immenses étendues de sables se meuvent sous la pression du vent, on ne peut y trouver aucune route et l'on y est exposé à être englouti dans des espèces d'entonnoirs qui donnent lieu de supposer que des feux souterrains ont autrefois bouleversé ces contrées. (*Les mystères du désert*, par Hadj-abd-'el-hamid Bey.)

2. Il s'agit sans aucun doute de la Kouma, qui descend du Caucase, entre le Kouban et le Térek (voy. une explication de la perte de ses eaux, note 1, p. 123). Elle est sur la frontière des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase. C'est là que cessent les solitudes arides des steppes.

les deux parties sont soudées avec une terre humide et grasse.

A notre arrivée, une partie de l'opération étant terminée, l'eau-de-vie kalmoucke est déjà dans le récipient. Malgré toute notre bonne volonté, nous ne pouvons avaler ce qu'on nous sert de ce liquide avec trop de générosité.

On nous conduit devant un grand nombre de chevaux réunis qui forment ce qu'on appelle un « tabounn » ou haras. Des cavaliers, armés de fouets, les entourent et font constamment le même service que celui de nos chiens de berger autour d'un troupeau. Il y a bien là six mille chevaux sauvages que l'on conduit à des pâturages plus méridionaux.

On nous donne le spectacle d'une course. Ensuite les cavaliers vont dans le tabounn avec des lassos, puis les jettent sur de jeunes chevaux qu'on amène ainsi de force, et sur lesquels de jeunes garçons s'élancent. Ces chevaux qui n'ont jamais été montés, entrent dans une sorte de frénésie, se cabrent furieusement, se roulent à terre, mais sans que les jeunes cavaliers impassibles se laissent démonter; cet exercice très-violent et qui inspire un véritable effroi, dure quelques minutes qui nous paraissent très-longues; heureusement deux Kalmoucks, montés sur des chevaux dressés, accourent vers ces jeunes garçons, et, passant vivement à côté d'eux, les enlèvent lestement de leurs chevaux sauvages et les prennent en croupe. Quant aux chevaux libres, ils rentrent dans le tabounn. Deux ou trois seulement s'échappent dans le steppe : quelques cavaliers s'élancent après eux pour les ramener[1].



Intérieur de la kibitka (tente) d'une princesse kalmoucke. — Dessin de M. Moynet.

Nous assistons encore à quelques autres expériences dignes de Franconi. Certains cavaliers ramassent, en passant au galop, des pièces d'argent posées sur le sol. Notons que c'est l'exercice auquel les Kalmoucks se livrent avec le plus d'entrain, attendu que les roubles qui servent à la fois de but et de prix sont fournis par le prince et par nous.

On nous donne aussi le spectacle original d'une course sur des chameaux. J'avais vu des chameaux dans bien d'autres pays; ceux du bord de la mer Caspienne sont les plus beaux que j'aie rencontrés, et, quant à leur course, jamais, je crois, il n'y en eut de plus rapide. Nous n'avons que le temps de les voir partir; ils s'effacent aussitôt dans un nuage de poussière, disparaissent au loin, et quelques minutes après ils reviennent comme un ouragan au point de départ. Nous n'avons pas de chronomètre pour mesurer en combien de minutes et de

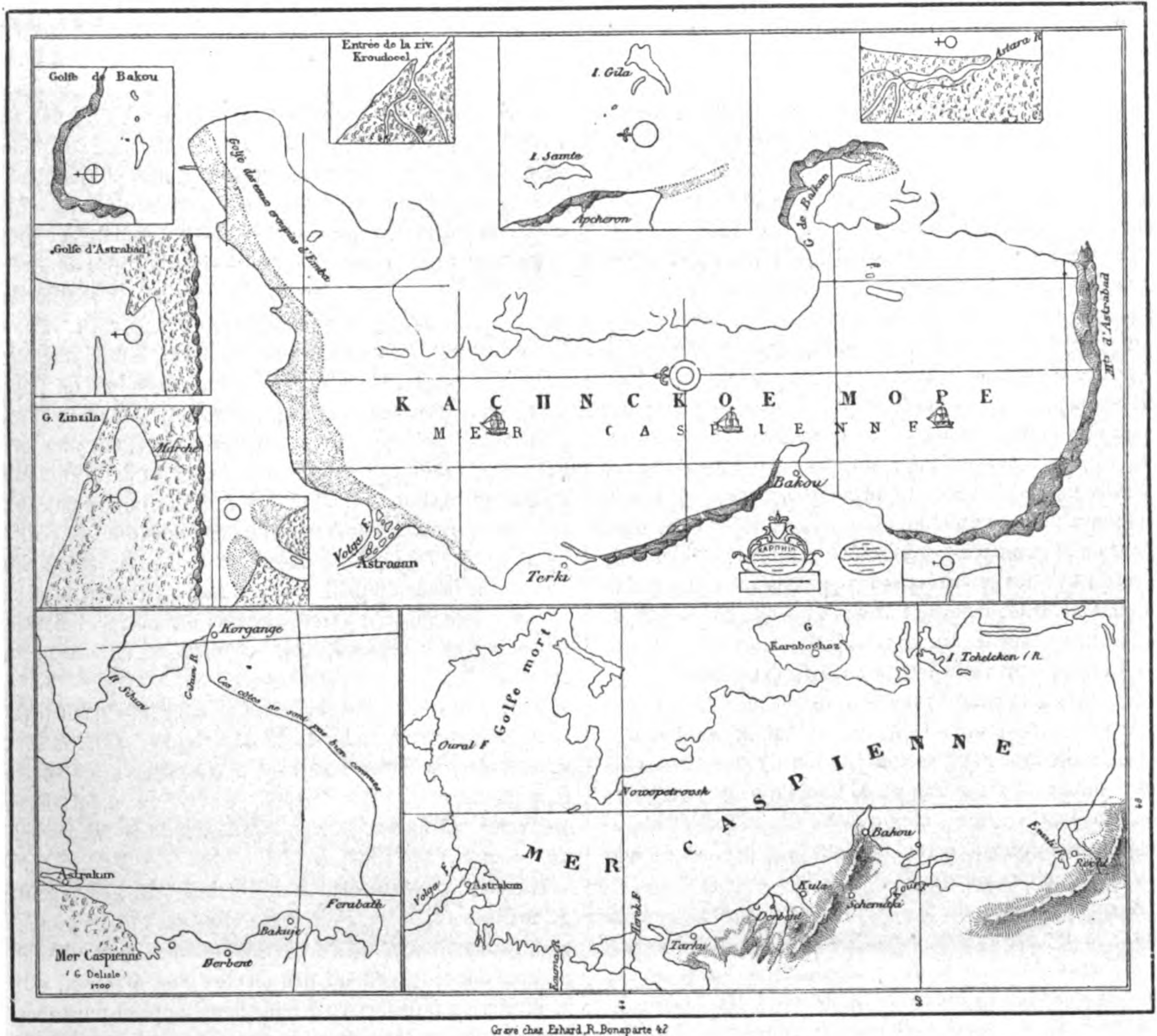
1. Voyez une description plus détaillée d'une scène semblable dans Hommaire de Hell, *les Steppes de la mer Caspienne*, t. I, p. 433.

secondes ils ont parcouru un espace indéterminé; mais je puis dire que de ma vie course de chevaux ne m'a paru si extraordinaire.

Nous allons ensuite visiter les troupeaux du prince : ce n'est qu'une très-faible partie de ceux qu'il possède; on nous assure qu'il en a deux millions. — Ce sont de ces beaux moutons qui commencent à apparaître dans la province d'Astrakhan, et dont l'espèce est répandue dans tout le Caucase et toute la Perse. Dans cette espèce, la queue n'existe pas; elle est remplacée par deux appendices d'un volume assez considérable, et qui produisent à peu près l'effet des crinolines que portent nos dames.

A une station dont j'oublie le nom, on nous donne un cosaque pour nous escorter, puis deux, puis quatre; ensuite le chef d'un poste examine nos armes en nous recommandant de les tenir en état. Le désert, peu à peu, cède la place à la civilisation. Voici quelques individus, puis

Carte de la mer Caspienne, dessinée par Pierre le Grand, d'après celle de Van-Verden levée en 1701. — Don du czar à la Bibliothèque du roi.



Carte de la mer Caspienne, dessinée par G. Delisle, en 1700.

Carte moderne, sans l'orientation.

des troupeaux. Au lieu de nez aplatis, de lèvres épaisses et d'yeux placés obliquement, caractère éminemment distinctif de la race kalmoucke, nous observons avec plaisir les nez droits, les yeux en ligne horizontale et les bouches fines de la race tatare[1].

Plus nous avançons, plus nous rencontrons d'hommes armés. A la dernière station on nous annonce la ville de Kisliar; aussitôt nous envoyons devant nous un des cosaques de l'escorte pour nous annoncer et nous trouver un logement.

1. Les diverses populations nomades des deux gouvernements d'Astrakhan et du Caucase paraissent pouvoir se diviser de la manière suivante : Kalmouks (descendants des Éleuthes), 15000 familles; Khirguises (tribus musulmanes), 8000; Tatares de Koundrof (originaires de la grande tribu du Kouban), 1100; Tatares de Sertof, 112 : Nogais noirs (musulmans), 8432; Turcomans, 3838.

Klaproth a donné, particulièrement sur les Tatares nogais que M. Moynet à eu l'occasion de voir, quelques notes intéressantes dans le tome XXI[e] des *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, par Malte-Brun :

« De toutes les tribus tatares, dit-il, les Nogais ressemblent le plus aux Mongols par leur physionomie et la forme de leur tête; d'où l'on pourrait sans doute conclure que les Mongols se sont mélangés avec les Nogais. Il est néanmoins faux que la langue mongole se

Kisliar; les rues; fermez vos volets! — Le Térek. — Poste de cosaques. — Villages fortifiés. — Le Caucase. — Schoukovaïa. — Kasafiourte; le prince Mirsky; le régiment de Kabarda; la danse lesghienne.

Kisliar est une ville demi-tatare demi-russe. Elle est entourée de jardins charmants, très-bien cultivés par les Arméniens. On y trouve la vigne encore plus belle que celle d'Astrakhan : elle produit un vin délicieux, dont on fait, en le travaillant, et surtout en le détériorant, une grande partie des prétendus vins français qu'on vend dans la Russie méridionale.

Nous entrons dans la ville. Singulières rues! Au milieu s'élève à la hauteur d'un mètre et demi, un petit chemin praticable pour les piétons, avec un talus de chaque côté. Une assez grande quantité de chameaux chargés de marchandises, leurs conducteurs et la foule des habitants circulent sur cette étroite chaussée. A droite et à gauche, en bas, sont des mares où s'ébattent toutes sortes de volatiles. Le tableau est pittoresque, et je doute qu'on rencontre rien de pareil ailleurs.

Tous les habitants sont armés. Ce n'est point affaire de fantaisie; les Tatares insoumis viennent parfois jusque dans la ville pour voler, tuer ou faire des prisonniers. On nous avertit de nous tenir sur nos gardes; notre qualité d'étrangers est une séduction de plus pour ces messieurs qui ne comprennent pas qu'on puisse voyager pour autre chose que pour le commerce : donc, dans leur conviction, tous les voyageurs doivent être porteurs de sommes considérables. D'où il suit que nous ne sortons plus sans avoir tout notre arsenal au côté. Ainsi enferraillés, nous allons en soirée chez le gouverneur qui, vers l'heure de la retraite, nous fait reconduire par des cosaques armés jusqu'aux dents; du reste, on prend la même précaution en faveur de tous les autres invités.

« Fermez bien vos volets, » nous dit notre hôte.

En effet, vers minuit, deux ou trois coups de feu tirés assez près nous éveillent en sursaut. Séjour agréable!

Le lendemain nous sortons de Kisliar en étalant de notre mieux aux regards de la foule qui nous entoure nos excellentes armes, afin que les espions des Tatares sachent bien que s'ils veulent nous prendre, ce ne sera pas sans quelque peine.

A quelques pas de Kisliar, on nous raconte, qu'en 1831, le 1er novembre, Kasi-Moullah, le prédécesseur de Schamyl, descendit de la montagne, fondit sur la ville, la saccagea et coupa six mille têtes. Je ne sais si nos chevaux comprennent ce récit, mais ils partent à toute vitesse et nous lancent en pays ennemi. Nous allons de ce train jusqu'au Térek, que nous passons sur un bac établi par le gouvernement russe. En général le gouvernement russe a droit à la reconnaissance des voyageurs; si son administration le secondait avec seulement un vingtième de sa bonne volonté, on peut assurer que le pays serait doté d'une grande quantité de routes qu'il n'a pas. Dans les trop grands empires, le chef suprême, tout absolu qu'il soit, n'est pas autant le maître qu'on le suppose. — Sujets d'un pays gouverné par un autocrate, voulez-vous jouir de la civilisation? allez habiter sous les murs de son palais. Préférez-vous être libres? à vos risques et périls, allez aux frontières.

Après avoir passé le Térek[1] en bac, nous le retrouvons un peu plus loin, mais cette fois nous le passons à gué. Une caravane qui passe est fort embarrassée : les chameaux chargés des marchandises prétendent ne pas se mouiller les pieds : les chevaux, qui ont de l'eau jusqu'au poitrail, prennent la chose bien plus philosophiquement.

Poursuivant notre route, nous arrivons au premier poste de cosaques, qui indique ce que l'on appelle la ligne.

Le poste est entouré d'une enceinte fortifiée dont la porte s'ouvre sous une espèce de guérite, construite de la façon suivante. Quatre sapins sont placés perpendiculairement aux quatre angles d'un carré, à une hauteur déterminée, selon le plus ou moins d'étendue de pays qu'on veut observer d'un seul coup d'œil. Au sommet on place un plancher et, à deux mètres, plus haut une toiture; une échelle conduit à ce plancher, et là un cosaque se tient en faction jour et nuit. A l'un des quatre poteaux est ajustée une perche à laquelle pend une botte de paille goudronnée. Dès qu'une alerte est donnée, la sentinelle allume sa botte de paille, et comme les postes ne sont éloignés que de cinq verstes les uns des autres, l'alarme se répand avec rapidité, et les renforts ne tardent pas à arriver.

Nous traversons les deux villages fortifiés de Kargatenkaïa et de Scherbakoskaïa; tous leurs habitants sont soldats depuis douze ans jusqu'à cinquante; toutes les maisons sont des forteresses percées de meurtrières entourées de fossés. Nous approchons de la montagne, c'est-à-dire de l'ennemi.

Nous arrivons à la station de Soukoïposh. Les vapeurs du matin se dissipent; derrière elles des teintes bleues, que nous prenons d'abord pour des nuages, apparaissent, prennent insensiblement des formes plus arrêtées, puis la lumière solaire arrive à nous dans toute sa puissance, et nous saluons avec émotion, devant la chaine gigantesque du Caucase, le Kasbeck et l'Elbrouz[2] qui la domi-

soit conservée parmi eux, ainsi qu'ont voulu le prétendre certains écrivains modernes. Leur langue doit plutôt être considérée comme un reste de l'ancien dialecte tartare. Plusieurs familles de Nogais vivent ordinairement ensemble. Cette société, nommée *aul*, campe tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Le nombre de familles composant un aul, se détermine par le nombre de chaudrons qui existent dans la société; car chaque famille doit avoir son chaudron.

« Le lait forme leur nourriture ordinaire. Ils font aussi diverses sortes de fromages. Comme ils aiment beaucoup le lait des chevaux, ils ont une grande quantité de juments. Ils préparent aussi de l'eau-de-vie de lait (kumiss), dont ils s'enivrent fréquemment. Les femmes des Nogais sont assez belles; leurs dames de qualité sont très-blanches et d'un tempérament vif et animé; ce qui les fait distinguer de leurs voisines, les Mongoles.

« Les Nogais sont des mahométans de la secte des Sunnites. Leurs prêtres ou mulas doivent faire leurs études en Turquie pendant cinq ou six ans. Cependant la plupart d'entre eux sont très-ignorants; tout au plus sont-ils en état de lire le Coran, et de savoir chanter par cœur quelques prières. »

1. Le Térek descend du mont Kasbeck, en Circassie. Il se divise à Kisliar, et se jette, par plusieurs bouches, dans la mer Caspienne.

2. D'après les traditions, c'est au sommet de l'Elbrouz, la montagne la plus élevée du Caucase, que la colombe de Noé cueillit le rameau vert.

nent. Aucun dessin ne saurait donner une idée de ce magnifique panorama ; l'imagination la plus hardie est ici dépassée par la réalité.

Le soir nous arrivons à la station de Schoukovaïa, transformée en poste militaire. Le service de la poste est interrompu ; nous ne pouvons plus compter pour trouver des chevaux que sur la bienveillance des officiers supérieurs commandant les postes de la ligne que nous allons suivre.

Le colonel commandant la place de Schoukovaïa, nous fait donner deux chambres dans une maison déjà occupée par deux jeunes officiers russes. Un de ces jeunes gens attend une occasion pour poursuivre son voyage vers Derbent. On appelle « occasion » une réunion de plusieurs personnes se dirigeant vers le même point, en nombre suffisant pour qu'un chef de corps prenne sur lui de la faire accompagner. Voyager sans escorte, c'est vouloir se faire assassiner. On juge si notre officier est enchanté de notre arrivée qui lui permet de profiter du pouvoir que nous avons de nous faire escorter sur tous les points de notre route.

Après deux jours passés à Schoukovaïa, nous voici de nouveau en campagne. Nous rencontrons encore le Térek, qu'il nous faut traverser cette fois sur un pont fortifié. Lorsqu'on a franchi ce pont, on avance à la grâce de Dieu : les postes ne protégent plus les voyageurs. Si l'on est attaqué, on se tire d'affaire comme on peut; au reste, comme depuis quelques jours nous n'entendons parler que de dangers, nous recevons cet avertissement avec assez d'indifférence : on s'habitue à tout.

Nous sommes en plein sur le versant occidental du Caucase ; le gibier abonde et ne se presse pas de fuir; il vit en parfaite sécurité, comme s'il savait bien qu'il n'est pas prudent de s'arrêter pour s'amuser à la chasse. Nous abattons quelques pièces malgré notre escorte, dont le chef nous recommande d'être plus prudents. Enfin, nous arrivons à Kasafiourte, où nous sommes admirablement accueillis.

Kasafiourte est une place militaire importante; il est commandé par le prince Mirsky. C'est là que se trouve le fameux régiment de Kabarda, fondé par le prince Bariatinsky ; ce régiment est composé d'hommes choisis, qui font depuis longtemps la guerre aux Tatares, aux Lesghiens, dont ils connaissent la langue et les habitudes. Les jours d'expéditions, les soldats de ce régiment quittent leur costume d'ordonnance pour prendre le costume tatare ; la nuit venue, ils partent, et, bien informés par des espions, ils se mêlent aux ennemis, épient l'occasion, choisissent le moment favorable, et ne reviennent jamais sans ramener quelques prisonniers ou quelques têtes d'ennemis. Le prince donne une prime de dix roubles (40 francs) pour chaque tête; la prime est portée à la masse et sert au rachat de ceux des soldats tombés entre les mains des Tatares, et dont on n'a pas coupé la tête, ce qui est rare.

Les officiers nous donnent une soirée et font danser devant nous la lesghienne par les soldats de Kabarda ; c'est une danse étrange ! D'abord, on dirait plutôt une promenade militaire ; une jeune fille de Vladicavkas (petite ville du Caucase) s'avance ensuite avec un des soldats, puis la danse prend un nouveau caractère, triste plutôt que gai : c'est l'effet de toutes les danses de l'Orient, où les jambes restent presque immobiles et où les bras seuls s'agitent en cadence.

Le lendemain, nous entrons dans la plaine de Koumich avec cent hommes d'escorte; cinquante autres doivent nous rejoindre à l'Andrev-Aoul ; nous passerons près de Schamyl. A notre droite, on aperçoit çà et là, sur les hauteurs, les vedettes de ce terrible adversaire de la Russie [1].

Andrev-Aoul : la maison d'un prince tatare; salon de réception; repas.— Thiriourth.— Une montagne de sable mouvant.— Unter-Kalé. — La ville de Temirkhan. — Chouran. — La station de Helly; une escarmouche; le champ de bataille. — La mer Caspienne.

Arrivés à Andrev-Aoul, village tatare soumis aux Russes, nous sommes reçus par le prince Ali-Sultan, et nous déjeunons chez lui.

C'est le premier Aoul (village) véritablement tatare que nous ayons encore vu. Comme les postes de cosaques, il est fortifié et palissadé avec des travaux en terre et des fossés ; pour ressembler à un poste, il ne lui manque que des canons. Chaque maison est crénelée et les toits en terrasse aident aussi à la défense. La maison du prince a elle-même un aspect formidable ; elle est entourée de grands murs et flanquée de tours carrées dont le sommet est couvert d'un toit supporté par de petites pièces de bois formant une série de créneaux qui servent de poste d'observation et facilitent le tir des soldats. Quand on a franchi la porte d'entrée, on se trouve dans une cour remplie de chevaux tout sellés; car il faut être toujours prêt au moindre signal : les attaques sont fréquentes et promptes comme l'éclair. Des hommes placés en haut des tours restent en observation à toute heure.

Après être descendus de cheval et avoir quitté nos armes (ce qui dans le Caucase est une grande marque de confiance et de politesse), nous entrons dans une salle longue dont les solives, au plafond, sont couvertes d'arabesques d'or sur des fonds d'azur et de vermillon. Du côté de cette salle opposé aux fenêtres, sont roulés six lits avec leurs couvertures de soie. Ils sont placés régulièrement dans des niches pratiquées le long du mur et servent à la décoration; le soir, on les déroule sur les tapis qui couvrent le sol, afin qu'ils soient tout prêts à recevoir les hôtes qui pourraient arriver. Des armes magnifiques sont suspendues entre les niches. Depuis le sol jusqu'à hauteur d'homme la muraille est revêtue de tapis. En face de la porte d'entrée sont deux glaces encadrées par un grand nombre d'autres petites glaces à facettes disposées à la manière persane. Des étagères en bois peint de couleurs vives et harmonieuses supportent une grande quantité de tasses

1. Schamyl, né en 1797, a été fait prisonnier par les Russes, en septembre 1859, dans la forteresse de Dorzi (ou Gounib).

de porcelaines et d'autres menus objets d'origine chinoise et persane. Enfin, çà et là sont de magnifiques harnais et deux ou trois selles brodées avec un art et une patience infinis. En somme, à Paris cet intérieur formerait un salon de fantaisie des plus curieux. Et toutefois nous n'avons là qu'une idée imparfaite de l'intérieur du palais, le luxe étant réservé pour l'appartement des femmes dont l'entrée nous est interdite.

Le déjeuner est servi sur une table dressée à l'européenne; mais les mets sont tous tatares: côtelettes, poisson, miel, sel et confitures, tout cela se confond dans nos assiettes. Arrive ensuite le mets national de l'Orient, le pilau, c'est-à-dire simplement, comme on sait, du riz et une poule cuits à l'eau.

Le village d'Andrev est l'endroit où l'on fabrique le mieux les lames de kangiars ou poignards; elles ont une réputation qui s'étend dans tout le Caucase. Il n'y a pas longtemps que l'Aoul d'Andrev est soumis à la Russie; c'est pourquoi il est si fortifié, car il a tout à craindre du ressentiment des Tatares dont il a abandonné la cause. Le prince Ali-Sultan, transformé en officier de l'armée russe, est devenu un auxiliaire dévoué de l'empereur, qui a su se l'attacher par des bienfaits; c'est pour la Russie l'un des plus sûrs moyens d'étendre peu à peu ses conquêtes.



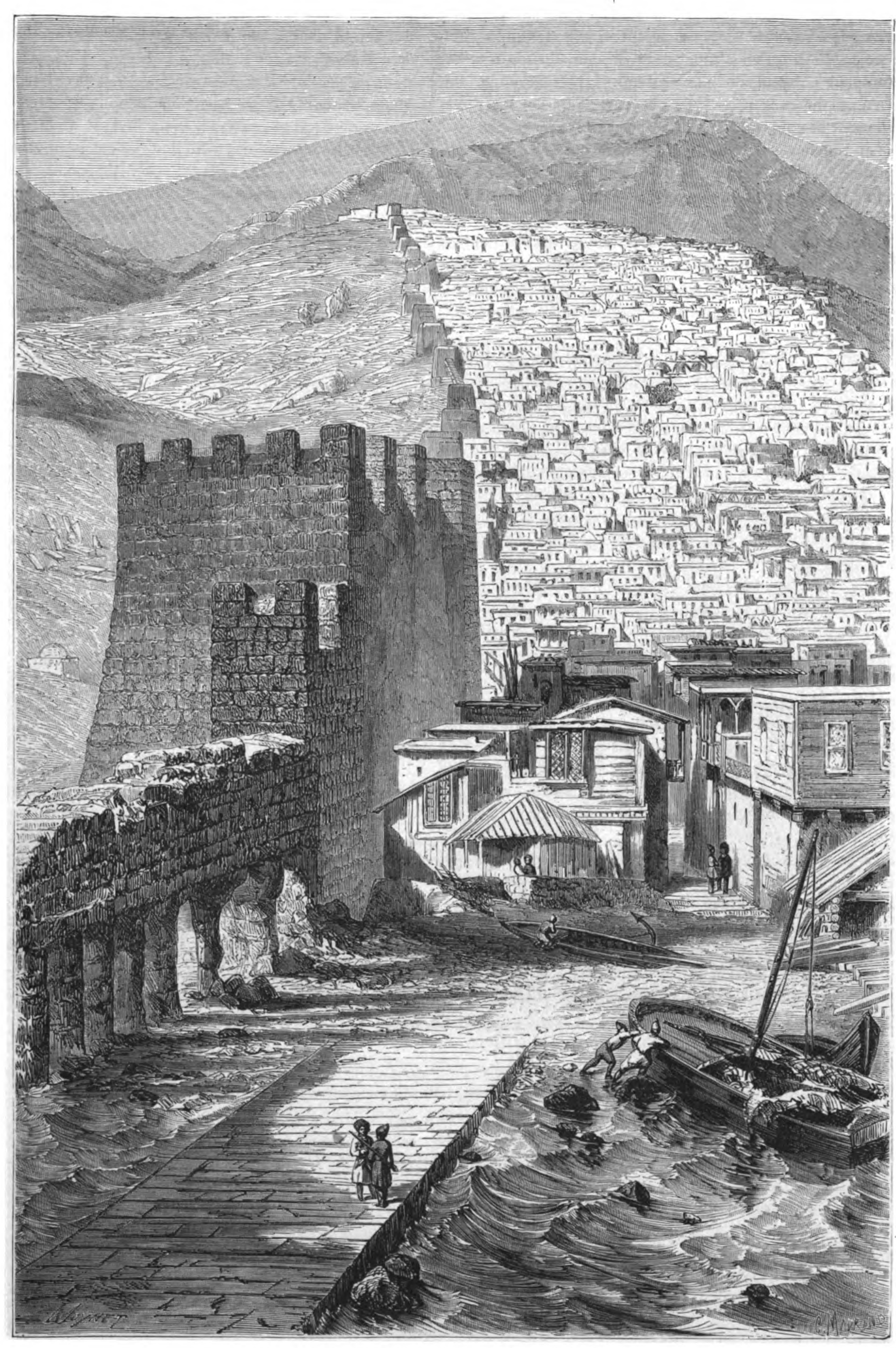
Cabane de Pierre le Grand, près de Derbent. — Dessin de M. Moynet.

Nous partons pour Thiriourth, poste militaire encore plus rapproché de la guerre que Kasafiourte et Andrev: ici défense de sortir. Avec de bons yeux, nous découvrons les sentinelles ennemies tout autour de nous. Dans la ville haute comme dans la ville basse, ce ne sont que casernes et batteries; on ne rencontre que soldats armés. Les montagnes semblent surplomber les maisons; le tableau est grandiose.

Le lendemain, après avoir pris congé du prince Doudoukoff Korsakoff et du comte Noltitz, colonel commandant et excellent photographe, nous partons avec une bonne escorte.

Avant d'arriver à Unter-Kalé, nous nous arrêtons pour examiner de près une curiosité naturelle. Dans une plaine immense où l'on ne trouverait pas, en cherchant bien, un seul grain de sable, s'élève une montagne de six cents mètres, composée tout entière d'un sable du plus beau jaune d'or. Comme ce sable est fin et mouvant, la montagne change incessamment de forme sans jamais se répandre dans la plaine. On attribue ce phénomène aux éruptions volcaniques: nous arrivons, en effet, dans une région où l'on sent à chaque pas des signes de feux souterrains.

Unter-Kalé est bâti sur une montagne coupée à pic; nous nous reposons près d'un ruisseau qui coule à ses pieds, en attendant les chevaux qu'on est allé chercher dans



Vue de Derbent (Russie méridionale). — Dessin de M. Moynet.

la ville. Des femmes tatares viennent, les visages voilés, puiser de l'eau qu'elles emportent sur leur dos ou sur leurs épaules, dans des amphores d'une forme charmante. Ce n'a pas été sans peine que notre interprète et notre jeune officier russe ont obtenu des chevaux. Nous repartons au milieu de gorges étroites, à travers des lits de torrents ; à la nuit sombre, nous nous abritons dans un taudis qui sert de poste aux soldats et de demeure habituelle à tous les insectes de la création.

Nous arrivons à Choura ; quatre verstes avant cette ville, nous avons passé à côté d'un rocher gigantesque au sommet duquel le Chamkal-Tarkovsky a établi son domicile. Son Aoul est en bas ; l'ensemble offre un aspect très-pittoresque.

Choura ou, pour être plus complet, Temirkhan-Choura, est le quartier général de l'armée russe dans le Daguestan ; c'est une ville russe toute moderne, qui n'a de curieux que sa situation au milieu des montagnes. Depuis deux jours, il y est tombé plus d'un mètre de neige. En descendant de Choura, nos voitures et nos chevaux glissent rapidement sur les pentes du Caucase, vers la pointe de l'Apcheron ; trois heures après avoir quitté la ville, nous retrouvons l'été avec sa végétation et une chaleur étouffante.

Nous traversons la station d'Helly, où toute la population est en grande rumeur. Les Tatares de la montagne sont venus pendant la nuit et ont enlevé des troupeaux ; ce matin, les Tatares d'Helly et les soldats des postes sont partis à la poursuite des voleurs ; on a entendu des coups de feu, mais on n'a pas encore de nouvelles. Comme l'engagement aura lieu sur le chemin que nous devons suivre, nous partons rapidement ; notre escorte brûle d'arriver à temps pour prendre part à la fête.

Il est trop tard : après une heure de marche, nous rencontrons les combattants de l'Aoul ; ils ont repris les troupeaux et tué quinze hommes, dont ils rapportent les armes et les dépouilles. Un d'eux s'offre à nous faire voir le champ de bataille, ce que nous acceptons immédiatement. Nous gravissons une colline, et, arrivés à son sommet, nous descendons dans un ravin où sont couchés à terre les quinze hommes inanimés, nus ou à peu près, et couverts de blessures. On s'est battu à l'arme blanche ; les coups de feu que nous avions entendus, tirés de loin avant la rencontre, n'avaient point porté.

Nous nous hâtons de céder la place à une vingtaine d'oiseaux de proie qui décrivent de grands cercles au-dessus de nos têtes ; puis, après avoir acheté quelques-unes des armes prises aux vaincus, nous recommençons à descendre les rampes du Caucase. Enfin, à un détour, nous découvrons subitement la mer !... la mer Caspienne[1] !

1. Le premier explorateur moderne de la mer Caspienne fut un Anglais, Antoine Jenkinson. Il s'embarqua le 6 août 1558 à Astrakhan et alla visiter les côtes de la Turcomanie. Un autre Anglais, Christope Burrough, longea les côtes occidentales en 1580.

Hérodote savait que la mer Caspienne était isolée (liv. Ier, §§ 202-204). Aristote énonce le même fait. « Le lac situé sous le Caucase, dit-il, et que ceux du pays appellent mer, est remarquable. Car, comme plusieurs grands fleuves y déversent leurs eaux et qu'il n'a point d'issue apparente, il va se jeter par une voie souterraine chez les Caraxes, dans un endroit du pont (Euxin) appelé Βαθεα (les profondeurs). En cet endroit, la mer est d'une profondeur immense » (Météorologiques). Toutefois, on lit dans les historiens d'Alexandre que ce disciple d'Aristote, au retour de la conquête de l'Inde, avait envoyé des ingénieurs pour examiner si la mer Caspienne ou Hyrcanienne était en communication avec le Pont-Euxin, ou si, de même que le golfe Persique, elle n'était qu'un épanchement de l'océan Indien ; Strabon, Pomponius Méla, et Pline croient que la mer Caspienne n'est qu'un golfe de l'océan Boréal. Arrien et Quinte-Curce supposent qu'elle est en communication avec le Pont-Euxin. Ptolémée revient à la vérité proclamée par Hérodote ; il dit en termes précis : « La mer Hyrcanienne, qu'on a aussi appelée mer Caspienne, est entourée de tous les côtés par la terre, et ressemble à une île, par rapport au continent. » On n'en continua pas moins à croire généralement que la mer Caspienne était un golfe de l'Océan ; les géographes arabes Edrisi et Ebn-al-Ouardi ne partagent pas cette erreur. Rubrequis et Marco Polo publient aussi que la mer Caspienne est sans communication avec l'Océan.

La voici devant nous, cette mer mystérieuse qui absorbe tant de grands fleuves : l'Embla, l'Oural, le Volga, la Kouma, le Térek, le Kour, etc., et dont le niveau n'augmente jamais[1] !

Tout en regardant la mer à notre gauche, nous montons et descendons tour à tour des collines que le souvenir des hautes montagnes d'où nous sortons rapetisse encore.

Vers la fin du troisième jour, nous rencontrons un cimetière tatare ; peu après, derrière un dernier pli de terrain, apparaît Derbent !

Derbent. — La cabane de Pierre le Grand. — La grande muraille du Caucase. — Un caravansérail persan. — Kouba. — Chasse aux gazelles. — Bakou. — Le Naphte. — Les Guèbres. — Atesh-Gah. — Le Temple du Feu. — Cérémonies religieuses des Guebres. — Les feux de mer.

Derbent s'offre à nous sous la forme d'une immense muraille crénelée, montant de la mer au sommet de la montagne. Nous arrivons à une très-belle porte persane flanquée de deux tours énormes : à la droite, est une fontaine entourée de grands platanes ; des femmes voilées causent à leur ombre ; des cavaliers entrent et sortent. Le paysage est tranquille ; cette scène a une grandeur qui rappelle les compositions bibliques.

Une cabane que Pierre le Grand avait habitée, en 1722, à Derbent, sur le bord de la mer, est pieusement conservée par les Russes qui, en 1848, l'ont entourée et décorée de pilastres, de chaînes et de canons. On lit sur la porte cette inscription :

ПЕРВОЕ ОТДОХНОВНIЕ ВЕЛIIКАГО ПЕТРА.

Ce qui signifie : *Premier repos du grand Pierre.*

A l'intérieur, la ville de Derbent est toute orientale ; le costume persan y domine. Le mouvement de la population

(1) Ce phénomène avait causé aux anciens géographes la même surprise qu'à M. Moynet. C'est pourquoi l'on avait supposé qu'il devait exister au fond de cette mer un gouffre par lequel le trop-plein des eaux s'en allait rejoindre un autre bassin (voyez la note précédente), soit le Pont-Euxin, soit le golfe Persique où l'on prétendait même trouver des débris de plantes qui venaient nécessairement des bords de la mer Caspienne. On a cru aux gouffres jusqu'à la fin du dix-septième siècle. C'est au commencement du siècle suivant que le capitaine Jean Perry, ingénieur de Pierre le Grand, démontra scientifiquement 1° qu'aucune communication souterraine n'existe entre la mer Caspienne et une autre mer ; 2° que l'évaporation suffit pour expliquer comment le déversement de tant de fleuves ne modifie pas le niveau de la mer Caspienne.

dans la grande rue indique un centre de commerce assez animé; le grand bazar est à droite; à gauche, une rue descend vers le quai où sont les magasins de la Russie. Observé de haut en bas, Derbent est un grand parallélogramme qui s'étend depuis la mer jusqu'à une forteresse construite sur la première montagne. La muraille, après avoir fait le tour de la ville, s'élève et se prolonge en serpentant du côté de l'Orient, de ravins en ravins, et, je crois, sur toute la longueur de la chaîne caucasienne.

Cette muraille est, dit-on, contestée par les érudits; mais nous pouvons affirmer que nous en avons rencontré les traces jusqu'à vingt-sept verstes de Derbent. La tradition dit qu'elle s'étendait de la mer Caspienne au Pont-Euxin sans interruption, et qu'il ne fallait que six heures pour porter des nouvelles d'une de ses extrémités à l'autre [1].

En 1832, un officier russe, poëte et romancier, nommé Bestucheff Marlinsky, exilé depuis en Sibérie, visita la grande muraille du Caucase dans toute l'étendue qu'elle a dû occuper et, à son retour, écrivit à son colonel une lettre dont voici quelques extraits : (la traduction, comme on le verra bien, est d'Alexandre Dumas) :

« .... Je viens de voir les restes de cette grande muraille qui séparait l'ancien monde du monde encore incivilisé à cette époque, c'est-à-dire de l'Europe.

« Elle a été bâtie par les Perses ou par les Mèdes, pour les garantir des invasions des barbares.

« Les barbares, c'était nous, mon cher colonel.

« Pardon, je me trompe : vos aïeux, princes géorgiens, faisaient partie du monde civilisé.

« Quel changement d'idées! quelle succession d'événements!

« Si vous aimez aspirer, toucher et rejeter la poussière des vieux livres, ce dont toutefois vous me permettrez de douter, je vous conseille d'apprendre le tatar, — bon! j'oublie que vous le parlez comme votre langue maternelle, — de lire *Derbent namé*, de vous rappeler votre plus vieux latin, de lire *de Muro Caucasio*, de Baer; de feuilleter un peu Gmélius (Samuel Théophile), celui qui, après avoir été prisonnier du kan des Kirghis, est venu mourir au Caucase. Je vous conseille de regretter que Klaproth n'en ait rien écrit, et que le chevalier Gamba en ait écrit quelque chose comme une niaiserie, j'en ai grand'peur. Enfin, comparez encore les uns aux autres une douzaine d'auteurs dont j'ai oublié jusqu'aux noms, ou que je ne connais pas, mais qui, eux, connaissaient la muraille du Caucase et qui en parlaient; puis alors, vous appuyant sur les preuves les plus authentiques, vous avouerez :

« 1° Que l'époque de la construction de cette muraille vous est parfaitement inconnue;

« 2° Qu'elle est bâtie, ou par Isfendiar, ou Iskender, — les deux mots veulent dire Alexandre le Grand, — ou par Chosroès, ou par Nouchirvan.

« Et votre témoignage, ajouté à tous ceux que nous avons déjà, rendra la chose claire comme le soleil au moment extrême d'une éclipse.

« Mais ce qu'il y aura de prouvé, si cela toutefois ne reste pas douteux, c'est que cette muraille commençait à la Caspienne et finissait au Pont-Euxin.

(1) On n'a point dit à M. Moynet le secret de cette mystérieuse rapidité. Il est question aujourd'hui d'un moyen de communication plus réel : on parle d'établir un canal maritime entre la mer Caspienne et la mer Noire. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Gustave Cazavan, d'après le *Journal des Économistes*.

« La dépression de terrain par laquelle la mer Caspienne communiquait, au dire des anciens auteurs, avec la mer Noire, au commencement des temps historiques, a été retrouvée (?). Cette dépression n'a cessé de contenir un cours d'eau considérable, qui peut être rendu aujourd'hui, par la volonté de l'homme, à la destination que les circonstances locales lui avaient assignée jadis. Il est constaté aujourd'hui que le Manytch, qui à l'ouest se jette dans le Don, à peu de distance de l'embouchure de ce fleuve dans la mer d'Azof, a une branche orientale qui se prolonge jusqu'à la mer Caspienne, et forme un cours d'eau continu de l'une à l'autre mer. Ce double fleuve contient toujours de l'eau, et pendant une partie de l'année, en grande abondance; il a été parcouru aux mois d'avril et de mai 1859, presque d'une extrémité à l'autre, par une flottille russe composée d'un côtre à voile et d'un autre petit bâtiment.

« Ces bâtiments, équipés aux frais du gouvernement russe, furent transportés par terre à Modschar, parce que le Volga n'était pas encore débarrassé de ses glaces et qu'il était urgent de profiter des hautes eaux du printemps. On emporta du bois à brûler, des briques pour établir des fours de campagne, pour quatre mois de vivres, etc. L'expédition, conduite par M. Sitnikow, et composée de géomètres qui avaient été chargés d'un premier travail topographique, partit le 5 avril 1859 de Modschar, les embarcations ayant été mises à flot sur le Maschtuk-Gol, parce que le débordement des eaux et la force du courant n'avaient pas permis d'amener les voitures sur un point plus rapproché de la mer Caspienne. Non-seulement tous les canaux étaient remplis d'eau, mais la plaine était inondée au loin. Ce fut même là un obstacle pour l'expédition, qui perdit beaucoup de temps à trouver son chemin.

« Cependant, dès le 24 avril, on avait dépassé le lac de Sasta, et on se trouvait à proximité de la bifurcation. On était au point de partage des eaux, et, en effet, le fleuve avait si peu de profondeur, qu'on eut peine à avancer, d'autant plus qu'il ne recevait que très-peu d'eau d'un de ses affluents, le Kala-Uss, qui est à la vérité large et profond, mais qui déborde et verse ses eaux dans la plaine peu avant d'arriver au Manitch. M. Sitnikow suivit donc le conseil d'un prêtre kalmouk, et remonta le Kala-Uss, qui, pendant une dizaine de kilomètres, coule presque parallèlement au cours d'eau principal. On quitta cette rivière au point où elle tourne au sud, et l'expédition tout entière, hommes et bâtiments, rejoignit par terre le Manytch, qu'elle retrouva à 4 kilomètres de distance, au point où passe la route d'Astrakhan à Stauropol. A partir de là, on trouva de l'eau en abondance, et la flottille parvint sans difficulté dans le Liman Manytch, où malheureusement une violente tempête détruisit la plus petite des embarcations, dont néanmoins l'équipage fut sauvé. On arriva enfin le 24 mai, sans autre accident, à Rostow sur le Don.

« Pendant la durée de l'expédition, les inspecteurs des entrepôts de Modschar et de Huyduk avaient dû mesurer à courts intervalles la hauteur de l'eau dans les canaux et lacs de leurs arrondissements, depuis la mer Caspienne jusqu'aux lacs Kœkœ-Ussun et de Sasta. L'inspecteur de Modschar, après avoir constaté, le 19 avril, que le pays était inondé partout au loin, remarqua un commencement de baisse dès le 26 du même mois, et quelques jours après, cette baisse avait fait de si grands progrès, que la plupart des terrains étaient à sec, et que les canaux ne contenaient plus que fort peu d'eau. S'étant informé des causes de ce phénomène, qui lui paraissait inexplicable, il apprit que depuis quelques années le cours du Manytch avait considérablement diminué, et que cela provenait de ce que les Turcomans qui occupaient les vastes plaines de la rive droite de la Kouma avaient établi des barrages non-seulement sur ce fleuve, mais encore sur les divers canaux du Manytch, pour inonder leurs prairies et irriguer leurs champs. C'est pour ce motif que ni la Kouma, ni le Manytch, n'arrivent aujourd'hui jusqu'à la mer Noire. Tels sont les résultats géographiques, connus jusqu'ici, de cette expédition, et ces résultats ne peuvent laisser aucun doute sur la possibilité d'établir un canal navigable entre les deux mers. »

« L'affaire en est là, mon cher colonel, et j'en ai bien peur, en restera là, malgré vous, malgré moi et malgré tous les archéologues, tous les savants, et même tous les ignorants à venir.

« La vérité pure, la vérité vraie, la vérité incontestable, c'est qu'elle existe; mais que ses fondateurs, ses constructeurs, ses défenseurs, autrefois célèbres, sont aujourd'hui couchés sans nom dans des tombeaux sans épitaphe, ne s'inquiétant guère de ce que l'on dit et même de ce que l'on rêve d'eux. Je ne troublerai donc ni leurs cendres, ni votre repos, en vous conduisant à travers l'aride antiquité à la recherche d'une bouteille vide. Non; je vous invite seulement à vous promener avec moi un beau matin du mois de juin, afin de voir les vénérables restes de cette muraille du Caucase.

« Les *portes de fer* de Derbent, aujourd'hui des portes de toile, s'ouvrent pour nous au point du jour, et nous quittons la ville. Mes compagnons, dans ce voyage pittoresque sont, outre vous, mon cher colonel, le commandant de Derbent, major Cristnikoff. Nous avions encore avec nous un capitaine du régiment de Kourinsky, et là se borne le nombre des Russes curieux.

« Depuis le règne de Pierre le Grand, savez-vous combien de fois les Russes ont visité cette huitième merveille du monde que l'on appelle la muraille du Caucase?



Cérémonie guèbre au temple d'Atesh-Gah. — Dessin de M. Moynet.

« Trois fois; et encore je n'aurais pas dû dire depuis Pierre le Grand, mais Pierre le Grand compris.

« La première fois, c'était Pierre le Grand, 1722.

« La seconde fois, c'était le colonel Werkowsky, qui finit si tragiquement de la main d'Ammulat-Bey, 1819.

« Et la troisième fois, nous, 1832.

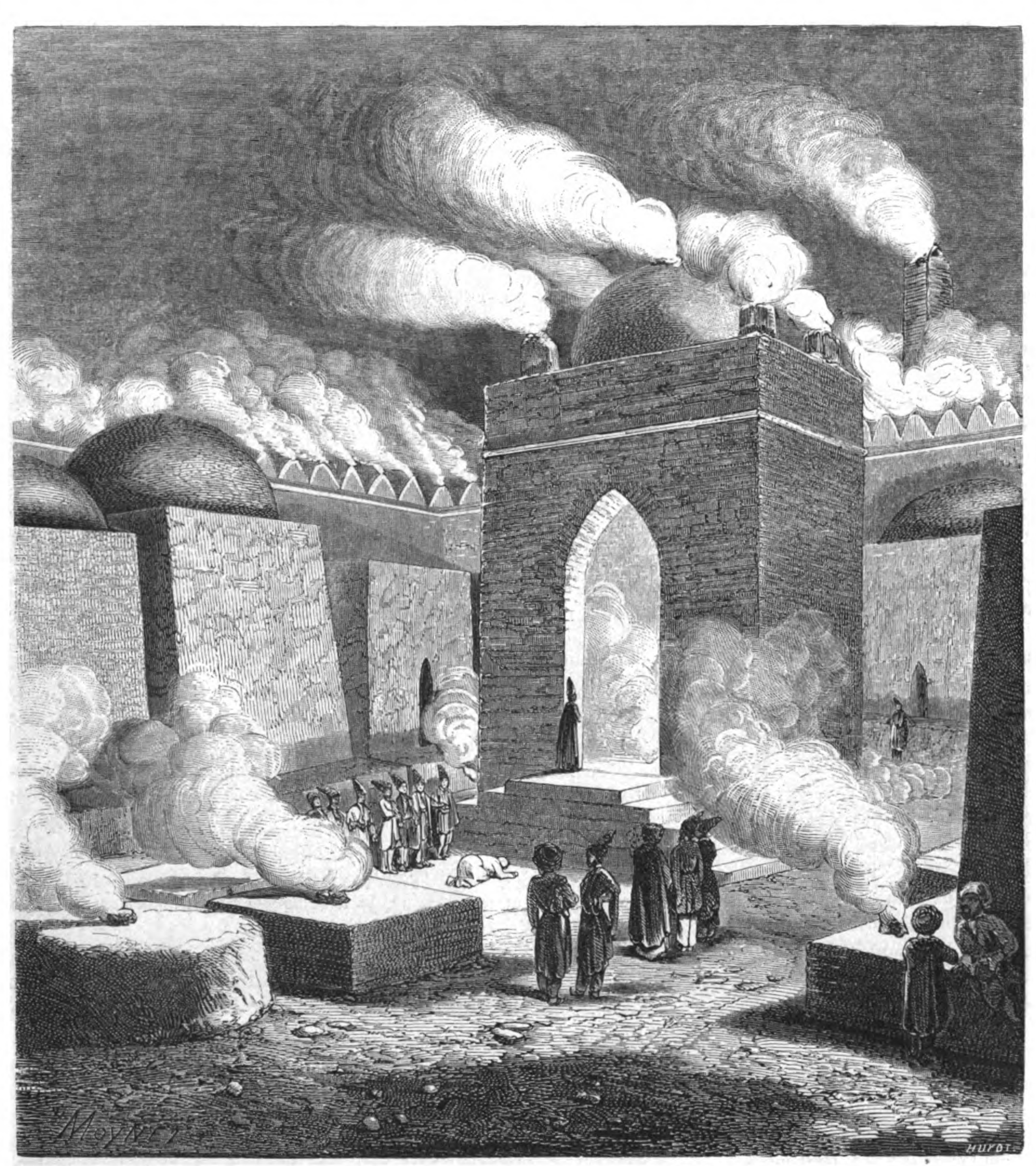
« Peut-être penserez-vous que le voyage est difficile, lointain, dangereux. Rien de tout cela, mon cher colonel: ayez donc l'esprit en repos sur nous; il s'agit seulement de prendre une dizaine de Tatares armés, de monter sur son cheval de gauche à droite, ou même de droite à gauche, comme font les Kalmouks, et de partir comme nous l'avons fait.

« Le matin était très-beau, quoiqu'il étendît sur nous ses brouillards comme un voile. Mais on sentait que ce voile allait se lever et nous montrer le visage resplendissant du soleil. Le chemin capricieux grimpait tantôt sur la montagne, et tantôt s'enfonçait dans les vides du terrain, rides profondes qui sillonnent le front soucieux du Caucase. Les physionomies sombres des Tatares, avec leurs énormes papacks, leurs armes brillantes d'or et d'argent, leurs beaux chevaux de montagne, les rochers au-dessus de notre tête, la mer sous nos pieds, tout cela

était si nouveau, si sauvage, si pittoresque, qu'il fallait arrêter à chaque pas, admirer ou s'étonner.

« Le commandant voulait, avec assez de raison et avant tout, visiter les curiosités des environs. Nous commençâmes donc notre investigation par la caverne des Dives ou des Géants, située à cinq verstes de Derbent, au fond d'un précipice appelé Kogne-Kafe, c'est-à-dire le précipice des Esprits.

« Non loin du village Dach-Kessène les eaux des montagnes se sont réunies et ont creusé un chemin à leur guise.



Le temple du Feu à Atesh-Gah près de Bakou[1]. — Dessin de M. Moynet.

Au fond de ce chemin coule un charmant petit ruisseau qui conduit à la caverne où l'imagination des montagnards a placé les Dives, c'est-à-dire les géants de la Bible, fils des hommes et des anges. Un précipice et le lit même du ruisseau est le seul chemin qui conduise à la grotte des Dives, ou autrement dit à la tombe du vizir,

1. Les anciens temples du Feu sont rares. On en voit deux, en Perse, à Nacht-i-Roustan. « Sur un rocher qui s'avance en s'élevant un peu au-dessus de la plaine, se trouvent, sculptés dans sa masse, deux autels du Feu exactement semblables. Aux quatre angles sont figurées des espèces de petites colonnes engagées, entre lesquelles sont évidées quatre niches. A la partie supérieure règne, sur les quatre côtés, une corniche surmontée d'une dentelure en forme de créneaux? » (E. Flandin, *Voyage en Perse.*)

un vizir ayant, à ce qu'il paraît, été tué ici dans une des invasions persanes. Nous marchions sur des pierres moussues sous un berceau de branches. Tout à coup nous nous trouvâmes en face de la caverne. Devant la caverne le ruisseau s'élargit, et un énorme bloc de rocher, tombé du sommet de la montagne, en garde l'entrée comme une sentinelle.

« Cette entrée, qui peut avoir quinze ou dix-huit pieds d'ouverture sur six pieds de haut, est toute noircie par la fumée. A l'intérieur, la caverne s'élargit. En dehors est creusé un abri pour les chevaux. Le sol de la caverne est couvert d'ossements, ce lieu étant un refuge de brigands et de bêtes féroces, races qui, presque toujours, laissent un certain nombre d'os aux endroits qu'elles fréquentent. Un de nos Tatars nous raconta y avoir tué l'an passé une hyène. Du reste, la caverne des Esprits trompa complétement notre attente; les faibles mortels ne peuvent y respirer, tant l'atmosphère en est étouffante. La seule entrée, ornée d'arbres auxquels s'enlacent des ceps de vigne, est digne d'attirer une attention déjà distraite par toutes les beautés de la nature qui seront offertes aux voyageurs avant d'en arriver là.

« Nous continuâmes donc notre course.

« Non loin de la caverne des Dives, et près du village Dgaglani, est la grotte d'Emdjekler-Pir ou des Saintes-Mamelles.

« Mais, pour arriver là, il nous fallut de nouveau quitter nos montures, et descendre, en nous accrochant aux buissons, jusqu'au fond d'une profonde vallée où l'on nous montra une petite voûte de cinq ou six pieds de diamètre, du plafond de laquelle pendaient des stalactites ressemblant en effet à des mamelles, et de l'extrémité de chacune de ces mamelles tombaient des gouttes d'eau. Les femmes des villages voisins estiment fort la vertu de cette eau. Lorsqu'une nourrice perd son lait, elle vient dans cette caverne, égorge un mouton, délaye un peu de terre avec l'eau des saintes mamelles, et la boit en grande confiance. La foi est si grande, que si elle n'est pas guérie tout à fait, elle sera du moins soulagée. Nous bûmes de cette eau, mais pure; puis ayant remonté jusqu'à la cime du rocher, nous nous dirigeâmes vers l'occident pour voir l'opposé de ce que nous venions de voir, c'est-à-dire une source sortant de terre au lieu de tomber du plafond.

« Ah! celle-là, nous dit notre conducteur en se dres-
« sant sur ses étriers et en soulevant son papack, elle
« a rafraichi un des plus puissants rois et un des plus
« grands hommes qui aient jamais existé, double qualité
« rarement réunie : le padishah russe Pierre le Grand y
« a bu lorsqu'il a pris Derbent. »

« Nous sautâmes à bas de nos chevaux, et nous bûmes respectueusement un large coup à ce ruisseau sacré.

« Il coule toujours par la même ouverture; mais depuis cent ans nul buveur ne s'est incliné sur sa rive qui ait fait oublier le premier.

« Nous nous étions rapprochés de la muraille du Caucase, qui s'accroche au rocher même duquel sort cette source. Il est curieux de comparer l'œuvre de la nature avec celle de l'art, le travail du temps et celui de l'homme.

« La lutte de la destruction contre la matière était visible, et parfois avait l'air d'être intelligente : une graine de hêtre était tombée dans une gerçure de la pierre où elle avait rencontré un peu de terre végétale, et alors la graine avait poussé et était devenue un grand arbre, dont la racine avait fini par disjoindre et faire éclater la muraille. Le vent, en s'engouffrant dans les ouvertures commencées, avait fait le reste. Seul, le lierre, compatissant comme les chantres et les troubadours qui recueillaient et réunissaient les débris du Tasse, seul le lierre rattachait les pierres déjà tombées aux ruines prêtes à tomber de la muraille.

« Cette muraille se dirigeait en droite ligne de la forteresse Narine-Kale à l'occident, sans s'interrompre ni aux montagnes, ni aux précipices; elle était flanquée de petites tours placées à des distances inégales les unes des autres et de grandeurs inégales elles-mêmes. Elles servaient probablement de postes principaux; on y renfermait des armes et des vivres; les commandants y habitaient, et l'on y rassemblait, en cas de guerre, les troupes qui, par le sommet de la muraille, communiquaient d'une tour à l'autre.

« Cette muraille, quoique s'éloignant de Derbent, conserve le même caractère qu'à Derbent : sa hauteur change selon la situation du terrain, et dans les descentes rapides, elle s'abaisse en forme d'escalier. L'intérieur, c'est-à-dire la moelle de la muraille, si l'on peut s'exprimer ainsi, est composé de petites pierres réunies avec de la glaise et du ciment. Les tours dépassent les murailles, mais d'une archine à peine. C'est, au reste, le caractère des forteresses asiatiques, en opposition avec celui des forteresses gothiques de l'Occident, où les tours s'élevaient de beaucoup au-dessus des remparts. Elles sont vides et presque toutes coupées longitudinalement par des meurtrières; mais ce qu'il y a de plus curieux, ce qui constate la haute antiquité de cette muraille, c'est que la même chose que Denon remarque dans les pyramides des pharaons, je le remarquerai ici : absence complète d'arches.

« Je suis descendu dans tous les passages souterrains de ces tours conduisant à des sources ou à des réservoirs; nulle part je n'ai retrouvé l'arche. Ma conviction est que les constructeurs de ce gigantesque ouvrage ne la connaissaient pas.

« Maintenant, comment se prolongeait la muraille? de quel côté se dirigeait-elle? jusqu'où allait-elle? s'étendait-elle bien au delà des restes que l'on trouve encore aujourd'hui? Voilà une question qui, selon toute probabilité, restera éternellement obscure. »

Cette citation a pu paraître un peu longue, mais elle nous dispense de raconter l'excursion que nous fîmes nous-mêmes avec deux officiers russes et notre interprète. Nous avons vu ce que Bestucheff Martinsky a décrit, et nos impressions ont été les mêmes que les siennes; seulement nous ne les aurions pas exprimées aussi vivement.

Que l'on sorte de Derbent du côté de l'Europe ou du côté de l'Asie, on rencontre partout une quantité considérable de pierres tumulaires avec des inscriptions tatares, persanes, arméniennes. On ne détruit jamais ces monuments funèbres : la population de Derbent n'approche pas du dixième de celle dont les tombes couvrent le sol.

Nous passons trois jours à Derbent.

En sortant de Derbent, on s'avance entre la mer à gauche et les montagnes du Daghestan à droite. La route est à peine tracée, et, faute de voyageurs, elle manque un peu d'animation; en revanche, elle n'est que trop pittoresque, comme nous nous en apercevons en arrivant près d'un torrent, sur lequel on a négligé de jeter un pont. Heureusement nous avions fort avancé notre éducation de voyageurs : un torrent, si rapide qu'il soit, ne nous effraye plus; celui-ci, après avoir été sondé par un cavalier, est assez aisément franchi au grand galop. Nous arrivons le soir à Kouba.

Kouba est perché sur une hauteur. A ses pieds coule la Koudioul-Tchay. Cette rivière sépare la ville d'un faubourg habité par les juifs, qui, au lieu d'être commerçants, comme partout ailleurs, se sont faits cultivateurs et industriels. On attribue cette particularité à la présence des Arméniens, contre lesquels les juifs ne peuvent lutter de finesse. Selon un proverbe très-usité dans le Caucase, il faut six juifs des plus rusés pour tromper un Arménien.

A Kouba on fabrique des tapis, des broderies et des lames de kangiars.

Le lendemain, nous reprenons notre route, en nous dirigeant vers la pointe du cap l'Apchéron.

Le soir, nous apercevons dans le désert un grand monument en ruines : c'est un ancien caravansérail persan; nous y faisons allumer du feu. Kalino, notre interprète, m'avertit qu'avant le lever du jour nous irons nous mettre en embuscade pour tirer les gazelles qui descendent de la montagne et viennent boire à un ruisseau voisin; je n'ai garde de manquer une si belle occasion. A l'heure dite, nous allons tous attendre, à plat ventre dans l'herbe, le moment où il plaira à ces gentilles créatures de paraître. On les aperçoit enfin : elles ont un moment d'hésitation, mais ne voyant rien remuer, elles avancent avec confiance; nous leur envoyons chacun notre coup de fusil. En un instant, elles s'élancent et remontent vers les hauteurs, laissant deux d'entre elles sur le terrain. J'avoue que je me suis senti un remords : aucun visage sur terre n'exprime plus de douceur que celui de la gazelle; en conscience, j'aime mieux chasser tout autre animal, le scorpion, par exemple. De plus, celui-là, nous n'avons pas la peine de le chercher ni de l'attendre: il vient à nous plus souvent que nous ne le désirons.

Nous nous éloignons de la mer pour traverser le cap l'Apchéron, et nous recommençons à monter et à descendre, toujours au galop. La mer reparaît, et à nos pieds, au bas de la colline (car nous sommes sur l'extrémité de la chaîne du Caucase), nous découvrons Bakou! Bakou, la ville des Guèbres, des Parsis! Nous voyons à droite et à gauche des couches de naphte à ciel découvert et en pleine exploitation.

On sait que le naphte est une espèce de bitume liquide, très-inflammable. Le sol sur lequel est bâti Bakou en est plein; si on introduit assez profondément, en quelque endroit que ce soit, un bâton dans la terre et qu'on approche une lumière de l'orifice du trou que l'on a fait, on a immédiatement un bec de gaz.

La végétation autour de Bakou est à peu près nulle, non que le sol ne puisse être fertile; il est chauffé surabondamment par les feux souterrains, mais l'eau manque; ce qui fait qu'un jardin est, à Bakou, un luxe princier.

La journée est magnifique. La triple enceinte des murailles noires et crénelées de la ville persane, le palais du khan, la tour de la Demoiselle et les minarets se détachent en teinte sombre sur les bâtiments de la ville, tous plus modernes et badigeonnés à la chaux.

Bakou a conservé sa physionomie persane, malgré la domination russe, qui, du reste, y est toute récente. Les monuments de la vieille civilisation sont encore debout. Les sculptures du palais des khans sont dans un état parfait de conservation. La porte principale de cet édifice est un chef-d'œuvre. Dans le bazar on trouve un ancien caravansérail en ruine, dont les chapiteaux sont d'un dessin admirable. Les minarets et la vieille mosquée sont couverts d'un luxe d'arabesques plein d'élégance. A côté de la vieille cité, il s'en est élevé une autre toute composée de cabanes en bois.

Bakou est le meilleur port de la mer Caspienne.

En tout temps la ville de Bakou a été considérée comme une ville sainte par les Guèbres.

M. Pigoulevsky, qui nous a donné l'hospitalité, nous conduit le soir même au couvent des Parsis, situé à vingt-deux verstes de Bakou; c'est le fameux sanctuaire Atesh-Gah, où brûle le feu éternel.

Les prêtres, nous dit notre hôte, sont au nombre de trois seulement : ils sont venus de Delhi; ils ont un autre couvent à Bombay. Persécutés par les mahométans depuis l'an 655, les Parsis sont proscrits et dispersés : ils ne mangent jamais rien de ce qui a vécu; ils ne doivent jamais verser le sang. Ces pauvres gens sont les plus doux et les plus inoffensifs des hommes; ceux qui sont à Atesh-Gah y vivent paisiblement sous la protection de la Russie.

Nous arrivons dans une vaste plaine : des feux s'échappent d'ouvertures irrégulièrement placées; au milieu, s'élève un édifice crénelé; de chaque créneau sort une gerbe de flamme; un foyer plus intense, composé de cinq feux, couronne la plus haute coupole.

A l'intérieur, le spectacle est imposant : partout le feu sort de terre; sous la coupole centrale, l'autel est couvert de flammes.

Nous assistons à une cérémonie religieuse; les prêtres chantent sur un ton fort doux, et leurs voix sont quelquefois accompagnées par les sons clairs de petites cymbales. L'office terminé, on nous offre un morceau de candi et des fruits.

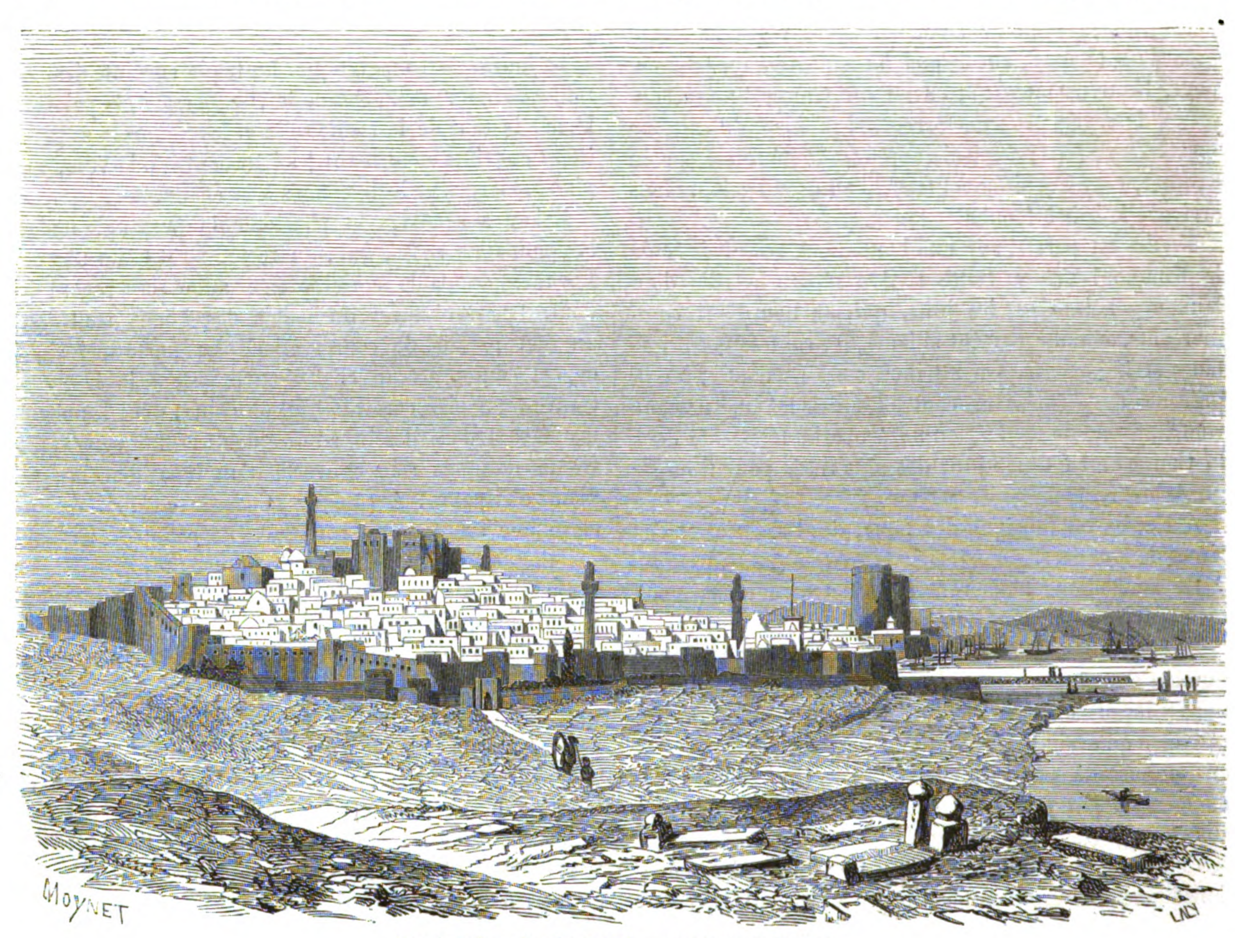
Il nous reste à voir les feux de mer. Le lendemain, un capitaine, M. Freygang, nous fait gréer un canot, et nous

nous dirigeons, par une belle nuit, jusqu'aux émanations de naphte qu'on devine de suite à leur odeur. Un des matelots, muni de bon nombre d'étoupes, en allume quelques-unes et les jette à la mer, à un endroit où elle semble bouillonner; à l'instant même, toute la surface de la mer s'enflamme sur une étendue d'une quarantaine de mètres. Nous allons plus loin répéter la même expérience, et l'incendie se propage; nous nous promenons sur un océan de feu. Quels décors! quelle féerie! Il faut enfin nous éloigner; derrière nous brillent toujours les feux, et ils brûleront jusqu'à ce qu'un vent impétueux vienne les éteindre, ce qui peut se faire attendre quinze jours et même un mois.

Après les feux, nous avons encore à admirer l'ancien palais des kans, belle ruine persane dont les portes sont plus ouvragées que nos plus riches dentelles; c'est une page des *Mille et une Nuits*.

A l'extrémité du cap de l'Apchéron, se trouve une île appelée Sviatoï (île sainte), parce que, comme Bakou, elle a des puits de naphte.

Autour de la ville, sur le bord de la mer, on a creusé des puits, dont la profondeur varie de cinq à vingt mètres,



Vue de Bakou (Russie d'Asie). — Dessin de M. Moynet.

à travers une marne argileuse, imbibée de naphte. La plus grande quantité donne du naphte noir, quinze donnent du naphte blanc.

On n'approche jamais du feu de ces puits en exploitation; ils s'enflammeraient, et on ne pourrait les éteindre.

J'en ai vu un immense, qu'un accident a enflammé au commencement de ce siècle; il brûle encore.

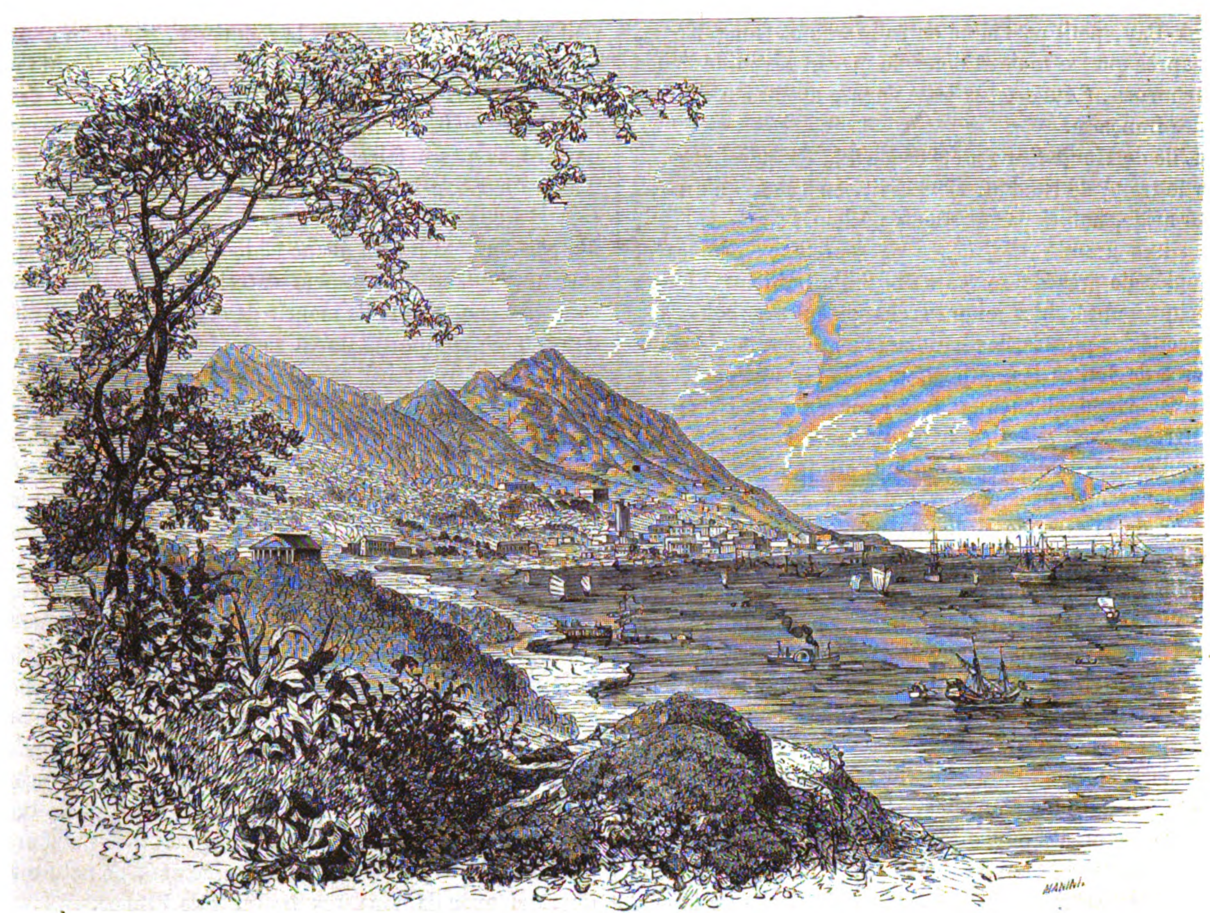
Plusieurs se sont enflammés sans cause connue.

Le naphte est léger et transparent quand on l'épure; les outres qui servent à transporter le vin en sont enduites; les Tatares, qui ont horreur de la graisse de porc, se servent aussi du naphte pour graisser les roues de leurs chariots. C'est un progrès. Autrefois les Tatares étaient tout fiers de l'insupportable bruit que faisaient les deux roues de leur charrette (arba). « On nous entend de loin, disaient-ils, nous sommes d'honnêtes gens : nous n'avons pas besoin de silence, et nous ne voulons pas glisser sur les routes comme des voleurs[1]. »

E. MOYNET.

1. Klaproth.





Vue de Hong-Kong. — Dessin de M. Sabatier d'après une aquarelle de M. de Trévise.

VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857 - 1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS M. DE TRÉVISE[1].

LA CHINE.

Arrivée en Chine. — L'île de Hong-Kong. — Dîner chez le gouverneur. — Un théâtre chinois. — M. Jardine. — Le collége des missionnaires. — La vallée Heureuse.

.... Nous quittons Singapore le 3 octobre 1857, et nous saluons en passant Pedra-Branca et Poulo-Condore. Malgré quelques craintes de typhon, nous remontons heureusement cette partie de la mer de Chine, et, le 13 octobre, le Céleste-Empire s'offre à nos yeux.

Nous traversons toute une flottille de jonques, rangées en ligne, qui traînent chacune un large filet. L'horizon en est couvert, et c'est par centaines qu'on peut les compter. Rien, sur les côtes de France, ne peut donner l'idée d'un mouvement pareil. Nous passons au milieu d'elles, en prenant garde d'en écraser. Toute une famille, entassée pêle-mêle, se presse sur le frêle esquif. C'est tout leur avoir, c'est leur habitation, leur demeure. La Chine possède dans ces hardis pêcheurs une vaste pépinière d'excellents matelots. Nous mouillons, au coucher du soleil, à l'embouchure de la rivière de Canton, près de l'île de Léma. Le lendemain, nous remontons le

1. M. le marquis de Moges et M. le marquis de Trévise, petit-fils du maréchal Mortier, ont été attachés à l'ambassade française qui, envoyée au printemps de 1857 en Chine et au Japon, était de retour en France au commencement de 1859. Tous deux ont mis à profit leur séjour dans ces contrées dont nous parlons si souvent et que nous connaissons encore si peu, pour les bien étudier. Ils ont

fleuve, large, en cet endroit, de près de vingt lieues, et nous naviguons à travers les groupes d'îles qui encombrent son embouchure. Nous atteignons bientôt Castle-Peak-Bay, petit port situé entre Macao et Hong-Kong, et, après quatre mois et demi de mer et six mille lieues parcourues, *l'Audacieuse* jette l'ancre au milieu de l'escadre française.

L'île de Hong-Kong a été cédée à la Grande-Bretagne par le traité de Nankin. Ce n'était, en 1842, qu'un rocher aride, habité par quelques pêcheurs ; aujourd'hui, c'est une grande ville, ornée de somptueux édifices et peuplée de près de soixante-dix mille habitants. Là où quelques misérables jonques échappaient avec peine à la rapacité des pirates, les bâtiments de guerre et de commerce de toutes les nations, pressés les uns contre les autres, viennent chaque jour jeter l'ancre. Là où de pauvres pêcheurs entassaient quelques rares sapèques dans l'année, l'on entend aujourd'hui le bruit incessant des dollars. Quinze années ont suffi au génie colonisateur de la Grande-Bretagne pour opérer cette merveille et pour faire de ce lieu, inconnu jusque-là, le port le plus fréquenté de ces mers. Des docks, des hôpitaux, des magasins pour l'armée et pour la marine ont été établis ; une belle cathédrale gothique a été construite ; et chacun des riches négociants européens en Chine a tenu à honneur de fixer son domicile et de se bâtir un palais sur cette terre devenue anglaise. Aujourd'hui, une large rue macadamisée, plantée d'arbres et bordée de trottoirs, longe, durant plus d'une lieue, la rade entre deux lignes non interrompues de maisons européennes ou chinoises, et de vastes capitaux sont chaque jour employés à de nouvelles constructions. Toute la partie qui borde le quai est occupée par les entrepôts et les marchandises, et les nouveaux arrivants sont obligés de gravir la montagne.

L'hôtel du gouverneur, *government house*, s'élève au-dessus de la ville. De la promenade qui l'entoure, on domine la rade, sans cesse sillonnée par de légers steamers, ou retentissante du bruit du salut d'un bâtiment de guerre qui jette l'ancre.

Le dîner que nous y donne sir John Bowring, le lendemain de notre arrivée, ne manque pas d'un certain intérêt. Nous quittons le bord à sept heures, et nous trouvons au débarcadère huit palanquins qui nous attendent. Le baron Gros[1], porté par quatre Chinois, passe le premier, puis le commandant d'Aboville et nous autres. Les coolies du consul, tenant des lanternes chinoises, éclairent notre marche à travers la montagne. Sir John nous reçoit le plus gracieusement du monde, nous présente à sa famille, aux autorités de la colonie et aux chefs des principales maisons anglaises. On se met à table, et nous ne tardons pas à faire une fâcheuse découverte. Il est d'usage à Hong-Kong, lorsque l'on est invité quelque part, d'amener avec soi son *boy*. Celui qui, comme nous, n'a pas derrière lui un jeune Chinois fraîchement rasé, avec une queue élégamment entrelacée et une longue robe blanche, risque de mourir de soif et de faim à côté d'une table somptueusement servie. C'est ce qui nous serait à la lettre arrivé, sans l'obligeance de nos voisins, qui, voyant notre embarras et souriant à notre inexpérience, s'empressèrent de mettre leurs *boys* à notre disposition. A minuit l'on se retire, et nous avons peine à retrouver nos chaises et nos coolies au milieu de soixante palanquins entremêlés et de cent cinquante Chinois criant et cherchant à se faire reconnaître. En revenant, nous songions à ce que la situation avait réellement d'extraordinaire : tous ces Anglais, servis uniquement par des Chinois et des Hindous avec qui la Grande-Bretagne est en guerre ; sir John Bowring, dont la tête est mise à prix, calme et tranquille, quoique tout environné de Chinois ; lord Elgin, qui doit décider des grands coups à porter à la Chine, retournant à son bord, la nuit, sans escorte, porté par quatre coolies. Ce sont de ces choses, on en conviendra, que l'on ne voit guère ailleurs que dans l'extrême Orient, et certainement de nature à impressionner de nouveaux arrivants de France.

Nous faisons connaissance avec nos collègues de l'ambassade anglaise, et des rapports de la plus cordiale intimité s'établissent promptement entre nous. Nous allons visiter ensemble les magasins des marchands de curiosités et les ateliers des principaux peintres indigènes. Nous assistons à un grand *singsong*, ou représentation théâtrale donnée gratuitement à leurs concitoyens par quelques riches négociants chinois, qui ont fait les frais d'une troupe de comédiens et d'un vaste hangar en bambou. D'une estrade réservée, nous voyons la foule qui ondule et se renouvelle sans cesse ; car le spectacle commence à huit heures du matin et dure jusqu'à huit heures du soir, sans que jamais la scène reste vide un seul instant. Des héros de toutes sortes, des génies, des dieux y prennent place, et s'y livrent aux combats les plus fabuleux. Rien n'égale la pantomime des acteurs chinois et le luxe des costumes, tous éclatants d'or et de soie. Les femmes ne montent jamais sur la scène dans l'Empire du Milieu ; les rites s'y opposent, et leurs rôles sont joués par de jeunes Chinois. Le ton de ces acteurs est tellement aigu et criard, la musique est tellement bruyante, qu'au bout d'une demi-heure, le pauvre Européen égaré en ces lieux demande grâce et s'enfuit.

Il y a quatre mille catholiques à Hong-Kong et une

observé avec attention la nature et les hommes, les paysages, les monuments, les physionomies, les mœurs, et ils ont noté leurs souvenirs, M. de Moges dans une narration, M. de Trévise dans un album : ce que le premier décrivait d'un style élégant et rapide, le second, aux mêmes heures de loisir, le figurait avec esprit et goût dans une suite d'aquarelles que l'on pourrait attribuer à nos meilleurs artistes. Le livre et l'album s'éclairent et se complètent ainsi l'un l'autre ; mais l'album n'est pas publié et probablement ne le sera jamais : nous considérons donc comme une bonne fortune d'être autorisé à en détacher quelques pages et à les encadrer ici avec le texte même de M. de Moges. Cette union de deux témoignages sincères, semblables sous des formes différentes, nous paraît intéressante, instructive, et tout à fait digne d'être recommandée comme exemple à ceux de nos jeunes compatriotes que leurs fonctions ou le seul amour des voyages conduit de même loin de la France.

Voici le titre du livre de M. de Moges : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon en 1857 et 1858*. 1 vol. in-18. Hachette et Cie. 1860.

1. Commissaire extraordinaire, chef de l'ambassade française.

belle église desservie par les Pères italiens. Près de là se trouve la procure des Missions étrangères en Chine.

Nous assistons, à la procure, au départ de trois courriers chinois se rendant dans les provinces du Nord, et l'un jusqu'aux frontières du Thibet. Ils seront trois mois dans leur voyage, naviguant presque toujours sur les fleuves et sur les canaux. A la sortie de Canton, il y a une énorme montagne à franchir. Tous les transports s'y font à dos d'homme, et on trouve des maisons de roulage très-bien organisées pour ce service. Qu'on juge de l'immense activité de ce transport, en songeant que toutes les matières premières fabriquées à Canton ou destinées à l'exportation passent par cette route. De l'autre côté de la montagne coulent des rivières dans toutes les directions. Avec l'argent destiné aux missions, les courriers achètent à Canton des toiles et autres marchandises indigènes, dans lesquelles ils enveloppent avec soin les objets européens et religieux qu'ils portent aux chrétientés. Arrivés à leur destination, ils font le commerce, ils vendent les marchandises achetées à Canton, rendent l'argent aux Pères, et le surplus est pour eux et devient leur profit légitime.

Nous prenons avec le P. Rousseille un *chinese boat*, et nous allons avec lui, au fond de la baie, visiter le collége des missionnaires. Nous descendons au débarcadère de Jardine, nom d'un riche négociant, qui tient à Hong-Kong le premier rang. Il a bâti sur un mamelon une charmante villa, puis, à ses pieds, au bord de la mer, les bureaux de sa maison. C'est une construction magnifique, en belles pierres de taille; on dirait un ministère. On entend, à une lieue, remuer les livres sterling, les piastres mexicaines et les lingots. M. Jardine a une garde avec lui, ses cipayes qu'il paye et qu'il emprunte au gouvernement; il a son pavillon, le pavillon de la maison Jardine Matheson, et des canons. Nous en voyons un, somptueusement fondu, et nous reconnaissons avec surprise les fleurs de lis et le soleil de Louis XIV. Quel caprice du sort a amené le canon du grand roi chez ce roi de la finance? Il commerce de tout et remue les millions à la pelle. Il a tout un arsenal et répare lui-même ses vaisseaux, qui vont répandre l'opium et échanger le thé et la soie dans toutes les parties de la Chine. C'est l'opium qui a fait la fortune de cette maison, comme de toutes les grandes maisons de Hong-Kong.

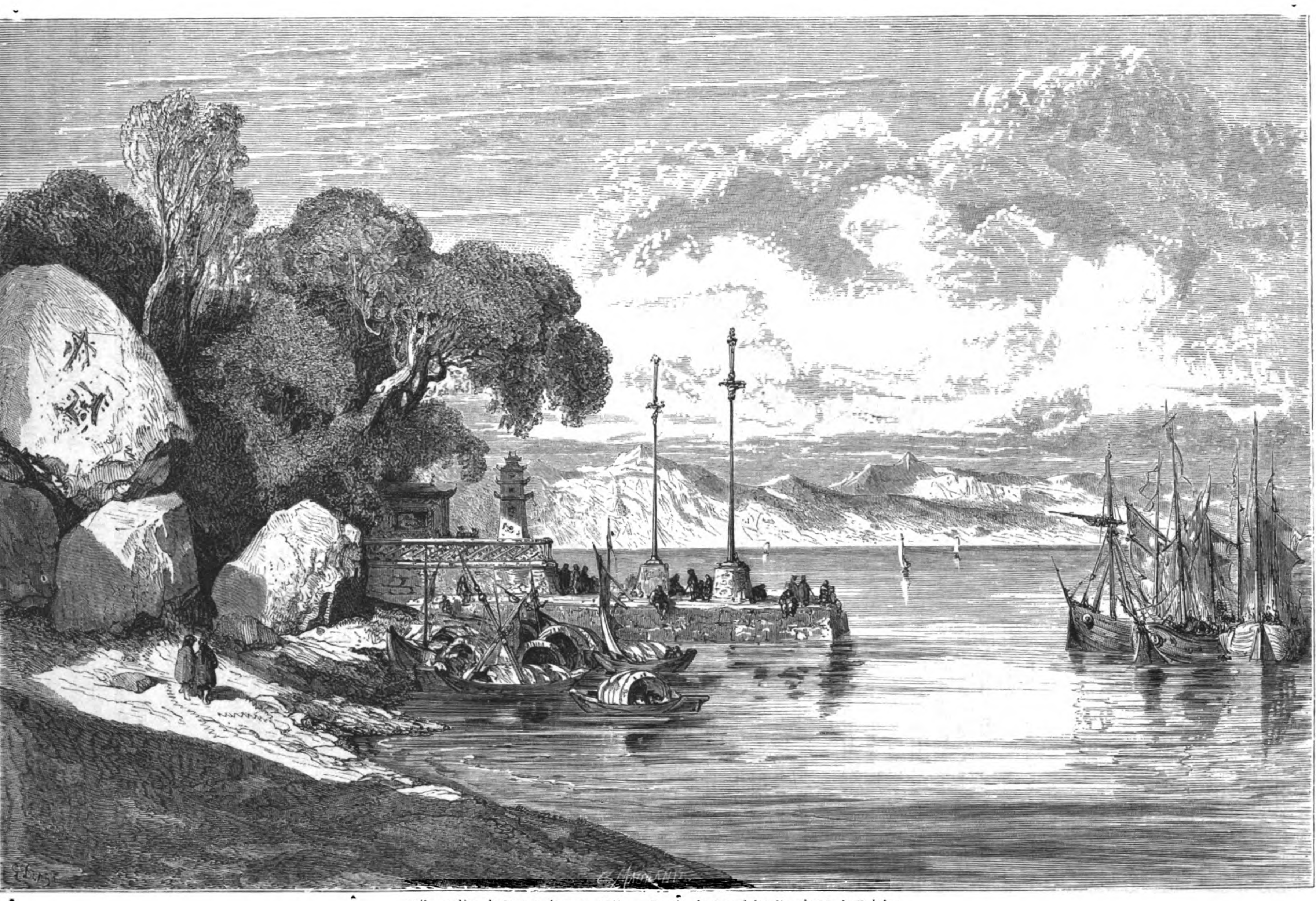
Nous nous rendons, en gravissant la colline, au collége des missionnaires, isolé au milieu de la montagne. Leur pauvreté les sauve de toute visite des forbans. Ces pirates sont venus, cependant, une fois au nombre de huit; mais ils n'ont rien trouvé de précieux à emporter, et ils sont partis, non sans avoir menacé de leurs sabres l'un des missionnaires. Les Pères ont maintenant des piques, des fusils et de gros chiens qui font bonne garde. Nous recevons d'eux le plus affectueux accueil. Nous revoyons le P. Leturdu et le P. Fontaine, venus à bord de la frégate. Nous prenons avec eux du thé et des gâteaux secs apportés de Canton. Nous allons ensuite dans la salle d'études, où de jeunes Chinois, en longue robe bleue, apprennent le latin et leur langue maternelle. Nous nous faisons écrire nos noms en chinois, et nous assistons à la classe du maître indigène, où tous les élèves répètent à la fois leur leçon : ce qui produit un bruit assez discordant, mais ordonné par les rites.

Nous redescendons la colline en faisant un détour pour voir *la Vallée heureuse*, où les Anglais ont établi un *turf*, une superbe prairie pour les courses et les promenades à cheval. Un rouleau y vient chaque jour épaissir le gazon comme dans les parcs anglais. Le nom d'*Happy valley* donné à cet endroit vient des cimetières qui l'entourent On en compte trois, un anglican, un catholique, et un zoroastrien où l'on brûle les corps. De l'autre côté, à même la montagne, sans enclos, et çà et là au milieu des pins et des rochers, on voit une multitude de tombeaux chinois, avec une pierre de granit debout, indiquant le nom du défunt, l'année et le jour de son décès. Tout alentour, les parents ont soin de ménager un banc circulaire pour que l'esprit puisse se reposer; et le long de la route, nous trouvons des papiers argentés, destinés à retenir le diable et à l'empêcher de dévorer l'âme du défunt que l'on porte à sa dernière demeure. Le diable, croyant voir de l'argent, s'arrête pour le ramasser, et donne à l'esprit le temps d'être installé dans son tombeau. C'est ainsi que les Chinois, non contents d'attraper les Européens, cherchent à duper même le diable, et, en vérité, je me demande si, le plus souvent, ils ne peuvent pas lutter avec avantage !

Nous revenons, à la voile, à l'hôtel du Club.

Sir John Bowring est le troisième gouverneur de Hong-Kong. Sous lui, la colonie a pris une extension rapide; de nouvelles rues se sont ouvertes; de vastes quartiers se sont bâtis, et la population de l'île a presque doublé de nombre. On compte aujourd'hui à Hong-Kong six mille Européens et soixante mille Chinois. Malheureusement, sir John tient plus à la quantité qu'à la qualité, et la colonie anglaise est devenue le refuge de tous les bandits de la rivière de Canton. Ils viennent, sans crainte, s'y approvisionner, et le gouverneur nous avouait que, dans l'année, il avait été vendu quatre mille petits canons et pierriers aux pirates ou autres possesseurs de jonques dans la rivière. La police blanche et noire de sir John a, nuit et jour, le mousqueton sur l'épaule, et elle a fort grand'peine à empêcher les vols. Une aventure arrivée, l'été dernier, au commandant du *Catinat*, est assez caractéristique. Il n'avait point confiance dans l'honnêteté de la population de Hong-Kong, et ne descendait jamais à terre qu avec ses pistolets dans ses poches. En plein jour, à deux heures de l'après-midi, à quelques pas de son canot, quatre hommes robustes le saisissent en arrière par les bras. Puis un petit Chinois vient tranquillement lui enlever sa bourse et lui décrocher sa montre. Après quoi, une violente secousse le jette par terre, et le tour est fait. Tous les Chinois ébahis regardent, sourient; aucun ne lui vient en aide, et les voleurs se perdent dans la foule.

Entre les Européens et les Chinois se groupent, tant à Hong-Kong qu'à Macao, un assez grand nombre de Parsis, adorateurs du feu. Ils viennent de l'Inde, la plu-



Débarcadère de Macao (voy. p. 134). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.

part du temps, de Bombay, et sont de très-riches marchands d'opium. Ils forment une race distincte, bien supérieure aux Chinois et aux Hindous. Ils ont de très-belles figures, une grande robe blanche orientale, un bonnet noir assez singulier, qui rappelle celui des Perses modernes (voy. p. 124); et ils forment le principal ornement des promenades de Hong-Kong et de Macao. Généralement, on vante leur munificence et la loyauté de leurs transactions.

Le 21 novembre, l'escadre française reçoit l'ordre de quitter le mouillage de Castle-Peak-Bay, pour venir en rade de Macao.

La colonie portugaise de Macao. — Le jardin de Camoëns, la pagode des Rochers, le cimetière des Parsis. — Les escadres française et anglaise remontent la rivière de Canton. — Bocca Tigris ou le Bogue. — Mouillage de Wampoa.

Hong-Kong représente l'avenir et le mouvement commercial; Macao est la ville du calme et du passé. Le



Une tankadère (batelière chinoise). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

temps n'est plus où les intrépides navigateurs portugais étaient les dominateurs de ces mers. Aujourd'hui, leurs descendants dégénérés sont réduits, pour vivre, à chercher un emploi dans les grandes maisons anglaises ou américaines. Le voisinage de Hong-Kong ôte à Macao son importance de port franc, et sa rade s'envase chaque jour davantage, comme tout le côté droit de la rivière de Canton. Les gros navires sont obligés de mouiller à une lieue de terre, et les petites canonnières seules peuvent approcher du quai de la Praya-Grande. Cependant, malgré sa décadence, Macao ne manque point d'un certain charme, le charme des souvenirs. Cette ville a été longtemps l'unique centre de relations des Européens avec la Chine. Saint François-Xavier, le Camoëns, d'autres grands hommes y ont vécu. Ses églises, ses couvents, ses autres monuments publics, noircis par le temps, attestent une splendeur dès longtemps évanouie. Macao a, en outre, un autre avantage sur Hong-Kong, c'est

celui du climat. Tandis que cette dernière ville, adossée contre *Victoria-Hill*, reçoit difficilement le souffle bienfaisant de la mousson du nord-est, Macao, ouvert à la brise de mer, livre passage au vent du nord. Aussi les habitants de Hong-Kong viennent-ils souvent s'y reposer durant les mois de grande chaleur, et le gouvernement français y a-t il établi son hôpital militaire dès le début de la campagne.

Les préparatifs de guerre donnent en ce moment à Macao une animation inusitée. Chaque jour de nombreux canots amènent à terre les officiers et les matelots de l'escadre française, ravis de secouer enfin la poussière de Castle-Peak-Bay et de voir autre chose qu'un rocher inhabité. Le soir, la gracieuse hospitalité du ministre de France et de Mme de Bourboulon nous réunit dans les salons de la légation. La promenade dans les rues, à la clarté des lanternes chinoises, a aussi son agrément, et l'on circule au milieu des maisons de jeu, des fumeries d'opium, des *sing-song* ou bruyants concerts que les riches marchands chinois se donnent souvent le plaisir d'entendre. Macao ne compte d'ordinaire que cinq mille Européens et trente mille Chinois : aujourd'hui, par suite des événements de Canton, le nombre de ces derniers est porté à soixante et dix mille.

Si la mer est belle, on peut aller en tanka à la pagode des Rochers, et revenir à pied par la route. Ce temple est mal tenu, dégradé ; il n'a pas l'aspect riche et imposant de la grande pagode de Singapore : mais sa situation est des plus pittoresques. A ses pieds se déroule le port intérieur avec sa légion de jonques et de tankas ; à son sommet s'élèvent de gros blocs de granit et des arbres séculaires dont les racines vigoureuses rampent entre les rochers ; à mi-côte s'étagent des kiosques et de petits oratoires en l'honneur des divinités inférieures, car le dieu principal reçoit les hommages des fidèles dans le sanctuaire de l'entrée. Ce doit être une divinité protectrice des matelots ; sur le portique se trouve une vaste jonque peinte en rouge, avec une inscription chinoise sur le rocher voisin (voy. p. 137).

Le jardin de Camoëns est aujourd'hui une propriété particulière. Il appartient à un Portugais, M. Marquès ; mais l'entrée en est ouverte à tous les étrangers. Nous nous promenons longtemps, sous ces frais ombrages, si rares en Chine. Nous admirons la grotte de Camoëns et l'endroit où ce grand homme aimait à se retirer, loin du bruit, pour composer ses *Lusiades*. Nous lisons différentes citations du poëte incrustées dans le marbre, puis, avec encore plus de plaisir, des vers français, composés par un admirateur du poëte et du jardin. Nous nous plaisons, du haut d'une petite terrasse, à contempler le port intérieur, éclairé par le soleil couchant. Nous écoutons les cris des tankadères (voy. p. 133), le bruit cadencé des avirons et l'affreux vacarme d'une jonque, prête à partir, qui invoque la divinité de la pagode, et s'efforce d'éloigner d'elle les génies malfaisants, en faisant retentir le ciel du bruit de ses gongs.

Le cimetière des Parsis qui s'élève en gradins audessus de la mer, les petits forts portugais bâtis en nids d'aigle, l'île Verte, la campagne chinoise, l'étroite langue de terre qui réunit Macao au Céleste-Empire, sont tour à tour visités par nous : ou bien, du haut du balcon de Duddel-hôtel, nous contemplons le mouvement de la rade, et nous jouissons du plaisir de respirer enfin la brise fraîche du nord.

Le 11 décembre, toute l'escadre française quitte la rade de Macao pour remonter la rivière de Canton. Nous partons dès l'aube, remorquant *la Némésis*, et, vers deux heures, nous mouillons à Bocca-Tigris, au milieu du gros de l'escadre anglaise. Jusqu'au Bogue, le voyage n'offre rien d'intéressant ; la rivière est trop large, c'est encore la mer ; mais, à cet endroit, elle se resserre brusquement, et l'on passe entre deux rives hérissées de petits forts chinois. Jadis, ils se présentaient avec orgueil aux navires étrangers ; mais les canons anglais en ont fait bonne justice, et maintenant ils jonchent le sol de leurs ruines.

Le lendemain, nous franchissons heureusement la première barre de la rivière, en profitant de la marée haute. Il y a eu un moment critique, où nous n'avions juste que notre tirant d'eau sous la quille. Nous avions porté notre artillerie sur l'avant et déchargé notre charbon sur les lorchas. Nous sommes venus mouiller à la pointe de l'île Danoise, en vue de l'île Française, attendant la grande marée du 19 décembre pour gagner Whampoa.

Nous sommes environnés de pauvres gens, dans une foule de mauvais bateaux, remplis de femmes et d'enfants. Ces derniers, montrant leur ventre, puis leur bouche, nous font signe qu'ils meurent de faim. A l'aide d'un filet attaché au bout d'un bambou, comme pour prendre des papillons, ces pauvres gens recueillent les morceaux de pain, le biscuit, les peaux d'oranges qui flottent le long du bord, et s'en repaissent. On ne saurait s'imaginer une pareille misère. Nous voyons, à chaque instant, passer des bandes d'oies et de canards sauvages. Les canonnières anglaises s'amusent à tirer dessus à mitraille, et en abattent chaque fois un certain nombre ; mais l'amiral Seymour leur interdit bientôt ce genre d'exercice. Le pays est riant : les villages entourés d'arbres s'élèvent au milieu des grands champs de riz ; une foule de canaux aboutissant à la rivière portent des jonques dont on ne voit que les voiles, et qui semblent naviguer au milieu de la campagne. Les canonnières anglaises vont et viennent sans cesse de Bocca-Tigris au fort Macao, devant Canton, pour maintenir libre le cours de la rivière. Nos compradors circulent d'une rive à l'autre, achetant sans trop de difficultés des vivres dans les villages.

Le 19 décembre, nous mettons sous vapeur pour changer de mouillage, ainsi que tous les bâtiments de l'escadre, se remorquant les uns les autres. Nous franchissons la seconde barre sans accident, grâce au célèbre pilote chinois de l'amiral Seymour, que nous avons à bord. Manœuvrer une masse comme *l'Audacieuse* dans un espace si étroit, au milieu d'un chenal variable et sinueux, n'était point chose facile. Le pilote s'en est tiré

à son grand honneur. Nous échangeons ainsi le mouillage de Blenheim-Reach contre celui d'American-Reach. Nous jetons l'ancre à la pointe Jardine, vis-à-vis l'île Danoise et l'île Française, devant Whampoa. Pour premier plan se trouvent un village sur pilotis, complétement abandonné de ses habitants, des champs de cannes à sucre, les deux pagodes de Whampoa-Island, d'où l'on aperçoit les forts de Canton; à l'horizon, une chaîne de collines, premiers échelons de la montagne du Nuage-Blanc; derrière nous, les contours de French-River, si gracieux qu'on les prendrait pour la conception d'un paysagiste, et une colline en gradins, peuplée de tombeaux. Nous sommes à une trentaine de lieues au nord de Macao, et à environ neuf milles de Canton.

Les populations semblent complétement indifférentes, et ne nous sont nullement hostiles. On nous reçoit même fort bien dans les villages, et l'on nous offre des bananes et du thé. Le sentiment général est celui de la curiosité chez les uns, de la peur chez les autres. Les enfants s'enfuient en criant à notre approche, les femmes nous ferment brusquement la porte au nez; mais lorsque nous nous promenons dans Whampoa, toute la population sort dans les rues pour nous voir. La ville est entourée d'un grand canal dont on a coupé tous les ponts, sauf un, de peur des barbares. Les mandarins et les soldats se sont retirés à Canton; et un Chinois nous dit que le peuple ne les laissera pas revenir, de peur que leur présence n'attire aux habitants quelques démêlés avec les étrangers.

Malgré les dispositions pacifiques de la population, l'amiral ne permet de descendre à terre que plusieurs à la fois et bien armés. A l'avant de chaque navire, on a placé un grand triangle en bambou destiné à écarter les brûlots; des embarcations armées sillonnent la rade, à partir du coucher du soleil; enfin des factionnaires sont placés à l'avant, à l'arrière, à droite et à gauche de chaque bâtiment. Leurs cris de *bon quart*, dans le silence de la nuit, ne manquent point d'une certaine solennité.

Canton. — Le lendemain du siége. — Le camp. — La salle des examens. — Mépris pour l'état militaire en Chine. — Les yamons et les pagodes. — Le faubourg de l'Ouest. — Le quartier tartare.

(Nous passons sous silence les faits de diplomatie et de guerre qui amenèrent la prise de la ville de Canton par les Français et les Anglais, pendant les journées des 28 et 29 décembre 1857. On pourra les lire dans le livre de M. de Moges. Nous nous transportons à Canton, après la victoire.)

A deux heures de l'après-midi, le 29 décembre, tout était fini; les alliés étaient maîtres de toutes les positions dominant la ville; aucun corps de soldats chinois ne résistait plus. Du haut des créneaux, on apercevait, au loin dans la plaine, les restes dispersés de l'armée chinoise, se composant de dix à quinze mille hommes, campés en longues files le long des chaussées des rivières. Ils étaient hors de la portée du canon, trop loin pour être poursuivis. On les laissa, se contentant d'observer leurs rouges bannières flottant au vent; et, le lendemain, personne ne les revit plus; soit qu'ils se fussent retirés dans l'intérieur, soit que soldats laboureurs, ils eussent abandonné leurs armes pour retourner à leurs charrues.

Ces fameux braves des quatre-vingt-seize villages, si longtemps l'effroi de l'Europe et l'espoir de la Chine, on ne les a point aperçus. Quant aux soldats tartares, montant à sept ou huit mille hommes, fils de Chinoises, et, depuis six ou sept générations établis à Canton, ils ont abjuré l'énergie et la vigueur de leurs ancêtres pour le manque de solidité et la légèreté à la course des troupes impériales chinoises. Rien, au reste, ne les distingue des soldats chinois : ils ont les mêmes armes datant des premiers siècles et vous rappelant le temps des Gengiskan et des Timour; ils ont le même chapeau rond, le même écusson sur la poitrine, une cartouchière dans le genre circassien, à la ceinture, le long fusil, les flèches, le même drapeau qu'ils agitent pour se donner du courage; seulement ils ont conservé de leurs ancêtres une plus grande force physique; ils sont grands, larges d'épaules, et moins foncés de couleur que les Chinois ordinaires.

Le lendemain de la prise, nous allons passer vingt-quatre heures au camp.

Je longe la salle des Examens, *Examination hall*, j'aperçois les loges ou cellules des lettrés. De larges avenues plantées de beaux arbres, et des portiques élégants donnent à ce monument un certain air de grandeur. Mais cet établissement, comme tout ce que nous voyons, atteste une fois de plus la décadence actuelle de la Chine et son ancienne splendeur. Les lettres ne sont plus certes en honneur et ne sont plus guère florissantes, si l'on en juge par les orties et les plantes parasites qui poussent de toutes parts, en pleine liberté, dans ce sanctuaire de la littérature. On s'est amusé à compter les cellules; il y avait de la place pour sept mille jeunes lettrés! O Confucius! que dirait ta grande âme de l'abandon où la Chine laisse aujourd'hui tes nobles doctrines! Les fils de la terre des fleurs, n'ont plus maintenant que le culte de l'or, la soif des intérêts matériels, et délaissent pour la sapèque le livre immortel du *Juste et de l'invariable Milieu*. En Chine, tout s'en va; cette grande machine administrative se détraque chaque jour davantage. Elle subsiste encore par la puissance des préjugés, par son antiquité même; mais tous ses rouages sont usés. L'argent, et non plus la science, vous fait obtenir le diplôme qui ouvre à tous la porte des honneurs. A quoi bon, après cela, venir se renfermer dans un trou de quatre pieds carrés, pour y faire sa composition? Mieux vaut donner de suite une somme un peu forte à l'avide et tout-puissant mandarin.

Les officiers des divers bâtiments nous font très-gracieusement les honneurs du camp et nous expliquent les principaux incidents de ces deux journées mémorables. En nous promenant au nord des remparts, en circulant sur cette muraille noircie par le temps et datant des jours glorieux de la Chine, en foulant cette herbe qui y pousse, je fais la réflexion qu'avant nous, aucun barbare n'avait foulé ce sol sacré, n'avait marché à cette même place, et, de ce nid d'aigle, souillé de son regard la cité sainte de Canton. J'aperçois encore une douzaine de cadavres tar-

tares, grands, bruns, précipités à la baïonnette du haut des remparts, ou tombés en fuyant. Leurs armes gisent à terre autour d'eux. Ils ont des plaies affreuses, le crâne ouvert; l'un est à moitié brûlé par un obus. Nous nous dispersons dans les diverses pagodes pour y passer la nuit; les uns couchent sur des tables, les autres par terre, enveloppés d'une couverture, tous entourés d'une auréole de moustiques qui prohibe le sommeil. J'admire le silence de la nuit sur cette ville terrifiée, mais non soumise, et, dans son orgueil, n'avouant point encore sa défaite. On entend seulement, de temps à autre, le hurlement lointain des chiens tartares, le petillement d'un incendie qui se rallume, ou bien le cri des sentinelles et la fusillade des postes avancés sur quelques Chinois maraudeurs. L'aspect du camp est des plus pittoresques, et tel qu'une guerre asiatique seule peut en fournir le spectacle. Ce ne sont partout que lances, flèches, bannières rouges ou jaunes. La garde-robe des mandarins a été largement



Bateau chinois. — Dessin de Doré d'après M de Trévise.

mise à contribution par nos marins. Les autels sont convertis en alcôves, et les pelisses des dames chinoises en robes de chambre. De tous côtés on voit une foule de bouddhas dorés mis à la porte de chez eux : ils servent d'oreiller à l'un, de lampadaire à l'autre. Beaucoup ont le ventre ouvert, ainsi que leurs chevaux, les soldats anglais se rappelant que, lors de la première guerre, plusieurs trésors ont été trouvés de cette manière Tout le monde mange dans de la porcelaine chinoise; mais comme en Chine il n'y a presque uniquement que des tasses et des soucoupes, la soupe, le bœuf, le fromage, tout cela se prend dans des tasses. On consomme les provisions des mandarins, le dos appuyé contre un dragon à l'air redoutable, ou bien assis sur quelque belle maxime chinoise. Le comique partout se mêle au grotesque.

Près de la grande pagode à cinq étages, qui date, dit-



La pagode des Rochers, à Macao (voy. p. 134). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

on, de douze cents ans, se trouve un petit fort intérieur, peint en blanc à la chaux, qui paraît tout neuf, fait à notre intention, et construit pour dominer la route par laquelle les Anglais débouchèrent au fort Gough en 1841 : les Chinois ne doutaient pas que les barbares ne dussent arriver encore cette fois par le même chemin. Or, ils sont arrivés juste par le côté opposé. L'artillerie le long de la muraille est pitoyable : les affûts ne sont point mobiles, de sorte qu'il faut avoir la mauvaise chance de passer juste devant la bouche des canons pour être atteint, et les barbares ont l'infamie de toujours attaquer les forts par derrière.

En Chine, la profession des armes n'est point estimée, n'est plus en honneur : personne ne s'occupe de son perfectionnement. Comme a dit un homme d'esprit, si les Chinois ont inventé la poudre, ils n'ont point appris le moyen de s'en servir. Ils sont encore bien loin de la carabine Minié. La guerre, pour eux, consiste surtout en *fantasia*, en mouvements en avant et en arrière, en cris de défis. Ils brandissent leurs sabres à deux mains, ils agitent leurs drapeaux, ils lancent leurs fusées et leurs flèches, mais ils ne s'abordent jamais à l'arme blanche. Jadis les Chinois étaient, jusqu'à un certain point, belliqueux; le métier de soldat ne répugnait point à leurs mœurs nationales. Mais les Tartares, se voyant si peu nombreux après la conquête (un million de nouveaux venus perdus dans 360 millions d'habitants), se sont efforcés avec persévérance d'ôter au peuple chinois le goût des armes et le sentiment de la guerre. Ils en ont fait un immense troupeau de travailleurs. La Chine est devenue une vaste officine où fleurissent tous les arts de la paix, et toute l'énergie nationale a été tournée en une lutte constante avec la matière. Que craindre d'un homme qui passe douze ou quinze ans de sa vie à polir un morceau de jade? Mais aussi qu'attendre de lui le jour où la patrie est en danger et réclame les bras de ses enfants? La politique de la dynastie tartare-mandchoue a eu pour conséquence immédiate de permettre à six mille Européens, pleins d'énergie, de conquérir en deux jours une ville d'un million et demi d'habitants, ceinte de hautes murailles et défendue par l'une des plus nombreuses garnisons de l'empire.

Le premier jour de l'an 1858, à bord de *la Durance*, en face de *Barrier-Fort* et de *Kuper-Island*, n'est point très-gai et passe un peu inaperçu pour nous. Quelle différence avec la joie et l'agitation de Paris dans ce jour! Ici, le service habituel du bord; un blessé de *l'Audacieuse* qui meurt et que l'on enterre contre le mur du fort; la messe sur le pont, messe dite par un missionnaire et servie par un Chinois chrétien. Dans la campagne, de longues files de Chinois allant vers la ville ou en sortant, les uns emportant leur fortune, les autres le produit de leur pillage; des bandes de femmes aux petits pieds, portées par leurs maris, ou appuyant l'une sur l'autre leur démarche vacillante; les braves des quatre-vingt-seize villages hésitant, s'interrogeant pour voir si, ceignant l'épée, ils ne viendront point en aide aux cohortes impériales; dans la rivière, de nombreuses canonnières, montant et descendant à toute heure, chargées de blessés, de poudres, de provisions de toutes sortes.

Le 2, aucun mandarin n'a encore paru, aucune soumission n'a été faite par le peuple. La ville est morne et silencieuse, mais ne s'avoue point vaincue : le quartier tartare demeure muet et hostile; Yeh continue à régner, et, pour montrer qu'il conserve encore le pouvoir, il a fait couper, dit-on, quatre cents têtes en un jour. Les amiraux sont d'avis d'un second bombardement de vingt-quatre heures. Lord Elgin s'y oppose par humanité.

Le 3, les notables et les principaux marchands de la ville viennent au quartier général faire leur soumission, ayant à leur tête Houqua, le millionnaire, le fils du fameux marchand Hong. De nombreuses pétitions sont adressées aux ambassadeurs, sollicitant un gouvernement qui mette fin au pillage et maintienne l'ordre dans la ville. Les habitants sont consternés; beaucoup meurent de faim; personne ne veut plus entendre parler de se battre, au dire de ces pétitions.

Le 4, les ambassadeurs reçoivent une dépêche du général tartare et du gouverneur de Canton, qui leur proposent de traiter avec eux et de résoudre de gré à gré les difficultés pendantes. Mais cette missive est encore arrogante, et le style et les formules employés sont ceux d'un supérieur vis-à-vis de fonctionnaires d'un rang inférieur au sien : tant est grand le ridicule aveuglement de ces despotes de bas étage. La réponse des hauts commissaires ne se fait pas longtemps attendre.

Le 5 janvier, au lever du soleil, une colonne de trois mille hommes avec des canons, descend des hauteurs de *City Hill* dans les rues de la ville. Pas un coup de fusil n'est tiré, la population se cache ou demeure immobile. On cerne le palais des mandarins : on les prend tous en même temps, comme dans une souricière. Le vice-roi Yeh, le général tartare Muh, Pih-Kwé, gouverneur de Canton, une foule de petits mandarins, fonctionnaires subalternes, sont amenés prisonniers au camp dans leurs chaises, au milieu de la population atterrée. On prend également et l'on apporte au quartier général les archives de Yeh, la caisse de l'État et les sceaux des hauts dignitaires.

Le 9 janvier, a lieu l'installation solennelle de Pih-Kwé comme gouverneur de Canton par les deux hauts commissaires des puissances alliées. A deux heures de l'après-midi nous partons sur le vapeur *le Lily*, la canonnière de lord Elgin nous précédant. Nous sommes en grand uniforme; les deux ambassadeurs sont seulement en habit noir, avec plaque; nuance délicate qui fut très-appréciée par la colonie anglaise de Hong-Kong. Nous trouvons rangées en bataille au débarcadère les troupes qui doivent nous servir d'escorte. Nous montons dans les chaises qui nous ont été préparées, accompagnés d'une brillante foule d'officiers, précédés de la musique, et éclairés d'un soleil étincelant. Nous longeons la muraille. A la porte de l'Est, nous entrons en ville; nous suivons, entre une haie de marins français et de soldats anglais, toute la rue de l'Est, étroite et sinueuse, encombrée de portes et d'enseignes, et que nos chai-

ses remplissent presque entièrement. La multitude chinoise est morne et ahurie. Nous arrivons au yamoun, (palais) où l'amiral nous reçoit, à la tête des 400 hommes préposés à la garde de la commission européenne. Les matelots occupent les cours et les avenues. Nous pénétrons jusqu'au prétoire du gouverneur, où doit avoir lieu la cérémonie. Au bout de près d'une heure d'attente, l'on s'étonne de ne pas voir arriver les deux hauts dignitaires : l'on apprend que la sentinelle anglaise ne veut pas laisser passer Muh et Pih-Kwé sans un ordre écrit du général Straubenzée, car telle est sa consigne. On envoie aussitôt la signature demandée, et trois coups de canons, salut à la chinoise, annoncent bientôt l'arrivée des captifs, rendus à la liberté et réintégrés dans leurs honneurs : MM. de Bellecourt et Bruce, les deux premiers secrétaires, vont les recevoir à la porte de la salle. Ils entrent, escortés d'une suite nombreuse de serviteurs et de mandarinaux, et nous adressent force tchin-tchin, et force salutations. Le hasard me place tout à côté de Pih-Kwé : j'examine le cygne qui orne son dos, la plume de paon et le globule rouge qui décorent son chapeau violet, et l'habileté artistique avec laquelle on a dissimulé la maigreur de sa queue; toutes choses encore nouvelles pour moi. Une salve de vingt et un coups de canon annonce la fin de la cérémonie et la sortie du cortége. A six heures, nous sommes de retour à bord du *Primauguet* et de *la Durance*.

.... Nous parcourons la ville, entrant dans les rares boutiques ouvertes, et examinant les dispositions des habitants à notre égard. La confiance ne renaît point encore; on continue à déménager. Vis-à-vis de la Trésorerie, il y a une assez belle rue, remplie d'élégantes boutiques; pas une n'est ouverte. Çà et là, dans cette rue, se trouvent des arcs de triomphe en pierre, ornés de sculptures d'assez bon goût et destinés à conserver la mémoire de citoyens riches ou illustres. Plus loin, nous pénétrons dans un vaste espace entièrement détruit et brûlé. C'est un immense emplacement livré aux ruines. Je vois encore plusieurs Chinois tués par les bombes et gisant à terre. Nous apercevons le baron Gros, avec une escorte d'officiers, sur la muraille. Nous le rejoignons et nous allons ensemble visiter le palais de Yeh. *Fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum*.... Du yamoun il ne reste rien : les mâts de mandarin ont été coupés par les boulets, tous les portiques sont rasés, tous les arbres brûlés. On ne peut plus rien distinguer; c'est un immense amas de briques et de décombres.

Nous rentrons dans la vieille ville par la porte du Sud-Ouest, et nous revenons par la rue de l'Est. Les rues des villes chinoises forment un tel labyrinthe qu'on n'ose point trop sortir d'une ou deux rues principales, et que, dans certains quartiers, le secours d'une boussole est souvent nécessaire.

Nous rencontrons, au détour d'une rue, trois jeunes dames chinoises, fort bien fardées, fort élégantes, mais ayant de si petits pieds qu'elles avancent avec peine. En nous apercevant, elles poussent un cri, se collent contre le mur et mettent leurs mains sur leur figure, en nous tournant le dos de la manière la plus méprisante possible : ce qui fait beaucoup rire les *diables étrangers*.

Nous revenons dîner à bord, en passant devant Dutch-Folly, les anciennes factoreries, et Red-Fort, dans l'île d'Honan. Red-Fort appartient aux alliés. Les factoreries ont été brûlées, il y a un an, par le peuple. Dutch-Folly est un joli petit îlot, ou plutôt un rocher, planté d'arbres, situé au milieu de la rivière, vis-à-vis de la ville. De ce bouquet de verdure sort une batterie anglaise qui a remplacé le fort chinois, et un petit observatoire d'où une vigie attentive suivait, pendant le bombardement, la marche des obus et les ravages causés par les boulets.

De la porte du Nord, nous nous rendons un jour en ville avec les commandants Vrignaud, Reynaud et Lévêque. On peut maintenant circuler partout sans danger. Les boutiques ne se rouvrent point encore, beaucoup de rues sont encore désertes, beaucoup de maisons fermées; mais, dans la grande artère qui, traversant toute la ville, aboutit à la porte de l'Ouest, depuis peu rouverte, il y a une assez grande circulation. Les Chinois commencent à se rassurer et se rassemblent en grand nombre pour voir passer les diables étrangers. Seulement, au lieu de les bâtonner, comme ils faisaient naguère, ils leur font place et déroulent silencieusement leur queue sur leur passage, politesse toute nouvelle et qui date des obus. Nous ne trouvons encore que peu de choses à acheter ; aucun magasin élégant n'est rétabli ; les échoppes seules étalent aux passants leurs innombrables magots.

Nous visitons successivement le palais du général tartare, celui du gouverneur de Canton, la pagode des cinq cents divinités, le temple de Confucius, le palais du juge criminel, la trésorerie, divers autres établissements publics ou pagodes. Tous ces palais ont un certain air de grandeur et sont un immense assemblage de cours, d'avenues, de portiques, de prétoires, de salles de justice ou d'attente. Devant le palais, une place; deux grands mâts rouges, attributs des mandarins; un dragon gigantesque, destiné à inspirer l'effroi, peint en rouge ou en noir sur la muraille; sur chaque battant des portes, une énorme figure de mandarin, avec un cygne sur la poitrine, si c'est un mandarin civil, avec un lion, si c'est un mandarin militaire. Au-devant une large avenue dallée, plantée de banians séculaires; sur les côtés, des portiques, des cours intérieures; par derrière, de grands terrains en herbe où paissent quelques chevaux tartares, ou d'énormes espaces plantés d'arbres et de bambous. Nulle part la main intelligente d'un jardinier ne se montre; tout pousse comme il peut et là où il peut. Point de fleurs; quelques minces grenadiers, orangers, bambous, camélias, voire même des palmiers et des ormeaux dans des vases; végétation rabougrie, microscopique, si prisée des Chinois; des poissons rouges et argentés à deux queues dans les bassins; le tout négligé, dégradé, sans entretien. Il y a toute une portion du yamoun du général tartare abandonnée aux chauves-souris. Elles s'y pressent innombrables et remplissent de leurs cris la salle, où une épaisse couche de guano atteste une habita-

tion continue de plusieurs années : la chauve-souris, comme le crapaud, porte bonheur en Chine.

Le seul endroit vraiment élégant, meublé, confortable, de ces immenses demeures, c'est l'appartement des femmes, situé dans la partie la plus reculée de l'édifice, et aussi la salle qui en est toujours voisine, où le magistrat se montre à ses familiers. Chez Muh, il y avait là un mobilier somptueux, un grand nombre de montres et d'horloges, sans compter les hallebardes, les lances, toutes ces armes de parade que les Chinois, vrais guerriers de paravent, aiment à placer et à reproduire partout, comme pour se faire accroire à eux-mêmes qu'ils sont un peuple conquérant.

De même qu'à Paris tout le mouvement se concentre vers la rive droite de la Seine, de même à Canton toute la population et toute l'activité commerciale se portent vers le faubourg de l'Ouest. C'est ce faubourg qui pourra seul donner de l'embarras aux alliés ; c'est là le centre de la résistance morale. Aussi y fait-on, de temps à autre, circuler des colonnes. Le bruit des obusiers sur les dalles des rues produit un excellent effet. Le faubourg de l'Est est peu étendu et peu peuplé en comparaison. On y trouve le quartier de la petite vérole, les hospices, divers grands établissements de bienfaisance. Le quartier mandchou ou tartare, situé entre la rue du Nord et la muraille, coupé par la rue de l'Est et sous le feu de la porte de l'Ouest, est peu redoutable. Il en est de même de toute la vieille ville, totalement dominée par les batteries du quartier général, et renfermant des temples, des yamouns, de grands espaces inhabités. La ville neuve contient une population plus agglomérée, mais elle est aussi sous le feu de nos canonnières. Il en est de même du faubourg le long de la rivière : ni sa porte *de l'Éternelle joie*, ni celle *de l'Éternelle pureté* ne pourraient le sauver au jour de la révolte. Évidemment il n'y a que le faubourg de l'Ouest, regorgeant de population et n'étant point resserré par des murailles, qui doive préoccuper les commandants en chef.



Portrait d'une Chinoise. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Curieux document trouvé dans les archives de Yeh. — Le premier jour de l'an chinois. — L'ambassade française quitte Hong-Kong pour se rendre à Shang-Haï. — Navigation de la mer de Chine à contre-mousson. — Amoy, le canal Formose, les îles Saddle, le Yang-Tzé-Kiang ou fleuve Bleu. — Arrivée à Shang-Haï.

Les alliés, peu de jours après la prise de Canton, s'étaient emparés, par un hasard heureux, des archives de Yeh, cachées dans un yamoun voisin du sien. On a découvert, parmi ces pièces diplomatiques, un curieux mémoire adressé, en 1845, à l'empereur Tao-Kouang par Ky-Ing, vice-roi de Canton, le signataire des cinq traités. Il est intitulé : ***Mémoire supplémentaire, détaillant les particularités relatives à la réception des envoyés barbares de différentes nations;*** il est revêtu de l'approbation autographe, en vermillon, donnée par l'empereur.

« Votre esclave Ky-Ing, humblement agenouillé, dépose ce mémoire supplémentaire aux pieds de Votre Majesté.

« .... Il a l'honneur de faire remarquer à Votre Majesté que c'est dans la 27ᵉ lune de la 22ᵉ année (août 1842) que les barbares anglais ont été pacifiés. Les Américains et les Français sont venus successivement pendant l'été et pendant l'automne de cette année (1845) ; et, durant cette période de trois années, la situation vis-à-vis des barbares a bien changé de face ; à mesure que le caractère de cette situation a varié, il est devenu nécessaire de modifier notre conduite envers eux, ainsi que les moyens à employer pour les maintenir en paix et les tenir en respect.

« Bien qu'il puisse être utile sans doute d'agir envers eux en employant de bons procédés, il est beaucoup plus prudent de les mener par la ruse. Dans quelques occasions, il faut leur faire connaitre les motifs qui dirigent notre conduite; dans d'autres, au contraire, leur suceptibilité ne peut être adoucie que par des démonstrations de nature à faire évanouir leurs soupçons.

« Quelquefois il est bon de chercher à leur plaire et à exciter leur reconnaissance, en les traitant sur le pied d'une égalité parfaite ; et, dans quelques cas, avant d'arriver aux résultats qu'il est possible d'obtenir, il faut faire semblant de ne pas apercevoir leur fourberie, et il est utile de ne pas pousser trop loin la juste appréciation de leurs actes.

« Nés et élevés dans les limites de leurs contrées lointaines, il y a beaucoup de choses dans les mœurs et dans les coutumes du Céleste-Empire que les barbares ne peuvent pas comprendre parfaitement, et ils font de continuelles observations sur des choses dont il est difficile de leur expliquer la véritable portée. Ainsi, par exemple, c'est aux membres du Grand Conseil qu'il appartient de rendre des décrets. Eh bien, ils respectent ces décrets comme s'ils émanaient de la main même de l'empereur; et si on leur donne à entendre que ces décrets ne sont pas l'œuvre de Votre Majesté, alors, au lieu de les respecter, ils n'y attachent plus la moindre importance.

« Le repas que les barbares font en commun s'appelle le *ta-tsan*, le dîner; ils aiment, à ce moment-là, à se réunir en grand nombre pour manger et boire ensemble.

« Lorsque votre esclave leur a fait l'honneur de les

inviter à dîner au Bogue ou à Macao, leurs chefs et les notables parmi eux sont venus au nombre de dix, de vingt ou de trente; et quand, plus tard, votre esclave a eu l'occasion d'aller dans leurs résidences ou sur leurs navires, les barbares se sont assis autour de lui, et c'était à qui lui offrirait le premier des viandes et des vins. Pour gagner leurs bonnes grâces, votre esclave n'a pu faire autrement que de se servir avec eux de leurs verres et de leurs cuillers.

« Autre chose! C'est l'usage chez les barbares d'être fiers de leurs femmes. Si la personne qui leur fait une visite appartient aux classes élevées de la société, la femme de celui qui reçoit cette visite ne manque jamais de venir au-devant de celui qui la fait. Lorsque le barbare américain Parker et le barbare français Lagrenée étaient ici, par exemple, ils avaient amené leurs femmes avec eux; et lorsque votre esclave s'est rendu dans leur demeure pour y traiter les affaires, les femmes étrangères ont soudainement apparu et l'ont salué. Votre esclave en a été confondu, et s'est senti assurément bien mal à l'aise, tandis qu'elles, au contraire, étaient charmées de l'honneur que votre esclave leur faisait.



Portrait d'un marchand chinois. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

« Tous ces faits prouvent, en vérité, qu'il n'est pas possible de régler les coutumes des nations occidentales d'après les usages de la Chine; et, si l'on voulait contraindre les barbares à s'y soumettre, on n'y gagnerait rien pour leur instruction, et on courrait grand risque, au contraire, d'éveiller leurs soupçons et de faire naître leur mauvais vouloir.

« Dans le temps où des relations amicales existaient entre les étrangers et la Chine, plusieurs barbares ont été reçus par nous sur le pied d'une certaine égalité; mais, du moment où ces rapports ont cessé d'exister, c'est plus que jamais un devoir pour nous de repousser les barbares et de les tenir éloignés. Dans cette intention, toutes les fois que votre esclave a eu un traité à négocier avec un État barbare, il a envoyé Kwang-Hang-Tung, le commissaire des finances, pour prévenir l'envoyé barbare qu'un haut dignitaire chinois, chargé de l'administration des relations extérieures, n'était jamais libre de rien donner ni de rien recevoir pour son compte particulier, et que, si on lui offrait des présents, il serait forcé

de les refuser péremptoirement; que d'ailleurs, s'il en acceptait secrètement, les ordonnances de la Céleste Dynastie à ce sujet étaient fort sévères ; et que, sans parler de l'affront que subirait la dignité du fonctionnaire qui en agirait ainsi, le coupable ne pourrait pas échapper aux peines prononcées par la loi. Les envoyés barbares ont eu le bon esprit de se conformer à cet usage; mais, dans leurs entrevues avec votre esclave, ils lui ont souvent offert des vins étrangers, des parfumeries et autres objets du même genre et de peu de valeur. Que leurs intentions fussent bonnes ou mauvaises en agissant ainsi, votre esclave n'a pu, en face d'eux, rejeter leurs présents, et il s'est borné à leur donner en échange des tabatières, des bourses parfumées et de ces petits objets que l'on porte sur soi, mettant toujours en pratique le principe chinois, qui veut que l'on donne beaucoup et que l'on ne reçoive que peu de chose. En outre, en ce qui concerne les Italiens (les Portugais), les Anglais, les Américains et les Français, votre esclave leur a offert une copie de son insignifiant portrait.

« Quant à leur gouvernement, ils ont à leur tête tantôt des hommes, tantôt des femmes, qui conservent le pouvoir, les uns pendant leur vie, les autres pendant un temps déterminé. Chez les barbares anglais, par exemple, le souverain est une femme; chez les Français et les Américains, c'est un homme; chez les Anglais et les Français, le chef de l'État est à vie; chez les Américains, il est élu par ses concitoyens et seulement pour quatre années, à l'expiration desquelles il descend du trône et redevient un simple citoyen (dans les classes non officielles). Chacune de ces nations a une manière différente de désigner ses chefs. En général, ils empruntent (littéralement, ils *volent*) des dénominations chinoises. Ils affectent avec orgueil d'employer un style qu'ils n'ont aucun droit de parler, et semblent vouloir se donner des airs de grande puissance. Qu'en cela ils cherchent à honorer leurs propres chefs, nous n'avons rien à y voir. Mais je crois que, si l'on exigeait d'eux de se soumettre aux règles observées par les pays tributaires de la Chine, ils refuseraient certainement d'obéir, car ils n'ont même pas adopté la manière dont nous comptons le temps, et ils ne veulent pas reconnaître l'investiture royale que Votre Majesté leur a donnée pour les placer au même rang que les îles Liou-Tchou et la Cochinchine.

« Avec des gens aussi peu civilisés qu'ils le sont, aussi stupides et inintelligents dans leur style et dans leur langage, et assez obstinément attachés à leurs formules, dans leur correspondance officielle, pour placer le supérieur au-dessus et l'inférieur au-dessous, ce qu'il y a de mieux à faire, c'est de ne donner aucune attention à leurs usages, de ne pas s'apercevoir de tout cela (littéralement, de se fendre la langue et de se cautériser les lèvres).... »

Les actes de petite piraterie deviennent plus fréquents, depuis quelques jours, dans la rivière : les jonques dévalisent les sempans, les sempans pillent les tankas, et les tankas les simples bateaux. C'est, nous assure-t-on, l'annonce de l'an chinois. Il en est de même chaque année à pareille époque. C'est le moment où chacun règle ses affaires, fait son bilan, exige le payement de ses créances ou se libère de ses dettes. Celui qui trouve un passif plus considérable que l'actif, au bout de son année commerciale, prend dans la poche de son voisin pour payer ses dettes. Il ne cesse point d'être honnête homme en prenant dans la poche de son voisin; il cesserait de l'être s'il ne soldait point ses dettes. A Hong-Kong, plusieurs chiens de garde sont empoisonnés pour faciliter les vols; huit maisons sont enfoncées en une seule nuit. On peut donc dire, sans trop d'exagération, qu'à cette époque de l'année la société chinoise se divise en deux grandes catégories, les dévaliseurs et les dévalisés.

Dès la matinée du 13 février, les pétards, les sing-song, les bateaux-fleurs, tout nous annonce la veille du jour de l'an chinois et le commencement de divertissements qui devront se prolonger plus de quinze jours. C'est le premier jour de la première lune de la huitième année de Hien-Foung qui s'ouvre pour la Chine. Il pleut, il fait un temps affreux : la terre des fleurs est devenue la terre des brouillards. Il a tonné le matin, ce qui, aux yeux des Chinois superstitieux, est de mauvais augure et ne présage rien de bon pour l'empire du Fils du Ciel. Les boutiques sont presque toutes fermées, ou enguirlandées de fleurs artificielles. De nombreuses chaises de mandarins sillonnent la foule; c'est aussi en Chine le jour des visites officielles. Tout bon Chinois se livre aux douceurs du sam-chou, de l'o ium, du sing-song et des pétards....

Notre occupation militaire paraissant parfaitement consolidée dans Canton, et le nouveau gouvernement étant accepté par la nombreuse population de la ville et des faubourgs, le blocus est levé dans la rivière. Les jonques recommencent à circuler, et les premiers steamers européens arrivent.

.... D'importants événements politiques se sont passés dans ces derniers jours. A la suite d'une visite de M. Reed et du comte Poutiatine au baron Gros et à lord Elgin, les quatre plénipotentiaires sont tombés d'accord d'adresser une note collective à la cour de Pékin pour lui demander l'envoi de commissaires impériaux à Shang-Haï le 31 mars au plus tard, dignitaires dûment autorisés à traiter avec les ambassadeurs des puissances alliées toutes les difficultés pendantes; faute de quoi ces ambassadeurs remonteront au nord et se rapprocheront encore plus de la capitale avec toutes leurs forces pour peser d'un plus grand poids sur les résolutions de la cour de Pékin.

Le 20 février, le baron Gros et les attachés reviennent s'établir sur *l'Audacieuse*.

Le mouvement de retour des bâtiments commence dans la rivière. Nous quittons le voisinage de Whampoa et nous nous dirigeons vers Bocca-Tigris, suivis du *Phlégéton*, de *la Némésis* et de *la Meurthe*. Nous franchissons très-heureusement les deux barres, grâce aux bateaux chinois échelonnés la veille pour marquer les passes, et

nous traversons le Bogue solitaire cette fois. Dans la nuit, *l'Audacieuse* mouille en rade de Hong-Kong.

12 mars 1858.

....Notre court séjour à Hong-Kong est terminé. Nous avons échangé les splendeurs de l'hôtel du Club contre nos petites cabines du bord. Il pleut, il vente, il fait grosse mer; c'est le coup de vent de l'équinoxe. Le baron Gros a néanmoins donné le signal du départ pour le nord. Nous comptons aller directement à Shang-Haï. Nous remorquons la canonnière *la Fusée*, qui est mise à la disposition de l'ambassadeur.

Jeudi, 18 mars.

Nous voulions aller directement à Shang-Haï, mais nous avions compté sans la violence du vent. Nous avons déjà relâché trois fois depuis notre départ. Tantôt c'est la brume qui nous empêche de distinguer la côte et les brisants, tantôt, c'est *la Fusée* qui embarque des lames, qui fatigue, qui casse ses remorques. Malgré nos six cents chevaux de vapeur, nous ne pouvons plus gagner contre le courant et le vent; nous choisissons un mouillage derrière les îles Rees, et nous attendons une embellie.

Il pleut, il fait froid, il fait une brise *carabinée*, les cloisons craquent, la frégate roule, les sabords sont fermés, les ancres fatiguent. La navigation de la mer de Chine, à contre-mousson, est décidément pleine de charme.

23 mars.

Notre charbon étant presque épuisé et le vent ayant un peu diminué, nous gagnons à la hâte Amoy, le meilleur abri du canal de Formose. Cette baie, encadrée de montagnes arides, est parfaitement fermée, et les plus gros navires peuvent y mouiller à toucher terre. La ville est salle et tortueuse, les rues y sont plus étroites encore qu'à Canton; le jour et l'air n'y peuvent pénétrer, et la petite vérole y sévit, dit-on, chaque année, avec violence. Nous admirons, néanmoins, les boutiques ornées de lanternes chinoises; et une foule de *sing-song* respectables en plein vent, excitent toute notre curiosité. De grandes jonques, couvertes de monde, font le service d'*omnibus* des deux côtés de la rade.

Au reste, tout, autour de nous, a un caractère particulier. Nous sommes dans la capitale du Fo-Kien, province montagneuse et maritime qui a conservé une physionomie à part et ne ressemble point aux autres parties de la Chine.

Les Fo-Kinois jouissent, dans le Céleste-Empire, d'une grande réputation de hardiesse, d'indépendance et de fierté, et la cour de Pékin les traite toujours avec certains égards, comme des gens qu'il faut éviter de mettre en colère. Avec leurs larges vêtements et leur coiffure en forme de turban, qui les font ressembler à des Turcs, nous les trouvons plus mâles, plus beaux que les Cantonnais. On dirait une autre race. Le dialecte du Fo-Kien, très-différent du mandarin et de l'idiome de la rivière de Canton, est incompréhensible pour les habitants des autres provinces. M. Marquès, notre interprète, ne peut s'entendre avec le pilote fo-kinois qui monte à bord; il est obligé de lui tracer des caractères sur le papier pour se faire comprendre de lui, la langue écrite étant la même. Cette circonstance vient souvent en aide à nos jeunes missionnaires perdus dans l'intérieur de la Chine.

Lorsqu'ils ont épuisé tout ce qu'ils savent de chinois, et que leur ignorance de la langue va dévoiler leur origine étrangère, ils se disent habitants du Fo-Kien, et cette déclaration justifie pleinement leur prononciation vicieuse auprès des habitants.

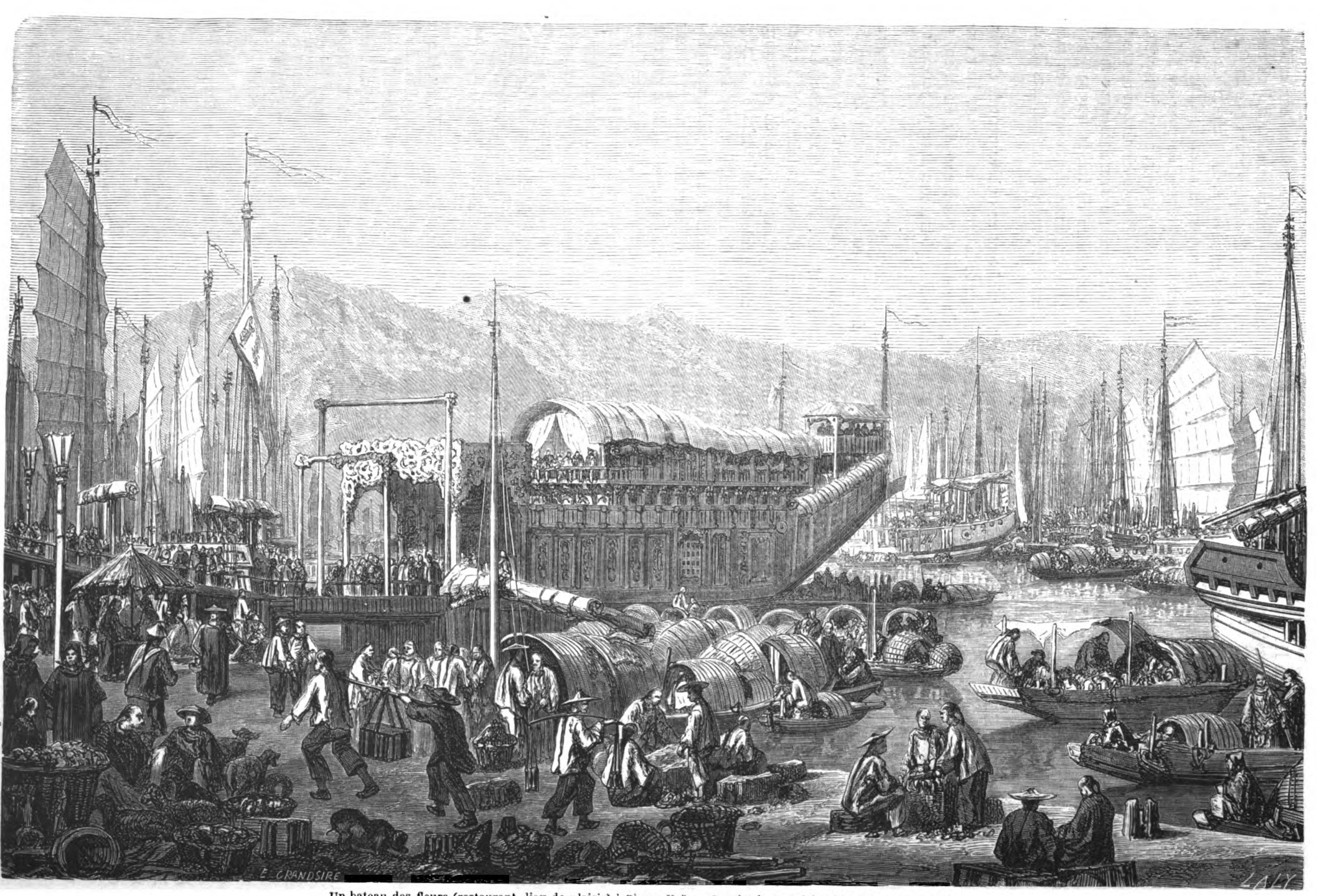
Nous trouvons en sortant d'Amoy, le beau temps revenu, et nous franchissons heureusement le canal de Formose. Aux îles Saddle, nous quittons *l'Audacieuse* et nous montons sur *la Fusée*. Nos bagages couvrent le pont. Nous passons au milieu de nombreux ilots qu'un épais brouillard nous permet à peine de distinguer. Un pilote chinois nous guide à l'embouchure du Yang-Tzé-Kiang, le fleuve fils de l'Océan, le fleuve Bleu des Européens, le plus grand cours d'eau du globe après l'Amazone. C'est la grande artère commerciale du Céleste-Empire, et la grande route de toute la Chine centrale.

L'entrée de ce fleuve est difficile, pour les navires à voiles surtout; de nombreux bancs de sable obstruent son embouchure; et les terres sont tellement basses, elles s'élèvent si peu au-dessus de l'eau, que les points de relèvement font presque défaut de tous côtés. Heureusement pour les habitants, le fleuve Bleu est clément et n'imite point les fureurs du fleuve Jaune, son voisin, qui rompt à chaque instant ses digues, dévastant tout sur son passage.

A Woo-Sung, nous quittons le Yang-Tzé-Kiang, et nous entrons dans le Whampou, rivière de Shang-Haï. Le lit de la rivière est encombré d'un millier de jonques, chargées de provisions et de riz, qui attendent un vent favorable pour se rendre dans le nord et jusqu'à Tien-Tsin. Nous avons peine à nous frayer un passage parmi cette multitude de grosses jonques tranquillement mouillées au milieu du chenal, ou se laissant doucement dériver par le courant. Nous finissons enfin par sortir de ce labyrinthe, et, après avoir été salués par les Anglais, les Américains et les Russes, nous jetons l'ancre contre le quai de Shang-Haï.

(La suite à la prochaine livraison.)





Un bateau des fleurs (restaurant, lieu de plaisir) à Shang-Haï. — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.



Cavaliers tartares (armée sino-tartare). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857-1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS M. DE TRÉVISE.

LA CHINE[1].

Shang-haï; la Douane. — La chasse. — La pêche au cormoran. — Le paysage. — L'agriculture. — Le dîner du tao-taï. — Les tigres du colonel tartare. — Le climat de Shang-haï. — Le quartier chinois. — Les jardins de thé. — Activité commerciale des Chinois.

Nous nous établissons à *Commercial hotel*, chez M. Barraud, ancien maître d'hôtel de *la Constantine*. Nous traversons la concession française, la moins bâtie mais la mieux placée des trois : et c'est avec un certain étonnement, que si loin du pays natal, nous rencontrons des agents de police avec un bâton tricolore, et que nous voyons des noms de rues écrits en français.

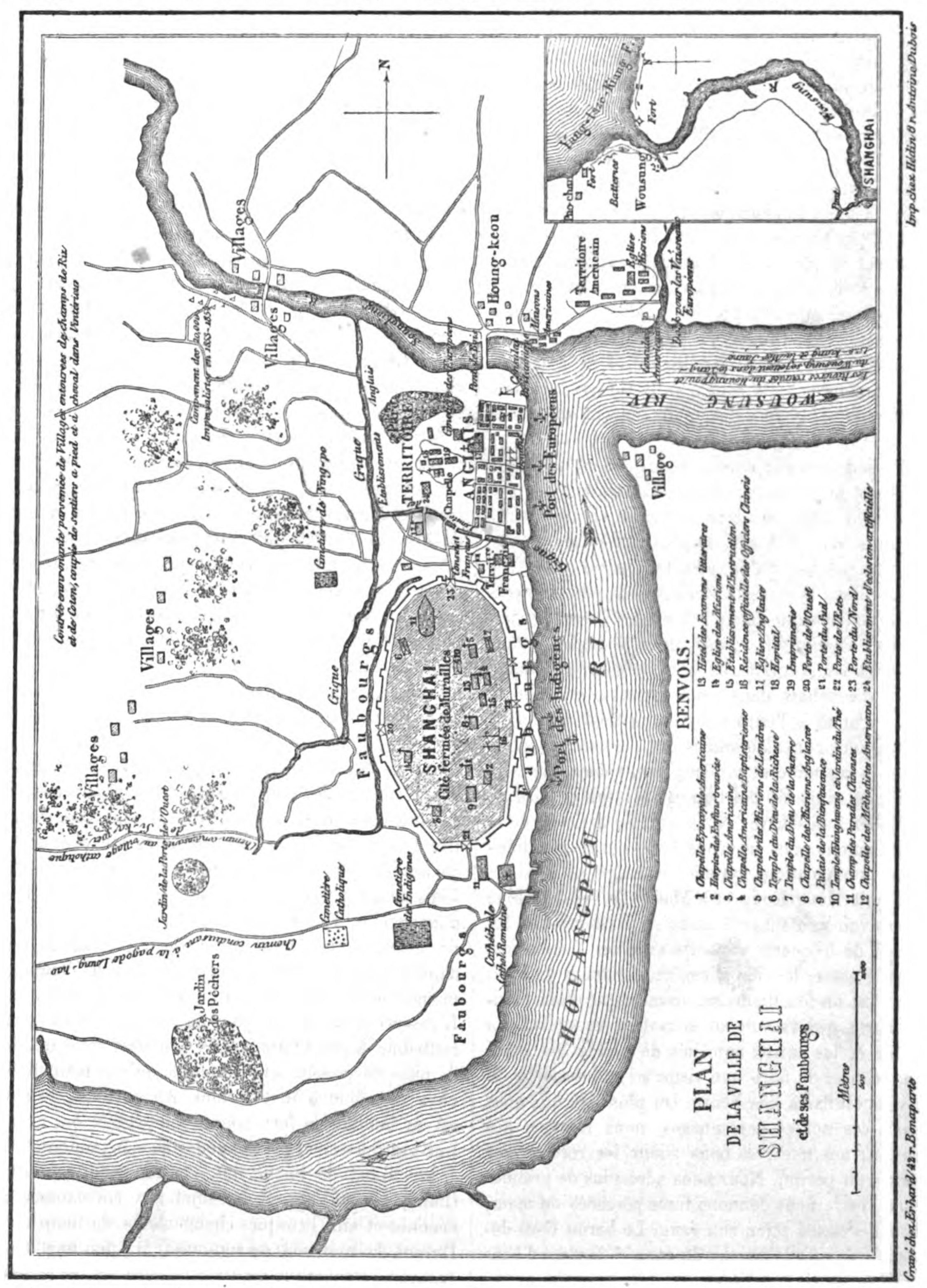
Les jonques, les tankas, les bateaux des fleurs sont refoulés devant la ville chinoise; plus de cent navires de commerce sont à l'ancre devant la ville européenne; et une ligne imposante de somptueux édifices couvre le vaste coude que fait la rivière en cet endroit.

Nous admirons la Douane (voy. p. 148), charmant morceau d'architecture chinoise, et l'ordre parfait avec lequel des milliers de coolies apportent aux navires les ballots de thé et de soie. Ils font retentir le quai de leurs cris aigus et cadencés; l'un donne le ton, les autres répètent une sorte de refrain. Ce chant ne cesse qu'à la nuit et recommence au lever du soleil.

Shang-haï n'est qu'une ville de troisième ordre de la province de Kiang-nan; elle est peu importante dans la hiérarchie des villes chinoises, et doit sa prospérité ré-

1. Suite. — Voy. page 129.

cente à l'ouverture de son port au commerce étranger. Les habitants du Kiang-nan sont doux et bienveillants envers les étrangers ; et, tandis qu'à Canton les Européens ne peuvent sortir des murailles sans risquer leur tête, les négociants de Shang-haï circulent sans crainte dans un rayon de plusieurs lieues autour de la ville. La chasse est leur divertissement favori ; il y a des lièvres, des bécassines et des faisans en grand nombre. Durant



les grandes chaleurs de l'été, il est d'usage de se rendre *aux Collines*, petits monticules situés à une dizaine de lieues de Shang-haï, où l'on trouve un air plus vif et de frais ombrages. Chaque famille a sa jonque, et l'on habite sur la rivière. De grands lacs s'étendent auprès. C'est là que l'on assiste à la pêche au cormoran, spectacle si nouveau pour un Européen. Chaque pêcheur a dans sa barque plusieurs de ces oiseaux qui plongent

pour saisir leur proie : mais le cormoran a au cou un anneau qui l'empêche d'avaler le poisson, et il le rapporte à son maître, en désespoir de cause.

La campagne autour de Shang-haï est d'une excessive fertilité : on obtient de la même terre deux ou trois récoltes par année. Mais le paysage est extrêmement monotone : de tous côtés s'étendent à perte de vue de vastes champs de riz ou de coton, sans que le moindre bouquet d'arbres vienne réjouir un instant les yeux. De petits canaux, affluents de la rivière, sillonnent la campagne en tous sens, et permettent de rapporter à la ferme la paille du riz ou la fleur précieuse du cotonnier. Il n'y a point, en général, en Chine, de chemins vicinaux; tous les transports se font par barque et par eau. Les buffles sont les seuls animaux employés pour l'agriculture; ils servent à labourer les rizières, et, dans les villes ouvertes aux Européens, les indigènes utilisent les femelles en place des vaches absentes. Les Chinois ne boivent jamais de lait : ils prétendent que c'est du sang blanc, et ils n'en font usage que comme palliatif contre la dyssenterie. Jamais ils n'en mettent dans leur thé, qu'ils boivent sans sucre ni crème.

Au milieu de ces populations paisiblement adonnées à l'agriculture et au commerce, les Cantonnais se font remarquer par leur caractère arrogant et turbulent. Ils ont, dans tout le Nord, la plus mauvaise réputation; et, chaque fois qu'un meurtre ou un vol vient jeter l'émoi dans la cité, l'autorité est à peu près certaine de découvrir que le coupable est un Cantonnais. Durant notre séjour à Shang-haï, un brik anglais, allant à Bangkok et ayant une assez forte somme en lingots pour faire des achats dans cette capitale, est pillé et trouvé abandonné à l'entrée du Yang-tzé-kiang. Il y avait à bord plusieurs Cantonnais qui s'étaient entendus pour tuer le capitaine et ses deux lieutenants; ils s'étaient ensuite emparés des lingots, et avaient laissé le bâtiment aller à la dérive. Nous autres, arrivant de la rivière de Canton, nous trouvons donc une grande différence dans la population, toute à l'avantage du Nord.

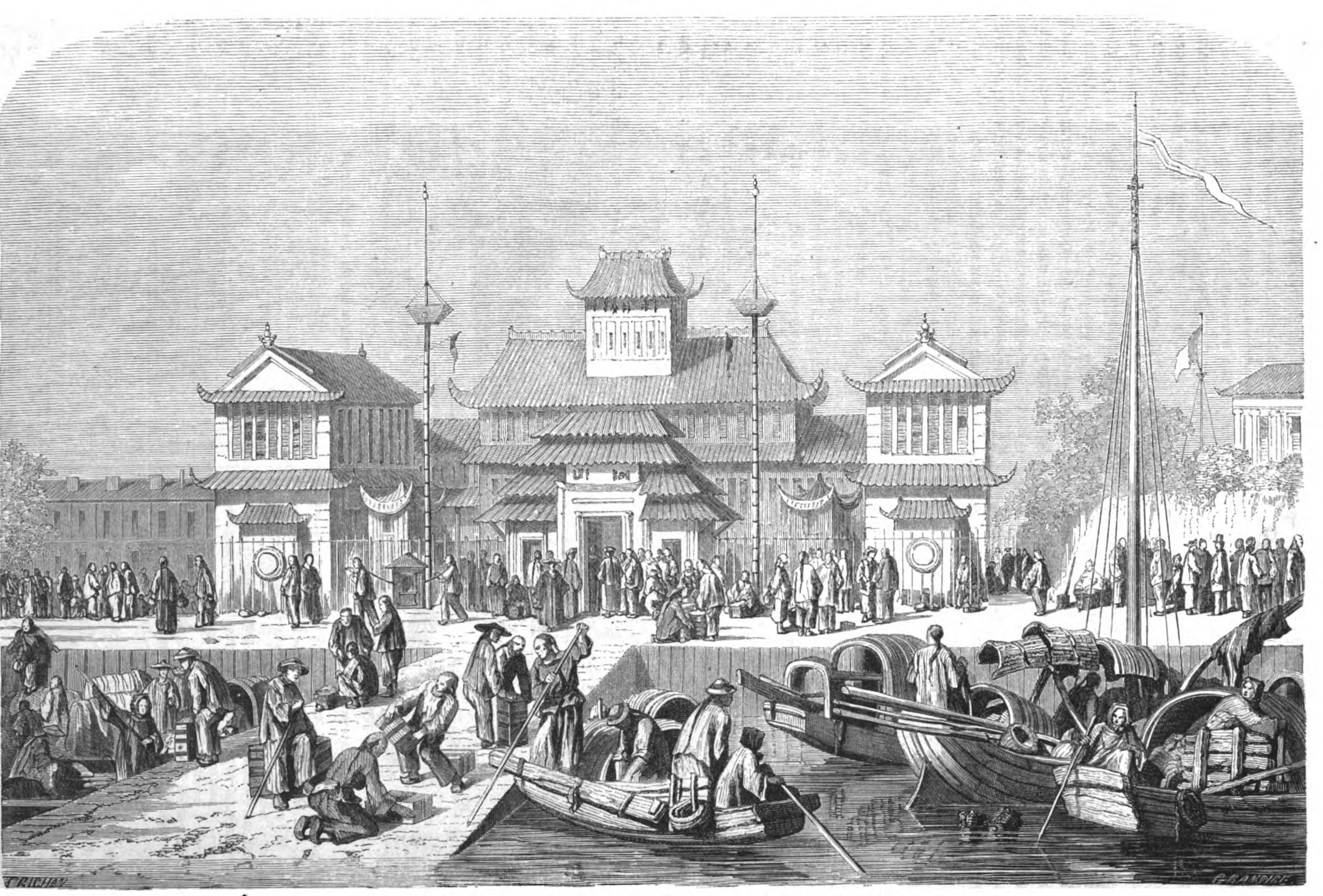
Tandis qu'à Hong-Kong et à Macao l'on vit en Chine sans jamais voir une autorité chinoise, à Shang-haï, les consuls ont de fréquents rapports avec les mandarins. De temps à autre, la ville européenne retentit du bruit du gong; c'est un fonctionnaire, accompagné d'une nombreuse escorte, qui va voir un consul ou un amiral. Le gouverneur et les autres autorités de Shang-haï ayant témoigné le désir de faire une visite à l'ambassadeur, le rendez-vous est fixé à une heure. Du plus loin que nous apercevons ces nobles personnages, nous mettons nos chapeaux sur nos têtes, et nous allons les recevoir sur les marches du perron. Nous nous adressons de grandes salutations, nous nous donnons force poignées de main, puis chacun s'assied selon son rang. Le baron Gros déclare vouloir donner la gauche du canapé, la place d'honneur, au *tao-taï*, ou gouverneur.

On apporte le thé, les mandarins tirent quelques bouffées de leur pipe, et la conversation s'établit. Le temps que nous avons mis à venir de Hong-Kong, la belle taille du baron Gros, la forme de son oreille qui présage le bonheur, la supériorité des armes européennes sur les armes chinoises, la grande distance qui sépare l'Europe du Céleste-Empire, tels sont les sujets qui sont traités.

On se rend ensuite processionnellement dans la salle à manger, où une collation splendide est servie. L'ambassadeur met à sa gauche le tao-taï et le colonel tartare à sa droite. M. de Bellecourt place les deux autres mandarins près de lui. Chacun entasse les dragées, les gâteaux, les nougats, sur l'assiette de son voisin. On boit le champagne *rubis sur l'ongle*, en s'adressant mille souhaits de bonheur. La conversation se poursuit assez nulle et insignifiante. On apporte le café, l'inévitable thé, et l'on se lève, signal du départ. Mais auparavant le colonel tartare, par un raffinement de courtoisie, propose au baron Gros de faire manœuvrer devant lui ses *tigres* (voy. p. 153), ou soldats d'élite de l'armée impériale. La proposition est acceptée avec enthousiasme, et chaque guerrier revêt aussitôt une tunique jaune où sont reproduits l'épine dorsale, les yeux et les oreilles du monstre dont ils portent le nom. Durant une demi-heure, ils se livrent devant nous aux exercices les plus fantastiques, ils se défient du geste et de la voix, aux combats les plus acharnés, et ils dépensent une somme de bruit et d'activité telle que nous en sommes éblouis. Le mandarin militaire, voyant qu'il a produit son effet, ordonne aux tigres de rentrer dans le cortége, et nous prenons congé de nos étranges visiteurs, en leur promettant d'aller promptement, à notre tour, les voir dans leurs yamouns.

Nous acceptons, en effet, quelques jours après, un dîner du tao-taï, et nous nous rendons en chaises à sa demeure, située au milieu de la ville chinoise. Trois coups de canon annoncent notre arrivée, et le gouverneur, entouré des fonctionnaires, ses subalternes, nous reçoit à l'entrée de son prétoire. Il nous offre un dîner très-fin, très-délicat, au dire de notre consul et de notre chancelier, juges plus compétents en pareille matière. Mais nous n'y voyons qu'un affreux assemblage de nids d'hirondelle, d'ailerons de requin, d'holothuries ou vers de mers, d'œufs de vanneau, de lait d'amande, de vin chinois tiède et d'alcool de riz. Nous nous étonnons de manger les fruits au milieu du dîner et la soupe à la fin. L'absence d'eau et de pain se fait également sentir et contribue à nous faire moins apprécier cette multitude de plats de poisson et de volaille qu'une main libérale nous distribue à tout instant. Au surplus, le tao-taï est un homme de fort bonne compagnie, qui nous fait très-gracieusement les honneurs de son yamoun.

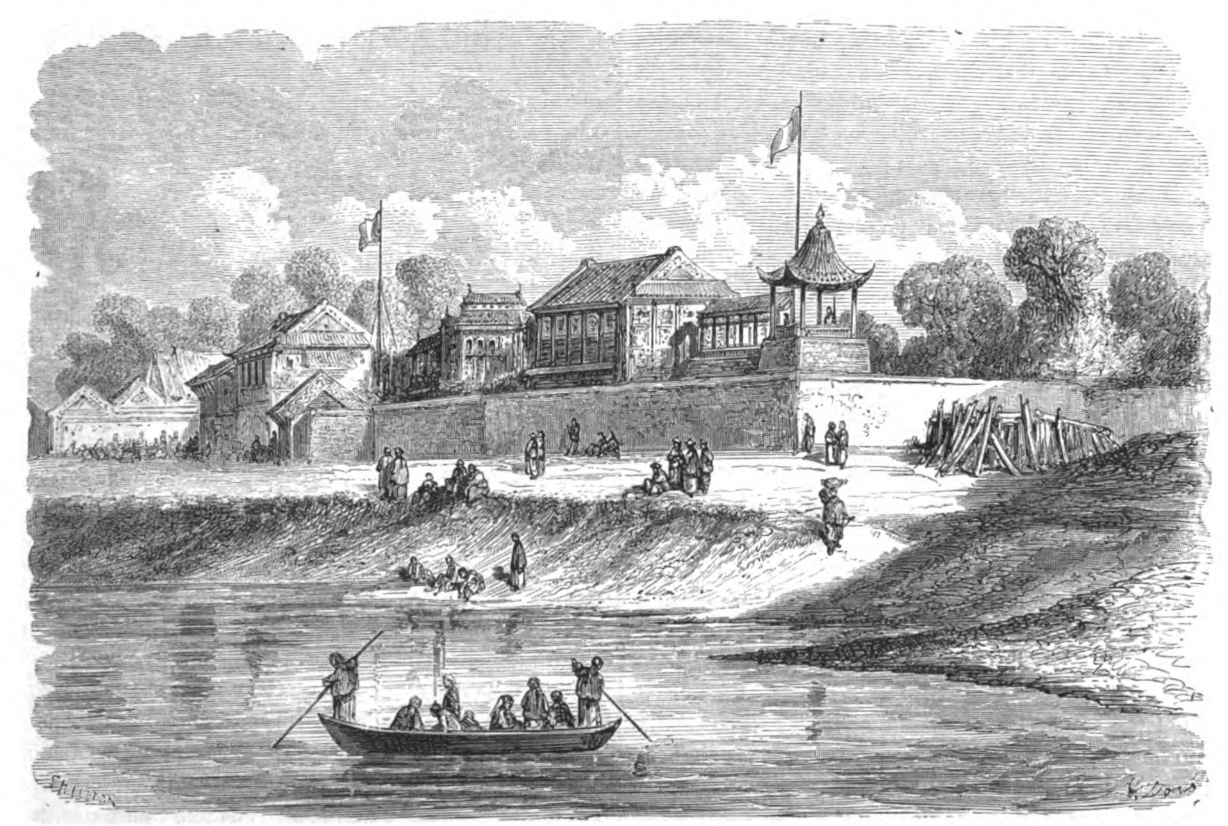
Le climat de Shang-haï, comme celui de toute la Chine, est malsain. Il est sujet aux émanations paludéennes et aux brusques changements de température. Durant la mousson de sud-ouest, il y fait une chaleur excessive. Pendant la mousson de nord-est, au contraire, il y fait aussi froid que dans le nord de la France, et la rivière gèle souvent, malgré la vitesse de son cours. Du 1[er] novembre au 1[er] avril, les Européens font du feu



Vue de la Douane de Shang-haï (voy. p.146). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.

dans leurs maisons. Je ne parle pas des Chinois, car ils n'en connaissent point l'usage ; plus le froid augmente, plus ils revêtent de plisses ouatées ou fourrées. Il n'a pas gelé cette année, et les résidents étrangers de Shang-haï ont affrété un navire pour aller chercher de la glace au Kamtschatka.

Malgré l'encombrement et le tumulte des rues, nous allons, de temps à autre, nous promener dans la ville chinoise ; nous entrons dans les magasins et nous marchandons ces mille inutilités que le Céleste-Empire offre de toutes parts à la curiosité des étrangers. Nous parcourons la muraille crénelée qui entoure la ville ; nous visitons le puits aux enfants, où l'on jette ces petits malheureux; et nous nous arrêtons au jardin de thé, *tea garden*, où les Chinois viennent prendre le thé, fumer l'opium et entendre de la musique. C'est leur lieu de divertissement ; c'est aussi l'endroit qui présente le plus de couleur locale. Une montagne factice avec des rochers entassés les uns sur les autres, une rivière en miniature avec des petits ponts en zigzag, des pavillons aux toits recourbés, forment le principal ornement de ce jardin, où les diseurs de bonne aventure, les saltimbanques, les histrions, ont élu domicile. Les Chinois, du reste, consacrent peu de temps à leurs plaisirs ; le négoce absorbe tous leurs instants, et à Shang-haï cette activité commerciale est encore excitée par la présence des étrangers. Ils servent en général d'intermédiaires entre les grandes maisons européennes ou américaines et les provinces de l'intérieur ; et ils vont faire sur les lieux de production des achats de thé et de soie.



Résidence des ambassadeurs français et anglais à Tien-tsin, en 1858. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Départ de *l'Audacieuse* pour le golfe de Péchéli. — Le cap Chantoung. — Bombardement et prise des forts de Ta-kou. — Le village de Ta-kou. — Pointe des amiraux sur le Tien-tsin. — Le cours du Pei-ho; ses rivages. — Arrivée à Tien-tsin; curiosité des habitants. — Établissement des quatre ambassades dans cette ville. — Le pont de marbre. — Les rues de Tien-tsin; les magasins. — Caricatures chinoises contre les Européens. — Arrivée de nouveaux commissaires impériaux. — Leur entrevue avec l'ambassadeur de France. — Signature du traité de Tien-tsin. — Excursion à la Grande-Muraille de la Chine. — Singulier débarquement. — Cavaliers tartares. — Retour à Shang-haï.

Le mercredi 15 avril, à sept heures du matin; le commandant Vrignaud donne l'ordre d'appareiller, et par un temps humide et brumeux, nous mettons à la voile pour le golfe de Péchéli. Un sombre brouillard nous dérobe la vue de toute la terre, et les ondes jaunes du Yang-tzé-kiang disparaissent même à nos yeux. En sortant du fleuve, nous trouvons une mer tourmentée et une brise très-fraîche ; nous nous croyons encore sous la funeste influence du début de la traversée. Mais, le lendemain, la mer tombe, le temps se remet au beau, et nous filons sans fatigue neuf et dix nœuds à toute vapeur.

L'hydrographie de ces côtes est encore à faire; les cartes sont défectueuses.

Au bout de quatre jours de traversée, par un soleil éclatant et par un froid superbe, nous doublons le cap Chan-toung ou cap Macartney, et nous entrons dans le golfe de Péchéli.

(Trois commissaires impériaux chinois annoncent leur arrivée et se déclarent prêts à écouter ce que les envoyés des nations de l'occident ont à proposer à l'Empereur. Les entrevues ne conduisent à aucun résultat sérieux. Les

deux hauts fonctionnaires français et anglais prennent la résolution de marcher plus avant et de frapper un grand coup dans le voisinage immédiat de la capitale. Malgré quelques nouvelles tentatives de conciliation, le jeudi 20 mai, on bombarde les forts et les batteries qui défendent l'embouchure de Peï-ho, et l'on s'en empare. Les obstacles ainsi écartés, les canonnières anglo-françaises commencent, sous la conduite des amiraux, leur marche vers Tien-tsin : les ambassadeurs restent au camp de Ta-kou.)

Nous dirigeons souvent nos promenades du côté du village de Ta-kou. L'espace qui le sépare du camp est couvert de chapeaux coniques que, dans leur précipitation, les guerriers chinois ont laissés choir sur le sol. Deux ou trois soldats nous apparaissent la tête coupée, les mains liées derrière le dos : ce sont des malheureux que les mandarins ont fait exécuter séance tenante, pour les punir de s'enfuir plus vite que leurs chefs. La plupart des rues sont désertes, et l'aspect du village est triste; toutes les maisons sont construites en boue. Une pagode s'élève au milieu; des nuées de pigeons ont fixé leur demeure dans les grands arbres qui l'entourent : à chaque coup de fusil ils s'éloignent, pour revenir aussitôt après; et les officiers anglais et français approvisionnent leur table de cette chasse d'un nouveau genre. D'immenses salines s'étendent à perte de vue, et de petits tumulus en terre, renfermant les restes de notables Chinois, viennent seuls rompre la monotonie du paysage. A l'horizon, du côté de la mer, s'étend la longue ligne noire des navires européens, à demi éclairés par le soleil couchant, et mouillés si loin de terre que les mandarins et leurs soldats devaient se croire bien à l'abri de leurs coups.

(Les amiraux européens avertissent qu'ils sont arrivés devant la ville de Tien-tsin. Les ambassadeurs partent aussitôt, et bientôt après le baron Gros donne ordre à ses secrétaires et à ses attachés de le rejoindre).

Le 1er juin, à six heures du soir, nous quittons le camp de Ta-kou. Notre voyage se fait le plus facilement du monde, et le lendemain matin, dès l'aube, nous apercevons le vieux donjon crénelé, autrefois fortifié, aujourd'hui en ruines, qui annonce l'entrée de Tien-tsin. A un coude du Peï-ho, sur le bord laissé à sec par le flot qui descend, le corps d'un Chinois gît dans la vase. Deux gros bouledogues, les pattes de devant appuyées sur le thorax de l'homme, se disputent à belles dents à qui seul aura la proie. Les premiers rayons du soleil levant illuminent les têtes de ces bêtes féroces et les restes de l'homme à moitié dévorés.

Il y a dix lieues, par terre, de Ta-kou à Tien-tsin, et vingt-deux lieues par le fleuve. Le Peï-ho fait d'énormes détours, et ses tournants sont si brusques que les plus longues des canonnières avaient la plus grande peine à les franchir.

Le pays est vert, admirablement cultivé, mais il est d'une platitude et d'une monotonie désespérantes. Les fermes et les villages sont construits en pisé, comme nos étables et nos pressoirs de Normandie. Les chevaux sont petis et laids, les ânes et les mulets sont superbes. Dans les villages, une foule de chiens à moitié sauvages montrent volontiers les dents aux étrangers. Tout le long de la route, les habitants, en longue file sur le rivage, nous regardent passer avec une curiosité mêlée de crainte.

Vers neuf heures du matin, nous arrivons devant Tien-tsin. D'immenses approvisionnements en sel, en riz et en grains, couverts de nattes, occupent la rive gauche du fleuve. Les faubourgs s'étendent sur la rive droite, et la foule se presse à toutes les issues des rues pour voir s'avancer notre canonnière. Beaucoup de toits sont envahis par les curieux. Les jonques amarrées au rivage et les ponts de bateaux nous obligent à de nombreux temps d'arrêt. Nous jetons enfin l'ancre au mouillage que nous signale l'amiral Seymour, au point de jonction du Grand-Canal Impérial et du Peï-ho.

C'est là que s'élève le yamoun que les deux ambassadeurs ont choisi pour leur résidence (voy. p. 149). Lord Elgin occupe le côté gauche, et le baron Gros l'autre moitié. Ce yamoun, assez dégradé, a été bâti par l'empereur Kien-Foung, l'un des ancêtres de l'empereur actuel, qui en avait fait sa résidence d'été, ainsi que l'attestent diverses inscriptions encore visibles. Par derrière s'étend un vaste cimetière qui nous envoie ses émanations fétides, puis un petit village et la campagne à perte de vue.

En attendant l'arrivée de deux hauts commissaires impériaux qui sont annoncés par un avis officiel du grand conseil, nous profitons de nos loisirs pour visiter la ville et ses environs. Le matin, avant le lever du soleil, nous allons nous promener à cheval, sur la route de Pékin, sorte de large chaussée assez élevée au-dessus du sol. Nous nous arrêtons au pont de marbre qui est construit sur le Peï-ho, et qui est à environ trois quarts de lieue de notre mât de pavillon. S'écarter davantage serait imprudent, car il n'y a pas mal de soldats chinois et de petits camps de cavalerie tartare dispersés dans la campagne. Nous traversons la ville dans tous les sens, et nous n'y découvrons rien de bien remarquable. Elle est entourée de hautes murailles, comme toutes les villes chinoises; seulement les rues sont plus larges que celles de Shang-haï et de Canton, à cause des lourds chariots que l'on rencontre, traînés par des mulets ou par des bœufs. Dans le sud de la Chine, tous les transports se font à dos d'hommes; dans le nord, il y a des routes et des attelages. Toute l'activité commerciale semble s'être concentrée dans les faubourgs, surtout dans celui qui longe le Grand-Canal. C'est là que l'on trouve les boutiques de pelleteries, de papiers peints, d'éventails, et les rares antiquités que Tien-tsin peut offrir à la curiosité de l'étranger. Nous constatons la présence en ville de nombreux produits européens, des draps russes légers et aux couleurs voyantes, des cotonnades de Manchester, des boîtes d'allumettes chimiques allemandes. Nous apercevons quelques caricatures à notre adresse, que les Chinois font disparaître avec précipitation sur notre passage; mais, voyant que nous ne faisons qu'en rire, ils nous les montrent ensuite et nous les laissent emporter. C'est un Européen grotes-

quement accoutré, qui marchande avec chaleur un hérisson et finit par l'acheter contre un gros sac de sapèques. Puis un officier anglais, à cheval, tenant son parapluie blanc d'une main, et ayant un cigare à la bouche, avec un chapeau et une tournure impossibles. Nous leurs donnons quelques dessins européens dont ils sont très-avides, et, le lendemain, nous trouvons ces dessins reproduits et ayant déjà pris une apparence grotesque.

Les deux commissaires impériaux arrivent à Tien-tsin. Le soir même, les deux nobles personnages, suivant l'usage chinois, envoient leurs grandes cartes de visite, en papier rouge, aux ambassadeurs, et le surlendemain, étant un jour heureux, est désigné pour leur première entrevue avec lord Elgin. On convint de se rencontrer dans une pagode située en dehors de la ville, à quatre ou cinq lis de la muraille. Bellecourt, Trévise et moi, nous y allons en curieux et nous traversons pour revenir, durant plus d'une heure, une foule compacte de Chinois, armés de nos seuls parasols, et avec une escorte de deux matelots. Nous ne remarquons aucune malveillance sur toutes ces figures, mais beaucoup d'ébahissement et de curiosité. Un grand nombre sont vêtus d'une longue robe blanche ou bleue; d'autres sont habillés en nankin, cette étoffe dont on a tant abusé en France. Tout le long de la route nous voyons des petites boutiques en plein vent, où l'on vend des pommes, des abricots, et où l'on boit de petites tasses de thé à la glace. La glace se trouve en très-grande abondance à Tien-tsin; on l'y conserve en larges blocs avec beaucoup de soin.

(On ouvre les conférences le 27 mai 1858. Après quinze jours de discussion, les traités de paix qui accordent des indemnités et les libertés religieuse et commerciale sont signés. L'empereur Hien-foung envoie, le 3 juillet, la ratification de ces traités. Les navires redescendent le Peï-ho).

Avant de quitter définitivement le golfe de Péchéli, M. le baron Gros a tenu à visiter la Grande-Muraille de la Chine, et à juger par lui-même de la véracité de l'opinion qui la fait commencer dans la mer, à l'entrée du golfe de Léo-toung. Le 11 juillet, à sept heures du matin, l'ambassadeur, suivi de ses secrétaires et attachés, s'est embarqué sur *le Prégent*, élégant aviso à vapeur récemment arrivé de France. Trente ou quarante lieues séparaient, croyait-on, la muraille du mouillage de *l'Audacieuse*. Mais, vers le soir, le temps n'étant pas bien clair et la terre ne faisant encore qu'apparaître à l'horizon, il a fallu mouiller au large. Le lendemain, au jour, on a appareillé de nouveau, et bientôt la Grande-Muraille est apparue : elle présentait l'aspect d'une suite d'édifices de même hauteur, crénelés et barrant la plaine depuis la mer jusqu'au pied de la chaîne de montagnes qui court parallèlement au rivage, mais à plus d'une lieue de distance. Une heure après, la Grande-Muraille avec ses créneaux, ses contre-forts, ses jetées arrivant dans la mer, et la pagode qui la termine vers le rivage, était parfaitement visible presque dans ses moindres détails, et nous avions devant nous le point de vue le plus pittoresque, le plus beau que l'on puisse rencontrer en Chine : le long de la mer, cette vaste plaine, couverte d'une végétation luxuriante et de pâturages, avec de nombreux villages au milieu des arbres ; et, au second plan, un horizon de hautes montagnes, les unes abruptes et escarpées, les autres boisées et verdoyantes jusqu'à leur sommet, produisaient une scène que les Alpes seules peuvent rappeler, mais à laquelle la Grande-Muraille, sortant de la mer pour se couvrir de pagodes et de bastions, et grimper à pic sur les arêtes les plus hautes de la montagne, donnait un caractère bien fait pour impressionner les imaginations même les plus lentes.

Au pied de la muraille, du côté de la Chine, se dessinaient les blanches tentes des deux camps tartares, laissant leurs chevaux paître en liberté les herbes d'alentour. Le paysage, doré par le soleil levant, était plein de charme, et faisait comprendre la vie pastorale des hordes mongoles; il nous donnait une idée exacte de cette Terre des herbes si bien décrite par l'abbé Huc.

Vue du côté chinois, la Grande-Muraille ressemble à un immense ouvrage en terre, couronné de créneaux en brique, mais en fort mauvais état et manquant en plusieurs endroits. Du côté de la Mandchourie, au contraire, la Grande-Muraille est construite en briques posant sur un soubassement de pierre. Elle est flanquée de tours carrées dans toute sa longueur, à la distance d'environ deux traits de flèche, afin que l'ennemi puisse être partout atteint. Elle descend dans la mer par deux jetées parallèles, qui suivent une pente assez douce pour permettre d'y monter en sortant du canal. Les plus gros navires peuvent en approcher à moins de deux milles, et c'est là le véritable endroit où de nouveaux touristes devront débarquer.

Malheureusement nous ne le savions pas alors, et nous avions jeté l'ancre dans les eaux de la Chine. La plage en cet endroit-là est unie ; mais un violent ressac rendait le débarquement difficile et ne permettait point aux canots d'approcher, sous peine d'entrer dans le sable. Le rivage était couvert de Chinois venant des villages voisins. M. Marquès, interprète de la mission, et le comte d'Ozery, commandant du *Prégent*, étaient descendus les premiers à terre pour s'aboucher avec les autorités et voir si l'on ne s'opposerait point à notre débarquement. Un mandarin, monté sur un cheval blanc et suivi par deux cavaliers, était arrivé du camp pour savoir ce que demandaient ces hommes venus de ciels inconnus; et, sur les assurances pacifiques de notre interprète, il avait déclaré que rien ne s'opposerait à ce que nous descendissions à terre.

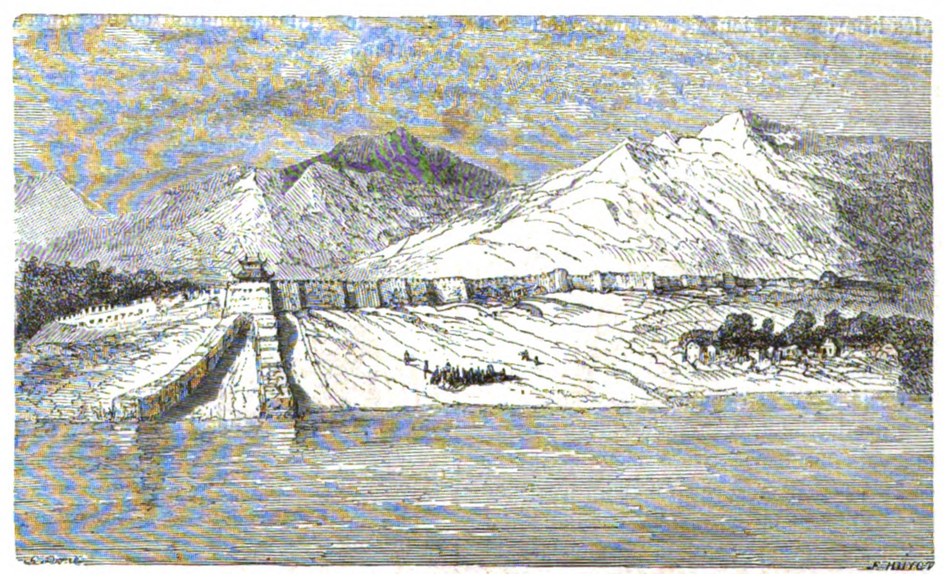
Nous débarquâmes donc, et ce ne fut pas le côté le moins piquant de notre expédition. Les canots ne pouvaient approcher, sous peine d'être roulés par les vagues. Le baron Gros descendit à terre, porté sur les épaules de trois matelots entièrement nus. M. le vicomte de Contades, ainsi que les attachés de l'ambassade, plusieurs officiers de *l'Audacieuse* et du *Prégent*, le sui-

vaient, les uns sur deux, les autres sur un seul homme. Plusieurs, poussés par les lames, chavirèrent avec leur porteur et burent l'onde amère. Enfin, au bout d'un quart d'heure, la réunion eut lieu sur le rivage, et l'on partit avec une escorte de douze baïonnettes qu'on avait eu le soin de ne pas laisser mouiller. Nous nous dirigeâmes droit sur la muraille. Il nous fallait d'abord traverser différents cours d'eau qui aboutissent à la mer, et nous éloigner un peu du rivage pour trouver un sol moins humide. Plus nous nous rapprochions de la muraille, cette nouvelle terre promise que nous ne devions pas toucher, plus on voyait les Tartares s'agiter, monter à



La Grande-Muraille de Chine vers le golfe de Péchéli. — Débarquement de l'ambassade française. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

cheval et dénoter par tous leurs gestes et par leurs manœuvres une émotion visible. Ils se séparèrent bientôt en trois corps : l'un resta à cheval devant le camp, nous coupant la route de la Grande-Muraille ; l'autre se porta à notre gauche et mit pied à terre dans les hautes herbes; le troisième, composé de globules blancs et dorés, vint au petit galop à notre rencontre. Ils nous demandèrent d'où nous venions, où nous allions, et nous dirent qu'il leur était impossible de nous laisser aller plus loin; que leur chef était absent, et qu'ils ne pouvaient prendre sur eux de nous permettre d'approcher, ajoutant, du reste, une foule de *tchin-tchin* à toutes



La Grande-Muraille de Chine vers le golfe de Péchéli. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

ces mauvaises raisons. Mais que l'on juge de notre étonnement, lorsque nous sûmes que ces gens-là, campés en quelque sorte à la porte de la capitale, ne se doutaient point que leur pays eût été en guerre avec la France et l'Angleterre ! La prise de Canton, le bombardement de Ta-kou, la paix conclue à Tien-tsin, ils ignoraient tout. Une seconde négociation semblait avoir réussi ; ils nous permettaient d'avancer encore ; mais, à trois ou quatre cents mètres de là, de nouveaux cavaliers, s'étant approchés, nous prièrent instamment de ne pas aller plus loin.

Avec nos douze baïonnettes d'escorte et nos revolvers

nous aurions pu facilement tenir en respect ces trois cents cavaliers tartares, et monter, malgré eux, sur la muraille ; mais l'ambassadeur devait éviter toute rixe, toute affaire de ce genre, et ne voulait point compro-



Soldats chinois : un *tigre de guerre* et un *brave* (voy. p. 147 et 160). — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

mettre sa position pour une simple partie de plaisir et de curiosité. Après avoir pris quelques croquis, avoir acheté quelques éventails aux cavaliers tartares et émerveillé la foule de Chinois qui nous environnait, en leur faisant boire de l'eau-de-vie, en leur montrant nos montres, ou les faisant regarder dans nos binocles, le baron



Brouette de voyage en Chine. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

Gros reprit la route des canots, que plusieurs d'entre nous rejoignirent à la nage

Ces cavaliers tartares (voy. p. 145) n'avaient ni arcs ni flèches, mais tous portaient le fusil à mèche en ban-

doulière. Leur poudre nous a semblé très-grossière, et, outre des balles, ils avaient dans leurs cartouchières de petits lingots de plomb. Leurs chevaux sont petits, généralement blancs ou pies, d'une race essentiellement primitive : ces cavaliers portent dans leurs grandes bottes leur pipe et leur éventail. Tous avaient l'anneau de jade pour bander l'arc.

Avant de quitter ces parages, nous sommes allés, avec *le Prégent*, faire une pointe de l'autre côté de la Grande-Muraille, vis-à-vis les plaines de Mandchourie, qui se présentait à nous avec cette verdure éclatante que l'on ne trouve que dans les pays longtemps couverts de neige et lorsque le soleil est venu les vivifier. La Grande-Muraille, avec ses noires assises, se détachait sur cette admirable végétation : on la voyait, sortant de la mer et appuyée sur ses contre-forts, gravir l'arête même de la montagne pour suivre, pendant plus de six cents lieues, les contrées à demi sauvages qui s'étendent jusqu'aux confins de la Mongolie et du Kou-kou-noor.

Après que nous eûmes longuement contemplé ce magnifique spectacle, le baron Gros donna le signal du départ, et *le Prégent* fit route pour les îles *Toki*, où nous attendait la frégate. Le lendemain matin, après quinze heures de route, nous nous retrouvions à bord, avec le souvenir d'une charmante course au lieu le plus pittoresque et le plus grandiose de la Chine.

(L'ambassade française se rendit ensuite à Shang-haï d'où elle partit le 6 septembre, pour aller accomplir au Japon la seconde partie de sa mission. Avant de s'éloigner de la Chine, M. de Moges résume ses observations sur le Céleste-Empire dans un chapitre d'où sont extraits les passages suivants.)

Mœurs, coutumes, gouvernement de la Chine.

La Chine proprement dite se divise en dix-huit provinces; mais l'Europe ne connaît guère que ses six provinces maritimes, le Kwang-toung, le Fo-kien, le Tché-kiang, le Kiang-sou, le Chan-toung et le Péchéli. Jadis tout l'intérêt politique se concentrait sur les rives de la rivière de Canton, dans le Kwang-toung; aujourd'hui il s'est porté vers le nord, dans le Péchéli, et bientôt Tien-tsin et Ta-kou feront oublier Bocca-Tigris et Macao. Les trois provinces centrales, le Kwang-si, le Hou-nan et le Hou-pé, sont le principal théâtre de la grande insurrection. Le Kan-sou, le Chen-si et le Chan-si bordent au nord la Grande-Muraille. Le Su-tchouan et le Yun-nan confinent au Thibet. Le Kouei-tcheou, le Kiang-si, le Ngan-hoeï et le Honan complètent cette énumération des provinces chinoises.

L'Empire du Milieu se compose en outre de plusieurs pays ou royaumes tributaires, à savoir : la Mongolie, la Mandchourie, la Corée; les îles Lioutchou, le Thibet, le Tonkin, le Cambodje et la Cochinchine. Les îles Lioutchou et la Corée envoient à Pékin un tribut chaque année, d'autres pays tous les trois ans, d'autres enfin à des périodes encore plus éloignées, comme par exemple tous les dix ans. Quant aux royaumes de l'Europe séparés par le vaste Océan des pays soumis à la domination du Fils du Ciel, ils ne lui rendent hommage qu'à des époques déterminées et à de plus ou moins longs intervalles.

La Chine, depuis quatre mille ans, a été gouvernée par vingt-huit dynasties. Les trois dernières sont la dynastie mongole, la dynastie nationale des Ming, et la dynastie Ta-Tsing ou tartare Mandchoue. Le dernier empereur se nommait Tao-Kouang, *raison éclatante*. Son fils Hien-Foung lui a succédé en 1850, au plus fort de la grande insurrection, et son règne n'a été jusqu'ici qu'une longue suite de calamités pour la Chine.

L'empereur, dans l'organisme du gouvernement chinois, n'est qu'un nom, un emblème, le représentant de la nationalité. Ce sont les conseils qui gouvernent souverainement; l'empereur est le rouage qu'on fait paraître. Tout se fait en son nom, mais sans sa coopération directe. Au reste, on ne saurait trop remarquer la belle centralisation, l'admirable organisation administrative de l'empire. Les institutions sont excellentes; ce sont les hommes qui manquent aux institutions.

Autant la Chine de Nankin est riche, autant la Chine de Pékin est pauvre et stérile. Aussi le gouvernement central prélève-t-il l'impôt en nature sur les fertiles provinces que baigne le Yang-tzé-kiang. Tous les ans, partent pour Tien-tsin des milliers de jonques chargées de riz et expédiées par les mandarins au commencement de la mousson du sud-ouest. C'est une corvée, une sorte d'inscription maritime qui est imposée à tous les possesseurs de jonques. Ils n'ont droit à aucune rémunération; mais, au retour, ils peuvent faire le commerce pour leur compte, et vendre dans la Chine centrale les fourrures, les fruits, les produits du Léo-tong.

Le nom de l'empereur actuel est *Hang-Foung* ou *Hien-Foung*, selon les divers dialectes, et signifie *Abondance universelle*. Le signe qui sert à l'exprimer est une montagne entre deux rois : ce qui, aux yeux des Chinois superstitieux, est de mauvais augure. En effet, une montagne entre deux rois, cela présage division, anarchie, guerre civile. N'est-ce pas un peu ce qui arrive dans ce moment? De ses trois capitales, Hien-Foung n'en possède plus qu'une : Nankin est aux rebelles, Canton est entre les mains des barbares. Toute une portion de l'empire est soulevée contre la dynastie actuelle. Le présage a eu raison.

La grande montagne qui s'élève près de Canton se nomme la *montagne du Nuage blanc*. Elle est peuplée de tombeaux, comme toutes les montagnes ou collines en Chine. Macao en est un exemple frappant. Toutes les hauteurs de l'île Danoise, de l'île Française, dans la rivière des Perles, de Canton derrière le fort Gough, offrent le même spectacle. On peut dire que la Chine n'est qu'un immense cimetière.

Un mandarin ne peut jamais exercer de fonctions dans la province où il est né. Pour plus d'impartialité, il doit toujours être étranger au pays qu'il régit. S'il est mandarin militaire, il ne doit pas amener sa mère avec lui : elle pourrait l'attendrir et chercher à le retenir au jour du combat, à l'heure du péril. S'il est mandarin civil, il

ne doit pas amener son père. Il pourrait être d'un avis contraire au sien dans un jugement, et il serait alors contraint d'agir contre la piété filiale. C'est par une faveur toute spéciale de l'empereur, et par une dérogation au droit commun, que Yeh a obtenu que son père habitât avec lui à Canton.

L'arbre à pagode ou banyan, *ficus religiosa*, arbre imposant et ayant en effet un caractère religieux et grave, se retrouve partout en Chine contre les murs des pagodes et dans les cours des mandarins. Dans la campagne, à ses pieds, on voit toujours de petits autels, des bâtonnets fumants, quelques images bouddhiques fixées aux racines. C'est, du reste, le plus bel arbre de la Chine; son feuillage est majestueux et toujours vert. De Macao à Shang-haï, de Tien-tsin à la Grande-Muraille, nous l'avons partout rencontré, accessoire obligé du yamoun ou du temple de Bouddha, et ombrageant de ses branches épaisses et la misère du bonze et la rapine du mandarin.

Il n'est point rare en Chine de voir des chefs de pirates devenir mandarins. On peut citer, entre autres, le fameux Apak, qui, dans ces dernières années, avait jusqu'à sept cents jonques de pirates sous ses ordres, et qui jouit aujourd'hui tranquillement, à Ning-po, de toutes les prérogatives du globule bleu. Le gouvernement chinois, désespérant de le réduire, a traité avec lui et en a fait un grand mandarin naval. Étrange pays que la Chine, où la piraterie conduit aux honneurs!

En Chine, l'aiguille aimantée marque le sud; il y a cinq points cardinaux; la gauche est la place d'honneur; le blanc est la couleur de deuil; la politesse exige que l'on demeure la tête couverte devant un supérieur ou devant une personne que l'on veut honorer; on lit un livre en commençant par la droite; on mange les fruits au début du dîner, et la soupe à la fin; dans les écoles, les enfants doivent apprendre tout haut leur leçon et la réciter tous à la fois, on y punit le silence comme une preuve de paresse; la noblesse, conférée à un homme pour un service éclatant rendu à l'État, ne s'étend point à ses descendants et n'anoblit que ses ancêtres, qui deviennent tous, par un effet rétroactif, ou ducs ou barons, tandis que ses enfants restent dans la foule. On pourrait remplir de nombreuses pages de ces étonnants contrastes entre la civilisation chinoise et celle de l'Occident.

La civilisation chinoise date de quatre mille ans. Sept cents ans avant Jésus-Christ, il y avait déjà une littérature chinoise. Plusieurs des principaux monuments littéraires de la Chine sont de cette époque. Quelle merveilleuse antiquité, et comme nos peuples de l'Europe doivent paraître jeunes aux habitants du Céleste-Empire! La langue mandarine est la seule savante; le cantonnais, le fo-kienois, divers dialectes composent la langue populaire. Le mandarin joue dans l'extrême Orient le rôle du latin dans l'Europe. Avec le mandarin l'on peut se faire entendre dans tout l'empire chinois, en Corée, au Tonkin, en Cochinchine et à Siam. A Pékin, le peuple parle le pur mandarin.

Il y a toute une population en Chine qui n'a point le droit d'habiter la terre, et qui vit et séjourne sur les fleuves et sur les canaux. C'est une race inférieure, vaincue, et maintenue dans cet état en vertu d'un vague souvenir historique se rapportant aux premiers temps de la Chine. De là cette foule de bateaux, de tankas, de jonques, de sempans, de cahutes construites sur pilotis le long des fleuves et des rivières, et que le flux et le reflux des bateaux à vapeur vient agiter et baigner. Tous les *compradors* qui approvisionnent les navires appartiennent à cette race des hommes de bateau. Il y en a de très-riches, qui possèdent sur la rivière de Canton des habitations magnifiques, très-élégantes et très-somptueusement meublées; mais telle est la force des traditions et des préjugés en Chine, que la possession à terre continue à leur être interdite.

Il paraît que, dans certaines parties de la Chine, il y a des brouettes à voiles. Lorsqu'il y a bonne brise vent arrière ou du travers, le travail de l'homme est singulièrement facilité. Ce fait qui pourrait paraître imaginaire, est tout ce qu'il y a de plus réel. Au reste la brouette (voy. p. 153) est, dans le Céleste-Empire, un mode ordinaire de locomotion. Les missionnaires par économie, le préfèrent souvent à tout autre, malgré la fatigue qu'il produit. Que de fois, durant notre séjour à Shang-haï et à Tien-tsin, n'avons-nous pas vu arriver de ces brouettes de voyage! La roue est au milieu, le patient est assis sur l'un des côtés, ayant vis-à-vis de lui ses bagages.

Il y a 757 lieues de Canton à Pékin.

La grande insurrection chinoise a aujourd'hui singulièrement perdu de son prestige. Elle est privée de ses chefs, les rois des quatre points cardinaux. Le fameux roi de l'Est, le plus capable de tous, l'âme de l'insurrection, qui rêvait la domination universelle, a été assassiné par les autres, jaloux de son influence. En outre, les rebelles se sont battus dans Nankin; la guerre civile a fait plus de ravages dans leurs rangs que les boulets des mandarins. Tsien-Kiang, le célèbre démagogue de Canton, est toujours grand juge dans leur camp; mais leur plus habile général a déserté leur cause pour celle des impériaux, par suite d'un événement tragique qui mérite d'être noté. Ce général, très-ambitieux, mécontent de n'être point nommé roi du cinquième point cardinal, du centre, avait reçu des chefs de l'insurrection la promesse de le devenir s'il leur faisait remporter une victoire éclatante sur un parti considérable d'impériaux. Il se rend donc dans le camp des mandarins, et feint d'abandonner la cause des rebelles, s'efforçant de gagner la confiance des impériaux, afin de mieux les trahir. Le vieux général de l'empereur, blanchi dans les camps et dans les ruses chinoises, se méfiant d'une conversion si soudaine et en devinant la cause, l'accueille avec enthousiasme, il l'adopte solennellement pour son fils et l'accable de prévenances; puis, sous main, il fait répandre aussitôt et avec persistance dans le camp des insurgés le bruit qu'il a réellement adopté le parti des mandarins. On le savait mécontent, aigri; la nouvelle des faveurs dont il est comblé augmente les soupçons; bref, les chefs rebelles ajoutent foi à ce bruit. On amène devant le camp son père, sa mère, sa femme et ses enfants, et

on leur coupe la tête au bruit des fanfares. Lui, furieux, jure de tirer une vengeance éclatante de cet acte barbare et devient le plus ferme appui du trône impérial. Il est nommé général en chef et, adoptant un nouveau plan de campagne, il brûle et saccage tout sur son passage, et fait un désert autour des rebelles. Il les affame et arrête ainsi leurs succès. De nombreux combats sont livrés autour de Yang-Tchéou, clef du canal impérial; la possession de cette place finit par rester aux mandarins. La grande insurrection chinoise est donc arrêtée dans sa marche vers la capitale; depuis plusieurs années, elle est stationnaire, et les autorités impériales sont revenues dans certaines provinces sur lesquelles naguère elle étendait sa domination. Elle possède Nankin, la capitale de la dynastie nationale des *Ming;* mais Pékin continue à être la résidence de la dynastie tartare mandchoue, et l'empereur Hien-Foung est plutôt secondé par le vœu des populations, une effroyable confusion de toutes choses devant être la suite inévitable du renversement de son gouvernement. Malheureusement, le trésor impérial est vide; la cour en est aux expédients, et ne peut plus payer ses soldats, qui pillent partout pour vivre. L'Empereur



Chinoise. — Dessin de Doré d'après M. de Trévise.

ne peut appeler à son secours les hordes tartares, ce serait une tentative inutile et désespérée : les Mongols fondraient au soleil du Midi; et, quant aux Mandchoux, ce sont de misérables peuplades peu nombreuses, et armées seulement d'arcs et de piques. Les deux partis restent donc ainsi en présence, vivant aux dépens de malheureuses provinces complétement dépeuplées et ruinées pour des centaines d'années. De temps à autre, on apprend que de courts engagements ont eu lieu; les rives du Yang-tzé-kiang retentissent de quelques coups de canon : ce sont les mandarins qui ont senti le besoin d'envoyer un bulletin sonore à la cour de Pékin et d'appuyer par une victoire leurs nombreuses demandes d'argent. Mais ils se garderaient bien d'écraser entièrement l'insurrection : ce serait tuer la poule aux œufs d'or. Tout l'argent, en effet, que leur envoie le gouvernement pour solder l'armée, passe dans leur bourse et y reste. Il serait fâcheux, par excès de zèle, de mettre fin à un si lucratif métier. On peut expliquer ainsi le caractère religieux et chrétien de la rébellion dans l'origine. La grande insur-

rection nationale chinoise a pris naissance aux confins du Kwang-toung et du Kwang-si, dans les montagnes des Miao-tzé, tribus indépendantes que le gouvernement chinois n'a jamais pu soumettre. Or, il se trouvait jadis, parmi les Miao-tzé, beaucoup de chrétiens qui s'étaient réfugiés dans les montagnes, fuyant la domination tartare, et soutenant jusqu'à la fin la cause du fils du dernier empereur de la dynastie des Ming. Le général de l'armée du prétendant dans le Kwang-si était chrétien. Le prétendant lui-même était chrétien, ainsi que sa famille. Il fut battu et tué par trahison dans Koueï-lin, capitale de la province. De là des traditions, des souvenirs confus; de là le caractère vaguement chrétien de l'insurrection dans l'origine, caractère très-prononcé dans le début, mis bientôt de côté par le roi de l'Est, attaché à la polygamie.

Il se fait un commerce de bestiaux assez actif entre la Mongolie et la Chine proprement dite. Par la seule porte de la Grande-Muraille la plus voisine de Pékin, il entre annuellement vingt-cinq millions de moutons. On peut évaluer à soixante ou soixante-cinq millions le nombre des moutons entrant ainsi chaque année dans le Céleste-Empire. Aussi dans les provinces du Nord, sont-ils à un prix fabuleusement bon marché: mais ils ne pénètrent pas plus bas que Shang-haï et Ning-po; les provinces du Sud, couvertes de rizières, n'ont point de fourrages pour les nourrir.

La famille de Confucius existe encore, elle habite la province du Chan-toung, et jouit d'énormes priviléges. C'est la seule noblesse héréditaire en Chine. Koung-Fou-Tseu, son fondateur, est mort l'année 479 avant Jésus-Christ. Certes, pour une famille, c'est une merveilleuse antiquité. Mais elle est dégénérée, et, depuis longtemps, elle n'a produit aucun homme remarquable.



Fumeurs d'opium. — Dessin de Morin.

A quatre-vingts ans, les Chinois ont le droit de porter des vêtements de couleur jaune, qui est la couleur de la famille impériale. C'est un honneur que la loi rend à la vieillesse.

La Corée forme un royaume tributaire de la Chine; elle envoie tous les ans un ambassadeur à Pékin. Mais l'autorité du Céleste-Empire sur ce peuple est purement nominale et honorifique. Aucun Chinois n'a le droit de résider en Corée, de même qu'aucun Coréen n'a le droit de résider sur le territoire chinois. Il y a si peu d'affinité entre les deux peuples, que l'amiral Poutiatine a sauvé une fois l'équipage d'une jonque chinoise naufragée, qui allait être massacré par les Coréens. Les indigènes appellent leur pays *Koraï*. Les rivières y roulent des paillettes d'or. On y connaît l'existence de trois mines d'or, dont deux sont inexploitées, parce qu'elles sont défendues par de mauvais génies, au dire des mandarins, encore peu versés dans l'économie politique, et redoutant de voir une trop grande quantité de ce métal circuler dans le pays. Les Russes sont maîtres, depuis un an du

cours de l'*Ousouri* et de celui du *Soungari*, affluents de l'*Amour*. Ils sont terriblement voisins de la Corée, dont l'indépendance est sérieusement menacée (voy. la 7e livraison).

Tous les yamouns appartiennent à l'empereur; c'est une propriété inaliénable et imprescriptible. Les mandarins n'étant en fonctions que pour trois ans, pensent plus à arrondir leur trésor qu'à embellir leur demeure, ce qui explique l'état de dégradation où sont tombés tous les édifices publics dans toute la Chine.

La vénalité est à l'ordre du jour en Chine : avec plus ou moins de sapèques, on peut tout, on sait tout; c'est une affaire de nombre. Les riches marchands de Soutchou-fou avaient gagné les secrétaires des hauts commissaires impériaux, et ils savaient aussi bien que nous tout ce qui se passait à Tien-tsin. Nous n'étions point encore de retour du Pĕchéli, que déjà le tao-taï de Shang-haï avait entre ses mains le texte chinois du traité anglais, et le communiquait à M. de Montigny. Avec cet entourage de lettrés et de mandarinaux qui sans cesse environne les autorités chinoises, tout secret d'État est impossible à garder.

Il existe encore à Pékin une grande église, plus considérable que la cathédrale de Tong-ka-tou. Confisqué jadis aux missionnaires, cet édifice n'a point reçu de destination. Il y a cinq ou six ans, la croix en surmontait encore le dôme; mais on l'a enlevée à cette époque, sous le prétexte que ce signe portait malheur et attirait les rebelles. Si la cour de Pékin consentait à restituer cette église à nos missionnaires, ce serait une preuve éclatante de la franchise de ses intentions et de l'abandon de la vieille politique anti-européenne.

Il y a en Chine de riches mines d'or, d'argent et de vif argent. Mais le gouvernement en défend l'exploitation sous peine de mort, alléguant que ce serait enlever des bras à l'agriculture et que, dans un pays peuplé comme le Céleste-Empire, qui a tant de peine à nourrir ses habitants, tout doit être sacrifié à l'intérêt du labourage. Il y a un autre motif à cette prohibition absolue. Le gouvernement chinois concédait, il y a peu de temps encore, l'exploitation des mines à certaines personnes. Mais à peine les concessionnaires avaient-ils amassé un petit trésor qu'une troupe de bandits bien armés se précipitait sur eux. Il s'ensuivait des rixes, des batailles, et des vols à main armée. Cette tactique se renouvelant sans cesse, la cour de Pékin, pour couper court à ce désordre, a complétement prohibé l'exploitation des mines dans tout l'empire. Il n'y a plus maintenant qu'une exploitation frauduleuse et cachée, faite à l'insu du pouvoir. On cite à Ning-po un simple coolie qui s'est enrichi de cette manière : il travaillait de nuit avec une rare intelligence. Il y a de nombreuses mines de charbon de terre dans les environs de Pékin; mais elles sont exploitées comme au temps d'Abraham, sans aucun souci de l'avenir. Les mines de Formose, exploitées par des compagnies chinoises, commencent à fournir leur charbon aux vapeurs européens.

On rencontre partout dans la campagne chinoise des cercueils peints en rouge, placés au milieu des champs. Ce sont des morts qui attendent la sépulture. La famille n'est pas assez riche pour payer un terrain convenable et pour faire les frais d'un enterrement solennel; elle attend que plusieurs de ses membres soient défunts pour faire toutes ces dépenses à la fois. Si c'est le père qui est mort, on attend la mort de la mère, souvent celle du fils aîné : car un enterrement solennel, c'est une ruine, et la moitié de la fortune y passe souvent.

Le cabotage européen sur les côtes de la Chine a pris, depuis quelques années, un assez grand accroissement. Partout où un navire européen s'établit, quinze jonques au moins disparaissent, et cela pour trois raisons : le navire européen est vaste, il navigue en toute saison, il peut être assuré; la jonque au contraire est d'un faible tonnage, elle est obligée d'attendre les moussons, et les Chinois ne connaissent point le système des assurances maritimes. Le commerce de cabotage est celui qui aurait pour les Français le plus d'avenir en Chine. Notre pavillon y jouit déjà d'une très-grande considération. M. de Montigny a organisé tout un service de barques chinoises, portant pavillon français, ayant chacune un matelot français pour capitaine, et faisant le traversée entre Shang-haï et Ning-po. Ces barques portent les lettres, les passagers, les marchandises, et inspirent une si grande confiance aux Chinois, qu'ils les préfèrent à toutes les autres portant leur pavillon ou le pavillon portugais. Aussi les propriétaires font-ils d'excellents bénéfices.

Tous les Européens établis dans les ports ouverts se plaisent à reconnaitre l'honorabilité du haut commerce chinois. Ils avouent même que les grandes maisons de banque chinoises sont souvent plus sûres que les grandes maisons européennes. Mais il n'en est point de même dans le commerce de détail.

En Mongolie, il y a huit ou dix mille chrétiens, mais ce sont tous des Chinois. Les Mongols sont refoulés peu à peu, chaque année, par cette invasion toute pacifique. Les Chinois passent la Grande-Muraille, achètent leurs terres et les cultivent. Les Mongols, ne voulant point renoncer à leur vie nomade et adopter la vie sédentaire, reculent plus au nord de la Terre des herbes, offrant ainsi quelque analogie avec les Indiens de l'Amérique du Nord, qui reculent et disparaissent devant la civilisation. Les Mandchoux sont aussi devenus complétement Chinois : rien ne les distingue plus des habitants du Céleste-Empire.

Les missionnaires nous ont souvent entretenus des affreux ravages que cause l'usage de l'opium en Chine, et des progrès rapides avec lesquels cette habitude délétère se répand chaque année dans l'empire. L'opium fut d'abord à l'usage exclusif des mandarins, qui le fumaient pour se donner du ton, pour prendre un excitant soit pour le travail, soit pour le plaisir. Ils en offraient à ceux qui venaient leur rendre visite, comme une curiosité, pour leur faire honneur, et ceux-ci n'osaient refuser. Peu à peu l'habitude s'en répandit ainsi dans les classes riches, parmi les lettrés, la noblesse, les gens approchant par leur position des mandarins, et parvint même sous le nom de *tabac d'honneur* à la connaissance du peuple, qui le

fuma d'abord par amour-propre, puis par goût. Aujourd'hui, il n'y a point un district de la Chine où il n'exerce son empire : il a pénétré dans le palais des souverains, aussi bien que dans la cabane du pauvre. Le gouvernement chinois est impuissant à remédier au mal, il a tout le monde contre lui. C'est en vain qu'il a décrété la peine de mort contre quiconque fumerait l'opium ; les femmes même de l'empereur Hien-Foung ne craignent point de violer cette défense dans son propre palais. C'est pour les mandarins une source abondante de revenus. En effet, les Chinois qui entretiennent des tabagies de ce genre se mettent à l'abri des poursuites en faisant des présents considérables à l'autorité, qui ferme les yeux. On prétend que le tao taï de Shang-haï se fait ainsi près d'un million par année.

Le goût de l'opium est irrésistible, une fois qu'on s'y est adonné. Pour y renoncer, il faut une rare énergie, et de plus risquer sa vie, l'estomac, privé de cette substance, se contractant en d'horribles douleurs. Les Chinois commencent vers l'âge de vingt ans à fumer une pipe par jour. Les grands fumeurs arrivent à huit, mais alors ils succombent dans un délai de cinq à dix ans. Ceux qui fument de deux à quatre pipes par jour peuvent vivre vingt, quelquefois trente ans. On fume l'opium dans une pipe de terre rouge de vingt à vingt-cinq centimètres de long, percée à son extrémité d'un petit trou dans lequel on introduit la boulette d'opium, mélangée avec de l'essence de rose, dont on aspire la fumée en quatre ou cinq longues gorgées. Chaque pipe donne d'abord une sorte de vertige, puis une extase pleine de charme, à ce qu'il paraît. Les fumeurs sont ensuite déposés dans une grande salle de repos, et couchés côte à côte sur le dos et sur des nattes. Le sommeil provoqué par l'opium est de quatre ou cinq heures; après quoi le fumeur reste deux à trois heures dans l'abattement et l'énervation. L'usage de l'opium abrutit. Ceux qui s'y livrent sont reconnaissables à leur air hébété et à leur maigreur. On fume d'abord l'opium à l'insu de ses parents, de sa famille. On va pour cela dans des tabagies, qui sont en général tenues par des femmes de mœurs douteuses. Puis on rentre chez soi, mécontent, de mauvaise humeur. On met le désordre dans la maison. On devient incapable de tout commerce, de tout travail; on ne songe plus qu'à satisfaire sa condamnable passion, qu'à attiser le feu qui vous brûle. On hypothèque ses terres, on vend son mobilier, un coin de son toit, puis sa femme et ses enfants qui, au fond, n'en sont pas fâchés, ne pouvant plus tenir à un pareil tapage. On mange son dernier argent, avec l'aide des usuriers ; puis on devient un soldat, ou un suppôt des sociétés secrètes et des insurrections. Tel est le mal qui ronge et qui démoralise la Chine, et que lui cause sans scrupule l'humanitaire Angleterre, si vigilante et si susceptible lorsqu'il s'agit de négrophilie. L'on ne peut passer à Woosung et voir ces grands *receiving ships*, coulant bas d'opium et hérissés de canons, sans une secrète indignation. C'est le droit de la force, c'est le triomphe du lucre sans pudeur et sans principe!

D'un autre côté, voici des chiffres qui ont bien leur éloquence. Les Anglais importent dans le Céleste-Empire, selon M. Alcock, consul général de la Grande-Bretagne à Canton, et distribuent aux Chinois 70 000 caisses d'opium par année. Or la caisse d'opium valait, en août 1858, à Shang-haï, 480 taëls; ce qui fait pour 70 000 caisses d'opium, en mettant le taël à 7 francs 80 centimes, la somme énorme de 262 080 000 francs. Cette denrée ne s'échange que contre de l'argent *sycé* ou des lingots. L'opium retire donc du gouffre de la Chine plus de 262 millions d'argent par année, qui rentrent aussitôt dans la consommation générale du monde, d'où ils auraient été à jamais retirés. Ce commerce est un moyen de faire rendre à la Chine une partie de ses trésors qu'elle absorbe et enfouit. En échange de sa soie, de son thé, elle n'accepte qu'imperceptiblement de nos produits, et ne prend que de l'argent. L'opium est un moyen de maintenir jusqu'à un certain point l'équilibre des transactions, et de faire que le commerce avec l'Empire du Milieu ne soit pas trop au désavantage de l'Europe. La froide économie politique doit donc l'approuver. Voilà ce que peuvent dire, de leur côté, avec une apparence de haute raison commerciale, les Dent, les Jardine, les Russell, les chefs de toutes ces grandes maisons dont la splendeur est fondée sur ce trafic. D'ailleurs les Chinois n'ont qu'à renoncer à fumer l'opium, on ne pourra pas les forcer à en acheter malgré eux. Quoi qu'il en soit de la valeur de ces arguments, je crois que l'on ne peut que se réjouir que la France soit si complétement en dehors de ce commerce, et ne doive point une partie de sa richesse à la démoralisation et à l'abrutissement d'un peuple. L'âme noble et élevée de lord Elgin s'est indignée de ce mal. Mais que peut-on contre des habitudes commerciales si puissantes et si productives? Ne pouvant supprimer ce commerce, il a voulu le moraliser : et désormais l'opium, assujetti aux droits, et payant une somme fixe de taëls par caisse, ne sera plus considéré comme un objet de contrebande ; il pourra être importé et vendu dans les ports ouverts, et l'équilibre sera rétabli entre les négociants étrangers. Les négociants honnêtes étaient, en effet, les seuls jusqu'ici à payer les droits, tandis que les marchands d'opium en étaient exempts.

Il y a une vingtaine de lieues de Tien-tsin à la capitale de l'empire. Pékin est située au milieu d'une plaine triste, aride, sablonneuse. Les hivers y sont glacials, les étés brûlants et poudreux. Le climat y est très-fatigant pour la poitrine : aussi les Russes qui habitent le collége ont-ils demandé à n'y plus rester que six ans au lieu de dix.

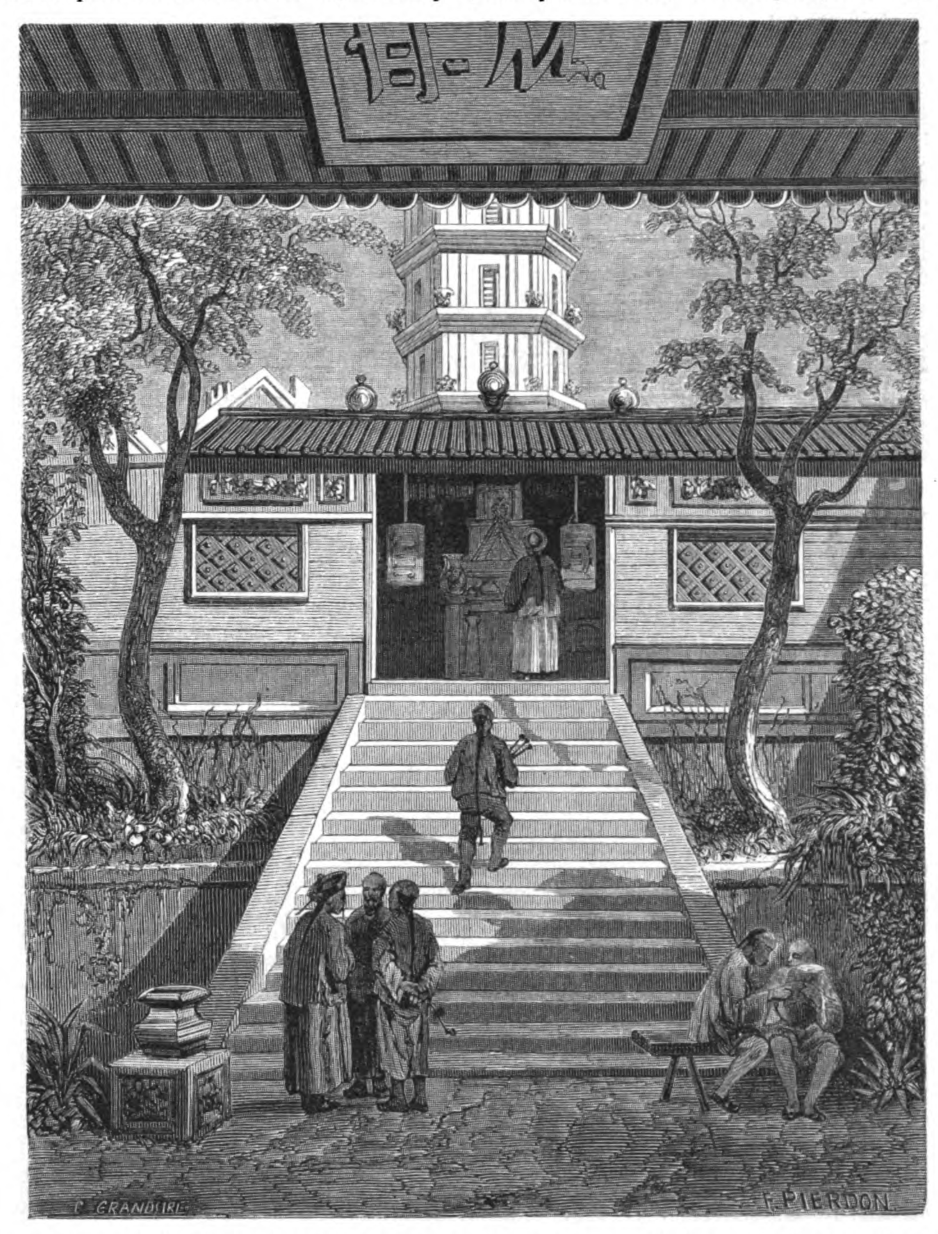
La célérité ordinaire des courriers de la cour de Pékin est de trois cents *lis*, ou trente lieues par jour ; quand ce sont des dépêches urgentes ou *dépêches de feu*, les courriers qui les portent doivent faire cinq cents lis ou cinquante lieues par jour.

Les sociétés secrètes existent depuis des siècles dans l'Empire du Milieu; elles y sont encore aujourd'hui nombreuses et redoutables. Les principales sont celles du Lis blanc, du Nénufar rouge, de la Raison céleste, de la

Triade (le ciel, la terre et l'homme), et celle du Nuage blanc. Le Kwang-toung, le Kwang-si, le Fo-kien en sont infestés; Hong-Kong, Manille, Singapore, Macao, en sont couverts.

On se plaint beaucoup en France de l'encombrement qui a lieu dans toutes les carrières libérales ; cèt encombrement, cependant, n'est rien en comparaison de celui qui existe dans l'Empire du Milieu. En 1821, on comptait plus de trente-deux mille docteurs ou licenciés sans emplois, terrible appoint pour les sociétés secrètes!

On ne trouve plus dans le nord de la Chine de tankas ni de tankadères. C'est un produit de la rivière de Canton. Aucun fils de tankadère ne peut devenir mandarin ; et si, fraudant cette défense, quelqu'un d'eux passe les examens et parvient à gagner un globule, dès que la vérité se fait jour, il est aussitôt dégradé.



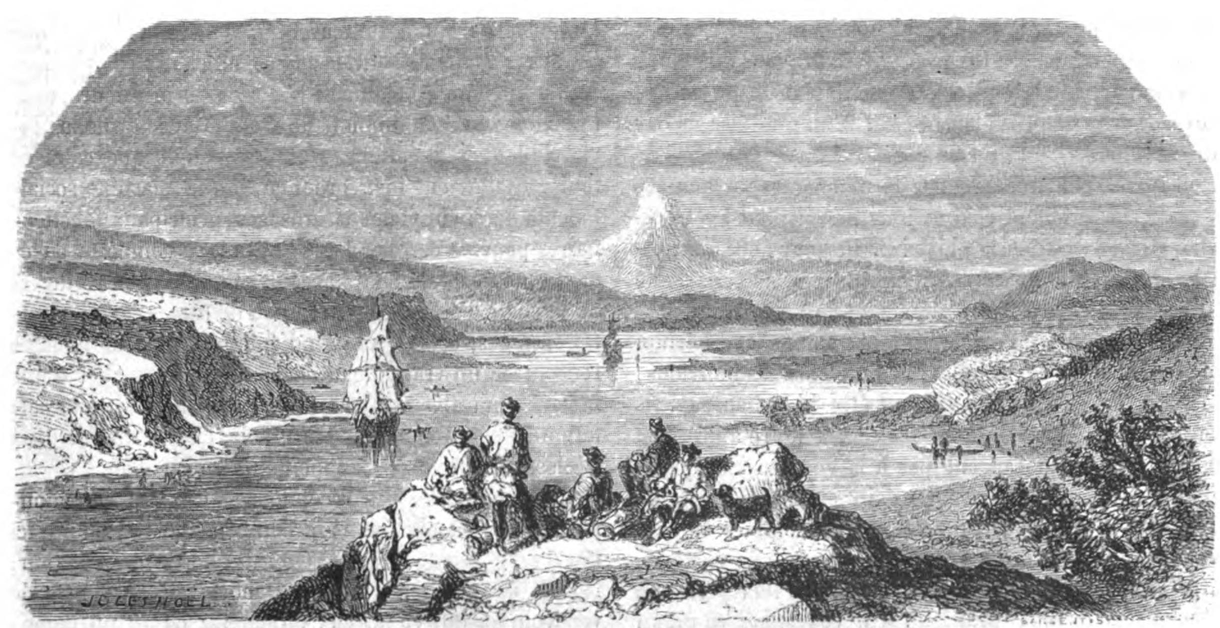
Entrée de la pagode de Whampoa dans la rivière de Canton (voy. p. 135). — Dessin de Grandsire d'après M. de Trévise.

L'armée chinoise se compose, dit-on, de six cent mille hommes, répandus sur toute la surface de l'empire : ce qui ne serait guère pour une aussi immense étendue. L'armée mandchoue comprend deux cent mille hommes, dont cent mille tiennent garnison dans la capitale et dans les villes du Nord.

L'armée sino-tartare n'est point une armée régulière. Les soldats ne sont point casernés, ils vivent chacun chez eux dans leurs ménages, et ne se réunissent que dans certaines occasions. Comme ils sont fort peu payés, ils joignent en général au métier de soldat quelque autre profession, et le plus ordinairement celle de laboureur.

M[is] DE MOGES.




Entrée du golfe de Yédo, au Japon. — Dessin de Jules Noël d'après Tronson (expédition du *Barracouta*).

VOYAGE EN CHINE ET AU JAPON,

1857-1858.

TEXTE PAR M. DE MOGES. — DESSINS D'APRÈS MM. DE TRÉVISE, TRONSON, ETC.

LE JAPON[1].

Le détroit de Van-Diémen. — Relâche à Simoda. — Le dîner de Namorano-Nedanwano-Kami. — Le bazar.

Le lundi 6 septembre 1858, à dix heures du matin, par un temps admirable, un ciel bleu et pur, une légère brise du nord, nous quittons les rives du Whampou. Chacun part, heureux d'échanger le bon air de la mer contre l'air suffocant et malsain de Shang-haï. Le capitaine du *Rémi*, ses deux officiers, le personnel de la machine, sont Européens; tout le reste de l'équipage se compose de Malais, d'Hindous, de nègres, de Chinois. Nous admirons le chant cadencé et mélancolique des Malais, levant l'ancre et hissant les voiles. Notre bâtiment appartient à la maison Rémi, Schmidt et Cie. Il est loué à raison de cinq mille cinq cents piastres par mois, soit plus de mille francs par jour, prix ordinaire pour ces parages.

Nos cabines sont petites, mais propres, et le carré est bien aéré; le bâtiment seulement est trop peuplé. Les rats, les fourmis blanches et rouges et les cancrelas se livrent nuit et jour, autour de nous, aux plus étranges ébats. Un grand clipper de la maison Jardine, allant directement à Londres en cent jours, avec un chargement de thé, quitte en même temps que nous les eaux jaunâtres du Yang-Tzé.

Notre machine est faible : *le Laplace* nous remorque pour ne pas nous laisser en arrière. Au bout de quelques jours, ennuyé de ce soin, il nous quitte; et, emmenant avec lui *le Prégent*, il nous indique le port de Simoda comme rendez-vous. Nous voguons lentement, mais sûrement, sur l'Océan solitaire. Nous avons vent *debout*, cependant le temps est toujours aussi beau : on se croirait au commencement d'octobre en France, tant le ciel est pur et l'horizon serein. Une assez forte houle de nord-est, que nous avons contre nous, arrête singulièrement notre marche. Nous franchissons néanmoins fort heureusement le détroit de Van-Diémen, en vue d'un grand nombre d'îles; et, le 9 septembre, nous quittons les mers de la Chine pour le Grand Océan. Le 14, à dix heures du matin, après une traversée de neuf jours, nous jetons l'ancre à Simoda. *Le Laplace* et *le Prégent* nous y attendaient depuis la veille.

Le port de Simoda est petit et étroit; il contiendrait avec peine plus de cinq ou six bâtiments à la fois, mais il

1. Suite et fin. — Voy. pages 129 et 145.

est très-sûr et très-abrité, sauf du côté du sud-ouest, où il est un peu ouvert. La ville n'est qu'un grand village, préservé des fortes marées par une jetée; le pays est le plus pittoresque et le plus accidenté du monde. Des pics brisés, une végétation luxuriante venant jusqu'à la mer, des pins sur les rochers, et, au milieu de cette nature sauvage, des rizières s'élevant çà et là en gradins; de délicieux vallons avec des ruisseaux, de ravissants effets de soleil sur ces différents plans de montagnes volcaniques et escarpées, excitent chaque jour parmi nous les transports de l'admiration la plus vive. Partout nous rencontrons des paysans gais et heureux, des maisonnettes d'une exquise propreté, un air d'aisance et de bonheur.

Si la propreté peut être considérée comme un critérium de bonheur chez les peuples, comme chez les individus, à ce compte, les Japonais doivent être bien heureux. Ils sont riants et enjoués, et se plaisent à notre approche; les femmes ne se sauvent pas à la vue des Européens comme en Chine, et l'on n'est point entouré d'une foule de coolies déguenillés. Le costume des hommes du peuple est des plus simples : il consiste en une sorte de large robe, avec une ceinture; mais toute leur personne respire une exquise propreté. On comprend ce qu'un pareil spectacle devait produire sur des gens venant de passer six semaines à Shang-haï, au milieu de cette hideuse fourmilière humaine qu'on appelle une ville chinoise, et sur les rives plates et monotones du Whampou.

Au fond de la rade flotte le pavillon des États-Unis : c'est la résidence de M. Towsend Harris, consul général de l'Union américaine, établi au Japon en vertu du traité de Kanagawa.

Durant notre séjour dans ce port, nous avons reçu des autorités japonaises l'accueil le plus cordial et le plus empressé. Le gouverneur de Simoda, S. Exc. Namorano-Nedanwano-Kami, vint, dès le premier jour, à bord du *Laplace*, rendre visite à l'ambassadeur.

Quand, le surlendemain à midi, nous descendîmes à terre pour lui faire, à notre tour, notre visite officielle, il vint nous recevoir avec une grâce parfaite sous le péristyle de son palais, entouré de ses principaux officiers. Une collation splendide était servie dans la vaste salle d'audience. Nous prîmes place à gauche sur des siéges, et le gouverneur et ses six officiers s'assirent sur leurs talons, de l'autre côté, vis-à-vis de nous. L'interprète japonais, à genoux, transmettait les paroles de M. l'abbé Mermet au gouverneur. Bientôt le thé et le saki, eau-de-vie de riz tiède et d'une force affreuse, circulèrent; on nous servit successivement dans des plats et des tasses de laque rouge, brune et noire, du cochon, des œufs sous quarante formes différentes. En général, la cuisine japonaise nous parut analogue à la cuisine chinoise, mais infiniment supérieure comme service, bonne mine et propreté. Les serviteurs eux-mêmes portaient deux sabres, et, à chaque nouveau service, il y avait une surprise, un petit raffinement de luxe et d'élégance que l'on ne trouve point à la table des mandarins chinois. Ce furent d'abord des arbres nains, taillés en forme de fleurs ou d'animaux; puis un énorme poisson dans un plat imitant la mer et les algues marines, et de ravissantes fleurs faites avec des écrevisses et des navets découpés. Le gouverneur nous dit avec un sourire d'orgueil que ces fleurs étaient l'œuvre de ses officiers : ce qui nous donna une haute idée de l'adresse de ces messieurs, mais une moins grande opinion de l'importance et de la gravité de leurs occupations. Heureux peuple que celui où tout est tellement bien ordonné, où la machine sociale fonctionne si simplement, que ses principaux fonctionnaires peuvent occuper leurs journées à composer d'élégants bouquets de fleurs avec des navets, des carottes et de la chair d'écrevisse! Au milieu de toutes ces nouveautés étranges, ce fut un grand étonnement pour nous de rencontrer un vrai gâteau de Savoie, en tranches d'une netteté admirable et d'une saveur parfaite : cette importation date du temps des Espagnols, c'est-à-dire de deux siècles, et a conservé au Japon un nom castillan.

Une fois quittes des réceptions officielles, nous donnons tous nos soins au bazar de Simoda, qui mérite ici une mention toute spéciale. On sait que, jusqu'à ce jour, il était interdit, sous peine de mort, aux Japonais de vendre quoi que ce fût aux étrangers; c'était un monopole que se réservait le gouvernement. Prévenues de l'arrivée des bâtiments de guerre des quatre nations, les autorités japonaises avaient donc établi, dans un immense hangar, tout ce qui, dans les produits du pays, pouvait exciter la curiosité des étrangers. Là on voyait la laque du Japon utilisée sous toutes les formes : de longues avenues d'encriers, de boîtes, de bahuts, de tables de toutes grandeurs et de toutes couleurs. Le prix fixe de chaque objet, en *itchibous*, monnaie du pays, était écrit en chiffres arabes, et une petite caisse en bois blanc, faite exprès pour chaque chose, permettait de l'emballer, à peine achetée, et de l'expédier à bord. Quels cris d'enthousiasme n'auraient pas poussés nos belles dames de Paris à la vue de tant de merveilles de bon goût et d'élégance! L'ambassadeur, ses secrétaires et attachés, les officiers, les simples matelots, pensèrent de même. Ce n'était, tout le long du jour, qu'un continuel va-et-vient de canots, pesamment chargés, allant de la terre aux navires; et, quand au bout de cinq jours nous partîmes, on calcula que les trois bâtiments avaient laissé pour près de trente mille francs, en achats de laques, à Simoda.

Nos relations avec les habitants étaient des plus familières : on descendait à terre, à toute heure du jour et de la soirée. Partout nous étions admirablement reçus : dans la journée, nous visitions les pagodes, qui sont fort curieuses; nous entrions prendre le thé dans les maisons; le soir, nous nous mêlions aux chœurs et aux danses en l'honneur de la lune. Souvent on nous donnait gratuitement des bateaux pour retourner à bord. Les Japonais nous disaient, en riant, que nous ne trouverions pas à Yédo les mêmes soins, les mêmes prévenances; que les habitants étaient plus rudes et moins aimables : nous avons reconnu plus tard la justesse de cette observation.

Après cinq jours de relâche dans ce charmant pays, l'ambassadeur donna le signal du départ. Jusqu'au dernier moment, le pont de nos navires fut encombré de Japonais venant boire du champagne et des liqueurs, visiter la machine et les diverses parties du bâtiment, puis prendre de longues notes sur leurs éventails. Durant tout mon séjour dans le Céleste-Empire, je n'ai point vu, au contraire, un seul Chinois venir à bord, sauf pour nous vendre des marchandises. Les Japonais cherchent à s'instruire; les Chinois dédaignent tout ce qui n'est pas dans les usages de la race aux cheveux noirs.

La baie de Yédo. — Mort de l'empereur civil. — Entrée dans la capitale. — Les *canabo mohi*. — Palais et jardins de l'empereur. — Promenades dans les rues. — Cortége des *Daïmio*. — La ville officielle; la ville marchande. — Lutteurs. — Conférence diplomatique. — L'espionnage. — Signature du traité. — Départ de Yédo.

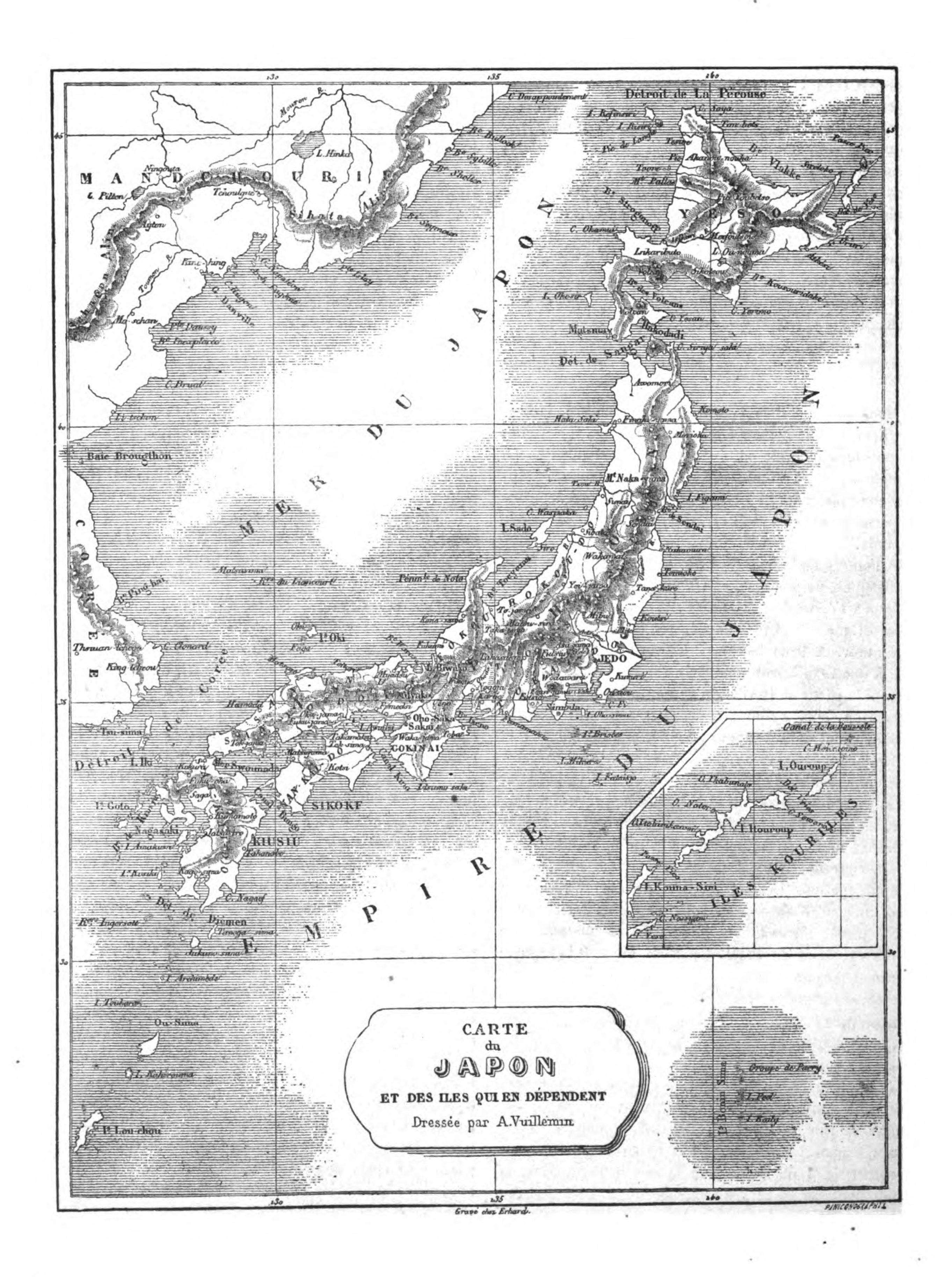
Nous quittons, dans la nuit du 19 septembre, la baie de Simoda pour gagner Kanagawa et Yédo. La veille, le gouverneur avait envoyé deux de ses officiers en grande tenue, à l'ambassadeur, pour lui annoncer officiellement la mort de l'empereur civil du Japon : cette importante nouvelle était arrivée, le matin même, de la capitale.

A l'entrée de la baie de Yédo nous voyons une foule de barques, de jonques, de villages, de villes, au-dessus desquels s'élève le *Fusi-Yama*, le mont national, dans toute sa majesté. Un soleil admirable dore les coteaux d'alentour. A trois heures de l'après-midi, nous mouillons à quatre milles du fond de la baie, où est la capitale. Devant la partie de la ville qu'on nomme Sinagawa, nous apercevons cinq bâtiments de guerre de forme européenne, dont deux à vapeur, donnés par l'Angleterre et la Hollande.

L'empereur civil est mort, depuis plus de vingt jours, de la goutte dans l'estomac; il n'avait que trente-cinq ans. Le gouvernement a jugé prudent de cacher quelque temps sa mort, suivant en cela la politique traditionnelle de la cour de Yédo. Son successeur, qui est son fils adoptif, n'a que treize ans et n'est pas encore reconnu : c'est un conseil de régence qui gouverne. Durant quarante jours, les Japonais devront laisser pousser leur barbe en signe de deuil. On nous dit tout bas que le nouveau taïcoun est d'une humeur massacrante. Il commence ses grandes études et a peu de goût pour Confucius et ses commentaires. Les rites exigent qu'il étudie : son maître ne lui parle qu'à genoux, mais il lui parle assez durement.

Le Laplace est assiégé pendant quarante-huit heures par une foule d'officiers japonais, vêtus de riches étoffes de soie, avec une suite portant double sabre, allant, venant, circulant dans tout le bâtiment. Sept gouverneurs de Yédo viennent à la fois à bord. Mais la froide politesse de ce beau monde officiel nous fait regretter la franche bonhomie des habitants de Simoda. La volonté bien arrêtée du baron Gros de descendre à terre, d'habiter dans la cité même de Yédo et d'y négocier son traité, excite parmi ces hauts fonctionnaires les récriminations les plus vives, et donne lieu à d'interminables pourparlers. Enfin, après trois jours de ces fastidieuses visites, le séjour à terre, dans la cité même de Yédo, est accordé.

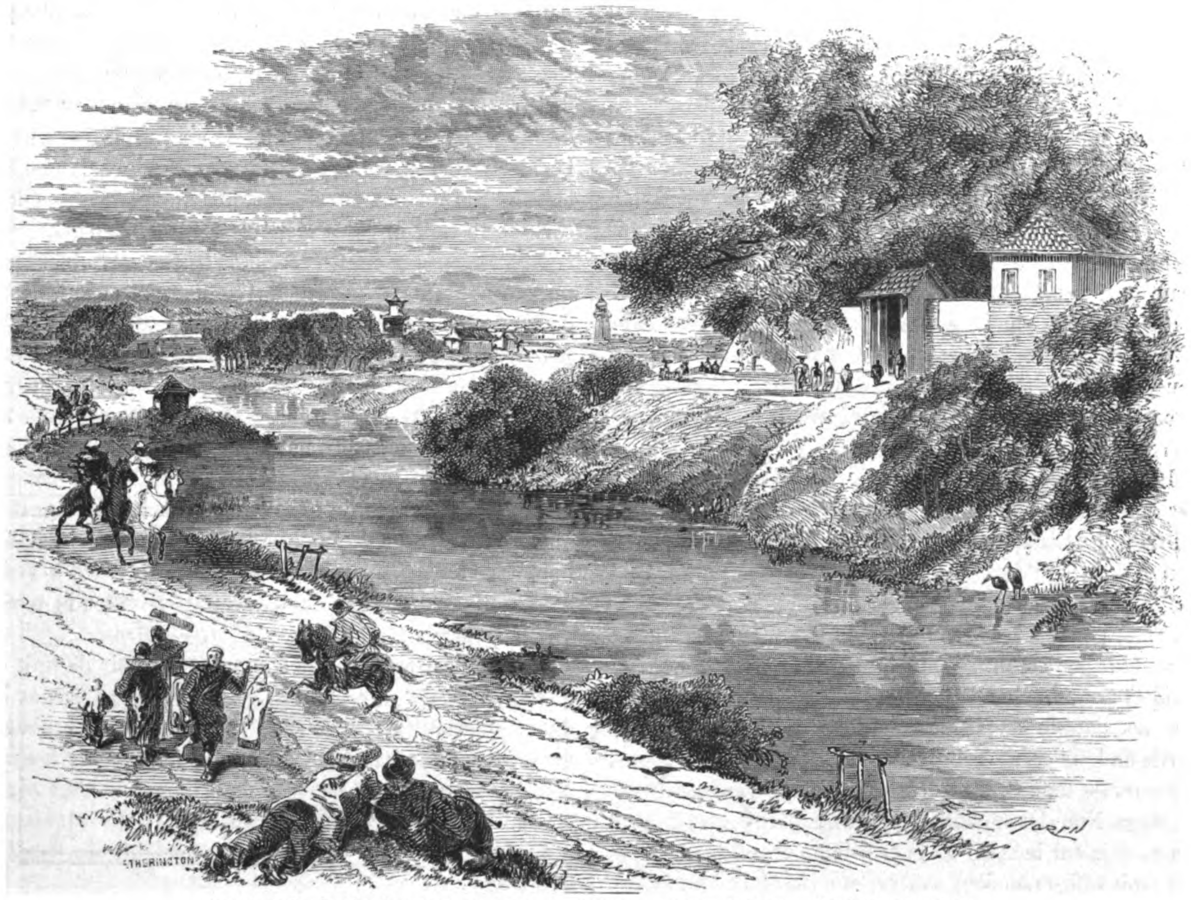
Le dimanche, 26 septembre, à onze heures du matin, nous partons dans trois embarcations pour fouler enfin le sol de la capitale du Japon. Il fait lourd et chaud : nous mettons une heure à gagner la terre. Nous passons devant cinq forts construits sur pilotis, entièrement à l'européenne, d'après les plans donnés jadis par les Portugais. Ils sont en fort bon état et couronnés de défenseurs. Nos bagages, partis le matin des bâtiments, ont été transportés à terre sur des jonques envoyées par les autorités japonaises. Nous approchons de terre avec difficulté; la marée commençant à baisser, nos canots ne peuvent gagner le débarcadère. L'ambassadeur est obligé de passer sur une barque de pêcheur pour aborder, et il escalade par une échelle la terre si longtemps ingrate et inhospitalière du Japon, comme pour représenter ainsi la civilisation de l'Occident venant enfin battre en brèche l'antique civilisation japonaise. Nous nous trouvons dans une enceinte fortifiée, où sont rangés une centaine d'hommes à deux sabres, destinés à nous escorter; à la porte nous rejoignons la chaise historique de l'ambassadeur et nos belles chaises à porteurs japonaises, ou *norimons*. Nous refusons de monter dans ces élégantes boites en laque, pour mieux voir, et nous marchons à la suite du baron Gros. Nous traversons durant quelques instants un quartier assez populeux; mais les fameux *canabo mohi*, ou porteurs de tringles, nous précèdent et nous ouvrent le passage. Ces personnages, si profondéments empreints de couleur locale, se relayent à chaque porte, c'est-à-dire tous les cent pas. Leurs tuniques à raies jaunes, vertes, noires ou rouges, les font ressembler à des diables. Ils portent une énorme tringle en fer, couronnée d'anneaux également en fer, qu'ils font résonner sur le sol, et terminée par une pointe aiguë qu'ils laissent tomber sur les pieds du populaire. La foule, à leur approche, s'écarte et nous laisse passer. Nous arrivons bientôt dans la ville officielle, dans le quartier réservé aux sous-bouniô durant leur année de résidence à Yédo, à leur famille et à leur suite. Tout ce que la vie monacale peut avoir de plus lugubre, de plus sévère, de plus sombre, se rencontre ici. Le style d'architecture est ornementé, mais analogue à celui d'une prison; de grandes portes monumentales en chêne sont toujours fermées et ornées de larges serrures en fer; derrière des fenêtres grillées, toute une population d'hommes, de femmes, de jeunes filles, nous regardent passer avec curiosité. D'un côté de la rue habitent les sous-bouniô et leurs familles; de l'autre leurs domestiques. Du reste, tout est bien différent de la Chine : les rues sont larges, propres, aérées; elles sont même macadamisées et bordées de chaque côté d'un ruisseau limpide; les maisons ne sont point entassées les unes sur les autres, comme dans les villes chinoises. Partout on voit les traces d'une édilité active et vigilante. Au bout d'une


CARTE
du
JAPON
ET DES ILES QUI EN DÉPENDENT
Dressée par A. Vuillemin
MER DU JAPON
EMPIRE DU JAPON
MANDCHOURIE
COREE
YESO
Détroit de La Perouse
Détroit de Corée
Dét. de Sangar
NIPHON
KIUSIU
SIKOKF
JEDO
Nagasaki
Hakodadi
Matsmaï
Baie Brougthon
ILES KOURILES
I. Ouroup
I. Itouroup
I. Kouna-Siri
I. Sado
Pénin.le de Nota
P. Oki
Tsu-sima
I. Iki
Is. Goto
Oho-Saka
GOKINAI
Oo-Sima
P. Lou-chou
Gravé chez Erhard.

demi-heure de marche, nous arrivons à notre demeure, située au pied d'une colline boisée où se trouve un temple de Bouddha, qui domine la baie et toute la ville. A peine arrivés, nous recevons la visite de six *bouniô*, ou grands fonctionnaires désignés comme plénipotentiaires, qui viennent complimenter l'ambassadeur et s'informer des nouvelles de sa santé. Puis survient tout un dîner envoyé par le taïcoun, dîner somptueux et copieux, semblable à celui de Simoda, et que nous sommes obligés d'avaler séance tenante. Le taïcoun nous a fait également la gracieuseté de nous envoyer d'immenses paniers de fruits, des poires, des marrons, du raisin; et il nous annonce son intention de nous en envoyer autant chaque matin, durant notre séjour dans sa capitale.

L'emplacement de la capitale du Japon occupe cent milles carrés, et sa population est de deux millions et demi d'habitants. Il y a dans Yédo une foule de petites hauteurs boisées, couvertes de bonzeries, et d'où l'on a une très-belle vue sur le reste de la ville. L'on rencontre à chaque instant de grands jardins, des parcs où se promènent les autorités japonaises avec leurs familles, car elles ne sortent jamais que pour affaires. Au Japon, comme en Chine, les autorités se montrent rarement au peuple, et toujours en costume de cérémonie et entourées d'un cortége.

Quand l'empereur du Japon sort, les rues doivent être vides, chacun doit s'enfermer chez soi, et la ville doit rentrer dans l'immobilité et le silence : les rares specta-



Enceinte des jardins de l'empereur du Japon à Yédo. — Dessin de Morin, d'après M. de Trévise.

teurs de la scène doivent demeurer le front courbé contre terre, et la moindre infraction à cette posture serait punie de mort. Au reste, les habitants de Yédo sont rarement troublés par la présence de leur souverain. Il ne sort plus de l'enceinte de son palais que cinq ou six fois par an, en norimon, pour aller adorer les images de ses ancêtres dans un temple situé à une lieue de la ville. Il est tellement circonscrit par l'étiquette, sa vie est tellement entrelacée dans les rites, qu'il devient de plus en plus un demi-dieu, invisible et trop élevé en dignité pour s'occuper des affaires de ce monde. Aussi, c'est le premier ministre, ou *gotaïro*, et les conseils qui gouvernent. On voit que l'institution n'a pas mal dévié de son but. Le taïcoun, lieutenant de l'empereur ecclésiastique, souverain absolu du Japon, établi pour décharger le *mikado* du poids des affaires, s'en décharge à son tour sur son premier ministre. De nos jours, le taïcoun devient insensiblement un second mikado.

Le lendemain de notre installation à Yédo, à six heures du matin, nous sommes sortis, M. Mermet, Maubourg et moi, pour faire une longue promenade du côté du palais de l'empereur. Nous n'avons eu pour le trouver qu'à toujours aller du côté opposé à celui que nos conducteurs voulaient nous faire prendre. Nous avons traversé deux vastes enceintes, avec de larges fossés pleins d'une eau

courante, et des talus fort élevés, fort bien tenus, couverts de verdure et d'une sorte d'arbre vert, dont les branches tombaient sur le gazon. De délicieuses cigognes ou aigrettes blanches se dessinaient sur la verdure. Nous rencontrions à chaque instant des corps de garde, tapissés en laque dans l'intérieur, et garnis d'hommes à deux sabres, assis sur leurs talons.

Le silence et la solitude de ces vastes rues officielles n'étaient troublés que par le passage d'une foule de *daïmio* ou princes japonais, se rendant à cheval ou en norimon à l'audience du taïcoun, tous en grands costumes, et accompagnés d'un nombreux cortége. Devant chacun marchaient fièrement, au milieu de la rue, une vingtaine d'hommes à deux sabres; puis venait le daïmio, avec son grand chapeau en laque de toutes couleurs, son costume gris perle, monté sur son cheval de cérémonie. Le harnachement de ces coursiers est encore féodal et rappelle le moyen âge. Au Japon, l'on ne ferre point les chevaux; ils ont des chaussures de paille comme les hommes. Ces chevaux sont beaucoup plus grands, plus vigoureux que ceux de Chine, nourris exclusivement de paille de riz, et rappellent beaucoup notre ancienne race limousine, que l'on a si peu intelligemment laissé perdre. Au reste, ils sont traités avec honneur et réservés uniquement pour la selle : les charrettes, à Yédo, sont traînées par des taureaux, et dans tout le Nipon il n'y a pas une seule voiture. N'a pas qui veut le droit de se promener à cheval dans la capitale du taïcoun; c'est un privilége réservé aux grands fonctionnaires.

Pour en revenir aux cortéges des daïmio, ces personnages ont derrière eux un certain nombre d'hommes à deux sabres, et de simples coolies portant au bout d'un bambou de larges malles en bois noir. Plus le daïmio est un grand personnage, plus le nombre des malles est considérable. On m'a dit qu'elles renfermaient des costumes pour tous les temps, pour toutes les saisons, pour le froid et pour le chaud, pour la pluie et pour le soleil, et que les daïmio se faisaient toujours ainsi suivre d'une partie de leur garde-robe. Quoi qu'il en soit, ces coolies, porteurs de malles, ajoutaient encore à l'étrangeté de ces cortéges. Nous les suivions depuis assez longtemps, et nous étions déjà sur le seuil de la troisième enceinte, lorsque nos trois officiers à deux sabres, nous barrant tout à coup la route, nous firent comprendre qu'on leur couperait la tête si nous allions plus avant. Nous insistâmes, ils supplièrent. Malgré toutes leurs protestations, nous ne craignions point pour leurs têtes; mais nous connaissions toute la sévérité du gouvernement japonais pour quiconque contrevient aux rites, et nous ne voulions pas être pour eux un sujet de réprimande.

La veille, en effet, le baron Gros avait fait son entrée en ville, dans sa somptueuse chaise de Tien-Tsin, porté par huit Japonais habillés en Chinois. Il paraît que s'habiller en Chinois est une chose insolite au Japon; que c'est une énormité, un violent oubli de toute convenance. A cette occasion, six cents employés Japonais, coupables de n'avoir point empêché le mal, ont été punis et condamnés à cent jours d'arrêt!... Total, soixante mille jours d'arrêt pour cette malheureuse chaise. On pense bien que l'ambassadeur s'indigna et fit relâcher, dès qu'il le sut, les prisonniers.

Yédo se divise en deux parties bien distinctes : l'une, tout officielle, autour du souverain, triste, calme et solennelle; l'autre, bruyante et populaire, pleine de mouvement et de cris. On dirait deux villes situées à cent lieues l'une de l'autre. La ville officielle est remplie des familles des *daïmio*, des *bouniô*, des gouverneurs, de tous les fonctionnaires en général, retenues en otage par une politique défiante et ombrageuse, et du reste par le désir même de ces fonctionnaires, tout le temps qu'ils sont obligés de passer à Yédo. La promenade dans la ville officielle peut être monotone, mais elle est paisible. Au contraire dès que l'on a mis le pied dans la ville populaire, on doit s'attendre à voir les enfants crier, les hommes et les femmes accourir, toute la population perdre la tête; et l'on poursuit ainsi sa route au milieu d'une grande clameur, et suivi de cinq cents personnes. On comprend qu'une pareille promenade soit peu récréative, et qu'au bout de quelques heures passées de la sorte, l'on ne soit point fâché de rentrer au logis.

Notre établissement n'est point très-confortable; nous ne sommes séparés que par de simples cloisons en papier de riz de l'air extérieur, et, la nuit, il fait froid. Nos Japonais sont de très-bonnes gens; ils font ce qu'ils peuvent pour nous procurer l'agréable après le nécessaire, et leur intelligence s'exerce de mille façons. Beaucoup nous disent déjà bonjour et bonsoir en français, d'autres savent compter avec nos chiffres jusqu'à cent. Pour condescendre à leur désir de s'instruire, nous nous transformons en maîtres d'école et nous leur apprenons l'alphabet; et, si nous étions restés encore un mois à Yédo, dans toute la bonzerie on n'aurait plus entendu parler que le français.

Les soirées sont un peu longues : à partir de huit ou neuf heures du soir, toutes les portes qui séparent les divers quartiers de Yédo sont fermées, et la circulation est interrompue jusqu'au lendemain matin à six heures. Nous montons sur la terrasse de la bonzerie pour admirer la gigantesque comète, ou nous nous réunissons pour faire un whist chez les commandants de Kerjégu et d'Ozery.

Il y a dans Yédo cinq cents lutteurs, aux formes herculéennes, que l'on peut louer à volonté. Nous pensons d'abord à les faire venir un soir; mais on trouve le divertissement trop peu digne, et nous y renonçons sans peine.

Nos conférences se poursuivent avec une grande activité. Le baron Gros ayant bien voulu me désigner comme secrétaire, j'y assiste avec Son Excellence et l'abbé Mermet. L'ambassadeur préside, et les six plénipotentiaires Japonais se rangent hiérarchiquement devant lui, autour de la table. Chacun apporte sa somme d'arguments dans la discussion, et nous admirons plus d'une fois la finesse et l'habileté de ces hommes d'État de l'extrême Orient. Voici leurs noms, élégants sans nul doute

au Japon, mais un peu durs peut-être pour des oreilles françaises :

Midzounó Ikigougonó Kami,
Nagaï Hguembano Kami,
Ynouïé Schinanonó Kami,
Hori Oribenó Kami,
Iouaché Fingounó Kami,
Et Kamaï Sakio Kami.

Ce dernier plénipotentiaire est taciturne; il ne prend jamais la parole, même au milieu des plus vives discussions. Il écoute, et ne parle point. Nous nous permettons de porter un jugement peu favorable sur son esprit. Mais nous sommes tout étonnés un jour d'apprendre la véritable nature et l'importance de ses fonctions. Nous voyons sur sa carte de visite qu'il prend le titre d'*espion impérial*, mot à mot, homme qui regarde de travers pour rendre compte à l'empereur.

L'espionnage, au Japon, est passé dans les mœurs, dans les habitudes; il est légal et officiel, il fait partie des mœurs administratives, et est élevé à la hauteur d'un principe de politique intérieure. C'est pour la cour de Yédo un mode de gouvernement. Aussi peut-on dire sans exagération que la moitié du Japon espionne l'autre. Nos cent *iacounin*, ou hommes à deux sabres, étaient de fort braves gens à la vérité, mais ils écrivaient néanmoins sur leurs éventails tout ce que nous faisions dans nos promenades et dans nos chambres, pour en rendre compte sans doute à qui de droit : or on y ajouta bientôt six nouveaux personnages chargés de surveiller ces *iacounin*, et de voir comment ils se comportaient dans leurs rapports avec nous. C'était de l'espionnage au second degré.

Le samedi, 9 octobre, a lieu la signature du traité; et, rien ne nous retenant plus à Yédo, l'ambassadeur fixe au lendemain notre retour à bord. Nous disons adieu à nos six *bounió*, qui nous donnent rendez-vous en France, et Nagaï Hguembano Kami, le deuxième plénipotentiaire, nous dit qu'il est déjà désigné comme ambassadeur près la cour des Tuileries. Le gouvernement japonais enverra, en outre, d'autres missions à Londres, à Saint-Pétersbourg et à Washington. Nous demandons à Nagaï comment il compte se rendre en France, si ce sera par Suez ou par le Cap, par les paquebots ou par un bâtiment de guerre français. Il nous répond que ce sera sur un navire de guerre japonais, avec un équipage japonais, et qu'il abordera au port de Toulon, avec son pavillon national au grand mât, c'est-à-dire un globe rouge sur un fond blanc. Comme nous faisions allusion à un article du traité qui prescrit aux interprètes japonais d'apprendre le français dans l'intervalle de cinq ans, Nagaï, en veine d'amabilité, dit en souriant à M. Mermet qu'il sait fort bien que le français est la langue la plus répandue en Europe, et que tous les gens comme il faut se piquent de la parler.

Nous nous quittons donc dans les meilleurs termes, et nous acceptons encore un dîner envoyé par le taïcoun : il fallait finir comme nous avions commencé. Chacun de nous reçoit, en outre, de l'empereur, un présent de rouleaux de soie de diverses couleurs, en souvenir de la paix. La soie japonaise est moins fine que celle de la Chine, mais elle ne le cède en rien à celle-ci pour le brillant et la vivacité des couleurs.

Le lundi 11 octobre, l'ambassade de France quitte Yédo pour retourner à bord. Dès le matin, une agitation inaccoutumée règne dans notre bonzerie : on emballe, on paye les derniers comptes. On déjeune à la hâte à huit heures, puis le grand déménagement commence. Cent coolies ont été commandés la veille avec tous les instruments nécessaires. Nous ne voyons pas sans inquiétude nos pauvres effets se perdre dans la foule, confiés à des inconnus. Le sous-bouniô, chef de la bonzerie, entouré de ses *iacounin*, vient, au départ, faire ses adieux à l'ambassadeur. Nous nous mettons en marche à la suite du baron Gros, à pied, dédaignant nos brillants norimons; et le drapeau tricolore nous précède dans les rues de Yédo étonnées. On a fermé les portes, on a mis des cordes dans la traversée des rues, de sorte que nous ne sommes point gênés par la foule. Nous arrivons à notre débarcadère du premier jour, mieux organisé cette fois, et, à midi, nous sommes à bord de nos bâtiments.

Le lendemain, dès l'aube du jour, nous levons l'ancre et nous disons adieu à Yédo. En sortant de la baie, nous sommes accueillis en mer par de très-grandes brises et par un fort coup de vent qui nous mènent en quatre jours au détroit de Van-Diémen, et en cinq jours à Nangasaki.

La ville de Nangasaki. — Occupations des princes japonais. — Factorerie hollandaise de Désima. — Commerce avec la Chine.

Une foule d'embarcations japonaises sillonnent la rade de Nangasaki, les unes pour espionner, les autres pour porter des vivres aux bâtiments. Même après Simoda, nous admirons Nangasaki, et ce port nous paraît à la hauteur de sa grande réputation. Le paysage est moins pittoresque qu'à Simoda, mais il est bien plus large comme horizon. Dans les arbres, sur les hauteurs, on aperçoit des pièces de canon, et, çà et là, de grandes bandes de toile destinées à simuler de formidables batteries.

Il fait presque aussi chaud à Nangasaki qu'à Batavia durant les mois d'été ; mais, en hiver, il y a de la neige, et souvent de la glace. La table y est très fastidieuse par le défaut presque absolu de viande.

Il n'y a ni mouton, ni chèvre, ni cochon au Japon. Les Japonais, comme les Chinois, vivent presque uniquement de riz, de poisson et de volaille. Les bœufs sont réservés pour l'agriculture, et les tuer serait considéré comme un sacrilége. En hiver, il y a du gibier, des cailles, du sanglier, du daim ; et, à cette époque de l'année, un faisan coûte six sous à Nangasaki.

Les princes japonais chassent sur leurs terres avec des fusils à mèche et des chiens, mais le plus souvent avec des flèches : l'exercice de l'arc passe pour le plus noble, comme demandant le plus d'adresse et d'agilité. Au reste, ils cultivent également les sciences, et l'un d'eux, le

prince de Satsouma, déconcerta un jour singulièrement les officiers hollandais en leur adressant une question à laquelle ils ne purent répondre. Il leur demanda quelle était l'application de la photographie aux observations barométriques. Les marins hollandais avaient oublié qu'à l'observatoire de Greenwich on se sert d'appareils photographiques pour mieux constater les variations barométriques, thermométriques, hygrométriques. Mais comment ce fait scientifique si nouveau était-il parvenu à la connaissance du prince de Satsouma, à sept mille lieues des bords de la Tamise ?

On jouit, à Nangasaki, de la plus grande liberté de circulation. On ne voit partout dans les rues que Français, Américains et Russes. Nous traversons, pour descendre à terre, le fameux îlot de Désima, îlot factice adossé à la mer, si célèbre par la longue captivité à laquelle les négociants hollandais se sont laissé soumettre pendant deux siècles, ne croyant point payer par là trop

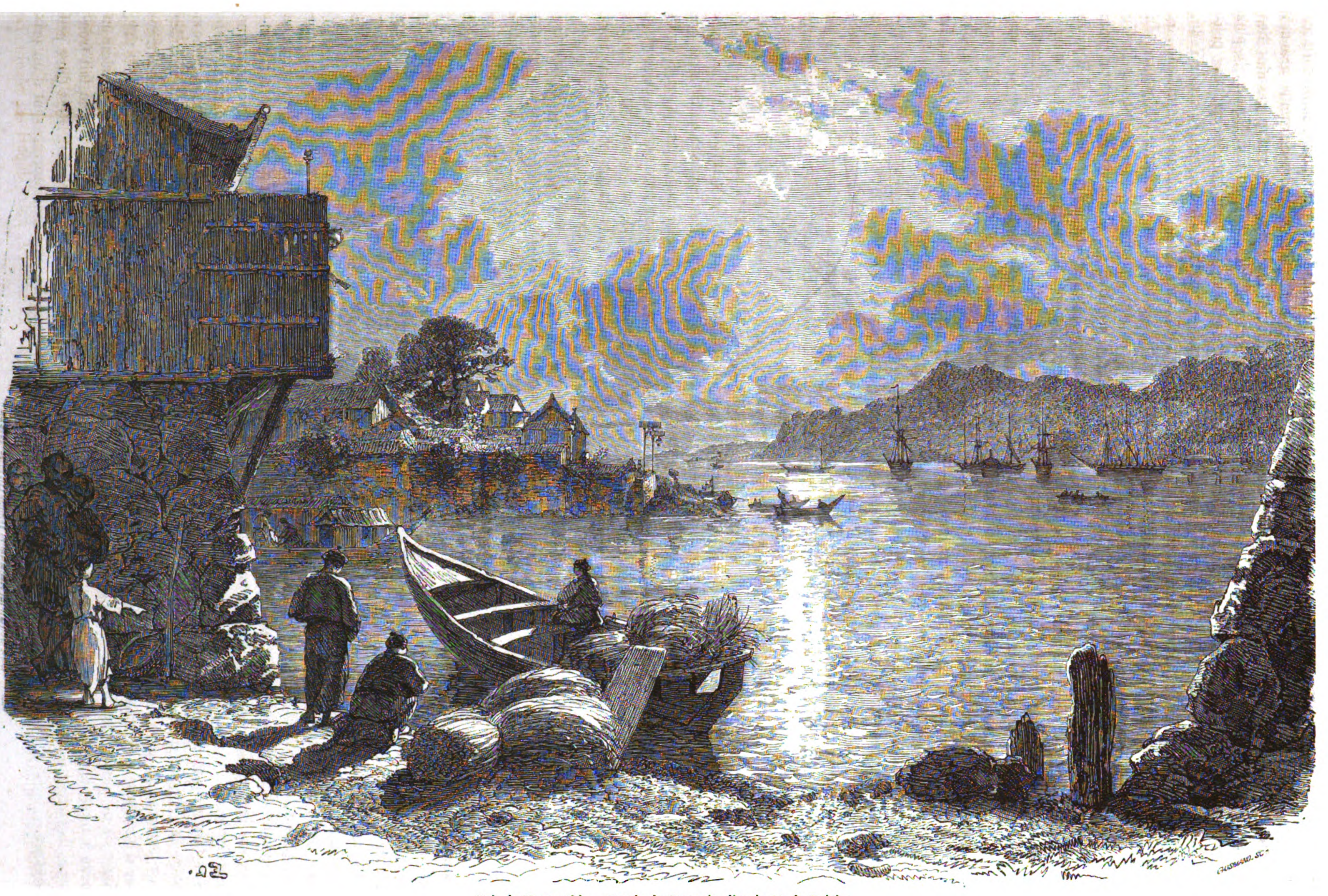


Un sergent de ville japonais, à Yédo. — Dessin de Doré, d'après M. de Trévise.

cher le droit de commercer avec le Japon. Aujourd'hui les corps de garde sont vides, les barrières sont abaissées, et chacun se rend librement en ville.

On a beaucoup exagéré l'importance du commerce de la Chine avec le Japon. Ce commerce est presque nul. Les Japonais méprisent trop les Chinois pour avoir de fréquents rapports avec eux. Il ne vient guère par an, en moyenne, que quatre ou cinq jonques chinoises à Nangasaki. Les sujets de l'Empire du Milieu occupent dans cette ville un assez vaste terrain, à droite de Désima ; mais il est enclos d'une forte palissade, et il ne leur est point permis d'en sortir. La plus grande partie de leurs importations se compose, dit-on, de marchandises européennes, et ils font ainsi concurrence aux Hollandais.

Le vendredi 22 octobre, notre départ est résolu. Le



Baie de Nangasaki. — Dessin de Français, d'après M. de Trévise.

gouverneur de Nangasaki, dans une superbe jonque de plaisance, ornée de banderoles et de bannières, et remorquée par une douzaine de bateaux, vient à bord prendre congé de l'ambassadeur. Nous comptions trouver au large de très-grandes brises vent arrière, nous rencontrons le calme. Néanmoins, à la fin du troisième jour, nous revoyons Woosung et les rives du Whampou, et, après sept semaines d'absence, nous venons mouiller derechef devant la partie du quai de Shang-haï qui borde la concession française.

Mœurs, coutumes, gouvernement du Japon.

Les Japonais, aussi blancs que nous, repoussent toute communauté d'origine avec les Chinois. Leur civilisation, identique, en certains points, avec la civilisation chinoise, s'en éloigne grandement sur beaucoup d'autres. Sans doute, les caractères de l'écriture sont les mêmes; le culte de Bouddha et celui de Confucius existent également dans les deux pays; au Japon comme en Chine, les mêmes pagodes s'élèvent, desservies par les mêmes bonzes, à la tête rasée et à la longue robe grise; le système des jonques est analogue; le riz et le poisson, le thé et l'eau-de-vie de riz forment la principale nourriture du peuple à Yédo comme à Canton; les coolies japonais, portant leurs fardeaux, font retentir les rues de Nangasaki des mêmes cris aigus et cadencés que les coolies de Shang-haï, portant au bâtiment européen des balles de thé et de soie; la littérature de l'archipel n'est point nationale et est entièrement chinoise; la coiffure des Japonais rappelle celle des Chinois des anciennes dynasties, antérieure au port de la queue. Mais là s'arrêtent les ressemblances. La race japonaise, noble et fière, toute militaire et féodale, diffère essentiellement de la race chinoise, humble et rusée, dédaignant l'art de la guerre, et n'ayant d'attrait que pour le commerce. Le Japonais connaît le point d'honneur; lui enlever son sabre est une insulte, et, dans ce cas, il ne peut être remis dans le fourreau qu'après avoir été trempé dans le sang. Le Chinois se met à rire quand on lui reproche d'avoir fui devant l'ennemi, ou qu'on lui prouve qu'il a menti : ce sont pour lui choses indifférentes. La race chinoise est d'une saleté dégoûtante, la race japonaise est d'une merveilleuse propreté. Le Japonais est d'un naturel enjoué, intelligent, avide d'apprendre; le Chinois méprise tout ce qui n'est point de son pays. Tout dénote donc dans l'habitant du Nipon une race supérieure à celle qui peuple la Chine; et l'on peut raisonnablement admettre que les Japonais appartiennent à la grande famille mongole, et doivent leur origine à une émigration ancienne venue par la Corée.

Les Chinois considèrent le Japon comme un pays tributaire de l'Empire du Milieu. Cependant, à Nangasaki, ils ne peuvent pas sortir de l'enceinte de leur factorerie, close d'une forte palissade; et, à Yédo, nous avons été obligés de ne plus laisser nos domestiques chinois descendre à terre, tant, à cause de leur costume et de leur queue, ils étaient un objet de plaisanteries de la part des indigènes.

Les Japonais, dans le langage ordinaire, appellent leur pays *Nipon*, et, dans le langage poétique, *empire du soleil levant*. Leur archipel se compose de quatre grandes îles et d'une foule de petites. Les quatre grandes îles sont Yédo, Nipon, Sikok, et Kiousiou. Nipon, la plus considérable, renferme les trois grandes capitales politique, religieuse et commerciale du Japon, à savoir Yédo, résidence du taïcoun, Méako, résidence du mikado, et Oosaka, résidence du haut commerce. L'empire du taïcoun s'étend, en y comprenant le groupe des Bonin et celui des Liou-tchou, sur plus de trois mille huit cents îles ou ilots. Cet archipel est chaque année le théâtre de violents tremblements de terre; aussi, toutes les maisons sont-elles en bois et à un seul étage. Cependant, à Yédo, les murs des différentes enceintes et les portes sont de construction cyclopéenne, et se composent d'énormes blocs de pierres non taillées, et ajustées les unes dans les autres. Plusieurs volcans sont encore en ébullition. Le Fusi-Yama, la plus haute montagne du Japon, est élevé de trois mille sept cent quatre-vingt-treize mètres au-dessus du niveau de la mer. Il n'est pas, quoi qu'on en ait dit, couvert de neiges éternelles : car, quand nous l'avons vu, il n'en restait plus; les chaleurs de l'été les avaient fait fondre. De redoutables typhons viennent, chaque été, bouleverser ces mers, qui sont les plus orageuses du globe. Aussi, saint François-Xavier disait que, de son temps, sur trois navires allant au Japon, il était rare qu'on en vît revenir un. Le coup de vent de l'équinoxe d'automne se fait particulièrement sentir dans ces parages. Il est de règle, parmi les jonques japonaises, de rester au mouillage, dans toutes les criques de la côte, du 5 au 25 septembre. Le 26, on les voit toutes sortir à la fois; la baie de Yédo et toute la mer en sont couvertes. Nous avons été témoins de ce spectacle.

Le climat de la Chine, chaud et humide, est malsain; celui du Japon, froid au nord, chaud au midi, mais toujours sec, est au contraire très-sain. D'après les Hollandais, il ferait presque aussi chaud dans l'île de Kiousiou qu'à Java durant les chaleurs; mais, en hiver, il y a de la neige. Le port de Hakodadi, ouvert au commerce, sera salutaire pour nos équipages en station dans les mers de Chine : épuisés par les insupportables chaleurs de la mousson de sud-ouest, ils viendront se retremper et reprendre de nouvelles forces dans les glaces de l'île d'Yéso.

Il ne faut que trois jours, par un beau temps, pour aller de Shang-haï à Nangasaki, et huit jours pour se rendre de la côte de Chine à Yédo. Cependant le commerce actuel du Céleste-Empire avec le Japon est presque nul, l'archipel ayant été jusqu'ici aussi soigneusement fermé aux Chinois qu'aux autres peuples. C'est à peine si quatre ou cinq jonques de commerce viennent mouiller chaque année à Nangasaki. La soie japonaise, très-abondante, est moins fine que celle de la Chine; le thé, au Japon, est bien inférieur comme saveur, il a même un peu d'âcreté; mais l'amour-propre national le fait trouver bien supérieur à celui du continent. Il est donc peu importé. En revanche, les médicaments sont d'un prix

énorme dans tout le Nipon, et l'on prétend que l'un des principaux et des plus importants articles d'importation des jonques qui viennent ainsi tous les ans, consiste dans l'introduction de médecines chinoises.

Les Japonaises reçoivent une certaine éducation; elles ont des écoles, et, bien différentes en cela des dames chinoises, elles ne considèrent pas les étrangers comme des *diables*. Les femmes mariées se distinguent des jeunes filles en s'arrachant les sourcils et en se teignant les dents en noir avec une drogue composée de limaille de fer et de saki. Elles se promènent, du reste, en toute liberté dans les rues, et ne sont point reléguées au fond des yamouns, comme les habitantes du Céleste-Empire.

Il ne se publie pas la moindre gazette au Japon, toute publicité y est interdite; c'est encore pire qu'en Chine, où l'on a au moins la *Gazette de Pékin*, journal officiel, aux nombreuses colonnes, qui paraît tous les jours et se répand dans tout l'empire. L'histoire, au Japon, est ce qu'il y a au monde de plus fastidieux; c'est un récit presque jour par jour des faits et gestes du taïcoun : l'empereur est sorti, l'empereur a été malade, l'empereur est allé visiter les fleurs. La véritable histoire du Japon est celle du P. Charlevoix.

Les Japonais de toutes les classes ont la passion du bain chaud; le bain chaud fait partie de leurs mœurs nationales. Ils le disent préférable au sommeil pour rafraîchir le sang et reposer les membres. Aussi nos cent iacounin, dans la bonzerie de Yédo, se livraient chaque soir avec tant d'ardeur à cet exercice, que toute la première partie de notre nuit en était compromise. On dit que, durant l'été, tout cela se passe dans la rue, et que les dames elles-mêmes ne dédaignent pas de se plonger, devant leurs portes, dans l'onde salutaire. La première froidure de l'hiver, qui commençait à se faire sentir, avait mis fin à cette vie en plein air, et privé notre ambassade de ce souvenir de voyage.

Lorsque les Japonais veulent désigner le moi, leur personnalité, ils montrent leur nez : le bout du nez est chez eux le siége de l'individualité. Qu'y a-t-il d'étonnant? Nous autres, par nos gestes, nous désignons dans ce cas notre estomac.

L'unité monétaire au Japon est *l'itchibou*, jolie pièce d'argent en forme de domino. Trois itchibous valent une piastre mexicaine. Le *kobang*, monnaie d'or, vaut quatre itchibous. Les Hollandais de Nangasaki se servent, en outre, de *taëls* en papier, et le peuple de *sapèques*, ou monnaie de cuivre en usage pour les petites transactions.

La Chine est le pays de l'égalité : chacun, sauf les fils des tankadères ou femmes de bateau, peut, grâce aux examens, devenir mandarin et aspirer aux honneurs. Le Japon, au contraire, est un empire féodal gouverné par une aristocratie militaire. Les Japonais se divisent en neuf classes, et, sauf de rares exceptions, nul ne peut sortir de la classe où il est né. Toute tentative de ce genre est mal vue, et l'opinion publique y est contraire. C'est à l'absence de tout luxe et à ce manque d'ambition que l'on peut attribuer cet air de quiétude, de complète satisfaction, et cette gaieté expansive qui forment le fond du caractère japonais. Nulle part ailleurs l'on ne rencontre des gens si heureux et auxquels toute préoccupation fâcheuse paraît si étrangère. Les princes ou *daïmio*, les nobles, les prêtres, les militaires, forment les quatre premières classes de la nation, et ont le droit de porter deux sabres, les employés subalternes et les médecins forment la cinquième classe, et peuvent porter un sabre; les négociants et les marchands en gros, les marchands en détail et les artisans, les paysans et les coolies, les tanneurs et les corroyeurs forment les quatre dernières classes de la population, et ne peuvent, en aucun cas, porter de sabre. Tous ceux qui se livrent au commerce des peaux sont déclarés impurs; ils n'ont pas le droit de résider dans les villes, et ils habitent dans des villages à eux réservés au milieu de la campagne. C'est parmi eux que l'on choisit les bourreaux, et il est à présumer qu'ils ont fort à faire, car la loi pénale au Japon est d'une excessive rigueur et applique la peine de mort même aux simples délits. Quiconque tue son prochain par imprudence ou recèle un criminel est aussitôt décapité. Il serait à souhaiter que le contact de l'Europe fît apporter un sage tempérament à la sévérité de la législation japonaise.

Les seules sciences cultivées dans l'empire sont la médecine et l'astronomie. Il y a deux observatoires dans l'île de Nipon, l'un à Yédo, l'autre à Méako. Nous étions à Yédo durant la grande comète du commencement d'octobre 1858, et nous n'avons pas aperçu le moindre signe d'étonnement ou d'inquiétude sur les visages. A Shanghaï, cet été, durant une éclipse de lune, ce n'était point précisément la même tranquillité : les mandarins militaires lançaient des flèches pour tuer le dragon qui dévorait la lune; de toutes les jonques, de toutes les pagodes sortait un bruit assourdissant de gongs, destiné à effrayer le monstre; et, en effet, il eut peur, car, au bout d'une heure et demie, Phébé reparut plus radieuse et plus belle, sortie intacte d'une si redoutable épreuve. Les médecins japonais lisent les livres hollandais et s'occupent sérieusement de leur art. Deux d'entre eux venaient sans cesse dans notre bonzerie de Yédo consulter nos jeunes chirurgiens de marine sur le traitement du choléra, qui venait de faire son apparition dans la ville.

Les Japonais ont une grande tolérance, ou plutôt une grande indifférence en matière de religion. Plusieurs cultes coexistent en paix, depuis des siècles, dans l'archipel; et le bouddhisme et la religion de Confucius, importations étrangères, partagent avec le sinto, ou culte des Kamis, religion primitive du pays, les adorations de la foule. Grâce à cette tolérance, les missionnaires espagnols et portugais étaient à peine depuis quelques années au Japon, que déjà deux cent mille indigènes des plus hautes classes avaient reçu le baptême et s'étaient faits chrétiens. On n'avait point encore eu d'exemple d'un mouvement religieux pareil, et saint François-Xavier pouvait dire : « Je ne saurais finir lorsque je parle des Japonais; ce sont véritablement les délices de mon cœur! » Aujourd'hui les temps sont bien changés; il ne reste plus, depuis deux cents ans, un seul chrétien au Japon;

ils ont été exterminés jusqu'au dernier par les empereurs Taïko et Yéyas, et la fin de l'année 1640 en a vu périr trente-sept mille en un jour, enfermés dans le château de Simabara, et pris d'assaut après une résistance opiniâtre. De nos jours, trois ou quatre missionnaires français, jetés dans les îles Liou-tchou, archipel tout à fait tributaire du Japon et de la Chine, et sentinelles avancées du christianisme dans l'extrême Orient, attendent avec une religieuse impatience le moment de marcher sur les traces du grand apôtre des Indes. Mais leur zèle, jusqu'ici, est bien infructueux.

Une armée de satellites est, nuit et jour, occupée à empêcher toute communication de leur part avec les insulaires. Leurs domestiques sont sans cesse renouvelés. Toutes les maisons qui ouvraient du côté de leur modeste demeure ont muré leurs fenêtres et leurs portes, et ont tourné leurs issues de l'autre côté. Lorsqu'ils sortent pour se promener dans la campagne, chacun a ordre de s'éloigner sur leur passage, et la réponse unique et invariable à toutes les questions est celle-ci : « Je ne comprends pas. » Pour quiconque n'a point vu à l'œuvre le gouvernement japonais, et ne s'est point aperçu de l'indicible frayeur que lui inspirent les puissances européennes, une telle conduite est inexplicable. Aux yeux du taïcoun, le missionnaire est un agent de l'étranger, un espion chargé d'indiquer aux Européens les côtés faibles du Japon, et de faciliter une invasion.

Il n'y a point d'armée permanente au Japon. Tous les gens à deux sabres, qui forment la suite des princes et des gouverneurs en temps de paix, deviennent soldats en temps de guerre. Ils sont très-braves individuellement; mais, avec leurs armes blanches, ils pourraient difficilement lutter contre la tactique européenne. On dit cependant que, se voyant débordés, ils lisent avec beaucoup d'attention, depuis quelque temps, les livres de stratégie. Le Japon se sent entamé par l'Europe, et il est dans ce moment en proie à une certaine anxiété. Il comprend qu'avec ses arcs et ses flèches il ne pourrait résister aux carabines Minié et aux obus, et il cherche à se mettre au courant de l'état actuel de la science navale et de l'art militaire. Pour avoir des soldats, il lui faudra avant tout renoncer aux sandales, aux pantalons bouffants et aux longues robes traînantes ; mais il est prêt, dans ce but, à faire tous les sacrifices. Les Japonais n'ont point, comme les Chinois, le sot préjugé de se croire et de se proclamer supérieurs à tous les autres peuples. Ils se mettent au-dessus des Chinois et des Coréens, mais ils estiment les puissances de l'Occident à leur juste valeur.



Dame japonaise. — Dessin de Morin, d'après M. de Trévise.

Au Japon, on se tranche l'artère carotide, où l'on se la fait trancher par un ami ; mais on ne fait plus que mine de s'ouvrir le ventre. Évidemment, c'est un ancien usage qui passe de mode. De même que nous avons, en Europe, des maîtres de danse et d'escrime, il y a néanmoins encore, au Japon, des maîtres dans l'art de s'ouvrir le ventre. Cette connaissance fait partie d'une belle éducation, et est fort prisée des jeunes nobles. C'est sou-



Toilette d'une dame japonaise. — Dessin de Morin, d'après une peinture japonaise tirée de la relation de lord Elgin.

vent un moyen de se soustraire, soi et ses descendants, à l'infamie, en prévenant par une mort volontaire le dernier supplice. L'anecdote suivante, tant de fois citée, mais si caractéristique, doit remonter à un temps déjà éloigné. Deux gentilshommes de service se rencontrèrent dans l'escalier du palais; l'un descendait un plat vide, l'autre en portait un sur la table de l'empereur. Par hasard, leurs deux sabres se touchèrent. Celui qui descendait se regarda comme offensé, tira son sabre et s'ouvrit le ventre. L'autre monta à la hâte l'escalier, déposa le plat sur la table du souverain, puis revint, ravi de trouver son ennemi encore vivant. Il lui fit force excuses de s'être laissé prévenir, alléguant son service, et s'ouvrit le ventre à son tour. A notre départ de la bonzerie, à Yédo, Flavigny fit signe de s'ouvrir le ventre à un certain Kodamaya que nous n'aimions point, et que nous accusions de faire enchérir tous les objets de curiosité; mais le rusé iacounin ne tira point son sabre et se mit à rire, ainsi que la foule. Notre jeune collègue était en retard de vingt ans.

Le palais de l'empereur, à Yédo, est entouré d'un large fossé plein d'une magnifique eau courante, avec des talus admirablement soignés, couverts de gazon et de cèdres du Japon qui viennent y appuyer leurs branches (voy. p. 165). On croirait voir un parc anglais. Les deux commandants de Kerjégu et d'Ozery en ont fait un jour le tour. Ils ont été une heure quarante minutes dans leur promenade, et ils estiment la distance à dix kilomètres. Le palais du taïcoun aurait donc deux lieues et demie de tour.

Il y a, tant à Yédo qu'à Simoda, des nuées d'aigles pêcheurs et de noirs corbeaux, auxquels les Japonais ne font point de mal. L'un de nous ayant tiré sur un de ces derniers, à Simoda, un vieux bonze est aussitôt sorti avec un calumet allumé pour offrir un sacrifice à l'âme du corbeau, et a été ravi d'apprendre qu'il n'avait eu aucun mal.

La baie de Yédo est sillonnée en tous sens d'une foule de petites barques de pêcheurs qui draguent et rapportent dans leurs filets des monceaux de sardines et de magnifiques poissons Le gouvernement japonais, fidèle à sa politique d'exclusion, a rigoureusement déterminé la forme et la grandeur des jonques, et les a rendues incapables de s'éloigner des côtes et de naviguer sûrement en pleine mer. Jadis, les Japonais naufragés sur les côtes de Chine, ou poussés par la tempête jusqu'à Formose et aux Philippines, ne pouvaient être ramenés au Japon que par des bâtiments hollandais, et encore restaient-ils en suspicion toute leur vie, et sous ce que nous appellerions la surveillance de la haute police. Aujourd'hui, la jurisprudence sur cette matière s'est singulièrement radoucie, mais c'est toujours une mauvaise note pour un Japonais d'avoir été recueilli en mer par un navire européen, et de rentrer de cette manière dans son pays.

Les Japonais savent parfaitement quels affreux ravages l'opium cause parmi les populations chinoises; aussi le gouvernement du taïcoun a-t-il exigé que l'importation de cette drogue au Japon demeurât prohibée, et qu'une clause formelle à ce sujet fût insérée dans les quatre traités.

Le gouvernement du Japon, comme celui du royaume de Siam, présente cette singulière particularité de deux souverains régnant à la fois d'une manière normale et en vertu de la constitution du pays. A Siam, il y a un premier et un second roi, qui exercent en même temps le pouvoir suprême; au Japon, il y a l'empereur civil et l'empereur ecclésiastique, le taïcoun et le mikado. Le taïcoun, que les Européens appellent à tort l'empereur du Japon, n'est que le délégué, le lieutenant du mikado, qui est le véritable souverain du Nipon, le représentant des anciennes dynasties, le descendant des dieux, et qui, trop élevé pour s'occuper des choses de ce monde et régler l'administration des affaires, se décharge de ce soin sur son subordonné. Les taïcouns n'étaient, dans l'origine, que des maires du palais, les premiers officiers d'une dynastie dégénérée, déchue de sa vigueur native, et qui, au lieu de jeter dans un cloître le dernier Mérovingien japonais, après lui avoir coupé sa chevelure, l'ont enfermé dans un temple somptueux et en ont fait une idole, en persuadant à ce demi-dieu et à la nation tout entière que cette situation était plus conforme à sa divine origine. La nouvelle dynastie s'est donc établie sur le trône et a usurpé le pouvoir, tout en protestant de son respect pour ses anciens maîtres et en continuant à reconnaître en eux les souverains absolus de l'archipel. C'est sur cette fiction que repose tout l'édifice de la constitution politique du Japon. Le mikado continue à résider à Méako, l'ancienne capitale des Fils du Soleil, environné d'une cour somptueuse, et l'objet des respects apparents de son tout-puissant vassal. Son oisive existence s'écoule dans l'enceinte de son vaste palais, dont une politique inflexible lui défend de sortir. Sa cour est le rendez-vous des poëtes, des musiciens, des artistes et des astronomes. On choisit, grain à grain, le riz qui lui sert de nourriture; il ne met jamais qu'une fois le même vêtement, il ne se sert jamais qu'une fois de la même coupe: elle est aussitôt brisée, de crainte que quelque téméraire n'ose y porter ses lèvres profanes. Jadis, il devait rester des heures entières sur son trône, assurant par son immobilité la stabilité de son empire; s'il s'agitait et tournait la tête, la partie du Japon qui se trouvait de ce côté était menacée des plus grands malheurs. Mais aucun mikado ne s'étant trouvé immobile à ce point, et trop de provinces du Nipon ayant été menacées de grands malheurs, on est convenu d'une transaction; et aujourd'hui la couronne posée sur le trône suffit pour assurer la stabilité de l'empire et fixer le calme dans le Nipon. En effet, depuis deux cents ans, le Japon jouit d'une paix profonde, et aucune guerre soit étrangère, soit intérieure, n'est venue troubler sa tranquillité.

Débarrassée du mikado, la dynastie nouvelle s'est retournée vers les princes ou *daïmio*, qui, remontant par leur origine jusqu'aux temps héroïques du Japon, possédaient le sol de l'empire, avaient chacun une petite cour dans leurs provinces, et commandaient à de nombreux vassaux. Leur humeur indépendante et belliqueuse devint le principal sujet des appréhensions de la cour de Yédo, et la politique la plus machiavélique et la plus

persévérante fut mise en œuvre pour les abaisser et annuler leur pouvoir. Louis XI fut dépassé par les hommes d'État de l'extrême Orient, et, après quelques siècles d'un travail incessant et perfide, les princes japonais se trouvèrent l'un après l'autre asservis; ils ne conservèrent plus que les apparences et les formes extérieures de la puissance, et devinrent, ce qu'ils sont aujourd'hui, les sujets soumis du taïcoun. On plaça auprès de chacun d'eux un agent de la cour, chargé de l'administration de leur province. On les obligea à passer une année sur deux à Yédo, et, durant ce temps, il n'est sorte de moyen qu'on n'invente pour les appauvrir. On ne permet point à des princes dont les fiefs se touchent de demeurer en même temps sur leurs terres, excepté s'ils sont ennemis, et, dans ce cas, l'on a soin d'attiser la discorde et de faire naître sans cesse de nouvelles causes de mésintelligence. Toute leur famille, leurs femmes, leurs filles, sont retenues en otage à Yédo, et répondent de leur obéissance aux ordres du taïcoun. Une armée d'espions les environne, et rend compte de leurs moindres actions à la cour. C'est ainsi que, peu à peu, et sans secousse, par l'effet d'une tradition persévéramment suivie, le Japon n'a plus conservé qu'une ombre de féodalité, et que la centralisation politique et administrative est en train de s'établir dans l'empire.

Mais toute chose en ce monde a une fin, et les dynasties vieillissent comme les empires. Ce fier lieutenant du mikado, ce tout-puissant taïcoun, chef des armées et modérateur énergique de l'archipel, s'est laissé circonvenir à son tour dans les filets inextricables de l'étiquette et de la vanité. A lui aussi on a persuadé que le gouvernement de l'empire était un lourd fardeau, et qu'une vie molle et oiseuse convenait mieux à la dignité de sa race. Aujourd'hui, il s'est déchargé de l'administration de son royaume sur le *gotaïro*, premier ministre héréditaire, qui depuis plusieurs générations s'est implanté près du trône. Son temps s'écoule dans la vaine observation des rites et dans de nombreuses audiences; il ne sort plus de l'enceinte de son palais de Yédo que trois ou quatre fois par année, pour aller adorer les images de ses ancêtres; et peut-être ne verra-t-il jamais le yacht, modèle de légèreté et d'élégance, que les Anglais, ignorants de l'état actuel de la politique japonaise, lui ont envoyé comme présent. Qui sait si le gotaïro, maire du palais héréditaire, ne réunira point un jour le titre à l'exercice du pouvoir, et n'est point destiné à fonder à son tour, à l'exclusion de Méako et de Yédo, une troisième dynastie à Oosaka?

Le lieutenant du mikado, ou l'empereur civil, est tout à la fois *taïcoun* et *siogoun : siogoun* en tant que chef militaire, commandant les armées; *taïcoun*, en tant que haut justicier, modérateur de l'empire. Tous les livres qui parlent du Japon le désignent par le titre de siogoun; mais l'élément actif et militaire ayant été peu à peu annulé en lui, grâce à l'habileté du premier ministre héréditaire, nous ne l'avons jamais entendu appeler que taïcoun, durant tout notre séjour au Japon. Le terme siogoun est donc désormais un mot vide de sens, répondant à une situation qui n'existe plus aujourd'hui.

Le nom du gotaïro ou premier ministre héréditaire actuel est *Hii-Camonno-Kami*.

Certaines villes, comme Simoda, Oosaka, Nangasaki, Hakodadi, ont été distraites du domaine des princes, et, sous le nom de villes impériales, sont administrées directement par la cour de Yédo, qui y envoie des gouverneurs. Il y a toujours deux gouverneurs pour chacune de ces villes. Ils résident alternativement dans la capitale, et passent à tour de rôle une année à Yédo, une année dans leur gouvernement. Ils sont assujettis, comme les princes, à une surveillance minutieuse, et leurs familles sont également retenues en otage. L'on ne s'étonnera point, après cela, que la ville officielle occupe à Yédo un si vaste espace. La vue de tous ces visages de femmes et de jeunes filles, condamnées par une politique ombrageuse à une perpétuelle captivité, et qui, durant nos promenades, nous regardaient passer avec curiosité, à demi cachées par les barreaux en bois, excitait dans nos âmes un singulier sentiment de tristesse. Nous devons dire cependant, pour être vrais, que, même sur toutes ces figures, on remarquait cet air de quiétude et d'imperturbable gaieté qui parait inhérent au caractère japonais.

Le détroit de Van-Diémen est situé au sud de la province de Satsouma. Le prince de Satsouma est le plus puissant vassal de la cour de Yédo, le seul qui ait gardé quelque influence, et auquel les taïcouns témoignent encore quelque égard. Ils prennent même souvent leurs épouses dans sa famille. Les îles Liou-tchou sont un fief du prince de Satsouma. Lors de notre séjour à Yédo, le prince actuel passait pour un homme absolu et cruel. *Mieux vaut servir le diable que de servir le prince de Satsouma*, était un dicton populaire; et à sa cour se conservait, disait-on, dans toute son énergie, la vieille coutume nationale de s'ouvrir le ventre. On exaltait le dernier taïcoun aux dépens de son vassal, et on le représentait comme un homme très-modéré. Les Hollandais de Nangasaki défendent chaudement, au contraire, le prince de Satsouma. Suivant eux, il est calomnié à Yédo, parce qu'il ne souffre aucun espion près de lui, et qu'il fait impitoyablement couper la tête à tous ceux qu'il découvre dans ses États. Il ne veut pas d'espion chez lui : ce n'est point, après tout, un si grand crime! Plusieurs officiers de la marine hollandaise ont rencontré le prince à Kagosima : il est venu à leur bord, il a tout examiné, a beaucoup causé, et s'est montré affable et plein de prévenance à leur égard. Il était vêtu d'une simple étoffe de coton, et rien ne le distinguait des gens de sa suite, que son exquise politesse et son savoir.

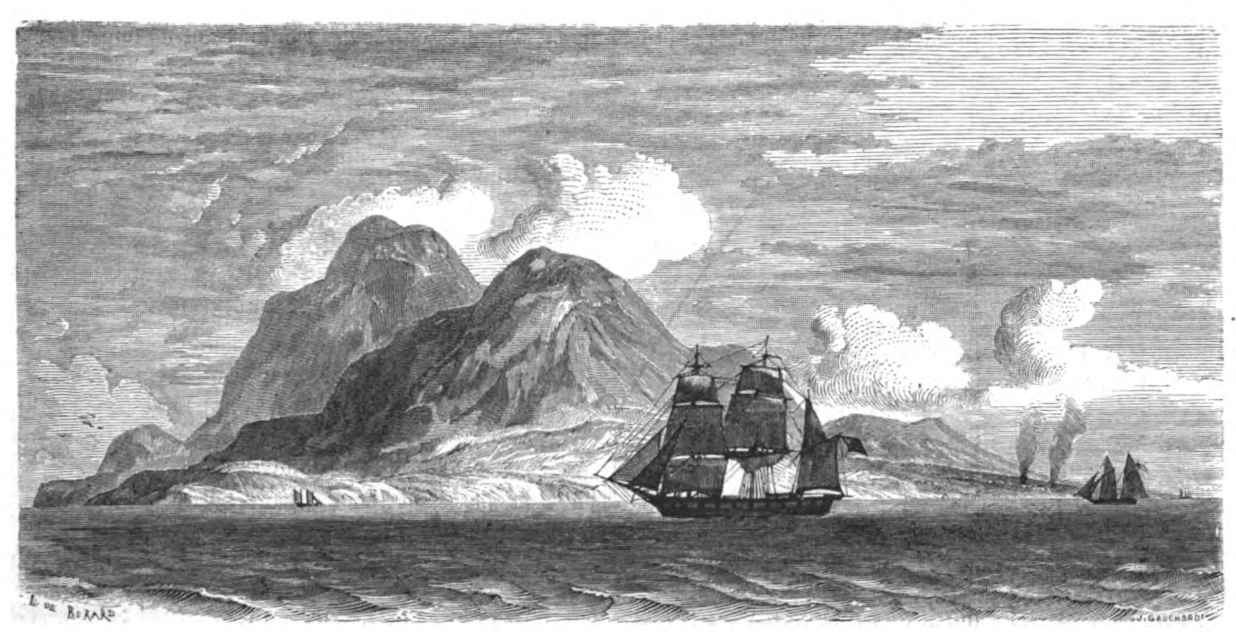
Le gouvernement central au Japon est d'une rare énergie, et il exerce aujourd'hui une autorité absolue dans toutes les parties de l'empire. Nous n'avons malheureusement pu recueillir que quelques renseignements fort incomplets à ce sujet, toute investigation de cette nature tendant à inspirer la défiance. Le premier ministre héréditaire ou gotaïro qui, comme nous l'avons dit, gouverne, sous le nom de l'empereur civil, est assisté d'un grand conseil, qui se compose de six membres, et d'un autre conseil, composé de quinze membres, et chargé de

préparer les lois. Il y a, en outre, quatre ministères. Le ministère de la guerre ou de la défense du pays, le plus important de tous, comprend plus de cinquante membres, le soin de son indépendance étant un des principaux soucis du Japon. Le ministère des domaines impériaux a dans ses attributions les villes impériales, distraites du territoire des princes, et la province de Yédo. Le ministère des affaires étrangères, composé de six membres, est chargé des rapports, jusqu'ici si restreints, du Japon avec les étrangers. Le ministère de la police vient en dernier; mais ce doit être le plus occupé, si ses membres sont obligés de lire les innombrables rapports que leur envoie une armée d'espions répandue sur toute la surface de l'empire. Nous-mêmes nous n'avons point dû leur donner un médiocre labeur, si on leur a porté tous les éventails chargés de notes à notre sujet, et relatant toutes nos actions depuis le lever jusqu'au coucher du soleil.

Dans ces derniers temps, le gouverneur néerlandais s'est efforcé, à deux reprises différentes, de faire sortir la cour de Yédo de son système d'isolement et de lui faire abandonner sa vieille politique d'exclusion envers les étrangers. En 1845, un aide de camp du roi remettait notamment au taïcoun une lettre autographe de S. M. Guillaume II. Cette lettre appelait l'attention du gouvernement japonais sur l'ouverture du Céleste-Empire au commerce étranger. Elle avertissait l'empereur du danger de vouloir maintenir une règle de strict isolement, lorsque la navigation semblait devoir s'étendre des eaux de la Chine à celles de son empire, lorsque la force de la vapeur effaçait de plus en plus les distances, lorsque enfin le développement de l'industrie et du commerce en Europe exigeait impérieusement de nouveaux débouchés. Elle lui recommandait de nouer des relations d'amitié et de commerce avec d'autres nations, comme le plus sûr moyen d'éviter des conflits. Mais la cour de Yédo resta sourde à cette amicale invitation. Le bruit du canon de Ta-kou devait avoir plus d'effet et faire taire les derniers scrupules du gouvernement du taïcoun. Toutefois l'on doit reconnaître que, si la crainte entra pour quelque chose dans la conclusion des traités signés alors, ils furent aussi en grande partie le résultat de cette rare intuition que possède le gouvernement japonais et qui le porte à accorder de bonne grâce et spontanément ce qu'il sent pouvoir un jour lui être enlevé par la force.


Un jardin public (jardin de thé, voy. page 147) au Japon. — Dessin de de Bar, d'après Tronson (expédition du *Barracouta*).

Mis DE MOGES.



L'île de Montserrat (Antilles anglaises). — Dessin de de Berard d'après M. Reclus.

FRAGMENT D'UN VOYAGE A LA NOUVELLE-ORLÉANS,

(1855)

PAR M. ÉLISÉE RECLUS.

(Inédit.)

MER DES ANTILLES.

La mer était calme et phosphorescente ; à temps égaux le navire entr'ouvrait la vague en poussant un grondement sourd comme celui d'un énorme cétacé ; les voiles enflées par la brise imprimaient aux mâts de suaves balancements : tout dans la nature semblait jouir d'un mystérieux bonheur.

J'étais étendu dans la chaloupe au-dessous du gouvernail et je regardais les étoiles. Dans cette position, mon être n'existait que pour jouir ; toutes les ondulations du navire et des vagues faisaient passer un frisson d'aise à travers mon corps ; mon âme elle-même était comme supprimée ; il ne me restait plus que la faculté de savourer à larges poumons l'air frais de la nuit. Balancé comme en un hamac dans la chaloupe suspendue, tantôt élevé à vingt pieds au-dessus de l'eau, tantôt ramené jusqu'à sa surface, j'entendais tour à tour la vague frapper les bordages de la chaloupe ou disparaître sous le gouvernail du navire avec un bruit caverneux ; autour de moi la phosphorescence des méduses et des rotifères jetait une pâle et tremblotante lueur, et parfois la rencontre de deux ondes lumineuses faisait briller à mes yeux comme le reflet d'un éclair. Tout près, la mer semblait rouler du feu, tandis que dans le lointain elle répandait une vague lumière bleuâtre comme celle de l'alcool enflammé.

Je sentais toutes les beautés de la mer sans les voir ; mon regard restait attaché sur les étoiles, et pour cesser de les contempler, j'aurais dû me faire violence. Au milieu d'elles, les mâts inclinés et relevés tour à tour par le roulis paraissaient décrire avec leurs pointes des cercles énormes. Trompé par cette illusion qui nous fait voir le mouvement dans les corps en repos et la fixité dans les objets mobiles, je croyais vaguement que les étoiles étaient des myriades de lucioles voletant autour des mâts et dansant au milieu de la voilure ; parfois je voyais aussi comme une neige de lumière tourbillonnant dans l'espace et descendant en vastes spirales. J'étais ébloui de la vive splendeur qui transforme le ciel des tropiques en un ciel tout différent du nôtre. Les étoiles brillent d'un éclat au moins quadruple en apparence, et, loin de paraître fixées sur une voûte solide, semblent suspendues à diverses hauteurs dans l'air bleu noir de la nuit ; la voie lactée, si pâle dans nos régions du nord, se

déroule sur la mer des tropiques comme une vaste zone transparente de nuées lumineuses, et, par delà son infini, laisse deviner d'autres infinis. Sous ce beau ciel, si profond et si pur, je me demandais comment les astronomes de l'antiquité avaient pu inventer leur voûte de cristal : tout au plus comprend-on les Scandinaves qui voyaient dans leur ciel brumeux un énorme crâne où les nuages épars représentaient les flocons de la cervelle divine.

Peu à peu mes yeux se fermèrent et je tombai doucement dans un sommeil aussi agréable que la veille. En rêve je voyais encore les étoiles me scintiller du haut du ciel des promesses mystérieuses, quand je fus réveillé en sursaut par une voix partie du gaillard d'avant. Une grande masse noire se dressait devant nous à deux milles vers le nord-ouest : c'était l'île de Montserrat. A travers le bleu profond de l'air où flottaient çà et là comme des particules vaguement lumineuses on distinguait parfaitement au-dessus de l'horizon les profils aigus de deux montagnes jumelles.

C'était la première fois que je voyais une terre américaine et cependant je ne regrettai pas qu'il fût nuit. Ce pays de mon imagination ne m'apparaissait pas tout d'un coup dévoilé par la chaleur brutale du soleil, mais il se laissait deviner à la lueur des étoiles et m'offrait un cadre où je pouvais donner une vie à mes rêves. Dans cette masse noire je me figurais contempler toutes les splendeurs tropicales, les forêts impénétrables et pullulant de vie, les gorges profondes ruisselantes de cascades, les maisons blanches brillant à travers l'immense feuillage des manguiers, et des champs de cannes ou de plantains inclinés sous la brise.

Pendant que je croyais entrevoir toutes ces magnificences, le navire avançait rapidement et bientôt Montserrat ne fut plus à l'horizon qu'un nuage flottant et indécis. Je me laissai de nouveau tomber au fond de la chaloupe et rêvai de promenades sous les bosquets d'orangers. Ma promenade dura longtemps, car je dormais encore après le lever du soleil. Un violent jet d'eau me réveilla tout à coup; les matelots faisaient la toilette matinale du navire, et sans me voir, avaient dirigé leur tuyau de pompe justement sur moi. Vêtu légèrement comme je l'étais, je ne fus pas trop alarmé de cette douche improvisée qui s'abattait sur ma tête et je me laissai bravement baigner comme un triton.

On a écrit la physiologie de bien des flâneurs, mais on a oublié le flâneur rôdant çà et là à bord d'un navire; sa vie est bien plus agréable et variée qu'on ne le croit d'ordinaire : s'il aime la nature, il ne connaîtra jamais l'ennui. Quand le navire est encore dans le port, amarré par un câble à l'anneau du quai, le voyageur se demande avec un certain effroi si ce n'est pas folie de se hasarder dans une si petite maison flottante et de s'y emprisonner de gaieté de cœur pendant des mois entiers. Mais qu'il entre seulement : aussitôt cette étroite embarcation, cette simple planche que les poëtes disent séparer la vie de l'éternité, cette coque tremblante sur la mer, finit par devenir un monde. On y fait sans cesse de nouvelles découvertes et, le plus souvent, quand arrive la fin du voyage, plusieurs régions du navire sont encore des terres inconnues pour le passager. Je ne parle pas seulement de la cale, des soutes, des cambuses et de tous ces mystères d'obscurité recouverts par le parquet luisant des cabines. Là se trouvent des étangs d'eau douce où les cris des noyés s'étoufferaient sans écho, les cachettes et les trous où les rats noirs et les rats bruns ont organisé leurs républiques ennemies, les hideux fonds de cale où l'eau de mer suintant à travers le bois de chêne et se mêlant à tous les détritus des cargaisons répand son odeur infecte et délétère. Un matelot lui-même sait à peine se retrouver dans ce malsain dédale; à plus forte raison un passager accoutumé à l'air libre et au grand soleil se perdrait-il misérablement dans ces ténèbres.

Le reste du navire est bien encore assez vaste pour qui sait observer, et les sujets d'étude ne manquent pas. Même en restant dans sa cabine, on est surpris par une foule de choses charmantes, car à bord tout est dans un mouvement perpétuel et les moindres objets semblent vivre d'une vie indépendante. C'est le baromètre qui danse et oscille suspendu par ses ligaments élastiques; c'est la boussole qui bondit sur la rose des vents à chaque mouvement de la barre du gouvernail; ce sont les tables, les chaises qui se penchent en gémissant, puis se relèvent, s'inclinent et s'entre-choquent; de tous les coins sortent des cris étranges, des plaintes mystérieuses; chaque planche fait entendre son craquement, chaque clou de métal son grincement criard, et sur le pont, les secousses violentes imprimées par la mer font rouler les chaînes avec un fracas terrible comme le galop d'un escadron. De temps en temps une vague plus forte que les autres vient heurter la joue du navire, et quand on la sent passer tout près de soi sur la surface extérieure des membrures, on ne peut réprimer un certain frisson de peur; en même temps les coups de roulis deviennent plus violents et tous les objets de la cabine se livrent à une gymnastique imprévue; les portes mal assujetties se ferment et se rouvrent avec fracas, les bouteilles et les verres s'élancent de la table et se brisent sur le parquet. Tout s'anime de mouvements joyeux, et cette danse vertigineuse, ces folles oscillations donnent une apparence de vie même aux poutrelles noircies du plafond. Mais rien n'est plus délicieux que le jeu des rayons du soleil pénétrant dans la chambre à travers la claire-voie. Ces rayons sautillent dans tous les coins, entrent furtivement dans les cabines, se cachent, se poursuivent, se réfléchissent un moment dans les glaces, puis s'envolent de nouveau comme des oiseaux effarouchés. Quand le navire est fortement agité, ils entrent, flamboient et disparaissent si rapidement que l'œil ne peut les suivre.

Si le passager va se promener sur le pont ou sur la dunette d'autres spectacles l'attendent. Il faut d'abord qu'il marche à petits pas pour éviter les chutes et qu'il sache maintenir son équilibre par des mouvements improbables et compliqués; le sol ondule, tremble et se dérobe sous sa marche; en même temps les vagues viennent l'une après l'autre se dresser curieusement le long des bordages comme pour examiner sa manœuvre inhabile.

Mais enfin il arrive, et sa promenade lui semble d'autant plus longue qu'il a fait en route plus de faux pas.

Une des retraites que j'affectionnais le plus dans le navire, c'était l'extrémité de la poupe, derrière les chaînes du gouvernail. Penché par-dessus le bord, je contemplais le sillage pendant des heures entières; les vagues venaient l'une après l'autre emporter mon regard dans leurs spirales, et pour le détacher je devais faire un violent effort sur moi-même. Les courbes, les rondes, les sarabandes, les remous des vaguelettes, les danses des traînées écumeuses, les luttes entre les flots qui se rejoignent derrière la quille, s'étreignent et se tordent, la formation des entonnoirs rapides entraînant dans leur vortex des groupes de bulles transparentes, tous ces petits drames de la goutte et de l'écume exerçaient sur mes yeux une irrésistible fascination. En dehors de la ligne rapide et tournoyante du sillage passent les larges surfaces d'écume rejetées à droite et à gauche par le taille-mer du navire : ce sont des îles, des archipels, des continents qui s'agrégent, se désagrégent, diminuent, se fondent et disparaissent. En réalité, il n'y a pas grande différence sous le rapport géologique entre ces continents d'écume et les continents terrestres sur lesquels nous habitons. Petits ou grands, tous les phénomènes se ressemblent : nos continents se fondront aussi pour se reformer ailleurs comme des flocons de bulles blanches entraînés par le sillage du vaisseau.

Quand on se penche de manière à voir la sombre masse du navire reflétée dans l'eau, on peut distinguer à d'énormes profondeurs des animaux étranges, des némertes enroulées comme des rubans noirs, des méduses épanouissant leur manteau transparent, jusqu'à le rendre invisible, et le reployant de nouveau en forme de boule jaune ou blanche, des stéphanomies semblables à de frissonnantes broderies de la plus fine dentelle, des encornets, des sépias aux vastes cordages de suçoirs, puis des êtres informes, indécis, presque dissous déjà par l'eau qui les contient. Au milieu de ces profondeurs toutes vivantes et pullulantes d'organismes, on voit passer quelquefois une énorme masse verte ou bleuâtre aux contours insaisissables : c'est peut-être un requin qui d'une simple vibration de sa queue puissante va s'élancer vers la surface à vingt mètres de distance, ou bien une famille de marsouins qui jouent à cache-cache sous la quille du navire.

Vers midi la chaleur accablante me forçait à chercher un abri et j'allais m'étendre sur des voiles à l'ombre d'un mât; là je lisais ou faisais ma sieste pendant quelques heures et quand l'atmosphère un peu rafraîchie me permettait de quitter ma retraite, tout me paraissait plus beau qu'auparavant, l'air était devenu plus lumineux, la vague plus joyeuse, le navire plus alerte à la course. Alors j'allais en vacillant chercher un observatoire quelconque, tel que la hune du grand mât ou celle du mât de misaine. Attaché aux cordes vibrantes des haubans je grimpais lentement sans tourner la tête de peur d'être saisi de vertige en voyant la mer sous mes pieds, et le cœur tout palpitant d'une émotion peu virile, je me soulevais à la force des bras à travers les barres de la hune et m'adossais solidement contre le mât. Là, véritable lâche jouissant des émotions du danger, j'aimais à me sentir balancer par le roulis et à décrire de vastes courbes dans l'atmosphère. Les matelots qui montaient dans les haubans ou se laissaient glisser le long des cordages avec une adresse de singe, ne se doutaient pas que j'avais une jouissance de plus qu'eux, celle du vertige et de la peur.

Du haut de cet observatoire puissamment balancé dans l'espace, je saisissais d'autant mieux la beauté de la mer que je la voyais d'une manière inusitée. D'abord, mon horizon s'agrandissait de plusieurs lieues, et la vaste circonférence qui vue du pont me paraissait hérissée de vagues était devenue calme comme un rivage de bronze; plus près, je voyais distinctement les flots se dérouler en ordre de bataille et quand sous l'influence de deux vents contraires deux systèmes de lames se croisaient à angles droits, je saisissais dans tous ses détails leur interférence harmonieuse et périodique : sur la surface mobile apparaissaient parfois des cachalots soufflant des jets de vapeur et d'eau par leurs évents et dressant dans l'air leurs énormes queues, ou bien encore des peuplades de marsouins traversant la mer par une série de bonds et de plongeons. Autour du navire flottaient de longues traînées de fucus ou raisins des tropiques, et les galères tricolores balançaient leurs grands bras au gré de chaque flot. Parfois une vergue brisée, reste de quelque naufrage, venait à notre rencontre; les dorades et les dauphins tournaient comme des loups autour de cette épave pour dévorer les petits poissons cachés sous son ombre : cette vergue flottante formait comme un monde à part au milieu de la mer et d'innombrables drames de meurtre se passaient incessamment autour d'elle.

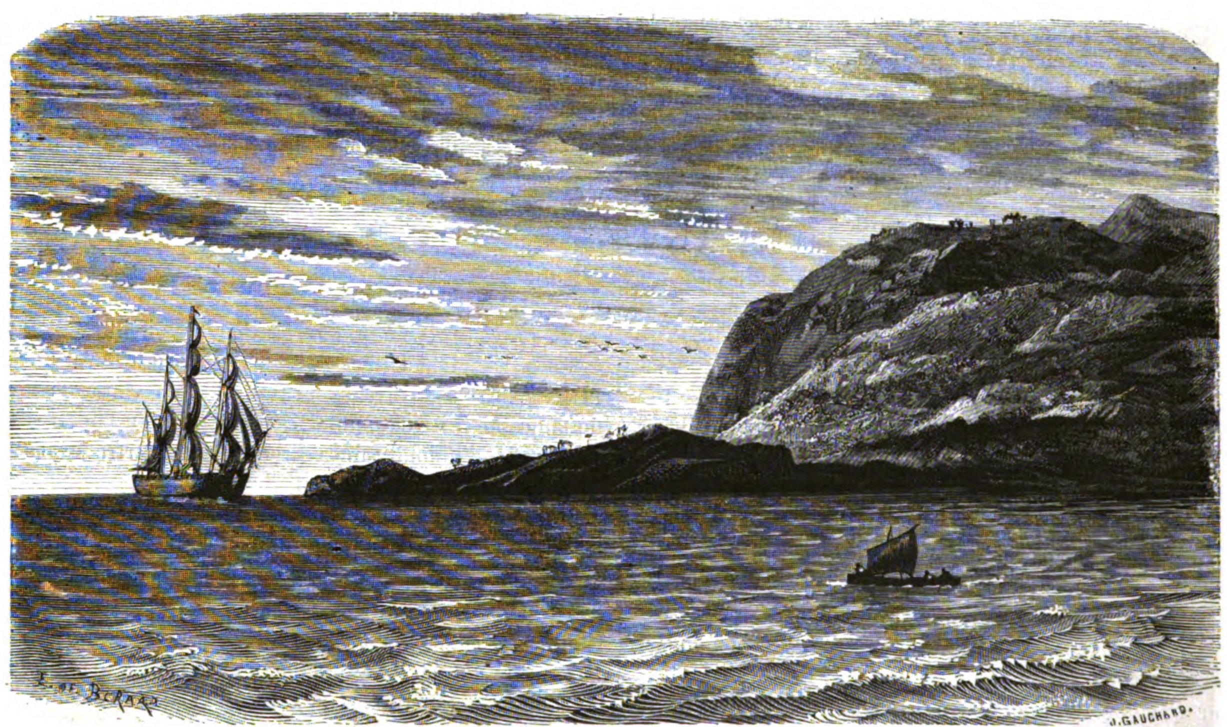
En ramenant mon regard au-dessous de moi, je trouvais le navire singulièrement amoindri et je me demandais comment le poids des voiles enflées ne faisait pas chavirer la coquille. La dunette, les chaloupes, les chaînes, les ancres me semblaient devenues d'une petitesse improbable, et le craquement des membrures, le choc des anneaux de fer, le cri des matelots se confondaient pour moi dans un gémissement plaintif. Autour de la carène, l'écume soulevée par la proue tournoyait en spirales blanches sur le fond vert bleu de la mer; vue d'en haut, elle avait la transparence et l'éclat d'une immense surface de porcelaine devenue liquide et bouillonnante.

Je me lassais difficilement quand je regardais la mer du haut de la hune du grand mât, et cependant j'avais encore un poste plus agréable, l'extrémité du mât de beaupré. Là, j'étais tout à fait en dehors du navire; en me retournant je le voyais derrière moi fendre la vague de son taille-mer, et je bravais cette masse énorme qui me poursuivait avec rage sans jamais pouvoir m'atteindre. A chaque coup de tangage je descendais presque au niveau de l'eau, puis j'étais lancé à une grande hauteur au-dessus d'elle, le mât se cabrait sous moi ou plongeait furieusement sans pouvoir me désarçonner. Enivré de mouvement, il me semblait presque commander au monstre qui me portait, et penché vers la mer, aspirant

l'espace par mon regard, je me figurais que les grandes ailes du navire étaient enflées non par le vent, mais par le souffle de ma volonté : en orgueil naïf je ne le cédais point à la mouche du coche.

C'est ainsi que j'errais sur le navire, trouvant sans cesse de beaux spectacles à contempler ; mais surtout depuis que nous étions dans la mer des Antilles, j'aimais à voyager de mâts en mâts, scrutant l'horizon pour y découvrir la terre. Trente-six heures après avoir dépassé Montserrat, nous vîmes la terre en effet, et la côte méridionale d'Haïti, vague d'abord, puis grandissante et hardie, se dressa vers le nord. La péninsule, qui se termine au cap Requin ou Tiburon, n'est qu'une étroite chaîne de montagnes jetée au milieu de la mer, et les pitons alignés sur sa crête ont un magnifique caractère de hardiesse. Le pic le plus élevé atteint une hauteur de 2800 mètres environ, et de cette pointe le regard descend par une succession de terrasses et de pyramides jusqu'au cap Tiburon où l'arête de rochers plonge dans le bleu des eaux avec un jet fier et superbe. A sa vue, la comparaison établie par Alexandre Dumas entre un cap et un taureau montrant ses cornes aux vagues me revenait sans cesse à l'esprit.

Les montagnes vers lesquelles courait alors notre navire sont assez nues, et les grands arbres se montrent seulement dans les gorges et dans les cirques étroits ménagés de distance en distance entre la grève marine et le pied des escarpements. Les forêts de bois d'acajou, les magnifiques baobabs africains, les palétuviers même se trouvent en général plus à l'est sur les côtes de la république Dominicaine ; mais ici le rivage de l'île est beaucoup trop abrupt pour donner prise à une belle



Le cap Tiburon (Haïti). — Dessin de de Bérard d'après *le Pilote des Antilles*.

végétation. En plusieurs endroits, des falaises luisantes comme du métal s'élèvent sur le bord de la mer, et les huttes des pêcheurs sont suspendues comme des chèvres sur le rebord des rochers. Couvée par un implacable soleil, cette côte presque tout entière a pris un aspect rougeâtre et sévère qui semblerait devoir mieux convenir à quelque promontoire de l'Arabie.

Plusieurs montagnes ont leurs escarpements interrompus par des terrasses horizontales qui sont évidemment d'anciennes plages marines. Ces terrasses, espacées l'une au-dessus de l'autre à des hauteurs sensiblement égales, prouvent qu'il a fallu bien des périodes successives d'arrêt et d'ascension pour opérer le soulèvement de l'île entière. De distance en distance, les violentes pluies tropicales ont profité des moindres plissements du sol pour creuser de profondes ravines à travers les rebords parallèles des terrasses superposées : de loin on pourrait croire que toutes ces marches séparées l'une de l'autre par d'énormes fossés ont été taillées dans le roc par des peuples de géants. Les terrasses ne semblent manquer que dans les endroits où la roche est trop dure pour que la mer ait pu l'entailler profondément; mais presque partout ailleurs l'île est entourée d'une ceinture non interrompue de gradins superposés. Ces gradins ont souvent pris une forme singulière : ainsi près de la ville du môle Saint-Nicolas, une île soulevée dans un âge géologique assez récent présente tout à fait la forme d'un môle ; on dirait un grand ouvrage de fortification construit à force de siècles et de vies d'hommes.

Près du cap Tiburon, nous eûmes le plaisir d'observer la merveilleuse transparence de l'eau. A l'abri des montagnes de la côte, le navire ne ressentait plus que



Une vue de la côte de la Jamaïque (baie de Santa-Anna). — Dessin de de Bérard.

par bouffées le souffle des vents alizés, la mer devenait unie comme un miroir, et le calme commençait à étendre son manteau d'étain sur les eaux lointaines. J'étais étendu au fond de la cabine sur des voiles, et je passais ma tête à travers le sabord pour regarder le ridement harmonieux des flots. Depuis longtemps il me semblait voir au fond de l'eau des traînées noires semblables à des algues flottantes, mais je croyais ma vue trompée par le jeu des ombres et de la lumière, lorsque tout à coup je vis distinctement des rochers et des plantes marines. J'appelai le capitaine, un matelot jeta la sonde, elle indiquait 26 mètres de profondeur. L'eau était pure comme de l'air condensé; on eût dit que les poissons y volaient par secousses, et les requins si fréquents et si dangereux dans ces parages y semblaient suspendus au-dessus du vide; les prairies d'algues, les colonies de polypes, les bancs voyageurs de méduses défilaient tour à tour sous nos yeux, et sur le fond de la mer nous voyions ramper des assemblages confus et indécis de pattes énormes, de têtes monstrueuses. Enfin la brise du soir se leva et nous poussa dans la direction de la Jamaïque. Le lendemain matin nous étions en vue des Montagnes Bleues.

Dans ces parages, les hautes cimes des Antilles interrompent la régularité des vents alizés et les forcent souvent à tournoyer en remous aériens. Parfois un calme absolu succède à une brise furieuse, et la voilure, un moment auparavant tendue à se rompre, retombe lourdement le long des mâts. C'est là ce qui nous arriva sur les côtes de la Jamaïque : le vent cessa tout à coup, les lourdes vagues s'aplanirent peu à peu et prirent graduellement la teinte et l'apparence de l'huile. Bientôt le navire ne ressentit d'autre pression que celle du courant équatorial, et pendant deux jours entiers l'île déroula lentement devant nous son magnifique panorama de montagnes et de forêts, d'azur et de lumière.

Le soir du second jour surtout le spectacle fut éblouissant de splendeur. Le soleil allait se coucher et prenait déjà cette forme ovale qu'il a toujours dans les vapeurs de l'horizon; jusqu'au zénith le ciel occidental était inondé de lueurs du violet le plus intense, et la mer polie reflétait si bien ces lueurs que le soleil, rasant déjà la surface de l'eau, apparaissait comme la clef de voûte d'une immense coupole de lumière. Dans l'air tournoyaient de grands oiseaux pêcheurs, et parfois on voyait un aigle attendre en planant qu'un oiseau débonnaire eût fait une pêche heureuse pour le poursuivre, l'obliger à lâcher sa proie et la saisir avant qu'elle ne retombât dans l'eau. Près du rivage les pirogues des nègres glissaient comme des insectes patineurs, et plus loin, dans les baies de l'île, apparaissaient des navires à voiles blanches, semblables à des libellules posées sur une feuille au bord d'un étang. Sur le rivage même s'étendaient les champs de cannes parsemés de villages et couverts de la fumée traînante des usines. Plus loin se dressaient des hauteurs découpées et tailladées dans tous les sens par des ravines et portant d'épaisses forêts dans leurs vallons; derrière cette première rangée de collines vertes, le regard s'élevait à une autre rangée brunie par l'éloignement, puis à une chaîne dentelée de montagnes déjà bleues; enfin, sur tout cet entassement de sommets, un grand pic dardait sa pointe jusqu'à 2400 mètres de hauteur et semblait vouloir étendre sur l'île tout entière comme un vaste manteau d'azur. Et la paix, le calme, la force contenue de la terre et de la mer, qui jamais pourra les décrire? On eût dit que la nature savait jouir de sa propre beauté et ne demandait pas l'admiration sympathique de l'homme. Dans les passages tropicaux, il n'y a rien de doux, de tendre, de plaintif et de familier comme dans les gazons, les ruisselets et les brumes de nos pays du nord; la nature y est dédaigneuse, impassible, implacable dans sa beauté; elle semble ignorer ses enfants.

Le jour suivant, vers quatre heures de l'après-midi, nous étions en face du Grand-Caïman, ancien repaire de brigands qui, pour mieux braver les frégates ennemies, avaient posé leur nid au milieu des écueils. Cette île n'a de remarquable que ses souvenirs et je l'aurais probablement oubliée si, en vue même de ses côtes, un grain violent n'avait assailli notre navire.

Aussi courageux qu'on soit, on ne peut s'empêcher d'être ému jusque dans sa dernière fibre, quand on voit une tempête s'amasser dans le ciel; mais quand le navire est assailli déjà et craque dans toutes ses membrures sous l'effort du vent et de la vague, alors on se fait une âme forte à la hauteur du danger et l'on ne ressent plus qu'une émotion virile en face de la rage de la mer. Telle est du moins l'impression générale de ceux qui se sont trouvés exposés à un coup de vent, et ce fut également celle que j'éprouvai comme le commun des mortels. Il y avait déjà longtemps qu'un petit nuage grisâtre planait au-dessus de l'île à l'horizon; vers le soir il grandit peu à peu et bientôt il recouvrit l'île entière, plage après plage, écueil après écueil, comme un immense voile tiré sur le ciel. Au-dessus de nos têtes, l'air était encore d'un bleu magnifique tout chatoyant d'un moelleux tissu de rayons, mais la lisière noire qui séparait le nuage du ciel bleu se rapprochait incessamment de notre zénith. Un arc-en-ciel brillant s'avançait, porté sur les vapeurs de la tempête et ses deux pieds vaguement estompés sur la mer continuaient sur l'écume des flots un autre demi-cercle presque invisible. Précédant la sombre masse, de petites vagues se redressaient comme éperonnées par une force sous-marine et leur crête s'éparpillait en jets de gouttelettes; en même temps, le vent grondait d'un bruit sourd et mugissant comme celui d'un tonnerre lointain. Les matelots résolus et calmes, agiles et forts, montent sur les vergues, glissent parmi les cordages, carguent les voiles en un clin d'œil, regardant du même œil intrépide les manœuvres du navire et la tempête qui s'avance. Se détachant par son timbre clair et sonore sur le bruissement lugubre, s'élève la voix du capitaine. A peine les voiles sont-elles carguées, que déjà le souffle de l'orage secoue le navire et l'incline sur la mer, les cordages se tendent en vibrant, les vergues craquent, et pour résister à la violence du vent, le pilote se fait attacher à la barre. En quelques minutes, la mer est devenue sauvage, chaque flot devient un bélier terrible lancé

contre les bordages et chaque nouveau coup de roulis embarque une lame. Les chaînes grincent sur le pont, les barils roulent de bâbord à tribord, les esparres viennent battre avec force contre les parois, le navire plonge et se cabre comme un cheval en furie, et de leur cabine, les passagers peuvent voir la crête des vagues se dresser au-dessus de la dunette. Mais n'importe ! Tout va pour le mieux quand les côtes sont éloignées, la carène solide et la tempête de courte durée. Notre navire se comporta bravement et doubla sans accident le cap San Antonio.

Notre voyage durait déjà depuis quarante-cinq jours, et malgré les voyages d'exploration que j'avais entrepris dans la cale, dans les chaloupes et sur les mâts du navire, il me tardait de toucher le sol ; quand je pensais aux promenades que je ferais bientôt sur les bords du Mississipi et dans les bois de la Louisiane, un frisson d'impatience me traversait le corps. Aussi vers le second iour de notre navigation dans le golfe du Mexique regardais-je avec anxiété vers le nord et ne trouvais-je aucun intérêt au livre sur lequel je jetais les yeux de temps en temps. Tout à coup il me sembla que la couleur de l'eau avait changé ; en effet, de bleu foncé elle était devenue jaune et je vis une ligne de séparation, droite et comme tirée au cordeau, s'étendre de l'est à l'ouest entre les deux zones diversement colorées ; au nord, une petite ligne noirâtre à demi cachée par le brouillard annonçait la terre ; nous étions dans les eaux du Mississipi. Bientôt après le navire ralentit sa marche, il n'avança plus que difficilement et puis s'arrêta tout à fait ; sa coque était engagée dans les vases. Ainsi le voyage était terminé : il ne nous restait plus qu'à patienter dans notre fondrière de boue liquide.

II

DELTA MISSISSIPIEN.

Pendant toute la nuit notre navire oscilla sur un fond de vase nauséabonde ; mais loin de me plaindre, je me félicitais au contraire de me sentir ainsi balancé sur cette boue, je venais de faire deux mille lieues pour la voir. Au point de vue géologique, quoi de plus intéressant que ces vastes alluvions dans un état encore semi-liquide ! Arrachés par la lente érosion des flots et des siècles à toutes les chaînes de montagnes de l'Amérique du Nord, ces sables et ces argiles forment, dans le golfe du Mexique, une puissante couche de deux ou trois cents mètres d'épaisseur qui, tôt ou tard, par le tassement et l'influence de la chaleur centrale, se transformera en vastes assises de rochers et servira de base à des régions fertiles et populeuses. Dans leur œuvre de création, ces particules ténues se tamisent dans la mer pour ajouter sans cesse des îles, des presqu'îles, des rivages au continent, ou bien, entraînées dans le courant des Florides, vont se déposer à mille lieues de là sur le banc de Terre-Neuve.

Vers le point du jour, le capitaine songea au moyen de nous faire sortir de notre lit de vase et envoya l'une de ses chaloupes à l'embouchure du fleuve pour y trouver un pilote. L'embarcation disparut bientôt dans la brume du matin et le bruit de ses rames, de plus en plus affaibli, finit par s'évanouir dans la direction du nord. Nous la suivions en vain du regard et de l'oreille sans pouvoir percer l'épaisse couche de brouillard qui nous en séparait, quand tout à coup, en levant les yeux, nous la revîmes suspendue en apparence au-dessus d'un rideau de nuages. La chaloupe, après avoir traversé la première traînée de vapeurs qui rampait sur la mer et fermait notre horizon à quelques encablures de distance, était parvenue dans un espace parfaitement dégagé d'humidité et, nous apparaissant ainsi par delà le brouillard, semblait voguer dans un air limpide. Ces zones parallèles de brumes et d'atmosphère transparente ne sont pas rares à l'embouchure du Mississipi, où se rencontrent et se mêlent des courants d'eau douce et d'eau salée à des températures différentes.

Deux heures d'attente s'écoulèrent pendant lesquelles nous pûmes observer à plaisir les souffleurs qui abondent dans ces parages. Ces animaux prennent toujours leurs ébats en famille et se divisent en groupes de deux ou trois individus qui ne se quittent jamais ; tous leurs mouvements sont rhythmiques et solidaires. Quand l'un après l'autre, plusieurs souffleurs se dressent hors de l'eau et replongent après avoir décrit dans l'air une vaste parabole, on croirait voir plusieurs roues dentées roulant lourdement sous la pression d'un même engrenage. Un groupe de souffleurs ne forme qu'un seul mécanisme.

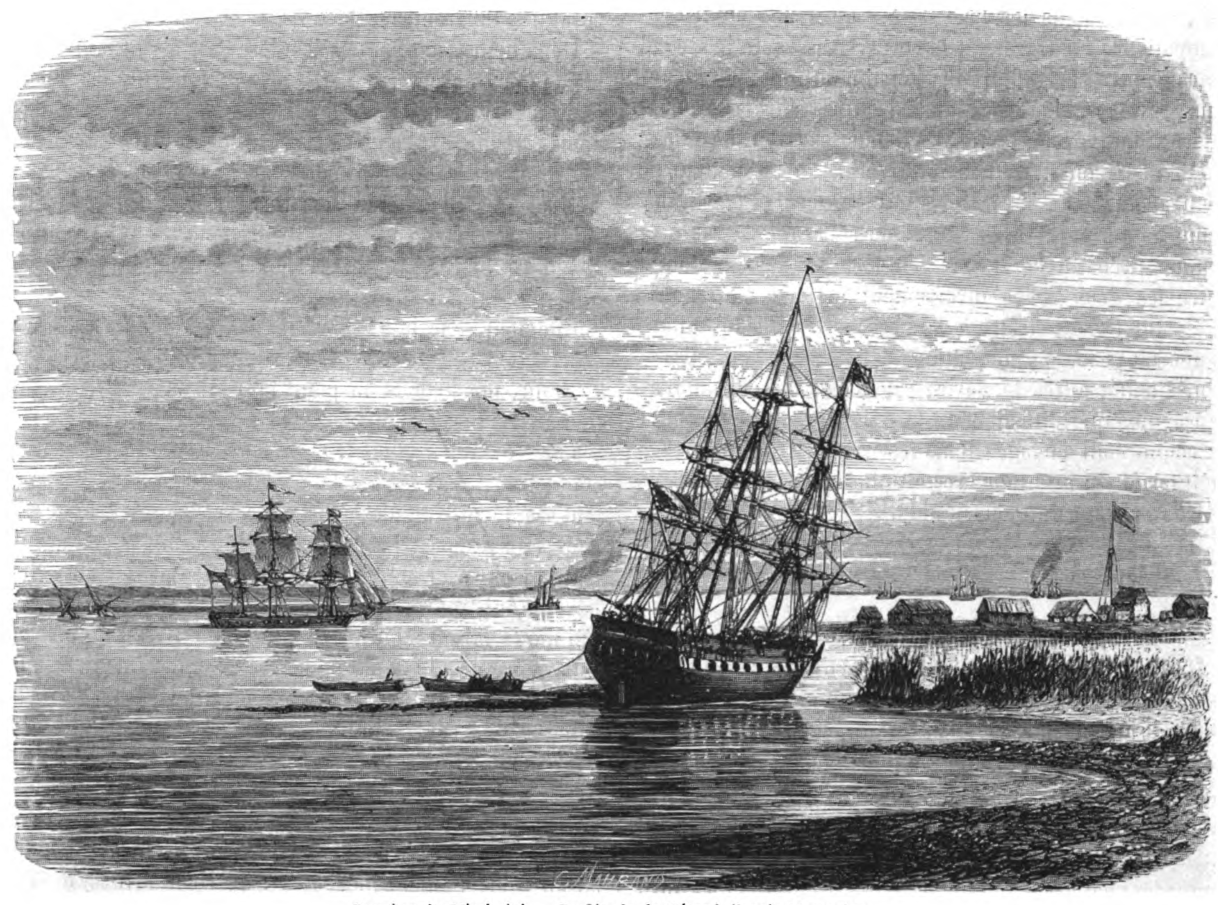
Enfin, nous vîmes un point noir sortir de la bouche du Mississipi et se diriger vers nous : c'était le remorqueur qui venait nous extraire de notre bourbier. Il augmenta peu à peu et bientôt je pus l'observer dans tous ses détails. Je n'avais pas encore vu de bateau à vapeur américain et j'avoue que celui-ci m'enchanta tout d'abord par sa coupe hardie, sa vitesse et son air délibéré ; je lui trouvais une jeunesse, un héroïsme d'allures qui me le faisait admirer comme s'il eût vécu d'une vie supérieure à celle de l'homme. Légèrement incliné d'un côté, agitant sur le pont les puissants leviers de sa machine comme de gigantesques bras, déroulant jusqu'à l'horizon ses épais replis de fumée, poussant à temps égaux des grondements sourds et prolongés, il m'apparaissait comme une réalisation par excellence de la force, et chaque tour de roue qui le rapprochait de nous me le faisait trouver plus superbe encore. Bientôt il est à côté de nous, il pirouette gracieusement, se saisit d'un câble que nous lui jetons et sans secousse vient s'attacher à notre navire bord contre bord.

Les deux joues se touchent à peine que déjà un jeune homme s'élance du tambour de la roue et bondit sur notre pont. Il garde son chapeau sur la tête et tout au plus marmotte entre les dents le mot de « capitaine » que l'on peut, si l'on veut, prendre pour un salut. En un moment il est sur la dunette, se saisit de la barre du gouvernail et donne des ordres aux matelots ébahis. Il n'est pas monté depuis trente secondes que déjà, sous la traction du vapeur, la quille de notre navire commence à fendre la vase ; en véritable Américain, le pilote n'avait pas daigné perdre un clin d'œil en politesse. Et moi,

plein de sympathie pour cet homme d'une autre race, je m'avançai vers lui : il ne me vit point; mais entendant mes pas qui s'approchaient, il sortit de sa poche un paquet de journaux et me les tendit sans me regarder, sans attendre de moi le moindre remercîment. En effet, je n'eus point l'insigne naïveté de le remercier, et j'allai aussi loin de lui que possible m'enfoncer dans la lecture du *New-Orleans Daily Delta*.

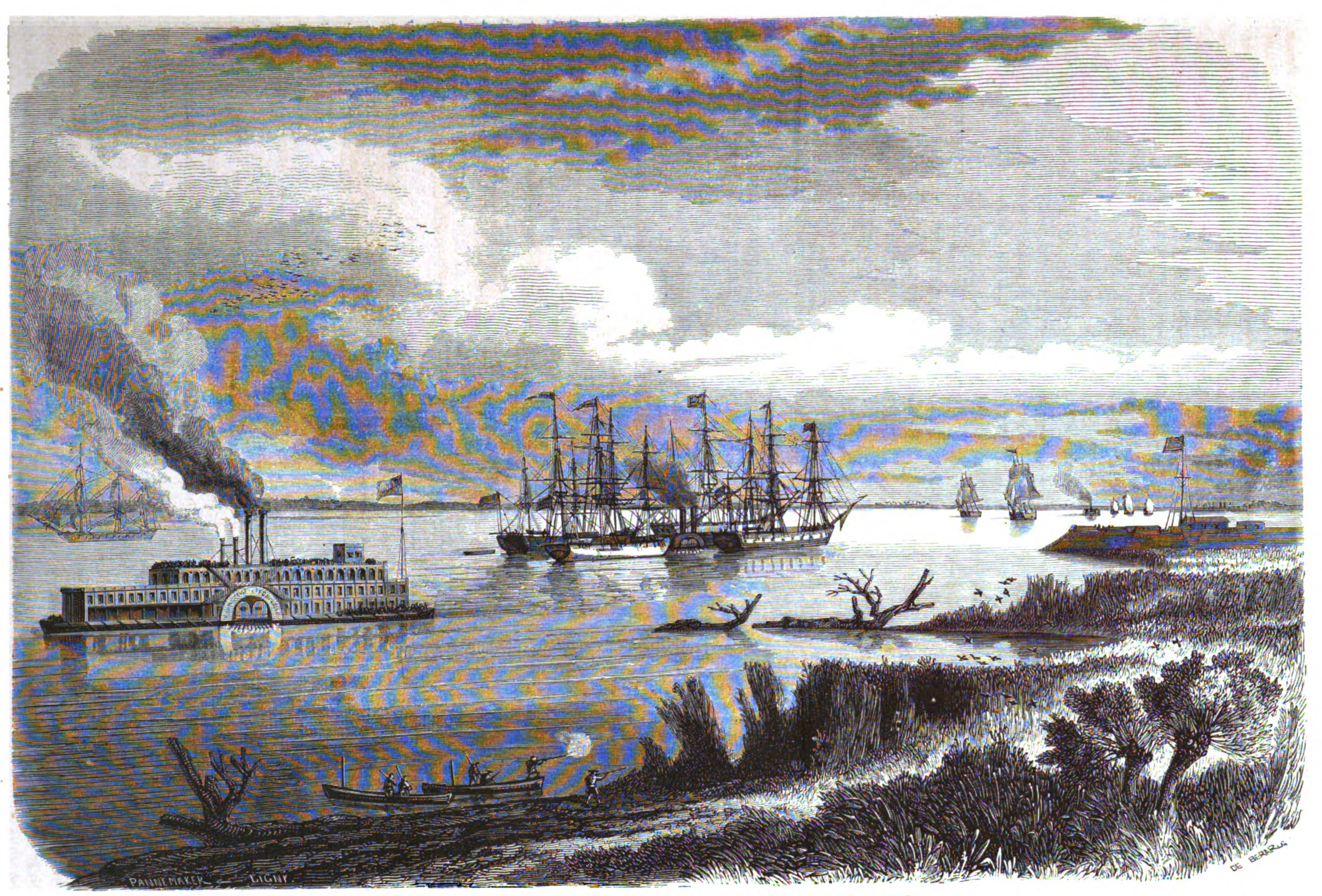
Grâce à la vitesse du remorqueur, nous avancions rapidement; et bientôt, repliant tous mes journaux, je cessai de m'occuper de Sébastopol pour observer dans tous ses détails l'aspect de la passe du sud-ouest, principale embouchure du Mississipi. A quelques milles de distance en avant du navire, une longue et mince ligne noire semblait jetée en travers de la mer comme un immense môle; par delà de cette ligne sombre, on distinguait le fleuve comme un grand ruban de soie blanche; puis venait une autre ligne noire parallèle à la première, et plus loin s'étendaient les eaux bleues de la mer jusqu'à la courbure grise de l'horizon. Le Mississipi nous apparaissait comme un canal avançant jusqu'à la haute mer entre deux longues jetées, et les quarante ou cinquante navires dont nous voyions les mâts effilés se dessiner vaguement sur le ciel complétaient encore la ressemblance : c'est le spectacle qu'offrira un jour, sur une échelle bien réduite, le canal de Suez projeté dans les eaux de la Méditerranée.

Dès que nous fûmes arrivés à la hauteur de l'embouchure, le remorqueur ralentit un peu sa marche pour s'engager avec circonspection dans les passes balisées qui mènent à l'entrée du fleuve ; car ces passes sont très-dangereuses, et tous les mouvements des courants et de la marée en font varier la profondeur. En temps ordinaire, les îles que les alluvions y forment s'élèvent insensiblement; mais, pendant les tempêtes, la configuration sous-marine de l'embouchure change complétement, et les navires ne peuvent se hasarder à tenter l'entrée qu'après avoir fait de nombreux sondages. Malgré son audace d'Américain, notre pilote lui-même fit plusieurs fois jeter le plomb.



Bouches du Mississipi. — Dessin de de Bérard d'après M. Reclus.

Enfin nous entrons dans le lit même du fleuve et nous sentons avec joie la pression de son courant contre les flancs du navire. Cependant nous ne voyons pas encore les rives du Mississipi sur lequel nous voguons; il nous apparaît comme un fleuve coulant miraculeusement au milieu de la mer. Seulement, à droite et à gauche, de légers renflements de vase étalent sur l'eau leurs contours indécis et marquent les parties élevées du rivage sous-marin qui s'élève entre l'eau douce et l'eau salée. A mesure qu'on avance, ces îlots de boue deviennent plus nombreux et plus allongés; bientôt ils se rapprochent l'un de l'autre, semblables à des vagues solidifiées, puis se réunissent bout à bout et finissent par former un rivage continu au-dessus du niveau du courant. C'est à cet



Paquebot et bateau remorqueur sur le Mississipi. — Dessin de de Bérard d'après M. Reclus.

endroit que la *barre* ou digue d'alluvions formée en travers de l'embouchure atteint sa plus grande hauteur.

Jusqu'ici, l'eau soulevée par la quille du navire et refoulée à gros bouillons dans le sillage est l'eau transparente et bleue du contre-courant sous-marin qui s'étale sous la surface jaune du fleuve; mais dès que la quille a touché la barre et que le navire est retardé dans son élan par la résistance de la vase, aussitôt la couleur du sillage passe au jaune sale, et, dans le courant déjà boueux, s'élèvent de nouveaux tourbillons de boue. C'est alors que le pilote doit tenir le gouvernail d'une main ferme et suivre la passe d'un œil sûr, car la barre a près d'un mille de long, et il suffit de dévier quelque peu à droite ou à gauche pour engager irrévocablement le corps du navire. Une fois la quille engagée dans la boue du fond, elle soulève par son tangage les particules de vase ténue et les fait remonter vers le courant superficiel qui les entraîne, tandis que les grains de sable pesant s'accumulent autour de la coque et, se massant autour d'elle, finissent par la retenir comme des murailles de rochers.

Ainsi, peu de chose suffit pour décider de la perte ou du salut d'un navire. On en a vu dont la quille était engagée de quatre pieds dans la vase ne pas hésiter à franchir la barre sans remorqueur, et arriver jusqu'à l'eau profonde, drapeau flottant, voiles déployées. D'un autre côté, bien des navires attachés à un remorqueur et passant au milieu du canal ont dû à un moment d'indécision d'être pris en travers par le courant et poussés vers le rivage. Nous passâmes à quelques mètres d'un magnifique trois-mâts qui s'était perdu de cette manière et qu'on avait inutilement essayé de renflouer. Autour de lui s'étaient déjà formés d'énormes bancs de sable pareils à de grandes masses de liége flottant sur la surface du fleuve.

Après nous avoir introduits dans l'eau profonde, le pilote prit son argent et nous quitta sans dire mot, sans faire simulacre de politesse; puis, son bateau à vapeur, laissant notre navire au milieu du fleuve, repartit pour aller chercher en mer un autre trois-mâts. Mais nous ne restâmes pas longtemps seuls, et bientôt des essaims de barques chargées d'oranges, de liqueurs, de sucre, de coquillages se détachèrent des pieux de la rive et vinrent nous offrir leurs marchandises.

Le village de Pilotsville, dont les baraques en planches s'élèvent sur la rive gauche, est généralement connu sous le nom de Balize. En réalité, ce nom appartient à un autre village fondé par les colons français sur la passe du sud-est, mais depuis que la passe du sud-ouest est devenue la principale embouchure du Mississipi, les pilotes y ont à la fois transporté leur industrie et le nom de leur misérable bourg. Il y a certainement bien peu d'endroits au monde ayant l'air aussi triste et désolé que la Balize. L'étroite bande de terre où sont groupées les maisons est en même temps le rivage du fleuve et celui de la mer; les vagues salées et les flots d'eau douce la recouvrent tour à tour et s'y rencontrent dans un dédale de fossés remplis d'un mélange visqueux et corrompu; partout où un renflement du terrain spongieux permet aux plantes de fixer leurs racines, des cannes sauvages et des roseaux y croissent en fourrés impénétrables. Les cabanes sont construites en planches aussi légères que possible afin qu'elles ne s'enfoncent pas dans le sol détrempé, et, pour que l'humidité puisse moins y pénétrer, elles sont juchées sur de hauts pilotis comme sur des perchoirs. Aussi, quand le vent d'orage souffle et que les vagues de la mer viennent l'une après l'autre s'écrouler dans le fleuve par-dessus le cordon littoral, les maisons de la Balize pourraient bien être emportées si elles n'étaient amarrées comme des navires : parfois même le village en vient à chasser sur ses ancres. Les fièvres et la mort se dégagent incessamment du manteau de miasmes étendu sur la Balize. Quatre cents Américains ont pourtant le courage de se percher dans ces baraques et d'y cuver leur fièvre, dans l'espérance de pouvoir rançonner les navires de passage.

Un léger vent soufflait du sud, et notre capitaine voulut en profiter pour remonter le courant à force de voiles; par malheur, les détours du fleuve sont très-nombreux, et les matelots étaient forcés de louvoyer sans cesse, de brasser et de carguer les voiles pour les brasser encore. Ils n'en pouvaient plus de travail, quand le navire leur rendit le service de venir s'enfoncer de plusieurs pieds dans la vase molle du rivage. Les matelots ne se plaignirent guère de ce contre-temps, et moi, tout heureux, je me hâtais de saisir la chaîne de l'ancre suspendue à l'avant, de me laisser glisser et de sauter sur la berge.

On éprouve une sensation étrange en touchant la terre solide après avoir foulé pendant de longues semaines le sol mobile et tremblant du navire. On sent le vertige comme le convalescent cherchant à marcher après une longue maladie; les pieds habitués à la mobilité de leur point d'appui ont fini par s'y habituer si bien que par contraste la terre leur semble devenue instable et qu'on la sent vibrer comme si elle était secouée par un frisson volcanique. Cette étrange sensation ne diminua pas le plaisir que j'éprouvai à fouler de nouveau la terre ferme et ce fut avec une joie de prisonnier recouvrant la liberté que je m'enfonçai dans le fourré de cannes sauvages. A peine étais-je parvenu à me glisser à quelques mètres de distance dans cette épaisse masse de végétation, que déjà je ne pouvais plus distinguer le navire à travers le nombre immense des tiges çà et là balancées. Chacun de mes pas faisait pétiller ou craquer les amas de roseaux desséchés qui jonchaient le sol, et j'avais presque peur en produisant tout ce fracas de réveiller quelque serpent enroulé autour d'une racine. Au-dessus de ma tête, les cannes s'élevaient à vingt pieds de hauteur et ne laissaient entrevoir qu'un étroit espace du ciel et.... le fil d'un télégraphe électrique.

Dans les solitudes de la Louisiane, la science ne semble pas être dans sa patrie, et ce fil qui transmet mystérieusement la pensée me paraissait d'autant plus étrange qu'il passe au-dessus des roseaux, loin de tous les champs cultivés, entre des marécages croupissants et un fleuve vaseux. Telle est la marche de la civilisation aux États-Unis : ici, sur une terre humide qui n'est pas encore franchement le continent, mais seulement un résidu des

flots, le télégraphe électrique est le premier travail de l'homme. Avant d'avoir touché cette terre de sa pioche ou de sa charrue, l'Américain y fait circuler déjà sa pensée ou du moins ses calculs; dès qu'un navire arrive à la Balize, ce fil annonce aux négociants orléanais à combien de tonneaux de sel, de têtes d'émigrants, de pièces de cotonnade se monte la cargaison. Rarement un employé vient examiner si le fil est dans un état d'isolation suffisante; il se balance au milieu des hautes tiges de cannes, et pourvu qu'un spéculateur ne le fasse pas couper, il transmet assez bien les nouvelles. Parfois des bœufs sauvages errant dans le fourré renversent à coups de corne les poteaux du télégraphe, mais aussi longtemps que l'électricité suit docilement le fil, on ne songe pas à les relever. Ces bœufs égarés appartiennent aux Islingues, hommes à demi barbares qui descendent des Isleños ou Canariotes si nombreux à Cuba et dans les autres Antilles.

Vers le soir, un remorqueur vint retirer notre navire de sa position ridicule et lui faire commencer sa dernière étape en compagnie de trois autres voiliers. C'est un spectacle saisissant que celui de quatre navires pressés l'un contre l'autre et formant comme un gigantesque bâtiment avec ses douze mâts, ses vergues, ses voiles enflées, ses innombrables cordages tendus dans tous les sens, ses banderoles et ses drapeaux flottants. Du milieu de ces navires s'échappe une épaisse fumée qui, seule avec le mugissement de la vapeur s'échappant à temps égaux, révèle le puissant remorqueur caché derrière les hauts bordages des trois-mâts. Cette force du petit vapeur saisissant comme par des étaux quatre navires et les entraînant avec lui contre le courant du Mississipi qui descend vers la mer comme une autre mer en mouvement, a quelque chose d'effrayant et d'inexorable. Aussi les remorqueurs prennent-ils à bon droit les noms orgueilleux de Titan, Briarée, Hercule, Jupiter, Encelade.

Grâce à la puissante machine, nous arrivâmes en moins d'une heure au point ou s'opère la ramification du fleuve en plusieurs embouchures. Pendant les cent cinquante derniers kilomètres de son cours, le Mississipi ressemble à un gigantesque bras projeté dans la mer et tenant ses doigts étalés sur la surface des eaux. A l'ouest s'étend le golfe de Barataria; à l'est, le golfe ou lac Borgne; au sud, entre chacune des embouchures, la mer plonge aussi son petit golfe, de sorte que partout la terre se compose seulement de minces cordons littoraux de vase sans cesse démolis par les vagues, sans cesse renouvelés par les alluvions. En quelques endroits la levée de terre qui sépare l'eau salée du courant d'eau douce est tellement étroite que les lames viennent souvent déferler jusque dans le Mississipi, et si les racines traçantes des roseaux ne retenaient la terre de leurs mailles tenaces, il suffirait de quelques lames pour emporter la digue et creuser au fleuve une nouvelle embouchure.

La seule végétation de ces plages étroites et saturées d'humidité est celle de la canne sauvage; l'arbre ne peut pas encore y implanter ses racines. C'est à une quarantaine de kilomètres de l'embouchure seulement qu'il se trouve une motte de terre assez élevée pour qu'un pauvre saule tout rabougri ait osé s'y fixer. A quelques centaines de mètres plus loin, deux ou trois saules plus hardis s'aventurent à leur tour et font mine de se grouper ensemble; plus loin encore, les bouquets de saules se rapprochent, entremêlent leur feuillage, forment un rideau continu de verdure pâle, et cachant la vue de la mer aux voyageurs qui remontent le courant, donnent au paysage une physionomie plus continentale.

ESQUISSE des atterrissements à l'Embouchure DU MISSISSIPI

Gravé chez Erhard d'après la carte de Franklin-Bache.

A la région des saules succède une autre région, celle des cyprès de la Louisiane, ou plus simplement *cypres.* Ces arbres demandent un sol plus ferme que les saules; cependant le terrain dans lequel ils croissent est encore à demi caché sous des flaques d'eau croupissante et, pendant les innondations, disparaît complétement. Le cypre est un arbre superbe au tronc droit, lisse et dépourvu de branches jusqu'à la hauteur de 20 à 25 mètres; sa base s'appuie sur le sol par d'épaisses racines projetées dans tous les sens comme des contre-forts; à travers des flaques d'eau s'élèvent autour de lui des excroissances coniques semblables à des épines de plusieurs pieds de hauteur : ce sont de véritables aspirateurs chargés de porter aux racines souterraines du cypre l'air que la couche d'eau empêche d'arriver jusqu'à elles. Le feuillage de l'arbre est composé d'aiguilles beaucoup plus petites que celles des pins; souvent aussi les branches sont tellement nues qu'elles semblent avoir été dévastées par le feu et n'ont pour tout ornement que de grandes chevelures de mousse flottante appelée dans le pays *barbe espagnole.* L'aspect extraordinaire de tous ces arbres chamarrés de leurs immenses barbes grises donne au paysage un caractère tout particulier d'étrangeté. Les Parisiens peuvent s'en faire vaguement une idée en allant admirer les cypres acclimatés dans le parc de Rambouillet.

Entre la forêt des cypres qui longe le bord du Mississipi et la plage marine déjà plus éloignée, s'étendent parfois de grandes savanes où se réfugient des multitudes d'oiseaux. Pour leur faire quitter le nid et les tirer au vol, les chasseurs n'ont pas trouvé de moyen plus simple que de mettre le feu aux herbes des savanes; ce moyen barbare est défendu, parce que le feu peut se communiquer de proche en proche à travers les herbes jusqu'aux plantations; mais les chasseurs n'en ont pas moins recours à cette battue expéditive. Pendant le jour, c'est à peine si toutes ces prairies en feu jettent une lueur rougeâtre sur l'atmosphère, et l'on voit seulement une fumée noire s'étendre pesamment sur l'horizon; mais, pendant la nuit, un spectacle d'une splendide magnificence s'offre au voyageur. Quand, après un incendie de plusieurs jours, la flamme finit par s'éteindre, la terre est couverte d'une épaisse couche de cendre sur un espace de plusieurs kilomètres carrés, et les herbes marécageuses qui forment le sol des prairies tremblantes ont été dévorées par l'incendie jusqu'à plusieurs pieds de profondeur. Les chasseurs ont atteint leur but, ils ont pu faire une magnifique chasse au vol.

Au-dessus de Fort-Jackson, espèce de fortin en terre que les patriotes louisianais affectent de regarder comme imprenable, apparaissent les premières plantations. Elles se ressemblent toutes : sur la rive, des troncs d'arbres échoués, une levée de terre pour arrêter la crue; derrière, un chemin parallèle au fleuve, puis de hautes barrières en planches fendues à la hache, des champs de cannes semblables à d'énormes blocs de verdure, des magnolias isolés, des allées de pacaniers et d'azédarachs, des maisons en bois badigeonnées de rouge et de blanc et perchées sur des pilotis en maçonnerie à deux ou trois pieds au-dessus du sol toujours humide, des cases à nègres semblables à des ruches d'abeilles à demi enfouies dans les hautes herbes d'un jardin; enfin, dans l'éloignement, l'immense muraille de cypres se contournant toujours parallèlement au fleuve. Ce paysage garde éternellement son aspect uniforme, et c'est par son repos, sa majesté, la grandeur de ses lignes, et non par la grâce de ses détails qu'il impose. Pour bien aimer et comprendre la Louisiane, il faut chaque soir contempler l'horizon sévère de ses forêts, la solennelle beauté de ses campagnes, le courant silencieux de son fleuve.

Au milieu de l'une de ces plantations, située sur la rive gauche du Mississipi, s'élève une colonne commémorative en l'honneur de la bataille de la Nouvelle-Orléans. C'est là que les Anglais du général Pakenham ont été mis en déroute par le célèbre Andrew Jackson. Les Américains étaient admirablement postés et avaient utilisé le terrain de manière à s'enfermer comme dans une place forte. Ils avaient coupé par un fossé l'isthme étroit qui sépare le Mississipi des cyprières infranchissables du lac Borgne; puis, se faisant, avec des balles de coton entassées, un rempart à l'épreuve des balles et des boulets, les habiles tireurs de la Louisiane et du Kentucky abattaient comme gibier les Anglais qui marchaient au pas sur le sol détrempé, lents et impassibles comme en un jour de parade. La véritable histoire de cette bataille est encore à conter; d'après les récits populaires, l'armée anglaise aurait perdu 7000 hommes, plus qu'elle ne comptait de soldats dans ses rangs, tandis que les Américains n'auraient perdu que 7 combattants. Telle est la proportion : un contre mille.

Déjà nous avions reconnu depuis longtemps la proximité de la grande ville par l'atmosphère épaisse et noire qui pesait sur l'horizon lointain et par les hautes tours vaguement estompées dans la brume, quand tout à coup, au détour d'un méandre, les édifices de la métropole du sud commencèrent à poindre : à chaque tour de roue, un nouveau détail se révélait, clocher après clocher, maison après maison, navire après navire; enfin, quand le remorqueur nous abandonna, la ville tout entière étalait devant nous son immense croissant de deux kilomètres de longueur. Sur le fleuve, se croisaient en tous sens les énormes vapeurs de commerce, les petits remorqueurs attelés à de gros navires et les faisant pirouetter légèrement, les ponts volants circulant sans cesse entre la ville et son faubourg d'Alger, les esquifs nageant comme des insectes au milieu de tous ces monstres puissants. Attachés à la rive, se montraient en ordre les lougres et les goëlettes, ensuite les hauts bateaux à vapeur semblables à de gigantesques mastodontes au râtelier, puis les trois-mâts rangés le long de la rive en interminable avenue. Derrière ce vaste demi-cercle de mâts et de vergues, on entrevoyait les jetées en bois encombrées de marchandises de toute espèce, les voitures et les chars bondissant sur le pavé, enfin les maisons en briques, en bois, en pierre, les gigantesques affiches, la vapeur des usines, le tumulte des rues. Un beau soleil éclairait ce vaste horizon de mouvement et de bruit.

III

LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Le plan de la Nouvelle-Orléans est, comme celui de toutes les villes américaines, d'une extrême simplicité; cependant l'immense courbe du Mississipi, qui a valu à la métropole du Sud le nom poétique de cité du Croissant, a empêché de tracer des rues parfaitement droites d'une extrémité à l'autre de la ville; il a fallu disposer les quartiers en forme de trapèzes, séparés l'un de l'autre par de larges boulevards, et tournant leur petite base vers le fleuve. En revanche, les faubourgs de l'Ouest, Lafayette, Jefferson, Carrolton, construits sur une presqu'île semi-annulaire du Mississipi, présentent au fleuve leur base la plus large, et les boulevards qui les limitent de chaque côté se réunissent en pointe sur les lisières de la forêt, au milieu de laquelle la ville a été bâtie. Grâce à l'adjonction récente de ces quartiers, la Nouvelle-Orléans a pris un nouvel aspect, et les deux gracieuses courbes que le Mississipi décrit le long de ses quais, sur une étendue de sept milles environ, devraient lui faire donner le nom de *Double-Crescent-city*.

L'humidité du sol de la capitale de la Louisiane est passée en proverbe, et l'on a été souvent jusqu'à dire que la ville tout entière, avec ses édifices, ses entrepôts et ses boulevards, reposait sur un immense radeau porté par l'eau du fleuve. Des trous de sonde forés jusqu'à 250 mètres de profondeur ont suffisamment prouvé que cette assertion était erronée; mais ils ont aussi montré que le sol sur lequel est bâtie la ville se compose uniquement de lits de vase alternant avec des couches d'argile et des troncs d'arbres qui se transforment lentement en tourbe, puis en charbon, sous l'action des forces toujours à l'œuvre dans la grande usine de la nature. Il suffit de creuser de quelques centimètres, ou, pendant les saisons de grandes sécheresses, d'un ou deux mètres, pour rencontrer l'eau vaseuse; aussi la moindre pluie suffit-elle pour inonder les rues, et quand une trombe d'eau s'abat sur la ville, toutes les avenues et les places sont changées en rivières et en lagunes. Des machines à vapeur fonctionnent presque sans relâche pour débarrasser la Nouvelle-Orléans de ses eaux stagnantes et les déverser, au moyen d'un canal, dans le lac Pontchartrain, à quatre milles au nord du fleuve.

On sait que les bords du Mississipi, comme ceux de tous les cours d'eau qui arrosent les plaines alluviales, sont plus élevés que les campagnes riveraines. Nulle part on ne peut mieux observer ce fait qu'à la Nouvelle-Orléans, car il y a une différence de quatre mètres entre les parties de la ville situées loin du fleuve et celles qui bordent le quai. De ce côté, les constructions sont défendues contre les crues du Mississipi par une levée planchéiée de cent mètres de large; en outre, le fleuve, dans ses inondations, apporte toujours une énorme quantité de sable et d'argile qui consolide la levée et forme une nouvelle *batture*, sur laquelle, depuis le commencement du siècle, on a déjà construit plusieurs rues. Les quartiers éloignés du Mississipi sont élevés de quelques centimètres seulement au-dessus du niveau de la mer, et les demeures des hommes n'y sont séparées des vasières à crocodiles que par des égouts d'eau stagnante et toujours irisée. Cependant un certain renflement du sol, appelé *colline* dans le pays, s'étend entre la ville et le lac Pontchartrain. Ce renflement, inappréciable à l'œil nu, peut avoir un mètre de hauteur absolue. On peut se faire une idée du niveau de la plaine en apprenant qu'à l'étiage les eaux n'ont qu'une pente de dix centimètres environ, sur un cours total de cent quatre-vingts kilomètres, de la ville au golfe du Mexique.

Le plus ancien quartier de la Nouvelle-Orléans, celui qu'on appelle par habitude le quartier français, est encore le plus élégant de la ville; mais les Français y sont en bien petite minorité, et ses maisons ont été pour la plupart achetées par des capitalistes américains : c'est là que se trouvent l'hôtel des postes, les principales banques, les magasins d'articles de Paris, la cathédrale et l'Opéra. Le nom même de ce dernier édifice est une preuve de la disparution graduelle de l'élément étranger ou créole. Autrefois, ce théâtre ne jouait que des pièces françaises, comédies ou vaudevilles; mais, pour continuer à faire des recettes, il a été obligé de changer ses affiches et son nom; maintenant, c'est le public américain qui lui accorde son patronage. Il est certain que la langue française disparaît de plus en plus. Sur la population de la Nouvelle-Orléans, qui s'élève, selon les saisons, de cent vingt mille à deux cent mille habitants, on ne compte guère que six à dix mille Français, c'est-à-dire un vingtième, et le même nombre de créoles non encore complétement américanisés. Bientôt l'idiome anglo-saxon dominera sans rival, et des Indiens aborigènes, des colons français et espagnols, qui s'étaient fixés dans le pays bien avant les émigrants d'origine anglaise, il ne restera que des noms de rues : Tchoupitoulas, Perdido, Bienville, etc. Le marché français (*french market*), que les étrangers ne manquaient pas de visiter autrefois pour y entendre la confusion des langues, ne résonne plus guère que de conversations anglaises. Les Allemands, toujours honteux de leur patrie, cherchent à se prouver qu'ils sont devenus Yankees par des jurons bien articulés et des plaisanteries de taverne; les nègres, à l'intarissable babil, ne condescendent à parler français qu'avec une sorte de commisération pour leur interlocuteur, et les rares chasseurs indiens, fiers et tristes comme des prisonniers, répondent aux questions par des monosyllabes anglais.

Le quartier américain, situé à l'ouest du quartier français, dont le sépare la large et belle rue du Canal, est habité principalement par des commerçants et des courtiers; c'est aussi le centre de la vie politique. Là se trouvent les hôtels, presque aussi beaux que ceux de New-York, les entrepôts des cotons, la plupart des églises et des théâtres, la principale maison de ville; là aussi se tient le grand marché des esclaves. Une foule immense se presse toujours dans l'enceinte de *Bank's arcade*, autour de laquelle règne un large comptoir abondamment garni

de verres et de bouteilles. Sur une estrade se tient l'encanteur, gros homme rouge et bouffi, à la voix retentissante : « Allons! Jim! monte sur la table. Combien pour le bon nègre Jim? Voyez, il est fort; il a de bonnes dents! Regardez les muscles de ses bras! Allons, danse, Jim! » Et il fait pirouetter l'esclave. « C'est un nègre qui sait tout faire, il est menuisier, charron, cordonnier. Il n'est pas insolent; on n'a jamais besoin de le frapper. » Et cependant, on voit le plus souvent de longues raies blanchâtres tracées par le fouet sur la peau noire. Ensuite vient le tour d'une négresse : « Voyez cette *wench* (femelle); elle a eu déjà deux *niggers*, et elle est jeune encore. Regardez-moi ces reins vigoureux, cette forte poitrine! Bonne nourrice, bonne négresse de travail! » Et l'enchère recommence au milieu des rires et des vociférations. Ainsi passent tour à tour sur cette table fatale tous les nègres de la Louisiane : les enfants qui viennent de terminer leur septième année et que la loi, dans sa sollicitude, juge assez âgés pour se passer de mère; les jeunes filles, offertes aux regards de deux mille spectateurs, et vendues à tant la livre; les mères qui viennent de se voir enlever leurs enfants, et qui doivent être gaies sous peine du fouet; les vieillards, si souvent déjà mis aux enchères, qui doivent paraître une dernière fois devant ces hommes à face pâle, qui les méprisent et rient de leurs cheveux blancs. La plus vile, la plus misérable des vanités, celle d'être vendus bien cher, leur fait à la fin défaut; adjugés pour quelques dollars, ils ne sont plus bons qu'à être enterrés comme des animaux dans la cyprière. Ainsi disent les esclavagistes, ainsi le veulent, suivant eux, la cause même du progrès, les doctrines de notre sainte religion, les lois les plus sacrées de la famille et de la propriété.

Longtemps, toutes les maisons de la Nouvelle-Orléans ont été construites en bois : c'étaient de simples baraques, et la cité tout entière, malgré son étendue, avait l'air d'un vaste champ de foire; aujourd'hui les maisons des deux grands quartiers sont, pour la plupart, bâties en briques et en pierres; on a même osé employer le granit dans la construction de la nouvelle douane. Il est vrai qu'en dépit des forts pilotis de trente mètres de longueur sur lesquels elle repose, ses murailles se sont déjà enfoncées d'un pied dans le sol.

Mais le principal agent de la transformation de la ville, ce n'est pas le sens esthétique des propriétaires : c'est le feu. J'eus bientôt l'occasion de m'en convaincre, car j'arrivai à la Nouvelle-Orléans au plus fort de la période annuelle des incendies. D'après les poëtes, le mois de mai est la saison du renouveau; dans la métropole de la Louisiane, c'est l'époque des conflagrations. « Cela se comprend, dira-t-on, car c'est alors que les chaleurs commencent et que les boiseries des maisons se dessèchent sous les rayons du soleil; c'est aussi la saison joyeuse pendant laquelle on a d'ordinaire le plus d'insouciance pour ses intérêts. » — « Tout cela est vrai, ajoutent les médisants, mais il ne faut pas oublier que le mois de mai précède immédiatement le terme d'avril et que l'incendie peut aider à régler bien des comptes. » Le fait est que pendant les deux ou trois dernières semaines de mai, il ne s'écoule pas une nuit que le tocsin n'appelle les citoyens de sa voix lente et profonde. Souvent les reflets pourpres de quatre ou cinq incendies colorent en même temps le ciel, et les pompiers éveillés en sursaut ne savent de quel côté leur présence est le plus nécessaire. On a calculé que dans la seule ville de New-York, les flammes dévorent chaque année autant d'immeubles que dans la France entière; à la Nouvelle-Orléans, ville de cinq à six fois moins peuplée que New-York, la part du feu est relativement plus forte encore, puisque la perte totale causée par les incendies équivaut à la moitié de la perte due aux sinistres de même nature dans toute l'étendue du territoire français.

Dès l'une des premières nuits de mon séjour dans la métropole du Sud, il arriva un de ces effroyables désastres, si fréquents aux États-Unis. Sept grands bateaux à vapeur brûlaient à la fois. C'était un spectacle magnifique. Les sept navires, amarrés à côté l'un de l'autre, formaient comme autant de foyers distincts, réunis à la base par une mer de flammes; les tourbillons de feu, jaillissant du fond des cales embrasées, se recourbaient gracieusement au-dessous des galeries et révélaient dans toute son éphémère beauté l'architecture élégante de ces palais étincelants de dorures et de glaces; mais bientôt les langues de feu pénétrèrent par jets successifs à travers le plancher des galeries, et de la base au sommet, les trois étages de cabines furent enveloppés dans un ouragan de flammes; au-dessus des navires, les noires cheminées, entourées des ondes tournoyantes de l'incendie, restèrent longtemps immobiles comme des spectres funèbres, et les drapeaux, hissés à l'extrémité des mâts, se montrèrent de temps en temps à travers la fumée, flottant joyeusement comme dans un jour de fête. L'une après l'autre, les galeries s'affaissèrent avec d'horribles craquements, les machines et les fourneaux, perdant leur centre de gravité, se penchèrent tout à coup, faisant osciller comme une banderole tout le vaste incendie. Les étages, les cheminées s'écroulèrent successivement, et le Mississipi, couvert de débris embrasés, charria tout un fleuve de feu. Les façades uniformes de la ville, les quais couverts de marchandises, la foule en désordre, les grands navires amarrés le long du rivage, et, sur la rive opposée, les maisons et la forêt d'Alger, tout semblait éclairé d'une lueur sanglante; par contraste, le ciel seul paraissait noir et les étoiles avaient disparu. Les cris que l'on entendit longtemps sortir des navires en feu augmentaient l'horreur de cette effroyable scène. Quarante-deux personnes furent brûlées vivantes avant qu'on n'eût organisé le sauvetage. On sait que sur le Mississipi, depuis la construction du premier bateau à vapeur jusqu'à nos jours, plus de quarante mille personnes ont été brûlées ou noyées par suite d'accidents de tout genre : explosions, collisions ou incendies : c'est une moyenne de mille victimes par an.

Les veilleurs de nuit sont beaucoup trop peu nombreux pour être d'une sérieuse utilité dans la prévention des sinistres. La ville, longue de près de sept milles, sur

une largeur moyenne d'un mille, n'a pour tous gardiens que 240 hommes, dont 120 sont de service pendant la nuit. Encore prennent-ils bien soin d'avertir les malfaiteurs de leur approche. Ils sont munis d'un grand bâton en bois de fer ou de chêne, et quand ils arrivent au coin d'une rue, ils frappent un coup retentissant sur l'angle du trottoir; les incendiaires, les voleurs et les meurtriers entendent ainsi venir l'ennemi et peuvent accomplir leurs exploits sans crainte de surprise. Les grands criminels ne se laissent guère arrêter que lorsque, enhardis par de longs succès, ils ont l'audace de tuer en plein jour. Chaque année, il se commet plusieurs centaines de meurtres complaisamment enregistrés par les journalistes, mais rarement poursuivis par les juges. Cependant le débordement d'iniquités est tel que, malgré l'insouciance de la justice, on opère de 25000 à 30000 arrestations par an; il est vrai que sur ce nombre considérable, égal au dixième de la population, on compte 4000 ou 5000 nègres coupables de s'être promenés sans billets de permission ou bien envoyés par leurs maîtres au bourreau pour se faire donner vingt-cinq coups de fouet.

Plus de 2500 tavernes, toujours remplies de buveurs, offrent sous forme d'eau-de-vie et de rhum un aliment aux passions les plus violentes. On spécule si bien sur le vice national de l'ivrognerie, que tout le rez-de-chaussée des grands hôtels est mis librement à la disposition du public; au centre, se trouve une vaste rotonde, espèce de bourse où les négociants viennent lire les journaux et débattre leurs intérêts; à côté, s'ouvre la salle des jeux de hasard, où les fripons donnent rendez-vous aux dupes; ailleurs est la buvette où s'étend une table publique, très-richement et très-abondamment servie. Le repas est complétement gratuit et le premier venu peut s'attabler : il ne faut payer que pour l'eau-de-vie ou le rhum. Le picaillon (25 c.) qu'on donne par chaque petit verre suffit amplement à couvrir tous les frais de ces festins publics. D'ailleurs, la très-grande majorité des personnes qui entrent dans la salle ne touchent pas aux mets et se contentent de boire : c'est ainsi que des centaines de buveurs se cotisent sans le savoir pour payer un festin à quelques pauvres faméliques.

En temps d'élection surtout, les tavernes ne désemplissent pas. Il faut que le candidat fasse raison à tous ceux qui lui donnent leurs voix, car s'il ne savait prendre un *cocktail* avec élégance, il perdrait toute popularité et passerait pour un transfuge. Quand des adversaires politiques se rencontrent dans une buvette, avinés ou à jeun, il n'est pas rare que les paroles insultantes soient bientôt suivies de coups de poignard ou de *revolvers*, et plus d'une fois, on a vu le vainqueur boire sur le cadavre du vaincu. La loi défend, il est vrai, qu'on porte des armes cachées : aussi, pendant les élections, les citoyens les plus outre-cuidants éludent-ils la lettre du code en garnissant leur ceinture d'un véritable arsenal parfaitement à découvert; en général, on se contente de garder sous son habit un poignard ou un pistolet de poche.

« Est-il vrai que la loi défende expressément de porter des armes sur sa personne? » demandait-on à un magistrat célèbre de la Louisiane.

« Certainement! On ne peut trop féliciter nos législateurs d'avoir défendu le port d'armes cachées.

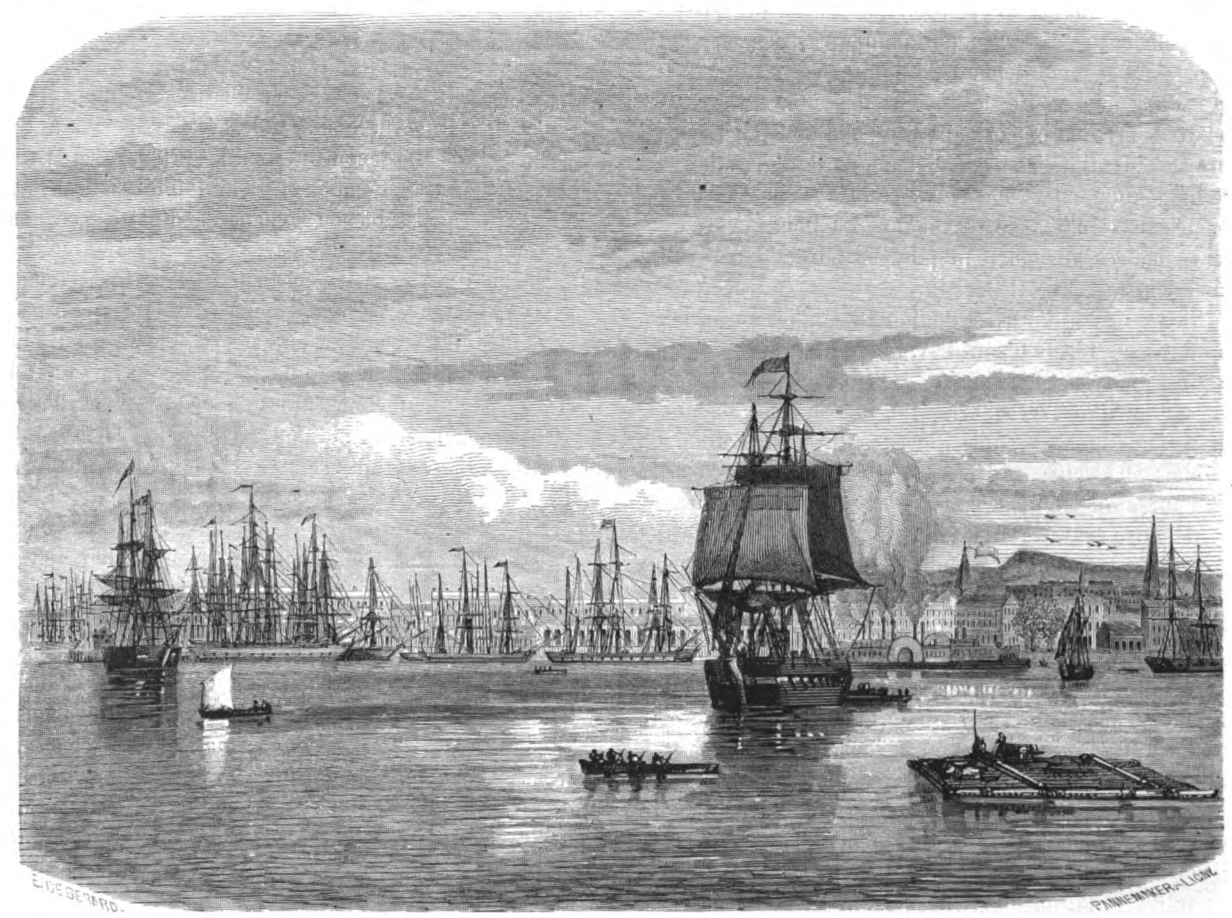
— Que feriez-vous donc si je vous insultais ou si je vous donnais un soufflet?

— Ce que je ferais! » et saisissant à sa ceinture un pistolet chargé, il le braqua sur la tête de son interlocuteur.

Un misanthrope pourrait comparer les vices de notre société européenne à un mal caché qui ronge l'individu sous ses vêtements, tandis que les vices de la société américaine apparaissent au dehors dans toute leur hideuse brutalité. La haine la plus violente sépare les partis et les races : l'esclavocrate abhorre l'abolitioniste, le blanc exècre le nègre, le natif déteste l'étranger, le riche planteur méprise largement le petit propriétaire, et la rivalité des intérêts crée même entre les familles alliées une barrière infranchissable de méfiances. Ce n'est pas dans une société de ce genre que l'art peut être sérieusement cultivé. En outre, les visites périodiques de la fièvre jaune à la Nouvelle-Orléans rendent impossible toute préoccupation autre que celle du commerce, et aucun négociant ne tient à embellir la cité qu'il se propose de fuir quand il aura réalisé une fortune suffisante. Sous prétexte d'art, les riches particuliers se bornent à badigeonner à la chaux les arbres de leur jardin : ce luxe a le double avantage de plaire à leurs regards et d'être très-peu coûteux. On n'a pu traiter ainsi les promenades publiques, car il n'y en a pas : le seul arbre existant dans l'intérieur de la ville est un dattier solitaire, planté il y a soixante ans par un vieux moine. En revanche, la ville a tenu à honneur d'élever une statue de bronze à son sauveur Andrew Jackson, mais cette statue n'a d'autre mérite que d'être colossale et d'avoir coûté un million. L'artiste qui l'a modelée et fondue, M. Clarke Mills, n'a jamais été à Rome ni à Florence et n'a étudié que dans les ateliers de Washington-City : voilà ce qui fait sa réputation auprès des *natifs*, et ceux qui lui ont avancé les premiers fonds et procuré des travaux, lui ont posé la condition expresse de ne jamais voyager hors de sa patrie. Ses incontestables titres de gloire ne suffisent point cependant pour lui faire éclipser les statuaires de l'ancien monde. Ils consistent dans l'invention brevetée d'un procédé très-simple pour la fusion du métal et dans l'art d'équilibrer parfaitement les statues équestres sur les deux jambes de derrière, sans le secours d'une queue opulente ou d'un tronc d'arbre complaisant. La municipalité de la Nouvelle-Orléans a commandé à M. Mills une statue de Washington qui sera érigée dans le quartier américain.

Quant aux édifices publics, ils sont pour la plupart sans aucune valeur architecturale. Les gares sont d'ignobles hangars noircis de fumée; les théâtres sont pour la plupart des baraques à la merci des incendies; les églises, à l'exception d'une espèce de mosquée bâtie par les jésuites, sont toutes de grandes masures prétentieuses.

D'ailleurs, il n'est pas de monuments plus soumis que les églises aux diverses chances d'incendie ou de démolition. Les communautés qui s'y assemblent se forment, se séparent, se réunissent de nouveau pour se disperser encore comme des flocons d'écume ou des tourbillons de feuilles entraînées par le vent. Qu'un jeune homme soit doué d'une forte voix, qu'il ait eu des succès dans les salons, qu'il se soit fait remarquer par un zèle religieux vrai ou supposé, il peut émettre des actions pour la construction d'une église dont il deviendra le maître absolu: l'église sera sa chose, son capital, son fonds de commerce. Si la location des *pews* ne lui rapporte pas assez, si son éloquence n'est pas fructueuse, il en est quitte pour faire banqueroute, vendre, faire démolir ou brûler son église, et changer de secte. C'est un genre de spéculation qui peut très-bien s'allier à d'autres; rien n'empêche le ministre du saint Évangile d'être en même temps banquier, planteur ou marchand d'esclaves. L'Américain n'a jamais de carrière déterminée: il est sans cesse au guet des événements, attendant que la fortune passe pour lui sauter en croupe et se faire emporter vers le pays d'Eldorado. Hommes et choses, tout change, tout se déplace aux États-Unis avec une rapidité inconcevable pour nous qui sommes habitués à toujours suivre une



Port de la Nouvelle-Orléans (Louisiane). — Dessin de de Bérard d'après une photographie américaine.

longue routine. En Europe, chaque pierre a son histoire; l'église s'élève où s'éleva le dolmen, et depuis trente siècles, c'est au même lieu consacré que vont adorer les habitants du pays, Gaulois, Franks ou Français; nous obéissons plutôt à des traditions qu'à des hommes, et nous nous laissons gouverner par les morts encore plus que par les vivants. En Amérique, rien de semblable; aucune superstition ne s'attache au passé ni au sol natal, et les populations, toujours mobiles comme la surface d'un lac qui cherche son niveau, se distribuent sous l'influence des seules lois économiques; dans la jeune et grandissante république, on compte déjà bien des ruines comme dans nos vieux empires: la vie présente est trop active et trop fougueuse pour que les traditions du passé puissent dominer les âmes. L'amour instinctif de la patrie n'existe plus aux États-Unis dans sa naïve simplicité. Pour la masse, tous les sentiments se confondent de plus en plus avec l'intérêt pécuniaire; pour les hommes de cœur, si rares en Amérique comme dans tous les pays du monde, il n'est d'autre patrie que la liberté.

Élisée Reclus.





Thakombau, roi des îles Viti. — Dessin de Fath d'après un portrait publié par l'état-major du navire *le Hérald*.

VOYAGE A LA GRANDE VITI,

GRAND OCÉAN ÉQUINOXIAL,

Par JOHN DENIS MACDONALD[1].

(1855)

I

L'archipel de Viti; ses explorateurs. — Mythologie des Vitiens. — Le roi Thakombau.

Les îles Viti, situées entre le 174ᵉ et le 180ᵉ degré de longitude ouest, furent visitées pour la première fois en 1643 par le navigateur hollandais Tasman. Toutefois, pendant près de deux siècles, de même que la plupart des îles disséminées dans cette partie de l'océan Pacifique, elles sont restées à peu près ignorées. Dans le cours de ses voyages, le capitaine Cook toucha à l'extrémité orientale de l'archipel; après lui, le capitaine Bligh, en 1789, et le capitaine Wilson, en 1792, y passèrent successivement, mais sans s'y arrêter.

Aussi, jusqu'à ces dernières années, tout ce qu'on en savait n'allait pas au delà de vagues informations dues aux bâtiments de commerce qui s'y rendaient pour y charger le bois de santal, ne s'occupant du reste que fort peu d'en étudier les mœurs et les ressources.

1. Mémoire inséré dans le journal de la Société géographique de Londres en 1857 et intitulé *Exploration de la rivière de Rewa et de ses principaux affluents, dans l'île de Na Viti bvu* (la grande Viti), par John-Denis Macdonald, aide-chirurgien sur le vaisseau de Sa Majesté Britannique *le Herald*.

2. Appelées par les Anglais *Fiji*, d'après la prononciation en usage dans les îlots orientaux de l'Archipel, et dans les îles *Tonga* qui en sont voisines.

C'est à un Français, à Dumont d'Urville, que l'on doit les premiers renseignements précis sur ce grand archipel. Le célèbre marin l'avait traversé dès 1828, sans que les tempêtes et le mauvais état de son navire lui permissent d'y séjourner; mais ayant été appelé de nouveau dans ces parages en 1838 pour y faire justice d'un acte de violence commis sur l'équipage d'un bâtiment de commerce français, il en profita pour entrer en relations avec un des chefs les plus influents de Viti-Levou et réunit de nombreuses et intéressantes informations sur le climat et sur les mœurs et le caractère des indigènes. Un an plus tard, le capitaine Wilkes, de la marine des États-Unis, et en 1853, le capitaine Erskine, de la marine anglaise, ont à leur tour visité les Viti. Plus récemment, enfin, en 1855, le capitaine Durham, commandant le navire de Sa Majesté Britannique *le Herald*, s'est rendu dans ces îles, sur lesquelles l'Angleterre songe à étendre un protectorat longuement préparé par les démarches moitié religieuses, moitié politiques de ses missionnaires. C'est aux communications adressées à la Société géographique de Londres, au sujet de cette dernière expédition, que nous empruntons le compte rendu d'une reconnaissance détaillée de la rivière Rewa, le cours d'eau le plus considérable de la grande île de Viti-Levou. Ce mémoire, ou plutôt ce journal, tenu pour ainsi dire pas à pas et au jour le jour, a dû, par sa nature même, négliger beaucoup de faits rapportés ailleurs; mais s'il n'y faut pas chercher une histoire circonstanciée des Viti, on y trouve, saisis dans toute leur réalité, les traits les plus saillants du paysage et des mœurs. C'est la vie de ces populations lointaines surprise, en quelque sorte, sur le fait, sans apprêt, et selon son cours habituel. Sans rien lui enlever de son caractère propre, nous l'avons complété, lorsque le sujet traité l'a exigé, par des renseignements puisés aux meilleures sources, et surtout dans les deux volumes publiés par les missionnaires Thomas Williams et James Calvert sous le titre de *Fiji and the Fijans*.

L'expédition détachée du *Herald* était composée de MM. John-Denis Macdonald, aide-chirurgien et auteur de ce récit; de Samuel Waterhouse, missionnaire wesleyen; Milne, botaniste, et Joseph Daywel, maître d'équipage.

« Nous partimes, dit M. Macdonald, le 15 août 1856 du port de Keruka, petite île au nord-est de Viti-Levou, nous dirigeant par un bon vent sur Mbao, pour de là gagner l'embouchure de la Rewa. En donnant dans une de ces passes qui découpent les récifs côtiers de ces parages, nous fûmes arrêtés par l'examen d'un banc de corail qui, par sa structure aussi bien que par la tradition qui s'y rattache, attire tout d'abord l'attention. Il a l'apparence d'un immense gâteau de miel, perforé qu'il est par toute une population d'insectes marins; la surface, qu'une profonde fissure verticale partage en deux, se détruit lentement sous l'action combinée des eaux et de l'atmosphère. Débris d'un ancien récif élevé au-dessus du niveau de la mer, il est recouvert d'une maigre végétation dont deux chétifs cocotiers sont les spécimens les plus remarquables. Les Vitiens qui n'ont guère étudié encore les insectes corraligènes et les forces vulcaniennes dont le concours actif et incessant a élevé et élève encore au-dessus des eaux toutes les îles du grand Océan, expliquent par la légende suivante, l'origine de ce rocher.

« Ndengée, la divinité supérieure des Vitiens, avait envoyé Lando-Alewa, une déesse, et Lando-Tangam, un dieu, pour sceller au sein des eaux le Ndaveta-Leva; mais tous deux s'étant laissé surprendre dans l'exécution de ce travail par les premières clartés de l'aurore furent métamorphosés en rochers qui forment le récif même dont nous venons de parler. Il porte le nom de Vaka-Tangka-ni-sai-sai, littéralement : « le lieu où se déposent les harpons, » parce qu'on prétend que c'est là que Rambeuli, un dieu vitien, a l'habitude de placer son harpon (sai-sai) en revenant de la pêche, son occupation préférée.

« La divinisation de tout ce qui frappe l'imagination des Vitiens est une des formes les plus répandues de leurs traditions religieuses. Vaillants guerriers, amis regrettés, phénomènes de la nature, rochers ou pierres d'un aspect extraordinaire, tous les objets de leur admiration ou de leur terreur prennent facilement place dans leur Olympe. Toutefois, et c'est là ce qui sépare leurs croyances de la pure idolâtrie, ces consécrations accordées à des armes, à des plantes, à la mémoire de combattants renommés, paraissent relever plutôt d'un sentiment de respect ou de crainte que d'un hommage réellement religieux. Néanmoins la distinction est au moins fort incertaine, et si on peut contester le caractère fétichique de ces symboles matériels qu'on rencontre fréquemment aux Viti, on doit reconnaître que, au-dessous de l'Être suprême, invisible, tout-puissant sur l'ensemble des choses terrestres, dont ils admettent généralement l'existence, leur ciel est peuplé d'une rare quantité de divinités secondaires dont la nature et les attributs varient selon chaque île, selon chaque village, selon même les passions de chaque individu.

« La passe qui donne entrée dans les eaux de Mbao, était autrefois tenue en grande vénération par les indigènes. En la traversant, ils avaient l'habitude de se dépouiller du salu, pièce d'étoffe légère qui forme leur coiffure, et de pousser le cri de respect qu'on fait entendre à l'arrivée d'un chef. Et si on avait à déployer la voile dans ce lieu consacré, on devait le faire dans le plus profond silence.

« Ayant atteint Mbao vers le soir, nous fîmes dès le lendemain matin une visite au roi Thakombau, dont la protection nous était indispensable pour le voyage projeté. Le chef actuel de Mbao, petite île, rocher rattaché à Viti-Leva par un récif seulement accessible à marée basse, Thakombau, est la grande figure historique de l'archipel des Viti; c'est le Louis XI en raccourci, à la fois violent et rusé, de ces contrées lointaines. Par une politique souvent habile, toujours cruelle, mais dont les missionnaires anglais ont absous récemment les excès par le baptême, Thakombau a réussi à étendre sa souveraineté sur la presque totalité des trois cent soixante îles, îlots ou rochers qui composent l'archipel Vitien, et sur les 150000 insulaires qui le peuplent. Sans doute, parmi les tribus de l'intérieur des deux grandes îles de Viti et de Va-

noua-Levou, cette souveraineté est plus nominale qu'effective, et l'espèce de constitution féodale qui dominait aux Viti et faisait de chaque district, de chaque village une souveraineté indépendante, résiste encore dans les petits centres les plus éloignés de l'action politique du roi Thakombau ; néanmoins son influence y est reconnue et tend à s'y développer, tandis qu'elle est très-réelle dans les districts rapprochés de Mbao, domaine personnel de ce roi des rois. — Tanoa, père de Thakombau, avait tenté déjà cette œuvre d'unification, mais avec des chances très-diverses, et, dans ses dernières années, même, il avait été chassé par l'aristocratie de Mbao, qui le détestait à la fois pour son despotisme et pour les cruautés qui étaient son unique moyen de gouvernement. — Thakombau obtint de ne pas quitter Mbao; et, après avoir longuement préparé son plan, dissimulant ses intrigues sous l'apparence la plus inoffensive, il réussit à former un parti avec lequel il surprit, pendant la nuit, les adversaires du vieux Tanoa; les uns furent tués, les autres prirent la fuite et passèrent sur l'île de Viti-Levou. Mais on les livra bientôt au vainqueur, et le glorieux retour de Tanoa à Mbao fut célébré par un festin dans lequel ces malheureux furent mangés. — Thakombau a lui-même rencontré bien des obstacles dans ses projets d'unité monarchique; il a eu à lutter plus d'une fois contre de dangereux soulèvements; et s'il est permis de supposer que des intentions mondaines se mêlent à ses nouvelles croyances religieuses, on peut croire que l'appui des missionnaires et l'influence anglaise qui l'accompagne ne sont pas absolument étrangères à sa conversion. Il n'est pas tout à fait de l'avis de César, et pense probablement qu'il vaut mieux être le second dans toutes les Viti, que le premier dans Mbao. Les Anglais sont loin, et il compte vraisemblablement que, soutenu par leur protectorat, c'est en définitive lui qui retiendra la réalité du pouvoir.

« Nous fûmes reçus avec beaucoup de cérémonie à la résidence de Thakombau. Un passage nous ayant été ouvert à travers des paquets de tissus indigènes, d'énormes rouleaux de cordes et d'autres articles laissés en présents par une tribu vassale dans une récente visite, nous aperçûmes, assis dans une attitude pleine de dignité, le chef de Mbao lui-même, le plus puissant peut-être des souverains de la Polynésie, et sans contredit le plus énergique de tous. Il se leva cependant à notre entrée, devinant que nous nous attendions à cette marque de déférence, et rejetant une pièce d'étoffe blanche, longue de huit à dix yards (environ neuf à dix mètres), qui l'enveloppait jusqu'à la ceinture, il m'invita à m'asseoir sur l'unique chaise qu'il possédât. Les autres personnes qui m'accompagnaient se placèrent sur les balles de tissus, ou s'accroupirent les jambes croisées, comme les gens du pays. Il était impossible de ne pas admirer le fier maintien de ce chef : d'une taille puissante, presque gigantesque, il avait toutefois des membres bien formés et d'une heureuse proportion. Son apparence, qui s'éloignait du type nègre plus que celle des individus de rang inférieur, était agréable et intelligente. Avec sa chevelure soigneusement relevée, apprêtée selon la mode recherchée du pays et couverte d'une sorte de gaze de teinte brune, il avait tout à fait l'air d'un sultan de l'Orient. Aucun vêtement n'emprisonnait son cou ni sa large poitrine, et ne dissimulait la couleur naturelle d'une peau d'un noir transparent, mais prononcé. Malgré cette sobriété de parure, qui était une affaire de choix et non de nécessité, ainsi que l'attestaient les richesses nombreuses étalées autour de lui, il avait certainement quelque chose de *royal* dans son attitude. Non loin de lui se tenaient son épouse favorite, femme assez forte, aux traits souriants, et son fils et héritier, bel enfant de huit à neuf ans. — Thakombau était, en outre, environné, à une distance respectueuse, de la foule de ses courtisans humblement agenouillés.

« Le roi des Viti nous témoigna les meilleures dispositions pour seconder notre exploration, nous fournit un large canot doublé avec l'équipage de rameurs nécessaire, et, pour plus de sûreté, nous donna pour guides plusieurs personnages influents.

II

Remonte de la rivière Rewa.— Réception dans les villages du littoral. Éloquence et faconde des indigènes. — Requins d'eau douce.

« Tous nos préparatifs terminés, nous partîmes de Mbao dans la matinée du 16 août et bientôt nous entrions dans le Wai-ni-ki ou embouchure principale de la Rewa. Comme nous tournions la pointe extrême du Delta, au village de Kamba, Korai-Ravula, un chef de haut rang, nous fit remarquer ses terres en friche tandis que les champs voisins étaient plantés d'ignames, et il nous dit obligeamment que si notre course était terminée assez tôt, il se hâterait de mettre son terrain en culture, mais qu'autrement, il ne nous abandonnerait point pour un pareil motif.

« Sur la rive gauche du fleuve, les naturels nous signalèrent un canal étroit, passant à travers des bouquets de mangliers. Ce lieu est sacré ; chacun le traverse dans un silence religieux, et les branches mêmes des arbres suspendues au-dessus des eaux sont *tabou :* c'est-à-dire qu'il est défendu d'y toucher. La divinité qui règne en cet endroit possède un tambour de telle dimension, dit-on, qu'il faut huit personnes pour le battre, et lorsqu'on l'entend résonner, c'est un présage certain de guerre pour les tribus voisines. Dans les temps difficiles, le chef actuel de Mbao s'est rendu propice le dieu par des offrandes de tortues et de porcs. On nous montra sur la rive droite une petite anse, également entourée de mangliers, où demeurait une autre divinité d'humeur joyeuse, qui exigeait que les canots de Mbao vinssent déposer pour elle des vivres sur l'un des bords de la rivière, et ceux de Rewa sur l'autre : mais quoique les indigènes eussent pour cette espèce de naïade vitienne une certaine déférence, ses ordres étaient depuis longtemps fort négligés, soit avarice, soit refroidissement de dévotion. Enfin, dans le même lieu, se tenait encore un troisième dieu, dont le principal divertissement consiste,

assure-t-on, à assaillir de sarcasmes les individus qui s'approchent de son séjour.

« Le village de Navuso est placé au confluent du Wai-Levu et du Wai-Manu dont la réunion forme la Rewa proprement dite. C'est le chef-lieu du district de Naitasiri. Le chef nous fit un accueil empressé et nous promit de nous procurer toute l'assistance qui serait en son pouvoir, pour l'exécution de notre entreprise. Korai Ravula, chargé de lui communiquer un message de Thakombau, par lequel celui-ci l'invitait à nous faire accompagner par des personnes de confiance auprès des chefs de l'intérieur qui relevaient de son autorité, remplit sa mission dans un discours très-éloquent, dont la conclusion fut l'offre de deux dents de cachalot et d'autres présents que nous avions emportés pour cette circonstance. Ko-Mai-Naitasiri nous adressa ses remercîments dans un discours conforme à la rhétorique vitienne, au milieu d'un tonnerre d'acclamations et d'applaudissements que fit éclater l'assemblée de ses courtisans et de ses amis. Un repas composé de porc, d'ignames, de taro, servi dans des plats de bois, portés par des femmes, nous fut ensuite offert. Un coquillage d'eau douce, du genre des cyreœ, contenu dans des vases de terre compléta le festin. Le bouillon que donnent ces bivalves est très-savoureux, mais leur chair forme un aliment assez fade. Dans la conversation qui suivit, nous pûmes nous convaincre que l'esprit de conversation est un don naturel des Vitiens; ils ont un tact particulier pour deviner le sujet sur lequel il vous plaît de parler, et celui sur lequel vous désirez garder le silence. Ils savent causer avec suite,



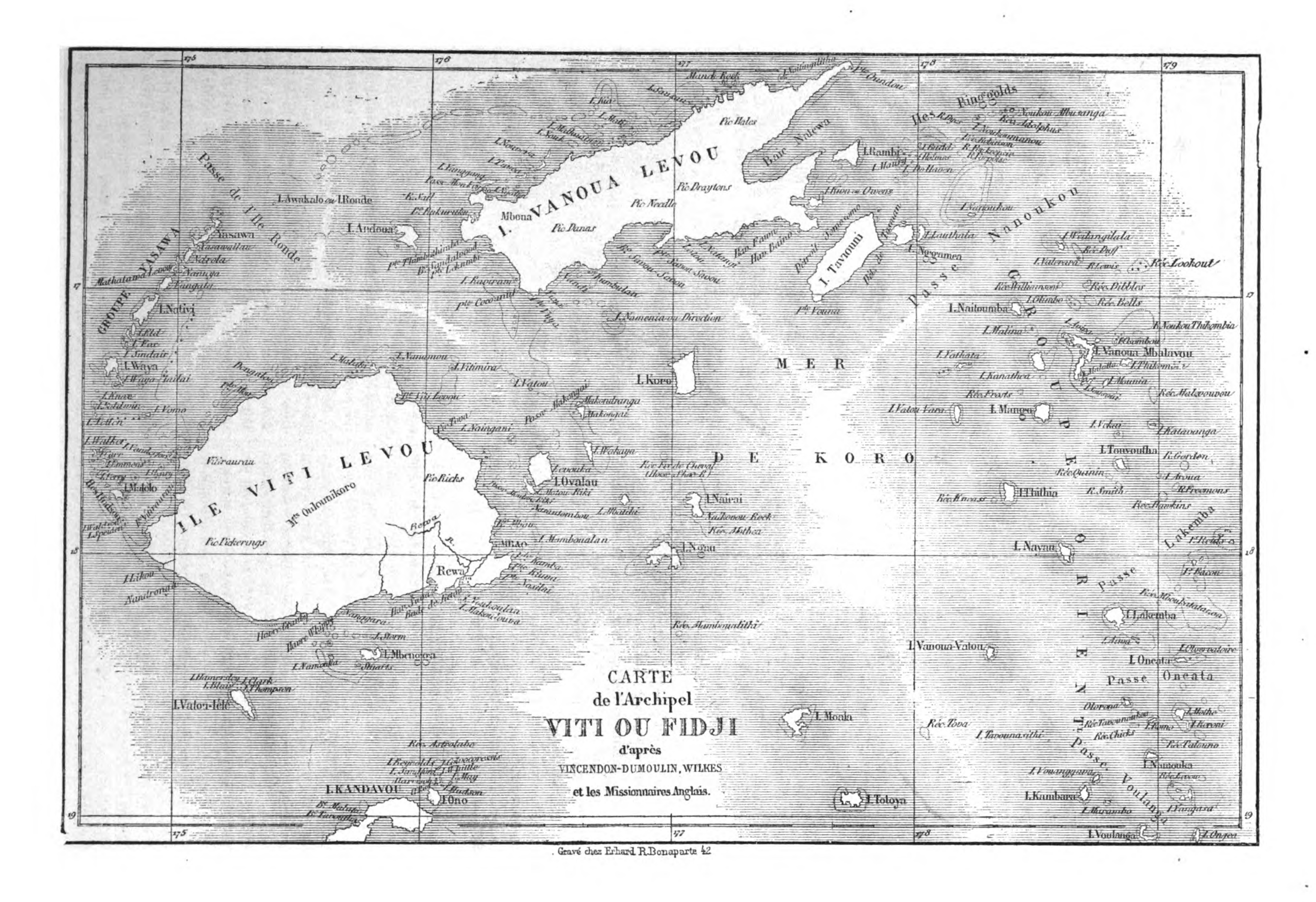
Types Vitiens, dessin de G. Fath d'après le missionnaire James Calvert.

leur parole a du trait et de la vivacité, et, de même que les membres de l'expédition américaine de Wilkes, nous pouvons déclarer que de toutes les populations sauvages de la Polynésie, les Vitiens sont les seuls avec qui on puisse discuter raisonnablement et tenir une conversation suivie. Ils aiment la plaisanterie; manient habilement l'ironie, et dans les heures du soir ils se réunissent volontiers pour se dire les nouvelles locales ou se raconter d'anciennes légendes. Leur littérature, qui manque en général du feu de l'imagination, brille jusqu'à un certain point par l'esprit.

« Le lundi, 17 août, nous quittâmes Navuso, avec Ko-Mai-Naitasiri, qui s'offrit à nous escorter. Il avait précédemment projeté de se rendre à un *salevu* ou assemblée vitienne, mais il nous dit cordialement qu'il renoncerait volontiers même à une affaire plus importante pour nous faire profiter directement de son influence.

Notre petite troupe s'augmenta dans la journée de Ratu-Wakaruru, neveu de Ko-Mai-Naitasiri. Il nous accosta, étendu nonchalamment, comme un gentilhomme, dans un petit canot conduit par deux hommes. Il portait pour ornement une défense de sanglier suspendue à son cou par un collier de verroteries blanches, et avait autour des reins une pièce de calicot bleu. Ratu-Vakaruru me parut un des plus beaux types de la race vitienne, et j'aurais souhaité qu'il fût possible d'en faire un dessin exact, ne fût-ce que pour rectifier les images incorrectes qu'on a publiées de ces insulaires.

« La rivière qui prend ici le nom de Wai-levou (*wai*, eau; *levou*, grande), est bordée à droite de berges escar-


CARTE
de l'Archipel
VITI OU FIDJI
d'après
VINCENDON-DUMOULIN, WILKES
et les Missionnaires Anglais.
I. VANOUA LEVOU
ILE VITI LEVOU
MER DE KORO
GROUPE YASAWA
Passe de l'Ile Ronde
Passe Nanoukou
GROUPE ORIENTAL
Passe Oneata
Passe Voulanga
Baie Natewa
I. Tavioumi
I. Koro
I. Ovalau
I. Nairai
I. Ngau
I. Mango
I. Thithia
I. Nayau
I. Lakemba
I. Oneata
I. Moala
I. Toloya
I. Vanoua-Vatou
I. Kambara
I. Voulanga
I. KANDAVOU
I. Ono
I. Vatou-Ilé
I. Mbengga
I. Andoua
I. Naitoumba
I. Vanoua Mbalavou
I. Touvoutha
I. Nativi
I. Yasawa
I. Waya
I. Matolo
Mbona
Rewa
Ringgolds
I. Rambi
I. Lauthala
I. Nggamea
Ile Ronde
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

pées qui se rattachent à un pays montagneux, tandis que la rive gauche, moins élevée, est parsemée de belles touffes d'une variété d'aréca; ses rives offrent à chaque pas des échappées de l'effet le plus pittoresque. On la dit infestée d'une sorte de requin d'eau douce. Ko-Mai-Naitasiri me raconta que quelques hommes étant venus d'une distance considérable dans cette partie de la rivière, afin de couper des arbres destinés à la construction d'un temple, l'un d'eux, au retour, sauta dans l'eau, je ne sais pour quel motif. Aussitôt un de ces requins d'eau douce le happa fortement au pied; l'un de ses compagnons, s'élançant à son secours, fut à son tour saisi à la main, et huit autres individus furent successivement mordus dans leur lutte pour dégager leurs camarades. L'homme dont la main avait été emportée mourut bientôt par la perte de son sang, mais les autres purent être guéris. On prétend que ces dangereux animaux n'attaquent jamais les gens de Mbao, et il n'était pas rare autrefois d'entendre ces soi-disant privilégiés s'écrier en abordant ce passage : « Mai Kumbuna, je suis de Kumbuna, » une des désignations de Mbao. Le village de Naitasiri se présenta à nous à un détour de la rivière qui porte ici le nom spécial de Waini-Kumi (littéralement : l'eau de la barbe). D'après une tradition du pays, en effet, les jeunes gens encore imberbes hâteraient la croissance de leur barbe en se lavant le menton dans une source qui découle d'une roche située à cet endroit, vers l'un des bords du Wai-Levu. Le petit ruisseau, en tombant du haut du rocher, dont la coupe est presque verticale, produit une faible cascade qui cependant, à l'époque des grosses pluies, prend un certain développement. C'est la seule chute d'eau que renferme le district de Naitasiri.

« A mesure que nous avancions, mes yeux découvraient de toutes parts un riche feuillage où se mêlaient des plantes grimpantes, de belles fougères et les tiges du *ninsawa;* entre les éclaircies que laissaient ces touffes de verdure s'étendaient çà et là, sur les bords du Wai-Levou, des espaces revêtus de hautes herbes ou des prairies d'une végétation plus modeste. La rivière se resserre graduellement de Wai-ni-Kumi à Naitasiri; mais là elle s'élargit de nouveau, et ses deux rives, particulièrement celle de gauche, prennent une hauteur considérable.

III

Les géants et les ogres des Viti.

« En arrivant à Naitasiri, nous amarrâmes nos canots, et gravissant une berge roide, couverte d'un gazon épais, nous suivîmes un sentier tracé à travers un bosquet de pamplemoutiers dont les fleurs épanouies chargeaient l'air de leur parfum. Il fut convenu que nous habiterions la maison du tala-tala ou instituteur, celle du chef résident, Na-Ulu-Matna, n'étant pas en suffisant état d'entretien. Josias, l'instituteur, homme de bonne mine, né aux îles Tonga, vint à notre rencontre; il était vêtu d'une chemise de coton rayé, d'une jaquette en calicot blanc, et ses reins étaient serrés par une pièce de masi, étoffe indigène faite de l'écorce du mûrier à papier, et pour la fabrication de laquelle les Vitiens sont renommés dans toute la Polynésie. Nous secouâmes amicalement la main de Josias, et bientôt après nous attendions l'arrivée de Na-Ulu-Matua, étendus sur les nattes qui couvraient confortablement le sol. Le chef, frère aîné de Ratu-Vakaruru, est si renommé pour sa taille gigantesque et sa corpulence, qu'il en a reçu les surnoms de Na-Nygari-Kau, *le Colosse*, et de Na-Ka-Bvu-Bvu, littéralement : *la Chose énorme.* Il fit bientôt son apparition, et sa présence justifia pleinement tout ce que nous en avions entendu dire. Vakaruru mesurait six pieds cinq pouces et demi (environ 1^{m},95) de hauteur; mais son frère était de beaucoup plus grand, et chargé d'un embonpoint qui était un véritable fardeau pour lui. Nous serrâmes la main à notre nouvelle et noble connaissance, qui s'accroupit à une distance respectueuse de son oncle Ko-Mai-Naitasiri, se risquant à peine à prendre part à la conversation autrement que par un murmure plein de réserve.

« Nous parcourûmes ensuite le village de Naitasiri, cherchant à y reconnaître les restes de l'ancien culte barbare; il n'en restait plus rien qu'un tertre revêtu de gazon et d'arbustes, sur l'emplacement du temple des esprits ou Mbure-Kalau. Nous remarquâmes cependant un arbre d'un port élevé, nommé Tavala, sur l'écorce duquel on apercevait une suite d'incisions verticales, s'étendant du tronc jusqu'à la naissance des plus petites branches; c'était une espèce de registre des corps morts (Mbukulas, en langue vitienne) amenés en ce lieu pour être consacrés dans le temple avant qu'on les fît cuire et qu'on les mangeât. Les incisions les plus basses étaient profondément marquées par suite de l'épaisseur de l'écorce, tandis que les plus élevées étaient à peine visibles. »

Les Vitiens sont encore loin d'avoir renoncé au cannibalisme; s'il disparaît partout où les missionnaires anglicans étendent leur influence, on en retrouve encore la détestable pratique dans les districts de l'intérieur. Mais là même, il se dissimule, il se cache et ne se fait pas gloire de ses appétits féroces; autrefois, au contraire, on tenait à honneur de constater le nombre des victimes dévorées; parfois c'était à l'aide d'incisions successives sur des arbres ou des poteaux, souvent aussi c'était en plaçant dans les environs de la demeure du chef une pierre commémorative de chaque corps qu'il avait mangé. Un missionnaire rapporte à ce sujet le fait suivant, à peine croyable, s'il n'en attestait sérieusement la véracité. Parmi les chefs les plus renommés pour leur anthropophagie, Ra-Undreundu fut le plus fameux de tous, sans contredit; il était un sujet d'étonnement et d'horreur pour les Vitiens eux-mêmes. La fourchette dont ce monstre se servait avait mérité un nom spécial : on l'appelait *undro-undro*, une expression par laquelle on désigne une personne ou un objet supportant un fardeau pesant. Ra-Vatu, le fils de ce cannibale, se promenant, avec le missionnaire anglican qui l'avait converti au christianisme, au milieu de ses domaines héréditaires, montra des rangées de pierres placées là pour indiquer le nombre de corps humains que Ra-Undreundu avait

dévorés. On eut la curiosité de les compter, et il s'en trouva huit cent vingt-deux; si quelques-unes n'avaient pas été enlevées, on serait arrivé à neuf cents. Ra Vatu affirma que son père avait seul mangé tous ces corps, sans jamais admettre aucun convive à ses affreux festins. Une autre rangée, disposée dans le même but par un nommé Naungavuli, présentait déjà une ligne de quarante-huit pierres; la collection s'était heureusement arrêtée là, le collectionneur étant devenu chrétien. — L'anthropophagie a, du reste, chez les Vitiens, un caractère d'autant plus révoltant qu'elle ne dérive pas seulement, comme chez la plupart des tribus sauvages, d'un sentiment de vengeance poussé à son extrême limite; c'est un goût spécial, une prédilection, un raffinement de gourmandise, si on peut le dire. La chair humaine est le mets par excellence, et, pour se le procurer, il n'est pas besoin du prétexte d'une offense à punir. C'est fréquemment l'unique cause et l'unique but des guerres de village à village. Comme le mets recherché n'est pas assez abondant pour suffire à tous les appétits, les chefs se le réservent exclusivement, et ce n'est que par une faveur spéciale qu'ils abandonnent à leurs inférieurs un morceau de cette nourriture délicate.

« Après avoir passé la nuit à Naitasiri, dans la demeure de l'instituteur et avoir fait les arrangements nécessaires, nous reprîmes notre navigation en canots, bien que le temps fût assez mauvais. Dans la journée, nous vîmes sur la rive droite l'emplacement d'un village dont les habitants avaient succombé à une maladie nommée *lila*, qui prend souvent un caractère épidémique et a une certaine analogie avec la fièvre typhoïde. De l'autre côté de la rivière on apercevait les ruines d'un autre village détruit par les gens de Rewa, sur le soupçon conçu par leur chef que Ko-Mai-Natasiri aurait courtisé la reine. Dans une première rencontre, il périt peu de monde, la plus grande partie des combattants de Naitasiri ayant pris une fuite prudente. A la suite d'explications, la paix fut conclue avec Rewa, et les habitants revinrent à leur village et reconstruisirent leurs maisons, se fiant à la bonne foi de leurs adversaires. Mais, à peu de temps de là, ceux-ci les attaquèrent à l'improviste pendant la nuit, et une centaine de femmes et d'enfants furent massacrés par cette trahison, le surplus de la population s'étant enfui de nouveau.

IV

Hommages rendus aux chefs. — Les castes de l'archipel. — Temples de l'ancien culte et maisons des étrangers.

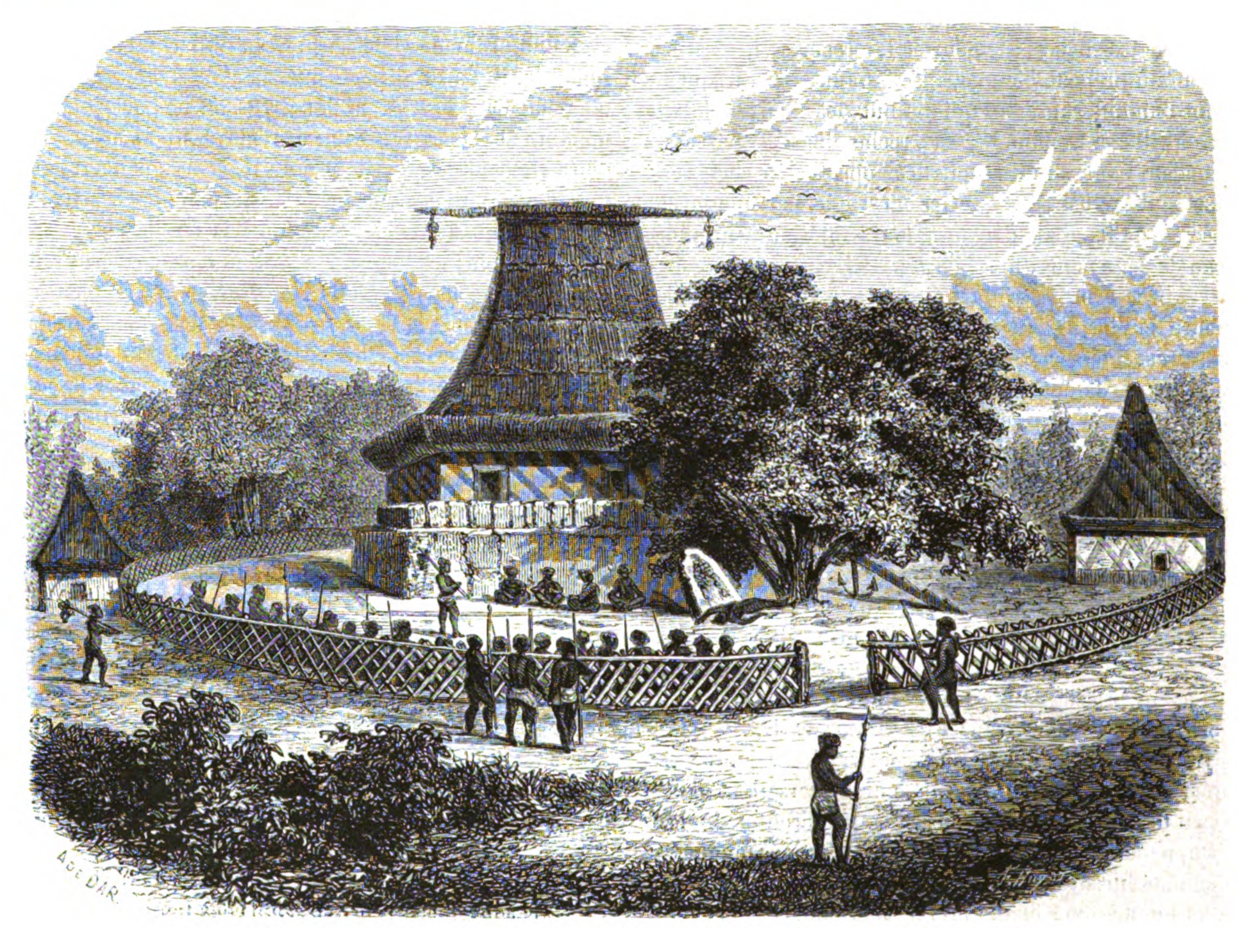
« Nous eûmes plus d'une fois occasion, en nous promenant avec Ko-Mai-Naitasiri d'entendre le *tama* ou acclamation respectueuse, proférée non-seulement à la vue du chef lui-même, mais encore lorsqu'on approche de sa demeure. Hommes et femmes se prosternaient et restaient immobiles jusqu'à ce que nous fussions passés; les individus qui conduisaient des canots s'arrêtaient également, appuyés sur leurs pagaies, en tournant vers le chef le flanc de leurs embarcations. Après le coucher du soleil, aux termes habituels de salut, on substituait ces mots : « su mbongi sakwa » il est nuit, seigneur ! L'expression du *tama* varie selon les districts : à Naitasiri, elle rappelle quelque peu le roucoulement de la colombe : les femmes le répètent d'une voix lente et continue : les hommes, au contraire, d'un ton plus ferme et plus élevé. »

Il est curieux que le respect pour les chefs se soit toujours conservé inaltérable parmi cette population aux allures violentes, aux instincts pervers, à laquelle jusqu'ici le meurtre, le vol, le mensonge ont été familiers. Il serait difficile de trouver l'origine de cette aristocratie et de sa prépondérance autrement peut-être que dans le cours des immigrations anciennes; mais ce qui est incontestable, c'est son autorité devant laquelle on s'incline avec une profonde déférence. Aux Viti comme dans la Malaisie, il y a un dialecte purement aristocratique, notamment dans les îles de l'ouest, et on ne parle ni d'un membre de l'aristocratie, ni des actes les plus ordinaires de sa vie dans le langage usuel, mais uniquement dans un style figuré et hyperbolique. Cet hommage rendu à la supériorité des chefs se traduit à la fois par la parole et par l'action; les hommes abaissent leurs armes, prennent les bas côtés des sentiers et s'inclinent humblement au passage d'un chef, et, en sa présence, tous gardent constamment l'attitude de la soumission. Une des formes les plus bizarres de ce respect est certainement le *bale muri*, singulière coutume d'après laquelle tout inférieur qui voit son maître trébucher et tomber par hasard, se laisse choir à son tour, afin de prendre pour son propre compte le ridicule que la chute aurait pu attirer au chef. Un voyageur rapporte un exemple assez plaisant de cet usage pratiqué cette fois en son honneur. « J'avais, dit-il, à franchir une espèce de pont formé d'un tronc de cocotier jeté en travers d'un cours d'eau assez rapide; la rive que je voulais atteindre étant plus basse que celle que je quittais, ce pont avait une forte déclivité, d'autant plus difficile à suivre que le bois était humide et glissant. Comme je tentais cependant l'épreuve, un indigène s'écria avec animation : « Aujourd'hui j'aurai un fusil. » J'avais plus à faire attention à mes pas qu'à ses paroles et je ne répondis pas; mais ayant heureusement gagné le bord, je lui demandai ce qu'il avait voulu dire : « J'étais convaincu, reprit-il, que vous tomberiez en es- « sayant de passer, et je serais tombé après vous; comme « le pont est élevé, l'eau rapide et que vous êtes un « chef, vous n'auriez pu moins faire que de me donner « un fusil. »

« Nous ne terminerons pas cette digression sans indiquer les différentes classes, ou castes dont se compose la société vitienne, ce sont : 1° les souverains de plusieurs îles; 2° les chefs d'île ou de district; 3° les chefs de village et les prêtres; 4° les guerriers renommés, mais d'une naissance inférieure, les maîtres charpentiers et les chefs de pêcheurs de tortues; 5° les prolétaires; 6° enfin les esclaves capturés à la guerre : *gent corvéable et mangeable à merci.*

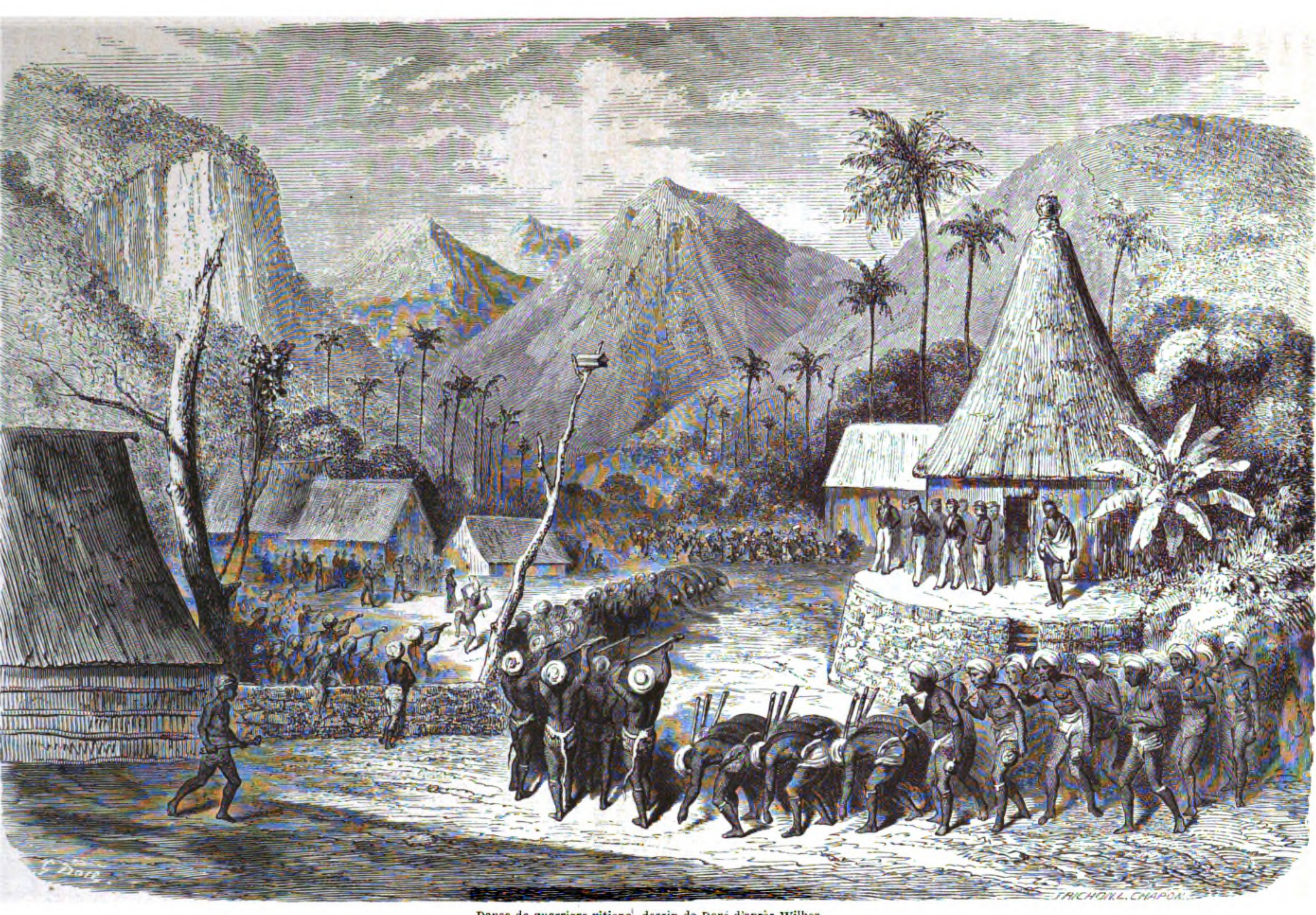
« A la fin de la journée nous descendîmes sur la rive

droite pour visiter le *mbure-kalou* (maison des esprits ou des dieux) et le *mbure-ni-sa* (maison des étrangers). Les deux édifices les plus importants de chaque village, ont été parfois confondus et considérés comme une même construction affectée tour à tour à des usages différents. Le *mbure-kalou* est le temple, en même temps que le lieu des assemblées politiques, dont les décisions se prennent sous l'inspiration de la divinité locale et après qu'elle a été consultée par l'intermédiaire des prêtres. Le *mbure-ni-sa*, comme son nom l'indique, est une sorte de caravansérail où l'on reçoit les étrangers et où les habitants se réunissent, mais sans aucun but d'intérêt public. — Chaque village a son temple pour la construction duquel on n'épargne aucun soin : les poutres sont recouvertes d'une espèce de cordelettes en passementerie faite avec l'écorce du cocotier, et de couleurs diverses formant des dessins multipliés. On emploie pour la garniture des portes et des fenêtres et pour dissimuler l'intervalle entre les solives des roseaux rattachés entre eux avec ce même cordonnet dont on laisse les bouts pendre du plafond; des lattes artistement travaillées supportent souvent le chaume de la toiture, dont le faîte se termine par une pièce transversale dont les extrémités dépassent de chaque côté et sont ornées de verroteries qui quelquefois descendent jusqu'à terre en longs chapelets. — Le *mbure-kalou* est ordinairement



Mbure-kalou ou temple, et scène de cannibalisme, dessin de de Bar d'après le missionnaire Thomas Williams.

placé sur un tertre qui varie en hauteur, et dont les faces extérieures sont revêtues d'une maçonnerie en pierres sèches, on y monte à l'aide de planches épaisses profondément entaillées de façon à former des degrés. Autrefois, lorsqu'on posait les premiers piliers du temple et quand on terminait la construction, on tuait et on mangeait des corps humains. On plante autour du *mbure-kalou* des ignames, des arbres à pain, du yanggoua ou kava, dont les produits sont réservés pour les prêtres et les vieillards. « L'édifice que nous visitâmes était de petite dimension, construit sur le plan accoutumé. La principale extrémité était tendue du sol aux combles d'une pièce de *masi* devant laquelle étaient posées quatre belles racines de yanggoua d'une longueur de quatorze pieds; des troncs d'arbres, d'une circonférence de quatre à six pieds, formaient les piliers d'appui, et les murailles se composaient de roseaux ou bambous réunis par d'élégantes cordelettes habilement tissées ; les poutres du plafond étaient cachées par des roseaux également attachés par ces cordages dont les lignes, alternativement noires et blanches, dessinaient de gracieuses arabesques. Les vases à l'usage des mbeti ou prêtres, ainsi que des lances et des harpons sculptés, de larges éventails et d'autres offrandes du même genre étaient accrochés aux murs; enfin, au centre du temple, on apercevait une longue pierre étroite dressée debout, souillée de taches rouges



Danse de guerriers vitiens, dessin de Doré d'après Wilkes.

évidemment laissées par des doigts ensanglantés, et autour de laquelle étaient suspendus des débris de yanggoua.

« Le mbure-ni-sa ou maison des étrangers, comptait environ cinquante pieds de long sur vingt et un de large. Un beau tronc de maks-oui, arbre d'un port droit et élevé, formait la poutre principale de la toiture. De chaque côté, à l'intérieur du mbure, étaient disposés, pour dormir, des emplacements garnis de nattes posées sur une couche de feuillage et d'herbes sèches. Les jeunes gens du village passent souvent la nuit dans cet édifice, mais ils sont toujours prêts à céder la place aux étrangers, politesse hospitalière fort appréciée de ceux qui ont à en profiter.

« De Viti, nous remontâmes à Notaika, localité de la rive gauche, naguère dévastée par un parti de la tribu de Naitasiri : mais elle venait d'être reconstruite. La population de cet endroit, autrefois considérable, venait d'être décimée par le lila qui avait éclaté avec un caractère épidémique parmi la tribu. Le chef, un homme jeune encore, parcourait incessamment toutes les localités environnantes afin de surveiller l'enlèvement des corps morts qui étaient immédiatement jetés dans la rivière. Comme cette opération s'accomplissait sans un examen bien scrupuleux, en leur passant une corde au cou pour les traîner dans l'eau, il y eut sans doute plus d'un moribond ainsi étranglé avant d'avoir rendu le dernier soupir.

« A mesure que nous avancions, le pays s'élevait, et, des courants formés par les sources des montagnes, rejoignaient fréquemment la rivière.

« En approchant de Matai-Mati, un grand nombre d'individus armés de massues et de lances apparurent sur les rives en poussant les cris les plus sauvages; sans la présence des femmes et des enfants qui est toujours un signe de paix, cette réunion, pour quiconque n'eût pas été familiarisé avec le caractère vitien, aurait eu un aspect des plus menaçants. Nous gagnâmes le village où Ko-mai-Naitasiri nous avait précédés et, tandis que nous nous reposions dans la maison des étrangers, il conférait avec le chef pour prendre rendez-vous vers un affluent du Wai-Levu, le Muna-Ndonu, où nous devions nous arrêter pendant la nuit. L'affaire réglée, et un rapide coup d'œil jeté sur le village, nous continuâmes notre voyage.

« Au village de Tan-Sa, situé à l'entrée du Muna-Ndonu, nous fîmes de nouveau une station dans le *mbure* afin d'attendre l'arrivée du chef de Viria à qui nous avions envoyé un messager.

« Les indigènes, cependant, se montraient successivement un à un et s'aventuraient, par degrés, à s'approcher de nous pour voir les *papalangis* ou étrangers. Une grosse racine de yanggoua fut alors offerte au chef qui nous accompagnait et reçue par lui selon l'étiquette des Viti, avec de singuliers témoignages de reconnaissance. Le chef remercia à peu près en ces termes :

« Je pose la main sur cette racine de yanggoua, en dé« sirant que la paix règne dans Viti et que l'Évangile « s'étende sur cette terre. » La foule répondit par ce cri d'approbation : *E mana ndina, ndina!* expression équivalente à notre *amen!*

« Les jeunes gens du village réunis pour saluer l'arrivée des étrangers, se groupèrent en frappant des mains et répétant : « Salut au chef qui vient avec des intentions « pacifiques! » Le chef dit alors qui nous étions, quel était le but de notre mission, et fit un récit détaillé de notre voyage jusqu'à ce jour. Tandis qu'il parlait, un des assistants approuvait aux passages les plus intéressants du discours, par des : *io sakwa*, oui, monsieur!; *sa virakwa sakwa*, très-bien, monsieur! Le discours par lequel on répliqua à cet exposé se composait d'une succession de sentences énergiques, commençant avec une sorte d'hésitation émue et se terminant brusquement par un éclat de voix. L'emphase longuement développée est la figure dominante de la rhétorique vitienne. Les habitants des Viti ont beaucoup de prétention à l'éloquence; mais ils y réussissent moins qu'à la conversation familière.

V

Science géographique des Vitiens. — Musique et danse.

« Le chef du village de Viria fit son apparition dans la soirée, et à son arrivée on répéta tout le cérémonial dont nous avions été précédemment témoins. C'était un homme de nuance très-foncée, vigoureux, bien proportionné et de beaucoup supérieur à tous ceux qui l'entouraient. Pour tout costume, il portait une pièce de *masi* serrée autour des reins, et dont un pan, ramené par devant, pendait sur ses cuisses. Son épaisse chevelure, cette partie de leur toilette où les Vitiens étalent le plus volontiers leur coquetterie, et dont l'arrangement capricieux varie à l'infini, était relevée avec art et affectait la forme d'un turban naturel. Nous offrîmes du thé, du biscuit et du tabac aux chefs; mais n'en ayant apporté qu'un faible approvisionnement de Naitasiri, nous fûmes obligés d'en être plus économes qu'ils ne l'auraient peut-être désiré. Dans la conversation qui s'établit alors, nos convives exprimèrent toute leur satisfaction, par le rapprochement élogieux qu'ils firent entre les agréments que l'existence civilisée procure aux papalangis et le mode de vivre aux îles Viti; cependant, selon toute vraisemblance, il dut entrer plus de politesse envers nous que de sincérité dans cette flatteuse comparaison. La vanité nationale est, en effet, un des traits dominants du caractère des Vitiens; leur orgueil à cet égard ne le cède en rien à celui des Chinois, et comme eux, ils considèrent leur pays comme le centre du monde; aussi les vérités géographiques leur sont-elles particulièrement désagréables. Si on leur montre un globe terrestre, ils l'examinent d'abord avec un minutieux intérêt; mais aussitôt qu'ils ont remarqué la différence d'étendue entre leur archipel et les grands continents voisins, tels que l'Asie ou l'Amérique, leur plaisir s'évanouit et ils s'écrient avec un sourire forcé : « Ah! notre terre n'est pas plus large que le saut d'une « puce. » leur conviction n'en est d'ailleurs pas ébranlée, et en rejoignant leurs camarades ils déclarent bien vite que ce globe « n'est qu'une boule de mensonge. » Sentant qu'ils ne sauraient être sincères en pareille matière, ils se persuadent facilement, par forme de consolation,

que les hommes blancs ne le sont pas davantage en parlant de leur pays. On ne sera pas non plus surpris qu'un Vitien, qui a voyagé au loin, n'obtienne qu'une estime médiocre ; la supériorité de ses connaissances, blessante pour ses chefs, le rend insupportable à ses égaux. On rapporte à ce sujet qu'un homme de Rewa, ayant visité les États-Unis, reçut à son retour l'ordre de dire si le pays des blancs était préférable aux Viti, et en quoi. Il s'en défendit d'abord, prévoyant sans doute l'issue de cet interrogatoire ; on insista cependant, mais à peine avait-il commencé son récit, qu'un des auditeurs s'écria : « Voilà un impudent gaillard! » un autre ajouta aussitôt : « Allons donc ! c'est un insigne menteur. » Un troisième, plus exaspéré, réclamait la mort du fâcheux narrateur : « Il est naturel, dit-il, qu'un étranger parle « de la sorte, mais c'est impardonnable pour un homme « des Viti. » L'indigène désappointé, trouvant si peu de sympathies pour ses impressions de voyage, se hâta de battre prudemment en retraite, laissant ses vaniteux compatriotes se calmer à loisir.

« Comme la soirée avançait, je construisis une flûte grossière avec un bambou, et aux sons que j'en tirai, M. Milne exécuta la danse des sabres des Highlands, en s'enveloppant des amples plis d'une pièce d'étoffe indigène, qui, pour un instant, lui procura la douce illusion de se croire encore revêtu du plaid national. Deux tiges de cannes à sucre croisées à terre, figuraient les larges claymores. La rare agilité que M. Milne apporta à cet exercice excita le vif étonnement des naturels, en même temps qu'elle agissait si efficacement sur lui, que bientôt la transpiration ruissela en grosses gouttes sur son front. Les jeunes gens du village, excités par cet exemple, se livrèrent à toute une série de sauts gymnastiques qui prouvaient leur haute faculté d'imitation, et la fête se termina par une danse improvisée.

« La danse, ce plaisir également familier aux nations civilisées et aux tribus sauvages, est certainement un des passe-temps les plus populaires des îles Viti. Le chant sur lequel on la règle, habituellement d'un rhythme monotone, rappelle par ses paroles, soit un fait actuel, soit un événement historique; les mouvements des danseurs sont d'abord lourds, puis animés, accompagnés de gestes des mains et d'inflexions du corps. Il y a toujours un chef de bande, et parfois on introduit dans le cercle un bouffon dont les grotesques contorsions provoquent de joyeux applaudissements. Dans les danses régulières des solennités vitiennes, on compte invariablement deux troupes, l'une de musiciens, l'autre de danseurs; les premiers sont ordinairement au nombre de vingt ou de trente, et les seconds réunissent fréquemment cent ou deux cents individus. Ceux-ci, couverts de leurs plus riches ornements, portant en outre la massue ou la lance, accomplissent une suite d'évolutions diverses, marches, haltes, pas, qui feraient supposer aisément à un étranger qu'il s'agit plutôt d'un exercice militaire que d'une danse. A mesure que le divertissement approche de son terme, la rapidité s'accroît, les gestes prennent plus de vivacité et de violence, en même temps que les pieds frappent lourdement le sol, jusqu'à ce qu'enfin les danseurs hors d'haleine poussent le cri final : *Wa-oo*, et le mouvement s'arrête.

« Les jeux se prolongèrent ainsi une partie de la nuit, et ce n'est que fort tard qu'on songea au repos. Après avoir confié nos paquets à la garde de quelques indigènes, nous nous retirâmes dans le *mbure-ni-sa*, où nous nous étendîmes sur les couches revêtues de nattes, tandis que plusieurs résidants du village qui nous avaient suivis cherchaient çà et là un coin pour reposer. Aussi, en y comprenant notre propre escorte, j'estime que la maison des étrangers donna bien asile à une cinquantaine de personnes. Des feux entretenus dans les foyers établis à côté des lits de feuillage maintenaient une chaleur douce dans l'édifice.

« Le lendemain, malgré une pluie battante, nous nous remîmes en route pour Salaira, en saluant nos hôtes d'une décharge simultanée de pistolets revolvers, qui provoqua de bruyantes acclamations de surprise de la part des spectateurs de cette salve improvisée. En remontant la rivière, nous visitâmes sur la rive droite une manufacture de *turmeric* ou curcuma.

VI

La rivière sanglante. — Paysages. — Triste sort des veuves. Traditions locales. — Sorcellerie.

« Un grand nombre de femmes étaient activement occupées de cette fabrication. Les fosses creusées dans la terre pour conserver la plante sont garnies d'herbes et de feuilles de bananier, de façon à préserver les parties juteuses. La racine, grillée, est ensuite placée dans le fond d'un canot où on la racle et où on la presse dans un panier revêtu de feuilles de fougères; le résidu est recueilli dans des bambous et exposé à l'air durant plusieurs jours, jusqu'à ce que la partie liquide surnage et puisse être séparée du sédiment tombé au fond. La composition qu'on obtient ainsi sert quelquefois d'aliment, mais plus habituellement on l'emploie pour en enduire le corps des femmes en couches, ceux des amis décédés et enfin les veuves avant de les étrangler. Le safran est, assure-t-on, très-abondant dans ces districts et fort estimé dans tous les autres.

« La rivière que nous remontions, considérablement gonflée par suite des dernières pluies, a été le théâtre de luttes fameuses dans le pays, et auxquelles les tribus du district de Naitasiri se sont fréquemment mêlées ; le sang humain a été répandu avec une telle abondance dans ces lieux, que les naturels ont donné à la rivière le surnom expressif de Rivière de sang. Sur notre passage, le chef nous indiqua l'emplacement de plusieurs villages détruits durant les guerres précédentes, et à chacun d'eux se liait le récit de cruautés révoltantes. Aussi le pays, jadis très-peuplé, était-il maintenant presque désert par suite de ces luttes.

« La force du courant entravait souvent notre navigation, et le lit de la rivière, modifié incessamment par les crues, ne présentait qu'un chenal fort incertain. Tou-

tefois les pluies, incommodes à tant d'égards, eurent au moins cet avantage de nous permettre de remonter en canot plus loin qu'on ne le fait ordinairement; mais il fallut tous les efforts et toute l'agilité des jeunes gens qui dirigeaient nos embarcations pour surmonter la violence du flot, et plus d'une fois ils furent obligés de se mettre à la nage pour les remorquer avec une corde. Des arbres entiers étaient emportés par la masse des eaux, et d'autres, à moitié déracinés, surnageaient en se balançant au milieu de la rivière. A un demi-mille environ de ce passage, nous remarquâmes un petit *soro*, variété d'offrande dédicatoire placée pour se rendre propice le dieu de cette localité. Ce soro se composait de feuilles de makita disposées en cône et surmontées d'un morceau de bois; nous en vîmes d'autres consistant en légers paniers de bambous tissés pour la pêche. Nous rencontrâmes, à peu de distance, Vere-Malumu, frère du chef de Salaira, et présidant à la construction d'un *lavo*, sorte de four creusé dans la terre pour faire cuire l'igname, le porc et par fois des corps humains. Notre ami Ko-Mai-Naitasiri nous introduisit près de Vere-Malumu avec l'étiquette d'usage, et la présentation se termina par une distribution de pipes et de tabac qui rendit bientôt plus faciles ces nouveaux rapports.

« D'une hauteur voisine où nous nous rendîmes M. Waterhouse et moi, nous aperçûmes, à trois milles d'éloignement à peu près, dans la direction ouest-nord-ouest, le pic élevé qu'on nomme Mbuggi-Levou, dont la cime atteint une hauteur de 1145 mètres; au nord-nord-ouest, on nous signala un groupe de montagnes appelé Lutu, distant d'environ trente milles, et d'où sort la rivière Wai-Ni-Mbuka pour se jeter dans le Vluna-Ndonu, qui arrose la région centrale de Viti-Levu.

« Poursuivant notre marche, nous parvînmes à Vakandua, petit village construit sur une colline environnée de bois et d'eau vives, dans la plus agréable situation. Nous fûmes accueillis avec les démonstrations ordinaires: discours approprié à la circonstance, saluts et offre de racines de yanggoua. Le *calis* ou tambour retentit, comme remercîment pour le présent d'une hache faite au chef, et aussi pour nous rendre honneur. Des danses et des exercices gymnastiques remplirent la soirée, à la grande joie des indigènes, dont les exclamations admiratives aux choses les plus ordinaires prouvaient le peu de relations qu'ils avaient encore eues avec les Papalangis.

« Le jour suivant, à la suite d'une marche, fréquemment interrompue par de fortes averses, et par des passages difficiles, que formaient les nombreux détours de la rivière, et durant laquelle nous reconnûmes, sur la rive droite, un affluent qui descend de la base septentrionale de Mbuggi-Levou, dont il contourne le revers oriental pour se rendre au Wai-Sidina que nous suivions, nous atteignîmes enfin le district de Salaira et, non sans peine, la hauteur sur laquelle est situé le village de Vu-ni-Mbua, chef-lieu du district et résidence du chef. Les dernières pluies avaient rendu le terrain si humide que nous conservions à peine notre équilibre, même en nous aidant de « titakos, » longs bâtons ou cannes dont les naturels de ce district font usage dans toutes leurs courses.

« Comme nous approchions du village, la population vint au-devant de nous pour nous offrir de l'eau fraîche contenue dans de longs bambous pour laver nos pieds; cette cérémonie préliminaire accomplie, on procéda à la présentation officielle, selon toutes les formes usitées; et c'est alors seulement qu'il nous fut permis de nous installer dans la maison des étrangers.

« C'était une construction oblongue, d'aspect bizarre, composée de deux bâtiments distincts juxtaposés et réunis au point de contact des deux toits, par un vieux canot qui semblait faire office de gouttière pour l'écoulement des eaux pluviales : à l'intérieur, les dispositions n'étaient pas différentes de celles que j'ai précédemment décrites; bientôt le tambour fut apporté et son roulement célébra notre arrivée; nous voulûmes répondre à cette politesse par l'offre que nous fîmes au chef de deux dents de baleine, de haches et de lanternes.

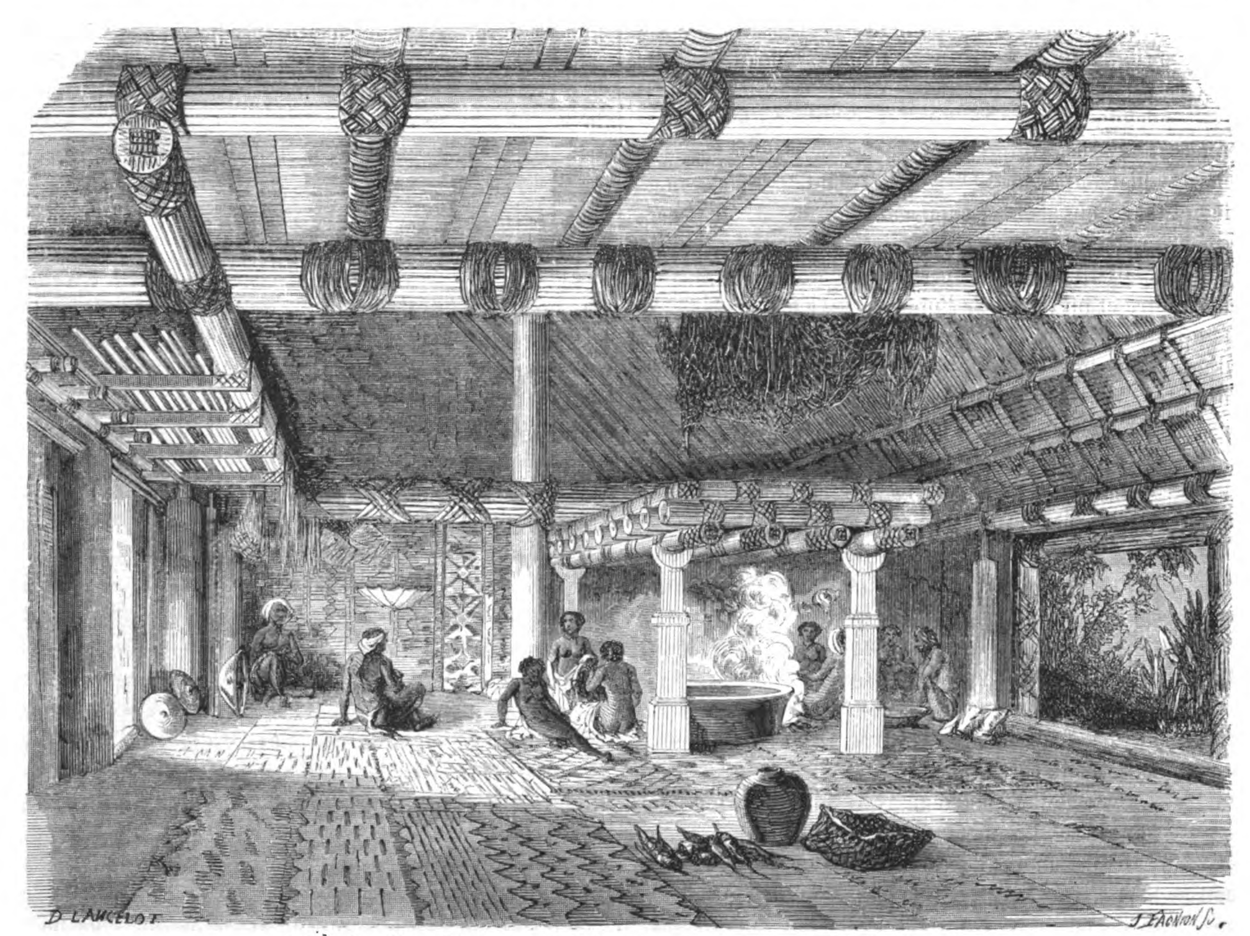
« Profitant d'une éclaircie, nous montâmes, pour prendre une vue d'ensemble de la contrée, sur une élévation voisine de la ville, et à deux milles du Mbuggi-Levou qui fermait l'horizon de ce côté. Le pays environnant présentait une vue extrêmement pittoresque, spécialement vers la région des montagnes : à gauche se dressent les pics élancés du Mbuggi-Levou, environnés d'un massif de montagnes à la cime dentelée. Sur la droite, on découvre au loin des chaînes s'échelonnant les unes au-dessus des autres, et se dégradant par teintes délicates sur le fond du ciel jusqu'à l'extrême limite de l'horizon. La rivière, enfin, qui serpente au fond du vallon, anime de son mouvement ce charmant tableau. Quand on embrasse du regard l'ensemble de ce paysage que l'inondation couvre de ses flots, à certaines époques de l'année, on comprend aisément que le lit de la rivière varie incessamment et on s'explique ces rives changeant de physionomie et présentant alternativement une forte berge escarpée, tandis que l'autre rive, prenant un niveau bas, s'efface pour ainsi dire en une vaste pelouse presque entièrement privée d'arbres.

« Nous étant assis, par une agréable soirée, sur un banc de gazon, nous nous vîmes bientôt entourés de naturels qui nous accablaient de questions au sujet de Sa très-gracieuse Majesté la reine Victoria. Quand nous leur eûmes appris que nous avions un hymne spécial pour implorer les bénédictions du ciel en faveur de notre souveraine, ils exprimèrent un vif désir de le connaître, et cédant à leurs instances, nous entonnâmes le *God save the Queen* à leur grand applaudissement.

« Nous apprîmes que la coutume d'étrangler les veuves était encore en pleine vigueur dans le district de Salaira. Le chef, gentilhomme dont le nom ne renferme pas moins de quatorze syllabes, essaya d'abord de le nier, puis finit par en convenir, et il écouta avec faveur M. Waterhouse qui l'engagea fortement à renoncer à ce détestable usage. Dans la plupart des districts que nous avons traversés, aussi bien que dans le Salaira, nous avons trouvé les pratiques de la sorcellerie très-répandues. Ainsi lorsqu'un individu

désire la perte d'un ennemi, il s'adresse à un sorcier; celui-ci tout d'abord se fait remettre soit des débris d'aliments, soit des lambeaux de vêtements de la victime dévouée, et en les mettant en contact avec certaines feuilles vénéneuses, les indigènes pensent obtenir la mort de la personne contre qui se fait le sortilége : on désigne ces actes de sorcellerie, dans lesquels on a une rare confiance, du nom de : « Vaka-Ndrau-ni-Kau-Tacka, » ce qui peut se traduire exactement par « la conjuration pratiquée par les feuilles. » Les maîtres de cet art redouté inspirent un singulier effroi et obtiennent un respect profond dans les villages où pénètre leur mystérieuse renommée. En certaines occasions, lorsque quelque objet a été dérobé et que le larron demeure inconnu, on a recours à ce moyen pour le découvrir et le punir.

« Un des hommes qui nous accompagnaient avait été témoin, à ce qu'il racontait, d'une épreuve de ce genre, à propos d'un vol de racines de yanggoua. L'épreuve avait été pratiquée en mettant en contact des débris de la précieuse racine, laissés sur le terrain avec une plante vénéneuse : aussitôt que le bruit de l'opération magique se fut répandue, deux individus furent frappés d'une maladie dont les suites leur devinrent fatales, et avant de mourir ils avouèrent qu'ils étaient les voleurs. Toutefois, le narrateur nous fit remarquer qu'on ne constata chez eux aucun mal caractérisé, et dans son opinion, il attribuait leur mort à une crise nerveuse et aux terreurs superstitieuses dont ils avaient été saisis.



Intérieur d'un *Mbure-Ni-Sa* ou maison des étrangers, dessin de Lancelot d'après Wilkes.

« Le 28 août, dans la matinée, nous quittions le district de Salaira, montés dans nos canots, contenant chacun trois personnes et nos provisions portées sur un bateau plus petit. Parvenus à Nondo-yavu-na-ta-thaki, village sur la rive droite du Wai-Ndina nous fûmes bientôt tranquillement assis dans le mbure-ni-sa. L'édifice vaste et confortablement aménagé était de beaucoup le plus spacieux et le plus commode de tous ceux que nous eussions vus. Deux vieillards dont l'un avait été dans son temps un hardi combattant, représentèrent seuls d'abord la population auprès de nous. Ils nous adressèrent plusieurs questions sur le christianisme, en déclarant qu'ils ne l'adopteraient qu'autant que Ko-mai-vuni-mbua, le chef de la Salaira leur en donnerait l'exemple.

VII

Le Tabou. — Éclairage public et privé. — Croyances religieuses. Origine du feu. — Les *invulnérables.*

« Nous avions aperçu en dehors du mbure, divers petits objets bizarres, consistant en pierres rondes, teintes en jaune avec du safran et posées sur de petits tas de feuilles de fougère. Nous supposâmes d'abord que c'était l'emblème de quelque divinité, et le chef Naitasiri, dans cette

opinion, plaça son pied avec mépris sur l'une d'elles, sans cependant les renverser. On nous apprit plus tard que les porcs de la localité étaient *tabou*, et ces pierres avaient été ainsi disposées afin d'en avertir les étrangers. Ceci me rappela un *tabou* sur les nattes, que j'avais remarqué dans la ville de Viti. Là l'interdiction était indiquée par des mâts au haut desquels on avait attaché quelques-uns des matériaux dont on tisse les nattes, et une coquille de triton couronnait le tout. Je fus frappé alors de l'analogie qu'offrait ce *tabou* avec ceux que nous avions remarqués sur les noix de cocos à l'île des Pins, qui fait partie de la Nouvelle-Calédonie.

« Le district où nous nous trouvions ne produisant pas d'huile de coco, on y supplée pour l'éclairage avec la gomme qui découle du dammara, arbre résineux. En langue figienne, cet arbre se nomme ndakua-ndina. On en distingue de deux sortes : le ndakua-leka (court) et le ndakua-mbulavu (haut). Le premier, d'une apparence ramassée et rabougrie, le second, d'un port remarquablement élancé. On attribue cette différence, dans le pays, aux circonstances d'exposition, de sol, etc. Lorsqu'on a recueilli la gomme qu'il livre en abondance, on la pétrit en pastilles d'environ 2 pouces (0,05 environ) de longueur, et on les brûle l'une après l'autre aussi longtemps qu'on désire de la lumière. On se sert également d'un autre moyen moins primitif, en construisant avec un éclat de bois entouré d'écorce une sorte de chandelle grossière. Souvent aussi, on enveloppe la gomme de feuilles, et reliant le tout avec un jonc ou toute autre matière fibreuse, on s'en sert comme d'une torche pour passer, durant la nuit, d'un lieu à un autre. Lorsqu'on brûle la gomme selon la méthode dont j'ai parlé en premier lieu, on la place dans des vases en terre afin d'empêcher la substance en ignition de se répandre et de mettre le feu aux matières sèches, ce qui entraînerait promptement l'incendie de toutes les maisons et du village. Nous nous rendîmes alors compte de l'usage d'une large pierre de forme conique, creusée à son sommet, que nous avions aperçue dans la maison des étrangers à Salaira, et dont l'emploi était resté jusque-là un problème pour nous. La gomme produite par l'arbre à pain diffère essentiellement de celle du dammara, et par sa nature et par son usage. Au moment où elle s'échappe de l'incision faite à l'arbre, elle est légère et limpide ; mais quand on l'a recueillie dans un vase, elle ne tarde pas à se séparer, comme le sang, en deux parties : l'une coagulée, solidifiée, tombe au fond du vase, et l'autre, complétement liquide, surnage. On jette cette dernière, et le résidu est mis dans l'eau froide pour qu'il prenne plus rapidement sa consistance, et on la conserve en pains arrondis pour en user comme d'un ciment, mais non pas sans lui faire encore subir quelque préparation. Lorsqu'on la pétrit pendant un certain temps, à un degré de chaleur déterminé, elle devient excessivement malléable et en même temps si tenace, qu'elle s'attache aux doigts au point de ne plus s'en enlever ; on remédie, du reste, à cet inconvénient, en s'imbibant les mains de l'huile extraite de la noix de coco.

« Nondo-yavu-na-ta-thaki est sur l'emplacement d'une ville autrefois très-peuplée, aujourd'hui disparue. Il ne nous fut pas possible d'obtenir de renseignements exacts sur la cause de sa destruction ; tout ce qu'on nous en apprit c'est que les habitants étaient renommés pour la fabrication des lances. On raconte qu'ils avaient l'habitude, en partant le matin pour le travail, de démonter leurs maisons et de les relever le soir à leur retour. Les chefs de la côte brûlaient si régulièrement en quelque sorte les demeures à peine construites de ces pauvres gens, qu'ils avaient reçu cette bizarre et longue dénomination : « Les gens dont l'occupation est de couper des « bois pour leurs maisons. » Les habitants actuels ayant abandonné un district voisin de la côte, par suite de guerres locales, avaient fixé leur séjour dans ce village ruiné, qu'ils avaient entièrement reconstruit.

« De toutes les informations prises par M. Waterhouse, il semble résulter que les seules divinités de ces tribus que nous parcourions, sont les esprits de leurs ancêtres. En d'autres parties des îles Viti, outre le culte des esprits des morts, on reconnaît encore l'existence d'autres dieux qui méritent plus justement ce nom. Dans les districts de la côte plus particulièrement les *Katoavous* ou dieux qui n'ont pas eu de naissance, sont les seuls qu'on adore. Plusieurs tribus de l'intérieur, bien que ne rendant aucun hommage à la divinité principale Ndengéi, en admettent cependant l'existence ; elles en ont reçu la tradition d'un district de l'ouest, appelé Rau-ruggi-ruggi. Ce fait porterait à penser, selon l'opinion de M. Waterhouse, que ce district a fourni le fonds commun des croyances de la race vitienne, ou du moins que les naturels des autres districts sont des immigrants dont les idées religieuses procèdent de cette souche primitive. C'est de ce district que vient, dit-on, la connaissance du feu et son usage, ainsi que l'art de l'obtenir par le frottement de deux morceaux de bois. La viande et toute la nourriture, d'abord mangées crues, d'après la tradition, semblaient désagréables au goût ; un des fils de Ndengéi ayant frotté deux pièces de bois l'une contre l'autre, produisit alors du feu et fit cuire ses aliments ; c'est ainsi que la notion de cette précieuse ressource se répandit. Les naturels de Tonga ont une tradition semblable à ce sujet.

« Quelques localités se vantent de posséder des prophètes ou devins, complétement distincts des prêtres, et qu'ils appellent « les hommes qui prédisent les événe- « ments futurs. » Un de ces personnages vint s'asseoir près de nous dans le mbure-ni-sa, et notre chef lui fit un accueil empressé, le complimentant d'un « sa-laluma » (à vous mon amitié).

« Nous prîmes congé de nos amis de Nondo-yavu-na-ta-thaki le 29 août, et ayant remonté la rivière sur un parcours d'environ dix milles, à travers le plus pittoresque pays de montagnes, rencontrant çà et là, tantôt des rapides, tantôt des hauts fonds, nous arrivâmes au village de Na-seivau, fameux pour ses sources chaudes. L'une d'elles tombait en bouillonnant du sommet d'une masse irrégulière de rochers, qui probablement avaient

autrefois formé un barrage naturel. La température de cette eau était d'environ 106° (41°,11 centigrades); elle s'amassait dans un large enfoncement au-dessous du rocher, où elle formait un délicieux bain naturel. A quelque distance de celle-ci, nous visitâmes une autre source dans laquelle le thermomètre monta de 2° plus haut, et qui se précipite, comme la première, du sommet d'une masse remarquable de roches de nature de brèche, dont la surface, richement nuancée, offrait le plus bel aspect. Les indigènes prétendent que les eaux exhalent parfois une odeur désagréable ; mais nous n'eûmes pas lieu de le remarquer pendant tout le temps de notre séjour.

« Na-seivau était autrefois renommé pour ses cocotiers; mais ils ont été détruits, aussi bien que l'arbre à pain et autres bois de première utilité par les guerriers ennemis, selon la coutume des Vitiens. La tribu de Naseivau était constamment en guerre avec les gens de Namasi, et les ossements très-soigneusement dépouillés de ceux de ces derniers qui succombaient, furent longtemps suspendus en signe de victoire aux arbres qui entourent la ville. Mais les Namasi surprirent le village dans une rencontre heureuse, et après avoir enlevé les restes de leurs frères pour les ensevelir, ruinèrent à demi Na-seivau. Du reste dans les districts de l'intérieur, on ne rencontre ni cocotier ni arbre à pain, et cela, dit-on, ne tient pas à l'indolence des habitants, mais à leur ignorance presque complète de l'emploi de ces arbres. L'igname n'y est pas non plus cultivée en aussi grande quantité que sur la côte.

« Il n'y avait pas plus de deux mois que Kura-Nduanda, le chef de Namasi, ayant réuni ses hommes, était venu pour attaquer une ville rebelle, et, pour cette expédition, il avait réclamé et obtenu l'alliance des gens de Salaira. L'armée alliée se porta à l'attaque de la ville; mais, sauf les *invulnérables* de Salaira, pas un des assaillants n'osa s'avancer à portée de la mousqueterie. Les invulnérables cependant marchèrent hardiment d'abord ; mais l'un d'eux ayant été frappé à la tête par une balle, toute l'armée, consistant en quelques centaines d'hommes, s'enfuit ignominieusement.

« Les invulnérables (*vaka-thuru-kalou-vatou*) dont je viens de parler, sont des individus qui, dans la conviction qu'ils sont inspirés par quelque divinité et rendus par son influence inaccessibles aux coups de la lance et à l'atteinte des balles, ont la réputation d'accomplir les actes les plus hardis et de ranger ainsi la victoire de leur côté. Avant l'introduction des armes à feu dans l'archipel, ces guerriers étaient en effet fameux par leur indomptable courage ; mais l'habile emploi du mousquet a singulièrement refroidi leur ardeur. Parmi les démentis qu'a ainsi reçus la superstition des Vitiens, nous citerons ce qui s'est passé à Kasuru. Les invulnérables dirigeaient l'assaut et marchaient bravement à la tête des guerriers, quand une balle traversant le large éventail qu'on porte en ces occasions comme une sorte de bouclier, frappa le premier invulnérable, et sept autres tombèrent morts successivement dans la tentative d'escalade. Les chefs furent tellement irrités de cette déconvenue, qu'ils voulaient assommer le prêtre qui, en désignant ces hommes comme invulnérables, avait trompé le peuple. La fuite heureusement sauva le malencontreux prophète.

« Les racines du kaili, sorte de plante rampante, sont employées comme articles d'alimentation par les gens de Sulaira. La racine est d'abord bouillie, puis pelée, raclée, écrasée, trempée dans l'eau et bouillie de nouveau. Elles renferment, assure-t-on, dans leur état primitif, un principe amer et probablement vénéneux qui exige ces préparations avant qu'on puisse en faire impunément usage.

VIII

Encore le cannibalisme. — Arrivée à l'extrémité du bassin de la Rewa. — Retour vers la mer.

« Peu de jours avant notre passage, un grand canot de Navua, mis à l'eau pour la première fois, fut attaqué par une flottille d'embarcations de Serua; on lui tua un homme, qui tomba par-dessus bord. Les embarcations de Serua se dispersèrent ensuite, et le canot, à son retour, mit à terre un détachement qui devait chercher à surprendre l'ennemi : ce détachement tomba sur une bande de sept individus, deux s'échappèrent, on en tua quatre, et on fit un prisonnier. Ce malheureux fut presque aussitôt jeté, vivant, dans un immense chaudron, après que Koro-Nduandua lui eut adressé quelques paroles pour lui expliquer qu'ayant méchamment mis en pièces un de ses sujets, il devait être puni comme il le méritait. On mangea la plus grande partie des morts à Navua; on distribua cependant une partie de cette abominable nourriture aux sujets montagnards du chef.

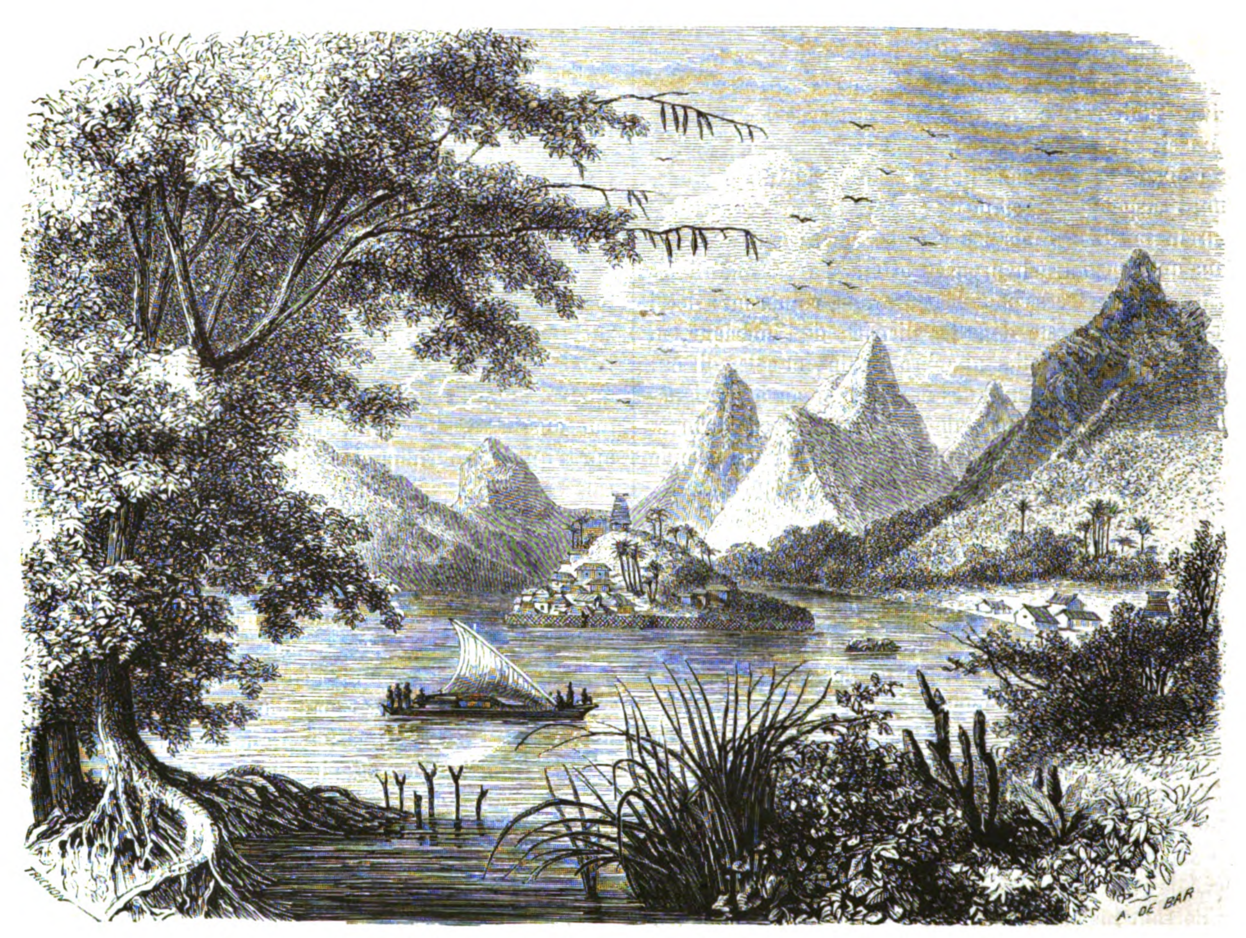
« Le 30 au matin, après quelques pourparlers avec le chef Na-Ulu-Matua, on apporta à notre *mbure* un genou humain, déjà cuit et provenant du cadavre dont nous venons de parler. Une incision pratiquée sur le côté avait permis d'enlever les os; le tout était soigneusement enveloppé dans des feuilles de bananes, de façon qu'on pût le faire réchauffer chaque jour, opération nécessaire à la conservation. C'est le seul, des six paquets de chair humaine envoyés à Namasi, que nous ayons pu voir.

« M. Waterhouse parla très-éloquemment au chef, en cette occasion, lui montrant tous les maux qui résultent du cannibalisme : le sauvage était fort honteux de lui-même, on ne pouvait en douter; mais ce que je vis tout aussi clairement, c'est que s'il désirait tâter de ce morceau friand, nous avions bien peu de chances de le lui voir manger; pour moi, je fus convaincu et ne désirai pas avoir d'autre preuve, *de visu*, du cannibalisme aux Vitis.

« Autre trait des mœurs locales. A notre arrivée à Namasi, nous apprîmes qu'un jeune homme encore imberbe s'était enfui avec sa tante, la femme d'un petit chef. Après avoir passé quelques jours dans les bois, ils se hasardèrent à entrer dans une ville près de Namasi; mais malheureusement pour eux, le frère de la femme se trouvait là; furieux, il lève sa massue pour assommer sa sœur, qui le prie de l'étrangler. Cette requête fut

promptement exécutée, et notre jeune amoureux, désirant aussi être étranglé, il partagea le sort de sa belle et mourut avec elle. Deux êtres humains furent ainsi lancés dans l'éternité, par les mains de l'homme qui le matin même nous avait apporté notre nourriture. On nous affirma que si le jeune homme n'avait pas été étranglé, il eût été assommé par son propre frère, n'importe où celui-ci l'aurait rencontré. Tel est l'ordre et la loi dans ces contrées bénies du ciel, où l'homme seul fait tache par ses mœurs et par ses cruautés.

« Le 2 septembre, nous atteignîmes enfin l'extrémité du bassin fluvial dont nous venions de suivre les détours pendant près de quatre-vingt-dix milles (cent cinquante kilomètres). Nous nous hâtâmes de faire une excursion au célèbre *Moti Vai Tala*, où se séparent les deux petits ruisseaux qui se jettent, l'un dans la Namasi, l'autre dans la Navua. Na-Ulu-Matua et Harry nous accompagnèrent, et notre promenade dans le vallon d'Ona-Mbaleanga fut charmante. Un riche vallon montueux situé sur la gauche de Na-Ndela-ni-Solia nous conduisit bientôt à un bruyant et limpide cours d'eau, qui, se bifurquant à angle aigu, envoie une partie de ses eaux à l'est par la rivière de Namasi, pendant que l'autre va se jeter avec la Navua sur la côte sud de Viti-Levou.



Vue prise sur les côtes de Vanoua-Levou, dessin de de Bar d'après le missionnaire Thomas Williams

« Notre retour au navire, exécuté sans encombre, nous permit de revoir et d'étudier bien des points de vue, bien des beautés pittoresques que nous n'avions fait qu'entrevoir en allant. Chaque détour du fleuve, chaque ouverture de vallon débouchant sur ces rives nous mit à même de constater combien est fondée l'admiration que cet archipel favorisé entre toutes les terres océaniques a éveillée chez tous ces explorateurs, et plus d'une fois, pour ma part, je fus tenté de répéter l'exclamation que l'étude de ces îles arrachait, voilà plus de quinze ans, à l'illustre navigateur américain Wilkes : « .... Devant ces plaines fertiles, ces lignes ondulées de collines, derrière lesquelles se dressent de hautes montagnes aux cimes escarpées ; à l'ombre de ces forêts épaisses coupées de riches cultures ; à l'aspect de ces vallons sinueux arrosés de ruisseaux, dont les eaux étincellent sous le ciel brillant des tropiques, comment admettre facilement que ces paysages, tels qu'en rêverait à peine l'imagination d'un artiste, n'aient été depuis des siècles, et ne soient encore en réalité, que les repaires d'une race de perfides sauvages et de féroces cannibales ? »

L. Michelant.





Cimetière à Mogador, dessin de Grandsire d'après James Richardson.

VOYAGES AU MAROC[1].

(1670-1789-1860.)

La contrée que les Européens ont pris l'habitude de qualifier d'empire du Maroc, d'après le nom aussi mal orthographié que prononcé de l'une de ses capitales, *Marakesh*, est comprise entre le 28e et le 36e degré de latitude septentrionale, et entre le 3e et le 14e méridien à l'ouest de Paris. Baignée au couchant par l'océan Atlantique, au nord par la Méditerranée, confinée à l'est par l'Algérie, et enfin au sud par le grand désert, elle renferme dans ces limites une superficie de 577 500 kilomètres carrés, c'est-à-dire supérieure de 47 500 kilomètres à celle de la France actuelle. Mais tandis que le seul mot *France* résume, pour une population compacte de 37 millions d'hommes, l'œuvre d'unité élaborée par de longs siècles, l'idéal du devoir et du droit, le foyer où l'on naît, où l'on croît, où l'on aime, où flotte le drapeau pour lequel on meurt, et enfin cette chaîne électrique de solidarité traditionnelle qui remonte du berceau de l'enfant aux tombeaux vénérés de tous les héros, de tous les pères de la patrie, — la contrée dont nous parlons ne porte réellement aucun nom parmi les 6 ou 7 millions d'êtres humains d'origines diverses qu'elle nourrit. En Algérie, on l'appelle simplement El-Garb, l'*Occident;* pour les écrivains arabes, du temps où les Arabes écrivaient, c'était le Maugreb, l'*Occident éloigné;* pour l'habitant du Maroc, c'est simplement la *terre du maître*, le *Beled* de tel ou tel sultan : hier le *Beled* d'Abder-Rhaman, aujourd'hui celui de Moula-Abbas. Entre l'état de choses que ce seul fait révèle et les conditions sociales qu'impliquent nos idées modernes de patrie et de nationalité, il y a donc un abîme.

Si les populations du Maroc n'ont pu le franchir ou le combler, on ne peut l'attribuer ni au manque de

1. Voyez : *Quelques jours au Maroc*, pages 5 et 28 de ce volume.

temps, ni au défaut de communication avec le reste du monde. Déjà huit siècles avant notre ère, le Carthaginois Hannon les avait mises en rapport avec les foyers de la civilisation antique, et ces rapports ont continué sous l'empire romain et sous le khalifat. Bien plus, avant et depuis ces époques, presque aucun des grands courants de migrations qui ont remanié la face de la terre n'ont fait défaut au Maroc. Ibères sortis de l'Espagne; Amazirques, Shellouhs ou Berbères, descendus à une date ignorée des plateaux de la haute Asie; Hébreux et Syriens, échappés par milliers des naufrages successifs de Tyr, de Samarie et de Sion; Vandales, venus des extrémités du septentrion; Arabes de l'Yemen, poussés par Mohammed à la conquête du monde; noirs du Soudan, achetés ou volés sur leur terre natale: toutes les branches de la race humaine ont déposé sur ce sol quelqu'un de leurs rameaux. Mais aucun n'a été assez puissant pour y remplacer par les habitudes stables et fécondantes de l'agriculture, cette première nourrice des citoyens et des États, les errements déprédateurs de la vie nomade et pour faire jaillir la cité d'un douar de pasteurs, d'un repaire de pirates ou d'une citadelle de tyran. Les villes du Maroc, si familiers que soient leurs noms aux oreilles européennes, ses métropoles, dont on a fait sonner si haut les richesses et la population, n'étaient naguère encore rien de plus que ce que nous venons de dire, et à mesure qu'elles ont cessé de l'être, elles se dépeuplent et s'écroulent, à l'image de tant d'autres dont les vestiges sans nom sur les bords des fleuves taris du Maroc, étonneront un jour l'archéologue et l'antiquaire. De Tanger à Taroudant, de Salé au Tafilet, il n'y a que des ruines, des opprimés soumis ou révoltés et un maître. De là l'agonie du Maroc et l'excuse de toute invasion européenne qui viendra y mettre un terme.

LE MAROC AU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

RELATION DU SIEUR MOUETTE.

Sa captivité chez les pirates de Salé. — Mékinès. — L'empereur Muley-Ismaël.

Dans l'automne de 1670, un vaisseau destiné pour les îles Caraïbes partit de Dieppe, ayant à bord plusieurs passagers au nombre desquels un sieur Mouette. A la hauteur de Madère, ce bâtiment rencontra deux navires suspects qui s'en emparèrent en un instant et le conduisirent à Salé, le chef-lieu des pirates de Maroc. Bientôt les gens de l'équipage furent conduits au marché public et mis en vente. Les acheteurs examinaient surtout leurs mains, afin de connaître la qualité de l'esclave. Un chevalier de Malte et sa mère furent vendus 1500 écus. Après avoir longtemps marchandé, un certain Maraxchi en donna 360 de Mouette; il le conduisit ensuite chez lui, et le présenta à sa femme qui le traita avec bonté et lui offrit du pain, du beurre, des dattes et du miel. De son côté, Maraxchi le consola, l'engagea à prendre courage, le questionna sur sa famille et ses moyens de rançon. Mouette, dans l'espoir d'obtenir sa liberté à meilleur marché, déclara qu'il était sans fortune et dans l'impossibilité absolue de payer la moindre rançon. Alors Maraxchi lui conseilla d'écrire à sa famille, afin qu'elle obtînt la somme nécessaire par voie d'aumône : « car, si tu ne réussis pas, ajouta-t-il, je te fais enchaîner comme un chien et jeter dans un cachot. »

« Cette menace m'effraya, dit Mouette; j'écrivis sur-le-champ à mon frère, que je disais être un savetier, en le suppliant d'amasser, en demandant l'aumône, quatre ou cinq cents écus pour payer ma rançon.

« Je n'avais pas, du reste, à me plaindre de ma condition. La mouture du grain, au moyen du moulin à bras en usage dans le pays, était mon plus rude travail; et, comme cette occupation me déplaisait, j'obtins même d'en être dispensé, et n'eus plus rien à faire que de veiller sur l'enfant de la maison. Enfin, je captivai si bien ma maîtresse, qu'elle m'offrit en mariage sa nièce, riche et belle, si je voulais abjurer, et embrasser la religion musulmane. Je refusai cette proposition, en répondant, avec galanterie, que je n'aurais pas montré tant de fermeté, si elle-même eût été le prix de ma conversion. Malheureusement pour moi, je n'appartenais pas à mon maître seul; parmi ses associés, un certain Ben-Hamet commença à s'informer plus exactement des moyens pris pour tirer parti de la propriété commune, et sachant à quoi se bornait mon travail, il déclara qu'il saurait bien me rendre plus utile, si j'étais remis entre ses mains. Maraxchi accepta la proposition, et je sentis bientôt de fâcheux effets de ce changement; on me donnait du pain noir pour toute nourriture, et la nuit on me renfermait dans le *mazmorra* ou cachot, lieu si affreux que les plus tristes prisons de l'Europe eussent paru des palais en comparaison. C'étaient de vrais *silos*, creusés sous terre, de quatre ou cinq toises de diamètre; ils étaient de forme circulaire et recevaient l'air par une seule petite ouverture pratiquée au sommet et fermée par une trappe de fer. On faisait descendre les esclaves dans ce trou par une échelle de corde, puis on les rangeait en cercle, la tête au mur, les pieds au centre; lorsque le cachot s'échauffait et que l'humidité commençait à s'exhaler, l'atmosphère devenait intolérable. On nous occupait principalement à des travaux de maçonnerie, sans nous laisser un moment de repos, même pour manger; mais on nous forçait à travailler d'une main pendant que nous tenions notre pain noir de l'autre; le moindre instant de retard était puni d'une grêle de coups de bâton; et si nous nous plaignions de quelques douleurs, on nous administrait un remède aussi efficace qu'il était peu coûteux : on faisait rougir une barre de fer qu'on appliquait sur la partie malade. On devine aisément que la plupart de mes compagnons aimaient mieux, ainsi que moi, souffrir sans se plaindre.

« Une pareille situation me força à changer mes premières déclarations, ainsi qu'Hamet l'avait prévu. J'offris successivement pour ma rançon quatre cents, cinq cents et six cents dollars qui furent acceptés. J'écrivis donc, mais les communications avec l'Europe étaient si difficiles que je n'obtins pas de réponse. A cette époque, l'empereur Muley manda mon maître à Fez; celui-ci soupçonnant

que cet ordre ne lui présageait rien de bon, devint plus farouche encore, et déchargea sa colère sur ses esclaves, dont plusieurs, parmi lesquels je me trouvai, faillirent mourir sous ses coups. Il les emmena avec lui à Fez, et, quoique suspect de trahison, il obtint son pardon de l'empereur, ce qui ne l'empêcha pas, peu après, de s'engager dans la révolte de Muley-Hamed, qui fut vaincu. Après la défaite des rebelles, tous leurs esclaves furent confisqués au profit de l'empereur. Je suivis mes compagnons d'infortune à Mékinès, où ma condition devint pire que jamais. Le gardien de notre prison, noir d'une stature prodigieuse, d'un aspect effroyable, et dont la voix ressemblait aux hurlements de Cerbère, tenait un bâton proportionné à sa taille gigantesque, et dont il salua chacun de nous, à notre entrée en prison. A la moindre négligence, au moindre signe de fatigue, il nous accablait de coups, et s'il s'absentait, il laissait auprès des malheureux esclaves des gardiens qui, jaloux de prouver leur zèle, se montraient plus féroces que lui, et justifiaient, à son retour, leurs cruautés par des rapports toujours bien accueillis. A la voix du terrible noir les appelant au travail dès l'aube du jour, les esclaves, exténués de fatigue, retrouvaient de la force et se disputaient à qui paraîtrait le premier, sachant bien que le dernier venu sentirait le poids du terrible bâton.

« Un jour, voyant passer le sultan, nous nous précipitâmes à ses pieds, en lui montrant nos blessures toutes sanglantes. Le monarque laissa voir quelques signes de compassion, mais ne donna aucun ordre. Furieux de cette démarche, notre tyran redoubla ses mauvais traitements, et ne fit trêve à sa rage qu'après avoir fait périr une vingtaine de mes compagnons sous ses coups. Les survivants ne lui auraient pas échappé longtemps si la peste n'était venue à notre aide. Ce terrible fléau exerça d'abord ses ravages sur Mékinès, moissonna une partie des habitants et nous débarrassa de notre farouche gardien. Au milieu de la terreur et de la désorganisation générales, nous jouîmes d'un peu plus de liberté et nous en profitâmes pour fabriquer de l'eau-de-vie, des jeux de cartes et des dés, dont la vente profitait à nos malades. Enfin, des missionnaires, Pères de la Merci, arrivèrent de France en 1681, et payèrent notre rançon. »

Le sultan alors régnant était Muley-Ismaël, qui possédait le pouvoir depuis longtemps déjà, devait le conserver cinquante-trois ans et l'étendre bien au delà des frontières de ses prédécesseurs, au delà même du désert, jusqu'à Tombouctou, sur les bords du Niger.

Il n'était arrivé au trône des schérifs qu'en détrônant et mettant à mort son neveu Muley-Hamed. La cruauté de son caractère produisit des effets salutaires; les lois furent exécutées, les routes purgées des brigands, et le royaume jouit, sous sa domination, d'une tranquillité parfaite. Malheureusement, il s'abandonna à tous les caprices de sa cruauté; une garde de huit cents nègres dévoués à toutes ses volontés était les instruments de ses fureurs sanguinaires. Il éprouvait d'abord ces hommes par les plus cruels traitements; quelquefois il en faisait tomber à ses pieds quarante ou cinquante baignés dans leur sang; à la moindre plainte, à la moindre marque de douleur, on était déclaré indigne d'être attaché à la personne de l'empereur. Ces nègres, exécuteurs aveugles des cruautés du prince des schérifs, « ressemblaient à des démons acharnés au supplice des damnés. » L'empereur lui-même se plaisait à trancher d'un coup de sabre la tête des malheureux voués à son capricieux ressentiment; souvent il les tuait d'un seul coup de lance, arme qu'il maniait avec une adresse extraordinaire, laissant, à la vérité, rarement sa main sans exercice. Lorsqu'il paraissait en public on examinait avec inquiétude sa physionomie, ses gestes, et surtout la couleur de ses vêtements; le jaune annonçant presque toujours quelque meurtre. S'il tuait quelqu'un par méprise, il disait que son heure était venue, que telle était la volonté de Dieu. De terribles remords le poursuivaient cependant : souvent il s'éveillait en appelant ses victimes; quelquefois il voulait voir les personnes qu'il avait tuées la veille, et apprenant leur mort, demandait avec émotion qui les avait fait tuer. « Nous ne savons, c'est Dieu sans doute, » lui répondait-on. L'empereur ne poussait pas ses informations plus loin. La perte qui lui fut le plus sensible fut celle de Hameda, le fils du chef des esclaves. Ce jeune homme, courageux, gai, spirituel, était devenu cher à l'empereur; ce qui n'empêcha pas celui-ci, dans un moment de colère, de frapper l'infortuné Hameda avec tant de violence, qu'il mourut des suites de ses blessures. Muley-Ismaël se livra aux plus amers regrets, et souvent, quand il était seul, il répétait le nom d'Hameda.

Schérif des schérifs, il affichait naturellement une grande dévotion, et prétendait expliquer parfaitement la loi de Mahomet. Son plus grand plaisir était de faire construire et de faire démolir tour à tour.

Il justifiait ce goût singulier par la nécessité où il se trouvait d'occuper ses sujets pour s'assurer de leur soumission. « Des rats enfermés dans un sac, le perceraient bientôt, disait-il, si on ne les agitait sans cesse. »

Un épisode de la vie de ce terrible porte-couronne, épisode oublié sans doute aujourd'hui, est l'admiration poétique qu'il conçut, sur de simples ouï-dire, pour la beauté d'une fille de Louis XIV et de Mlle de La Vallière, Mlle de Blois, qui devint plus tard princesse de Conti, admiration qui le poussa jusqu'à demander en mariage celle qui en était l'objet.

La demande ne fut pas agréée; mais le roi des rois chrétiens fit une réponse très-gracieuse à son collègue africain, alléguant la différence des religions comme le seul obstacle qui l'empêchait de condescendre au bonheur du schérif des schérifs.

LE MAROC AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE.

RELATION DE LEMPRIÈRE.

Taroudant. — Le prince impérial, son harem. — La ville de Maroc. — Forêts d'argans, paysage. — L'empereur Yézid. — Intérieur de son palais. — Ses femmes.

Au mois de septembre 1789, Muley-Ab-Salem, fils chéri de l'empereur du Maroc, étant menacé de perdre

la vue, envoya à Gibraltar réclamer les soins d'un docteur chrétien. Le gouverneur de cette ville détermina le docteur Lemprière à faire ce voyage, moins par l'appât des magnifiques récompenses que par la promesse de remettre en liberté de malheureux captifs chrétiens.

« Mon malade, dit le docteur, se trouvait à Taroudant; c'est là que je me rendis par la voie de Mogador.

« Taroudant est situé dans une vaste plaine presque inculte, à vingt milles au sud de l'Atlas. La vieille muraille qui l'entourait est à moitié détruite ; les maisons, qui n'occupent qu'une partie de son enceinte, sont en terre ; elles ne s'élèvent qu'à la hauteur du rez-de-chaussée ; chaque habitant a un jardin à sa maison ; par ce moyen, elles sont assez éloignées les unes des autres ; les palmiers et les dattiers qui, de tous côtés, frappent les regards, donnent à cette ville plutôt l'air d'un grand et beau village que d'une cité.

« A mon arrivée, on me conduisit tout d'abord au palais du prince, situé à un demi-mille de la ville ; cette habitation, dont mon illustre malade était l'architecte, forme un séjour assez agréable, grâce surtout à un jardin dessiné par un Français. Je trouvai Muley-Ab-Salem, les jambes croisées, assis sur un coussin recouvert d'une toile blanche très-fine ; il avait devant lui un long tapis assez étroit qui servait de siége à ses courtisans. C'était le seul meuble de son appartement.

« Ce prince n'avait guère plus de trente-cinq ans, mais une constitution ruinée avant le temps, une cataracte sur un œil, une goutte sereine sur l'autre, lui ôtaient presque l'usage de la vue, et me laissaient peu d'espoir de succès, d'autant plus que j'éprouvais continuellement des obstacles dans l'administration des remèdes. Au bout de quinze jours cependant, le prince éprouvait un mieux sensible ; ces premiers symptômes de guérison fermèrent la bouche à la malveillance, et sa confiance en moi augmenta au point qu'il voulut me faire voir ses femmes, dont quelques-unes avaient besoin des secours de la médecine. Accompagné du chef des eunuques, je pénétrai dans le harem, qui renfermait des femmes de toute couleur et de toute origine. Presque toutes étaient d'un embonpoint extraordinaire, elles avaient les yeux gros et noirs, la figure ronde, le nez petit. J'ai vu aussi des blondes au teint pâle et de belles négresses.

« Lorsque je fus introduit chez la malade, dont l'état inquiétait le plus Muley-Ab-Salem, je trouvai, dans l'appartement où l'on me fit entrer, un grand rideau qui le séparait en deux. Une jeune esclave apporta un petit tabouret qu'elle plaça contre ce rideau, en me faisant signe que c'était pour m'asseoir. Un instant après, sa maîtresse, que je ne pouvais voir, me passa son bras en me priant de lui tâter le pouls, persuadée qu'à l'aide de ce symptôme seul je découvrirais sa maladie. Je m'impatientai, parce que ma curiosité n'était pas satisfaite ; je crus avoir trouvé un moyen excellent de voir cette beauté : je lui dis qu'il fallait absolument qu'elle me montrât sa langue. Cette ruse échoua et je fus trompé dans mon attente ; car elle fit, avec ses ciseaux, un trou au rideau qui la cachait, et y passa sa langue sans laisser voir aucune autre partie de sa personne.

« Je vis une autre femme attaquée d'humeurs scrofuleuses au cou : ancienne favorite de Muley, elle me promit les plus riches présents si je parvenais à la guérir. Elle fut très-étonnée quand je parus douter du succès; elle avait toujours pensé, me dit-elle, qu'un médecin européen guérissait toutes les maladies.

« Les femmes du sérail de Muley-Ab-Salem ne me parurent point de la première jeunesse ; je ne crois pas en avoir vu une seule au-dessous de vingt-huit à trente ans. Toutes avaient beaucoup d'embonpoint, aucune ne savait marcher. Ces femmes, autant que j'ai pu en juger, sont sans esprit comme sans éducation. Elles demandèrent si je savais lire et écrire, et marquèrent beaucoup d'admiration pour les chrétiens, lorsqu'elles apprirent qu'ils étaient presque tous en état de lire les livres de leur religion. Aucune d'elles ne possède de talents d'agrément.

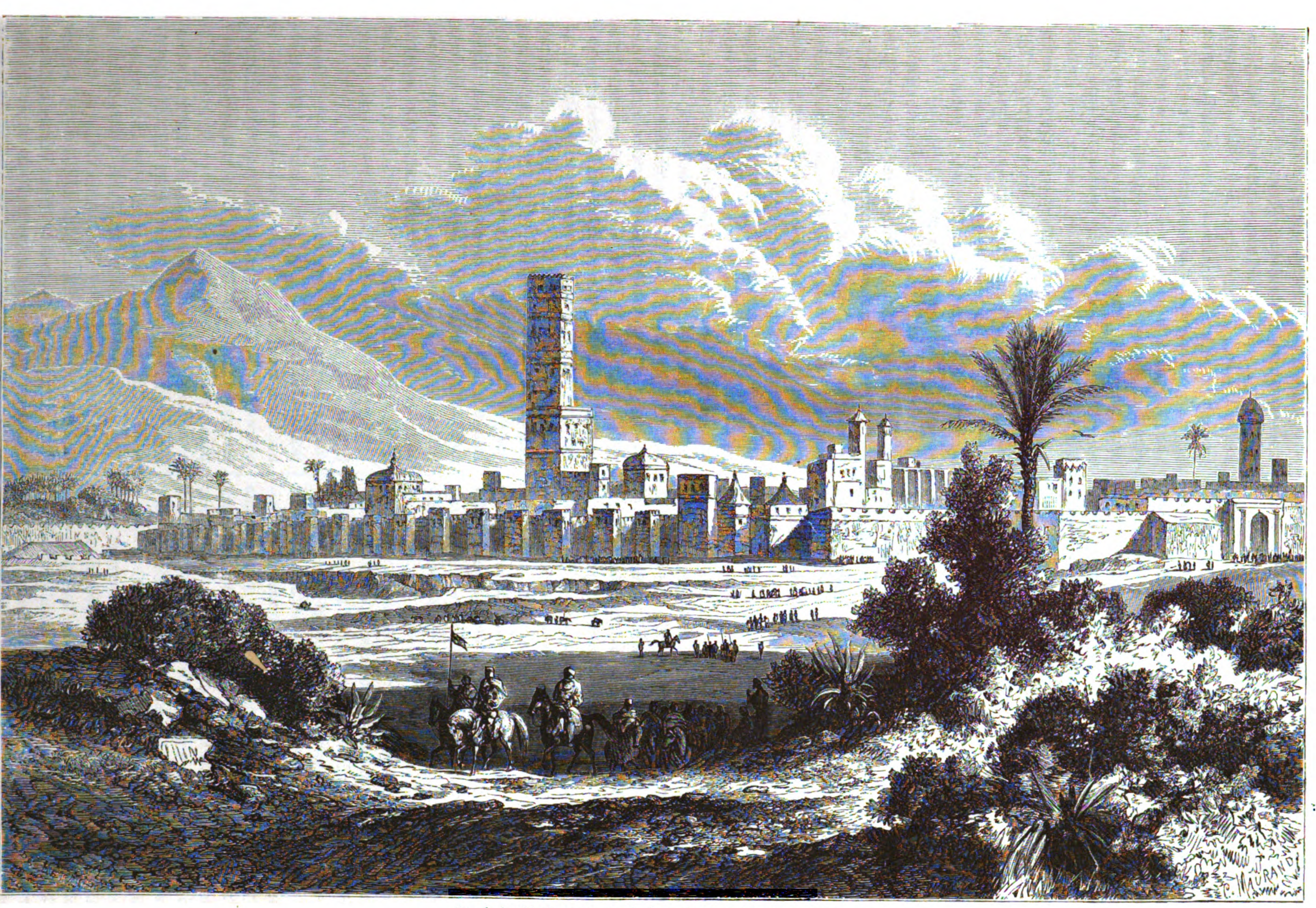
« Après trois semaines de traitement, Muley-Ab-Salem se trouvait mieux, quand je reçus l'ordre de me rendre sur-le-champ à Maroc; je ne pouvais concevoir pourquoi on me faisait quitter mon malade ; il ne m'en fallut pas moins obéir.

« Je quittai Taroudant le 30 novembre, à huit heures du matin, escorté d'un alcade et de deux cavaliers nègres qui étaient chargés de porter à l'empereur les présents que son fils lui faisait tous les ans : trois caisses d'argent et six chevaux de prix. J'arrivai de bonne heure au pied du mont Atlas, qui n'est qu'à 20 milles de Taroudant; ne voulant pas m'engager de nuit dans la montagne, je campai à côté de quelques chaumières habitées par de pauvres Maures.

« Le lendemain, je partis au point du jour ; j'avais à peine fait un mille, que je me trouvai environné de précipices. Dans plusieurs endroits, la route, qui n'était qu'un étroit sentier à peine assez large pour laisser passer un mulet, avait à droite et à gauche des abîmes effrayants. Bien que parti avant le lever du soleil, je ne sortis de ces terribles montagnes qu'à six heures du soir, épuisé de fatigue et d'émotions. Le matin à mon réveil, quel ne fut pas mon ravissement en apercevant la belle vallée qui précède Maroc.

« Les forêts d'argans[1] qu'on traverse en voyageant dans l'Atlas, font grand plaisir à rencontrer, tant à cause de la variété des bois dont elles sont plantées, que parce qu'elles reposent l'œil fatigué de la stérilité du reste du pays. On y trouve des massifs de beaux arbres couverts de verdure, de fleurs et de fruits au mois de décembre. Lorsque j'y passai dans la saison la plus rigoureuse de l'année, la température était douce et agréable. Des cas-

1. *Elœondenron Argan*, ainsi appelé de son nom arabe, appartient à la famille des *Célastrinées*. Il produit un fruit qui ressemble à l'olive. Le noyau a la forme d'un œuf, brun et très-dur; il renferme une amande aplatie, blanche et d'un goût fort désagréable. De cette amande on extrait une huile rance qui remplace généralement l'huile d'olive. Cet arbre, élevé et touffu, atteint quelquefois la taille des grands chênes. Les environs de Mogador renferment plusieurs forêts de cet arbre dont l'industrie tirerait un si grand parti.



Vue de la ville de Maroc, dessin de A. de Bérard d'après Jackson.

cades d'eau limpide, tombant du haut des montagnes, venaient fertiliser la plaine. Je me souvenais à peine, dans ce séjour d'un printemps perpétuel, que peu auparavant j'avais traversé des déserts effroyables.

« Dans ces riantes et heureuses vallées se trouvent des villages habités par les Berbères, race robuste et vigoureuse qui occupe toute la chaîne de l'Atlas; ils se livrent avec ardeur à la chasse : ce sont d'excellents tireurs. Après la chasse leur principale occupation est de cultiver les vallées et de garder les bestiaux. Ils sont à peu près indépendants, et payent ou refusent les tributs qu'on leur impose, suivant qu'il leur plaît.

« Chaque village élit son cheik, conservant ainsi une trace du gouvernement républicain sous le pire des gouvernements despotiques.

« Il est assez difficile de décrire ce qu'on éprouve devant cette nature sauvage et grandiose : montagnes élevées, précipices dangereux, vallées profondes qui ressemblent à des abîmes, tout vous frappe d'un sentiment de crainte et de terreur, plus facile à concevoir qu'à dépeindre. Des troupeaux de chèvres et de moutons qui grimpent, pour chercher leur maigre nourriture le long de pentes âpres, stériles et désolées, des vallées fertiles, couvertes de moissons et de verdure, arrosées de ruisseaux d'eau vive, tel est le contraste que présente la partie de l'Atlas que j'ai visitée.

« Traversant la grande plaine où est située la ville de Maroc, j'arrivai le 8 décembre dans cette capitale.

« Préoccupé de graves intérêts, l'empereur m'avait totalement oublié. Les médecins maures, au désespoir de mes succès, travaillaient sourdement à me perdre : il n'y avait pas d'infamies qu'ils n'inventassent pour me rendre suspect. J'avais passé plus d'un mois à Maroc sans que l'empereur eût paru songer à moi; malgré tous mes efforts je ne pouvais arriver à obtenir une audience. Je me désolais de mon triste sort, quand je fus appelé à traiter une femme juive, protégée de l'empereur. Mes soins l'ayant rendue à la santé, son mari, qui jouissait d'un grand crédit, obtint sur-le-champ ce que je sollicitais depuis si longtemps.

« Peu de temps après, trois soldats nègres, armés de grandes massues, vinrent me chercher à midi pour me conduire au palais. Il leur était ordonné de m'amener à l'heure même. Je priai mes conducteurs de me donner un moment pour me préparer à rendre mes devoirs à leur souverain; ils n'y voulurent point consentir, me menaçant d'aller dire à leur maître le refus que je faisais de me conformer à ses ordres. Arrivé au palais, les soldats me remirent aux mains du maître des cérémonies, qui me dit d'attendre qu'on m'appelât, et j'eus tout le temps d'attendre, n'ayant été appelé à l'audience qu'à cinq heures du soir.

« Un esclave enfin m'introduisit dans une cour où se tenait l'empereur. Il était dans une espèce de fauteuil monté sur quatre roues et attelé d'un mulet, tenu à droite et à gauche par des Maures. Cette voiture était entourée par deux divisions de soldats qui formaient un demi-cercle; les uns armés de massues, les autres de fusils.

« L'empereur, après m'avoir regardé avec attention, mais sans aucun air de sévérité, demanda si j'étais le médecin de son fils; il me fit ensuite un nombre considérable de questions, et finit par causer très-familièrement avec moi, ce qui m'enhardit à lui demander justice des calomnies qu'on avait répandues sur moi; il me répondit que c'était inutile, qu'il avait fait examiner par son médecin les drogues que j'avais données à son fils; il me promit même de me renvoyer dans ma patrie avec une récompense proportionnée aux services que j'avais rendus à son fils.

« Aux attentions qu'on me marqua je reconnus que j'étais pleinement justifié; j'attendais donc chaque jour l'ordre de mon départ; mais l'empereur semblait m'avoir de nouveau oublié. L'arrivée de Muley-Ab-Salem, qui vint à Maroc, me donna grand espoir; mais ce prince ne me montra que la plus noire ingratitude.

« Je désespérais de jamais sortir du Maroc, quand, à ma grande joie, je reçus l'ordre de me rendre au palais sur-le-champ. Mes espérances se ranimèrent, je me voyais déjà à Gibraltar; cruelle illusion! J'étais appelé à secourir une des sultanes qui était malade. Je suivis donc l'esclave qui portait l'ordre de me faire pénétrer dans le harem.

« La première porte du harem était gardée par une escouade de dix soldats nègres : après l'avoir passée, on me mena à un grand corps de garde, où il pouvait y avoir une quinzaine d'eunuques, commandés par un alcade. Aucune personne ne pénétrait au delà de ce poste, à moins qu'elle ne fût employée au service des femmes.

« J'entrai ensuite dans une première cour où j'aperçus des odalisques assises sur le gazon et travaillant à des ouvrages à l'aiguille; tandis que leurs esclaves préparaient le kouskoussou. Ma subite apparition attira bientôt tous les regards, les unes prirent la fuite, les autres, plus courageuses, demandèrent en tremblant à l'eunuque qui j'étais. Aussitôt qu'il leur eut appris que j'étais le médecin, venu pour Alla-Zara, la cour se trouva pleine de femmes qui répétaient : *Seranio Tibid*, « un médecin chrétien. » Un instant après je fus si bien entouré par toutes ces belles prisonnières qu'il me fut impossible de faire un pas ni en avant ni en arrière. Elles étaient toutes fort empressées de me consulter, plus encore de voir ma figure.

« Loin de se conduire avec cette réserve que comportent nos idées de décence et de modestie, elles affectaient un *laisser aller* de gestes et de conversation qui eût révolté une Européenne. La faute de cette éducation est aux hommes, qui cherchent en elles moins des compagnes que des jouets.

« Pour me débarrasser d'elles, je fus obligé de m'adresser au chef des eunuques qui, usant de son autorité, m'enleva du milieu des femmes dont j'étais environné.

« J'arrivai enfin devant Alla-Zara, que je trouvai à moitié couchée sur une pile de carreaux couverts d'une superbe toile. Une douzaine de négresses ou d'autres femmes employées à la servir étaient debout ou assises à quelque distance de la sultane. On avait mis un coussin près de la malade, qui me fit signe de la main

de venir me placer à ses côtés. Douée d'une beauté extraordinaire quelques années auparavant, elle devint la favorite de l'empereur; ses rivales, enflammées par la jalousie, formèrent et exécutèrent le projet de l'empoisonner; la force de sa constitution lui sauva la vie, mais sa beauté avait entièrement disparu et avec elle toute son influence. J'hésitai à m'occuper de cette cure longue et difficile qui pouvait me retenir longtemps; mais l'état de souffrance de la malade m'y décida. Comme je sortais d'auprès d'elle, une esclave d'Alla-Batoum, la première sultane, me fit appeler chez celle-ci. Je ne savais pas si je devais satisfaire à ce désir; mais, emporté par la curiosité, je me rendis près d'Alla-Batoum, beauté mauresque parfaite, c'est-à-dire excessivement grasse. Ses grosses joues étaient peintes d'un rouge très-vif, ses yeux étaient petits, sa physionomie dépourvue d'expression; elle pouvait avoir de trente-six à quarante ans. La curiosité seule l'avait poussée à m'envoyer chercher; elle parla de son mal avec tant de gaieté que je crus me dispenser de lui proposer des remèdes. Elle était entourée d'une foule d'odalisques qui avaient eu envie de me voir et qui toutes voulurent une consultation : l'air doctoral que je pris pour leur recommander la sobriété leur donna une haute opinion de mes talents. La consultation finie, on passa à la critique de mes vêtements qui furent examinés avec soin. Toutes ces femmes me firent une foule de questions qui montraient leur profonde ignorance. Pour me retenir plus longtemps, Alla-Batoum me fit servir du thé.

« Après cette visite je me disposais à quitter le harem, quand je fus mandé par la sultane favorite Alla-Bouya. En entrant dans son appartement je fus tellement frappé de sa beauté qu'elle dut s'apercevoir du trouble qu'elle me causait. C'était une Génoise prise à l'âge de huit ans par un corsaire. Elle fut introduite dans le sérail de l'empereur qui la força d'embrasser la religion musulmane; sa beauté, son esprit, ses talents la firent monter au rang qu'elle occupait; elle pouvait avoir vingt-deux ou vingt-trois ans; comme elle savait lire et écrire, ses compagnes la regardaient comme un être supérieur. Elle conservait encore assez de ses premiers souvenirs pour remarquer : « qu'elle se trouvait au milieu d'un peuple ignorant et grossier. »

« Le harem de Sidi-Mohammed était composé de cent soixante femmes, sans compter toutes les esclaves qui servaient les sultanes.

« La première sultane a la direction du harem; c'est-à-dire qu'elle en a la police générale. La sultane favorite et elle jouissent seules du droit d'avoir deux pièces; les autres odalisques n'ont qu'une seule chambre. L'extérieur des appartements des femmes est sculpté avec beaucoup de goût; tapissés de beau damas, ils ont leurs planchers couverts de superbes tapis de Turquie, sur lesquels on jette des coussins et de petits matelas pour s'asseoir et dormir. Les plafonds sont peints et chargés de sculptures; les tentures sont de satin, souvent encadrées dans de larges bandes de velours noir brodées d'or. Il y a aussi un grand nombre de glaces magnifiques.

« Les générosités de l'empereur pour les femmes sont plus ou moins abondantes, suivant les sentiments qu'elles savent lui inspirer. En général, il leur alloue des sommes si mesquines, que la sultane favorite n'a guère plus d'une demi-couronne à dépenser par jour : n'étaient les cadeaux que leur font les Européens et les Maures pour qu'elles s'intéressent à leurs affaires, les sultanes seraient fort mal à leur aise.

« Désespérant d'obtenir la permission de retourner en Europe, je dus recourir à la ruse : je persuadai à mes belles malades qu'à Gibraltar seulement je pouvais composer les remèdes qui devaient achever leur guérison. Ce stratagème m'ouvrit les portes de l'empire et j'en profitai immédiatement. »

LE MAROC A L'ÉPOQUE ACTUELLE.

RELATION DE JAMES RICHARDSON.

Arrivée à Mogador.— Les matelots maures.— Vénalité et corruption. Les procédés du fisc.

Feu James Richardson, qui mourut en 1851 sur les frontières du Bornou, où il se rendait chargé d'une mission du gouvernement anglais auprès des rois et chefs du Soudan, avait essayé, peu avant son départ pour l'Afrique centrale, de pénétrer à la cour de Maroc et de gagner le sultan Abd-er-Rhaman à la cause qui fut celle de toute sa vie, l'abolition de la traite des noirs, par la fermeture des marchés de la côte d'Afrique à toute caravane amenant des esclaves de l'intérieur du continent. Inutile de dire qu'il échoua et qu'il devait échouer dans cette tentative philanthropique. Mais les notes qu'il a laissées sur son excursion au Maroc viennent d'être réunies et publiées par sa veuve. Elles forment deux volumes dont nous extrayons les détails suivants :

« ... Il y a deux entrées au port de Mogador, l'une au sud, bien ouverte, l'autre au nord-ouest, passage étroit, à peine assez large pour un navire de guerre. C'est dans ce détroit, dont le fond est de roche, où les courants sont d'une violence extrême, que *le Suffren* s'embossa lors du bombardement de Mogador par le prince de Joinville.

« Un bateau maure vint me prendre à bord malgré le mauvais temps. Qu'est-ce qu'un bateau maure? une longue coquille de planches mal jointes, ayant autant forme de canot qu'un tronc d'arbre creusé au feu : pour aviron les matelots se servent d'un long bâton.

« L'empereur a tout au plus trois frégates mal armées, et pas un capitaine capable de conduire un navire de Mogador à Gibraltar. Voilà tout ce qu'il reste de ces audacieux pirates de Salé, qui poussèrent l'insolence, il n'y a que quelques siècles encore, jusqu'à venir défier la flotte anglaise dans la Manche.

« La manière de ramer vaut la peine d'être racontée : le raïs maure, à la barre, crie aux rameurs la première chose qui lui passe par la tête; les marins la répètent en chœur.

« Khobash! (un pain), crie le raïs.

— Un pain, répètent les rameurs.

— Vous aurez un pain à votre retour.

— Nous aurons un pain à notre retour.

— Ferme, ferme, Dieu vous entend, Dieu vous voit.

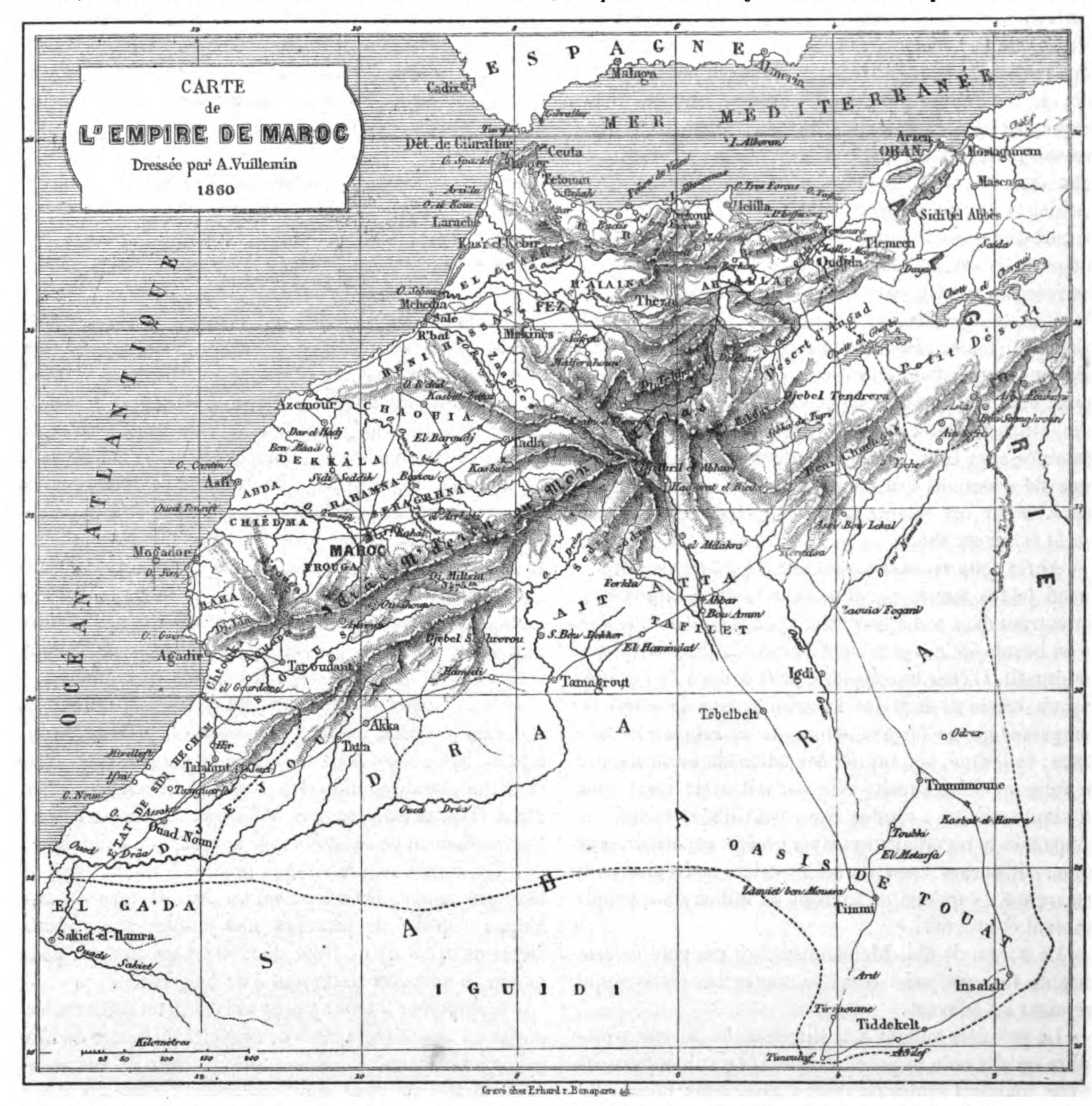
— Ferme, ferme, Dieu nous voit, Dieu nous entend.

— Et des sucreries, de par Dieu! vous en aurez aussi; seulement ferme, tenez ferme sur les rames! vocifère le raïs.

— Nous aurons des sucreries; Dieu merci, nous en aurons; merci à Dieu! » hurlent tous ensemble les matelots, et c'est avec l'accompagnement de ce chœur primitif, sinon antique, que nous mîmes trois heures à faire trois milles.

« C'est d'ailleurs la coutume des Maures, et surtout des nègres, de s'égosiller de la sorte pour s'encourager au travail.

« Il n'y a point de phare pour guider le navigateur qui cherche l'entrée du mouillage de Mogador. Les autorités du port n'hésitent jamais à déclarer que ce serait aller



contre les décrets de Dieu que d'en élever sur ces côtes dangereuses; et les impudents naufrageurs de ces rivages affirment effrontément qu'un naufrage est une *berkah*, bénédiction que leur envoie la Providence. Une fois cependant, par un temps épouvantable, le consul anglais, M. Willshire, put obtenir par d'énergiques réclamations que le gouverneur de Mogador envoyât des soldats pour protéger les navires et les équipages qui pourraient venir à la côte. Les naufrageurs maures, il faut l'avouer, avaient naguère encore des imitateurs en France et en Angleterre.

« Le nom européen de Mogador dérive, dit-on, d'un saint maure, Mugdul ou Modogul. Les habitants, qui sont très-fiers de leur ville, l'appellent Showerah, c'est-à-dire carrée; elle a pourtant la forme d'un triangle; c'est une cité toute moderne, car elle ne date que de 1760; elle fut construite par un ingénieur français, Cornut, sous le règne de Sidi-Mohammed.



Vue de Mogador, dessin de Jules Noël d'après Jackson.

« Cette ville est bâtie sur une plage de sable à fond rocheux; ses maisons sont régulières, ses rues droites, très-commodes, bien qu'un peu étroites. Elle se divise en deux quartiers, l'un qui renferme la citadelle, les établissements publics, le palais du gouverneur et les résidences des consuls et des marchands européens; ce quartier est la propriété de l'empereur. L'autre partie de la ville est habitée par les Maures et les juifs qui ont un quartier spécial, *willah*, que la police ferme la nuit.

« Mogador a pour enceinte des murs qui ne sont ni élevés ni très-forts, mais suffisent pour la protéger contre les attaques des montagnards ou des Arabes de la plaine. La population est de 13000 à 15000 âmes, y compris 4000 juifs et 50 chrétiens. Le port est formé par une baie que ferme l'île de Mogador, éloignée de la terre d'environ deux milles; cette île renferme quelques fortins et une mosquée dont le minaret étincelle au soleil. On sait que les Français s'en emparèrent facilement le 15 août 1844.

« Mogador est entouré de dunes mobiles qui offrent un aspect étrange quand on arrive de l'intérieur : on dirait d'immenses batteries pyramidales construites pour défendre les approches de la ville. Une petite rivière alimente l'aqueduc qui fournit de l'eau aux habitants. Le climat est très-sain : pas de basses terres, pas de marais qui exhalent les fièvres avec leurs miasmes pestilentiels. Il pleut rarement; mais la chaîne de l'Atlas d'un côté et les brises de mer de l'autre, tempèrent beaucoup la sécheresse.

« Les environs ne sont que sables désolés; çà et là on voit des jardins, où croissent quelques légumes et de rares fleurs. Tout cela pousse au milieu du sable, et montre ce que peut faire le travail de l'homme même dans un pays aussi stérile.

« Mon arrivée ne tarda pas à faire du bruit en ville, et bientôt j'eus beaucoup de visiteurs maures, dont un grand nombre étaient officiers de l'armée impériale. Je fis connaissance de l'un d'eux, Sidi-Ali, avec lequel, dans une heure de confiance et d'intimité, j'eus la conversation suivante :

« MOI. Sidi-Ali, que puis-je faire pour disposer en ma faveur Muley-Abd-er-Rhaman ?

SIDI. De l'argent!

— Est-ce que l'émir des schérifs recevrait de l'argent d'un chrétien?

— De l'argent, vous dis-je.

— Que faudra-t-il que je donne aussi au ministre Ben-Dris pour me le rendre favorable?

— De l'argent.

— Et pour voyager en sûreté dans le Maroc?

— De l'argent. »

« Il semble en vérité, qu'au Maroc, l'argent soit tout aussi puissant que dans notre nation de boutiquiers. L'empereur donne l'exemple, car il passe tout son temps à thésauriser à Mékinès.

« Voici ce que me dit à ce sujet un vieux Maure plus communicatif que la plupart de ses compatriotes.

« Que puis-je faire, me demanda-t-il, pour vous étranger, qui êtes si bon pour moi, et qui chaque fois que je viens vous voir, me donnez abondance de thé sucré. Que puis-je faire pour vous dans mon pays?

— Dites-moi comment je dois m'y prendre pour réussir dans ma mission : que faire pour arriver à être présenté à Muley-Abd-er-Rhaman?

— Je vais vous parler franchement. Prenez d'abord beaucoup d'argent : tout le monde ici aime l'argent; sans argent vous ne ferez rien. Muley-Abd-er-Rhaman aime l'argent, et il lui en faut. Le ministre aime l'argent, vous ne devez pas l'oublier. Le ministre est la porte par laquelle on arrive à l'empereur. Vous ne pouvez entrer dans la maison que par la porte. Hors des villes, l'empereur n'a aucun pouvoir; ainsi donc, quand vous voyagerez, n'oubliez pas de donner de l'argent. »

« Cet aveu de la vénalité du pouvoir suprême et de ses fonctionnaires, me rappela ce que j'avais été à même de constater à Tanger.

« Dans cette place si voisine de l'Europe, les capitaines qui commandent les petits navires servant à transporter le bétail à Gibraltar, racontent de singulières histoires à ce sujet. Le gouvernement ne permet l'exportation que d'un certain nombre de têtes de bétail qui sont frappées d'un droit minime. L'agent anglais vient à Tanger, et au moment de l'embarquement des animaux le dialogue suivant a généralement lieu.

L'AGENT. — Comptez le bétail.

LE CAPITAINE DE PORT. — Un, deux, trois, ... trente, ... quarante. Ah! arrêtez, arrêtez, il y en a trop.

L'AGENT. — Non, imbécile, il n'y en a que trente.

LE CAPITAINE DE PORT. — Vous mentez, il y en a quarante.

L'AGENT, mettant trois ou quatre dollars dans la main du capitaine de port : — Il n'y en a que trente, vous dis-je.

LE CAPITAINE DE PORT. — C'est vrai! vous avez raison! il n'y en a que trente! »

« Ainsi, au Maroc, tout est à l'encan, hommes et choses, positions et consciences, gouvernants et gouvernés.

« J'étais depuis peu de jours à Mogador, quand on vint m'apprendre que les provinces de Shedma et d'Hhaha, que je devais traverser, étaient en guerre ouverte. Ces districts entourent Mogador; la ville elle-même est dans le Hhaha. Shedma est tout entière composée de plaines et basses terres, et Hhaha, au contraire, n'a que de hautes terres et des montagnes; c'est un rameau de la chaîne sud-ouest de l'Atlas qui vient se terminer sur les bords de l'Océan, à Santa-Cruz. La seule cause des hostilités continuelles qui existent entre ces deux provinces semble ne tenir qu'à la nature du sol. Les légendes murmurent des vengeances; elles disent que sous le règne de Muley-Suleiman, les gens de Hhaha étant en prière à Mogador, les habitants du Shema les attaquèrent; entrant dans les mosquées et pillant les maisons, ils les massacrèrent pendant qu'ils se livraient à cet acte de dévotion sacrée qui les rendait in-

violables. Telle est la cause de cette haine implacable qui durera sans doute pendant plusieurs générations. Je tiens cette histoire, il est vrai, d'un habitant du Hhaha, et je ne doute pas que les gens du Shedma ne m'eussent donné de fort plausibles raisons pour expliquer leur agression.

« Les tribus du Hhaha et du Shedma sont voisines, et se battent avec la férocité habituelle aux pays marches. L'empereur les laisse faire, les regardant d'un air superbe et serein; mais, dès que les combattants sont épuisés et n'en peuvent plus, il intervient et inflige des amendes aux deux tribus. C'est ainsi que le sultan, au lieu de dépenser de l'argent à apaiser les querelles de ses sujets, en gagne en frappant d'impôts ceux qui sont en guerre. Il sait changer aussi en source de profits les différends qui s'élèvent fréquemment entre les consuls étrangers et ses propres sujets.

« A tant d'exemples de l'avidité et de l'inintelligente tyrannie du gouvernement marocain, qu'il me soit permis d'ajouter le témoignage de M. J. Drummond Hay qui, il y a peu années, fit un voyage à Tanger, sur les bords du Loucos (le Lixus des anciens), à la recherche d'un cheval barbe pur sang, digne d'être offert à la reine d'Angleterre. Il ne put remplir l'objet de sa mission, et cela à cause de ce même système régnant de concussion et de vénalité dont nous venons de crayonner tant de preuves.

« .... Le cheik de la tribu d'Ibdoua, auquel j'étais « adressé par le pacha de Larache, pouvait, dit M. Drum- « mond, me seconder mieux que personne dans le choix « et l'achat d'une monture pur sang, de la plus belle « race. Ce cheik était un homme âgé, vêtu d'un caftan « de belle étoffe et d'un kaïk de laine indigène d'une « éclatante blancheur. Assis à l'ombre de son toit de « chaume, qui dépassait de quelques pieds les murs de « sa demeure, il nous regardait approcher avec un sang- « froid tout musulman, sans s'émouvoir ou s'étonner de « notre visite. A quelque distance de lui, j'arrêtai mon « cheval, et le kaïd ou chef de notre escorte, prit les « devants. Ayant respectueusement salué le cheik, il « tira de son sein la dépêche du pacha, la baisa et la « lui remit.

« Le cheik en examina le sceau et, l'ayant portée préa- « lablement de ses lèvres à son front, il l'ouvrit. Il s'in- « terrompit plus d'une fois dans sa lecture pour jeter de « mon côté des regards scrutateurs, paraissant réfléchir « profondément et se demander quelle secrète interpré- « tation il pouvait donner à une pareille mission, et « quelles affaires de haute politique se cachaient sous « une si simple requête.

« Dès que je pus le croire au bout de sa lecture et de ses « commentaires, je mis pied à terre et l'accostai avec « force *salems*. Il se leva en s'écriant :

« Sois le bienvenu, ô Nazaréen! Je jure, sur ma tête, « de te servir! Les ordres du pacha mon maître m'y « obligent; et puis les Anglais sont des hommes hono- « rables, amis des musulmans. Mais je crains bien, « jeune homme, que tu ne réussisses pas à trouver dans « tout le canton l'animal que tu cherches.

« — Et où le trouverai-je donc, ô le meilleur de mes « amis, répliquai-je, si ce n'est à Ibdoua?

» — Écoute et comprends, dit-il. Nous nous sommes « vantés de nourrir le plus pur sang de tout le pays. Les « soins que chaque homme de ma tribu avait pour sa ca- « vale égalaient ceux d'une mère pour son enfant : ja- « mais il ne la perdait de vue. Entendait-il parler d'un « étalon fameux, fût-il aux confins du désert de Sous, « il y conduisait sa jument. Mais le jour d'affliction nous « est venu; les seuls témoins qui restent de notre an- « cienne gloire, sont quelques maigres juments hors « d'âge; elles sont indignes de toi. Vois, dit-il, leur pro- « géniture dégénérée; regarde ces poulains que mène « mon esclave, ce ne sont pas des chevaux, ce sont des « bêtes de somme.

« — Pourquoi cet abandon de vos intérêts, lui obser- « vai-je. »

« Le vieil éleveur regarda notre kaïd, et tous deux se- « couèrent la tête en soupirant.

« Il n'y a plus de garantie pour la propriété, me ré- « pondit-il. Si un Bedouin possède un beau cheval; « que le sultan l'apprenne, l'animal est aussitôt saisi, « et son propriétaire ne reçoit ni payement ni récom- « pense.

« — Dure condition que la vôtre, lui dis-je.

« — Dure! répondit le Bedouin. Vois ces cicatrices « profondes à mes chevilles; vois où le fer est entré « dans les chairs. Pendant sept longues années j'ai été « en prison, et pourquoi? N'étais-je pas renommé pour « l'hospitalité dont je faisais preuve à Ibdoua? Ne fai- « sais-je pas de magnifiques présents au kaïd, au basha, « au sultan; mais qu'importe tout cela; j'étais riche, et « dans ce pays de tyrannie, c'est un crime! Combien « d'autres que moi, hélas! ont souffert pour la même « raison. »

« On a recours aux plus horribles tortures pour arracher « aux gens l'aveu de leurs richesses. Tantôt on met la « victime dans un four lentement chauffé, tantôt on la « tient debout des semaines entières dans d'étroites boî- « tes de bois; on lui enfonce des chevilles sous les « ongles, ou bien on met des chats furieux dans ses « larges pantalons. On tord le sein des femmes avec des « tenailles; souvent de jeunes enfants, serrés dans les « bras d'un homme vigoureux, ont été étouffés sous les « yeux de leurs parents.

« Un riche marchand de Tanger, que l'amour de l'or « avait fait résister à toutes les tortures, succomba de- « vant l'épreuve suivante. On le plaça dans le coin d'une « chambre avec un lion affamé, enchaîné de manière à « pouvoir le déchirer avec ses griffes, s'il ne se tenait « pas dans une position des plus difficiles et des plus pé- « nibles. »

Tels sont, au Maroc, les procédés du fisc. C'est à ce prix que s'est formé ce fameux trésor de Mékinès, sur lequel comptent les sultans schérifiens, pour régler, sans

perte de territoire, leurs comptes avec l'Espagne victorieuse. Mais revenons aux notes de Richardson.

L'empereur négociant. — Voyage à Maroc. — État du pays. Les charmeurs de serpents. — Le cimetière.

« L'empereur avant son avénement au trône était administrateur de la douane de Mogador : c'est là qu'il a acquis ces goûts de commerce et cette habitude des affaires, qu'il a montrés dès le commencement de son règne.

« Il reçoit les visites des marchands impériaux de Mogador, ces visites sont forcées surtout si les négociants sont ses débiteurs ; elles ont lieu tous les trois ou quatre ans, ce qui est fort raisonnable quand on considère qu'elles coûtent à chaque marchand de 3000 à 4000 dollars, en échange desquels ils obtiennent des prolongations ou des augmentations de crédits.

Le nombre des marchands impériaux est de vingt environ ; trois sont Anglais, les autres sont, pour la plupart des juifs de Barbarie. Aucun négociant étranger ne peut lutter avec les marchands de cette corporation dont les arriérés s'accumulent d'une année sur l'autre. Quand ces arriérés s'accroissent de telle façon qu'il n'y a aucune chance d'en être payé, l'empereur, pour conserver sa bande de marchands-esclaves, leur remettra la moitié ou plus de leurs dettes. Mais en échange d'une telle condescendance, il ne laisse pas échapper une si bonne occasion de se faire faire de beaux cadeaux. Les marchands de Mogador réunis doivent plus de quinze cent mille dollars à l'empereur....?

« Les marchands qui vont de Mogador à Maroc pour rendre visite à l'empereur s'arrêtent : 1° aux jardins de l'empereur, à cinq heures de Mogador : on y trouve de beaux figuiers et une source ; 2° à Aïn Omar ; 3° à Sishourra ; 4° à Wad-Enfas.

« Le pays les deux premiers jours est magnifique, semé de superbes forêts d'argans. Le troisième et le quatrième jour on traverse un pays de plaines ouvertes. Le second jour on voit distinctement la chaîne du grand Atlas qui s'étage derrière la ville de Maroc, tandis qu'on laisse derrière soi, sur la gauche, la chaîne pittoresque du Djebel-Hedid, dont quelques sommets atteignent et dépassent 700 mètres d'élévation. Cette chaîne, qui court de Mogador à Agadir, parallèlement à la côte, doit son nom (*Montagne de fer*) à la grande quantité de minerai qu'elle contient et qui fut, dit-on, exploitée à une époque où il y avait quelque industrie dans le pays. La plaine d'Akermout qui se déroule entre le Djebel-Hedid et l'Océan, est jonchée de débris de monuments. Là, disent les gens du pays, s'élevait, pas plus tard que dans le siècle dernier, une grande, riche et populeuse cité. Quel était son nom? comment a-t-elle péri? Nul ne peut le dire. Le Maroc est la terre des vestiges sans souvenirs. Le cinquième jour, aux approches de la capitale, la campagne se couvre de dattiers sauvages et de palmiers nains. L'Atlas se dessine plus imposant, plus grandiose à mesure qu'on avance ; c'est le seul intérêt qu'offre le voyage et il suffit à captiver toute l'attention.

« A mi-route, au « Cou du Chameau, » on rencontre un puits situé au milieu d'un pays aride et désolé. Tous les ânes de la caravane des marchands y périrent de soif. D'après les dernières volontés du saint qui a creusé ce puits, il n'est pas permis de faire boire son eau aux animaux. On attacha les chevaux et les mules à la margelle du puits, ils regardaient avec des yeux avides l'eau qu'on tirait pour les hommes, ils en aspiraient bruyamment l'odeur ; mais on ne permit pas de leur en donner une seule goutte. Deux chevaux se débarrassèrent de leurs entraves et, rendus plus furieux encore par la soif, se battirent avec acharnement. « Voyez, voyez, disaient les Maures, le saint est en colère parce que vous avez voulu donner à boire à vos chevaux. »

« Nos marchands cependant, malgré le saint, cet ennemi invisible des animaux, firent provision d'eau, et ils en abreuvèrent leurs chevaux pendant la nuit, et le jour suivant pendant la marche.

« Tout le long de la route l'installation est déplorable, ainsi que dans la capitale : la salle d'attente des chrétiens près du palais de l'empereur n'est qu'un misérable abri dont les murs sont défoncés. Dans la capitale, tout tombe en ruine. L'empereur ne répare point ses palais, pas même les jalousies qui ferment les fenêtres de son harem : son argent et sa fortune personnelle, voilà son seul souci.

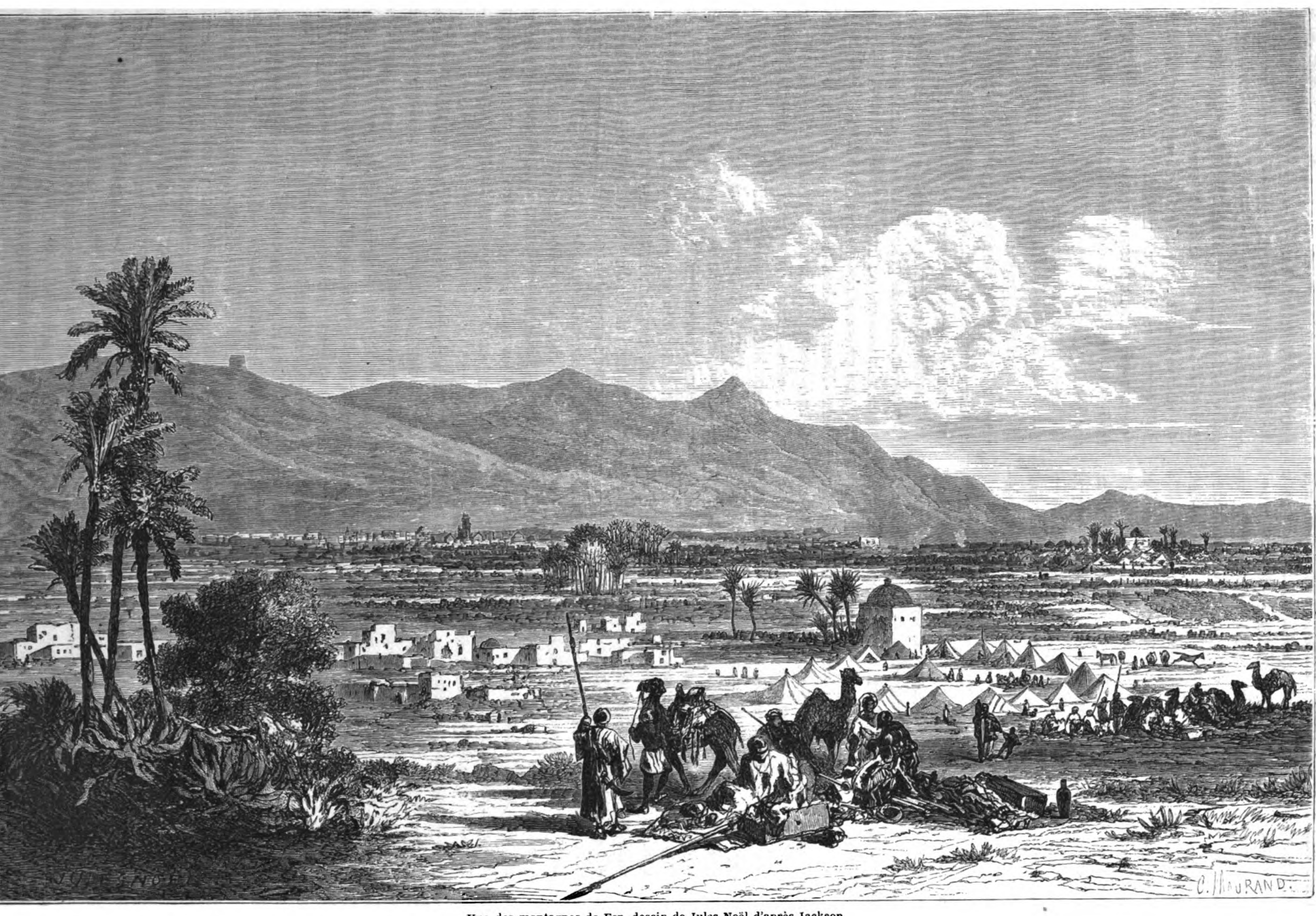
« La présentation des marchands à l'empereur eut lieu de la manière suivante : à neuf heures du matin on les introduisit dans un jardin où se trouvaient environ 2000 soldats en ligne, tous d'un aspect féroce. Après avoir passé devant ces guerriers barbares, ils arrivèrent dans une grande cour entourée de bâtiments où ils attendirent environ cinq minutes. Les portes du palais s'ouvrirent tout à coup et l'empereur apparut monté sur un magnifique cheval blanc, suivi d'une escorte de courtisans tous à pied. Sa Majesté Impériale était accompagnée du gouverneur de Mogador qui marchait à ses côtés.

« Le gouverneur présenta d'abord les fonctionnaires de Mogador, puis les principaux Maures, ensuite les chrétiens, et enfin les juifs ; ces derniers, en passant devant l'empereur, ôtaient leurs chaussures. Ils défilaient un à un, suivis chacun de son cadeau porté par un domestique. L'empereur fut très-gracieux, il demanda les noms de tous et condescendit à les remercier particulièrement pour leurs présents.

« Chaque marchand portait un connaissement des présents qu'il offrait et remettait cette liste au gouverneur, car le sultan n'inspectait pas les cadeaux qu'on lui faisait ; ouvrir un seul colis eût été de mauvais goût, et eût fort blessé la délicatesse de Sa Majesté Impériale.

« La présentation de quinze marchands dura environ vingt minutes ; la cérémonie finie, il leur fut permis de se promener dans les jardins de l'empereur et même d'y cueillir quelques fruits.

« Les négociants attendirent ensuite une quinzaine de jours avant de pouvoir présenter un cadeau au fils aîné de l'empereur.... Je tiens tous ces détails des marchands eux-mêmes. La valeur des présents qu'on fit dans cette



Vue des montagnes de Fer, dessin de Jules Noël d'après Jackson

visite était d'environ 50 000 dollars, ce qui dédommage amplement le sultan des prêts qu'il fait, des crédits qu'il donne. C'étaient principalement des objets de manufacture européenne : Sa Majesté les vend à ses sujets pour son compte. Dans cette masse de présents, il va sans dire qu'il y a nombre de produits tels que thé, sucre, épices, essences, etc., qui, avec des vêtements et des articles de toilette et d'ornement, sont pour son usage personnel et pour celui de son harem.

« Pendant mon séjour à Mogador, M. Cohen arriva, venant de Maroc. M. Cohen est un juif anglais, très au courant des affaires du Maroc. Ses opinions diffèrent beaucoup de celles des marchands impériaux, qui sont trop engagés avec l'empereur pour pouvoir être indépendants.

— Les Marocains, me dit M. Cohen, sont fatigués de leur gouvernement, fatigués du pillage de leur propriété, fatigués du peu de sécurité et de l'incertitude dans laquelle ils vivent relativement à cette propriété restreinte, qui ne consiste qu'en un fort petit nombre de valeurs. »

« M. Cohen va plus loin. « Si un puissant pouvoir Européen s'établissait sur la côte, la population tout entière, dit-il, irait se mettre sous sa protection. »

« Voici un exemple qu'il me donna de la méthode qu'emploie l'empereur pour faire rendre gorge à ses gouverneurs de province.

« Il y a quelques années, le gouverneur de Mogador se présenta au sultan à Fez ; reçu avec tous les honneurs dus à son rang, il demanda à retourner à Maroc. On le congédia avec les démonstrations les plus amicales ; mais aussitôt arrivé à Maroc, le gouverneur de la ville lui fit savoir qu'il était prisonnier par ordre du sultan qui lui réclamait 40 000 dollars. La pauvre dupe finit par obtenir la permission de retourner à Mogador, où il fut obligé de vendre tout ce qu'il avait pour parfaire la somme que l'empereur exigeait de lui.

« Quant à la politique, dit encore M. Cohen, si le sultan se trouve dans l'embarras, il cède, mais traîne d'abord les affaires en longueur autant qu'il peut. Aussi longtemps qu'il ne se compromet pas, ou qu'il n'est pas découvert, il use et abuse de son pouvoir tant à l'égard de ses sujets que des étrangers. S'il lui arrive quelque désagrément, il en rejette toujours la responsabilité sur ses ministres, et si l'un d'eux lui a donné quelque conseil et que les affaires tournent à mal, malheur au pauvre fonctionnaire. »

« Le gouverneur actuel de Mogador se trouvait en même temps que M. Cohen à Maroc. En homme qui connaît à fond la politique de son gouvernement, il refuse de l'empereur tout salaire et des étrangers tout présent. Ce gouverneur n'est pas riche et trouve que cette méthode lui réussit parfaitement. Il ne veut pas s'enrichir pour qu'ensuite l'empereur lui fasse rendre gorge, selon la méthode employée envers ses prédécesseurs et collègues. Quand il fut nommé à son poste, il le laissa très-poliment entendre à l'empereur ; il a toujours nettement refusé les présents des marchands ; de cette manière, le sultan ne peut le saigner sous le prétexte qu'il s'est engraissé par ses exactions.

« J'avais souvent entendu parler des terribles serpents de la province de Sous, parmi lesquels, s'il faut en croire les Arabes, se trouvent encore des pythons, capables de fermer les routes aux caravanes, et dignes, par leur taille, de figurer non loin du fameux serpent de Bagrada, de classique mémoire. C'est de la même province que sortent presque tous les Eisowys, ou industriels possédant l'art de charmer les vipères les plus dangereuses.

« Un matin, sur la place du marché, nous rencontrâmes une bande de quatre de ces hommes ; trois d'entre eux étaient musiciens ; leurs instruments, longs et grossiers roseaux en forme de flûtes, percés aux deux bouts, produisaient des sons mélancoliques mais qui n'étaient pas dépourvus d'un certain charme.

« Les Eisowys, invités à nous montrer leurs serpents, s'y prêtèrent de bonne grâce. Élevant d'abord leurs mains, comme s'ils tenaient un livre, ils murmurèrent, à l'unisson, une prière adressée à la Divinité et invoquèrent Seedna-Eiser qui, dans le Maroc, est le patron des charmeurs de serpents. Il ne faut pas confondre Seedna-Eiser avec Seedna-Aïsa, qui est le nom par lequel les Arabes désignent le Christ qu'ils appellent aussi Rohallah (le souffle de Dieu). Leur invocation terminée, la musique commença, le charmeur de serpents se mit à danser en tournoyant avec vélocité autour d'un panier de jonc, recouvert d'une peau de chèvre sous laquelle se trouvaient les reptiles. Soudain, le charmeur de serpents s'arrête, il plonge son bras nu dans le panier et en retire un cobra capello, qu'il contourne comme si c'eût été son turban ; tout en dansant, il l'enroule autour de sa tête, le serpent paraissant obéir à ses désirs, conserve la position qu'il lui a donnée. Le cobra est ensuite placé à terre ; se dressant alors sur lui-même, il commence à balancer sa tête de droite à gauche : on dirait qu'il accompagne la mesure.

« Tournant plus rapidement encore, l'Eisowy plonge sa main dans le panier, dont il retire successivement deux serpents très-venimeux, de l'espèce que les habitants de la province de Sous désignent sous le nom de leffa. Ces reptiles, dont la robe marbrée est tachetée de noir, ont le corps assez gros ; leur longueur n'excède pas deux pieds et demi à trois pieds.

« Ces deux leffas étaient moins bien dressés et plus ardents que le cobra ; à demi roulés, la tête penchée, prêts à l'attaque, ils suivaient d'un œil étincelant les mouvements du charmeur de serpents ; quand il s'approchait d'eux, s'élançant sur lui, la mâchoire ouverte, ils dardaient leur corps avec une incroyable vitesse ; leur queue cependant semblait immobile : puis ils se repliaient sur eux mêmes. L'Eisowy avec son haïk repoussait les attaques dirigées contre ses jambes nues, et les leffas épuisaient leur poison sur le vêtement.

« Invoquant alors Seedna-Eiser, le charmeur saisit un des serpents par la nuque, en continuant toujours sa danse tournoyante : il ouvrit alors, à l'aide d'une ba-

guette, les mâchoires du reptile pour faire voir aux spectateurs les crochets qui laissaient suinter une matière blanche et huileuse. Il présenta ensuite son bras au leffa qui y enfonça immédiatement ses crochets, pendant que l'homme faisant de hideuses contorsions, tournoyait toujours rapidement en invoquant son saint patron. Le reptile continua de mordre jusqu'au moment où l'Eisowy, le retirant, nous montra le sang qui coulait de son bras.

« Déposant ensuite le leffa à terre, il porta sa blessure à sa bouche, et la pressant avec ses dents, il se mit à danser, la musique hâtant de plus en plus la mesure jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta épuisé de fatigue.

« Persuadé que ce n'était qu'une jonglerie, et qu'il avait enlevé le venin du leffa, je demandai à toucher le serpent.

— Êtes-vous un Eisowy, me dit l'homme de Sous, ou bien avez-vous une foi inébranlable dans le pouvoir de notre saint? »

« Je répondis négativement.

— Si le serpent vous mord, me dit-il, votre heure est venue : qu'on me donne une poule ou tout autre animal, je veux vous donner une preuve évidente de ce que j'avance, avant que vous ne touchiez un leffa. »

« On apporta une poule; le charmeur de serpents prit un de ses reptiles et lui laissa mordre l'oiseau. On mit la poule à terre, qui tourna pendant une minute comme si elle avait des convulsions, chancela et tomba morte. Peu après sa chair avait pris une teinte bleuâtre. Il va sans dire que je n'insistai pas pour toucher au leffa.

« Remettant ses reptiles dans le panier, notre charmeur en retira d'autres serpents connus dans les environs de Mogador; je remarquai entre autres le *boumenfahk* (le père de l'enflure); la morsure de ces serpents n'est pas assez venimeuse pour mettre la vie en danger. L'Eisowy joua pendant quelque temps avec eux, et les laissait mordre son corps à demi nu qui ruisselait de sang pendant qu'il dansait; puis saisissant entre ses dents la queue d'un de ces serpents, pendant que les autres s'enroulaient autour de son corps, il commença à le manger ou plutôt à le mâcher; le reptile se tordant de douleur mordit le cou et les mains de l'Eisowy jusqu'à ce que celui-ci l'eût complétement dévoré : je n'ai jamais vu de plus dégoûtant spectacle.

« Dans mes courses, j'ai souvent rencontré des Eisowys, je les ai toujours vus manier les scorpions et d'autres reptiles venimeux sans en avoir jamais été blessés. Pendant mon séjour à Tanger, un jeune Maure assistant aux exploits d'un charmeur de serpents, le tourna en ridicule en lui disant que ce n'était que jongleries ; mis au défi par un des Eisowys, il entra dans le cercle magique, toucha un des leffas, fut mordu et expira en peu d'instants.

« Les Eisowys forment une secte nombreuse disséminée dans les villes de l'ouest de la Barbarie : ils rappellent sous certains rapports les Derviches tourneurs de l'Orient : comme eux ils s'assemblent les jours de fête dans des maisons consacrées à la célébration de leurs rites. Ils croient que leur amour et leur respect pour Seedna-Eiser, leur patron, doit arriver à leur faire dépasser les bornes de la raison humaine : cette idée les fait tomber, pendant qu'ils s'y livrent, dans une aberration d'esprit telle, qu'ils s'imaginent être transformés en bêtes sauvages, tigres ou lions, chiens, etc. Ils se mettent alors à hurler, à aboyer ou à crier à l'imitation des animaux qu'ils croient représenter. Cet état de folie tient soit à l'emploi d'une herbe enivrante, le haschisch, qu'ils prennent par petites quantités dans un verre d'eau, soit à ce qu'ils fument du kik, plante fort commune dans le Maroc ainsi que la précédente. Quand les Eisowys sont dans cet état, on les promène quelquefois dans les rues ; enchaînés deux à deux, leur chef (*Emkaden*), les précède, monté à cheval. Ils poussent des hurlements horribles, et font des bonds prodigieux. Les spectateurs leur jettent quelquefois un mouton vivant; il est aussitôt mis en pièces, et dévoré intestins et tout.

« S'ils parviennent à se débarrasser de leurs chaînes ces Eisowys se jettent sur les juifs et les chrétiens qu'ils rencontrent. Il y a quelques années, à Tanger, un enfant juif, m'a-t-on dit, fut mis en pièces par ces frénétiques.

« Je fus une fois attaqué par un de ces furieux qui avait réussi à se débarrasser de ses liens ; mais j'avais heureusement un énorme bâton que je lui appliquai vigoureusement sur le crâne; ce traitement sembla le rappeler à la raison, il me quitta pour aller dévorer des choux dans une boutique voisine.

Les Maures regardent ces sectaires d'un œil moins favorable que ne le font les Turcs : cependant au Maroc comme dans tout l'Orient musulman il n'y a de position sociale, inviolable et sûre, que celle de maniaque et d'insensé.

« Peut-être pour trouver l'origine de ces rites, contraires à la loi du Prophète, faut-il remonter jusqu'aux jours antiques où les phénomènes incompris de l'astronomie et les fureurs d'un fétichisme bestial se partageaient les croyances de l'humanité enfant.

« Un jour, je fis avec quelques amis, chrétiens et Maures, une excursion jusqu'aux *Sanceates-Sultan*, ou jardins de l'empereur, qu'on appelle aussi quelquefois Gharset-es-Sultan. C'est une promenade à cheval de quatre à cinq heures. Nous guéâmes avec difficulté la rivière Wad-el-Kesab; il était tombé beaucoup d'eau dans le haut pays, mais pas une goutte de pluie sur la côte. Comme dans tous les pays déboisés par l'insouciance des nomades et par la vaine pâture, les cours d'eau du Maroc sont très-trompeurs. Pour se servir de la métaphore de Job, « ils sont trompeurs comme un livre. » Aujourd'hui à sec, demain ils rouleront des eaux écumantes et fangeuses qui inonderont tout le pays environnant....

« La vallée qui conduit aux jardins de l'empereur n'offre rien de très-remarquable. Quelques broussailles couvrant des monticules de sable, de rares palmiers nains, ou quelques argans plus rares encore. Des tourterelles sauvages roucoulant et voletant au milieu de ces arbres, rompaient seuls la monotonie de ce pays inculte

et désert. Il n'y avait pas de terres cultivées; il me fut affirmé que la plus grande partie du Maroc présentait cet aspect désolé.

« Le principal but de notre pèlerinage en ce lieu était un argan, planté, dit-on, par le lieutenant du Prophète, le célèbre Okba.... C'est un vieil arbre chenu dont l'ombre garantirait encore cent personnes des ardeurs du soleil africain. Est-il rien de plus beau qu'un arbre majestueux, dont les branches et les feuilles variant sans cesse, multipliant leurs formes et les jeux de la lumière, semblent nous donner une idée de l'infini! Mais un bel arbre, dans le brûlant climat de l'Afrique, procure une sensation qu'on ne peut éprouver en Europe.

« Les jardins de l'empereur renferment un puits et quelques arbres fruitiers; l'un d'eux, un magnifique figuier, a le tronc tout ciselé des noms des Européens qui ont visité ces lieux. Comme nous étions à nous reposer sous le vénérable arbre d'Okba, le monarque de la forêt, un Maure vint nous raconter les légendes des esprits et des elfes de cette forêt déserte. Il fut un temps où ces bois étaient peuplés d'enchanteresses qui empêchaient les musulmans fidèles de faire leurs prières, dansant



Les charmeurs de serpents au Maroc, dessin de J. Duveau d'après Richardson et Jackson.

autour d'eux aux sons d'une musique voluptueuse, tout comme les nymphes des jardins d'Armide. Les malheureux enfants du Prophète étaient tourmentés sans relâche par ces astucieuses houris....

« Nous traversâmes, en rentrant en ville, les deux cimetières, chrétien et indigène. Le premier est le lieu de repos le plus triste que l'imagination la plus désolée puisse rêver. Pas de verts gazons, pas d'arbres, pas un seul cyprès projetant son ombre sur le malheureux qui vient pleurer sur une tombe aimée. C'est un lieu de désolation, une plaine de sable que balayent les vents furieux de cette plage solitaire de l'Océan.

« Je ne fis que traverser le cimetière maure. Quel spectacle de la corruption humaine! Le soleil était couché, la lune couvrait de ses pâles lueurs et de ses ombres étranges cette demeure des morts : il me fallait me hâter de retourner pour ne pas trouver les portes de la ville fermées : dans la pénombre j'entrevoyais se glisser au milieu des tombeaux, ces violateurs de cadavres, les hyènes. »

Le voyageur aurait pu voir dans ce lugubre tableau, un emblème fidèle de l'empire du Maroc et de ses gouvernants.

F. de Lanoye.





VOYAGE DE D. MASTAI. — Vue du pic de Ténériffe (voy. p. 230). — Dessin de Daubigny d'après une aquarelle de M. le marquis de Trévise.

VOYAGE DE D. GIOVANNI MASTAI,

(AUJOURD'HUI S. S. LE PAPE PIE IX)

DANS L'AMÉRIQUE DU SUD[1],

(DE GÊNES A SANTIAGO).

(1823-1824)

En 1823, l'Amérique du Sud avait déjà conquis son indépendance politique, mais elle n'avait pu encore obtenir la paix religieuse, ébranlée par les commotions dont elle sortait à peine. Sous la fin du pontificat de Pie VII, l'un des hommes influents du Chili, l'archidiacre D. Jozé Ignacio Cienfuegos, avait été envoyé à Rome par le pouvoir nouvellement constitué pour demander au saint-père l'institution d'une mission apostolique qui devait résider à Santiago. Il s'agissait d'aplanir les difficultés qui s'étaient élevées en plus d'une circonstance, entre le clergé chilien et le pouvoir suprême ; plusieurs membres des ordres religieux avaient demandé leur sécularisation.

L'envoi d'un vicaire apostolique était devenu d'une urgente nécessité.

La cour de Rome obtempéra au désir formulé par la chambre représentative du Chili, et pour faire le choix du vicaire apostolique elle assembla une congrégation toute spéciale, composée de six cardinaux, que présidait le cardinal della Genga. Le choix de cette religieuse assemblée tomba d'abord sur Mgr Ostini, ecclésiastique d'un mérite reconnu, et alors professeur de science sacrée au collége romain. Diverses circonstances firent décliner à ce savant théologien un honneur qu'il avait d'abord accepté, et, à sa place, la congrégation appela D. Giovanni Muzi, qui résidait alors auprès de la cour de Vienne, en qualité d'auditeur du nonce apostolique. Il quitta l'Allemagne immédiatement et se rendit à Rome, où Pie VII l'éleva à la dignité d'archevêque des Philippines *in partibus infidelium*. On adjoignit, à D. Giovanni Muzi, pour le seconder dans ses travaux, deux jeunes ecclésiastiques, D. Giovanni Maria Mastaï Ferretti des comtes Mastaï, simple chanoine alors[2], et l'abbé Giuseppe Sallusti, secrétaire de la légation, homme instruit auquel on doit le récit du voyage. Sur la demande réitérée d'un docte ecclésiastique des provinces Argentines, le docteur Pacheco, la congrégation que présidait le cardinal della Genga avait conféré les plus grandes facultés au nouveau vicaire apostolique ; non-seulement il fut mis à même de pourvoir aux besoins spirituels du Chili et des provinces composant l'ancienne vice-royauté de Buenos-Ayres, mais il eut encore dans ses attributions le Pérou, la Colombie et les États du Mexique.

Départ de Gênes. — *L'Eloysa* et son équipage. — Navigation sur la Méditerranée. — Les côtes de la Catalogne.

La mission apostolique s'embarqua du port de Gênes, le 4 octobre 1823, sur un brick de construction française, nommée l'*Eloysa*. C'était un beau navire doublé en cuivre et d'une marche supérieure ; le capitaine, homme expérimenté, avait longtemps navigué dans les mers de l'Amérique du Sud et s'appelait Antonio Copello. On pouvait le regarder à la fois comme un marin instruit et comme un compagnon de voyage aimable : son second, ce que les Italiens appellent encore le pilote (*il piloto*), se nommait Campodonico : il avait l'expérience de la mer. On ne comptait pas moins de 34 hommes d'équipage, tous jeunes marins, mais gens de choix.

En même temps que Mgr Muzi et D. Giovanni Mastaï s'étaient embarqués deux Chiliens qui ne devaient plus quitter la mission jusqu'à son arrivée sur les rives de la Plata. L'un était le docteur Cienfuegos, dont nous avons déjà parlé, l'autre, un jeune religieux d'un rare mérite, le P. Raymondo Arce, qui appartenait à l'ordre des Dominicains réformés de la ville de Santiago.

Les premiers jours se passèrent à merveille, les vents étaient favorables ; on s'accommoda parfaitement des dispositions prises par le capitaine Copello pour la commodité de ses passagers, mais les voyageurs ne pouvaient encore s'entretenir que des sujets les plus graves. Si, d'une part, ils étaient pleins d'espérances, de l'autre, ils se sentaient remplis de tristes préoccupations. Grâce aux conversations du P. I. de Molina sur le Chili, ils avaient pu se faire une juste idée, à Bologne, des magnifiques régions qu'ils allaient visiter, mais une nouvelle dont on ne pouvait prévoir encore la portée avait précédé leur départ de Gênes; ils avaient appris que Pie VII, ayant fait une chute dans ses appartements le 19 août, ne laissait déjà plus d'espoir trois jours après ce cruel

1. Le récit que nous donnons est extrait d'une relation de la Mission apostolique envoyée dans l'Amérique du Sud, en 1823, et dont faisait partie D. Giovanni Mastaï. Cette relation a été publiée sous le titre suivant : *Storia delle Missioni apostoliche del Stato del Chile, colla descrizione del viaggio dal vecchio al nuovo mundo, fatto dal l'autore.* Opera di Giuseppe Sallusti. Roma, 1827, 4 vol. in-8° avec carte.

2. Né à Sinigaglia le 13 mai 1792, D. Giovanni Mastaï fut préconisé archevêque de Spolète en 1827, élu souverain pontife en 1846.

accident, et qu'aussitôt après sa mort, le conclave s'étant assemblé, Léon XII avait été élu.

Bientôt un calme plat arrêta le brick : on sait ce que signifie en mer cette expression, surtout à bord d'un bâtiment à voiles, mais lorsqu'on n'a jamais navigué, on en saisit mal la valeur. C'est le moment où le navire, n'avançant plus, mais ballottant en sens divers, excite le plus cruellement cet état d'indicible malaise, qui fait parfois plus souffrir qu'une dangereuse maladie ; de tous les membres de la mission, celui qui fut le plus vivement incommodé du mal de mer, fut D. Giovanni Mastaï. Cette douloureuse indisposition s'éleva pour lui à un degré d'intensité qui amena la prostration absolue des forces, et cet état dura plusieurs jours. Le vent avait fraîchi de nouveau ; le 7 octobre, on entra dans le golfe de Lion ; le 9, le navire donnait déjà des preuves de sa marche supérieure, il filait dix nœuds à l'heure. Bientôt on eut dépassé la petite île de Minorque et l'on vit se développer le mont Serrat, avec ses innombrables dentelures à pic, ses hauts rochers, au pied desquels se laissent voir tant d'humbles sanctuaires qui contrastent par la simplicité de leur structure avec les montagnes grandioses qui les abritent. On se récriait avec admiration devant ce spectacle imposant, lorsqu'un vent terrible du sud-ouest, ce *libeccio* si redouté sur les côtes d'Italie, commença à souffler. Entraîné par la tempête, le bâtiment eut bientôt dépassé les côtes de la Catalogne et bientôt aussi il devint le jouet des flots devant le port de Valence, où *l'Eloysa* eût été chercher volontiers un asile, si l'on n'eût redouté plus que le mauvais temps le mauvais vouloir des autorités espagnoles, à l'égard d'une mission que le saint-siége dirigeait vers des contrées considérées encore comme se trouvant en état de rébellion contre la métropole. Mais le libeccio ne s'était pas calmé, la tempête, au contraire, devenait terrible, il fallut chercher forcément un refuge dans les domaines de cette Espagne qu'on voulait d'abord éviter. On se trouvait à peu de distance de Mayorque, on résolut d'entrer dans le port de Palma, et l'on peut dire que ce fut là en réalité qu'on vit commencer, pour la mission, la série de luttes, de contrariétés, et souvent d'ennuis plus graves qui, durant trois mois, marquèrent son voyage.

Après avoir été de nouveau le jouet des vents, s'être vue portée de Valence à Ivica, triste groupe de rochers qui la menaçait du naufrage, *l'Eloysa* mouilla enfin le 14 octobre dans ce port si sûr, si calme de Palma, où jamais tempête ne fut redoutée et d'où les yeux des pieux voyageurs pouvaient déjà se porter avec admiration sur cette splendide cathédrale qui offre au loin à la vue l'agréable magnificence de son architecture.

Palma. — Emprisonnement dans le Lazareth.

En voyant flotter le pavillon sarde sur le brick qui demandait asile, les autorités de l'île s'émurent ; la visite de santé vint immédiatement à bord, et sur une première invitation de l'autorité locale, Mgr Muzi se vit contraint de se rendre à terre. Il fit choix pour l'accompagner de D. Giovanni Mastaï, à peine remis de ses souffrances, et laissa à bord l'abbé Sallusti.

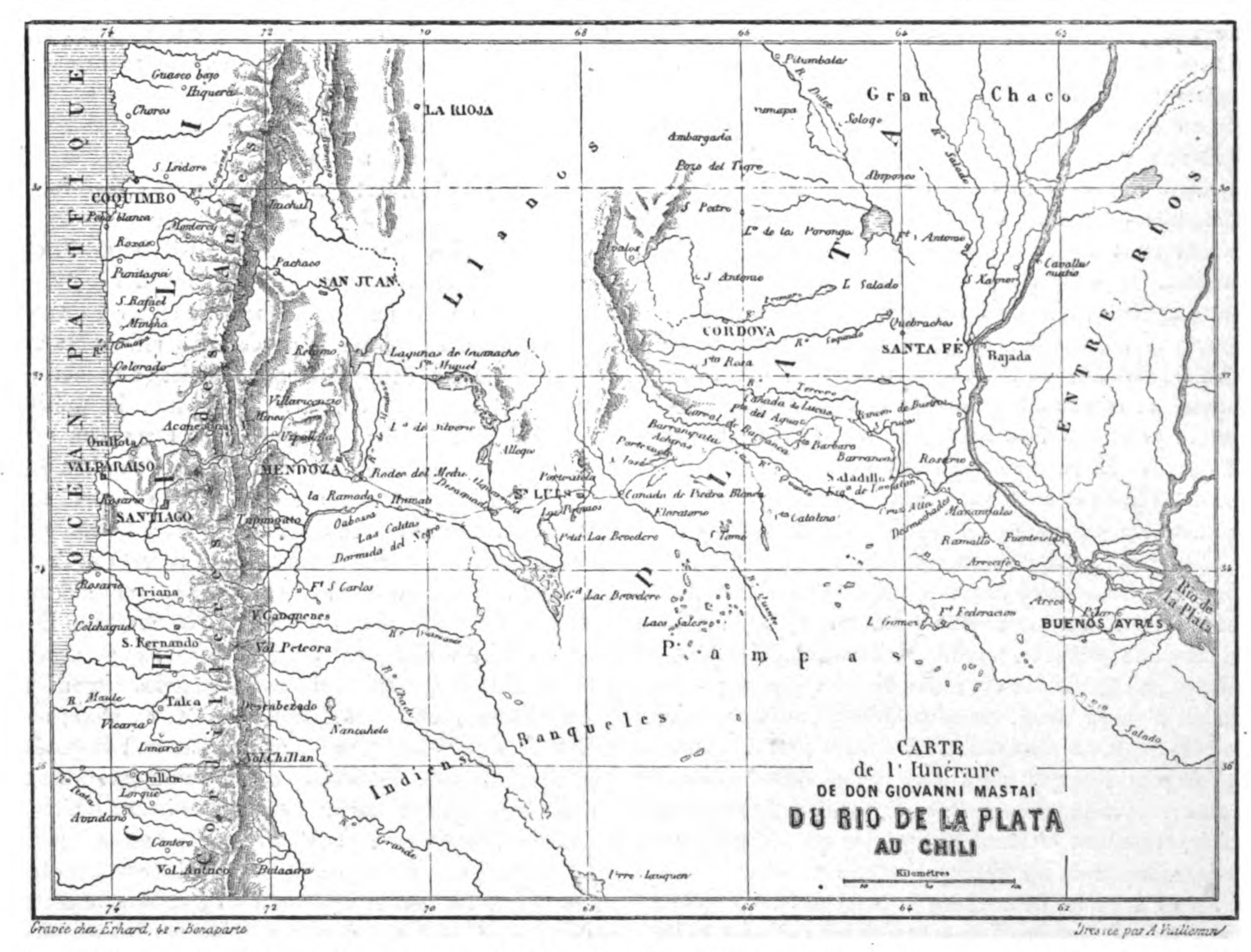
Le prélat descendit dans l'embarcation qui lui était destinée ; on se dirigea aussitôt vers la terre, mais à peine débarqués, les voyageurs furent conduits au Lazareth, et malgré leurs réclamations, malgré le caractère dont ils étaient revêtus, ils entendirent bientôt se fermer sur eux les triples verrous de cette véritable prison. La nouvelle étrange de cette sorte d'arrestation ne tarda pas à venir jusqu'à *l'Eloysa*, elle mit tout en rumeur à bord, comme on le pensera aisément, et l'abbé Sallusti alla sans hésiter à terre partager la captivité de ses compagnons. Ceci avait lieu le 16 octobre ; le 17, les trois membres réunis de la mission subissaient un premier interrogatoire, non pas comme celui auquel on admet les voyageurs au long cours qui ont enfreint parfois les ordonnances de santé, mais bien comme l'interrogatoire juridique auquel on soumet des gens réellement coupables ; l'abbé Sallusti nous a conservé une peinture assez originale de cette scène passablement étrange et nous le laisserons parler ici :

« Tout fut disposé pour le grand Sanhédrin, dit-il, et le nouveau prétoire de Pilate se trouva établi à l'entrée même du Lazareth. Ce fut là que vint siéger l'alcade de la ville, porteur d'une mine des plus refrognées et lançant parfois des coups d'œil qui voulaient être menaçants. En sa qualité d'autorité judicaire, la présidence, en effet, lui était dévolue. C'était avec un air de majesté mille fois plus imposant que celui qu'eût pu garder un proconsul romain, qu'il nous adressait les demandes auxquelles il nous fallait répondre. A côté de lui se trouvaient deux autres ministres de la justice, d'apparence tout aussi sévère, dont le fier aspect nous glaçait d'effroi et dont les regards nous faisaient trembler. Un notaire à maigre encolure, à figure cadavérique, ayant tout l'air d'un pharisien, devait enregistrer les demandes et les réponses. Or, quand tout fut prêt, on plaça, au milieu de cette vraie synagogue de gens mal disposés pour nous, un petit escabeau de bois sur lequel s'assit d'abord Mgr Muzi et chacun de nous ensuite, mais alternativement, pour passer par l'examen que nous avions à subir ; néanmoins, avant que l'interrogatoire commençât, on fit toutes les fumigations qu'inspire la crainte de la peste.... Cela terminé, nous fûmes interrogés successivement par le juge suprême sur notre pays, sur les emplois que nous y occupions, sur l'objet de notre mission. On voulait savoir si en nous rendant en Amérique nous y étions conduits par un but politique. A tout cela, il fut répondu catégoriquement et avec une bonne foi parfaite de la part de chacun de nous.... Les longues réponses n'étaient pas permises et il n'eût pas même été prudent d'entrer dans de grands détails : un oui, un non, était tout ce qu'il fallait dire quand la chose était possible, et en réalité c'était bien la réponse la plus sûre pour ne pas se compromettre. Toutefois, il ne nous avait pas été permis de demeurer ensemble durant l'examen, mais le local était disposé de telle sorte qu'on entendait les paroles adressées à chacun de nous et que nous pûmes

avoir ainsi la certitude, dès que le séance ut terminée, que nos réponses étaient conformes, ce qui en réalité devait avoir lieu, puisqu'on n'avait dit que la vérité pure. »

La séance ne se prolongea point, et les trois passagers de *l'Eloysa* se retirèrent pleins de joie ; l'entrée de la ville ne leur était plus défendue. Toutefois les magistrats de Palma se croyant investis d'un pouvoir qu'ils n'avaient certainement pas, firent tous leurs efforts pour arrêter, disaient-ils, une mission si contraire à la souveraineté de leur gouvernement : ils niaient que le saint-siége eût le droit d'envoyer dans l'Amérique du Sud des secours spirituels réclamés depuis longtemps par les populations que la victoire avait émancipées. Ils allèrent plus loin, ils sommèrent les envoyés du Chili de venir rendre compte sur l'heure des motifs qui les dirigeaient et de comparaître devant leur tribunal. C'eût été se reconnaître sujets de l'Espagne. Le docteur Cienfuegos et le P. Raymondo Arce s'y refusèrent énergiquement et ils se refusèrent également à quitter le brick. Cette persévérante fermeté eut tout le succès qu'on en pouvait attendre. L'évêque de Palma étant intervenu dans une négociation qui menaçait d'éterniser le séjour de *l'Eloysa* en Europe, et le consul de Sardaigne s'étant mêlé de l'affaire, la mission apostolique put bientôt reprendre la mer.

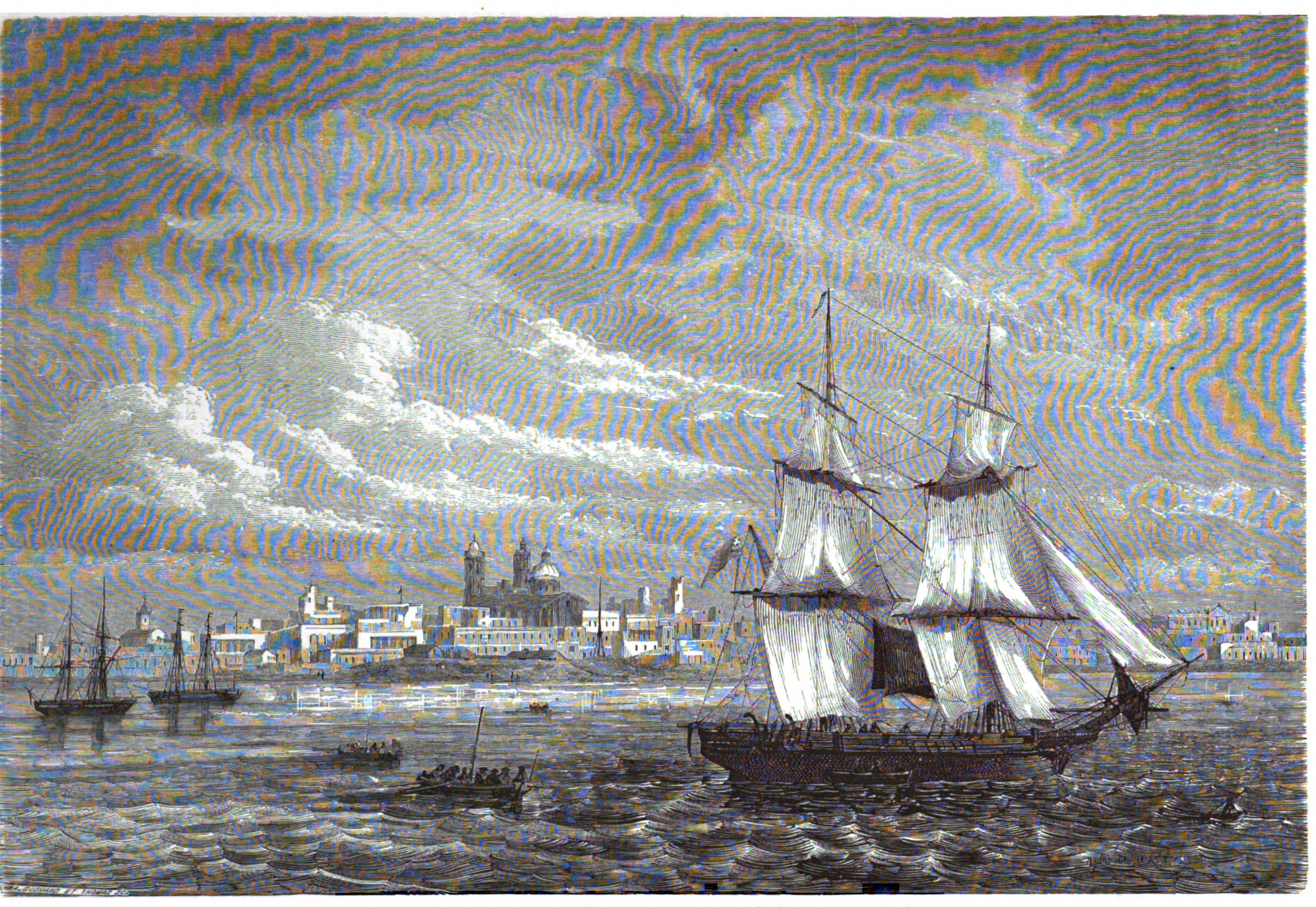
Un arrêt prolongé de trois jours, dans cette île si peu



hospitalière, avait eu lieu orcément et cependant la Méditerranée n'était pas encore redevenue calme ; le navire fut poussé de nouveau dans les eaux d'Ivica, puis forcé de rétrograder. On longea encore les côtes de la Catalogne, et le vent continuant de fraîchir, on fut bientôt devant la côte accidentée qui borde l'ancien royaume de Valence. Les Italiens et les descendants des Castillans unirent leurs souvenirs ; les vieilles légendes espagnoles qui, dans toutes les langues, ont fait le tour du monde, ne pouvaient manquer de revenir à la pensée des pieux voyageurs ; ils saluèrent la terre du Cid. Ce splendide panorama continua à se dérouler ; ils purent entrevoir la région enchantée d'où Isabelle chassa Boabdil ; ils aperçurent Malaga avec ses vignobles magnifiques, et bien d'autres villes parées encore de fleurs et de palmiers, mais enfin ils purent franchir le détroit hors duquel ils se croyaient un peu trop promptement à l'abri de toute mésaventure. Gibraltar leur était apparu durant la nuit scintillant de mille feux, comme une grande ville illuminée. Ils passèrent la journée du 28 non loin de cette immense forteresse, dans un lieu où ils furent admirablement accueillis, et ils entrèrent dans le Grand océan

Navigation jusqu'à Ténériffe.— Dangers courus par l'expédition. Corsaires de la Colombie. — Les îles du cap Vert.

Les premiers moments furent tout à l'admiration ; les côtes de Tarifa se développaient aux yeux des voya-



Vue de Montevideo en 1823 (capitainerie du port). Voy. p. 236. — Dessin de M. d'Hastrel, d'après nature.

geurs sous leurs aspects les plus variés; *l'Eloysa* marchait bon frais; on eut bientôt perdu de vue la terre : puis la mer devint grosse, il fallut endurer les mille ennuis qu'amène le mauvais temps. Un pénible accident se mêla bientôt à ces contrariétés; le docteur Cienfuegos tomba dangereusement malade, il suppliait qu'on le débarquât aux Canaries. Mais sans ce guide expérimenté qui avait sollicité l'envoi de la mission, qu'allait-elle devenir? Un temps déplorable accroissait son douloureux malaise. Le 3 novembre, il y eut un grain subit qui faillit faire sombrer le bâtiment. *L'Eloysa* dut uniquement son salut au coup d'œil prompt de son capitaine et à la rapidité de sa manœuvre. Dès le 4 novembre, heureusement, le temps s'était apaisé et le pic de Ténériffe apparaissait[1].

On a tout dit sur ce grand cône de verdure et de neige, qui n'a d'égal pour la majesté que le ciel, qui l'inonde de ses splendeurs (voy. p. 241). Après la tempête, un calme plat s'était fait tout à coup, la mer était encore émue, mais les vents ne soufflaient pas. Durant deux jours, les voyageurs se recueillirent devant la montagne. Durant deux jours, le soleil couchant vint parer à leurs yeux ce grand pic de ses radieuses magnificences[1]. La brise cessant, la chaleur était devenue insupportable; pas un souffle à la fin ne ridait la surface des eaux. Entraîné par des courants dont le capitaine ignorait l'existence, le brick s'en allait insensiblement à la côte; le danger devenait imminent. On lia une forte amarre allant du petit navire à la chaloupe qu'on avait mise promptement à la mer; puis à force de rames, les vigoureux matelots de *l'Eloysa* l'éloignèrent des rochers. Mais bientôt un grain subit la fit de nouveau bondir, et un vent frais qui succéda à la bourrasque lui permit de naviguer paisiblement au sein même de l'heureux archipel dont presque toutes les îles apparurent successivement, laissant parfois entrevoir, mais discrètement, leur beauté.

Le 5 au soir, la petite ville de Santa-Cruz se faisait voir encore dans le sud, ou, pour mieux dire, ses lumières brillaient au loin. La nuit était venue et les passagers dormaient profondément, lorsque les paroles stridentes qui s'échappaient du porte-voix les réveillèrent tous en sursaut. Le brick génois se trouvait en présence d'une frégate armée en guerre. Les histoires plus que terrifiantes qu'on faisait circuler alors sur les corsaires colombiens, rendaient le réveil peu agréable. On savait que quelques mois auparavant, l'équipage d'un navire génois, fait prisonnier par un de ces écumeurs de mer, avait été pillé et jeté sur un rivage désert avec un sac de biscuits pour tout approvisionnement. C'était en effet un corsaire de la Colombie qu'arraisonnait ainsi en anglais, dans la nuit, le capitaine Copello : cette visite fut plus rapide qu'elle ne fut menaçante. Le corsaire se fit montrer les papiers du bord, examina les rôles d'équipage, et une bouteille d'excellent Malaga qui lui fut offerte, scella son traité de bonne amitié avec la pacifique *Eloysa*.

1. Nous signalerons ici un monument géographique qu'on ne consulte pas assez, c'est le plan en relief du pic de Ténériffe exécuté par M. S. Berthelot, consul de France dans cette île.

La traversée du léger brick n'offrit ensuite aucun incident, si ce n'est celui qu'offrit peut-être la simplicité naïve d'un pauvre cuisinier. Comme il faisait brûler les sauces et charbonner son pain, le capitaine lui annonça un beau jour d'une voix terrible qu'il allait le faire fusiller. En présence des nombreux mousquets qu'on avait fait monter sur le pont, le pauvre Girolamo Passadore avait pris la chose au sérieux, il tremblait de tous ses membres et il fallut la bonté compatissante de D. Giovanni Mastaï et des autres passagers pour faire finir cette comédie, qu'autorisait peut-être un vieil usage, puisqu'on se trouvait déjà dans le voisinage du tropique où l'on se permet parfois tant de plaisanteries hasardées. On atteignit bientôt les îles du Cap-Vert, on admira leur belle végétation, mais on n'y relâcha pas.

Le négrier. — Un homme à la mer. — Fausse alerte. — Approches du continent américain.

Ce fut après avoir passé la ligne, le 27 novembre[1], que la mission apostolique eut un de ces douloureux spectacles si fréquents encore à cette époque et qui, pour l'honneur de l'humanité, se renouvellent plus rarement aujourd'hui. Le 8 décembre, dans la matinée, un calme plat arrêtait le navire; on cherchait quelque distraction dans l'éternelle pêche du requin, redite surannée de tant de voyageurs. Vers le soir, plusieurs passagers de *l'Eloysa* et des officiers du bord crurent pouvoir rendre visite à un brick, que l'absence du vent arrêtait comme eux. On avait craint un moment en se voyant suivi par lui, que ce ne fût un corsaire, mais son attitude paisible avait rassuré; c'était un bâtiment fin voilier encombré de noirs qu'on destinait au Brésil et qu'on allait vendre à Rio. Complétement nus, ou n'ayant qu'un pagne léger qui leur couvrait les reins à peine, ces pauvres gens se trouvaient liés deux à deux et une forte corde retenait ensemble plusieurs couples; mais ce qu'il y a de plus horrible à dire, le lien ne se relâchait point; tout le jour, ils étaient ainsi exposés à l'ardeur du soleil; la nuit, liés encore, ils dormaient dans l'entre-pont, parqués comme un vil bétail.

Interrogé sur la position géographique où l'on était, le commandant du négrier affirma que, selon son estime, on se trouvait à 45 milles du cap Saint-Thomas, vers 22° environ de latitude méridionale, dans le voisinage des côtes du Brésil. Cet avis était erroné. Selon les observations d'après lesquelles on s'était dirigé à bord de *l'Eloysa*, on se croyait infiniment plus éloigné du cap désigné ici; on dut supposer naturellement une erreur de calcul provenant des tempêtes nombreuses qu'on avait essuyées, et qui n'avaient pas permis toujours de prendre hauteur. On résolut de s'éloigner le plus promp-

1. Nous dirons en passant, que la mission apostolique n'échappa pas aux divertissements d'antique origine auxquels se livrent, lors du passage de la ligne les équipages de toutes les nations. Pour mieux dire, elle racheta son passage et ne voulut pas que le respect dû à des dignitaires de l'Église, diminuât en rien la joie des matelots. Le 27 novembre il fit réellement froid, et Mgr Muzi fut contraint de se couvrir de son manteau.

tement possible du cap Saint-Thomas, mais bientôt on reconnut l'erreur et l'*Eloysa* eut peine à retrouver sa route. Après le calme vint un temps horrible qui nuisit encore aux observations; l'eau à bord était corrompue et les vivres étaient rares; la traversée s'étant prolongée au delà des limites ordinaires, une déplorable parcimonie présidait aux repas, où l'on mangeait bien rarement autre chose que des volailles étiques et des pommes de terre. La navigation se poursuivit ainsi avec des fortunes diverses, durant plusieurs semaines, mais sans offrir aucun incident qui fût digne de remarque.

On approchait des côtes de l'Amérique, lorsque le 16 décembre, après une journée délicieuse, un de ces vents effroyables qui viennent du cap Horn, commença à souffler avec une véhémence qui dès lors devait fréquemment se renouveler. Le 17 décembre il se calma, mais le 19 il redoubla de force, et il fit faire à *l'Eloysa* neuf nœuds à l'heure. Dans la soirée, on commença à voir quelques-uns de ces oiseaux que les Portugais appellent en souvenir d'une triste légende : *as almas perdidas* (les âmes perdues), et dont l'apparition est toujours le signal d'effroyables tempêtes. Le capitaine et le pilote ne dissimulèrent pas aux passagers qu'ils allaient avoir à subir un grain terrible. En effet, dans la matinée du 21 décembre la mer grossit tout à coup et la vague devint épouvantable. Le 22 la tempête se déchaina.

On s'était réuni dans la chambre et l'on faisait la prière en commun, lorsqu'un violent coup de mer, prenant en flanc le navire, jeta D. Giovanni Mastaï contre la paroi opposée avec une violence dont il y a peu d'exemples : ce fut une sorte de miracle qu'il n'allât pas briser le front du P. Raymondo Arce, qui priait vis-à-vis de lui. Pietro Plomer, l'un des propriétaires du bâtiment et le docteur Cienfuegos furent également fort maltraités, mais on n'eut à regretter heureusement aucun accident plus sérieux.

Vers la fin de ce jour, le vent soufflait encore avec violence, mais on avait pu s'installer tant bien que mal à la table commune, lorsque vers le milieu d'un repas pris en toute hâte, la voix du capitaine Copello résonna jusqu'aux oreilles des passagers et jeta l'épouvante parmi eux. « Le canot à la mer... vite le canot à la mer.... » Plus prompt que les autres convives, l'abbé Sallusti monta sur le pont; toutes les voiles avaient été carguées en un clin d'œil, le bâtiment ne marchait plus. On venait de mettre en travers et le pilote forçait de la barre pour maintenir *l'Eloysa* sur le point qu'elle occupait au milieu de l'océan. Le narrateur du voyage l'avoue ingénument, il crut sa dernière heure arrivée. Il allait s'élancer vers sa cabine pour y prendre une capote avec quelque autre objet et se précipiter à tout hasard dans une embarcation quelconque, lorsqu'il apprit la cause du tumulte qui s'était tout à coup manifesté à bord. Le maître d'équipage, Paolino Canassa, se trouvait sur l'avant du navire un moment auparavant et préparait la sonde : tout à coup une vague formidable l'avait entraîné dans les eaux bien loin déjà du bâtiment. On lui avait jeté successivement une cage à poule, la loge d'un chien, un morceau de mât et bien d'autres objets encore qui s'étaient trouvés sous la main, mais le malheureux Canassa était déjà à un tiers de mille et tous le croyaient perdu. Il n'en fut rien heureusement; toutefois ce moment d'indicible confusion, que comprendront ceux qui ont vu tomber un homme à la mer, avait causé, à bord principalement, parmi ceux qui occupaient la chambre, les illusions les plus bizarres. Les uns avaient cru distinguer parmi les cris des matelots, le cri espagnol : *Tierra*, *tierra*; d'autres avaient entendu : *Guerra*.... *guerra*... et le souvenir des corsaires s'était tout naturellement présenté à leur esprit. Par le fait, le mot *tierra* avait été prononcé, on l'avait vociféré dans l'espace au pauvre nageur, parce qu'on était alors fort peu éloigné de la côte. Seul, D. Giovanni Mastaï avait vu tomber le naufragé que les vagues emportaient déjà, il s'était écrié : « Dieu ! ô mon Dieu !... » Puis il était monté sur le pont pour hâter le sauvetage. Tout ce tumulte n'eut pas en réalité d'autre conséquence; on avait mis le canot à la mer, trois braves matelots y étaient descendus en dépit des vagues, et ils avaient manœuvré avec tant d'habileté, qu'à environ deux milles de l'endroit où la chute avait eu lieu, ils avaient rencontré l'excellent nageur que ses forces abandonnaient. Ç'avait été à grand'peine, toutefois, qu'ils l'avaient pu faire entrer dans leur frêle embarcation; plus d'une fois leur vie à eux-mêmes avait été en danger, mais au bout d'une heure tout au plus l'équipage et les passagers serraient dans leurs bras le brave Paolino Canassa.

A cela près du pénible accident qui tenait encore tout le monde sous le coup d'une émotion très-facile à comprendre, la journée du 23 décembre se passa comme celle qu'on avait eue la veille; vers le soir seulement, le vent redoubla de furie, on allait à la cape. Pour éviter les coups de mer, qui pouvaient devenir dangereux et qu'on embarquait à chaque instant, les passagers descendirent tous dans la grande chambre. Le capot fut mis sur l'écoutille et assujetti fortement par des barres de fer, mais alors la chaleur devint telle et elle se mêlait à des émanations tellement méphitiques, que les plus robustes faillirent étouffer.

Dans la soirée le vent avait redoublé, il avait fallu carguer toutes les voiles, on était toujours à la cape; le brick prenait toutes ses précautions; on craignait, en approchant de terre, de rencontrer quelque écueil, et par le fait, jamais le bâtiment ne s'était encore trouvé en un aussi grand péril. La pluie tombait, le vent mugissait d'une façon effroyable; l'équipage se montra heureusement excellent, et toutes les manœuvres furent exécutées avec un zèle qui sauva probablement *l'Eloysa*. Telle était la force de la tempête que le capitaine, vieux loup de mer, avouait n'avoir jamais vu rien de semblable et que M. Pietro Plomer, qui avait fait quatre fois le voyage d'Amérique en Europe, abondait complétement dans son sens. Quelques-uns en vinrent même à croire que cet horrible bouleversement était dû à un tremblement de terre sous-marin.

La nuit, comme on peut le supposer, fut effroyable,

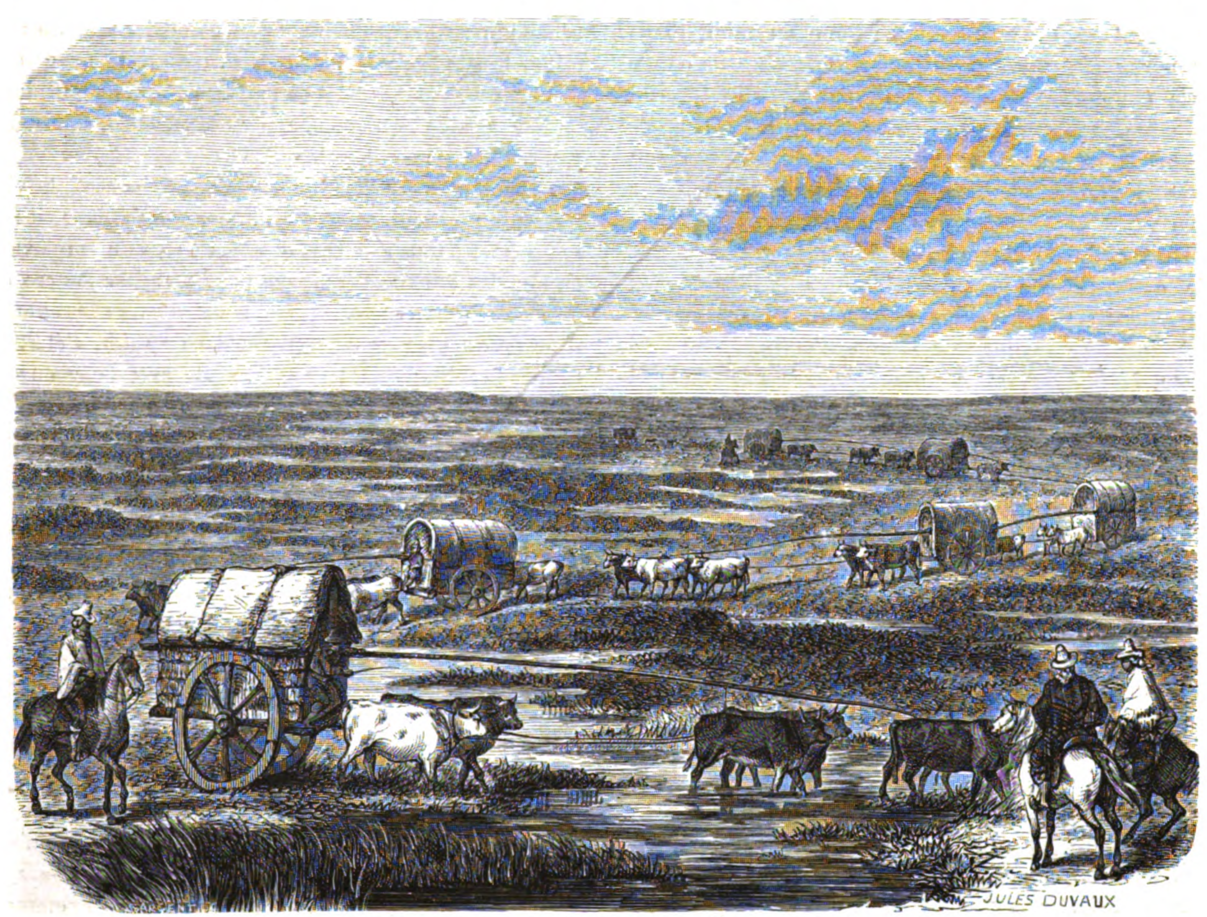


Vue de Buenos-Ayres en 1823 (voy. p. 235). — Dessin de M. d'Hastrel, d'après nature.

et nul ne put prendre un moment de repos. Mgr Muzi avait été contraint de se lever; D. Giovanni Mastaï était de nouveau en proie à un horrible mal de mer : au point du jour, la tempête continuait encore cependant, et si cela était possible, devenait plus menaçante. Le vent soufflait du S. O.; le brick embarquait à chaque instant des vagues immenses; les malheureux passagers durent regagner leur cabine. Dans cette triste position, il ne fallait pas même songer à se réconforter par le triste ordinaire qu'on servait journellement à bord de *l'Eloysa* : le pauvre cuisinier, qui ne craignait plus il est vrai d'être fusillé, grâce à la clémence des passagers, Girolamo Passadore était monté le matin sur le pont, et jetant un simple coup d'œil sur ce déchaînement inaccoutumé des éléments, était allé se fourrer à fond de cale. Il fallut bien se contenter de la triste pitance réservée ce jour-là aux matelots.

Les fêtes de Noël à bord de *l'Eloysa*. — La prise d'un faucon. Approches de la terre; on entre dans le Rio de la Plata.

Le vent soufflait moins violemment, les flots avaient calmé leur turbulence. On ne voyait plus sur l'étendue de l'océan, que ces grandes vagues qui signalent avec majesté la fin de la tempête : Noël était arrivé : toute espérance renaissait. A minuit, Mgr Muzi célébra la messe en y mettant la solennité que permettait la pauvreté du lieu, mais la mer était encore si agitée que les assistants pouvaient à peine se tenir : le jour vint et ce fut à son tour D. Giovanni Mastaï qui célébra le saint sacrifice. Le P. Raymond Arce dit la messe après lui et l'abbé Sallusti lui succéda : ainsi se passa cette fête de Noël, devant un humble auditoire.



Caravane dans les Pampas. — Dessin de J. Duveau d'après P. Schmidtmeyer.

Durant toute la journée du 26, une brise fraîche se fit sentir, qui put faire croire, à juste raison, qu'on approchait de la côte. Dans la matinée on jeta la sonde, mais sans résultats : rassuré sur le voisinage toujours dangereux de la terre, le capitaine poursuivit sa route sans crainte. On se divertit en donnant la chasse aux faucons de mer : l'un de ces oiseaux se laissa tirer plusieurs coups de fusil sans être atteint. Au lieu de fuir après chaque détonation, il allait se poser sur un point saillant où il semblait plus facile de le tirer. On l'épargna; à la fin il alla se percher sous la poupe et l'on s'empara de lui, comme on s'empare parfois, au Chili, des condors; on lui jeta le laço. Ce bel oiseau ressemblait à l'épervier d'Europe, mais avec quelque chose de plus majestueux; il portait la tête haute, son regard était impérieux, ses ailes brunes offraient une immense envergure.

A une heure plus avancée, on jeta de nouveau la sonde et l'on trouva 47 brasses avec fond de sable; à minuit on n'amena plus que 37 brasses, et en effet le 27, vers trois heures de l'après-midi, un matelot qui était dans la hune cria : terre! Mille vivat, mille cris de joie lui ré-

pondirent ; les marins génois ôtaient tous leur bonnet, on saluait réellement la terre : depuis près de trois mois on la souhaitait.

Le premier point de la côte que l'on aperçut fut l'*isla de Lobos*, puis le cap Sainte-Marie. L'île des Loups-Marins était à cette époque complétement déserte et ne recevait guère (et encore de temps à autre) que quelques pêcheurs qui venaient, armés de simples gourdins, donner la chasse à ces phoques dont la peau, d'un brun violacé, est si recherchée du commerce. Le cap Sainte-Marie restait au nord du continent et se trouvait comme parsemé de petites cabanes destinées aussi à abriter quelques paysans et quelques pêcheurs. Les portions de cette pointe de terre les plus habitées sont justement les deux extrémités : l'une au midi, l'autre au nord ; elle regarde également le rocher qu'on appelle *las Animas*, en souvenir d'une vieille tradition indienne, qui désignait comme étant le séjour des esprits la montagne assez basse, mais toujours couverte de forêts sombres à laquelle on a imposé ce nom.

Du cap Sainte-Marie à l'extrémité du cap San-Antonio, on ne compte pas moins de quarante lieues d'étendue. C'est cet espace immense que tous les géographes s'obstinent à désigner sous le nom d'embouchure de la Plata. L'abbé Sallusti fait observer avec quelque apparence de raison que c'est un golfe bien plutôt que la bouche d'un fleuve.

Toute la nuit du 27 se passa donc sans que *l'Eloysa* avançât davantage pour se rapprocher de Maldonado, de las Animas et du Pain de Sucre ; dans ces parages, la sonde ne donnait plus que quatorze brasses, et pénétrer plus avant sans pilote n'eût pas été prudent. Malgré le calme absolu qui se manifesta durant la journée du 28, bientôt l'événement prouva combien cette disposition était sage. Vers le soir, une tempête horrible succéda à ce repos trompeur, et la situation devint d'autant plus critique, qu'en continuant lentement sa route le petit bâtiment naviguait dans des eaux peu sûres. D'une part, en effet, il avait à redouter la côte, de l'autre le *banco de los Ingleses*, où tant de navires vont se perdre ; le capitaine ne pouvait dissimuler complétement son inquiétude ; il avait reconnu, dans l'aspect de l'atmosphère, des signes menaçants. Le typhon, néanmoins, ne se déclarait pas ; *l'Eloysa* pouvait encore avancer, mais arrivée près du banc des Anglais, voilà que se déchaîna tout à coup dans sa fureur ce vent redouté qui vient des plaines auxquelles il a pris leur nom, et qu'on appelle le *pampero*. Il fallut alors rétrograder et se réfugier derrière l'île de Flores, où l'on espérait avoir à la fois un abri contre le vent et une protection suffisante contre le courant parfois irrésistible du fleuve. L'île de Flores, comme le dit fort bien M. l'abbé Sallusti, a reçu ce nom charmant par pure ironie ; elle ne se compose que de deux écueils parfaitement dépouillés de toute végétation, sur lesquels on n'aperçoit pas autre chose que de rares et pauvres cabanes, avec quelques maisons moins misérables de pêcheurs. Ce fut derrière ces écueils, où l'on avait environ sept brasses d'eau, que le brick jeta sa maîtresse ancre : les deux rochers défendaient bien *l'Eloysa* contre l'impétuosité du courant, ils ne pouvaient la protéger contre la fureur de l'ouragan. Pour se faire une juste idée de ce vent du sud-ouest, qu'on appelle le pampero, il faut avoir ressenti ses fureurs ; un de nos compatriotes, qui naviguait dans ces parages vers l'époque où les parcourait la mission apostolique, a dit avec une parfaite justesse d'expression : « C'est à la fois l'ouragan des Antilles et le tourbillon des grands déserts du Sahara.... J'ai vu souvent s'élever en plein midi un nuage opaque, semblable à un immense rideau, qui, après avoir donné une couleur livide au soleil, grandissait, s'élargissait subitement sur l'horizon, et obscurcissait tellement l'atmosphère qu'il devenait impossible de distinguer les objets les plus voisins ; c'était le signal de la tourmente.... Alors le nuage crevait et se résolvait bientôt en tourbillons qui ne laissaient, au lieu de pluie, qu'une poussière blanchâtre, semblable aux cendres d'un volcan[1]. »

Le pampero soufflait donc avec son irrésistible violence ; la position devenait critique pour *l'Eloysa*, il fallait gagner à tout prix la pleine mer ; en vain employait-on tous les bras de l'équipage pour arracher l'ancre du fond où elle était mouillée, elle résistait à tous les efforts ; il ne restait plus qu'un seul moyen de salut, c'était de couper le câble ; ce fut ce qu'exécuta avec beaucoup de sang-froid et d'adresse le maître charpentier, assisté d'un brave matelot. On s'abandonna alors à l'impétuosité du vent ; le brick semblait emporté par une puissance égale à celle de la foudre : aussi, bientôt n'eut-on plus rien à craindre de tant d'écueils menaçants. Au point du jour, le navire se trouvait complétement en dehors de l'embouchure du Rio de la Plata, à plus de quatre-vingts milles de l'île de Flores, c'est-à-dire en pleine mer : on n'avait plus rien à redouter.

Rentrée en rivière. — Arrivée devant Montevideo. — Rencontre d'un bâtiment naufragé. — *L'Eloysa* fait éviter, par ses signaux, ce triste sort à deux navires anglais. — Bourrasque furieuse. — Nouveau danger. — Nuée de moustiques.

L'Eloysa resta un jour entier dans les parages qu'elle avait pu atteindre ; cependant, à la tempête avait succédé un calme qui ne permettait plus d'avancer ; on commençait à espérer de pouvoir faire route, lorsque le pampero souffla avec plus de violence que jamais, si bien que le capitaine ne put s'empêcher de s'écrier : « Le monde va donc finir, car tout est fini pour nous. » L'opinion sinistre du brave marin génois était partagée, il faut le dire, par le pilote ; mais, à midi, le pampero cessa, un vent favorable enfla les voiles de *l'Eloysa*, et le brick rentra en rivière.

Il suivit rapidement la route qu'il avait déjà parcourue, et, grâce à l'habileté du capitaine, il franchit heureusement le banc des Anglais, célèbre alors par tant de catastrophes, et où devait bientôt périr, avec trente-six

1. Arsène Isabelle, *Voyage à Buenos-Ayres et à Porto-Allegre*. Le Havre, 1835, 1 vol. grand in-8.

passagers, le courrier de Montevideo, si bien habitué à ne rien redouter dans ces parages. Après avoir franchi ce point dangereux qu'on appelait alors parfois le tombeau des marins, *l'Eloysa* alla mouiller devant le port de Montevideo dans la matinée du 1er janvier 1824 [1].

Cette cité charmante, asile de tant de Français courageux, n'avait pas encore mérité la dénomination de Nouvelle-Troie, surnom que lui a valu un siége de dix ans. Il s'en fallait bien néanmoins qu'elle jouit alors de la tranquillité qu'elle avait eue naguère sous les vice-rois : elle était bloquée par l'escadre brésilienne. Sa vue enchanta les membres de la mission apostolique, qui venaient cependant de quitter Gênes, la ville des splendides édifices. A cette époque, la capitale de l'Uruguay ne comptait pas plus de quatorze mille âmes, mais ses rues spacieuses et alignées, ses élégantes habitations bâties sur le penchant de la colline lui donnaient un aspect qui ne devait plus s'effacer du souvenir des pieux voyageurs. (Voy. p. 229.)

Le port de Montevideo est formé par une sorte de baie; c'est une pointe de l'Océan qui entre dans les terres, il est donc passablement sûr : au levant se déploie une plaine admirable, couverte d'habitations rurales, et dès lors on ne peut mieux cultivée; au couchant, les yeux se reposent sur les édifices de la cité. Le brick génois ne s'arrêta devant cette ville que pour remplacer son ancre et prendre des pilotes pratiques. La mission apostolique fut visitée néanmoins par les principaux habitants. Le chapitre, suivi de quatre ecclésiastiques, se présenta devant l'archevêque des Philippines, puis vinrent deux dominicains, l'un appartenant au Chili, l'autre à Lima; dès le soir, *l'Eloysa* reprit sa route ayant le vent en poupe. La nuit se passa à merveille, et le 2 janvier, dans la matinée, on atteignit l'endroit où les eaux du fleuve cessent d'être salées. On était entre Montevideo et Buenos-Ayres; l'hydrographie du fleuve n'était pas faite alors comme elle l'a été depuis; on se voyait contraint de jeter la sonde à chaque moment dans la crainte des bancs de sable. Vers midi, la carcasse d'une frégate, dont la hune et l'extrémité des mâts seulement s'apercevaient encore, fit assez comprendre que les précautions signalées ici, et qui sembleront aujourd'hui peut-être exagérées, n'étaient pas inutiles. On alla mouiller, pour la nuit, près de ce bâtiment naufragé. Le lendemain, *l'Eloysa* fut assez heureuse pour sauver, par un bon avis, deux navires anglais qui, n'apercevant pas le lieu où la frégate s'était perdue, se dirigeaient droit sur ce banc.

Le petit brick avait poursuivi heureusement sa route, lorsqu'on arriva à l'*Ensenada de Barragan*, et là, comme s'il eût été dit que la pauvre *Eloysa* n'éviterait aucune des calamités qui viennent parfois assaillir les bâtiments les plus sûrs dans ces parages, une tempête subite se déclara, on cargua toutes les voiles, et l'on jeta l'ancre. C'était une rafale terrible mêlée de tonnerre; la foudre tombait à tout moment sur la rive, ou bien allait s'éteindre dans le fleuve même; et ce spectacle terrible devint si menaçant, qu'on crut à l'incendie inévitable des navires. L'*Ensenada de Barragan* est une sorte de crique formée par le Rio de la Plata et une toute petite rivière qui se jette dans son sein par le côté méridional. On y voyait dès lors quelques habitations, mais les inondations du fleuve les empêchaient de se multiplier. Sur la côte septentrionale se déploya bientôt, aux yeux de la mission, *Colonia del Sacramento*. Durant cette navigation difficile sur le fleuve, Mgr Muzi, dont la santé s'était depuis longtemps dérangée, se sentit plus malade encore; le temps était d'ailleurs des plus inconstants, les grains mêlés de tonnerre succédaient au calme; enfin, le 5 janvier, vers deux heures de l'après-midi, comme on marchait avec vent arrière, on découvrit au loin Buenos-Ayres; mais alors, une plaie d'un nouveau genre vint menacer *l'Eloysa;* une nuée épaisse de moustiques, franchissant le fleuve, vint en effet l'assaillir. Il faut avoir réellement subi le supplice que vous infligent ces petits insectes ailés dans l'Amérique du Sud, pour se faire une juste idée de ce qu'eurent à souffrir nos voyageurs : les mâts étaient littéralement comme animés à leur surface, et la couleur du bois disparaissait sous l'adjonction de ces myriades d'insectes piqueurs.

Arrivée devant Buenos-Ayres. — Refus d'y faire une entrée solennelle. — Réception nocturne.

Le vent n'avait pas cessé d'être excellent depuis le 3 janvier. *L'Eloysa* jeta l'ancre enfin devant Buenos-Ayres dans la soirée. Aussitôt elle reçut un message qui lui assignait la position qu'elle devait occuper dans le port, et qui lui annonçait pour le lendemain, vers huit heures et demie, la visite de la santé; jusque-là, toute communication avec la ville lui était interdite, et des gardes furent mis à bord. A six heures, sept coups de canon saluaient la ville. A la troisième décharge d'artillerie, un des passagers, M. Perez, voulant acclamer sur les rives de l'Amérique l'heureuse arrivée de la mission apostolique, s'écria : *Vive Mgr l'archevêque!* et on lui répondit : *Evviva il vicario apostolico! evviva l'America! evviva il Chile!* Puis des cris de joie se mêlèrent à ces hourras de l'équipage.

A l'heure indiquée, et avant qu'on eût reçu la visite de la douane, le gouvernement suprême expédia vers *l'Eloysa* le capitaine du port suivi de trois messagers. On invitait Mgr Muzi à descendre dans une embarcation magnifiquement décorée qui devait le conduire sur la grève où l'attendaient les autorités ecclésiastiques, militaires et civiles. On avait préparé, en effet, au vicaire apostolique une réception solennelle, et l'on voulait le conduire en grande pompe du rivage à la cathédrale, où le *Te Deum* devait être chanté. L'état déplorable de santé où se trouvait l'archevêque des Philippines, le désordre même de ses équipages, résultat forcé d'une pénible navigation, d'autres obstacles encore procédant des autori-

1. On voit dans Francisco Albo, dont le travail sur le premier voyage autour du monde nous a été conservé, ce curieux passage : Droit sur le cap (Sainte-Marie), il y a une montagne faite comme un *sombrero*, auquel nous avons imposé le nom de ***Montevidi***, on l'appelle maintenant par corruption *Santo-Vidio.* » C'est de nos jours Montevideo. (Voy. Fernandez de Navarrete, *Coleccion de documentos y viajes*, t. IV.)

tés chiliennes, l'empêchèrent d'accepter ces honneurs. Le gouvernement suprême renouvela à trois reprises différentes ses propositions; les motifs qui avaient guidé lors d'un premier refus n'ayant pas changé, la réponse fut toujours la même, et cette persistance eut pour la mission, il faut le dire, les plus fâcheux résultats. L'envoyé du Chili, le docteur Cienfuegos, se rendit néanmoins à terre; il avait promis que l'embarcation qui le conduisait sur la plage viendrait reprendre immédiatement ceux des membres de la mission qui voudraient quitter le brick. La chaloupe ne revint que fort avant dans la nuit, et ce ne fut qu'à une heure du matin environ que Mgr Muzi put quitter le navire. En dépit de ces petites contrariétés, l'aspect de la ville charma les nouveaux débarqués, et il faut dire que toutes les maisons qui bordent la plage ayant été illuminées, et ces milliers de lumières se trouvant reflétées par les eaux du fleuve, l'illumination spontanée offrait un spectacle merveilleux.

Buenos-Ayres avait jadis un môle, tout le monde le sait; une épouvantable tourmente l'ayant détruit au siècle dernier, jusqu'à ce jour il n'a pu être remplacé. On est forcé de débarquer dans la ville de la façon la plus bizarre; on s'y rend sur ces grands chars haut montés que l'on appelle des *carretillas*, et dont les roues immenses vous empêchent d'être mouillés. Les carretillas sont traînés par des mules, mais, quelque sûr que puisse être le pied de ces animaux, les accidents ne sont pas impossibles. Les robustes marins génois prêtèrent leurs épaules aux membres de la mission, et ce fut ainsi qu'ils débarquèrent sur les rives de l'Amérique du Sud vers deux heures du matin. (Voy. p. 232.)

Malgré cette heure avancée, et nonobstant le refus trop bien motivé du nonce, la mission apostolique trouva un peuple nombreux sur la rive. Tout le monde se pressait autour de Mgr Muzi, de D. Giovanni Mastaï et de l'abbé Sallusti; c'était à qui saisirait la main du prélat pour la baiser. Aujourd'hui encore, plus d'un vieillard, plus d'un homme mûr, alors enfant, se rappellent le pontife ignoré qui suivait l'archevêque, et dont le regard peignait l'affectueuse bonté. « Beaucoup d'enfants nous précédaient, dit l'abbé Sallusti; beaucoup de jeunes gens marchaient deux à deux tenant des lampions de verre à la main.... et je me rappelai alors l'entrée du divin Sauveur dans Jérusalem... Il y eut même dans cette foule plus d'un religieux vieillard, qui, se rappelant les paroles de l'Évangile, répétait en latin : *Benedictus, qui venit in nomine Domini : hosanna in altissimis.* »

Ce fut ainsi que l'on arriva à l'hôtellerie des Trois-Rois, tenue alors par un Anglais, que le récit dont nous suivons pas à pas les indications, traite de galant homme dans l'étendue du mot; il est bien certain que les heures de retard avaient été mises singulièrement à profit aux Trois-Rois pour recevoir dignement la mission, sur le commandement du docteur Cienfuegos. Le repas qu'on servit à Mgr Muzi était digne des fameuses cènes de Salomon, pour lesquelles on tuait chaque jour dix bœufs engraissés et vingt bœufs tirés des pâturages; puis cent béliers, en ne tenant compte des cerfs, des chevreaux ni des buffles. Les buffles à part, le pays y prêtait; mais ce qui était supérieur peut-être aux festins de Salomon, c'était la délicatesse qui régna durant le service, l'élégance toute moderne qui présidait au repas. Rien n'y manquait, ni les fleurs, ni les vases précieux, ni les vins les plus estimés d'Europe, et il est bien certain que toutes les ressources du pays furent mises à contribution alors pour que les passagers de *l'Eloysa* pussent oublier les heures d'épreuve ou bien les privations fâcheuses de leur longue navigation.

Séjour à Benos-Ayres [1]. — Départ de cette ville. — Premiers incidents du voyage.

Malgré cette réception splendide, qui ne venait pas d'ailleurs des autorités de Buenos-Ayres, la mission apostolique n'eut pas toujours à se louer de son séjour dans la capitale des États argentins. La population se pressait au-devant du vicaire apostolique; mais les membres du gouvernement n'avaient point oublié son refus répété de se rendre à leurs invitations pressantes. Une certaine froideur régna dès lors entre les autorités et la mission. Les choses même allèrent plus loin : l'ecclésiastique qui administrait le diocèse, l'abbé Zavaletta, après avoir concédé à Mgr Muzi le droit de confirmation, le lui retira, à la vive contrariété des fidèles. Les nouvelles que l'on recevait à la même époque du Chili n'avaient pas un caractère plus favorable. Il avait été décidé à Santiago, dans une séance fort tumultueuse de la Chambre représentative, que la mission demandée à Rome serait parfaitement accueillie, mais qu'elle ne pourrait être que temporaire. Douze jours s'écoulèrent dans cette alternative, et, comme on le verra par la suite, ce fut ce léger retard dans un voyage aventureux qui devint le salut de la mission.

Le 16 janvier 1824, à neuf heures du matin, on quitta la ville : on avait reçu les visites du clergé; mais l'affluence des personnes qui réclamaient la bénédiction du vicaire apostolique était si considérable, qu'on eut quelque peine à s'en dégager. Les membres de la mission remplissaient deux carrosses de forme passablement antique, tirés par quatre chevaux. Un de ces immenses chariots couverts, qu'on désigne sous le nom de *carretera* et qui devait transporter les provisions, suivait les voitures. Chaque cheval était monté par une sorte de postillon prenant le titre de cocher, et qui guidait sa monture. Une ordonnance à cheval, en grand uniforme, précédait le modeste cortége, ou parfois se mettait à sa suite. Mais un postillon prenant toujours l'avance, allait au grand galop faire préparer les relais.

Outre les membres de la mission, quatre jeunes Chiliens qui accompagnaient le docteur Cienfuegos et deux serviteurs, la caravane ne comptait pas moins de douze

1. Buenos-Ayres a été l'objet de trop de descriptions, lorsque Rivadavia était simplement ministre en 1824, pour que nous essayions de le faire connaître. Notre dessin représente cette ville telle qu'elle était à cette époque (v. p. 248); elle avait alors quatre-vingt-quinze mille habitants.

cochers, et plus tard, lorsqu'on eut à redouter les sauvages dans les pampas, six gauchos durent être adjoints avec autant de chevaux, aux hommes conduisant les relais.

Le premier jour, on fit tout d'une traite quinze milles, et l'on ne s'arrêta qu'à Moron, mais il est vrai que la route était excellente. La confirmation fut administrée dans ce joli endroit à plusieurs fidèles. Ce fut là qu'on fut à même d'admirer ces champs de fenouil et surtout ces bois sans fin de pêchers, que ne peuvent assez contempler les voyageurs.

A Lujan, ou *Santos lugares*, un misérable rancho où M. Muzi avait passé la nuit, fut tout à coup paré de tentures de damas par le curé du lieu. On y transporta un riche autel et six candélabres d'argent massif, et la première messe du vicaire apostolique fut ainsi célébrée au sein de la pampa. Immédiatement après, D. Giovanni Mastaï, l'abbé Sallusti et le P. Raymondo Arce se rendirent à l'humble église du village, où trois autres messes furent dites. On allait entrer dans les campagnes solitaires; plus d'un péril allait être bravé.

Lujan et son digne curé furent quittés le même jour, mais la pampa encore voisine de Buenos-Ayres et ses innombrables *mataderos* ont été décrits par tant de relations, que nous ferons grâce à nos lecteurs de ce qui offensa si souvent l'odorat, sinon la vue, de nos voyageurs.



Indiens pillards (*Correria de Puelches*). — Dessin de Duveau d'après l'album de M. Claude Gay

Nous ne parlerons pas non plus ici ni du tiruteru ou pavon armé, si bien décrit par d'Azara, ni des innocents viscachas, ces petits rongeurs de l'espèce des chinchillides, dont les innombrables terriers mettent en péril les carrosses les mieux construits. Tout cela était neuf pour l'Europe en 1824, mais depuis, tout cela a été répété jusqu'à satiété. A Conchas, on comprit une des souffrances du désert : l'eau était pour ainsi dire corrompue; on la tirait d'un puits dont la margelle se composait d'os blanchis et amoncelés.

Nous nous garderons bien de suivre la caravane de relais en relais, quand même elle eut à traverser le rio Arrecife en canot, laissant passer à gué les voitures. Ce qu'on a dit en somme de plus juste sur les pampas, c'est qu'un jour de voyage dans ces plaines monotones ressemblait on ne peut mieux à un autre jour. La seule variété qu'on puisse constater ne tient nullement aux aspects du paysage ou même aux jeux de l'atmosphère, qui sont partout à peu près les mêmes; elle est de nature plus vulgaire : il y a les jours où l'on n'a rien à manger, pas même de *charque* [1], si l'on ne s'est fait suivre de ses provisions; puis d'autres jours où l'on ne meurt pas de faim; dans ces heureuses occasions, on s'est procuré à grand'peine du bœuf, du maïs et parfois du pain.

A San-Pedro, par extraordinaire, on eut un dîner

1. Viande sèche; sa dénomination vient du mot péruvien *charqui*, lanière.

confortable, mais pour ne point revenir sur ce point, voici comment fut logé le pieux voyageur, alors inconnu, qui devait avoir un jour pour demeure les salles du Vatican : il ne trouva pour se réfugier durant la nuit, qu'un appentis sans porte, couvert à peine d'un chaume délabré. « Vraie cabane d'astronome, dit l'abbé Sallusti, et d'où l'on pouvait, sans quitter son lit, observer à l'aise les planètes. » Mais par le fait, cette riante habitation n'était que le garde-manger du maître de poste, sentinelle solitaire placée aux dernières frontières de la civilisation. Des planches grossières, suspendues par des cordes liées aux poutres du support, y descendaient de la toiture, et c'était sur ces étagères élégantes qu'on avait amoncelé des quartiers de viande tuée depuis plusieurs jours, du maïs, des fromages, des cuirs, des peaux destinées à sécher ; qu'on se figure la nature des parfums s'exhalant de ces dressoirs. D. Giovanni Mastaï et son compagnon l'abbé Sallusti demeurèrent cependant dans ce réduit affreux, mais le lendemain heureusement ils purent respirer les senteurs embaumées des rives du Parana ; on avait atteint cette rivière magnifique qui, avec l'Uruguay, forme l'une des limites de ce qu'on appelle aujourd'hui la Mésopotamie argentine, pays admirable, qui n'a pas moins de 11 000 lieues carrées.

C'est là que grandit en paix, surtout depuis cinq ans, la riante cité fédérale, capitale de tous les États argentins, mais *Ciudad de la bajada del Parana* n'était rien alors, et les voyageurs passèrent outre. Ils quittèrent même bientôt, pour quelques heures, les bords enchantés qui un moment avaient reposé leurs regards.

Saint-Nicolas. — Rosario. — Desmochados ou les mutilés. — Incursions des sauvages. — Dangers courus par la mission.

A partir de Saint-Nicolas, que l'on avait atteint dès le 19, on ne voyageait plus sur le territoire de Buenos-Ayres, on allait entrer sur celui de Santa-Fé. La première cité importante qu'on devait rencontrer était Rosario ; on y parvint le 21. Cette ville si florissante aujourd'hui, véritable port de la capitale, comptait alors tout au plus 7 000 âmes, en y comprenant la population des environs ; elle en a maintenant 12 000. Le curé s'empressa de venir au-devant du vicaire apostolique et la confirmation fut donnée solennellement à des milliers de fidèles[1].

Dans la matinée du 23, on quitta cette ville si animée, et ce fut alors que l'on commença à abandonner les rives majestueuses du Parana, que l'on avait longtemps côtoyées. Candelaria, Orqueta, apparurent tour à tour. Ce fut dans ce dernier endroit qu'on vit le premier Indien pampa que l'on eût encore rencontré. On devait bientôt n'entendre que trop parler des gens de sa race. A six lieues de là, on atteignit une maison de poste désignée sous le nom sinistre de *Desmochados* (les mutilés)[2]. Le nom conservé à cette habitation solitaire rappelait un épouvantable événement. Quelques années auparavant, des Indiens cavaliers avaient surpris le maître de poste, environné de ses nombreux serviteurs, et les sauvages avaient contre toute attente, laissé la vie à ces pauvres gens, mais pour se donner l'horrible joie de leur couper à tous les pieds et les mains et pour les abandonner dans cet état effroyable.

Habitué à de sanglantes incursions, Desmochados avait de plus récents souvenirs ; dix jours auparavant le passage de D. Giovanni Mastaï et de Mgr Muzi, une troupe de 300 Indiens cavaliers s'était présentée devant la tour qui défend ce passage. Le brave maître de poste avait eu le temps de s'y renfermer, et, muni d'une carabine excellente, il avait tué à la troupe désordonnée un homme, puis mis hors de combat plusieurs guerriers que leurs chevaux avaient emportés. Ces hommes farouches comprenant l'impuissance de leurs armes, s'étaient retirés, mais le sang versé avait dû être racheté par le sang : un pauvre pasteur n'avait pu éviter leur rencontre. Vingt coups de lance lui avaient donné la mort, puis ces implacables sauvages l'avaient coupé par morceaux. Ce qu'on ignorait alors, on le sut plus tard : pareil sort était réservé à chaque membre de la mission. Imparfaitement informés par leurs espions, les Indiens comptant sur un butin considérable s'étaient rassemblés en hâte pour piller la caravane ; ils ne s'étaient trompés (on en eut alors la certitude) que sur le moment précis du passage des étrangers. Le séjour de la mission à Buenos-Ayres l'avait certainement sauvée. Mais qu'il se prolongeât de deux semaines entières, la tragédie s'exécutait. Trois jours après le passage des voyageurs, les Indiens revinrent aux mêmes lieux, et vingt malheureux péons qu'ils rencontrèrent, furent massacrés impitoyablement par eux ; les marchandises qu'ils escortaient furent emportées ; un seul de ces hommes, horriblement blessé, se dressa du milieu de ce monceau de morts, et raconta le combat.

Ce sont les Puelches, les Pehuenches, les Ranquelès qui ensanglantent ainsi le désert, et ces guerriers sont certainement plus redoutables que les Indiens du sud. Abrités sous les tentes de cuir qu'ils transportent en un clin d'œil dans les parties les plus reculées des pampas, ils vivent presque exclusivement de viande de cavale, et ne s'enrichissent que de rapines.

Qu'on les appelle *Correrias*, comme cela a lieu au sein des États argentins, qu'on les désigne sous le nom de *malons*, ainsi que cela a lieu au Chili, ces incursions de sauvages pillards sont toujours suivies d'horribles mêlées. Maniant sans peine leur forte lance, avec laquelle ils soulèvent un homme pour mieux jouir de son agonie, faisant tourner au-dessus de leur tête l'arme antique de leurs aïeux, qui ne manqua jamais son but, avec les *bolas*, ils clouent à la terre ceux que la pique n'a pas frappés. Mais les jours de ces triomphes farouches sont sur le point de finir, des postes de vétérans, toujours prêts à combattre ces barbares, se fondent chaque année ; la civilisation conquiert de jour en jour du terrain sur ces nomades : Urquiza sera l'exterminateur de leur race, ou bien saura la pacifier.

A *Frayle muerto*, petit endroit où l'on fut traité à mer-

1. Le travail substantiel, fruit d'une longue résidence dans ces contrées, que fait imprimer le Dr Martin de Moussy, donnera sur Rosario et les autres villes de ces régions tous les détails désirables.
2. Du mot castillan *desmochar*, mutiler, tronquer.

veille, Mgr Muzi avait reçu, par l'entremise du docteur Cienfuegos, un message du clergé de Cordoba. Le vicaire apostolique crut devoir répondre directement : ceci blessa l'envoyé chilien ; il se sépara de la mission, ou, pour mieux dire, voyagea seul désormais. Sa voiture, fracassée à deux reprises différentes, les accidents qui en résultèrent pour sa santé le firent repentir sans doute plus d'une fois d'avoir adopté cette décision. On le retrouva néanmoins sain et sauf à Mendoza au moment où l'on se préparait à traverser la Cordillère.

Changement de route. — Aspect nouveau du paysage. Cordoba. — Mendoza. — Santiago.

Quelque temps avant cet incident, à l'Esquina de Medraño, on avait dit à Mgr Muzi qu'il devenait absolument indispensable de changer de route pour se dérober aux courses armées des Indiens. A cette dernière station, on commença à se diriger momentanément du nord au sud, tournant en quelque sorte le dos au lieu où l'on se rendait. Accablés littéralement par la poussière et par la fatigue, ce fut après que les eaux limpides de l'Arroyo de San-Jozé les eut rafraîchis que les membres de la mission reprirent leur route directe.

La caravane n'était plus précédée par une ordonnance, le luxe d'un courrier militaire s'était éclipsé avec le départ de Don Jozé Cienfuegos. Nos voyageurs n'en continuèrent pas moins rapidement leur route à travers ces belles solitudes. Accoutumés aux splendides paysages de l'Italie qui réveillent tant de souvenirs, ils trouvaient à chaque pas des motifs d'admiration, au moins pour les productions de la nature, dans ces campagnes si riches d'espérance.

Le 25 janvier, il y avait déjà bien des jours qu'on était en route; dans la matinée on célébra la messe à la *Cañada de Lucas*, puis on se rendit tout d'une traite à *Punta de Agua*, où la route tourne de l'est au couchant. Sous ce délicieux climat, le pays prenait un aspect de plus en plus varié. Les nandous, les cerfs d'Amérique, les daims, les lièvres apparaissaient ensemble dans ces champs parés de fleurs, s'arrêtaient un moment, surpris d'entendre des sons inaccoutumés, mais ils fuyaient au bruit du carrosse comme si le vent les eût emportés. L'Araucaria, à l'aspect si régulier qu'on le prendrait parfois pour un arbre de nos grands jardins, se montrait de tous les côtés.

A force d'être abondante, l'herbe devenait incommode et cachait la route qu'on devait suivre; cela fut surtout sensible à *Coral de Baranga :* dans le lointain, on distinguait les montagnes de Cordoba; le voisinage des Andes pouvait se deviner.

Nous ne dirons rien ici des lieux divers que parcourut la caravane, presque toujours elle rencontra des fortunes bien diverses, quoique l'accueil fut toujours favorable. A la poste du Tambo, par exemple, les voyageurs eurent un bon souper, mais il leur fallut se coucher sur la terre nue, à la belle étoile; au torrent de *Barranquisa*, l'abbé Sallusti examina des sables aurifères; à Cordoba, capitale d'une province entière bâtie un peu tristement entre deux montagnes, on fut touché et édifié à la fois de la piété éclairée du clergé; à *San-Jozé-del-Moro*, on rencontra un hôtelier honnête homme qu'on supplia de refaire ses comptes, tant on le trouva désintéressé. A douze lieues de là, à la poste del Rio Quinto, on apprit la triste nouvelle du désastreux accident advenu au docteur Cienfuegos; dès lors on se dirigea vers une très-petite capitale de province, qui, chose étrange dans ces contrées lointaines, rappelle une des gloires de la France; *San-Luiz de la Punta* porte ce nom, en souvenir de notre saint Louis. Cette jolie ville, fondée en 1597, accueillit merveilleusement la mission, et après avoir admiré ses églises, la splendeur de son culte, nos voyageurs apprécièrent son amour pour certaines branches de l'agriculture aussi bien que son industrie dans l'exploitation des mines. Ce qui les réjouit surtout au sortir de la cité, ce furent ses nopals magnifiques tout chargés de cochenille. Les voyageurs marchaient toujours.

On se dirigeait directement sur la ville de Mendoza, mais on ne tarda pas à arriver au milieu des terrains fangeux qui précèdent la poste du Chorillo, et l'une des voitures se brisa. Après une course fatigante sous un soleil brûlant, il fallut s'arrêter à Chorillo même, où il n'y a pas d'eau courante. Dans ces marécages épouvantables, désolés naguère par les Indiens qui en avaient ruiné les habitations, le vicaire apostolique trouva à peine un asile, et don Giovanni Mastaï, suivi de l'abbé Sallusti, se vit contraint à se réfugier dans une cabane sans toit dont les quatre murs seulement restaient debout, menaçant à tout moment de s'écrouler. Il lui fallut, en définitive, y établir sa demeure pour plusieurs jours.

Ce fut à Chorillo qu'on apprit que les Indiens pampas s'étaient réunis au nombre de huit mille pour aller désoler les plaines de Buenos-Ayres, et que, devant un presidio bâti pour s'opposer à leurs invasions, ils avaient marché jusque sur les bouches du canon.

On se remit en route enfin, et, à cinq lieues de là, on put admirer le *Bebedero*, dont les bords offrent des salines inépuisables. Dormida ne put offrir à ses hôtes qu'un triste brouet dans lequel des grains de maïs nageant dans une eau grasse se mêlaient à des lambeaux coriaces de charque.

A Catitas les choses se passèrent d'une façon bien différente; les fruits délicieux d'Europe abondaient, et ce fut là d'ailleurs que les Andes couvertes de leurs neiges éternelles se montrèrent aux voyageurs dans leur indicible beauté. Ce jour-là, tout entier réservé à une pieuse admiration, fut comme une entrée magnifique à la suite des jours de repos et d'allégresse qui allaient se succéder. Après qu'on eut dépassé Retamo avec sa petite église, et que la messe y eut été célébrée; après qu'on eut entrevu *Rodeo de un medio*, où l'on traversa à gué le Tunuyan, une autre rivière et deux torrents, la ville de Mendoza apparut et toutes les misères du voyage furent pour un moment oubliées.

Cette ville charmante, qui laisse de si aimables souvenirs à tous ceux qui l'ont parcourue, avait revêtu sa li-

vrée de fête pour recevoir la mission. Des dames en grande parure attendaient le vicaire apostolique, des arcs de triomphe de feuillage et de fleurs avaient été dressés, et ce fut aux acclamations de la population entière que Mgr Muzi et D. Giovanni Mastaï se rendirent à l'habitation de dona Emmanuela Corbalan, où les attendait le docteur Cientuegos et chez qui tout avait été préparé pour les recevoir magnifiquement[1].

De splendides solennités religieuses qui se succédèrent; des fêtes nombreuses données en l'honneur du vicaire apostolique retinrent la mission durant neuf jours à Mendoza. Ce moment de repos était une halte dans le voyage : ce n'était pas sa fin. Il fallait franchir la barrière formidable qui sépare deux régions également favorisées du ciel : le passage des Andes ne peut être jamais sans dangers. Le 24 février on partit de Mendoza. En quelques heures on eut parcouru à cheval les quinze lieues qui séparent la riante cité de la montagne du Paramillo. On se trouva alors en pleine Cordillère.

La pampa a ses tristesses monotones et ses misères; le chemin des Andes a ses périls redoutés des plus intrépides. Au sommet de ces monts désolés, dans la région de deuil où finit toute végétation, où l'homme le plus brave marche dans un funèbre silence, de nombreux périls menacèrent plusieurs fois les pieux voyageurs : la Providence les sauva. Le jour le plus terrible pour la caravane fut le 29 février; le 1er mars, en descendant la montagne, une sorte de paradis terrestre apparaissait déjà. Sur le territoire de Roncagua, ceux qui venaient de tant souffrir se sentirent tout à coup renaître.



Vue d'une place de Santiago. — Dessin de Lancelot d'après l'atlas de M. Claude Gay.

Après avoir traversé Villa-de-Santa-Rosa, et s'être arrêté dans les plaines glorieuses de Chacabuco; après avoir fait diverses stations à Pellègue, à Colina et dans le couvent des dominicains, qui se trouvait situé à la porte de la capitale, on était enfin arrivé. L'hymne ambroisienne était chantée pontificalement le 6 mars au terme du voyage.

Santiago reçut les pieux voyageurs, en les entourant de toutes les pompes de l'Église, auxquelles vinrent se mêler les acclamations populaires : le reste appartient à l'histoire. Nous nous sommes proposé uniquement ici d'esquisser le récit de cette traversée de Gênes à la capitale du Chili, sur laquelle tous les livres consacrés aux voyages ont gardé jusqu'à ce jour le silence.

Ferdinand Denis.

1. Mendoza n'est pas le siége d'un évêché; il dépend du diocèse de Cuyo, qui comprend San-Juan et San-Luiz. Le siége épiscopal a été institué à San-Juan par une bulle en date du 24 juillet 1834.





AFRIQUE AUSTRALE. — Girafe attaquée par des lions, dessin de Doré d'après Anderson.

AVENTURES ET CHASSES DU VOYAGEUR ANDERSON

DANS L'AFRIQUE AUSTRALE.

Charles-Jean Anderson, né en Suède, est un des voyageurs qui, de nos jours, ont renouvelé entièrement la géographie de l'Afrique Australe. On peut le ranger immédiatement après David Livingstone et Robert Moffat. De 1850 à 1854, il a successivement visité le pays des Damaras, demeuré jusqu'alors inexploré, la contrée d'Ovambo, dont le nom même était inconnu en Europe, et enfin les régions qui entourent à l'ouest le lac Ngami, découvert peu auparavant par Livingstone. A l'exemple de ce dernier, Anderson parcourt de nouveau, à l'heure présente, le théâtre de ses découvertes, pour les compléter et pour trouver, entre l'Europe civilisatrice et les tribus barbares parmi lesquelles il vit et se dévoue, la voie de communication la plus courte et la plus facile. Nous aurons à entretenir nos lecteurs des travaux actuels de ce voyageur lorsqu'il publiera sa relation; en attendant, nous avons pensé que des fragments de ses récits de chasse et de ses luttes avec les hôtes puissants des forêts africaines pourront donner quelque idée de la trempe de son caractère et de l'énergie de son âme.

I

Girafe attaquée par une bande de lions — Bond du lion.
Compagnons de chasse inattendus, mais peu agréables.

.... La plaine de Kobis où je passai quelques semaines, abondait en éléphants, en rhinocéros, gnous, zèbres, etc. Les girafes etaient plus rares; cependant, elles se montraient quelquefois dans le voisinage des étangs, alors que j'entrais en chasse après le coucher du soleil.

Un soir j'avais tiré un lion, et je l'avais blessé. Le lendemain matin, de très-bonne heure, je me mis à la recherche de la bête, dans l'espoir de l'achever. Bientôt nous aperçûmes sur notre chemin des voies nombreuses et rapprochées. Nous nous arrêtâmes pour les interroger. Toute une troupe de lions avait passé par là; je reconnus aussi les empreintes des pieds d'une girafe. Devant ce fouillis de pistes, nous demeurions embarrassés. Pendant que je m'efforçais de démêler celles du lion que j'avais blessé, voilà que tout à coup les naturels qui m'accompagnaient se précipitent en avant. L'instant d'après, les échos de la jungle m'apportent des cris de triomphe. Je crois que mes compagnons viennent de découvrir mon lion; à mon tour je m'élance; mais, qu'on juge de ma surprise, lorsque dans une clairière j'aperçois, non pas un lion mort, comme je m'y attendais, mais bien cinq lions vivants, deux mâles et trois femelles. Trois d'entre eux s'acharnaient sur une superbe girafe, tandis que, tout auprès, les deux autres surveillaient l'œuvre de mort avec des yeux étincelants.

La scène était si imposante, que, sur le premier moment, j'oubliai mon fusil. Cependant, les Buschmen, mes compagnons, qui se promettaient un ample festin, se jetèrent follement au milieu des lions, et, par leurs cris perçants, ou plutôt par leurs hurlements, ils les obligèrent à lâcher leur proie et à battre en retraite.

Quand j'arrivai près de la girafe, elle était complétement terrassée, et gisait pantelante sur le sable. Elle fit quelques efforts impuissants pour soulever sa tête; les convulsions de l'agonie agitaient son corps, que l'on voyait trembler et frissonner. Le pauvre animal ne tarda pas à expirer; il avait reçu de profondes blessures; ses terribles ennemis avaient enfoncé leurs dents et leurs griffes cruelles dans sa poitrine et dans ses flancs. Les muscles du cou, si épais et si forts, avaient été déchirés.

Il ne fallait plus songer à poursuivre encore le lion. Les naturels se mirent à dépecer le caméléopard et à s'en repaître; ils restèrent sur sa carcasse jusqu'à ce qu'ils l'eussent entièrement dévoré. Le lendemain, j'eus la bonne fortune de me rencontrer avec mon royal adversaire, et d'en finir promptement avec lui.

J'avais déjà fait connaissance avec les lions dans le pays des Damaras. Un jour, comme je finissais un frugal déjeuner, j'entendis tout à coup les indigènes pousser autour de moi le cri : *Ongeama* (le lion)! Mais les naturels avaient tant de fois crié *au lion! au lion!* sans apparence de danger, que je ne voulus pas d'abord me déranger, et que je ne consentis à partir, sur leurs instances réitérées, qu'après m'être muni de balles coniques, d'allumettes chimiques, de couteaux et autres ustensiles nécessaires. Quelques Damaras étaient entrés dans le fourré pour en expulser l'ennemi.

Nous atteignîmes bientôt la place que l'on supposait être le refuge du lion; il y avait là un épais fourré de tamarins, sur les bords de l'Omutenna, un des affluents du Swakop. Un grand nombre de Damaras et de Namaquas, armés d'*assagaïs* et de fusils, étaient tout autour rangés en ordre de bataille.

Comme les batteurs me semblaient un peu craintifs et lents dans leurs mouvements, je les rappelai et je pénétrai moi-même dans le fourré, accompagné de deux personnes et de quelques chiens. C'était me hasarder beaucoup, car en certains endroits les buissons étaient si épais, qu'ils m'obligeaient à ramper sur les mains et sur les pieds, et que le lion aurait très-bien pu m'appliquer sur la tête à l'improviste une de ses larges pattes. Tout à coup j'entends à quelques pas de moi un rugissement effroyable; les chiens, remplis de terreur, viennent se blottir derrière moi, le poil hérissé et la queue entre les

jambes. En même temps, les indigènes font retentir l'air de leurs cris : *Ongeama! ongeama!* et déchargent leurs fusils, dont pas un seul n'atteint le but.

Cependant le jour baissait; les indigènes ne demandaient pas mieux que d'en rester là, et je ne savais plus à quoi m'en tenir au sujet du lion, quand tout à coup, après de longues recherches infructueuses, je vis enfin l'animal bondir à quelques pas de moi.

C'était un lion à crinière noire, un des plus grands que j'aie jamais vus. Ses mouvements étaient empreints d'une majesté calme. Je me blottis derrière un buisson et fis feu. Quand la balle lui pénétra dans le corps, il fit volte-face, et me chargea; mais, après un premier bond, il se replia de nouveau sur lui-même comme pour s'élancer de nouveau, et resta ainsi quelques instants la tête entre ses pattes de devant, semblable à un chat prêt à bondir.

Je tirai mon couteau de chasse que je pris dans la main droite, et, un genou en terre, j'attendis l'ennemi. C'était un moment terrible et plein d'angoisse. Je ne voulais pas moi-même attaquer, et je m'abstins de faire feu, parce que le lion soulevait autour de lui des nuages de poussière qui le dérobaient à mes yeux. Soudain, tandis que j'étais ainsi dans l'anxiété, l'animal s'élança sur moi; mais, soit qu'il n'eût pas bien mesuré son coup, soit que les hautes herbes où je m'étais promptement blotti me cachassent à ses regards, il vint tomber à quelques pas en arrière. Me tourner et décharger mon second coup fut l'affaire d'une seconde, et comme il me montrait le flanc, la balle frappa l'épaule et la brisa. Il essaya encore de se jeter sur moi; puis, se ravisant, il entra dans le fourré, où je jugeai peu prudent de le suivre.

Le lendemain, je partis à la recherche de sa piste, et découvris l'endroit où il avait passé la nuit. Le sable n'était qu'une mare de sang; les broussailles tout à l'entour avaient été écrasées par le poids de son corps. Mais là, nous perdîmes, — chose étrange! — toute trace de l'animal. Une troupe de lions, qui étaient venus en cet endroit manger une girafe, avaient effacé l'empreinte de ses pas, et ce n'est que quelques jours après que nous retrouvâmes son cadavre, déjà tombé en putréfaction, assez loin de l'endroit où je l'avais abattu.

Dans une autre occasion, m'étant mis en chasse de bonne heure, j'aperçus à un coude de la rivière trois gnous (antilopes) tranquillement occupés à brouter. Profitant des replis du terrain et des moindres abris qui s'offraient, je les approchai avec toute la prudence d'un chasseur, quand soudain, se battant les flancs avec leur queue, frappant la terre de leurs pieds, ils levèrent la tête en reniflant bruyamment. Je ne pouvais m'expliquer leur émotion, car j'étais parfaitement masqué par les mouvements du sol. Je n'eus pas à réfléchir longtemps sur la cause de cette agitation; un animal se mit à gronder près de moi, je me retournai dans la direction du bruit et, à mon grand étonnement, sur un tertre qui me dominait, je découvris une bande de lions; comme moi, ils cherchaient à surprendre les gnous. Tout d'abord, j'ajustai le lion le plus proche, mais la réflexion me vint en aide; j'avais trop de chances contre moi, je résolus donc de garder mon coup de fusil pour le cas où ils viendraient à m'attaquer. Heureusement, après m'avoir regardé pendant quelques secondes, ils disparurent en grondant, derrière une colline de sable.

Les gnous s'étaient aperçus de la présence des lions et détalaient de toute leur vitesse. Désirant les tirer, je suivis leurs traces; mais, à mon grand ennui, je m'aperçus que mes terribles compagnons de chasse, la gueule ouverte et poussant de furieux mugissements, continuaient à suivre le même gibier que moi. Je dois avouer que cette persistance à m'imiter me flattait peu, la faim seule ayant pu les pousser à chercher leur proie en plein jour. Je n'en continuai pas moins à suivre la trace des antilopes, jusque dans le fourré, où je perdis, tout à la fois, mes dangereux compagnons et mon chemin.

II

La mare au crépuscule. — Approche des éléphants.

Mes rencontres fréquentes avec les éléphants et les rhinocéros n'avaient pas toutes un dénoûment aussi simple; plus d'une fois je n'échappai que par miracle.

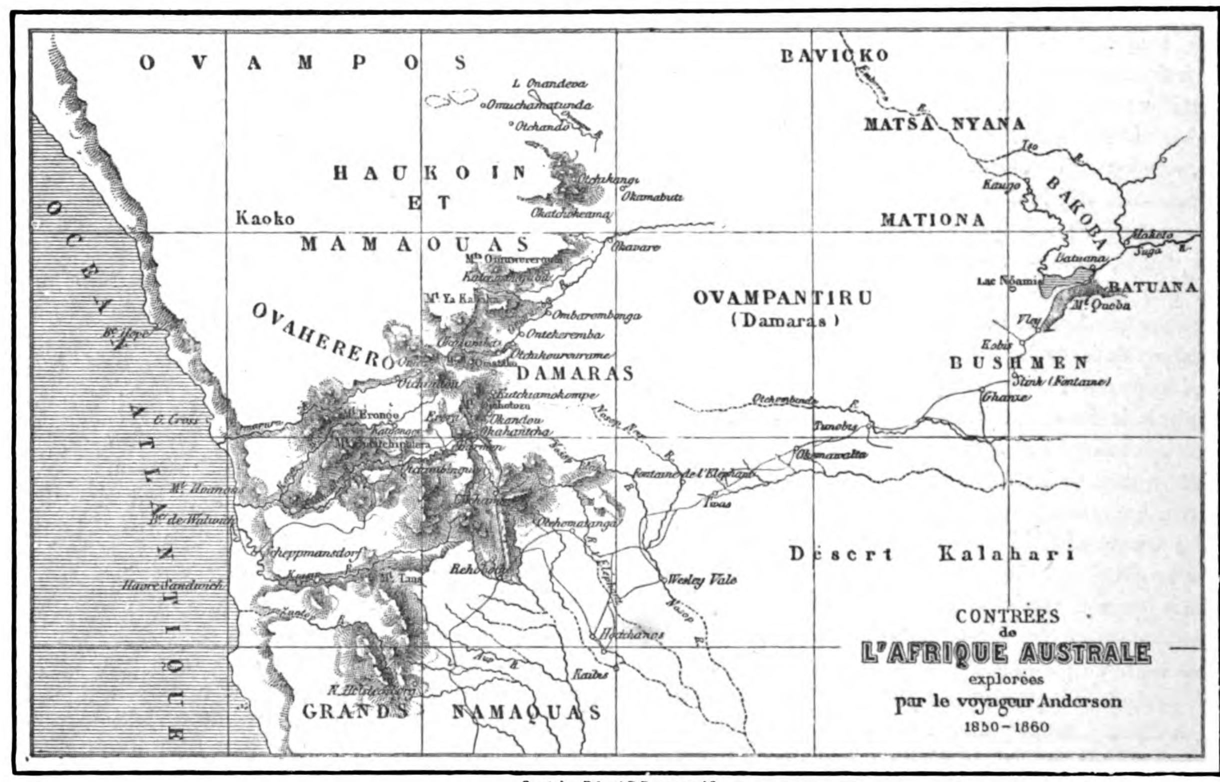
Un de mes dessins représente une de ces scènes de la vie de chasse qui laissent un profond souvenir, et dont j'ai souvent été témoin pendant la nuit, lorsque je me tenais embusqué au bord de l'eau. Je l'ai intitulé l'*approche des éléphants*, parce qu'il reproduit une particularité fort curieuse dont, jusqu'à présent, les récits des voyageurs africains n'ont pas fait mention.

Les éléphants apparaissent dans le lointain sur le sommet d'une colline; autour de la mare vers laquelle ils dirigent leur course, se trouvent d'autres animaux. Ceux-ci se hâtent d'abandonner la place dès qu'ils sentent l'approche des éléphants, dont ils semblent avoir une peur instinctive, et ils se tiennent à distance respectueuse, jusqu'à ce que les gigantesques pachidermes aient étanché leur soif. Les choses se passent toujours ainsi, à moins que la mare ou l'étang ne présente une grande étendue. Il m'est donc arrivé plus d'une fois que, longtemps avant que je ne pusse les voir ou les entendre, j'étais averti de la présence des éléphants par les symptômes d'inquiétude et de malaise qui se manifestaient alors chez les autres animaux. Ainsi la girafe tend et incline son cou dans toutes les directions; le zèbre fait entendre des cris plaintifs et suppliants; le gnou se dérobe à pas furtifs; le rhinocéros noir lui-même, malgré sa masse et ses dispositions querelleuses, bat en retraite; mais s'il croit avoir le temps de la réflexion, il s'arrête pour écouter, se retourne et prête de nouveau l'oreille; et s'il sent ses soupçons se confirmer, il ne manque jamais de prendre la fuite, en témoignant sa colère ou son effroi par l'espèce de ronflement qui lui est particulier. Une fois, il est vrai, je vis un rhinocéros se désaltérer en compagnie de sept éléphants mâles; mais il faut dire que c'était un rhinocéros blanc, animal plus pa-

cifique que son congénère noir, et je crois d'ailleurs que la rencontre était de part et d'autre tout à fait imprévue.

Une nuit que, par un beau clair de lune, je me tenais silencieusement tapi dans mon *skrüm* ou affût, et que je contemplais le tableau étrange et pittoresque qui se déroulait sous mes yeux, je fus tiré de ma rêverie par le grognement peu mélodieux d'un rhinocéros noir. Évidemment il n'était pas de bonne humeur, car, lorsque je m'avançai hors du taillis pour gagner un terrain plus découvert, je pus remarquer qu'il déchargeait sa colère sur tout ce qu'il rencontrait : il s'attaquait aux buissons, aux arbustes, aux pierres, etc. Sur son chemin, la terre était jonchée de crânes et de squelettes appartenant à des animaux de son espèce. La vue de ces objets excitait chez lui une fureur inconcevable : il s'emportait contre eux, les attaquait avec ses défenses et les piétinait avec rage.

Je m'amusais beaucoup de ce passe-temps excentrique; mais celui qui m'en donnait le spectacle n'était pas facile à approcher. La nature du terrain, fort découvert en cet endroit, m'exposait en plein aux rayons de la lune, et le calcaire blanc, dont il était en grande partie composé, réverbérait vivement la lumière. Cependant, après m'être débarrassé de mes souliers et de tout ce qui dans mon vêtement aurait pu jeter quelque éclat et trahir ma présence, je me couchai sur le ventre et me mis à ramper, en poussant mon fusil devant moi; j'arrivai ainsi à peu de distance de l'animal courroucé. Comme il venait en droite ligne vers moi, je ne voulus pas d'abord tirer, parce que je n'aurais pas eu grande chance de le tuer dans cette position. S'étant avancé de quelques pas, il finit par m'éventer; il souffla bruyamment comme ces animaux ont coutume de le faire quand



Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

ils sont saisis d'un accès d'effroi ou de fureur, et il se prépara à me traiter comme une pierre ou un squelette. Il n'y avait pas de temps à perdre, et, réduit à me défendre, je n'hésitai pas à faire feu, en visant à la tête. Le rhinocéros entra dans un état de démence que je n'oublierai jamais; il bondit presque perpendiculairement à une hauteur de plusieurs pieds et retomba si lourdement que la terre en trembla sous son poids; puis il s'élança avec impétuosité et tourna plusieurs fois autour de l'endroit où je m'étais blotti. A chaque pas il soulevait un nuage de poussière; il s'en fallut de bien peu que je ne fusse écrasé sous ses pieds. Enfin, après cinq minutes de cette course effrénée, il se retira brusquement dans le bois où je le perdis de vue. Comme je ne trouvai pas de sang sur sa trace, je supposai que je ne l'avais pas blessé grièvement. Ma balle avait sans doute frappé sa corne, et la violence du coup l'avait étourdi. Si mon fusil avait raté, il est plus que probable que j'eusse été transpercé.

Une autre fois, ayant aperçu pendant la nuit un énorme rhinocéros blanc, je vins bravement me poster à quelques pas de lui, et je lui envoyai une balle dans l'épaule. Mais ce beau coup faillit me coûter cher. Guidé par la lueur du fusil, la bête se rua sur moi avec tant de fureur que j'eus à peine le temps de me jeter sur le dos, et je demeurai dans cette position sans faire le moindre mouvement. Cette manœuvre me sauva la vie. Ne m'apercevant plus, le rhinocéros s'arrêta tout à coup, au moment où déjà ses pieds me touchaient et où il allait me passer sur le corps. Il était si près de moi, que je sentais sa bave couler sur mon visage. J'étais dans les angoisses de l'agonie; heureusement cette



Compagnons de chasse inattendus. — Dessin de Doré d'après Anderson.

situation intolérable ne se prolongea pas. Au bout d'un moment, l'animal dépité renifla fortement, tourna sur lui-même et se retira en toute hâte. Alors seulement je vis que c'était une femelle suivie de son petit. Ces deux animaux étaient déjà pour moi de vieilles et dangereuses connaissances.

Voici maintenant un des plus grands dangers que j'aie jamais courus. Profitant des ténèbres d'une nuit profonde, je m'étais approché, en rampant, d'une troupe de sept éléphants mâles. Je cherchais à distinguer quel était celui qui m'offrirait la plus belle proie, quand tout à coup un sourd grondement s'élevant derrière moi me fit tressaillir. Je me fus bientôt remis sur mes pieds, et, en me retournant, j'aperçus, avec autant d'effroi que de surprise, une autre troupe d'éléphants femelles accompagnées de leurs petits; tous venaient à moi, disposés en demi cercle et menaçant de m'envelopper. Ma position était critique; je me trouvais littéralement entre deux feux. Je n'avais que deux moyens de salut: plonger dans l'étang, que je ne pouvais traverser que sous les yeux des éléphants mâles, ou m'ouvrir un chemin à travers l'autre troupe; ce fut à ce dernier parti que je m'arrêtai. Mais d'abord, pour intimider les sept éléphants mâles, je fis feu sur celui qui était le plus rapproché de moi; puis, sans perdre de temps, je choisis l'endroit où la phalange des femelles était le moins serrée, et je m'élançai à travers ses rangs en poussant d'horribles clameurs. Une panique momentanée s'empara des éléphants et les empêcha de m'arrêter; en passant près de l'un d'eux, je lui déchargeai mon fusil dans l'épaule. Mais je n'avais pas gagné beaucoup de terrain avant que les deux troupes réunies fondissent sur moi comme un ouragan. Leurs trompes envoyaient dans l'air des notes si stridentes que les hommes qui se trouvaient au camp furent, comme je l'appris plus tard, réveillés en sursaut par ce bruit étrange. Heureusement l'obscurité ne permit pas à mes terribles ennemis de me poursuivre longtemps. J'avais, du reste, atteint le sûr abri de la forêt. Dans ma course, je m'étais cruellement déchiré les pieds, ayant abandonné ma chaussure pour faciliter ma fuite.

Après m'être remis de mes émotions et avoir pris quelques instants de repos, je m'aventurai hors de ma retraite; le calme le plus absolu régnait autour de moi. Je n'apercevais plus qu'un seul éléphant qui se tenait au bord de la mare; je m'approchai. Il puisait dans l'eau avec sa trompe et s'aspergeait les flancs. Je le soupçonnai dès lors d'appartenir à la troupe des sept éléphants mâles et je jugeai que c'était celui sur lequel j'avais tiré. Je me plaçai sur son chemin et je me mis à l'épier attentivement. Un instant il me sembla qu'il s'était tourné dans une autre direction; mais je m'étais trompé, car, au même instant sa masse imposante se dressa devant moi. Il était trop tard pour songer à battre en retraite, aussi, par un mouvement rapide, je me relevai et, un genou en terre, je visai l'une des jambes de devant. En recevant ma balle il poussa des cris lamentables, tourna court, s'enfuit tout effaré et disparut dans la forêt voisine. Le lendemain, dans l'après-midi, on trouva son cadavre à une portée de fusil de l'eau. Dans cette nuit j'avais remporté deux éclatantes victoires, car mon second coup avait abattu une superbe femelle. Le faible calibre de mes fusils qui n'admettait que des balles de quatorze ou de dix-sept à la livre, me fit perdre plus d'une noble bête : surtout des éléphants. Ce ne fut qu'au bout de quelque temps, et lorsqu'ils devinrent rares et méfiants, que je sus comment il fallait tirer ces animaux pour avoir quelque certitude de les abattre au premier ou au moins au second coup. La partie que l'on doit viser de préférence, surtout quand on chasse la nuit, est l'épaule, soit au défaut, soit en plein, mais le plus près possible du bas de l'oreille. Une autre méthode qui présente de grands avantages, pourvu que l'on ait un fusil d'un fort calibre, consiste à tirer à la jambe; quand elle est une fois brisée, l'animal est presque toujours à la merci du chasseur.

III

Le chasseur serré de près par un éléphant.

Malgré mon ardent désir de voir enfin le lac Ngami, je voulus, avant de quitter Kobis, consacrer encore un dernier jour ou plutôt une dernière nuit à la destruction des hôtes de la forêt. Mais mon entreprise faillit avoir une issue fatale. Je n'oublierai jamais cette nuit pendant laquelle je sentis par trois fois les étreintes de la mort, et maintenant que je m'en retrace les événements, je m'étonne de me trouver encore en vie.

Comme, pendant notre séjour dans ce canton, nous avions fait à la grande bête une chasse impitoyable, elle était devenue fort rare et ne se laissait plus facilement approcher. J'appris donc avec plaisir par mes éclaireurs que les éléphants et les rhinocéros continuaient à se montrer d'un côté que j'avais encore peu exploité, et à la chute du jour je m'empressai de m'y rendre. J'étais seul, selon mon habitude. Sans calculer le danger auquel m'exposait une pareille position, je me postai sur une étroite chaussée qui coupait une mare par le milieu. De chaque côté de ma cachette, il restait juste assez de place pour qu'un éléphant pût passer entre l'eau et moi. Je m'étais muni d'une couverture et de quelques fusils de rechange.

C'était une nuit splendide, une de ces nuits comme on n'en voit que dans les régions tropicales; une douce lumière répandait sur le paysage un charme vraiment magique et semblait caresser la nature endormie; la lune jetait un éclat si vif et si pur que j'aurais pu distinguer, à une grande distance, un animal, même de petite espèce.

Je venais de terminer mes préparatifs, lorsqu'un bruit semblable à celui que fait un train d'artillerie vint tout-à coup troubler l'atmosphère de calme et de silence dans laquelle la nature était plongée. Ce bruit, — il n'y avait pas à en douter, — s'élevait du milieu des sentiers défoncés (si l'on peut donner ce nom aux voies profondes qui aboutissaient au bord de l'eau), et je crus d'abord qu'il était produit par des chariots venant du Kalahari. J'étais couché, je me soulevai sur les coudes, et je braquai mes

regards sur un taillis d'où semblaient sortir les sons étranges qui frappaient mon oreille; mais je ne réussis pas à en découvrir la cause. Ce mystère me fut bientôt dévoilé par l'apparition d'un énorme éléphant, et j'en comptai successivement huit autres à sa suite. A leurs formes puissantes, qui les faisaient ressembler à des tours, je vis que j'avais à faire à des mâles. C'était certes un spectacle grandiose que ces formidables animaux qui s'avançaient sans défiance dans leur force et leur indépendance, marchant d'un pas lent et solennel, ébranlant la terre de leurs pieds et balayant sur leur passage tout ce qui leur faisait obstacle. L'élévation du terrain par lequel ils descendaient au bord de l'eau, ainsi que les vapeurs que la nuit répand dans l'air, leur prêtaient un aspect fantastique, exagérant leur masse et grandissant d'une façon démesurée leur gigantesque stature.

Je me pelotonnai au fond de mon trou et je guettai le passage du chef de la bande, qui, ne flairant aucun piége, se dirigeait tranquillement vers moi. La position dans laquelle il se présenta d'abord ne me permettait pas de lui faire beaucoup de mal; or, comme je savais par expérience que je n'avais guère qu'un seul bon coup à tirer, j'attendis que la bête me présentât l'épaule, car c'est, ainsi que je l'ai dit, le but que l'on doit viser de préférence, lorsqu'on chasse la nuit. Mais, par malheur, au moment même où j'épaulais, je vis l'effroyable masse se balancer presque au-dessus de ma tête; ce qui fit qu'en voulant élever le canon de mon fusil je découvris mon corps. L'éléphant m'aperçut et, se retournant aussitôt, il me chargea avec fureur. La fuite était impossible; il fallait encore moins songer à tuer l'ennemi; à peine était-il en mon pouvoir de lui disputer ma vie. Je ne sais quel instinct me sauva. Voyant que j'offrais trop de prise et que l'éléphant allait infailliblement me saisir avec sa trompe, je me jetai sur le dos, j'épaulai fortement la crosse de mon fusil, visai la poitrine à brûle-bourre et je fis feu en accompagnant cette décharge de cris retentissants. Si en me laissant tomber je n'eusse pas changé de place en même temps que je changeais de posture, je n'aurais certainement pas échappé à l'éléphant, car sa longue trompe s'abattit précisément à l'endroit où j'étais couché une seconde auparavant; elle bouleversa les grosses pierres dont je m'étais servi pour masquer ma cachette, et les balaya aussi facilement que si c'eût été des cailloux. Il y eut un moment où l'un des pieds du monstre m'effleura le visage.

Cependant j'étais toujours en son pouvoir, et je m'attendais bien à être broyé. Mais au lieu de renouveler son attaque, il se détourna et s'éloigna rapidement. Je pus enfin respirer; je n'avais d'autre mal que quelques contusions occasionnées par les pierres qui avaient roulé sur moi.

Tout en reconnaissant l'intervention manifeste de la Providence, je ne peux m'empêcher de croire que ma présence d'esprit contribua pour quelque chose à mon salut. Mon coup, ayant porté dans les organes vitaux, avait jeté l'éléphant dans un état d'égarement qui avait paralysé sa rage, mes cris achevèrent ce que le plomb avait commencé et déterminèrent sa fuite.

Plus d'un autre, à ma place, s'en fût tenu là; moi, je n'abandonnai pas la partie. A peine l'ennemi avait-il tourné le dos, que j'étais déjà sur mes jambes et que je l'ajustais avec un de mes fusils de rechange; j'étais sûr de mon coup; mais, hélas! mon arme rata. Ce malheur aurait pu tout aussi bien m'arriver quelques minutes auparavant, et, alors, que serais-je devenu?

Pendant cet incident les autres éléphants s'étaient prudemment retirés dans le taillis. A peine étais-je rentré dans ma cachette, qu'ils reparurent de l'autre côté de la mare; mais ils semblaient inquiets, ne s'avançaient qu'avec circonspection et comme à la dérobée, flairant le terrain et s'arrêtant à chaque pas pour écouter. Ils se tenaient trop éloignés pour que je pusse les tirer. J'essayai de les surprendre; mais ils ne m'attendirent pas et la troupe tout entière détala.

IV

Le chasseur chassé à son tour.

Pendant que, faute de mieux, je méditais sur le danger que je venais de courir et sur les précautions que j'aurais à prendre à l'avenir, j'aperçus un horrible rhinocéros blanc dont la tête passait à travers les branches du taillis; il ne tarda pas à en sortir et s'approcha à une douzaine de pas de ma cachette. Il présentait à mon feu le train de devant; je ne voulus pas perdre une si belle occasion, et, quoique je ressentisse encore une légère agitation nerveuse, je n'hésitai pas à tirer. La bête ne tomba pas, mais je jugeai qu'elle ne survivrait pas longtemps à sa blessure.

J'avais à peine rechargé, lorsqu'un rhinocéros de l'espèce nommée *ketloa* vint à son tour boire à la mare; de la manière dont il se présentait, il m'était impossible de le tuer; je dus me contenter de le mettre hors de combat en lui brisant une jambe de derrière. La douleur exaspéra sa rage jusqu'à la folie; s'avançant sur trois jambes, il se lança contre moi et fit, pour m'atteindre, des efforts incroyables. Je lui envoyai une seconde balle qui ne l'atteignit pas ou ne lui fit que peu de mal. J'aurais bien voulu terminer à l'instant ses souffrances; mais comme je savais que ces animaux sont à redouter tant qu'il leur reste la force de se mouvoir, je n'osai pas le poursuivre, et je pris le parti d'attendre patiemment le jour pour l'achever avec l'aide de mes chiens. Mais il était encore plus difficile que je ne croyais d'en avoir raison, et la victoire devait me coûter si cher, qu'il eût été heureux pour moi de ne jamais le rencontrer.

Au bout d'un certain temps, n'apercevant plus d'éléphants ni d'autres grands animaux, je me mis à la recherche du rhinocéros blanc que j'avais blessé en dernier lieu. Je ne tardai pas à découvrir son cadavre. Il n'avait pas emporté ma balle bien loin.

En revenant vers ma cachette, je passai dans le chemin où j'avais laissé mon rhinocéros noir, et de nouveau je me trouvai face à face avec lui. Il se tenait encore sur ses trois jambes, mais, comme auparavant, il s'obstinait à garder une maudite position qui le garantissait du coup

mortel. J'essayai de le déranger en lui lançant de toutes mes forces une grosse pierre. Alors, se précipitant la tête basse et la corne en avant, il fondit sur moi avec une fureur effrayante, au milieu d'un nuage de poussière. Je n'eus que le temps de faire feu; et avant qu'il me fût permis de me rejeter en arrière ou de côté, le corps massit du monstre me heurta lourdement et me lança à terre. Le choc fut si violent que ma poudrière, mon fusil, mon sac à balles et ma casquette furent projetés au loin; mon fusil alla tomber à plus de dix pas. Comme le rhinocéros n'avait pas réussi à me transpercer, l'impétuosité de son attaque fut précisément ce qui me sauva. En me passant sur le corps, il fut emporté par son élan et alla tomber dans le sable, où sa tête et son train de devant s'enfoncèrent. Pendant qu'il se dégageait, je pus me tirer d'entre ses jambes de derrière.

Mais l'horrible bête ne me tint pas quitte à si bon marché; je m'étais à peine relevé, qu'elle me donnait une seconde poussée qui me renversa de nouveau, et avec sa corne aiguë elle me laboura la cuisse depuis le genou jusqu'à la hanche, en même temps qu'avec une de ses jambes de devant elle me portait à l'épaule un coup terrible. Mes côtes plièrent sous ce poids énorme, et je crois que pendant un moment je perdis tout à fait connaissance. Tout ce que je me rappelle, c'est que lorsque je relevai la tête j'entendis un grognement sauvage et le bruit d'une masse qui plongeait lourdement dans la forêt. Après bien des efforts je parvins à me relever, et je cherchai un abri contre le tronc d'un gros arbre; mais le danger était passé; mon adversaire, satisfait de sa vengeance, ne chercha plus à m'inquiéter.

J'avais la vie sauve, mais déchiré, meurtri, brisé,



Le chasseur chassé à son tour. — Dessin de Doré d'après Anderson.

moulu, anéanti, j'eus toutes les peines du monde à me traîner jusque vers ma cachette.

Tant que la lutte avait duré, j'avais conservé ma présence d'esprit, mais l'excitation passagère qui m'avait soutenu une fois tombée, et le trouble de mes sens apaisé, je fus saisi d'un tremblement nerveux. J'ai depuis cette époque tué bien des rhinocéros, mais il se passa plusieurs semaines avant que je pusse attaquer ces animaux avec mon sang-froid ordinaire.

Au lever du soleil, le mulâtre qui me servait de domestique, et que j'avais laissé à un demi mille en arrière, vint me joindre, pour rapporter au camp mes fusils et les autres objets dont je m'étais muni pour la chasse. En peu de mots je lui racontai ma mésaventure. Il m'écouta d'abord avec un air d'incrédulité; mais la vue de ma cuisse entr'ouverte changea bientôt ses doutes en un étonnement douloureux.

Je lui donnai un de mes fusils et je l'envoyai à la recherche du rhinocéros noir, en lui recommandant de ne s'approcher qu'avec une extrême prudence de la bête, qui, suivant mes conjectures, ne devait pas être encore morte. Quelques minutes après, un cri de détresse parvint jusqu'à moi; je m'écriai, en me frappant le front : « Grand Dieu! c'est maintenant ce pauvre garçon que le monstre entreprend! »

Je ne songeai plus à mes blessures, je saisis un fusil et je rampai à travers les buissons aussi rapidement que mon état me le permettait. Quand j'eus franchi deux ou trois cents mètres, je vis une scène qui restera toujours dans ma mémoire. Au milieu de quelques arbustes, et placés à deux mètres l'un de l'autre, se tenaient le rhinocéros et le jeune sauvage : le premier, sur ses trois jambes, couvert de sang et de boue, et exhalant sa fureur en grognements menaçants, le second, pétrifié par la peur,



La mare au crépuscule. — Dessin de Doré d'après Anderson.

et rivé à sa place, par une inconcevable fascination. Je rampai du côté opposé pour attirer sur moi toute l'attention du rhinocéros, et dès que je me trouvai en position, je fis feu. Le rhinocéros se jeta à droite et à gauche, chargeant aveuglément tout ce qu'il trouvait devant lui. Cependant je multipliai mes coups et je lui envoyai balle sur balle, mais il paraissait indestructible, et je crus qu'il ne tomberait jamais. Enfin, il s'abattit sur le sable. Je devais croire qu'il était à l'agonie; je m'approchai de lui sans défiance, et j'introduisais déjà dans son oreille le canon de mon fusil pour lui donner le coup de grâce, quand, chose horrible à raconter, il se releva encore une fois sur ses jambes. Visant à la hâte, je lâchai la détente, et je me sauvai ayant la bête sur mes talons. Mais elle ne me fit pas courir longtemps, et comme je me jetais dans le taillis, elle tomba morte à mes pieds. Une seconde de plus, et j'étais infailliblement empalé sur sa corne aiguë.

Le rhinocéros est toujours un animal farouche et dangereux; mais celui-ci me parut concentrer en lui seul toute l'obstination, toute la fureur aveugle de son espèce. C'était une femelle, et, sans doute, elle avait un nourrisson pour lequel elle lutta non moins que pour son propre salut: c'est du moins ce que je présumai en trouvant ses mamelles pleines de lait. Sa progéniture n'étant probablement pas en âge de la suivre lorsqu'elle était venue boire à la mare, elle l'avait cachée sous le taillis.

V

Retour d'un messager envoyé en avant. — Récit de son voyage. — Départ pour le lac Ngami. — Arrivée sur ses bords. — Désappointement.

.... Sur ces entrefaites, je fus rejoint par le messager qu'une semaine auparavant j'avais envoyé auprès de Lécholètébé, sur les bords du lac Ngami. Ce chef, contrairement à mon attente, n'avait pas été prévenu de mon arrivée. Aussi, ses sujets, en apprenant que des étrangers se montraient sur leur territoire, avaient-ils été frappés de stupeur et plongés dans la consternation; ils avaient cru à une invasion, et s'étaient enfuis emmenant avec eux leur bétail. Georges (tel était le nom de mon messager) me rapporta la conversation qu'il avait eue à mon sujet avec Lecholètébé, et je pus alors m'expliquer la terreur que j'avais inspirée à ce chef et à sa tribu.

Mes amis les Damaras avaient été autrefois assez puissants pour pousser leurs conquêtes jusque dans les environs du lac Ngami, et, dans ce temps, venaient souvent enlever les troupeaux des Béchuanas.

« Comment se fait-il, disait Lecholètébé à Georges, que les Damaras soient devenus vos serviteurs? Leur nation est puissante et riche en bétail. Je les connais bien, mon père s'est souvent mesuré avec eux dans des combats meurtriers. Nous revenions toujours vainqueurs, mais les Damaras tuaient beaucoup de nos guerriers, car ils avaient de larges javelots. »

A cette demande, Georges fit une réponse qui prouvait un esprit logique.

« Non, dit-il, mon maître pas riche · maître, très-pauvre; mais maître a quelque chose et les Damaras n'ont rien, par conséquent maître plus riche que les Damaras. »

Alors Georges raconta comment cette tribu avait été ruinée et presque entièrement exterminée; il dit ensuite quel était le but de notre voyage. Le chef parut satisfait de ces explications; ses craintes se dissipèrent; il devint communicatif et montra même des dispositions amicales. Il pressa Georges de retourner vers moi et le pria de hâter mon départ; il était, disait-il, impatient de me voir; il parlait d'envoyer une escorte à notre rencontre. Mais là se bornèrent les marques de sa générosité, et, lorsque dans la suite nous nous fûmes établis près de lui, tout ce qu'il fit pour nous fut de nous laisser mourir de faim. L'avarice est un des traits principaux du caractère des chefs noirs.

Lecholètébé dans la crainte que Sékomo, un autre chef bechuana, ne se fût mis en marche contre lui, avait transporté sa résidence au nord de la Zouga. Lorsque, à leur retour, Georges et sa troupe voulurent traverser la rivière, les naturels cherchèrent à les rançonner. Or, voici comment Georges accueillit leurs exigences: je le laisse parler.

« Moi n'avoir pas d'argent, mais moi contraindre les Cafres à faire cette besogne pour rien, moi leur dire cela: Ainsi, vous ne voulez pas me passer?

« Alors, ajouta Georges, en me racontant cette scène comique, moi prendre un gros bâton et tomber sur ces misérables. Oh! maître, que c'était divertissant! moi avoir bientôt des bateaux plus que je n'en voulais.

— Mais, lui dis-je, n'aviez-vous aucune crainte en employant de pareils moyens de persuasion?

— Moi effrayé? me répondit-il avec indignation, non, non, moi prendre grand plaisir à bâtonner les Béchuanas; cela leur former le caractère, les camarades, en vérité, trop paresseux. »

Je résolus de ne pas retarder mon départ et de pousser rapidement jusqu'au lac. Ma jambe, blessée par le rhinocéros, avait à peu près recouvré sa force, mais ce que je n'avais pas remarqué, c'est qu'elle s'était déformée d'une étrange façon. Ce fut mon serviteur Georges qui m'en fit apercevoir.

« Monsieur, me dit-il, votre jambe est devenue bossue.

— Bossue, m'écriai-je plus que mécontent, que veux-tu dire par là?

— Oh rien, me répondit-il avec son sourire malicieux, si ce n'est que le mollet a pris la place du tibia. »

Le drôle n'avait pas tout à fait tort; cependant, avec le temps, ma jambe reprit sa forme première.

Le surlendemain, les contusions que j'avais reçues commencèrent à marquer, et le troisième jour l'inflammation s'était développée à un tel point, que mon corps était tout tigré de jaune et de noir. Autant que je pouvais en juger par ce que j'éprouvais, je n'avais rien de

fracturé, mais je ressentais dans la région de la poitrine des douleurs cuisantes et profondes, qui m'annonçaient de graves lésions à l'intérieur, et l'on craignit un moment pour ma vie. Cependant, après avoir enduré de grandes souffrances, je me rétablis, et comme ma passion pour la chasse s'était un peu refroidie, toutes mes pensées se tournèrent vers le lac Ngami. Je n'étais guère en état de supporter les fatigues du voyage, mais mon courage me donna des forces.

Le 23 juillet, mes gens me hissèrent sur mon cheval et je partis pour le lac, laissant à Kobis mes dépouilles de chasse, ainsi que d'autres objets que je confiai à la garde du chef d'un petit clan buschman.

.... Le troisième jour, j'espérais arriver au lac avant la nuit; mais le coucher du soleil nous surprit loin encore du but de nos désirs. Nous campâmes dans un fourré épais, près de gigantesques baobabs, les premiers que nous ayons aperçus. Les troncs de plusieurs de ces arbres avaient, d'après notre estime, de quarante à soixante pieds de circonférence (12 à 18 mètres). Le combustible abondait, de tous côtés des feux éclairaient le bois sombre; autour de ces bûchers des groupes de sauvages gais et joyeux, abrités par leurs boucliers fichés en terre derrière eux, donnaient à cette scène un aspect des plus pittoresques.

Le soleil à son lever nous trouva en marche, la matinée était fraîche et charmante, le but était proche, nous étions tous heureux; aussi marchions-nous allègres et dispos. J'allais en éclaireur, car je voulais apercevoir, le premier, le lac Ngami. Le pays est des plus ondulés, et dans chaque vallée que j'apercevais à l'horizon je voulais voir un lac. Enfin j'entrevois à l'horizon une grande ligne bleue; c'est, j'en suis convaincu, le but de mes ardents désirs : non, c'est encore une illusion; ce n'est qu'un bas-fond, noyé pendant la saison des pluies, maintenant à sec et couvert d'incrustations salines. Nous traversons plusieurs vallées couvertes d'une riche végétation et séparés l'une de l'autre par des collines de sable. Comme nous arrivons au sommet d'une de ces dunes, les indigènes qui précèdent notre troupe s'arrêtent soudain, puis, étendant le bras droit devant eux, s'écrient enfin : « Ngami ! Ngami ! » Une seconde plus tard, je suis près d'eux. Là, devant moi, sous mes yeux, s'étend une immense nappe d'eau qui se perd dans le lointain de l'horizon. Je suis enfin devant le but de ma longue ambition, ce but pour lequel j'ai abandonné parents, amis, patrie, pour lequel j'ai si souvent risqué ma vie et compromis certainement ma santé !...

La première sensation que j'éprouvai fut singulière. Bien que je fusse depuis longtemps préparé à cet événement, tout d'abord j'en fus presque accablé ! C'était un mélange de joie et de douleur. J'eus de tels battements aux tempes, mon cœur bondit si violemment dans ma poitrine, que je fus obligé de descendre de cheval pour m'appuyer à un arbre jusqu'à ce que mon émotion fût passée. Plus d'un lecteur dira peut être que cette émotion était un véritable enfantillage de ma part, mais ceux qui savent le sentiment profond qu'on éprouve la première fois qu'on entrevoit ce qui a été l'objet de longs rêves, d'une ambition plus longue encore, ceux-là me pardonneront.

Du fond de mon cœur, je remerciai la Providence, qui m'avait guidé dans mon long et périlleux voyage. Rudes et nombreuses avaient été mes fatigues, mais à cette heure si avidement attendue, tout était oublié. Dans ces quelques instants passés au repos, contre un tronc d'arbre, tout mon passé me revint en mémoire. J'avais pénétré dans des déserts à peine connus du monde civilisé; j'avais souffert et la faim et la soif, et le chaud et le froid; j'avais enduré de durs labeurs, au milieu de solitudes que troublent seule la présence de bêtes féroces; j'avais passé de longues nuits désolées sans un abri; mes compagnons, presque toujours, étaient des sauvages; j'avais couru de grands dangers, et sur la terre et sur l'eau; les animaux féroces m'avaient fait de cruelles blessures; mais le Créateur m'avait préservé de tous les dangers qui semaient mon chemin.... C'est à Lui que doivent revenir ma reconnaissance, mes hommages, ma profonde adoration.

Après m'être rassasié de cette vue, nous descendîmes vers le lac, que nous atteignîmes au bout d'environ une heure et demie de marche. Bien que l'air fût plus frais, la brise ne nous apporta pas de senteurs embaumées, comme nous aurions pu en espérer sur les bords d'un lac des tropiques.

Soit que mon imagination ait été trop exaltée, soit que l'immensité de cette mer intérieure et sa végétation luxuriante aient été exagérées par les voyageurs, il me faut avouer qu'après un examen plus attentif, je me trouvai quelque peu désappointé. Je dois dire que l'époque de l'année était peu favorable; si je ne me trompe cependant, MM. Oswell, Livingstone et Murray, qui ont découvert le lac, l'ont aussi vu pendant cette même saison. Je dois dire, toutefois, que la partie est du Ngami, la seule que ces messieurs aient visitée, est bien plus remarquable que la partie ouest, qui est le côté par lequel j'ai abordé cette vaste nappe d'eau pour la première fois.

Le niveau du lac était très-bas; l'eau très-peu profonde, surtout à l'endroit où j'en approchai. Il est difficile d'arriver jusqu'à l'eau, qui est amère et désagréable : la vase ou d'épaisses ceintures de roseaux et de joncs en défendent les abords; ces plantes aquatiques abondent en gibier d'eau. Je vis beaucoup d'espèces qui me semblèrent nouvelles; mais nous n'avions pas le temps de chasser aux oiseaux.

VI

Remonte du Téoghé. — Belle végétation de ses rives. Chasses aux buffles.

.... Après avoir exploré une partie des rives du lac, j'entrepris, avec l'aide de bateaux loués aux Bayèyes, sujets de Lecholètébé, de remonter le Téoghé, affluent le plus occidental du Ngami, dans l'espoir d'atteindre, par cette voie, les régions vierges encore de tout pied européen, où le Cunène prend sa source.

Au fur et à mesure que nous remontions le Téoghé, le paysage devenait plus séduisant; les bords de la rivière s'élevaient, et se revêtaient d'une végétation de plus en plus variée et vigoureuse. C'étaient le *palmier éventail*, le dattier, le mimosa aux souples et noires tiges, le sycomore à la vaste ramure, le *moshoma* au sombre et élégant feuillage, et une infinité d'autres beaux arbres, dont beaucoup étaient nouveaux pour moi, et dont plusieurs ployaient sous le poids de fruits aussi agréables que nourrissants. Timbo, qui m'accompagnait, reconnut non moins de six ou sept espèces d'arbres fruitiers, indigènes de la côte orientale d'Afrique ou des contrées adjacentes. Il y a dans ces forêts tels sites qui dépassent en beauté tout ce que j'ai jamais vu ailleurs. J'aurais passé de longs jours sous ces voûtes ombreuses, que de nombreux oiseaux animaient de notes joyeuses et sauvages, tandis que l'œil suivait, sous les longues échappées, le passage, la fuite, les jeux d'innombrables troupeaux des plus belles espèces d'antilopes; mais la plus simple prudence empêchait le voyageur de faire halte dans ce paradis. Lorsque la rivière, après l'inondation annuelle, commence à baisser, des effluves pestilentielles s'élèvent de ses berges, portant au loin la mort.... tel est le climat de l'Afrique.

La vie animale allait de pair avec cette exubérante végétation. Nous rencontrions à chaque instant des rhinocéros, des hippopotames, des buffles, des cerfs, des pallahs, des daims rouges, des léchés, etc; et tous les jours j'abattais quelqu'un de ces animaux. Cela suffisait à l'alimentation de notre troupe affamée, qui se montait alors à cinquante ou soixante personnes. Un bel après-midi, nous arrivâmes à un endroit où nous aperçûmes de nombreuses traces de buffles; et comme jusqu'alors j'avais vu rarement de près ces redoutables ruminants, je me déterminai à m'arrêter là un jour ou deux, dans l'espoir non-seulement de lier plus ample connaissance avec eux, mais encore de faire une bonne chasse. Le pays avoisinant avait d'ailleurs assez d'attrait par lui-même pour m'engager à m'y arrêter quelque temps. La première nuit que je passai à l'affût fut perdue pour la chasse, probablement parce que je m'étais placé sous le vent de l'endroit d'où les buffles venaient habituellement, ce qui les empêcha de descendre à la place où j'étais caché. Un petit troupeau vint cependant rôder près de Timbo, que j'avais placé en embuscade à peu de distance de moi; mais, selon son habitude, il manqua son coup, et ils s'enfuirent tous sans être touchés.

Quand nous retournâmes au camp, le matin, les natifs, en apprenant notre mauvais succès, me parurent si affamés et si malheureux, que, quoique j'eusse grand besoin de me reposer et de me refaire, je remis de nouveau mon fusil sur mon épaule, et m'éloignai pour chercher quelque gibier. Une troupe de Bayèyes m'accompagna. Deux pallahs, un koudou furent bientôt abattus; mais un beau sassaby blessé nous échappa. Ces trois espèces d'antilopes fréquentent surtout les bois marécageux.

Nous cherchâmes longtemps ensuite sans rien trouver; de nombreuses traces de buffles indiquaient que cette partie du pays était hantée par ces animaux. Enfin, nous arrivâmes aux confins d'un épais fourré; et, regardant à travers les buissons, je découvris sur le sol des objets noirs, qu'au premier coup je reconnus pour ce que nous cherchions. Un doigt sur les lèvres, comme pour réclamer le silence, et, une main étendue en avant, je sifflai le mot *onja*, qui signifie buffle. La présence de sa majesté Satan n'aurait pas causé une plus grande consternation parmi mes compagnons; car je n'eus pas plus tôt prononcé le mot magique, que, les uns après les autres, tous s'enfuirent à corps perdu. Un de ces Bayèyes tenait un lourd fusil qui m'appartenait, et comme je voulais le lui reprendre, je fus obligé de les suivre. Ces poltrons me firent un plus mauvais tour, car, en me voyant courir, croyant que l'ennemi était sur leurs talons, ils redoublèrent le pas, et ils ne s'arrêtèrent qu'à une distance très-respectable du fourré. Rien ne pouvait être réellement plus absurde que cette débandade.

Ayant enfin rejoint mes hommes et repris mon fusil, je retournai à l'endroit où j'avais découvert les objets suspects; mais, bien que je m'en approchasse à une distance de douze pas, il me fut impossible, à cause de l'épaisseur du feuillage, de vérifier leur identité.

Un arbre était devant moi; dans l'espoir de mieux voir, je montai dessus. Je fus désappointé; car, bien que haut placé, je ne pus voir que le sol. N'ayant qu'une manière de lever mes doutes, je fis feu en visant au milieu des objets noirs en question; mais pas un être vivant ne bougea. Pour l'instant, je crus que je m'étais trompé, et que ce que j'avais pris pour des animaux, n'était pas autre chose que de grandes pierres. Cependant, pour me fixer sur ce point, je rechargeai et j'envoyai une seconde balle dans la même direction que la première; cette fois, au bruit du fusil, quatre magnifiques buffles se dressèrent sur leurs pieds, puis, après avoir secoué bravement leurs têtes et reniflé l'air un moment, ils disparurent dans le fourré, selon toute apparence, sans avoir été atteints. Je ne les revis plus. Suivant promptement leurs traces, afin de m'assurer si l'une de ces bêtes avait été blessée, je vis un troupeau de buffles, d'au moins deux cents, sortir soudainement avec la violence d'un ouragan de l'endroit où nous avions passé, brisant, écrasant tout ce qui s'opposait à leur furieux passage, et soulevant un si grand nuage de poussière que toute la masse fugitive y disparut enveloppée. Je fis feu au beau milieu, à l'aventure, et j'eus la satisfaction de voir une femelle tomber sous le coup.

Le bruit du fusil arrêta presque immédiatement le troupeau, qui, nous faisant face, se rangea de front en une masse sombre. M'abritant derrière les arbres qui étaient peu éloignés, je m'approchai d'environ cent cinquante pas de cette formidable phalange. Appuyant alors mon fusil sur une branche, je visai le taureau le plus rapproché; mais, quoique j'eusse entendu distinctement la balle le frapper, il ne fit pas le plus petit mouvement. Un des natifs ayant, pendant ce temps, eu le courage de se rapprocher de moi avec mon fusil, je tirai une seconde fois sur une autre bête du troupeau, mais sans



Le chasseur surpris par un éléphant. — Dessin de Doré d'après Anderson.

un meilleur résultat. Je tirai ainsi huit coups de feu, et quoique, à chaque fois, la balle portât, sans nul doute, aucun membre du troupeau ne bougea d'un pouce ! Tous semblaient enchaînés sur la place par une puissance invisible, me contemplant d'un regard sinistre. Cette conduite étrange et inaccoutumée m'embarrassa outre mesure. A chaque instant, je m'attendais à les voir se précipiter sur moi ; heureusement, quoique je sois tenu de confesser que j'éprouvais un sentiment qui n'était rien moins qu'agréable, ma sûreté personnelle courait peu de risques; je n'avais qu'à me hisser sur l'arbre contre lequel je m'appuyais, pour me mettre hors de tout danger. Cependant je ne fus pas réduit à cette extrémité, et, comme je me préparais à envoyer une autre balle, tout le troupeau tourna le dos, et avec des beuglements étranges, leurs queues battant leurs flancs, et la tête baissée jusqu'à terre, ils passèrent comme une trombe.

En m'approchant de l'endroit où les buffles s'étaient arrêtés, je remarquai de larges taches de sang sur la terre, et fus convaincu que deux des animaux que j'avais tirés avaient été blessés grièvement, sinon mortellement. Nous suivîmes leurs traces pendant une distance considérable, mais vainement. Des informations, reçues plus tard des buschmen, m'ont porté à croire que tous les deux périrent. A la nuit tombante, je me remis en embuscade. J'attendis longtemps inutilement; mais enfin j'aperçus un buffle solitaire, un énorme taureau, qui s'approchait doucement et avec précaution de l'endroit où j'étais caché, s'arrêtant à tout moment pour écouter. Quand il fut si proche de l'affût que je pouvais presque le toucher, je pressai la détente; à mon grand déplaisir, le fusil rata. En entendant le bruit, l'animal pirouetta sur lui-même en toute hâte; puis, après avoir marché environ quarante pas, il s'arrêta tout à coup et me montra son flanc. Ayant, pendant ce temps, mis une autre capsule, je fis feu, et cette fois je réussis à placer une balle dans l'épaule de la bête. Au moment où elle reçut le coup, elle bondit en l'air, et s'enfuit vivement. Immédiatement après, j'entendis un profond gémissement dans la direction qu'elle avait prise, signe certain qu'elle avait été blessée mortellement. Néanmoins, après la sévère leçon que j'avais reçue du rhinocéros noir, et connaissant la nature sauvage du buffle quand il est blessé, je ne jugeai pas prudent de le suivre. Toutefois le matin suivant, l'ayant cherché, nous le trouvâmes mort à moins de cent yards de mon affût; la balle lui avait percé le cœur.

VII

Les crocodiles. — Un Anglais tué par l'un de ces monstres. L'hippopotame.

.... En naviguant sur le Téoghé, je vis fréquemment des crocodiles qui se vautraient au soleil dans les parties les plus écartées du fleuve. Un jour que je cherchais la trace d'une antilope blessée, je me heurtai à l'un de ces monstres qui était endormi; mon pied était déjà sur sa queue avant que je l'eusse aperçu. Sans bouger, j'épaulai mon fusil, et une balle bien dirigée derrière son oreille le cloua sur place.

J'ai rarement entendu dire que les crocodiles saisissent un homme nageant, ou plongé dans l'eau, ce qui semble prouver que ces animaux sont « mangeurs d'hommes » plus quand ils sont affamés que par habitude. Plusieurs personnes m'ont assuré qu'il n'y a pas de danger d'être attaqué par eux, si l'on fait beaucoup de bruit avant d'entrer dans l'eau. Mais en dépit de toutes ces assurances, il arrive des accidents. Il y a peu d'années qu'un Anglais, M. R..., fut la proie d'une de ces horribles créatures. Lui et son compagnon, M. M..., qui me raconta cette triste histoire, étaient campés sur le bord du Zouga; et comme ils voyaient des oiseaux d'eau voletant sur le courant, M. R.... s'y risqua dans l'espérance de faire ce qu'en style de chasse on nomme un bon coup de fusil. Il réussit bientôt à en tuer plusieurs, et parmi eux un canard musqué; mais il ne put s'en saisir, n'ayant pas de bateau.

Tandis qu'il regardait autour de lui pour en découvrir un, il vit une antilope qui s'approchait, et courant vivement vers son wagon qui était proche, il appela ses hommes pour leur demander un fusil. En revenant près du fleuve, il vit que l'antilope s'était échappée. Alors il s'avança vers l'endroit d'où il avait tiré le canard, qui flottait encore à la surface de l'eau. Pendant ce temps, son compagnon l'ayant rejoint, il lui exprima sa détermination de s'emparer de l'oiseau à tout prix, et de nager dans ce but. Il avoua cependant qu'il avait quelque doute sur sa sûreté, ajoutant qu'il avait été une fois témoin de la mort d'un homme qui avait été saisi et tué par un requin le long du bord de son bateau. Malgré son opinion du danger qu'il avait à courir et les conseils de son ami, il se déshabilla et se jeta dans le courant. Au bout d'un instant, on le vit regarder en arrière, comme s'il eût eu peur de quelque chose qui se trouvait sous lui; mais après une courte hésitation il continua sa route. Il était sur le point de saisir l'oiseau, quand tout son corps fut saisi d'un mouvement convulsif; il leva les bras en l'air, et, jetant un cri perçant, il s'enfonça graduellement sous l'eau et disparut pour toujours.

Outre le crocodile, le Téoghé nourrit aussi de nombreux hippopotames.

« Voici maintenant béhémoth que j'ai créé avec toi, dit l'Éternel à Job; il mange l'herbe comme un bœuf; ses os sont comme de fortes pièces d'airain; ses cartilages sont comme des barres de fer; il dort sous les arbres ombreux, couvert de roseaux dans les marais : les forêts le couvrent de leur ombre; les saules du torrent l'entourent. Voilà qu'il absorbe le fleuve; il semble qu'il engloutirait le Jourdain dans sa gueule. Il le prendrait avec ses yeux; son nez passerait à travers tous les piéges. »

Ce grand langage figuré de Job semble s'appliquer à l'hippopotame, que plus d'un auteur croit en effet identique avec le béhémoth de l'Écriture sainte. Dans son *Systema naturæ*, Linnée commence sa description de l'hippopotame en appelant cet animal *Behemoth Jobi*.

L'hippopotame habite généralement dans les fleuves et les lacs de l'Afrique, depuis les confins de la colonie du Cap jusqu'au 22ᵉ ou 23ᵉ degré de latitude nord. On ne le trouve dans aucun fleuve tombant dans la Méditerranée, excepté dans le Nil, et seulement dans la partie de ce fleuve qui coule dans la haute Égypte ou dans les marais et les lacs de l'Éthiopie. Il s'éloigne devant la civilisation; il habite dans les eaux fraîches et salées. Anciennement, il y a raison de le croire, il existait dans quelques parties de l'Asie; mais l'espèce en est éteinte maintenant sur ce continent.

On dit qu'il y a deux espèces d'hippopotames en Afrique : l'*hippopotamus amphibius* et l'*hippopotamus Liberiensis*. Le dernier est décrit comme le plus petit des deux; mais, à dire vrai, je ne l'ai jamais rencontré.

L'hippopotame est un animal très-singulier et qui n'a pas été improprement comparé à « une forme intermédiaire entre un porc gigantesque et un taureau sans cornes et à oreilles courtes. » Il a une tête immensément large. Ray dit que sa mâchoire supérieure est mobile, comme celle du crocodile. Chacune de ses mâchoires est armée de formidables défenses; celles d'en bas, qui sont toujours très-grandes, atteignent, avec le temps, la longueur de deux pieds. L'intérieur de sa bouche a été décrit par un écrivain récent comme ressemblant à une « masse de viande de boucherie. » Ses yeux, que le capitaine Harris compare « à la lucarne d'une chaumière hollandaise, » ses narines et ses oreilles sont placés sur un même plan, ce qui lui permet l'usage de trois sens et la respiration, dès qu'une très-petite partie de l'animal s'élève au-dessus de la surface de l'eau. Ses flancs ne sont pas de beaucoup inférieurs à ceux de l'éléphant, mais ses jambes sont tellement courtes et basses, que le ventre touche presque à terre; ses sabots sont divisés en quatre parties, réunies par des membranes. Sa peau, qui a près d'un pouce d'épaisseur, est dépourvue de tout pelage, quelques crins seulement sont répandus sur le museau, sur le bord des oreilles, sur la queue. La couleur de l'animal, hors de l'eau, est d'un rouge brun; mais quand on le voit au fond d'un étang, il parait d'une autre couleur, c'est-à-dire bleu sombre, ou, comme l'a écrit le docteur Burchell, d'une légère couleur d'encre indienne.

Quand l'hippopotame est furieux, son aspect est aussi repoussant qu'effrayant, et je ne suis pas surpris que des chasseurs éprouvés aient perdu leur présence d'esprit en se trouvant en contact avec ce monstre, dont les affreuses mâchoires, quand elles sont entre-bâillées, logeraient commodément un homme.

Les Bayèyes chassent ces animaux, tantôt avec des canots seulement, tantôt avec des canots et un radeau de roseaux. Nous allons décrire cette dernière chasse telle que nous l'avons vu pratiquer par ces sauvages.

Arrivés au rendez-vous, tout étant parfaitement en ordre, les canots nécessaires à la chasse sont placés sur un radeau; les hommes montent auprès et descendent la rivière en se laissant flotter sans bruit, au cours de l'eau.

On ne trouve pas des hippopotames partout, mais seulement dans certains endroits. Quand on approche des retraites favorites de ces animaux, les chasseurs se mettent attentivement aux aguets pour découvrir leur présence, qui se décèle, soit pas leur souffle bruyant, soit par les jets d'eau de leurs naseaux, soit encore par l'agitation qu'ils produisent à la surface, bien avant de se montrer.

Une fois qu'on s'est assuré de la position des hippopotames, les chasseurs les plus intrépides et les plus habiles saisissent leurs harpons, tandis que les autres se disposent à lancer les canots en cas de réussite dans l'attaque. Tous ces apprêts se font aussi silencieusement que possible, on ne parle qu'à voix basse, tout le monde est sur le qui-vive. Le bruit de l'eau qui jaillit, le souffle bruyant des hippopotames se fait entendre de plus en plus distinctement; on tourne un coude de la rivière, on voit flotter sur l'eau des masses informes, qui ressemblent plus à des roches à moitié noyées qu'à des êtres vivants; elles disparaissent pour se montrer de nouveau. Le radeau s'avance silencieux avec son noir équipage, excité au plus suprême degré; enfin les chasseurs sont au milieu du troupeau qui ne semble avoir aucune conscience du danger. Un des hippopotames s'approche à toucher le radeau; c'est le moment critique; le harponneur le plus proche se dresse de toute sa hauteur, et un instant après le fer du harpon disparaît dans le flanc de l'animal qui, se sentant blessé, plonge avec violence; tous ses efforts pour échapper sont inutiles. La ligne ou le manche du harpon peuvent se briser; mais le fer une fois entré dans la chair, n'en peut sortir à cause de l'épaisseur et de la résistance de la peau de l'animal.

Aussitôt qu'un hippopotame est blessé, on gagne le rivage avec un canot, portant la ligne que l'on enroule, s'il est possible, autour d'un fort tronc d'arbre. Cette précaution prise, il n'est pas difficile aux chasseurs réunis de haler leur gibier à terre, ou de le fatiguer tout au moins comme un pêcheur fatigue un saumon. Mais si le temps manque pour cette opération, ligne et bouée sont jetées à l'eau; l'animal nage et plonge à sa fantaisie.

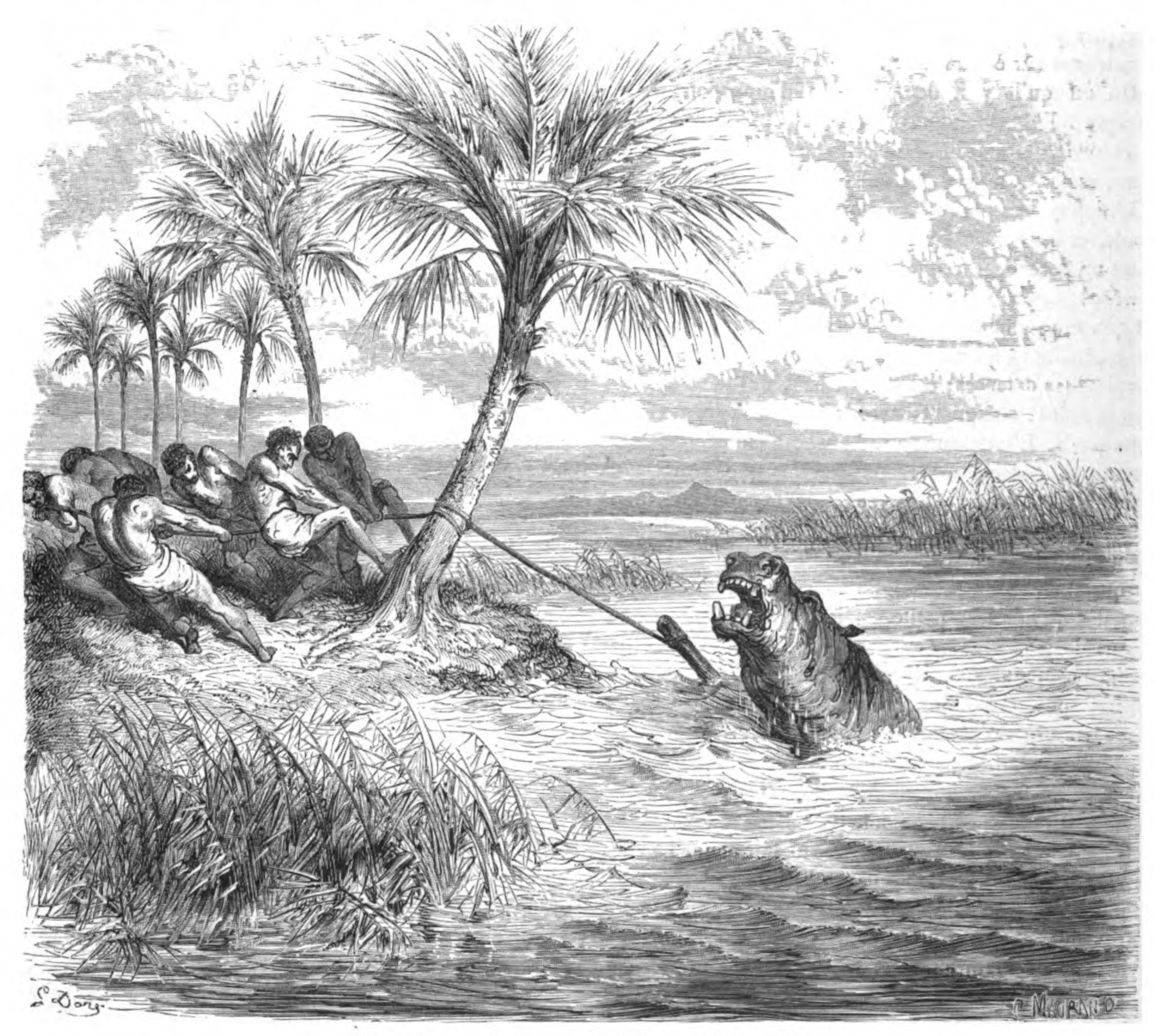
Les autres canots sont immédiatement lancés, on donne la chasse à l'hippopotame, qui est assailli d'une grêle de javelines, chaque fois qu'il se présente à la surface de l'eau pour respirer.

Il n'est pas rare de voir l'animal, exaspéré par la douleur, se précipiter sur les canots, qu'il chavire, soit d'un coup de tête, soit avec ses défenses : malheur alors au chasseur nageant à sa portée! d'un seul coup de sa puissante mâchoire, il peut lui enlever un membre, ou même le couper en deux.

.... Après avoir remonté le Téoghé dans la direction du nord pendant une cinquantaine de lieues (en tenant compte des plis et détours du fleuve), mes guides, mon escorte et l'appui de leur chef Lechotèlébé me firent tout à coup défaut. A ma grande mortification, il me fallut revenir en arrière, joué par des sauvages!... Je pou-

vais néanmoins me féliciter d'avoir pénétré aussi loin. J'avais acquis, sur un pays totalement inexploré avant moi, des connaissances qui devaient me servir si Dieu me permettait d'y revenir plus tard; et la grande nature, les scènes variées que j'avais eues chaque jour sous les yeux, étaient un dédommagement suffisant de mes labeurs et de mes dangers.

Pendant mon voyage de retour, la nécessité de réunir mes collections d'histoire naturelle et mes dépouilles de chasse, dispersées sur des espaces immenses, me força souvent à m'éloigner de ma suite et de mes bagages. Une fois, entre autres, je dus franchir mille milles, accompagné d'un seul indigène, à travers une région peu différente du Sahara. Ma bouche est impuissante à exprimer, ma plume à retracer ce que j'eus à souffrir pendant quatre longs mois de la faim et de la soif; je ne

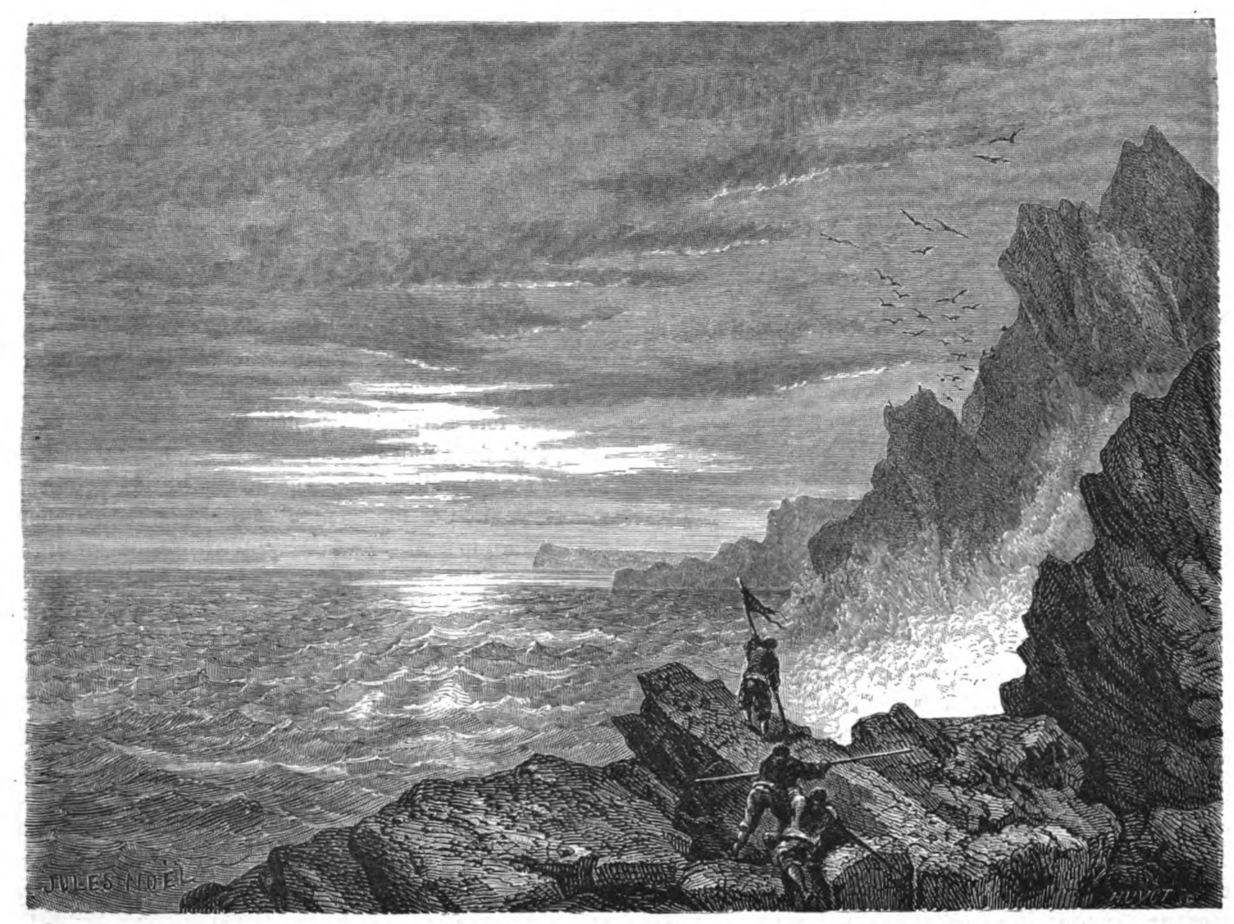


Hippopotame harponné. — Dessin de Doré d'après Anderson.

parle pas des périls que j'encourais de la part des bêtes féroces. Je me souviens qu'un jour, mon pauvre cheval et moi, également épuisés de besoin et de fatigue, nous tombâmes à côté l'un de l'autre sur le sable brûlant, dans un état voisin de l'anéantissement, et exposés à l'action meurtrière du soleil tropical, en plein midi. Il était nuit quand je revins à la conscience de moi-même et que, semblable à un homme ivre, je pus reprendre ma route d'un pas chancelant. Ce sont là les jouissances d'un voyage en Afrique; mais pour les supporter, il faut, suivant l'expression d'un de mes confrères, le capitaine Messum, être doué de la patience du chameau et du courage du lion.

(Extrait de la relation anglaise de Ch. J. Anderson, publiée à Londres, par Hurst et Blackett, en 1856, sous le titre : *Lake Ngami, or explorations and discoveries.*)





Morton arborant le drapeau américain sur les bords de la mer Polaire (voy p. 267). — Dessin de J. Noël d'après Kane.

LA MER POLAIRE.

FRAGMENTS DU VOYAGE EXECUTÉ EN 1853-54-55, DE NEW-YORK AU 82e DEGRE DE LATITUDE NORD,

PAR LE Dr EL. K. KANE,

DE LA MARINE DES ÉTATS-UNIS[1].

Au printemps de 1853, je fus désigné par l'Amirauté américaine pour commander la seconde expédition que notre gouvernement envoyait à la recherche de sir John Franklin[2]. M. Grinnell, qui avait si libéralement contribué à la première expédition, dont je faisais partie, mit à ma disposition le brick *l'Advance*, et M. Peabody de Londres, avec cette générosité qui lui a acquis tant de sympathies en Amérique, pourvut abondamment à l'installation de notre navire.

Nous étions dix-sept à bord; équipage d'élite, s'il en fut jamais; tous volontaires; tous hommes énergiques, résolus, comprenant le danger, et préparés à lui opposer un cœur intrépide et un front calme. La seule loi du bord, à laquelle on ne manqua jamais dans tout le cours de notre longue et douloureuse expédition était : obéissance absolue au capitaine ou à son représentant; abstinence complète de liqueurs fortes; abstention absolue de tout langage grossier.

Partis de New-York le 30 mai 1853, nous mîmes dix-huit jours à gagner Terre-Neuve, où nous reçûmes l'accueil le plus cordial; de là nous fîmes voile vers la baie de Baffin. Les sondages, exécutés avec le plus grand soin à l'entrée du détroit de Davis, dans l'axe même de cette baie, donnèrent en moyenne 1900 fathoms (3400 mètres), fait intéressant qui prouve que la chaîne sous-marine, qui s'étend entre l'Irlande et Terre-Neuve, subit une dépression au débouché du courant polaire dans le nord de l'Atlantique.

Le 1er juillet nous entrâmes dans la rade de Fiskernaes

1. *Arctic explorations : the second Grinnell expedition in search of sir John Franklin*, 1853-54-55, *by El. K. Kane, M. D. U. S. N.*
2. Voy. notre deuxième livraison.

aux acclamations de la population dano-groenlandaise pour laquelle notre arrivée était un événement.

Grâce à l'influence de M. Lassen, surintendant de la colonie, un chasseur esquimau, âgé de 18 ans, Hans Christian, se joignit à notre expédition. Ce fut une véritable bonne fortune pour nous; habile à manœuvrer le kayak et la javeline, impassible comme un Indien du far-west, il nous rendit de grands services. Le 16 juillet nous étions au promontoire de Swarte-Huk, et le 27, dans la baie de Melville, au milieu des montagnes de glace (*icebergs*), qui infestent cette mer et qui lui ont valu des baleiniers le surnom de *Trou aux bergs;* les épais brouillards de glace qui caractérisent cette région nous enveloppaient de toutes parts. Le temps devenait menaçant, je fis attacher une amarre à une montagne de glace pour nous empêcher de dériver; après un rude travail de huit heures j'avais réussi, quand du sommet de notre abri tombèrent sur nous de petits fragments de glace, produisant sur l'eau l'effet de ces larges gouttes de pluie qui précèdent un orage du printemps. C'était un avertissement fort clair; il n'y avait pas un moment à perdre. Nous étions à peine dégagés, que l'immense iceberg s'écroula avec un fracas terrible.

Après une navigation pénible, le 3 août, délivrés de toute entrave, nous étions à la pointe Wilcox, gagnant les eaux du cap York et nous dirigeant vers le détroit de Smith. Le 6 août, nous doublions l'île Hakluyt, puis le cap Alexandre qui forme, avec le cap Isabelle, l'entrée de ce détroit. Aspect désolé; ici un triste manteau de neige descendant jusqu'à la mer; là une sombre ceinture de rochers immenses, dont la sauvage et menaçante grandeur impressionne même nos rudes matelots. Ce sont là les colonnes d'Hercule de la mer polaire.

Le 7 août, nous donnions en plein dans le détroit de Smith; nous établîmes un *cairn* à l'île Littleton, et, à notre grand étonnement, nous nous aperçûmes que nous n'étions pas les premiers à chercher un refuge en cet endroit désolé : des Esquimaux s'y étaient établis autrefois.

Jusqu'au 22 août, nous eûmes un temps épouvantable, des tempêtes, des ouragans, qui menacèrent de nous briser sur les rochers ou de nous broyer dans les glaces soulevées; mais notre brick soutint courageusement ces épreuves, et le 23, par 78° 41' latitude, nous étions occupés à haler notre brave navire le long d'un banc de glace attaché au rivage. Nous étions dès lors parvenus plus au nord qu'aucun de nos prédécesseurs, excepté toutefois Parry dans son expédition de 1826.

Dès lors, nous faisons fort peu de chemin. Bien que fermes et résolus, mes hommes me semblent incliner à retourner vers le sud pour hiverner. Je les réunis en conseil : un seul, M. H. Brooks, fut d'avis de continuer notre route au nord. Je leur expliquai tous mes motifs pour faire le contraire, je leur développai toutes mes vues, et, je suis heureux de le constater ici, tous mes braves camarades m'approuvèrent et se mirent courageusement à la rude tâche que leur imposait mon programme.

Le 28, le brick se trouvant engagé dans les glaces, je résolus de faire une exploration pour trouver, s'il était possible, un meilleur quartier d'hiver sur la côte. On équipa la baleinière *Forlorn-Hope*, qui, doublée de tôle, était recouverte d'un prélart faisant office de tente, et avec un équipage de sept hommes, je me lançai à la découverte d'un port d'hivernage. Notre voyage fut rude d'abord; il nous fallait briser la glace pour avancer : nous faisions à grand'peine sept milles par jour. Au bout de vingt-quatre heures, la glace nous força d'abandonner notre canot, que nous mîmes à l'abri dans un endroit sûr, et nous prîmes notre traîneau. Nous avancions difficilement, rencontrant à chaque instant sur l'immense plateau de glace où nous étions, des cours d'eau qu'il fallait passer à gué, nous arrêtant la nuit sous des tertres de neige qui recouvraient les rochers; nous fûmes une fois surpris par la marée et obligés de passer une partie de la nuit debout, soutenant, pour les empêcher de se mouiller, les peaux de buffle qui nous servaient de lit. Le côté comique de notre situation nous aida beaucoup à en supporter l'ennui; imaginez huit cariatides américaines, dans l'eau jusqu'aux genoux, élevant en l'air ceux de leurs dieux domestiques qui craignent l'humide élément.

Dans notre voyage nous traversâmes un glacier très-étendu. J'eus plusieurs fois l'occasion de mesurer l'élévation des côtes, dont la hauteur moyenne est de 1300 pieds (395 mètres). Le 5 septembre, nous fûmes arrêtés par la plus grande rivière peut-être du Groenland nord. Ce cours d'eau impétueux, écumant, bondissait sur son fond de roche comme un vrai torrent. Il peut avoir trois quarts de mille (1200 mètres) de large; la marée y remonte à trois milles environ (5000 mètres). Je baptisai cette rivière du nom de Mary-Munturn, d'après une sœur de M. Grinnell. La flore de ses rives était remarquable pour ce pays; au milieu des mousses et des graminées étincelait la corolle pourpre des *lychnis* et les blanches pétales des *monties*, j'y rencontrai même une solitaire *hesperis*, la giroflée de muraille de ces régions arctiques.

Nous passâmes la rivière à gué, le 6, ayant de l'eau jusqu'à la ceinture; à sept milles de là, nos observations avec le théodolite nous donnèrent latitude 78° 52'; l'inclinaison de la boussole marquait 84° 49'; notre longitude était 76° 20' à l'ouest de Paris.

Nos provisions s'épuisaient. Ne pouvant songer à aller plus loin, je cherchai un point élevé pour faire une dernière reconnaissance. Je n'oublierai jamais l'aspect désolé qui s'offrit à mes regards quand, après une fatigante journée de marche, je me trouvai à une hauteur de 1100 pieds. Ma vue atteignait par delà le 80° de latitude; à ma gauche, la côte ouest du détroit se perdait à l'horizon; à ma droite, des terrains primaires s'étendaient en ondulant jusqu'à une masse de couleur profonde et sombre, que je reconnus plus tard comme étant le grand glacier Humboldt; au delà se déployaient ces terres qui portent maintenant le nom de Washington; leur promontoire le plus avancé, le cap Jackson, formait un angle de 14° avec le cap J. Barrow, situé sur la côte opposée. Toute cette

ligne de côtes formait comme un cirque gigantesque encadrant un océan glacé. A mes pieds, une plaine immense, où les *hummocks*[1] se dressaient comme les retranchements d'une cité assiégée, où çà et là d'abruptes montagnes de glace surgissaient semblables à d'inébranlables forteresses, tandis qu'au loin, jusqu'aux limites les plus reculées de l'horizon, un entassement d'icebergs accumulés les uns sur les autres, formait un infranchissable rempart.

Nous revînmes sur nos pas; nos compagnons nous attendaient avec anxiété; je leur expliquai comment, n'ayant pas trouvé de baie aussi favorable pour l'hivernage que celle où nous étions, j'étais décidé à y rester. Je fis placer *l'Advance* entre de petites îles qui le mettaient à l'abri de la dérive des glaces. C'est ainsi que notre petit brick, avec huit brasses d'eau sous sa quille, fut pris par l'hiver dans ce havre de Rensselaer, que nous ne devions plus quitter ensemble! long repos pour notre bon et agile navire; les mêmes glaces l'y étreignent encore!

L'hivernage. — La mort parmi nous. — Visite des Esquimaux. — Leurs habitations à Etah. — Un intérieur encombré. — Nuit et repas peu confortables.

A peine installés, nous fûmes avertis par la diminution rapide de la lumière que l'hivernage avait commencé. Nous vîmes d'abord le jour s'éteindre dans les basfonds et dans le lit des ravins; puis les ombres monter graduellement le long des flancs des montagnes, et finir par s'étendre sur la cime blanche des glaciers. Dès le 7 novembre tout était ténèbres autour de nous. Le soleil s'était couché pour cent quarante jours, et nos lampes ne cessèrent de brûler dans l'entre-pont. Les étoiles de sixième grandeur étaient visibles en plein midi. Bien qu'aucun Européen n'eût encore hiverné à une si haute latitude, excepté toutefois au Spitzberg, archipel que les dernières effluves du Gulfstream, douent d'un climat relativement plus doux, l'hiver de 1853-54 se passa pour nous comme tant d'autres s'étaient écoulés pour nos prédécesseurs dans les régions polaires. Voici quel était assez uniformément l'emploi de nos journées :

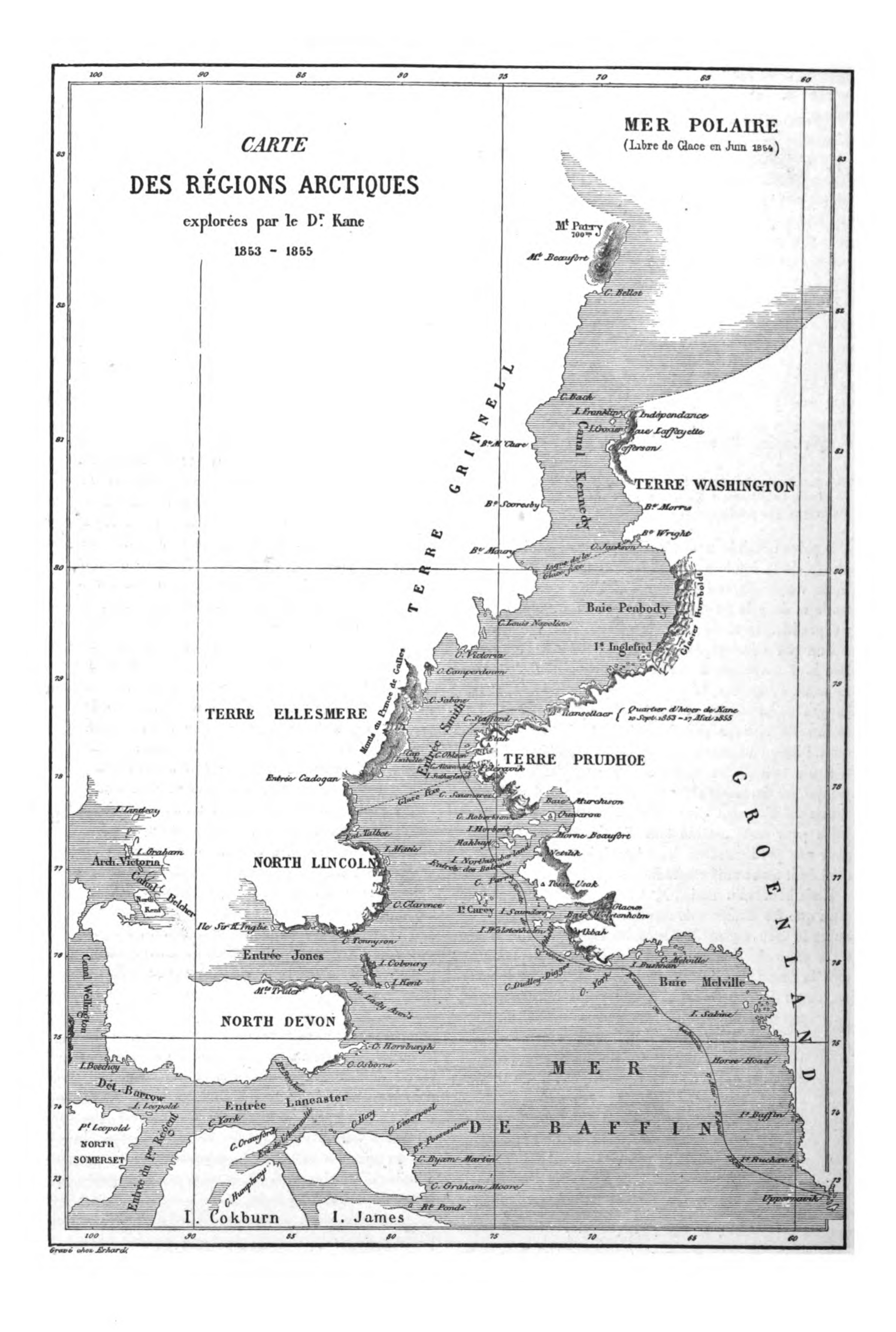
A six heures du matin, Mc Gary, mon second, se lève ainsi que les hommes de service. On nettoie le pont, on ouvre le trou à glace, on examine les filets ou la viande est à rafraichir, on range tout à bord. A sept heures tout le monde est debout, la toilette se fait sur le pont, on ouvre les portes pour ventiler nos appartements; puis nous descendons déjeuner. Nous avons peu de combustible, aussi fait-on la cuisine dans la cabine. Nous avons tous le même déjeuner; du porc, des pommes cuites gelées et dures comme du sucre candi, du thé, du café, avec une tranche délicate de pomme de terre crue. Après déjeuner les fumeurs prennent leur pipe jusqu'à neuf heures; alors les oisifs de flâner, les travailleurs de se mettre au travail. Ohlsen à son banc, Brooks à ses « préparations » de toile, Mc Gary fait le tailleur, Whipple se transforme en cordonnier et Bonsall en chaudronnier, Baker prépare des peaux d'oiseaux, le reste vaque à la besogne. Voyez notre cabinet de travail : une table, une lampe qui alimentée par du saindoux salé donne une lueur fumeuse tout en répandant des vapeurs de chlore; trois tabourets; trois hommes au visage de cire, assis leurs jambes repliées sous eux, car le pont est trop froid pour les pieds, chacun a son travail : Kane écrit, dessine, trace des cartes; Hayes copie des livres de loch et des observations météorologiques; Sontag rédige le journal de quelque expédition dans les environs. A midi, tournée d'inspection et ordres pour l'emploi de la journée; vient ensuite l'entraînement des chiens esquimaux; c'est ma spécialité, exercice très-agréable pour mes genoux qui craquent à chaque pas, et pour mes épaules endolories de rhumatismes qui enregistrent chaque coup de fouet que je donne. C'est ainsi qu'on gagne le dîner, nouvelle occasion de se réunir; mais à ce repas point de thé, point de café; des choux confits et des pêches sèches les remplacent fort agréablement.

A dîner comme à déjeuner apparait notre hygiénique pomme de terre crue; comme toutes les médecines, ce mets n'est pas aussi appétissant qu'on pourrait le désirer. Je la râpe bien soigneusement, je n'en prends que les parties les plus saines, j'y mets de l'huile en quantité, et pourtant, malgré l'art que je déploie, il me faut toute mon éloquence pour persuader à mon monde de fermer les yeux et d'avaler mon ragoût. Deux de mes convives sont complétement récalcitrants; j'ai beau leur dire que les Silésiens mangent les feuilles des pommes de terre en guise d'épinards, que les baleiniers se grisent avec la mélasse qui sert à conserver les grosses pommes de terre des Açores; j'ai beau montrer à l'un d'eux ses gencives, hier molles et enflammées, aujourd'hui fraiches et fermes; grâce à un cataplasme de pommes de terre, rien n'y fait; ils repoussent avec opiniâtreté mon admirable mélange.

Qui flânant ou dormant, qui travaillant ou s'amusant, nous atteignons six heures, le moment du souper, répétition affaiblie du déjeuner et du dîner. Les officiers m'apportent leurs rapports; après les avoir lus, je les signe, puis je parcours mon journal, qui, à chaque page, me montre combien nous nous affaiblissons de jour en jour. Quelquefois, pour passer la soirée, on joue aux cartes ou aux échecs, ou bien on lit des revues.

Au premier abord cette vie parait assez facile; mais il faut voir le revers de la médaille. Nous avons peu de combustible, nous ne pouvons brûler que trois seaux de charbon par jour. La température extérieure est en moyenne — 40°; dans la cabine où j'écris elle est de + 7°78. Notre porter de Londres et du vieux sherry que nous avons pour les cas extrêmes, gèlent dans les coffres de l'entrepont; à nos carlingues pendent des glaçons qui nous servent à faire de l'eau douce. Nous ne pouvons brûler que du saindoux salé dans nos lampes: nous n'avons plus d'huile, nous travaillons à la lueur de mauvaises veilleuses de notre fabrication. Nous n'avons pas une livre de viande fraiche, et il ne nous reste qu'un seul baril de pommes de terre.

1. Rangées de glaçons superposés par suite des collisions des champs de glace.


CARTE
DES RÉGIONS ARCTIQUES
explorées par le Dr. Kane
1853 - 1855
MER POLAIRE
(Libre de Glace en Juin 1854)
TERRE GRINNELL
TERRE WASHINGTON
Canal Kennedy
Baie Peabody
Glacier Humboldt
TERRE ELLESMERE
TERRE PRUDHOE
Entrée Smith
Quartier d'hiver de Kane 10 Sept. 1853 - 17 Mai 1855
NORTH LINCOLN
Arch. Victoria
Entrée Jones
NORTH DEVON
Canal Wellington
Dét. Barrow
Entrée Lancaster
NORTH SOMERSET
Entrée du Pce Regent
I. Cokburn
I. James
MER DE BAFFIN
Baie Melville
GROENLAND
Uppernavik
Gravé chez Erhard.

A l'exception de Petersen et de Morton, nous avons tous le scorbut, et quand je considère les pâles visages et les yeux hagards de mes compagnons, je me dis que nous luttons avec désavantage dans ce combat de la vie, et qu'un jour polaire et une nuit polaire fatiguent et vieillissent plus un homme qu'une année passée n'importe où dans ce monde dévorant.

Depuis janvier nous travaillons à nos tonneaux et faisons tous nos préparatifs pour notre voyage. La mort des chiens, les difficultés qu'offre la glace, le froid rigoureux m'ont obligé de modifier tout notre équipement. Nous avons complétement abandonné les vêtements en caoutchouc ; fabrication de souliers en toile à voile et de bas en fourrure, travaux de couture et de charpente, tout est en pleine activité. La cabine, la seule pièce chauffée, sert tout à la fois de cuisine, de salon et d'atelier. Les caisses de pemmican (viande broyée et comprimée) sont à dégeler sur les coffres de la cabine ; les vêtements de peau de buffle sèchent près du poêle ; tous les objets de campement sont empilés dans un des coins ; notre cuisinier français, toujours désolé, persiste à accaparer le poêle pour y loger ses casseroles maintenant sans emploi.

Ainsi nous traversâmes notre premier hiver arctique.

.... Le 7 avril, au matin, je fus réveillé de bonne heure par un bruit qui s'échappait de la poitrine de Baker, un des plus effrayants et des plus mauvais présages que puisse entendre l'oreille d'un médecin. L'ange de la mort, ce noir visiteur dont l'ombre planait sur nous tous, avait saisi notre pauvre compagnon. Les symptômes de sa maladie s'aggravèrent rapidement : il mourut le lendemain. Le jour suivant nous le mîmes au cercueil, et, formant un cortége aussi triste que sympathique, nous le portâmes sur la glace brisée et le long des pentes escarpées qui menaient à notre observatoire; là nous déposâmes le corps sous les piédestaux qui servaient de supports à nos instruments et à notre théodolite. Nous lûmes les prières pour les morts, en jetant sur lui de la neige en guise de poussière, et nous récitâmes en commun la prière que Jésus apprit à ses disciples sur la montagne ; puis rejetant de la glace sur l'ouverture que nous avions creusée pour placer le cercueil, nous laissâmes le pauvre Baker dans son étroite demeure.



Intérieur d'une hutte d'Esquimaux. — Dessin de Stahl d'après Kane.

Le matin même, comme nous veillions auprès de son lit de mort, un homme de quart qui avait été couper de la glace pour la faire fondre, vint en toute hâte à la cabine pour nous annoncer « que des hommes débarquaient. » Je sortis, suivi de tous ceux qui purent monter sur le pont, et nous vîmes sur les flancs de notre havre rocheux, et émergeant de l'obscurité des pentes sauvages et étranges de la falaise neigeuse, ce qui nous sembla évidemment des hommes.

En nous apercevant réunis sur le pont, ils se dressèrent sur les fragments de glace les plus hauts, se tenant debout séparément et assez semblables à des figurants d'un tableau d'opéra. Puis se plaçant presque en un demi-cercle, ils crièrent comme s'ils avaient voulu attirer notre atten-

tion, ou seulement peut-être pour manifester leur surprise; mais je ne pus rien saisir de leurs cris que « Hoah, ha, ha! » et « Ka, kääh! Ka, kääh! » répétés plusieurs fois.

Il faisait déjà assez jour pour que je pusse voir qu'ils ne brandissaient aucune arme, mais qu'ils agitaient violemment leur tête et leurs bras. Une attention plus grande nous montra aussi que leur nombre n'était pas aussi grand ni leur taille aussi patagonienne que notre imagination nous les avait d'abord montrés.

C'étaient des Esquimaux venant de la baie de Hartstène pour visiter les étrangers dont plusieurs indices leur avaient révélé la présence dans leur voisinage.

.... Étah, leur séjour habituel, et qui, de nos jours, est sans doute l'habitation humaine la plus rapprochée du pôle, est placée dans la courbure nord-est de Hartstène-Bay, à dix-huit milles de notre mouillage. Lorsque vous jetez les yeux depuis la pointe sud de Littleton-Island jusqu'à la mer, la plage est formée de débris d'avalanches tombées des glaciers et revêt un aspect d'une rudesse singulière. Une série de cratères volcaniques se ressent dans de grandes et montagneuses proportions au-dessus des roches grises qui forment la côte. Tout au fond de la baie débouchent un détroit et un ravin oblique, tous deux remplis par l'extension du même glacier.

Le détroit s'avance jusqu'à Péteravik, où un clan d'Esquimaux a ses quartiers; l'autre établissement est celui d'Étah, plus voisin du nôtre. Une masse de glace, qui s'élève à un angle de 45° jusqu'à ce qu'elle se confonde avec les flancs escarpés d'une montagne, forme deux taches obscures sur les neiges d'un blanc pur. En approchant, vous vous apercevez que ces taches sont des perforations dans la neige : plus près encore, vous en distinguez au-dessus de chaque ouverture une autre plus petite, et une couverture qui les réunit. Ce sont les portes et les fenêtres de l'établissement : deux huttes et quatre familles entièrement enfouies dans la neige!

Les habitants de ces terriers se groupèrent autour de moi à mon arrivée. *Nalegak! nalegak! tima!* « Chef! chef! salut! » crièrent-ils en chœur : jamais peuple ne me sembla plus désireux d'être bienveillant et plus poli envers un visiteur inattendu. Mais ils étaient légèrement vêtus, et en butte à un souffle glacé du nord-ouest, ils s'enfoncèrent bientôt dans leurs fourmilières. Pendant ce temps, des préparatifs étaient faits pour ma réception; peu après Metek, le maître de l'établissement et moi nous rampions sur les mains et sur les genoux, dans un couloir de trente pieds de longueur. Lorsque j'émergeai à l'intérieur, le salut de « nalegak » fut répété avec un accroissement d'énergie qui n'était rien moins que plaisant.

Il se trouvait des hôtes avant moi dans ce taudis : six robustes naturels d'un clan voisin. Ils avaient été surpris par la tempête en chassant, et étaient déjà groupés sur le *kolopsut*[1]. Ils joignirent leurs cris au cri de bienvenue, et je respirai bientôt la vapeur ammoniacale de quatorze compagnons de logement, vigoureux, bien repus, malpropres et déshabillés. J'arrivais assez fatigué d'un voyage de dix-huit milles à travers une atmosphère glacée : le thermomètre marquait à l'intérieur 90°, et la voûte mesurait quinze pieds sur six. Impossible de s'imaginer, sans l'avoir vue, une telle masse amorphe de créatures humaines entassées : hommes, femmes, enfants, n'ayant rien pour se couvrir que leur saleté native, mêlés, confondus comme des vers dans un panier de pêcheur.

Il n'y a pas d'exagération hyperbolique qui puisse dépasser cette réalité. La plate-forme servant de siége et de lit ne mesurait que sept pieds de largeur sur six de profondeur, sa forme étant semi-elliptique; eh bien, en comprenant les enfants, et sans me compter, treize personnes s'y trouvaient réunies.

Le *kotluk*, ou lampe de chaque matrone, brûlait avec une flamme de seize pouces de longueur. Un quartier de phoque, qui gisait gelé sur le plancher, avait été coupé par tranches, et commença à fumer par morceaux de 10 à 15 livres. Metek, avec l'aide d'un jeune amateur, fils de quelqu'un des dormeurs, dépêchait les portions sans mon assistance. Ils m'invitèrent très-cordialement à faire comme eux, mais la vue seule de ce régime culinaire me suffisait. Je soupai avec une poignée de fragments de foie gelé que j'avais dans ma poche, et, en proie à une sueur abondante, je me déshabillai comme les autres; j'arrangeai ma carcasse bien fatiguée aux pieds de Mme Eider-Duck, dame de ce logis, et plaçant son enfant à ma gauche, je pris pour l'oreiller l'estomac suffisamment chaud de mon ami Metek, puis dans cette position, comme un hôte à qui l'on donne la place d'honneur, je m'endormis.

Le matin suivant, le soleil étant assez haut, je m'éveillai. Mme Eider-Duck tenait prêt mon déjeuner. Elle avait placé dans l'extrémité d'un os concave un morceau de baleine bouillie, tranche choisie! Je n'avais pas vu les préliminaires de la cuisine : je suis un vieux voyageur, et je ne me donne pas le soin de sonder les mystères de la cuisine. Mon appétit était dans son bienheureux redoublement habituel, et j'allais saisir l'offre souriante, quand je vis la matrone, qui manipulait comme intendant en chef de l'autre kotluk, accomplir une opération qui m'arrêta. Elle avait dans sa main un os pareil à celui qui supportait mon *déjeuner*, il est vrai que c'est l'universel ustensile d'une cuisine d'Esquimaux; et, comme je tournai la tête, je le lui vis retirer tranquillement de dessous son vêtement, et le plongeant alors dans le pot à soupe, en extraire la contre-partie de mon propre morceau fumant. J'appris plus tard que cet ustensile a deux usages reconnus, et que quand on n'en a pas besoin immédiatement pour le pot au feu ou la table, il sert.... Je n'ose dire à quoi.

La notion de la malpropreté n'existe pas pour les Esquimaux. C'est un trait ethnologique particulier à ces nomades d'outre-nord; et il doit être attribué non-seulement à leur régime diététique et à leur vie domestique particulière, mais encore au froid extrême, dont l'action instantanée arrête la putréfaction et prévient les résultats intolérables de l'accumulation des chiens et de la famille.

1. Banc ou lit en neige battue, recouvert de peaux, et qui garnit le pourtour intérieur de la hutte.

Leurs sens semblent ne pas prendre connaissance de tout ce que l'instinct et l'association rendent révoltant pour la vue, le toucher et l'odorat des hommes civilisés.

Mon journal abonde sur tout cela en exacts et dégoûtants détails, dont je ne recopierai pas même le plus supportable.

Mœurs et coutumes des Esquimaux. — Deuil pour la mort. — Rites. Pénitences.

Je passai quelque temps à Étah à examiner le glacier et à faire des dessins de ce que je voyais autour de moi. Je rencontrai plusieurs vieux amis. Un d'eux ne faisait que se rétablir d'une cruelle attaque de gelée, suite d'une terrible aventure à travers les glaces flottantes. Je lui donnai un morceau de flanelle rouge et je le frictionnai. Il habite dans la seconde hutte, plus petite que celle de Metek, avec une jolie femme du nom de Kalutunah. Hans m'avait raconté sur ce jeune couple une histoire d'infanticide ; et, feignant l'ignorance à ce sujet, je leur demandai des nouvelles de leur enfant. Leurs manières me convainquirent que l'histoire était vraie ; ils tournèrent leurs mains vers la terre, mais sans aucun signe de confusion. Ils ne donnèrent même pas à cet affreux souvenir le tribut de pleurs que ces peuples sont toujours prêts à payer en toute occasion.

Une singulière coutume que j'ai remarquée souvent ici, ainsi que chez beaucoup d'Asiatiques, et qui a ses analogies dans les centres les plus civilisés, est celle qui préside aux formalités régulières du deuil pour la mort. Ils pleurent selon un système bien arrêté : quand l'un commence, tous se mettent à faire comme lui, et c'est un acte de courtoisie de la part du plus distingué de la compagnie d'essuyer les yeux du chef du deuil. Ils s'assemblent souvent de concert pour une réunion de deuil général ; mais il arrive souvent aussi que l'un d'eux éclate en pleurs et que les autres l'accompagnent courtoisement sans savoir d'abord de quoi il s'agit.

Ce n'est pas, cependant, la mort seule qu'ils déplorent en chœur, tout autre malheur peut les réunir aussi bien : la non réussite d'une chasse, la cassure d'une ligne à phoque ou la mort d'un chien. Mme Eider-Duck, *née* Petit-Ventre (Égurk), abandonna une fois le soin de son kotluk pour éclater devant moi en une aimable saillie de lamentations : je ne connaissais pas le remède immédiat de sa douleur, mais avec une remarquable présence d'esprit je tirai mon mouchoir, coupé par Morton dans le corps d'une chemise usée, et après avoir essuyé poliment ses yeux, je versai quelques pleurs moi-même. Cet aimable accès fut bientôt passé ; Mme Eider-Duck retourna à son kotluk, et Nalegak à son livre de notes.

Les cérémonies du deuil sont pourtant quelquefois, sinon toujours, accompagnées d'observances d'un plus sérieux caractère. Aussi loin que vont mes informations, les notions religieuses des Esquimaux s'étendent seulement jusqu'à la connaissance d'agents surnaturels et à certains usages par lesquels ils doivent se les concilier. L'*angekok* de la tribu, le prophète, comme il est appelé parmi nos Indiens de l'ouest, est le conseiller général. Il soigne les maladies ou panse les blessures, dirige la police et les mouvements du petit État, et, quoiqu'il ne soit pas le chef de nom, il en a réellement le pouvoir. Il entre dans les prérogatives et les devoirs de son office de fixer le taux des offrandes et les pénitences des fautes. Celles-ci sont quelquefois tout à fait tyranniques. Ainsi un mari contrit est requis de s'abstenir de la chasse au phoque pendant toute l'année, depuis *okiakut* jusqu'à *okiakut*, c'est-à-dire d'un hiver à l'autre. Plus généralement on lui refuse le luxe de quelque article de nourriture, comme un lapin ou un morceau favori de phoque ; ou bien il lui est défendu de se servir de son *nessak* ou capuchon, et il est forcé d'aller la tête nue.

Une sœur de Kalutanah mourut subitement à Péteravik. Son corps fut cousu dans des peaux, non dans une posture assise, comme les restes que nous trouvons dans les tombes du sud, mais avec les membres étendus dans toute leur longueur ; son mari la porta seul à son lieu de repos, et la couvrit, pierre par pierre, d'un cairn grossier, monument primitif. La lampe d'huile de baleine fut suspendue en dehors de la hutte pendant la durée de son solitaire voyage funéraire ; et quand il fut revenu les voisins vinrent tous ensemble pour pleurer et hurler, tandis que le veuf récitait ses douleurs et ses prières. Sa pénitence fut sévère, et mêlée de beaucoup de ces prescriptions que j'ai décrites plus haut.

Il est presque aussi difficile de découvrir les coutumes des Esquimaux du détroit de Smith que de décrire leur religion. C'est un peuple sur son déclin, presque vieilli, *toto orbe divisos*, « séparés du reste du monde, » et trop écrasé par les nécessités de la vie présente pour aimer les souvenirs du passé. Il en est autrement de ceux dont nous avons trouvé les établissements plus au sud. Ils sont maintenant pour la plupart concentrés autour des postes danois, et diffèrent beaucoup, au physique comme au moral, de leurs frères du nord.

Le phoque fournit de la nourriture aux Esquimaux de la baie de Rensselaer pendant la plus grande partie de l'année. Au sud jusqu'à Murchison-Channel, le veau marin, l'unicorne ou narwal et la baleine blanche viennent dans les saisons qui leur sont propres ; mais dans le détroit de Smith les chasses de ces derniers animaux sont plutôt accidentelles qu'habituelles.

La manière de chasser les walrus dépend beaucoup de la saison. A la fin de l'année, quand la glace n'est formée qu'en partie, on les trouve en grand nombre autour de la région neutre de la glace mêlée à l'eau, et, quand cette région devient solide à mesure que l'hiver s'avance, on les poursuit de plus en plus au sud.

Les Esquimaux s'en approchent alors sur la glace nouvelle, et les attaquent dans les fentes et les trous avec le filet et la ligne. Cette pêche, quand la saison devient plus froide, plus sombre et plus tempêtueuse, présente d'affreux dangers.

Au printemps, ou, pour être plus exact, vers le mois où reparaît le soleil, la famine d'hiver cesse généralement. Janvier et février sont souvent, et presque toujours, des mois de privations ; mais pendant la dernière

partie de mars la pêche de printemps commence, et avec elle renaissent la vie et l'excitation.

Les huttes, ces pauvres et misérables tanières couvertes de neige, deviennent alors des théâtres d'activité. Des masses de provisions accumulées sont empilées sur le sol glacé; les femmes préparent les peaux pour les chaussures, et les hommes taillent une réserve de harpons pour l'hiver. Les défenses des walrus sont tirées des monceaux de neige, où on les a placées pour en conserver l'ivoire; les chiens sont attachés à la glace, et les enfants, armés chacun d'une côte recourbée de quelque gros amphibie, jouent à la balle et tirent au but.

Le jour de mon arrivée, quatre phoques furent tués à Étah, et sans doute un plus grand nombre à Kalutak et à Péteravik. La quantité de chair que l'on recueille ainsi pendant une saison d'abondance doit être, je le suppose, conservée pour les besoins de l'hiver; mais il y a bien des causes, outre l'imprévoyance, qui diminuent ces ressources. Ces pauvres Esquimaux ne sont pas paresseux : ils chassent avec courage, sans perdre un seul jour. Quand les tempêtes empêchent l'usage des traîneaux, ils s'efforcent encore de serrer les cadavres des animaux tués dans les chasses précédentes. Une excavation est faite dans le sol, et, s'il est possible, dans une île inaccessible aux renards, et les vivres réunis sont rangés au fond et couverts de lourdes pierres. Une de ces cachettes, que j'ai trouvée dans une petite île à peu de distance d'Étah, contenait la chair de



Kane et ses compagnons dans l'intérieur de leur navire. — Dessin de Stahl d'après Kane.

dix phoques, et j'en connais plusieurs autres également grandes.

La consommation excessive est l'explication vraie de la disette parmi les Esquimaux. D'après leurs anciennes lois tous partagent ensemble; et, comme ils émigrent en masses selon que leurs besoins les y forcent, l'impôt de chaque établissement est excessif. La quantité de vivres que les membres d'une famille consomment, et qui semble exorbitante à un étranger, est plutôt une nécessité de leur existence particulière et de leur organisation que le résultat d'une gloutonnerie inconsidérée. Un exercice incessant et leur constante exposition au froid occasionnent en eux une perte de carbone qui doit être énorme.

Voyage de Morton. — Baie de Peabody. — A travers les montagnes et les précipices. — Les chiens effrayés. — L'eau libre. — La banquise. — Les marées polaires. — Le canal. — Oiseaux, plantes et ours. — Le drapeau des deux pôles.

Pendant l'été de 1854, j'envoyai plusieurs détachements rayonner autour de la baie où notre navire était captif. La reconnaissance que Morton poussa droit au nord fut, sous tous les rapports, la plus remarquable de ces excursions.

Il quitta le vaisseau le 4 juin, accompagné de Hans le Groenlandais.

La glace était d'abord d'un difficile accès et souvent la neige sèche leur couvrait les genoux, mais après avoir traversé quelques inégalités, ils la trouvèrent assez solidifiée pour porter le traîneau; les chiens firent alors



Monument de Tennisson. — Dessin de Sabatier d'après Kane.

quatre milles par heure et ils parvinrent ainsi au milieu de la baie de Peabody. Ils se trouvèrent en cet endroit au milieu des pics de glace qui avaient empêché les autres détachements d'avancer plus loin. Ils avaient dans la journée laissé sur leur droite, par 79° de latitude, cet étrange jeu de la nature que, dans une excursion précédente, j'avais nommé *le monument de Ténisson*, minaret ou obélisque de 480 pieds de haut qui élève, solitaire au débouché d'une sombre et profonde ravine, son fût calcaire, aussi régulièrement arrondi que s'il avait été taillé pour la place Vendôme.

Par suite du rapprochement inaccoutumé des montagnes de glace, les voyageurs ne pouvaient distinguer devant eux, à plus d'une longueur de navire, les vieux glaçons faisant saillie en dessous des nouveaux tout en disloquant leur surface. On ne pouvait se glisser à travers ces aspérités que dans des passages qui n'avaient souvent pas quatre pieds de largeur et à travers lesquels les chiens avaient peine à mouvoir le traîneau. Il arrivait même que l'intervalle de deux montagnes était si encombré que le passage était complétement fermé. Dans ces circonstances, il leur fallait porter le traîneau au-dessus des blocs les moins élevés ou rétrograder en quête d'un chemin plus praticable.

Ils furent longtemps avant d'arriver à une glace plus unie. Tantôt un passage assez convenable paraissant entre deux pics, ils s'y engageaient gaiement et arrivaient à un plus étroit; puis trouvant le chemin complétement obstrué, ils étaient obligés de rétrograder et de chercher de nouvelles issues. Malgré leurs échecs, ils ne perdirent pas courage, déterminés qu'ils étaient à aller en avant; ils trouvèrent à la fin un sentier de six milles vers l'ouest qui les conduisit dans la bonne voie, mais ils furent depuis huit heures du soir jusqu'à deux ou trois du matin à diriger leurs pas avec autant d'incertitude qu'un homme aveugle dans les rues d'une ville étrangère.

Le lundi 16 juin, à huit heures du matin, Morton grimpa sur un pic afin de choisir la meilleure route. Au delà de quelques pointes de glace, il apercevait une grande plaine blanche qui n'était autre que le glacier de Humboldt vu au loin dans l'intérieur, car en montant sur un autre mamelon il en découvrit le front faisant face à la baie : c'était près de son extrémité nord, il semblait couvert de pierres et de terre, et çà et là de larges rocs faisaient saillie à travers ses parois bleuâtres.

Ils se trouvaient le 20 par le travers de la terminaison du grand glacier. Là, glaces, roches et terres formaient un mélange chaotique, la neige glissait de la terre vers la glace et toutes deux semblaient se confondre sur une distance de huit ou dix milles vers le nord, où, la terre devenant solide, le glacier disparaissait. Cette terre surplombait le glacier d'environ cent trente mètres.

Au delà, la glace était faible et craquante, les chiens commencèrent à trembler; la terreur manifestée par ces animaux sagaces indiquait un danger peu éloigné.

En effet, le brouillard venant à se dissiper en partie, ils aperçurent, à leur grand étonnement, au milieu du détroit et à moins de deux milles sur leur gauche, un chenal d'eau libre ; Hans ne pouvait en croire ses yeux, et sans les oiseaux qu'on voyait voleter en grand nombre sur cette surface d'un bleu foncé, Morton dit qu'il n'y aurait pas ajouté foi lui-même.

Le lendemain, la bande de glaces qui les portaient entre la terre et le chenal ayant beaucoup diminué de largeur, ils virent la marée monter rapidement dans celui-ci. Des glaçons très-épais allaient aussi vite que les voyageurs, de plus petits les dépassaient, courant au moins quatre nœuds. D'après leur remarque dans la dernière nuit, la marée, venant du nord vers le sud, entrainait peu de glaçons. La glace qui se dirigeait maintenant si vite au nord semblait être la glace brisée autour du cap et sur le bord sud de la banquise. Le thermomètre dans l'eau donnait 36°,22 au-dessus du point de congélation de l'eau de mer au havre de Rensselaer.

Après avoir contourné le cap, qui est marqué sur la carte, comme le cap Andrew-Jackson, ils trouvèrent un banc de glace unie à l'entrée d'une baie, qui a reçu depuis le nom du célèbre financier américain Robert Morris. C'était une glace polie, sur laquelle les chiens couraient à toute vitesse. Là, le traîneau allait au moins six milles à l'heure. Ce fut le meilleur jour de marche de tout le voyage.

Quatre escarpements se trouvaient au fond et sur les côtés de la baie, puis le terrain s'abaissait, se dirigeant en pente vers une banquise peu élevée, offrant une large plaine entre de longues pointes et coupée de quelques monticules. Un vol d'oies cravants (*anas bernicla*) descendait le long de cette basse terre, beaucoup de canards couvraient l'eau libre. Des hirondelles, des mouettes de plusieurs variétés tournoyaient par centaines; elles étaient si familières qu'elles s'approchaient à quelques mètres des voyageurs; d'autres larges oiseaux blancs s'élevaient haut dans l'air et faisaient retentir les échos des rochers de leurs notes aiguës. Jamais Morton n'avait vu autant d'oiseaux réunis : l'eau et les escarpements de la côte en étaient couverts.

Sur les glaces arrêtées dans le chenal Kennedy se jouaient des phoques de plusieurs espèces. Les eiders étaient en si grand nombre, que Hans, tirant dans une troupe, tua deux de ces oiseaux d'un coup.

Il y avait là plus de verdure que l'on n'en avait vu depuis notre entrée dans le détroit de Smith. La neige parsemait les vallées et l'eau filtrait des roches. A cette époque encore peu avancée de la saison, Hans reconnut quelques fleurs; il mangea des jeunes pousses de lychnis et m'apporta des capsules sèches d'une hesperis qui avait survécu aux vicissitudes de l'hiver. Morton fut frappé de l'abondance de petites joubarbes de la dimension d'un pois. La vie semblait renaître à mesure qu'ils s'avançaient au nord.

Peu après, ils aperçurent à un demi-mille devant eux leurs chiens tenant en arrêt une ourse et son petit. La lutte fut désespérée, la mère ne s'avançait jamais à plus de deux yards, veillant toujours sur son petit. Quand les chiens approchaient, elle s'asseyait sur ses hanches, prenant l'ourson entre ses jambes de derrière

et combattant avec ses griffes; elle poussait des rugissements à être entendus à un mille de là. « Jamais, dit Morton, animal ne fut plus en détresse. » Elle allongeait le cou, s'élançait sur le chien le plus à sa portée, grinçant des dents et tournant ses griffes comme les ailes d'un moulin à vent. Si elle manquait son coup, elle n'osait poursuivre un chien, de peur que les autres ne se précipitassent sur le petit, faisait entendre un rugissement de rage désappointée, et continuait à jouer des pattes, à étendre sa gueule grande ouverte au-devant de ses agresseurs. Chaque fois que l'ourson ne pouvait suivre sa mère ou devancer suffisamment les chiens, la mère se retournait, et plaçant sa tête sous les hanches du petit, le lançait en avant; puis celui-ci en sûreté, elle faisait de nouveau tête à ses ennemis pour lui donner le temps de fuir. A chaque halte de son nourrisson, la pauvre bête recommençait la même manœuvre : c'était un spectacle veritablement émouvant; Hans y mit fin par une balle tirée à bout portant dans la tête de l'animal. L'ourson se fit tuer sur le corps de sa mère, en essayant de le défendre contre la meute affamée.

Le 24 juin, Morton atteignit le cap Constitution qu'il essaya en vain de tourner, car la mer en battait la base. Faisant de son mieux pour gravir les rochers, il n'arriva qu'à quelques centaines de pieds. Là il fixa à son bâton le drapeau de *l'Antarctic*, une petite relique bien chère, qui m'avait suivi dans mes deux voyages polaires. Ce drapeau avait été sauvé du naufrage d'un sloop de guerre des États-Unis, *le Peaweck*, lorsqu'il toucha à la rivière Colombie. Il avait accompagné le commodore Wilkes dans ses découvertes le long des côtes d'un continent antarctique. C'était maintenant son étrange destinée de flotter sur la terre la plus nord non-seulement de l'Amérique, mais de notre globe; près de lui étaient nos emblèmes maçonniques de l'équerre et du compas. Morton les laissa flotter une heure et demie au haut du noir rocher qui couvrait de son ombre les eaux blanchissantes que la mer, libre de glaces, faisait écumer à ses pieds.

La côte au delà du cap doit, selon lui, s'abaisser vers l'est, puisqu'il lui fut impossible de voir aucune terre de sa station sous le cap. La côte ouest s'ouvre vers le nord où son œil la suivait jusqu'à cinquante milles. Le jour étant clair, il lui fut facile d'apercevoir plus loin encore la rangée de montagnes qui la couronnent; elles étaient fort hautes, arrondies et non coniques à leur sommet comme celles qui l'avoisinaient, quoique peut-être ce changement apparent provînt de la distance, car il remarqua que leurs ondulations se perdaient insensiblement à l'horizon.

La plus haute élévation du point d'observation où il fut obligé de s'arrêter lui parut de trois cents pieds au-dessus de la mer. De ce point il remarqua, à six degrés ouest du nord, un pic très-éloigné tronqué à son sommet comme les rochers de la baie de la Madeleine. Nu et dépouillé, il était strié verticalement avec des côtes saillantes. Nos estimations réunies lui assignent une élévation de 2500 à 3000 pieds. Ce pic, la terre la plus septentrionale connue, a reçu le nom du grand pionnier des voyages arctiques, sir Edward Parry.

Adieux, départ et voyage. — Quatre cents lieues dans ou sur la glace. Fatigues, dangers et famine. — Arrivée à Upernavik.

Le reste de l'été se passa sans dégager notre navire, et l'hiver de 1854-55 nous trouva bloqués dans le havre de Rensselaer par les mêmes glaces que l'année précédente. Cet hiver nous soumit aux mêmes épreuves que le premier; il nous trouva peut-être plus préparés à le recevoir, mais il nous laissa plus affaiblis. Pendant sa durée, nous perdîmes deux de nos compagnons par la maladie. Un troisième, Hans le Groenlandais, déserta et s'enfuit dans un clan lointain d'Esquimaux, préférant leur genre de vie aux chances de notre avenir.

Avril et mai vinrent sans apporter de changement à notre situation. En juin, nous reconnûmes la nécessité d'abandonner notre navire. Dès lors, il n'y avait pas à hésiter; il nous fallait préparer nos bateaux pour un long et périlleux voyage; ils étaient si petits, si chargés, en si mauvais état, qu'ils pouvaient à peine justifier notre espoir de les voir flotter. En attendant, un vent du sud-ouest, chargé de pluie, amoncela des nuages sombres sur la baie, et sembla nous menacer d'un emprisonnement forcé sur notre précaire plage de glace.

18 *juillet*. — Les Esquimaux nous ont rejoints; ils sont tous venus pour nous dire adieu : Metek, Nualik, Myouk, et Nessarak, et Tellerek, et Sipsu, et.... Je pourrais les nommer tous; eux aussi nous connaissent bien, nous avons trouvé des frères sur cette terre désolée.

Je suis occupé à prendre mes notes, les enfants eux-mêmes viennent me parler : *Kuyanake, Kuyanake, Nalegak Soak*, « Merci, merci, grand chef! » Metek entasse devant nous des oiseaux comme si nous devions manger éternellement, et sa pauvre femme pleure à l'entrée de ma tente, s'essuyant les yeux avec une peau d'oiseau.

Il y en a vingt-deux autour de moi, et en voici venir encore. Des enfants de dix ans poussent devant eux des traîneaux où se trouvent les *babys*. La tribu tout entière campe sur la plaine de glace.

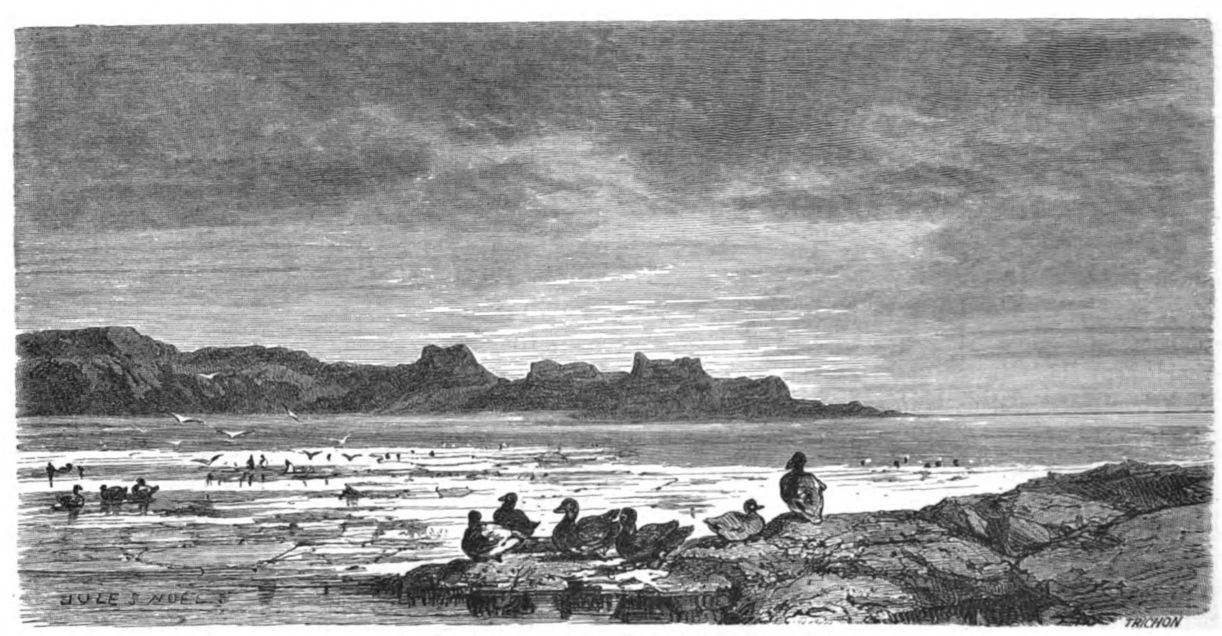
Nos amis nous ont toujours considérés comme leurs hôtes. Sans eux nos tristes préparatifs de voyage auraient duré quinze jours de plus, et nous sommes tellement en retard que nos chances de salut peuvent se mesurer sur les heures.

Le penchant au vol est le seul reproche sérieux que nous ayons eu à leur faire. Ils ont peut-être aussi médité quelque trahison, et j'ai lieu de croire qu'à notre arrivée, étant sous l'empire de craintes superstitieuses, ils ont pensé à nous tuer; mais rien de ce sentiment n'existe depuis longtemps. Nous nous étions si bien pliés à leur manière de vivre, nous leur avions donné une si franche hospitalité dans notre pauvre navire et pendant leurs chasses à l'ours, que toute trace d'inimitié avait complétement disparu.

Le pouvoir qu'ils m'attribuaient comme angekok, ou sorcier, confirmé par ma carabine à six coups, ne fut peut-être pas d'abord sans quelque influence sur

cette amitié, mais jamais amitié ne devint plus sincère. Dans les derniers temps, des objets du plus grand prix pour eux gisaient épars de tous côtés; ils ne dérobèrent même pas un clou.

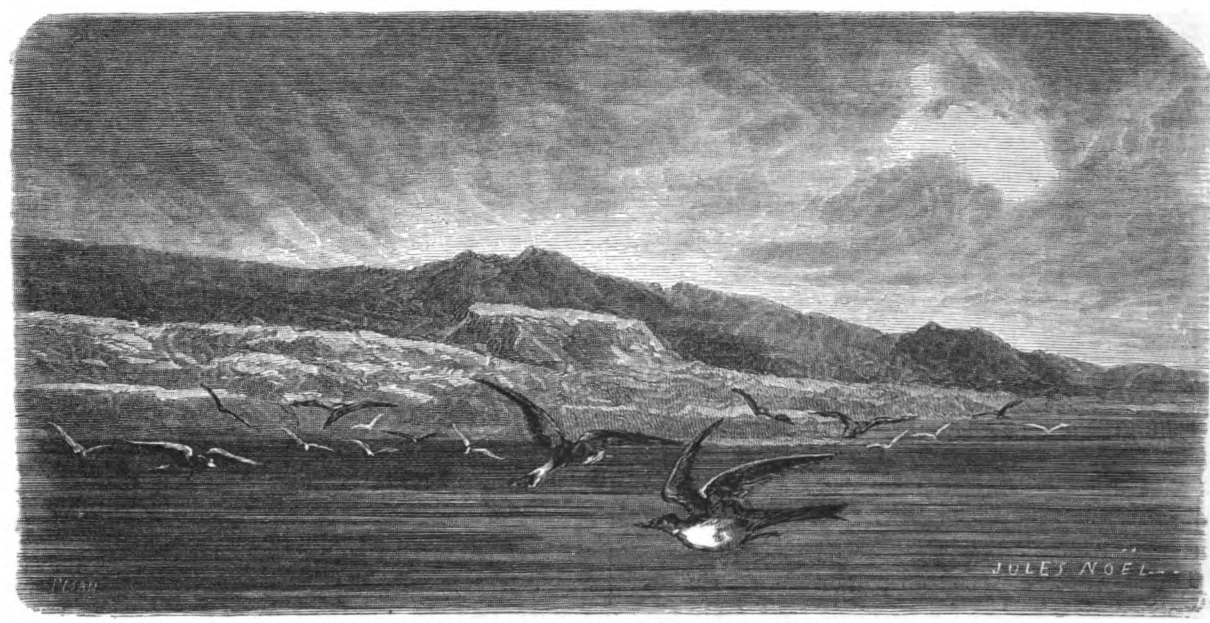
Hier, quand je parlai du respect qu'ils avaient pour tout ce qui nous appartenait, Metek me répondit par deux courtes sentences qui résumaient toute sa morale : « Vous nous avez fait du bien. Nous n'avons pas faim, nous ne voulons pas voler. Vous nous avez fait du bien, nous voulons vous aider, nous sommes vos amis. »



Le chenal Kennedy. — Dessin de J. Noël d'après Kane.

Ce fut une scène touchante que la distribution de nos présents d'adieu; l'un avait une scie ou une lime, tel autre un couteau, tous un souvenir de nous. Les chiens furent donnés à la communauté, excepté Toodla Mik et Whitey : je ne pouvais me séparer de ces animaux, les *chefs* de notre attelage.

Il ne nous restait plus qu'à faire nos derniers adieux à ce peuple confiant. Je leur parlai, comme on parle à des



Les monts Parry. — Dessin de J. Noël d'après Kane.

frères, leur disant que par delà le glacier, par delà la mer, ils trouveraient un pays leur offrant plus de ressources, où les jours étaient plus longs, où il y avait plus de pêche et de chasse.

Je leur donnai des croquis de la carte jusqu'au cap Shackelton, indiquant les promontoires, les terrains de chasse et les meilleurs campements, depuis Red-Head jusqu'aux établissements danois. Ils m'écoutèrent avec un intérêt profond, se lançant de temps à autre des coups d'œil fort significatifs. Je ne serais pas étonné d'ap-

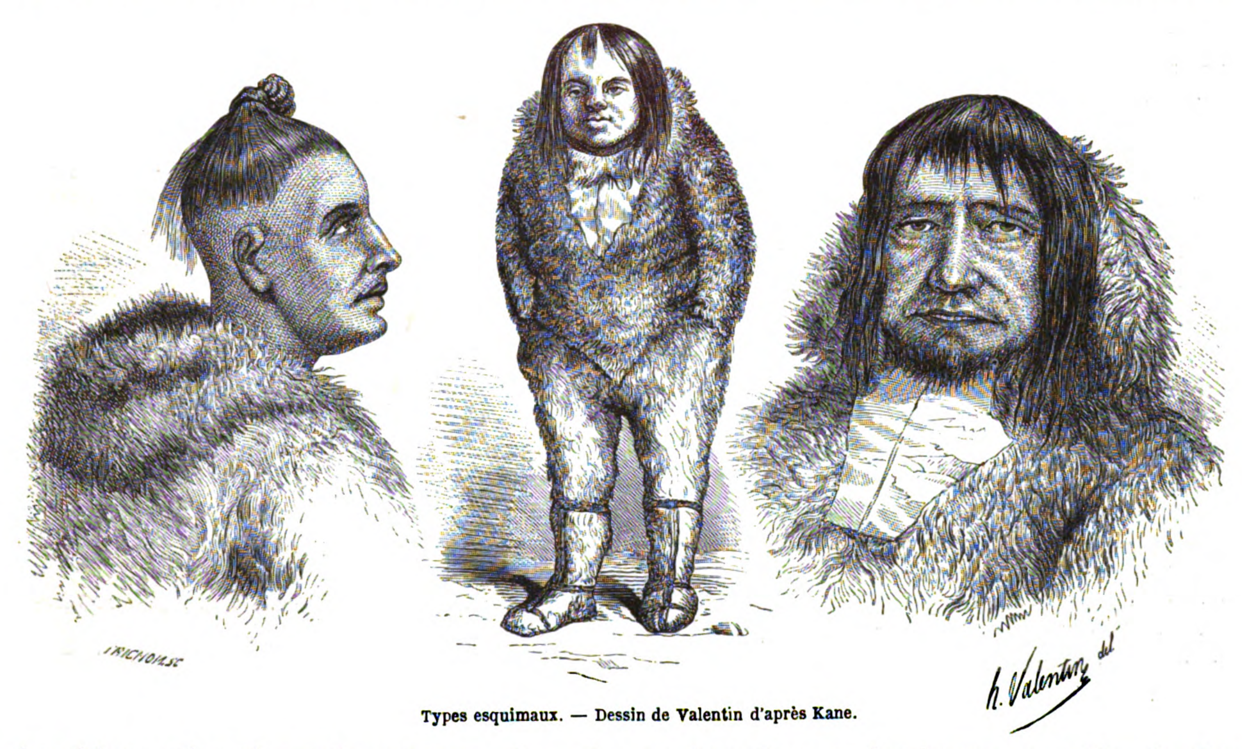
prendre un jour qu'ils eussent tenté ce voyage avec Hans pour chef. Ce fut par la douce lumière d'un dimanche soir, après avoir halé à grand'peine nos bateaux à travers les hummocks, que nous nous trouvâmes devant la mer libre et ouverte. Avant minuit, nous avions lancé *Éric-le-Rouge*, poussé trois hourras en faveur du retour et déployé tous nos pavillons.

Mc Gary, Petersen, Dickey, Stephenson, Whipple et moi nous étions dans *la Foi;* Brooks était à bord de *l'Espérance* avec Hayes, Sontag, Morton, Blake et Goodfellow; l'équipage de *l'Éric* se composait de Bonsall, Riley et Godefroy.

Mais nous ne devions pas partir encore; la tempête qui se préparait depuis longtemps poussait avec violence la mer contre la glace qui nous abritait et nous obligeait à nous retirer à mesure qu'elle brisait ce rempart. La mer devint de plus en plus furieuse; il fallut nous éloigner plus encore et nous reculer pas à pas devant la glace, qui éclatait, soulevée par les flots. Il nous faut abandonner tout espoir de nous embarquer. Nous traînons nos embarcations à environ un mille de la mer, sous un grand iceberg, emprisonné au milieu d'une plaine de glace.

La tempête nous poursuit même jusque-là; toute la nuit il vente d'une manière épouvantable, et notre asile, l'iceberg, disparaît au milieu de la glace brisée en éclats. De nouveau nous devons haler les embarcations, et nous ne nous arrêtons que près d'un autre iceberg, sur les pentes inclinées duquel je savais que nous trouverions un abri au cas où viendraient à se soulever des lames de fond qui nous eussent été fatales. La plaine de glace tout entière craquait, et nous la sentions se mouvoir sous nos pieds.

Il est heureux que je ne me sois pas rendu au désir qu'avaient mes hommes de prendre la mer : nous eussions été emportés par la tempête sans aucune chance de salut.



Types esquimaux. — Dessin de Valentin d'après Kane.

La tourmente cessa enfin, la mer redevint aussi calme que s'il n'y avait pas eu d'orage, et, le mardi 19 juillet au matin, nos trois embarcations se mirent en route. Le vent fraîchit au moment où elles doublaient la pointe ouest du cap Alexandre; nous tâchâmes d'aborder à l'île de Sutherland, mais une ceinture de banquises escarpées nous fit renoncer à notre projet; nous nous dirigeâmes vers Hakluyt; ce fut un rude passage : la mer était courte, poussée par un vent de sud-est; elle emplit d'eau *la Foi*, *l'Éric-le-Rouge* coula bas et ce fut à grand'peine que nous pûmes le prendre à la remorque. Le vent tournait à l'ouest. Avec nos embarcations nous ne pouvions songer à faire face au temps. Je jetai un regard rapide autour de moi, et, profitant de l'expérience acquise dans la précédente expédition à l'île Beechey, nous nous engageâmes dans un chenal ouvert au milieu des flocs rompus. Tantôt avançant à l'aide de nos gaffes, tantôt faisant glisser nos embarcations sur la glace, nous atteignîmes l'île de Hakluyt.

Malgré des barrières de glace presque aussi abruptes que celles de la veille, nous réussîmes à mettre nos canots à terre. Il neigea toute la nuit. On fit une tente pour les malades, et à notre repas de poussière de pain et de suif nous pûmes joindre quelques oiseaux.

Le 22 au matin nous poussâmes en avant à travers une tempête de neige et gagnâmes l'île de Northumberland.

Une petite surface de mer, débarrassée de glaces, conduisit nos canots jusqu'au rivage sous d'immenses glaciers qui surplombaient : c'était d'un aspect émouvant; on eût dit que, bouillonnant dans une immense chaudière de roches, la glace vomissait d'immenses blocs

dans la mer qui baignait la falaise. Les glissements qui se produisaient dans la partie supérieure de ce glacier de mille mètres de hauteur venaient ajouter encore à l'étrangeté de ce spectacle.

Le 23, nous traversâmes le canal de Murchison, passant près du rocher de Fitz-Clarence, un des plus intéressants monuments de cette côte désolée : dans une région plus fréquentée par les navigateurs il servirait de signe de reconnaissance. Ce rocher s'élève au milieu d'un champ de glace comme un obélisque égyptien.

Le 24, nous fîmes beaucoup de chemin; mais après seize heures de travail, nous étions tous épuisés. Nos rations avaient toujours été fort réduites, mais le retard que nous éprouvions me força à les réduire à ce que je considérais comme un indispensable minimum : six onces de pain en poussière, un morceau de suif gros comme une noix, durent composer toute notre nourriture. Ce nous était grand bonheur quand nous pouvions remplir notre bouilloire de neige et faire du thé; rien ne nous plaisait autant que cette boisson, nous en buvions immodérément, et toujours à notre plus grand profit.

Le lendemain notre marche se ralentit. Notre régime insuffisant faisait de plus en plus sentir ses effets désastreux : nos forces diminuaient insensiblement. Nous avions perdu l'appétit; notre pâtée de suif et de pain, arrosée d'une grande quantité de thé, nous suffisait presque. Un brouillard épais vint augmenter notre découragement.

Sur ces entrefaites, une énorme masse de glaçons en dérive se mit à tourner comme sur un pivot en s'approchant de la glace qui nous abritait.

Celle-ci, mise en mouvement, vint s'appuyer sur le rocher lui-même. En un éclair, tout ne fut plus qu'un chaos épouvantable autour de nous. Machinalement les hommes prirent chacun leur poste, s'occupant des embarcations. Pendant un moment je perdis tout espoir. La plate-forme sur laquelle nous nous trouvions éclatait tout entière; la glace se brisait, s'empilait et s'amoncelait de tous côtés. Disciplinés comme nous l'étions par le malheur, habitués à mesurer le danger tout en lui faisant face, il n'est pas un de nous, même à cette heure, qui puisse dire quand et comment nous nous trouvâmes à flots. Ce que nous savons seulement, c'est que, au bruit d'un fracas que rien ne peut rendre, fracas où la clameur de mille trompettes ne se serait pas plus fait entendre que la voix d'un homme, nous fûmes secoués, soulevés, ballottés au milieu d'une masse tumultueuse de hummocks, et que, dans le calme qui suivit, nos bateaux tournoyèrent dans un tourbillon de neige, de glace et d'eau.

Nous restâmes dans cette position jusqu'à ce que le glaçon, venant se briser en morceaux sur le rocher de la côte, nous permit de nous dégager et de gagner, à notre grande joie, un espace libre où nos rames pouvaient jouer. Nous longions une ceinture de glaces escarpées, quand un grain terrible vint nous assaillir de nouveau; nos bateaux furent rudement endommagés par cette affreuse tempête; nous n'étions occupés qu'à vider nos canots qui embarquaient des lames à couler bas. Vers trois heures, à la marée haute, nous pûmes faire franchir la barrière de glace à nos bateaux. Une cavité étroite se présentait dans les rochers; nous y entrâmes. Nous étions à l'abri, complétement encavés, quand un bruit, qui nous était familier, vint frapper nos oreilles : le bruissement d'un grand vol d'eiders. Nous étions dans la retraite où ils faisaient leurs nids, et quand nous nous étendîmes pour dormir, épuisés de fatigue, mouillés jusqu'à la peau, nous nous primes à rêver œufs et oiseaux.

Nous restâmes trois jours dans notre palais de cristal; la tempête faisant rage au dehors; les chasseurs d'œufs avaient peine à se tenir debout; mais je ne vis cependant jamais plus joyeux assemblage de gourmands.

Le 3 juillet, le vent diminua, et bien que la neige continuât de tomber avec violence, le 4 au matin, après avoir pris un patriotique grog aux œufs, apprêté de façon à nous valoir les éloges de la Société de tempérance, nou poussâmes au large.

Une navigation pénible de sept jours nous amena, le 11, près du cap Dudley-Digges, et nous nous croyions hors d'embarras, quand tout à coup nous tombâmes sur un rocher qui n'est pas indiqué sur les cartes; la plaine de glace qui s'étendait à sa base était plus grande encore que celle que nous venions de franchir à si grand'peine. Il nous fallait la doubler à tout hasard, nous étions trop fatigués pour pouvoir la franchir autrement; mais nous dûmes renoncer à notre tentative.

Je grimpai encore sur la banquise la plus voisine; ces montagnes de glace nous servaient à explorer le pays. J'examinai le pays dans la direction du sud. Jamais je ne vis de plus désolant spectacle; pas de mer ouverte, nous nous trouvions dans un cul-de-sac; devant nous, derrière nous, des obstacles que nos hommes épuisés ne pouvaient songer à surmonter; il fallait attendre que l'été vint nous frayer notre chemin, et cela avec des provisions insuffisantes, avec des embarcations dans un état déplorable.

Enfin nous découvrîmes un étroit chenal, simple fissure au milieu des blocs de glace attachés au rivage; il nous conduisit sous des falaises escarpées où nos embarcations trouvèrent un abri assuré. Des blocs de rochers entassés les uns sur les autres donnaient l'aspect d'une armure gigantesque à cette falaise dont les sommets se perdaient dans le brouillard et la brume. Les oiseaux semblaient avoir établi leur séjour dans ces rocs crevassés; les plongeons lummes, les mouettes tridactyles y abondaient surtout.

Sur notre droite, un pont naturel conduisait à un petit vallon tout verdoyant de mousses, que dominait un glacier froid et étincelant.

Du haut d'une colline escarpée j'eus une vue splendide de ce grand océan de glaciers, qui semble former l'axe du Groenland; parsemée d'îles, cette vaste mer empourprée se découpait sur l'azur de l'horizon comme une ceinture de diamants dont les feux étincellent au soleil.

Le glacier de Humboldt et le glacier près d'Étah sont les seuls que j'ai vus qui débitent plus d'eau. Un torrent

qui coulait à sa base avait de deux à cinq pieds de profondeur; il couvrait de son eau la plaine glacée sur une surface de plusieurs centaines de yards; un autre s'échappait du sommet du glacier en bondissant sur les rochers, pour venir tomber en cascades sur la plage.

Les renoncules, les saxifrages, les portulacées, les mousses, les graminées du nord abondaient à la hauteur du premier talus; je trouvai les lichens deux cents pieds plus haut. Le thermomètre marquait au soleil 32° C., à l'ombre, 3° C.

Un des caractères les plus frappants de cette scène était la vie qui y abondait : cochléaria délicieux, œufs délicats, lummes énormes, gras et savoureux, tout était à profusion. Quel éden pour des scorbutiques affamés!

Ce fut une joyeuse vacance que la huitaine passée en ce lieu nommé par moi la Providence, huitaine remplie de repos, de pensers heureux. Je ne laissai jamais pressentir à qui que ce fût que ce séjour était un séjour forcé. Deux individus seulement qui avaient vu avec moi cet effrayant désert de glace qui nous barrait le passage, savaient la réalité de notre position; mais ils m'avaient juré le silence.

Cette partie de la côte a dû autrefois être un paradis esquimau, ainsi que l'attestaient les ruines qui nous entouraient; par 76° 20 nous trouvâmes les traces d'un grand village.

Nous arrivâmes au cap York le 21; tout y témoignait des retards de l'été; la neige aurait dû disparaître depuis quinze jours. Une plaine de glace immense s'étendait au sud et à l'est. Nous n'avions que deux partis à prendre : attendre que les glaces nous livrassent un passage, ou quitter la côte et essayer les mers ouvertes dans l'ouest.

Réunissant mes officiers, je leur expliquai que n'ayant de provisions que pour trois semaines au plus, il était nécessaire d'avancer. Nous construisîmes sur une éminence bien visible un cairn où nous enfermâmes un rapport succinct de l'état dans lequel nous nous trouvions et de la route que nous suivions; cela fait, nous dirigeant vers le sud-ouest, nous nous lançâmes dans cette immense plaine de glace.

Celle-ci devenait de plus en plus compacte : il était très-difficile de se diriger; je m'étais endormi épuisé de fatigue quand on m'éveilla pour me dire qu'on avait perdu le chenal. Sans rien laisser paraître de mon émotion, j'ordonnai de faire halte sur la glace, sous prétexte de faire sécher les vêtements et les provisions. Peu d'instants après, le temps se leva assez pour nous permettre d'examiner le pays.

Mc Gary et moi nous montâmes sur une banquise de quelque trois cents pieds de haut. La vue était vraiment effrayante : nous étions au plus profond d'une baie; de toutes parts entourés par d'immenses icebergs qui surgissaient au milieu d'un chaos de glaçons enchevêtrés les uns dans les autres. Mon brave et hardi second, peu impressionnable de sa nature, habitué d'ailleurs et depuis longtemps à toutes les vicissitudes de la vie de baleinier, ne put s'empêcher de verser des larmes devant cette désolation.

Il n'y avait qu'un parti à prendre : à tout prix il fallait mettre nos embarcations sur les traîneaux et nous diriger vers l'ouest. Après trois jours d'un rude travail, nous nous trouvâmes de nouveau dans un passage libre.

Mais nos provisions baissaient, nous ne trouvions plus d'oiseaux, et nous n'eûmes pas la chance de tuer des phoques ou des morses. Les forces de mes hommes s'épuisaient par suite de la ration à laquelle je les avais réduits; je fus cependant obligé, après avoir réfléchi au temps qu'il nous faudrait pour arriver au cap Shackelton, de réduire encore cette maigre ration à cinq onces de poussière de pain, quatre onces de suif et trois onces de viande d'oiseau.

L'humidité, la nourriture insuffisante nous affaiblirent de plus en plus : l'avenir prenait un aspect de plus en plus sombre; notre difficulté de respirer nous revenait, nos jambes s'enflèrent tellement, que nous fûmes obligés de fendre nos bottes de toiles à voile. Mais le symptôme qui m'inquiétait le plus, était la privation de sommeil. Seul il nous délivrait de la fièvre lente qui nous saisissait pendant notre travail de chaque jour; plus de sommeil, plus d'espoir de salut!

Nous étions dans une baie ouverte, au milieu du courant qui entraîne les glaces du pôle dans l'Atlantique; nos bateaux étaient en si mauvais état, qu'il fallait les vider à chaque instant pour les empêcher de couler bas.

Épuisés de fatigue, mourant de faim, telle était notre triste fortune, quand nous aperçûmes un phoque endormi sur un glaçon qu'emportait le courant. C'était un veau marin, mais si énorme, que je le pris d'abord pour un morse; je fis un signal à *l'Espérance*, et tremblants d'anxiété, nous nous dirigeâmes vers l'animal dans un fiévreux silence, et Petersen, armé d'une carabine rayée, se mit à l'avant de l'embarcation. En approchant, notre excitation devint telle, que les hommes ne pouvaient plus ramer ensemble.

Le phoque n'était pas endormi; il leva la tête comme nous étions à portée de carabine : je me rappelle encore l'expression désolée, désespérée qui se peignit sur le visage hâve, amaigri de mes matelots, quand ils virent le mouvement de l'animal : à sa capture était attachée la vie de chacun de nous. Le bateau, vigoureusement poussé par Mc Gary suspendu à son aviron, me semblait à bonne portée; je ferme convulsivement ma main, signal convenu pour faire feu; étonné de ne pas entendre d'explosion, je me retourne : Petersen, paralysé par son émotion, ne pouvait tenir sa carabine immobile. Le phoque se dressant sur ses nageoires antérieures, nous regarde d'un air inquiet et curieux, en s'apprêtant à plonger. La carabine résonne : frappé à mort, l'animal tombe étendu près de l'eau, si près, que la mer mouillait sa tête penchée au bord du glaçon.

J'avais l'intention d'assurer sa mort par un nouveau coup de carabine, impossible d'y songer; il n'y avait plus de discipline; mes hommes poussant un hurlement sauvage, se jetèrent sur leurs avirons, se précipitant vers leur proie. Des mains avides saisissent le phoque et l'entraînent sur un abri plus sûr.

LE CAPITAINE PALLISER

ET

L'EXPLORATION DES MONTAGNES ROCHEUSES[1].

1857-1859.

I

Le capitaine Palliser. — Son voyage aux États-Unis. — La Nouvelle-Orléans. — Une aventure. — M. Palliser part pour le Haut-Missouri. Ses chasses à l'ours et au bison. — Une nuit dans les prairies. — Deux jours de diète. — Retour dans le sud. — La ménagerie du capitaine.— Il s'empare, chemin faisant, d'une citadelle Néo-Grenadine.— M. Palliser se dispose à explorer les montagnes Rocheuses. Personnel de l'expédition. — Son départ.

Le capitaine Palliser est grand chasseur. Un soir qu'il s'ennuyait à Londres, il lui prit fantaisie d'aller s'exercer la main aux dépens des bisons, des panthères et des ours gris du nouveau monde. Il s'embarqua à Liverpool et le hasard lui donna pour compagnon de voyage une célébrité lilliputienne, originaire du Canada, le fameux et microscopique général Tom Pouce. Ce fut une distraction pendant la traversée. Tom Pouce, peu soucieux de la dignité de son grade, grimpait lestement sur le dos de M. Palliser, faisait de la voltige sur ses épaules, puis, prenant un vigoureux élan, disparaissait, la tête la première, dans les profondeurs d'une de ses poches. Les deux amis se séparèrent à Halifax, le général restant au Canada, le capitaine continuant jusqu'à Boston, pour gagner rapidement, par New-York, Baltimore, Cumberland et Wheeling, la riche vallée de l'Ohio. Dieu sait ce que c'est que la diligence qui fait le trajet de Cumberland à Wheeling, quels cahots, quels effroyables heurts sont le partage du voyageur, lorsque la massive voiture est lancée à toute vitesse sur les routes primitives qui traversent les Alléghanis! M. Palliser s'en souvient sans doute encore. Heueusement qu'au delà commençait la route fluviale. Pour gagner la Nouvelle-Orléans, il n'avait plus qu'à se laisser emporter par un de ces steamers frémissants, tout blancs d'écume et de vapeur, qui bondissent, plutôt qu'ils ne naviguent, sur les grands cours d'eau des États-Unis. *Go a head!* c'est la devise du Yankee ; c'est aussi le cri du commandant qui n'entend pas perdre son temps, ni se laisser dépasser par un concurrent. On chauffe, on force de vapeur, les rives se déroulent, incessamment variées; les villes et les villages, à peine entrevus, disparaissent, et si l'on saute quelquefois, on arrive le plus souvent. Le capitaine Palliser arriva.

Nous avons déjà parlé de cette merveilleuse cité qu'on appelle la Nouvelle-Orléans, mollement assise aux bords du golfe du Mexique, au milieu de ses forêts d'orangers, moitié américaine, moitié créole, moitié anglo-saxonne, moitié espagnole (voy. p. 189). Les deux races ne sont pas mêlées, elles ont leurs mœurs à elles, comme leurs quartiers distincts. Ici, la ville anglaise avec ses maisons anglaises, ses enseignes anglaises, la vie de Washington ou de Boston; là, la ville créole, avec sa vieille architecture, ses verandahs, ses habitations en bois, la vie de la Havane ou de la Pointe-à-Pitre, vie facile s'il en fut, témoin cette aventure que nous raconte le capitaine. Il avait passé la soirée dehors et rentrait chez lui au clair de lune, un clair de lune des tropiques. La chaleur était suffocante; tout le long de la rue Royale, portes et fenêtres étaient ouvertes; les rideaux de mousseline flottaient à tous les étages, comme pour appeler la brise de la mer. Arrivé la veille, M. Palliser cherchait sa porte, un peu distrait sans doute par les merveilleux effets de lumière que favorisait cette belle nuit. Croyant enfin la reconnaitre, il s'engage sous une verandah, monte un escalier et pénètre dans une succession de pièces dont les dorures brillaient aux rayons de la lune.

« Qui est là? » crie tout à coup une petite voix de femme.

Le capitaine se confond en excuses, il explique sa mésaventure, il dit comment, nouveau venu, il s'est perdu dans la ville sans pouvoir gagner son gîte.

« Qu'à cela ne tienne, reprend la petite voix devenue rieuse ; on vous logera ; mon frère est à la campagne ; prenez sa chambre. La première à droite et la deuxième à gauche. Ah ! j'y songe, et de la lumière ? attendez. »

Et l'on entendit derrière la porte le frottement d'une allumette ; et la porte s'entr'ouvrit, juste assez pour laisser passer d'abord une bougie allumée, puis une main charmante, puis une manchette de dentelles.

« Bonsoir, maintenant. »

Le capitaine trouva la chambre, il y dormit d'un bon

1. L'Amérique, composée de deux presqu'îles réunies par un isthme, a une charpente nettement marquée. C'est, à partir du cap Froward (détroit de Magellan) jusqu'au cap du Prince de Galles, une longue chaîne très-voisine du grand Océan et très-éloignée de l'océan Atlantique, laquelle forme la ligne de partage des eaux et divise par conséquent chacune des deux presqu'îles en deux versants différents, l'un très-rapide et très-étroit, vers le grand Océan, et privé presque entièrement de grands cours d'eau; l'autre très-doux et très large, vers l'océan Atlantique, et sillonné par les plus grands fleuves du monde.

On appelle *montagnes Rocheuses* la partie la plus septentrionale de la chaîne, celle qui est comprise entre le cap du Prince de Galles et le 40e degré de latitude, suivant les uns, la frontière du Mexique suivant les autres.

somme, et ce fut une négresse qui le réveilla en lui apportant une tasse de café. Quelques jours après, il se fit présenter à l'héroïne de cette histoire, qui s'en était fort divertie. Elle n'avait pas eu la moindre peur et l'idée d'un vol ne lui était pas passée par la tête. Est-ce à dire qu'on ne vole pas à la Nouvelle-Orléans? Ce serait peut-être beaucoup s'avancer, mais je suppose tout au moins qu'on n'y vole pas avec effraction.

Quelque charme qu'offrît cette existence, M. Palliser n'était pas homme à s'endormir dans la Capoue de la Louisiane. Les bisons l'appelaient dans le nord et il prit la route du nord. Tournant le dos aux forêts d'orangers du golfe du Mexique, il remonta le Missouri avec le petit vapeur de la Compagnie des pelleteries de Saint-Louis, et atteignit successivement, d'abord le fort Vermillion, puis le fort Union, au confluent du Yellow-Stone, sur le territoire des Assiniboines. On était à la fin d'octobre. Il y prit ses quartiers d'hiver, d'autant plus gaiement que la route avait été plus pénible, que le résident du fort lui offrait une aimable hospitalité, et que les bisons ne manquaient pas dans les environs. Souvent même, ils s'approchaient très-près des habitations, et l'on garde le souvenir du mémorable combat qui s'engagea, trois mois avant son arrivée, entre un de ces animaux et le vieux taureau du fort Union. A l'honneur de la civilisation, le vieux taureau fut vainqueur, quoique attelé à une lourde charrette (voy. p. 277).

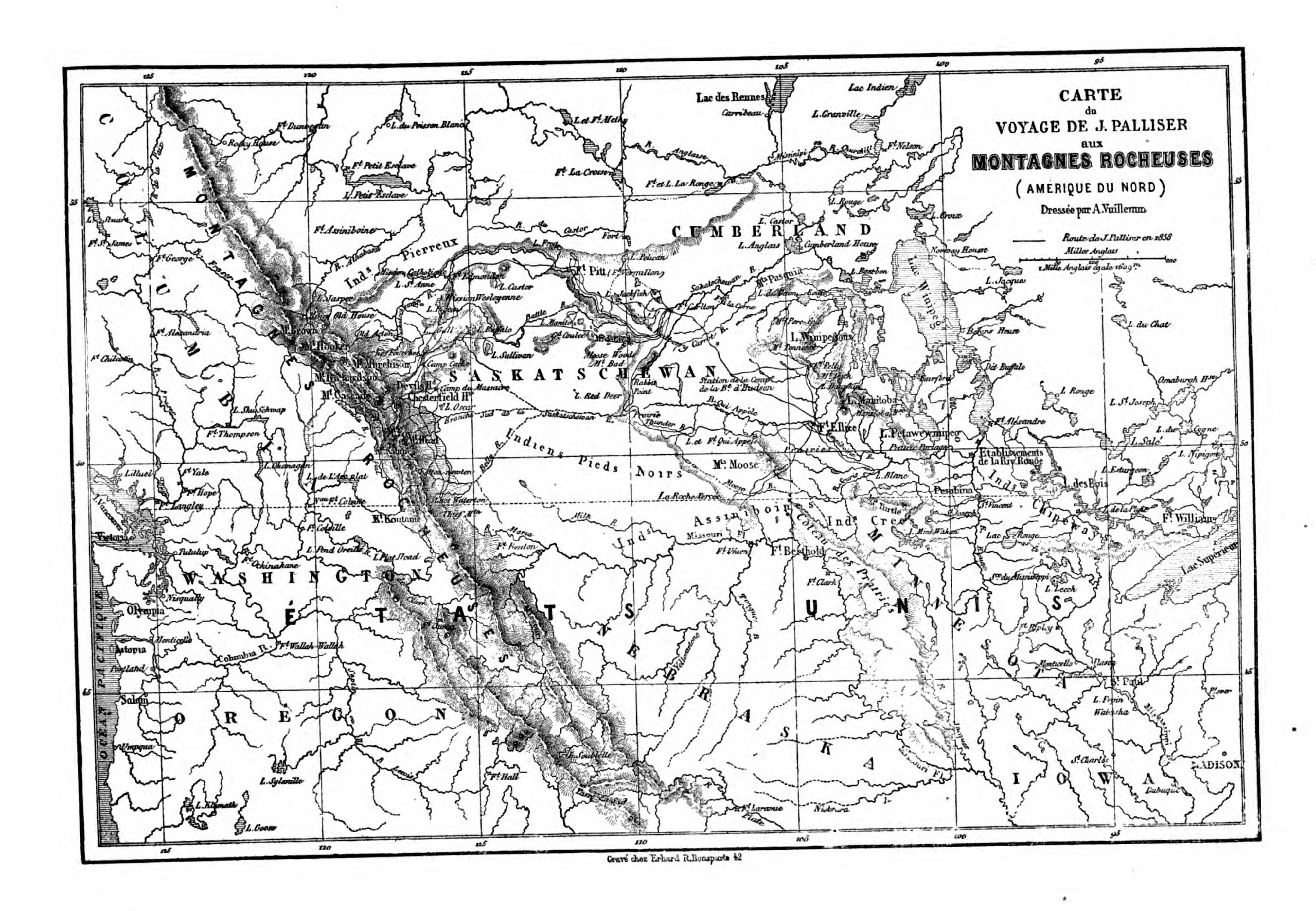
Je n'ai pas à dire les fatigues, les privations, les dangers de toutes sortes qui attendaient M. Palliser dans ses excursions au travers des prairies, ses temps de galop à la poursuite des sombres troupeaux de bisons, ses luttes corps à corps avec les terribles ours gris de la montagne Tortue et du petit Missouri (voy. p. 280). Il faut lire tout cela dans le charmant récit que nous devons à la plume du capitaine[1], et, parmi tant d'épisodes, je n'en raconterai qu'un seul.

M. Palliser avait à se rendre, au cœur de l'hiver de 1848, du fort Union au fort Mackensie. La neige était épaisse, la distance de 250 milles environ. Il partit seul, avec son fidèle Ismah, un grand chien-loup de race indienne, attelé à un *travail* ou traîneau léger, qui portait toute la fortune de M. Palliser, une robe de bison, une peau de daim, deux ou trois couvertures, du plomb, de la poudre, du café et du tabac. Les déjeuners et les dîners dépendaient naturellement des hasards de la chasse. Quand le soir arrivait, l'intrépide voyageur foulait ou écartait la neige, allumait du feu avec un peu de bois mort, et procédait aux apprêts de son frugal repas. Une petite marmite lui servait à faire cuire une langue de buffaloe ou un quartier de wapiti, le couvercle du même vase, à griller son café, qu'il pilait ensuite sur un morceau de cuir. Le dîner terminé, sa pipe éteinte, il s'enveloppait dans sa robe de bison et s'endormait jusqu'au matin, les pieds au feu, les étoiles brillant au-dessus de sa tête. Pendant quelques jours, tout alla bien; mais un soir, comme il allait camper, Ismah disparut au milieu des loups qui, je l'ai dit, étaient un peu de sa famille. Passe pour Ismah, mais le traîneau! Les appels de M. Palliser ne trouvèrent d'autre écho que les rochers du petit Missouri; il courut jusqu'à la nuit, de toute sa vitesse, à la poursuite du fugitif, sans parvenir à l'atteindre, et quand les ténèbres s'épaissirent autour du capitaine, force lui fut de s'arrêter.

« Je me trouvais alors à cent milles de toute habitation, à près de cent cinquante de ma destination; ayant perdu mes couvertures, avec très-peu de poudre et deux balles seulement. Heureusement encore il faisait un magnifique clair de lune, ce qui me permit de ramasser des branches sèches et de faire du feu. Je m'assis auprès, me demandant comment je m'y prendrais pour atteindre vivant un des postes de la Compagnie. La perspective n'était pas gaie et la brise du nord, qui hérissait ma barbe de stalactites de glace, n'était pas de nature à me distraire beaucoup. Enfin, je me résignai. Je pris ma pipe pour me consoler, lorsque, hélas! en cherchant mon tabac, je m'aperçus qu'il était parti, lui aussi, avec le traîneau. C'était le comble du malheur! Je regardai le ciel et je calculai, par la position des étoiles, qu'il pouvait être dix heures, l'heure où, en Angleterre, nous avons les pieds sous la table, discutant une bouteille du meilleur, en attendant que le thé soit annoncé et que nous passions au salon. J'essayais de chercher une feinte ressemblance entre la vapeur s'échappant de la bouilloire à thé et la fumée qui s'élevait au-dessus de mon triste feu couvert de neige; l'imagination aidant, j'en vins presque à me figurer que j'entendais le frôlement de fraîches robes blanches, lorsqu'un bruit, mais un vrai bruit, parvint tout à coup jusqu'à mes oreilles; il se rapprocha, devint distinct; plus de doute! c'était le *travail* d'Ismah qui glissait sur la neige. Un instant après, le coupable, tout haletant, venait se coucher à mes pieds. Je n'eus pas le courage de le punir, car jamais je n'éprouvai de pareil soulagement. »

De rudes épreuves attendaient encore le voyageur. Il lui restait cent cinquante milles à faire, quelque chose comme soixante lieues, avant de rencontrer un lieu habité, et probablement une figure humaine. Le vent était glacial, une neige épaisse couvrait toujours le sol. Deux jours s'écoulèrent sans que daims ou bisons passassent à portée de sa carabine, et deux jours de suite il s'endormit philosophiquement, n'ayant rien tué et par conséquent rien mangé. Le troisième, il fut plus heureux. Bientôt après, il touchait au terme de sa périlleuse excursion, harassé, brisé de fatigue, mais au demeurant prêt à recommencer. Cela dura plusieurs mois. Enfin, quand il eut battu tout le pays, brûlé plus de poudre qu'aucun guerrier de la nation des Sioux ou des Pieds-Noirs, descendu plus de gros gibier qu'aucun des hardis chasseurs qui, dans ces régions lointaines, parlent encore la langue française, réuni plus de robes de bison qu'aucun Indien n'en apporta jamais aux marchés fortifiés de la Compagnie de Saint-Louis, il reprit la route du sud, descendit le Missisipi comme il l'avait remonté,

1. Palliser, *The Solitary hunter*, 1 vol. in-12. London, Routledge.


CARTE
du
VOYAGE DE J. PALLISER
aux
MONTAGNES ROCHEUSES
(AMÉRIQUE DU NORD)
Dressée par A. Vuillemin.
Route de J. Palliser en 1858
Milles Anglais
1 Mille Anglais égale 1609m.
CUMBERLAND
SASKATSCHEWAN
MONTAGNES ROCHEUSES
COLUMBIA
WASHINGTON
OREGON
NEBRASKA
MINNESOTA
IOWA
ÉTATS UNIS
OCÉAN PACIFIQUE
Lac Winipeg
Lac Supérieur
Lac des Rennes
Lac Indien
Indiens Pieds Noirs
Mt. Moose
Fort Pitt
Fort Ellice
Fort William
Victoria
Olympia
Salem
Gravé chez Erhard R. Bonaparte 42

et reparut à la Nouvelle-Orléans, chaussé de mocassins, vêtu de cuir des pieds à la tête. Il avait à sa suite une véritable ménagerie : un ours, une vache, un bison, une antilope, sans compter le fidèle Ismah, tout cela pris vivant et ramené très-péniblement du Haut-Missouri. La ménagerie prit la route de Liverpool, pendant que son propriétaire allait à Chagres et à Panama, s'emparant, chemin faisant, avec un de ses amis, d'une citadelle Néo-Grenadine. La garnison capitula et le capitaine Palliser, auquel ne manquait aucun genre de gloire, revint tranquillement en Europe.

On aurait mal compris l'énergique nature de M. Palliser, si l'on supposait cependant qu'il y revenait pour rester inactif. Il connaissait mieux que personne, aussi bien peut-être que notre jeune compatriote, M. Paul Carrey, le *far west* des États-Unis ; il ne connaissait pas encore le *far west* du Canada ; et là des perspectives nouvelles s'ouvraient à son aventureuse imagination. Sur ce point, je devrais dire sur cette immense superficie, car elle ne comprend pas moins de 176 000 kilomètres carrés, il y avait certainement mieux à faire qu'à chasser le buffaloe dans les plaines : il y avait à explorer une région à peine connue; à étudier, peut-être à résoudre, le grand problème d'un passage facile au travers des montagnes Rocheuses. Plusieurs étaient déjà pratiqués par les agents de la Compagnie de la Baie d'Hud-



Combat d'un taureau et d'un bison. — Dessin de Morin, d'après un dessin du capitaine Palliser, p. 275.

son, mais ils étaient généralement trop au nord et se prêtaient mal à l'établissement d'une voie quelconque. Ce problème, d'autant plus important que l'ile de Vancouver, depuis la découverte des gisements aurifères, attirait davantage l'attention du public anglais[1], M. Palliser résolut de l'éclaircir lui-même et à ses propres frais. Il fit part de son projet à la Société géographique de Londres, qui, comprenant tout l'intérêt qui s'attachait à cette expédition, en instruisit le gouvernement. Le *Colonial office* était alors confié à un ministre d'un

1. On sait que l'Angleterre se propose d'établir une route qui traverserait ses possessions du Nord-Amérique, d'un océan à l'autre, en reliant Halifax et Vancouver.

Jusqu'à l'année dernière, toute l'Amérique anglaise, à l'exception du Canada, du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Écosse, était entre les mains d'une de ces compagnies presque souveraines que pouvait seul faire naître le génie commercial de la Grande-Bretagne : la Compagnie des pelleteries de la baie d'Hudson. Son privilége est du 2 mai 1670, et elle étendait ses opérations du 49e degré de latitude nord aux confins de l'océan Glacial arctique. Au dix-huitième siècle elle eut à soutenir une redoutable concurrence de la part de la Compagnie du Nord-Ouest, dirigée par sir Alex. Mackensie, le même qui découvrit la rivière de ce nom. Après de longues luttes, souvent sanglantes, les deux sociétés fusionnèrent, et la Compagnie de la Baie d'Hudson n'a plus aujourd'hui de rivale que la Compagnie américaine des pelleteries de Saint-Louis. Les Indiens sont ses chasseurs, et elle les paye, non en argent, mais en produits manufacturés européens. L'unité qui sert de base aux échanges est en général la *pelure* ou *robe* de bison, comme les toiles bleues, dites *guinées*, sur la côte d'Afrique. L'Indien se présente à l'un des forts de la Compagnie; il reçoit autant de fiches de bois que sa chasse représente de peaux de

grand mérite, M. Labouchère, et administré par un sous-secrétaire d'État, aussi apprécié de ses amis qu'estimé du monde savant, M. J. Ball, membre du parlement pour le comté de Carlow. Je ne crois pas me tromper en attribuant à leur sollicitude éclairée l'ouverture d'un crédit de 125 000 fr., qui fut alloué à M. Palliser pour lui faciliter son entreprise et la rendre plus profitable aux progrès de la science. Grâce à cet heureux concours de circonstances, le capitaine put se munir de beaucoup d'instruments de précision et augmenter le personnel de l'expédition.

M. Palliser prit la mer le 9 mai 1857, emmenant avec lui son secrétaire, M. Sullivan, le docteur Hector pour la géologie et la zoologie, et M. Bourgeau pour la botanique.

Les futurs explorateurs des montagnes Rocheuses arrivèrent à New-York le 28 mai, à Sault-Sainte-Marie le 10 juin, au fort William, sur le lac Supérieur, le 12 du même mois, et se trouvaient réunis à l'établissement de la rivière Rouge, le 11 juillet.

II

Le lac Supérieur. — Le lac la Pluie. — La rivière la Pluie. — Le lac des Bois. — L'expédition canadienne rencontre les Indiens Saulteux. — La rivière Winnipeg et le lac de ce nom. — Arrivée à l'établissement de la rivière Rouge.

Le capitaine Palliser n'a pas publié le récit de son voyage, et nous ne trouvons dans celles de ses dépêches qui ont été déposées sous les yeux du parlement anglais, que des détails incomplets sur cette première partie de la route. Nous y suppléerons au moyen des travaux d'une autre expédition qui venait d'explorer le même parcours sous les auspices du gouvernement canadien.

Passons rapidement en vue des îles de Terre-Neuve et d'Anticosti; des villes canadiennes de Québec, de Montréal, de Kingston et de Toronto; remontons, sans nous arrêter, le grand fleuve Saint-Laurent, les lacs Ontario, Érié et Huron, le canal Lachine, le canal Beauharnais, le canal Farren's Point, le canal Saint-Iroquois, le canal Welland; laissons sur notre gauche le lac Michigan, et, au fond de ce lac, Chicago, exemple unique de ce que peut l'activité américaine, une ville de 95 000 âmes qu date de vingt ans, qui en 1836 n'était encore qu'une prairie déserte, et d'où rayonnent aujourd'hui dix-sept lignes de chemins de fer; entrons dans le lac Supérieur par un dernier canal, le canal du Sault-Sainte-Marie; et traversons enfin cette mer intérieure qui a cent cinquante lieues de long, plus que la mer d'Aral et la mer d'Azoff. Nous voici au fort William, de la Compagnie de la baie d'Hudson. Jusque-là la route est ouverte, la navigation facile, sur l'énorme distance de 1910 milles, soit 764 lieues ou 3056 kilomètres, à peu près équivalente à celle qui sépare à vol d'oiseau Gibraltar et Stockholm.

Au delà, les difficultés commencent. Pour atteindre le lac de la Pluie, en marchant vers l'ouest, il faut franchir la ligne de partage des eaux et passer du bassin du lac Supérieur dans un autre bassin. Telle est toutefois l'abondance des rivières qui sillonnent le pays et des petits lacs qu'elles mettent en communication, que, malgré la différence de niveau, le trajet se fait en canots, sauf de rares interruptions. Ces interruptions résultent, en partie, des rapides qui embarrassent le cours du Kaministiquia, sur le versant oriental, et celui de la rivière Savanne, sur le versant occidental; en partie, d'une solution de continuité d'une lieue à peine, formant la crête des deux vallées. Sur ces divers points, qu'on appelle des *portages*, les embarcations sont chargées à dos d'homme, opération toujours difficile et quelquefois dangereuse (voy. p. 281). Quand on voyage à distance, les obstacles ne coûtent guère. Passons donc : descendons la Seine, nom français d'une rivière qui a été française, souvenir lointain de notre puissance dans le nouveau monde, et laissons-nous porter jusqu'au lac de la Pluie (Rainy Lake).

bisons, et il achète sur place contre ces fiches de bois des haches, de la poudre, du plomb, des fusils, des couvertures ou tous autres objets appropriés à son usage. Si ce commerce produit d'immenses bénéfices, il exerce aussi une heureuse influence sur la population indigène, qui, au lieu d'être traquée comme aux États-Unis et de disparaître à mesure que l'Européen s'avance, vit en paix dans ses forêts. Rien ne serait, à coup sûr, plus injuste que de méconnaître les services rendus par la Compagnie. On conçoit toutefois qu'elle n'ait pas puissamment contribué aux développements de la civilisation. Maîtresse du plus immense terrain de chasse qui existe au monde, son intérêt manifeste est de le défendre contre les tentatives de défrichement. Le monopole qu'elle exerce exclut d'ailleurs cet esprit d'entreprise et cet essor illimité de la liberté individuelle qui seul a peuplé l'Amérique. Enfin, son organisation même la met peu en mesure de s'occuper avec succès de questions étrangères à son industrie. Les facteurs en chef ou les plus anciens employés de la Compagnie, réunis à Norway-House dans le nord, à Moose-Factory dans le sud, suivant que leurs postes sont plus ou moins rapprochés de l'un ou de l'autre de ces points, forment bien, il est vrai, une sorte de législature annuelle : mais tout cela ne constitue, comme l'a fait observer avec beaucoup de raison une revue anglaise, qu'un gouvernement très-imparfait, où les intérêts commerciaux de la Compagnie sont seuls sérieusement débattus.

Les inconvénients de ce régime ne pouvaient échapper à l'attention des hommes d'État de la Grande-Bretagne, et une commission spéciale fut nommée en 1857, par M. Labouchère, alors secrétaire d'État des colonies, pour aviser aux moyens d'y remédier. De l'examen approfondi auquel elle se livra, des divers témoignages qu'elle voulut recueillir elle-même de la bouche des personnes les mieux informées, il résulta pour elle cette conviction, qu'il fallait laisser à la Compagnie tout le territoire qui n'offrait aucun avenir à la civilisation, annexer au Canada les terrains susceptibles du défrichement, tels que l'établissement de la rivière Rouge et les districts arrosés par le Saskatchewan, et ériger en colonie séparée l'île de Vancouver. Dès l'année suivante, le gouvernement adoptait une partie de ses conclusions; il enlevait à la juridiction de la Compagnie le versant occidental des montagnes Rocheuses et en formait deux colonies, relevant directement du *Colonial office*, l'île conservant son nom, la terre ferme prenant celui de Colombie anglaise. « La mesure qui vient d'être prise, disait le message royal qui l'annonçait aux chambres, était impérieusement réclamée par suite des découvertes aurifères. Mais Sa Majesté espère que ce n'est là qu'un premier pas. Elle compte fermement que ses possessions du Nord-Amérique vont entrer dans une voie nouvelle et qu'il est réservé à l'avenir d'unir, par une chaîne non interrompue de centres populeux, l'Atlantique et le Pacifique. » Ainsi s'exprimait, au nom de la reine, le chancelier de l'échiquier, et il était impossible de mieux poser la question.

C'est dans ce sens que furent rédigées les instructions de M. Palliser. Il devait explorer les districts compris entre le lac Winnipeg et les montagnes Rocheuses, et étudier le tracé de la voie future.

Rien de triste et de désolé comme la région solitaire au milieu de laquelle il se développe. Des marais, peu de végétation, des arbres rabougris, et au-dessus de tout cela des rochers nus de 400 à 500 pieds de haut. C'est le désert avec ses imposantes sévérités. Mais, un peu plus loin, la scène change et la vallée de la rivière la Pluie, qui s'ouvre devant nous, réserve au voyageur d'éclatantes compensations. Là, point de portages, point de rapides; un cours d'eau magnifique de plus de 100 milles, se déroulant au milieu de deux à trois cent mille acres de terre végétale, bordé de frênes, d'ormes, de peupliers et de vieux chênes, tout enlacés de plantes grimpantes ou de convolvulus en fleurs. Ailleurs ce sont de grandes prairies verdoyantes, où l'on aperçoit les débris d'un campement indien. Il ne reste que la carcasse des loges, transformées par la nature en berceaux de chèvrefeuille. Des millions d'oiseaux peuplent cette vallée splendide, qu'on dirait un jardin abandonné et qu'on ne quitte qu'à regret pour s'engager sur la nappe verdâtre du lac des Bois, quels que soient la variété de ses îles et le magnifique panorama de ses côtes.

C'est là qu'une partie de l'expédition canadienne qui devait essayer de se rendre directement à l'établissement de la rivière Rouge, en évitant la route fluviale ordinaire qui est plus au nord, rencontra les Indiens Saulteux et fut obligée par eux de renoncer à son projet. Je trouve dans une dépêche de M. Hind, en date du 30 août 1857, le récit de cette rencontre, qui est curieuse. Trente canots abordèrent un matin sur l'île où campaient les voyageurs, et ceux-ci ne tardèrent pas à se voir entourés d'un parti de guerre en grand costume. Presque tous les Indiens qui le composaient, au nombre de cinquante environ, étaient des hommes de cinq pieds et demi, remarquablement vigoureux, la figure peinte en rouge et en noir, la chevelure ornée de plumes d'aigle. Le chef, un vieillard, se distinguait seul par la simplicité de sa mise. Ils gagnèrent le campement et s'accroupirent en cercle devant les tentes. « C'est l'usage parmi nous, dit le vieux chef, de fumer avant de parler. Nous suivrons la coutume de nos pères. » Et il s'assit à son tour. Une demi-heure s'écoula. Secouant alors les cendres de sa pipe éteinte, et se levant, le chef prit la parole.

« Que veulent, dit-il, les hommes blancs?

— Nous allons à la rivière Rouge et notre chef nous a dit de prendre cette route.

— On vous a vu cueillir des fleurs. Pourquoi?

— Pour nous amuser le long des portages ou pendant les campements. Nous avons cueilli vos fleurs, parce qu'il y en a que nous n'avions encore jamais vues.

— Les hommes blancs cueillent nos fleurs, ils regardent nos arbres, et ils s'emparent de la terre de l'Indien. N'ont-ils rien vu près du fort, sur la rivière la Pluie?

— Ils n'ont rien vu d'extraordinaire.

— N'ont-ils pas vu une tombe près du fort? Une tombe isolée, la tombe d'un chef? Tous ces jeunes gens (montrant les siens) sont les descendants de ce chef, et ils ignorent pourquoi vous venez ici.

— Nous venons ici, parce que c'est la route la plus courte pour aller à la rivière Rouge. Nous l'avons déjà dit.

— Nous le demandons, parce qu'il y a ici des guerriers qui ne l'ont pas entendu, et nous le demandons encore afin que tous puissent l'entendre et le savoir. Ils appartiennent tous à la même tribu et sont un même peuple. Nous sommes pauvres, mais notre cœur est large et nous ne voulons pas abandonner notre pays.

— Notre gouvernement n'a pas l'intention de prendre votre pays; nous sommes vos amis.

— Pourquoi le chef des hommes blancs a-t-il envoyé son peuple au travers de notre pays, sans demander notre permission?

— Il était pressé. On lui avait dit que vous étiez dispersés, les uns sur le terrain de guerre, les autres à la pêche[1]. Il n'a pas pensé qu'il y eût aucune chance de trouver vos chefs.

— Tous les chemins que vous voulez suivre sont difficiles et mauvais. Ils sont impraticables et nous ne pouvons laisser notre peuple (les guides) travailler pour les hommes blancs ou aller avec eux. Votre chef n'a pas de droit sur ce chemin, et vous devez passer par l'ancienne route. Si vous voulez continuer, nous ne vous en empêcherons pas, mais vous irez seuls et vous trouverez le chemin vous-mêmes. Souvenez-vous, j'ai dit que le chemin était mauvais.

— Nous ne vous demandons qu'un de vos jeunes gens pour nous montrer la route; nous le payerons bien et nous vous enverrons des présents. Que répondez-vous?

— Il est dur de vous refuser; mais nous voyons comment les Indiens sont traités. L'homme blanc vient, il regarde leurs fleurs, leurs arbres et leurs rivières; d'autres le suivent; le pays des Indiens s'en va de leurs mains et ils n'ont plus de demeure. Vous devez aller par le chemin que les hommes blancs ont pris jusqu'ici. J'ai dit.

— Qu'est-ce que nous dirons à ceux qui nous ont envoyés?

— Nous vous arrêtons, parce que nous pensons que vous ne nous dites pas pourquoi vous voulez prendre cette route et ce que vous voulez faire dans ces chemins. Vous dites que tous les hommes blancs que nous avons vus appartiennent à un même parti, et cependant ils vont par trois routes différentes; qu'est-ce que cela? Ont-ils besoin de voir le pays des Indiens? Souvenez-vous, si l'homme blanc vient dans la maison de l'Indien, il faut qu'il entre par la porte et qu'il ne se glisse pas par la fenêtre. Ce chemin, la vieille route, c'est la porte, et c'est par là que vous devez aller. Vous cueillez du maïs dans nos jardins et vous l'emportez. N'avez-vous donc jamais vu de maïs? Pourquoi ne pas le marquer sur vos livres? Votre peuple a-t-il besoin de voir notre maïs? Ne lui suffit-il pas que vous le marquiez sur vos livres? Vous ne pouvez passer par ce chemin. »

De bruyantes exclamations suivirent les paroles du

1. La pêche est une des principales ressources des Indiens de cette région, où l'on ne rencontre pas de bisons. Nous reproduisons, p. 284, d'après un dessin de M. Kane, une de leurs pêches de nuit.

vieillard : « Non, non! ka-ween, ka-ween! Votre maïs, répondit alors l'interprète, nous vous l'avons payé en tabac. Maintenant, si nous voulons aller à la rivière Rouge par le chemin de la rivière Muskeg, c'est que nous avons appris que les longs couteaux (les Américains) prenaient cette voie. Nous avons besoin de savoir si c'est vrai, s'ils viennent dans le pays et ce que ces hommes blancs viennent y faire. Souvenez-vous, nous sommes vos amis.

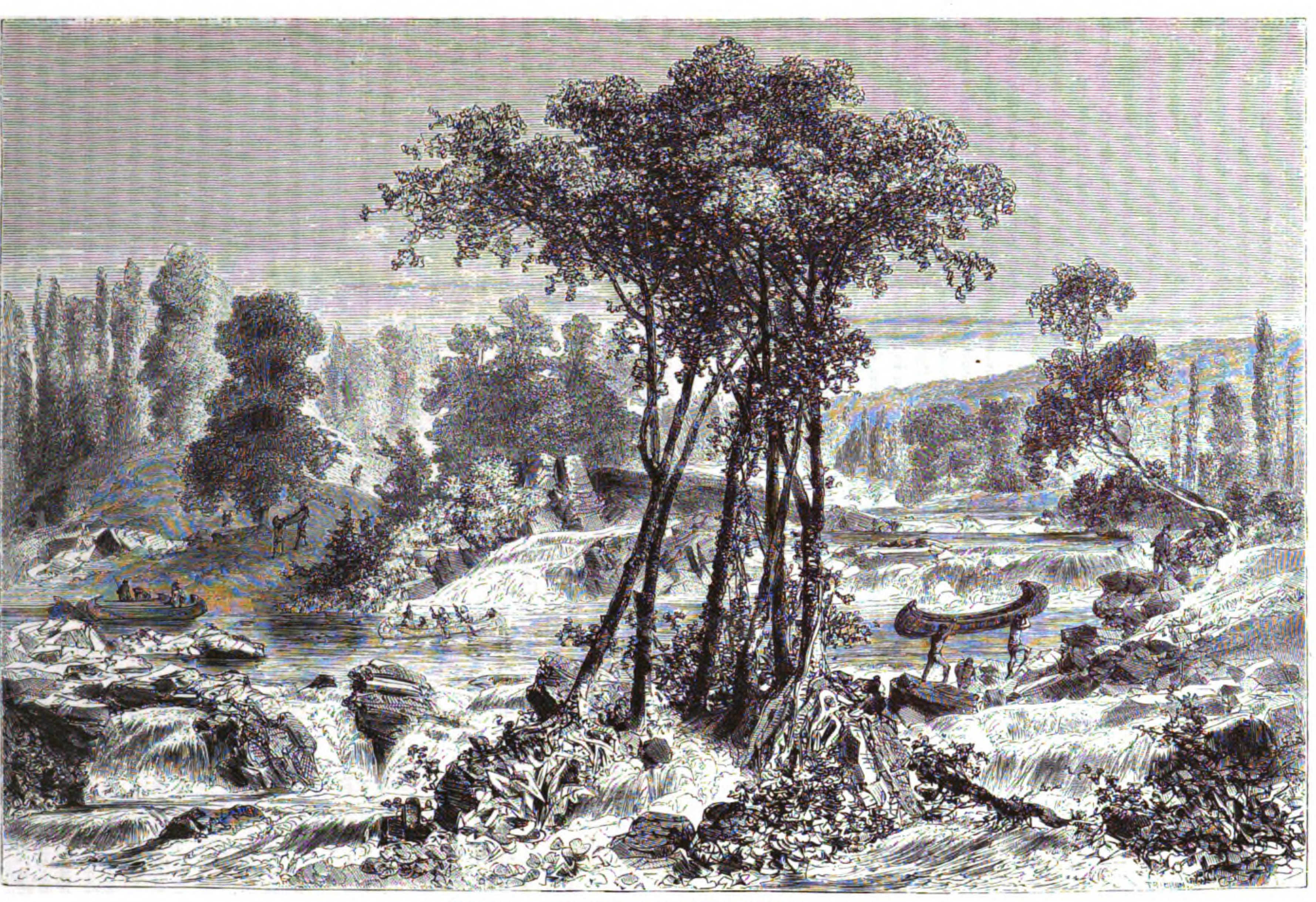
— Pourquoi ne pas le dire tout de suite? » interrompit le chef, et il se mit à consulter les siens, sans résultat d'ailleurs, car il reprit : « Nous savions bien qu'il y avait quelque chose; mais notre parole est tombée de notre bouche et nous ne pouvons pas la changer. C'est l'avis de tous. Nous n'avons pas besoin de l'homme blanc; quand l'homme blanc vient, il apporte la misère et la maladie, et notre peuple périt. Nous ne désirons pas mourir; beaucoup d'hommes blancs nous apporteraient la mort, et notre peuple s'éteindrait. Nous désirons conserver le pays que Dieu nous a donné et que nos pères nous ont laissé. Dites-leur cela, ajouta-t-il en s'adressant à l'interprète; la conversation est terminée. »

Il fallut renoncer à marcher vers l'ouest, et faire un détour vers le nord en suivant le cours tourmenté de l'imposante rivière Winnipeg. Un immense labyrinthe d'îles encombre la sortie du lac des Bois. Dans cette direction le paysage prend un aspect plus sévère, les rochers se dépouillent, et c'est au milieu d'un véritable chaos, par mille bras enchevêtrés dans tous les sens, que s'engouffrent les eaux du lac. Elles s'encaissent de plus en plus à mesure que la vallée se rétrécit; elles se heurtent, se brisent, se précipitent en cataractes de 350 pieds de haut, tantôt d'un vert d'émeraude, tantôt blanches d'écume, rompant seules par leur mugissement l'éternel silence de cette solitude. Spectacle merveilleux qu'on sent et qu'on ne peut rendre; qui échappe à toute description et qu'aucun pinceau ne saurait reproduire, quand les premiers rayons du soleil viennent iriser l'écume fumante, colorer les hautes cimes, tandis que le gouffre reste dans l'obscurité; ou bien quand, par une belle nuit, la lune, dominant la scène, argente de sa pâle clarté les mille remous de la rivière.



Chasse à l'ours. — Dessin de Doré, d'après un dess n du capitaine Palliser, p. 275.

Soixante-quatre lieues de navigation pénible conduisent au lac Winnipeg, une véritable mer intérieure qui, avec les lacs qui en dépendent, représente une superficie à peu près égale à celle de l'Érié et de l'Ontario réunis. Nous sommes au fond d'un autre bassin, après avoir définitivement franchi les rampes inférieures du long contre-fort qui, en se prolongeant vers le nord-est, forme la charpente osseuse du Canada. Ce bassin est immense. Il s'étend, à l'ouest, jusqu'aux montagnes Rocheuses, et la seule vallée de Winnipeg ne peut être évaluée à moins de 640 000 kilomètres carrés. Il reçoit le tribut de magnifiques cours d'eau, presque tous navigables jusqu'à



Un portage. — Dessin de Sabatier, d'après M. Paul Kane, voy. p. 278.

plusieurs centaines de milles au-dessus de leur embouchure.

Nous approchons de notre première étape. Traversons, avec l'expédition Canadienne, la partie méridionale du grand lac, entrons dans la rivière Rouge, ou *Red River*, en nous frayant passage au travers des roseaux et en levant, à chaque coup d'aviron, des nuées d'oiseaux aquatiques. Bientôt l'eau redevient transparente, la rivière profonde; des frênes, des ormes, se penchent au-dessus de ses berges; puis, voici des maisons blanches, des fermes, des églises, des moulins; sur la droite, le fort Pierre; plus loin, le fort Garry, au milieu des belles habitations qui l'entourent; sur la gauche, les toits aigus de l'église et du collége Saint-Jean, la flèche de la belle cathédrale de Saint-Boniface; tout cela se succédant, tout cela se déroulant aux regards, à mesure qu'on avance, à chaque coude du fleuve, pendant huit à dix lieues, comme pour contraster avec la sauvage nature que je dépeignais tout à l'heure, avec les splendides horreurs des gorges du Winnipeg, la solitude du désert et le fracas des grandes eaux. Une route directe, tracée sur la rive gauche, et qui ne s'appelle rien moins que la *route Royale*, *King's road*, épargne au voyageur ou au colon les longs méandres de la rivière. Elle court du nord au sud, ou à peu près, bordée d'un côté par les mêmes maisons, les mêmes fermes, les mêmes églises qu'on aperçoit en remontant le *Red River*, de l'autre par des prairies à perte de vue, qui se confondent avec le ciel. Rien, dans cette direction, n'arrête l'œil du spectateur : pas un arbre, pas un pli de terrain; et cependant rien de plus varié que cet océan de verdure avec son apparente uniformité; rien qui prête à de plus merveilleux effets de lumière, suivant les heures du jour et de la nuit; rien de plus imposant surtout, alors que la prairie brûle à quinze ou vingt lieues de là, enflammant toute la ligne de l'horizon et teignant de lueurs empourprées les nuages qui passent audessus de l'incendie.

III

L'établissement de la rivière Rouge. — Sa population, ses églises, ses écoles. — Un dimanche à la rivière Rouge. — La sonnette du presbytère. — La ferme de M. Gladieux. — Un gentilhomme fermier. — Les métis. — Leurs grandes chasses. — Avenir de la colonie.

Nous voilà donc à l'établissement de la rivière Rouge, le premier et le seul centre de civilisation que la voie projetée soit appelée à traverser. C'est un fait curieux que celui d'une colonie agricole, perdue dans l'intérieur de l'Amérique, à plus de 2000 kilomètres, à vol d'oiseau, du point le plus rapproché des deux océans. L'établissement date de 1812, et sa population actuelle est de 6523 habitants, dont 816 familles de sang indien ou de sang mêlé, et 264 d'origine écossaise, canadienne, anglaise, irlandaise, suisse et norwégienne J'énumère ces diverses nationalités d'après leur ordre d'importance, par rapport à la population. Ainsi les familles écossaises sont au nombre de 116, et la Norwége n'y est représentée que par une seule. La plupart des cultes chrétiens sont indistinctement professés à la rivière Rouge. On compte 534 familles catholiques; 488 appartiennent au culte anglican, 60 au culte presbytérien. Neuf églises ou temples se partagent les fidèles, et c'est le dimanche qu'il faut voir la colonie quand chacun se rend à sa paroisse : les catholiques, à Saint-Boniface, à Saint-Norbert, à l'église de la rivière Salle; les protestants, à Saint-Jean, à Saint-Paul ou à Saint-André, les uns à cheval, les autres en voiture; les jeunes gens en habits bleus à boutons d'or, une ceinture de laine rouge autour des reins; les femmes aussi élégantes que le permettent les ressources du pays. Il faut voir la population de la paroisse de Saint-Pierre, exclusivement indienne, remplissant le joli petit édifice qui sert à son culte et écoutant avec le plus grand recueillement des prières lues en anglais, une leçon faite en langue ojibway et un sermon prononcé dans le dialecte des Crees, service polyglotte à l'usage des fidèles de toutes les origines. Il faut voir enfin la chapelle de bois de Prairie-Portage, quand elle réunit dans son enceinte ses paroissiens bigarrés, métis, Indiens Crees ou Indiens de la plaine. Ces derniers viennent quelquefois de très-loin, et M. Hind y a rencontré une femme, remarquablement belle pour sa race, dont l'habitation était à 300 milles dans l'intérieur des terres. Souvent, surtout au retour des grandes chasses, on y rencontre aussi des Indiens non chrétiens, attirés par la curiosité. Ils s'accroupissent sur le plancher, près de la porte, dans une attitude très-décente, habillés de peaux ou drapés dans une couverture, avec leurs colliers et leurs ornements de tête. Une jeune fille qui les accompagnait un jour, portait une magnifique robe faite en drap rouge d'uniforme. Et pendant que ces tolérants auditeurs se joignaient à leurs compatriotes convertis; tandis que Péguis, le fameux chef des Saulteux, se consolait de ses grandeurs passées en accomplissant pieusement ses devoirs de bon chrétien; tandis que cette foule hétérogène, si dissemblable d'origine et de croyances, indienne et européenne, catholique et protestante, se pressait dans ses églises et dans ses temples, à deux pas de là, sur la prairie, les sauvages nomades de la plaine se livraient à leurs danses profanes, égorgeant des chiens pour conjurer le mauvais esprit. Tout est contraste dans ces régions lointaines, l'homme comme la nature, les acteurs comme la mise en scène, en attendant que le missionnaire ait achevé son œuvre, que l'ingénieur ait commencé la sienne et que l'Europe ait passé sur leurs traces.

On ne compte pas à la rivière Rouge moins de treize établissements d'instruction publique, tant primaire que secondaire. Les principaux sont le séminaire catholique, le vaste couvent de femmes, situé près de Saint-Boniface, qui reçoit des pensionnaires et offre pour l'éducation des filles toutes les ressources imaginables; le collége de Saint-Jean, où les élèves des classes supérieures peuvent apprendre le latin, le français, les mathématiques. Quelques-uns se sont distingués en sortant de là, soit à l'université de Toronto, soit même à celle de Cambridge. Une belle bibliothèque de plus de mille volumes fait par-

tie de l'établissement. Citons encore l'école paroissiale de Saint-André, qui est dirigée par un élève de l'École normale de Dublin, et la petite école, bien obscure, tenue par le révérend M. Cowley, près de Sugar-Point, avec le concours d'un Indien devenu sous-maître. Cinquante personnes, enfants et adultes des deux sexes, tous Indiens comme leur moniteur, y apprennent la lecture, un peu d'écriture et les éléments de l'histoire sainte. M. Cowley se loue beaucoup de ses élèves, qui sont en même temps ses ouailles, ses administrés, ses justiciables, ses malades à l'occasion, car le digne révérend est devenu la cheville ouvrière de la paroisse de Saint-Pierre, l'arbitre, le juge de paix, le médecin de la communauté. Aussi la sonnette de nuit du presbytère serait-elle souvent en mouvement, si le presbytère avait une sonnette. L'Indien s'en passe; il arrive sur la pointe des pieds, ouvre la porte de la chambre basse, qui n'est jamais fermée au verrou, se glisse dans l'ombre jusqu'au poêle, dont le tuyau passe dans la chambre à coucher du missionnaire, frappe sur le tuyau deux ou trois coups à la manière indienne, et attend tranquillement que M. Cowley descende. On ne se souvient pas que l'excellent homme, par les plus affreuses nuits d'hiver, ait jamais fait la sourde oreille.

Quelques-unes des fermes de la colonie mériteraient l'attention de nos agronomes. Il y en a de considérables, comme celle de M. Gladieux, métis d'origine française, le plus aimable homme qui soit au monde, toujours empressé à mettre à la disposition du voyageur sa table, ses chevaux, son buggy. Dans une des cours de l'habitation s'élèvent de superbes meules de paille et de foin; de belles vaches garnissent ses étables, et sa basse-cour ferait l'admiration de nos fermières. En allant vers le sud, près du confluent de l'Assiniboine, nous rencontrerons une autre ferme, qui appartient à un M. Gowler, né dans le Cambridgeshire, et se croyant aussi gentleman que qui que ce soit au monde. « Comment, John, lui disait sa femme, pendant qu'il prenait place à la même table que M. Hind, vous voulez dîner avec des *gentlemen?* — Eh bien? répondit le fermier, ne suis-je pas *gentleman*, moi aussi? N'est-ce pas ici ma maison, et ne suis-je pas sur mes terres? Allons, une chaise et une assiette! » Nous n'avons aucune raison pour refuser à M. Gowler la qualité qu'il revendique, car il la mérite à coup sûr par son hospitalité, son intelligence et l'importance de son faire-valoir. Ses propriétés sont considérables; il ne peut même en cultiver qu'une partie, dont cinquante acres en céréales, le reste en maïs, en navets, en pommes de terre, les plus belles qu'il soit possible de voir. Ses melons n'ont pas de pareils et pèsent jusqu'à six livres. Le jardin de la ferme lui fournit en outre, avec beaucoup de légumes variés, le tabac nécessaire à son usage. Toutefois, s'il faut s'en rapporter à l'opinion de M. Hind, je ne le recommanderai pas aux fumeurs européens. Quant aux fourrages, la prairie est là pour en fournir, et, comme le faisait observer M. Gowler, rien ne lui serait plus facile que de nourrir 10 000 têtes de bétail.

Il est à regretter que toutes les exploitations rurales de la rivière Rouge ne puissent rivaliser avec celle-là et qu'elles soient loin d'accuser partout la même activité et les mêmes progrès[1]. Quand on pénètre dans l'intérieur des habitations, la seconde impression est rarement aussi favorable que la première. A quelque distance, cette longue rangée de maisons blanches, éparpillées sur un ruban de près de huit lieues, avec leurs jardins et leurs enclos, les chevaux qui courent dans la prairie, les troupeaux qui paissent à droite de la route, tout cela séduit la vue et parle facilement à l'imagination. En y regardant de plus près, on ne tarde pas à s'apercevoir que les constructions laissent beaucoup à désirer, que les fermes sont mal tenues et que la population n'est rien moins qu'industrieuse. Certes, ce n'est pas la nature qui déjoue les espérances de l'agriculteur, ni le sol qui contrarie ses efforts. Il n'en est pas de plus fertile et de plus favorisé. Le maïs croît partout; on le plante vers le 1er juin et il est mûr à la fin d'août; j'en dirai de même du blé, qu'on récolte trois mois après l'avoir semé; un foin d'une qualité supérieure couvre des milliers d'hectares; les plantes potagères en usage au Canada se développent avec une vigueur peu commune sur les bords de la rivière Rouge et de l'Assiniboine. Tout est réuni pour faire de la colonie un centre de production sans égal, un grenier d'abondance comparable à l'Illinois, l'Odessa de la Nouvelle-Bretagne. Mais elle manque de débouchés et l'élément européen n'y est pas suffisamment représenté. Il tend même à diminuer sensiblement, tandis que l'élément indigène ou métis tend à s'accroître dans la même proportion. Or, cette partie de la population, si intéressante d'ailleurs à divers titres, n'a pas l'esprit de suite, la persévérance, les habitudes laborieuses, qui sont la première qualité du cultivateur. Le métis lui-même, avec sa riche nature, son énergie, sa hardiesse, n'est guère plus propre à l'agriculture. Il lui faut le grand air, les grandes chasses, les courses lointaines et les hasards de la vie des plaines. Vers le 15 juin, il se met en route, et il ne rentre pas à la rivière Rouge avant le 20 août ou le 1er septembre. Deux divisions, de six à sept cents hommes chacune, sans compter les Indiens, représentant un effectif total de mille à douze cents chevaux, d'autant de charrettes, et précédées l'une et l'autre de plusieurs centaines de chiens, décampent, aussitôt les beaux jours venus, pour aller chasser le bison dans le sud et dans le sud-ouest. A quelque distance, on procède à l'élection du *président* ou *partisan*, c'est-à-dire du chef qui doit commander la division, et qui nomme à son tour un certain nombre de capitaines. Une discipline sévère est en effet nécessaire au succès de l'expédition, autant qu'à sa sécurité, les Sioux et d'autres tribus indiennes étant en guerre avec les métis. Ces dispositions prises, on continue, et après

1. L'étendue des terres cultivées, évaluée en 1849 à 6342 acres, ne dépassait pas 8800 acres en 1856, augmentation peu considérable pour une période de sept années. Pendant la même période, le chiffre des têtes de bétail, en y comprenant les races ovine, bovine et porcine, ne s'est élevé que de 10675 à 16989.

plusieurs jours de marche on arrive enfin sur les terrains de chasse. Les bisons sont bientôt signalés; aussitôt on se forme en ligne, on avance avec précaution. « Doucement! doucement! » s'écrie le président, qui a peine à retenir l'impatience de son monde; puis, quelques instants après : « En avant! »

Et alors, ils sont vraiment beaux, ces rudes enfants de la prairie, partant au triple galop de leurs chevaux, les cheveux au vent, une poignée de balles dans la bouche, se précipitant pêle-mêle au milieu des masses sombres qui fuient devant eux, tirant, rechargeant, toujours au galop, en crachant une balle dans le canon de leur fusil; alors, ils sont vraiment les rois de la plaine; alors le vieux sang indien se réveille, et le colon redevient Peau-Rouge.

Cette vie-là dure près de trois mois, toute la belle saison, accompagnée de plus ou moins d'aventures; et tant qu'elle dure, on ne songe guère à ses champs de l'Assiniboine; les maisons se dégradent, les terres restent en friche. Peu importe! la campagne a été bonne; les robes de bison se sont bien vendues; le chasseur revient chez lui avec de beaux dollars dans sa ceinture. Et comme il y a toujours des buffles dans l'ouest, qu'on recommencera l'année suivante, avec aussi peu de peine et autant de plaisir, que le métis est de sa nature souverainement imprévoyant, il n'a rien de



Indiens Saulteux pêchant aux flambeaux. — Dessin de Sabatier, d'après M. Paul Kane, p. 279 (voy. la note p. 279).

plus pressé que de tout dépenser, en vêtements ou en futilités. Nul doute que cette insouciance, cette imprévoyance de l'avenir, ce goût de la vie nomade généralement répandu parmi la population de sang mêlé, ne soit une des causes qui retardent les progrès de la colonie; et si l'on ajoute, ainsi que je l'indiquais déjà tout à l'heure, que le cultivateur ne sait comment écouler ses produits, faute de routes et de débouchés, on comprendra que la population européenne, celle qui travaille et qui tient au sol, ait plutôt diminué qu'augmenté pendant ces dernières années.

C'est ce qu'expliquait à M. Hind le *gentleman farmer* dont je parlais plus haut.

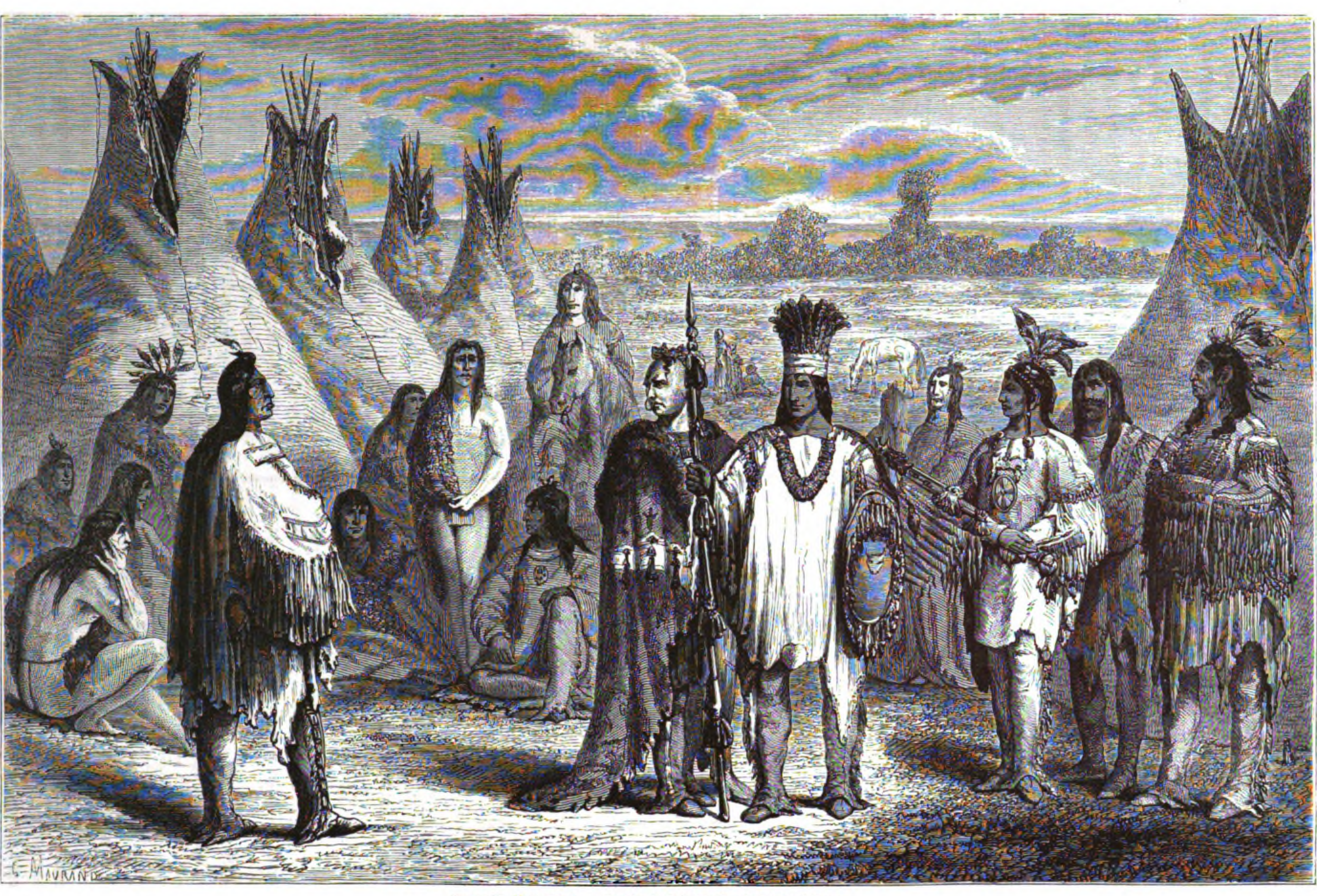
« Voyez cette prairie, lui disait-il, c'est un paradis de fertilité! Qu'on nous ouvre un marché, un seul, et vous ferez du chemin avant de trouver le pendant des plaines de l'Assiniboine!

IV

Pembina.— Un bureau de poste dans le désert.— Marche vers l'ouest. —Alphabet des Indiens Crees.—Un hiver au fort Carlton.—M. Bourgeau. — Le lieutenant Blakiston. — Un Anglais chez les Peaux-Rouges. — L'expédition continue vers l'ouest. — Les montagnes Rocheuses.— Retour vers l'est. — Arrivée au fort Edmonton [1].

Maintenant que nous connaissons la colonie, aussi bien que les colons eux-mêmes, il est temps de revenir

1. *Papers relative to the exploration by captain Palliser of that portion of British Nord America which lies between the Red river settlement and Rocky mountains. June,* 1859 (*Blue book*).



Types d'Indiens Crees. — Dessin de Pelcoq, d'après M. Paul Kane.

au capitaine Palliser. Il nous y attend depuis longtemps, et le capitaine n'aime point attendre.

Ses préparatifs sont terminés. Il a engagé douze hommes, acheté trente chevaux, réuni sept charrettes et il s'est procuré des vivres pour quinze jours au moins. Le signal du départ est donné, et, par une belle matinée de juillet, la caravane se met en marche dans la direction de la frontière des États-Unis. Voici d'abord le capitaine, puis M. Hector et M. Sullivan, tous trois à cheval, encore vêtus à l'européenne, rasés de frais comme à Paris ou à Londres. M. Bourgeau, plus modeste, suit paisiblement dans sa charrette, au milieu de ses ballots de plantes, sa grande boîte de fer blanc suspendue à côté de lui. Partout un pays magnifique, des terres d'une fécondité merveilleuse, de beaux chênes, principalement sur la rive droite. Le 24 juillet, les voyageurs atteignaient la frontière de l'Union et peu après Pembina, masure, qualifiée de bureau de poste, et habitée seulement par une Indienne, incapable de lire une adresse; ce qui n'empêchait pas les lettres d'arriver à peu près régulièrement de Pembina à New-York et à Londres.

Rentrant ensuite sur le territoire britannique et remontant dans la direction nord-ouest, l'expédition prit la route du fort Ellice, situé près des lacs Qui Appelle. De là elle s'avança vers l'ouest jusqu'à la branche sud du Saskatchewan, sous la conduite d'un nouveau guide. On l'appelait le *Pacificateur;* il savait lire et il appartenait à la nation des Crees. Ce quacker des prairies, prêchait la paix à ses compatriotes, aussi bien qu'à leurs ennemis les Pieds-Noirs. Deux ou trois fois déjà on l'avait vu pénétrer seul sur le territoire de ces redoutables nomades, sans armes, sa pipe à la main; il était allé s'asseoir au feu de leurs campements, les étonnant par sa témérité, les subjuguant par son bon sens. Chaque fois il avait réussi. La paix s'était conclue et l'intrépide médiateur avait pu regagner sa loge, ramenant quelques beaux chevaux, présent de ses nouveaux amis.

ᐊ a	ᐁ e	ᐃ i	ᐅ o	ᑊ p
ᐸ ba pa	ᐯ be	ᐱ bi	ᐳ bo	ᐟ t
ᑕ ta da	ᑌ te	ᑎ ti	ᑐ to	ᐠ k
ᑲ ka	ᑫ ke	ᑭ ki	ᑯ ko	-ts
ᒐ tcha	ᒉ tche	ᒋ tchi	ᒍ tcho	ᐣ n
ᓚ la	ᓓ le	ᓕ li	ᓗ lo	ᒼ m
ᒪ ma	ᒣ me	ᒥ mi	ᒧ mo	ᐢ s
ᓇ na	ᓀ ne	ᓂ ni	ᓄ no	+ y
ᕋ ra	ᕃ re	ᕆ ri	ᕈ ro	ᕐ r
ᓴ sa	ᓭ se	ᓯ si	ᓱ so	ᓪ l
ᔭ ya	ᔦ ye	ᔨ yi	ᔪ yo	ᐤ w
ᐊᐧ wa	ᐁᐧ we	ᐃᐧ wi	ᐅᐧ wo	" aspiration
ᐸᐧ pwa	ᐯᐧ pwe	ᐱᐧ pwi	ᐳᐧ pwo	\ syllable longue

Alphabet des Indiens Crees, inventé et propagé par les missionnaires.

Vers la fin de septembre, les voyageurs atteignaient Carlton, où ils devaient hiverner! C'est un tout petit fort en bois, d'un seul étage, résidence d'un simple commis. Les cheminées sont en terre, soutenues par de grandes poutres.

Quelle perspective que celle d'un hiver passé dans de pareilles conditions, avec la neige pendant six mois, et de la viande de bison pour toute nourriture! Le capitaine en avait vu bien d'autres, et il n'était pas homme à s'effrayer d'un mauvais gîte. Peut-être, cependant, ne fut-il pas fâché que les intérêts de l'expédition l'appelassent au Canada pour se concerter avec sir John Simpson, le gouverneur de la Compagnie de la baie d'Hudson, et ensuite à New-York, pour y attendre de nouvelles instructions. A peine arrivé à Carlton, il repartit pour la rivière Rouge par un froid glacial, perdit son cheval à Pembina, et n'atteignit Crow-Wing, dans le Minessota, qu'après une marche forcée de quatre cent cinquante milles au milieu des neiges. De là, un peu en charrette, un peu en traineau, un peu en chemin de fer, il parvint enfin à gagner Montréal, d'où il expédia son troisième rapport, puis New-York, terme de son voyage, un voyage de plus de neuf cents lieues. Tout autre, au lendemain de pareilles fatigues, se fût tranquillement établi à cet *hôtel du Louvre* de New-York, qu'on appelle Astor-House, le même dont il avait gardé un si bon souvenir lors de son premier voyage. L'infatigable Palliser partit pour la Nouvelle-Orléans, sur le golfe du Mexique, à huit cents lieues plus au sud, pour tuer le temps en attendant son courrier.

Tandis que le capitaine courait le monde, que faisaient les hôtes de Carlton? Le docteur Hector chassait le long du Saskatchewan et battait les environs; M. Bourgeau restait au fort, réfléchissant sans doute à l'étrange concours de circonstances qui, de son village de Savoie, l'avait conduit au fond de l'Amérique du Nord. Cet intelligent collecteur, depuis longtemps apprécié du monde savant, avait, lui aussi, dans le cours de sa laborieuse carrière, parcouru bien du chemin. Il avait exploré l'Espagne, la Corse, l'Algérie, Palma, Fortaventure, Lancerote, tout le groupe des Canaries, et enrichi les musées de l'Europe de magnifiques herbiers. L'hiver suspendant ses travaux, il se rappelait qu'il était né sur les flancs du Mont-Brison, au pied des chalets. Il venait en aide à l'inexpérience des habitants de Carlton et leur apprenait à faire du beurre; grâce à lui, si l'on manquait de pain, la galette ne manqua jamais pour le thé du soir. Quand la provision de bison fut épuisée, ce fut lui qui approvisionna le fort de lièvres pris au collet. Cinq cents de ces animaux passèrent successivement sur la table commune, mets peu varié assurément, mais très-enviable en cas de disette. Vers le commencement de novembre, si je ne me trompe, la petite colonie s'accrut d'un nouveau venu dans la personne du lieutenant

Blakiston, R. A., attaché à l'expédition pour les observations astronomiques et physiques. M. Blakiston, un des héros de Sébastopol, avait pris pour arriver au rendez-vous une route bien autrement accidentée que celle des lacs canadiens. Il venait de la baie d'Hudson, par York-Factory, les lacs Knee et Holey, la rivière Wepinapany, le lac de l'Eau Blanche, le lac Winnipeg, en surmontant des difficultés inouïes et après deux mois de marche ou de navigation. Dès qu'il eut pris quelques jours de repos, il commença ses observations magnétiques, et ce fut M. Bourgeau, toujours heureux de se rendre utile, qui le seconda le plus activement. Ils ne dormaient guère que cinq heures par nuit, obligés de se relever fréquemment, quelque temps qu'il fît, pour aller observer les thermomètres, disséminés tout autour du fort et même de l'autre côté de la rivière. Il fallait la traverser sur la glace. Ainsi se passa l'hiver, sans autres distractions que la visite de quelques Peaux-Rouges, qui venaient voir « les grands chefs » envoyés par « la dame d'Angleterre. » Parmi eux se présenta un jour un grand gaillard drapé dans sa couverture, complétement habillé à la manière indienne, parlant le plus pur anglais et un français assez supportable. Il paraissait dans un absolu dénûment, et ne possédait ni cheval ni fusil. Introduit devant les voyageurs, il déclina son nom. C'était un compatriote, presque un camarade de M. Blakiston, car il avait un moment porté l'épaulette, le lieutenant William***. Par quel hasard ce jeune homme se trouvait-il si loin de chez lui, au milieu des sauvages, réduit à errer de loge en loge, de campement en campement, et à chasser tant bien que mal avec un arc de sa façon? Ce serait une longue histoire, qui ne trouverait pas ici sa place. J'espère d'ailleurs qu'au moment où j'écris ces lignes, William*** est de retour en Angleterre, dûment guéri des aventures, et qu'il se console auprès des siens des misères de la vie des plaines.

Enfin reparurent les beaux jours, et avec eux le capitaine Palliser. On le vit poindre le 4 juin 1858, au soir, aussi dispos que s'il n'eût pas fait dans son hiver quelque chose comme six à sept mille kilomètres. On commença les préparatifs de départ, et, peu de jours après, l'expédition disait adieu au fort Carlton. Tandis que le lieutenant Blakiston se rendait directement au fort Pitt et au fort Edmonton, sur la branche nord du Saskatchewan, pour y continuer ses observations magnétiques, M. Palliser, le docteur Hector, M. Sullivan et M. Bourgeau s'avançaient directement à l'ouest, entre la branche nord et la branche sud. Encore quelques semaines, et le grand problème allait être résolu. En attendant, on gagnait du terrain, malgré le mauvais temps et parfois le manque de bois. La bouse de bison suppléait au combustible. Le dimanche, il y avait un service religieux à l'usage des hommes de peine qui accompagnaient la caravane. On s'arrêtait sur la prairie; deux groupes se formaient : les catholiques d'un côté, les protestants de l'autre; et le capitaine, aussi tolérant que ses auditeurs, lisait tour à tour aux fidèles des deux Églises les prières appropriées à leur culte. M. Bourgeau, le seul catholique de l'état-major, remplissait vis-à-vis de ses coreligionnaires les fonctions de coadjuteur. Singulier spectacle que celui de ce double service, célébré, dans une halte, au milieu des charrettes et des chevaux, si loin du monde habité, avec un capitaine pour ministre, et pour assistants des Indiens et des métis! Touchant accord que celui de ces croyances si diverses, ailleurs si fécondes en antagonismes et en rivalités, se confondant, au pied des montagnes Rocheuses, dans une même bonne foi et dans une commune simplicité! Les prières terminées, on levait le camp et on repartait. Cela dura près de deux mois. Le 4 août, l'expédition touchait aux montagnes. Là, elle se divisa: le docteur Hector se chargea des passes du nord, M. Palliser des passes du sud.

Qu'on se figure une gorge profondément encaissée, au fond de laquelle coule une rivière rapide; au-dessus, des rochers abruptes et s'élevant à une effrayante hauteur; à droite et à gauche du lit de la rivière, sur les deux pentes du ravin, un chaos de troncs gigantesques, d'arbres foudroyés par le feu du ciel, ou renversés par la seule action du temps; tous ces colosses d'une nature vierge, amoncelés les uns sur les autres, enchevêtrés de mille manières, entassés dans un magnifique désordre, et peut-être se fera-t-on une idée vague de ce qui s'offrit à la vue du capitaine quand il entra dans la vallée de Kananaskis. A part les arbres renversés, le passage n'offrait du reste aucune difficulté, et même, avec ces obstacles, M. Palliser put rester presque constamment à cheval. Le 28 août, en gravissant une des hauteurs voisines, il aperçut à ses pieds les lacs Colombia, la rivière de ce nom qui sortait du plus méridional, traversait le second et se dirigeait ensuite vers l'ouest. Ce versant qu'il avait devant lui, c'était le versant du Pacifique. Il n'était qu'à cent cinquante lieues de Vancouver, sur le territoire de la Colombie anglaise, en face du grand Océan.

Le docteur Hector s'avançait de son côté par la vallée de la branche sud du Saskatchewan. Il y rencontrait les mêmes obstacles, provenant exclusivement de la chute des arbres. Laissant derrière lui le lac des Arcs; sur sa gauche le mont Pigeon, le mont du Vent, le mont Bourgeau, le mont Ball, ce dernier couvert de neiges éternelles; sur sa droite, le mont Grotto, le mont de la Cascade, le mont du Château (Castle-Mount), il arrivait le 20 août à la ligne de partage des eaux, et, chose singulière, dans cette région si montagneuse et si tourmentée, il y arrivait par une montée à peine sensible. Au delà s'ouvrait la passe du Vermillon, un des tributaires du Kootanie. M. Hind était, lui aussi, sur le sol de la Colombie, et les eaux transparentes qui coulaient au fond de la vallée allaient se jeter dans le Pacifique. Sur le versant occidental, comme sur le versant oriental, du côté du grand Océan comme du côté de l'Atlantique, point de pentes abruptes, de précipices ou de rochers coupés à pic; une descente aussi facile que l'ascension, des conditions exceptionnelles et des facilités qu'il était à peine permis d'espérer. Ainsi, il existait au milieu de ces formidables montagnes Rocheuses, qui comptent des sommets compa-

rables à ceux des Alpes, dont les glaciers rivalisent avec ceux du Mont-Blanc et du Mont-Rose, un passage déjà accessible, à 1509 mètres au-dessus du niveau de la mer, 556 de moins que le point culminant de la route du Mont-Cenis, et à 256 mètres seulement au-dessus d'Old Bow Fort, l'endroit d'où l'on commence à s'élever dans la chaîne. Sans les instructions qui les retenaient alors sur le versant oriental, M. Palliser, de la passe du Kananaskis, le docteur Hector, des bords du Vermillon, eussent pu continuer vers l'ouest, pousser jusqu'à Vancouver, et traverser tout le continent américain, de part en part, d'une mer à l'autre. Mais le point principal n'en restait pas moins acquis; le but du voyage était atteint. Les montagnes, si longtemps jugées infranchissables, n'offraient pas un obstacle sérieux. Pendant que le capitaine se dirigeait du nord au sud, pour rentrer sur le territoire de la Compagnie de la Baie d'Hudson par le passage méridional, connu sous le nom de Kootanie-Pass, M. Hector se dirigeait du sud au nord, tous deux devant se rejoindre au fort Edmonton. Dans cette pointe hardie qui le conduisit au travers des plus âpres régions de la chaîne, le docteur eut à vaincre bien des difficultés de toutes sortes. A mesure qu'il s'avançait, la nature devenait plus sauvage; des pics de 4700 mètres, comme le Mont-Murchison, les flancs couverts de glaciers, dominaient la scène; à l'ouest, aussi loin que l'œil pût atteindre, s'étendaient

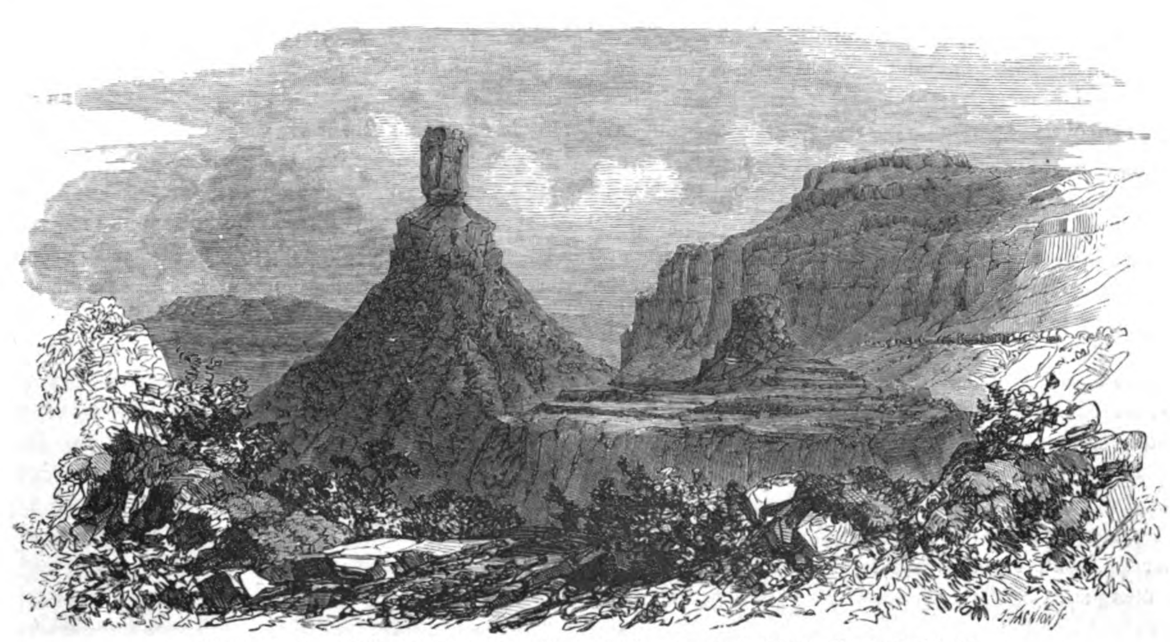


Le fort Edmonton. — Dessin de Pelcoq, d'après M. Bourgeau.

les sommets neigeux du Balfour, du Mont-Forbes, du pic Sullivan, de tant d'autres qui attendent encore un explorateur et qui, entassés les uns sur les autres, semblaient une barrière de glace jetée entre les deux océans. Du sein de ce magnifique chaos s'échappaient les branches de la rivière Saskatchewan, nées côte à côte, au pied du Mont-Murchison, s'écartant ensuite brusquement pour se réunir au delà du fort Carlton, après avoir décrit une immense enceinte de plus de 2800 kilomètres. C'est la branche nord que suivit le docteur Hector lorsqu'il sortit enfin des montagnes. Il y était depuis trente-huit jours, et ses chevaux ne pouvaient plus marcher. Lui-même avait fait une chute grave. Quelques jours de repos lui permirent de se mettre en route, en changeant cette fois de direction et en tournant le dos aux Rocky mountains. Enfin, le 7 octobre, il atteignit le fort Edmonton, où M. Palliser venait d'arriver, et où la caravane devait passer son second hiver. Un seul des voyageurs manquait à l'appel : le lieutenant Blakiston. Il était reparti pour l'Europe à la suite de dissentiments avec le chef de l'expédition.

Charles Gay.

(La fin à la prochaine livraison.)



Chimney-Rocks sur le bord du fleuve Colombia (Orégon). — Dessin de Sabatier d'après Paul Kane.

LE CAPITAINE PALLISER
ET
L'EXPLORATION DES MONTAGNES ROCHEUSES[1].

1857-1859.

V

Le fort Edmonton. — M. et Mme Christie. — L'appétit d'un métis. — Bon accueil. — Les visites. — Un grand bal dans la solitude. L'avenir.

Edmonton est le poste principal de tout le district du Saskatchewan et la résidence d'un *officier* supérieur de la Compagnie. Tel est du moins le titre officiel de M. Christie, mais les métis canadiens, les Indiens eux-mêmes, ne l'appellent jamais que le *bourgeois*, expression familière et toute française, qui a survécu, comme tant d'autres choses, à notre domination dans le Nord-Amérique. Une enceinte palissadée d'environ 6 mètres de haut, flanquée de quatre petits bastions, entoure les bâtiments du fort. Au centre se trouve la maison principale, habitée par M. Christie, sa femme, ses enfants et les principaux commis; cette maison est en bois, et s'enorgueillit de deux étages. Des magasins, des hangars, des logements pour les hommes de peine, une poudrière et une petite chapelle occupent le reste de la cour intérieure. Quand le personnel est au complet, ce qui n'arrive pas toujours, Edmonton n'abrite pas moins de 40 hommes, de 30 femmes et de 80 enfants. Toute cette population, composée de charpentiers, de forgerons, d'employés subalternes, appartenant aux origines les plus diverses, quoique catholiques pour la plupart, ne mange jamais de pain et ne vit que de viande de bison. Comme un métis mange facilement six livres de viande et que les provisions s'épuisent souvent, le *bourgeois* n'a d'autre ressource, en cas de disette, que d'envoyer son monde en subsistance dans les forts les moins éloignés. Rien ne serait plus simple que d'ensemencer quelques hectares qui, sur ce sol privilégié, donneraient de magnifiques récoltes; mais la Compagnie, je l'ai dit, s'entend mal en agriculture, et c'est à peine si le jardin d'Edmonton, faute d'entretien, fournit quelques setiers de pommes de terre. Pas plus que les autres postes, le fort ne possède de garnison. Tout le monde est soldat à l'heure du danger, et personne ne l'est en temps ordinaire. Les magasins d'ailleurs regorgent de fusils, de poudre et de balles, objets d'échange habituel dans le

1. Suite et fin. — Voy. page 274.

commerce des pelleteries. Quant à l'artillerie de la place, elle se compose d'une petite pièce de campagne qui n'a jamais servi qu'à saluer le retour de M. et de Mme Christie, et d'une bombe, une bombe unique, arrivée là on ne sait comment, à laquelle il ne manque qu'un mortier pour la lancer, mais qui n'en fait pas moins l'effroi des Indiens, à cinquante lieues à la ronde.

J'ai raconté plus haut ce que c'était qu'un hiver dans les prairies. Après six mois passés à Carlton, on n'avait pas le droit de se plaindre sous le toit du *bourgeois* d'Edmonton. M. Christie faisait de son mieux pour occuper ses hôtes, parfaitement secondé par sa femme, qui remplissait avec une grâce parfaite ses devoirs de maîtresse de maison. Quand, le soir, on se réunissait dans une chambre bien chauffée, auprès du poêle, causant de Londres, de chasse ou de voyages, quand Mme Christie offrait aux voyageurs un verre de ce bon grog qu'elle excellait à préparer, on eût pu se croire partout ailleurs qu'aux bords de la rivière Saskatchewan. Le jour, M. Palliser sortait avec son fusil, à la recherche d'un gibier quelconque; MM. Hector et Sullivan rédigeaient les notes prises à la hâte pendant leurs longues courses, ou mettaient au net le journal de l'expédition; M. Bourgeau s'occupait de mille manières; tout à l'heure nous le verrons à l'œuvre. Et puis on recevait des visites. Il y en avait même de fort inattendues, témoin celle du lieutenant Briscoe, un autre chasseur au long cours, si je puis me servir de cette expression, qui explorait pour son compte la terre promise des bisons. D'autres fois, c'étaient des Indiens, apportant des pelleteries ou simplement attirés par la curiosité; ou bien encore le respectable M. Lombard, l'un des missionnaires français de la colonie de Sainte-Anne, située à 18 lieues de là et composée de quarante-cinq maisons. Dans ces plaines sans limites, dix-huit lieues ne sont pas une distance, et l'on voisinait assez souvent. Mais jamais le fort n'avait vu tant de monde que le 1er janvier 1859. Ce jour-là, il y avait grand bal et tout était en remue-ménage. Depuis un mois les invitations étaient parties, dans tous les sens et dans toutes les directions, quelques-unes à 200 kilomètres, et depuis un mois M. Bourgeau travaillait sans relâche aux préparatifs de la fête. Sous son intelligente direction, le grand salon du premier étage se transformait à vue d'œil. Des tentures de mousseline masquaient les imperfections d'une boiserie primitive et se revêtaient de panoplies, empruntées à l'arsenal du fort. Sabres, fusils, pistolets et baïonnettes, tout avait été mis à contribution. Ils se développaient en soleils, ils s'étageaient en trophées, au-dessous de la devise nationale : « Honni soit qui mal y pense. » Je ne répondrais même point que la bombe n'eût été tirée de son hangar et parée pour la circonstance. Au fond de la pièce, un immense divan de bois blanc, rembourré avec des couvertures et recouvert de cotonnade rouge, devait servir d'estrade aux *bourgeois* les plus qualifiés. Un lustre, un vrai lustre, entièrement fabriqué par M. Bourgeau, n'attendait plus que les danseurs. Il était en bois tourné, ce prodige de l'industrie européenne, mais peint en bronze à s'y méprendre; une couronne ducale, de la façon du forgeron d'Edmonton, surmontait fièrement l'appareil; des chaînettes de cuivre se balançaient tout autour, et quatre réflecteurs en fer-blanc se dressaient derrière quatre chandelles de graisse de bison. Si j'omets bien des détails, également caractéristiques quand on songe où se passait la scène, au moins puis je garantir l'exactitude de ceux qui précèdent, car je les tiens du décorateur en personne. Survint enfin le grand jour, trop tôt sans doute pour l'ordonnateur affairé de tant de merveilles, trop tard pour l'impatience des invités; partout, à l'horizon, on voyait des points mobiles se détacher en noir sur la neige; c'étaient de hardis piétons, chaussés de *raquettes*, gigantesques patins de quatre à cinq pieds de long, ou bien des voyageurs plus délicats, qui couraient aristocratiquement la poste, étendus dans leurs traîneaux, et conduits par six chiens attelés en flèche. Ils arrivaient du bout du monde, du fort des montagnes Rocheuses, de Carlton, du fort Pitt, de Jasper-House, même du lac des Esclaves, à peu près comme qui dirait du Havre à Paris. Il y avait des femmes, parmi lesquelles une Écossaise, des employés de tout grade, entre autres M. Hardistie, du fort Carlton, notre ancienne connaissance, en somme quatre-vingts personnes ou peu s'en faut. Ai-je besoin de dire si la fête fut brillante et si l'on cause encore, jusque chez les Crees et les Pieds-Noirs, des splendeurs d'Edmonton-House? Parlerai-je de la toilette de Mme Christie, la reine du bal, quoique son rang lui interdît de se mêler à la foule et la retint sur une chaise, à la porte de sa chambre; de la vareuse un peu négligée du capitaine Palliser, ce qui ne l'empêchait ni de danser comme un jeune homme, ni de tout animer par son entrain; de la belle redingote noire de M. Bourgeau, miraculeusement conservée, grâce à une sollicitude qui ne s'était pas ralentie depuis deux ans; de l'accoutrement des Indiennes, légitimes épouses des ouvriers du fort ou des colons de Sainte-Anne? Peut-être serait-ce abuser de la couleur locale. J'aime mieux laisser à l'imagination du lecteur le soin de compléter le tableau. Qu'il me suffise d'avoir peint en quelques mots l'existence de nos voyageurs pendant ce long hiver de 1859, et rappelé qu'aux pieds des montagnes Rocheuses, dans ce pays séquestré du reste du monde, où les lettres n'arrivent qu'une fois par an, on dansait aussi gaiement, sinon peut-être plus gaiement qu'ailleurs.

Je doute que pareille fête se renouvelle de longtemps au fort Edmonton. Qui sait, pourtant? Peut-être y verra-t-on des choses plus étranges et des merveilles plus incroyables encore. Peut-être entendra-t-on dans les plaines du Saskatchewan le sifflet des locomotives; peut-être l'hospitalière demeure de M. Christie sera-t-elle un jour une station de chemin de fer, et quelque métis de la rivière Rouge, en uniforme de chef de gare, délivrera-t-il à l'Indien stupéfait, des billets d'aller et retour. J'ai lu les dépêches de M. Palliser, j'ai lu celles de M. Blakiston et de M. Hind, et j'y ai vu à chaque page que rien n'était plus facile que d'établir au travers de l'Amérique anglaise un vaste réseau de voies ferrées, ou tout au

moins une route carrossable. L'expédition s'était faite pour éclaircir ce problème; elle s'en allait convaincue que le problème était résolu. M. Palliser l'écrivait à Londres de cette même maison d'Edmonton; c'était aussi l'opinion du docteur Hector, et lord Bury, devant la Société géographique de Londres, exprimait la même conviction. Chimères! dira-t-on. C'est possible; mais les chimères de la veille sont souvent les réalités du lendemain.

Le fort Colville. — Le suicide chez les Indiens Chualpays. — Assassinat du docteur Withman. — Chimney-Rocks. — Une sépulture indienne. — Vancouver. — Les placers. — Avenir de Vancouver et de la Colombie anglaise. — Conclusion.

Les instructions du capitaine, je crois l'avoir indiqué plus haut, ne l'autorisaient pas à conduire le personnel de l'expédition au delà des montagnes Rocheuses, mais elles le laissaient d'ailleurs entièrement libre de sa personne. Il pouvait, si bon lui semblait, continuer vers l'ouest, traverser la Colombie anglaise et pousser jusqu'au Pacifique. A peine ai-je besoin de dire que M. Palliser n'hésita pas à préférer ce dernier parti.

Pendant que le printemps ramenait en Europe les moins aventureux des hôtes d'Edmonton-House, le capitaine leur souhaitait un bon voyage et reprenait le chemin des montagnes. Un fois de plus il tournait le dos au vieux monde, se dirigeant vers le Grand Océan. Ici les détails nous manquent. Nous savons seulement qu'à la date des dernières nouvelles il avait atteint le fort Colville.

Ce fort, situé sur le territoire des États-Unis, au bord de la Colombie, est bien connu des voyageurs. Il s'élève au milieu d'une oasis de verdure, que bordent de toutes parts des rochers nus ou des plaines sablonneuses. Plus près de la rivière, au-dessus d'une magnifique chute d'eau, s'échelonnent les loges d'un village indien, dont la population peut être évaluée à cinq cents âmes. Ces braves gens sont de mœurs assez douces; ils vivent de pêche, de chasse, traitent les missionnaires avec les plus grands égards, et seraient d'excellents chrétiens s'ils les écoutaient autant qu'ils les aiment. Mais à en juger par les faits, il est permis de supposer que l'attention qu'ils leur prêtent n'égale pas le respect qu'ils leur portent. Il faudrait aller à Hanking pour trouver, toute proportion gardée, autant de cas de suicides. La rivière de Colombie n'a rien à envier au Yang-tsé-Kiang. Qu'un pêcheur ait été malheureux, qu'un chasseur revienne les mains vides, il se brûlera la cervelle tout comme un Chinois qui s'ennuie. Les femmes ne font pas plus de cas de la vie, et l'on cite l'exemple de deux rivales, toutes deux jalouses l'une de l'autre, qui se pendirent le même jour à deux arbres de la même forêt.

J'extrais ces détails de la relation de M. Kane, non pas le célèbre navigateur dont nous avons donné plus haut le récit, mais M. Paul Kane, artiste canadien, qui, de 1845 à 1848, explorait cette même région. Si, comme tout autorise à le croire, M. Palliser se propose d'atteindre Vancouver, s'il s'y trouve même à l'heure qu'il est, comme c'est probable, peut-être me sera-t-il permis, sans attendre le récit de son voyage, de donner une idée du pays qu'il a dû traverser.

Partant de Calville, nous nous laisserons emporter par le courant de la Colombia, ce beau fleuve, dont le capitaine Palliser apercevait le cours sinueux du haut des montagnes Rocheuses, qui de là se dirige vers le sud-ouest, entre ensuite dans les États-Unis, et, tournant brusquement à l'ouest, puis au nord-ouest, va se jeter dans le Pacifique.

Voici d'abord, sur la rive droite, le fort Okanagan et plus loin, sur la rive gauche, le fort Walla-Walla. Nous sommes sur le territoire des Indiens Nez-Percés. Comme leurs compatriotes de la haute Colombie, on les dit pleins de respect pour les missionnaires, mais il paraît que pas plus, dans le nouveau monde que dans l'ancien, il n'y a de règles sans exception.

C'était en 1847; la petite vérole sévissait alors parmi les tribus de l'ouest et y causait d'épouvantables ravages. En vain l'excellent docteur Withman, un missionnaire de la secte des presbytériens, dont la résidence était assez voisine du fort, se multipliait-il pour combattre le fléau. Le fléau sévissait toujours, ce qui diminua quelque peu, dans l'esprit des Indiens, la considération dont jouissait le docteur. Quelques mauvaises langues allèrent jusqu'à prétendre que loin de les guérir de la maladie régnante, c'était lui qui la leur donnait, et comme, depuis que le monde est monde, les idées les moins raisonnables sont toujours les mieux accueillies, on résolut de combattre la petite vérole dans la personne de M. Withman. Un beau jour, Tit-au-Kité, le chef de la tribu, se présentait à la mission, pénétrait chez le docteur, et, tirant son tomahawk de dessous sa robe de bison, lui fendait le crâne d'un revers de main.

Mme Withman ne fut pas épargnée; on l'éventra à coups de couteau. Plusieurs émigrants, qui étaient de passage à la mission, périrent de même au milieu d'affreux tourments.

J'espère pour M. Palliser qu'il n'aura pas eu à traverser le pays en temps d'épidémie et qu'il aura pu considérer sans danger les deux gigantesques *cheminées* qui se dressent, pareilles à deux tours, au-dessus du confluent de la Walla-Walla (p. 289). C'est une des curiosités du pays. C'est aussi le point de repère des voyageurs, le phare naturel de ces immenses solitudes. La rivière Colombia coule au pied des *Chimney-Rocks*. Nous continuerons à la descendre jusqu'au fort Vancouver qui, après avoir appartenu longtemps à la Compagnie de la Baie d'Hudson, appartient aujourd'hui, depuis la rectification des frontières, aux États-Unis d'Amérique.

Entre le fort et le Pacifique, sur la rive droite du fleuve, se jette la rivière Cowlitz. Les bords de cette rivière, que remonta M. Kane pour se rendre à Vancouver, et qu'a peut-être remontée M. Palliser, à moins qu'il n'ait préféré prendre la route de mer, sont habités par de nombreuses tribus indiennes. Leurs lieux de sépulture ont un caractère tout particulier. A distance, on dirait d'immenses chevaux de bois, et l'on se croirait à la porte de quelque fantastique gymnase bien plus qu'à

celle d'un cimetière. Ce n'est qu'en approchant que les objets se dessinent et qu'on reconnaît des pirogues exhaussées sur quatre pieds. Au fond se trouve le défunt, le corps soigneusement enveloppé de nattes, son arc et ses flèches à portée de la main. En prévision de son long voyage, on l'a muni de toutes les choses nécessaires à la vie. Voici des couvertures, des bouilloires, des casseroles, des paniers, des coupes en terre, des cuillers, toute une batterie de cuisine qui ne peut manquer de lui être fort utile, et sans laquelle un guerrier qui se respecte ne saurait décemment paraître au séjour du Grand Esprit. C'est une question de comfort en même temps que de dignité. On en faisait à peu près autant chez les Égyptiens.

En continuant vers le nord, on arrive au fort Nesqually. On débouche sur le Pacifique. Cet immense labyrinthe d'îles qui s'enchevêtrent devant nous, c'est l'archipel de San Juan, l'objet de négociations actuellement pendantes entre les États-Unis et la Grande-Bretagne. Il s'agit de savoir où finit la frontière américaine, où commence la frontière anglaise, et je conçois que, dans ce chaos, les diplomates des deux nations aient quelque peine à se retrouver. Heureusement l'industrie vient en aide à la nature. Pour cheminer sans encombre au milieu du labyrinthe, ils ont mieux qu'un fil d'Ariane : ils ont un fil de coton. Soyez sûr qu'ils arriveront et que la paix du monde n'en sera pas troublée. Nous qui ne voyageons pas à la manière de lord Minto, mais qui courons le monde à la suite de M. Palliser, qui n'avons affaire ni avec M. Buchanan, ni avec lord John Russel, ni avec M. Douglas, ni avec le genéral Harney, nous prendrons pour guide un des Indiens du fort, et, en quelques coups d'avirons, il nous conduira jusqu'à Victoria, la ville principale de l'île de Vancouver où nous nous arrêterons.



Sépultures indiennes sur le bord de la rivière Cowlitz. — Dessin de Sabatier d'après Paul Kane.

Il y a douze ou quinze ans, Victoria n'était qu'un fort, comme tous ceux que nous avons déjà rencontrés. Edmonton eût pu, sans trop de désavantage, supporter



Victoria-Vancouver.— Dessin de A. de Bérard d'après une photographie anglaise.

la comparaison. Mais aujourd'hui tout est bien changé. A la place où l'on ne voyait, en 1847, que l'humble demeure d'un agent de la Compagnie de la Baie d'Hudson, s'élèvent l'hôtel du Gouvernement, résidence de M. Douglas, des maisons en pierre, des cafés, qui payent jusqu'à 3000 fr. de patente. Le port, autrefois désert, est animé par de nombreux bateaux à vapeur qui partent pour les placers ou qui arrivent de Californie, chargés d'émigrants et de mineurs. De toutes parts règne l'activité; les éléments de la civilisation s'agitent; les spéculations industrielles enfièvrent les esprits, et l'on peut déjà pressentir, dans la jeune capitale de Vancouver, appelée à devenir un des grands entrepôts de la voie interocéanique, une future rivale de San Francisco.

Charles Gay.

VOYAGE EN HERZÉGOVINE[1].

1858

PAR M. GUILLAUME LEJEAN.

(Inédit.)

I

Un chapiteau du palais de Raguse. — Départ pour l'Herzégovine. — Bergato. — Les quatre fils de Branivoï.



Chapiteau de l'église de Raguse. — D'après M. Lejean.

A mon retour de l'excursion au Monténégro que j'ai racontée il y a peu de temps[2], je dus rester à Raguse quelques semaines et j'en profitai pour étudier cette curieuse ville avec plus de soin que je ne l'avais fait jusque-là. Ma première visite fut naturellement pour le palais ducal dont j'ai déjà parlé. Un officier autrichien d'excellentes manières, que j'y rencontrai, m'indiqua quelques sculptures grecques et romaines venues du Vieux-Raguse, l'ancienne Épidaure d'Illyrie, dont les ruines ont été utilisées par les Ragusains comme une carrière inépuisable. Il me parla spécialement d'un chapiteau représentant Esculape entouré des attributs de sa divinité bienfaisante, et qui semble être pour les Ragusains quelque chose d'analogue au *Mannekenpiss* des Bruxellois, un palladium séculaire de leur cité.

Je sortis pour voir ce chapiteau qui surmonte une des colonnes extérieures du palais, et je n'eus pas de peine à constater que l'Esculape en question était tout simplement un travail de même époque que le reste du palais, et n'était autre qu'un alchimiste fort occupé à surveiller les fourneaux et les cornues où s'opèrent les transmutations de métaux. Un livre, ouvert sur ses genoux, mais où ses regards ne s'arrêtent pas, est sans doute le manuel qui lui sert de guide. Sur une autre face du chapiteau, un homme fort simplement vêtu, qui tient une bourse, est sans doute un client ou plutôt un serviteur envoyé pour querir quelque drogue. Il est impossible à un antiquaire de se méprendre sur ce monument, et le bénédictin Appendini, historien de Raguse et l'un des éditeurs responsables du prétendu Esculape, a donné là un pauvre spécimen de sa science archéologique.

Quant au palais lui-même, je parvins à en esquisser la vue intérieure (voy. p. 72), au grand scandale d'un gros fonctionnaire autrichien, qui crut devoir en prévenir le capitaine du cercle, en lui expliquant que peu auparavant un Anglais était venu *copiare la casa*, et que toutes les curiosités de voyageurs étaient fort suspectes. Le capitaine eut la bonté de lui expliquer qu'il n'était défendu de *copier* que les fortifications, et je pus reprendre mon dessin : mais je suis bien sûr que six mois plus tard, quand les échos de la guerre sont venus réveiller la paisible Dalmatie, le soldat a dû se féliciter de sa pénétration et accuser *in petto* la condescendance de son supérieur. Ce que j'ai remarqué de plus intéressant dans cette cour du palais, c'est le buste d'un citoyen ragusain, Michel Prazatto, qui vivait vers 1630. Le monument, renversé par le fameux tremblement de terre de 1667, fut rétabli

1. Voy., p. 77, la carte du Monténégro qui contient l'Herzégovine.
2. Voy. pages 69 et 81.

au siècle suivant. Voici les deux inscriptions que portent deux des faces du piédestal :

MICHAELI PRAZATTO BENEMERITO CIVI EX S. C. MDCXXXVIII.	CONLAPSA. MAXIMO TERRÆMOTU A. MDCLXVII ERECTA. QUA SUPERSTES A. MDCCLXXXIII.

Le hasard m'avait mis en relation, à l'hôtel de la place Pille, avec un grand fonctionnaire ottoman qui a joué un certain rôle dans l'œuvre de la pacification de la frontière du Monténégro. Kemal-Effendi (c'était son nom) était, à ce que j'appris plus tard, un de ces rares Turcs vraiment civilisés dont le zèle désintéressé pourrait relever l'empire des padichahs, si quelque chose pouvait encore sauver la Turquie au point où elle est descendue. Très-pénétré de la vérité du proverbe oriental : « On ne met point la main dans le pot au miel sans qu'il n'en reste aux doigts, » Kemal a montré jusqu'ici peu d'empressement à entrer dans l'administration où l'appelait son mérite personnel autant que sa position sociale, et n'a voulu accepter que des fonctions temporaires, comme celles de commissaire général d'Herzégovine qu'il remplissait alors. Il allait repartir pour Trébigne, son quartier général : c'était pour moi une excellente occasion de visiter ce district, où j'avais à faire des observations scientifiques de plus d'un genre. Mon parti fut bientôt pris. Je ne tenais pas à me rendre à Trébigne avec le commissaire général ce qui m'aurait empêché de faire en route des relevés topographiques comme je le désirais ; c'était une route de six heures, à travers un pays affreux, il est vrai, mais il n'y avait pas là de quoi effrayer un voyageur qui revenait du Monténégro. Je laissai partir Kemal et son escorte, et une demi-heure après, armé de ma lunette et de ma boussole, je commençai à gravir les hauteurs arides à travers lesquelles serpente la belle route autrichienne de Raguse au fort Tzarine. La grande préoccupation de Kemal-Effendi était précisément de prolonger cette route à travers le territoire turc de Tzarine à Trébigne, immense bienfait pour les cantons populeux d'Herzégovine que le manque de routes isole les uns des autres presque autant que les vallées de Maroc ou de la Kabylie.

Le seul village ragusain que je rencontrai sur ce parcours d'une heure et demie était celui de Bergato, oasis de cultures assez riantes, et qui n'a d'autre intérêt que celui que lui donnent deux souvenirs historiques. L'un est celui d'un combat malheureux soutenu contre les Monténégrins par les Français sous le premier Empire, l'autre est une histoire assez curieuse qui n'a pas dû être rare au moyen âge. Un pauvre gentilhomme de Bergato, nommé Branivoï, vivait au quatorzième siècle et laissa quatre fils nommés Michel, Dobrovoï, Branko et Braïko, aventuriers déterminés qui réussirent à conquérir tout le comté de Chelm, le plus important de l'Illyrie. Le vaillant Zrep, *djoupan* de Trébigne et vassal du roi de Rascie, fut par eux battu à Trébigne et tué, et ses domaines furent occupés par les vainqueurs qui ne daignèrent même pas en faire hommage au roi suzerain.

Étienne, ban de Bosnie, mécontent du voisinage de ces chefs dangereux, excité par les plaintes des Chelmois qui souffraient de leurs avances et probablement aussi par celles des Ragusains dont le commerce était entravé et les domaines ravagés par les fils de Branivoï, se décida à les châtier. Il fit occuper Zagorie et Neverign par le voïvode Reposvan Purchich, et chargea Nighier, autre voïvode, de poursuivre les quatre frères là où il pourrait les atteindre, *e con essi fare la giornata*. Leur résidence était Stagno, où ils vivaient avec leur mère, femme intelligente et résolue, qui les avait probablement lancés dans cette voie périlleuse. Leur château, appelé Saint-Michel, était au pied de la montagne sur le bord de la mer et ils y tenaient une véritable cour. Ils étaient braves et pleins de dédain pour leurs adversaires : malgré leur faiblesse numérique, Michel et Dobrovoï, rencontrés à Briest par Nighier, acceptèrent la bataille et périrent dans leur défaite. Branko se réfugia auprès du roi de Rascie, Étienne l'aveugle, et lui demanda une armée pour reconquérir son comté, promettant de se reconnaître vassal du roi de Rascie ; mais celui-ci ne se laissa pas abuser : « Vous étiez quatre frères, dit-il, et quand vos affaires marchaient bien, vous n'avez pas daigné venir à moi ; bien plus, vous avez tué mon fidèle serviteur Zrep et envahi ses domaines, sans aucun égard pour ma personne, et, aujourd'hui que vous êtes dans le malheur, vous venez me demander du secours : Dieu me garde de vous en donner ! » Et il fit arrêter et enfermer Branko à Cattaro, où il le fit mourir. Braïko, menacé dans sa capitale, se retira avec sa femme à l'île d'Olipa, où une galère ragusaine vint le faire prisonnier et l'emmener à Raguse. Sa femme fut renvoyée à sa famille ; quant à lui, il mourut de faim dans sa prison.

J'ai trouvé, en effet, dans les archives de Raguse deux délibérations du Conseil « sur l'affaire des fils de Branivoï, » la première a trait à l'envoi de la galère, et la seconde (je cite de mémoire) à des mesures à prendre contre Braïko en prison.

II

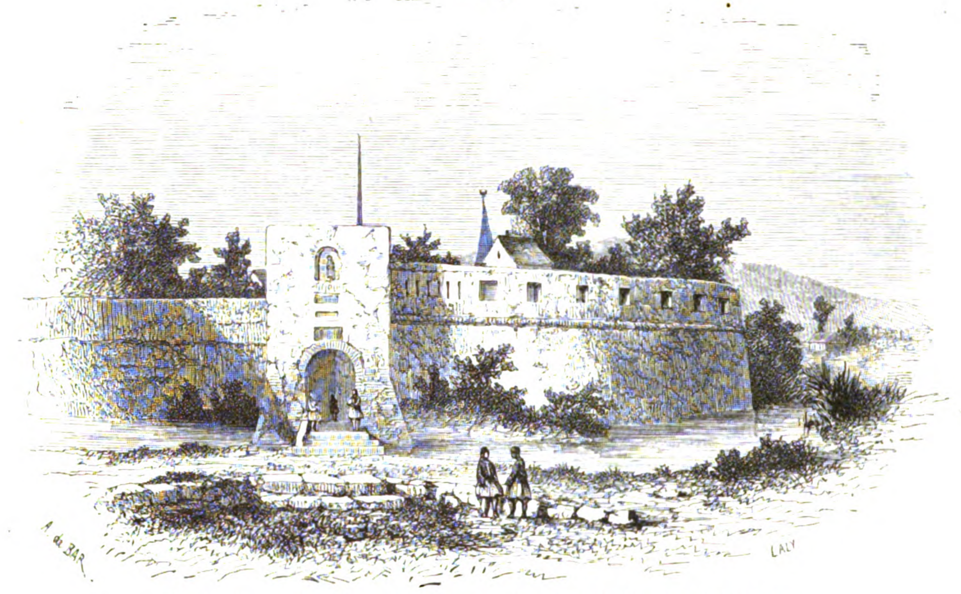
Le désert d'Uscipolie. — Vue sur Breno et le Vieux-Raguse. Trébigne.

J'atteignis la frontière au fort Tzarine, situé sur territoire turc : c'est une ruine d'un fort bel effet sur la hauteur qu'elle couronne, mais enfin c'est une ruine. Une fois pour toutes, dès qu'on met le pied sur le territoire ottoman, il ne faut s'attendre à voir partout que le spectacle d'un vaste écroulement. Les monuments et les institutions s'en vont du même pas.

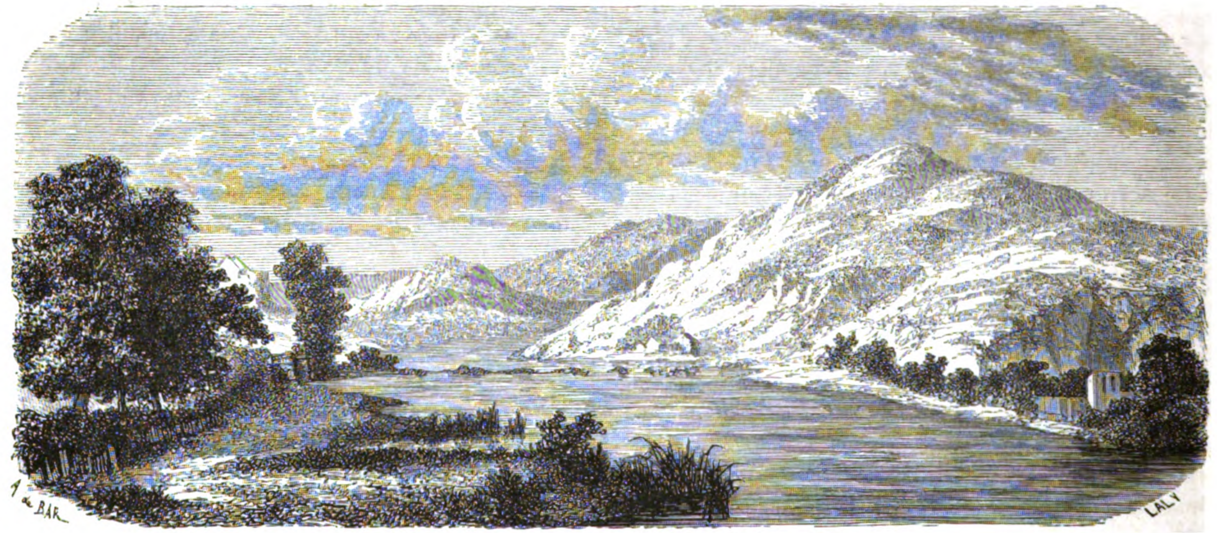
Après ce fortin, on voyage quelques heures dans un désert qui offre tous les caractères géologiques et botaniques du Monténégro, et cette définition m'épargne les redites. Une végétation rare, des bruyères, des chênes d'un à deux pieds de haut, de l'eau nulle part, quelques cavités où les eaux pluviales entraînent un peu d'humus,

quelques dépôts de limonite d'un rouge brique : voilà ce désert que j'appelle au hasard du nom du seul village (Uscipolie) que j'y ai vu. Le pittoresque y abonde, grâce aux escarpements de la roche qui perce partout. Une heure après avoir passé la frontière, on longe une sorte de corniche d'où la vue plonge avec une stupeur admirative sur la vallée de Breno, qui s'ouvre au pied du plateau, et déploie en face de ces coteaux arides toutes les splendeurs de sa végétation et tout le *fourmillement* de ses cinq beaux villages et de ses nombreuses habitations.

Le *Val di Breno* forme un croissant resserré entre les montagnes, et une jolie baie qui ferme harmonieusement ce paysage d'une douceur toute arcadienne. La plus belle vue est celle dont l'on jouit en suivant la route de Cattaro, au point où cette route commence à descendre sur la vallée : il est vrai, qu'on ne peut alors embrasser du regard toute l'étendue du panorama, car on a sur la droite une hauteur couronnée par une chapelle dont le nom m'échappe, et qui donne à la baie l'apparence d'un lac, en masquant complétement la pointe sud, où semble sommeiller une petite ville de mélancolique apparence. Cette petite ville n'en est pas moins la mère illustre et vénérable de Raguse : c'est l'antique Epidaurus, le *Vieux-Raguse*, dont les belles ruines grecques et romaines ont été utilisées par sa brillante héritière. Le Vieux-Raguse n'a plus aujourd'hui pour lui que sa situation pittoresque et hardie, ses inscriptions et un souvenir historique qui s'est perpétué dans son nom slave de *Zavtat* (la florissante) qui a l'air d'un mensonge ironique.



Herzégovine. — Le château de Trébigne. — Dessin de de Bar d'après M. Lejean.



La Trebinsnitza. — Dessin de de Bar d'après M. Lejean.

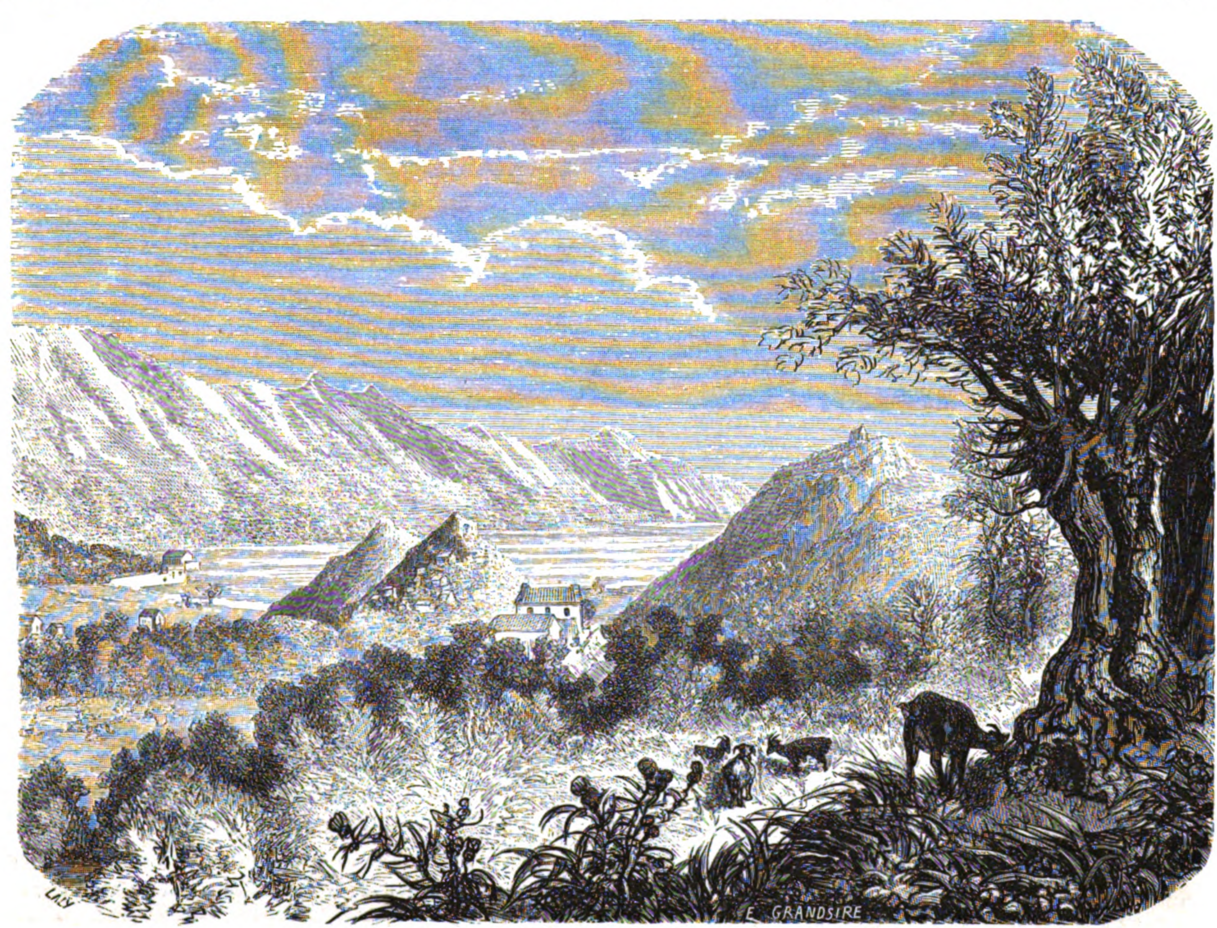
Deux heures plus loin, j'atteignis Kemal-Effendi à l'entrée d'une vallée en forme de cirque, au milieu de laquelle trois braves douaniers turcs prennent le frais à la porte d'un petit poste, sans autre distraction que de fumer tout le jour et d'offrir le café aux « voyageurs de dis-

tinction. » Un signe du commissaire général me classa de prime abord dans cette catégorie. Kemal était moins occupé des beautés sauvages de la contrée et des montagnes baignées dans le brouillard, que de sa grosse affaire du moment, la route de Trébigne à Raguse, et il se plaignit vivement à moi des obstacles que son utile entreprise rencontrait chez les chrétiens indigènes.

« Ce n'est pourtant pas niable, me disait-il, que cette route aura pour effet de vivifier l'agriculture et le commerce de ces malheureuses vallées : et je leur apporte un bienfait sans même le leur faire payer comme on le ferait dans vos pays civilisés. Je ne demande ni corvées ni prestations : j'y emploie le corps d'armée placé sous mes ordres ; je ne demande aux chefs des chrétiens de Gatzko, de Gliubomir et des villages voisins que des travailleurs qui seront payés convenablement : hé bien! je ne rencontre partout que mauvais vouloir et inertie. Comment se fait-il que le bien soit si difficile à faire? »

A cela, il est vrai, je pouvais répondre :

« Vous avez mille fois raison, Excellence, quand vous dites que vous faites à ces populations un don immense et gratuit. Mais est-ce de vous qu'on se défie? Vous êtes venu ici pacifier un pays insurgé, et, il faut bien le dire, jamais insurrection ne fut plus légitime. Le premier besoin de ces malheureux chrétiens d'Herzégovine n'est pas d'avoir une route pour porter leur maïs au marché : c'est



Vue de Gradina. — Dessin de Grandsire d'après M. Lejean.

un peu de garantie contre les bachi-bozouks que votre gouvernement a lâchés sur eux et qui les abreuvent d'outrages sans limites. Jusqu'ici, ils ont trouvé un peu de sécurité dans ces sauvages montagnes où ils peuvent faire le coup de feu contre leurs tyrans et donner la main à leurs frères monténégrins. Nul ne se défie de vos généreuses intentions, mais quand vous serez parti, la route commerciale que vous avez entreprise peut devenir une route stratégique destinée à couvrir la contrée de troupes et à réprimer tout essai de résistance à des abus que vous avez vous-même constatés. Vous étonnerez-vous que ces malheureux refusent leur concours à une œuvre où ils voient leur ruine? »

J'aurais pu dire cela et beaucoup d'autres choses encore : mais *non erat his locus*. Une heure après le café-poste, nous atteignîmes le premier atelier militaire, composé d'une vingtaine d'hommes occupés à faire sauter, à l'aide de la mine, les rochers les plus affreux qu'on puisse imaginer. J'eus là un exemple assez original de la façon dont les Turcs, qui ne sont certainement pas de méchantes gens, jouent avec la vie des hommes. On venait de mettre le feu à une mine qui, mouillée par une pluie fine, ne partait pas ; les soldats et les passants s'étaient mis à l'écart, quand un vieux paysan bosniaque débouche sur la route ; on lui jeta un cri de *gare!* qu'il n'entendit point, et il continua à avancer, sous les regards des soldats, narquois et parfaitement silencieux. Trop éloigné pour l'avertir, je suivais cette scène avec une anxiété facile à

comprendre; quand il fut presque sur la mine, quelqu'un voulut bien le mettre au fait du danger, et je laisse à penser quels bruyants éclats de rire saluèrent la retraite effarée du bonhomme dans un buisson voisin!

Le terrain s'abaisse à partir de ce point, et nous sortîmes peu à peu des fourrés pour entrer dans une plaine parfaitement unie, fond d'un lac desséché qui n'a laissé qu'un fort maigre dépôt d'alluvion de quelques centimètres de profondeur; encore cette alluvion est-elle fort pauvre en terre végétale. Ce fut avec un inexprimable bonheur que je vis se dessiner, sur le pied du coteau qui me faisait face, la petite ville de Trébigne, rangée le long de la rivière à laquelle elle donne son nom, la limpide Trébinsnitza, que je passai à gué en cherchant vainement des yeux le lac que toutes les cartes figurent en cet endroit. On me dit que ce lac existe pendant quelques semaines de l'année, lors des crues de la rivière, circonstance atténuante pour les géographes. Je me hâtai de traverser un petit faubourg et de franchir un pont-levis jeté sur un fossé alimenté par la rivière, et j'entrai dans la *ville close*, vieille cité qui accuse par toutes ses constructions le moyen âge et le temps de l'empire serbe, époque de sa splendeur. La construction la plus confortable est le *konak* ou palais du gouverneur, où je me rendis tout droit et où l'hospitalité empressée et cordiale de Kemal-Effendi me dédommagea amplement de toutes mes fatigues.

La ville close est surtout habitée par une classe de rentiers, comme nous dirions en Europe; le commerce est représenté par un modeste bazar, rue fort inégale, située hors des portes. J'installai mon observatoire dans un café fréquenté par les Turcs et les Bosniaques de la vieille roche, juste en face de la porte Mostar, et l'arrivée d'un paletot *franghi* y fit quelque sensation, surtout quand je me mis à dessiner. Je dis sensation, et rien de plus, car je calomnierais les Turcs si je prétendais avoir été l'objet d'une seule démonstration hostile pendant mes deux voyages dans l'empire ottoman. Je ne remarquai autour de moi qu'une sorte de curiosité bienveillante, et l'occasion était pourtant fort belle pour faire de la défiance et de l'inquisition, car Trébigne craignait une irruption des Monténégrins, la France favorisait ouvertement le prince Danilo, et je venais, moi Français, dessiner les fortifications d'une place frontière! L'impartialité me fait une loi de constater qu'en pareil cas, en France, j'aurais subi deux ou trois interrogatoires, et en Autriche quinze ou vingt.

Au lieu de cela le *karedji* vint s'asseoir à côté de moi et me demanda: *Takos?* (comment?) Je compris qu'il me parlait de son café, et je lui répondis avec mon sourire le plus aimable: *Dobra-dobra* (très-bon). Ce ne fut que plus tard que je sus que le *takos* « comment » serbe est une formule laconique que nous traduisons en français en y ajoutant *vous portez-vous?* J'étais, du reste, dans un de ces moments d'inexprimable bien-être où les sens et l'esprit *flottent* dans la volupté contemplative exprimée par l'intraduisible *kief* des Orientaux. Tout en savourant mon café, j'étudiais avec la curiosité d'un archéologue cette petite ville si différente des villes turques que j'avais déjà vues, forteresse féodale qui avait eu, au temps des *Krals* serbes, ses comtes héréditaires, tout comme si elle s'était nommée Courtenay ou Brienne. Ses tours, ses remparts, ses fossés n'avaient subi aucun changement depuis le quinzième siècle, et bien souvent des *djoupans* de Trébigne entourés de leurs barons avaient passé sous cette lourde arcade où veillent aujourd'hui deux soldats tout embarrassés du piètre uniforme qu'ils subissent. Tout cela était encadré dans une nature un peu indigente, mais harmonieuse et belle encore au premier soleil d'automne. Le mont Malanstilza arrondissait au loin sa croupe d'un vert obscur, de grands vergers jetaient sur la plaine l'ombre de leurs arbres touffus, et l'eau sombre des fossés disparaissait par moments sous la verdure et les fleurs qui tapissaient les vieux murs et les berges.

III

Bords de la Trébinsnitza. — Gradina. — Une vengeance. Le lac de Kotesi. — Ile de Lagosta.

Je sortis le lendemain avec l'intention de remonter pendant une heure ou deux la Trébinsnitza au-dessus de la ville, afin de me rendre compte de la structure physique de cette curieuse vallée. Je pris la route de Klobouk, et je me dirigeai vers un pic isolé que couronnait une ruine d'assez fière apparence, entourée de maisons et de cultures annonçant l'aisance; elle ressemblait à un de ces petits castels de la féodalité bosniaque, tyrans héréditaires des villages bâtis à leur ombre. Je ne fus frappé en ce moment que de sa charmante situation au-dessus de la rivière, et je demandais à un paysan qui passait le nom de ce lieu. Il me répondit: « Cela s'appelle Gradina, et appartient à la famille de Disdarevich. » A ce nom, un drame homérique, alors tout récent, me revint en mémoire, et je le donne ici.

C'était le 11 mai 1858, le premier jour de la bataille de Grahovo. Deux jeunes Monténégrins, deux frères, avaient été tués ce jour-là. Un homme qui revenait de la bataille vit leur mère et lui raconta la catastrophe. Elle, sans perdre une heure, se rend dans la sanglante plaine, ensevelit elle-même les deux cadavres bien-aimés, emporte leurs armes, et de retour chez elle, les jette aux pieds de son mari en lui disant: « Tes deux fils sont morts, et voilà leurs fusils: maudite soit ton âme si tu ne les venges pas! » L'homme, sans répliquer, saisit son fusil, passe la frontière et arrive sur le terrain au moment où les Turcs, écrasés partout, essayaient d'honorer leur défaite par quelques essais de résistance individuelle. Un groupe de Bosniaques tenait encore sous les ordres de Disdarevich, reconnaissable à ses belles armes et à ses grands coups de sabre. Le Monténégrin perce droit à lui, le combat, le renverse mort, lui coupe la tête, revient chez lui et jette aux pieds de sa femme la tête sanglante: « Eh bien! mes fils sont-ils vengés? — Oui, répondit-elle, et à présent mon cœur est content. »

L'aspect de la rivière me ramenait, quoi que j'en eusse,

à des idées moins tragiques. La bleue Trébinsnitza est bien toujours l'onde chantée par un poëte latin :

« Nymphæ, cœruleæ nymphæ quæque antra Trebinnæ,
« Quæque lacus liquidos, Naïades, incolitis.... »

large, mais sans profondeur, elle développe sa nappe transparente entre des coteaux couverts de cultures et de jardins qu'elle fertilise au moyen de roues ou de *norias*, comme on dirait en Espagne.

Je recommande aux touristes de venir visiter la vallée entière de la Trébinsnitza comme un but d'excursion et un sujet d'études d'autant plus intéressant qu'il est à peu près neuf. De la rivière elle-même, on ne connaît guère ni la source ni la fin. Un savant illyrien qui en a dit quelques mots prétend qu'elle sort d'un lac à Biletschi, et qu'elle se perd à peu près à la hauteur de Raguse, pour reparaître à l'Ombla, « ce roi des fleuves souterrains, » comme le nomme Pouqueville, et que j'appellerais volontiers le *Loiret* de la Dalmatie. Le même auteur ajoute que des objets jetés dans la Trébinsnitza ont reparu après un cours souterrain dans les eaux de l'Ombla: *Res in Rhizonem projectæ arcanoque lapsu ad Arianis latebras delatæ sanxerunt fidem antiquitatis* (Ign. Georg. I, 79).

J'ai parlé ailleurs de l'Ombla, cette merveille des environs de Raguse. On me l'avait tant vantée que je m'étais décidé à la visiter avec le pressentiment de cette déception qu'on éprouve toujours en allant voir de ses propres yeux les choses surfaites. Au lieu de suivre la route habituelle de l'aqueduc, je me jetai au hasard dans la montagne, je me reposai un instant au village de Bozanka, et continuant ma course au nord-est, je débouchai sur un petit vallon étranglé entre deux coteaux d'une nudité affreuse, qui ne faisait que mieux ressortir l'exubérante végétation de ce pli de terrain. Le long des prés, un filet d'eau limpide gazouillait parmi des ruines tapissées de lauriers-rose en pleine floraison. Je ne connais rien de plus délicieux que ces petits paysages qui ne sont pas rares, dit-on, dans le Péloponèse: je l'en félicite sincèrement. Le laurier-rose est le luxe de ces montagnes stériles, et bien des pays mieux doués leur envieraient cette fleur royale qui ne s'épanouit nulle part avec plus d'orgueil qu'entre quelques misérables pierres.

Cinquante pas plus loin, à l'extrémité d'un vaste canal qui serpentait parmi de grasses prairies, je distinguai un beau bassin oblong, véritable opale enchassée dans un hémicycle de rochers à pic, et d'où une large rivière, presque un fleuve, tombait en mugissant dans le canal inférieur: c'était l'Ombla[1]. J'avoue que j'éprouvai tout autre chose qu'une déception à la vue de cette magnifique rivière qui, à deux cents mètres de sa source, avait vingt-quatre pieds de profondeur, et à une lieue de là, au moment de se perdre dans l'Adriatique, formait la baie de Gravosa, où plusieurs navires de guerre étaient mouillés par quarante mètres d'eau. La curiosité me prit de gravir l'effroyable montagne qui surplombe la source, afin de vérifier si je ne verrais pas de l'autre côté quelque abîme, quelque *pronor* par où la Trébinsnitza s'engouffrât sous la montagne. J'y parvins après des fatigues inouïes, en faisant rouler sous mes pas de véritables ruisseaux de galets arrachés par les pluies à la cime du mont. Arrivé au sommet, je me trouvai sur le territoire ottoman, en face d'un plateau désert qui me parut avoir une largeur de cinq à six kilomètres; au delà, la forme seule du terrain me faisait reconnaître la vallée de la Trébinsnitza, mais j'étais trop las pour continuer ma recherche. Georgi, dans les deux lignes que j'ai citées, n'a fait que rapporter une opinion générale à Raguse. Quand l'Ombla grossit, les paysans ragusains disent : « Il a plu à Trébigne. »

Puisque j'en suis à Georgi et au pays de Trébigne, qu'on me permette une dernière citation :

« Il y a trois villages nommés Gallich, Cotesi et Garmian, au-devant desquels s'étend une vallée assez spacieuse. L'eau provenant de la fonte des neiges et des pluies d'automne et d'hiver y arrive en abondance des bois et des coteaux voisins, et tout l'hiver cette vallée semble un grand lac d'environ trente milles de tour, mais de plus d'étendue que de profondeur. Dès que ce terrain s'est couvert d'eau, une immense quantité de petits poissons, que les indigènes nomment *govitzas*, s'échappe d'une profonde cavité et vient remplir le lac temporaire; puis, bientôt engraissés par les aliments que leur fournit le sol inondé, ces poissons acquièrent un volume et une saveur qui les font rechercher pour la table sans le secours d'aucun condiment. Puis quand arrive le solstice, quand la terre altérée a bu les eaux et que les poissons sont rentrés dans leur retraite, le sol, ramolli, engraissé et nourri d'un épais limon, reçoit des semailles et prépare une récolte abondante[1]. »

Voilà donc un véritable lac temporaire, analogue à ce lac de Czirknitz dont parlent toutes les géographies. Je pourrais me vanter d'avoir découvert le lac de Kotesi, d'autant plus impunément que le livre latin auquel j'ai fait cet emprunt n'existe qu'à l'état de manuscrit et a d'ailleurs une valeur médiocre ; mais la vérité me force à dire que je dus quitter Trébigne et rentrer à Raguse sans avoir eu la chance d'étudier sur les lieux ce singulier phénomène. Je le regrette d'autant plus que j'appris à cette date (c'est-à-dire à la fin de septembre) que l'afflux des eaux venait d'avoir lieu, et les gourmets ragusains ne laissaient pas passer inaperçue l'époque de l'apparition des *govitzas*. Je donne aux voyageurs plus heureux que moi ce renseignement topographique : Kotesi est à une petite journée de marche de Trébigne, en descendant la Trébinsnitza, et on peut s'y rendre de Raguse en six bonnes heures, en prenant avec un guide ragusain un chemin de traverse à partir de Tzarine.

Avant de quitter Raguse et son territoire, je recommanderai encore au touriste en quête de curiosités l'île de Lagosta, et les caractères étranges appelés par les

1. *Magasin pittoresque*, novembre 1859.

1. *D. Ignatii Georgii* Rerum illyric. pars I, 148.

insulaires *veliki prievat* et gravés sur des rochers. J'ai essayé inutilement de les rattacher à un alphabet connu, et, dans l'espoir que quelque séméiologue sera plus heureux, je les donne ici purement et simplement :

Les moralistes préféreront à ces signes mystérieux la légende suivante recueillie dans le même lieu.

Une vieille insulaire de Lagosta avait cédé à son fils et à sa bru son modique patrimoine ; puis tombée dans la misère, elle n'avait rencontré que dureté et outrages chez ces cœurs ingrats. Une nuit d'hiver, passant devant leur maison, elle frappa à leur porte pour trouver un abri contre la tempête qui mugissait au dehors : la porte ne s'ouvrit pas, et le lendemain matin la bru, en sortant de sa maison, trouva le cadavre roidi par le froid et étendu sur les pierres du chemin. Plusieurs années après, les deux époux dénaturés moururent méprisés et assez misérables. On les ensevelit en terre sainte ; mais par une cause ignorée leurs ossements reparurent à la surface du sol, qui semblait les vomir. On les jeta à la mer : la mer les repoussa sur les rochers. Quand on voulut les enlever pour leur donner une sépulture pieuse, aucune force humaine ne put les détacher de la roche oú la pluie et les vagues continuent à les ronger aujourd'hui.

Le géologue à qui on montrerait ces ossements maudits y verrait tout autre chose, un *lusus naturæ* qui n'est pas rare dans les terrains calcaires ; mais toutes les explications sur « les roches de sédiment » intéresseront moins celui qui voyage à la recherche des manifestations de l'âme humaine que cette légende ingénue née de l'austère imagination de quelques pauvres marins slaves de l'Adriatique.

Guillaume LEJEAN[1].

1. C'est de Souakin, sur la côte africaine de la mer Rouge, que M. G. Lejean nous a envoyé récemment cette relation de son voyage dans l'Herzégovine.

CAPE-TOWN ET LE GRAND-CONSTANCE

AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE[2].

(1857)

Cape-Town, capitale de la colonie du Cap, est une fort jolie ville de trente mille habitants, bâtie au pied de la montagne de la Table, avec Table-Bay pour rade. Toutes les rues sont parallèles ou perpendiculaires à la mer. Il y a un musée où l'on voit toutes les variétés animales de la colonie, des lions, des tigres, des léopards, des hyènes et une foule de serpents venimeux : mais la civilisation a refoulé loin d'elle tous ces hôtes dangereux, et il faut maintenant aller très-loin dans l'intérieur pour les retrouver. En fait de curiosités, nous remarquons une portion de la croix de pierre apportée du Portugal par Barthélemy Diaz, et plantée par lui sur cette terre qu'il découvrit, et qu'il nomma si bien le cap des Tempêtes. De grandes bottes sont exposées dans la même salle avec cette suscription : *Bottes de postillon français*. Est-ce intérêt réel ou plaisanterie ? Nous allons au jardin botanique hollandais, où se réunit deux fois par semaine la société élégante pour entendre la musique du régiment. L'un des aides de camp du gouverneur, le major Bates, nous mène voir dans un fort des Cafres prisonniers. Ils ont tué du bétail, fait la maraude à la frontière, et sont privés, pour plusieurs années, de leur vie libre dans le désert. Parmi eux, il y a le proche parent d'un chef. Ce sont des noirs superbes, aux formes athlétiques. Ils ont tous des dents d'une admirable blancheur. On leur donne la nourriture des matelots ; mais ils se plaignent et déclarent qu'ils mangeraient bien chacun la moitié d'un mouton. L'an dernier, un faux prophète parcourut la Cafrerie, annonçant partout que, si les habitants cessaient d'ensemencer leurs terres et tuaient leurs bestiaux, tous leurs ancêtres ressusciteraient, et qu'eux-mêmes, animés d'une vigueur nouvelle,ils jetteraient les blancs à la mer. Ils n'ont point semé de blé, ils ont massacré leurs bœufs, et aujourd'hui, ils meurent de faim, tandis que les blancs continuent à régner à Cape-Town.

Tout à Cape-Town est hors de prix. On demande cent vingt-cinq francs à l'ambassadeur (M. le baron Gros) pour l'avoir amené en calèche de Simon's-Bay ; et l'un de nous paye deux schellings et demi pour faire donner un coup de fer à son chapeau. Trente mille livres de rentes sont à peine suffisantes pour mener au Cap une bonne existence bourgeoise, tant les denrées de première nécessité sont chères. Le moindre œuf coûte cinq sous, et ainsi du reste. C'est qu'ici la production ne suffit point à la consommation. Il y a un trop grand débouché, et point assez de travailleurs. Le Cap nourrit Sainte-Hélène, l'Ascension, Maurice, et la station anglaise de la côte occidentale d'Afrique. C'est un point forcé de ravitaillement pour les nombreux navires allant ou revenant de l'Inde. Aussi la colonie s'efforce-t-elle d'attirer vers elle un courant d'émigration européenne, et vote-t-elle des fonds dans ce but. Chaque année, ses solitudes se peuplent, mais lentement. La Californie, les États-Unis, l'Australie, ont plus de faveur en ce moment ; et les nombreux navires

2. Extrait du livre de M. le marquis de Moges, intitulé : *Souvenirs d'une ambassade en Chine et au Japon*. Voy. pages 129-142.



La villa de M. Cloëte au Grand-Constance (cap de Bonne-Espérance). — Dessin de Daubigny d'après M. de Trévise.

chargés d'émigrants délaissent Table-Bay pour faire voile vers Melbourne ou Sydney. Le climat du Cap est cependant admirable ! toutes les maladies endémiques, le choléra, la fièvre jaune, y sont inconnues. On y voit les arbres et les fruits d'Europe à côté de toutes les productions des tropiques. L'air y est d'une pureté si reconnue, que le fameux Herschell vint d'Angleterre avec ses instruments s'y établir, afin de poursuivre ses observations astronomiques. Nous sommes en plein hiver; et, sauf les feuilles qui manquent aux arbres et la longueur des nuits, nous pourrions nous croire dans un été d'Europe.

A quelques lieues de Cape-Town se trouvent plusieurs villages, Fransche-Hoeck, la Paarl, jadis uniquement occupés par des Français, émigrés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Mais ces Français sont devenus complétement Hollandais : au bout de quelques générations, ils ont oublié leur langue et perdu le souvenir de leur patrie. Là, on rencontre des Hugo, des Rousseau, des Malherbe, des de Villiers, un du Plessis-Mornay, auquel l'empereur Napoléon Ier proposa, dit-on, de revenir en France, et qui refusa, préférant sa ferme et ses habitudes rustiques à sa patrie et au rôle que devait jouer en France le descendant d'un des héros de la Henriade.

Ce sont ces réfugiés qui ont introduit dans le pays la culture de la vigne. Presque tous les plants viennent de France. Le vin du Cap est fort bon, et, ainsi que celui de Ténériffe, se vend dans le commerce sous le nom de vin de Madère. Le cru seul de Constance ne perd point son nom, et jouit dans tout le monde d'une juste renommée.

Nous arrangeons, un matin, la partie obligée de *Groot Constantia*. M. Cloëte et sa famille nous font l'accueil le plus gracieux, et nous offrent un lunch copieux. Pour reconnaître cette bonne hospitalité, Besplas photographie la villa de Constance et la famille de M. Cloëte. Il offre le résultat de son travail au bon vieux père, qui fêta jadis si bien l'ambassade de M. de Lagrené. Après une heure passée dans le salon en compagnie de Mme et de Mlles Cloëte, heure employée à d'agréables causeries, nous visitons le magnifique cellier; nous dégustons les quatre espèces de vin, le frontignan, le pontac, le constance blanc, le constance rouge; nous allons voir les vignes.

Il n'y a que trente acres de terre qui produisent le *constance* [1].

M. Cloëte n'est point satisfait des nègres qu'il emploie; il veut faire venir des vignerons de France. La maison, à l'extérieur est des plus simples. Tout alentour se trouvent de longues rangées de beaux chênes; par derrière se déroule la montagne de Constance, que l'ambassadeur (M. le baron Gros), en vrai paysagiste, admire, même après avoir vu la montagne de la Table. De la terrasse, on aperçoit la mer et la rade de Simon's Bay.

M. Cloëte n'est point le seul à cultiver le constance. MM. Van Reynet et Collyn partagent avec lui cette bonne fortune. Mais M. Cloëte, par sa grande obligeance et par ses sympathies pour la France, a pour clients tous les marins et les diplomates français. Chacun de nous emporte donc à bord sa petite provision.

De Constance, on peut aller à cheval presque jusqu'au sommet de la montagne de la Table.

Mis DE MOGES.

TRADITIONS RELIGIEUSES DE LA POLYNÉSIE.

COSMOGONIE TAHITIENNE [2].

(Document inédit.)

LÉGENDE DE MAUI [3].

Atarea était son père, Huahea sa mère; ils étaient d'une terre sous le vent, de Toa-reva [4] : il leur naquit Maui, celui qui devint si célèbre à Fareana. Maui prit pour femme Hinahina-toto-io.

Le Soleil se levait sur Toa-reva et il ne s'écoulait pas un long temps que déjà il déclinait à l'horizon; ce qui mettait Maui en colère parce que sa mère était obligée de manger l'ape et le taro crus [5]; et, à cause de son amour pour elle, il était chagrin de voir ses lèvres enflammées par l'ape et le taro crus; le temps manquait pour chauffer le four, tant la course du Soleil était rapide.

1. Il n'y a que deux fermes sur le terroir de Constance; ces fermes sont de belles et spacieuses habitations où l'on trouve le luxe parisien associé au comfort anglais. La première est connue sous le nom de Grand-Constance (*Great Constantia*) : le clos a été planté vers 1686; les bâtiments ont été reconstruits, en 1790, par l'aïeul de M. J. P. Cloëte, le propriétaire actuel. Le vignoble a une superficie de 13 hectares. Le produit annuel est de 20 à 25 leggers (de 115 hectol. 7 lit. à 143 hectol. 7 lit.), dans les bonnes années, et de 17 à 20 leggers (de 97 hectol. 81 lit. à 115 hectol. 7 lit.), quand la récolte est ordinaire. (NATALIS RONDOT.)

2. Suite et fin. — Voy. p. 10.

3. L'antique Panthéon égyptien renferme un dieu solaire du même nom *Maui* ou *Mawi*; et il ne faut pas un grand effort d'étymologie pour retrouver dans la Minerve polynésienne *Hina* la grande déesse des bords du Nil, *Néith*, dont les Grecs ont fait leur *Athénè*.

4. Tonga-reva, en rétablissant l'ancienne prononciation ; on peut remarquer qu'ici, comme dans d'autres légendes, la tradition se rapporte à une terre sous le vent.

5. Ape, arum cortatum; taro, arum esculentum.

Maui chercha alors un moyen de s'emparer du Soleil. Il imagina un piége composé de taura, de mati, de roa, de nape, de ieie [1], et il y ajouta un cheveu de Hinahina-toto-io. Au chant du coq, Maui disposa son piége au bord de l'orifice (par où le Soleil sort de terre) : aux premières lueurs du crépuscule, quand on commence à pouvoir distinguer une mouche qui vole, les rayons du Soleil s'engagèrent dans le piége, et, au jour, son cou y fut pris. Les différents liens furent bientôt brisés, seul le cheveu de Hinahina-toto-io arrêta le Soleil et résista à tous ses efforts; en vain par cent fois il s'élança vers le ciel, en vain par cent fois il se précipita dans les profondeurs d'où il venait, il ne réussit qu'à se rompre le cou. Alors Maui triomphant apparut et lui dit : « C'est moi le grand Maui-titii-ataraa. » Le Soleil l'implora humblement et lui dit : « O Maui! délivre-moi! — Je ne te délivrerai pas, je te retiens pour le mal que tu as causé à ma mère en la forçant à manger son ape cru. Si tu avais marché comme il convient, je te délivrerais. » Le Soleil lui répondit : « Si je meurs, le monde ne s'en trouvera pas mieux; il n'y aura plus de lumière, tout restera dans l'obscurité, et la nourriture de ta mère n'en sera pas plus cuite. » Maui lui dit : « Si je te délivre, ne me tromperas-tu pas? » Le Soleil lui répondit : « Non, je ne te tromperai pas. — Le four de ma mère aura-t-il le temps d'être chauffé? — Oui, le four de ta mère sera chauffé, et même jusqu'à trois fois par jour. » Maui lui dit alors : « Tu es libre; » et le détacha. Depuis, le Soleil parcourut majestueusement sa carrière sur Toa-reva, et on put préparer le peretia, cueillir les fruits, leur enlever l'écorce et même se surcharger de nourriture avant que le Soleil ne descendît dans la mer.

CHANTS DES ARIOÏ.

(On sait que la société des Arioï, à l'époque de la découverte de Tahiti, s'est montrée sous un jour qui lui est peu favorable. Livrée aux désordres les plus effrénés, elle se faisait un honneur de pratiquer l'infanticide. Le morceau suivant, qui se compose évidemment de fragments anciens très-incomplets, ne pourrait-il pas faire supposer que cette société avait été formée en partie sous une inspiration primitivement morale et qui depuis a dû se perdre; certes les dieux Tahitiens, encore moins que ceux de la Grèce, ne peuvent être cités comme des modèles à suivre, cependant leur invocation solennelle, par cela seul qu'elle s'adressait à des êtres réputés supérieurs à l'homme, prend un caractère religieux dont l'influence morale semble incontestable; il est impossible aussi de ne pas reconnaître dans le passage relatif à la Lune, une inspiration remarquable due à un sentiment de reconnaissance pour la divinité. Nous n'insisterons pas ici sur la singulière ressemblance qu'offre ce mot *arioï* avec l'ethnique sanscrit *Aryas*, *Arihs*, avec l'égyptien *Œris*, le vieux latin *herus*, le grec *aristoï*, etc., qui tous, dans l'origine, ont été des qualificatifs de races ou de castes privilégiées.)

.... Vêtus de feuilles de miro, ils allaient auprès des enfants des Raatira (chefs); puis, jouant du vivo [1] et faisant claquer leurs doigts, ils chantaient ainsi :

« Veillez, veillez, ô Dieux! Veille, ô Taaroa!... mais que le Dieu des maléfices dorme la nuit! Qu'il dorme le jour! Du Levant et du Couchant nous arrivons vers toi. Lève-toi! ce sont les Dieux qui t'éveillent, lève-toi, ô lève-toi, ô Déesse! lève-toi, ô Roi! Voici l'étoile Feinui qui brille dans le ciel! voici les insectes qui chantent dans l'herbe. Lève-toi! tes amis, tes compagnons t'appellent...

« La Lune brille dans le ciel; elle répand sa lumière sur la terre comme une torche placée par les Dieux pour éclairer la couche nuptiale; la Lune brille dans le ciel; elle répand sa lumière sur la terre comme une torche placée par les Dieux pour éclairer le festin; la Lune brille dans le ciel.... Un diadème au front, elle nous offre un abri dans la maison des Dieux, dans la maison des Dieux.... »

TRADITION DILUVIENNE.

Deux hommes étaient allés au large pêcher à la ligne : Roo était le nom de l'un, Teahoroa celui de l'autre. Ils jetèrent leur hameçon dans la mer, et l'hameçon se prit dans les cheveux du dieu Ruahatou. Ils se dirent alors : « Un poisson! » et ils tirèrent la ligne; mais ils virent apparaître un être à face humaine, accroché par les cheveux. A l'aspect du dieu, ils bondirent à l'autre bord de la pirogue et restèrent comme morts de frayeur. Ruahatou leur demanda : « Qu'est ceci? » Les deux pêcheurs répondirent : « Nous sommes venus ici pour pêcher du poisson et nous ne savions pas que tu te prendrais à notre hameçon. » Le dieu leur dit alors : « Dégagez mes cheveux; » et ils les dégagèrent. Puis Ruahatou leur demanda : « Quels sont vos noms? » Ils répondirent : « Roo et Teahoroa. » Ruahatou leur dit ensuite : « Retournez au rivage, et dites aux hommes que la terre sera couverte par la mer et que tout le monde périra. Vous, demain matin, rendez-vous sur l'ilot nommé *Toa Marama* : ce sera un lieu de salut pour vous et pour vos enfants. »

Ruahatou fit monter la mer au-dessus des terres. Toutes furent couvertes, et tous les hommes périrent excepté Roo, Teahoroa et leurs familles.

On pourrait encore extraire des manuscrits de Maré un certain nombre de fragments d'hymnes guerriers ou de chants nautiques, se rapportant évidemment aux migrations antiques des ancêtres de la race tahitienne. Mais écrits dans une langue archaïque, dont Maré lui-même, son dernier interprète, était loin de posséder la complète intelligence, ces fragments ne pourraient être traduits sans être accompagnés de commentaires étendus et d'hypothèses tout à fait en dehors du cadre de ce re-

1. Maré fait ici l'énumération des principales espèces de cordes indigènes.

1. Flûte indigène dont on joue avec le nez.

cueil. Il nous suffit d'avoir indiqué par les morceaux qui précèdent, quel genre d'intérêt s'attache à ces traditions polynésiennes et quels étranges rapprochements la science ethnologique pourrait en déduire.

En regard de ces vénérables débris de la poésie primitive et comme complément au portrait de Maré, nous croyons devoir placer un modeste échantillon de la poésie moderne de Tahiti. Il est dû à ce même Maré, homme remarquable au plus haut degré par la réunion en sa personne des contrastes les plus opposés : chrétien fervent et non moins fervent collecteur des traditions païennes de sa terre natale; partisan convaincu des principes anglais en religion et partisan non moins dévoué des principes français en politique; sain de tête et de cœur jusqu'à son dernier jour, mais torturé depuis de longues années par l'éléphantiasis, qui lui rongeait les membres inférieurs.



Portrait en pied du Tahitien Maré. — Dessiné d'après nature à Tahiti par M. Charles Giraud.

MARÉ A L'AMIRAL BRUAT MALADE.

« Voici la pensée qu'a fait naitre en moi la maladie du gouverneur Bruat : grande est ma peine et grand mon chagrin à cause de mon attachement; et je me dis que si le gouverneur venait à être tout à fait mal [1] et s'il nous arrivait un nouveau gouverneur, ce nouveau gouverneur agirait-il bien à mon égard, comme Bruat a bien agi envers moi et envers toute ma famille? et voici ce que je pense lorsque je me recueille en dedans de moi; je prie avec force qu'il plaise à Dieu de le protéger, parce que l'homme qui a sa vie entre les mains de Dieu vivra. »

L. GAUSSIN.

1. Maré, par délicatesse, évite d'employer le mot qui exprimerait ce qu'il appréhende.





Costumes de Bakou. — Dessin de Moynet.

VOYAGE A LA MER CASPIENNE ET A LA MER NOIRE[1].

II

DE BAKOU A TIFLIS.

1858

(INÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET.)

Schamaki. — Une soirée chez Mahmoud-bey. — Les bayadères. — La chasse au faucon.

Après avoir vu ce que la singulière ville de Bakou offre de plus remarquable, les Guèbres, les feux de terre et de mer, le palais du Khan, la porte aux Loups, la mosquée de Fatma, il fallut songer au départ.

Nous avions cent vingt verstes à faire pour atteindre Schamaki, l'ancienne capitale du Chirvan. La route que nous devions suivre était bonne, nous disait-on, ayant été faite il y a peu d'années : ce ne fut pas sans plaisir que nous reçûmes cette nouvelle, fatigués que nous étions des affreux chemins, quelquefois à peine tracés, que nous parcourions depuis si longtemps.

Nous fîmes nos préparatifs pour arriver à Schamaki dans la journée, et notre éternel galop recommença. Nous eûmes bientôt quitté les steppes, dont l'aspect monotone n'avait plus d'attrait pour nous, et, fidèles à notre programme d'artistes qui nous commandait de chercher avant tout le pittoresque, nous laissâmes de côté la route d'Élisabethpol pour prendre celle des montagnes, par Scha-

1. Suite du *Voyage à la mer Caspienne*. — Voy. page 113.

maki, Axous, Nouka et les postes russes, rasant d'aussi près que possible la ligne Lesghienne. Une heure après notre départ, nous étions engagés dans les montagnes.

Le paysage conserva d'abord cette monotonie, cette tristesse, qui est le caractère constant de tout le littoral de la mer Caspienne[1]. Pas de végétation, pas d'oiseaux, rien qui rappelle la vie. Nous apercevions de temps en temps quelques puits de naphte en exploitation[2]. On sent que ce sol, sous lequel le feu travaille incessamment et où il suffit de creuser un trou de peu de profondeur pour avoir un bec de gaz naturel, présente peu de sécurité et que tous le fuient[3]. Bakou seul, à cause de ses puits enflammés qui lui servent en quelque sorte de soupapes de sûreté, peut espérer de rester à sa place, et encore y avons-nous vu toute une gigantesque construction ensevelie dans la mer jusqu'au sommet de ses tours, ce qui fait penser qu'on n'y jouit pas d'une parfaite quiétude. On montre, à près d'une verste de la côte, un bas-fond qui était habité autrefois et communiquait avec la terre par une chaussée dont on retrouve encore des traces. On prétend qu'un soulèvement volcanique a submergé cet isthme qui se prolongeait au loin dans la mer.

Mais ce fut bien autre chose à mesure que nous avançâmes. Partout le sol était crevassé, déchiré par les tremblements de terre. Les montagnes, qui se succédaient devant nos yeux, avaient un aspect désolé qui réalisait complétement l'idée qu'on se fait du chaos. S'il se rencontre, dans cette nature tourmentée, quelque échantillon égaré du règne animal, c'est le scorpion ou bien la phalange dont les piqûres sont mortelles. Une touffe verte vient-elle égayer le sol aride : approchez, et vous reconnaîtrez l'*absinthe pontique*, plante vénéneuse qui tuerait infailliblement les animaux qui viendraient la brouter.

1. Les bords de la mer Caspienne ont un aspect si désolé, si sauvage, sous un ciel chargé de nuages, à côté d'une mer orageuse, que les employés russes y languissent d'ennui et n'y peuvent séjourner plus de deux années. Des fièvres, dues à l'humidité du climat, aux émanations des marécages, rendent souvent leur exil encore plus douloureux. Les femmes, occupées dans leurs maisons des travaux du ménage, supportent plus patiemment cette vie morne et solitaire.

2. « Les sources de naphte sont au nombre de quatre-vingt-quatre, et s'étendent dans un rayon de sept verstes. Ces sources sont plus ou moins abondantes; quelques-unes donnent par jour quinze cents kilogrammes de naphte. Le naphte surnageant toujours, il suffit de le recueillir. Après quelques heures de repos, l'eau se sépare du naphte par des ouvertures qui lui livrent une issue. Les puits de naphte noir sont éparpillés de divers côtés; ceux de naphte blanc sont réunis dans une seule vallée; leur produit est beaucoup moins considérable que celui des autres. Ces puits, au nombre de quatorze, ne donnent que douze cents kilogrammes par mois.... Le prix du naphte blanc est beaucoup plus élevé que celui du naphte noir; il se vend quatre-vingts francs les quatre cents kilogrammes (c'est presque quatre fois la valeur du noir). » (Le comte de Suzannet, *Revue des Deux Mondes*.)

3. « Nous vîmes tout autour du monastère d'Atesch-Gah plusieurs fours à chaux. Les habitants apportent les pierres qu'ils veulent faire cuire et construisent une espèce de four dans lequel ils les déposent. Il suffit alors d'une étincelle pour allumer un feu d'une force telle que les pierres sont cuites dans un espace de six à huit heures; il faut trois jours pour cuire la chaux dans nos fours les mieux disposés. Nous fîmes boucher l'entrée d'un puits qui se trouve au milieu du jardin des Guèbres; après quelques instants, on y lança un brandon allumé qui produisit une explosion presque semblable à un coup de canon. » (Le comte de Suzannet, *Revue des Deux Mondes*.)

Aussi, aux stations de poste, a-t-on grand soin d'attacher les chevaux et de ne pas les laisser paitre en liberté.

Nous avions hâte d'avancer; nous montions toujours; les montagnes et les vallées prenaient de plus imposantes proportions. Enfin, vers minuit, nous arrivâmes à Schamaki, où nous trouvâmes la « maison de couronne » prête à nous recevoir.

Le lendemain, nous nous mîmes à visiter Schamaki, où le plus souvent l'eau et la boue rendent la circulation très-difficile. Il faut s'y promener à cheval. La capitale du Chirvan se compose d'une ville haute et d'une ville basse. Celle-ci est enfoncée dans une profonde vallée; l'atmosphère y est humide et malsaine; la fièvre décime la population pendant trois mois de l'année. La partie haute, où résident les autorités russes, est exempte de ce fléau; mais, tous les jours, des secousses de tremblement de terre viennent ou démolir quelques maisons, ou faire une de ces crevasses qui engloutissent tout un quartier à la fois. En juin 1859, quelques mois seulement après notre visite, la ville entière a été détruite par un tremblement de terre, ce qui n'empêchera pas sans doute de la reconstruire, comme on l'a déjà fait vingt fois.

Schamaki remonte à une très-haute antiquité. Elle fut, dit-on, la capitale de la Médie et la résidence de Cyrus qui vainquit les Mèdes et, s'étant fait proclamer roi par les vaincus, fonda un des grands empires de l'ancien monde.

La population de Schamaki montait à cent mille âmes au commencement du siècle dernier. Aujourd'hui elle est de dix à quinze mille. Au dix-septième siècle, Pierre le Grand ravagea la ville. Nadis-Schah la ruina de fond en comble. En 1816, le dernier khan de Chirvan, frappé des malheurs de cette pauvre cité toujours détruite par la guerre, la peste ou les tremblements de terre, fit émigrer les habitants vers Fitag, située sur un rocher inaccessible, et Schamaki resta déserte jusqu'en 1819, époque à laquelle le général Yermoloff les fit rentrer. Le sinistre de juin 1859 est le dernier acte de cette longue et tragique histoire.

Nous descendîmes dans la ville basse pour visiter le bazar, qui occupe la rue principale. On y retrouve les mêmes produits qu'à Derbent et à Bakou, c'est-à-dire des armes, des harnais et des selles. Mais l'industrie principale de Schamaki est la fabrication des tapis et des étoffes de soie. Celles-ci peuvent rivaliser de bon goût avec nos soieries de France, et elles ont l'avantage d'être moins chères. Quant aux tapis, ce sont des copies de ceux de Perse, c'est-à-dire les plus beaux du monde; ils l'emportent de beaucoup sur ceux que livre à la consommation l'industrie française, tant pour la beauté des dessins que pour la richesse des couleurs et le bas prix[1]. Malheureusement les droits d'entrée dont les produits étrangers sont frappés en France nous réduisent à nous contenter de ces grossiers tissus, qui étalent leurs couleurs criardes à la devanture de nos magasins. Les armes de

1. Il va sans dire que nous exceptons de toute comparaison nos tapis des Gobelins, qui sont des œuvres d'art.

Schamaki sont renommées et se vendent beaucoup moins cher encore que la soie. On peut avoir un bon fusil simple pour trois ducats (36 fr.). Les sabres, les poignards, d'une trempe excellente, ont à peu près la même valeur [1].

Les mosquées, les monuments bâtis par le gouvernement russe ne présentent rien de remarquable, ni au point de vue de l'art, ni même à celui du bon goût.

Mais, ce que nous avions surtout le désir de connaître, c'étaient les mœurs des habitants de Schamaki, les particularités de leur vie intime. Nous en eûmes heureusement l'occasion. Un riche Tatar nous avait prévenus qu'il réunirait le soir, à notre intention, plusieurs de ses amis, et qu'il aurait des musiciens et des bayadères. Mahmoud-bey (c'était le nom de notre amphitryon) dépassa de beaucoup ce que nous attendions de son obligeance. Grâce à lui, nous eûmes une soirée qui nous donna une idée exacte du luxe de l'Orient. Sa maison, située dans la ville basse, ressemblait à toutes les maisons persanes. Sauf les balcons et les escaliers en dehors, l'extérieur, assez simple, ne présentait rien de particulier. Mais à l'intérieur, c'était autre chose. Nous traversâmes d'abord un grand vestibule où se tenaient les domestiques de la maison et les noukers de quelques invités; nous y laissâmes nos bourkas et nos armes et nous entrâmes dans le salon. Il y avait nombreuse compagnie : des Persans, des Arméniens, des Tatars, le gouverneur russe et quelques officiers. Rien de plus original et de plus magnifique à la fois que la décoration de la pièce où nous étions. Le plafond, peint sur stuc, représentait un magnifique tapis persan où le blanc dominait; la corniche qui l'encadrait était sculptée en stalactites très-saillantes et profondément fouillées; on y reconnaissait le travail des ouvriers persans. Le fond de ce salon était en bois découpé en fines arabesques, comme une dentelle; des glaces remplissaient les parties à jour. Au milieu, se trouvait une grande porte, également en bois sculpté, mais dont les glaces sans tain étaient transparentes.

Tout autour de cette pièce, dont les murs étaient en stuc et ornés d'arabesques coloriées et dorées, il y avait, pour tous meubles, un grand nombre de coussins de différentes formes, tous en soie brodée d'or, d'argent et de fleurs de toutes couleurs, mais dont les tons brillants étaient adoucis par une enveloppe de tulle. De grands tapis couvraient le parquet.

Nous nous assîmes, comme les autres convives, sur le tapis; les coussins, moelleux et résistants, nous servaient d'appuis. On apporta le narguilhé. En face de nous, assis au pied de cette admirable découpure en bois dont j'ai parlé, se trouvaient les musiciens. Ils étaient au nombre de cinq. Leurs instruments étaient la zourna, espèce de flûte; une petite mandoline en ébène et en ivoire, extrêmement allongée, dont les cordes sont en cuivre et dont on joue avec une plume; une tchianouzy, instrument presque sphérique, avec un grand manche dont l'extrémité inférieure est en fer et sert de point d'appui; on en joue avec un archet, comme du violoncelle, avec cette différence que l'instrument se meut sans cesse et vient trouver l'archet qui reste presque immobile; un tambour supporté par trois pieds en fer et dont les baguettes sont courbes; enfin, un tambour de basque.

A côté des musiciens, et accroupies contre la cloison, se tenaient les trois bayadères. Je reconnus bientôt que l'une d'elles était un jeune garçon, doué d'une assez jolie figure pour faire d'abord illusion et ne pas déplaire, une fois son sexe reconnu, dans son rôle de bayadère. La seconde, ni belle, ni laide, n'avait rien qui attirât l'attention. La troisième était la fameuse Nyssa, dont la réputation est répandue dans tout le Caucase; ce qui reste aujourd'hui de cette célèbre beauté est savamment entretenu et rehaussé au moyen de peintures, selon l'usage de toutes les femmes de l'Orient (voy. p. 312).

La musique se fit bientôt entendre. Le concert fut d'abord plus bruyant qu'harmonieux. Peu à peu, on put distinguer une mélodie régulière; les bayadères se levèrent, et la danse commença. C'est une sorte de marche cadencée, où les bras ont plus à faire que les jambes; les pieds ne quittent pas la terre. Cependant cette danse ne manque pas de mouvement, surtout lorsque, après quelque temps, l'assemblée, commençant à se passionner, se met à marquer la mesure en battant régulièrement des mains. Alors la danseuse semble s'émouvoir et parcourt l'appartement, en s'arrêtant devant quelques-uns des spectateurs. La mesure se précipite; les battements de mains redoublent d'énergie; la musique fait un vacarme épouvantable, et la bayadère, dont les mouvements se sont accélérés en même temps que la cadence, tombe épuisée de fatigue, à l'admiration générale des spectateurs.

Tout cela est sans doute un peu sauvage, mais non absolument dépourvu de charme, et l'on s'étonne d'avoir pris tant d'intérêt à une danse qui commence d'une façon si monotone.

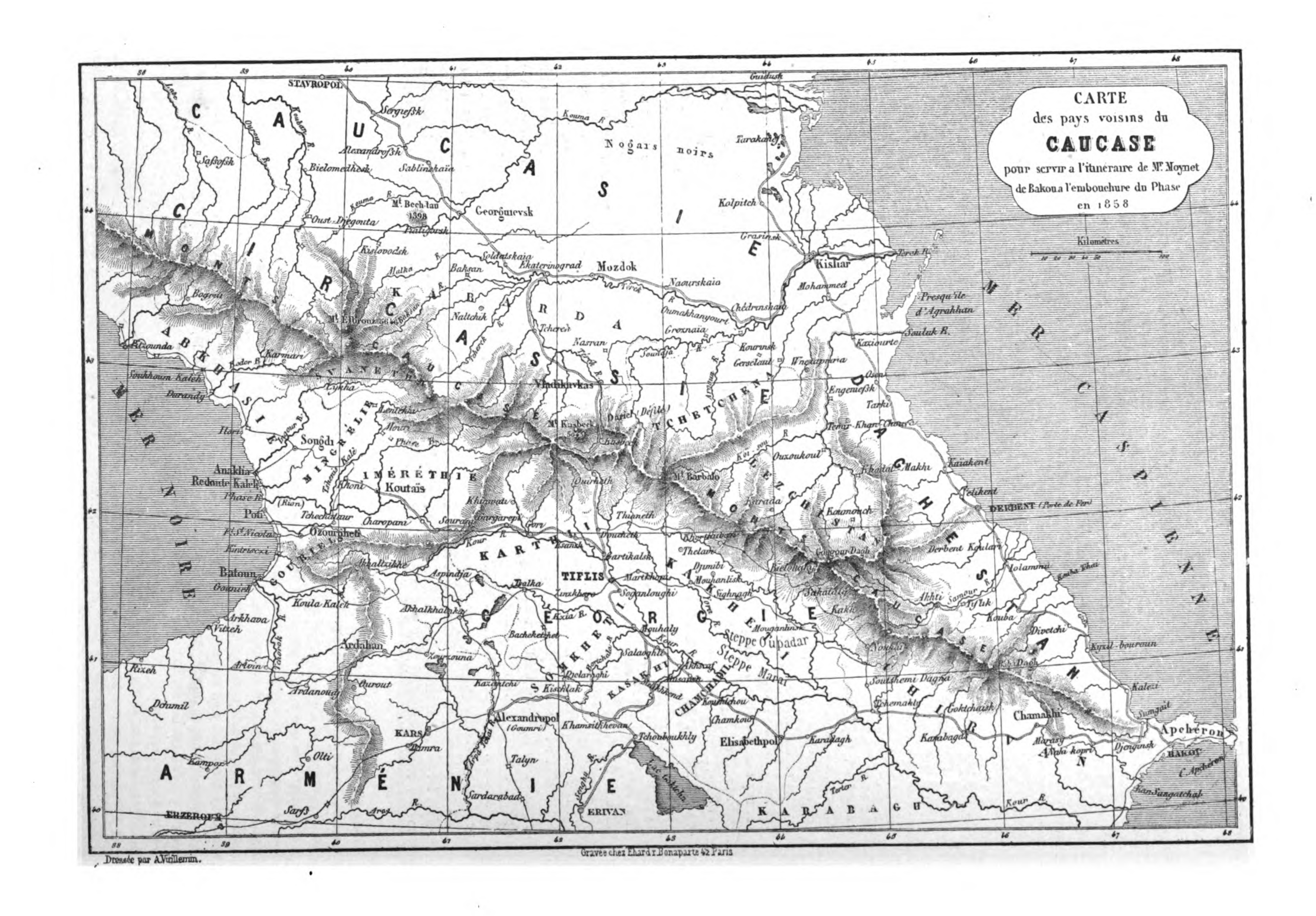
Après nous avoir fait entendre plusieurs chants tatars et persans, on servit le souper composé de mets moitié persans, moitié européens, et l'on termina la soirée en fumant et en prenant le thé.

Aucune femme n'avait assisté à ces divertissements, du moins ostensiblement, mais on nous assura que derrière la cloison dont nous avions admiré les charmantes découpures, se tenaient les femmes du maître de la maison avec leurs amies, avides de voir les étrangers français, ce qui, en effet, devait être une rareté pour ces dames. Quant à nous, cette singulière soirée, si vivement empreinte du caractère oriental, ne sortira jamais de notre mémoire.

Comme nous devions poursuivre notre voyage le lendemain et que la route de Schamaki à Tourmauchaïa était facile, nous projetâmes de la suivre en chassant, et en chassant au faucon. C'était déjà un avant-goût des mœurs du moyen âge, que nous allions retrouver dans toute leur poésie sauvage en Mingrélie.

Deux fauconniers vinrent se mettre à nos ordres de

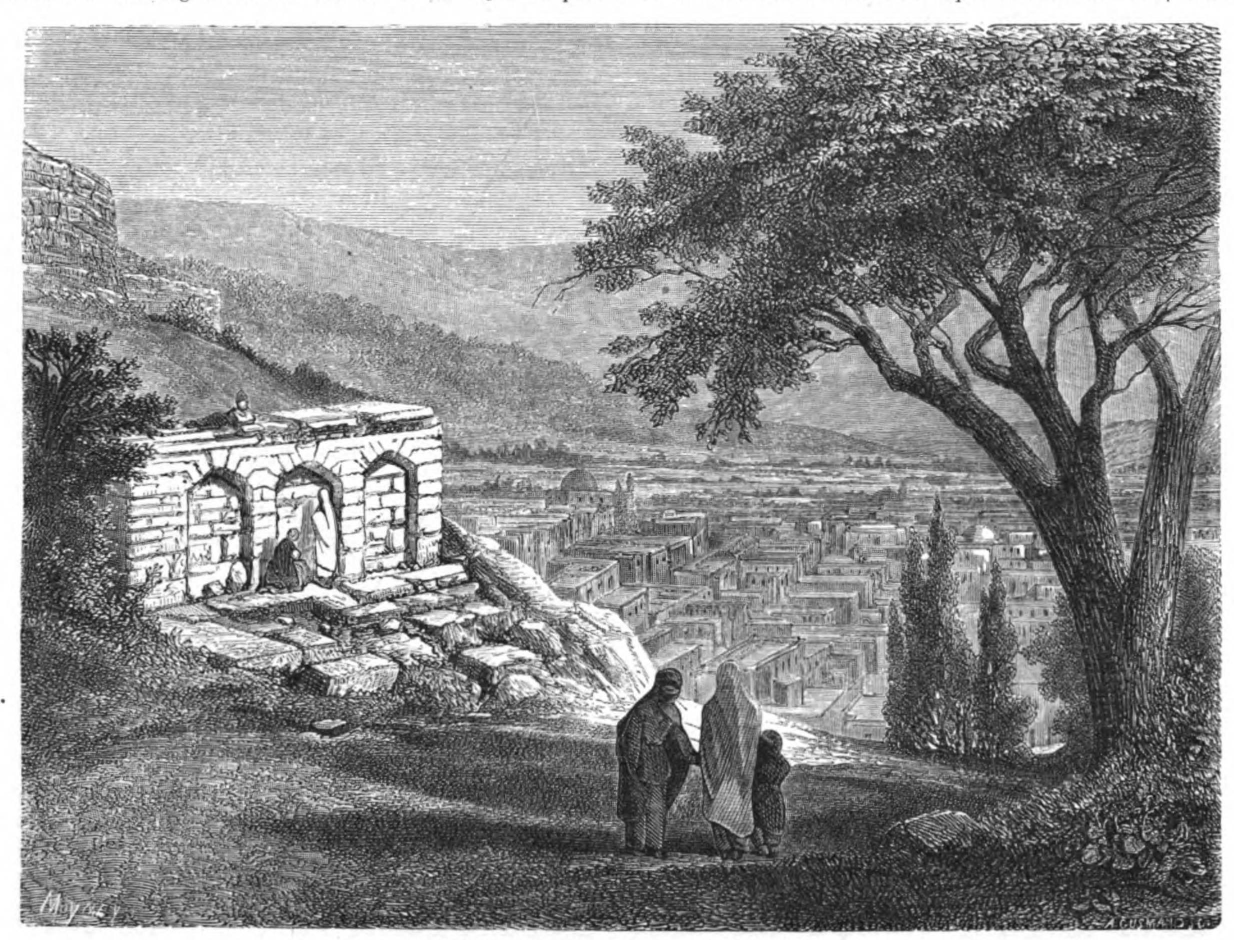
1. Schamaki a des relations commerciales avec la Perse, malgré la surveillance de la Russie. On dit que les employés russes préposés aux douanes, payés d'une manière insuffisante par leur gouvernement, accordent des facilités aux contrebandiers, qui achètent leur connivence.


CARTE
des pays voisins du
CAUCASE
pour servir à l'itinéraire de Mr. Moynet
de Bakou à l'embouchure du Phase
en 1858
Kilomètres
MER CASPIENNE
MER NOIRE
CAUCASIE
CIRCASSIE
ABKHASIE
MINGRÉLIE
IMÉRÉTHIE
KARTHLI
GÉORGIE
KAKHÉTIE
DAGHESTAN
TCHETCHENA
ARMÉNIE
KARABAGU
STAVROPOL
Mozdok
Kisliar
Vladikavkas
TIFLIS
Koutaïs
Poti
Batoum
Redoute Kaleh
Anaklia
Alexandropol
KARS
ERIVAN
ERZEROUM
Elisabethpol
Chamakhi
Apchéron
BAKOU
DERBENT (Porte de Fer)
Georgievsk
Ekaterinograd
Nogaïs noirs
Steppe Oupadar
Steppe Maraï
Mt. Kasbeck
Mt. Elbrouz
Mt. Bech-tau
Dressée par A. Vuillemin.
Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42 Paris

bon matin, ainsi que les noukers avec leurs chiens. Nous montâmes à cheval et nous partîmes. La campagne commençait à se montrer moins dévastée que de Bakou à Schamaki; de grands arbres apparaissaient de place en place, et on voyait dans le lointain apparaître des forêts. Nous arrivâmes à l'endroit où nous devions chasser; quelques Tatars nous y avaient devancés avec des chiens.

Je m'étais approché des faucons pour examiner leur costume de chasse, qui était plein de fantaisie. Sur le capuchon en cuir qui recouvrait leur tête, était fixée une petite tige en métal qui retenait quelques plumes de différentes couleurs, tandis que des houppes de soie descendaient le long de cette coiffure de la façon la plus coquette. J'avais, depuis Astrakan, admiré plus d'une fois la manière pittoresque dont chaque chasseur se plaît à orner son faucon favori; mais plus nous avancions vers la Géorgie, plus ces petits détails devenaient élégants. Il en était de même des ornements que portaient les chevaux. C'est qu'au farouche Tatar du Daghestan, au Lesghien du versant méridional du Caucase se mêlaient déjà le Persan, l'ancien possesseur du pays, le commerçant arménien, et enfin le Géorgien grand seigneur dont le beau profil nous surprenait à chaque instant.

Rien de plus intéressant que la chasse au faucon. Dès que l'oiseau se sent débarrassé de son capuchon, il part comme un trait et fond sur sa proie. D'un seul coup d'œil



Vue générale de Schamaki. — Dessin de Moynet.

il a embrassé le steppe et reconnu l'ennemi dont il doit se saisir. Aucun danger ne l'arrête. Il fond sur une troupe d'oies sauvages ou d'outardes, s'attache à celle qu'il a choisie, malgré les cris et les coups de bec de toute la troupe, et se faisant un rempart des ailes mêmes de sa victime, attend que son maître vienne à son secours. Celui-ci, en effet, arrive au galop, en frappant sur un petit tambour attaché à sa selle, met en fuite les oies, et délivre le faucon auquel il donne immédiatement la cervelle du gibier qu'il a tué. C'est la part de l'oiseau, qui ne lâcherait pas prise s'il ne l'obtenait.

Nous fîmes une razzia de faisans, grâce à l'intrépidité et à l'adresse de nos faucons : je regrettais de ne leur donner pour récompense de leurs exploits et du plaisir qu'ils nous avaient procuré, que quelques morceaux de viande crue.

Après avoir tué aussi quelques lièvres, nous quittâmes nos chasseurs et reprîmes notre chemin, abondamment pourvus de provisions. Nous n'avions pas à craindre la famine jusqu'à Noukha. Il est positif qu'un voyageur inexpérimenté, qui n'aurait pas recours aux ressources de la chasse, courrait risque de souffrir de la faim. La plupart des maisons de couronne et des stations n'ont pour tout approvisionnement que de l'eau et du feu. Je veux parler d'un voyageur européen, qui est habitué à se nourrir et qui regarde un morceau de pain comme un objet de première nécessité. Il n'en est pas de même du Russe ou de l'indigène, qui sont d'une sobriété telle que, dans les plus

longs voyages, leur seule préoccupation sérieuse est d'avoir du thé; le reste vient quand il plait à Dieu, et n'est considéré que comme du superflu.

Nous commencions à descendre. Nous avions à notre droite des vallées immenses et une grande chaine dont les sommets étaient couverts de neige et dont les nuages nous voilaient la base. A gauche, nous apercevions des lointains immenses, dont il était impossible de distinguer les détails à cause de la hauteur où nous nous trouvions. Après une heure de course, le chemin fit un coude, et nous nous mîmes à descendre plus rapidement. Nous étions sur une rampe à pic, où la route, pour être praticable, allait en serpentant jusqu'à la base de la montagne. C'était à donner le vertige. Après avoir fait encore une course d'une demi-heure au galop, nous nous retournâmes pour mesurer de l'œil l'espace parcouru, et nous ne pûmes nous empêcher d'être pénétrés d'admiration pour le tour d'adresse que nous venions de faire sans nous rompre le cou. Il est vrai que notre tarantasse était allé une fois se coucher dans un fossé, mais ce n'était qu'un détail sans importance, puisqu'il n'en était résulté aucun mal. Le danger auquel on échappe passe si vite!

Nous étions à la Nouvelle-Schamaki, située sur le versant opposé de la montagne que nous avions dû franchir en quittant la capitale du Chirvan. Rien de curieux dans cette ville, composée de quelques cabanes éparses au milieu des vergers, si ce n'est sa jolie situation. Les environs où l'on dit que la culture du mûrier pourrait réussir et même prendre de l'importance, sont stériles et insalubres. Sur la seule place de la ville, nous vîmes un boucher tatar assis à côté d'un tronc d'arbre dont il avait fait son étal. A chacune des branches il avait suspendu des morceaux de mouton qui sollicitaient des acheteurs. Autour de l'établissement, assis en cercle, une vingtaine de chiens attendaient patiemment les os dont le marchand ou la pratique voudraient bien les gratifier. Il eût fallu là le pinceau de Decamp.

Aussitôt les chevaux attelés, nous partîmes à travers le plus beau paysage du monde, et, suivis de notre escorte, nous arrivâmes à Noukha.

Noukha. — Les Lesghiens. — Mœurs des peuplades du Caucase. — La reconnaissance d'un vieux montagnard. — Traits d'héroïsme. — Arrivée à Tiflis.

Noukha, une des plus charmantes villes, ou plutôt le plus charmant village que j'aie vu de ma vie! Il est situé sous une forêt d'arbres gigantesques, ce qui fait que pendant la chaleur de l'été, — et elle est grande au Caucase[1], — on y jouit d'une température toujours fraîche. La principale rue sert de lit à une petite rivière, si l'on peut appeler ainsi les 15 ou 20 centimètres d'eau vive qui descendent de la montagne. Les autres rues sont aussi traversées par des ruisseaux qui arrosent les jardins.

Il n'y a qu'un inconvénient à Noukha, si séduisante d'ailleurs : c'est que les Lesghiens y font de fréquentes invasions, ce qui oblige à se promener avec le kangiar et les pistolets à la ceinture. Chaque maison est crénelée comme une forteresse; on y a toujours des chevaux sellés. Tous les soirs, les troupes de la forteresse sont sur pied, prêtes à tout événement. Le premier soin qu'on prit à notre arrivée fut de mettre une sentinelle devant notre maison, de peur que nous ne fussions enlevés pendant la nuit.

A notre première visite au bazar, qui est à ciel ouvert, comme la forteresse, nous vîmes des Lesghiens ennemis qui venaient vendre des draps indigènes, les seuls qui résistent aux arbres épineux du pays; d'autres vendent des armes, des cocons et de la soie filée. La Russie tolère ce commerce, en vue d'amener un rapprochement entre les Lesghiens et les Russes. L'industrie de la soie est la plus répandue sur le versant méridional du Caucase. Noukha possède une fabrique de tissus, une des plus importantes de la contrée. Un grand nombre d'ouvriers sont employés à la broderie des draps, des chaussures, des selles. Ce sont eux qui brodent une partie de ces magnifiques selles qu'on trouve dans tous les bazars d'Orient.

Nous avions reçu un excellent accueil du prince Tarkanoff qui depuis longtemps fait, pour le compte de la Russie, la guerre aux Lesghiens et commande le poste militaire de Noukha. Nous retournâmes, après notre visite du bazar, à l'habitation du prince. La nuit arrivait. Nous fûmes étonnés de trouver une quarantaine de soldats russes, tout équipés, dans la cour. Le prince nous expliqua que cette mesure de prudence, nécessaire en tout temps, était cette fois d'autant plus indispensable qu'on s'attendait cette nuit même à une attaque dirigée sur la fabrique de soie. Nous avions une excellente occasion de nous renseigner exactement sur ces montagnards, ennemis irréconciliables de la Russie : nous en profitâmes. En prenant le thé avec le prince et ses officiers, nous fîmes tomber la conversation sur les guerres du Caucase, sur les mœurs, les coutumes des terribles Lesghiens.

1. C'est vers le milieu de juin que commencent les chaleurs les plus intenses, pour continuer jusqu'aux premiers jours de septembre. Le thermomètre s'élève alors jusqu'à 40 ou 45 degrés de chaleur, et quelquefois même au delà. Les pluies deviennent une exception des plus rares, et quinze jours de soleil suffisent le plus souvent pour dessécher et brûler la brillante végétation de fleurs printanières qui a succédé aux neiges de l'hiver. Pendant ces trois mois de haute température, les steppes présentent un aspect des plus extraordinaires : la couche atmosphérique, en contact avec le sol, s'échauffe tellement sous les rayons du soleil, qu'on y observe le même phénomène que dans l'air ambiant d'un grand foyer; les effets du mirage se développent partout à l'horizon. On ne voit plus que d'immenses plaines desséchées, aux teintes grises et jaunâtres; nulle part aucune trace de vie; le silence est absolu. Ces chaleurs causent des souffrances insupportables aux voyageurs. Les animaux eux-mêmes subissent leur influence. Pendant la plus grande partie du jour, on voit partout les chevaux, moutons et bœufs, la tête entre les jambes, serrés les uns contre les autres, dans un véritable état de torpeur, et cherchant à se procurer mutuellement un abri contre l'ardeur du soleil. (Voir l'intéressant ouvrage de M. Hommaire de Hell sur *les Steppes de la mer Caspienne*.)

En ces temps de grande chaleur, les serpents sont tellement abondants dans les steppes, surtout dans ceux du Moghan, sur la route d'Élisabethpol, que pour empêcher les chameaux et les chevaux d'en être mordus, on prend la précaution d'entourer leurs jambes de cuir.

Les Lesghiens du Chirvan sont le même peuple que les Tatars dans le Daghestan. Quelle est leur origine? S'il faut en croire les conjectures des savants, ils seraient, comme les autres peuplades du Caucase, les héritiers de l'arrière-garde d'Attila, abrités depuis quinze cents ans dans les refuges inaccessibles de la montagne. Ils ont résisté pendant des siècles aux Turcs et aux Persans. Ils tiennent encore en échec la puissance moscovite, qui, dans le Caucase, a trois ennemis à combattre, le climat, la montagne et le Tchetchen.

Le climat, en effet, dont nous avons nous-mêmes senti la rigueur, est un obstacle à la continuité de la guerre et une protection pour les tribus caucasiennes. Aux grandes chaleurs succèdent les froids les plus vifs. Pendant l'hiver, il s'élève tout à coup des ouragans (appelés chasse-neiges ou métels) qui soulèvent des tourbillons de neige, interceptent complétement la vue, et font tournoyer sur eux-mêmes les hommes et les animaux, sans qu'ils puissent avancer d'un pas. Ces tourmentes se prolongent quelquefois des huit ou quinze jours. On dit que des troupeaux de chevaux et de moutons ont été ainsi entraînés, poussés sur les plages du littoral de la mer Caspienne et noyés dans la mer. Un journal russe affirmait qu'en 1827, les Kirguises avaient ainsi perdu, par suite d'un violent chasse-neiges, plusieurs milliers de chevaux, de bêtes à cornes, de brebis et de chameaux.

On conçoit que les hauteurs et les gorges du Caucase soient aussi pour les tribus indépendantes un secours qui leur permet de prolonger la lutte. Je me rappelle une relation russe où Schamyl, causant avec un parlementaire, envoyé du tsar, s'exprime ainsi : « Je ne dois pas me comparer, je le sais, à de grands souverains : je ne suis que Schamyl, un Tatare; mais mes boues, mes forêts et mes défilés me rendent plus puissant que bien des monarques. Si je le pouvais, j'enduirais d'huile sainte chaque arbre de mes forêts, et mêlerais de miel odorant les boues de mes chemins, tant j'en fais cas. Ces arbres et ces chemins font ma force. » Un jour il dut lui-même son salut aux flancs de ses montagnes. Toutes les issues étaient gardées par les Russes; il semblait qu'on dût le prendre dans la caverne où il s'était réfugié avec quelques-uns des siens. Mais cette caverne avait une ouverture sur le fleuve Koysou : avec quelques planches, les réfugiés firent à la hâte un radeau, le lancèrent sur le fleuve qui coulait au-dessous d'eux, sautèrent dessus et échappèrent ainsi à leurs ennemis (voy. p. 119).

Aussi les Russes s'efforcent-ils d'occuper le territoire des Caucasiens et de les refouler dans un cercle toujours plus étroit. Quand ils ont fait un pas en avant, quand ils se sont emparés d'un *aoul* (village), ils le brûlent, et si la situation est avantageuse, ils y établissent un fort. Cette ligne de forteresses va toujours s'allongeant, et des détachements la parcourent sans cesse. Néanmoins les Tchetchens[1] la franchissent journellement, descendent au galop dans la plaine, enlèvent quelques bestiaux, égorgent un ennemi sans défiance, et rentrent dans leurs retraites avant qu'on ait eu le temps de prendre les armes. Les Cosaques eux-mêmes sont souvent tués et pillés par eux; ils n'osent s'éloigner de leurs villages fortifiés. Le laboureur mène sa charrue, la carabine sur l'épaule. « Les amis de nos ennemis sont nos ennemis, » telle est la maxime des Lesghiens.

En 1854, les montagnards fondirent à l'improviste sur le château du prince David Tchavtchavadzé, le pillèrent, y mirent le feu et emmenèrent prisonniers les habitants du château, vingt et une personnes : parmi elles se trouvaient la princesse Anne Tchavtchavadzé, et sa sœur la princesse Varvara Orbéliani, petites-filles de Georges XIII, dernier souverain de la Géorgie, et dames d'honneur de l'impératrice. Les cinq enfants de la princesse Anne, malgré leur jeune âge, étaient au nombre des captifs. Il fallut faire un trajet de trois jours, tantôt à pied, tantôt à cheval, par des chemins affreux, au milieu des rochers et des broussailles, quelquefois dans le désordre d'une retraite ou d'une fuite au galop sous la fusillade des postes russes : la fille de la princesse y périt. Les prisonnières restèrent huit mois au pouvoir de Schamyl et furent enfin échangées, après de longues négociations, contre le fils de l'iman, qui était lui-même prisonnier des Russes.

J'ai été témoin des précautions qu'il est nécessaire de prendre contre ces hardis coups de main. Le prince Tarkanoff a un fils d'une douzaine d'années qui est constamment gardé à vue. On sait qu'au moindre relâchement de surveillance, les montagnards ne manqueraient pas de s'en emparer pour obtenir du prince une bonne rançon. Le jeune homme, d'ailleurs, s'exerce tous les jours au maniement des armes, et, malgré son âge, il est déjà en état de ne pas se laisser prendre facilement.

Quand les Lesghiens sont poursuivis et qu'ils ne peuvent pas emmener leurs prisonniers, ou bien quand ils n'ont pas l'espoir d'obtenir d'eux une rançon, ils les tuent, plutôt que de les abandonner. Ils ne leur coupent pas la tête, comme on le fait encore dans le Daghestan, mais ils emportent la main droite et en ornent la façade de leurs maisons (voy. p. 313). Ils ont soin d'embaumer les membres qu'ils veulent ainsi conserver. Les plus fervents vont les clouer à l'intérieur des mosquées.

La vengeance s'exerce chez les Lesghiens avec la même fixité de résolution, avec la même perfidie qu'en Corse. Rien n'est plus redoutable qu'un *abreck*, c'est-à-dire un montagnard qui a fait le serment de tuer un certain nombre d'ennemis qu'il fixe lui-même. M. Charles Reboul, qui a accompagné en volontaire le prince Bariatinski dans une expédition contre les montagnards du Caucase, s'exprime ainsi à cet égard : « Dès qu'un abreck a prononcé son terrible serment, il ne s'appartient pour ainsi dire plus; il est tout entier au but qu'il s'est proposé d'atteindre. Muni des provisions nécessaires à son

1. Les Tchetchens et les Lesghiens sont les Caucasiens de l'est, occupant la chaîne du Caucase du côté de la mer Caspienne. Ceux de l'ouest, à partir du défilé de Dariel jusqu'à la mer Noire, sont les Tcherkesses, en comprenant sous ce nom les Kabardiens, les Abschases et les Adighés.



Une soirée chez un riche Tatar, à Schamaki (voy. p. 307). — Dessin de Beaucé d'après Moynet.

existence pendant plusieurs jours, il va se poster sur un lieu de passage ou auprès de quelque forteresse. Là, blotti dans un buisson, invisible à tous les regards, il attend, comme un chasseur à l'affût, que le gibier humain s'offre à portée de son arme; son coup de feu lâché, il s'esquive furtivement, à moins que les circonstances ne lui permettent de dépouiller sa victime. L'abreck ne revient chez lui que pour renouveler ses provisions, et cette existence continue jusqu'au jour où son vœu est entièrement accompli. La prudence des Russes déjoue bien quelquefois ses projets; mais pour un abreck tué, combien de victimes de ce fanatisme ne compte-t-on pas!... Le Tchetchen tue pour voler avant tout; toutefois, si c'est un chrétien que sa balle a frappé, il espère que cet acte méritoire lui sera compté après sa mort. »

On ne peut lire de tels récits sans se représenter le Tchetchen comme un brigand, comme un barbare dépouillé de tout sentiment humain, dont l'extermination ne doit inspirer aucun scrupule, aucun regret. On se tromperait cependant, si l'on portait un tel jugement sur les peuples du Caucase. Après avoir montré la haine et la cruauté dans ces cœurs sauvages, il est juste d'y constater aussi certaines qualités chevaleresques, héroïques même, pleines de grandeur et de poésie. L'amour de la patrie, de leurs steppes et de leurs mon-



Porte d'une maison lesghienne (voy. p. 311, col. 2, ligne 41). — Dessin de Moynet.

tagnes est profondément enraciné dans ces âmes que la civilisation n'a pas encore amollies. On raconte l'histoire d'un jeune montagnard qui avait été enlevé dans son enfance par les Russes et qui servait dans l'armée du tsar[1]. Son intelligence et sa fidélité lui avaient valu les épaulettes d'officier. Il est un jour chargé d'une mission dans le Caucase. Il part, il revoit le Térek[2], le fleuve aimé des Tchetchens, et l'amour de son pays, qui n'était qu'endormi dans son cœur, se réveille tout à coup. Il n'a pas la force de quitter les steppes où ses pères ont vécu et où il respire l'air vivifiant de la liberté. Tous les charmes de la civilisation, l'honneur militaire lui-même n'y peuvent rien. Il écrit au tsar que la voix du fleuve l'a appelé et que ses pieds sont liés au sol natal.

Les Tchetchens ne sont pas étrangers au sentiment de l'amitié. Il arrive même que deux hommes, appartenant à des peuplades ennemies, pris d'une admiration réciproque pour le courage qu'ils ont déployé sous les yeux l'un de l'autre, se jurent fidélité. L'un d'eux s'en va passer plusieurs jours sous le toit de son *kounak* (ami), et l'on assure qu'il n'y a jamais eu d'exemple de trahison. Il arrive même, dit-on, que des officiers russes ont fait

1. Voir, dans la *Revue des Deux Mondes* (1853), un bel article de M. Saint-René-Taillandier sur la *Guerre du Caucase*.

2. Nous avons dit que le Térek prend sa source au pied du Kasbek, arrose le pays des Tchetchens, et se jette par plusieurs bras dans la mer Caspienne.

preuve de tant de bravoure, de tant d'intrépidité aux yeux de leurs ennemis, que ceux-ci conçoivent pour eux une sorte de respect superstitieux, les laissent se promener librement dans le pays et même pénétrer dans leurs villages.

Un voyageur, M. Wagner, rapporte, à propos des sentiments moraux qu'il a constatés chez les barbares caucasiens, un trait qui mérite d'être cité : Dans un engagement des Russes et des Tchetchens, un vieux montagnard avait été blessé et était resté sur le champ de bataille. Un chirurgien de l'armée russe le recueillit chez lui, le soigna et le guérit. Le prisonnier était si vieux, paraissait si faible, qu'on ne redoutait guère son évasion et qu'on ne jugeait pas nécessaire de le priver de sa liberté. Un jour qu'il semblait prier au bord d'un fleuve, il se jeta à l'eau et disparut. Cinq ans après cette aventure, un jeune Tchetchen se présenta chez le chirurgien qui avait autrefois sauvé la vie au vieux guerrier du Caucase, et il le supplia de le suivre : son grand-père, disait-il, était malade, et il allait mourir, faute de soins. Comme le chirurgien refusait, le jeune homme insista, supplia, et, à force de prières, obtint ce qu'il demandait. Ils partirent. Quand ils furent en chemin : « Prends mes pistolets, dit le jeune guide à son compagnon, et au moindre signe de trahison, tue-moi. » Arrivé chez le prétendu malade, le chirurgien reconnut en lui le vieillard qu'il avait autrefois recueilli et soigné. Il apprit que le camp russe devait être le lendemain attaqué et pillé par les montagnards : c'était pour lui sauver la vie que son hôte l'avait appelé avec tant d'insistance, et que maintenant, volontairement ou non, il le retenait dans sa cabane. Le lendemain, en effet, une bande de Tchetchens revint avec un riche butin et des prisonniers, et le chirurgien fut libre de retourner parmi ses compatriotes, sur un magnifique cheval que son hôte le força d'accepter. Depuis il n'entendit plus parler de son étrange bienfaiteur : la dette de reconnaissance était payée.

Mais le trait le plus saillant qui distingue les Caucasiens, c'est leur indomptable courage. Ils ne vivent que pour la guerre. Dès l'enfance, ils s'exercent à monter à cheval, à manier les armes. Bien que tous ne fassent pas partie de l'armée régulière, tous doivent être en état de défendre l'*aoul* et au besoin de se mettre en campagne. Les cavaliers réguliers (sous l'administration de Schamyl il fallait un cavalier par dix familles, les neuf autres devant fournir l'équipement et l'entretien) sont toujours armés et prêts à monter en selle. Voici le commencement d'une chanson circassienne : « Si tu songes aux fiançailles, que ta fiancée soit ton épée, et si tu as une dot toute prête, achète un cheval avec ta dot. » Les trois derniers chefs qui ont commandé les peuplades du Caucase ont fortifié et exalté leurs instincts belliqueux en y mêlant l'enthousiasme religieux. C'étaient des prêtres guerriers. Mollah-Mohammed transmit à Khasi-Mollah le glaive qu'il tenait de la volonté d'Allah. Khasi-Mollah périt en 1832, à Himry, couvert de blessures, sanglant, à genoux, priant et encourageant les siens; ses *murides* se firent tuer jusqu'au dernier[1]. Schamyl survécut, se sauva, et l'on sait qu'il fut non-seulement le chef militaire, mais encore le prophète du Caucase. « Mahomet est le premier prophète d'Allah, Schamyl est le second prophète ! » Tel était l'unique article de foi des Tchetchens et des Tchetkesses[2]. Voici un fait qui s'était passé quelque temps avant notre arrivée et qui peint l'héroïsme des Lesghiens : Les Russes assiégeaient l'aoul de Bégitte (dont le dessin, qui m'a été donné par un des officiers présents à l'action, est d'une parfaite exactitude). La résistance était aussi opiniâtre que l'attaque était terrible. Les murs de l'aoul tombaient à vue d'œil sous les boulets des Russes. Tout à coup les assiégés arborèrent le drapeau parlementaire. Le feu cessa de part et d'autre, et l'on vit s'avancer vers les lignes impériales deux guerriers lesghiens avec une femme portant dans ses bras un objet enveloppé de linges, dont on ne distingua pas d'abord la nature. Les deux parlementaires et la femme arrivèrent auprès de l'officier supérieur, qui leur demanda le but de leur démarche. L'un des hommes dit qu'ils voyaient bien qu'ils étaient perdus, qu'eux et leur village allaient tomber au pouvoir des Russes, mais qu'ils aimaient mieux mourir que de se rendre. Tandis qu'il parlait, la femme s'était avancée et avait découvert l'objet qu'elle portait : c'était un enfant nouveau-né. « Avant de mourir, reprit le guerrier, nous venons vous demander s'il ne se trouverait pas quelqu'un parmi vous qui voulût prendre et adopter ce petit enfant, dont voici la mère; nous ne voudrions pas le voir périr avec nous. »

On accepta l'enfant, avec promesse de l'élever, puis, quelques instances que l'on fit auprès de ces malheureux pour les engager à se rendre, à sauver leur vie, ils s'en allèrent tous trois et regagnèrent leur village. Le combat recommença avec acharnement de part et d'autre; enfin l'aoul fut emporté et incendié. Personne ne s'était rendu.

Ne conçoit-on pas que le poëte russe Lermontof, envoyé comme officier à l'armée du Caucase, ait conçu une vive admiration pour de tels hommes, et les ait pris, ainsi que la nature grandiose où ils vivent, pour sujet de ses chants?

« Salut, Caucase au front blanchi !... O libre terre des

1. Les *murides* entourent le chef; ils forment le corps des lévites, les disciples du prophète, et en même temps l'élite de l'armée.

2. L'islamisme est maintenant la religion dominante chez les Caucasiens. Le christianisme s'est introduit, dit-on, vers le cinquième siècle chez les Tcherkesses et y a régné jusqu'au dix-huitième. C'est alors qu'un aventurier, émissaire de la Turquie, suivant l'opinion des Russes, Scheick-Mansour, y vint jouer le rôle de prophète et y répandit l'islamisme. Le nom de Scheick-Mansour est vénéré chez les Tcherkesses; leurs poëtes le célèbrent dans leurs vers. « Je chante, dit le poëte et théologien Khouli-Khan, je chante Scheick-Mansour, le héros fort, le grand semeur des champs de la croyance. Sans tache dans la vie de chaque jour et terrible au milieu de la bataille, il a ouvert le chemin de la vérité à tous les peuples du Caucase, aux Tcherkesses et aux Kabardiens, comme aux Lesghes et aux Tchetchens. Sa langue répand les germes sacrés, ses yeux dissipent la nuit de l'erreur, son épée étincelante déroule les œuvres de la foi. De pays en pays il s'avance en triomphe, fécondant le champ de l'islam avec le sang impur du Moscovite. Des bords de la mer Caspienne jusqu'aux bords des Adighés, c'est lui qui fait flotter l'étendard de Mahomet. »

montagnes, tu es sauvage, mais que tu es belle! Tes hauteurs escarpées sont des autels, et quand les nuages du soir volent de loin sur tes cimes, tantôt c'est comme une vapeur bleue qui t'enveloppe, tantôt on dirait des ailes flexibles qui se balancent au-dessus de ta tête, tantôt on croit voir passer des ombres ou se dresser des fantômes, de ces fantômes qui apparaissent dans les songes.... cependant que la lune brille solitaire dans les bleus espaces du ciel. Combien j'aime, ô Caucase, et tes belles filles sauvages, et les mœurs guerrières de tes fils, et, au-dessus de tes sommets, les profondeurs transparentes de l'azur, et la voix terrible, la voix toujours nouvelle de la tempête, soit qu'elle mugisse sur tes hauteurs, soit qu'elle gronde au fond de tes abîmes, une clameur éveillant au loin une clameur, comme le cri des sentinelles au sein de la nuit.

« Sauvages sont les races de ces sauvages abîmes. C'est dans la lutte qu'ils naissent et pour la lutte qu'ils grandissent. L'enfant entre dans la vie en combattant; en combattant l'homme achèvera sa tâche. Ils n'ont qu'un mot d'ordre : l'ennemi! le Russe! C'est avec ces mots-là que la mère, son enfant sur les genoux, lui souffle au cœur une courageuse épouvante. Aussi l'enfant même, le faible enfant, ne connaît pas de merci. Fidèle est l'amitié, plus fidèle encore est la vengeance. Là il ne coule pas une goutte de sang qui ne soit vengée à l'heure dite. Mais l'amour aussi, comme la haine, est un amour sans mesure. »

Il est impossible de voir les Lesghiens sans être frappé de leur noble aspect. « C'est ainsi que je me représente, dit M. Wagner, un Cid Campéador, un Franz de Sikkingen, un chevalier Bayard. » Ils portent un costume moins sombre que les Tatars du Daghestan. Il se compose d'une tcherkesse de drap jaune, gris ou blanc, avec les deux rangées de cartouches sur la poitrine, par-dessus une bechemette en soie rouge, de guêtres bordées d'argent et d'une chaussure sans semelle, commode pour des gens toujours à cheval. Ils ont pour coiffure un large papak blanc ou roux. Mais ce qui relève singulièrement leur costume, ce sont les armes étincelantes dont ils sont couverts, fusil, pistolets, kangiar et schaska. Quelle que soit la simplicité du reste de l'habillement, si le maître n'est pas riche, les armes sont toujours magnifiques. S'il veut avoir un kangiar (poignard), par exemple, il achètera d'abord la lame, puis le fourreau; puis, quand il le pourra, il fera mettre une garniture d'argent d'abord au manche, ensuite sur toute la surface du fourreau. Il en sera de même pour toutes les autres armes. Il est rare que leur propriétaire les ait achetées avec tous les ornements dont on les voit chargées. Leur embellissement est son œuvre de prédilection, sa préoccupation constante.

Pendant que nous étions à Noukha, on nous présenta un Caucasien appartenant à la curieuse peuplade des Oudiouks. Cette tribu se compose de trois à quatre mille familles, qui parlent une langue à part, sans analogie, dit-on, avec aucune langue connue. Leur histoire se perd dans la nuit du passé. Ils ne savent d'où ils viennent, ils n'ont jamais été, aussi loin que remontent leurs souvenirs, ni plus ni moins nombreux.

Celui qu'on nous a présenté, interrogé par nous sur son origine, répondit que les Oudiouks descendent probablement d'un des petits-fils de Noé, resté en Arménie après le déluge, et que leur langue est sans doute celle des patriarches.

Les Oudiouks habitent deux villages à une trentaine de verstes de Noukha. Un certain nombre d'entre eux ont adopté la religion musulmane; d'autres les cultes grec et arménien.

Le Caucase avec ses vallées profondes et ses plateaux inaccessibles a été de tout temps un refuge pour les persécutés. Dans le centre de la Circassie on retrouve encore des descendants de nos anciens croisés, portant la croix blanche sur la poitrine, le casque, le bouclier et l'épée en croix. Le seul progrès accepté par eux est le long fusil garni en argent et dont la batterie est à silex : le fusil à pierre est, d'ailleurs, le seul adopté dans tout le Caucase, malgré l'exemple de l'armée russe qui se sert du fusil à percussion.

Le lendemain de notre visite au bazar et de la soirée que nous avions passée chez le prince Tarkanoff, nous fîmes, accompagnés d'une bonne escorte, une excursion dans l'intérieur des montagnes. Je voulais dessiner quelques aouls fortifiés, car de ce côté du Caucase ils ont une physionomie toute particulière. Chaque maison est crénelée, et le toit est une terrasse, ce qui permet à ses défenseurs de se porter facilement d'un toit sur un autre. Les ruelles sont très-étroites et d'un accès difficile. Ces villages sont presque tous construits sur des hauteurs, et un grand nombre d'habitations sont situées à pic sur des escarpements qui dominent l'abîme; les balcons sont soutenus par de mauvaises charpentes. On dirait que les habitants choisissent à plaisir les lieux les plus dangereux, mais en même temps les plus inaccessibles, sans doute afin d'éviter les surprises.

Quoique Noukha soit une place de guerre, exposée à des alertes continuelles, ses habitants n'en aiment pas moins le plaisir. Nous assistâmes à une soirée où les dames dansèrent les danses du Caucase et quelques contredanses françaises. Nous eûmes aussi le spectacle d'une danse indigène exécutée par trois hommes, l'un armé ou orné de deux massues, le second d'un arc dont la corde était chargée d'anneaux de fer, et le troisième porteur de ses grâces personnelles. Ces trois gaillards se trémoussèrent pendant une heure entière sans paraître le moins du monde fatigués; il semblait pourtant, au train dont ils y allaient, que l'homme le plus robuste n'y eût pas résisté.

On nous donna ensuite le spectacle d'une lutte, qui fut en tout semblable à celles que l'on peut voir en France.

Puis vint un combat de deux béliers. Ils échangèrent des coups de tête à défoncer une locomotive, puis l'un des deux tourna bride et fut reconduit par son adversaire d'une telle façon qu'il devra s'en souvenir toute sa vie, si toutefois il n'a pas trépassé le lendemain.

Je ne veux pas oublier de citer parmi les merveilles de



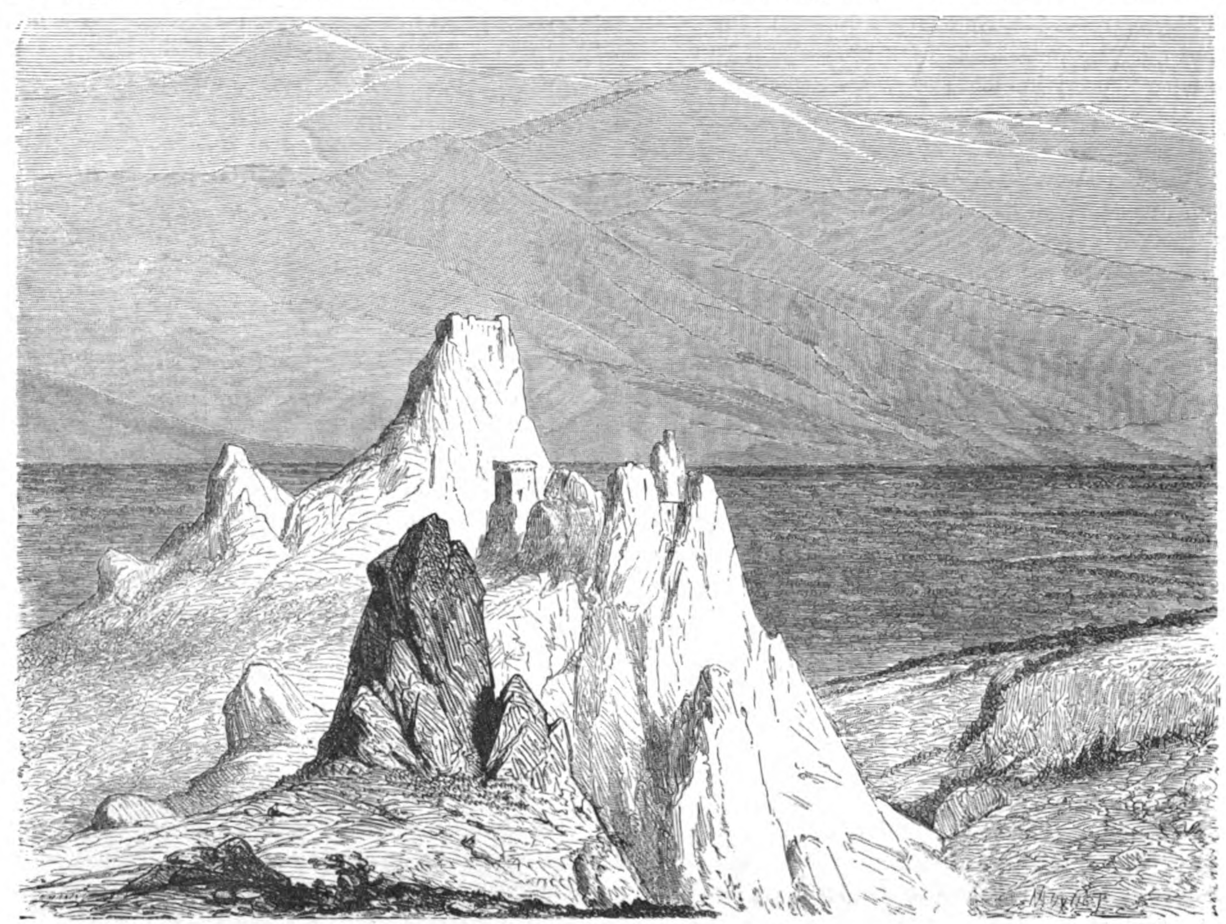
La vallée de Noukha. — Dessin de Moynet.

Noukha le petit palais persan situé dans l'enceinte de la forteresse : il a été construit par le dernier khan, peu de temps avant la conquête russe. Il est orné à l'intérieur et même à l'extérieur d'une multitude de petites glaces qui pendent comme des stalactites de cristal.

Si nous n'avions été forcés d'aller en avant, nous serions restés à Noukha. C'est là un des coins de la terre où l'on voudrait fixer sa vie, et je comprends que l'on se soit si souvent disputé ce charmant pays. Enfin il fallut se décider, et encore ne partîmes-nous que dans l'après-midi. Nous avions voulu, avant de nous éloigner, revoir une dernière fois ce qui nous avait tant séduit, et nous ne fîmes ce jour-là qu'une station. Nous couchâmes à Babarasminskaia, à douze verstes de Noukha, qui se trouvait encore en vue et vers laquelle nous ne cessions de tourner les yeux.

Le lendemain nous gagnâmes tout d'une traite Tzarki-Kalotzy, poste militaire très-important. Nous devions voir, à côté, le château de la fameuse reine Thamara. La reine Thamara est devenue un personnage légendaire dont on mêle le nom à tout ce qui se voit ou se raconte dans le pays. Tous les événements obscurs, dont la tradition perpétue le souvenir, lui sont attribués. Toutes les ruines ont été ses palais.

Ce qui est incontestable, c'est que le château est dans une situation magnifique. Il domine toute la vallée de l'Amazan. C'est ce qu'on peut appeler sans métaphore un nid d'aigle. Aucun souvenir, aucune légende ne nous apprend son passé. Les ruines parlent seules, et racontent à l'imagination charmée la plus émouvante des histoires.



Château de la reine Thamara. — Dessin de Moynet.

Non loin de Tzarki-Kalotzy, on voit deux rochers qu'on appelle la montagne d'Élie. C'est de là que, selon la tradition, le prophète est monté au ciel.

Nous repartons. Le paysage continue d'être magnifique. Nous avons toujours à notre droite la grande chaîne du Caucase. Le lendemain, le paysage change d'aspect; les arbres deviennent plus rares; la campagne se dépouille de plus en plus. Nous courons à toute volée sur des plateaux sans verdure, dans des gorges désolées, et pourtant nous sommes en Géorgie, et nous approchons de sa capitale.

Tiflis. — Les campagnes environnantes. — Aspect de la ville. Le caravansérail.

Nous avions grande hâte d'arriver à Tiflis, mais à la station de Magorskaïa, nous nous vîmes dans l'impossibilité de poursuivre notre route. Ce qui nous était déjà arrivé vingt fois dans le cours de notre voyage se renouvela. On manquait de chevaux. Une dizaine de voyageurs attendaient comme nous.

Le smatritel (maître de poste) nous tourna le dos sans façon quand nous lui adressâmes notre requête. Nous étions arrivés sans escorte (depuis la dernière sta-

tion, le danger n'existant plus, nous voyagions seuls), et cette circonstance faisait que ce brave fonctionnaire nous prenait pour des gens de peu d'importance.

Nous étions trop habitués à de pareils procédés pour y prendre garde, et nous prîmes la résolution de nous servir nous-mêmes. Nous allâmes aux écuries : elles étaient vides. Il n'y avait dans la cour que les chevaux qui nous avaient amenés. Force nous fut donc de rentrer dans l'unique salle de la station, nous résignant à passer vingt-quatre heures, et peut-être plus, avec nos nouveaux compagnons.

On fait vite connaissance quand on est frappé d'une même infortune. Notre premier soin fut de nous consoler en soupant ensemble. Nous mîmes en commun les provisions que chacun de nous avait apportées, et, pendant ce repas improvisé et tout fraternel, nous liâmes conversation. Nous ne fûmes pas longtemps sans apprendre que le smatritel était un parfait voleur, rançonnant de son mieux les voyageurs, et surtout les voyageurs impatients, ce qui confirma les soupçons que nous avions déjà conçus en voyant la facilité avec laquelle on nous avait laissé visiter les écuries.

Je sortis doucement avec Kalino, notre interprète, et nous allâmes fureter partout. Ce ne fut pas peine perdue, car nous découvrîmes bientôt un grand hangar, dont la porte basse avait d'abord échappé à notre attention. Nous l'ouvrîmes : quatorze chevaux s'y trouvaient rangés. Comme ce pouvaient être des chevaux appartenant à la poste précédente et se reposant avant de se remettre en route pour y retourner, nous les tâtâmes sous le ventre afin de savoir s'ils étaient en sueur, ce qui aurait confirmé notre supposition : ils étaient parfaitement secs. Nous en fîmes sortir immédiatement six. J'ai oublié de dire que le maître de poste nous avait offert d'en envoyer emprunter à des paysans moyennant une somme qui nous avait paru fort exagérée. Quand il nous entendit sortir et vit à quelle occupation nous étions en train de nous livrer, il accourut en fureur. Il fallut donc en venir à lui donner des explications, ce dont Kalino se chargea avec l'aide d'un excellent fouet dont il avait eu la précaution de se munir. En quelques minutes, l'affaire était arrangée ; mais comme nous n'avions pu nous mettre d'accord sans troubler un peu le silence, nous avions attiré l'attention des autres voyageurs, qui, à leur tour, s'emparèrent des huit chevaux qui restaient. Nous partîmes, accompagnés des bénédictions de tous ceux qui avaient pu faire atteler leurs telègues.

Nous voyageâmes toute la nuit par des chemins affreux. Ce ne fut que dans la journée du lendemain que nous aperçûmes une vallée, dans laquelle un peu de vapeur et quelques points blancs, se détachant sur l'uniformité du fond, nous annonçaient la ville de Tiflis.

Nous ne l'aurions pas crue si près, malgré notre grand désir d'arriver, car le pays qui nous entourait donnait une idée peu satisfaisante de ces belles campagnes géorgiennes que notre imagination avait d'avance ornées de tant d'attraits. Nous n'avions sous les yeux qu'un sol inculte, désert, une terre aride et comme brûlée ; pas un arbre ; aucune de ces habitations de plaisance qui ordinairement environnent une grande ville. On eût dit que la guerre venait de passer par là et avait laissé partout des traces de ses ravages. Et, en effet, la pauvre Tiflis a été bien des fois saccagée. Elle s'est relevée, tous les jours la population s'est augmentée, son commerce a prospéré ; mais les forêts et les belles campagnes qui l'entouraient, où sont-elles et quand les reverra-t-on ? Quand la nature et la civilisation, poursuivant en paix leur œuvre réparatrice, rendront-elles à ce pays sa richesse et sa beauté ? Peut-être la domination russe lui procurera-t-elle enfin la sécurité nécessaire à l'exploitation du sol, tous le désirent, tous l'espèrent ; mais il faut l'aide du temps et des circonstances ; le bien ne se crée pas à volonté, il veut de lentes et persévérantes préparations. Je reviendrai sur cette question, qui est une de celles qui préoccupent le plus le visiteur étranger à la vue de cette contrée si favorisée de la nature et si abandonnée des hommes. Pour le moment, ce qui nous intéressait avant tout, c'était d'arriver, de trouver une maison, et surtout un lit ; car depuis trois mois, c'était un objet de luxe auquel nous n'avions pas pu prétendre.

Nous arrivâmes donc au grand galop sur le sommet de la dernière colline qui nous cachait Tiflis, et tout à coup le spectacle changea. Nous jetâmes tous trois un cri d'admiration. Au fond de la vallée nous apercevions la Koura[1] et la ville, avec ses maisons bâties sur les deux versants de la montagne, perchées les unes au-dessus des autres, quelques-unes accrochées et comme cramponnées aux rochers, accessibles seulement par des chemins à pic presque impraticables ; maisons russes, persanes, arméniennes ; çà et là des églises, différant entre elles comme les cultes auxquels elles sont consacrées ; tout cela formant l'ensemble le plus pittoresque et le plus amusant qu'on puisse imaginer, mais désespérant pour ceux qui n'aiment que les rues longues de six kilomètres et les maisons alignées au cordeau.

Nous descendîmes toujours en courant, et à chaque pas notre admiration augmentait. Les détails répondaient à l'ensemble. Nous étions éblouis de tous ces costumes aux mille couleurs. Nous traversâmes une grande place pleine de Persans, d'Arméniens, de Géorgiens, avec leur tournure de grands seigneurs ; de Mingréliens élégamment coiffés de leur fronde dont ils ont fait une parure nationale. Voici maintenant des Géorgiennes enveloppées d'une grande étoffe blanche, qu'elles portent comme les Espagnoles leurs mantilles ; des Tatars, des Lesghiens, des Kurdes, des Russes, et, au milieu de cette foule, des cavaliers suivis de leurs noukers, faisant briller au soleil, maîtres et serviteurs, leurs armes magnifiques ; des chameaux chargés de marchandises, et jusqu'à des mendiants qui, drapés dans leurs loques aux couleurs éclatantes, pittoresques même dans leur misère, concourent à compléter cet incomparable spectacle.

1. Le Kur de nos géographes, le Cyrus des anciens.

Notre tarantasse traversa tout ce monde pour arriver sur la place du Théâtre, où notre domicile a été préparé par les soins d'un de nos compatriotes, le baron de Finot, consul de France à Tiflis.

Notre première journée fut consacrée au repos et à la causerie. Nous apprîmes qu'il y avait à Tiflis une colonie française montant à cent cinquante-trois personnes, que le théâtre donnait le soir même l'opéra des *Lombards*, et que nous devions assister à la représentation. Après cinq mois de course dans les steppes et les montagnes, cinq mois d'une existence aventureuse et sauvage, on ne peut se figurer combien ce retour à la vie civilisée nous fut agréable.

Nous nous attendions à trouver un théâtre un peu primitif, tout au plus comparable à la modeste scène d'une petite ville de province ; nous fûmes bien surpris en pénétrant dans une des plus jolies salles que nous eussions vues.

Jamais décoration plus élégante n'est sortie, je crois, de l'imagination d'un artiste. La décrire est chose à peu près impossible. Le peintre s'est inspiré de l'architecture persane, qu'il a su approprier aux besoins de cette chose toute moderne qu'on appelle un théâtre.

C'est au prince Gagarine que Tiflis doit cette merveille ainsi que les peintures murales de l'église de Saint-Sion, qu'il a exécutées lui-même.

Le prince ne s'est pas contenté du nom que le hasard de la naissance lui a donné, il a voulu l'illustrer encore par lui-même, et diverses publications, traitées avec un incontestable talent, l'ont fait connaître de toute l'Europe.

Nous rentrâmes après le spectacle ; nous avions besoin de repos. Nous n'avions pas vu un lit depuis notre départ de Moscou ; nous comptions bien profiter de celui qui s'offrait enfin à nous et nous savourions d'avance la douceur de notre première nuit. O vanité des espérances humaines ! Malgré l'audition de l'opéra des *Lombards*, nous dormîmes fort mal ; notre sommeil fut troublé par le souvenir récent de nos courses dans les steppes et les montagnes. Pour mon compte, je fus toute la nuit à cheval, avec les Lesghiens et les Tatars à mes trousses, me battant avec les uns, roulant au fond des ravins en voulant échapper aux autres. Je me réveillai le matin bien plus brisé que je ne l'étais la veille ; voilà comme je passai cette première nuit de laquelle je me promettais tant de délices et que j'appelais de tous mes vœux depuis si longtemps !

Levés de bonne heure et quelque peu courbaturés, nous nous mîmes de suite en campagne, avides de visiter en détail ce que nous n'avions qu'entrevu la veille et de confirmer nos premières impressions.

Il est incontestable que si l'on se place au point de vue moderne, si l'on n'admire une ville que pour ses rues régulièrement tracées et ses maisons monumentales parfaitement alignées, on aura le droit de ne pas se déclarer satisfait de l'intérieur de Tiflis.

Mais pour des artistes qui cherchent le pittoresque, qui préfèrent la fantaisie, l'imprévu, à la correction la plus géométrique, Tiflis est certainement une merveille.

La ville, comme je l'ai dit, borde la Koura, qui la sépare en deux parties reliées par des ponts. Chaque maison s'est perchée comme elle a pu sur un sol qui va s'élevant, en partant du fleuve, non par une pente continue plus ou moins rapide, mais par bonds et soubresauts, ce qui fait que, dans certains quartiers, au-dessus du toit d'une maison, on aperçoit la base d'une autre. Quelques-unes ont pu profiter de la disposition du terrain pour s'y adosser si parfaitement que l'œil ne les en distingue plus et qu'elles ont l'air de faire partie du roc lui-même. Presque toutes ces maisons ont une terrasse pour toiture et des balcons faisant tout le tour de l'habitation à chaque étage. Dans la partie haute, quelques habitations aristocratiques se sont rangées parallèlement sur des terrains plus favorablement disposés. Le grand boulevard où se trouve le palais du prince Bariatinsky affecte la ligne droite sur une assez grande longueur ; il est planté d'arbres et offre une très-belle promenade, mais c'est à peu près le seul endroit de la ville qui ait renoncé aux caprices de la fantaisie pour prendre une apparence d'ordre et une tournure officielle. Revenons à la ville basse, à la vraie ville géorgienne.

En quittant la place du Théâtre, on descend une rue tortueuse, bordée de chaque côté de boutiques, où le maître confectionne et vend lui-même ses produits. En première ligne viennent les armuriers, qui étalent des quantités de lames, de schaskas ou de kangiars, des pistolets et des fusils ornés d'argent avec des damasquinures brunies d'un travail merveilleux. Presque tous ces dessins sont de style byzantin et d'un goût parfait. Si vous vous présentez pour acheter, l'homme quitte sa forge, fait affaire avec vous et retourne à son travail. Il fabrique et vend par lui-même, et ne se sert jamais d'intermédiaire.

Il en est de même des autres industriels : le fabricant de bonnets géorgiens en peau de mouton d'Astrakan, le tailleur qui fait les tchermesses et les bechemettes ; tous sont à la fois fabricants et marchands.

A mesure qu'on descend et qu'on s'avance vers la Koura, les professions changent successivement, car elles sont à peu près divisées par groupes et parquées séparément comme elles l'étaient chez nous au moyen âge. Si les rues avaient des dénominations, on pourrait les appeler du nom de la profession qu'on y exerce, et quand Tiflis, devenue tout à fait une capitale, mettra des numéros à ses maisons et des étiquettes à ses rues, on aura, comme à Paris, la rue des Fourreurs, la rue des Tailiandiers, la rue des Orfévres, qui n'ont pas eu d'autre origine.

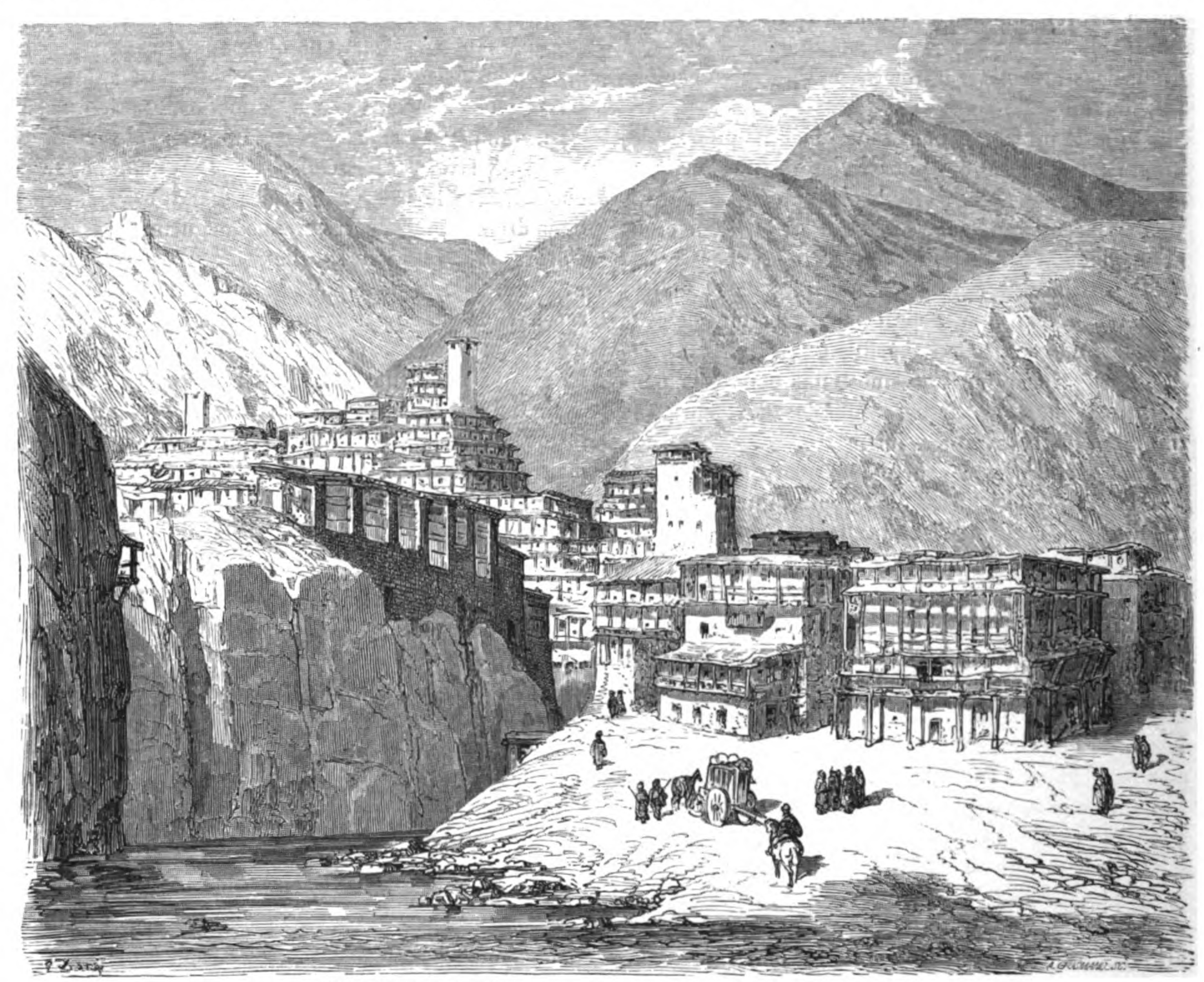
La rue des marchands de vins offre un spectacle assez original. Le tonneau étant un objet inconnu en Géorgie, c'est dans des outres de peau de buffle ou de mouton qu'on renferme le vin, et rien n'est plus curieux que de voir ces peaux gonflées ayant conservé presque la forme primitive de l'animal auquel elles ont appartenu.

Une chose non moins singulière, c'est la manière dont on transporte l'eau dans les rues de Tiflis. Un cheval

porte sur son dos deux récipients faits de peaux de buffle, en forme de cône allongé et se terminant par deux espèces de tubes ayant chacun quelque analogie avec la trompe d'un éléphant. Ces cônes sont remplis d'eau et les deux trompes se relèvent sur le dos du cheval. Quand l'animal est arrivé devant la maison de la pratique, son conducteur introduit l'extrémité de la trompe dans le vase qu'il veut remplir, et l'eau passe ainsi du dos du cheval chez le client.

Il y a moins de fatigue à voiturer l'eau de cette manière qu'à la porter avec des seaux, et le Géorgien cherche avant tout à ne pas se fatiguer. Mais toute la peine qu'il s'épargne retombe sur le malheureux cheval. Quand la pauvre bête a fait ce métier pendant quelque temps, sous l'action de l'eau qui s'échappe de l'appareil incessamment remué et le plus souvent en mauvais état, sa peau perd peu à peu tout son poil. Rien de plus pitoyable que l'aspect de ces animaux.

Les boutiques de marchands de fruits méritent une mention particulière. Elles offrent un coup d'œil des plus agréables. Au lieu d'être entassés au hasard, les fruits sont disposés en guirlandes mêlées de feuillages, ce qui, sous les étoffes ou bannes qui mettent la rue presque complétement dans l'ombre, produit un charmant effet.



Aoul lesghien de Bégitte (voy. p. 314 et 315). — Dessin de Doré d'après Moynet.

Nous arrivons au caravansérail, grand bâtiment destiné à abriter les nombreuses caravanes qui arrivent à Tiflis.

Ici nous avons sous les yeux les marchands proprement dits et un commerce bien autrement important que celui des modestes fabricants des rues. Ces marchands sont, pour la plupart, Arméniens. Tous les produits sortent des manufactures, et les boutiques où on les voit réunis ne sont plus que des magasins de vente. Malgré leur médiocre apparence, les affaires s'y ont en grand, et il est telle de ces petites boutiques, parmi les plus étroites, les plus obscures, qui renferment des sommes considérables en marchandises. C'est là que tous les produits de l'Orient se donnent rendez-vous; vous êtes à même, en les passant en revue, d'étudier l'industrie des peuples de l'Asie, et de savoir réellement si nous, Occidentaux, nous pouvons nous flatter justement d'être en progrès sur tous les points.

MOYNET.

(*La suite à la prochaine livraison.*)





DE TIFLIS A LA MER NOIRE. — Vue de Tiflis. — Dessin de Therond d'après une photographie.

VOYAGE A LA MER CASPIENNE ET A LA MER NOIRE[1].

III

DE TIFLIS A LA MER NOIRE.

1858

(INÉDIT. — TEXTE ET DESSINS DE M. MOYNET.)

Les bazars de Tiflis. — Les tapis persans et ceux du Korassan. — Les soieries. — Importations françaises. — Les bains. Tiflis pendant la nuit.

Au bazar de Tiflis, on compte par milliers les tapis persans : c'est à peine si nous en avons vu deux qui fussent mauvais de dessin ou de couleur; tous sont harmonieux de ton. Ce n'est pas qu'on s'abstienne d'y introduire des couleurs éclatantes, mais elles sont habilement disposées de manière à ne jamais fatiguer le regard. Il est à remarquer que les Persans ne se préoccupent pas, dans la décoration, d'imiter avec une scrupuleuse correction la nature et de modeler exactement les objets qu'ils veulent représenter. Pour figurer une fleur, il leur suffit d'un ton ou deux délicatement posés sur le fond; ils ne tiennent pas, comme nous, à ce qu'elle ressorte du tapis par le contraste des ombres et des lumières. Ils cherchent avant tout l'effet général.

Comme nous interrogions le marchand sur la qualité des tapis persans comparée à celle des nôtres, il nous mena dans son arrière-boutique et nous montra sur le sol plusieurs tapis étendus, dont l'un était français. La pièce où nous étions servait de salle à manger et en quelque sorte de salle commune : le tapis français était presque entièrement usé et passé; les autres avaient encore tout leur éclat : il nous assura que cependant ils avaient tous été posés sur le plancher le même jour. Ce fait nous fut confirmé par plusieurs autres personnes.

Nous vîmes aussi et nous achetâmes au bazar des tapis du Korassan. Ils sont en feutre, avec des espèces d'incrustations en laine de couleur. Bien qu'ils se vendent à très-bas prix, ils n'en sont pas moins très-chauds et très-beaux. Cette fabrication est complétement inconnue en France.

L'industrie des étoffes de soie persanes et turques s'étale aussi dans tout son luxe à Tiflis. Mais nos soieries sont préférées par les dames géorgiennes et russes. Toutefois quelques étoffes pour meubles, d'un dessin fort original, mériteraient d'être importées chez nous.

Nous avons visité deux autres bazars où l'on voit les produits de la Perse, de la Mongolie, de la Chine, de la Turquie, de la Sibérie, de la Russie, entassés les uns près des autres. Dans ce concours des industries de tant de peuples, l'Europe ne figure que par quelques rares échantillons. Moscou seul cherche à y écouler ses imitations de mauvaise qualité. Les autres marchandises sont arrêtées par la douane qui les charge de droits excessifs. Cependant quelques-uns de nos compatriotes se sont aventurés jusqu'à Tiflis, et les marchandises françaises commencent à pénétrer dans le pays. C'est le luxe des femmes qui les attire. Les belles Géorgiennes n'ont pas renoncé à leur costume du moyen âge, mais leur robe et le large ruban qui forme une des parties essentielles de leur parure, viennent des ateliers de Lyon. Peu à peu, d'autres objets les ont tentées, et la colonie française tend à s'accroître.

En sortant des bazars, on passe sur un pont de bois qui traverse la Koura. A gauche, si l'on jette un coup d'œil vers la rivière, on aperçoit une grande place sur le sable, où sont campés trois ou quatre cents chameaux. Ce sont les véhicules qui servent au transport des marchandises vendues, et qui attendent les ordres des clients. On parle d'établir un chemin de fer qui les dépossédera de leurs fonctions.

Au delà s'étendent les faubourgs d'Avlabari et d'Isui, dominés par la forteresse et par la plus vieille église de Tiflis.

Nous passons sur une place où se tient tous les dimanches un grand marché de bric-à-brac : je ne connais pas d'autre mot dans notre langue pour exprimer cet étrange assemblage, cet étalage bizarre d'objets de toute provenance, brillants débris de l'opulence ou tristes reliques de la pauvreté, que la vétusté a fait descendre au même rang. Toutes les fantaisies de l'Orient se trouvent réunies sur cette place. Qu'on juge de la bonne fortune qui s'offrait à nous ! Que de précieuses trouvailles ! Combien d'ateliers n'aurait-on pas décorés avec tous ces trésors, et de quelle façon originale ! Quel malheur de ne pouvoir tout emporter ! Dans notre enthousiasme, nous choisissions, nous achetions toujours ; nous ne réfléchissions pas que nous allions grossir considérablement notre bagage déjà fort embarrassant, et que nous pourrions avoir à nous en repentir.

Nous recommençâmes ensuite nos pérégrinations. Ti-

1. Suite et fin. — Voy. p. 113 et 305.

philis-Kalaki, c'est-à-dire la ville chaude (nom qu'elle doit à ses bains), remonte à la plus haute antiquité, mais comme toutes les positions importantes, elle a été le jouet des ambitions et a eu à subir de nombreuses vicissitudes. Rebâtie, en 489, par Verktang-Gourgaslan (le loup-lion), elle fut bientôt détruite de nouveau et de nouveau reconstruite par l'émir Agarian.

Aujourd'hui Tiflis a soixante mille habitants, des palais, des églises, et, sous la protection de la Russie, elle marche à de nouvelles destinées. Sa situation est une garantie de développement et de progrès. A côté de la vieille ville perchée sur un terrain inégal et qui offre aux yeux des aspects si pittoresques, les gouverneurs du Caucase, depuis le général Yermoloff, ont puissamment aidé à la construction d'une cité nouvelle. De vastes places, de belles rues ont été tracées, et on a déjà bâti en grand nombre d'élégantes maisons persanes, avec balcons à chaque étage et faisant le tour du bâtiment. Tous les jours la population augmente. A notre passage, un grand hôtel français venait de s'ouvrir.

Le soir, nous mimes à exécution notre projet de nous rendre aux bains persans : ils sont situés à l'extrémité de la ville.

Les eaux thermales de Tiflis n'ont pas toutes la même température. Les unes ont 30, 35 degrés de chaleur, d'autres 40; il y en a qui s'élèvent jusqu'à 60 degrés. Elles coulent naturellement du flanc de la montagne.

A l'endroit où elles sortent de terre, on a construit de grands bâtiments divisés en plusieurs salles carrées surmontés d'une coupole par laquelle pénètre la lumière.

La salle centrale est plus vaste que les autres. C'est là qu'on se déshabille et que l'on fait la sieste en commun. On peut, si l'on veut, mais à la condition de payer, avoir une salle à part avec des lits. On y arrive après avoir passé le grand vestibule.

Nous suivimes donc un brave Persan qui nous fit passer au milieu de tous les baigneurs, dans une atmosphère chargée d'une épaisse vapeur humide, et nous introduisit dans une vaste chambre; quatre lits en bois (ou plutôt quatre tables recouvertes de tapis et de grandes toiles blanches) y étaient préparés pour le repos. La salle était toute en pierre sans aucun ornement.

Nous étions éclairés par une demi-douzaine de bougies dont la lueur perçait à peine le nuage de vapeur qui remplissait la pièce, comme tout le reste de l'établissement.

Nous nous déshabillâmes et, sur l'invitation de nos Persans, nous nous mimes en devoir de passer dans la salle de bain proprement dite. Ce fut Alexandre Dumas qui se hasarda le premier; il en ressortit presque aussitôt, suffoqué par la chaleur, et chacun de nous en fit autant. Mais notre consul qui était acclimaté à la température de ces étuves, nous donna l'exemple, et nous nous décidâmes à entrer.

Dans la seconde chambre, également en pierre, et dont les quatre murs étaient ruisselants de vapeur condensée, il y avait trois lits de bois placés au milieu, et trois grands bassins creusés dans le sol et revêtus de pierre où jaillissaient des sources d'eau chaude à des degrés différents. La plus élevée était de 40 degrés. Les eaux de 60 degrés ne se prennent qu'en bains de vapeur.

Il s'agissait de se plonger dans ces bassins fumants. Notre compatriote nous donna encore l'exemple; mais le courage nous manqua et nous allâmes timidement essayer du troisième bassin à 30 degrés. Peu à peu chacun de nous s'enhardit et passa tout doucement du premier au second et du second au troisième, mais ce n'était là que le prélude. Nos baigneurs étaient entrés; ils s'emparèrent de Dumas, qu'ils étendirent sur un des lits de bois. Nous restâmes d'abord simples spectateurs, curieux de savoir le sort qui nous attendait; l'opération commença.

La scène ne ressemblait pas mal à ce que devait être la torture, si ce n'est qu'ici le patient ne criait pas.

« Mes deux exécuteurs, dit Alexandre Dumas, me couchèrent sur un des lits en bois, en ayant soin de me passer un tampon mouillé sous la tête, et me firent allonger les jambes l'une contre l'autre et les bras le long du corps.

« Alors chacun me prit un bras et commença de m'en faire craquer les articulations.

« Le craquement commence aux épaules et finit aux dernières phalanges des doigts. Puis des bras ils passèrent aux jambes; quand les jambes eurent craqué, ce fut le tour de la nuque, puis des vertèbres du dos, puis des reins. Cet exercice, qui semblait devoir amener une dislocation complète, se faisait tout naturellement, non-seulement sans douleur, mais même avec une certaine volupté. Mes articulations, qui n'ont jamais dit un mot, semblaient avoir craqué toute leur vie. Il me semblait qu'on aurait pu me plier comme une serviette, et me placer entre les deux planches d'une armoire, et que je ne me serais pas plaint.

« Cette première partie du massage terminée, mes deux baigneurs me retournèrent, et, tandis que l'un me tirait le bras de toute sa force, l'autre se mit à me danser sur le dos, laissant de temps en temps glisser sur mon râble (ma foi, je ne trouve pas d'autre expression) ses pieds qui retombaient avec bruit sur la planche.

« Cet homme, qui pouvait peser cent vingt livres, chose étrange! me paraissait léger comme un papillon. Il remontait sur mon dos, il en descendait, il y remontait, et tout cela formait une chaîne de sensations qui menait à un incroyable bien-être; je respirais comme je n'avais jamais respiré; mes muscles, au lieu d'être fatigués, avaient acquis ou semblaient avoir acquis une incroyable énergie : j'aurais parié lever le Caucase à bras tendus. »

Nous regardions toujours. Nous vimes les deux Persans changer leur façon d'opérer. L'un d'eux prit, à plusieurs reprises, des seaux pleins de l'eau à 40 degrés et en aspergea notre ami avec acharnement, tandis que l'autre, à l'aide d'un gant de crin, le frottait à lui enlever la peau. Puis ce dernier prit un sac et souffla dedans; il en sortit une mousse de savon en si grande quantité qu'elle eut

bientôt enseveli tout le corps du patient excepté la tête. Les deux baigneurs l'aidèrent alors à se relever et le conduisirent à un des bassins; puis ils vinrent s'emparer d'un de nous et commencèrent avec lui la même cérémonie fantastique. Quelque temps après nous nous trouvions tous réunis dans la première pièce, enveloppés de grands peignoirs, ayant l'un un narguillé, l'autre une chibouque à la bouche, fumant ce délicieux tabac d'Orient dont l'odeur est véritablement un parfum. Nous étions couchés sur les tapis, recueillis dans un bien-être inexprimable.

Pendant ce temps-là, nos Persans, qui s'étaient rhabillés, se mirent à jouer d'un charmant instrument de forme allongée, en ébène et en nacre, dont les cordes sont en cuivre et que l'on fait vibrer avec une plume.

L'un d'eux nous chanta des vers de Saadi, le poëte célèbre de l'Orient.



Costumes géorgiens. — Dessin de Moynet.

Après une heure passée ainsi, dans un demi-sommeil qui ne nous empêchait pas d'entendre la musique, nous sortîmes et nous nous trouvâmes, par un beau clair de lune, dans les rues que nous avions visitées pendant le jour.

Tiflis n'est pas éclairé la nuit. On aperçoit seulement dans les rues principales quelques lanternes suspendues de place en place, pour empêcher les passants de se rompre le cou. Mais si les rues sont obscures, en revanche presque tous les toits et les balcons des maisons sont éclairés; c'est là que se tient toute la population. La chaleur du jour est grande, et, du matin au soir, on s'enferme chez soi pour se mettre à l'abri de l'ardeur du soleil; mais, dès que la nuit approche, il semble que la ville s'éveille, les balcons, les terrasses se garnissent de monde; un autre Tiflis, lumineux, aérien, vient de s'élever comme par enchantement. Les belles Géorgiennes se livrent alors à la danse, et l'on entend de toutes parts des chants et des instruments de musique.



Le château de Gori (voy. p. 329). — Dessin de Français d'après Moynet.

Beauté des Géorgiennes. — Leur costume. — Les Géorgiens. — Un dîner. — Comment on boit le vin de Kachétie. — La fête de Noël. — La bénédiction des eaux. — Les églises.

Les Géorgiennes passent pour les plus belles femmes du monde : elles méritent leur réputation. Elles ont cette beauté calme, régulière, dont la Grèce nous a laissé en marbre le type immortel. Leur costume ressemble tout à fait à celui de nos reines du moyen âge.

Dans une réunion chez le prince Bariatinsky à l'occasion de la nouvelle année, nous avons eu le loisir de les contempler à notre aise; les salons étaient remplis de monde, chacun s'étant empressé de venir complimenter le vice-roi du Caucase.

Un de nos amis, aide de camp du prince, nous voyant très-attentifs :

« Que regardez-vous donc? nous dit-il.

— Colonel, nous cherchons une femme laide.

— Et vous n'en trouvez pas?

— Non, les moins bien sont jolies, les autres sont admirables.

— Je crois qu'il serait rarement possible d'en dire autant dans un salon parisien.

— Cependant, colonel....

— Cependant quoi?

— Vous possédez la Géorgie depuis longtemps, et nous n'y voyons guère d'autres Russes que ceux que leur service y appelle. Sitôt que vous pouvez vous échapper, vous arrivez de suite dans nos salons parisiens.... »

La coiffure des femmes géorgiennes se compose d'un bandeau, aux couleurs éclatantes, ayant la forme d'une couronne et dans lequel s'ajuste un voile dont un coin passe sous le menton. Deux grandes nattes de cheveux descendent par derrière presque jusqu'aux pieds. Rien de plus gracieux et de plus noble à la fois que cette coiffure; nous doutons que nos modes parisiennes parviennent à la faire oublier.

Un long ruban, aux plus riches couleurs, leur sert de ceinture et vient tomber jusqu'à terre devant la robe. Dans la rue, elles s'enveloppent d'une grande étoffe blanche qui les préserve du soleil et qu'elles savent porter de la façon la plus élégante.

Les Géorgiens sont aussi généralement beaux; le type caucasien s'est conservé en eux presque sans altération; bien souvent il nous est arrivé de rencontrer dans la rue des hommes qui eussent pu passer, à bon droit, pour les originaux de l'Apollon du Belvédère.

En même temps que les Géorgiens sont braves, chevaleresques, ils aiment la représentation et le luxe; ils sont généreux jusqu'à la prodigalité. Beaucoup d'entre eux se ruinent, je pourrais dire presque tous, sans paraître y songer.

Ils se plaisent à porter de riches costumes, des broderies d'or et d'argent, de belles armes étincelantes; ils ont la passion des chevaux.

Ils se disent tous princes ou gentilshommes, et, à voir leur grande tournure, nul ne serait tenté de leur contester leurs titres de noblesse.

S'ils ont une faiblesse, c'est d'aimer un peu trop le vin de Kachétie. Il est vrai que c'est le vin national et qu'ils le portent bravement.

Nous avons assisté à un dîner géorgien; on était une douzaine de convives. Ce qu'on but de vin, à ce dîner, est effrayant. Nous étions tous assis par terre autour d'un tapis sur lequel était étendue une nappe. Nous avions des assiettes, mais pas de verres. Devant le maître de la maison était une grande corne garnie d'argent qui contenait à peu près une bouteille ordinaire. Il la remplissait, et, après y avoir trempé ses lèvres, la passait à un des convives qui la vidait d'un seul coup. Ce dernier la remplissait de nouveau et, après la même cérémonie, la passait à un autre, et ainsi de suite jusqu'au dernier. Nous fûmes heureux que le repas ne se prolongeât pas aussi longtemps qu'à l'ordinaire. Outre que nous préférions le plaisir de la conversation, nous ne tenions pas à voir l'amphitryon et ses convives tomber, non pas sous la table, puisqu'il n'y en avait pas, mais sur le tapis et les coussins, ce qui arrive le plus souvent à la fin des grands dîners; mais il faut pour cela qu'il y ait eu une consommation prodigieuse.

Une particularité assez curieuse, c'est que ce vin national de Kachétie n'enivre que très-difficilement. Aussi les Géorgiens, qui aiment l'ivresse, ont-ils inventé une sorte de bouteille en métal, dont le goulot, en spirale, fait circuler le vin dans son long parcours et favorise son évaporation. L'orifice de ce goulot est assez large pour que le nez y entre tout à fait lorsqu'on boit. Au moyen de cet appareil d'éthérisation, le cerveau perçoit toutes les émanations du liquide, et l'heureux Géorgien a le plaisir de perdre la raison aussi bien que les Occidentaux.

Au jour de Noël, qui est pour les Grecs aussi une des plus grandes fêtes de l'année, toute la ville est en réjouissance. La nuit, il est impossible de dormir; dans la rue, aux fenêtres, sur les maisons, on tire des coups de fusil; c'est un tapage effroyable. On doit encore se trouver heureux quand on en est quitte pour du bruit, car les Géorgiens ne croient pas tirer un coup de fusil s'ils ne tirent à balle, et il n'est pas rare que ces joyeuses démonstrations fassent quelque victime. C'est un détail auquel personne ne fait attention et qui ne porte aucun préjudice à l'usage établi.

Peu de jours après, nous assistâmes chez le prince Bariatinsky à la cérémonie par laquelle on célèbre la naissance de la nouvelle année.

Quelques minutes avant minuit, les domestiques apportèrent des plateaux chargés de verres à vin de Champagne et remplis du vin doré de Kachétie. Au moment où le premier coup de minuit sonna, le prince prit un verre, prononça quelques souhaits pour la prolongation des jours et de l'heureux règne de l'empereur, trempa ses lèvres dans le verre et le passa à l'une des dames qui étaient près de lui. Ceux qui se trouvèrent le plus rapprochés des plateaux, en firent autant, donnant à leur tour le vin, dont ils avaient bu quelques gouttes, aux dames placées près d'eux, et les verres circulèrent de main en main et les compliments de bonne année s'échangèrent,

se croisèrent de toutes parts; les amis, les parents s'embrassaient. Il y a quelque chose de paternel et de touchant dans cet usage; les liens d'amitié se resserrent, les étrangers mêmes se rapprochent et oublient les exigences de l'étiquette; tous les cœurs s'épanouissent un moment à l'unisson. Ordinairement la fête se prolonge toute la nuit.

Il nous restait à voir la bénédiction des eaux; c'était le 6 janvier.

Le jour de la cérémonie, il fit un peu froid; il était tombé de la neige sur les montagnes dont nous apercevions les crêtes blanchies. Cependant tous ceux qui descendaient vers la Koura étaient encore revêtus de leurs toilettes d'été. Heureuse ville où l'on voit l'hiver par sa fenêtre, mais sans le sentir! Comme pour rendre le contraste encore plus frappant, le fleuve, qui descend des hauteurs centrales du Caucase, charriait des glaçons. Cette circonstance augmentait singulièrement l'intérêt de la cérémonie : deux cents fanatiques environ devaient se jeter dans la Koura et y prendre un bain qu'ils regardaient comme très-efficace pour les laver de leurs péchés. Plusieurs bataillons de troupes russes étaient sur la rive du fleuve, laissée à sec par la baisse des eaux. Deux batteries d'artillerie attendaient pour faire feu le moment de la bénédiction.

Un grand pavillon d'azur s'élevait au bord du fleuve; le plancher s'avançait au-dessus de l'eau et y baignait presque. Le clergé tout entier, son métropolitain en tête, revêtu de costumes éblouissants, était groupé vers le centre et des deux côtés de la Koura. Sur les balcons, sur les terrasses se pressait une foule de spectateurs indigènes ou étrangers; tous ces vêtements, aux mille couleurs, rapprochés, confondus, composaient une mosaïque éblouissante, d'autant plus que tous étaient en vue, la ville étant disposée en amphithéâtre. C'était un magnifique spectacle. Enfin le métropolitain, entouré de son clergé, arriva au pavillon central. Aussitôt les malheureux pécheurs se déshabillèrent à la hâte sans paraître se préoccuper le moins du monde des énormes glaçons qui descendaient avec le courant. Midi sonne! on tire le canon, toute la garnison fait un feu de peloton qui se mêle aux fanfares et aux éclats d'harmonie de la musique militaire. Le métropolitain s'approche du fleuve et y trempe la double croix. C'est le signal : les baigneurs se précipitent dans l'eau : quelques-uns sont à cheval. La plupart, il est vrai, saisis par le froid, s'empressent de revenir au rivage, mais les plus dévots croiraient commettre une impiété s'ils ne paraissaient prendre simplement un bain tiède et agréable. Rien de plus. La foule s'éloigne peu à peu, satisfaite de ce spectacle qui est plus curieux encore lorsque la Koura roule avec plus de fureur ses eaux glacées.

Départ de Tiflis. — Mskett. — Encore les Guèbres. — Voyage en traîneau. — En route pour le Sourham. — L'officier russe. — « Passe qui veut. » — Gori et son château. — Passage de l'Iaqué. — La neige. — La station de Ruys. — Descente du Sourham. — Molite.

De retard en retard, nous arrivons au 11 janvier 1859. Nous partons enfin, afin de nous trouver le 21 à Poti. Le temps est affreux. On nous avait certes avertis bien des fois et depuis longtemps; mais nous étions sous le charme de Tiflis et nous n'avons tenu aucun compte des conseils de nos amis : nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre. Au lieu des brillantes toilettes de printemps qui jusqu'ici avaient récréé nos regards, nous n'apercevons plus que manteaux et bourkas.

En route, une estafette arrête notre tarantasse; elle nous apporte une lettre qui ne contient que ces mots « Ne partez pas, le Sourham est infranchissable! » — Eh bien! il n'en sera que plus curieux à voir, » répond mon compagnon. Nous envoyons nos remerciments par l'estafette à notre aimable correspondant, et nous poursuivons notre course.

La neige commence à tomber. Nous traversons un beau pont; il remplace le pont de Pompée, qui n'est plus qu'une ruine. A notre droite, nous voyons l'église de Mskett et l'ancienne capitale de la Géorgie, dégénérée en misérable village; la situation est très-belle : c'est une pointe de terre élevée, formée par l'angle du confluent de la Koura et de l'Aragwie. La ville a cessé d'être capitale dès le cinquième siècle : ses débris sont considérables. Deux anciennes forteresses se dressent encore de chaque côté de la Koura. L'église est remarquable : il est vrai qu'elle a été restaurée vers 1722. Plusieurs rois y sont ensevelis.

Un peu avant d'arriver à Mskett, on aperçoit dans les parois du rocher, et à une assez grande hauteur, des ouvertures quadrangulaires. Les habitants de Mskett ont jadis adoré le feu. Ces ouvertures sont les entrées de tombeaux où reposent les Guèbres qui ont eu le bonheur de mourir sur le sol de la patrie. Les autres ont été chassés tour à tour par les chrétiens et par les musulmans. Aujourd'hui il en reste trois qui sont protégés par l'empereur de Russie, mais menacés plus par les convoitises de l'industrie que par les ardeurs du prosélytisme. Une fabrique de bougies va, dit-on, envahir le temple de Zoroastre : l'amour du gain éteindra le feu qu'entretenait la foi depuis deux mille ans.

Après quelques heures, le temps s'éclaircit. Nous passons une rivière assez aisément; mais, plus loin, il nous faut revenir à notre manœuvre du Tereck. Nous dételons les chevaux, nous passons dessus, puis nous les renvoyons chercher les voitures, ce qui nous cause une perte de temps assez notable. Aussi, dès que nous sommes remontés en tarantasse, nous partons en avant, laissant les bagages sous la garde d'un bas officier nommé Timaff, qui doit nous accompagner jusqu'à Coutaïs (ou Khotaïs).

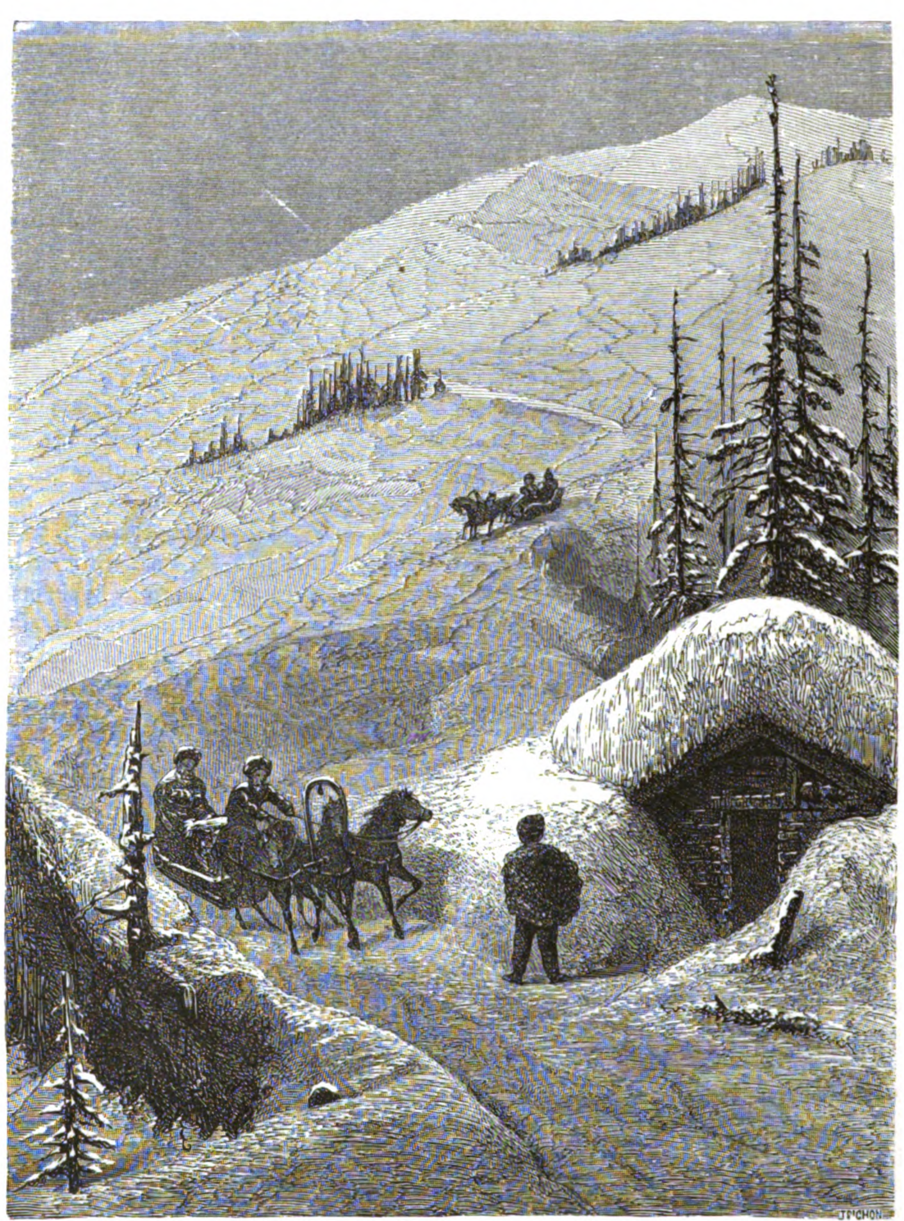
Près de la station de Quensens, nouvelle rivière que nous franchissons encore à cheval. Ensuite nous descendons à la station, où l'on nous répond, suivant l'usage, qu'on n'a pas de chevaux à nous donner; seulement, ce qui diffère un peu de l'usage, cette fois on nous a dit la vérité. Une collection de voitures abandonnées nous atteste en effet qu'il est impossible d'aller plus loin autrement qu'en traîneau. Donc, on ira en traîneau.

On nous invite de nouveau à nous méfier du Sourham dont nous gravissions déjà depuis longtemps les pentes

sans nous en apercevoir. — Deux Cosaques, surpris par un chasse-neige, se sont perdus : leurs cadavres et ceux de leurs chevaux n'ont été retrouvés que le matin à peu de distance de la station. — L'anecdote est assurément peu divertissante; mais si on prenait au sérieux tout ce qui se raconte sur les routes, on ferait à chaque pas des étapes à mourir d'ennui, et le mieux serait de rester chez soi.

Nous allons donc en avant : nous ne rencontrons point de chasse-neige et nous ne nous arrêtons qu'à la station de Tchalaky; là, force est bien de nous arrêter : il est nuit.

Un officier russe, porteur de dépêches, vient d'arriver. Il était parti de Tiflis avec ordre de se rendre à Coutaïs dans le plus bref délai. Aucun bagage ne retardait sa marche, et de plus il avait en main un fouet vigoureux dont il se servait avec beaucoup de dextérité, et qui faisait comprendre de suite au plus impassible ce que le Maître désirait. Nous lui demandâmes ce qu'il y



Sommet du mont Sourham. — Dessin de Moynet.

avait de vrai dans tout ce qu'on disait sur le danger de franchir le Sourham par ce temps de vent et de neige. « Passe qui veut, » nous répondit-il. Nous prenons le thé ensemble, et comme il part de suite, nous lui faisons observer qu'il est en costume bien léger pour voyager la nuit en traîneau. En effet, au moment où il avait reçu l'ordre dont il était porteur, il était en tenue ordinaire, et à peine avait-il eu le loisir de jeter une simple capote par-dessus son uniforme : c'était à faire frissonner. Nous le prions de se couvrir d'une des fourrures dont nous sommes amplement pourvus, et qu'il nous rendra à Coutaïs. Il accepte de grand cœur, et pour ne pas être en reste de politesse avec nous, il nous prévient qu'il va donner des ordres sur la route pour que nous soyons bien traités dans toutes les stations. Un bienfait n'est jamais perdu.

Le lendemain, au milieu du jour, nous étions à Gori; le temps était admirable. Nous eûmes le loisir d'examiner la ville tout à notre aise. A l'exception de quelques maisons russes qui la déparent, son aspect est tout à fait oriental. Aux costumes géorgiens se mêlent déjà ceux de la Mingrélie; mais ce qui caractérise Gori, c'est un immense château fort perché sur un rocher très-élevé et commandant la ville et les environs. Du côté où la déclivité du rocher aurait pu donner accès dans le château, sept enceintes superposées et flanquées de tours à leurs extrémités, en défendent successivement l'approche. L'effet est étrange et s'imprime fortement dans la mémoire.

On nous conseille encore de ne pas aller plus loin. Cette fois le donneur d'avis a bien quelque autorité : c'est l'Iaqué, qui de ruisseau s'est fait torrent. Nous nous rappelons le mot de l'officier russe : « Passe qui veut, » et nous voulons.

L'Iaqué est à un quart d'heure de Gori. Quelques



Une vue du mont Sourham. — Dessin de Moynet.

Géorgiens nous suivent, curieux de voir notre audace punie; ils comptent bien rire de nous lorsqu'il nous faudra revenir tout désappointés. Il ne nous serait pas agréable, bien entendu, de leur procurer ce plaisir. Nous nous lançons, à toute vitesse, au beau milieu du torrent. Les Hyemchicks frappent les chevaux, nous passons, mais, au moment d'atteindre l'autre bord, nous sommes tous versés dans l'Iaqué. Nos spectateurs durent se féliciter : ils avaient vu quelque chose.... Mais enfin, nous étions sur l'autre bord.

Après notre mésaventure, il nous parut opportun de faire un temps de galop dans la plaine. Le soleil, par bonheur, dardait d'aplomb ses rayons sur nous, et nos habits furent secs en un instant. Derrière nous, le panorama était magnifique : Gori, son château fort et sa couronne de fortifications en formaient le second plan. De-

vant nous, un plateau montait légèrement, et au delà s'étendait sous le ciel une grande ligne blanche : c'était le Sourham. Après une course de deux heures à toute vitesse, nous nous arrêtâmes au pied d'une côte très-rapide pour y attendre nos bagages. L'air était devenu vif, l'atmosphère brumeuse. Avec quelques branches abattues à coups de kangiar, nous fîmes un bon feu, et assis alentour, nous tînmes conseil ; il fut reconnu qu'il nous serait impossible de transporter nos bagages sans un renfort de mules ou de bœufs que sans doute nous trouverions au prochain village nommé Ruys. Cet avis mis aux voix et adopté, nous attelâmes tous nos coursiers au traîneau et nous partîmes vaillamment. Le ciel était gris. Nous devions être à une grande hauteur : nous courions toujours sur des déclivités. A peine était-il possible de distinguer le moindre indice d'une route ; le dernier traîneau qui avait passé en avant était celui de notre officier de la station de Tchalaky, et la neige avait déjà recouvert les traces de son passage. Les arbres commençaient à devenir plus rares. De toutes parts, la neige et le silence.

Il y eut un moment où il fallut laisser les chevaux reprendre haleine. Il n'était pas désagréable, d'ailleurs, de faire un peu de chemin à pied. Nous eûmes la curiosité de connaître l'épaisseur de la couche de neige sur laquelle nous marchions. Nos baguettes de fusil enfoncèrent sans atteindre le sol. Nous avisâmes à quelques pas une branche de sapin assez longue ; élaguée, elle formait une sonde de deux mètres environ : nous l'enfonçâmes plusieurs fois entièrement, sans rencontrer aucune résistance. Souvent nous descendions dans le sol jusqu'aux genoux ; si un chasse-neige était venu à nous surprendre dans cette situation, certes, c'en était fait de nous. Cependant la nuit arrivait et nous n'avions devant nous, derrière ou alentour, qu'un immense linceul blanc. Chaque fois que le traîneau, tout allégé qu'il fût de nos trois personnes, s'embarrassait dans quelque trou ou devant quelque monticule, nous écoutions pour deviner si nous étions près d'une habitation quelconque : mais aucun bruit n'arrivait jusqu'à nous, pas un tintement, pas une cloche, pas un aboiement : nous étions comme égarés dans un nouveau désert, tout autre assurément que celui de feu et de sable que nous avions traversé naguère. Cette solitude était plus sombre encore et plus désolée : la neige, toujours la neige, et à une telle hauteur que les oiseaux ne volaient plus jusqu'à nous.... Et nous songions qu'à deux jours de marche à peine, nous arriverions aux plaines heureuses de la Mingrélie qui ne connaissent pas d'hiver, et d'où l'on voit le Sourham et les cimes de toutes les montagnes blanchies sans qu'un souffle de froid traverse jamais l'atmosphère !

Pour des touristes qui aiment avant tout les émotions, nous étions servis à souhait. A la fin, nous nous trouvâmes de nouveau sur un plateau. La route se dessinait un peu. Nous remontâmes en traîneau, et trois quarts d'heure après nous faisions notre entrée au village de Ruys, où nous fûmes bruyamment accueillis par des chiens qui nous parurent au moins aussi aimables que les chiens des Tatares. Il fallut, pour faire connaissance avec eux, leur distribuer des coups de fouet à tuer un bœuf, après quoi ils nous accompagnèrent familièrement dans un hangar à demi fermé qui devait nous servir d'hôtel pour la nuit.

Notre premier soin fut de traiter avec des Hyemchicks pour les envoyer tirer Timaff et nos bagages de l'endroit où nous les avions laissés. Ils nous dirent que pour nos bagages ils nous les ramèneraient à coup sûr ; quant à Timaff, ils en répondaient moins. Suivant eux, les Hyemchicks que nous avions laissés avec lui avaient dû dételer leurs chevaux et retourner à la poste. L'honnête caporal en avait sans doute fait autant ; sinon, à l'heure qu'il était, il devait être mangé par les loups, à moins que, doué d'un grand sang-froid et d'un coup d'œil juste, il ne se fût amusé à les abattre les uns après les autres. Certains que le caporal Timaff était l'homme le plus pacifique du monde, notre pensée fut qu'il avait préféré le premier parti. Nous n'en priâmes pas moins nos nouveaux Hyemchicks de faire diligence, et nous avions une bonne raison pour insister : nos provisions de bouche étaient avec nos bagages.

Notre asile consistait en un grand hangar construit avec des branches de sapin, sauf d'un côté où un mur grossier était heureusement flanqué d'une cheminée énorme, dans laquelle brûlaient deux troncs d'arbres. L'ameublement de cet aimable intérieur, faiblement éclairé par une chandelle, se composait d'un comptoir, de quelques tablettes chargées de bouteilles, puis, au-dessus de nos têtes, de morceaux de viande boucanée, de poissons séchés, d'articles d'épiceries, de cordages, de bâtons de suif, de cuirs, de tonneaux, d'outils; sur le sol, d'outres à demi pleines, de mauvais tapis, de débris d'ustensiles de ménage et de mille autres choses, le tout d'une malpropreté qui ne cherchait aucunement à se dissimuler.

Nous allâmes chercher au traîneau quelques-unes de nos peaux de mouton, et nous étant arrangés d'une poutre en guise de traversin, nous nous étendîmes les pieds devant le feu. Ainsi couchés, nous nous laissâmes aller au sommeil qui se prolongea jusqu'à cinq heures du matin.

Nous ne fûmes réveillés que par un bruit de sonnettes. C'étaient nos Hyemchicks qui ramenaient nos bagages et Timaff. Comme ils nous l'avaient dit, les chevaux avaient été dételés et remmenés par les conducteurs : mais notre idiot de caporal n'avait pas eu la pensée d'en forcer au moins un à rester avec lui. Sa consigne lui interdisant un retour en arrière, il était resté seul. La nuit venue, à l'approche des rôdeurs fauves il s'était barricadé le mieux qu'il avait pu, et avait, à l'aide de quelques ustensiles culinaires, tenu tête aux assiégeants. Mais, ses projectiles épuisés, il s'était trouvé fort en peine, et malgré sa défense héroïque, la chose menaçait de tourner au sérieux, lorsque les loups, à fine oreille, ayant entendu les sonnettes de nos gens et les aboiements de leurs chiens, avaient jugé à propos de décamper.

Après avoir recommandé à Timaff de ne pas laisser les Hyemchicks faire volte-face, nous nous mîmes en route, et à huit heures nous étions à la station de poste. Notre officier, porteur de dépêches, avait prié, à sa manière, le maître de poste de tenir des chevaux à notre disposition. Ce fut à peine s'il fut nécessaire d'ajouter à ses sollicitations, les nôtres, c'est-à-dire cinq ou six coups de fouet; on nous servit de suite. Vers le milieu de la journée, par une chaleur bienfaisante, nous arrivâmes au village de Sourham, situé à l'entrée d'une gorge et protégé comme Gori, par un magnifique château fort qui commande le passage.

A compter de ce point, on ne gravit plus de pentes douces. On a devant soi une vraie montagne, et, suivant ce que nous assurèrent les Hyemchicks, c'était la dernière; nous montâmes bravement à l'assaut. Une heure après, nous étions au sommet de la chaîne dont l'arête relie la branche du Caucase, qui s'étend jusqu'à Anapa, dans la mer Noire, à celle qui s'étend dans la Turquie d'Asie et la Perse.

Nous étions assez contents de nous. Nous l'avions donc franchi ce mont infranchissable!

Il s'agissait maintenant de descendre. Ce n'était pas, à mon gré du moins, matière à rire; j'ai toujours trouvé les montées plus faciles. Quoi qu'il en fût, le traîneau partit joyeusement. Après une heure de course, le terrain commença à se déprimer sur la gauche; puis la pente devint plus rapide, les arbres reparurent, la neige diminua; de ce côté, elle est toujours moins abondante. Le chemin, au lieu de suivre une ligne droite, tournait à droite, puis à gauche, et toujours s'enfonçant. En dépit des zigzags, nous allions comme le vent, si bien que le terrain vint tout à coup à nous manquer à gauche, et nous nous trouvâmes au bord d'un précipice, au fond duquel bruissait un torrent. Un mouvement habile nous détourna fort à propos. Nous recommençâmes notre course échevelée; il nous semblait à chaque instant que nous allions galoper sur les cimes des arbres qui se déroulaient devant nous comme une prairie.

Arrivés à un petit village, nommé Tsippa, notre interprète nous montra une gorge et un rocher qu'on appelle le château de Jason. Ce souvenir de l'antiquité nous annonçait la Mingrélie : nous l'accueillîmes avec plaisir.

Le torrent qui roulait à notre gauche est une des sources du Quirill.

Cependant nous n'en avions pas encore fini avec ce malheureux Sourham. Les avalanches avaient obstrué le chemin. Il fallut souvent dételer, transporter le traîneau, et passer un à un. A d'autres endroits, le chemin s'était effondré; ailleurs la neige avait couvert le lit d'un petit torrent qui traversait la route : notre conducteur arriva sans méfiance au grand galop, la neige céda, et je fus lancé pour la seconde fois au milieu de l'eau.

Nous n'avions pas mangé depuis le matin, et la station n'apparaissait pas. A chaque instant, le chemin devenait plus mauvais. Le traîneau continuait à verser de cent en cent pas; nous le suivions à pied, ce qui n'était pas fort au gré de notre estomac. Peu à peu, nous étions descendus au fond d'une gorge, et insensiblement la nuit apparaissait; ce n'était plus dans la neige, mais dans l'eau que nous étions menacés de camper. Pour comble d'ennui, la neige se remit à tomber avec fureur.

Vers huit heures et demie, nous aperçûmes enfin un petit village qu'on appelle Molite. Nous entrâmes dans une espèce d'auberge, où chacun de nous se mit à dévorer tout ce qu'on voulut bien lui offrir. La station n'était plus qu'à trois verstes; nous y étions abrités à dix heures du soir, épuisés de fatigue; mais nos bagages et Timaff étaient encore en arrière, à la garde de la Providence.

Sous la neige. — Un noble iméritien. — Le château de Jason. — Coutaïs. — Trésors religieux. — Richesse du sol. — Chasse aux ramiers. — Maranne. — La secte des scopsis.

Le lendemain, en nous éveillant, nous entendîmes un grand nombre de voix au dehors : c'étaient des journaliers qui déblayaient la station littéralement ensevelie sous la neige. Je regardai deux cabanes en face; la neige amoncelée sur leur toit en doublait la hauteur.

Nous envoyâmes au-devant de nos bagages; on trouva notre impassible caporal installé dans une bicoque; on lui avait encore une fois enlevé ses chevaux; mais au lieu de se tourmenter pour trouver un moyen de locomotion quelconque, il prenait patience. Les rôles étaient renversés : on nous l'avait donné pour nous aider et nous protéger au besoin, c'était de nous qu'il attendait aide et protection. Notre envoyé parvint à se procurer des bœufs. En attendant que ces patients animaux tirent vers nous nos embarrassants colis, nous faisons connaissance avec un personnage qui nous intéresse, c'est un noble iméritien. Il vient d'arriver derrière nous, suivi de ses deux noukers. Son air est doux et grave; sa figure est remarquablement belle. Il porte le costume géorgien, avec cette seule différence, que le bonnet pointu est remplacé par le turban blanc dont l'extrémité passe sous son menton; un simple poignard est passé à sa ceinture; comme nous, il porte des bottes montant par-dessus les genoux, ce qui est de toute nécessité par ce temps affreux.

Il nous trouve achevant de préparer de nos propres mains un abondant dîner, et nous le prions d'en prendre sa part, mais il refuse, c'est pour lui jour maigre. Quelques minutes après, il nous envoie un poisson salé en nous priant de l'ajouter à notre repas; nous l'acceptons très-volontiers.

Après le dîner, nous allons lui faire visite dans la seconde salle de la station. Il est assis sur le divan, et joue d'une mandoline à très-long manche. Il s'interrompt, mais nous le prions de continuer, ravis d'entendre quelques airs nationaux de l'Iméritie.

Je lui demande la permission de faire son portrait. Il paraît me l'accorder avec plaisir, et la soirée se passe ainsi, à dessiner, à chanter et à causer.

Le lendemain, nos bagages arrivèrent, le temps était beau. Nous nous réunîmes en route sur trois traîneaux,

avec notre nouveau compagnon. Nous n'étions plus en Géorgie, mais l'Iméritie que nous traversions, n'était pas encore le modèle des pays aux bonnes routes; nous recommençâmes à verser tour à tour de plus belle à peu près de dix minutes en dix minutes, jusqu'au moment où nous rencontrâmes une rivière, commandée par une montagne couronnée de ruines fort anciennes. « Quel est ce vieux château? demandons-nous à notre Imériticn. — Le château de Jason, » nous répondit-il. Le nom de Jason paraît aussi prodigué dans ce pays que celui de César en France. Notre compagnon ajouta que ces vieux murs étaient le sujet d'une légende populaire, transmise de père en fils jusqu'à notre siècle, et il nous conta, en empruntant le langage populaire, l'histoire de l'aventurier nommé Jason, qui était venu d'Occident et avait remonté le Rioni (le Phase) jusque près de Coutaïs, pour se rendre maître d'une toison en or filé. Il s'était permis d'enlever la fille du roi, qui l'avait quelque peu aidé dans ses entreprises, puis il avait habité le château dont nous apercevions les ruines, mais les gens du pays l'en avaient chassé.

Il nous fut agréable d'arriver à Coutaïs, l'ancienne Ea, dit-on. Aucune ruine n'en fait foi. La tradition seule reste, et, naturellement, elle est en grande faveur près de tous les habitants. Telle qu'elle est aujourd'hui, Coutaïs est d'un aspect attrayant. Ses maisons sont ornées de terrasses: de grands jardins les entourent; un grand luxe de végétation s'y déploie de toutes parts. Nous n'y avons rien vu d'intéressant que son monastère de Gaëlaëth, échantillon remarquable d'architecture byzantine. On y conserve quelques merveilles d'orfévrerie, des images miraculeuses de grande réputation, entre autres celle de Notre-Dame-de-Gaëlaëth toute couverte, la tête et les mains exceptées, de bijoux, perles, rubis, topaze et diamants, pour une valeur de plusieurs millions, et la couronne des rois de l'Iméritie, travail rare et précieux, également ornée d'une multitude de brillants. Il nous fut impossible, en admirant ces trésors enfouis, de ne pas nous rappeler combien les routes étaient impraticables. Du reste, le pays lui-même est naturellement d'une admirable richesse; la vigne n'attend pas pour produire ses fruits les soins de l'homme; elle grimpe d'elle-même jusqu'au sommet des plus grands arbres. Les récoltes sont à moitié perdues faute de travail et de moyens d'en tirer parti. Je possède un contrat en bonne forme, que m'a remis un prince iméritien, et qui assurerait une fortune à un ou plusieurs cultivateurs français qui voudraient aller donner l'exemple du travail et stimuler la paresse des gens du pays, mais je n'ai pas encore été assez heureux pour trouver les hommes que le prince désire.

Il ne fallait plus songer à continuer notre route en traîneau, faute de neige, ni en voiture, faute de route. Nous dûmes remonter à cheval. Les bagages furent attachés sur le dos des porteurs. Le plus divertissant était la perspective de la chasse dans la forêt que nous avions à traverser jusqu'à Maranne, au bord du Phase. Armés de nos fusils, nous prîmes, l'interprète et moi, les devants, et nous chevauchâmes pendant une douzaine de verstes dans le lit d'une petite rivière afin d'avoir moins d'obstacles qu'en plein bois, et d'atteindre, en tête du reste de la troupe, un endroit favorable pour tirer aux ramiers.

Une fois bien isolés et en belle humeur, nous commençâmes, en avançant toujours, un abatis de ces jolis oiseaux, qui nous occupa si agréablement, que nous fûmes très-étonnés quand nous arrivâmes à la station de Goubinstraïa.

Le lendemain fut encore une journée d'enchantement à travers les forêts de la Mingrélie: des arbres, deux et trois fois centenaires, s'élevaient si haut, qu'un cavalier, près de leurs troncs gigantesques, avait l'air d'un enfant. Par moments, les clairières nous ouvraient des perspectives charmantes, mais il nous fallait sans cesse faire attention à nos pieds. La terre est jonchée d'arbres que personne ne pense à relever.

C'est le mauvais état des chemins, ou plutôt leur absence, qui rend impossible l'exploitation des forêts. Une compagnie s'est présentée avant la conquête encore inachevée de la Mingrélie[1], et a offert quelques kopecks, par arbre, ce qui faisait une somme considérable, en s'engageant de plus à faire elle-même les routes. L'administration s'est interposée : — permettre à une compagnie de faire ce que fait ordinairement l'État, c'était évidemment une pensée révolutionnaire! — Donc, le projet en est resté là.

Il n'était pas facile de faire avancer nos chevaux; parfois ils entraient dans la boue jusqu'au poitrail. Il y avait même danger à s'arrêter en certains endroits; le sol mouvant y avait englouti, disait-on, plus d'un voyageur.

Nous rencontrâmes l'ancien Hippus des anciens, appelé maintenant l'Outskeniskale, ce qui veut dire : « eau-cheval, » sans doute à cause de sa rapidité.

Nous fûmes heureux d'arriver à Maranne, et d'en finir avec ces boues plus déplaisantes que les neiges du Sourham.

Le nouveau Maranne est situé sur les bords du Rioni (le Phase); nous y avons admiré ce beau fleuve, qu'aux temps fabuleux remontèrent les Argonautes. Il a, en cet endroit, plus d'un kilomètre de largeur, et ses bords de chaque côté sont couverts de forêts. Çà et là, on voyait, au milieu de l'eau, des groupes d'arbres renversés, descendus d'eux-mêmes, et formant des îlots qui sont autant d'obstacles à la navigation.

Un seul petit bateau à vapeur, d'un très-faible tonnage, remonte jusqu'à Maranne quand les eaux sont très-hautes, encore n'est-ce pas sans danger.

Nous devions descendre dans une barque jusqu'à Poti, mais on nous assura qu'il ne fallait pas songer à s'embarquer le soir : aucun pilote ne prendrait sous sa responsabilité une navigation nocturne. La résignation nous fut assez facile; nous étions curieux de visiter à Maranne un établissement fort extraordinaire, le pénitencier des scopsis.

1. Le prince Davian, héritier du roi son père, est à Saint-Pétersbourg sous la protection de la Russie, qui lui *conserve* son héritage.



Les bords du Phase (Rioni). — Dessin de Moynet.

Les scopsis composent une des sectes ou associations secrètes qui font le plus de mal à la Russie. On fait remonter leur origine au règne de Catherine II. Pierre III, que cette princesse fit assassiner, est leur messie. Ils prétendent qu'il n'est pas mort, et attendent qu'il lui plaise de se manifester et de les faire participer à la toute-puissance. Un grand et odieux mystère couvre, dit-on, leurs doctrines et leurs actes. On assure qu'un scopsi, homme ou femme, ne doit jamais, d'après les prescriptions de sa croyance, avoir plus d'un enfant. Leur but commun, chose incroyable, serait d'arriver à concentrer entre leurs mains tout l'argent de la Russie. C'est dans l'espoir d'arriver à cette fin chimérique, que presque tous ces sectaires choisissent la profession de changeur. On sait que le papier, faute de numéraire, a un cours presque forcé en Russie; les roubles en papier circulent d'un bout de l'empire à l'autre. A l'aide du change, les scopsis attirent à eux les espèces métalliques, et n'en rendent que le moins possible à la circulation Saufs par cette manœuvre, ils donnent peu de prise à la justice contre eux, étant presque tous laborieux, sobres et observateurs scrupuleux des lois. Quand on peut les convaincre de « scopsisme, » on les transporte à Maranne ou dans d'autres pénitenciers. Quelles que soient d'ailleurs les amnisties accordées à d'autres criminels, jamais ils n'obtiennent leur grâce. Prisonniers, ils se livrent à de petits travaux pour gagner quelque argent qu'ils ne dépensent pas. On les soupçonne de se ménager toujours le moyen de rester en relation avec leurs coreligionnaires libres. A leur mort, on trouve leurs affaires en ordre, et leur héritage ne donne jamais lieu à aucune contestation. Le gouverneur nous assura que plusieurs d'entre eux parviennent, à force de labeur et d'économie, à amasser, en prison, jusqu'à un pécule de cinq ou six mille roubles. (Le rouble vaut 4 fr.)

Nous visitâmes ces malheureux : ils étaient uniformément vêtus d'une capote grise et d'un papak. Leur physionomie a un caractère particulier. Ils n'ont pas de barbe; leur figure est jaune et ridée. Presque tous, si jeunes soient-ils, ont l'air de vieillards. Leur voix a perdu son timbre grave, elle est enfantine. Leur tournure est lourde et embarrassée. Ils ont peu de vigueur, et deux scopsis font à peine, lorsqu'il s'agit de travaux qui exigent de la force musculaire, l'œuvre d'un homme ordinaire.

Un prince iméritien. — Navigation sur le Phase. — Chasse aux canards. — Les forêts du rivage. — Une écurie hospitalière. — Repas succulent. — Poti.

Nous dinâmes à Maranne, en compagnie du colonel Romanoff, qui nous donna l'hospitalité pour la nuit. Nous étions encore à table lorsqu'on nous annonça qu'un prince iméritien désirait nous parler, et presque aussitôt nous vîmes entrer un beau garçon blond et rose, revêtu du plus joli costume d'opéra-comique qu'on pût imaginer. C'était bien cependant un vrai prince, le prince Inghéradzé. Il avait appris que nous avions loué un grand bateau pour descendre jusqu'à Poti, et il venait nous demander de descendre le fleuve avec nous, ayant, disait-il, des affaires très-pressées, et offrant du reste de prendre sa part de nos dépenses. Nous n'eûmes garde de le refuser : nous étions trop heureux d'avoir l'occasion d'observer pendant un jour ou deux un type aussi curieux que le seigneur iméritien; nous nous quittâmes donc enchantés, nous de lui, lui de nous.

Le lendemain matin, à l'heure de l'embarquement, nous vîmes arriver notre prince aussi brillant que la veille. Il portait une tcherkesse d'une entière blancheur, garnie de galons en or, ainsi que le rang de cartouches qui ceignait sa poitrine. Sous la tcherkesse, on voyait une bechemette en soie rose, et sous celle-ci une seconde en soie gris de perle, un magnifique papak, une schaska garnie et ciselée en argent, ainsi que le kangiar, les pistolets et plusieurs petites escarcelles en cuir ouvragé et garni d'or et d'argent. Ajoutez pour achever de peindre ce prince, une tête blonde et rose, des cheveux blonds, un sourire continuel, et un air de bonne santé qui faisait plaisir à voir. Son nouker portait un costume très-brillant où dominait le rouge.

Après avoir fait nos adieux au colonel, nous descendîmes tranquillement le Phase entre deux lignes de forêts qui nous laissaient contempler au-dessus de leurs vertes cimes les sommets des montagnes couverts de neige. La température s'était élevée à celle des beaux jours d'été, et nous en jouissions d'autant mieux que ces pics glacés nous rappelaient nos récentes épreuves du mont Sourham.

J'avais chargé le matin nos armes après les avoir lavées et flambées avec soin. Je les visitai de nouveau. On nous avait promis une chasse miraculeuse sur l'eau, et j'avais hâte d'être en mesure.

Les canards sauvages et autres volatiles qui traversent nos climats au commencement des temps froids, vont au loin se choisir des résidences d'hiver. Or, le Phase et le lac de Poti sont apparemment parmi celles qu'ils préfèrent. Deux heures s'étaient à peine écoulées que nous commençâmes à voir au bord du fleuve, sur des parties de sable laissées à découvert, ou sur des troncs d'arbres flottants, des rangées de canards mêlés de quelques grands échassiers. Nous laissâmes le bateau glisser sans le moindre mouvement de rames, et du premier coup de feu nous nous fîmes une provision qui eût suffi à nos repas pour plusieurs jours. A partir de ce moment, ce ne fut que bandes de milliers d'individus se succédant sur les rivages, si bien, qu'ayant rempli à demi le bateau de nos victimes emplumées, fatigués d'une boucherie inutile, nous résolûmes de nous en tenir désormais aux pièces rares qui viendraient à notre portée.

La végétation riveraine était de plus en plus admirable. Le matin, j'avais abandonné mes crayons pour les armes; vers le milieu du jour je repris les crayons; tout ce que je voyais me paraissait merveilleux. Beaucoup de grands arbres s'étaient inclinés peu à peu; quelques-uns, couchés sur l'eau, ne tenaient plus qu'à demi au sol par leurs racines, et d'autres tiges repoussaient déjà sur leurs troncs. Nous fûmes pris du désir de faire une excursion à pied dans ces fourrés; mais le débarquement était

chose difficile. De temps en temps de subits mouvements dans les arbres nous dénonçaient la présence de quelque gibier inconnu de grande taille que notre passage inquiétait. Le prince nous assura que ces forêts, presque impénétrables, abondent non-seulement en bêtes fauves de toute espèce, mais aussi en très-grands serpents verts et noirs, dont il n'est pas aisé d'éviter les morsures. Un autre inconvénient y est la multitude de flaques d'eau qui s'opposent à toute marche régulière. Le soleil, si ardent qu'il soit dans ces contrées, est impuissant à dessécher ces marécages protégés contre les rayons par les masses d'ombre que projettent les voûtes de verdure. Ce sont des repaires de fièvres mortelles. Pas un bruit, sinon le nôtre; la solitude partout. Irrésistiblement attirés, nous débarquâmes dans une anse qui avait l'air de nous tendre les bras, et nous pénétrâmes dans ces ténébreux séjours. A l'intérieur comme au bord, les arbres centenaires tombent les uns sur les autres. Quand un de ces géants s'est couché, entraînant avec lui quelques-uns de ses voisins, il pourrit à moitié dans l'eau, et sur son cadavre la végétation naît, grandit, se multiplie, s'étend de tous côtés avec une incroyable puissance. On ne saurait faire plus de cinquante pas sans se servir de la hache. A vrai dire, on ne voit pas la terre : on marche sur des débris d'arbres ou dans l'eau, à travers des barrières de lianes et de convolvulacées gigantesques. Il fallut nous arrêter; mais la tentative, pour avoir échoué, n'en avait pas été moins intéressante.

Nous revînmes au bateau, enchantés du peu que nous avions vu. Nos trois scopsis (car c'étaient des scopsis qui nous servaient de bateliers) étaient impassibles à leurs rames; ils seraient restés là trois jours sans indiquer par le moindre signe s'ils étaient satisfaits ou non. Ces malheureuses créatures sont devenues entièrement passives. L'argent excepté, tout leur est indifférent.

On s'avisa qu'il était temps de déjeuner. Nos canards, tout succulents qu'ils parussent devoir être, ne pouvaient se préparer convenablement dans un bateau. Nous nous contentâmes de quelques provisions froides auxquelles notre prince rose joignit un large morceau d'esturgeon fumé.

Quand vint la nuit, nos scopsis nous débarquèrent sur la rive gauche, nous indiquant une grande maison d'apparence douteuse et plus faite pour abriter des chevaux que des hommes.

En effet c'était une écurie; les voyageurs n'y étaient que tolérés.

Dès l'entrée, nous fûmes à demi suffoqués par la fumée d'un grand feu placé au milieu de l'unique pièce de cette étrange hôtellerie que formaient quatre clôtures en bois, servant de murailles. La fumée s'échappait, comme elle pouvait, par les lézardes et les trous, œuvre du temps. De chaque côté, des chevaux se reposaient; ils étaient chez eux; autour du feu causaient et fumaient des Mingréliens, des gens du Gouriel, d'Érivan, des Arméniens, des hommes de la montagne et enfin des Turcs, dont l'un, pittoresquement affublé, portait à sa ceinture et sur son dos plus d'armes qu'il n'en eût fallu à six personnes : il avait tout l'air d'un arsenal.

Personne ne fit attention à nous. Suivant notre usage, nous transportâmes une poutre près du foyer et nous nous mîmes en devoir de confectionner notre souper. On nous apporta une partie de notre gibier et nous fûmes assez heureux pour trouver là deux garçons qui attendaient le prince; ils se mirent à préparer des broches en bois pour rôtir nos volatiles. Nous préparâmes à la fois notre souper du soir et nos deux repas du lendemain. Quand nos voisins virent ces formidables apprêts culinaires, comme ils n'étaient pas dans le secret de notre prévoyance, ils s'imaginèrent que nous allions tout manger, et ils commencèrent à exprimer à haute voix leur admiration. Le petit Turc surtout ne put réprimer sa curiosité; il nous demanda avec un grand sérieux si nous allions réellement absorber, à nous seuls, cette quantité fabuleuse d'animaux. Avec non moins de gravité nous lui répondîmes affirmativement, en le priant de vouloir bien toutefois nous aider, ce qu'il accepta de grand cœur. Notre cuisine s'avança grand train, et, grâce aux assaisonnements tirés de notre boîte, elle répandit une odeur qui finit par attirer toutes les attentions. Le premier canard cuit fut délicatement découpé et offert aux appétits les plus pressés. Cette manœuvre nous gagna les sympathies de toute la société; la conquête en fut achevée par la libéralité d'une outre de vin de Mingrélie, qu'un des hommes du prince était allé chercher dans le village.

Seulement ceux de nos hôtes qui étaient musulmans jugèrent convenable de faire placer devant eux une cruche d'eau; mais ce fut une pure formalité.

Le repas achevé, chacun s'arrangea pour fumer ou dormir. Il fallut de temps en temps intervenir dans les querelles des chevaux, qui n'étaient pas sans inconvénient pour notre groupe campé en cercle au milieu du hangar.

Le lendemain, au lever du soleil, nous sortîmes pour visiter les environs. Un groupe de gens habillés de toutes couleurs attira notre attention : c'était un convoi funèbre qui menait un habitant du village à sa dernière demeure. La femme du défunt marchait derrière le corps, en s'arrachant les cheveux et se meurtrissant le visage. Les amis et les parents qui l'accompagnaient, la secondaient de leur mieux avec de grands gémissements. Nous suivîmes, à peu de distance, jusqu'au bord de la tombe. Un prêtre grec prononça quelques prières; on eut beaucoup de peine à empêcher la pauvre veuve de se faire ensevelir avec son époux; mais, chose étrange ! dès que la cérémonie fut terminée, veuve et assistants reprirent le chemin de leurs habitations, très-calmes, en apparence tout consolés, et conversant avec une vivacité assez allègre. — Les rites, monsieur, les rites ! me dit gravement un de nos convives de la veille.

Nous descendîmes à notre bateau où nos scopsis commençaient à s'éveiller. On s'empressa d'embarquer nos vivres, et nous partîmes sans le prince Inghéradzé. Ses chevaux étaient arrivés au hangar, et il les préféra naturellement à la lenteur de la navigation.

Le magnifique panorama des bords du Phase en-

chanta cette journée de même que la précédente. Nous étions comme enivrés par la splendeur du paysage.

Vers les trois heures, les forêts commencèrent à s'éclaircir. Nous avions passé plusieurs bras du Phase sous des voûtes d'arbres interceptant complétement les rayons du soleil, et nous avions mis en fuite une troupe de pélicans occupés à pêcher : c'étaient les premiers oiseaux de cette sorte que nous eussions rencontrés depuis la mer Caspienne ; ils nous annonçaient la mer Noire.

Bientôt, en effet, apparurent quelques mâts de navire, et nous abordâmes à Poti. Situé à environ un kilomètre de l'embouchure du Phase ou du Rioni, Poti ne se compose encore que de quelques maisons en bois; mais il y règne une assez grande activité, et, dans peu de temps, ce bourg méritera le nom de ville qu'un ukase impérial vient de lui donner. On défriche alentour les forêts et l'on solidifie par des travaux de terrassement le sol marécageux sur lequel on construit.

Presqu'à l'embouchure du fleuve, on voit les restes d'une forteresse qui commande le passage; les navires



L'embouchure du Phase à Poti, près de la mer Noire. — Dessin de Moynet.

d'un fort tonnage ne pourront pénétrer à Poti que lorsqu'on aura enlevé les arbres arrachés qui ont échoué sur les bancs de sable. Le cabotage seul arrive jusqu'à la ville.

De l'autre côté de Poti, à une verste du Rioni, est un grand lac, dans lequel la tradition rapporte que la ville de Phasis est ensevelie. Nous avons parcouru ce lac et n'y avons vu aucune ruine.

Un matin, on nous annonça l'arrivée du steamer russe *le Grand-Duc-Constantin*; ses dimensions ne lui permettaient pas de venir jusqu'à nous : un petit bateau à vapeur, mouillé près du quai de Poti, chauffé à notre intention, nous transporta vers lui avec nos bagages. Nous passâmes rapidement devant la forteresse des rois d'Imériție, dont la cour, jadis encombrée d'artillerie, est aujourd'hui métamorphosée en agréable jardin où les citronniers fleurissent; bientôt nous montâmes à bord du steamer russe : vingt-quatre heures après, nous étions à Trébizonde.

MOYNET.



AMÉRIQUE DU NORD. — Incendie de prairie près la rivière Valnut-Creek (voy. p. 346). — Dessin de Doré d'après Catlin.

VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN,

DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854.

AVANT-PROPOS.

Le gouvernement des États-Unis ayant eu, il y a quelques années, l'idée d'établir un chemin de fer entre l'océan Atlantique et l'océan Pacifique, organisa trois expéditions pour l'étude du tracé sur différents points. L'une d'elles devait poursuivre sa route par le 35° de latitude nord, à travers les prairies à l'est et les plaines désertes à l'ouest des montagnes Rocheuses, et utiliser, autant que possible, les affluents du Mississipi, du Rio-Grande et du grand Colorado de l'ouest.

Un jeune Allemand, M. Balduin Möllhausen, recommandé par M. de Humboldt, sollicita la faveur d'être adjoint à cette expédition, commandée par le lieutenant Whipple. Fils d'un officier d'artillerie prussien, après avoir fait son temps de service dans l'armée, il était parti à vingt-quatre ans pour l'ouest des États-Unis, seul, irrésistiblement entraîné par l'amour de la science. Arrivé au Mississipi, il avait eu connaissance de l'expédition conduite par le prince Paul de Würtemberg dans le but d'explorer les montagnes Rocheuses, et il s'était joint à ce groupe de voyageurs. D'insurmontables difficultés ayant forcé le prince à renoncer à son entreprise, M. Möllhausen n'en avait pas moins continué sa route, en société d'une troupe d'Indiens Ottoës. Il avait ainsi remonté au nord jusqu'à Bellevue. Là, il s'était trouvé en rapport avec la tribu des Omahas, avait chassé trois mois sur leur giboyeux territoire, puis, redescendant le Mississipi, avait retrouvé les débris de l'expédition, fait plusieurs autres utiles excursions et augmenté les collections zoologiques du prince.

Tels étaient les titres que M. Balduin-Möllhausen fit valoir près du lieutenant Whipple qui, très-heureux de rencontrer un compagnon si actif et déjà si exercé, s'empressa d'appuyer sa demande, qui fut bientôt suivie d'une réponse favorable.

M. Möllhausen a publié, en 1858, le récit de ce dernier voyage; nous en avons extrait les pages suivantes.

—

Préparatifs. — Le ferrage des mulets. — Départ. — La tribu des Choctaws. — Un meeting d'Indiens. — Jeu de balle. — Les Chikasaws. — Les Cherokeses. — Les Shawnees. — Les Quappaws.

Le 4 juin 1853 M. Möllhausen s'embarqua sur un bateau à vapeur à Cincinnati (État d'Ohio), descendit le fleuve qui a donné son nom à cet État, puis le Mississipi, et arriva le 12 au fort Smith, situé sur l'Arkansas, à une centaine de lieues en amont de l'embouchure de cette rivière. La troupe de M. le lieutenant Whipple, dont il devait faire partie à titre de dessinateur, s'y trouva bientôt réunie au complet. On s'occupa aussitôt des préparatifs du voyage. Au nombre des détails qui lui parurent les plus singuliers, M. Möllhausen note l'apprivoisement et le ferrage des mulets. Mais, dira-t-on, pourquoi ne pas se servir de chevaux? C'est que le noble animal si éloquemment décrit par Buffon est là-bas bien inférieur à son confrère, et ne peut supporter comme ce dernier ni des fatigues continues ni le manque d'eau et de ourrage. Des Mexicains et des Indiens se chargent de dompter ces animaux. Ils les chassent au lasso. Le mulet est ainsi tiré jusqu'à un échafaudage composé de quatre pieux, enlevé du sol au moyen d'une sangle, et assujetti par des courroies à chacun des poteaux; des ouvriers sont prêts, et en un clin d'œil, l'animal est ferré, puis attaché avec ses compagnons déjà apprivoisés.

Le 15 juillet, l'expédition quittait fort Smith pour entreprendre son long voyage.

Le premier endroit où elle s'arrêta fut *Scullyville*, ou, comme l'appellent les Indiens, *Heito-To-Wa*. C'est la capitale de la tribu des *Choctaws*. Pour faciliter les communications du gouvernement avec les Indiens, les États-Unis envoient parmi les tribus des agents qui deviennent ainsi les créateurs d'une petite ville; car les blancs, attirés par l'espoir du gain, ne tardent pas à se grouper autour de l'agence et à épouser des Indiennes, afin de gagner encore mieux la confiance. Il en a été ainsi de Scullyville et de quantité d'autres établissements.

Les *Choctaws*, qui comptent 22 000 âmes, sont répandus sur des territoires qui, à l'est, confinent à l'Arkansas; au sud, aux plaines habitées par les Chikasaws; et à l'ouest, à celles occupées par les Creeks. Ils ont pour voisins, au nord, les Cherokeses. On remarque aujourd'hui peu de différence entre ces deux tribus, sous le rapport

1. *Tagebuch einer Reise vom Mississipi nach den Küsten der Südsee von Balduin Möllhausen, eingeführt von Alexander v. Humboldt, mit eine Karte.* Leipzig, Mendelssohn, 1858, en deux parties, in-4°.

On peut consulter aussi le IIIe volume de la collection américaine intitulée : *Reports of explorations and surveys to ascertain the most practicable and economical route for a railroad from the Mississipi river to the Pacific ocean, made under the direction of the secretary of war, in* 1853 — 4, according to acts of congress of march 3, 1853, may 31. 1854, and august 5, 1854, etc. — Vol. III. (Rapports des explorations et études faites pour déterminer le tracé le plus praticable et le plus économique d'un chemin de fer entre le fleuve du Mississipi et l'océan Pacifique, entreprises sous la direction du ministre de la guerre, en 1853-54, conformément aux actes du congrès du 3 mars 1853, etc. Itinéraire du lieutenant Whipple, vol. III.) — Washington, 1856.

de la civilisation. Avant de se fixer près de l'Arkansas, les Choctaws habitaient les plaines, riches en gibier, des États d'Alabama et du Missisipi; mais ils les ont vendues à l'Union, qui chaque année leur paye une certaine somme. Le payement, divisé en vingt annuités, sera bientôt achevé; mais cet argent est déjà pour la plus grande partie rentré entre les mains des blancs, sans avoir beaucoup profité aux Indiens Quand le terme arrive, les blancs sont là, prêts à enivrer avec l'eau-de-vie le pauvre Indien. La raison s'égare, l'Indien livre son or; et quand il se réveille, il est dépouillé de tout, et, qui plus est, jeté à la porte par son empoisonneur. Tels sont les bienfaits apportés par la civilisation! Et cependant ces Indiens ne sont pas aussi sauvages qu'on a voulu le faire croire; ils ont des mœurs douces et se livrent à l'agriculture. Ils ne sont même pas étrangers aux questions pratiques; car, au moment où la caravane de M. Whipple arrivait, on s'occupait d'un grand *meeting* où il s'agissait d'abord de délibérer sur le chemin de fer projeté, puis sur les modifications à introduire dans la forme du gouvernement. En attendant le jour de la réunion, les Indiens s'amusaient à tirer à la cible, à courir, à danser, à raconter les traditions de la tribu, celle du « grand déluge, » qui paraît exister chez tous les peuples, celle de « la grande migration, » et d'autres encore. Bien que convertis au christianisme, les Choctaws ont gardé quelques-unes de leurs croyances. A la mort, disent-ils, l'âme fait un long voyage vers le couchant; là, elle rencontre un torrent rapide et profond. Sur ce torrent est jeté un tronc d'arbre; les bons le franchissent sans difficulté et entrent dans le ciel, où ils passent agréablement leur temps dans les banquets, les danses et les chasses. Mais le méchant veut en vain traverser le pont; il glisse et tombe au milieu des serpents et des crapauds, en vue de cette rive bienheureuse qu'il ne pourra jamais atteindre.

Cependant les délibérations allaient commencer[1]:

« A l'une des extrémités de Scullyville est un hangar de marchandises avec une galerie un peu élevée. Cette galerie est la tribune des Choctaws; le ciel ouvert, le plafond de cette grande salle. Les paroles de l'orateur coulent bien plus facilement quand il peut voir l'hirondelle voler devant lui et l'arbre étendre ses rameaux verts; car, ainsi que le dit ce peuple dans son langage imagé à propos d'un orateur habile, ses paroles sont pressées comme les feuilles vertes; beaucoup de feuilles forment une branche, beaucoup de branches forment un arbre, l'arbre répand de l'ombre et beaucoup d'hommes peuvent s'y reposer; de même l'orateur répand ses paroles sur l'auditoire comme un doux ombrage, et chacun de s'écrier: Le discours est parfait! L'abeille sauvage passe devant lui en portant son miel; il lui ravit ce miel et le mêle à ses paroles, le miel est doux, le Peau-Rouge le mange volontiers, le suce avec délices, comprend le sens des paroles et continue à écouter sans bruit, comme l'antilope dans les prairies et le cerf dans les fourrés. »

1. Nous plaçons entre guillemets les passages traduits littéralement de la relation de M. Möllhausen.

« Par une belle soirée d'été, toute la population mâle de Scullyville était rassemblée devant la tribune; plusieurs de nos compagnons étaient dans l'assistance. Quoique la plupart des Indiens eussent amené leurs femmes, celles-ci se tenaient pourtant à distance respectueuse, sans se mêler à la délibération. Les femmes des Choctaws ont reconquis, il est vrai, une partie de leurs droits et ne sont plus esclaves, comme il arrive dans quelques tribus encore sauvages; néanmoins elles sentent d'elles-mêmes que leur immixtion dans les affaires publiques gâterait les choses, et on n'a pas à supposer qu'ici ait jamais lieu l'émancipation politique des femmes.

« La séance commença; le premier qui gravit la tribune n'était pas un guerrier orné de tatouages et de plumes, mais un grand chef vêtu d'une jaquette de coton d'une coupe originale. Un chapeau brun, de forme basse, ombrageait sa figure bronzée; il était couvert de poussière, car il venait de faire une longue course; son cheval était non loin de là sellé et bridé; il n'avait pas eu le temps de préparer son discours, mais il savait ce qu'il voulait dire. Dès les premiers mots il se fit un profond silence; chacun écoutait attentivement, et même ceux qui n'avaient aucune idée de cet idiome étranger observaient curieusement l'orateur. Point de pathos, aucune attitude théâtrale, aucun geste déclamatoire; un simple mouvement de la main accompagnait la voix, dont le ton s'élevait par instants; les paroles, composées pour la plupart de sons gutturaux, pouvaient être facilement entendues par les auditeurs les plus éloignés. C'était un discours simple, sans apprêt, qui ne fut troublé ni par les applaudissements ni par les interruptions; un cri général de *hau!* suivit les questions posées par l'orateur; quand il eut terminé, on entendit dans l'auditoire un léger murmure; puis un autre vint à la tribune....

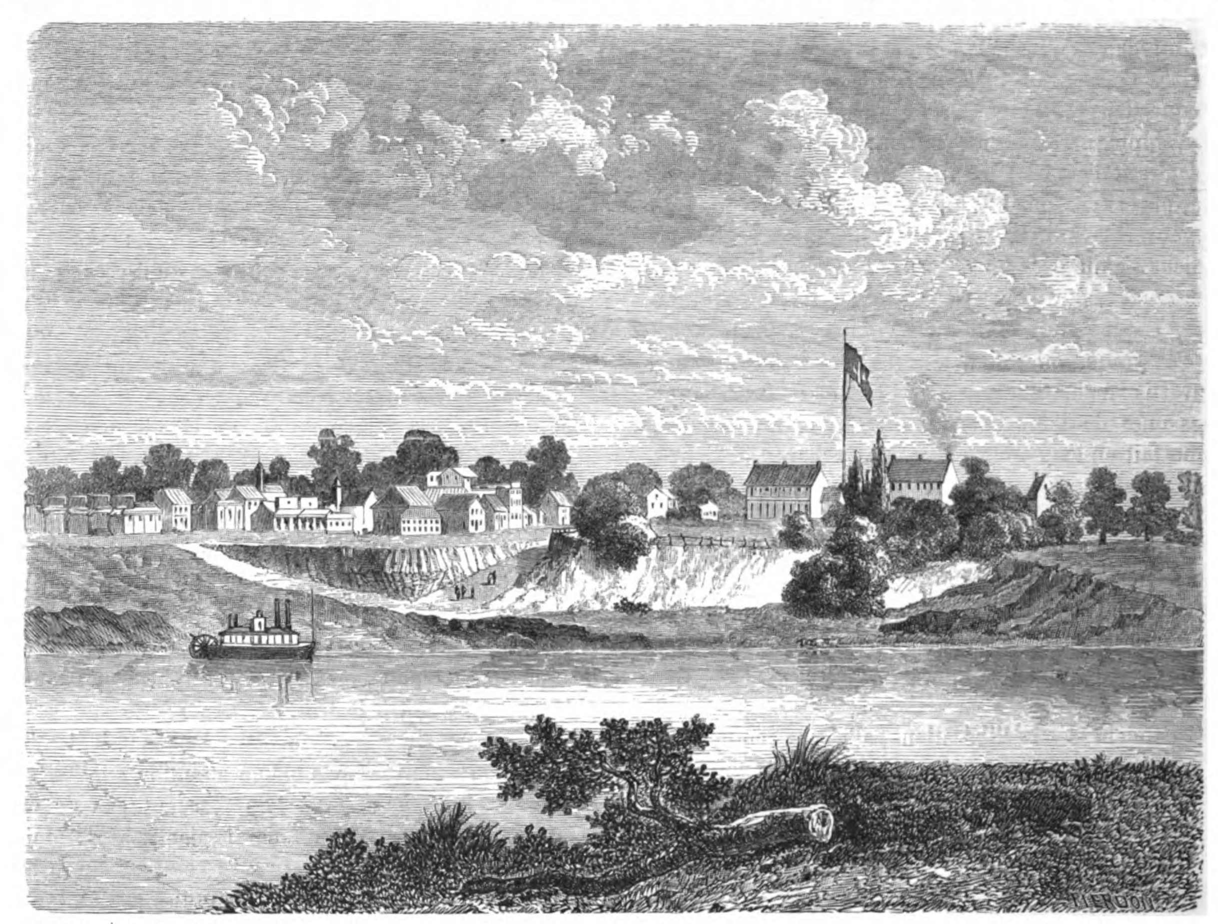
« La séance se prolongea fort tard dans la nuit; les derniers orateurs obtinrent la même attention que les premiers; ceux même qui ne comprenaient pas un mot de ce qu'ils entendaient ne paraissaient pas le moins du monde fatigués. Ce qui prouve combien un étranger pouvait être impressionné rien que par le ton et par les gestes, c'est cette exclamation d'un Américain: « Jusqu'à présent j'avais cru que la langue anglaise « était la plus belle du monde entier, mais je ne sais si la « langue des Choctaws ne rivalise pas avec elle! »

« Les séances des tribunaux se tiennent de la même manière. La justice de ce peuple est expéditive; chez lui la peine de mort est en vigueur; le coupable est assis vis-à-vis de son juge, les jambes croisées sur le même tapis étendu par terre, et à quelques pas de là reçoit son châtiment sous forme d'une balle de fusil. »

Les vastes plaines qui avoisinent le territoire des Choctaws servent aux ébats des Indiens et surtout à leur jeu de balle ou de paume, amusement national usité chez presque toutes les tribus, et qu'on a retrouvé même chez les Mohawes et les Pah-Utah de la Califor-

nie. Les Choctaws, les Chikasaws, les Creeks et les Cherokeses s'y livrent avec passion.

« Ce qui donne lieu à la fête, c'est ordinairement le défi porté par deux joueurs habiles et renommés qui, après avoir fixé le jour de la lutte, expédient de tous côtés leurs hérauts d'armes. Ce sont des cavaliers tatoués, accoutrés d'une façon bizarre, porteurs d'une *raquette* de cérémonie, qui se rendent de village en village, de maison en maison, dans toute la tribu, proclamant le nom des provocateurs, la date du jour, et le lieu du rendez-vous, engageant les hommes à prendre parti pour celui dont ils sont les émissaires. Si on accepte, il suffit de toucher le bâton bariolé; c'est une parole donnée qu'on ne peut reprendre. Comme chacun des acteurs est accompagné des siens, souvent la moitié de la nation se trouve réunie la veille du jour solennel; les uns pour participer à la lutte, les autres, et surtout les femmes, pour engager des paris. Les deux partis dressent leur camp vis-à-vis l'un de l'autre sur la lisière d'une prairie qui sert d'arène. Les préparatifs se font de la manière suivante. On arpente le terrain entre les deux camps et on en détermine le point central; à deux cent cinquante pas de là, chaque parti enfonce en terre deux poteaux espacés de 2 mètres et reliés par un troisième à une hauteur de $5^{m},33$, de façon que ces deux portes simulées soient en regard l'une de l'autre. Quatre anciens, n'appartenant à aucun des partis, doivent surveiller l'arpentage; ce sont aussi les juges de la lutte. A peine la ligne centrale est-elle déterminée que la foule des parieurs sort du camp et se précipite vers cet endroit; chacun choisit son partenaire et les paris s'engagent. Naturellement chacun est sûr de la victoire pour les siens et met les plus gros enjeux: ce sont des chevaux, des armes, des pièces d'habillement, des ustensiles de ménage; bref, toutes sortes d'objets qui sont déposés sur la ligne de démarcation et confiés à la garde des anciens. Ceux-ci veillent là pendant la nuit, entonnant, par intervalles, des chants criards, avec accompagnement de tambour indien, ou bien fumant leur longue pipe en l'honneur du grand Esprit, afin que la justice préside à la lutte. Les joueurs emploient le temps, jusqu'au coucher du soleil, à s'équiper et à se préparer. Ils se dépouillent de tous leurs vêtements, y compris leur petit tablier, qu'ils remplacent par une ceinture brodée passée autour des reins et ornée d'une longue queue en crins de cheval teints, qui flottent par derrière. Il est défendu de se garantir les pieds de souliers et de *mocassins* (bottines indiennes en cuir de cerf mou); d'ailleurs ces pieds, comme tout le reste du corps, sont peints d'ornements bizarres de toutes couleurs. Il est également interdit de porter aucune arme ostensible ou cachée, excepté les raquettes servant à recevoir et à lancer la balle. Ces instruments sont en bois léger et munis à leur sommet d'un anneau ou cercle assez grand



Le fort Smith, dans l'État d'Arkansas. — Dessin de Lancelot d'après une gravure des *Reports of explorations and surveys* (voy. la note 1 de la page 338).



Une partie de balle chez les Indiens Choctaws. — Dessin de Doré d'après Catlin.

pour contenir la balle, mais pas assez pour la laisser échapper, car la règle du jeu est de ne pas la toucher avec la main. Habitués dès leur première jeunesse à manier cet instrument, les Indiens déploient une habileté étonnante tant pour lancer la balle à une grande distance que pour la recevoir dans le cercle de la raquette. On ne se sert que d'une balle, et chacun tâche d'en devenir maître, afin de la lancer à travers la porte de son parti. Le parti qui a le premier exécuté cent fois ce tour obtient la victoire et reçoit tous les prix.

« Quand le soleil descend derrière les arbres, quand les ombres, s'allongeant de plus en plus, se fondent dans le crépuscule, on voit les joueurs, partagés en deux bandes, se diriger, à la lueur des torches, vers l'endroit où se dressent leurs poteaux respectifs; ils crient, chantent, frappent leurs tambours, dansent et se pressent autour de la porte. Les femmes se rendent aussi en procession vers le point central, se rangent sur deux files, entre les poteaux et la ligne frontière, et là dansent, se balancent sur un pied, puis sur l'autre, sans bouger de place, et font entendre des chœurs sauvages. Pendant ce temps les anciens, assis sur la limite des deux camps, lancent leurs bouffées de tabac au grand Esprit. C'est ainsi que la nuit se passe sans qu'on ferme l'œil; de demi-heure en demi-heure, les chants et les danses reprennent; on fait une courte pause, après quoi le bruit recommence de plus belle.

« Le soleil levant trouve chacun à son poste; souvent des milliers d'hommes attendent impatiemment qu'on donne le signal; bientôt un coup de feu retentit, la balle est lancée en l'air par un des anciens qui se tient au centre; aussitôt les combattants des deux partis se précipitent vers ce point comme des furieux. En un instant c'est un pêle-mêle général. On ne distingue plus aucun groupe isolé; c'est un amas de membres qui se tordent et s'enchevêtrent. Le gazon n'est plus que poussière; tout se heurte et se culbute; enfin il y en a un qui tient la balle; mais déjà elle lui est enlevée; elle est lancée vers le but, qu'elle n'atteint pas, car un œil attentif, une main prompte l'a arrêtée dans sa course. La lutte pour conquérir la balle recommence avec un nouvel acharnement, mais la voilà qui a franchi la porte; il y a une seconde d'arrêt, puis la balle est rejetée au centre et ainsi de suite jusqu'à ce qu'elle ait passé cent fois par une des portes. C'est alors que la décision des juges vient mettre fin à cet exercice violent, qui ne se termine d'ordinaire qu'un peu avant le coucher du soleil. »

Les *Chikasaws* ne forment plus aujourd'hui de tribu particulière; ils vivent mêlés aux Choctaws; on a de la peine à les distinguer les uns des autres. Leur territoire s'étend jusqu'à la Canadian-River; entre cette rivière et l'Arkansas est le fertile domaine des *Creeks* ou *Mus-kogees*, parsemé de fermes florissantes. Il n'y a pas encore longtemps, les guerriers s'y couvraient de tatouages bizarres; aujourd'hui, ces mêmes Indiens lisent un journal imprimé dans leur langue, tandis que la ménagère va et vient et commande à ses esclaves, qui sont mieux traités par elle qu'elle-même ne l'était autrefois, quand elle était l'esclave de son mari. De même que les Choctaws, les Creeks habitaient jadis l'Alabama et le Mississipi, qu'ils cédèrent, moyennant argent, au gouvernement américain. Ils ne sont plus qu'au nombre de 22000.

Tel est aussi le chiffre de la population des Cherokeses ou *Cherokees*. Cette tribu n'a pas consenti aussi facilement que les autres à émigrer; son chef, J. Ross, repoussa longtemps les offres avantageuses des États-Unis; mais enfin, un beau jour, les Cherokeses abandonnèrent la Géorgie pour le haut Arkansas.

Plus loin sont les *Shawnees;* en les voyant réduits au nombre de 1400, qui se douterait jamais que ce fut une des plus puissantes tribus de l'Amérique du nord? Les premiers ils opposèrent de la résistance à l'envahissement de la civilisation à New-Jersey et en Pensylvanie; ils défendirent pied à pied le terrain, dans les monts Alleghany, dans l'État d'Ohio, chassés de partout, semant la route des ossements de leurs guerriers. On les fait originaires de la Floride, où se trouve en effet une rivière de Su-wah-nee; mais c'est une erreur. Ce qui est certain, c'est qu'ils étaient commandés par des chefs habiles, et que l'un d'eux, Tecumseh, avait conçu un hardi projet. Il voulait organiser, parmi tous les indigènes de l'Amérique, une ligue pour écraser l'ennemi commun. Son frère, le Prophète, parcourait, dans ce but, les wigwams, portant le feu sacré et les saints ossements, et montrant partout un mannequin fait d'étoffes légères, qui figurait un cadavre de grandeur naturelle. Les adeptes touchaient les os sacrés, et prenaient pour leur foyer, une parcelle du feu magique qu'ils juraient de ne pas laisser éteindre. Mais cette grande entreprise échoua par la mort de Tecumseh.

Les *Quappaws*, dont on aperçoit encore quelques wigwams sur les rives de la Canadian-River, n'étaient pas moins courageux; mais où sont leurs guerriers? Cette tribu, qui errait jadis de la rivière Canadienne au Mississipi, qui combattit bravement les Chikasaws, ne peut plus mettre sur pied que très-peu d'hommes. Le trait suivant les peindra mieux qu'une longue description. Un jour une troupe des leurs rencontra un parti de Chikasaws qui dut se retirer faute de poudre. Ce que voyant, le chef des Quappaws réunit autour de lui ses guerriers, fit étendre une couverture, leur enjoignit de vider leur corne à poudre, fit deux parts égales de cette masse, en garda une pour les siens, envoya l'autre aux Chikasaws, et le combat eut lieu avec le plus vif acharnement.

Le fort Arbuckle. — Si-Ki-to-Ma-Ker, le *Castor Noir*. — Les Delawares. Conseils d'un chasseur indien.

C'est parmi les Shawnees que nos voyageurs choisirent un guide, qui devait les conduire au *fort Arbuckle*, après avoir passé la Canadian-River. Ce point est la résidence de Si-Ki-to-Ma-Ker, le Castor Noir, de la fameuse tribu des Delawares, qui habitent dans le voisinage. Il est ici question du vieux fort nommé aussi *camp Arbuckle*, et aujourd'hui abandonné; car le fort Neuf est situé à 30 milles plus au sud, et contient maintenant la garnison.

« La garde de cette ancienne citadelle a été confiée au Castor Noir, qui pendant la guerre du Mexique a rendu aux États-Unis beaucoup de services en qualité de chasseur et de guide. Des gens de sa tribu se sont fixés aux environs et vivent sous son égide. Les fortifications étaient telles qu'elles doivent être dans ces contrées sauvages. Six blockhaus, bâtis en angle droit, sur la lisière d'un bois, à un mille de la Canadian, servaient autrefois d'habitation aux soldats, tandis qu'un grand espace, entouré de hautes palissades, abritait les troupeaux qu'on y parquait dans les temps de danger. Des familles de Delawares ont pris possession des baraques inoccupées et continuent la culture des champs de maïs, dont les récoltes n'étaient pas destinées pour elles. Des animaux domestiques de toute espèce se multiplient sans peine. Si quelque Pawnee ou Comanche ose s'aventurer pour voler chez cette poignée de Delawares, il peut être certain que le lendemain, sa chevelure séchera en espalier à la porte du Castor Noir. Car, bien qu'il ne reste plus que des débris de cette grande et puissante tribu, cependant chaque membre isolé a conservé intacts les mœurs et le courage de ses ancêtres, et est comme autrefois la terreur de ses ennemis, ainsi que le fidèle défenseur de ses amis.

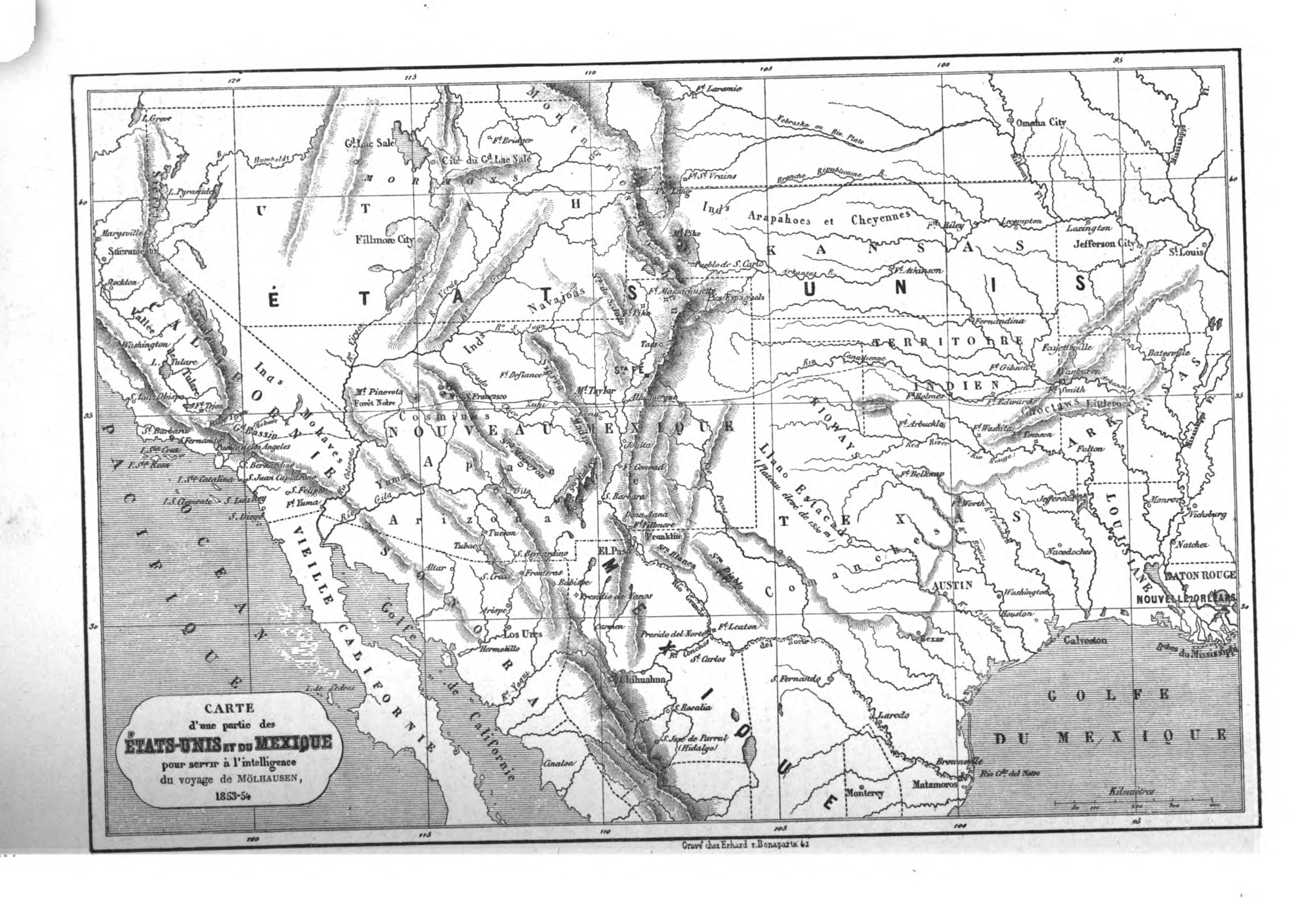
« Les *Delawares*, réduits au nombre insignifiant de 800 individus, habitaient à l'origine la partie orientale des États de Pensylvanie, de New-Jersey et de Delaware. Leur destinée fut, comme pour les Shawnees, de conquérir toujours de nouveaux territoires, qu'ils étaient ensuite obligés de céder au gouvernement. On les chassait toujours vers l'ouest, et sur la portion de terrain qu'ils occupaient provisoirement, ils devaient se défendre contre de puissants ennemis avec ces armes qu'ils emploient aujourd'hui contre les animaux sauvages pour se procurer de la nourriture et des vêtements. Bien des efforts ont été tentés pour les convertir au christianisme, mais inutilement. Chassés par les chrétiens des tombeaux de leurs ancêtres, trompés et trahis par ces étrangers, ils ont à leur tour repoussé les missionnaires.... Placés aux limites extrêmes de la civilisation, sur la lisière même de la nature vierge, ce reste d'Indiens peut se livrer sans contrainte à ses goûts aventureux; ils étendent leurs chasses jusqu'à l'océan Pacifique, et quelquefois on est des années sans les revoir dans leur campement. Il n'y a pas dans les montagnes Rocheuses de défilés secrets qu'ils ne connaissent, il n'y a pas une source dont ils n'aient goûté l'eau Ils vont chasser l'ours gris en Californie, le buffle dans les plaines de la Nebraska, l'élan aux sources du Yellowstone et le mustang au Texas, scalpant à l'occasion quelques chevelures, soit au milieu d'un village inoffensif, soit sur la tête d'un ennemi. Cette manière de vivre fait qu'on les trouve rarement chez eux, et les caravanes doivent s'estimer heureuses quand elles peuvent en engager quelques-uns comme guides et comme chasseurs. Un Delaware n'a besoin de voir une portion de terrain qu'une seule fois pour la reconnaître après des années, de quelque côté qu'il s'en approche ; et là où il met le pied pour la première fois, un coup d'œil lui suffit pour indiquer l'endroit où il faut chercher de l'eau.

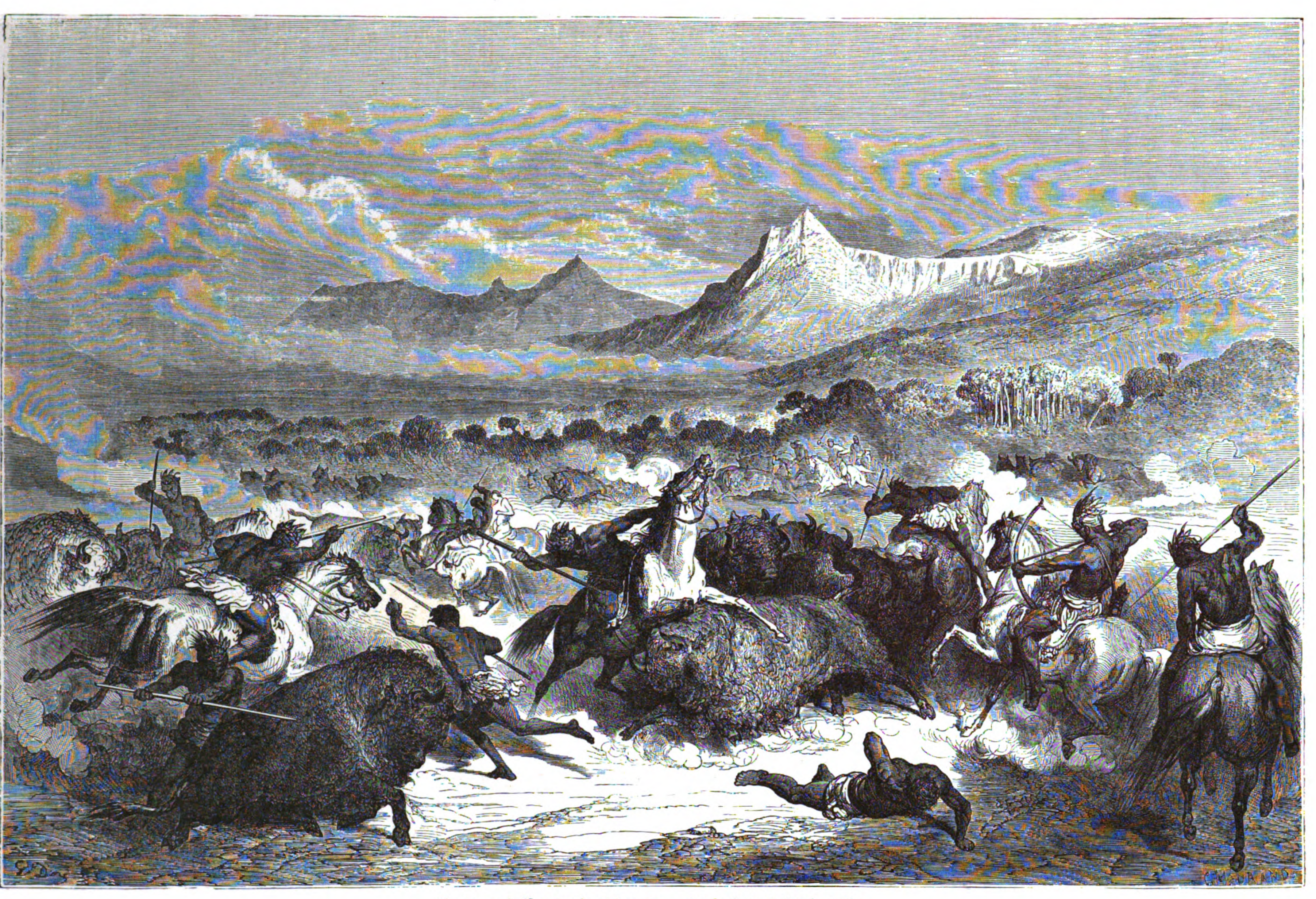
« Parfois les bêtes de somme s'éloignent pendant la nuit: déjà vous les croyez perdues et vous renoncez à les chercher à cause de la difficulté de suivre leur trace, ou bien dans la crainte des Indiens ; mais le Delaware suit leur piste pendant des jours et même des semaines, jusqu'à ce qu'il ramène les fugitifs; grâce à ces qualités, ce sont des guides très-recherchés, et leurs services ne peuvent se payer trop cher, car l'existence de toute une caravane en dépend. »

On essaya donc d'engager Si-Ki-to-Ma-Ker, dont la présence eût été fort utile pour l'expédition, mais on eut beau le cajoler et lui faire des offres séduisantes, il prétexta son état de maladie et son besoin de repos. Force fut aux voyageurs d'accepter les services d'un jeune Mexicain qui connaissait bien les Indiens et leurs idiomes. Vincent était son nom. Voici pour son caractère. On lui demanda ce qu'il ferait s'il tombait au pouvoir des Comanches, chez lesquels il avait déjà été prisonnier. « Je les saluerais, dit-il, comme d'anciennes connaissances et m'efforcerais de regagner leurs bonnes grâces ; mais je dormirais l'œil ouvert, l'oreille aux aguets ; à la première occasion, je fuirais après en avoir empoisonné ou massacré quelques-uns, et en emmenant leurs meilleurs chevaux. »

Le temps passa vite à la station du fort Arbuckle ; les uns faisaient des promenades chez les Delawares voisins, les autres allaient herboriser, chasser ou pêcher sur les bords de la Canadian, qu'on était sur le point de quitter pour la retrouver, il est vrai, plus tard derrière les Antelope-Hills ; le soir on se réunissait auprès du vieux Castor Noir, qui racontait ses aventures et surtout donnait aux étrangers d'utiles conseils pour les chasses à venir.

« Vous ne trouverez pas beaucoup de buffles dans cette saison, leur disait-il ; ils sont remontés vers le nord, parce que le soleil leur chauffe trop le poil ici, et quand ils reviendront en automne pour fuir la neige, vous aurez déjà franchi les montagnes Rocheuses, et vous traverserez un pays où jamais buffle n'a brouté. Peut-être rencontrerez-vous quelques traînards, gris de vieillesse, mais ils ne vaudront pas un coup d'éperon dans le ventre d'un cheval ; leur chair est dure et sans force, et leur langue tout au plus est mangeable. Mais vous trouverez en abondance des dindons et des cerfs à queue blanche, auprès des ruisseaux et sur la lisière de ces nombreux bouquets de bois qui bordent les rives de tous les affluents de la Canadian-River. A la vérité il faut savoir attirer le cerf à la manière des Delawares. Quand vous passez près d'un bois, imitez, au moyen d'un sifflet, les plaintes du faon ; le père, qui a déjà quitté ses petits, accourt d'un bond précipité vers l'endroit d'où est parti le cri, et devient facilement la proie du chasseur. Si l'un de vous autres veut chasser le cerf de cette façon, qu'il tienne ses yeux grands ouverts, car la panthère et le jaguar se laissent également tromper par le sifflet, et leur élan est si rapide qu'il est difficile de les viser assez pour leur envoyer


CARTE
d'une partie des
ÉTATS-UNIS ET DU MEXIQUE
pour servir à l'intelligence
du voyage de MÖLHAUSEN,
1853-54
ÉTATS UNIS
NOUVEAU MEXIQUE
MEXIQUE
TEXAS
LOUISIANE
KANSAS
TERRITOIRE INDIEN
CALIFORNIE
VIEILLE CALIFORNIE
SONORA
OCÉAN PACIFIQUE
GOLFE DU MEXIQUE
Golfe de Californie
Llano Estacado
(Plateau élevé de 1330 m.)
Omaha City
St Louis
Jefferson City
Fillmore City
Gd Lac Salé
Cité du Gd Lac Salé
El Paso
Chihuahua
AUSTIN
Galveston
BATON ROUGE
NOUVELLE ORLÉANS
Bouches du Mississipi
Monterey
Matamoros
Brownsville
Laredo
Bexar
Houston
Washington
Los Ures
Sacramento
Marysville
Stockton
Kilomètres
Gravé chez Erhard r. Bonaparte 42



Chasse aux buffles chez les Delawares. — Dessin de Doré d'après Catlin.

avec certitude une balle dans le crâne ou dans le cœur, et quand on ne fait que les blesser, ces animaux sont dangereux pour le chasseur.

« Quant aux antilopes, vous en trouverez partout jusqu'à l'océan Pacifique, quelquefois isolées, plus souvent en troupes. Elles sont lestes et craintives, mais dévorées de curiosité, et si l'on sait mettre à profit ce défaut, la chasse à l'antilope est une des moins pénibles. Pendant des journées entières ces animaux infatigables marchent en zigzag sur les flancs de la caravane, ne s'approchant que rarement à la portée du fusil. Mais si vous trouvez un buisson, une touffe d'herbes ou quelques pierres offrant une cachette dans la plaine, plantez dans le sol, à une portée de fusil, un bâton dont l'extrémité laissera flotter un morceau d'étoffe, et attendez ; votre patience ne sera pas soumise à une trop longue épreuve. Les antilopes, dont la curiosité sera vivement excitée par cet objet inconnu, s'approcheront, tantôt sautant, tantôt à pas mesurés et fouillant le sol avec leurs pattes de devant. Le chasseur en abat une ; aussitôt la troupe s'enfuit avec la rapidité de l'éclair, mais le bruit n'a fait qu'enflammer leur curiosité. Le chasseur est à peine remis en position qu'elles sont là de nouveau ; une autre victime tombe, puis une troisième, quelquefois une quatrième, et c'est alors seulement que la troupe abandonne cette place de malheur.

« Cherchez aussi l'ours noir dans sa tanière au bord de la Canadian-River ; tâchez de le blesser pour qu'il se dresse devant vous prêt à la lutte, et alors vous aurez une chasse attrayante ; vous admirerez sa bravoure, vous rirez de ses postures grotesques ; mais allez avec précaution, n'approchez pas trop, car il vous vendrait trop chèrement sa peau et ses côtelettes succulentes. Si l'animal poursuivi rentre dans son trou, vite, faites une torche avec du bois, des herbes ou toute autre matière inflammable, et suivez-le hardiment. Offusqué par la lumière, le quadrupède se dresse ; il se cache les yeux avec ses grosses pattes. Approchez la torche, et vous verrez sur sa poitrine un endroit où les poils sont disposés circulairement ; c'est là qu'il faut viser, et la bête roulera comme une tente de Pawnees dont les soutiens sont rompus. On essaye aussi de le chasser dehors en l'enfumant, mais ce procédé ne réussit pas toujours. Souvent l'animal taquiné s'approche de l'ouverture, écarte le feu avec ses griffes et rentre aussi tranquillement qu'il était venu.

« Les Goldmountains du Nouveau-Mexique, que vous longerez, sont encore remplies d'ours gris[1]. Si vous attaquez cet animal, mettez-vous deux contre lui, ou même davantage. L'aspect seul de ces monstrueuses bêtes vous ôte un peu de vos moyens quand vous n'y êtes pas habitués. On n'a plus la sûreté du coup d'œil ; on manque son but, et un coup léger de ses puissantes griffes suffit pour vous enlever à jamais le goût de la chasse. L'ours en fureur perd totalement son air honnête ; ses oreilles disparaissent ; ses petits yeux lancent des flammes. On ne voit plus rien en lui que des éclairs, des dents et des griffes, et sa vitesse égale celle du cheval. »

1. Le *grisly* des chasseurs de l'Ouest ; *ursus ferox americanus* des naturalistes.

Un incendie de prairie. — Une chasse aux buffles. — Indiens Wakos et Witchitas.

Le 22 août, la caravane quittait le fort Arbuckle. Le Castor Noir l'accompagna quelque temps. « Suivez toujours cette route, dit-il (celle où il avait lui-même conduit le capitaine Marcy bien des années auparavant), et vous atteindrez le Rio-Grande. » Il fallait être un Delaware pur sang pour voir une route là où l'œil des Américains ne distinguait rien de semblable ; et ce n'était qu'avec des mocassins de cuir mou qu'on pouvait sentir en marchant quelque inégalité du sol. Le chemin, surtout en approchant de la rivière *Valnut-Creek*, se déroulait tantôt à travers des gorges profondes, sillonnées par des ruisseaux alors desséchés, sur le bord desquels croissaient des saules et des chênes rabougris, tantôt pardessus des collines couvertes d'un fort gazon.

C'est dans ce gazon que les voyageurs virent tout à coup surgir des nuages de fumée chassés par le vent d'ouest au-dessus de leurs têtes. La prairie était en flammes, sans aucun doute ; on se mit en sûreté avec les bagages et les bêtes de somme au fond d'un ravin, dépouillé de toute espèce de végétation, et chacun contempla avec saisissement l'incendie promenant de tous côtés ses fureurs.

« Ces incendies sont quelquefois occasionnés par le hasard ou par la négligence des voyageurs et des chasseurs ; mais d'ordinaire c'est à dessein que les habitants des prairies mettent le feu à de grands espaces afin d'obtenir un gazon plus jeune et plus vigoureux. Au bout de quelques jours, on voit déjà poindre une herbe tendre dont la verdure cache les endroits noircis et calcinés par le feu, et quand ce gazon a poussé, les Indiens s'y rendent avec leurs troupeaux après avoir mis le feu dans d'autres directions.

« Par malheur, ces incendies prémédités tournent souvent au détriment des Indiens et détruisent le bétail et le gibier ; car, si l'homme peut à son gré enflammer cet océan de gazon, il est hors de la puissance humaine de diriger le feu, surtout quand un orage s'élève et chasse les flammes sur des espaces immenses.

« La nuit tombante nous fit assister à un spectacle sublime que ni la plume ni le pinceau ne peuvent rendre. Le ciel sombre paraissait encore plus noir à côté de l'éclat des flammes, qui coloraient d'une teinte rougeâtre les nuages de fumée s'élevant de toutes parts ; mais cette couleur changeait continuellement selon l'ardeur du vent ou l'abondance de la végétation. Un bruit effroyable accompagnait l'incendie : ce n'était ni le tonnerre, ni le sifflement du vent, c'était un bruit sourd, pareil à celui qui résonne quand des milliers de buffles ébranlent la terre en fuyant....

« L'Indien expérimenté regarde tranquillement la fumée qui tourbillonne et passe au-dessus de sa tête, présage d'un incendie imminent. De la place qu'il a choisie,

place assez grande pour le recevoir et d'où il a pris soin d'écarter toutes les matières inflammables, il met le feu devant lui et en suit attentivement les progrès. Malheur à celui qu'un de ces incendies surprend à l'improviste! En vain il compte sur la rapidité de son cheval pour échapper au danger. Les hautes herbes lui fouettent les épaules, les jambes de son cheval s'embarrassent dans les chaumes et les lianes; et, coursier et cavalier périssent victimes de l'impitoyable ennemi. Le Peau Rouge lui-même, qui plaisante les vaincus à terre, tremble à la pensée du feu, et quand vous lui demandez s'il a peur, le plus fier guerrier secoue la tête et dit à voix basse : « N'éveillez pas la vengeance du grand Esprit, car il est « en possession d'un élément terrible. »

« Malgré les observations du Castor Noir, on voulut surprendre un troupeau de buffles. Leur donner la chasse et les forcer avec nos mulets était impossible; il s'agissait de s'approcher, en se dissimulant derrière les ondulations du terrain, et d'arriver ainsi à portée de fusil. Mais, des douze ou seize chasseurs qui s'étaient mis en campagne, chacun voulait arriver le premier. On ne fit pas attention au reste; on ne tint pas compte de l'odorat si fin des ruminants de la prairie, de sorte qu'au moment d'arriver à la bonne place, la compagnie eut la surprise de voir le troupeau en pleine fuite, à la distance de deux kilomètres. Les chasseurs, un peu refroidis, n'eurent plus qu'à regagner la caravane qui disparaissait à l'horizon, mais cette aventure mit sur le tapis la question des buffles et de leur chasse.

« D'innombrables troupeaux de buffles, dit M. Möllhausen, animent les vastes prairies à l'ouest du Missouri, étendant leurs courses depuis le Canada jusqu'aux rives du golfe du Mexique, et depuis le fleuve que je viens de nommer jusqu'aux montagnes Rocheuses. On suppose que chaque année, au printemps, la plupart de ces animaux émigrent vers le nord pour rentrer, à l'automne, sous des zones plus chaudes. On rencontre, il est vrai, des individus isolés qui l'hiver cherchent leur nourriture sous la neige auprès des sources du Yellowstone, et même plus au septentrion, d'autres qui tondent le gazon du Texas desséché par les ardeurs du soleil; mais ce sont là des exceptions. Ce sont pour la plupart, comme le disait le Castor Noir, des bêtes appesanties par l'âge, trop paresseuses et trop lourdes pour suivre leurs jeunes compagnons.

« Au mois d'août et de septembre, les buffles qui se sont régalés de gazon frais, se rassemblent en grands troupeaux; la plaine est couverte de leurs masses noires jusqu'aux dernières limites de l'horizon; pour en faire le dénombrement, il faudrait évaluer en milles carrés la surface qu'ils occupent. On dirait une armée barbare, désordonnée; la poussière vole en tourbillons sous les pas de ces milliers d'animaux; un bruit sourd agite l'air, pareil au roulement lointain du tonnerre. A cette époque, le chasseur peut parcourir la savane pendant des semaines, voire même des mois entiers, sans apercevoir une seule trace fraîche de bison; et si le hasard ne lui fait pas rencontrer un de ces troupeaux qui, soit dit en passant, lui barre le chemin pendant plusieurs jours, il croit que la prairie est morte; il accélère sa marche afin de revoir plus vite des êtres civilisés et de savoir la solitude bien loin derrière lui. Mais au bout de quelques semaines le spectacle change; l'armée se débande; il se forme des troupes plus petites qui vont porter la vie dans ces déserts, hier encore mornes et désolés. On voit alors des buffles qui paissent tranquillement, chacun de son côté, balayant la terre de leurs longues barbes; plus loin, des groupes couchés dans le gazon et ruminant à leur aise, jouant entre eux et exécutant les tours les plus grotesques avec une agilité merveilleuse; ou bien d'autres, suivant en rangs serrés des sentiers connus qui, à travers fleuves et montagnes, doivent les conduire à leurs campements favoris, dans les marais où ils comptent retrouver les bourbiers qu'ils ont creusés précédemment; à défaut de quoi ils en creuseront d'autres, car ces animaux prennent des bains de boue, et voici comment ils procèdent. Le chef de la bande cherche un endroit convenable, et quand il a trouvé ce qu'il désire il se met à fouiller le sol de ses cornes grosses et courtes. S'aidant de ces mêmes cornes et de ses pieds, il lance dehors la terre et les herbes, et creuse ainsi une espèce d'entonnoir où l'eau ne tarde pas à s'amasser. L'animal, tourmenté par les moustiques, fatigué par la chaleur, se laisse tomber dans ce trou, où il s'enfonce peu à peu, qu'il creuse toujours, et où il se vautre avec délices. Quand il s'en est donné à cœur joie et qu'il sort de son bain, ce n'est plus une forme animale; sa longue barbe, sa crinière touffue forment une masse ruisselante et bourbeuse, ses yeux seuls indiquent encore que c'est ce buffle au port majestueux, et non un morceau de terre qui marche. Après lui, un autre se plonge dans le bassin, puis un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce que tous en aient pris leur part. Leur dos est comme enveloppé d'une croûte sale et épaisse qui ne disparait que peu à peu, lorsqu'il pleut ou quand l'animal se roule sur le gazon.

« Autrefois, quand les buffles servaient, pour ainsi dire, d'animaux domestiques aux Indiens, on ne remarquait dans leurs innombrables troupeaux aucune diminution sensible; loin de là, ils prospéraient et se multipliaient au milieu des vertes savanes. Mais les blancs se montrèrent dans le pays; les peaux soyeuses attirèrent leurs regards; la chair grasse du buffle flatta leur goût, et ils pensèrent au profit à tirer de ce nouveau commerce. De leur côté, les habitants de la prairie furent captivés par le clinquant et les liqueurs fortes des Européens, et la guerre d'extermination commença. Des milliers de buffles furent abattus pour leur langue, plus souvent pour leur peau, mais pendant les premières années on ne pouvait encore juger de la diminution. L'Indien, être insouciant, vit au jour le jour, sans s'inquiéter de l'avenir; livré à ses caprices, il n'a pas besoin d'excitation, il chassera le buffle tant que le dernier de ces quadrupèdes ne lui aura pas livré sa peau. Le moment n'est pas éloigné où ces riches troupeaux ne seront plus qu'un souvenir. Trois cent mille Indiens se verront privés de leurs moyens d'existence, et, chassés par la faim, deviendront, avec des milliers de loups, le fléau de cette civilisation qui les

enveloppe de toutes parts, et qui sera forcée de les extirper.

« Les ennemis qui menacent le buffle sont nombreux, mais le plus dangereux est encore l'Indien, qui a imaginé bien des moyens et des procédés pour amener cet animal en sa puissance. La chasse au buffle est pour l'Indien une chasse nécessaire, en ce qu'il se procure par là sa nourriture; mais c'est aussi pour lui la suprême jouissance. Monté sur un de ces chevaux agiles et patients, pris dans la savane à l'état sauvage, il se plaît à promener la mort au milieu d'un troupeau. Dès qu'il en a découvert un, il se débarrasse lui et sa bête de tous les objets qui pourraient les gêner dans leur course; les vêtements et la selle sont jetés de côté ; il ne conserve qu'une grossière courroie de 19 mètres de long, attachée sous le menton du cheval et qui, jetée par-dessus le cou de la bête, traîne à terre dans toute sa longueur ; c'est une bride, mais avant tout un *en cas* dont le cavalier se sert dans les chutes ou après tout autre accident, pour rattraper sa monture.

« Le chasseur tient dans sa main gauche son arc et autant de flèches qu'il peut en porter; dans sa droite, un fouet dont il frappe sans pitié son cheval. Celui-ci, dressé depuis longtemps, va se placer tout contre le but désigné, afin de fournir à son cavalier l'occasion de percer le buffle à coup sûr. Mais aussitôt que la corde a



Indiens Comanches. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1 de la page 338).

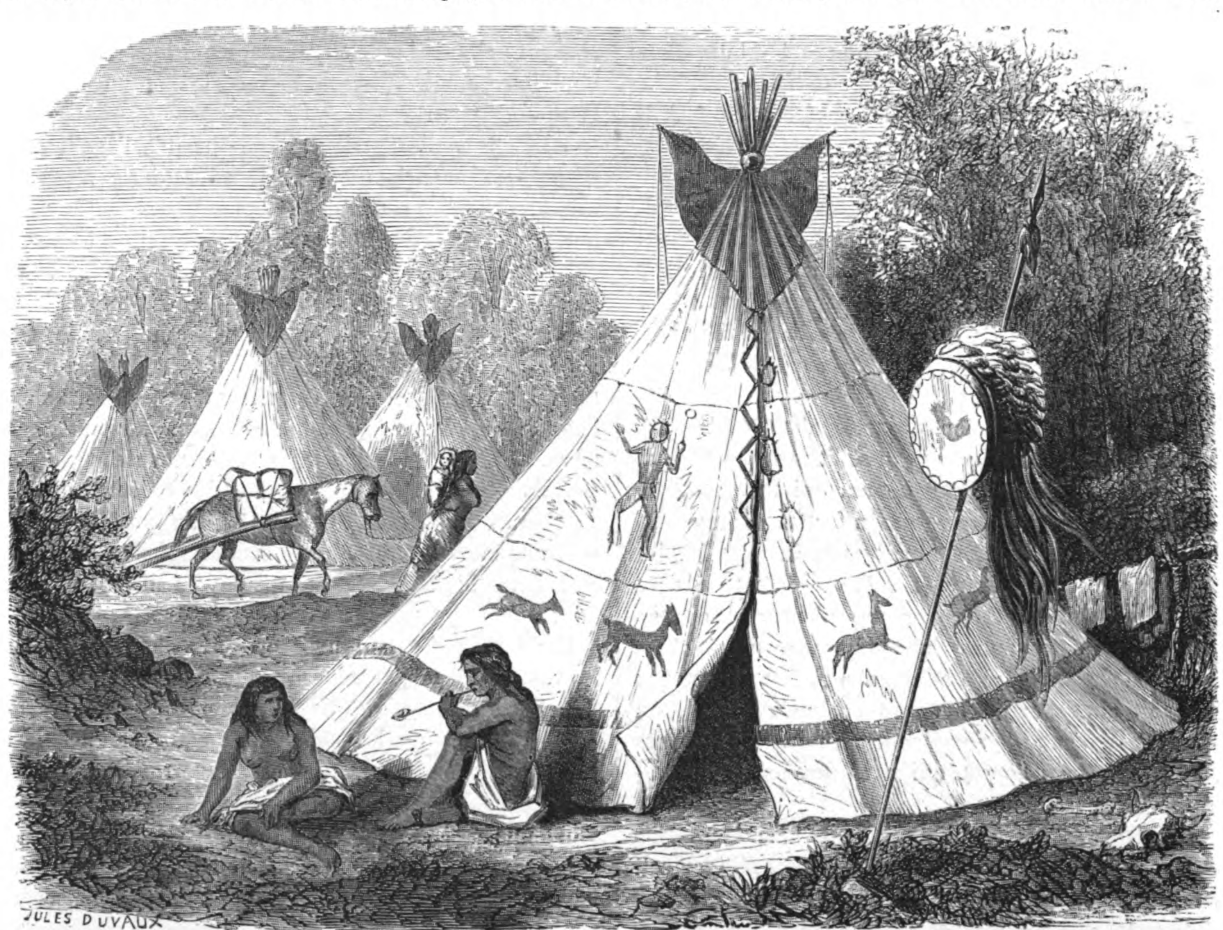
sifflé, que la flèche a pénétré dans la laine frisée, le cheval fait instinctivement un bond pour échapper aux cornes de son ennemi furieux, et se dirige vers une autre victime. Ainsi se poursuit à travers la savane, avec la rapidité de l'éclair, cette chasse à courre, jusqu'à ce que l'épuisement du cheval avertisse le chasseur qu'il faut cesser cet exercice. Cependant les buffles blessés agonisent à l'écart. Les femmes du chasseur ont suivi ses traces, elles achèvent les victimes et emportent les meilleurs morceaux dans leurs wigwams, où la chair est coupée en tranches minces et séchée au soleil, tandis que la peau est tannée d'après un procédé très-simple. Inutile de dire que le reste est laissé en pâture aux loups, qui suivent toujours les troupeaux en nombre considérable.

« Le buffle a une longue crinière qui lui voile les yeux et l'empêche de bien voir et de distinguer les objets, ce qui permet à l'Indien de le chasser aussi à pied. A cet effet, l'homme se recouvre d'une peau de loup et s'avance vers son but, à quatre pattes, tenant ses armes devant lui. Si le vent ne le trahit pas en le dépouillant de son vêtement emprunté, il arrive facilement près du buffle, qu'il abat sans que ce bruit trouble le moins du monde le reste de la bande. En effet, les coups de feu n'effrayent pas ces animaux, dont l'excellent odorat sent, en revanche, de fort loin la présence de l'homme, et un chasseur bien blotti et abrité contre le vent peut faire un ample butin au milieu d'un troupeau qui paît. C'est à peine si les voisins du blessé, en en-

tendant son râle, lèvent un moment leur tête velue, qui retombe presque aussitôt vers la terre, pour continuer à tondre le gazon[1].

« On poursuit le buffle en toute saison, même quand la prairie est couverte de neige et que la chasse à cheval est impossible. Les animaux se traînent alors péniblement. L'Indien attache à ses pieds agiles de longs patins et court percer avec sa lance le buffle, qui s'enfonce dans une neige épaisse. C'est ainsi que la guerre d'extermination se poursuit sans trêve ni merci contre l'animal qui fait l'ornement des savanes. Nul ménagement, nulle pensée de prévoyance ; bientôt aura disparu le dernier buffle, et avec lui le dernier Peau-Rouge ; et avec le dernier Peau-Rouge toute la poésie de ce grand continent de l'Amérique du Nord. »

Dans ces parages, il faut toujours s'attendre à rencontrer des Indiens ; c'est ainsi que la troupe se vit accostée par deux jeunes hommes, à la taille élancée, armés d'un arc et d'un beau carquois en fourrure que garnissaient des flèches empoisonnées. C'étaient des Indiens *Wakos*, voisins des *Witchitas*, qui habitent à l'est d'une chaîne de montagnes portant ce dernier nom. De ces deux tribus, faciles à confondre, il ne reste plus que 200 Wakos et 800 Witchitas. Les alentours de leur village annoncent quelque agriculture ; on y voit du maïs, des fèves, des melons, etc. Pour tout instrument aratoire,



Camp d'Indiens Comanches. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1 de la page 338).

ils n'ont qu'une pioche, à l'aide de laquelle ils mettent la semence en terre ; à peine le fruit est-il mûr, qu'ils se hâtent de consommer toute la récolte, et doivent alors pour vivre se livrer à la chasse que nous venons de décrire.

Les *Cross-Timbers*. — Un singulier mirage. — Les *Natural-Mounds*. — La *Gypse-Region*. — Les *Antelope-Hills*. — Les Indiens Comanches.

On se trouvait non loin de la petite rivière *Deer-Creek* ou *du Cerf*, précisément au milieu de cette ligne boisée appelée *les Cross-Timbers*, dont le point de départ est à l'Arkansas, et qui s'étend au nord-ouest jusqu'aux Brazos, c'est-à-dire sur une longueur de plus de 400 milles, variant de largeur entre 5 et 30 milles. Cette bande de forêts, composée de chênes peu élevés, assez espacés pour laisser passer un chariot, forme pour ainsi dire la limite extrême entre les terres cultivées et la prairie, entre le monde civilisé et la nature sauvage. Au delà de cette barrière, les voyageurs virent pour la première fois le phénomène du mirage, une fausse antilope, poursuivie par un buffle imaginaire, et venant se désaltérer dans un lac absent.

Les *Natural-Mounds*, groupe de collines qui paraissent avoir fait partie d'un haut plateau, furent ensuite fran-

1. Cette description et celle de la partie de balle ont déjà été publiées dans la *Revue germanique*.

chies. S'il reste aujourd'hui encore quelque chose de ce plateau, on le doit aux quartiers de roches qui soutenaient le terrain, et dont on aperçoit des débris un peu à l'ouest; ce sont douze à quatorze colonnes en grès rouge de $8^m,34$ de hauteur, d'un aspect sinon imposant, du moins remarquable; on les dirait élevées par la main des hommes.

Non loin de là est la limite entre les eaux douces et les eaux salées, et vous entrez dans la *Gypse-Region*, qui de l'Arkansas se dirige au sud ouest, à travers la Canadian, jusqu'aux sources de la Red-River, s'étend sur une partie du vaste plateau El Llano Estacado, touche le Rio-Colorado, et va finir aux Brazos et au Pecos. Long de 400 milles, large de 50, ce banc de gypse ne le cède en étendue qu'à celui de l'Amérique du sud (Chili). Dans tout ce parcours, le gypse se montre sous les formes les plus diverses, tantôt en veines blanchâtres, tantôt à la surface en gros blocs, percés d'excavations, tantôt en lames brillantes, que les Indiens Pueblos (descendants des Aztèques), sur le Rio-Grande, emploient en guise de vitres; ces carreaux ont l'avantage de laisser voir à l'extérieur, sans que, du dehors, la vue puisse pénétrer dans la maison. Les eaux qui prennent leur source dans ce terrain, ont un petit goût de magnésie et de soude; aussi, avant de pénétrer dans la région du gypse, chacun fait sa provision d'eau douce.

Le trajet fut de cinq jours, et malgré toutes les précautions prises, le manque d'eau se fit sentir, plus chez les hommes que parmi les animaux, qui trouvaient au reste du plaisir à brouter ce gazon fortement imprégné de sel. Toutes les rivières de cet endroit, dont la plus considérable est le *Gypsum-Creek*, se rendent soit dans la Witchita, soit à la Canadian, et contiennent beaucoup de poisson, entre autres un poisson rostré (*Schnabelfisch*), dont la piqûre est dangereuse. Les plaines que traversait alors l'expédition sont en quelque sorte un terrain vague, entre le domaine des Kioways et celui des Comanches plus à l'ouest, qui vivent ensemble en d'assez bons rapports.

Quand on a été ainsi privé d'eau, on se hâte de franchir les *Antelope-Hills*, nommées aussi *Boundary-Hills* ou collines frontières, afin de se désaltérer et de se baigner à des sources pures, sur le versant occidental. Ces collines se composent de six plateaux de cinquante mètres de hauteur, dont le sommet est couvert d'une couche horizontale de grès blanc de $0^m,486$ d'épaisseur. De là, l'œil s'étend sur la prairie sans fin, verte et ondulée, qui se confond avec l'horizon. Quelques buissons s'y élèvent, mais c'est encore de la verdure; tout y a une teinte verte et monotone, jusqu'aux rives de la Canadian, traversées de veines de grès blanc. Le *chien de prairie* (*Arctomys Ludovicianus*) est l'habitant le plus fréquent de ces savanes.

Mais on y rencontre aussi des hôtes plus dangereux, les Indiens Comanches. Cette grande et vaillante nation se divise en trois tribus : celle du nord, celle du midi et celle du centre, qui, à leur tour, se partagent en différentes branches, dont chacune, sous la conduite de chefs et de devins, parcourt en tous sens la vaste étendue de prairies.

« Ceux du nord et du centre poursuivent constamment des troupeaux de buffles qui émigrent; et comme la chair de ces animaux est presque leur unique nourriture, ils ont reçu le nom de mangeurs de buffles. La prairie est leur domaine; cédant à un instinct irrésistible, ils parcourent ces espaces désolés où le souffle d'un air pur et sain les dédommage amplement de la privation d'eau et de bois. Quand le Comanche est éloigné de ce désert, il semble qu'un ver rongeur s'attache à sa vie; il désire ses prairies, ses chevaux, ses armes, sa chasse; il n'est libre et content que dans ce milieu, libre comme la prairie verte et sans limite; il n'a d'autre richesse que ses chevaux; c'est le buffle et l'antilope qui lui procurent sa nourriture, son habillement et son abri, en un mot tout ce qu'il désire.

« Depuis sa plus tendre enfance jusqu'à l'âge le plus avancé, le Comanche est en selle; là il est à son aise et se montre dans tous ses avantages. A pied, son corps manque de grâce, mais se transforme dès qu'il est à cheval, dès que ses membres souples se collent aux flancs écumants d'un sauvage coursier. Les mouvements aisés de l'animal se communiquent au cavalier, qui, à l'aide seulement d'une bride et d'un fouet, fait exécuter à sa monture les tours les plus étonnants, et se croit alors l'homme le plus indépendant et le plus puissant de la terre. C'est ainsi que des milliers de sauvages galopent souvent pêle-mêle dans les prairies; ils pendent aux flancs du cheval, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre et jettent avec une merveilleuse adresse sous le col de leur monture leurs flèches et leurs lances vers un but fixé au loin. »

Ces jeux présentent un beau coup d'œil; mais, en les voyant, l'étranger réfléchit que si un exercice continuel fait de ces sauvages les meilleurs cavaliers de la terre, il les rend aussi des ennemis terribles dans leurs expéditions de pillage et de guerre. Chaque Comanche possède un cheval de bataille qu'il a choisi le plus agile possible, car c'est, à ses yeux, la principale qualité. C'est, comme chez les tribus arabes, son meilleur ami, son bien le plus précieux; il ne l'échangerait pas contre un trésor; il ne le monte qu'à la guerre, dans les fêtes et à la chasse au buffle. Lorsqu'il rentre après une de ses excursions, ses femmes l'attendent à la porte du vigwam; elles se pressent autour de l'animal favori, le caressent et le traitent avec les plus grands égards.

L'unique richesse de ces tribus consiste, sauf quelques ustensiles de ménage, en chevaux et en mulets volés chez les blancs, ainsi qu'on le voit aux marques de fer rouge dont leur peau porte l'empreinte. Chez eux, le vol est en honneur; un jeune homme ne compte parmi les guerriers qu'après avoir accompli une expédition dans les provinces mexicaines, et les plus heureux en ce genre sont aussi les plus considérés. Un guerrier vantait un jour ses deux fils, la joie et le soutien de sa vieillesse, comme les plus habiles voleurs de toute la nation;

aussi voit-on plusieurs de ces Indiens qui possèdent des troupeaux de 200 têtes.

Une trentaine de jeunes hommes se réunissent d'ordinaire pour ces excursions, qui, en raison des dangers et des privations qu'on endure, sont mises au rang des expéditions guerrières. Chacun se munit d'un cheval et des armes nécessaires pour faire un trajet long de plusieurs centaines de milles à travers des espaces où la chasse ne donne qu'un maigre produit. Ils voyagent pendant des mois jusqu'à ce qu'ils atteignent les établissements des blancs; là, ils se mettent en embuscade, attendant le moment de se ruer, avec des cris et des hurlements, sur les gardiens d'un troupeau isolé. Ils les chassent, les tuent en cas de résistance, emmènent prisonniers les femmes et les enfants, et reprennent avec leur riche butin le chemin des wigwams. Ils n'y rentrent parfois qu'après une absence de deux ans; car il faut, de toute nécessité, que leur entreprise soit couronnée de succès; un Indien rougirait de rentrer parmi les siens les mains vides. Ces courses n'ont jamais lieu sans accidents. Nous savons, par la relation de voyage de M. de Humboldt, qu'au commencement de ce siècle les prisons de Mexico étaient souvent remplies de bandes entières de Comanches faits prisonniers qu'on avait envoyés de Taos et de Santa-Fé au Nouveau-Mexique vers les régions du sud.

Les Indiens ont une autre manière d'augmenter leurs richesses en chevaux; c'est la chasse aux *mustangs*. Ces chevaux sauvages sont petits, mais vigoureusement bâtis. Ils ont un œil vif, un nez pointu, de larges naseaux, les jambes et les pieds élégants; ce sont, sans aucun doute, les rejetons de cette race qui fut introduite par les Espagnols à l'époque de la conquête du Mexique, quand la race arabe était déjà à demi abâtardie dans la Péninsule. Ils passèrent à l'état sauvage, se multiplièrent et errèrent en troupes depuis les côtes du Texas et du Mexique jusqu'à la rivière de Yellowstone, affluent du Missouri.

Les habitants des prairies apprirent bientôt à utiliser cette nouvelle espèce qui leur permit de poursuivre plus rapidement le gibier; dans leurs migrations, ils employèrent ces chevaux en qualité de bêtes de somme; et quand les buffles manquaient, c'est avec la chair des mustangs qu'ils apaisèrent leur faim. Nous avons raconté comment les Indiens se procurent des chevaux autour des établissements des blancs; malgré cela, une de leurs occupations favorites est la chasse aux mustangs, et ils s'y livrent avec une passion et une ardeur sauvages.

« Muni d'un lasso et d'un fouet, le Comanche poursuit un troupeau; il y choisit sa victime et lui jette son lasso autour du cou. Une lutte s'engage, mais de peu de durée. Il attache une courroie aux jambes de devant, lâche un peu le lasso pour laisser respirer l'animal, lui passe une seconde courroie sous la mâchoire inférieure, lui souffle dans les naseaux; puis, lui ôtant toutes ses entraves, saute sur son dos, et lui fait exécuter à travers la prairie une course à la vie et à la mort. Mais souvent l'animal s'y épuise, et sa chair est alors le seul profit de cette chasse des Indiens. »

La *Dry-River*. — Un peuplier centenaire. — Rencontre de Kioways.

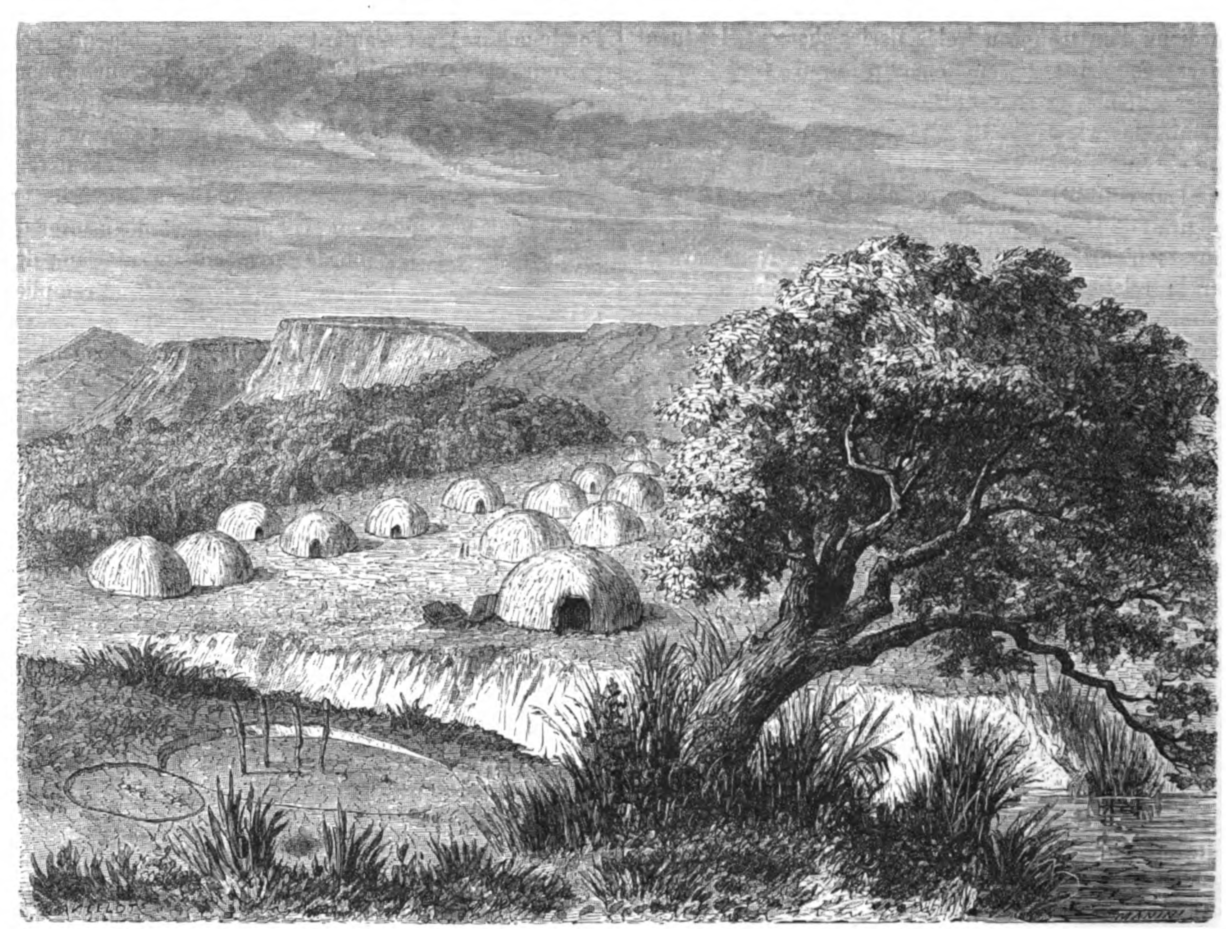
C'était le 7 septembre que la caravane avait passé les Antelope-Hills, qui le 8 n'apparaissaient plus que dans un lointain bleuâtre. A cette date les voyageurs avaient déjà parcouru un trajet de 424 milles, depuis leur départ du fort Smith. Le 9 au matin ils se trouvaient sur les bords de la *Dry-River*, rivière qui mérite, sous plus d'un rapport, de fixer l'attention. Elle sort du Llano Estacado, près des sources de la rivière *Sweat Water*, et se dirige au nord-ouest vers la Canadian, où elle a son embouchure. La largeur de son lit (200 mètres près de l'embouchure) est d'autant plus remarquable que son parcours est peu étendu. La vallée a une largeur proportionnée. L'examen du sol de cette vallée fait comprendre comment ont surgi les collines coniques, à larges plateaux, disséminées dans les prairies, et pourquoi il faut les considérer comme les restes du Llano Estacado. La rivière doit peut-être son origine à un simple sentier de buffles; un torrent débordé en a fait un ruisseau; des crevasses, formées de la même manière, se sont remplies à leur tour et lui ont apporté leur tribut; ces masses d'eau réunies ont entraîné le sable, percé la couche de grès blanc qui le traversait horizontalement, se sont creusé un lit profond et une large vallée, qu'elles agrandiront encore; car leur action est toujours la même. Les hauteurs, qui enferment la rivière, ont été minées de la même façon, soulevées et séparées du sol; puis, comme l'influence destructive du temps et des éléments agissait plus lentement sur elles, à cause de la couche de grès qui les recouvrait, peu à peu se sont formées des collines, qui tranchent sur la plaine d'alentour, et qui, recouvertes de ces couches pierreuses en saillie, ressemblent aux Antelope-Hills et aux Natural-Mounds. Leur circonférence est plus petite, car leur formation est d'une époque plus récente, bien que certaines roches paraissent appartenir à des temps plus anciens.

La Dry-River se distingue encore par une autre particularité, commune d'ailleurs à plusieurs rivières de cette contrée. Dans les basses eaux, elle est à sec près de son embouchure, tandis que plus loin, en remontant, vous trouvez beaucoup plus d'eau; et même les endroits, à sec pendant le jour, se remplissent pendant la nuit, pour se dessécher de nouveau, dès que le soleil monte à l'horizon. Le premier fait s'explique en ce que l'amas de sable est très-considérable à l'embouchure, et que les eaux filtrent à travers. Les affluents du grand Colorado de l'ouest, entre le 34° et le 37° degré de latitude nord, présentent le même phénomène. Quant au second, il est occasionné par l'évaporation très-forte pendant le jour, à cause du sable échauffé par le soleil; l'eau ne peut gagner le dessus que quand l'atmosphère est rafraîchie.

Les animaux connaissent ces intermittences; au moment où les voyageurs passaient la Dry-River, à un mille de son embouchure, des cerfs et des antilopes, blottis près de là, attendaient que les eaux eussent atteint leur niveau pour venir s'y désaltérer, car on était aux premières heures du jour. C'était un charmant spectacle;

un autre les attendait plus loin; c'était celui d'un peuplier centenaire (cottonwood-tree) qui s'élevait isolément dans la prairie. La présence d'un arbre en ces lieux est saluée comme celle d'un ami qu'on revoit après une longue absence. Le tronc noueux mesurait 4 mètres de diamètre, et donnait naissance à deux arbres dont les branches répandaient au loin un bienfaisant ombrage. Les Peaux-Rouges ont respecté ce vieillard, et tracé sur son écorce des figures de chevaux et de serpents à sonnettes.

Nous venons de prononcer le nom de Peaux-Rouges, et, en effet, près de là, les voyageurs aperçurent des traces d'Indiens. « De la prudence, » dirent les chefs. Bientôt, au détour d'un chemin, on se trouva près d'une petite rivière, sur le bord opposé de laquelle se dressaient dix-huit grandes tentes, composant un camp d'Indiens. L'apparition inattendue des visages pâles jeta la consternation parmi les femmes et les enfants qui, montés sur des chevaux libres, gardaient tranquillement un troupeau au pâturage. Les femmes furent aussitôt remplacées par de jeunes et robustes garçons, qui poussèrent le troupeau vers la Canadian, pour le mettre hors d'atteinte. Un



Camp d'Indiens Kioways. — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1 de la page 338).

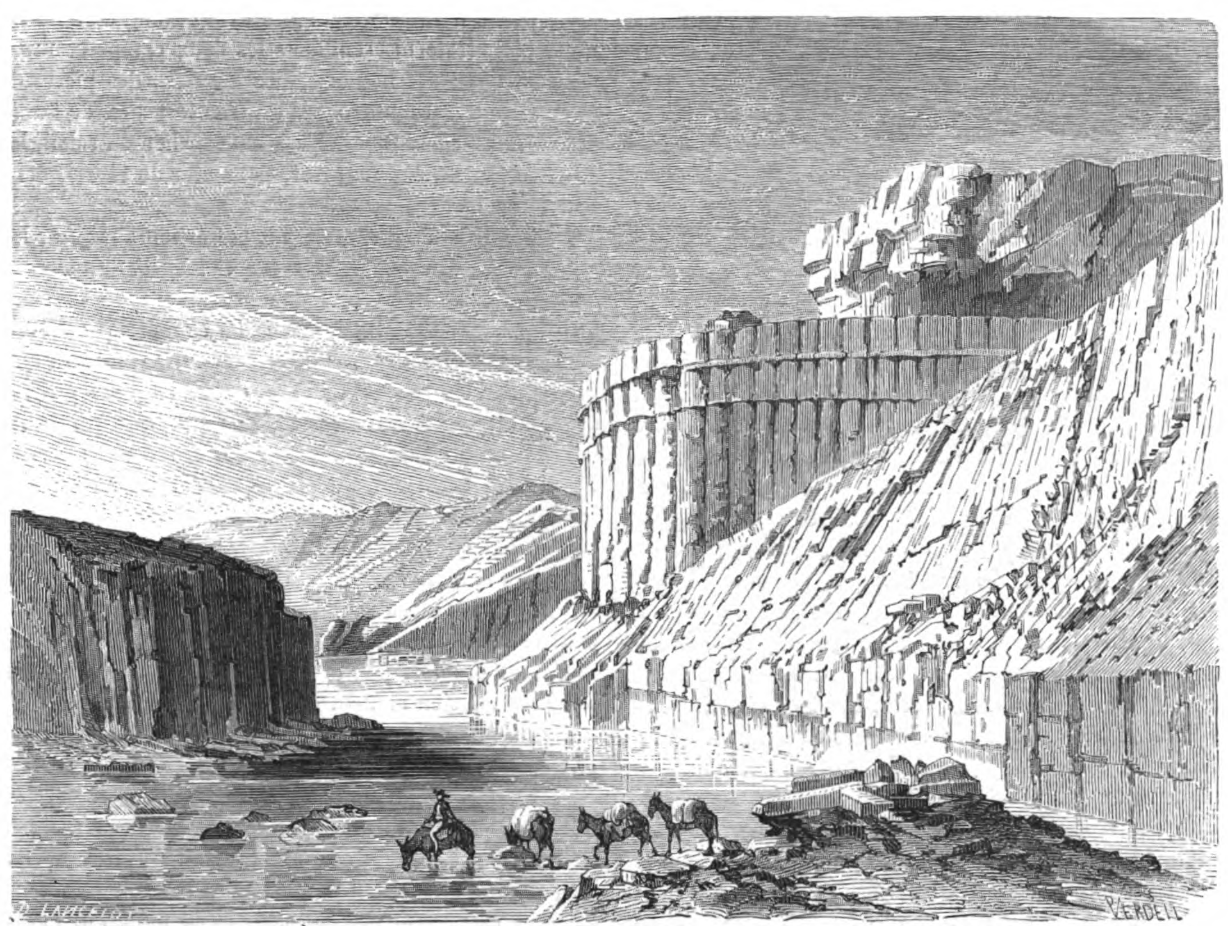
guerrier, accompagné de quelques Indiens, passa la rivière, pour parlementer avec les étrangers. C'était le chef même de la tribu, Ku-tat-su, qui de son côté demanda le chef de l'expédition, et l'embrassa tendrement en frottant sa joue peinte contre la barbe du lieutenant Whipple, usage qui du Mexique a pénétré jusque chez les Indiens. Il n'y avait plus rien à craindre; on était en bons termes avec les *Kioways*, et la rivière fut traversée. Des Indiens attendaient sur la rive; ils s'étaient fardés et parés à la hâte; d'autres, comme on le voyait à travers les tentes entr'ouvertes, achevaient rapidement leur toilette, et se barbouillaient la figure devant de petits miroirs de poche. Ils cherchaient à persuader aux Américains qu'ils étaient des amis fidèles et les ennemis jurés des Mexicains, auxquels ils volent pourtant le plus de chevaux possible.

La troupe fit son entrée dans le village, mais ne s'arrêta qu'un instant sur la grande place pour établir un camp à quelque distance, à l'endroit où devait avoir lieu une entrevue avec les principaux chefs.

Guill. DEPPING.

(La suite à la prochaine livraison.)





Rochers sur la route de Santo-Domingo (Nouveau-Mexique). — Dessin de Lancelot d'après M. Möllhausen.

VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN.

DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854.

Discours du lieutenant Whipple aux Kioways. — Mœurs des Kioways. — Un camp abandonné. — Les Indiens Pueblos. — La Shady-Creek. — Le Llano-Estacado. — La Rocky-dell-Creek. — Hiéroglyphes. — Frontière occidentale du Texas. — Le Cerro de Tucumcari. — Le Gallinas. — Immense troupeau de brebis. — Bal à Anton-Chico.

Les Indiens, voyant qu'il n'y avait pas moyen de piller les voyageurs, espéraient au moins en obtenir quelques présents par leurs flatteries ou leurs importunités.

Ku-tat-su (le Cheval-Rouge) et trois de ses compagnons se présentèrent devant la tente du lieutenant. C'étaient des hommes grands et vigoureux, d'un âge avancé, parés et tatoués. Le chef portait une coiffure de plumes d'aigle; les autres leur simple chevelure noire, avec la tresse à scalper (*skalp-locke*), à laquelle pendait un chapelet de disques d'étain. Dans les peintures qui leur couvraient la figure et le haut du corps, la couleur jaune dominait; leurs bras, leur cou et leurs oreilles étaient ornés d'anneaux en cuivre jaune; c'est ainsi qu'ils entrèrent dans la tente. On fit circuler la pipe, puis le lieutenant Whipple adressa le discours suivant à ses hôtes par le moyen de son interprète :

« C'est notre Grand-Aïeul (le président des États-Unis) qui nous envoie; il nous a dit de voyager loin, bien loin vers le couchant, de pousser jusqu'aux Grandes-Eaux et de visiter tous ses enfants rouges; il nous a dit de tra-

1. Suite. — Voy. page 337.

verser le territoire des Kioways, et de fumer avec eux le calumet de l'amitié, afin de nous convaincre si les Kioways sont en effet les amis et les frères des Américains; s'ils n'égorgent pas les voyageurs, s'ils ne volent pas les chevaux, et, dans ce cas, nous devons leur faire des présents; mais si la tribu des Kioways agit méchamment et traitreusement, alors le Grand-Aïeul de Washington enverra autant de soldats que les Kioways ont de chevaux, et, de plus, bon nombre de gros fusils, des canons, et anéantira la nation jusqu'au dernier individu. »

Cette harangue n'était guère cérémonieuse, mais elle était très-appropriée au caractère des Kioways, qui, depuis longues années, étaient connus comme les Indiens les plus perfides de la prairie, ayant maintes fois surpris et pillé des fermes isolées, massacré les hommes de la façon la plus barbare, et entraîné les femmes et les enfants en captivité. En outre, le commandant avait été informé par quatre Mexicains venus là pour faire des échanges, que deux de leurs compatriotes étaient retenus prisonniers par cette poignée d'Indiens; il voulait donc en imposer aux sauvages pour obtenir plus facilement la délivrance des captifs. C'était un jeune homme et une femme qui avaient été enlevés dans leur enfance, et depuis lors avaient constamment vécu au milieu de leurs ravisseurs. Le jeune homme était devenu un véritable Indien; les boucles de sa chevelure noire pouvaient seules révéler son origine espagnole; il avait presque oublié sa langue maternelle; il en savait pourtant encore assez pour dire qu'il n'était nullement disposé à changer de condition. La femme, au contraire, exprima franchement le désir de retourner dans sa patrie. Mais elle était la femme de Ku-tat-su et la mère d'un jeune chef; dans cet état de choses, il était présumable que toutes les tentatives pour délivrer les deux prisonniers, ou seulement la femme, seraient infructueuses; néanmoins le lieutenant Whipple aborda ce sujet. Au discours du commandant, le chef répondit de la manière suivante : « Ces paroles sont bonnes et pleines de clarté; mais le Grand-Aïeul n'aime pas ses enfants rouges, sans quoi il eût dit à ceux qui traversent notre village : « Donnez d'abord des présents « aux Kioways; ensuite vous vous expliquerez avec eux. »

Cette manière de voir n'était pas celle de M. Whipple, qui voulait parlementer d'abord et faire des cadeaux ensuite; cependant, pour montrer dans quelles dispositions amicales il était venu, sur-le-champ il fit distribuer quelques menus objets, tels que perles de verre, teinture rouge, couvertures, couteaux et tabac, puis on continua l'entretien. Les Kioways se déclarèrent comme toujours les amis et les frères des Américains, mais en eux-mêmes ils regrettaient sans doute que la troupe fût trop forte pour qu'il y eût possibilité de la piller et de la scalper. Quant à l'idée de délivrer les prisonniers, ils la repoussèrent sans hésiter; le vieux chef, malgré les plus brillantes promesses, ne voulut pas se décider à laisser aller sa femme et son enfant, la mère refusant de partir sans ce dernier. Les pourparlers étaient ainsi terminés. En signe de réjouissance, le commandant, au nom du Grand-Aïeul de Washington, accorda aux habitants du village une vache qui, sur-le-champ, fut tuée, dépecée, coupée en morceaux et dévorée avec gloutonnerie par la horde sauvage. Les Peaux-Rouges et les visages pâles fraternisèrent dans les deux camps et firent des échanges; des boutons, des boucles, des pièces de monnaie, etc., furent troqués contre des peaux de buffle et des mocassins brodés. Mais au coucher du soleil, les hôtes furent invités à rentrer, pour plus de sûreté, dans leur campement respectif.

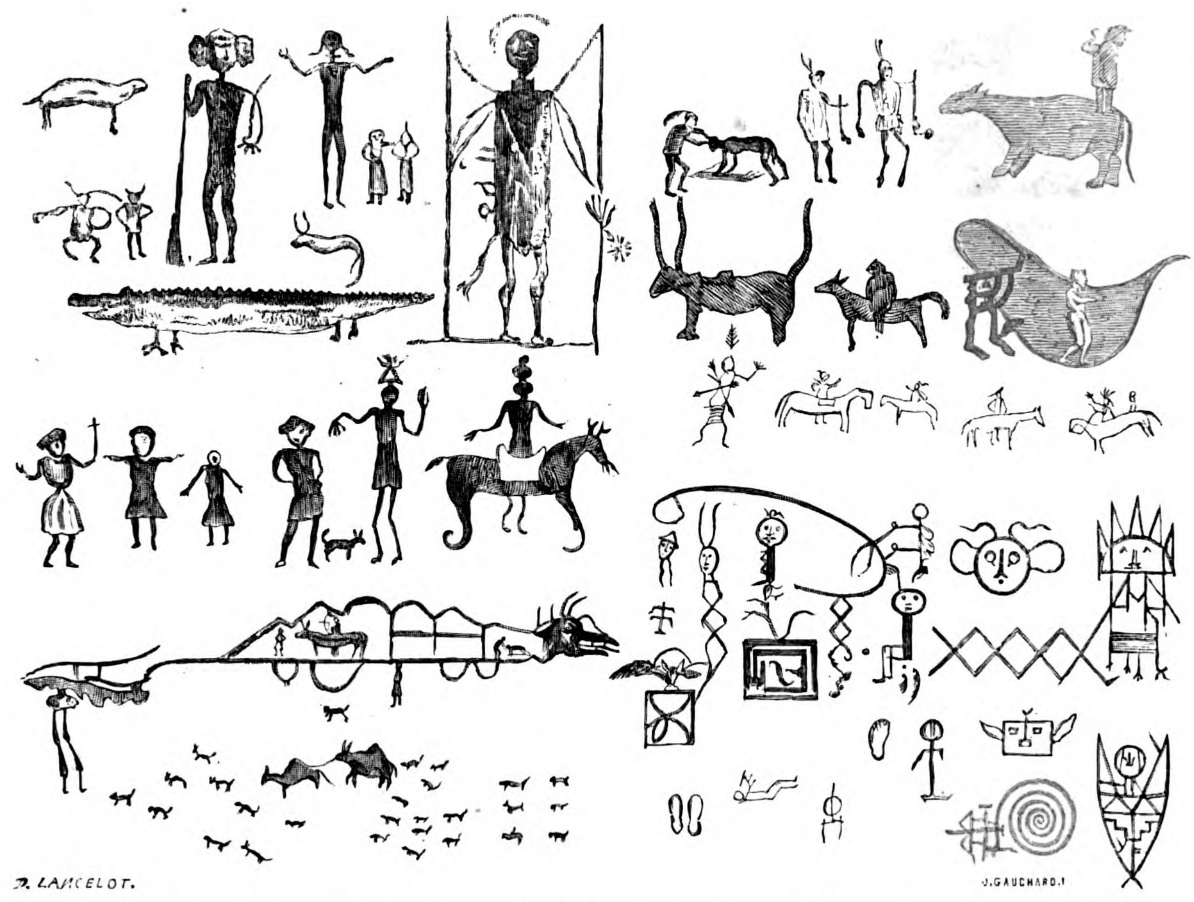
Dans leur extérieur, leurs mœurs et leurs usages, les Kioways se distinguent peu des Comanches, qui sont leurs voisins immédiats, et, de plus, exploitent les mêmes territoires de chasse. Et pourtant, on ne remarque aucune analogie dans les langages de ces deux tribus; il leur faut des interprètes pour s'entendre, quand ils n'ont pas recours à l'idiome des Indiens Kaddos, peuplade qui habite plus au sud, ou bien à la langue commune des prairies. Le dialecte des Kaddos est compris par les Kioways et les Comanches assez pour converser ensemble. Quant au langage des prairies, il est composé de signes qui permettent à tous les Indiens de s'entendre entre eux, et aux blancs de s'entendre avec les Indiens pour les transactions commerciales. Les Kioways, ainsi que les Comanches, ont des lois politiques et sociales semblables à celles de l'ancien monde. Ils sont régis par un chef dont la dignité se transmet héréditairement, tant que son gouvernement plaît à la tribu. Il dirige la guerre et préside les conseils; mais il est, sans autre forme de procès, dépouillé de son pouvoir, dès qu'il se déshonore par quelque lâcheté ou par sa mauvaise administration; un guerrier plus capable est alors élu à sa place. Les lois sont conformes à ces usages et dépendent de la majorité; l'exécution en est confiée à des chefs inférieurs, consciencieux et sévères.

Leurs idées sur la propriété sont particulières; le vol est regardé chez eux comme un acte honorable et glorieux. On imaginerait difficilement de plus grands pillards que ces sauvages. En vain voudrait-on les punir de leurs brigandages continuels; habitués dès leur enfance au maniement des armes et à l'exercice du cheval; n'ayant ni demeures ni villages fixes, il leur coûte peu de décamper subitement avec leurs familles et leurs effets d'un bout de la prairie à l'autre. Le nombre et l'agilité de leurs chevaux leur permettent d'emporter tout au loin avec eux; la connaissance des localités et des sources leur est d'une grande utilité dans ces migrations, et ils échappent facilement à toutes les poursuites. La guerre pour eux n'aurait pas autant d'inconvénients que pour d'autres tribus qui n'émigrent jamais; il serait en outre superflu de vouloir leur couper les vivres; car, avec leurs nombreux troupeaux de chevaux et de mulets, ils auraient de quoi se nourrir pendant longtemps; ils savent qu'on ne peut les atteindre, et c'est ce qui les rend si hardis et si dangereux.

Tous les Indiens sont superstitieux; ainsi des Kioways. Ils croient aux songes, portent des sacs magiques, des amulettes et cherchent à se concilier la faveur des esprits invisibles par des sacrifices, des danses et de la musique.

Ils reconnaissent l'existence et le pouvoir d'un être surnaturel qui conduit et dirige tout; et de même que les Comanches, ils l'adorent dans le soleil. Ils croient aussi à l'immortalité de l'âme, mais avec l'idée que la vie future sera l'image fidèle de l'existence terrestre, d'où vient qu'ils enterrent toujours avec le défunt ses armes de chasse et de guerre, afin qu'il paraisse avec honneur dans les champs des bienheureux. Jusqu'à ce jour, aucune tentative n'a été faite pour perfectionner l'éducation morale et intellectuelle de cette tribu, et pour l'initier à la civilisation et au christianisme. Les pieux Américains regardent avec indifférence les païens qui sont à leur porte, et c'est en d'autres pays, sous d'autres cieux, qu'ils envoient leurs missionnaires faire de la propagande. Quand les habitants des prairies auront été corrompus et entièrement détruits par la civilisation que lui apporte une race avide, alors seulement la foi chrétienne trouvera le chemin des wigwams déserts, et bâtira des chapelles et des églises sur les tombeaux des malheureux Indiens.

Ce temps est encore éloigné; avant que cette prophétie se réalise, les Indiens parcourront bien des fois la prairie, faisant paître leurs troupeaux l'été, et, en automne, poursuivant les buffles qui émigrent vers le nord. C'est ainsi que nos voyageurs trouvèrent sur les bords de la *Shady-Creek* les restes d'un campement d'été que les Comanches venaient d'abandonner (voy. p. 349). C'était



Hiéroglyphes indiens dans une caverne près de la Rocky-dell-Creek (voy. p. 358). — D'après les *Reports of explorations* (voy. p. 337).

un gracieux tableau champêtre auquel la beauté du paysage prêtait un charme particulier. Figurez-vous une centaine de berceaux composés de branches vertes, qui s'entrelaçaient au sommet, de manière à former une voûte de feuillage, dont les arceaux n'étaient pourtant pas assez larges pour permettre de s'y tenir debout : on n'y pouvait être qu'assis ou couché. Devant chaque berceau, l'amas des cendres indiquait la place où avait été la cuisine. Une cabane plus petite que ces bosquets, avec un foyer à l'entrée, s'élevait sur les bords de la rivière. Quelle pouvait être la destination de cette hutte isolée? C'était la salle des bains de vapeur. Dans presque toutes leurs maladies, les Indiens emploient ce remède. L'étroit espace est hermétiquement fermé avec des peaux de bêtes; deux tas de pierres rougies au feu sont dressés dans le milieu, et aspergés d'eau, qui se transforme en une vapeur bouillante; le patient ne tarde pas à être inondé de sueur; dans cet état, il sort souvent de sa prison pour se jeter la tête la première, à la mode russe, dans l'eau froide. Ce traitement violent, renouvelé plusieurs fois, selon la constitution du sujet, réussit à ce qu'il paraît. D'ailleurs, il y a là un médecin-sorcier qui fait des conjurations pendant le bain. Des jeunes gens bien portants, avant de se faire recevoir guerriers, et des hommes faits, avant de partir pour une expédition, prennent aussi de ces bains de vapeur.

La nuit était splendide, la lune brillante, l'air tranquille, troublé seulement par le lointain hurlement de

quelques loups de prairie. Que firent les voyageurs? Le croira-t-on? Ils organisèrent un fandango dans la plaine, prélude de ceux qu'ils devaient exécuter bientôt au Nouveau-Mexique, pays où l'on danse au moins autant qu'au Mexique même. Des Mexicains et des Indiens Pueblos s'étaient joints à la caravane. Les Pueblos (du mot espagnol *Pueblo*, village, ville), sont les indigènes qui habitent ensemble dans des lieux sédentaires; les Américains leur ont donné ce nom par opposition aux Indiens nomades des prairies.

Les Pueblos sont une race paisible, affable et hospitalière pour les étrangers. Ils se livrent à l'agriculture, au jardinage, et vont acheter chez les tribus les plus sauvages des pelleteries et des fourrures qu'ils offrent ensuite aux blancs. Aussi rencontre-t-on fréquemment leurs caravanes, avec des mulets et des ânes chargés, quand on approche des frontières du Nouveau-Mexique. Ils savent presque tous la langue espagnole, étant en relations continuelles avec les Mexicains, auxquels ils ont emprunté beaucoup de leurs usages. Leurs villes sont florissantes et peuplées; mais cette race n'est plus rien auprès de ce qu'elle était autrefois; on peut suivre ses traces dans les ruines qu'elle a laissées depuis le Rio Grande jusqu'au grand Colorado de l'ouest.

Américains, Pueblos et descendants des Espagnols se mirent donc à danser au son d'un violon qui jouait le *Yankee Doodle*, *Hail Columbia*, et les airs des nègres. Singulier spectacle que celui de ces danseurs, armés de pied en cap et vêtus de costumes qui attestaient de nombreuses fatigues! Ici, deux Américains enlacés tournaient sur eux-mêmes, en bondissant; là, un Mexicain valsait avec un Pueblo; plus loin, des fils du Kentucky exécutaient le *Yankee Doodle*, ou bien un quadrille. Deux Irlandais de l'infanterie américaine sautaient en chantant *Our Ireland for ever*, tandis que la sentinelle murmurait mélancoliquement : *J'aime à revoir ma Normandie.*



Types d'habitants de Santo-Domingo : l'alcade, Indien et Indienne Pueblos (voy. p. 359). — Dessin de Duveau d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note p. 337).

Les relations des Mexicains et des indigènes ne sont pas toujours aussi amicales; par suite de luttes continuelles, beaucoup de Mexicains sont tombés au pouvoir des Indiens, et, d'un autre côté, bien des Indiens sont devenus les serfs des Mexicains, avec cette différence que les Indiens se procurent des prisonniers les armes à la main, tandis que les autres acquièrent, par échange, les esclaves faits sur d'autres tribus, afin de les employer aux travaux de la terre; il est vrai qu'ils les rendent à leur tribu respective, moyennant échange, dès que ceux-ci sont devenus incapables de travailler.

Dans le nombre, les Mexicains achètent parfois leurs propres compatriotes, qui ne s'en trouvent pas mieux pour cela, car ils sont les serfs ou *péons* de leurs nouveaux maitres, lesquels s'en défont, à l'occasion, au profit de leurs voisins ou de propriétaires dans les autres provinces. Ce commerce honteux est encore plus condamnable quand il s'exerce sur les femmes. Chemin faisant, le lieutenant Whipple raconta la longue histoire d'une jeune Mexicaine, que l'on peut lire dans le *Personal narrative* de M. Bartlett. Elle avait été enlevée, à l'âge de quinze ans, par des Indiens Piñol. Les *Piñol* ou *Piñolénos* errent sur les territoires qui s'étendent entre la Sierra-Piñol et la Sierra-Blanca, deux chaînes qui avoisinent le cours supérieur du San-Francisco. Ils ne sont plus aujourd'hui qu'au nombre de cinq cents, n'ayant d'autre nourriture que la racine de l'agave mexicaine, dont ils font une espèce de pain, et d'autres ressources que le pillage. Comme les Mexicains leur achètent avantageusement leurs esclaves, ils ne songent qu'à faire des prisonniers.

Dans les environs de la rivière Shady-Creek, la végétation change. Pour la première fois, on aperçoit l'*opuntia arborescens* (de la famille des cactus) dans tout

son éclat. C'est un arbre nain, dont le tronc court se partage en branches qui forment une espèce de couronne et portent, outre de nombreuses épines, des tubercules jaunes. On n'était plus dans la vallée du Canadian et on se rapprochait peu à peu de l'extrémité orientale du *Llano-Estacado*.

Le 16 septembre, on campa au pied de ce haut plateau, dans le voisinage d'une source et de vignes naturelles chargées de magnifiques grappes de raisin. Depuis son départ du fort Smith, l'expédition avait fait 564 milles, presque en ligne droite, à travers des prairies unies et des prairies onduleuses. Insensiblement, les voyageurs s'étaient élevés à une hauteur considérable. Le fort Smith est à 153^{m},32 au-dessus du niveau de la mer; ensuite vient le deuxième point élevé, les *Antelope-Hills*, ou collines limitrophes du Texas, qui sont à 700 mètres; au pied du haut plateau, on est déjà à une hauteur de 1426 mètres. Le Llano-Estacado, qui s'étend sur 4 degrés de longitude et autant de latitude, atteint à son point culminant 1569 mètres.

Le Llano-Estacado est un large et haut plateau, dont le nom vient des nombreux poteaux que les trafiquants mexicains avaient fichés en terre de distance en distance, pour indiquer la route aux voyageurs qui, sans cela, n'auraient eu rien pour se guider dans cette vaste solitude. On n'en connait encore qu'une bien faible portion, car les voyageurs ne s'y hasardent pas volontiers, à cause du manque d'eau et de bois; d'ailleurs, l'ascension en est pénible, et si on se résout à le couper en diagonale, c'est pour éviter de longs détours. Le sol en est sablonneux, et des couches horizontales de grès rouge et de grès blanc s'y étendent d'une extrémité à l'autre.



Les rochers du Moro (voy. p. 366). — Dessin de Lancelot d'apres les *Reports of explorations*.

L'espace que l'expédition avait à parcourir sur le *Llano* était de 27 milles, c'est-à-dire une forte journée de marche. Le lever du soleil sur ce haut plateau ressemble au lever du soleil sur l'Océan. En effet, le Llano rappelle la mer, mais c'est la mer Morte. Après une courte halte à la rivière *Encampment-Creek*, qui était à sec, on se dirigea vers la *Rocky-dell-Creek*, à l'extrémité du plateau. « Si, pendant le jour, la prairie immense et unie rappelle l'Océan, il faut peu d'imagination, quand la nuit vient, pour se croire sur le bord de la mer ou sur l'une de ces petites îles dont est parsemée la vaste surface de l'Océan. » Le Llano est complétement aride; la Rocky-dell-Creek avait aussi peu d'eau que l'Encampment-Creek; mais de profonds bassins, creusés dans le rocher, étaient remplis d'un liquide abondant et de poissons de toute espèce.

« D'énormes quartiers de roches, suspendus les uns au-dessus des autres d'une façon pittoresque, formaient des cavernes et des grottes assez grandes pour abriter

une vingtaine de personnes. Les fentes de ces grottes paraissaient être le repaire de serpents; nos gens en prirent quelques-uns d'une grandeur extraordinaire. Les roches surplombantes étaient tapissées de petits nids d'hirondelles; on essaya d'en détacher plusieurs pour les ajouter à la collection d'histoire naturelle; mais malgré toutes les précautions, on ne put en avoir un seul intact; ils adhéraient trop fortement aux parois. Une des plus grandes cavernes attira l'attention, à cause des figures taillées dans la pierre à l'aide d'instruments en fer et avec des pointes de flèches. Des Indiens et des Mexicains pouvaient bien en avoir sculpté quelques-unes pour plaisanter; mais la plupart provenaient du caractère superstitieux des Indiens Pueblos (voy. p. 355).

« Ce qui frappait d'abord les yeux, c'était l'image fantastique d'un grand animal, mi-parti dragon, mi-parti serpent à sonnettes, avec des pieds d'homme. Il occupait la moitié de la longueur de la caverne; ce devait être une divinité des descendants des Aztèques; et, en effet, deux Indiens nous l'expliquèrent de la manière suivante : Le pouvoir sur les mers, les lacs et les fleuves, et même sur la pluie, est confié à un grand serpent à sonnettes, aussi gros que plusieurs hommes réunis, et plus grand que tous les serpents du monde; il se meut en demi-cercle et est terrible pour les méchants; c'est à lui que les Indiens s'adressent pour obtenir de la pluie. Deux figures d'hommes informes, à cheveux rouges, nous furent expliquées comme les portraits de Montézuma, dont les Indiens Pueblos, bien qu'ils se disent chrétiens, attendent toujours patiemment la résurrection. Parmi les peintures, on voyait aussi l'image du soleil, symbole de la plus haute puissance. Il y avait encore des représentations de divers animaux du pays, des Indiens et de leurs cabanes. »

En traversant la Rocky-del-Creek, les voyageurs franchissaient la frontière occidentale du Texas, dont ils avaient parcouru toute la largeur, depuis les Antelope-Hills, c'est-à-dire une étendue de 185 milles.

Tant que le Llano-Estacado indiqua la route, ou depuis la Rocky-dell-Creek jusqu'à la *Fossil-Creek* (étendue de 45 milles), le paysage fut le même; seulement le chemin portait les traces du commerce important qui a lieu, par cette voie, en certaines saisons, entre les habitants du Nouveau-Mexique et les Indiens, et qui existe peut-être depuis des siècles. Le *Cerro de Tucumcari* vint faire diversion au tableau. « Cette montagne présente un aspect imposant. Elle s'élève comme une forteresse redoutable à 200 mètres au-dessus de la plaine. Sa circonférence, à sa base, peut être de 4 milles; et comme les flancs en sont escarpés et presque perpendiculaires, sa circonférence, au sommet, n'est pas moindre. L'épaisse couche de grès blanc, dont la surface de la montagne est revêtue et qui apparait çà et là, est, en grande partie, percée d'entailles régulières, disposées perpendiculairement (c'est l'eau qui, en filtrant, les a creusées par la suite des temps), en sorte que la montagne ressemble à une forteresse imprenable, avec des murs et des remparts munis de longues rangées de meurtrières. Partout où il y a un peu de terre pour nourrir des racines, des cèdres sortent du sol infertile, mais rabougris et peu élevés. Tel est le Tucumcari. Certes, il ne soutiendrait pas la comparaison avec les rives pittoresques de l'Hudson ou les hauts sommets des monts Alleghany; mais ici, dans la plaine nue, sa vue réjouit l'œil.... »

Quand on passe le Tucumcari vers midi, on atteint le soir la rivière du même nom, *Tucumcari-Creek*, qui ne sort pas, ainsi qu'on le croirait, de cette montagne, mais de hauteurs situées plus à l'ouest. Il y avait alors (23 septembre) 650 milles parcourus depuis le fort Smith. On aperçoit encore le Tucumcari du haut du *Pyramid-Rock*, que les voyageurs gravirent. Cette montagne attire l'attention à cause des nuances diverses de son terrain et de ses roches, dont les teintes rouges, jaunes, bleues et blanches contrastent avec le vert sombre des cèdres, qui sont disséminés jusqu'au sommet, et là, dépassés par de grands blocs calcaires, siliceux, très-solides et de couleur blanche; le banc sur lequel ils reposent est formé d'écailles d'huîtres fossiles appartenant à la formation jurassique.

On se trouva bientôt sur la ligne de partage (*dividing-ridge*), entre les eaux du Pecos et celles du Canadian, à 1850 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le Canadian avait jusqu'ici servi de fil conducteur aux ingénieurs de la troupe; ceux-ci avaient maintenant à étudier, à mesurer, à lever topographiquement un terrain plus difficile. La différence de hauteur entre le fort Smith et le point que nous venons d'indiquer était de 1666m,66; mais l'élévation du terrain était répartie sur une étendue de 700 milles, et, de plus, si peu sensible (à part le *Llano*), qu'on n'y voyait aucune difficulté pour l'établissement d'un chemin de fer. Mais on n'était pas encore parvenu au lieu de destination, Albuquerque, sur le Rio-Grande; et dans ce court espace (150 milles), il fallait monter jusqu'à la ligne de partage, entre le Pecos et le Rio-Grande (hauteur 2333m,34); c'est l'altitude moyenne, au-dessus du niveau de la mer, du haut plateau ou bassin, à l'est des montagnes Rocheuses; puis on avait à redescendre jusqu'au Rio-Grande dont le niveau, à Isleta, ou bien à Albuquerque (points de transition), est de 666m,67 plus bas que la ligne de partage dont nous venons de parler, et par conséquent élevé de 1538 mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'inégalité de terrain est surtout frappante dans la vallée de la rivière de *Gallinas*, qu'on atteignit le 25 septembre. La Gallinas prend sa source non loin de celle du *Pecos*, un peu à l'E. de la montagne de Santa-Fé. De loin, elle ne produit aucun effet, à cause de ses rives basses et nues, mais, en s'approchant, on voit que sa largeur est de 6m,67 à 16m,67 et que ses ondes sont très-rapides, mais on y regrette l'absence de végétation.

Tout à coup le son des clochettes se fit entendre, et des milliers de bêlements emplirent l'air. C'était un immense troupeau de 5000 à 6000 brebis ou moutons qui paissaient dans un bas-fond, conduits par un jeune Mexicain dont les cheveux noirs pendaient en désordre sur un visage bruni et dont les membres nus étaient couverts de callosités. Son vêtement de couleur sombre,

déchiré, annonçait la plus grande misère. Ces bergers abandonnent leur triste demeure (souvent même cette demeure n'est que la véranda de la première maison venue), munis seulement d'un petit sac de farine de maïs moulu ; et ils suivent ainsi, pendant des semaines et des mois, leur nombreux troupeau sans autre compagnie qu'un chien ou quelque bête favorite, qui leur est parfois ravie par les Indiens ; car ils ne doivent pas compter sur la société de leurs camarades ; il leur est interdit de s'approcher des autres bergers, dans la crainte de mêler les animaux.

Ce troupeau annonçait le voisinage d'un établissement. La caravane ne tarda pas à atteindre *Anton-Chico*, colonie déjà ancienne, qui n'a pas plus de 300 habitants, en grande partie éleveurs de bétail ou bergers. Sa position d'ailleurs n'est pas avantageuse, et ne lui permet pas d'avoir part au commerce qui se dirige sur Santa-Fé, la ville marchande de l'ouest ; en outre la nature ne l'a pas favorisée. Les maisons, bâties de pierres non passées au feu (*adobes*), en forme de grands carrés, n'ont ni grâce à l'extérieur ni comfort à l'intérieur ; les murailles au dehors sont tapissées de poivre rouge, dont les Mexicains sont très-friands. L'église est construite dans le même style que les habitations particulières, et avoisine la salle de bal ou de *fandango*. Nous ne savons si les voyageurs visitèrent le premier de ces monuments ; mais ils assistèrent, dans le second, à un bal donné en leur honneur. Fête curieuse en verité, à cause du costume et de la tournure des danseurs. « Il avait été défendu d'apporter des armes ; mais les plis des vêtements recélaient par-ci par-là le manche brun d'un revolver ou la pointe acérée d'un couteau. » Les señoritas roulaient dans leurs doigts des cigarettes qu'elles présentaient aux Américains ou qu'elles fumaient elles-mêmes.

Les voyageurs se séparent en deux troupes. — Santo-Domingo. — Costumes. — Habitations. — L'église. — Bande de pillards blancs. — Un procès sommaire.

Ici la troupe se sépara (29 septembre) en deux corps d'expédition, qui devaient se rejoindre à Albuquerque ; celui du lieutenant Whipple (dont faisait partie M. Möllhausen) traversa la vallée pittoresque de *Cuesta*, à une hauteur de 166^{m},67 au-dessus du niveau du Pecos ; le défilé de *Cañon-Blanco* (2233^{m},34 au-dessus du niveau de la mer) ; le village de *Galistro*, dans le voisinage duquel sont quelques volcans éteints ; et, enfin, l'établissement plus important de Santo-Domingo.

Santo-Domingo est une ancienne colonie des Indiens Pueblos. Par la forme et la nature de leur construction, les maisons y ont l'air de ruines. On se croirait aux Casas-Grandes, sur le Gila, ou au milieu des ruines situées plus loin au sud à Mexico.

« Les différents étages s'élèvent en terrasse les uns sur les autres. Sur le toit du premier étage s'élève le second, beaucoup plus petit, et disposé de telle sorte que devant il y a de l'espace pour une petite cour. Et, comme les maisons de la ville sont serrées les unes contre les autres, on a des rues suspendues qui conduisent de portes en portes aux deuxième et troisième étages, et établissent ainsi entre les habitants une communication nécessaire.

« Il n'y a d'ouvertures que dans les étages supérieurs ; pour y parvenir de la rue, on se sert d'échelles qui sont retirées dès que la sécurité l'exige. Dans le plafond du premier étage est pratiqué un orifice pour descendre au rez-de-chaussée ; d'autres échelles mènent de la plate-forme du premier sur le toit du second et dans les chambres du troisième.

« Le rez-de-chaussée paraît être exclusivement réservé à garder des provisions ; mais les étages supérieurs sont habités par les propriétaires, qui s'y arrangent de leur mieux. Ils reçoivent le jour par des ouvertures carrées qui, pour éloigner les orages et le froid, sont fermées de carreaux transparents de gypse cristallisé.

« Quand nous arrivâmes, on remarquait peu d'animation dans les rues ; mais presque toute la population s'était rassemblée devant les portes. Elle est à Santo-Domingo de 800 âmes ; et, comme la population mâle sait la langue espagnole, il ne fut pas difficile de s'entretenir avec ceux qui entraient dans notre campement.

« C'étaient des hommes bien bâtis, dont les traits, malgré leur type indien, avait quelque chose d'agréable. Les deux sexes portaient les cheveux longs, ouverts brusquement sur le front, au-dessus des sourcils ; les hommes avaient en outre une queue courte et épaisse, nouée par un ruban rouge. Les costumes étaient variés ; les uns avaient des jaquettes de chasse en cuir d'une teinte brun clair, ornées de franges et de broderies, qui allaient à merveille avec leur habit de dessous, également teint et bordé, à la mode mexicaine, de boutons jaunes et blancs. Les autres n'avaient qu'une couverture à raies jetée autour des épaules ; d'autres étaient simplement vêtus d'une chemise de coton. Les femmes portaient autour des reins un jupon de couleur sombre, qui descendait jusqu'aux pieds ; le haut du corps était enveloppé d'une couverture légère, qu'elles ramenaient par-dessus la tête ou qu'elles attachaient d'une façon pittoresque autour des reins et des épaules. Hommes et femmes avaient aux pieds des mocassins, parfois richement brodés. »

Après avoir bien examiné les Indiens, nos voyageurs se répandirent dans la ville :

« Nous montâmes aux premières échelles que nous rencontrâmes, et nous nous trouvâmes sur une petite cour proprette, entourée d'un parapet ; nous entrâmes sans façon par une porte ouverte qui laissait voir la lueur d'un foyer. Quand les habitants, un jeune homme et deux jeunes filles, nous aperçurent, le premier s'empressa de prendre une couverture ramassée dans un coin et de l'étendre devant le feu, en nous invitant à nous y asseoir. Les jeunes filles, en train de préparer le repas, présentèrent à chacun de nous un gâteau de farine tout chaud (*tortillas*), et placèrent devant nous un plat avec d'autres pâtisseries, semblables à des guêpiers, qu'elles nous firent signe de manger. La pièce où nous nous trouvions était petite, mais propre ; les peaux et

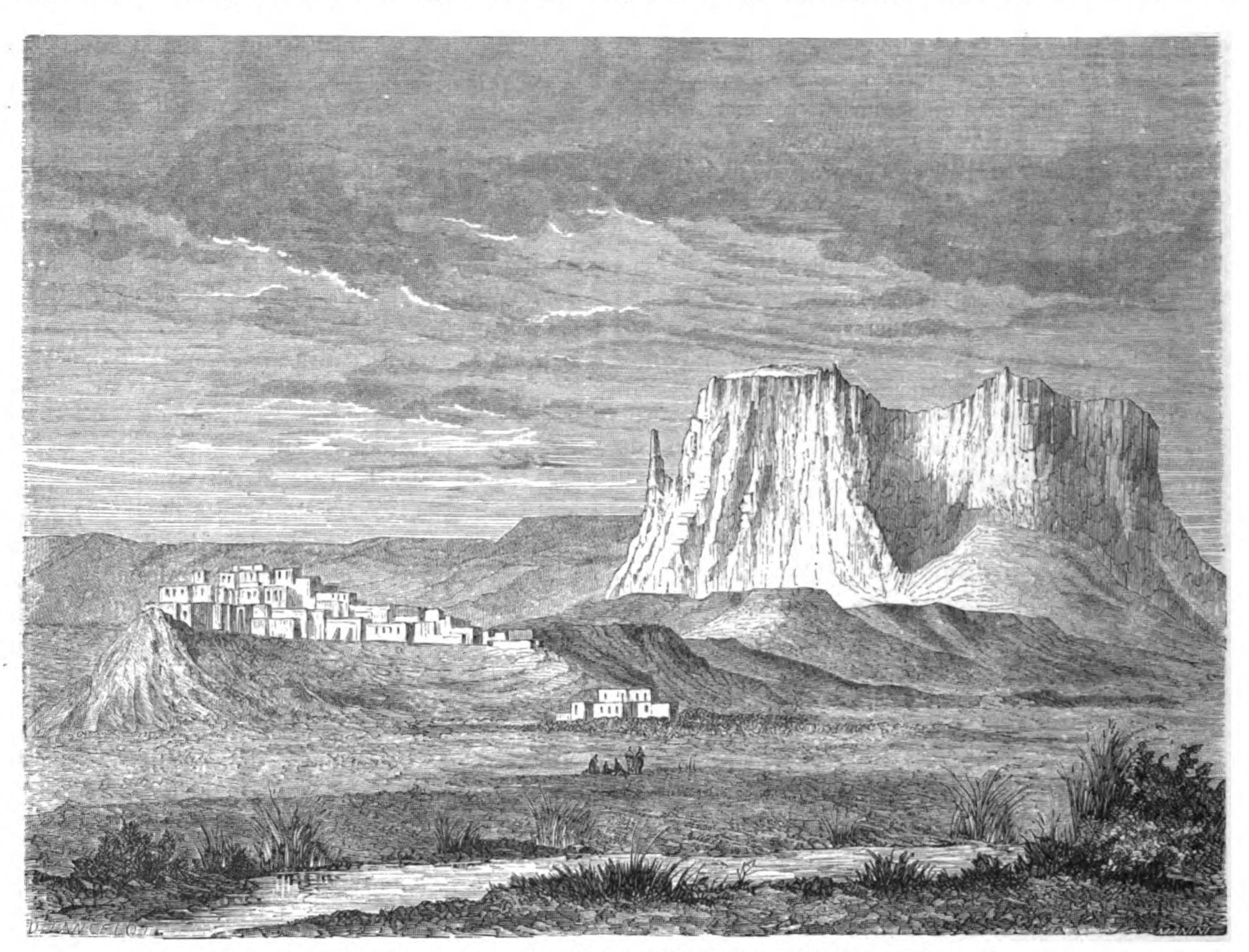
les couvertures entassées dans les coins donnaient l'idée du bien-être ; les murailles nues étaient couvertes de vêtements, d'ustensiles et d'armes, rangés avec une certaine symétrie. Après avoir goûté aux mets et mis le restant dans nos poches, nous souhaitâmes le bonsoir aux Indiens et continuâmes notre voyage de découvertes sur le toit des maisons ; nous trouvâmes partout le même arrangement, la même hospitalité, les mêmes prévenances. »

Le lendemain, visite à l'église :

« Elle ne diffère pas de celles des petites villes du Mexique ; des murailles brutes forment le bâtiment dont le portail en terre glaise est soutenu par deux piliers carrés de même matière qui surmontent un peu l'édifice; entre ces deux piliers est située l'entrée; au-dessus, une galerie communique avec le chœur au moyen d'une porte. Sur le toit s'élève un échafaudage en maçonnerie qui soutient une petite cloche et que la croix couronne au sommet. Des bâtiments accessoires construits dans le même style, complètent l'ensemble de l'église, qui doit son origine à des missionnaires catholiques.

« L'intérieur répond à l'extérieur ; une espèce d'autel, des murs de terre lisse auxquels sont suspendus quelques vieux tableaux espagnols, composent toute la décoration du lieu; on y voit pourtant aussi de grossières peintures indiennes parmi lesquelles se fait surtout remarquer un homme à cheval, un *conquistador*, poursuivant un groupe d'Indiens (allusion à la première conquête espagnole). Il règne ici un mélange de catholicisme et de religion aztèque; vous trouvez plusieurs fois la Sainte Vierge en compagnie d'une figure indienne que le peuple, dans son ignorance, nomme Montézuma, bien que la puissance mexicaine n'ait jamais pénétré du lac de Tezcuco jusqu'à cet endroit reculé du nord; de même sous l'image de la croix, vous voyez les cavités où le feu sacré brûlait autrefois. Dans les villes indiennes du Rio-Grande et à l'ouest des montagnes Rocheuses, le feu sacré est depuis longtemps éteint; mais il résulte de traditions, dont on ne peut naturellement garantir l'authenticité, que c'est aux sources du Pecos, là où des ruines attirent l'attention du voyageur, que les flammes saintes ont brûlé pour la dernière fois. D'après les mêmes traditions, Montézuma aurait planté en ce lieu un jeune arbre, en disant que tant qu'il serait debout, les descendants des Aztèques, c'est-à-dire les Indiens Pueblos d'aujourd'hui, formeraient une grande nation indépendante; mais que, s'il périssait, des hommes blancs viendraient du couchant et se répandraient dans le pays. Les habitants des Pueblos devaient vivre en paix avec ces étrangers et attendre tranquillement le temps où Montézuma reviendrait pour les réunir de nouveau en une vaste et puissante nation.

« Telles étaient les légendes un peu confuses que les

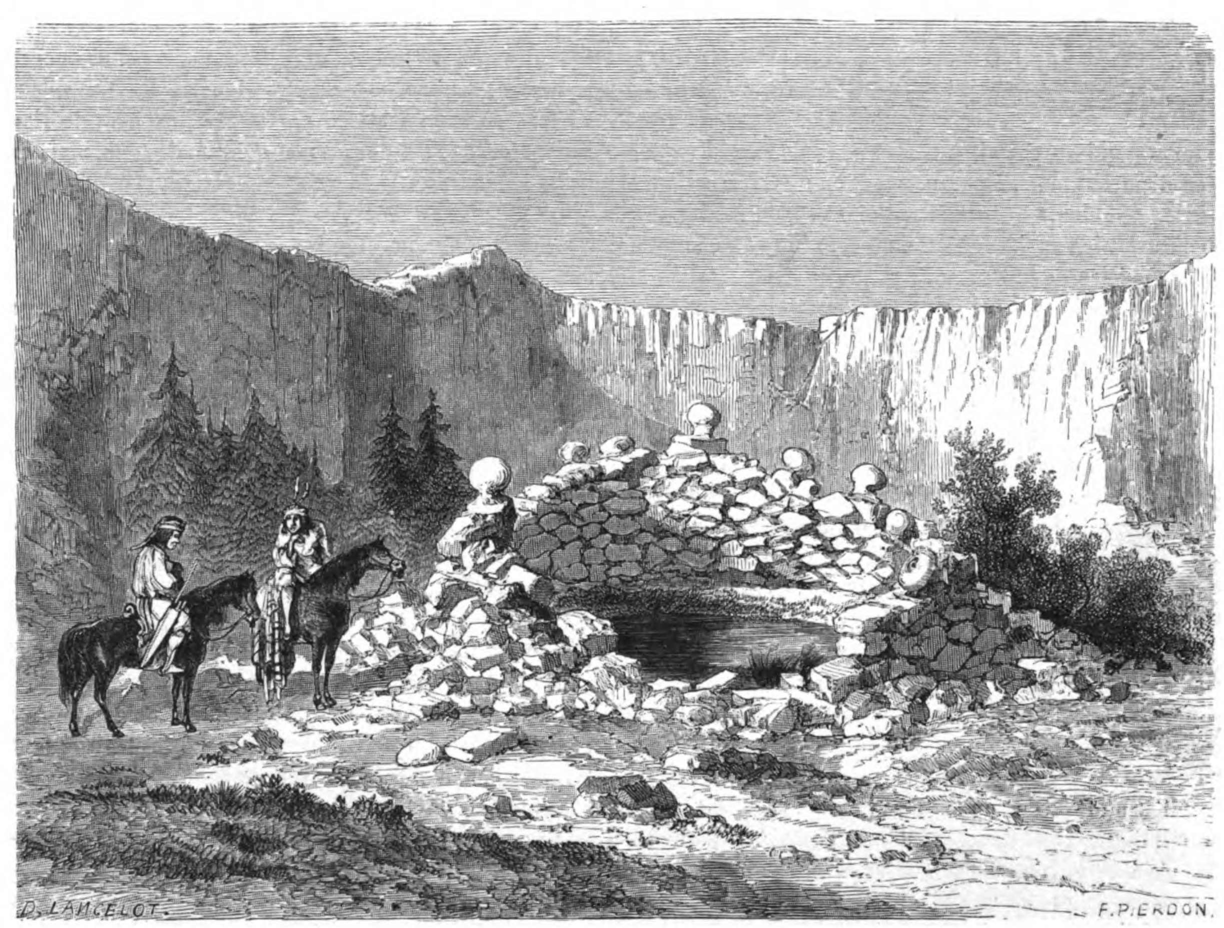


La ville de Zuni (voy. p. 367). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

Indiens nous contèrent pendant que nous visitions la ville.... »

Depuis que les États-Unis sont maîtres du Nouveau-Mexique, l'ordre s'est un peu rétabli dans ce pays; cependant, les villes sont encore le théâtre de scènes violentes qui ne sont pas toutes occasionnées par les Indiens; car la plaie des villes du Nouveau-Mexique, c'est ce ramas d'individus venus de tous les points, qui s'engagent dans les caravanes en qualité de guides ou de muletiers, et qui, chassés à cause de leur conduite, errent d'une ville à l'autre en vivant de brigandage. Nous n'en citerons qu'un exemple.

En 1850, le gouvernement américain avait envoyé une commission chargée d'arpenter le terrain; le docteur Bigelow, un des membres de l'expédition de M. Whipple, et qui raconta le fait à M. Möllhausen, accompagnait la commission. Quand on parvint à Socorro, la ville était dans un certain émoi. Des bandes de pillards (anciens muletiers ou manœuvres rejetés par les caravanes qui se dirigeaient sur la Californie) infestaient les environs, enlevaient les troupeaux et massacraient les fermiers. On n'était plus même en sûreté dans la ville; les habitants fuyaient avec leurs effets. L'arrivée de la commission avait effrayé un peu les malfaiteurs; mais bientôt ils recommencèrent leurs brigandages. Les bourgeois voulurent se réunir pour faire face à l'ennemi, et



Source sacrée près de Zuni. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc

demandèrent main-forte à la station voisine de San Eleazario, mais en vain; ce que voyant, les autres prirent l'offensive. Un soir un bal avait lieu, plaisir commun dans les villes mexicaines. Dans ces réunions, tout le monde peut entrer, et le premier venu prendre part au fandango. On ne tarda pas à voir apparaître les perturbateurs ordinaires du repos public; on les reconnut d'ailleurs à leur manière d'agir. Des coups de pistolet éclatèrent au-dessus de la tête des femmes, qui se précipitèrent effrayées vers les issues que les gens de la bande occupaient. Le tumulte augmenta; on tira les couteaux et l'un des membres de la commission tomba mortellement frappé de huit à dix coups. Ce meurtre criait vengeance. San Eleazario envoya enfin du secours; une troupe d'Américains et de Mexicains s'organisa; on visita les maisons et plusieurs bandits furent saisis. Même dans les circonstances les plus graves, les Américains aiment à observer les formes de la justice. Les prisonniers furent conduits dès le matin à la demeure du juge; on forma un jury, composé de six Mexicains et de six des membres de la commission. Le défenseur des accusés fut nommé d'office; mais ses clients le repoussèrent, comptant bien être délivrés par leurs amis. Cette circonstance fit accélérer le jugement.

Rien de plus curieux que ce tribunal. On se serait cru au moyen âge. Tout le monde dans la salle était armé,

depuis les juges jusqu'aux spectateurs qui remplissaient en même temps l'office de gendarmes. Les jurés américains contrastaient par leur costume et leur figure avec les Mexicains; les premiers fumaient la pipe; les seconds la cigarette. Les juges siégeaient devant une table de bois brut, où s'étalaient des revolvers, en guise d'acte d'accusation. Les prisonniers étaient sur un banc, au milieu de l'assistance. Trois furent condamnés à mort, et pendus peu d'heures après. Le chef, pris quelques jours plus tard, eut un sort pareil; dès lors la ville de Socorro fut tranquille, et les habitants au lieu de s'enfermer et de se barricader dans l'intérieur de leurs habitations, purent se mettre le soir sur le seuil de leur porte pour respirer le frais.

Albuquerque. — Le père Fitzwater. — Les Apaches. — Les Navahoes. — Vallée du Rio-Grande del Norte. — Débordements du Rio-Grande. — Agriculture.

Or, ce qui se passait à Socorro, avait aussi lieu sur bien d'autres points. Heureusement on n'avait à craindre rien de semblable à Santo-Domingo ni à Albuquerque, où l'expédition arriva bientôt, annoncée par le journal hebdomadaire de la localité, *Amigo del Païs*. D'ailleurs, la station militaire d'Albuquerque était alors commandée par un vieux soldat, le père Fitzwater. Un des officiers de la troupe de M. Whipple en raconta ainsi l'histoire :

« Ce vieux compère est une des curiosités de la ville; il n'a pas dans tout son corps un membre qui n'ait été cassé, déchiré, recousu; sa jambe gauche tient au moyen d'une barre de fer, aussi ne peut-il monter à cheval que du côté droit; il a gagné la plupart de ses cicatrices dans les escarmouches avec les Indiens, et ses blessures les plus dangereuses dans notre guerre contre le Mexique. C'était déjà un vieux sergent, mais aussi dur à la fatigue que le plus jeune soldat; dans je ne sais plus quelle bataille, il se battait adossé à une muraille de granit quand une balle, après avoir percé le cou de son voisin, rebondit contre le mur avec une telle force que des éclats du granit sautèrent de tous côtés et que l'un d'eux creva un œil du pauvre Fitzwater; il se tourna la face ensanglantée vers un de ses camarades, et lui dit : « Rien de « pareil ne m'est encore arrivé; jusqu'à ce jour, je croyais « qu'une balle qui avait déjà fait son effet ne pouvait re- « venir sur ses pas; il est bon seulement qu'elle ne m'ait « pas attrapé l'œil droit. » Et, ce disant, il déchargea tranquillement son fusil contre un Mexicain. Après la guerre, il se chargea du transport de la poste du Texas à Santa-Fé et *vice versâ*, et ce fut là surtout qu'il eut affaire aux Indiens et fit preuve de sang-froid autant que de courage. Ses ennemis les plus acharnés étaient les Apaches, qui le suivaient partout et tâchaient de s'emparer de lui. Un matin, c'était non loin d'El-Paso, le vieux était en train de préparer un rôti et du café pour son déjeuner, quand tout à coup il se vit entouré par un groupe d'Apaches dont la physionomie n'annonçait rien de bon; la résistance était inutile, car au même moment où il aurait saisi ses armes, un tomahawk lui eût brisé le crâne : donc, sans se déconcerter, il invita, dans le plus grand calme, les sauvages à s'asseoir et à se servir du rôti, tandis qu'il leur verserait du café. Ce sang-froid du soldat, joint à la gracieuseté de son invitation, surprit tellement les Apaches, produisit sur eux une si vive impression qu'ils obéirent involontairement, profitèrent du repas et après avoir satisfait leur appétit, se retirèrent sans l'inquiéter, sans le dépouiller; « mais, disait-il, je leur aurais plus « volontiers donné à goûter mon long couteau que du « café avec du sucre. »

On devait passer quelque temps à Albuquerque; car on attendait des renforts pour continuer le voyage jusqu'à l'océan Pacifique. Le camp avait été dressé à quelques centaines de pas de la ville; le jour, chacun restait dans sa tente et se livrait à ses travaux particuliers; mais le soir, dès que la cloche de l'église sonnait pour annoncer la danse (il n'y a pas d'autre signal), les travailleurs allaient en ville prendre part aux fandangos; le vieux Fitzwater était là, non pas en qualité d'acteur, mais excitant les autres à la danse et contant ses aventures.

« Les villes du Nouveau-Mexique, dit M. Möllhausen à propos d'Albuquerque, sont en général mal situées. Au fond de vallées profondes, bornées par des rochers nus, s'élèvent des maisons à un étage, en partie cachées par des arbres fruitiers, qui, à part quelques *alamos*, sont les seuls arbres du pays.

« Il en est de même d'Albuquerque, située à cinq cents pas du Rio-Grande; son aspect est laid, on dirait une ville en ruines. L'église seule, avec ses deux tours, s'élève au-dessus des autres bâtiments, et fait croire d'abord que la ville est plus considérable qu'elle n'est en réalité. Les maisons, l'église, les baraques et les écuries de la garnison sont construites à la manière mexicaine, avec des pierres séchées à l'air (*adobes*); la matière employée est tout simplement la terre de la vallée, mêlée pour plus de solidité, avec de la paille et de petites pierres. Les murailles ont de $0^{m},33$ cent. à 1 mètre d'épaisseur; outre les portes, elles ont peu d'ouvertures pour le jour; les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, quelquefois exhaussé par une marche en terre; l'intérieur est simple, pourtant il ne manque pas d'un certain comfort, et chez les habitants aisés on trouve des appartements très-propres blanchis à la chaux; le parquet à la vérité y est inconnu; le plancher n'est que la terre battue qui, en certaines demeures, est couverte de nattes et de tapis.

« Dans ces derniers temps, Albuquerque a pris quelque importance à cause de la garnison américaine, et depuis lors elle a gagné en extension; mais elle est bien au-dessous de Santa-Fé et d'El-Paso, qui sont depuis longues années les principales villes de commerce des régions de l'ouest.

« Le nombre des habitants est de six à huit cents; la plupart se livrent au commerce et à l'élève du bétail; mais la plus grande partie de la population se compose d'individus mal famés, de joueurs toujours prêts à reprendre au soldat sa paye, de voleurs qui n'attendent que l'occasion de s'enfuir avec les chevaux et les mulets des habitants, et ne reculent pas devant le meurtre pour

assurer leur larcin. La ville n'est plus exposée comme autrefois aux attaques des Indiens Apaches et Navahoes, depuis qu'elle est protégée par une garnison; mais ces hordes sauvages rôdent dans le voisinage, guettant les troupeaux et les voyageurs. Il arrive souvent qu'une de ces bandes est conduite par un Mexicain qui a sa part dans le pillage. »

Et, ici, quelques détails sur ces indigènes.

« La nation des Apaches est une des plus nombreuses du Nouveau-Mexique; elle renferme beaucoup de tribus dont plusieurs ne sont pas même connues de nom. Au dire des colons et d'après les renseignements des voyageurs, le territoire de ces Indiens s'étend du 103° au 114° de longitude ouest de Greenwich et du 38° (frontières de l'Uttah) au 30° de latitude nord, mais ils ne se renferment pas dans ces limites; ils errent bien au delà; cependant ils n'ont pas de demeures fixes en dehors de ce territoire et c'est seulement l'amour du pillage qui les entraîne dans les États de Sonora et de Chihuahua. Sans doute dans le nombre, il y a des tribus qui ne sont pas de la famille des Apaches; mais, pour décider ce point, il faudrait une étude comparée de leurs langues. »

La tribu des Navajoes ou Navahoes, la plus forte à l'ouest des montagnes Rocheuses, sur le territoire dont nous venons d'indiquer les limites, appartient aussi à la famille des Apaches, et il est probable que des recherches ultérieures nous apprendront que des tribus vivant beaucoup plus au nord font également partie de la même famille[1].

Les Indiens, à l'est des montagnes Rocheuses, montrent des sentiments chevaleresques qu'on ne retrouve pas chez les tribus de l'ouest, dont l'extérieur même est différent et parmi lesquelles on rencontre rarement un beau type; la nourriture de ces Indiens de l'ouest consiste presque exclusivement en chair de cheval et de mulet, qu'ils enlèvent dans les fermes mexicaines.

Les Navahoes sont à peu près les seuls Indiens du Nouveau-Mexique qui entretiennent de grands troupeaux de brebis et mènent une vie nomade; ils savent en tisser la laine dont ils confectionnent d'épaisses couvertures de couleur, capables de rivaliser avec les produits de l'occident. Ils s'entortillent dans ces couvertures aux couleurs voyantes, ce qui leur donne un air original et même assez agréable. Au reste, dans leur costume, ils se distinguent peu de leurs frères des autres tribus, qui sont plus mal vêtus ou quelquefois même ne sont pas vêtus du tout. Ils apportent un grand soin dans la confection de leurs chaussures en cuir de cerf, munies de fortes semelles et d'un bout pointu en forme de bec, précaution nécessaire contre les cactus épineux et autres plantes de ce genre dont le terrain est couvert. Leur coiffure est un bonnet de cuir en forme de casque, habituellement orné d'un bouquet de plumes de coq, d'aigle et de vautour. Outre l'arc et les flèches, ils portent de longues lances qu'ils manient avec beaucoup d'adresse sur leurs chevaux agiles.

Mais les Indiens Pueblos, dont nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de parler, et dont les villes sont disséminées sur le Rio-Grande et ses affluents, sont bien différents de ces tribus pillardes.

« Liés d'amitié avec tous leurs voisins, cultivant en paix l'agriculture et l'élève du bétail, ils sont la partie la plus saine de la population du Nouveau-Mexique. Quand on observe les habitudes et les mœurs patriarcales de ces Indiens, quand on compare leurs villes bâties en terrasse avec les ruines des Casas-Grandes sur le Gila et à Chihuahua, on est porté à croire que ces Indiens Pueblos descendent des anciens Aztèques. Mais on ne pourra résoudre cette question ethnologique qu'après de longues recherches et en suivant du nord au sud les traces que les anciens Aztèques ont laissées dans leurs migrations.

« Ces diverses tribus d'Indiens nommés à tort cuivrés, car ils ont plutôt une peau brune tirant sur le jaune, forment avec les descendants des Espagnols ou Mexicains actuels, les véritables habitants du Nouveau-Mexique. »

C'est dans la vallée du *Rio-Grande-del-Norte*, avons-nous dit, que sont répandus leurs principaux établissements :

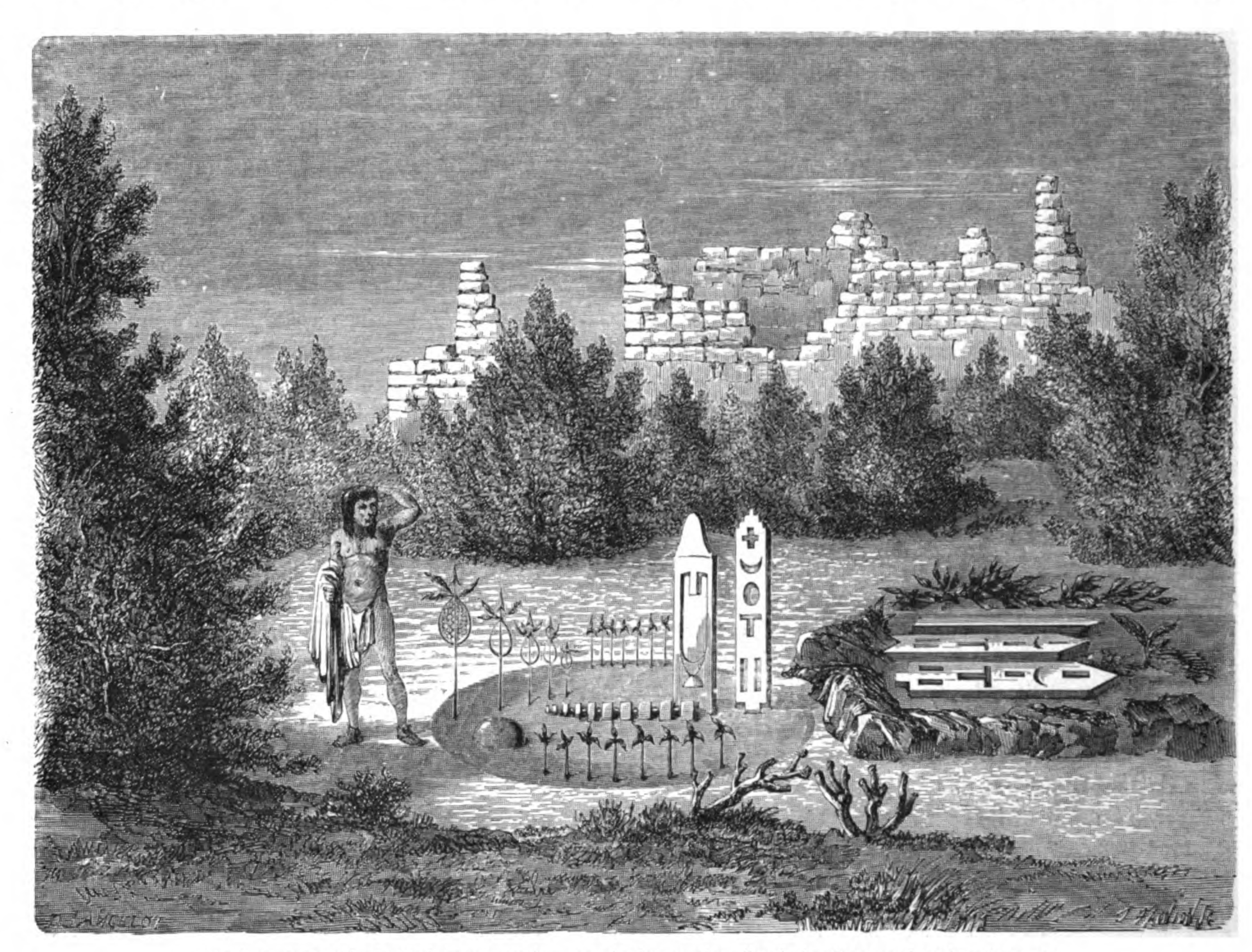
« Cette vallée, depuis son embouchure jusqu'à Taos, est cultivée par zones; chez la plupart des habitants, on trouve le type espagnol tellement absorbé par le type indien qu'il est difficile de reconnaître encore le pur sang andalous. On dirait qu'à chaque génération la paresse indienne obtient une nouvelle victoire sur l'ancienne énergie espagnole.

« La nature, qui a favorisé si heureusement la colonisation dans la partie orientale des États-Unis, n'est pas à beaucoup près aussi riche au Nouveau-Mexique; cependant, les fertiles vallées du Rio-Grande et de ses affluents, et les chaînes de montagnes renfermant de l'or, du fer et du charbon, présentent encore beaucoup d'avantages. Malheureusement le Rio-Grande n'a pas une profondeur en rapport avec sa largeur; aussi la navigation y est impossible. Sa largeur, dans le voisinage de Santo-Domingo jusqu'à Santa-Fé, c'est-à-dire dans son cours supérieur, est de 134 mètres à 200 mètres, tandis que sa profondeur atteint à peine en moyenne 65 centimètres à 1 mètre, bien qu'il y ait çà et là des endroits plus profonds. Dans tout son parcours, nul pont ne s'élève au-dessus de ses eaux; les voitures traversent le lit à sec, mais il faut choisir les endroits, de peur que les roues ne s'enfoncent dans la vase; les tirer de là est une opération très-difficile, et même on ne les retire qu'en morceaux. L'eau du fleuve est trouble et sablonneuse, excepté pendant les inondations occasionnées par la fonte des neiges dans les montagnes Rocheuses.

« Ces inondations ont lieu habituellement en été, mais non tous les ans. Quand elles manquent, le lit du Rio-Grande est presque à sec, attendu que l'eau fournie au fleuve par les sources a été détournée au moyen de fossés et de canaux par les colons et les Indiens Pueblos. Les avantages de cet arrosage artificiel sont perdus quand la crue se fait attendre en été. En février et en mars, il

1. Le professeur William Turner a montré, dans un essai lu devant la Société Ethnologique, l'analogie qui existe entre l'idiome des Apaches et celui des Athapascans, tribu sur les confins de la mer Polaire.

y a, il est vrai, assez d'eau pour donner à la terre toute l'humidité désirable pour une bonne récolte; mais cette provision est vite épuisée quand les sources ne sont pas alimentées par la neige des montagnes, et les plantes se dessèchent avant même de produire des grains; heureusement ces cas sont rares, et dans les années favorables, le produit des moissons est considérable. On dit que dans toute la vallée de Rio-Grande, dont la largeur est d'un quart de mille à quatre milles, il n'y a qu'un huitième du terrain qui ne peut être cultivé faute d'eau; quant aux autres sept huitièmes, des milliers de colons et même des centaines de mille ne suffiraient pas pour les cultiver. Les principales productions sont le maïs, le blé, et, depuis quelques années, l'orge. Chose singulière! les efforts pour y introduire la pomme de terre ont été infructueux; aussi ne voit-on que de petits champs plantés de ce légume, né pourtant sur le continent américain. Les oignons, les courges et les melons viennent à merveille au Nouveau-Mexique, et y atteignent une grosseur prodigieuse; les fruits y sont excellents, et on y cultive la vigne avec un grand succès. Déjà, près El-Paso, on aperçoit de vastes vignobles avec des grappes magnifiques, qui donnent le vin bien connu d'El-Paso. Les Espagnols ont, dit-on, introduit cette espèce qui a beaucoup prospéré; mais l'expérience des dernières années a prouvé que la vigne importée d'Europe ne vaut pas celle d'Amérique

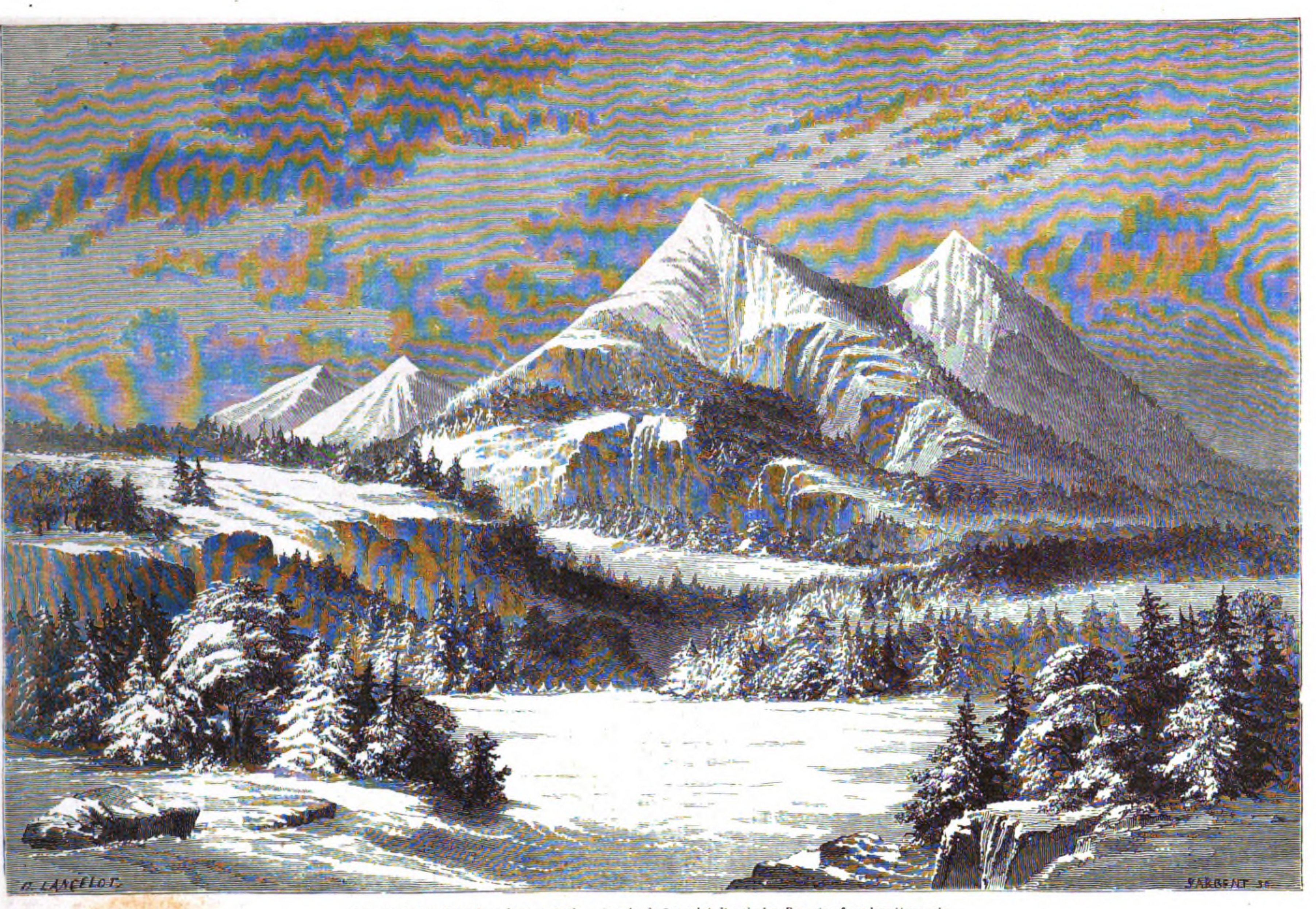


Autel et ruines près de Zuni (voy. p. 367). — Dessin de Lancelot, d'après les *Reports of explorations*, etc.

quand elle a été améliorée. Le procédé employé par les habitants du Nouveau-Mexique est très-simple : ils ne font pas grimper la vigne à des pieux et à des échalas; ils la coupent, en automne, rez terre, pour qu'au printemps elle pousse toujours de nouveaux rejetons. Les prudents vignerons couvrent leurs vignes avec de la paille pendant l'hiver, pour les garantir de la gelée. Au printemps, les vignobles sont mis sous l'eau et conservés dans cet état jusqu'à ce que le sol soit détrempé, ce qui, ordinairement suffit pour le reste de l'été. Les premières grappes commencent à mûrir en juillet; les dernières se coupent à la fin d'octobre. Des hommes, pieds nus, foulent des grains dans de larges cuves, puis les pressent dans des sacs grossiers en peau de bœuf, et ce procédé si simple donne naissance au vin d'El-Paso, qui ressemble au Madère.... »

Choix d'un guide. — Rive occidentale du Rio-Grande. — Femmes fardées. — Isleta. — Le Rio-San-José. — Le Pueblo-Laguna. — La Sierra-Madre. — Le Moro ou Inscription Rock.

Il s'agissait maintenant de chercher un guide qui pût diriger l'expédition dans la seconde partie du voyage et la plus difficile On devait passer à travers des régions qui ne sont foulées d'ordinaire que par les légers mocassins des indigènes ou les fortes sandales des trappeurs; le choix d'un guide était donc chose importante,



Les monts San-Francisco (voy. p. 368). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

car le succès de l'expédition et même la vie de chacun de ses membres pouvait en dépendre. Les blancs ne connaissent pas assez le pays pour accepter la responsabilité d'une telle tâche, et quant aux indigènes, ils ne sont pas assez familiers avec la langue et les usages des blancs pour entreprendre ce métier. Les trois guides les plus recherchés à cette époque étaient, par rang d'âge, Fitzpatrick, Kit-Carson et Leroux. Bien des fois ils avaient eu des démêlés avec les Indiens; bien des fois ils avaient vu la mort de près. On racontait d'eux mille anecdotes saisissantes. Dans le temps où les Indiens ne connaissaient pas encore beaucoup l'usage des armes à feu, Fitzpatrick s'étant égaré dans les montagnes Rocheuses, se vit pourchassé par un parti d'Indiens. Leur échapper était impossible; il ne tenta la fuite que pour se procurer le moyen d'ôter, sans être vu, la balle de sa carabine. Bientôt il fut rejoint par la bande, désarmé et attaché à un arbre. Un guerrier recula de quelques pas et fit feu sur le prisonnier; mais en le voyant sain et sauf, lui et ses camarades en éprouvèrent une si vive émotion, qu'ils se hâtèrent de le détacher et de lui donner sa liberté, croyant avoir affaire à un être surnaturel. C'est ainsi qu'il dut la vie à sa présence d'esprit.

Kit-Carson a été le compagnon fidèle et l'ami du célèbre colonel Frémont. En 1847, il fut présenté au président des États-Unis, qui le nomma lieutenant dans un régiment de chasseurs. Ayant entendu un jour un étranger mal parler des Américains, il prit le parti de ses compatriotes et monta à cheval pour vider la querelle. L'étranger avait un fusil, Carson n'avait qu'un pistolet; mais, avant que son adversaire eût pris seulement le temps de viser, Carson lui avait déjà brisé le crâne. Dans ses nombreuses luttes avec les Indiens, il n'a eu qu'une seule fois l'épaule fracassée par une balle.

Leroux, vieux Canadien blanchi dans les prairies, n'avait pas des états de service moins brillants. Il avait dû souvent défendre sa vie contre les Indiens des *San-Francisco Mountains*, et il racontait à qui voulait l'entendre, comment il avait été sur le haut d'une colline le point de mire d'un groupe d'Indiens qui l'avaient lardé de leurs flèches à pointe en pierre. Il était excellent pour retrouver la trace des bêtes de somme volées par les Indiens; il partait de ce principe, qu'il faut laisser un jour d'intervalle entre le vol et la poursuite; et, avec cette idée, il surprenait presque toujours les Indiens, qui, ne se voyant pas suivis le premier jour, n'étaient déjà plus le lendemain sur leurs gardes. Ce fut ce nommé Leroux que M. Whipple engagea comme guide moyennant deux mille quatre cents dollars.

Le 8 novembre 1853, un premier corps, dont faisait partie M. Möllhausen, quittait Albuquerque pour descendre le Rio-Grande (rive occidentale), à une distance de vingt milles, jusqu'à Isleta; là, on devait faire des observations astronomiques et déterminer s'il y avait possibilité d'établir un pont sur le fleuve; puis, se diriger en droite ligne à l'ouest, prendre, à quelques milles de Laguna, la route de terre qui d'Albuquerque va directement à cet endroit, et enfin y attendre le reste de l'expédition, qui formerait alors un total de cent quatorze individus.

La vallée du Rio-Grande est entrecoupée de fossés et de canaux; les voyageurs y rencontrèrent des échantillons de toutes les races du pays; ici, un fier Mexicain monté sur un noble coursier, avec une jaquette brodée, littéralement couverte de boutons, et de larges pantalons ornés de tresses; là, le modeste Indien Pueblo, trottant sur un âne.

« Dans les jardins des fermes, se montraient des figures de femmes; on ne pouvait distinguer ni leur âge, ni leur physionomie, tant leur visage était fardé de chaux ou de sang d'animal. Les habitantes du Nouveau-Mexique ont-elles emprunté cet usage des Indiens, ou bien est-ce un préservatif contre les rayons du soleil, ou encore un procédé pour blanchir la teinte brunâtre de la peau? c'est ce que nous ne pûmes savoir; toujours est-il que les plus gracieux visages étaient complétement défigurés par cette singulière mode. Certaines beautés, sentant tout le ridicule de ce procédé, cachaient, à mesure que nous approchions, leurs traits sous une couverture en guise de voile (*rebosos*) qui ne laissait percer que leurs yeux noirs et brillants. »

Dans l'après midi, on atteignit *Isleta*, village qui a beaucoup de ressemblance avec Santo-Domingo; la seule différence, c'est qu'il s'y trouve des maisons à un étage appartenant à des colons mexicains, à côté des habitations à deux et trois étages des Indiens. Le soir, le son du tambour et des chants sauvages attirèrent les voyageurs hors du village; la maison d'où partait le bruit était fermée; mais, par une ouverture, ils virent, auprès d'un immense foyer, un groupe d'hommes, frappant vigoureusement le tambour des Indiens et entonnant des chants sauvages, tandis que les femmes et les jeunes filles, agenouillées autour du brasier, écrasaient le maïs, ou broyaient le blé entre des pierres.

La rivière de *Rio-Puerco*, était à sec; mais non le *Rio-San-José*, près duquel se trouvent les ruines d'une ville, qu'on aperçoit de fort loin.

Le 13, on était au pueblo *Laguna*, dont l'aspect est assez pittoresque, avec ses maisons grises, et ses échelles, conduisant d'un étage à un autre. Des Américains et des Mexicains y ont établi des magasins. A 6 milles au nord, dans un défilé étroit, est l'établissement mexicain de *Covero*, endroit misérable, dont le sol ingrat ne fournit même pas une nourriture suffisante pour le bétail. Les maisons pauvres et malpropres sont attachées aux flancs des rochers, comme des nids d'hirondelles. Sur la place, se trouve une source qui a donné naissance à la ville: « On y remarque une pierre, semblable à une urne gigantesque, s'élevant à 1^{m},34 de hauteur. Ce n'est pas un bloc de pierre qui aurait été entraîné jusque-là du sommet des rochers voisins et aurait pris cette forme sous l'influence de l'atmosphère ou de la pluie; cette urne fait partie de la même couche de grès sur laquelle repose son pied, qui surprend à cause de sa ténuité; et l'on ne comprend pas qu'il puisse soutenir la masse entière, d'autant plus qu'il est creux dans toute

son étendue, et assez profond pour qu'un homme puisse y entrer. »

On passa la dernière chaîne des montagnes Rocheuses à *Camino-del-Obispo*, près de la route de Zuñi; et le 17 novembre, on gravissait la *Sierra-Madre*, limite des eaux entre l'océan Atlantique et la mer Pacifique, qui en cet endroit a une hauteur de 2750 mètres. L'*Inscription-Rock* ou le *Moro* (ainsi que l'appellent les Mexicains), s'élève près de là; c'est un rocher de grès gris qui a 66^{m},67 de hauteur. Il est couvert d'inscriptions en langue espagnole provenant du temps de la conquête et se rapportant à des faits ou à des personnages historiques, ainsi que d'hiéroglyphes et de signes tracés par les Indiens. La plus ancienne est du 16 avril 1606; mais elle n'a pu être déchiffrée en entier; une autre, du 29 juillet 1620, apprend que le gouverneur et capitaine général du Nouveau-Mexique pour S. M. le roi d'Espagne, avait à cette date, passé en cet endroit, revenant du Pueblo-de-Zuñi, et déclaré les habitants, sur leur demande formelle, sujets de la couronne espagnole. Il est assez difficile de vérifier les faits relatés dans ces inscriptions, quand ils sont antérieurs à 1689, les archives ayant été brûlées à cette époque, lors d'une insurrection des Indiens. Quant aux caractères tracés par ces derniers sur le rocher, ce ne sont que des signes ou des figures qui doivent avoir, il est vrai, une signification historique, car c'était leur habitude de consigner ainsi les faits; mais, pour les expliquer, il faudrait être très-familier avec leurs idées; c'est ce que démontre le secrétaire de la province dans une lettre (datée de 1850) au lieutenant Simpson, qui le premier a déchiffré, avec beaucoup de peine, ces inscriptions, lettre que reproduit M. Möllhausen.

Mais là n'est pas la seule curiosité de l'Inscription-Rock. Le plateau supporte des ruines importantes moins par leur nature que par les questions qu'elles soulèvent. Le plateau est divisé par un ravin, au fond duquel poussent de hauts sapins. Les ruines se trouvent des deux côtés, formant des angles droits de 102^{m},33 de longueur et de 68^{m},66 de largeur. A en juger par les débris, les murs principaux devaient être bâtis de petits grès concassés, cimentés avec de l'argile.

« De même que dans toutes les ruines du Nouveau-Mexique, dit le voyageur, le sol est ici jonché de débris de vases et de tessons dont la quantité surprend au premier abord, et qui font présumer que dans ces villes anciennes, on brisait, lors des fêtes, pour les usages et les sacrifices religieux, beaucoup plus de poteries que ne le comportent les accidents de la vie ordinaire. Les Indiens Pueblos emploient aussi des vases en terre de même forme; mais on ne remarque pas autour de leurs villes de tels amas de débris.

« Mais pourquoi les habitants de ces villes, aujourd'hui détruites, avaient-ils choisi les hauteurs? On ne peut, sur ce point, former que des conjectures. C'était peut-être pour se garantir d'attaques ennemies, peut-être aussi pour recueillir et garder l'eau de pluie dans les excavations du rocher, l'eau manquant presque complétement dans le terrains bas. Plus tard, les habitants descendirent des hauteurs dans la vallée, et établirent leurs demeures sur le bord des rivières, afin de s'y livrer plus commodément à l'agriculture et à l'élève du bétail, dont les Espagnols leur avaient enseigné l'utilité.

« C'est en vain que dans le voisinage des ruines de l'Inscription-Rock, on cherche un pueblo encore habité; les descendants de ceux qui ont bâti ces murs sont morts ou ont émigré; et leurs traces doivent être depuis longtemps effacées dans le sud du Mexique. »

Zuni. — Une source piége. — La ville de Zuni. — Autel ou lieu de sacrifices. — Grenats dans les fourmilières.

Après une marche de 20 milles, on atteignit les sources de la rivière de *Zuñi* ou *Rio-del-Pescado;* sur la rive nord se trouvent les ruines d'une ville ou plutôt d'un établissement indien, mesurant 200 pas de longueur sur 150 de largeur. « Ce pueblo ne paraît pas fort ancien; car les toits et les murs étaient encore en assez bon état; on reconnaissait même les cheminées et les foyers.... Une pensée triste me vint, c'est que peut-être ce lieu avait été dépeuplé par des maladies contagieuses; car si le manque d'eau a contraint quelquefois les Mexicains à quitter leurs établissements, ce n'était pas ici le cas, le Rio-del-Pescado arrosant une campagne fertile.... Tous les ans, les Indiens de Zuñi se rendent plusieurs fois à la ville abandonnée pour y cultiver les champs et faire les récoltes. Il est probable que les derniers habitants de cette cité se sont joints aux Zuñis et que les pèlerinages annuels qu'ils accomplissaient aux tombeaux de leurs ancêtres sont devenus pour les Indiens actuels une habitude, et même une habitude avantageuse, puisque les terres cultivées en cet endroit sont plus fertiles que celles qui avoisinent Zuñi. »

Le camp fut établi à 3 milles de Zuñi, près d'un lac sacré de 4 mètres de profondeur et dont le diamètre a 8^{m},34. Les Indiens y accoururent : leur extérieur ressemble beaucoup à celui des Pueblos. Malheureusement, la petite vérole faisait de grands ravages dans la ville, ce qui ne permit pas d'y pénétrer; mais les voyageurs firent des excursions dans les montagnes voisines, à la fontaine de l'Ours, par exemple. C'est une source entourée de rochers avec une seule ouverture assez grande pour que l'ours y passe la tête et boive. A quelques pas de là, s'élève une cabane où le chasseur se met en embuscade : il ferme avec une pierre l'ouverture de la source où conduit un sentier; l'animal s'aperçoit-il de l'obstacle, il essaye de l'écarter avec ses pattes de devant et laisse au chasseur le temps de l'ajuster à son aise.

Le 25 novembre, l'expédition abandonnait le camp devant Zuñi, qui de loin, avec ses maisons en terrasse, ses rues élevées, ses échelles, présente un coup d'œil assez pittoresque. Zuñi ressemble à Santo-Domingo, et possède une église catholique. Le nombre des habitants y est de 1800 à 2000; mais en ce temps-là, la population était bien réduite par les ravages du fléau. Les Indiens Zuñis cultivent le blé, le maïs, les courges,

les oignons, les fèves, le poivre espagnol; ils ont des troupeaux de moutons. Les femmes, comme chez les Navahoes, confectionnent des couvertures solides; ce sont elles aussi qui broient le grain entre deux pierres pour le convertir en farine.

Non loin de Zuñi, « nous aperçûmes quelques autels ou lieux de sacrifice, encore en usage. Autour étaient plantés, dans un certain ordre, de petits bâtons ornés de plumes, des planches travaillées et décorées de figures, des jouets en osier tressé, etc.; d'autres jonchaient le sol; ce qui annonçait que les visiteurs indiens renouvelaient de temps en temps ces ornements. Nous ne pûmes en apprendre davantage; mais notre guide s'étant opposé à ce qu'on enlevât certains objets, nous vîmes par là l'importance qu'il attachait à ce sanctuaire. Quand nous partîmes, il tira d'un sachet un peu de farine, la mit dans le creux de sa main, et la souffla vers l'endroit que nous venions de quitter, comme pour purifier l'air souillé par notre présence. »

Le 28, on découvrit, à l'extrémité de la plaine de Zuñi, un lac salé au fond des rochers; il a la forme d'un entonnoir : son ouverture supérieure a une largeur de 66 mètres; et à l'endroit où l'eau commence, à 66^{m},67 plus bas, la largeur n'est plus que de 20 mètres. Quand l'expédition eut passé la *Source-de-Navahoe* (30 novembre), elle aperçut dans le lointain les montagnes de San-Francisco, volcans éteints (voy. p. 365) dont l'aspect était déjà imposant; mais il lui fallait encore plus d'une journée de marche pour y parvenir. En route, on fit une découverte assez curieuse.



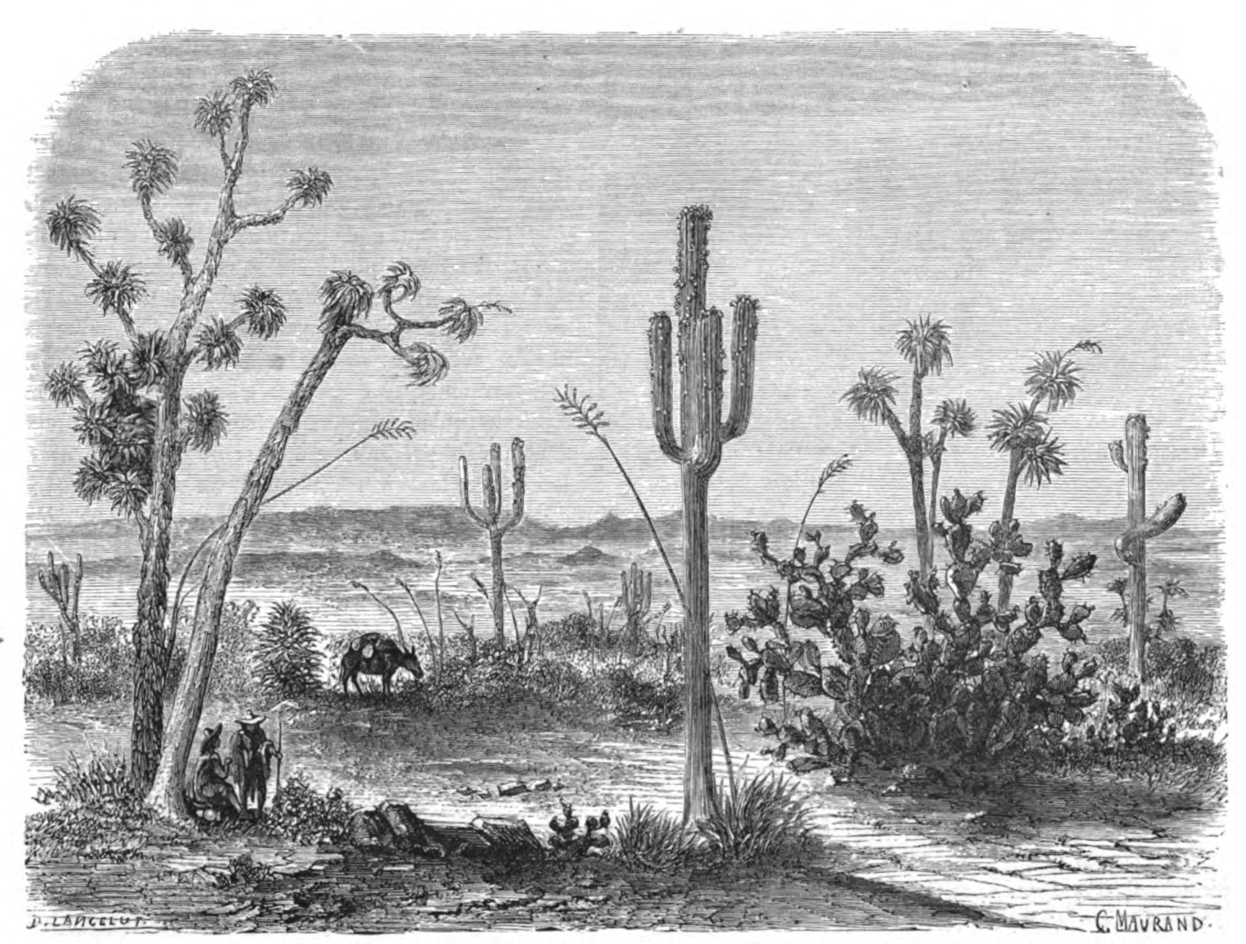
Cavalier mohave. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

« Chez les Indiens Zuñis, dit M. Möllhausen, nous avions remarqué que plusieurs d'entre eux portaient aux oreilles des pierres précieuses, et surtout de gros et magnifiques grenats; nous ne pûmes tirer d'eux d'autre éclaircissement, sinon que ces pierres se rencontraient dans la direction du couchant, et nous étions très-désireux de voir l'endroit qui les produit. Aujourd'hui, notre désir a été satisfait. Une quantité de petites fourmilières couvraient les bas-fonds; ces éminences n'étaient formées que de petites pierres; et comme les grosses fourmis s'étaient retirées en terre à cause du froid, il était facile d'enlever des grenats, des rubis ou des émeraudes, sans être inquiété par les insectes. Le soleil d'ailleurs nous favorisait dans cette opération. Les fourmis n'avaient sans doute pas eu la force de soulever de plus grosses pierres, car nous en trouvâmes fort peu excédant la grosseur d'un pois. Nous en recueillîmes une assez grande quantité de petites; ce qui fait penser que le sol en recèle d'autres de même espèce plus grosses et plus précieuses. Mais la nécessité où nous étions de hâter le pas pour atteindre une source vers le soir, ne nous laissa pas le temps de chercher des trésors; et il n'était pas prudent de rester en arrière, à cause des Navahoes. »

Guill. DEPPING.

(La fin à la prochaine livraison)





Le *cereus* gigantesque (voy. p. 371). — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc. (voy. la note 1 de la page 338).

VOYAGE DE M. MÖLLHAUSEN,

DU MISSISSIPI AUX CÔTES DE L'OCÉAN PACIFIQUE[1].

1853-1854.

Une forêt pétrifiée. — Les montagnes de San Francisco. — Les Apaches. — La rivière des Cèdres. — La rivière des Perdrix. Indiens Tontos. — Le *cereus* gigantesque.

Dans la vallée du *Rio Secco*, où l'expédition arriva le 2 décembre 1853, on voit une *Forêt pétrifiée*. « De loin, on eût dit des masses de bois apportées par les eaux, ou bien une forêt, dont les souches auraient été abattues pour le défrichement du sol. Des arbres gisaient à terre, entre lesquels quelques troncs étaient encore debout. Plusieurs avaient une longueur de 20 mètres avec un diamètre proportionné; ils paraissaient sciés en blocs réguliers; non loin de là, on remarquait un amas de copeaux et de branches brisées. Ce sont des arbres fossiles, mis à nu par les eaux et qui se sont brisés par leur propre poids en blocs réguliers d'une longueur de 0^{m},34^{c} à 1 mètre. Les plus gros ont 1^{m},67^{c} de diamètre. Quelques-uns étaient creux; beaucoup semblaient à moitié brûlés et avaient une couleur sombre qui permettait pourtant de distinguer l'écorce, les fentes et les anneaux du bois. Quelques blocs montraient les plus belles teintes de l'agate et du jaspe rouge; d'autres, sous l'influence de la température, s'étaient émiettés en petits morceaux, qui, taillés et montés, feraient de très-jolis bijoux; d'autres enfin avaient conservé la couleur du bois : on croyait voir des poutres de sapin pourri, et il fallait les toucher pour se

1. Suite et fin. — Voy. pages 337 et 353.

convaincre de la pétrification. Quand on les heurtait, ils se brisaient en morceaux pareils à des copeaux.

« Nous en recueillîmes plusieurs échantillons, en regrettant de ne pouvoir emporter des blocs d'une grande dimension. Nous cherchâmes en vain des empreintes d'herbes et de plantes; les seules choses que nous trouvâmes, outre les blocs de bois, furent des débris de fougères que nous prîmes d'abord pour des bois de cerf brisés. »

Les voyageurs campèrent, pour la première fois, sur les bords du *Colorado Chiquito*, dans les premiers jours de décembre. C'est une petite rivière, mais ses eaux sont rapides et abondantes. Elle sort de la chaîne nord de la Sierra Mogoyon, coule vers le nord-est; reçoit les petites rivières Dry et Burnt Fork; mais, à cet endroit, elle se détourne vers le nord-ouest, se réunit au Zuñi et au Puerco (34° 53' de lat. nord et 110° de long. ouest de Greenwich), et va enfin se jeter dans le Rio Colorado de l'ouest.

Sur les bords de cette rivière, au sommet d'une colline, se trouvent des ruines semblables à celles que nous avons déjà décrites; et à quelques jours de marche de cet endroit, à l'ouest, sur la même rivière, mais près de son embouchure, le capitaine Sitgreaves a visité d'autres ruines, au sujet desquelles il a adressé un rapport au gouvernement des États-Unis. Ici M. Möllhausen revient sur son idée, à savoir qu'une migration continue a été l'unique cause de l'abandon de ces villes; que les tribus ont quitté la vallée du Colorado Chiquito, « quand elles ont appris que plus au sud, près du Gila, et à Chihuahua, il y avait des vallées plus étendues, et un sol plus fertile; et là, elles ont bâti les *Casas Grandes*, qu'elles abandonnèrent également, dès qu'elles eurent connaissance des pays fortunés qui existaient plus loin au midi. » L'auteur compare les ruines qu'il a visitées depuis le commencement de son voyage avec les Casas Grandes sur le Rio Gila, sur le Rio Salinas, et à Chihuahua, d'après la description qu'en a donnée Bartlett, et il en conclut qu'elles proviennent d'un seul et même peuple.

La saison s'avançait; la neige commençait à tomber, et l'on entrait dans la région des volcans. Le vent du nord faisait tourbillonner la poussière de lave. Les voyageurs découvrirent un ravin, dont le flanc était un mur de lave refroidie, sillonné de crevasses.

« Les sauvages s'y étaient à peu de frais construit un abri, triste abri à la vérité, mais assez bon pour des Indiens aussi misérables que les *Tontos* et les *Yampays*. Le sol était recouvert de terre fortement tassée pour rendre les pointes de lave moins saillantes et permettre aux hommes nus de s'étendre à leur aise; des murs en terre assez minces divisaient l'espace en petites chambres communiquant entre elles par des ouvertures aussi étroites que les portes et ne laissant passer qu'une personne à la fois: le souterrain ne paraissait pas avoir été habité depuis longtemps, car nous n'y trouvâmes aucune trace du séjour des indigènes; mais ces Indiens ont si peu d'objets mobiliers, et le peu qu'ils possèdent leur est si nécessaire, qu'ils ne doivent jamais perdre ou oublier la plus petite bagatelle. Les cavernes ne sont probablement habitées que pendant l'été, et, à l'approche de l'hiver, très-rigoureux dans ces contrées, ils descendent dans les vallées où ils se garantissent mieux du froid. »

La fête de Noël fut célébrée par des libations de punch en rase campagne sous un froid de 7° Réaumur, vis-à-vis les *montagnes San Francisco* (voy. p. 365); le lendemain 26, « nous aperçûmes la chaîne dans toute sa majesté; il y avait encore une distance de 10 milles jusqu'à la base, mais nous pouvions parfaitement en distinguer la structure; quatre cimes principales couvertes d'une neige éblouissante dominaient toute la chaîne. D'autres montagnes s'y appuyaient, à la vérité, et paraissaient liées avec elles ou du moins en être issues; mais elles ne servaient qu'à compléter le caractère de ces anciens volcans, qu'on ne pouvait méconnaître, quand même on n'eût pas été prévenu de leur voisinage par la marche des jours précédents à travers un sol volcanique. Des torrents de laves s'étaient creusé un lit profond; c'étaient maintenant des ravins boisés serpentant sur les flancs de la montagne, depuis le sommet jusqu'à la base, et s'élargissant à mesure que de petits ruisseaux latéraux venaient y déboucher. Des forêts de pins et de cèdres montaient jusqu'à mi-côte; là, le bois s'éclaircissait, puis la végétation cessait tout à fait, et plus d'un tiers de la hauteur était enveloppé d'une neige immaculée où les inégalités du sol et les fissures se détachaient comme des ombres légères. » Des troupes d'antilopes et de cerfs à queue noire parcourent ces forêts, mais l'animal le plus curieux est une espèce particulière d'écureuil (*sciurus dorsalis S. Abertii*) connue seulement depuis peu de temps; sa longueur est de 0^{m},648, depuis la pointe du museau jusqu'à l'extrémité de la queue; il a des oreilles larges, presque rondes, poilues à l'intérieur et à l'extérieur, et plus encore aux extrémités; sa couleur est gris sombre, à l'exception d'une raie sur le dos et sur le derrière des oreilles, laquelle est d'un beau brun foncé. Une ligne noire sur le flanc forme la démarcation entre la teinte du dos et celle du ventre, qui est blanche; le dessous de la queue est également blanc, le dessus est gris avec de longs poils blancs très-saillants. »

Le 27, on faisait halte à la source *Leroux* (ainsi nommée d'après le guide qui l'avait découverte). C'était le point le plus élevé depuis le passage de la Sierra Madre; il est à 2490 mètres au-dessus du niveau de la mer. Depuis le fort Smith, on avait parcouru 1239 milles, et depuis Albuquerque 405.

L'année 1854 s'annonça par le froid le plus intense. Pour se procurer un peu de chaleur, les voyageurs étaient obligés de rouler dans le feu des blocs de lave qu'ils laissaient la nuit dans leurs tentes, ayant remarqué que ces scories se refroidissaient moins vite que d'autres pierres. Le *mont Sitgreaves* (ainsi appelé d'après le capitaine américain de ce nom) avec son cortége de collines, cacha pendant quelque temps la perspective des montagnes San Francisco, au nord. Au sud-ouest, se montraient distinctement les monts *Bill Williams*, groupe d'anciens volcans, couverts aujourd'hui de pins et de cèdres; de

l'est à l'ouest s'étendait une autre chaine peu élevée. Au pied du mont Sitgreaves, on découvrit un petit étang, auquel on donna le nom de *New year's spring*, en l'honneur du 1er janvier, bien qu'on fût au 2. Sur la glace de l'étang, on voyait de nombreuses traces d'ours gris; on gravit les collines voisines pour les chasser; mais ces animaux, n'ayant plus d'eau, avaient quitté en nombre considérable leur séjour de prédilection, car ils y trouvent en grande quantité les fruits du cèdre dont ils sont très-friands. Ils étaient partis à regret; la glace portait encore la marque des efforts qu'ils avaient tentés pour en briser la croûte épaisse; en désespoir de cause, ils avaient abandonné la place; on lisait sur la neige leur manière de voyager à la file, chacun posant soigneusement la patte dans l'empreinte qu'a laissée la patte de celui qui précède.

Les indigènes des montagnes de San Francisco sont : les *Cosninos* et les *Yampays*, de la famille des Apaches, placés au dernier rang de l'échelle sociale. « Comme les Apaches, ils sont pillards, farouches et défiants; on n'est jamais parvenu à former des relations avec eux; la vue d'un blanc leur cause de l'effroi; cependant ils suivent les caravanes pour tuer, de leur cachette, les hommes et les animaux. S'ils avaient des objets précieux capables de tenter l'avidité des blancs, il est probable qu'on aurait renouvelé les tentatives pour les civiliser et qu'on eût réussi; mais ils présentent l'image de la plus hideuse pauvreté et ne se distinguent des bêtes sauvages que par la parole; ils sont laids et difformes, ce qui n'étonne nullement quand on songe à leur manière de se nourrir. Les baies des cèdres, les fruits d'une espèce de pin (*pinus edulis*), le gazon et la racine de l'agave mexicaine, tels sont leurs moyens de subsistance; ils aimeraient bien la viande, mais étant de mauvais chasseurs, bien que leur pays abonde en gibier, ils n'en mangent que lorsqu'ils la volent aux habitants du Nouveau-Mexique ou aux chasseurs en marche. »

Le 9 janvier, on traversa la *rivière de la Lave* (*Lava Creek*), à 10 milles au nord des monts Bill Williams; là, tout annonce les bouleversements et les convulsions de la nature. Le point qui mérite ensuite d'être mentionné est la *rivière des Cèdres* (*Cedar Creek*) qui n'a d'eau que pendant la saison pluvieuse; son lit assez large est abondamment couvert de cèdres. A partir de cet endroit, le terrain commence subitement à baisser de 61 mètres par mille anglais. Toujours en descendant (13m,66 par mille), on atteint les bords d'une rivière qui après beaucoup de détours se dirige vers le sud-ouest.

« Nous la primes d'abord pour le *Bill Williams* qui, sorti des montagnes de ce nom, se rend au grand Colorado. Nous reconnûmes plus tard notre erreur, et ce cours d'eau fut baptisé par nous *rivière des Perdrix* (*Partridge Creek*), à cause du grand nombre de ces oiseaux qui animent les bords escarpés du ruisseau, et dont la tête est ornée d'un magnifique plumet. Au reste, il n'était pas facile de se convaincre de l'identité d'une rivière dont on ne connaît que l'embouchure, et dont la source est supposée située dans les monts Bill Williams; tous les autres renseignements relatifs à ce cours d'eau se bornent aux récits et aux témoignages d'un trappeur nommé Bill Williams qui, descendant le grand Colorado, découvrit, près des villages Mohaves, l'embouchure d'une rivière qu'il remonta dans le but de prendre des castors. Il parvint ainsi dans le voisinage d'une chaine à laquelle les chasseurs du Farwest ont donné son nom ainsi qu'à la rivière, nom qui depuis a été transporté sur les cartes modernes. Il sera provisoirement assez difficile de déterminer exactement la position géographique du Bill Williams. Les rives du Partridge Creek sont hautes et escarpées. »

La perdrix, qui vole par centaines dans cette solitude, a été nommée *callipepla californica* (*gould*), et *callipepla squamata* quand les plumes de la crête sont longues et pointues; elle a la grosseur d'un pigeon domestique, ses plumes sont d'une belle teinte brune et grise; ce qu'elle a de plus remarquable, c'est une aigrette de 0m,22 de long, large du haut, pointue en bas, bien fournie, que l'oiseau ramène en avant, penchée vers le bec, quand il fuit à tire-d'aile ou qu'il est effrayé, mais que le reste du temps il porte en arrière. Outre ces perdrix, d'un goût savoureux, on trouve aussi de grands loups gris (*canis Lupus* L., *var. griseus* Richardson).

Ici, les animaux et les végétaux sont bien supérieurs à l'homme, comme le lecteur en jugera par ce portrait des Tontos : « On ne peut concevoir des figures et des physionomies plus repoussantes; nous avions sous les yeux un jeune homme et un vieillard, tous deux de taille moyenne, de forte structure; grosse tête, front proéminent, pommettes saillantes, gros nez, bouche lippue et petits yeux à peine fendus qui jetaient des regards effarés, comme feraient des loups pris au piége. Leur teint était beaucoup plus foncé que je ne l'avais encore vu chez les Indiens; leurs cheveux pendaient en désordre, ils portaient aussi la queue indienne, nouée avec des morceaux d'étoffe et de cuir. Le plus jeune avait des mocassins déchirés, des leggins et une espèce de jaquette en coton; l'autre était vêtu d'une couverture navahoe en lambeaux, qu'il avait assujettie à l'aide d'épines; rien pour protéger ses pieds contre les pierres et les ronces du cactus, rien que les callosités dont ses jambes étaient couvertes. Leurs armes consistaient en un arc de cinq pieds de long et des flèches de trois pieds, munies de pointes en pierre. Vainement on essaya de leur arracher quelques détails sur la nature de leur pays.... »

On avait rencontré ces hideux sauvages près d'un défilé, auquel les voyageurs donnèrent le nom de *Cactus Pass*, à cause des plantes de ce genre qui s'y trouvent en foule. Parmi ces arbres se distingue surtout le *cereus giganteus*. Ce roi des cactus est connu en Californie et dans le Nouveau-Mexique sous le nom de *pétahaya*. Les missionnaires, qui visitèrent, il y a plus d'un siècle, le Colorado et le Gila, parlent des fruits du pétahaya, dont se nourrissent les indigènes, et s'extasient, comme l'ont fait plus tard les chasseurs de pelleteries, sur cette plante merveilleuse, qui a des branches et peu de feuilles, qui acquiert une grosseur considérable et une hauteur de 20 mètres quelquefois. Nous côtoyâmes, pendant notre voyage, la limite septentrionale de

cette espèce particulière de cactus, qui s'étend au midi par delà les rives du Gila; on la rencontre aussi dans l'État de Sonora, au sud de la Californie. Les déserts les plus sauvages et les plus incultes paraissent être la patrie de cette plante qui trouve moyen de pousser des racines entre les pierres et les rochers, là où vous n'apercevez qu'un atome de terre, et qui parvient pourtant à une hauteur surprenante. Ces cactus varient de forme suivant leur âge. La forme la plus ordinaire est celle d'une énorme massue dont la pointe est tournée en bas et dont l'extrémité supérieure a une circonférence double. Tels sont les cactus de 0^m,64 à 2 mètres; mais le diamètre tend à s'égaliser quand les plantes poussent en hauteur; ainsi, à 8^m,324, c'est une colonne régulière qui commence à pousser des rameaux. Des branches sphériques sortent du tronc, se recourbent en se prolongeant et s'élèvent alors à quelque distance et parallèlement avec lui, en sorte qu'un cactus à plusieurs rameaux ressemble exactement à un candélabre gigantesque, d'autant plus que ses branches sont symétriques. Le diamètre du tronc principal est quelquefois de 0^m,80, mais le plus ordinairement la grosseur est de 0^m,48. La hauteur varie; les plus élevés que nous rencontrâmes près du Bill Williams, mesuraient 12 à 13 mètres; sur le Gila, plus au sud, ils s'élèvent jusqu'à vingt. Quand on voit ces hautes tiges se dresser à la pointe extrême d'un roc,



Hutte d'Indiens Chimehwhuebes (voy. p. 374). — Dessin de J. Duveau d'après le troisième volume des *Reports of explorations*, etc.

on ne conçoit pas qu'elles puissent résister à l'ouragan; mais elles doivent leur solidité à un système de côtes circulaires placées à l'intérieur de l'enveloppe charnue du haut en bas de la plante, ayant 0^m,026 à 0^m,039 de diamètre et aussi dures que le bois du cactus. Quand la plante meurt, la chair tombe pièce à pièce des fibres du bois, le squelette gigantesque reste ainsi debout plusieurs années, jusqu'à ce qu'il périsse tout à fait. Le tronc et les branches sont garnis, dans toute leur longueur, de cannelures régulières, placées à égale distance; les fibres intermédiaires ont une direction perpendiculaire, ce qui donne à l'écorce du cactus une vague ressemblance avec un orgue d'église. Les arêtes du *cereus* sont armées de pointes grises, symétriquement espacées, entre lesquelles brille la teinte vert clair de la plante. De grosses fleurs blanches ornent, en mai ou juin, l'extrémité des branches et du tronc; aux mois de juillet et d'août, des fruits savoureux les remplacent. Les Indiens récoltent ces fruits; c'est un de leurs mets favoris; ils s'en servent pour faire une espèce de sirop.

Le Rio-Colorado. — Les Chimehwhuebes, les Cutchanas et les Pah-Utahs. — Échanges. — Armes des Cutchanas. — Les Four Creeks. — Sotte brutalité d'un marchand.

Le 19 février, jour dont chacun de nous se souviendra, dit l'auteur, on fut en vue du Rio Colorado. Aussitôt les fatigues sont oubliées, et chacun de saluer le fleuve large et majestueux. On n'est pas longtemps sans

rencontrer des indigènes : « C'étaient quatre jeunes hommes grands et bien bâtis; on pouvait d'autant mieux admirer leur puissante structure et la parfaite harmonie de leurs membres, que, sauf un petit tablier blanc, ils ne portaient aucun vêtement et même aucune chaussure. Ils n'avaient pas d'armes, ce qui témoignait de leurs dispositions amicales; ils furent traités en conséquence. Leur teint était d'une couleur rouge foncé; tous les



Indiens Mohaves (voy. p. 375). — Dessin de J. Duveau d'après le troisième volume des *Reports of explorations*, etc.

quatre avaient le visage peint de la même manière, c'est-à-dire d'un noir de charbon avec une raie qui du front descendait sur le nez, la bouche et le menton. C'est, du reste, l'ornement favori, presque général, parmi ces indigènes; leur épaisse chevelure noire pendait sur le dos, coupée grossièrement, divisée en tresses retenues par de l'argile mouillée qu'on laisse ensuite sécher, usage que je remarquai plus tard chez tous les individus mâles de la vallée de Colorado. Ils portaient autour des reins une ceinture, ou plutôt un cordon en écorce d'arbre, auquel

tenait une bande d'étoffe qui par devant descendait au genou et derrière pendait presque jusqu'à terre. C'est sans doute le signe distinctif de ces tribus; car tous ceux que j'eus l'occasion de remarquer attachaient beaucoup d'importance à toujours mettre cette queue en évidence. L'un d'eux, que nous gratifiâmes d'un pantalon, fut très-chagrin en s'apercevant que ce vêtement cachait sa queue; après quelques minutes de réflexion, il fit un trou dans son pantalon et s'en alla tout joyeux de son invention. Nos hôtes portaient à leur ceinture des rats, de grands lézards, qu'ils voulaient rôtir à notre feu pour les manger; mais nous les achetâmes pour notre collection d'histoire naturelle, en leur donnant en échange de la viande de mouton. L'empreinte des pas, marquée sur la terre molle de la vallée, nous avait déjà frappés à cause du grand écartement des doigts de pied; en voyant les indigènes et en les examinant de près, nous fûmes surpris de cette conformation et de l'absence presque totale d'ongles; cela vient sans doute de l'habitude qu'ils ont depuis l'enfance de barboter dans les terrains marécageux d'une vallée souvent inondée par le Colorado....

« Ces Indiens appartenaient aux trois tribus des Chimehwhuebes, Cutchanas et des Pah-Utahs, qui se ressemblent sous le rapport physique. Nous ne nous lassions pas d'admirer leur belle stature; chez eux, un homme au-dessous de six pieds est une rareté Ce qui nous frappait surtout, c'était la différence entre les Yampays et les Tontos, montagnards carnivores, et les habitants de la vallée du Colorado, qui se nourrissent de végétaux. Les premiers, comme nous l'avons dit, sont petits, laids, leur physionomie est sournoise et repoussante; les seconds, au contraire, sont des chefs-d'œuvre de la création. C'était un plaisir de voir ces hommes gigantesques bondir, pareils à des cerfs, au-dessus des pierres et des buissons pour se précipiter vers nous; ajoutez à cela l'expression de bienveillance et de franchise qui brillait dans leurs yeux, et que leur affreux tatouage ne parvenait même pas à dissimuler, leur état constant de bonne humeur et de gaieté, leurs plaisanteries et agaceries toujours suivies d'un fou rire, et qui ne cessèrent que le soir, quand ils se furent tous retirés sous un toit pour garantir leur corps nu de la rigueur du froid.

« Les femmes sont tout l'opposé des hommes : elles sont petites, ramassées, épaisses, ce qui leur donne un air comique. Autour des reins, elles portent un tablier ou jupon court fait de bandes d'écorce; ces bandes sont attachées à la ceinture par une extrémité, tandis que l'autre pend jusqu'aux genoux et là est découpée en larges franges. De loin ces femmes ressemblent à des danseuses de ballet; leur manière de marcher, qui fait onduler la jupe, contribue encore à l'illusion. Les deux sexes ont les cheveux qui descendent sur le front, coupés droit au-dessus des sourcils; mais les femmes n'ont pas, comme les hommes, ces tresses enduites de terre dont nous avons parlé; leur visage un peu large avec de grands yeux noirs porte aussi l'empreinte de la bonne humeur, et si la beauté leur manque, leur physionomie n'est pourtant pas dépourvue d'un certain charme. Leur tatouage est plus soigné et plus compliqué que celui des hommes; la plupart peignent leurs lèvres en bleu; et leur menton, d'un coin de la bouche à l'autre, est orné de points et de lignes bleuâtres. Elles enveloppent leurs nourrissons, jusqu'à un certain âge, dans des bandes d'écorce et les portent ainsi partout avec elles. »

Le troisième jour du voyage sur le Colorado, l'on eut occasion de faire des échanges avec les Cutchanas. « Nous nous procurâmes des arcs de $0^{m},64$ et des flèches de 2 mètres de long; les premiers consistent en un simple morceau de bois dur recourbé dont la corde est un boyau d'animal soigneusement tordu; les flèches sont composées de deux pièces, d'un roseau auquel on attache des plumes et d'un petit bâton en bois dur qui entre dans le roseau et dont la pointe est garnie de pierres artistement taillées. Comment les Indiens parviennent-ils à travailler ces pierres, à les tailler en fer de lance pour les pointes de leurs flèches, c'est ce que je ne m'explique pas, surtout en l'absence d'outils en fer. La pierre est collée contre le bois avec un mélange de résine, de sorte que, dans un combat, quand la flèche a blessé et qu'on la retire de la blessure, la flèche s'enlève mais la pointe reste dans la plaie. Outre cette arme offensive, ils ont encore une petite massue, espèce de marteau ou de maillet fait d'un seul morceau de bois, ce qui leur a fait donner le nom, en Amérique, de *Club Indians;* cette massue, longue de $0^{m},40$, est en bois léger mais solide; le gros bout est rond comme la poignée et a son extrémité garnie d'une arête tranchante; la poignée est forée, ce qui permet d'y passer une forte courroie qui tient à la main; l'arme ne peut donc s'échapper et la force du coup est plus que doublée; maniée par ces géants, cette massue, quoique petite, doit être très-redoutable. Ces sauvages ont, d'ailleurs, le courage de l'ours en fureur. Le capitaine Sitgreaves, qui visita, il y a quelques années, le Colorado, en sait quelque chose. Les Indiens l'attaquèrent pendant vingt minutes, restèrent exposés à son feu de mousqueterie et laissèrent quatre morts, sans compter ceux qu'ils emportèrent en se retirant. La conduite de ces Indiens à notre égard ne fut pas le moins du monde hostile; ils paraissaient comprendre le but de notre expédition et attacher de l'importance à des relations plus suivies avec les blancs; en se montrant hostiles, ils auraient pu nous faire beaucoup de tort et même désorganiser notre expédition; car ils nous entouraient par centaines.

« .... Le 25 février, nous reçûmes, pour la première fois, une visite en règle des Cutchanas, des Pah Utahs et des Chimehwhuebes, qui nous apportèrent du maïs et des fèves sur des plats et dans des corbeilles élégamment tressées. On fit avec eux des échanges; ce qu'ils acceptèrent le plus volontiers, c'était de la flanelle rouge, bien que vieille et déjà portée, tandis qu'ils repoussèrent avec mépris la belle couleur vermillon, qui pourtant, chez les tribus à l'est des montagnes Rocheuses, forme le principal article de commerce.... »

Au fond de l'âme de ces individus est un germe qui ne demanderait qu'un peu de culture; et les habitants de la

vallée du Colorado seraient aujourd'hui sur le même rang que les Indiens Pueblos, si, au lieu de les encourager à la civilisation, on ne les avait pas poursuivis comme des bêtes fauves. Nous en citerons pour exemple la guerre d'extermination des Californiens contre la vaillante tribu des *Cauchiles*, commencée en 1851, et causée uniquement par la brutalité d'un marchand de bestiaux. Voici en quelle circonstance.

« Au fond des montagnes de Mariposa est un territoire nommé *Four Creeks*, véritable paradis pour les indigènes. Des sources nombreuses jaillissent de cette chaîne couronnée de neige, et forment des ruisseaux qui serpentent à travers des champs de trèfle et des prairies odorantes, à travers des chênes centenaires et des pins gigantesques. Là s'élevait un arbre sacré, un chêne, le roi de tous les arbres d'alentour; sous son ombrage les Indiens tenaient leurs conseils, adoraient leur manitou, enterraient leurs guerriers et leurs sages. Toutes les caravanes d'émigrants qui passaient par là avaient toujours respecté ce sanctuaire des Indiens jusqu'au jour où vint à passer un marchand avec son troupeau de bœufs. Les Indiens le reçurent avec bonté, s'offrirent même à lui construire un parc pour ses bestiaux; mais le bouvier jeta les yeux sur le chêne sacré, qui lui plut, et il résolut d'y dresser son étable. Les Indiens eurent beau protester, il ne voulut rien entendre : il avait résolu d'installer ses bestiaux au milieu du sanctuaire indien, et, dit-il avec un juron, « rien ne pourra m'ébranler dans ma résolution. » Exaspérés de cette violation des tombeaux, les Cauchiles tombèrent sur le vendeur de bestiaux, le massacrèrent lui et ses gens, et se mirent en possession de son troupeau. C'est ainsi que la guerre fut déclarée entre les indigènes et les blancs. Depuis ce temps, beaucoup de victimes sont tombées des deux côtés; d'autres seront encore sacrifiées avant que les haines ne s'apaisent, et bientôt peut-être on cherchera ou du moins on inventera quelque prétexte pour commencer une guerre semblable d'extermination contre les paisibles habitants du Colorado. »

Les Indiens Mohaves. — Le jeu de l'anneau. — Nourriture des Mohaves. — Leurs habitations. — Passage du Colorado.

Le 26 février, on aperçut les premiers Indiens *Mohaves* qui venaient faire du commerce. « Chacun d'eux était vêtu peu ou point; cependant, on ne peut imaginer une troupe plus bariolée que celle qui, conduite par un chef, s'avançait en procession vers notre camp. Ces individus, à la taille herculéenne, étaient, depuis la racine des cheveux jusqu'à la plante des pieds, tatoués en blanc, jaune, bleu et rouge, selon qu'ils s'étaient frottés de chaux ou d'argile colorée. Sous cette couche de peinture, leurs yeux brillaient comme des charbons. La plupart portaient sur le sommet de la tête des plumes de vautour, de pic et de cygne, ce qui les grandissait encore. Quelques-uns avaient pour unique vêtement un manteau fait de peaux de lièvre et de rat; l'un d'eux se distinguait par son singulier costume : il avait un gilet qui, jeté par nos gens comme hors d'usage, ou peut-être troqué contre un autre objet, était, je ne sais comment, parvenu chez ces sauvages. Quant au reste du corps, il était vêtu.... de tatouages. Les femmes avaient toutes le jupon dont nous avons parlé, et qui, sur le devant, chez celles qui sont le plus à leur aise, est fait en laine et non plus en écorce d'arbre. Elles portaient sur la tête des vases en terre, des sacs faits d'écorce, et des corbeilles imperméables, remplies des produits de leur industrie et des fruits de leurs champs, qu'elles déposèrent devant nous en s'agenouillant »

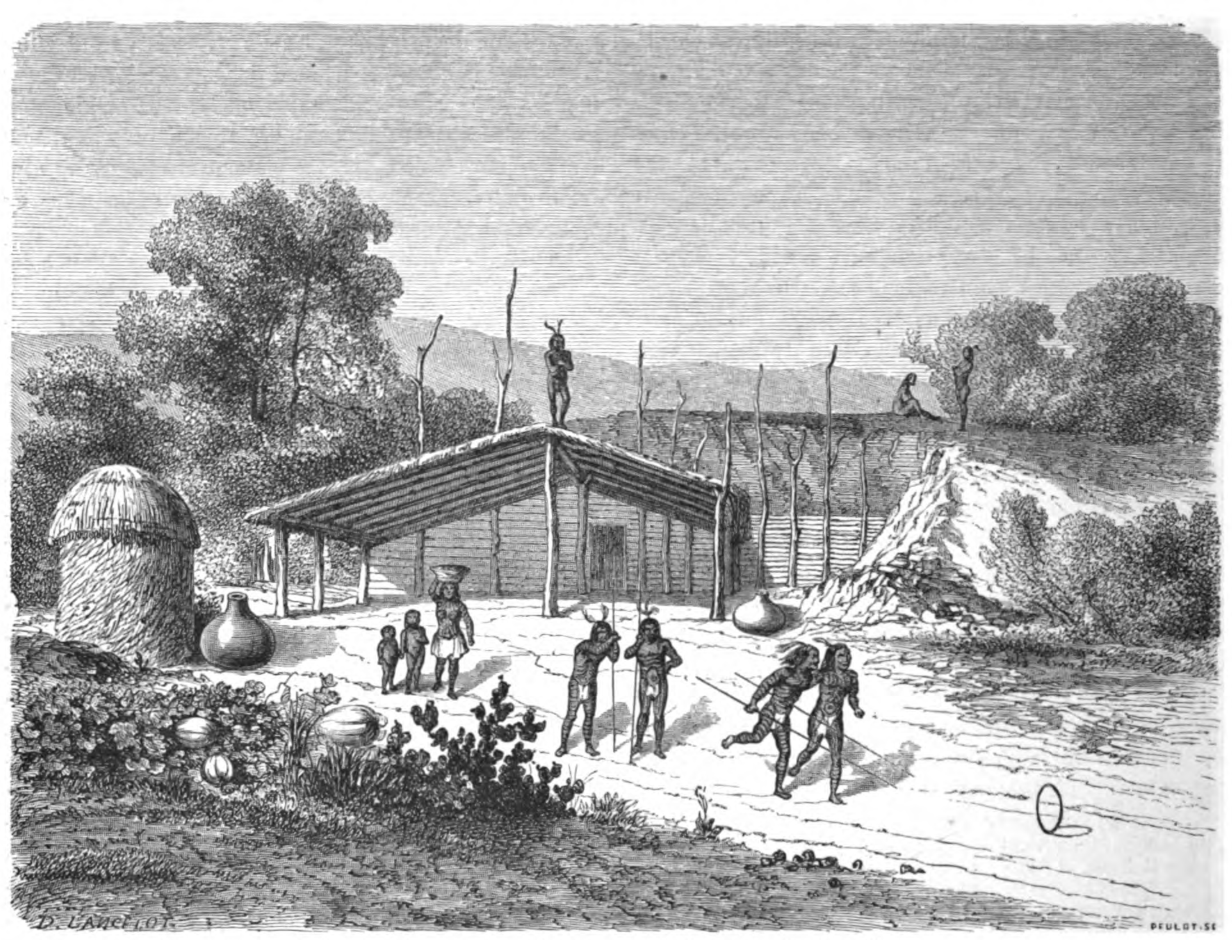
« En passant dans une plaine formée par les bas-fonds du Colorado, et couverte de bois, d'où s'échappaient des colonnes de fumée annonçant la présence d'êtres humains, nous vîmes une couple d'Indiens venir à nous montés sur de magnifiques étalons; mais ce qui attira notre attention, c'était moins les deux cavaliers sauvages que les bêtes elles-mêmes, bien nourries et bien soignées, des chevaux modèles en un mot. Pendant tout notre séjour sur le Colorado, nous ne rencontrâmes plus qu'un autre cheval; les deux que nous avions sous les yeux paraissaient être plutôt des objets sacrés pour la tribu que des animaux utiles; chacun se plaisait à les engraisser, à les soigner, ce qui expliquait leur apparence de bonne santé. Je voulus leur en acheter un; mais ils se moquèrent de moi et accablèrent leurs favoris de caresses. Ces chevaux étaient jeunes et paraissaient appartenir à la nation depuis leur naissance. »

Les Mohaves accouraient toujours en foule autour des voyageurs : « Ils nous environnaient par centaines dans leur costume de fête; car ce n'est que dans les occasions solennelles qu'ils doivent être aussi prodigues de couleurs et tracer sur leurs membres nus des peintures aussi compliquées. Il serait trop long de décrire leurs différents costumes; quand on observait ces groupes de figures blanches, rouges, bleues et noires, tatouées de lignes, de cercles et d'images bizarres, marchant ou appuyés sur leurs grands arcs, on croyait voir une légion de démons qui allaient commencer une ronde infernale; mais les rires éclataient de tous côtés et témoignaient au contraire de leur bonne humeur. J'étais occupé à dessiner les figures les plus frappantes; ils me regardaient tranquillement et même prenaient plaisir à mon travail; les femmes m'amenaient leurs petits enfants et suivaient attentivement mes doigts sur le papier, veillant à ce que les lignes de couleur qu'elles avaient sur le corps et les tatouages de leurs petits fussent reproduits avec exactitude.

« Parmi les hommes, nous en remarquâmes plusieurs portant des perches légères, de 3 mètres et quelques centimètres de longueur. Nous ne pouvions deviner leur usage, quand nous vîmes des hommes sortir des groupes deux à deux pour se livrer à un jeu dont le sens reste un mystère pour moi, bien que je l'aie observé avec beaucoup d'attention. Les deux joueurs, tenant leur bâton en l'air, se plaçaient l'un à côté de l'autre : l'un d'eux portait en outre à la main un anneau fait de fibres d'écorce, d'environ $0^{m},10$ de diamètre. Abaissant ensuite leur bâton, ils se précipitaient en avant; tout en courant, celui qui

tenait l'anneau, le laissait échapper de sa main ; le cercle roulait donc devant eux; mais ils jetaient en même temps leur perche, de façon à ce que l'une tombât à gauche, et l'autre à droite de l'anneau qui était ainsi arrêté dans sa course. Sans modérer l'ardeur de leurs mouvements, ils ressaisissaient les perches et l'anneau et couraient de la même façon dans l'espace de 40 pas de long qu'ils venaient de parcourir ; toujours le cercle roulait, les perches tombaient, et ainsi pendant des heures entières sans qu'on prît une minute de repos, sans qu'on échangeât une parole ; quelques spectateurs indiens s'étaient joints à eux; mais ils paraissaient, comme les acteurs eux-mêmes, complétement absorbés par l'intérêt du jeu; ils ne voulaient même pas que j'approchasse pour examiner de plus près et deviner peut-être le sens de cet exercice. Ils me firent entendre par des signes qu'il s'agissait d'affaires très-importantes, auxquelles ma présence pourrait nuire; et comme j'allais malgré cela passer outre, ils me menacèrent de me briser le crâne avec leur massue. Les bâtons doivent-ils traverser l'anneau ou tomber précisément à côté? C'est ce que je ne puis dire. Ce que je sais, c'est que, dans les clairières isolées ou sur les bords du fleuve, les Indiens se livrent à ce jeu avec une passion qui rappelle celle de nos joueurs d'échecs....

« La nourriture principale de ces Indiens consiste en gâteaux grillés de maïs et de blé dont ils pulvérisent les



Le jeu de l'anneau chez les Mohaves. — Dessin de Lancelot d'après Möllhausen.

grains entre deux pierres. Nos hôtes portaient de ces gâteaux avec eux, et ils les dévoraient pendant toute la journée avec grand appétit; la vue seule nous en dégoûtait; mais préparée par nos cuisiniers, leur farine faisait un bon pain, de même que leurs fèves et leurs courges, séchées et coupées en tranches, formaient un plat excellent. Dans l'après-midi, nous organisâmes un tir général au revolver; les Indiens y assistèrent avec leurs arcs. Si l'effet de nos armes, qui, à chaque coup, perçaient une forte planche, eut lieu de surprendre les sauvages, de notre côté nous admirâmes leur adresse à toucher le but avec une flèche; ils nous surpassèrent même dans le tir au revolver. Nous saisîmes alors nos fusils pour leur montrer à quelle longue distance nous étions maîtres de la vie de nos ennemis; mais le revolver resta pour eux l'arme la plus étonnante; car ils s'imaginaient qu'avec ce pistolet on pouvait toujours tirer sans charger. Nous les laissâmes dans cette croyance, chose d'autant plus facile qu'ils ne connaissaient pas les armes à feu ; ils savaient seulement que, dans une rencontre précédente, plusieurs des leurs avaient été tués par les blancs, au moyen de projectiles lancés par ces instruments. »

Le 28 février, « nous traversâmes de petites clairières, des champs cultivés, et nous arrivâmes aux demeures des Indiens qui sont disséminées et non ramassées en villages. Les habitations étaient pour la plupart adossées



Vue du Rio Colorado. — Dessin de Doré d'après les *Reports of explorations*, etc.

à de petites collines qui, creusées en partie, forment l'habitation proprement dite; devant la porte, à la hauteur du monticule ou plutôt du mur de terre, s'étendait un large toit soutenu par de solides poteaux et constituant une espèce de vestibule; on y voyait de grands vases en terre destinés à conserver la farine et les provisions de grains, les ustensiles domestiques pour l'usage journalier, des corbeilles et des plats d'osier imperméable, et des calebasses. Auprès de chaque demeure, nous aperçûmes de petites constructions, ayant un aspect particulier, et dont il était assez difficile de deviner la destination. Des pieux, de 1^{m},32 à 1^{m},64 de long, fichés en terre, entouraient un espace de 1 mètre à 1^{m},64 de diamètre; ils étaient tressés avec des branches d'osier et formaient ainsi de grosses corbeilles isolées, surmontées d'un couvercle rond et saillant. Vous eussiez dit des pavillons chinois. C'étaient simplement des magasins que les propriétaires avaient remplis de fruits du mezquit et de petites fèves. Ce n'est pourtant pas la nourriture habituelle de ces Indiens; mais ils garnissent ainsi tous les ans leurs magasins, afin de ne pas être pris au dépourvu, quand la récolte est mauvaise ou quand elle manque tout à fait. Ces fruits se gardent pendant plusieurs années; car les Mohaves ne complètent pas cette provision en une seule récolte, et il leur faut bien des années pour combler ces greniers d'abondance. Ce souci de l'avenir, cette prévoyance en cas de mauvaise récolte ou de disette, je n'en avais remarqué aucune trace chez les tribus, à l'ouest des montagnes Rocheuses; il est vrai que dans les forêts et les prairies fertiles en gibier, ces précautions sont inutiles.

« Notre apparition au milieu des demeures des indigènes fit sensation.... Nos barbes, que nous avions laissées croître depuis près d'une année et qui nous descendaient sur la poitrine, excitaient surtout l'hilarité des femmes. Déjà, dans notre camp, plusieurs d'entre elles avaient essayé de les tâter, pour s'assurer que c'étaient bien des barbes naturelles; ici, elles se contentaient de rire de loin à gorge déployée sur notre passage, se tenant la main devant la bouche, comme si notre vue leur causait de la répulsion. Ce qu'il y a de curieux, c'est que leurs maris ont eux-mêmes beaucoup de poils au visage, phénomène singulier chez la race cuivrée; mais ils s'entendent à merveille à les couper ou à les brûler avec des pierres. »

La traversée du Colorado ne fut pas une opération aisée. On avait choisi un endroit, où s'élève une île au milieu du fleuve. A l'aide d'un bateau imperméable, qu'on avait transporté dans les bagages depuis le Texas, et d'un radeau construit sur place, on parvint dans l'île; les mulets étaient entrés dans la rivière sans résistance; il n'en fut pas de même des moutons; à peine eurent-ils mis dans l'eau le bout de leurs pieds, que, saisis d'une terreur panique, ils s'enfuirent et disparurent dans les buissons. L'hilarité des Indiens ne connut plus de bornes; toute la bande courut après les moutons, les dépassant à la course, et le bois les déroba à nos regards; et, comme nous avions encore une bonne distance à parcourir jusqu'à l'océan Pacifique, chacun de nous crut bien que, pendant ce trajet, c'en était fait de la viande de mouton pour notre dîner; mais on se consolait en pensant que la chair de mulet en tiendrait lieu. Qui jamais eût pensé revoir nos bêtes dont les sauvages s'étaient emparés? Eh bien! nous étions dans l'erreur! car au bout d'un instant, ces géants, à la peau cuivrée, reparurent, chacun portant devant soi son mouton; ils se jetèrent tête baissée dans la rivière; ceux qui ne portaient rien les accompagnèrent à la nage. Les indigènes n'avaient jamais vu pareille fête; ils entouraient le troupeau poussant des cris de joie, soutenant les faibles que le courant menaçait d'entraîner, ramenant ceux qui s'écartaient de la ligne droite, et tout cela avec les signes de la gaieté la plus vive, comme des enfants naïfs qui jouent et s'amusent. Ils arrivèrent ainsi dans l'île sans avoir perdu le moindre mouton. Leurs yeux témoignaient du plaisir qu'ils avaient éprouvé pendant cette course à la nage, avec des animaux qui leur étaient presque inconnus; et déjà ils se réjouissaient à l'idée de repasser de l'autre côté dans la même compagnie.

Avant de faire ses adieux au Colorado, l'expédition visita quelques-unes des cabanes voisines, en tout semblables à celles de la rive opposée.

« .... Au milieu, nous reconnûmes la place du foyer. Dans les nuits froides, c'est le lit des habitants, qui écartent soigneusement les charbons, et se couchent sur cet endroit chaud, fortement serrés les uns contre les autres. Quant à la religion de ce peuple, nous en apprimes peu de chose, car la conversation ne pouvait se faire que par signes. Nous croyons pourtant avoir compris de cette façon, que les Mohaves brûlent les cadavres et anéantissent totalement la propriété du défunt, même ses cabanes et ses moissons; toutefois il nous est impossible de fournir des preuves à l'appui. Ils se procurent du feu en frottant un morceau de bois contre un autre moins dur; mais ils emploient rarement ce procédé; il y a toujours dans une cabane ou dans l'autre des charbons ardents. Dans leurs migrations et leurs voyages, ils portent d'ordinaire à la main un morceau de bois allumé, à demi carbonisé. Dans la vallée du Colorado, on rencontre fréquemment de ces brandons jetés à terre et éteints. »

« On a mis en doute, dans les derniers temps, l'identité des tribus qui habitent la vallée du Colorado, et dont les missionnaires espagnols avaient fait mention les premiers. Cependant l'exactitude de leurs relations se confirme tous les jours. Bartlett parle des Genihuehs, des Chemeguabas, des Gumbuicariris et des Timbabachis; mais en disant que leur existence est très-problématique. Or, dans notre voyage, nous eûmes des rapports avec les Chimehwhuebes, qui ne sont autres sans doute que les susdits Chemeguabas. Il est probable que d'autres tribus, dont le nom seul est connu, seront retrouvées peu à peu plus haut sur le Colorado ou dans les districts voisins. Le P. Kino, qui visita le Colorado en 1700, cite les Quiquimas, les Conpas-Baiopas et les Cutganes. De ces trois tribus, nous ne vîmes que les Cutganes ou Cutchanas; ce furent les premiers indigènes qui nous saluèrent

sur le Colorado. Les Mohaves, suivant Bartlett, sont une grande nation de guerriers, aux formes athlétiques, qui habitent à 150 milles au-dessus de l'embouchure du Gila ; l'exactitude de cette assertion fut confirmée par nous. Notre expédition n'est pourtant pas la première qui ait eu des relations avec ces indigènes ; outre les chasseurs de pelleteries, pour qui le Far West n'a pas de secrets, le capitaine Sitgreaves les avait visités deux ans auparavant ; mais leur attitude était alors hostile.

« Une des plus anciennes descriptions des indigènes du Colorado inférieur et du Gila est celle de Fernando Alarchon, qui en 1540, sur l'ordre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne, explora le golfe de Californie, découvrit à cette occasion l'embouchure du Colorado, et remonta le fleuve à quelque distance, malgré de grandes difficultés. Les indigènes, dit-il, sont des hommes robustes et bien bâtis, armés d'arcs, de flèches et de haches en bois durci au feu. Il parle de leurs pierres à moudre le grain, de leurs poteries d'argile, de leur maïs et de leur miquiqui (probablement les fruits du mezquit). D'après son témoignage, ces Indiens adoraient le soleil et pratiquaient la crémation des cadavres.

« Le lieutenant Whipple, qui a visité le Colorado avec M. Bartlett, trace ainsi le portrait des Indiens Yumas, vivant à l'embouchure du Gila : « Un des chefs, nommé « Santiago, nous conduisit au village de sa tribu. Les « femmes sont corpulentes ; leur habillement consiste en « un jupon frangé, en écorce d'arbre, attaché autour « des reins, et qui tombe à mi-cuisse. Les hommes sont « grands, musculeux, bien bâtis. Leur physionomie est « agréable et animée par l'intelligence. Les guerriers « portent une ceinture ou plutôt un tablier blanc (weissen « schurz) ; leur chevelure, ornée de plumes d'aigle, tombe « en tresses au milieu du dos. Ce sont d'excellents cava- « liers qui manient l'arc et la lance avec adresse. Ces In- « diens nous entretinrent de fèves, de melons et d'herbes. »

« A part l'abondance de chevaux dont il est ensuite parlé, cette description des Yumas peut s'appliquer aux Mohaves, ou mieux à la plupart des tribus qui vivent sur le Colorado. Existe-t-il, entre elles, un lien de parenté ? Il faudrait, pour le savoir, comparer les idiomes ; ce qui sera possible quand tous les vocabulaires recueillis par les officiers envoyés en mission par les États-Unis, auront été livrés à la publicité. »

L'expédition du lieutenant Whipple n'était pas chargée de résoudre ces questions géographiques et philologiques ; elle avait un but plus matériel. Depuis l'embouchure du Bill Williams Fork, les voyageurs avaient remonté pendant trente-quatre milles le Colorado (ils se trouvaient à 122m,64 au-dessus du niveau de la mer, ayant monté de 53m,32 dans ce trajet), ils pouvaient donc apprécier déjà la nature de ce fleuve, et les obstacles qu'il opposerait à la colonisation. Le principal, c'est que les bateaux à vapeur ne peuvent remonter le Colorado à une grande distance ; le sol sans doute est fertile, mais il n'y a pas assez d'espace pour entreprendre, sur une vaste échelle, l'agriculture et l'élève du bétail ; ce qui manque aussi, c'est le bois.

« Le Rio Grande est, il est vrai, aussi peu navigable que le Colorado, et ses rives ne sont couvertes que de rares forêts ; mais l'extrême fertilité de la terre y favorise le développement de l'agriculture. Si le Colorado eût présenté les mêmes avantages, les missionnaires espagnols y auraient fondé, comme sur le Rio Grande, des établissements et des villes ; on ne trouve qu'une mission espagnole en ruines dans le voisinage du Gila. Quand la vallée du Colorado sera traversée par un chemin de fer, il ne manquera pas de colons ; on y trouvera toutes choses en abondance, et les étroites vallées seront cultivées ; mais il ne faut guère compter sur la navigation du Colorado, quoique au dix-neuvième siècle, avec de légers bateaux à vapeur, elle soit plus facile que jadis avec les bâtiments à voiles. La plus grande difficulté vient du flux qui monte et redescend avec une violence extraordinaire, et a toujours arrêté ceux qui voulaient explorer le fleuve ; c'est ce qui eut lieu, il y a trois cents ans, quand les Espagnols parcoururent le golfe de Californie, pour savoir si ce pays, dont ils ne connaissaient encore que la presqu'île et les côtes, était entièrement séparé de la Nouvelle-Espagne par le prolongement du golfe, ou bien s'il adhérait à la terre ferme. Ce n'est qu'en 1700, que le P. Kino put se convaincre que la Californie tenait au continent de l'Amérique et qu'elle n'en était séparée que par le Colorado. En 1540, Fernando Alarchon découvrit l'embouchure du Colorado ; il a raconté les dangers auxquels les vaisseaux furent exposés ; comment on ne les sauva qu'avec peine, et la tentative qu'il fit pour remonter le fleuve avec des bateaux qu'on remorquait ; il employa dans cette opération quinze jours et demi, tandis que pour retourner à ses navires, il ne mit que soixante heures.

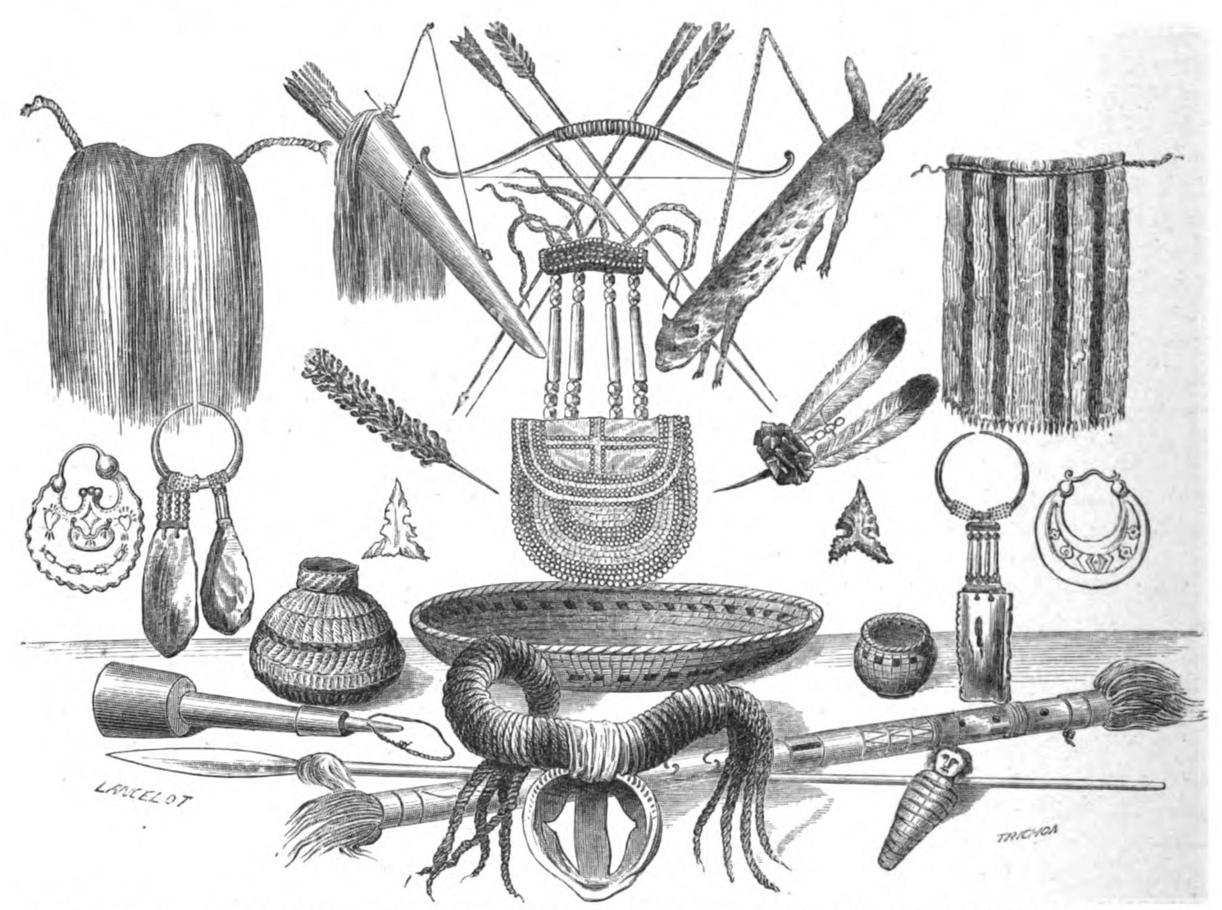
« En 1746, nouvelle tentative du P. Gonzague, qui dut abandonner son entreprise à cause de la violence du courant. Dans les derniers temps, avant que la Californie appartînt aux États-Unis, l'embouchure du Colorado fut explorée par un lieutenant de la marine anglaise, M. Hardy ; ses indications sont en général exactes, sauf la position qu'il assigne à l'embouchure du Gila dans le Colorado, à dix milles au-dessus de l'endroit où le Colorado se jette dans le golfe de Californie, tandis qu'en réalité, elle est à plus de cent milles.

« La partie du fleuve que nous eûmes occasion de voir est profonde, rapide et assurément navigable avec des bateaux à vapeur, excepté aux endroits où il y existe des chutes d'eau, ce qui nécessitera l'établissement de canaux, et au-dessous de l'embouchure du Bill Williams Fork, où le fleuve est resserré entre des rives étroites. »

Un désert entre le Colorado et la rivière Mohave. — Écailles de tortues près des sources. — Le Soda Lake. — Meurtre d'un Mexicain. — Le Spanish Trail. — Les monts San Bernardino. — Un crâne. — Los Angeles.

Le 29 février, on se remit en route pour remonter le Colorado et atteindre la *rivière Mohave*, qui traverse presque tout l'espace entre le fleuve que nous venons de nommer et l'océan Pacifique. Les voyageurs comptaient

donc suivre sa vallée jusqu'à la fin de la route. Mais les guides leur apprirent que cette rivière se perd dans le sable, à plusieurs journées du Colorado qu'elle rejoint sous terre, et qu'il faut fatiguer beaucoup avant d'atteindre ses eaux courantes. « Ce jour-là, je remarquai plusieurs Indiens qui n'avaient pas la chevelure arrangée de même manière que les autres; leurs cheveux, collés avec de la terre humide, étaient roulés en turban autour de la tête. Leroux me dit que c'était une manière de se préserver de la vermine. » Le 1er mars, « nous nous trouvâmes sur la lisière de ce vaste désert sans eau qui, du Gila, s'étend au nord par delà l'embouchure du Colorado Chiquito, sur une largeur de plus de cent milles. Nous en avions déjà parcouru une partie; mais dans la vallée de Bill Williams Fork, nous l'avions peu remarqué; ici, sur le terrain même, le désert se présentait à nous avec toute sa monotonie et son affreuse sécheresse. Outre les guides, notre troupe n'était plus accompagnée que de deux ou trois Indiens; ceux qui s'étaient joints bénévolement à nous, venaient de nous quitter, comme s'ils craignaient de s'aventurer dans un pays qu'évitent les loups et les renards eux-mêmes. Ce désert n'est pourtant pas inconnu aux Mohaves; car, lorsque nous abandonnâmes leurs villages pour continuer notre route, ils nous firent comprendre par signes que dans tout le trajet, jusqu'aux eaux courantes du Mohave,



Armes, ornements, ustensiles des Indiens Mohaves, Yampays, Chimehwhuebes, etc. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of explorations*, etc.

nous ne rencontrerions que quatre sources avec très-peu d'eau, et nous conseillèrent de faire le voyage le plus rapidement possible; en effet, les sources qu'ils nous avaient indiquées étaient si bien cachées au milieu des montagnes que, sans le secours de nos guides, nous serions passés à côté sans les apercevoir, et notre perte eût été certaine. Les Indiens, qui nous conduisaient avec tant de sûreté, nous rendirent pendant ce trajet des services incalculables; sans eux, nous n'aurions pu suivre le chemin qui nous menait en droite ligne à l'océan Pacifique. »

La marche fut très-pénible; on fit vingt-deux milles; on monta jusqu'à une hauteur de cinq cents mètres; les bêtes étaient épuisées; et, pour comble de malheur, on ne put parvenir à l'une des sources. Il fallut attendre jusqu'au lendemain matin. Les hommes furent bientôt sur pied, d'autant plus que le repos de la nuit était presque aussi fatigant que la marche du jour : on était couché sur un sol pierreux, dont les arêtes brisaient les côtes. Pour alléger la charge des mulets, on avait été obligé de se débarrasser d'une partie des couvertures. Mais on fut dédommagé, et par la fraîcheur de la source, et par la découverte d'une charmante vallée, « paradis enchanté. Tout y annonçait que, dans la belle saison, les indigènes viennent l'animer en foule. On y voyait de petits champs cultivés de blé, de maïs; le sol était jonché d'écailles de tortue, ce qui prouve que c'est le mets favori des indigènes. Leur manière de le préparer n'est pas moins cruelle que celle usitée dans le monde civilisé,



Passe de la Fourche du Bill William, près du Rio Colorado. — Dessin de Doré d'après les *Reports of explorations*, etc.

où la chair est coupée sur le corps de l'animal encore vivant et vendue par morceaux. Les carapaces noircies, disséminées çà et là, ne pouvaient nous laisser aucun doute sur le procédé des indigènes, qui posent sur des charbons ardents la tortue vivante et la rôtissent dans sa propre écaille. Partout où nous rencontrions de l'eau, nous trouvions aussi des restes de tortues ; mais nous ne pûmes en prendre une seule en vie, ce qui, selon moi, est la meilleure preuve de la chasse acharnée que leur font les indigènes. Nous étions à merveille au bord du petit ruisseau, d'autant plus que nos bêtes trouvaient du gazon dans la vallée et sur le flanc des roches voisines. Le soleil était doux ; le vent ne pouvait parvenir jusqu'à nous ; et, couchés sur le sable fin où nous étendîmes nos couvertures, nous prîmes notre revanche de la nuit précédente. »

Le 2 mars, peu d'eau ; on eut la vue au loin de hautes chaînes, probablement la pointe méridionale de la *Sierra Nevada*. L'expédition dut se séparer en plusieurs détachements. afin de ne pas arriver en masse à la source prochaine. Les premiers nettoyèrent le bassin de la source, l'agrandirent et préparèrent la place aux suivants. On devait se trouver alors (le 5) sur la ligne de partage entre les eaux du Colorado et celles de la rivière Mohave, le point le plus élevé jusqu'à la fin du voyage. Depuis le fort Smith, on avait parcouru 1647 milles : 813 depuis Albuquerque, et 97 depuis le Colorado de l'ouest. Quand les voyageurs quittèrent ce fleuve, ils étaient à $122^{m},64$ au-dessus du niveau de la mer ; mais ici, sur cette ligne de partage (35^{0} 11′ de latitude nord et 113^{0} 21′ de longitude ouest de Greenwich), ils se trouvaient à $1631^{m},32$; ils étaient ainsi, à partir du Colorado, montés de 1754 mètres. L'inclinaison du terrain vers l'ouest était si marquée que jusqu'au lendemain, vers midi, ils descendirent de $33^{m},64$ par mille.

Après avoir rencontré des pas d'hommes, de femmes et d'enfants, on entra dans un ravin qui, s'élargissant peu à peu, forme une grande vallée du sud au nord. « Mais quelle vallée ! Nous venions de voir le désert montagneux, c'était maintenant le désert de sable dans toute son effrayante réalité. Du point où nous étions jusqu'aux rochers qui bornaient la plaine devant nous, la distance pouvait être d'une vingtaine de milles. Au milieu de la plaine, courait, du sud vers le nord, une ligne de rochers volcaniques et de dunes qui s'arrêtaient à notre gauche sans présenter un aspect plus agréable que ce sable aride dont nous étions environnés de toutes parts ; il fallait, nous dit le guide, traverser ce désert pour avoir de l'eau, et il nous indiqua dans quelle direction elle se trouvait. Nous vîmes le soleil se coucher, comme pour nous encourager, dans les eaux d'un fleuve ; nous aperçûmes, à l'extrémité de la vallée, une plaine blanche, semblable à un tapis de neige ; mais il y avait loin, bien loin jusque-là.

« La journée du lendemain (7 mars) fut une des plus pénibles ; à chaque pas, nos bêtes enfonçaient dans le sable, échauffé par les rayons du soleil ; aucune brise ne rafraîchissait l'atmosphère. Arrivés aux collines volcaniques et aux dunes de sable, nous découvrîmes la seconde partie de la vallée, qui s'étendait comme une vaste plaine de neige ; nous crûmes d'abord que c'était un effet du mirage qui faisait paraître tout en blanc ; mais nous ne tardâmes pas à reconnaître que nous étions au bord du bassin d'un vaste lac complétement à sec. Le sel, dont l'eau est imprégnée, était resté en dépôt sur le sol, où il formait une couche de l'épaisseur du doigt ; on y enfonçait jusqu'à la cheville, et comme nous marchions ou chevauchions l'un derrière l'autre, nous creusâmes ainsi un profond sentier. La plaine que nous traversions dans la direction sud-ouest fut appelée par nous *Soda Lake*. A peu près au centre du bassin, je sortis des rangs pour examiner à loisir et graver dans ma mémoire la scène bizarre de la nature que j'avais sous les yeux, et dont l'uniformité ne se prêtait pas au dessin. Vers l'est, le sud et l'ouest, on apercevait la fin du lac ; car des bandes de sable jaune s'allongeaient entre la plaine blanchâtre et les collines avoisinantes. Au nord, la perspective était si intéressante, si différente de tout ce que j'avais vu jusque-là que je ne pouvais en détourner les yeux. A travers une large porte formée par l'accumulation de plusieurs rochers, je voyais dans le lointain le lac s'unir avec l'horizon. Pareilles à des obélisques, des masses de roches isolées s'élevaient çà et là, formant des îles au milieu de cette mer saline desséchée. Apercevais-je en effet l'extrémité du lac ? Ou bien, s'étendait-il encore bien loin vers le nord ? C'est ce que je ne puis dire ; car la base de ces îles rocheuses paraissant aussi large que leur sommet, et l'air vacillant au-dessus du lac, nul doute que, par suite d'une réfraction des rayons lumineux, les objets ne parussent sous une autre forme. Néanmoins, tant que je pus observer ce paysage, c'est-à-dire jusque dans la matinée du lendemain, j'eus toujours sous les yeux le même phénomène.

« Nous atteignîmes dans l'après-midi la fin du Soda Lake ; mais nous étions à peine au centre de la vallée qui se prolongeait bien loin vers le sud. A l'endroit où le terrain commence à onduler, notre guide annonça de l'eau. Nous aperçûmes en effet quelques cavités contenant une eau limpide, et nous nous baissâmes pour apaiser notre soif ardente ; mais à peine nos lèvres y avaient-elles touché que nous reculâmes avec dégoût, car c'était une eau salée et non potable.... »

Depuis le Colorado, l'expédition n'avait aperçu aucun animal vivant, sauf quelques lézards à corne. M. Möllhausen avait pourtant trouvé sur le sable un colibri desséché, les ailes étendues, comme si la mort l'avait surpris au milieu de son vol. De quoi vivent donc les indigènes, les Indiens Pah-Utahs ? de racines, de gazons, quelquefois de serpents, de lézards, de grenouilles et enfin de mulets, quand ils peuvent en voler aux voyageurs. C'est ce qui arriva dans cette occasion ; mais ils firent plus que voler, ils massacrèrent aussi un Mexicain qui était resté en arrière avec trois de ces animaux. Depuis longtemps, ces perfides Indiens suivaient l'expédition, abrités par des rochers ou blottis dans le sable, ce qui est une de leurs cachettes favorites ; on avait remarqué leurs traces sur le sable ; chacun était sur ses gardes. Le Mexicain s'était imprudemment

écarté : quand on s'aperçut de son absence, il était trop tard pour lui porter secours. Un détachement, dont faisait partie M. Möllhausen, alla pourtant à la poursuite des meurtriers, et faillit les atteindre; mais les Pah-Utahs avaient déjà pris la fuite.

«.... Dans un ravin, l'un des mulets épuisé, n'ayant pas eu la force d'aller plus loin, avait été tué par les sauvages, coupé en morceaux et emporté de cette façon. Aussi, nous ne trouvâmes là qu'un os rongé et des entrailles; ces sauvages paraissaient même avoir bu le sang ou du moins l'avoir recueilli, je ne sais comment, et transporté avec eux. Nous parvînmes enfin dans une gorge étroite qui tournait autour d'un rocher à pic isolé de trois côtés. Nous nous doutions bien que le camp des Indiens n'était pas éloigné, mais nous ne savions pas qu'il se trouvait justement de l'autre côté du rocher. En tournant à l'entour, nous aperçûmes, dans un enfoncement, la fumée d'un petit feu que les Indiens venaient de quitter à la minute; ils n'avaient pas eu le temps de prendre leurs arcs et leurs flèches. Nous nous divisâmes aussitôt et courûmes sur les hauteurs voisines pour envoyer au moins un coup de fusil aux fugitifs; mais nous ne vîmes rien que les roches nues et arides qui se dressaient de toutes parts. Le camp abandonné par les Indiens semblait une caverne de meurtre; le feu, alimenté par des branches sèches, brûlait sous la cendre couverte des entrailles de nos mulets remplies de sang. Les têtes coupées et les os des deux mulets gisaient çà et là; au milieu de ces débris sanglants, on voyait, jetés pêle-mêle, des armes et des ustensiles de ménage artistement tressés en osier, et, non loin, le bonnet et le pantalon du pauvre Mexicain. Le malheureux devait avoir souffert une mort atroce; car son vêtement, ensanglanté, était percé de flèches à sept endroits différents. La victime avait sans doute fui devant ses meurtriers qui l'avaient, de la hauteur, percée coup sur coup, et nul doute que son sang ne fût mêlé à celui des mulets dans un vase qui se trouvait là. Nous cherchâmes le cadavre de l'infortuné pour lui rendre les derniers devoirs; mais inutilement. Je vis bien, en montant sur le rocher, au pied duquel se trouvait le camp, que les sauvages s'étaient enfuis à notre approche. Au sommet, d'où l'on jouit d'une perspective étendue, se trouve, en effet, une caverne formée par la nature; c'est là que plusieurs de ces cannibales s'étaient reposés pendant leur affreux festin, ne perdant pas des yeux ce qui se passait au-dessous. Leur gloutonnerie immodérée les avait sans doute empêchés de se sauver à temps avec les objets qui appartenaient à la bande (composée à peu près de 12 à 16 individus) et qui par conséquent tombèrent entre nos mains. Nous conservâmes les armes et quelques-unes des plus belles corbeilles d'osier; quant au reste, nous en fîmes un tas en y joignant les débris des mulets, et, après avoir recueilli des broussailles dans le voisinage, nous y mîmes le feu pour détruire tout ce qui provenait de ces malheureux. »

On approchait de la grande route de l'émigration californienne, connue sous le nom de *Spanish Trail*. Un pays de plaines succédait aux chaînes rocheuses; on apercevait au loin les monts San Bernardino et leurs puissantes cimes. Dès lors, les guides devenaient inutiles; ils se hâtèrent de reprendre la route qu'ils venaient de parcourir; ils portaient leurs yeux vers l'est, tandis que les membres de l'expédition tournaient leurs regards du côté de l'ouest; dans ce regard jeté sur deux points extrêmes, un même sentiment animait l'enfant de la prairie et le fils de la civilisation : le désir de revoir la patrie! Les Indiens partirent avec des présents, mais sans vouloir accepter deux mulets que le lieutenant Whipple leur offrit en récompense de leurs bons services; ces animaux les auraient embarrassés dans les chemins détournés qu'ils comptaient prendre pour éviter les Pah-Utahs, dont ils craignaient aussi la perfidie.

Après une marche de trois milles, l'expédition se trouvait sur la grande ligne d'émigration dont nous venons de parler et qui, des établissements de la vallée de San Bernardino, conduit au lac Salé. On suivit la rivière Mohave pendant un espace de 45 milles; des bois de saules alternaient sur ses rives avec des arbres élevés et des gazons plus semblables à des roseaux qu'à des herbes. On voyait, à chaque pas, les traces de l'activité qui devait régner sur cette route en certaines saisons; ici, des arbres abattus, des places noircies par le feu; là, des crânes et des ossements d'animaux, tués pour la nourriture des émigrants; là des roues de chariots brisées, etc. Un crâne d'homme, avec ses yeux caves, gisait sur la route. Bien des passants l'avaient sans doute poussé du pied. « Nos gens en firent de même; je descendis pour voir si ce n'était pas un crâne d'Indien à joindre à notre collection : non, c'était le crâne d'un blanc, probablement d'un émigrant qui avait trouvé la mort dans le désert, après quelques jours de route, la mort avec la perte de ses espérances! Était-ce un pauvre artisan, ou bien un riche spéculateur; un père de famille, parti pour procurer du pain à sa famille, ou quelque touriste curieux?... Ce crâne, qui avait été le jouet des hommes et des animaux, je le déposai dans un épais fourré pour qu'il fût à l'abri des injures et tombât tranquillement en poussière.... »

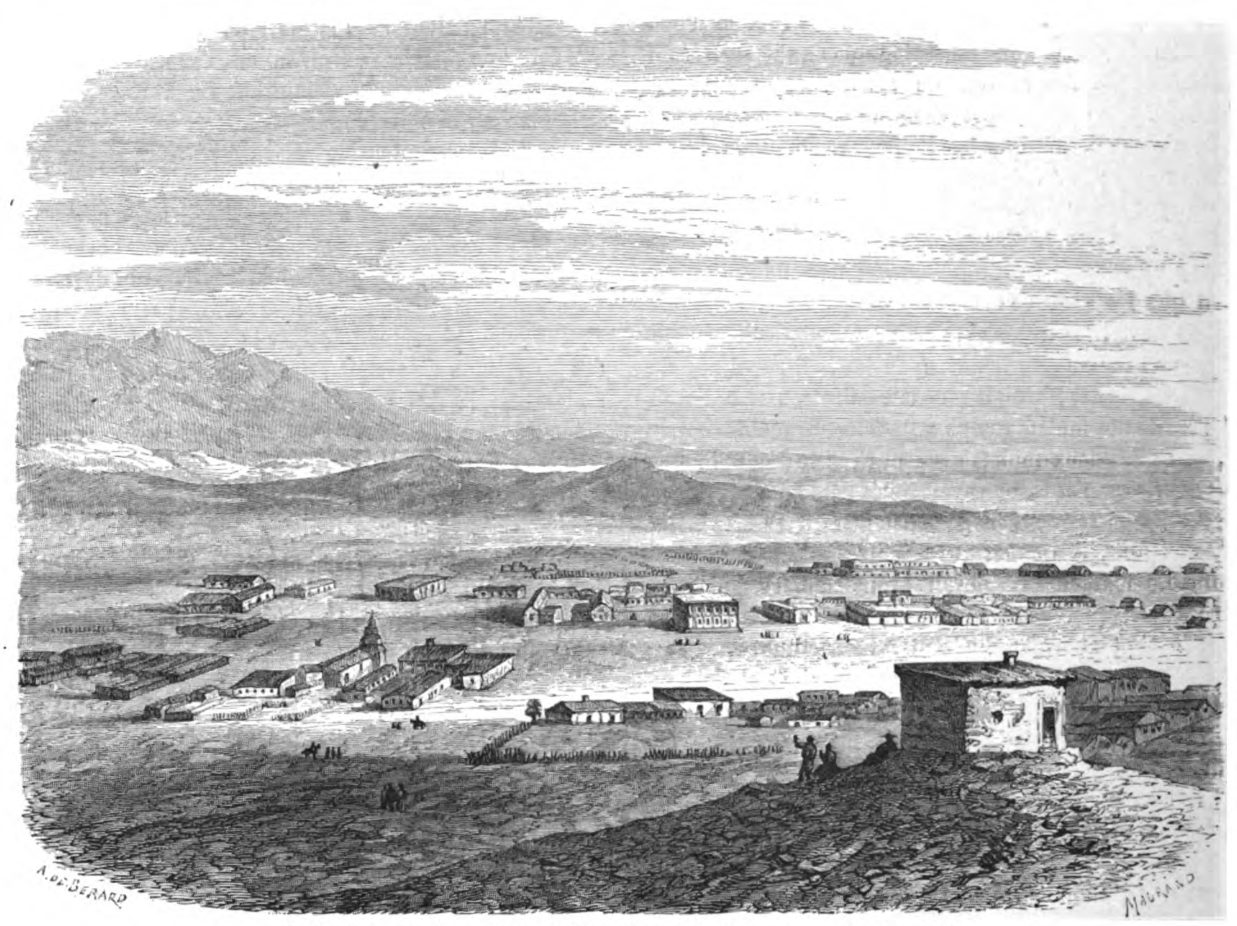
Des émigrants, bien portants ceux-là! passèrent et racontèrent une triste nouvelle. Le capitaine américain Gunnison, qui commandait une expédition semblable à celle du lieutenant Whipple, mais plus au nord, venait d'être massacré avec une dizaine de ses compagnons par une bande d'Indiens de l'Utah!

Le 13, on quitta la rivière Mohave, large de plus de 34 mètres en cet endroit, pour traverser la plaine, longue de 35 milles, qui séparait les voyageurs des monts San Bernardino. Le chemin était bon; le 14, on passait le défilé *Cajon Pass*, d'où l'on n'a plus qu'à descendre pour atteindre l'océan Pacifique. Depuis le Soda Lake (372 mètres au-dessus du niveau de la mer) jusqu'à ce point, on avait parcouru 110 milles; on était monté à 1184^{m},64; on se trouvait donc actuellement à 1556^{m},64. Le fort Smith était à une distance de 1798, et le Colorado de 242 milles.

Les *monts San Bernardino* furent laissés à droite. Ici, c'était une tout autre végétation; partout de la verdure,

le buisson de la Californie (*strauch*) d'un si beau vert et qui couvre des espaces entiers, ainsi que le magnifique pin (*abies Donglasii*) avec ses branches pendantes et ses aiguilles d'une teinte sombre. Après le passage de la *rivière de San Bernardino*, qui se jette dans le Pacifique, des pluies torrentielles commencèrent à tomber. Le ciel était triste, la cime des montagnes était enveloppée d'une atmosphère brumeuse; les vêtements mouillés collaient sur le corps des voyageurs, mais qu'importe? n'étaient-ils pas sur la lisière des plaines de la côte californienne? « Je ne puis décrire l'impression que produisirent sur moi ces prairies du vert le plus tendre, parsemées de collines aussi verdoyantes, de groupes d'arbres et de *ranchos* ou métairies.... La vie éclatait dans chaque germe, dans chaque bourgeon. La pluie était une pluie féconde! » Ceux qui avaient si longtemps vécu dans le désert, devaient trouver un grand charme à ce réveil de la nature printanière.

Mais le paysage n'attirait pas seul l'attention des voyageurs, heureux de rentrer dans le monde civilisé, de voir les travaux des hommes. Çà et là, des fermes, des vignobles dont les propriétaires habitent souvent fort loin, laissant la garde de leurs propriétés à de misérables Indiens, nommés *kawias*, espèce de serfs qui,



Pueblo de los Angeles. — Dessin de M. de Bérard d'après les *Reports of explorations*.

moyennant une maigre nourriture, s'engagent à faire tous les travaux nécessaires; d'immenses troupeaux dans les plaines, et quelques cavaliers qu'on regardait avec autant de curiosité que les superbes chevaux sur lesquels ils étaient montés. Ce fut à travers ces campagnes que l'expédition parvint enfin à *Pueblo de los Angeles*, terme de son voyage; on la salua par d'énergiques hourras: depuis onze mois, on était en route! La petite ville de Los Angeles compte deux ou trois mille habitants, selon qu'une plus ou moins grande partie de la population émigre pour les placers de la Californie ou en revient. Mais ce n'était ni la ville, ni sa population qui intéressait les voyageurs; ils attendaient impatiemment l'arrivée à San Pedro d'un bateau à vapeur qui devait les mener à San Francisco, et, de là, ils comptaient retourner à Washington. Le 24 mars, le vapeur *Frémont* (nommé d'après le célèbre explorateur) chauffait dans le port de San Pedro (33° 43′ lat. nord et 118° 16′ long. ouest de Greenwich), et l'on partait joyeusement! On avait parcouru pendant tout le voyage une distance de 1360 milles en ligne directe.

Guill. Depping.





Juifs priant devant la muraille du temple de Salomon. — Dessin de Bida.

VOYAGES EN PALESTINE[1].

(1856-1859. — INÉDITS).

QUINZE JOURS A JÉRUSALEM. — EXCURSION EN TERRE-SAINTE.

I

QUINZE JOURS A JÉRUSALEM.

NOTES AU CRAYON, PAR BIDA.

1856. — Inédit.

8 *juillet* 1856. — Nous arrivons à Jaffa. Je quitte le bateau avec plaisir. — Je me rends chez l'agent consulaire pour lequel j'ai une lettre. Il me procure des chevaux et un drogman nommé Constantin, et à trois heures je pars pour Ramlé. J'y arrive à six heures. Descendu au couvent, où je suis très-bien reçu par les moines, dont le prieur, poli du reste, a cette bienveillance monotone d'un homme qui ne voit jamais que des gens qui passent. Je dîne, et à onze heures je repars pour Jérusalem. Un Polonais, un Anglais et des juifs qui vont en pèlerinage se joignent à moi qui ai un drogman et des armes, et nous nous mettons en marche par une nuit des plus obscures. Le temps est lourd et bas; heureusement, les quatre heures de plaine que nous avons à parcourir se font par un beau chemin.

Vers trois heures du matin, nous entrons dans les rochers qui commencent les montagnes de la Judée. Nous marchons un à un, vu l'exiguïté du chemin; les conversations polyglottes ont cessé, et l'on n'entend plus que le bruit du fer de nos chevaux sur le roc. Cette heure est pénible. Je dors presque sur mon cheval. Au point du jour, nous sommes en pleines gorges par une route fort difficile. Entre Ramlé et Jérusalem, il n'y a guère que deux villages à noter : l'un nommé Abou-goch, et un autre dont j'ai oublié le nom, où nous faisons boire nos pauvres chevaux dans une citerne. Quelle aridité, quelle tristesse sur ces montagnes! Je m'étonne d'entendre chanter des oiseaux dans cette affreuse solitude! Et cependant il y a bien des êtres humains qui ne craignent pas d'y vivre avec leurs enfants!

9. — Enfin, à huit heures je vois les murailles de Jérusalem. Le soleil nous brûle déjà et crépite sur les pierres, qui ont l'air de remuer. Personne autour de la ville. Pas de bruits du dedans. On dirait d'une ville morte. J'entre par la porte de Damas (voy. p. 400). Les rues sont sales, presque solitaires, noyées dans l'ombre à cause des voûtes nombreuses qui les couvrent. Des ruines et des haillons partout. Un chiffonnier ferait sa fortune ici. Quant aux habitants, ils sont rares, et semblent dévorés d'ennui et de misère. Les passants rasent lentement les maisons; ils n'ont pas l'air d'avoir affaire. Ils vont pour aller. Les marchands attendent une pratique qui ne vient pas. Tout ce pauvre monde est désœuvré, hâve et d'un aspect navrant. Pourtant cela m'intéresse plus que les criailleries et le tumulte des autres villes d'Orient.

Je descends à l'hôtel Anglais, dans la voie Douloureuse. Je me fais conduire au bain. Il est odieux; mais je suis si fatigué, que je ne crains pas de m'y laver et même d'y dormir. — A midi, Constantin vient me tirer de cet antre; je m'habille et je vais au consulat de France. Je remets à M. le consul une lettre d'un de mes amis de Constantinople. M. l'ambassadeur avait eu la bonté de donner avis de mon arrivée, en sorte que je suis reçu avec la plus parfaite courtoisie. Je rentre pour dîner à l'hôtel.

Les premières heures de mon arrivée dans une ville nouvelle sont toujours accompagnées d'une invincible et indicible tristesse. Je me couche de bonne heure.

10. — Très-bien dormi. Je vais, comme de raison, faire ma première visite au Saint-Sépulcre (voy. p. 397), où j'entends la messe d'un missionnaire français qui revient des Indes. Après la messe, ce digne prêtre veut bien me guider et me montrer les différents sanctuaires. Ce lieu, plein de si grands souvenirs, inspire le respect. Toutes les religions, toutes les communions viennent là comme au centre de toute croyance; car le Turc qui garde la porte de ces lieux sacrés, en fumant sa pipe, ne me paraît pas le moins respectueux de tous les hérétiques,

1. Nous publions sous ce titre deux relations inédites. La première est un simple journal écrit au courant du crayon, sans aucune intention de publicité. M. Bida, qui, sur nos instances, a bien voulu nous abandonner son manuscrit, se défend d'être écrivain. Mais on retrouvera, dans cette rapide esquisse, le sentiment de concision et le don d'observation précise et sérieuse qui donnent un si grand caractère aux œuvres de cet excellent artiste.

La seconde relation, beaucoup plus étendue, et qui se continuera dans la livraison 26e, est d'un écrivain exercé, qui a bien vu et étudié la Palestine, et qui n'est étranger à aucun des travaux récents dont elle a été l'objet : il désire, et nous le regrettons, que son nom ne soit pas publié.

Quant aux gravures, les unes sont les fac-simile de dessins de M. Bida, les autres reproduisent fidèlement, mais avec art, de belles photographies, en grande partie empruntées au magnifique album publié sous le titre de *Jérusalem*, par M. Auguste Salzmann, à la librairie de MM. Gide et Baudry (Paris, 1856).

schismatiques, voire même les orthodoxes qui y célèbrent leurs mystères. Cette petite pierre sous laquelle Notre-Seigneur a été enseveli me semble le fondement, pour ainsi dire matériel, de l'édifice du christianisme, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a de plus élevé dans la conscience humaine. Le respect de l'univers pour ces reliques est le fait le plus considérable qu'on trouve dans le monde moderne. La vérité part de là incontestablement.

Déjeuné au consulat où je dois, grâce à la courtoisie de mon hôte, prendre tous mes repas. M. le consul a fait préparer des chevaux, et, en sortant de table, nous allons visiter les tombeaux des rois, où je retrouve sur la porte la signature de notre excellent ami et si regrettable poëte, Charles Reynaud. — Visité les tombeaux des juges, où je remarque la façon dont les Hébreux creusaient les rochers; car les tombeaux sont des cavernes à plusieurs compartiments. Les entailles sont circulaires et paraissent avoir été faites par une roue. On n'incisait pas la pierre, on la broyait. Nous montons ensuite au Scopus, d'où l'on découvre le Jourdain, la mer Morte et les montagnes de Moab. Nous revenons par la vallée de Josaphat, étroit espace où les juifs de tous les pays viennent se faire enterrer. De la poussière et des rochers. — Dîné au consulat. Vers dix heures, je prends congé de mon hôte, qui me fait reconduire chez moi par deux janissaires, la canne à pomme d'argent d'une main et la lanterne obligée de l'autre. Il me semble que je marche encore dans des tombeaux. Des murs noirs et silencieux, des voûtes sombres, pas le moindre bruit, pas la moindre lueur.

11. — Dessiné des juifs avant déjeuner. Il en vient tant, attirés par l'appât de quelques piastres, que j'en aurais pour un mois à faire tous ceux qui se présentent en un jour.

A deux heures, visité le palais de Pilate, transformé en caserne, dont le colonel nous reçoit avec force politesses. De sa chambre, on domine le parvis du Temple où est construite la célèbre mosquée d'Omar, que j'espère bien visiter.

On me montre, le long d'un grand mur qui soutient le terre-plein du parvis, les juifs qui prient. Car c'est aujourd'hui vendredi, et, à cette heure, le sabbat est commencé. C'est un touchant spectacle que celui de ces pauvres gens qui se lamentent sur les ruines du temple de Salomon et en baisent les dernières pierres. J'étudie longtemps leurs attitudes de prière et de douleur, car je pense en faire quelque chose. Ce grand mur vide, contre lequel se désolent et prient ces malheureux juifs a, en ce moment, une solennité surprenante. — Visité l'hôpital fondé par M. de Rothschild. Chaque lit porte le nom d'un des membres de cette famille; voici l'école juive de création récente. Tout cela est fort bien tenu. — La synagogue. — Le quartier juif est ce qu'il est partout, déguenillé et fort sale. Les femmes qui apparaissent aux fenêtres sont très-bien attifées; c'est demain *sabbato*.

12. — Levé tard. Je dors bien à Jérusalem. Dans l'après-midi, je sors avec M. le consul par la porte de Sion et nous allons au tombeau de David, où l'on a élevé une mosquée. Le cheik, personnage très-âgé et fort révéré des musulmans, nous reçoit entouré de toute sa famille. Quant au tombeau de David, on ne le voit point. Il est dans un souterrain dont personne n'ose franchir le seuil. On en a fait un simulacre à l'étage supérieur, et c'est tout ce que les yeux humains peuvent voir des restes du prophète redouté; car une tradition menaçante dit que celui qui aurait l'audace de regarder le tombeau même serait frappé de mort à l'instant. Il faut donc se contenter de la copie, qui n'a rien d'autrement curieux. A côté de ce monument se trouve la maison de Caïphe, le grand sacrificateur. C'est un couvent arménien; on y montre la place où saint Pierre a renié son maître, et dans la chapelle, la pierre qui recouvrait, dit-on, le tombeau de Jésus-Christ. Nous descendons le long des murailles, qui sont toutes d'un grand caractère, et nous remarquons, principalement à l'est, les constructions basses, qui sont gigantesques et datent de Salomon. Elles ressemblent fort à celles de Balbeck, et il ne serait pas surprenant que les unes et les autres fussent de la même époque. Nous rentrons par la porte Saint-Étienne et nous visitons l'église de Sainte-Anne, construite par Baudoin Ier. C'est là qu'est née la sainte Vierge[1]. La piscine probatique est au pied du mur du temple.

13. — Dessiné dans la matinée et dans l'après-midi. — Visite au jardin des Oliviers, qu'on a entouré d'un mur. Je ne doute pas que les huit ou dix arbres qui forment ce jardin n'aient vu l'agonie de Notre-Seigneur, tant ils paraissent vieux. — Place où Judas a livré son maître. — Rochers sur lesquels dormaient les disciples pendant la prière de Jésus-Christ. — Grotte de l'agonie et pierre où a coulé la sueur de sang. On marche ici à chaque pas sur le souvenir de quelque douleur. — Ainsi, à côté de mon hôtel, dans la voie Douloureuse, j'ai l'arc de l'Ecce Homo, la place où le Sauveur est tombé la première fois sous le poids de la croix, la maison de sainte Véronique; un peu plus loin, la colonne où fut affichée la sentence de mort. La tradition de tous ces événements est si vivante; on suit avec si peu d'incertitude la trace des pas du Christ dans son dernier chemin; le souvenir en est si présent, qu'on ne s'étonnerait pas trop si l'on venait à le rencontrer lui-même au détour d'une rue. On vit, pour ainsi dire, avec lui, et cette intimité, qui corrobore la foi et exclut le doute, amoindrit, il me semble, la solennité, ou, si l'on veut, l'idéal de cette grande figure. Il y a ici trop de l'homme dans l'Homme-Dieu. — Descendu aux tombeaux de la Vierge, de sainte Anne, de saint Joachim et de saint Joseph. Cette église, qui n'est qu'une crypte, est fort intéressante. Elle appartient aux Grecs.

Nous voici sur le mont de l'Ascension, où l'on montre dans une mosquée l'empreinte du pied du Sauveur lorsqu'il s'enleva vers le ciel. Je n'ai pu reconnaître sur cette trace la forme d'un pied. — Kiamil-pacha, gouverneur de la province, nous accompagnait dans cette visite;

1. Cet édifice, que Saladin avait converti en école, a été rendu au culte latin grâce au zèle intelligent de notre consul, M. de Barrère.



Habitants de Bethléem. — Dessin de Bida.



Juifs de Jérusalem. — Dessin de Bida.

car, vu la chaleur, il campe sur cette montagne. C'est un très-agréable homme, malgré son air de finesse.

Descendu à mi-côte et visité les tombeaux des prophètes toujours creusés dans le roc. Je me figure là comment a pu se passer la résurrection de Lazare. Cela ne ressemble pas à toutes celles que j'ai vues, même à celle de Rembrand, qui est si belle.

Passé par la vallée de Josaphat et sur le Cédron, torrent hydrophobe. Remonté en ville par la porte Saint-Étienne. — Aujourd'hui dimanche, j'ai assisté avec M. le consul à la messe de la paroisse Saint-Sauveur, desservie par les Franciscains. Visite à M. D..., médecin de Lyon, dont la femme et les filles se sont faites religieuses, et qui lui-même, avec son plus jeune fils, a pris l'habit de Saint-François.

14. — Dessiné cinq têtes de juifs. Dans l'après-midi, j'erre en dehors des murs. Je vais revoir la muraille de Salomon où pleurent les juifs. Ces pierres me parlent aussi.

15. — Un muezzin, mon voisin, séduit sans doute par la beauté de la nuit, se met à chanter avant l'aube sur son minaret et me réveille. Comme j'ai laissé ma fenêtre ouverte, sa voix, qui est fort belle, et la lune en son plein entrent dans ma chambre. Je ne m'en plains point et je rêve longtemps les yeux ouverts. Il y a, d'autre part, dans une maison voisine, une fête de mariage, et le bruit des daraboukas, entrecoupé d'un filet de voix de femme, se mêle à la prière du derviche. Cela fait un concert qui berce mes rêves. Il me semble que la voix du minaret et la musique de la fête alternent et se répondent. Je ne sais combien de temps cela dure, mais au point du jour je me réveille tout à fait; je me lève et je secoue Constantin, qui dort les poings fermés. — Je l'envoie querir des chevaux pour aller à Bethléem. A cinq heures, je prends en passant le chancelier du consulat, qui a aussi quelque affaire là. La matinée est fraîche et délicieuse. En route, nous nous arrêtons à l'église d'Élie, au tombeau de Rachel, qui a sans doute trouvé dans la mort la consolation qu'elle refusait en cette vie. *Et noluit consolari.* C'est une petite construction au milieu des oliviers. — Nous chevauchons à droite et nous allons au village de Bedjallah, où le patriarche latin fait construire une église et un séminaire. La justice et son humilité eussent dû l'empêcher de faire graver sur le fronton du temple ses armes particulières, car l'argent qui sert à l'érection de ce monument vient de France.

Arrivés à Bethléem de bonne heure et de belle humeur. Descendus au couvent latin, où le curé Emmanuel nous reçoit très-cordialement. En attendant le déjeuner, il nous propose d'aller faire un tour. Il enfourche très-allègrement un cheval, malgré son froc, et nous voilà partis. En regardant ce grand et beau moine si ferme sur ses étriers, avec sa robe relevée, son grand chapeau blanc et son allure d'athlète, je conçois quelques doutes sur sa vocation, et (me pardonne Sa Révérence), je pense qu'un régiment de carabiniers ferait mieux son affaire que les ouailles du Seigneur. — Nous allons d'abord à la chapelle du Saint-Lait, où la sainte Vierge allaita l'enfant Jésus. C'est une grotte toute blanche. Une goutte de lait est-elle tombée des lèvres de l'enfant et a-t-elle blanchi ces rochers? On ne peut s'empêcher de penser à la voie lactée des païens! — Nous descendons dans le champ de Booz, qui est un peu moins aride que le reste de cette campagne, et nous allons à la Grotte (toujours une grotte) des Pasteurs. C'est là que fut chanté par les anges le *Gloria in excelsis.* Je regarde attentivement le paysage, car j'ai l'intention de traduire à ma façon cette admirable idylle de Ruth et de Booz. — Dîner fort confortable, grâce à la présence du chancelier et des membres musulmans du Méjlis qui viennent expertiser une citerne, pour savoir si cet immeuble appartient aux Franciscains ou aux Arméniens, leurs voisins. La grande affaire d'un consul à Jérusalem, est de mettre le holà entre les diverses communions. Avec les Turcs, tout le monde est d'accord. L'on n'entend parler que de ces disputes affligeantes, et l'animosité est si grande entre les chrétiens grecs, latins et arméniens, que chacun d'eux renoncerait volontiers à ce qu'il a, mais à condition qu'aucun de ses frères ne pût en jouir. On possède ici contre le prochain, plus que pour soi.

Visite à la grotte de la naissance de Notre-Seigneur.— La crèche.— Ce sanctuaire est un des plus intéressants de la Terre-Sainte. — A côté, divers autels, et, entre autres, celui de Saint-Jérôme. — L'Oratoire où rugissait ce lion de la foi. — A 4 heures, je monte à cheval pour aller visiter les vasques de Salomon. La route est encore d'une aridité plus grande que dans le reste de la campagne. J'y remarque un oiseau triste et sauvage qui n'est autre que le *passer solitarius*, et qui parcourt des distances énormes. Je passe dans une vallée qui me paraît charmante, car là, au moins, il y a de la verdure. Il est vrai qu'il y a aussi de l'eau. C'est l'*Hortus conclusus* du Cantique des cantiques que les Arabes nomment *Ortas* par corruption. Ce nid de fraîcheur et d'ombrage, au milieu de la désolation inouïe des montagnes qui l'entourent, est délicieux, et je conçois que Salomon en ait fait la retraite de sa bien-aimée.

Monté aux vasques, qui sont trois immenses réservoirs superposés. Ces ouvrages ont un grand air. Ils reçoivent l'eau qui coule des montagnes, quand il pleut, et la déversent dans ce frais réduit de l'Hortus.

Revenu par un autre chemin, celui d'Hébron. Partout la même aridité. Cette vue donne soif.

16. — Dessiné cinq têtes de femmes que le curé Emmanuel a l'obligeance de faire poser devant moi. Il faut toute l'influence que ce robuste moine exerce dans sa paroisse pour que ces dames se hasardent à livrer leurs visages à mon regard. Car chrétiennes et musulmanes ont le même préjugé du voile, sans compter les autres.

A 3 heures, je quitte Bethléem, qui est une des stations les plus touchantes du pèlerinage de Terre-Sainte. Le village d'ailleurs est très-agréable et fait songer à la vie patriarcale. Des bergers et même des bergères, des troupeaux, de vrais paysans de la campagne avec leurs longues chemises blanches et leurs ceintures de cuir, leurs grands bâtons et l'air majestueux des races vivant au soleil d'Orient, des femmes vêtues comme devait l'être la

Vierge, c'est-à-dire avec la robe bleue et le grand voile blanc, trainant ou portant des enfants nus, tout ce petit peuple a une physionomie des plus caractérisées, et m'a profondément intéressé.

Revenu à Jérusalem, en passant par la Géhenne, la Fontaine de Siloé, la vallée de Josaphat, le tombeau d'Absalon, et rentré par la porte Saint-Étienne. — Tout cela est resserré dans de très-petits espaces, mais ne perd rien du caractère qu'on peut s'en figurer. La grandeur n'est pas dans le démesuré, et les plus beaux monuments que j'ai visités en Grèce ou ailleurs sont tous petits. Ils sont plus près de l'homme. Ce sont les Romains et les barbares qui ont inventé les dimensions colossales.

17. — Travaillé le matin. Dans l'après-midi, je retourne au Saint-Sépulcre. Le soir, je vais dîner avec M. le consul au campement du pacha sur le mont de l'Ascension. Le repas est servi sur un tapis et sous un groupe d'oliviers. La soirée est superbe et le dîner très-cordial. Nous restons tard à regarder Jérusalem, au clair d'une lune éclatante. Ce spectacle est plein de solennité. Comme c'est demain vendredi, les derviches chantent dans la mosquée d'Omar et leurs clameurs, qui de près nous eussent assourdis, animent à cette distance ces vieilles murailles et ont un charme particulier. Ils vont chanter ainsi toute la nuit.

18. — Dessiné. Dans la soirée, je vais revoir mes pauvres juifs au pied de leur mur. Dîné chez M. le consul général d'Autriche.

19. — M. le consul de France vient me réveiller et m'annoncer que le pacha a donné ses ordres pour ma visite à la mosquée d'Omar. Nous nous rendons au sérail, séjour du gouverneur, où nous attend le cheik de la mosquée. Après avoir mis des babouches neuves, suivi et escorté d'un grand nombre de cawas, de mon drogman et de celui du consulat, j'entre enfin dans la redoutable enceinte. Le temple est merveilleux, tant par la richesse des matériaux, que par l'élégance et la variété de l'ornementation. Jamais je ne vis un lieu plus propre à la prière sans en excepter Sainte-Sophie et Saint-Marc. Le jour qui tombe des vitraux est mystérieux, et l'œil, ébloui tout à l'heure du soleil tombant sur les dalles blanches du parvis, a de la peine à supporter cette obscurité religieuse. L'édifice est du plus pur byzantin, c'est-à-dire ce qu'il y a de mieux approprié à un lieu de prière. Le gothique est plus élégant peut-être; mais, à coup sûr, moins imposant. Le cheik me montre le fameux *rocher suspendu*, qui est, dit-on, l'autel des holocaustes, et qui repose fort solidement sur une construction souterraine que je visite. J'ai réveillé, en descendant dans ce caveau, deux Indiens fanatiques qui me font des yeux blancs et qui semblent stupéfaits de voir là un chrétien. — Visite à la mosquée d'El Aqsa. Souterrains situés sous le temple de Salomon. J'y dessine deux colonnes, l'une remonte certainement à ce roi magnifique. C'est peut-être la seule ornementation qui reste de l'époque hébraïque (voy. p. 405 et 406). Ces constructions sont gigantesques. — Entré dans la mosquée même, dont la voûte est splendide. — Lieu où Omar fit sa première prière, lorsqu'il se fut emparé de Jérusalem, n'ayant pas voulu la faire au Saint-Sépulcre qui fut devenu, par cela seul, une mosquée. Ce conquérant *barbare* avait pour la religion des vaincus une déférence que n'eurent pas toujours des conquérants plus civilisés. Ce temple, auparavant l'église de la Présentation, n'a pas perdu, je pense, pour passer dans les mains des infidèles, car il est plein de détails charmants. — La porte dorée, par où Jésus-Christ entra à Jérusalem; les constructions premières datent de Salomon, l'ornementation des colonnes et des pilastres est du temps d'Hérode. C'est de l'acanthe aiguë. Ce portique est très-majestueux. — Rentré au sérail. Remercié avec effusion le pacha. La permission de visiter la mosquée d'Omar ne s'accorde que bien rarement, et je ne dois cette faveur qu'aux excellentes relations de notre consul avec le gouverneur. Pendant toute la visite, ces deux personnages regardaient par une fenêtre du sérail donnant sur le parvis; car on n'est pas sans crainte en voyant un chrétien s'engager dans des lieux si redoutables. Grâce à Dieu, tout s'est bien passé. — Vers le soir, je sors seul par la porte de Jaffa, et je vais faire mon kieff, c'est-à-dire prendre du café et fumer un narghilé, dans un kiosque hors des murs. Cette heure est délicieuse. Je rentre en ville par la porte de Damas.

20. — Je travaille encore. Puis j'erre par la ville qui, malgré sa tristesse, a un grand attrait pour moi; je rencontre parfois, au milieu de ce pauvre peuple, des têtes d'une beauté incomparable, je parle des têtes d'hommes, car les femmes sont toutes voilées, quelle que soit leur religion. Ce genre de beauté m'arrête court au milieu de la rue, frappé d'admiration et presque de respect. Tant de splendeur à côté de tant d'objets de dégoûts ! Tant de grandeur sous tant de misère !

21. — Visite au couvent arménien dont l'église est très-riche en ornementations d'un style étrange. C'est là qu'a eu lieu la décollation de saint Jean-Baptiste. — Je vais faire mes adieux à M. le consul et à son chancelier, car je quitte aujourd'hui même Jérusalem. — Voilà donc mon pèlerinage terminé. Je ne sais encore qu'en dire. La curiosité satisfaite est tout ce qui domine en ce moment. Je me suis plu à Jérusalem.

BIDA.

II

EXCURSION EN TERRE-SAINTE.

1859. — Inédit.

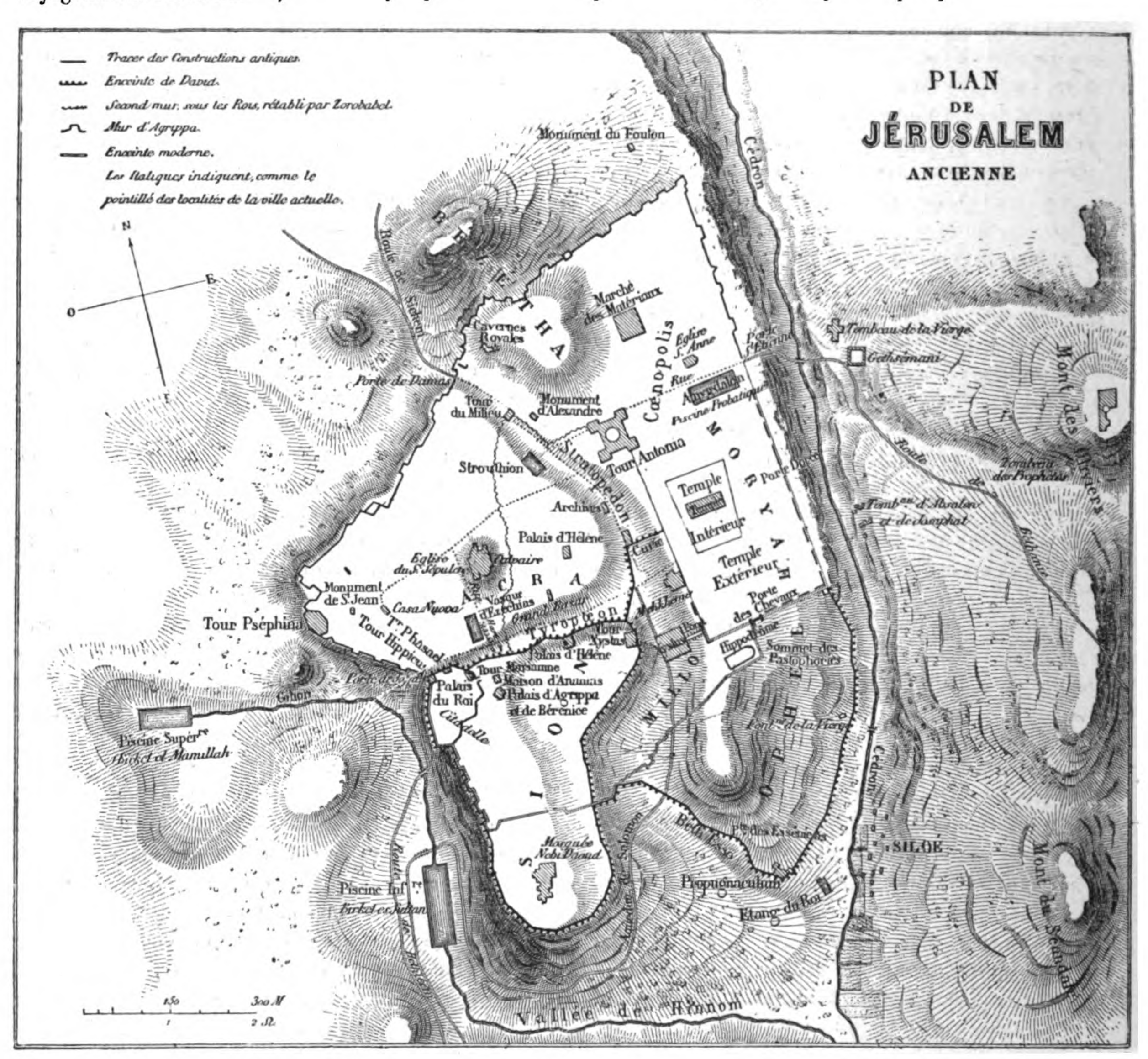
I

« Ad claras Asiæ volemus urbes
« Jam mens prætrepidans avet vagari. »
CATULLE.

Départ.

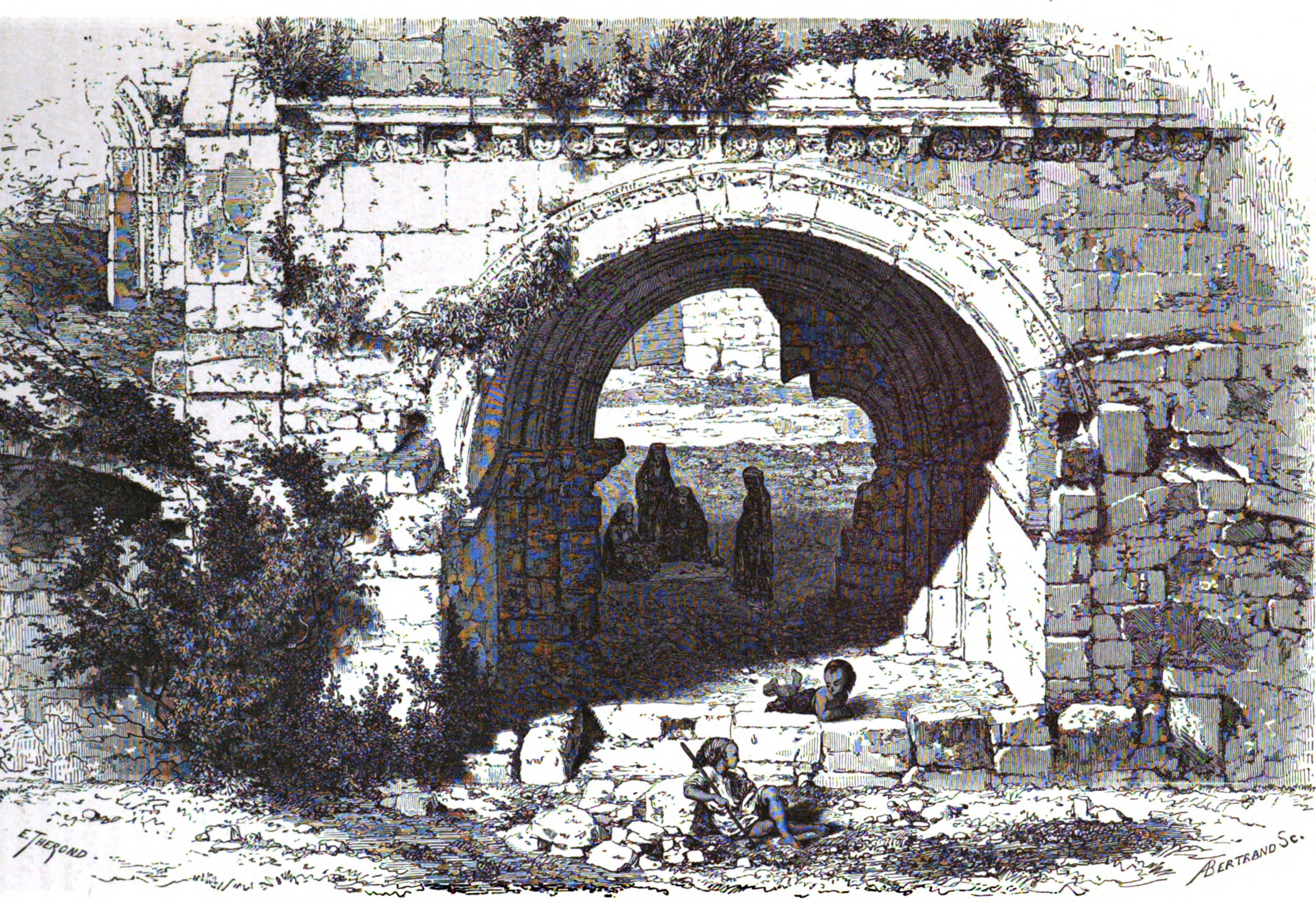
Le trop rapide séjour que font ordinairement les voyageurs en Terre-Sainte, ne suffit pas pour autoriser à porter une juste appréciation sur l'histoire, les mœurs, la topographie de ces contrées célèbres.

A mon retour d'un premier voyage, entrepris selon le programme traditionnel, lorsque je voulus coordonner mes notes, j'y remarquai de nombreuses lacunes; aussi, libre de mon temps, je résolus de partir de nouveau pour la Palestine, de m'y fixer quelques années et d'étudier pratiquement les mœurs, les traditions, les usages de ces peuples qui, jusqu'à présent étrangers au mouvement de la civilisation, ont conservé presque sans altération leur empreinte biblique.



C'est ainsi que, le 2 février 185..., je m'embarquai à Marseille sur le vapeur des Messageries Impériales *le Louqsor*. Poursuivi par mon idée fixe d'étudier la Palestine, je jetai à peine un coup d'œil sur Malte et sur Alexandrie; c'est seulement en quittant cette dernière ville que je commençai à me croire réellement parti pour l'Orient.

Le pont a changé d'aspect, nous avons embarqué des



Portail de Sainte-Marie la Grande, ancien couvent des Hospitaliers à Jérusalem.— Dessin de Thérond d'après une photographie (voy. la note p. 386.

gens de toute nation, de toute langue, de tout costume; et de la plupart des groupes qui se forment peu à peu et en tâtonnant, s'échappent le gargarisme rauque de l'Arabe, l'iotacisme efféminé des Grecs, le sifflement des juifs du Moghreb, l'éternument de l'Arménien, le bredouillement harmonieux du Turc. Avec le français, l'anglais, l'italien et un peu d'arabe, je me flattais d'être suffisamment polyglotte : j'oubliais que chaque révolution de la roue me rapprochait de la tour de Babel.

Vingt quatre heures passées à terre suffisent pour faire perdre l'*estomac marin;* quand on se rembarque, les premières heures de navigation sont peu agréables ; la tête souffre du mouvement écœurant du navire, et l'esprit a le mal de mer; on n'est bien, ou du moins supportablement, qu'au grand air et dans la position horizontale. Que faire en un vapeur à moins que l'on n'y songe? et je me mis à songer, à évoquer pour la centième fois dans ma pensée l'histoire du pays célèbre que je devais toucher le lendemain.

Je me représentai tout d'abord les marchands d'Égypte, la race de Chanaan (j'avais lu quelque part que Chanaan veut dire négociant), allant coloniser la terre syrienne où n'erraient que de faibles tribus sémitiques, des nomades suivis d'immenses troupeaux. Je les installai sur la côte et dans tous les cantons favorables à l'agriculture. Je vis se développer, par la captivité ou l'extermination des indigènes, les républiques dont les noms m'avaient frappé au milieu de mes longues lectures : les Aradiens ou émigrés, les Sidoniens ou pêcheurs, les Hémathéens ou potiers, proches voisins des Géréséens qui façonnent l'argile, les cavaliers Phéréséens, les guerriers Héthéens, les Cinéens armés de lances, les Jébuséens, le peuple des parcs à moutons. Toutes ces *nations*, que le lointain nous habitue à considérer comme puissantes et dont les noms ont plus de lettres peut-être qu'elles-mêmes n'avaient de villages, opérèrent dans ma tête alourdie par le tangage un défilé fantastique et interminable; j'essayai d'en faire le dénombrement, mais la ressemblance de toutes ces finales confondit ma mémoire, et les premiers conquérants de la Palestine furent, dans ma cervelle, comme ces dix ou douze soldats des jouets d'enfants qui, tournant autour d'un cylindre, forment une armée à défier l'énumération.

Puis, je me figurai Abraham roi, c'est-à-dire cheik d'une petite tribu de la race de Sem, le père des nomades, venant faire paître ses troupeaux au milieu des Chamites sédentaires qui occupaient le pays et relevaient de l'empire égyptien. Comme les Bédouins d'aujourd'hui, les Hébreux, tantôt par amour du pillage, tantôt pour venger quelque injure, guerroyaient sans cesse contre les villages voisins de leurs campements et inquiétaient les populations agricoles. A la suite d'un engagement plus grave (peut-être celui dans lequel fut exterminé Hémor, père de Sichem et ses Hévéens), le gouvernement d'Égypte se sera ému du ravage de ses colonies, et aura poussé les incorrigibles pillards dans la terre de Gessen pour les fixer à la glèbe. Ainsi s'expliquerait la captivité d'Égypte qui a laissé dans les souvenirs hébraïques une trace si profonde. C'est à peu près ce que nous entendons en Algérie par le *cantonnement* des Arabes. Plus tard Moïse, pendant son exil volontaire chez les pasteurs madianites, sentant se réveiller en lui les instincts de sa race, et, profitant de la science à laquelle les prêtres égyptiens l'avaient initié, aura voulu ressusciter la nationalité de sa tribu, en lui donnant pour base une religion exclusive, source d'institutions sociales qui l'empêcheraient à jamais de se fondre avec aucun autre peuple. Retrempés par un séjour de quarante ans dans le désert, les Hébreux alors revinrent occuper le pays d'où ils avaient été chassés, et y commencèrent par représailles une guerre d'extermination. Ils s'y fixèrent peu à peu; mais, pour ne pas oublier dans l'aisance et dans la tranquillité de leur condition nouvelle les traditions de la vie errante, ils mirent ces traditions sous la garde des idées religieuses et assignèrent une tente, un tabernacle pour demeure à leur Dieu. Les juges sont encore des cheiks bédouins; ce n'est qu'à David que commence l'existence du peuple hébreu comme nation habitant la Palestine. Dès lors, son histoire s'identifie tellement avec l'histoire de Jérusalem, que celle-ci la résume pour ainsi dire.

J'ai beaucoup voyagé dans ma vie, principalement dans des pays où les voitures, tout aussi bien que les chemins de fer, sont choses inconnues, et j'ai remarqué que le meilleur moyen de raccourcir les distances était de donner à son esprit un aliment nécessaire qui le tînt toujours en éveil et l'empêchât de calculer sans cesse ce qui reste à parcourir pour atteindre le but projeté. C'est ainsi qu'en résumant les premières époques de la Palestine, j'arrivai à Jaffa sans avoir trouvé le temps trop long.

II

Le voyageur qui visite un pays doit le prendre avec ses traditions, et c'est l'Évangile à la main que les chrétiens doivent parcourir la Terre-Sainte.
CHATEAUBRIAND.

Jaffa. — Plaine de Saaron. — Ramlé. — De Ramlé à Jérusalem.

Jaffa, l'ancienne Joppé, est une vilaine petite ville qui donne aux voyageurs novices une triste idée des cités orientales; ses rues montantes et tortueuses sont remplies d'immondices; son port, assez commerçant, est fort dangereux l'hiver pour les nombreux navires qui viennent y charger du grain. Mais que nous évoquions le passé, et notre intérêt sera éveillé. Il est fort difficile de préciser l'époque de la fondation de Jaffa; si l'on s'en rapporte à Pline, ce serait la plus ancienne ville du monde, *antiquior terrarum inundatione :* mais voici qui est plus certain, car la Bible nous l'apprend. Salomon, voulant construire le temple du Seigneur, s'adressa à Hiram, roi de Tyr, pour en obtenir des ouvriers et des matériaux; après être convenu des échanges, Hiram lui répondit : « Nous ferons couper, dans le Liban, tout le bois dont vous aurez besoin, et nous le mettrons sur des radeaux pour le conduire, par mer, à Joppé.... »

A l'époque des croisades, Jaffa joua encore un rôle, et

Gauthier de Brienne l'érigea en comtat. Je visitai avec soin une partie des murailles actuelles dont on attribue la construction aux Francs et même à saint Louis; je me fis également montrer l'hôpital où la peste frappa si cruellement les soldats de Bonaparte. C'est un vaste magasin sur le bord de la mer où sont entassées pêle-mêle des marchandises, mais n'ayant nullement le caractère moresque dont Gros a bien voulu le gratifier dans son célèbre tableau. A cette occasion, je déplorerai la fatale tendance qu'ont les peintres qui traitent un sujet biblique ou évangélique de donner toujours à leur paysage la couleur africaine et moresque, comme si l'artiste avait étudié les sites et les monuments de la Terre-Sainte à Constantinople ou au Maroc. Selon moi, M. Bida seul a complétement évité ces erreurs de palette, ces anachronismes de peinture; outre l'avantage résultant pour lui de son incomparable talent, il a vu et il a rendu ce qu'il a vu.

En Palestine, on reçoit l'hospitalité dans les couvents, auxquels il est d'usage, à cette occasion, d'offrir une aumône proportionnée à sa fortune. Cependant le pèlerin peut, pendant trois mois, visiter tous les lieux saints, résider dans les différents établissements des PP. Franciscains sans avoir à s'inquiéter autrement de lui-même, et sans qu'on lui réclame même l'obole du pauvre.

Après le déjeuner, j'envoyai chercher des chevaux; pendant qu'on les amenait, j'allai jeter un coup d'œil sur le petit établissement des sœurs de Saint-Joseph, situé à côté du couvent latin, où une centaine de petites filles reçoivent l'instruction gratuitement et apprennent à manier l'aiguille; puis je me mis en selle sans trop de regrets de quitter Jaffa.

Les jardins autour de la ville sont d'un aspect charmant; l'odeur qui s'exhalait de leurs bosquets d'orangers et de citronniers finirent par me jeter dans un vague extatique; je n'en fus tiré que par une apparition; celle d'un village bâti sur une petite éminence à gauche de la route. C'est Yazour; le petit monument, dont les neuf coupoles blanches se cachent au milieu d'un massif de sapins et de platanes, porte le nom de Aïn Dalab, fontaine des platanes. La tradition musulmane y place le tombeau du prophète Gad.

De tous côtés, la riche plaine de Saaron étale au soleil couchant ses épis dorés; je foule en ce moment l'ancienne terre des Philistins, ces ennemis acharnés du peuple hébreu. Encore à gauche, voici le village de Beit Dedjan, la maison de Dagon, puis à ma droite Sarfand où, selon le martyrologe romain, fut enterré le prophète Jonas. Il est juste de dire que l'on voit également à Mossoul le tombeau du *Voyant*.

Une demi-heure après, je me faisais arrêter devant la Tour des Quarante-Martyrs, ruines d'une église élevée par les Templiers en l'honneur de quarante soldats chrétiens martyrisés en Arménie, et bientôt j'entrais au couvent latin de Ramlé qui a été bâti, dit-on, sur l'emplacement de l'ancienne maison de Joseph d'Arimathie.

A ne considérer que l'espace couvert par ses maisons, Ramlé semble une ville considérable, et cependant ce n'est qu'un bourg de deux mille habitants environ.

Par faveur spéciale, et à titre d'ancienne connaissance, les pères de Terre-Sainte me donnèrent, pour passer la nuit, la chambre où logea Bonaparte, lors de son expédition de Syrie. Je me fis réveiller de bonne heure afin d'avoir le temps de gagner la montagne avant la trop grande ardeur du soleil.

Au sortir de Ramlé, la plaine continue encore pendant trois heures en s'ondulant cependant un peu. Quelques villages s'y élèvent de temps en temps : Berrié (le désert), Kébab, Emmoas, l'ancienne Nicopolis, Latroun, patrie du bon larron Dimas. Ici je me détournai un instant de la route pour aller examiner les traces d'un vieux château fort élevé par les croisés. L'endroit était bien choisi; ils dominaient ainsi l'entrée de la montagne et de la plaine.

A partir de Latroun, la route devient mauvaise, plus d'une fois les cailloux roulants font trébucher les pieds de mon cheval; je me vois donc approcher avec satisfaction d'un magnifique bouquet de chênes verts où je fais halte pour déjeuner : ombre, fraicheur, solitude, rien n'y manque, aussi j'y laissai passer les heures les plus chaudes de la journée.

Depuis l'entrée de la vallée, nous suivons l'itinéraire de l'arche qui, rendue par les Philistins, remonta à Keriat Yéharim pour être déposée dans la maison d'Abinadab. Ce Keriat Yéharim s'appelle aujourd'hui Elquarrié; il est la résidence du terrible Abou-Gosch, cheik turbulent qui, sous prétexte de garder la route, intercepte toute communication entre Jaffa et Jérusalem, lorsqu'il n'a pas obtenu du pacha les avantages qu'il réclame. A l'entrée de ce village, je visitai le vaisseau intact encore, mais fort dégradé, d'une belle église bâtie au temps des croisades, en l'honneur du prophète Jérémie. Une chose m'y frappa particulièrement : la porte, au lieu d'être à l'ouest, suivant l'usage, s'ouvre au nord.

Bientôt j'aperçus à ma droite un mamelon isolé; là était bâtie Modin, la patrie des Machabées; un peu plus loin, un autre mamelon surgit à l'orient; sur ses flancs s'appuient quelques tristes masures. Ce petit hameau s'appelle Kustoul. Nous sommes à soixante stades de la ville sainte, aussi s'accorde-t-on à dire qu'à cet endroit s'élevait autrefois la ville d'Emmaüs où Jésus, après sa résurrection, rompit le pain avec deux de ses disciples.

A partir de Kustoul, la route s'enfonce par une rapide descente dans une longue vallée courant de l'ouest à l'est; dans la partie la plus basse de cette vallée, elle longe un massif de ruines assez considérables, restes d'une église bâtie sur le lieu où David a tué Goliath. Nous approchons du but de notre voyage; encore une pénible ascension, et je découvre à l'horizon un pic isolé du nom de Nébi Samuel, puis une petite mosquée blanche sur le mont des Oliviers, enfin je franchis un dernier pli de terrain.... Jérusalem !

III

« Stantes erant pedes nostri in atriis tuis,
« Jerusalem »

Psaume CXXII.

Jérusalem. — Résumé de son histoire. — État actuel de la ville.

Quels ont été les fondateurs de Jérusalem? voici une question souvent posée, et résolue incomplétement selon moi. Tacite désigne Moïse; Strabon, les Solymes; deux opinions inadmissibles. L'historien Josèphe et les principales autorités de l'Église disent que le roi Melchisédech voulant opposer une digue aux Jébuséens, bâtit sur le mont Moriah une ville qu'il appela Salem, et qu'au moment où les Hébreux prirent la forteresse de Jébus, on réunit les deux noms *Jébus Salem*, d'où est venu le nom Jérusalem. Deux arguments s'opposent, je crois, à cette version; d'abord, la Genèse dit clairement plusieurs fois que Salem était une ville faisant partie du territoire de Sichem (Naplouse aujourd'hui), peu distante de Soccoth et de Béthel, qui sont bien plus au nord; en second lieu, il est contraire à tout principe étymologique de changer la labiale *b* en *r*, qui est une articulation d'une tout autre nature. J'imagine plutôt que les Jébuséens, peuple pasteur, ayant senti le besoin de mettre leurs troupeaux à l'abri, construisirent sur le mont Sion une citadelle autour de laquelle ils se groupèrent, et donnèrent à



Vue de Jérusalem prise de la piscine de Zacharie. — Dessin de Thérond, d'après une photographie.

la forteresse et à la ville le nom de Jébus, qui signifie *Parc à moutons.* David, après s'être emparé de cette forteresse, voulant compléter sa conquête en effaçant jusqu'au nom national de la ville conquise, l'aura appelée Yarouschalaïm, la *Possession de paix*, en mémoire de la fondation définitive du royaume hébreu.

Quelle que soit son origine, Jérusalem ne prit une certaine importance que lorsque David eut chassé les Jébuséens du mont Sion et en eut fait sa résidence. Salomon, son fils et son successeur, y éleva des monuments d'une grandeur et d'une magnificence rares; mais à la mort de ce roi, par suite de la division des tribus du peuple de Dieu, elle resta la capitale du seul royaume de Juda.

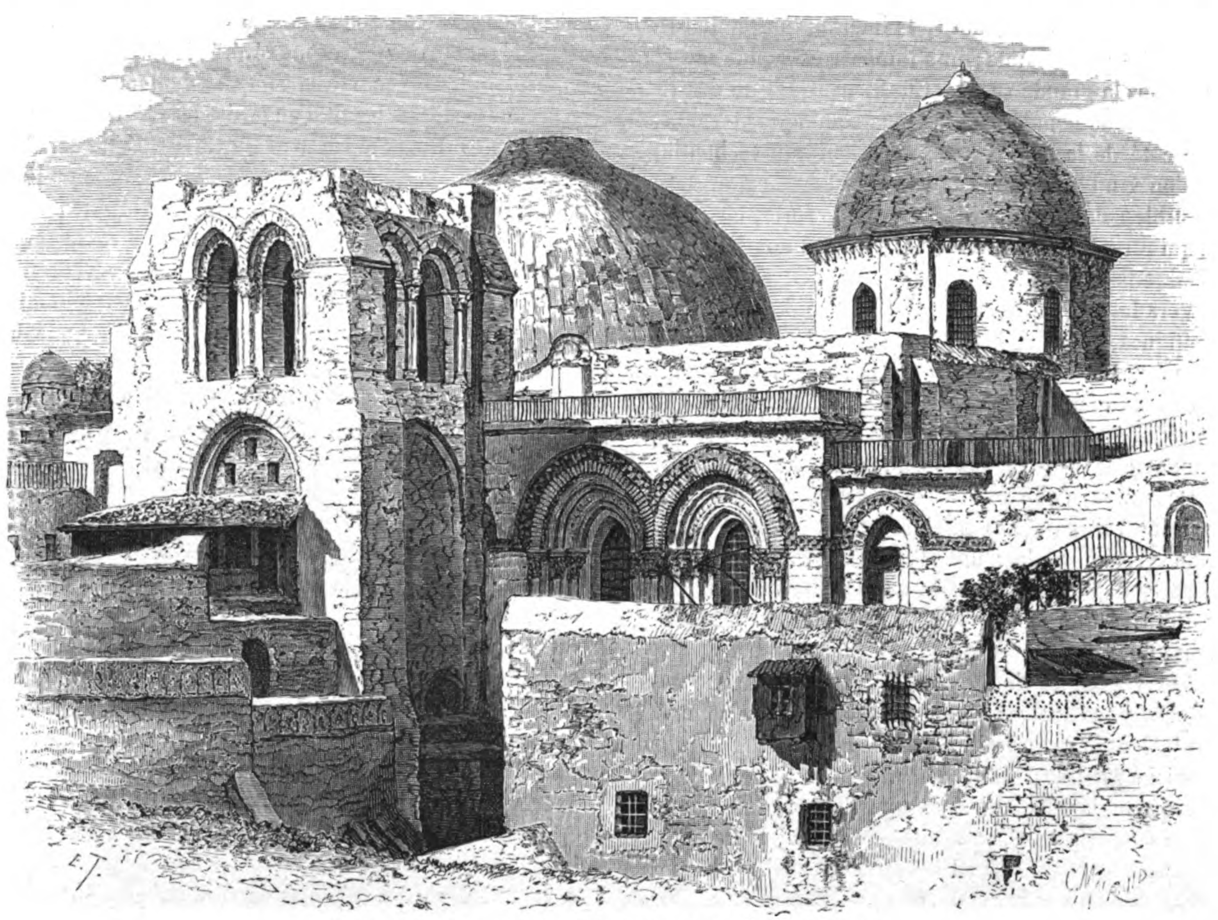
Pendant quatre siècles elle s'embellit encore et s'agrandit considérablement; cependant le culte des faux dieux remplaçant la loi de Moïse, vrai cachet de la nationalité hébraïque, la chute ne pouvait être loin. En vain, sous Ézéchias, Jérusalem résista aux armes de Sennachérib, elle devait être détruite peu de temps après par Nabuchodonosor. Il s'en empara trois fois et emmena en captivité une partie de ses habitants. Soixante-dix ans plus tard, Cyrus en permit le rétablissement, et le gouvernement théocratique remplaça le gouvernement monarchique; mais la puissance menaçante des Perses ayant appelé en Orient Alexandre le Grand, celui-ci dirigea sa marche à travers la Syrie et la Palestine, et reçut la sou-

mission del a ville. A la mort d'Alexandre, Jérusalem passa successivement deux fois des Lagides aux Séleucides, à qui elle appartint en dernier lieu, jusqu'à ce que leurs persécutions firent naître l'admirable dévouement de la famille Machabée, personnification de l'esprit national. Cette lignée de héros réussit à délivrer le pays et le gouverna avec gloire. Une querelle entre Hyrcan II et Aristobule II, qui se disputaient le trône, amena sous les murs de Jérusalem Pompée et l'armée romaine. A force d'intrigues, Hérode parvint à se faire autoriser par les vainqueurs à prendre le titre honorifique de roi.

C'est sous ce règne que se sont passés les événements qui rendent le nom de Jérusalem à jamais immortel, la vie et la mort du Christ, l'apparition d'une nouvelle religion destinée à transformer le monde romain en le moralisant.

Jérusalem fit ensuite partie pour un temps d'une des quatre tétrarchies qui remplacèrent après Hérode l'unité du gouvernement; mais les révoltes successives des Juifs amenèrent sa prise et sa destruction par Titus, à la suite d'un siége de sept mois, puis par Adrien, qui en chassa à jamais les Juifs, et lui donna le nom d'Œlia Capitolina qu'elle devait conserver jusqu'à Constantin, sous le règne duquel elle fut autorisée à reprendre son ancien nom.

On sait à travers quelles vicissitudes Jérusalem est tombée et dénifitivement restée au pouvoir des infidèles.



Le Saint-Sépulcre. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Aujourd'hui la ville sainte est le chef-lieu du Liva et la résidence du pacha de Palestine; elle relève pour le civil de l'eyalet de Syrie, comme pour le militaire de l'ordou d'Arabistan. Sa population, si l'on accepte les recensements des anciens, atteignait des chiffres incroyables; on ne peut guère l'évaluer, de nos jours, à plus de 18 à 20 000 habitants répartis de la manière suivante :

8000 juifs, 5000 musulmans, 3000 Grecs non unis, 1500 Latins, 1000 Arméniens schismatiques et 100 à 200 Syriens et Cophtes. Je ne mentionne pas les Maronites et les Grecs catholiques qui forment à peine une dizaine de familles.

Chacune de ces sectes a son organisation religieuse : les juifs ont un kakham-bachi et pleurent tous les vendredis sur les anciens murs de l'ancien temple, attendant toujours la venue du Messie (voy. p. 385).

Les musulmans se pavanent dans leur mosquée d'Omar, dont ils sont si jaloux, qu'ils y laissent difficilement entrer un giaour.

Les Grecs ont pour Jérusalem un patriarche spécial qui réside à Constantinople, et sont administrés par l'archevêque de Pétra et par le procureur du patriarche. Ils se consolent du reste de la perte de l'empire byzantin en achetant presque tous les terrains de la Terre-Sainte; si cela continue, ils pourront la revendiquer un jour en qualité de propriétaires fonciers.

IV

« Il gran sepolcro adora, e scioglie il voto. »
Jérusalem délivrée.

Mont Acrâ.

Jérusalem est bâtie sur quatre montagnes : Sion et Acrâ à l'ouest; au sud Moriah avec Ophel, qui en est pour ainsi dire la continuation, et Bézétha au nord.

Si j'avais à donner une description de Rome, la ville aux sept collines, je diviserais mes courses en sept chapitres, et de cette marche synthétique résulterait une exposition plus claire et plus précise. Je vais faire pour Jérusalem ce que j'aurais fait pour la métropole du monde catholique, et je commencerai par le mont Acrâ.

Je pars de Casa Nuova, la maison hospitalière des pères de Terre-Sainte; une rampe très-rapide me conduit dans la grande rue des Chrétiens. C'est un des quartiers les plus populeux et les plus commerçants: de chaque côté de la rue s'ouvrent de nombreuses boutiques où l'on vend pêle-mêle des chapelets, des armes, des comestibles, de la quincaillerie de toute sorte, en un mot, ce qui est nécessaire à la vie indigène et aux besoins des nombreux pèlerins.

Vers le milieu de cette rue, j'entre dans une de ces boutiques, véritable kaléïdoscope marchand; le propriétaire veut bien me permettre de monter sur son comptoir pour examiner la piscine d'Ézéchias. Ce vaste bassin, dont l'antiquité est incontestable, quoique je n'en fasse pas remonter la construction jusqu'au roi de Juda dont il porte le nom, s'alimente des eaux de pluie descendant des maisons voisines. Les piscines et les citernes sont une grande ressource dans une ville dépourvue d'eaux vives.

En quelques pas, j'arrive sur le parvis de l'église de la Résurrection, généralement appelée, par extension, église du Saint-Sépulcre.

Les voyageurs du moyen âge, et principalement Arculphe, nous ont laissé une description de ce saint édifice[1], dont la comparaison avec leurs textes est aujourd'hui impossible; il fut détruit par le calife Hakem et brûlé par les Persans. Ce que l'on en voit actuellement remonte à l'époque des croisades et présente un caractère byzantin ogival assez remarquable. De nombreux couvents sont venus se grouper tout alentour de cette église; ils lui ôteraient sa régularité si le désir de réunir dans son enceinte le plus de sanctuaires possibles n'en avait déjà fait sacrifier l'harmonie.

En entrant, j'aperçois tout d'abord, près de la porte, quatre musulmans accroupis sur une estrade recouverte d'un tapis; ce sont les gardiens des sanctuaires. Souvent les auteurs, poussés par leurs regrets de voir le saint tombeau entre les mains des infidèles, ont accusé la conduite de ces *mutewelli;* je dois à la justice d'affirmer que chaque fois que j'ai visité cette église j'ai toujours trouvé leur tenue fort convenable, et pendant toutes les fêtes de Pâques, auxquelles j'ai assisté, ils ont maintenu l'ordre avec un calme, une décence, qui auraient dû servir d'exemple à certains pèlerins.

Devant moi une grande pierre en marbre rosé couvre le sol; on l'appelle *pierre de l'onction;* là fut embaumé Notre-Seigneur. Je monte au Calvaire par un escalier de dix-huit degrés. Sur cette plate forme, de quinze mètres carrés, on a élevé deux riches autels. En suivant le couloir, à main droite, je trouve un escalier par lequel je descends dans l'église souterraine de l'*Invention de la Croix;* de magnifiques colonnes en supportent les voûtes. Derrière le chœur des Grecs sont de nombreuses chapelles commémoratives; voici l'endroit où les vêtements de Notre-Seigneur furent partagés au peuple, celui où se retira le soldat Longin après l'avoir frappé de sa lance. Je suis de nouveau sous l'abside centrale; au milieu se dresse le sanctuaire entre tous révéré, le Saint-Tombeau. L'édicule qui le recouvre se compose de deux chambres; la première où se tenait l'ange de la résurrection; la seconde où fut déposé le corps du Christ. Cette dernière pièce est entièrement couverte de marbre; une table de marbre s'étend également sur le sépulcre et sert d'autel aux nombreux religieux qui viennent y dire la sainte messe. J'aurais préféré la caverne dans sa sévère simplicité; la roche nue, le tombeau béant porteraient mille fois plus à la méditation que ces ornements mondains dont elle est ornée.

Ici est la chapelle rappelant l'apparition de Jésus à Marie Madeleine, après sa résurrection; là, les tombeaux de Nicodème et de Joseph d'Arimathie; plus au centre, l'*ombilic du monde.* D'après le sieur d'Aramont, voyageur du seizième siècle, « Jésus, ayant fait un petit pertuis de son doigt, aurait dit : Voyez-ci le milieu du monde, et de cela en lairray la dispute à messieurs les théologiens. »

Avant de quitter l'église, j'entre dans la chapelle qui est en face de la pierre de l'onction; elle renferme, assure-t-on, la tête d'Adam. Deux bancs de pierre placés de chaque côté de l'entrée remplacent les tombeaux de Godefroy de Bouillon et de Baudouin, disparus pendant l'incendie de 1808.

En sortant définitivement de l'église de la Résurrection, je jetai encore un coup d'œil sur sa belle porte à feuillures, et sur les colonnes en vert antique qui la soutiennent, puis, je visitai le petit couvent cophte qui lui est contigu. Un moine au teint jaune et bistré, vêtu d'une simple robe de cotonnade bleue, vint m'ouvrir, et, sur ma demande, me conduisit à la citerne de Sainte-Hélène. Les eaux étaient hautes; j'eus le regret d'examiner de loin seulement les élégantes colonnettes qui en supportent la voûte.

Je m'en dédommageai en parcourant les ruines du couvent des Hospitaliers, situé dans la première ruelle à gauche. Le portail et une petite chapelle restent seuls debout, mais ils méritent l'attention que je leur prêtai. Les Grecs schismatiques se sont déjà rendus adjudicataires des anciens jardins du couvent; à force de temps, de patience et d'argent, ils espèrent, toujours en leur même qualité d'accapareurs, obtenir encore du gouver-

1. Voy. la relation d'*Arculfe* dans le tome II des *Voyageurs anciens et modernes.*

nement la cession de ces ruines, qui ont une grande importance, vu leur proximité du Saint-Sépulcre.

Je continue à descendre la pente du mont Acrâ, je traverse de longs bazars voûtés, où quelques chaudronniers et quelques tanneurs se livrent seuls à l'exercice de leurs professions. Une colonne en calcaire gris s'appuie à ma gauche sur le mur du consulat de France; c'est le dernier débris de la porte judiciaire où fut affichée la condamnation à mort de Jésus de Nazareth; un peu plus haut, une autre colonne marque l'endroit où se tenaient les femmes de Jérusalem lorsque le Christ leur dit : Filles de Sion, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes.

J'entre maintenant dans l'ancien tracé de la voie Douloureuse; la configuration du terrain ne peut laisser aucun doute à cet égard. Quant à dire que l'on ne peut contester l'emplacement des stations, je n'oserais l'affirmer. Les évangélistes se sont abstenus de s'étendre en détail sur les dernières heures de la vie du Christ; les documents authentiques manquent presque complétement; ce que l'on peut en savoir, tout de tradition, a sans doute été recueilli par les premiers pèlerins; mais, avec le temps, les agrandissements de la ville effacèrent ces traces du souvenir, et aujourd'hui l'on en est réduit aux suppositions.

Avant de donner le signal de la retraite, il me restait à voir les ruines appelées hôpital de Sainte-Hélène, par les chrétiens, Tekkié de Kasseki Sultane par les musulmans. Je me figurais un bâtiment de la belle époque byzantine; quel fut mon étonnement lorsque je me trouvai devant une construction moresque. Je ne suis nullement systématique en fait d'architecture, aussi, le premier mouvement de surprise passé, je rendis justice à l'élégance de ces trois immenses portes, à l'heureux agencement de leurs cintres trifoliés, et à la richesse de leurs stalactites. Cet hôpital, actuellement en ruines, est l'œuvre de la sultane Roxelane, qui aura peut-être choisi avec intention, pour sa fondation pieuse, un endroit déjà consacré dans la mémoire du peuple par une antique reconnaissance.

V

« Jerusalem.... leva in circuitu oculos
« tuos, et vide; omnes isti congregati sunt,
« venerunt tibi : filii tui de longe venient....
« laudem Domino annuntiantes. »
ISAIE, LX, 4 et 6.

Mont Sion.

Le mont Sion fut le berceau de la nationalité juive, mais on n'y retrouve plus trace des constructions davidiennes. Le château fort, situé près de la porte de Jaffa, est improprement appelé *tour de David;* les gros blocs de maçonnerie qui lui servent de soubassement ont appartenu à la tour Mariame.

De l'autre côté de la place, une belle église d'un style simple et sévère attire mon attention; elle est de date récente, et fut construite par les protestants qui travaillent, mais en vain, à convertir la nation juive; non qu'ils n'obtiennent pas de temps en temps un résultat apparent; beaucoup de juifs au contraire s'adressent à eux, écoutent patiemment leurs leçons, reçoivent le prix attaché à leur conversion; mais une fois l'argent dépensé, ils retournent à la loi de Moïse, plus fervents que jamais, quittes à se convertir de nouveau à l'Évangile, et au même prix. J'ai connu à Jérusalem un juif qui avait changé sept fois de religion.

Dans une ruelle voisine, je remarque un reste de vieux mur; il a dû appartenir à la prison où fut enfermé saint Pierre; en effet, voilà bien la rue unique que suivit l'apôtre, guidé par l'ange, pour arriver chez Marie, mère de Jean, surnommé Marc. Ce petit couvent syrien à ma droite est bâti sur l'emplacement de la maison de la sainte femme.

Un des plus beaux établissements de Jérusalem est le patriarcat arménien; les abords comme l'intérieur en sont d'une propreté, hélas! trop rare. Le patriarche me reçut avec une aménité parfaite, me questionnant longuement sur les nouvelles européennes; il affecta une grande sympathie pour la France, mais il me fut facile de comprendre que ses regards étaient tournés vers la Russie. Après les scherbets, le café et la pipe d'usage, il me donna un *chammas* pour me faire visiter le couvent et l'église de Saint-Jacques. C'est ici où, d'après la tradition, saint Jacques le Majeur eut la tête coupée. On a déployé à l'intérieur de cette église tout le luxe oriental; les portes sont recouvertes de nacre et d'ivoire, et des ornements de cuivre ciselé leur donnent un éclat et un cachet particuliers. L'or et les pierres précieuses y sont prodigués; une vierge entre autres porte sur sa tête une couronne de diamants et de saphirs énormes et de la plus belle eau. Je restai longtemps à examiner toutes ces merveilles; j'en ressentais encore l'éblouissement lorsque je me trouvai devant les murailles de Jérusalem.

Sous les rois de Juda, le mont Sion tout entier était renfermé dans l'enceinte de la ville; la partie sud de la montagne en a été exclue, par une erreur difficile à expliquer, seulement à l'époque du sultan Sélim, qui a fait reconstruire les murailles. Je franchis donc la porte de Sion (Nebi Daoud); le petit couvent à ma droite remplace le palais du grand prêtre Caïphe. Devant moi s'élève, au milieu des pierres tumulaires, un vaste bâtiment carré appartenant à des derviches depuis le seizième siècle; il renferme, dit-on, le tombeau de David, mais, comme il n'est visible qu'aux yeux de la foi, j'ai dû m'en rapporter à ce qui me fut dit. La tradition y place également la sainte Cène, la descente du Saint-Esprit sur les apôtres et la réunion des disciples pour rédiger la profession de foi de la doctrine nouvelle.

En rentrant en ville, je traverse des monceaux de décombres s'élevant, en quelques endroits, plus haut que les remparts. Ce quartier est encore plus abandonné, si c'est possible, que les autres; les cactus, les mauvaises herbes y ont élu domicile; de misérables cabanes se dressent au milieu des immondices et servent de refuge à toute une colonie de lépreux. Le spectacle de cette misère humaine est navrante, aussi je hâte le pas en descendant le flanc rapide du mont Sion qui regarde l'orient.

Comme j'essaye d'entrer dans la grande synagogue, un

vieillard que je crois reconnaître se présente à moi. Bien des fois j'ai vu son portrait dans les médaillons qui ornent les éditions stéréotypes : longue robe de chambre d'un noir assez douteux, barbe blanche qui descend jusqu'au milieu de la poitrine, bonnet noir entouré d'une auréole fauve. Est-ce Gutenberg, Faust ou Schœffer? C'est simplement le second rabbin des siknadjes ou askenazim. Il s'excuse de son mieux de ne pouvoir me laisser visiter le temple, actuellement en réparation. Au moment où je me retire survient un jeune homme pâle, maigre, aux tempes garnies de longues mèches de cheveux d'étoupe, au bonnet fourré non moins gras mais infiniment plus pelé que celui du rabbin, c'est son fils. Celui-ci me propose de m'accompagner jusqu'à leur quartier. J'accepte l'offre, comptant mettre à profit sa société pour obtenir quelques renseignements sur la communauté israélite de Jérusalem.

Les juifs qui habitent la ville sainte sont safardim ou askenazim; les premiers suivent le rite méridional, les autres, originaires de la Russie, de la Pologne ou de la Gallicie, se subdivisent en haschidim (esséniens) et en pérouschim (pharisiens). Ils admettent tous le Talmud; d'accord sur le dogme en général, ils ne se séparent guère que par le rituel. Leur administration temporelle est complétement distincte, et les nombreuses aumônes qui leur arrivent d'Europe sont versées dans des caisses spéciales. A ce propos, une remarque : Jérusalem ne vit que de charité; de même que la Rome impériale se gorgeait des dépouilles du monde ancien, la ville sainte ne subsiste que des aumônes du monde religieux. Toutes les croyances y envoient leur offrande; pour toutes, c'est un sanctuaire révéré. Déjà du reste, au temps de saint Paul, les revenus *des saints* de la ville sainte consistaient en collectes pieuses ramassées de toutes parts.


Porte de Damas, à Jerusalem. — Dessin de Therond d'après une photographie.

Je reviens à mon sujet. Dans toute opération de commerce, dans toutes les nécessités de la vie, on retrouve un juif, l'industrie juive, avec son activité, avec son patelinage, avec ses ruses. Le voyageur a-t-il besoin de renouveler sa chaussure, un juif se présente; veut-il faire blanchir son linge, qu'il s'adresse à un juif; a-t-il à tirer de l'argent d'Europe, les banquiers de Jérusalem sont des juifs. Malgré tout, ils sont l'objet de la haine et du mépris général, mais aux insultes, aux mauvais traitements, ils opposent une résignation inaltérable, puisant leur force dans leur admirable dévouement à la foi de leurs pères.

X.

(La suite à la prochaine livraison.)





Le champ du sang (voy. p. 407). — Dessin de Lancelot d'après une photographie [1].

VOYAGES EN PALESTINE.

II

EXCURSION EN TERRE-SAINTE [2].

1859. — Inédit.

VI

« Si oblitus uero tui, Jerusalem! oblivioni
« detur dextera mea. »
Psaume CXXXVII, 5.

Moryah. — Visite à la mosquée d'Omar.

Le mont Moryah, aplani par David pour la construction du temple de Dieu, ne présente qu'une élévation insignifiante.

Le nom de Moryah est fort ancien; Dieu, on le prétend, désignait cette montagne lorsqu'il dit à Abraham : « Prends maintenant ton fils, ton unique, celui que tu aimes, Isaac, et va-t'en *au pays de Moryah* (*dans la terre de vision*) pour l'offrir en holocauste sur une des montagnes que je te dirai. » Et Abraham ayant, par son obéissance, mérité la clémence divine, Dieu ajouta : « Appelle ce lieu : le Seigneur voit. » Quelques personnes donnent une grande extension à ces paroles, et croient y trouver une intuition mystérieusement prophétique du grand sacrifice qui devait, dans cette ville prédestinée, réconcilier Dieu et l'humanité.

La mosquée d'Omar est certes de tous les monuments du mont Moryah le plus curieux à visiter, et

1. Voy. la note de la page 386.
2. Suite et fin. — Voy. page 392.

dans tous ses détails. Cette satisfaction ne me fut pas donnée[1].....

« Après la ruine de Jérusalem par Titus, le temple de Salomon ne fut pas relevé, malgré la ferveur de l'impératrice Hélène, malgré les ordres de l'empereur Julien; mais dès que le calife Omar se fut emparé de la ville sainte, sa première pensée fut de retrouver la pierre sur laquelle Israïl Ullah (l'homme nocturne de Dieu), le prophète Jacob, avait la tête appuyée lorsqu'il eut sa vision. Par son ordre, on dégagea cette pierre des immondices qui la couvraient, et il fit bâtir à côté une mosquée qu'il appela en son honneur Es Sakhra (la pierre). De ce moment, cette mosquée fut un sanctuaire très-révéré des musulmans; mais sa plus belle période de splendeur date du jour où Abdul Melik Ier, par haine des antikhalifes, défendit le pèlerinage de la Mecque et remplaça la Kaaba par le temple de Jérusalem ; alors, elle reçut des agrandissements considérables : la pierre sacrée fut renfermée dans son enceinte, son dôme fut couvert de lames de cuivre doré, ses murs furent revêtus de marbre et d'arabesques d'or. Convertie en église par les croisés, si elle fut, peu de temps après sa consécration par le légat du pape Innocent II, rendue au culte de l'islam, c'est que les armes victorieuses de Saladin (Salah Eyddin) lui avaient ouvert les portes de Jérusalem. On raconte que ce prince fit laver entièrement la mosquée avec de l'eau de rose afin de lui enlever toute trace des souillures chrétiennes.

« Aujourd'hui encore, après Médine et la Mecque, Jérusalem est la ville la plus sainte pour tout croyant, et chaque année de nombreux hadji (pèlerins) viennent à Es Sakhra prier Mohammed d'intercéder pour eux auprès de l'Eternel.

« L'imagination poétique des Orientaux a confié la garde de cette mosquée à soixante-dix mille anges qui, pour moi, se sont personnifiés en deux cents nègres nourris, logés et entretenus aux frais du Wakouf. Leurs maisons, situées autour de l'esplanade, lui ôtent beaucoup de son caractère. Pénétrons donc tout de suite sur le parvis. Douze portiques à colonnes, encore existants, devaient jadis y donner entrée, mais on n'y monte plus maintenant que de quatre côtés par un escalier de marbre ayant huit degrés.

« Au milieu de ce parvis s'élève la mosquée, vaste bâtiment octogone, dont chaque pan a vingt mètres de face et est percé de sept fenêtres ogivales; il est entouré d'un attique au centre duquel se trouve un dôme soutenu par quatre contre-forts; entre chaque contre-fort, on remarque quatre fenêtres cintrées; le tout est couronné d'une coupole ovoïde recouverte de lames de plomb, et se terminant par un croissant supporté par une flèche. L'ensemble du monument est d'un aspect saisissant, surtout lorsque les rayons du soleil viennent se jouer sur les mosaïques en faïence de couleur dont les murs sont ornés jusqu'à l'appui des croisées inférieures. Aux quatre points cardinaux, existe une porte; celle du nord s'appelle Bab el Djinné; celle de l'est Bab Daoud ; au sud est Bab el Kiblé; à l'ouest Bab el Garb.

« Avant d'entrer par la porte de l'est ou de David, nous avons à notre gauche un élégant pavillon à jour, soutenu à l'extérieur par onze colonnes de marbre et à l'intérieur par six. C'est le Meckhémé du Khalifet Ullah, l'endroit où David, le vicaire de Dieu, rendait la justice. Sa tâche était alors facile, puisqu'il lui suffisait de faire prêter serment aux parties, la main tendue vers une longue chaîne qui descendait du ciel *ad hoc*, et perdait un de ses anneaux à chaque parjure....

« Tout d'abord, lorsque l'on entre dans la mosquée, on a de la peine à distinguer les objets; le jour pénètre difficilement à travers les vitraux de couleur emplâtrés à la manière arabe, pour les assujettir aux châssis; peu à peu cependant les yeux se font à cette demi-obscurité et sont frappés de la riche simplicité de ce sanctuaire. Le sol, comme les murs, est revêtu de marbre gris ou blanc; vingt-huit colonnes d'un marbre brun forment une nef concentrique, un second rang de seize colonnes soutient le dôme, couvert d'arabesques dorées. Immédiatement au-dessous de ce dôme se trouve la roche sacrée[1] qui est isolée du reste de la mosquée par une balustrade en bois d'un travail remarquable. Elle est en outre abritée par un *Khymé* en satin rouge qui rappelle la *tente* donnée en cadeau par Dieu à Adam, lorsqu'après cent ans de séparation, notre premier père eut retrouvé Ève sur une montagne près de la Mecque.

« Ce rocher n'est pas seulement recommandable par le souvenir de Jacob, il porte encore l'empreinte qu'y laissa le pied du prophète Énoch surnommé Idriss (le studieux) au moment de son ascension au ciel. Près du pied d'Énoch, on nous montre cinq autres trous qui sont l'œuvre de l'archange Gabriel. Lorsque Mohammed s'enleva au ciel sur *El Boraq*, notre rocher voulut le suivre ; alors le ministre de l'Éternel l'arrêta de la main, et ses doigts y sont restés gravés.

« Finissons-en de suite avec les traditions qui se rapportent à ce rocher. Suspendu dans l'espace, il ne s'appuie que sur un palmier invisible, qui est lui-même soutenu par les mères des deux grands prophètes Jésus et Mohammed. Ces deux bienheureuses restent éternellement assises près de la source universelle et s'occupent à tisser des vêtements pour les justes qui auront traversé le Sirath sans trébucher. Cette fable a sans doute un sens allégorique, mais je n'ai pu le pénétrer; je la donne telle qu'elle est, me bornant à rectifier ce qui est relatif à la suspension aérienne. Cette roche fait partie du sol même, elle y est encore adhérente du côté occidental, et la couche de plâtre dont est recouvert le point de jonction, dans la crainte que le support invisible ne vienne à manquer, sert aussi à maintenir dans leur erreur les Croyants trop crédules.

« La tradition juive fait de ce rocher le support de l'arche d'alliance; après la captivité et la perte de l'arche,

1. Pour combler la lacune involontairement laissée par l'auteur, nous intercalons ici une visite à la mosquée d'Omar, extraite de l'ouvrage publié récemment par M. Gérardy Saintine, sous ce titre : *Trois ans en Judée* (Hachette). M. Gérardy Saintine a dû la faveur d'étudier à loisir cette célèbre mosquée à la bienveillance du gouverneur Kiamil-Pacha.

1. 19 mètres de long sur 14 de large.

le rocher seul serait resté dans le sanctuaire du temple, masqué aux yeux des fidèles par un velarium derrière lequel le grand prêtre avait seul le droit de pénétrer pour y prononcer le saint nom de Dieu.

« Un escalier de huit degrés conduit dans la chambre inférieure, qui a pour plafond la roche sacrée. On appelle cette arête de la pierre faisant saillie au-dessus de l'escalier « la Langue, » en souvenir des paroles de politesse qu'elle échangea avec Omar. Celui-ci étant parvenu à retrouver l'oreiller de Jacob, s'écria dans sa joie : *Es selam aleik* (le salut sur toi), et la pierre lui répondit aussitôt : *Aleik esselam* (sur toi le salut). Tout autour de cette chambre, qui est à peu près circulaire, sont les *Mihrab* ou lieux de prières d'Abraham, de David, de Salomon et de Khader : car tous les prophètes, depuis le commencement du monde, ont récité ici leur namaz. Comment Mohammed, le prophète des prophètes, ainsi que l'a constaté l'arrêt de Dieu, daté de cinquante mille ans avant la création, arrêt qu'il portait écrit avec des lettres de feu sur ses épaules, ne serait-il pas venu, lui aussi, proclamer à cet endroit la gloire de l'Éternel! En une nuit la jument El Boraq l'amena de la Mecque, et sa ferveur fut si grande, qu'il laissa sur la muraille l'empreinte de son turban, empreinte que l'on montre encore aujourd'hui.

« Remontons dans le temple et faisons le tour de la galerie, en commençant par le côté nord. La grande chaire, que nous apercevons la première est un *minnber* réservé spécialement au *khoutbé*, espèce de prône que le *khatib* récite le vendredi, avant de commencer le namaz solennel; sur un pupitre en bois est placé un fort beau koran ayant un mètre environ de long, qui aurait appartenu, dit-on, au calife Omar. Nous remarquons encore pendus au mur le bouclier de Hamzé, le compagnon du prophète, le sandjak (drapeau) d'Omar et la masse d'armes de David; plus loin, une pierre, de forme extraordinaire attire l'attention; c'est la selle d'el Boraq, la jument de l'archange Gabriel.

« Devant la porte de Djinné se trouve une belle plaque de jaspe vert encastrée jadis dans le sol à l'aide de dix-huit clous dorés; aujourd'hui elle ne tient plus que grâce à trois mauvaises pointes de fer, dues encore à la générosité des mutewelli. Pour cacher leurs abus, ceux ci font accroire au peuple que le mauvais esprit, voulant traverser la porte du paradis (Djinné) fut tenté par la vue de l'or et commença à voler les clous, mais que, surpris par les anges gardiens, il fut battu et à jamais chassé de ce glorieux séjour. D'autres disent au contraire que ces clous ayant été placés par Mahomet pour indiquer le nombre d'années que doit durer le monde, un clou disparaît à la fin de chaque siècle, et va consolider le trône d'Allah. N'ayons donc aucune crainte de la prochaine fin du monde; malgré les comètes prédites par les astronomes allemands, de par les mutewelli, nous savons que trois siècles doivent encore s'écouler jusqu'au jugement dernier. Alors Issrafil, le gardien de la trompette céleste (Borou) fera entendre une première fois le chant de la mort universelle; la seconde fois, quarante ans plus tard, celui de la résurrection générale. Le Mekhémé divin ouvrira en ce moment ses séances : chaque homme apportera le registre où. sont inscrites journellement ses bonnes comme ses mauvaises actions et le déposera dans les plateaux de la balance (Vezn) déjà suspendue entre les deux portiques, au sud de la mosquée, mais que les yeux humains ne voient pas encore; puis, après l'épreuve du pont Sirath, les élus revêtiront une forme jeune et belle pour jouir de la félicité éternelle; au contraire les réprouvés, hideux et difformes, seront livrés aux anges noirs, ministres des supplices infernaux.

« Sortons de la mosquée par la porte du Paradis, Bab el Djinné, et longeons-en les murs extérieurs en prenant à notre gauche. Devant nous, sur le parvis, s'élèvent deux Kiblet dont les coupoles sont soutenues par des colonnes de marbre blanc : le plus petit et le plus rapproché porte le nom de la fille du prophète, de Fathmah, dont les descendants régnèrent en Égypte et en Mauritanie sous la désignation générique de Fathimites; l'autre s'appelle *Kiblet el Miradj* ou de l'ascension de Mohammed. Non loin de là, sur le mur extérieur à l'ouest, on montre l'endroit où fut attachée El Boraq pendant la prière que fit le père des Croyants avant de s'enlever au ciel.

« Vers la porte sud, un peu avant Bab el Kiblé, s'appuie sur le mur une belle et grande chaire en marbre blanc et noir. Jetons-y un coup d'œil, et prenons le chemin qui va nous conduire à la seconde mosquée, à El Aqsa, en passant près du bassin des ablutions, alimenté sans cesse par les vasques de Salomon et par la fontaine scellée dont les eaux y arrivent au moyen d'un aqueduc en fort mauvais état.

« La forme de la mosquée d'El Aqsa indiquerait qu'elle fut d'abord construite pour le culte chrétien, même en l'absence de la tradition qui la fait élever par les ordres de Justinien, en l'honneur de la vierge Marie consacrée, dès son enfance, au Seigneur. Elle peut se diviser en deux parties : l'église supérieure, et l'église inférieure; nous allons commencer notre visite par cette dernière, puisque l'escalier qui y descend se présente d'abord à nous.

« Ce vaste souterrain, de 62 mètres de long sur 13 de large, a un sol fort inégal, et, à son dernier tiers, considérablement surbaissé; on n'y arrive que par un escalier de neuf marches. Une rangée de sept pilastres et de quatre colonnes sépare dans sa largeur l'église souterraine formant pour ainsi dire deux nefs; d'ailleurs on n'aperçoit plus aucune trace de chapelle, et si ce n'était les quatre colonnes monolithes surmontées d'un chapiteau taillé en feuille de lotus que le cheik de Haram Cherif affirme avoir appartenu à une bâtisse salomonienne, on pourrait à juste titre regretter la peine que l'on s'est donnée pour la visiter.

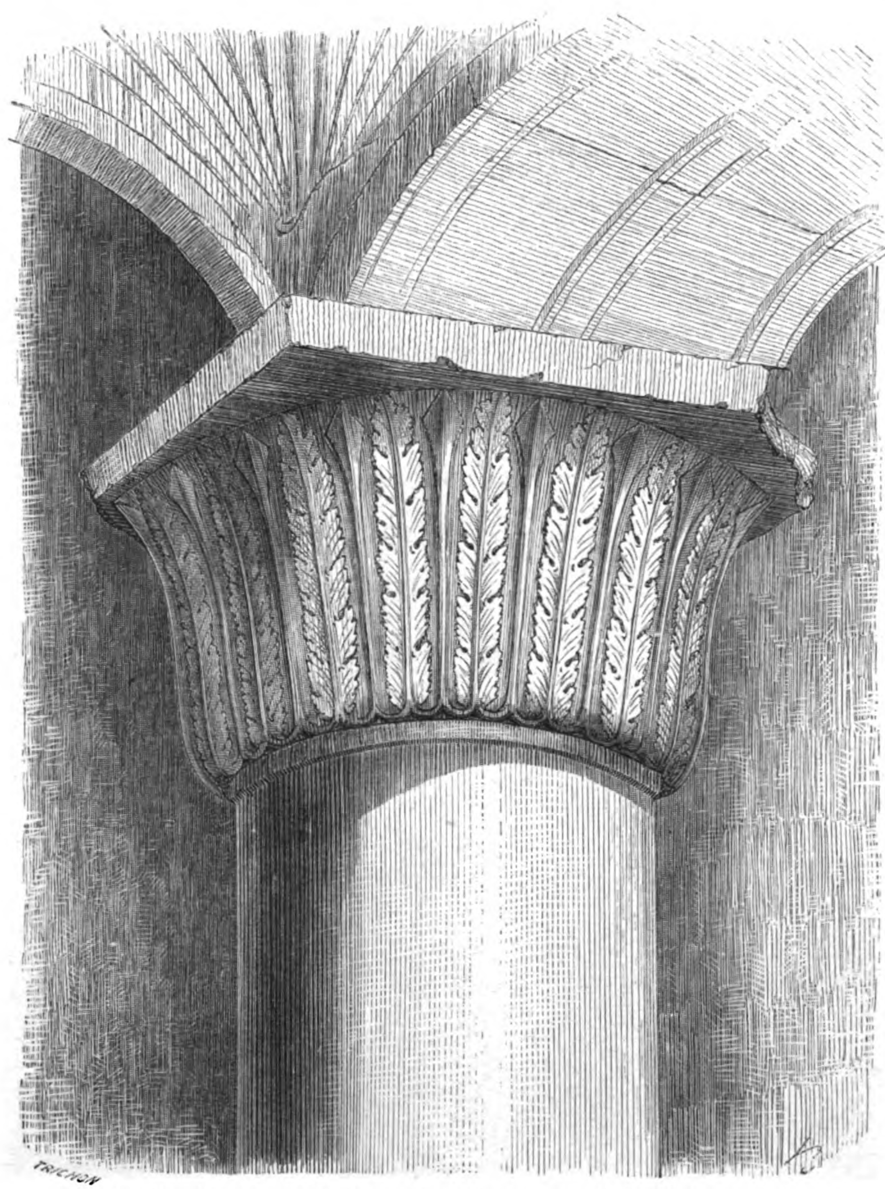
« De retour devant El Aqsa, admirons d'abord le porche qui règne tout le long de la façade de cette splendide basilique, soutenant sur de légers faisceaux de colonnettes accouplées les ogives gracieuses qui en sup-



La mosquée d'Omar, à Jérusalem. — Dessin de Lancelot d'après une photographie.

portent l'entablement. A l'abri de cette construction grandiose, dorment les fils d'Aaron dont le sépulcre est protégé par un cercle de fer. Nadab et Abion, Éléazar et Ithamar ont été ensevelis dans cet endroit avec les riches habits dont ils se couvraient pour vaquer au service du sanctuaire. Quand les infidèles s'emparèrent de la ville sainte, des hommes cupides voulurent violer leur tombeau et le dépouiller de son précieux dépôt; mais ils ne purent jamais parvenir à soulever la plaque de métal retenue en sa place par une force divine, et les impies furent frappés d'une mort subite en punition de leur mauvais dessein.

« La vaste mosquée, église byzantine dont la nef principale est flanquée à droite et à gauche de trois nefs secondaires, est une vraie forêt de colonnes surmontées, en guise de feuillages, d'une légère charpente de cèdre

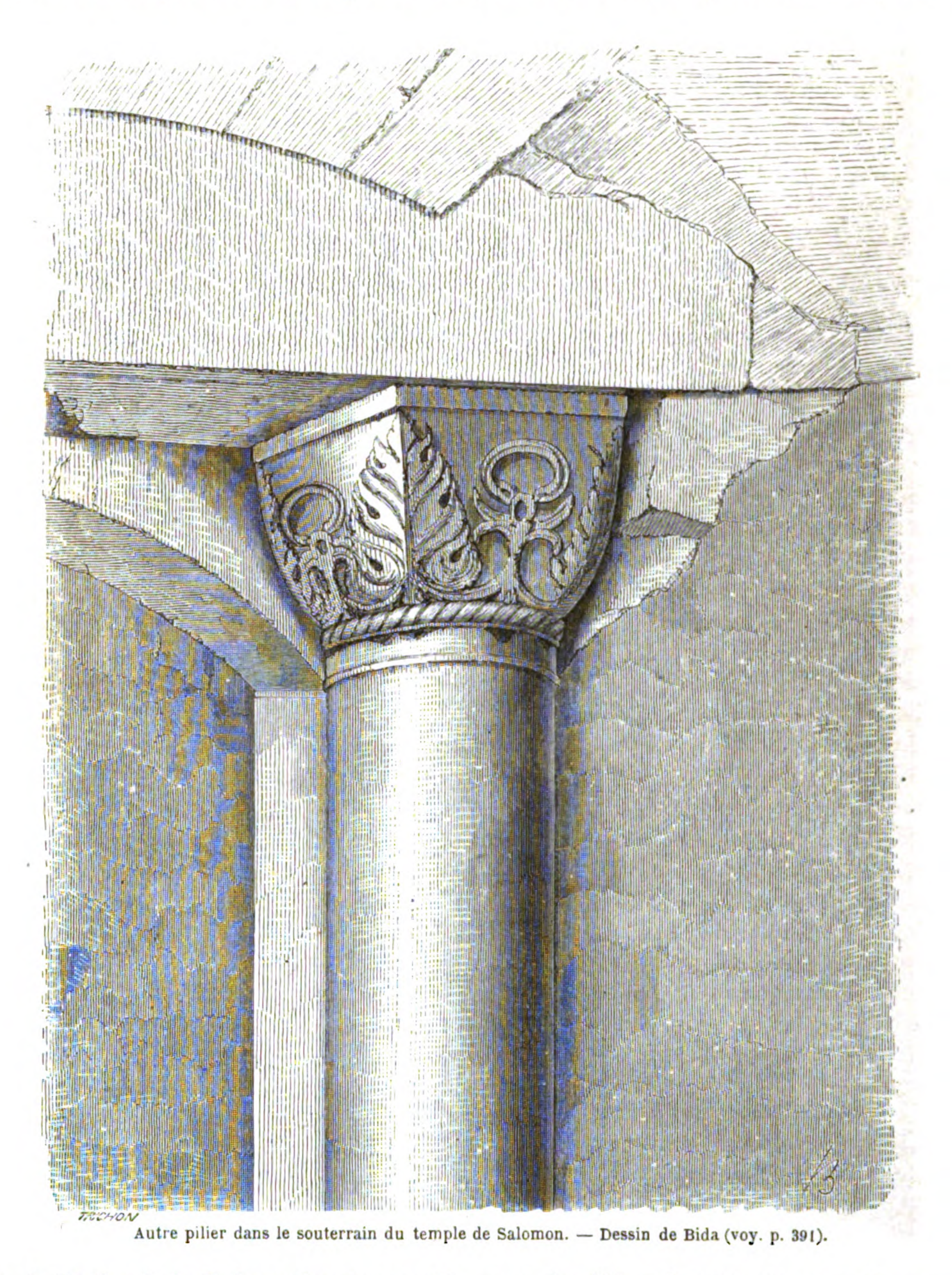


Un pilier dans le souterrain du temple de Salomon. — Dessin de Bida (voy. p. 391).

que recouvrent des lames de plomb; de chaque côté, un double rang de fenêtres au nombre de vingt et une, laisse pénétrer le jour à travers de grossiers vitraux de couleur. Les deux dernières nefs à gauche sont séparées du reste de l'édifice par une cloison grillée derrière laquelle les femmes peuvent satisfaire leur piété sans distraire celle des assistants.

« A l'extrémité de la grande nef (longueur quatre-vingts mètres), la charpente s'élève presque du double de sa hauteur pour soutenir une jolie coupole ovoïde éclairée par deux rangs d'ogives; à droite et à gauche s'étendent de longues galeries; celle de l'ouest, anciennement réservée au rite Chafey, dès son entrée, rappelle un grand souvenir. C'est là, entre ces deux premiers piliers à droite, que la sainte Vierge amena son divin fils pour le présenter au grand prêtre. La galerie orientale, beaucoup moins large et moins longue, a, dans le milieu de sa paroi au sud, un Mihrab où le calife Omar aimait à faire sa

prière. Sous la coupole à droite est une magnifique chaire en bois sculpté, travail des plus habiles ouvriers d'Alep, du temps où les Arabes avaient encore le goût des arts; derrière cette chaire, on voit dans la muraille une pierre très-révérée des musulmans qui porte l'empreinte du pied de Notre-Seigneur, et à côté, les deux Mihrabs, de Yahia et de Zakharia, de Saint-Jean et de Zacharie. A gauche de la nef centrale, au sortir de la grande coupole se trouve la Bab el Khader, franchissons-la et descendons quelques marches pour aller voir le berceau du grand prophète Jésus, car bien que la crèche de Bethléhem soit vénérée des musulmans comme authentique, le Haram Cherif aurait menti à son titre de Musée des Prophètes, s'il ne possédait pas, lui aussi, la couche de l'Enfant divin. C'est une pierre creusée, placée horizontalement sur le sol que des infidèles prendraient pour un



Autre pilier dans le souterrain du temple de Salomon. — Dessin de Bida (voy. p. 391).

ancien bénitier de l'église de la Présentation transporté là quand le croissant eut remplacé la croix.

« Nous nous retrouvons enfin en plein air; devant nous s'étend, dans toute sa longueur, la magnifique esplanade qu'on appelle le parvis du Haram Cherif. On ne saurait imaginer un plus beau spectacle que ce vaste parallélogramme, parsemé de bâtisses irrégulières irrégulièrement semées, avec ses portiques à colonnes légères, avec la masse imposante de la mosquée d'Omar dont les murs émaillés et la gracieuse coupole orment le centre majestueux; au-dessus un ciel sans nuage, abîme insondable d'azur, à gauche les mille dômes blancs de la ville, capricieusement groupés les uns au-dessus des autres; à droite, le mur crénelé qu'un gouffre sépare de la montagne des Oliviers et des lointains estompés de l'Arabie. C'est de ce côté que nous nous dirigerons pour terminer notre course. La porte dorée est double et forme en réalité deux vestibules distincts : l'un s'appelle *Bab el Tobé* la porte

du repentir, l'autre *Bab el Rahmi*, la porte de la miséricorde; belle alliance dont le sens mystique offre un sublime enseignement. Ces deux portes, dignes entrées d'un lieu de prière sont formées de pierres gigantesques taillées avec le plus grand soin; l'énorme dimension des blocs nous ramène à l'époque qui vit construire le souterrain d'El Aqsa; nous sommes en face d'un monument hérodien. Non loin de là, se trouve le prétendu trône de Souleyman, mais il est si soigneusement gardé que les musulmans eux-mêmes ne peuvent voir que la fenêtre qui lui donne de l'air; aussi par dédommagement attribuent-ils à l'inconnu des vertus particulières, et viennent-ils pour obtenir sa protection salutaire, soit en cas de maladie, soit pour la solution d'un procès, ou l'heureuse issue de leurs désirs, attacher aux barreaux de la croisée un morceau de leur vêtement.... »

VII

La colline de Bézétha, séparée de la tour Antonia par des fossés, dominait tout, et seule se dressait dans la région septentrionale du temple.

FLAVIUS JOSÈPHE.

Bézétha.

Les murailles de la ville coupent le mont Bézétha par le milieu et laissent une de ses parties en dehors de l'enceinte : je vais d'abord visiter celle qui est à l'intérieur. Ma tâche sera facile, car il ne reste plus debout que les ruines de l'église de Saint-Jean l'Évangéliste, dont la construction remonte encore à l'époque des croisades. Des derviches tourneurs l'habitent aujourd'hui. Leur cheik me reçut avec beaucoup d'affabilité et me permit même d'assister à une de leurs cérémonies. Les derviches tourneurs ou mewlewy portent le même costume que les autres musulmans; ils couvrent seulement leur tête d'un bonnet de feutre gris sans couture, dont ils serrent le bas avec une bande de calicot vert. Leur caractère est doux et obligeant, leur danse sans contorsion ni souffrance apparente. Un joueur de flûte et un joueur de tambourin se placent dans un coin de l'oratoire, les invités se tiennent au milieu; à un signal, les derviches étendent les bras en croix, ferment les yeux et se mettent à tourner sur le talon droit, changeant de place peu à peu, de façon à opérer une révolution complète autour de la chambre. De temps en temps, le mouvement s'arrête pendant que le supérieur récite une oraison. Cette danse, appelée *semaa*, symbolise les planètes qui, tout en continuant leur rotation, poursuivent leur course selon leur orbite. Elle dure des heures entières sans que les adeptes semblent fatigués. On trouve aussi à Jérusalem des derviches hurleurs; les cris affreux dont ils accompagnent leurs danses agissent sans doute sur le cerveau, car le délire les prend dès les premiers tours, et, la bouche écumante, les yeux égarés, ils finissent par tomber en râlant....

La porte de Damas s'ouvre sur la campagne; elle est digne d'attention; de légers moucharabies habilement disposés lui donnent un caractère particulier qui s'harmonise fort bien avec le paysage oriental (voy. p. 400).

Sur le versant nord de Bézétha, s'ouvre la grotte dite de Jérémie; je n'y ai vu qu'une simple carrière rendue intéressante aux yeux des musulmans par le tombeau d'un de leurs saints. La partie supérieure de la montagne, couverte de tombes, est un lieu de rendez-vous pour les femmes de Jérusalem; car en Orient les cimetières sont consacrés à la promenade, et le jeudi, les filles de l'islam y viennent prendre leurs ébats.

VIII

Je vous dis en vérité, il ne restera pas ici pierre sur pierre qui ne soit renversée.

S. MATTHIEU.

Alentours de Jérusalem.

La température de Jérusalem est très-variable selon les saisons; l'hiver, elle atteint quelquefois la ligne glace, tandis que l'été le baromètre monte jusqu'à 35° centigrades à l'ombre. Les mois les plus pénibles à passer sont mai, juin et juillet; en août, une brise fraîche s'élève vers le midi et aide à la respiration.

Voulant parcourir les environs immédiats de la ville sainte, je choisis un jour où le ciel était chargé de nuages, et je sortis par la porte de Jaffa; je gagnai la vallée de Réphaïm; à son extrémité, une magnifique piscine semble se draper dans ses ruines majestueuses et défier l'indifférence des gouvernants; on l'appelle Piscine du Roi (Birket es Sultan).

En inclinant vers le sud, j'entrai dans la vallée de beni Hinnom, continuation de la précédente. Cette vallée est fréquemment citée dans la Bible sous les noms de Ennom, Ben Ennom ou Tophet; c'était là qu'on faisait les sacrifices à Moloch. Le mont du Mauvais-Conseil domine sa rive méridionale; à mi-côte, j'y vis les ruines d'une ancienne église datant des croisades. Un peu plus bas, le *champ du sang*, dernière propriété immobilière du traître Judas, et le tombeau de saint Onuphre d'après la version chrétienne, du grand prêtre Ananias d'après les juifs, terminent l'énumération des localités remarquables de cette vallée.

Comme nous le savons déjà, la vallée de Josaphat borne la ville à l'orient, où les chrétiens comme les musulmans placent le futur rendez-vous général de l'humanité. Pour ces assises universelles, la salle d'audience est bien petite, dût-elle se prolonger tout le long du lit du Cédron.

Une petite bâtisse oblongue à ma droite est le puits de Job des musulmans (bir Ayoub), le puits de Néhémi des chrétiens; d'après ces derniers, le feu sacré y aurait été déposé lorsque les juifs captifs furent emmenés à Babylone. La source d'eau déborde au commencement du printemps et inonde les champs voisins à la grande satisfaction des habitants qui profitent de ce prétexte pour suspendre leurs travaux et se livrer au plaisir. Je traverse des jardins bien cultivés, les seuls des environs, et m'arrêtant sous l'arbre qui, d'après la tradition, sert de sépulture au prophète Isaïe, j'examine à loisir la singu-

lière position du village de Siloé. La montagne presque à pic sur laquelle il s'étage est percée de cavernes profondes dont les habitants, nouveaux Troglodytes, ont profité pour y établir une demeure. D'autres cavernes restées libres servent de magasins ou d'étables, et c'est un spectacle curieux, le matin lorsque les troupeaux se rendent à la pâture, ou le soir lorsqu'ils en reviennent, que de voir glisser à travers tous ces sentiers inaperçus chèvres et brebis, qui semblent tout à coup se montrer sur le faîte d'une maison, puis disparaître aussitôt dans la cavité d'une grotte dont on ne distingue pas l'entrée.

D'après toutes les probabilités, les femmes de Salomon avaient leur palais près de ce village, sur le mont du Scandale; elles se promenaient dans les jardins royaux que je viens de traverser. Alors comme aujourd'hui ces jardins devaient leur verdure exceptionnelle aux eaux de l'étang de Salomon dont j'entends le murmure derrière moi.

J'arrive à un véritable séjour de la mort; tout le long de la muraille orientale de la ville, ce sont des tombes musulmanes, en face un cimetière juif, et si quelque grand monument vient rompre la sombre uniformité de ces pierres plates couchées sur le sol, c'est encore un tombeau, seulement il est d'une époque antérieure. Voici celui de la fille de Pharaon, puis ceux de Zacharie, de saint Jacques, d'Absalon et de Josaphat, chacun avec sa forme spéciale, mais curieuse; enfin à l'extrémité de la vallée, sous ces beaux oliviers, je trouve encore une grotte sépulcrale, saint lieu de pèlerinage pour les juifs qui l'appellent tombeau de Simon le Juste.

Je suis trop près du tombeau des rois (qobour el molouk) pour ne pas le citer ici; ces caves sépulcrales seraient déjà par elles-mêmes suffisamment intéressantes à visiter, si leur origine n'avait donné lieu à de nombreuses dissertations. A mon avis, j'ai devant les yeux la nécropole de la famille des Hérodes.

Si, revenant sur mes pas, j'explore les deux flancs de la vallée, je verrai d'un côté les ruines d'une belle construction romaine, la Porte dorée par laquelle Notre-Seigneur entra à Jérusalem le jour des Rameaux; un peu plus loin une piscine délabrée du nom de Natatoria; de l'autre côté le mont de l'Ascension avec son sol cinéraire et pierreux, ses rares oliviers au feuillage blanchi par la poussière, et les nombreux vestiges de la vie du Sauveur. Le jardin de Gethsémani, bien cultivé par les pères de Terre-Sainte, renferme huit beaux oliviers que nous pourrions, d'après leur taille, faire remonter à l'époque de la Passion, si nous ne savions que Titus brûla tous les arbres des environs de Jérusalem. Devant la porte de l'enclos on montre l'endroit maudit où Judas donna le baiser de trahison, un peu plus loin à gauche la grotte de l'agonie où le Christ sua du sang et de l'eau, et le tombeau de la Vierge, jolie crypte d'un style sévère surmontée jadis d'une église qui a disparu au temps des croisades; c'était un siége abbatial sous le nom de Sainte-Marie de la vallée de Josaphat.

En gravissant le mont des Oliviers, je m'arrêtai au tombeau des prophètes, vaste nécropole souterraine, qui, je crois, n'a reçu la dépouille mortelle d'aucun *Voyant*; quelques minutes après, j'atteignis le sommet de la colline. Le petit village qui la couronne n'offre rien de particulier; les habitants en sont presque tous musulmans; pour eux aussi, le rocher d'où le Seigneur s'élança vers le ciel est un sanctuaire révéré. Ils ont recouvert d'un petit oratoire la pierre portant l'empreinte divine. Le jour de la fête de l'Ascension, les Latins établissent un autel portatif dans la mosquée et y célèbrent le saint sacrifice; les autres communions ne jouissent pas du même privilége et officient le long des murs extérieurs. Que l'on ne parle pas trop haut maintenant du fanatisme des musulmans!

IX

Mais toi, Bethléem Ephrata, la plus petite entre les villes de Juda, c'est de toi que sortira le dominateur en Israël.
MICHÉE.

Bethléem. — Vasques de Salomon. — Mont des Français.

Sorti par la porte de Jaffa avec des chevaux de selle et de charge, et de plus avec quelques cavaliers d'escorte, je traverse une plaine fort étroite, celle où fut détruite l'armée de Sennachérib. Au milieu de la route s'ouvre un puits à margelle basse, ressource précieuse pour les troupeaux qui paissent aux environs. On l'appelle *Puits de l'Étoile*. D'après la tradition, les mages auraient revu à cet endroit l'étoile divine qui avait guidé leur marche depuis leur départ d'Orient. Un quart d'heure plus loin s'élève un beau couvent grec sous l'invocation d'Élie; l'église byzantine est intéressante à visiter. En face, on me montra sur un rocher bordant la route un creux informe, objet de vénération pour les pèlerins schismatiques; c'est, disent-ils, l'empreinte laissée par le prophète Élie, qui s'endormit un jour sur cette pierre.

Ici la plaine s'élargit, les champs bien cultivés se couvrent au printemps d'une robe dorée, et bientôt tombent sous la faucille du moissonneur les gerbes pesantes du blé, de l'épeautre, de l'orge. Presque toute cette partie du pays appartient au papas Nicophoris, moine grec dont la fortune le fait d'autant plus considérer parmi les siens qu'à sa mort tous ses biens doivent revenir à la communauté.

Rachel se rendait avec Jacob à Ephrata lorsque, en mettant au monde Benjamin, elle mourut. « Elle fut ensevelie au chemin d'Ephrata qui est Bethléem, et Jacob dressa un monument sur sa sépulture qui subsiste encore aujourd'hui. »

Je fis un léger biais à droite pour voir cette tombe; les musulmans l'ont en grande vénération, et ont remplacé le monument juif par cet édifice carré surmonté d'une coupole qu'ils appellent Oualy. Trois quarts d'heure après, j'entrais au couvent des pères Franciscains de Bethléem.

L'aspect du village est gai et souriant, il sent l'aisance dont jouissent les habitants; les alentours sont bien cultivés; je remarque parmi les arbres, outre l'olivier tra-



Fontaine arabe, à Jérusalem. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

ditionnel, des amandiers, des abricotiers, des poiriers et même des pommiers. La grande place est entourée des couvents chrétiens au centre desquels apparaît l'église de la Nativité bâtie par l'ordre de sainte Hélène sur la grotte qui renferme l'étable et la sainte crèche. C'est une belle basilique dont les cinq nefs sont séparées par quatre rangées de colonnes monolithes en brèche de Palestine. Ce beau vaisseau sert actuellement de lieu de réunion aux paysans qui viennent y fumer leur pipe à l'abri du soleil ou de la pluie. Une cloison coupe le transsept et réserve le chœur au culte des Grecs et des Arméniens non unis. On descend dans la grotte de la Nativité par un double escalier circulaire. Cette grotte qui renferme la sainte crèche est entourée de marbre et est richement ornée. Les souterrains de l'église contiennent encore différents sanctuaires, les tombeaux des saints Innocents, de saint Jérôme, de sainte Paula et de sainte Eustochie.

Les environs du village ne rappellent pas moins de saintes traditions; voici les ruines d'un couvent de sainte Paula, celles du monastère de Cassien, où fut institué l'office de Prime; là s'étendait la plaine où la pauvre Ruth glanait la moisson du riche Booz, plus loin le village des Pasteurs où les bergers apprirent par un ange la naissance du Christ. Après avoir jeté un coup d'œil rapide sur tous ces lieux chers au souvenir, je me dirigeai vers les vasques de Salomon.

Sur les derniers degrés d'une des collines qui borne la vallée s'étagent trois vastes bassins creusés dans le roc dont on attribue généralement la construction au sage roi. Ces vasques ont en moyenne trois cents pas de long sur une centaine de large; leur profondeur varie de vingt-cinq à cinquante pieds. Près de la vasque supérieure se trouve un fortin carré, bâti par le sultan Sélim en même temps que les remparts de Jérusalem, et appelé Kalaat el Bourak. Un peu en deçà, levez une pierre qui couvre une espèce de margelle, vous descendez dans un souterrain voûté; c'est ce qu'on nomme ordinairement la fontaine scellée. Dans cette cavité, coule une source limpide assez abondante dont les eaux s'en vont à Jérusalem au moyen de l'aqueduc en mauvais état dont nous avons déjà parlé.

Je m'étais écarté vers l'ouest pour visiter ces travaux hydrauliques; j'appuie maintenant sur ma gauche me dirigeant vers ce mamelon conique dont la masse isolée domine les hauteurs voisines, c'est le *Djebel Afrédis* plus généralement connu sous le nom de *Mont des Français;* il fut le dernier refuge des croisés après la prise de Jérusalem. Cette montagne, dont le sommet tronqué présente une assez large plate-forme, ne doit pas sa transfiguration à la nature seule; toute la partie supérieure se compose de terres rapportées, et ce travail cyclopéen fut l'œuvre d'Hérode qui bâtit dans cette position dominante le château fort appelé de son nom *Herodium*.

Avançant toujours vers le sud, je rencontre quelques ruines défigurées à la place où s'élevait Tékoah, patrie du prophète Amos et de la sage Tekohite qui obtint le pardon d'Absalon. Le site est sauvage, et je fus vivement impressionné en voyant s'ouvrir devant moi l'entrée d'une vaste caverne où l'on ne doit s'engager qu'avec précaution. Saint Jérôme l'a justement dénommée le Labyrinthe.

Deux heures avant d'arriver à Hébron, quelques fragments de voûtes et de murailles, débris d'une église et d'une forteresse, quelques tombeaux creusés dans le roc, attestent seuls l'emplacement de Betsour si vaillamment défendue par Judas Machabée. Ce fut peut-être à la suite de cette défense héroïque que l'on donna à la famille de Judas, descendant de Joarib, le surnom de *Machabée*, du mot hébreu *Makkah*, marteau, sous lequel elle fut connue depuis.

Je fus heureux d'arriver à Hébron pour y prendre du repos.

X

Et Jean précédera le Seigneur afin de convertir les cœurs des pères aux enfants, et les incrédules à la sagesse des justes, pour préparer au Seigneur un peuple parfait.
S. Luc.

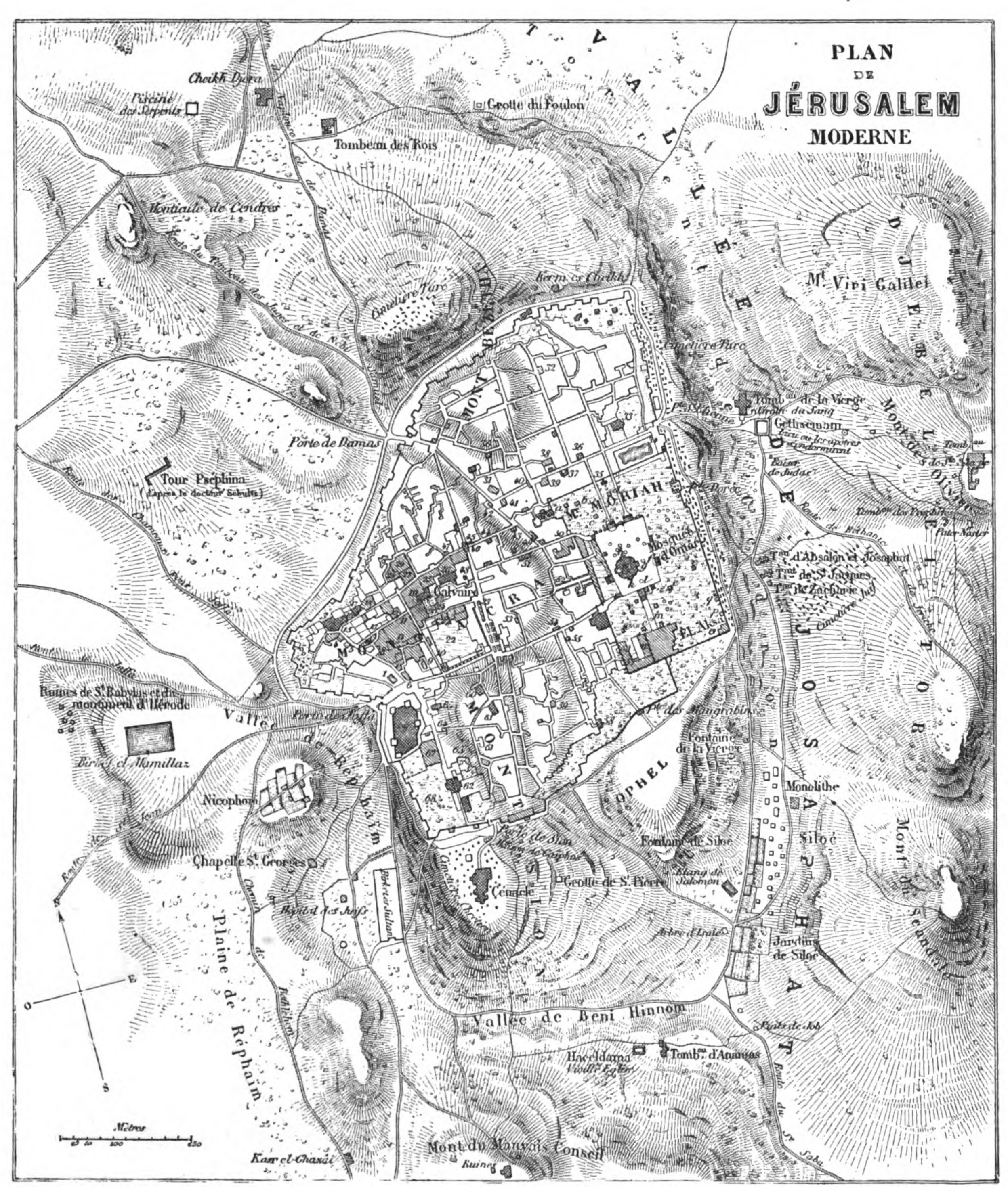
Hébron. — Gaza. — Ascalon. — Le couvent de Saint-Jean. La fontaine de la Vierge.

Hébron, une des plus anciennes villes du monde, fut bâtie sept ans avant Tsohan d'Égypte; d'après Flavius Joseph, sa fondation a précédé celle de Memphis.

Quelques traditions placent à Hébron le tombeau du premier homme, que d'autres, dans un sentiment plus poétique, donnent au mont Calvaire; on a prétendu aussi qu'Adam y fut créé, oubliant que le champ damascène dont le limon forma son corps était dans les environs de Damas. On est plus d'accord pour admettre qu'Abraham est enseveli sous une des quatre collines de la ville, dans la caverne de Macpéla. Sainte Hélène avait fait construire sur le sépulcre du patriarche une église convertie plus tard en mosquée. Il est inutile de songer à y pénétrer, l'accès en est permis aux seuls Croyants; qui voudra en avoir une description devra donc s'en rapporter à ce qu'en a dit un voyageur plus heureux, Aly Bey, dans la cent vingt-deuxième lettre de la correspondance d'Orient. David fut sacré roi à Hébron, et, lorsque je descendis vers l'entrée occidentale de la ville, on me montra une grande piscine au-dessus de laquelle furent exposés, par son ordre, les pieds et les mains des meurtriers d'Isboseth fils de Saül. Cette piscine a soixante-six pas en tous sens; on peut y descendre par des escaliers de quarante marches.

En sortant de la ville, vers le sud, je trouvai trois puits appelés puits d'Abraham, d'Isaac et de Jacob.

En remontant un quart d'heure environ vers le nord-ouest, j'atteignis une belle et large vallée; la vigne, le figuier, le caroubier, l'azerolier, le noyer, l'arbousier y mêlent leurs verdures diverses; quelques arbres de Judée (*cercis siliquastrum*) y montrent, au printemps, leurs rameaux veufs de feuillage, couverts de nombreux bouquets de fleurs roses, mais ces arbres sont rares en Judée, et, par une de ces anomalies assez fréquentes en botanique, l'*Arbre de Judée*, est originaire de France. Vers



Ce plan, ainsi que celui de Jérusalem ancienne contenu dans la livraison précédente, a été dressé par M. Villemin d'après les dessins de M. Gérardy Saintine.

LÉGENDE.

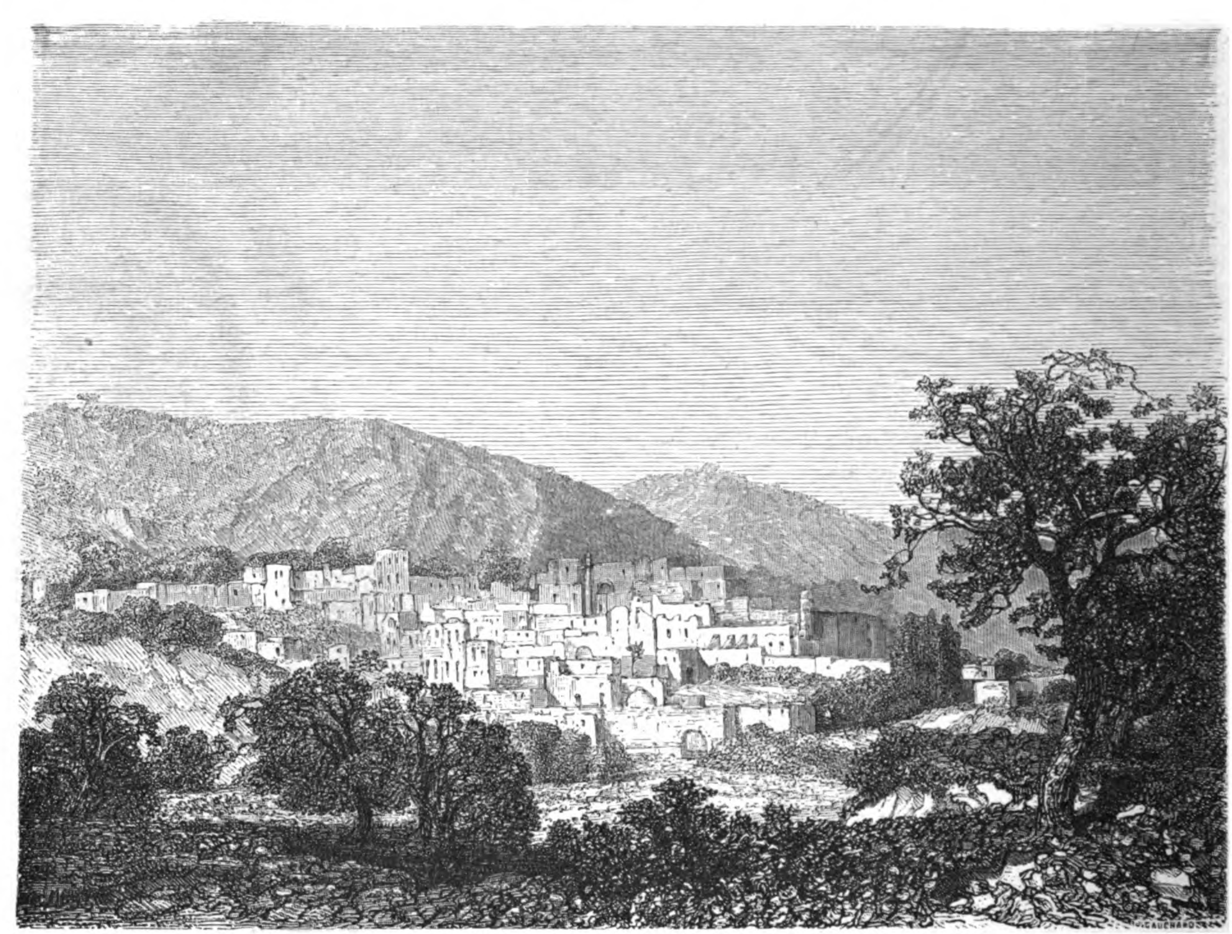
1 Piscine de Bersabée.
2 Ruines anciennes.
3 Couvent grec schismat. de Saint-Basile.
4 Couvent grec schism. de Saint-Théodore.
5 Casa Nuova
6 Patriarcat latin.
7 Couvent grec catholique.
7' Couvent des Cophtes
8 Couvent grec schism. de Saint-Dimitri.
9 Piscine d'Ezéchias.
10 Couvent grec schism. de Saint-Jean.
11 Grand couvent grec schismatique.
11' Grand couv. grec sch. de Panaï (la Vierge).
12 Patriarcat grec schismatique.
13 Couvent grec schism. de Saint-Nicolas
14 Ecole grecque schism.
15 Couvent de Saint-Sauveur (latin).
16 Couv. grec sch. de St-Sauveur-l'Hôpital
17 Ecole latine.
18 Couvent grec schism. de St-Michel Arch
19 Mosquée d'Ibrahim.
20 Saint-Sépulcre.
21 Succurs. de Gethsemani (couv. gr sch.)
22 Ruines de l'hôpital des Hospitaliers.
23 Bazar turc.
24 Couvent grec schism. de Saint-Abraham.
25 Citerne de Sainte-Hélène.
26 Couvent grec schism. de St-Caralambo.
27 Couvent grec schism. de Panaï.
28 Couvent grec schism de Ste-Catherine.
29 Couvent grec schism. de St-Euthyme
30 Couvent des derviches tourneurs (église de Saint-Jean-l'Evangéliste).
31 Hospice autrichien
32 Anc. église de la Nativité de la Vierge.
33 Eglise de Sainte-Anne.
34 Piscine probatique.
35 Porte Speciosa.
36 Tour Antonia
37 Scala sancta
38 Eglise de la Flagellation (latine).
39 Caserne turque (palais de Pilate)
40 Ecce homo.
41 Première chute.
42 Ruines de l'église de la Défaillance
43 Simon le Cyrénéen
44 Sainte-Véronique.
45 Juif-Errant.
46 Porte Judiciaire. Deuxième chute.
47 Filles de Sion.
48 Troisième chute
49 Maison du mauvais riche.
50 Bains des Ablutions.
51 Hôpital de Sainte-Hélène.
52 Grand bazar du Temple.
53 Hôpital des Allemands (ruines).
54 Hospice d'Omar.
55 Ouverture du souterrain qui va à Siloé.
56 Mur des Lamentations.
57 Ruines du pont Xystus.
58 Hôpital Rothschild
59 Synagogue.
60 Hôpital anglais.
61 Couvent grec schismat. de Saint-Georges des Juifs.
61' Couvent syrien (anciennement maison de saint Marc).
62 Couv. armén. maison d'Anne le Pontife).
63 Eglise arménienne de Saint-Jacques.
64 Prison de saint Pierre
65 Eglise protestante.
66 Château de David.
67 Caserne turque.
68 Jardin arménien.

a Lieu de la première ablution de David.
b Trône de Salomon.
c Kiblet de Fatma.
d Tombeaux.
e Lieu des prières.
f Tribunal de David.
g Porte de David.
h Porte du Paradis.
i Porte des Jardins
k Porte du Kiblet.
l Balances.
m Fontaine.
m' El Aqsa
n Mosquée des Maugrabins.
o Petit temple de Jésus.
p Pont du Sirath.
q Balcon du Jugement dernier

le milieu de cette vallée s'élève un magnifique chêne, dernier rejeton de la forêt de chênes de Mambré. Quelques auteurs pensent que, sous son ombrage, Abraham donna l'hospitalité aux anges du Seigneur, mais ce chêne ne peut être tout au plus qu'un dernier rejeton de celui du prophète; en effet, à l'époque d'Arculphe, il ne restait déjà plus du chêne d'Abraham qu'un tronc sans vie lacéré de tous côtés par les haches pour en enlever des parcelles distribuées ensuite dans les divers lieux du globe. D'après le sire de Mandeville, il se serait desséché de lui-même au moment où Notre-Seigneur a été crucifié.

Continuons cependant notre course vers les plaines du sud; les collines s'effacent de plus en plus, la population sédentaire devient rare; le désert est trop près pour que les mœurs n'en ressentent pas l'influence.

Voici Kurmul, l'ancienne Carmel, patrie d'Abigaïl femme de David, plus à l'ouest les ruines de la forteresse de Debir autrefois Kiriath Sapher; un peu plus loin Beitjibrim, l'ancienne Eleutheropolis, dont un arc romain signale l'antique splendeur. Sous cette ruine, une grotte étendue sert de refuge aux troupeaux pendant l'hiver, destinée bien prosaïque de la fameuse caverne d'Odollam. A une faible distance dans l'ouest, entre Beitjibrim et Ghazzè, le petit village d'Esdoud rappelle la forte ville d'Azoth qui soutint vingt-neuf ans, dit Hérodote, l'attaque du roi d'Égypte Psamméticus.



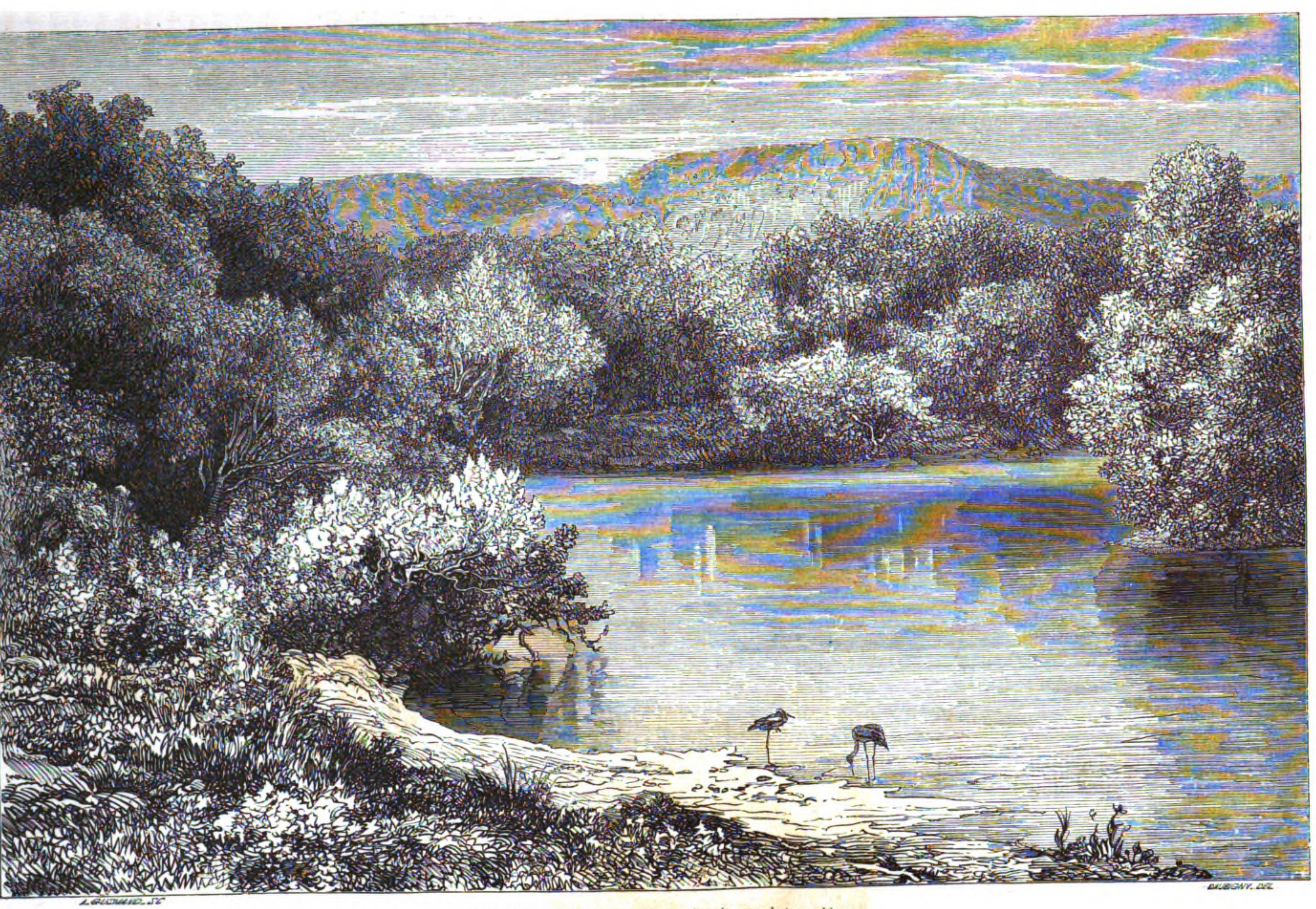
Bethléem. — Dessin de Navlet d'après un croquis de M. Gérardy Saintine.

Ghazzè, l'ancienne Gaza, sera le terme de notre excursion, puisqu'au delà le pays sablonneux et désert n'est déjà plus la Palestine sans être encore l'Égypte. La captivité de Samson qui enlève les portes d'airain de la ville, le supplice du courageux Bœtis que traîne autour des murs Alexandre le Grand enivré de sa victoire, ne sont ici que des souvenirs; il faut, pour trouver quelques vestiges des siècles anciens, aller jusqu'au bord de la mer, à Ascalon, éloigné d'une demi-heure, on y verra au milieu des sables quelques fûts de colonnes, on vous montrera même un puits appelé *Bir Abraham el Khalil*, creusé, dit-on, par les Philistins.

Remontant rapidement vers le nord, je fais ma dernière étape au couvent des pères Franciscains de Saint-Jean, dont l'église fut rétablie et restaurée par ordre de Louis XIV; on a élevé, dans les souterrains, une chapelle à l'endroit où est né saint Jean-Baptiste.

Le lendemain matin, je descendis le flanc de la montagne jusqu'à la fontaine d'Aïnkarim qui coule au fond de la vallée; les chrétiens l'appellent fontaine de la Vierge à cause du séjour de quelques mois que fit Marie chez sa cousine.

Sur la colline opposée, je visitai les ruines de l'église de la Visitation dont il ne reste plus debout que quelques murs et un petit oratoire. Une heure et demie après, je rentrais à Jérusalem.



Le Jourdain. — Dessin de Daubigny d'après une photographie.

XI

« Unum atque alterum lacum integer per-
« fluit, tertio retinetur. »
TACITE.

Béthanie. — Fontaine d'Élisée. — Le Jourdain.

Ce ne fut pas sans un profond serrement de cœur que je dis un dernier adieu à Jérusalem; les habitants sont fanatiques et intolérants, la ville est triste, les environs sont nus et sévères, cependant il plane sur le pays un souvenir de grandeur qui pénètre le cœur et le plonge dans une douce mélancolie. Tout ce qui frappe les yeux y parle à la conscience et nécessairement la pensée se joint à la nature pour impressionner l'esprit.

Je franchis la porte Sitti Meriem, je longe quelque temps la vallée de Josaphat, cueillant comme souvenir la petite immortelle sanguine (*helychrysum sanguineum*) et je me dirige vers Béthanie.

Béthanie est un petit village sans importance. Du temps des croisés, la reine Mélisende y fit bâtir une église sur l'emplacement de la maison où Lazare reçut le Sauveur; un édifice religieux s'éleva également sur le tombeau de Lazare; les musulmans l'ont converti en mosquée; une chapelle marqua l'endroit de la maison de Simon le lépreux et perpétua le souvenir de cette femme dévouée qui parfuma les pieds du Christ. Après avoir parcouru toutes ces ruines, je me trouvai en présence d'une descente rapide qui devait me conduire dans cette vallée bouleversée où dort la mer Morte. Tout témoigne bien ici du grand cataclysme dont furent victimes les villes maudites de Sodome et de Gomorrhe; les montagnes portent encore les traces du feu souterrain qui les a déchirées; la teinte roussâtre du calcaire le fait ressembler, avec ses mille crevasses, à une planche de liége brisée violemment; une attraction moléculaire semble devoir réunir d'un moment à l'autre les deux rives de ces longues vallées étroites et profondes. Spectacle imposant et sublime des belles horreurs de la nature !

Six heures après le départ, j'arrivai à la source d'Élisée, petit bassin naturel au pied de la montagne, dont les eaux amères et corrosives jadis portaient partout la stérilité et la mort. Le prophète Élisée eut pitié des habitants de Jéricho, et usant en leur faveur de sa puissance miraculeuse, il guérit ces eaux en y jetant une poignée de sel. Actuellement, l'onde pure et claire a créé, au milieu du désert, un ilot de végétation vivace.

Pour atteindre le Jourdain, il me fallait marcher encore deux heures, au milieu d'un sol brûlé et couvert de cristallisations salines; je hâtai donc le pas, sans m'arrêter à Riha, l'ancienne Jéricho, dont quelques pauvres huttes en feuillages indiquent seules l'emplacement. Mon guide me conduisit sur le bord du fleuve, et je me décidai à choisir, comme lieu de halte, un charmant bosquet où j'étais à l'abri des rayons du soleil.

Les Hébreux n'avaient qu'un Dieu, qu'un temple, qu'une ville, ils n'avaient aussi qu'un fleuve, qu'une mer comme si la grande unité eût tendu à s'établir jusque dans la nature de leur pays.

Le Jourdain n'est pas un torrent desséché et misérable, comme on l'a quelquefois prétendu. Ce n'est pas non plus un grand fleuve, si nous prenons pour terme de comparaison ce que nous sommes habitués à voir dans notre Europe; il peut être assimilé, sans trop d'humiliation aux principaux affluents de la Seine. Son bassin commence dans les gorges méridionales de l'Antiliban, et est bordé de chaque côté par des rameaux échappés de cette chaîne.

Les anciens plaçaient la vraie source du Jourdain à Banias ou Panéas, l'ancienne Césarée de Philippe. Là est une caverne d'où s'échappe un volume d'eau considérable.

Ce ruisseau se réunit plus loin à un autre cours d'eau venu du nord-est et appelé encore aujourd'hui le Dan. Les deux affluents mêlés ensemble en rencontrent plus loin un troisième, le Hasbéni, qui coule dans la vallée dite Ouadi el Teim. Il sort des environs de Hasbeya, au nord, sur le versant occidental de l'Hermon. Là commence le Jourdain.

Après un parcours de peu d'étendue, le Jourdain se jette dans un lac de deux lieues de long sur une de large, à fond vaseux et malsain, qui se dessèche en été et donne refuge, parmi ses roseaux, à des troupeaux de sangliers. C'est le lac *Mérom* de la Bible, le lac Samochonitis des Grecs et le Houlé des Arabes.

En sortant du lac Mérom, le Jourdain traverse la belle plaine du Houlé ou de la Galilée, si célèbre autrefois par sa fertilité. Elle produit aujourd'hui des céréales et des cotons, mais elle est loin de répondre à l'idée qu'en avaient les anciens. Abraham dut la traverser en arrivant de la Mésopotamie. Il y a un pont à une demi-lieue du lac, appelé maintenant *Pont des fils de Jacob*, parce que là, selon la tradition, ce patriarche vint traverser le fleuve avec ses fils en revenant de la patrie de ses ancêtres. La plaine du Houlé a deux lieues et demie de longueur; à cette distance, le Jourdain se jette dans un second lac plus important que le premier, le lac de Génésareth ou de Tibériade, la mer de Galilée, dont le nom rappelle tant de souvenirs. Il a six lieues de long sur une et demie de large. Ses eaux coulent sur un fond de sable, entre deux rives d'une beauté remarquable. La contrée qu'il baigne est la plus pittoresque, la plus salubre et la plus fertile de la Palestine. Les écrivains anciens, les voyageurs modernes rendent tous ce témoignage à la Galilée et à son beau lac. Sur ses bords, il y avait autrefois plusieurs villes qui ont disparu : Capharnaüm, Tarichée, Bethsaïde ont laissé à peine quelques traces de leur existence. Tibériade n'est plus qu'un village sans importance. On ne trouve aujourd'hui sur tout le lac qu'une seule barque en misérable état, manquant ordinairement de bras pour la conduire. Elle est là comme un dernier et vivant souvenir de ces barques nombreuses qui sillonnaient les eaux de Génésareth au temps des pêcheurs apôtres, et qui servaient à l'accomplissement des premiers miracles du Christ. Les filets de Simon-Pierre n'existent plus; à peine si de rares Arabes osent demander aux eaux quelques-uns de leurs nombreux

habitants. La solitude et le silence ont succédé à l'animation qui régnait sur les rives du lac; elles ne sont plus animées que par le souvenir : mais c'est le souvenir des grandes scènes évangéliques qui préparèrent la régénération du monde. Nulle part ailleurs, en Terre-Sainte, la nature muette n'est plus éloquente, ni plus émouvante; nul autre point n'est plus digne d'être visité par le pèlerin, sans excepter même Jérusalem.

Le Jourdain, sorti du lac de Tibériade, poursuit sa course dans le sud, entre les deux chaînes de montagnes qui longent sa vallée; à droite et à gauche s'étend une plaine dont il occupe le milieu. C'est la plus grande plaine de la Palestine, les Arabes l'appellent *El Ghor;* elle est d'un aspect triste et stérile : les tribus errantes qui la parcourent y trouvent avec peine quelques maigres pâturages pour leurs troupeaux. Dans cette plaine, à la hauteur de Galaad, Jephté extermina les Éphraïmites aux gués du Jourdain; aux environs de Jéricho où elle atteint une largeur de deux lieues, elle prend alors le nom de plaine de Jéricho. C'est par là que les Hébreux firent leur entrée dans la Terre promise. La tradition y montre le point où s'opéra le passage miraculeux du Jourdain, l'emplacement probable de Galgala où les Hébreux campèrent pour la dernière fois, après quarante ans de vie nomade; enfin un double et grand souvenir fait de ce lieu un des plus mémorables de la Terre-Sainte, la prédication de saint Jean-Baptiste et le baptême de Jésus.

Les chrétiens orientaux, en général les schismatiques, ont pour la plaine de Jéricho une vénération toute particulière. Chaque année, aux fêtes de Pâques, plusieurs milliers de chrétiens grecs sortent en foule de Jérusalem et vont se baigner dans le Jourdain, au lieu même où le Christ reçut le baptême. On ne peut voir sans un vif sentiment de curiosité ces hordes confuses franchir les huit lieues qui séparent la ville sainte du Jourdain, se répandre sur ses rives et y faire leurs dévotions avec une ferveur que des siècles n'ont pu amortir. Ces chrétiens-là n'en sont pas encore à l'indifférence en fait de religion.

A une faible distance de ces lieux vénérés, le Jourdain va se perdre dans la mer Morte pour n'en plus sortir.

Les eaux du lac Mérom se trouvent à peu de chose près au niveau de la Méditerranée. De ce lac à la mer Morte, la distance est d'environ trente lieues. Le Jourdain parcourt cet espace en suivant des pentes sinueuses et rapides, surtout depuis le lac de Tibériade. La vallée s'abaisse donc au-dessous du niveau de la Méditerranée. On sait, en effet, que les eaux de la mer Morte sont de 400 mètres au moins plus basses que celles de la grande mer. Il y a là comme une cavité profonde dans laquelle le Jourdain se précipite, sans pouvoir la remplir, par suite des pertes occasionnées par l'évaporation. Cet état physique n'a rien en lui-même d'extraordinaire; mais des études faites au delà de la mer Morte prouvent qu'à une époque reculée ses eaux devaient avoir un écoulement jusqu'à la mer Rouge.

XII

« Aspexi, et ecce Carmelus desertus et
« omnes urbes ejus destructæ. »
JÉRÉMIE.

Naplouse. — Nazareth. — Séphoris. — Caïffa. — Le Carmel.

Le lendemain matin, à l'aube du jour, je songeai à regagner la route ordinaire de Jérusalem à Naplouse; je la rejoignis à l'endroit où devait être Béthel. Il ne reste plus rien de cette ville appelée Luz du temps de Jacob. Je m'engageai alors dans une longue vallée formée par les montagnes de la Samarie; aux alentours de la route se dressent quelques misérables villages arabes dont le nom ne rappelle aucun souvenir; enfin j'aperçus la crête des monts Hébal et Garizim, j'approchais de Naplouse, l'ancienne Sichem, qui fait actuellement partie du pachalick de Beyrouth; son éloignement y rend l'action du Muschir à peu près nulle, aussi l'hospitalité qu'on y reçoit n'est-elle pas toujours franche et cordiale. Le voyageur doit y séjourner le moins longtemps possible.

Deux heures me suffirent pour franchir la distance entre Naplouse et Sébaste, qui s'élève sur le plateau de Someroun. Dans la partie antérieure de la montagne, on voit des colonnes provenant des temples consacrés aux faux dieux; plus loin, les derniers vestiges du palais d'Hérode. On distingue aussi parfaitement la belle église de Saint-Jean, dont on attribue la construction à sainte Hélène; son vaisseau mesure 160 pas de long sur 80 de large; le tombeau du Précurseur était dans un de ses caveaux.

En quittant Samarie, une montagne assez élevée me conduisit dans une belle plaine couverte d'une végétation vivace de toute beauté; je foulais aux pieds un vrai tapis de tulipes, de jacinthes, de narcisses et d'anémones, et ainsi, au milieu des fleurs, j'atteignis la petite ville de Sanour, considérée généralement comme ayant succédé à Béthulie, patrie de Judith. La forteresse bâtie sur un monticule fut démantelée en 1831 par Abdallah-Pacha. Je passai à Djenin, et laissant à ma droite les monts Gelboé, le petit Hermon, les deux villages de Naïm et d'Endor, je traversai la riche plaine d'Esdrelon à l'extrémité de laquelle s'élève Nazareth.

Bâtie en amphithéâtre à un millier de pieds au-dessus de la mer, Nazareth semble bien la reine de la contrée. L'église de l'Annonciation est actuellement enfermée dans le couvent latin des pères de Terre-Sainte. La maison de la vierge Marie, transportée si miraculeusement, d'après la tradition, d'abord en Syrie, puis en Macédoine, enfin à Lorette où on la voit encore, était construite dans le souterrain qui forme la crypte de l'église. Deux colonnes marquent l'endroit où se tenait l'archange lorsqu'il dit : « Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Je visitai également le couvent grec schismatique où l'on me montra la source à laquelle Marie venait puiser l'eau qui lui était nécessaire, et le couvent arménien qui a remplacé la synagogue juive où Jésus prononça ces

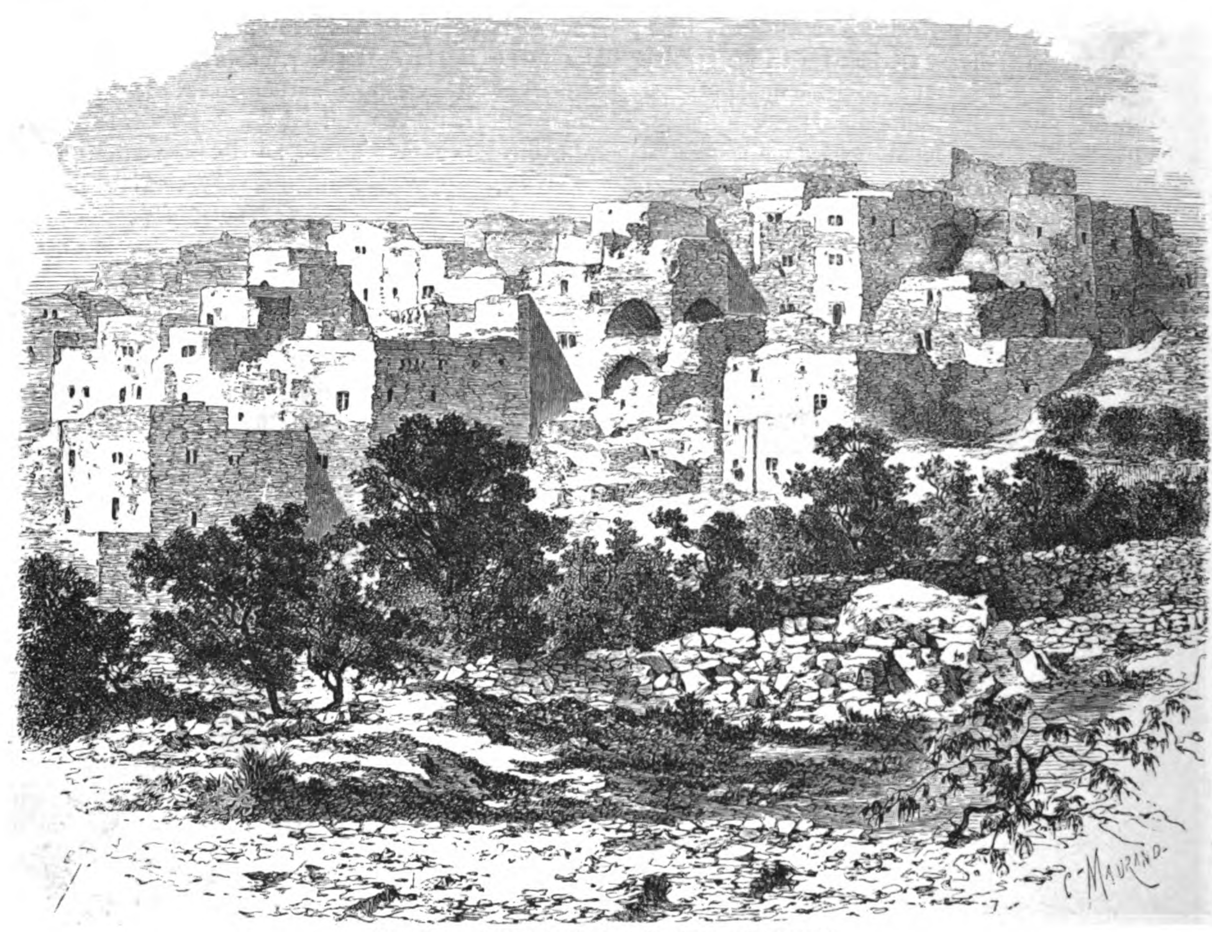
paroles devenues proverbe : « Nul n'est reçu prophète dans sa patrie. »

Le costume des habitants de Nazareth présente un grand intérêt à l'observateur ; nulle part ailleurs il n'a conservé aussi intact qu'ici le caractère hébraïque. La Vierge devait le porter tel qu'on le voit aujourd'hui ; cette coiffure sévère a encadré son visage où l'ange de la résignation avait gravé dès le début l'empreinte d'une douce mélancolie.

A une heure vers le nord, je retrouve de nouveau le souvenir de la Vierge ; les ruines d'une église rendue depuis peu au culte sur les instances de M. Edmond de Lesseps, marquent à Safourieh, l'ancienne Séphoris, l'endroit où elle a passé sa jeunesse dans la maison de Joachim et d'Anne.

Encore une journée de marche, et j'aurai atteint le but de mon voyage. Voilà le promontoire du Carmel, et, au sommet de la montagne, un château fort sur lequel flotte le drapeau français. J'approche, et la pieuse forteresse devient un couvent des révérends pères Carmélitains.

Après une visite à l'école des prophètes, à la grotte d'Élie qui s'ouvre au fond de la nef de l'église, au cénotaphe élevé à la mémoire des Français morts au siége de Saint-Jean d'Acre, admirons le panorama qui se déroule devant nos yeux. Sous nos pieds, Caïfla, qu'un grand prêtre dépouilla de son nom de Porphyrion, se mire dans les eaux bleues de son golfe, en face d'Acca, sa rivale. Entre Acre et Caïffa coule le torrent de Kisson dont les eaux furent ensanglantées par les cadavres des soldats de Siséra. Cette vaste plaine à notre gauche, c'est la plaine d'Acre ou de Ptolémaïs, témoin du courage des croisés, tandis que, devant nous, fuit celle d'Esdrelon que traversèrent en vainqueurs nos soldats de la république.



Nazareth. — Dessin de Thérond d'après une photographie.

Du haut de cet observatoire, l'œil découvre chaque jour quelque nouveau sujet de contemplation. Je ne pouvais me lasser d'y monter, et je m'y serais peut-être oublié si l'on n'était venu m'annoncer l'arrivée du vapeur qui devait m'emmener vers d'autres contrées.

Que ne reste-t-il pas à apprendre sur cette Palestine si petite par son étendue physique, si grande par la place qu'elle occupe dans le monde moral ? La religion, la philosophie, la science ont là un champ d'études qu'elles n'épuiseront pas. Que les explorateurs s'y lancent en toute confiance, ce n'est ni la matière, ni l'intérêt public qui leur feront défaut.

X.

FIN DU PREMIER VOLUME.

GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

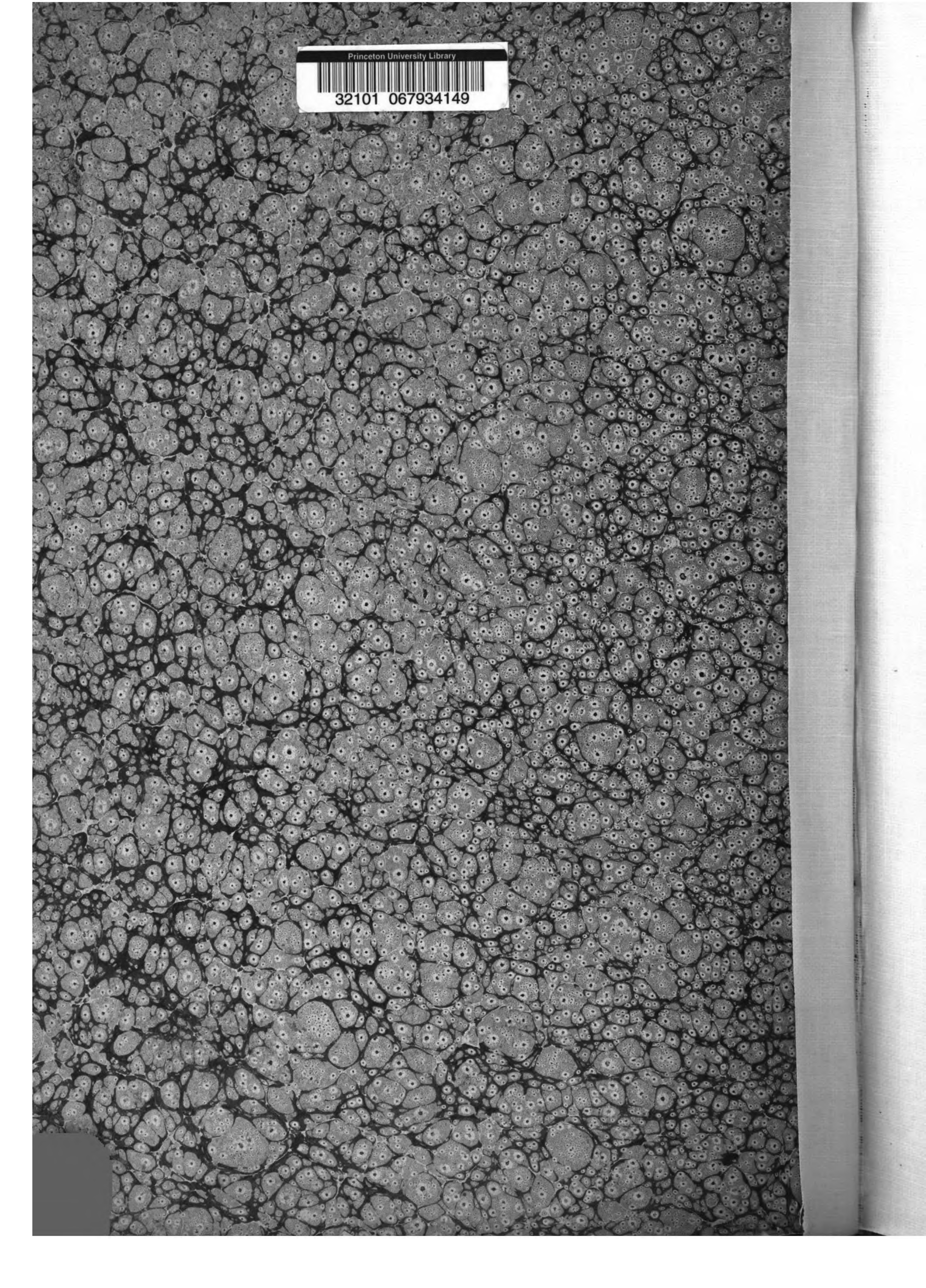
TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

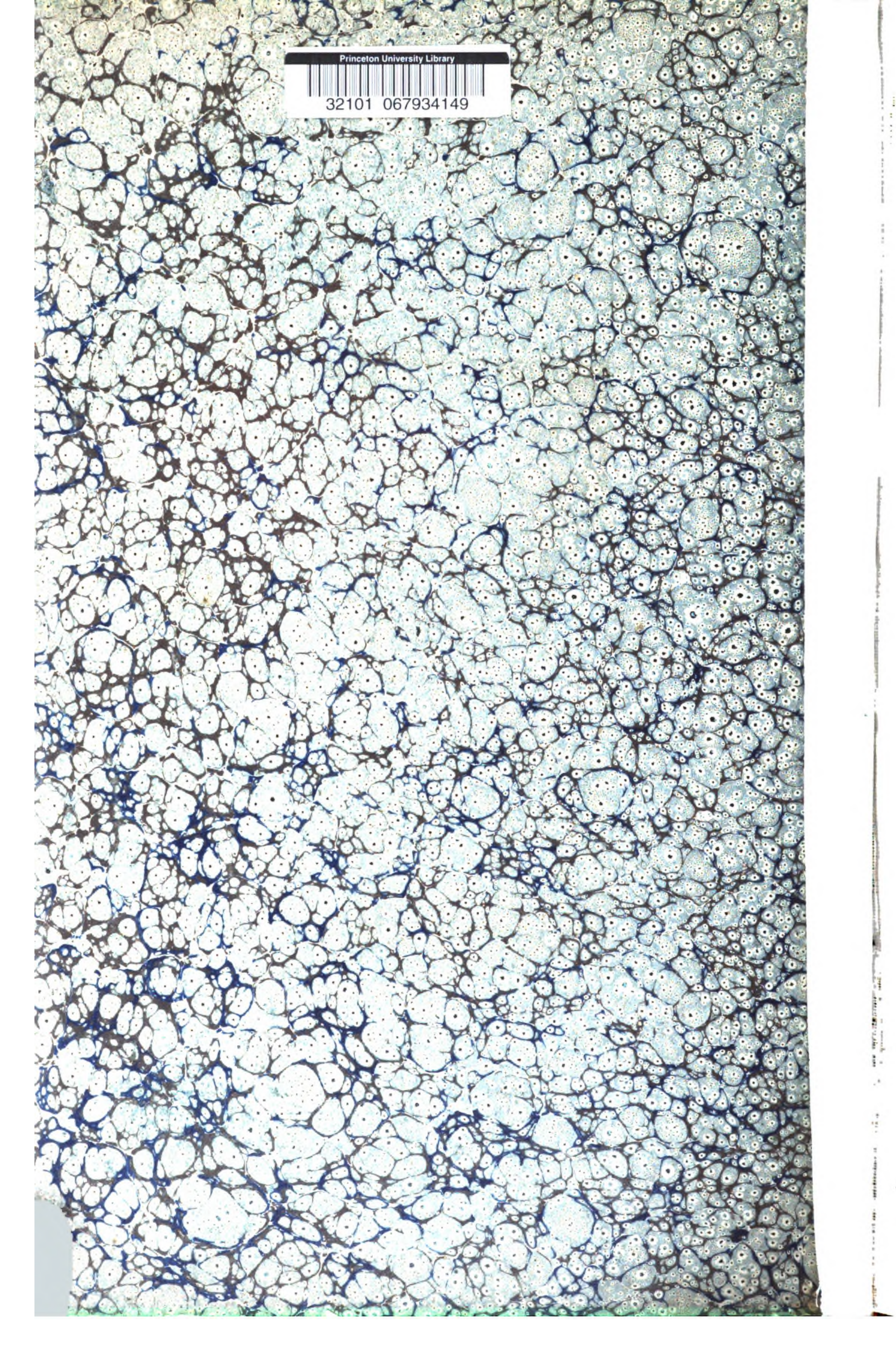
Page 23, colonne 2, ligne 24, *au lieu de :* 1857, *lisez :* 1847.
48, au titre de la gravure, *au lieu de :* Steiger, *lisez :* J. Selleny.
53, au titre de la gravure, *au lieu de :* Une vue du fleuve de Saïgon, *lisez :* Une plage de la baie de Tourane.

Page 109, au titre de la gravure, *au lieu de :* Types mandchoux et toungouses; — d'après Timkowski, *lisez :* d'après Marchal de Lunéville et Timkowski.
210, colonne 1, ligne 9, *au lieu de :* n'ont, *lisez :* n'a.
220, colonne 1, ligne 42, *au lieu de :* Agadir, *lisez :* Asfi.

Paris. — Imprimerie de Ch. Lahure et Cie, rue de l'Ouest, 21.


Princeton University Library
32101 067934149


Book is D
932
CARREL USE
2001-2002
[redacted]


Princeton University Library
32101 067934149


CARREL USE
2001-2002
[redacted]

